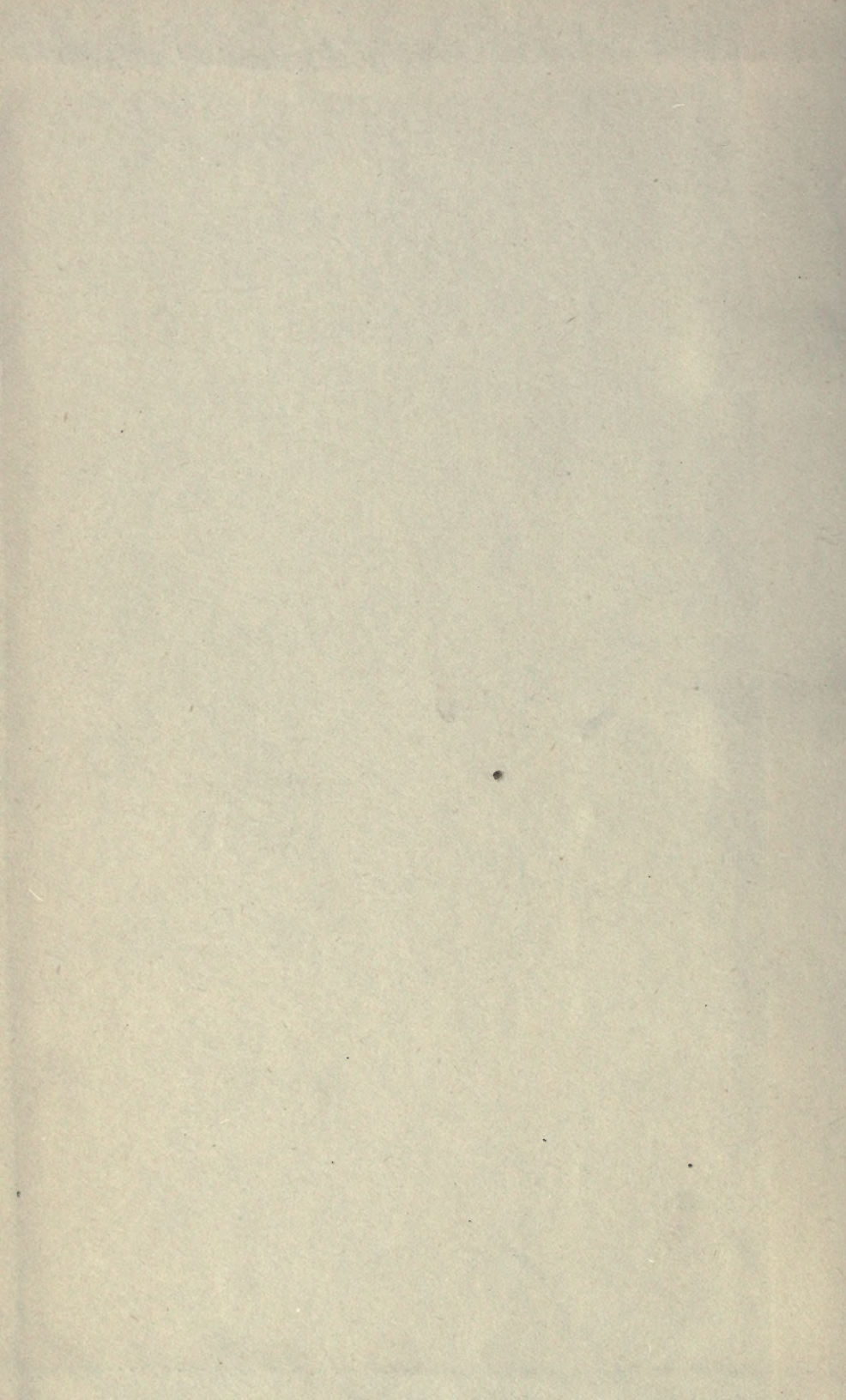


UNIV. OF  
TORONTO  
LIBRARY













7514  
MINISTÈRE  
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

BULLETIN  
ARCHÉOLOGIQUE

BULLETIN  
COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES  
ARCHÉOLOGIQUE

DU

COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES  
ET SCIENTIFIQUES



PARIS  
IMPRIMERIE NATIONALE

ERNEST LEROUX - ÉDITEUR, 8, RUE BONAPARTE, 22

MOCCOCTIN



BULLETIN  
ARCHÉOLOGIQUE

DE

COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES  
ET SCIENTIFIQUES

France

B.

MINISTÈRE  
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

BULLETIN  
ARCHÉOLOGIQUE

DU  
COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES  
ET SCIENTIFIQUES

ANNÉE 1914



PARIS  
IMPRIMERIE NATIONALE

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

MDCCGCCXIV

149499

16/4/19



MINISTÈRE  
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

# ARCHÉOLOGIQUE BULLETIN

COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES

ET SCIENTIFIQUES

DC

2

F82

1914

ANNÉE 1914



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

MDCCLXXIV

# BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

DU

## COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES.

---

### LISTE

#### DES MEMBRES DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE,

DES MEMBRES HONORAIRES,

DES MEMBRES NON RÉSIDANTS,

DES CORRESPONDANTS ET DES CORRESPONDANTS HONORAIRES

DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES

ET SCIENTIFIQUES.

---

#### MEMBRES DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

##### *Président :*

M. HÉRON DE VILLEFOSSE (Antoine), membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, rue Washington, 16, viii<sup>e</sup>.

##### *Vice-Président :*

M. BABELON (Ernest), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, conservateur à la Bibliothèque nationale, rue de Verneuil, 30, vii<sup>e</sup>.

##### *Secrétaire :*

M. PROU (Maurice), membre de l'Institut, professeur à l'École nationale des Chartes, rue Madame, 75, vi<sup>e</sup>.



— 11 —  
*Membres :*

MM.

BLANCHET (Adrien), bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale, boulevard Emile-Augier, 10, xvi<sup>e</sup>.

CAGNAT (René), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, boulevard du Montparnasse, 96, xiv<sup>e</sup>.

CAPITAN (Le docteur L.), membre de l'Académie de médecine, chargé de cours au Collège de France, professeur à l'École d'anthropologie, rue des Ursulines, 5, v<sup>e</sup>.

DURRIEU (Paul), membre de l'Institut, conservateur honoraire au Musée du Louvre, avenue de Malakoff, 74, xvi<sup>e</sup>.

GRANDJEAN (Charles), contrôleur des Monuments historiques, boulevard Saint-Germain, 119, vi<sup>e</sup>.

GUIFFREY (Jules), membre de l'Institut, directeur honoraire de la Manufacture des Gobelins, boulevard Bonne-Nouvelle, 34, x<sup>e</sup>.

HOMOLLE (J.-Th.), membre de l'Institut, administrateur de la Bibliothèque nationale.

JULLIAN (Camille), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, rue du Luxembourg, 30, vi<sup>e</sup>.

LASTEYRIE (Robert DE), membre de l'Institut, professeur honoraire à l'École nationale des Chartes, rue du Pré-aux-Clercs, 10 bis, vii<sup>e</sup>.

LEFÈVRE-PONTALIS (Eugène), professeur à l'École nationale des Chartes, directeur de la Société française d'archéologie, rue de Phalsbourg, 13, xvii<sup>e</sup>.

MASPERO (Gaston), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, avenue de l'Observatoire, 24, xiv<sup>e</sup>.

MICHON (Étienne), conservateur adjoint au Musée du Louvre, rue Barbet-de-Jouy, 26, vii<sup>e</sup>.

PERROT (Georges), secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur honoraire de l'École normale supérieure, quai Conti, 25, vi<sup>e</sup>.

MM.

REINACH (Salomon), membre de l'Institut, conservateur du Musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, rue de Traktir, 4, xvi°.

SCHLUMBERGER (Gustave), membre de l'Institut, avenue Montaigne, 29, viii°.

STEIN (Henri), conservateur adjoint aux Archives nationales, rue Gay-Lussac, 38, v°.

THÉDENAT (L'abbé Henry), membre de l'Institut, rue Campagne-Première, 7, xiv°.

TOUTAIN (Jules), directeur adjoint à l'École pratique des Hautes Études, rue du Four, 25, vi°.

---

#### COMMISSION DE PUBLICATION

DES DOCUMENTS ARCHÉOLOGIQUES DE L'AFRIQUE DU NORD.

*Président honoraire :*

M. PERROT (Georges), secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur honoraire de l'École normale supérieure, quai Conti, 25, vi°.

*Président :*

M. HÉRON DE VILLEFOSSE, membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, rue Washington, 16, viii°.

*Secrétaire :*

M. CAGNAT (René), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, boulevard du Montparnasse, 96, xiv°.

*Membres :*

MM.

BABELON (Ernest), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, conservateur à la Bibliothèque nationale, rue de Verneuil, 30, vii°.

BALLU (Albert), architecte en chef des Monuments historiques de l'Algérie, rue Blanche, 80, ix°.



MM.

BOESWILWALD (Paul), inspecteur général des Monuments historiques, boulevard Saint-Michel, 6, vi<sup>e</sup>.

BOURGEOIS (Le général), directeur du Service géographique de l'armée, rue de Grenelle, 140, vii<sup>e</sup>.

CARCOPINO, professeur à la Faculté des lettres d'Alger.

DIEHL (Charles), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, square du Roule, 4, viii<sup>e</sup>.

DUSSAUD, conservateur adjoint au Musée du Louvre, rue du Bocca-dor, 3, viii<sup>e</sup>.

GRANDJEAN (Charles), contrôleur des Monuments historiques, boulevard Saint-Germain, 119, vi<sup>e</sup>.

GSELL (Stéphane), correspondant de l'Institut, professeur au Collège de France, rue de la Tour, 92, xvi<sup>e</sup>.

HOUDAS (Octave), inspecteur général des Médersas, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, avenue de Versailles, 11, xvi<sup>e</sup>.

LASTEYRIE (Robert de), membre de l'Institut, professeur honoraire à l'École nationale des Chartes, rue du Pré-aux-Clercs, 10 bis, vii<sup>e</sup>.

MASPERO (Gaston), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, avenue de l'Observatoire, 24, xiv<sup>e</sup>.

MERLIN (A.), directeur du Service des antiquités et des arts de la Régence, à Tunis.

MONCEAUX (Paul), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, rue de Tournon, 12, vi<sup>e</sup>.

REINACH (Salomon), membre de l'Institut, conservateur du Musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, rue de Traktir, 4, xvi<sup>e</sup>.

SALADIN, architecte diplômé du Gouvernement, boulevard de Courcelles, 69 bis, viii<sup>e</sup>.

TOUTAIN (Jules), directeur adjoint à l'École pratique des Hautes Études, rue du Four, 25, vi<sup>e</sup>.

---

COMMISSION  
DE PUBLICATION DES INVENTAIRES.

*Président :*

M. HÉRON DE VILLEFOSSE (Antoine), membre de l'Institut, président de la Section d'archéologie du Comité, rue Washington, 16, VIII<sup>e</sup>.

*Membres :*

MM.

BABELON (Ernest), membre de l'Institut, vice-président de la Section d'archéologie du Comité, rue de Verneuil, 30, VII<sup>e</sup>.

GUIFFREY (Jules), membre de l'Institut, membre de la Section d'archéologie du Comité, boulevard Bonne-Nouvelle, 34, X<sup>e</sup>.

LASTEYRIE (Robert DE), membre de l'Institut, membre de la Section d'archéologie du Comité, rue du Pré-aux-Clercs, 10 bis, VII<sup>e</sup>.

OMONT (Henry), membre de l'Institut, vice-président de la Section de philologie et d'histoire (jusqu'à 1715) du Comité, rue Raynouard, 17, XVI<sup>e</sup>.

PROU (Maurice), membre de l'Institut, secrétaire de la Section d'archéologie du Comité, rue Madame, 75, VI<sup>e</sup>.

SERVOIS (Gustave), membre de la Section de philologie et d'histoire (jusqu'à 1715) du Comité, boulevard Malesherbes, 101, VIII<sup>e</sup>.

---



MEMBRES HONORAIRES DU COMITÉ.

MM.

BRÉAL (Michel), membre de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France, boulevard Saint-Michel, 87, v<sup>e</sup>.

CHARMES (Xavier), membre de l'Institut, directeur honoraire au Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, rue Bonaparte, 17, vi<sup>e</sup>.

COLLIN (Victor), ministre de France, avenue de Suffren, 160, xv<sup>e</sup>.

DERRÉCAGAIX (Le général), ancien directeur du Service géographique de l'armée, rue du Regard, 5, vi<sup>e</sup>.

HARMAND (Le docteur), ambassadeur de France honoraire, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 225, viii<sup>e</sup>.

HEUZEY (Léon), membre de l'Institut, directeur honoraire des Musées nationaux, boulevard Exelmans, 90, vii<sup>e</sup>.

LA MARTINIÈRE (H. DE), ministre de France, rue de La Rochefoucauld, 30, ix<sup>e</sup>.

LAVISSE (Ernest), de l'Académie française, directeur de l'École normale supérieure, rue d'Ulm, 45, v<sup>e</sup>.

LEROT-BEAULIEU (Paul), membre de l'Institut, avenue du Bois-de-Boulogne, 27, xvi<sup>e</sup>.

PASSY (Louis), membre de l'Institut, député, rue de Courcelles, 75, viii<sup>e</sup>.

RICHET (Charles), membre de l'Académie de médecine, professeur à la Faculté de médecine de l'Université de Paris, rue de l'Université, 15, vii<sup>e</sup>.

ROCHAS D'AIGLUN (Le colonel DE), à l'Agnelas, près Voiron (Isère).

ROULE, professeur au Muséum d'histoire naturelle.

SOUCHON, archiviste honoraire du département de l'Aisne, boulevard Bourdon, 11, iv<sup>e</sup>.

STEENACKERS (Francis), sous-directeur des Affaires consulaires au Ministère des Affaires étrangères.

**MM.**

**TRANCHANT** (Charles), président honoraire de la Section des sciences économiques et sociales du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue Barbet-de-Jouy, 28, VII<sup>e</sup>.

**VAN TIEGHEM**, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, professeur au Muséum d'histoire naturelle, rue Vauquelin, 22, V<sup>e</sup>.

**WOLF**, membre de l'Institut, professeur honoraire à la Faculté des sciences de l'Université de Paris, rue des Feuillantines, 1, V<sup>e</sup>.

**ZEYS**, conseiller à la Cour de cassation, rue Gay-Lussac, 64, V<sup>e</sup>.

---



MEMBRES NON RÉSIDANTS DU COMITÉ.

MM.

ARDAILLON (Édouard), recteur de l'Académie d'Alger.

AUDOLLENT, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Clermont (Puy-de-Dôme).

BABEAU (Albert), membre de l'Institut, boulevard Haussmann, 133, à Paris.

BASSET (René), correspondant de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres d'Alger.

BAYE (Joseph DE), membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France, à Baye, par Montmort (Marne).

BEAUPRÉ (Jules), archéologue, rue de Serre, 18, à Nancy (Meurthe-et-Moselle).

BENZACAR, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Bordeaux (Gironde).

BERTHELÉ (Joseph), archiviste du département de l'Hérault, à Montpellier.

BIZOT, conservateur du Musée de Vienne (Isère).

BOISSONNADE, correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Poitiers, rue de l'Ouest, 20, à Poitiers (Vienne).

BOYÉ (Pierre), membre de l'Académie de Stanislas, à Nancy (Meurthe-et-Moselle).

BRUCHET (Max), archiviste du département du Nord, à Lille.

BRUTAILS, correspondant de l'Institut, archiviste du département de la Gironde, à Bordeaux.

BUREAU (Le docteur Louis), directeur du Muséum d'histoire naturelle de Nantes (Loire-Inférieure).

MM.

CARTAILHAG, correspondant de l'Institut, rue de la Chaîne, 5, à Toulouse (Haute-Garonne).

CARTON (Le docteur), correspondant de l'Institut, médecin-major en retraite, villa Stella, à Khéreddine (Tunisie).

CAZALIS DE FONDOUCE, secrétaire général de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier (Hérault).

CHANTRE (Ernest), sous-directeur du Muséum des sciences naturelles de Lyon (Rhône).

CHARLÉTY, directeur général de l'Enseignement de la Régence, à Tunis.

CHAUVET, archéologue, à Ruffec (Charente).

CHAUVIGNÉ (Auguste), président honoraire de la Société de géographie de Tours, rue George-Sand, 4, à Tours (Indre-et-Loire).

CHEVALIER (Le chanoine Ulysse), membre de l'Institut, à Romans (Drôme).

CLAUDON, archiviste du département de la Côte-d'Or, à Dijon.

CLERC (Michel), correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de l'Université d'Aix-Marseille, conservateur du Musée Borély, à Marseille (Bouches-du-Rhône).

COLLIGNON (Le docteur), médecin-major au 25<sup>e</sup> régiment d'infanterie, rue de la Marine, à Cherbourg (Manche).

COUELLE (Pierre), membre de la Société des études historiques de Paris, à Meulan (Seine-et-Oise).

COÛARD, archiviste départemental honoraire, rue Carnot, 4, à Versailles (Seine-et-Oise).

DÉCHELETTE (Joseph), correspondant de l'Institut, conservateur du Musée archéologique de Roanne (Loire).

DELATTE (Le R. P.), correspondant de l'Institut, à Carthage (Tunisie).

DEMAISON, correspondant de l'Institut, archiviste de la ville de Reims (Marne).



MM.

DEZEIMERIS (Reinhold), correspondant de l'Institut, rue Vital-Carles, 11, à Bordeaux (Gironde).

DUMAS (F.), doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Toulouse (Haute-Garonne).

DURAND (Georges), correspondant de l'Institut, archiviste du département de la Somme, à Amiens (Somme).

DUVAL (Louis), archiviste départemental honoraire, rue de Gatzault, 47, à Alençon (Orne).

DUVERNOY, archiviste du département de Meurthe-et-Moselle, à Nancy (Meurthe-et-Moselle).

ESPÉRANDIEU (Le commandant Émile), correspondant de l'Institut, rue des Tricots, à Clamart (Seine).

FAGE (René), avocat, à Verneuil-sur-Vienne (Haute-Vienne), et rue Lauriston, 80, Paris, xvi<sup>e</sup>.

FAYOLLE (Le marquis DE), conservateur du Musée scientifique et archéologique de Périgueux, au château de Fayolle, par Tocane-Saint-Apre (Dordogne).

FLAHAULT (Charles), correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Montpellier (Hérault).

FOUREAU (Fernand), gouverneur des Colonies.

FOURNIER (Joseph), archiviste départemental honoraire, rue Barbaroux, 13, à Marseille (Bouches-du-Rhône).

GAUTIER (Émile), professeur à la Faculté des lettres d'Alger.

GERMAIN (Léon), secrétaire perpétuel de la Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain, à Nancy (Meurthe-et-selle).

GOSSELET, correspondant de l'Institut, doyen honoraire de la Faculté des sciences de l'Université de Lille (Nord).

GUIGUE (Georges), archiviste du département du Rhône, à Lyon.

MM.

GUYOT, directeur de l'École nationale des eaux et forêts de Nancy, président de la Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain, rue de Lorraine, 13, Nancy (Meurthe-et-Moselle).

HAUTREUX, ancien directeur des Mouvements du port, à Bordeaux (Gironde).

HÉRELLE, professeur honoraire au lycée de Bayonne, rue Vieille-Boucherie, 23, à Bayonne (Basses-Pyrénées).

JADART, secrétaire général de l'Académie nationale de Reims (Marne).

JOLY (Charles), conservateur du Musée de Guelma (Constantine).

KILIAN, correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Grenoble (Isère).

KÜNSTLER (J.), professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Bordeaux.

LABANDE, correspondant de l'Institut, conservateur des Archives et de la Bibliothèque du Palais, rue du Tribunal, 10, à Monaco.

LA GRASSERIE (Raoul DE), juge honoraire, rue des Fossés, 10, à Rennes.

LAURENT (P.), archiviste du département des Ardennes, à Mézières.

LE CLERT (Louis), conservateur du Musée archéologique de Troyes.

LEROUX, archiviste départemental honoraire, rue Dulong, 12, à Bordeaux.

LESORT (André), archiviste du département de Seine-et-Oise, à Versailles.

LEX, archiviste du département de Saône-et-Loire, à Mâcon.

LOISNE (MENCHE DE), membre résidant de la Société nationale des antiquaires de France, au château de Beaulieu, par Saint-Venant (Pas-de-Calais), et rue de Varennes, 51, à Paris.

LUMIÈRE (Auguste), cours Gambetta, 262, à Lyon.



MM.

- LUMIÈRE (Louis), rue Saint-Victor-Monplaisir, 21, à Lyon.
- MAGUELONNE, président de la Société archéologique de Constantine.
- MAÎTRE (Léon), archiviste départemental honoraire, rue de Strasbourg, 2, à Nantes.
- MARÇAIS (William), directeur de l'Enseignement indigène, à Alger.
- MARCHAND, directeur de l'Observatoire du Pic du Midi (Hautes-Pyrénées).
- MERLIN (A.), directeur du Service des antiquités et des arts de la Régence, à Tunis.
- MIREUR (F.), archiviste du département du Var, à Toulon.
- MORGAN (De), ancien délégué général à la Direction des fouilles archéologiques en Perse, quai de Béthune, 36, à Paris.
- OEHLERT, correspondant de l'Institut, rue de Bretagne, 29, à Laval.
- PÀRIS (Pierre), correspondant de l'Institut, directeur de l'École municipale des beaux-arts, à Bordeaux.
- PASQUIER (Félix), archiviste du département de la Haute-Garonne, à Toulouse.
- PETIT (Ernest), ancien président de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, à Vausse, près Châtel-Gérard (Yonne).
- PILLOY (Jules), ancien agent voyer d'arrondissement, à Saint-Quentin (Aisne).
- PORTAL (Charles), archiviste du département du Tarn, à Albi.
- POTTIER (Le chanoine), président de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, à Montauban.
- POUPÉ (Edmond), professeur au collège de Draguignan.
- PRUDHOMME, archiviste du département de l'Isère, secrétaire perpétuel de l'Académie delphinale, à Grenoble.
- REYMOND (Marcel), à Grenoble (Isère).
- RICHARD (Alfred), archiviste du département de la Vienne.

MM.

ROMAN (Joseph), correspondant de l'Institut, au château de Picomtal, par Embrun (Hautes-Alpes) et à Paris, rue Bonaparte, n° 18.

ROSTAND (Eugène), membre de l'Institut, rue Montaux, 14, à Marseille.

ROUCHON (Gilbert), archiviste du département du Puy-de-Dôme, à Clermont-Ferrand.

ROUVIER (Le docteur), professeur à l'École de médecine et de pharmacie d'Alger.

ROY, ministre plénipotentiaire, secrétaire général du Gouvernement tunisien, à Tunis.

SABARTHÈS (L'abbé A.), curé de Leucate (Aude).

SABATIER (Paul), correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Toulouse.

SAINT-VENANT (DE), inspecteur des eaux et forêts, à Nevers (Nièvre).

SALEFRANQUE (Léon), directeur de l'Enregistrement, des Domaines et du Timbre du département de la Haute-Garonne, rue Romiguières, 7, à Toulouse.

SAUVAGE (Le docteur), conservateur du Musée et secrétaire perpétuel de la Société académique de Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais).

SÉE (Henri), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Rennes.

THIERS (Paul), conservateur du Musée archéologique de Narbonne (Aude).

THIOLLIER, membre de la Société historique et archéologique du Forez *la Diana*, à Saint-Étienne.

THOULET, professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Nancy.

TRUTAT (E.), ancien conservateur du Musée d'histoire naturelle de Toulouse, rue du Lycée, à Foix.



MM.

VERNIER, archiviste du département de la Seine-Inférieure, à Rouen.

VESLY (LÉON DE), directeur du Musée des antiquités de la Seine-Inférieure et du Musée céramique de Rouen, rue des Arsins, 1, à Rouen.

VILLEPELET (Ferdinand), archiviste départemental honoraire, boulevard Lakanal, 21, à Périgueux.

VILLEY-DESMESERETS, membre de l'Institut, doyen de la Faculté de droit de l'Université de Caen.

---

CORRESPONDANTS HONORAIRES DU MINISTÈRE.

MM.

ANCHEL, archiviste aux Archives nationales, à Paris.

ANDRÉ (Édouard), archiviste honoraire, rue de la Préfecture, 110,  
à Dijon.

ARBAUMONT (Jules D'), président de la Commission des antiquités  
de la Côte-d'Or, à Dijon.

AUBÉPIN, archiviste départemental honoraire, à Aurillac.

AUBERT (L'abbé), curé de Balleroy (Calvados).

AUTORDE, archiviste du département de la Creuse, à Guéret.

BARCKHAUSEN, correspondant de l'Institut, professeur honoraire à la  
Faculté de droit de l'Université de Bordeaux, cours d'Aquitaine,  
80, à Bordeaux.

BARDEY (Alfred), à La Lambertière, par Saint-Geoire (Isère).

BARRY (Georges), inspecteur des Fouilles de Timgad (Constantine).

BEAUCHET, professeur à la Faculté de droit de l'Université de  
Nancy.

BEN ATTAR (César), avocat, à Tunis.

BERNARD (Fernand), archéologue, à Saïgon (Indo-Chine).

BERTHOLON (Le docteur), à Tunis.

BIGARNE (Charles), membre de la Société archéologique de Beaune,  
à Chorey (Côte-d'Or).

BLÉD (L'abbé), président de la Société des antiquaires de la Mo-  
rinie, à Saint-Omer (Pas-de-Calais).

BORDIER (Le commandant), contrôleur civil en retraite, à Hamma-  
met (Tunisie).

BOUCHER (L'abbé H.), à Tokio (Japon).

MM.

BOULARD (Gustave), directeur des contributions directes en retraite, rue de la Bienfaisance, 4, à Paris, VIII<sup>e</sup>.

BREUIL (L'abbé), professeur à l'Institut de paléontologie humaine, rue Demours, 110, à Paris.

BROCARD (Le lieutenant-colonel H.), du Génie territorial, rue des Ducs, 75, à Bar-le-Duc.

BROUILHET, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Lyon.

BRUNE (L'abbé), curé de Mont-sous-Vaudrey (Jura).

BRY (Georges), doyen de la Faculté de droit de l'Université d'Aix-Marseille, à Aix.

CARDAILLAC (De), juge au tribunal de première instance de la Seine.

CHARRIER, membre de la Société archéologique du département de Constantine, rue Lavigerie, à Saint-Eugène (Alger).

CHÉNON, membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris, rue des Écoles, 30, à Paris, V<sup>e</sup>.

CLERVAL (Le chanoine), docteur ès lettres, à Paris.

CLOSMADÉUC (Le docteur DE), ancien président de la Société polymathique du Morbihan, à Vannes.

COLIN (Le docteur Gabriel), chargé de cours à la Faculté des lettres de l'Université d'Alger.

COMBARIEU, ancien archiviste départemental, à Cahors.

COURANT (Maurice), maître de conférences à la Faculté des lettres de l'Université de Lyon, chemin du Chancelier, 3, à Ecully (Rhône).

DEGLATIGNY, vice-consul de Russie, à Rouen.

DELOUME, doyen de la Faculté de droit de l'Université de Toulouse.

DENIS (Charles), villa du Lycée, 4, à Vanves (Seine).



MM.

DESDEVICES DU DÉZERT, doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Clermont-Ferrand, avenue de Royat, 5, à Chamalières (Puy-de-Dôme).

DESPLANQUE, conservateur de la Bibliothèque de Lille.

DISSARD, conservateur des Musées de la ville de Lyon.

DOMERGUE, à Saint-Geniez-sur-Lot (Aveyron).

DORTEL (Alcide-Étienne), avocat, conseiller général de la Loire-Inférieure, à Nantes.

DUHAMEL, archiviste du département de Vaucluse, à Avignon.

FABRE, professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Toulouse.

FARGES (Le commandant), ancien chef de service aux affaires indigènes, à Amplepuy (Rhône).

FAVIER, conservateur de la Bibliothèque de la ville de Nancy.

FINOT (Louis), directeur adjoint à l'École pratique des Hautes Etudes, rue Poussin, 11, à Paris, xvi<sup>e</sup>.

FLEURY (Paul de), ancien archiviste de la Charente, rue du Pilon, 7, à Poitiers (Vienne).

FOUCHER (Le colonel), commandant supérieur du territoire militaire du Sud Tunisien, à Médenine (Tunisie).

FOUQUET (Le docteur), archéologue, au Caire.

FRÉMINVILLE-NUGUE (Joseph de la Poix de), archiviste du département de la Loire, à Saint-Étienne.

GARRIGOU (Le docteur), président de l'Association pyrénéenne, à Toulouse.

GIRAULT (Arthur), professeur à la Faculté de droit de l'Université de Poitiers.

GODARD (Ch.), professeur au lycée de Vesoul.

GONNARD, ingénieur des arts et manufactures, à Lyon.

MM.

GRAND (Roger), ancien archiviste départemental, à Kerverho-en-Arradon (Morbihan).

GUÉNOT, secrétaire général de la Société de géographie de Toulouse.

GUESNON, professeur honoraire de l'Université, rue Vaneau, 54, à Paris, VII<sup>e</sup>.

HABASQUE, président honoraire à la Cour d'appel, rue du Jardin-Public, 5, à Bordeaux.

HUBERT (Eugène), archiviste du département de l'Indre, à Châteauroux.

HUGUES, archiviste du département de Seine-et-Marne, à Melun.

JULIEN, contrôleur civil suppléant, en disponibilité, aux Mées (Basses-Alpes).

LAIGUE (DE), ministre plénipotentiaire honoraire, rue de la Pompe, 76, à Paris, XVI<sup>e</sup>.

LAUGARDIÈRE (DE), membre de la Société des antiquaires du Centre, à Bourges.

LEBLANC, ancien conservateur du Musée de Vienne, à Saint-Laurent-de-Chamousset (Rhône).

LE BŒUF (Le chef de bataillon), commandant du 3<sup>e</sup> bataillon de zouaves, à Constantine.

LE BRETON (Gaston), correspondant de l'Institut, directeur général honoraire des Musées de la Seine-Inférieure et de la ville de Rouen, rue Thiers, 25 bis, à Rouen.

LEMIRE (Charles), résident de France honoraire, rue de Condé, 15, à Amiens.

L'ESPINASSE-LANGEAC (DE), rue Fabert, 50, à Paris, VII<sup>e</sup>.

LETTERON (L'abbé), professeur au lycée de Bastia (Corse).

LIBOIS, archiviste du département du Jura, à Lons-le-Saulnier.

LISLE DU DRENEUC (Pitre DE), conservateur-directeur du Musée archéologique de Nantes.

MM.

LOTH, correspondant de l'Institut, professeur au Collège de France, rue des Écoles, 41, à Paris, v°.

LURET, adjoint au délégué des porteurs de titres de la Dette marocaine, à Tanger.

MAIGNIEN, bibliothécaire de la ville de Grenoble.

MALAVIALLE, député, secrétaire général de la Société languedocienne de géographie de Montpellier, rue Duguay-Trouin, 15, à Paris, vi°.

MARTONNE (Emmanuel de), chargé de cours à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, boulevard Raspail, 248.

MAURY (Lucien), secrétaire de la rédaction de la *Revue Bleue*, avenue de Ségur, 53, à Paris, vii°.

MÉLY (F. de), membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France et du Comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements, au château du Mesnil-Germain, par Fervacques (Calvados).

MONLEZUN, colonel en retraite, rue de Vaugirard, 102, à Paris, vi°.

MONTÉGUT (De), ancien magistrat, à La Rochefoucauld (Charente).

MORIS, archiviste du département des Alpes-Maritimes, à Nice.

NOVAK (Dominique), archéologue, à Sfax.

OGEREAU (François), censeur du lycée Charlemagne, à Paris.

OTTAVI, consul de France, à Zanzibar.

PAGART D'HERMANSART, secrétaire de la Société des Antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer (Pas-de-Calais).

PATRY, archiviste aux Archives nationales, boulevard de la Bastille, 40, à Paris, xii°.

PAUL, professeur au lycée d'Alais (Gard).

PAWLOWSKI (Auguste), membre de la Société de géographie, d'agriculture, lettres, sciences et arts de Rochefort, rue François-Millet, 10, à Paris, xvi°.

PELLIOT (Paul), professeur au Collège de France, boulevard Edgar-Quinet, 52, à Paris, xiv°.



MM.

PRIVAT (Le général), à Hyères (Var).

RAFFRAY, consul général de France en retraite, Piazza Madama, 6, à Rome.

REBILLET, lieutenant-colonel en retraite, à Mateur (Tunisie).

REQUIN (L'abbé), correspondant de l'Institut, rue Victor-Hugo, 14, à Avignon.

REVON (Michel), chargé de cours à la Faculté des lettres de l'Université de Paris.

ROCHER, consul général de France en retraite, rue Pasteur, 1, à Montpellier.

ROSEROT (Alphonse), ancien archiviste départemental, rue du Rendez-Vous, 6, à Paris, xii<sup>e</sup>.

SABATIER (Camille), inspecteur général des Services administratifs au Ministère de l'intérieur, en retraite, port Saint-Sauveur, 12, à Toulouse.

SCHIRMER, maître de conférences à la Faculté des lettres de l'Université de Paris.

SCHMIDT (Charles), archiviste aux Archives nationales, rue de l'Estrapade, 7, à Paris, v<sup>e</sup>.

SOUCAILLE (Antonin), secrétaire de la Société archéologique de Béziers (Hérault).

SOULICE, conservateur honoraire de la Bibliothèque de la ville de Pau.

TEULET, archiviste du département des Landes, à Mont-de-Marsan.

THOLIN, archiviste départemental honoraire, villa Kerlia, à Concarneau (Finistère).

THOMAS (Antoine), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, avenue Victor-Hugo, 32, à Bourg-la-Reine (Seine).

TRIHIDEZ (Le chanoine), ancien aumônier du lycée, à Reims (Marne).

VALLÉE (Georges), ancien député du Pas-de-Calais.

MM.

VASCHALDE (Henry), à Vals-les-Bains (Ardèche).

VIDAL, bibliothécaire de la ville de Perpignan.

VIGNAT (Gaston), ancien président de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, à Orléans.

VILBERT, secrétaire général des Phares de l'Empire ottoman, à Constantinople (Turquie d'Europe).

VILLENEUVE (L'abbé Léonce DE), archéologue, au palais de Monaco.

VISSIÈRE, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, rue du Ranelagh, 44, à Paris, xvi<sup>e</sup>.

---

CORRESPONDANTS DU MINISTÈRE.

MM.

ANTHIAUME (L'abbé), aumônier du lycée du Havre (Seine-Inférieure).

ARBOIS DE JUBAINVILLE (D'), archiviste du département de la Meuse, à Bar-le-Duc.

ARNAUD D'AGNEL (L'abbé G.), aumônier du lycée, rue Montaux, 10, à Marseille.

AUERBACH (Bertrand), doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Nancy.

AVENEAU DE LA GRANCIÈRE, président de la Société polymathique du Morbihan, au château de Beaulieu, par Bignan (Morbihan).

AZAM (Joseph), membre de la Société d'études de Draguignan (Var).

BALENCIE, archiviste du département, à Tarbes (Hautes-Pyrénées).

BARDEY (Pierre), négociant, à Aden (Arabie).

BARDY, président de la Société philomathique vosgienne, à Saint-Dié (Vosges).

BARRÉ, bibliothécaire de la ville de Marseille.

BARREY, archiviste de la ville du Havre.

BARRIÈRE-FLAVY, membre de la Société archéologique du Midi de la France, à Puydaniel (Haute-Garonne).

BARTHÈS (Le docteur), inspecteur honoraire de l'Assistance publique, villa Marie, avenue de Montréjeau, à Saint-Gaudens (Haute-Garonne).

BATAILLON, doyen de la Faculté des sciences de l'Université de Dijon.

BAUDET (Pol), archéologue, à Crécy-sur-Serre (Aisne).

BAUDOUIN (Le docteur), secrétaire général de la Société préhistorique, à La Roche-sur-Yon (Vendée).

BAZEILLE, instituteur public, à Bures (Orne).



MM.

BEAUREPAIRE (Georges DE ROBILLARD DE), ancien président de l'Académie de Rouen.

BEAUVAIS (Joseph), consul de France, à Canton (Chine).

BEL (Alfred), directeur de la Médersa, à Tlemcen (Oran).

BENOÎT, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Lille.

BERLAND, archiviste du département de la Marne, à Châlons-sur-Marne.

BERNARD, capitaine au 3<sup>e</sup> régiment de chasseurs d'Afrique, à Méhédy (Maroc).

BERTAUX, conservateur du Musée Jacquemart-André, à Paris.

BERTRAND (Charles), correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Lille.

BERTRAND (Louis), conservateur du Musée de Philippeville (Constantine).

BESNIER (Georges), archiviste du département du Calvados, à Caen.

BESNIER (Maurice), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Caen.

BEYLIÉ (DE), membre de l'Académie delphinoise et de la Société de statistique, des sciences naturelles et des arts industriels de l'Isère, à Grenoble.

BÉZIER, conservateur du Musée d'histoire naturelle de Rennes.

BIGOT, doyen de la Faculté des sciences de l'Université de Caen.

BINET, capitaine au 70<sup>e</sup> régiment d'infanterie, boulevard de Laval, 14, à Vitré (Ille-et-Vilaine).

BLANQUART (L'abbé), curé de La Saussaye (Eure).

BLOSSIER, professeur au lycée de Vendôme (Loir-et-Cher).

BOBEAU, à Cormery (Indre-et-Loire).

BONDURAND (BLIGNY-), archiviste du département du Gard, à Nîmes.

MM.

BONHOURS, conservateur de la Bibliothèque municipale, professeur au lycée de Vendôme.

BONNAT, archiviste du département de Lot-et-Garonne, à Agen.

BONNEFOY, conseiller de préfecture, rue du Docteur-Guisard, 5, à Guéret (Creuse).

BONNET, archéologue, rue du Faubourg-Saint-Jaumes, 11, à Montpellier.

BONNO (Le chanoine), à Meaux (Seine-et-Marne).

BOSCO (Joseph), membre de la Société archéologique, avenue du Bardo, 20, à Constantine.

BOULANGER (C.), conservateur honoraire du Musée de Péronne (Somme).

BOUTILLIER DU RÉTAIL, archiviste du département de l'Aube, à Troyes.

BOUVIER, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Lyon.

BROCHE, archiviste du département de l'Aisne, à Laon.

BRUNEL, archiviste du département de la Vienne, à Poitiers.

BRUNHES (Jean), professeur au Collège de France, à Paris.

BUFFAULT, inspecteur des Eaux et Forêts, à Périgueux.

BUSQUET, archiviste du département des Bouches-du-Rhône, à Marseille.

CABANÈS, secrétaire général de la Société d'horticulture du Gard, à Nîmes.

CALMETTE (J.), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Toulouse.

CAMÉNA D'ALMEIDA (P.), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Bordeaux.

CANAL, archiviste du département des Deux-Sèvres, à Niort.

CARAMAN, professeur au lycée de Bordeaux.

CARRIÈRE (Gabriel), président de la Société d'étude des sciences naturelles de Nîmes.

MM.

- CHAILLAN (L'abbé), curé de Septèmes (Bouches-du-Rhône).
- CHANEL (Émile), professeur au lycée Lalande, à Bourg.
- CHAUSSEPIED, architecte du Gouvernement, à Quimper (Finistère).
- CHEYLUD (Émile), pharmacien, à La Roche-Chalais (Dordogne).
- CLIGNY, directeur de la Station aquicole de Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais).
- COLLARD (G.), archéologue, rue Bayard, 8, à Auch.
- COMMONT, directeur de l'École annexe de l'École normale d'instituteurs, à Saint-Acheul (Somme).
- CORBINEAU, directeur d'école, à Libourne (Gironde).
- COTTE (Charles), notaire, à Pertuis (Vaucluse).
- COURMONTAGNE, inspecteur des fouilles de Timgad (Constantine).
- COURTEAULT, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.
- COUTIL (Léon), ancien président de la Société normande d'études préhistoriques, à Saint-Pierre-du-Vauvray (Eure).
- COZETTE (Paul), membre du Comité historique et archéologique de Noyon (Oise).
- CUÉNOT, professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Nancy (Meurthe-et-Moselle).
- DANGIBEAUD (Charles), conservateur des Musées de Saintes (Charente-Inférieure).
- DANNREUTHER (Henri), pasteur de l'Église réformée, à Bar-le-Duc (Meuse).
- DARBOUX, professeur à la Faculté des sciences de l'Université d'Aix-Marseille.
- DEBRAYE, secrétaire général adjoint et archiviste de la ville, à Grenoble (Isère).
- DEBRUGE (A.), commis principal des Postes et Télégraphes, à Constantine (Algérie).
- DELMAS, archiviste du département, à Aurillac (Cantal).



MM.

DELPECH (J.), professeur à la Faculté de droit de l'Université de Dijon (Côte-d'Or).

DELVINCOURT, archéologue, à Crécy-sur-Serre (Aisne).

DENISART (Raoul), vice-président de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, cloître Notre-Dame, à Chartres.

DEPÉRET, correspondant de l'Institut, doyen de la Faculté des sciences de l'Université de Lyon.

DÉPREZ, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Rennes.

DÉSAGES, archiviste du département des Côtes-du-Nord, à Saint-Brieuc.

DESLANDES (Le chanoine), archiviste adjoint, à Bayeux.

DESTANDAU, pasteur de l'Église réformée, à Mourières (Bouches-du-Rhône).

DESTRAY, archiviste du département de la Nièvre, à Nevers.

DEYDIER, notaire, à Cucuron (Vaucluse).

DONAU (Le commandant), chef de bataillon au 148<sup>e</sup> régiment d'infanterie, à Givet (Ardennes).

DOUBLET (G.), professeur au lycée de Nice.

DOUTTÉ (Edmond), chargé de cours à la Faculté des lettres d'Alger.

DRAPIER (Louis), secrétaire de la Direction des antiquités et des arts de la Régence, à Tunis.

DRIOUX, avocat général près la Cour d'Orléans.

DROUAULT (Roger), receveur de l'enregistrement, à Nontron (Dordogne).

DUBARAT (L'abbé), curé de Saint-Martin, à Pau.

DUBIEZ, contrôleur des domaines, à Kairouan (Tunisie).

DUBOSC, professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Montpellier.

DUJARRIC-DESCOMBES (A.), vice-président de la Société historique et archéologique du Périgord, à Périgueux.

MM.

DUPRAT (Eugène), professeur au lycée de Marseille.

DUPRAT (Léonce), professeur au lycée d'Aix (Bouches-du-Rhône).

DURVILLE (Le chanoine), rue Saint-Clément, 76, à Nantes.

ECK (Théophile), conservateur du Musée de Saint-Quentin (Aisne).

ECKEL, archiviste du département de la Haute-Saône, à Vesoul.

EPERY (Le docteur), à Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or).

FABRE (J.-H.), correspondant de l'Institut, à Sérignan (Vaucluse).

FABRE (L.-A.), inspecteur des Eaux et Forêts, rue Berbissey, 17, à Dijon.

FAURE (Claude), archiviste du Gouvernement général de l'Afrique Occidentale française, à Dakar (Sénégal).

FAZY, archiviste du département de l'Allier, à Moulins.

FÉAUX, conservateur adjoint du Musée de Périgueux.

FERRAND (Gabriel), consul de France, à Stuttgart (Allemagne).

FERRAND (Henri), président de la Société de statistique, cours Berriat, 2, à Grenoble.

FILLIOZAT, percepteur, à Vendôme (Loir-et-Cher).

FLAMAND, chargé de cours à la Faculté des sciences d'Alger.

FLAMENT, archiviste du département du Pas-de-Calais, à Arras.

FLEURY (Gabriel), membre de la Société historique et archéologique du Maine, à Mamers (Sarthe).

FLOQUET (Gaston), doyen de la Faculté des sciences de l'Université de Nancy.

FOROT (Victor), président du Comité départemental des documents économiques de la Révolution, à Tulle.

FORTIER, contrôleur civil, à Triaga (Tunisie).

FROC (Le R. P.), directeur de l'Observatoire de Zi-ka-weï, près Shang-haï (Chine).

GABORY, archiviste du département de la Loire-Inférieure, à Nantes.

MM.

GACHON, doyen honoraire de la Faculté des lettres de l'Université de Montpellier.

GADEAU DE KERVILLE, rue du Pont, 7, à Rouen.

GALABERT, archiviste de la ville et des hospices, à Toulouse.

GANDILHON, archiviste du département du Cher, à Bourges.

GASSIES (Georges), professeur au collège de Meaux (Seine-et-Marne).

GAUCHERY, architecte, membre de la Société des Antiquaires du Centre, à Vierzon (Cher).

GAUTIER (Pierre), archiviste du département de la Haute-Marne, à Chaumont.

GAZIER (Georges), conservateur de la Bibliothèque municipale, à Besançon.

GEORGE (Auguste), président de la Société nationale des professeurs français en Amérique, 100, Saint Nicholas Avenue, à New-York (États-Unis).

GÉRARDIN, membre de la Société mathématique de France et de l'Association française pour l'avancement des sciences, quai Claude-le-Lorrain, 32, à Nancy (Meurthe-et-Moselle).

GÉRIN-RICARD (Henry de), président de la Société de statistique de Marseille, rue Wulfran-Puget, 33, à Marseille (Bouches-du-Rhône).

GERMAIN-MARTIN, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Dijon.

GIRARD, conservateur du Musée Calvet, à Avignon (Vaucluse).

GIRARDIN, professeur de géographie à l'Université de Fribourg (Suisse).

GLANGEAUD, professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Clermont.

GODIN (Le docteur Paul), médecin-major des hôpitaux, en retraite, à Saint-Raphaël (Var).

GOUVET (E.), conservateur du Musée archéologique de Sousse (Tunisie).



MM.

GRANDMAISON (Louis LOIZEAU DE), ancien archiviste du département d'Indre-et-Loire, rue Émile-Zola, 13, à Tours.

GROSS (Le docteur Frédéric), doyen de la Faculté de médecine de l'Université de Nancy.

GUÉNIN, professeur au lycée de Brest.

GUÉNIN (Le chef de bataillon), commandant supérieur du cercle de Lalla-Marnia (Oran).

GUILLAUME (L'abbé), archiviste du département des Hautes-Alpes, à Gap.

GUI TEL, professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Rennes.

HAILLANT, secrétaire perpétuel de la Société d'émulation des Vosges, place de l'Atré, 21, à Épinal.

HANNEZO (Le lieutenant-colonel), à Saint-Clément-Mâcon (Saône-et-Loire).

HECKEL, professeur à la Faculté des sciences de l'Université d'Aix-Marseille.

HÉNAULT, sous-bibliothécaire de la ville de Valenciennes (Nord).

HILAIRE (Jean), chef de bataillon au 5<sup>e</sup> bataillon sénégalais, à Abécher.

HINGLAIS, conservateur du Musée de Constantine.

HOULBERT, professeur à l'École de médecine, directeur de la Station entomologique près la Faculté des sciences de l'Université de Rennes.

HUGUENOT (Le R. P.), de la Société des missionnaires d'Afrique, à Ouargla (Alger).

IMBERT, archiviste du département de la Charente, à Angoulême.

ISNARD, archiviste du département des Basses-Alpes, à Digne.

JACOTIN, archiviste du département de la Haute-Loire, au Puy.

JACQUETTON, administrateur de la commune mixte de Michelet (Alger).

MM.

JOLY (Alexandre), professeur à la chaire d'arabe de Constantine (Algérie).

JOVY (Ernest), professeur au collège de Vitry-le-François (Marne).

JUSSELIN, archiviste du département d'Eure-et-Loir, à Chartres.

KLEINCLAUSZ, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Lyon.

KOEHLER, professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Lyon.

LABAT (Gustave), ancien président de la Société des archives historiques de la Gironde, à Bordeaux.

LAHONDÈS (DE), président de la Société archéologique du Midi de la France, à Toulouse.

LANCO (Pascal), archiviste du département de la Vendée, à La Roche-sur-Yon.

LA ROGERIE (BOURDE DE), archiviste du département d'Ille-et-Vilaine, à Rennes.

LATOUCHE, archiviste du département de Tarn-et-Garonne, à Montauban.

LAUBY (Ant.), docteur ès sciences, à Saint-Flour (Cantal).

LAURAIN, archiviste du département de la Mayenne, à Laval.

LAUZUN (Philippe), président de la Société archéologique du Gers, à Valence-sur-Baïse (Gers).

LAVERGNE, archiviste du département de la Dordogne, à Périgueux.

LEBEUF, directeur de l'Observatoire astronomique, météorologique et chronométrique de Besançon.

LEBLOND (Le docteur), président de la Société historique et archéologique, à Beauvais.

LE CACHEUX, archiviste du département de la Manche, à Saint-Lô.

LECHEVALIER (A.), instituteur public, à Cuverville-en-Caux (Seine-Inférieure).

LECLERC (René), délégué général du Comité du Maroc, à Tanger.

MM.

LÉGER, professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Grenoble.

LEGRAS (Jules), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Dijon.

LEMPEREUR, archiviste du département de l'Aveyron, à Rodez.

LESUEUR (Le docteur), vice-président de la Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher, à Vendôme.

LETAINTURIER (Gabriel), sous-préfet de Saint-Omer (Pas-de-Calais).

LE TONNELIER, archiviste du département de la Haute-Savoie, à Annecy.

LEVÉ, président de la Commission historique du Nord, à Lille.

LEYNAUD (Le chanoine), curé de Sousse (Tunisie).

LIGNIER, professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Caen.

LORBER, archiviste du département des Passes-Pyrénées, à Pau.

LORIMY, conservateur du Musée archéologique de Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or).

LORIN, avoué, à Rambouillet (Seine-et-Oise).

LORIN (Henri), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Bordeaux.

MACON, conservateur adjoint du Musée Condé, à Chantilly (Oise).

MAIRET (Le docteur Albert), doyen de la Faculté de médecine de l'Université de Montpellier.

MAÎTRE (Claudius-E.), directeur à l'École française d'Extrême-Orient, à Hanoï.

MALLARD, archéologue, à Saint-Amand-Montrond (Cher).

MANSUY (Abel), lecteur de français à l'Université de Varsovie, rue Koszykowa, n° 15-7, à Varsovie, Pologne (Russie).

MARSAN (L'abbé), curé de Guchen (Hautes-Pyrénées).

MARTINIÈRE (MACHET DE LA), archiviste du département du Morbihan, à Vannes.



MM.

MASSON (P.), professeur à la Faculté des lettres de l'Université d'Aix-Marseille, cours Puget, 3, à Marseille.

MATHIAS, doyen de la Faculté des sciences, directeur de l'Observatoire du Puy de Dôme, à Clermont-Ferrand.

MATHIEU, archiviste du département de la Corrèze, à Tulle.

MAZAURIC, conservateur du Musée archéologique de Nîmes.

MERCIER (Gustave), secrétaire de la Société archéologique du département de Constantine (Algérie).

MERLET (René), ancien archiviste du département d'Eure-et-Loir, à Chartres.

METTRIER (H.), à Langres (Haute-Marne).

MINOUFLET, instituteur public, à Celles-sur-Aisne (Aisne).

MONCHICOURT, contrôleur civil, à Kairouan (Tunisie).

MOMMÉJA, conservateur du Musée d'Agen (Lot-et-Garonne).

MOREAU, doyen de la Faculté des sciences de l'Université de Rennes.

MORIN (Louis), employé à la Bibliothèque municipale, rive droite du Canal, 74, à Troyes.

MOULIN, conservateur adjoint aux Archives départementales, à Aix (Bouches-du-Rhône).

MOURLOT (Félix), ancien inspecteur d'Académie de l'Oise.

MOURRAL, conseiller à la Cour d'appel, à Rouen.

MUSSET (Georges), bibliothécaire de la ville de La Rochelle.

NICOLAÏ (Alexandre), avocat à la Cour d'appel, rue Beaubadat, à Bordeaux.

NODET (Victor), docteur en médecine, à Bourg (Ain).

ORDIONI (Le chef de bataillon), à Auxerre (Yonne).

OURSSEL, bibliothécaire de la ville, à Dijon (Côte-d'Or).

PACHTERE (De), professeur au lycée d'Alger.

PALLARY (Paul), instituteur public, à Eckmühl, près Oran (Algérie).

MM.

PANDIN DE LUSSAUDIÈRE, archiviste du département de la Charente-Inférieure, à La Rochelle.

PARAT (L'abbé), à Avallon (Yonne).

PARISOT (Le docteur Pierre), professeur à la Faculté de médecine de l'Université de Nancy.

PARISOT (Robert), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Nancy.

PARRÈS, conservateur du Musée d'Aumale (Algérie).

PÉLISSIER, archiviste du département de l'Ariège, à Foix.

PERDRIZET, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Nancy.

PÉROUSE, archiviste du département de la Savoie, à Chambéry.

PERREAU-PRADIER, député de l'Yonne.

PETIT, archiviste du département de la Haute-Vienne, à Limoges.

PEYRONY, instituteur public, aux Eyzies-de-Tayac (Dordogne).

PÉZIÈRES (Angély), instituteur public, à Ferrières-de-Claret (Hérault).

PHILIPPE (André), archiviste du département des Vosges, à Épinal.

PICARD (Luc), directeur de l'Observatoire de Bordeaux.

PIGALLET, archiviste du département du Doubs, à Besançon.

PLANGOUARD, membre de la Commission départementale des antiquités et des arts de Seine-et-Oise, à Cléry-en-Vexin, par Magny (Seine-et-Oise).

PLESSIER, ancien président de la Société historique, rue de Lancry, 9, à Compiègne (Oise).

POINSSOT (Louis), inspecteur du Service des antiquités et des arts de la Régence, à Tunis.

POIROT (Jean), lecteur de français à l'Université de Helsingfors, Finlande (Russie).

POITEVIN DE MAURCILLAN (Le colonel DE), conservateur des Musées d'Hyères (Var).

MM.

PONTBRIAND (Le lieutenant DE), chef du bureau des affaires indigènes, à Zarzis (Tunisie).

PORÉE (Charles), archiviste du département de l'Yonne, à Auxerre.

PORÉE (Le chanoine), curé de Bournainville, par Thiberville (Eure).

POULAINE (L'abbé Fr.), curé de Voutenay (Yonne).

POUX (Joseph), archiviste du département de l'Aude, à Carcassonne.

PRADÈRE (Bertrand), conservateur du Musée du Bardo, à Tunis.

PRENTOUT, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Caen.

PUTON, procureur de la République, à Remiremont (Vosges).

QUENEDEY (Le capitaine), membre de la Société des Amis des monuments rouennais, rue de la Chaîne, 22, à Rouen.

QUIGNON (G.-Hector), professeur au lycée de Beauvais.

RACHOU (Henri), conservateur du Musée archéologique de Toulouse.

RASPAIL (Xavier), à Gouvieux (Oise).

RÉGNÉ, architecte du département de l'Ardèche, à Privas.

RÉGNIER (J.), sous-préfet de Beaune (Côte-d'Or).

RÉGNIER (Louis), membre de la Société libre de l'Eure, rue du Meilet, 9, à Évreux.

RENAULT (Henri-Eugène), officier d'administration du Génie, à Tunis.

RENAULT (Jules), architecte à la Direction des travaux publics, à Tunis.

RICHARD, directeur du Musée de l'Institut océanographique, à Monaco.

RICHEMOND (MESCHINET DE), archiviste départemental honoraire, rue Clénot, 12, à Rochefort.

ROBERT, administrateur de la commune mixte des Maâdid, à Bordj-bou-Argeridj (Constantine).



MM.

ROBIN, archiviste du département des Pyrénées-Orientales, à Perpignan.

ROGER (Robert), professeur au lycée de Foix.

ROMIEUX, colonel en retraite, à Libos (Lot-et-Garonne).

ROUCHON (Ulysse), secrétaire général de la Société agricole et scientifique de la Haute-Loire, au Puy-en-Velay.

ROUQUETTE, médecin-major, place de la Liberté, 4, à Nice.

ROUSSEL, archiviste du département de l'Oise, à Beauvais.

ROUXEL, membre de la Société des sciences naturelles, quai Alexandre-Trois, 58, à Cherbourg.

ROUZAUD, percepteur, à Narbonne (Aude).

SACHÉ (Marc), archiviste du département de Maine-et-Loire, à Angers.

SAINSON (Camille), vice-consul de France en disponibilité, rue Kléber, 12, à Châteauroux.

SAINT-LÉGER (DE), professeur adjoint à la Faculté des lettres de l'Université de Lille.

SAINT-SAUD (DE), au château de La Valouze, par La Roche-Chalais (Dordogne).

SARRAN D'ALLARD (Louis DE), membre de la Société des lettres, sciences et arts «la Haute-Auvergne», rue Croumaby, 2, à Aurillac.

SAUVAGE (René), bibliothécaire de la ville, à Caen (Calvados).

SCHEURER (Ferdinand), archéologue, à Belfort.

SIGNOREL, substitut du procureur de la République, allée Saint-Michel, 3, à Toulouse.

SMET (L'abbé DE), curé de Mahdia (Tunisie).

SOYER (Jacques), archiviste du département du Loiret, à Orléans.

TOUZE, conservateur du Musée de Lambèse (Algérie).

TRIBALET (Le capitaine), détaché au Service des affaires indigènes, à Tunis (Tunisie).

MM.

TRIGER (Robert), président de la Société historique et archéologique du Maine, au Mans.

TROUILLARD (Guy), archiviste du département de Loir-et-Cher, à Blois.

URSEAU, chanoine titulaire de la cathédrale d'Angers.

VACHER, chargé de cours à la Faculté des lettres de l'Université de Lille.

VALERIAN (Isidore), archéologue, à Salon (Bouches-du-Rhône).

VALIN (Lucien), avoué, rue de Fontenelle, 38, à Rouen.

VALRAN (Gaston), professeur au lycée d'Aix.

VASSEL (Eusèbe), à Radès (Tunisie).

VASSEUR, professeur à la Faculté des sciences de l'Université d'Aix-Marseille.

VÉRAN (Auguste), architecte des Monuments historiques, à Arles (Bouches-du-Rhône).

VERSCHAFFEL (L'abbé), directeur de l'Observatoire d'Abbadia, par Hendaye (Basses-Pyrénées).

VIDAL (Auguste), chef de bureau à la préfecture du Tarn.

VIGIÉ, doyen de la Faculté de droit de l'Université de Montpellier.

VILLE-D'AVRAY (Le lieutenant-colonel DE), conservateur des Musées de Cannes (Alpes-Maritimes).

WELSCH, professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Poitiers.

# LOI

## SUR LES MONUMENTS HISTORIQUES

### PROMULGUÉE

LE 31 DÉCEMBRE 1913.

---

Le Sénat et la Chambre des députés ont adopté,  
Le Président de la République promulgue la loi dont la teneur  
suit :

#### CHAPITRE PREMIER.

##### *Des immeubles.*

ART. 1<sup>er</sup>. Les immeubles dont la conservation présente, au point de vue de l'histoire ou de l'art, un intérêt public sont classés comme monuments historiques en totalité ou en partie par les soins du Ministre des Beaux-Arts, selon les distinctions établies par les articles ci-après.

Sont compris parmi les immeubles susceptibles d'être classés, aux termes de la présente loi, les monuments mégalithiques, les terrains qui renferment des stations ou gisements préhistoriques et les immeubles dont le classement est nécessaire pour isoler, dégager ou assainir un immeuble classé ou proposé pour le classement.

A compter du jour où l'administration des Beaux-Arts notifie au propriétaire sa proposition de classement, tous les effets du classement s'appliquent de plein droit à l'immeuble visé. Ils cessent de s'appliquer si la décision de classement n'intervient pas dans les six mois de cette notification.



Tout arrêté ou décret qui prononcera un classement après la promulgation de la présente loi sera transcrit, par les soins de l'administration des Beaux-Arts, au bureau des hypothèques de la situation de l'immeuble classé. Cette transcription ne donnera lieu à aucune perception au profit du Trésor.

ART. 2. Sont considérés comme régulièrement classés avant la promulgation de la présente loi : 1° les immeubles inscrits sur la liste générale des monuments classés, publiée officiellement en 1900 par la direction des Beaux-Arts ; 2° les immeubles, compris ou non dans cette liste, ayant fait l'objet d'arrêtés ou de décrets de classement, conformément aux dispositions de la loi du 30 mars 1887.

Dans un délai de trois mois, la liste des immeubles considérés comme classés avant la promulgation de la présente loi sera publiée au *Journal officiel*. Il sera dressé, pour chacun desdits immeubles, un extrait de la liste reproduisant tout ce qui le concerne ; cet extrait sera transcrit au bureau des hypothèques de la situation de l'immeuble, par les soins de l'administration des Beaux-Arts. Cette transcription ne donnera lieu à aucune perception au profit du Trésor.

La liste des immeubles classés sera tenue à jour et rééditée au moins tous les dix ans.

Il sera dressé en outre, dans le délai de trois ans, un inventaire supplémentaire de tous les édifices ou parties d'édifices publics ou privés qui, sans justifier une demande de classement immédiat, présentent cependant un intérêt archéologique suffisant pour en rendre désirable la préservation. L'inscription sur cette liste sera notifiée aux propriétaires et entraînera pour eux l'obligation de ne procéder à aucune modification de l'immeuble inscrit sans avoir, quinze jours auparavant, avisé l'autorité préfectorale de leur intention.

ART. 3. L'immeuble appartenant à l'État est classé par arrêté du Ministre des Beaux-Arts, en cas d'accord avec le ministre dans les attributions duquel ledit immeuble se trouve placé.

Dans le cas contraire, le classement est prononcé par un décret en Conseil d'État.

ART. 4. L'immeuble appartenant à un département, à une commune ou à un établissement public est classé par un arrêté du

Ministre des Beaux-Arts, s'il y a consentement du propriétaire et avis conforme du ministre sous l'autorité duquel il est placé.

En cas de désaccord, le classement est prononcé par un décret en Conseil d'État.

ART. 5. L'immeuble appartenant à toute personne autre que celles énumérées aux articles 3 et 4 est classé par arrêté du Ministre des Beaux-Arts, s'il y a consentement du propriétaire. L'arrêté détermine les conditions du classement. S'il y a contestation sur l'interprétation ou l'exécution de cet acte, il est statué par le Ministre des Beaux-Arts, sauf recours au Conseil d'État statuant au contentieux.

A défaut du consentement du propriétaire, le classement est prononcé par décret en Conseil d'État. Le classement pourra donner lieu au paiement d'une indemnité représentative du préjudice pouvant résulter pour le propriétaire de l'application de la servitude de classement d'office instituée par le présent paragraphe. La demande devra être produite dans les six mois à dater de la notification du décret de classement; cet acte informera le propriétaire de son droit éventuel à une indemnité. Les contestations relatives à l'indemnité sont jugées en premier ressort par le juge de paix du canton; s'il y a expertise, il peut n'être nommé qu'un seul expert. Si le montant de la demande excède 300 francs, il y aura lieu à appel devant le tribunal civil.

ART. 6. Le Ministre des Beaux-Arts peut toujours, en se conformant aux prescriptions de la loi du 3 mai 1841, poursuivre au nom de l'État l'expropriation d'un immeuble déjà classé ou proposé pour le classement, en raison de l'intérêt public qu'il offre au point de vue de l'histoire ou de l'art. Les départements ou les communes ont la même faculté.

La même faculté leur est ouverte à l'égard des immeubles dont l'acquisition est nécessaire pour isoler, dégager ou assainir un immeuble classé ou proposé pour le classement.

Dans ces divers cas, l'utilité publique est déclarée par un décret en Conseil d'État.

ART. 7. A compter du jour où l'administration des Beaux-Arts notifie au propriétaire d'un immeuble non classé son intention d'en poursuivre l'expropriation, tous les effets du classement s'appliquent

de plein droit à l'immeuble visé. Ils cessent de s'appliquer si la déclaration d'utilité publique n'intervient pas dans les six mois de cette notification.

Lorsque l'utilité publique a été déclarée, l'immeuble peut être classé sans autres formalités par arrêté du Ministre des Beaux-Arts. A défaut d'arrêté de classement, il demeure néanmoins provisoirement soumis à tous les effets du classement, mais cette sujétion cesse de plein droit si, dans les trois mois de la déclaration d'utilité publique, l'administration ne poursuit pas l'obtention du jugement d'expropriation.

ART. 8. Les effets du classement suivent l'immeuble classé, en quelques mains qu'il passe.

Quiconque aliène un immeuble classé est tenu de faire connaître à l'acquéreur l'existence du classement.

Toute aliénation d'un immeuble classé doit, dans les quinze jours de sa date, être notifiée au Ministre des Beaux-Arts par celui qui l'a consentie.

L'immeuble classé qui appartient à l'État, à un département, à une commune, à un établissement public, ne peut être aliéné qu'après que le Ministre des Beaux-Arts a été appelé à présenter ses observations ; il devra les présenter dans le délai de quinze jours après la notification. Le Ministre pourra, dans le délai de cinq ans, faire prononcer la nullité de l'aliénation consentie sans l'accomplissement de cette formalité.

ART. 9. L'immeuble classé ne peut être détruit ou déplacé, même en partie, ni être l'objet d'un travail de restauration, de réparation ou de modification quelconque, si le Ministre des Beaux-Arts n'y a donné son consentement.

Les travaux autorisés par le Ministre s'exécutent sous la surveillance de son administration.

Le Ministre des Beaux-Arts peut toujours faire exécuter par les soins de son administration et aux frais de l'État, avec le concours éventuel des intéressés, les travaux de réparation ou d'entretien qui sont jugés indispensables à la conservation des monuments classés n'appartenant pas à l'État.

ART. 10. Pour assurer l'exécution des travaux urgents de consolidation dans les immeubles classés, l'administration des Beaux-



Arts, à défaut d'accord amiable avec les propriétaires, peut, s'il est nécessaire, autoriser l'occupation temporaire de ces immeubles ou des immeubles voisins.

Cette occupation est ordonnée par un arrêté préfectoral préalablement notifié au propriétaire, et sa durée ne peut en aucun cas excéder six mois.

En cas de préjudice causé, elle donne lieu à une indemnité qui est réglée dans les conditions prévues par la loi du 29 décembre 1892.

ART. 11. Aucun immeuble classé ou proposé pour le classement ne peut être compris dans une enquête aux fins d'expropriation pour cause d'utilité publique qu'après que le Ministre des Beaux-Arts aura été appelé à présenter ses observations.

ART. 12. Aucune construction neuve ne peut être adossée à un immeuble classé sans une autorisation spéciale du Ministre des Beaux-Arts.

Nul ne peut acquérir de droit par prescription sur un immeuble classé.

Les servitudes légales qui peuvent causer la dégradation des monuments ne sont pas applicables aux immeubles classés.

Aucune servitude ne peut être établie par convention sur un immeuble classé qu'avec l'agrément du Ministre des Beaux-Arts.

ART. 13. Le déclassement total ou partiel d'un immeuble classé est prononcé par un décret en Conseil d'État, soit sur la proposition du Ministre des Beaux-Arts, soit à la demande du propriétaire. Le déclassement est notifié aux intéressés et transcrit au bureau des hypothèques de la situation des biens.

## CHAPITRE II.

### *Des objets mobiliers.*

ART. 14. Les objets mobiliers, soit meubles proprement dits, soit immeubles par destination, dont la conservation présente, au point de vue de l'histoire ou de l'art, un intérêt public peuvent être classés par les soins du Ministre des Beaux-Arts.

Les effets du classement subsistent à l'égard des immeubles par destination classés qui redeviennent des meubles proprement dits.

ART. 15. Le classement des objets mobiliers est prononcé par un arrêté du Ministre des Beaux-Arts lorsque l'objet appartient à l'État, à un département, à une commune ou à un établissement public. Il est notifié aux intéressés.

Le classement devient définitif si le ministre de qui relève l'objet ou la personne publique propriétaire n'ont pas réclamé dans le délai de six mois à dater de la notification qui leur en a été faite. En cas de réclamation, il sera statué par décret du Conseil d'État. Toutefois, à compter du jour de la notification, tous les effets de classement s'appliquent provisoirement et de plein droit à l'objet mobilier visé.

ART. 16. Les objets mobiliers appartenant à toute personne autre que celles énumérées à l'article précédent peuvent être classés, avec le consentement du propriétaire, par arrêté du Ministre des Beaux-Arts.

A défaut du consentement du propriétaire, le classement ne peut être prononcé que par une loi spéciale.

ART. 17. Il sera dressé, par les soins du Ministre des Beaux-Arts, une liste générale des objets mobiliers classés, rangés par département. Un exemplaire de cette liste, tenu à jour, sera déposé au Ministère des Beaux-Arts et à la préfecture de chaque département. Il pourra être communiqué sous les conditions déterminées par un règlement d'administration publique.

ART. 18. Tous les objets mobiliers classés sont imprescriptibles. Les objets classés appartenant à l'État sont inaliénables.

Les objets classés appartenant à un département, à une commune, à un établissement public ou d'utilité publique ne peuvent être aliénés qu'avec l'autorisation du Ministre des Beaux-Arts et dans les formes prévues par les lois et règlements. La propriété ne peut en être transférée qu'à l'État, à une personne publique ou à un établissement d'utilité publique.

ART. 19. Les effets du classement suivent l'objet, en quelques mains qu'il passe.

Tout particulier qui aliène un objet classé est tenu de faire connaître à l'acquéreur l'existence du classement.

Toute aliénation doit, dans les quinze jours de la date de son

accomplissement, être notifiée au Ministère des Beaux-Arts par celui qui l'a consentie.

ART. 20. L'acquisition faite en violation de l'article 18, deuxième et troisième alinéas, est nulle. Les actions en nullité ou en revendication peuvent être exercées à toute époque tant par le Ministre des Beaux-Arts que par le propriétaire originaire. Elles s'exercent sans préjudice des demandes en dommages-intérêts qui peuvent être dirigées soit contre les parties contractantes solidairement responsables, soit contre l'officier public qui a prêté son concours à l'aliénation. Lorsque l'aliénation illicite a été consentie par une personne publique ou un établissement d'utilité publique, cette action en dommages-intérêts est exercée par le Ministre des Beaux-Arts au nom et au profit de l'État.

L'acquéreur ou sous-acquéreur de bonne foi, entre les mains duquel l'objet est revendiqué, a droit au remboursement de son prix d'acquisition ; si la revendication est exercée par le Ministre des Beaux-Arts, celui-ci aura recours contre le vendeur originaire pour le montant intégral de l'indemnité qu'il aura dû payer à l'acquéreur ou sous-acquéreur.

Les dispositions du présent article sont applicables aux objets perdus ou volés.

ART. 21. L'exportation hors de France des objets classés est interdite.

ART. 22. Les objets classés ne peuvent être modifiés, réparés ou restaurés sans l'autorisation du Ministre des Beaux-Arts, ni hors la surveillance de son administration.

ART. 23. Il est procédé, par l'administration des Beaux-Arts, au moins tous les cinq ans, au récolement des objets mobiliers classés.

En outre, les propriétaires ou détenteurs de ces objets sont tenus, lorsqu'ils en sont requis, de les représenter aux agents accrédités par le Ministre des Beaux-Arts.

ART. 24. Le déclassement d'un objet mobilier classé peut être prononcé par le Ministre des Beaux-arts soit d'office, soit à la demande du propriétaire. Il est notifié aux intéressés.



CHAPITRE III.

*De la garde et de la conservation des monuments historiques.*

ART. 25. Les différents services de l'État, les départements, les communes, les établissements publics ou d'utilité publique sont tenus d'assurer la garde et la conservation des objets mobiliers classés dont ils sont propriétaires, affectataires ou dépositaires, et de prendre à cet effet les mesures nécessaires.

Les dépenses nécessitées par ces mesures sont, à l'exception des frais de construction ou de reconstruction des locaux, obligatoires pour le département ou la commune.

A défaut par un département ou une commune de prendre les mesures reconnues nécessaires par le Ministre des Beaux-Arts, il peut y être pourvu d'office, après une mise en demeure restée sans effet, par décision du même Ministre.

En raison des charges par eux supportées pour l'exécution de ces mesures, les départements et les communes pourront être autorisés à établir un droit de visite dont le montant sera fixé par le préfet après approbation du Ministre des Beaux-Arts.

ART. 26. Lorsque l'administration des Beaux-Arts estime que la conservation ou la sécurité d'un objet classé, appartenant à un département, à une commune ou à un établissement public, est mise en péril, et lorsque la collectivité propriétaire, affectataire ou dépositaire ne veut ou ne peut pas prendre immédiatement les mesures jugées nécessaires par l'administration pour remédier à cet état de choses, le Ministre des Beaux-Arts peut ordonner d'urgence, par arrêté motivé, aux frais de son administration, les mesures conservatoires utiles, et de même, en cas de nécessité dûment démontrée, le transfert provisoire de l'objet dans un trésor de cathédrale, s'il est affecté au culte, et, s'il ne l'est pas, dans un musée ou autre lieu public national, départemental ou communal, offrant les garanties de sécurité voulues et, autant que possible, situé dans le voisinage de l'emplacement primitif.

Dans un délai de trois mois à compter de ce transfert provisoire, les conditions nécessaires pour la garde et la conservation de l'objet dans son emplacement primitif devront être déterminées par une

commission réunie sur la convocation du préfet et composée : 1° du préfet, président de droit ; 2° d'un délégué du Ministère des Beaux-Arts ; 3° de l'archiviste départemental ; 4° de l'architecte des monuments historiques du département ; 5° d'un président ou secrétaire de société régionale, historique, archéologique ou artistique, désigné à cet effet pour une durée de trois ans par arrêté du Ministre des Beaux-Arts ; 6° du maire de la commune ; 7° du conseiller général du canton.

La collectivité propriétaire, affectataire ou dépositaire pourra, à toute époque, obtenir la réintégration de l'objet dans son emplacement primitif, si elle justifie que les conditions exigées y sont désormais réalisées.

ART. 27. Les gardiens d'immeubles ou d'objets classés appartenant à des départements, à des communes ou à des établissements publics doivent être agréés et commissionnés par le préfet.

Le préfet est tenu de faire connaître son agrément et son refus d'agréer dans le délai d'un mois. Faute par la personne publique intéressée de présenter un gardien à l'agrément du préfet, celui-ci en pourra désigner un d'office.

Le montant du traitement des gardiens doit être approuvé par le préfet.

Les gardiens ne peuvent être révoqués que par le préfet. Ils doivent être assermentés.

#### CHAPITRE IV.

##### *Fouilles et découvertes.*

ART. 28. Lorsque par suite de fouilles, de travaux ou d'un fait quelconque on a découvert des monuments, des ruines, des inscriptions ou des objets pouvant intéresser l'archéologie, l'histoire ou l'art sur des terrains appartenant à l'État, à un département, à une commune, à un établissement public ou d'utilité publique, le maire de la commune doit assurer la conservation provisoire des objets découverts et aviser immédiatement le préfet des mesures prises.

Le préfet en réfère, dans le plus bref délai, au Ministre des Beaux-Arts qui statue sur les mesures définitives à prendre.

Si la découverte a lieu sur le terrain d'un particulier, le maire en avise le préfet. Sur le rapport du préfet, le Ministre peut poursuivre l'expropriation dudit terrain en tout ou en partie pour cause d'utilité publique, suivant les formes de la loi du 3 mai 1841.

#### CHAPITRE V.

#### *Dispositions pénales.*

ART. 29. Toute infraction aux dispositions du paragraphe 4 de l'article 2 (modification sans avis préalable d'un immeuble inscrit sur l'inventaire supplémentaire), des paragraphes 2 et 3 de l'article 8 (aliénation d'un immeuble classé), des paragraphes 2 et 3 de l'article 19 (aliénation d'un objet mobilier classé), du paragraphe 2 de l'article 23 (représentation des objets mobiliers classés) sera punie d'une amende de 16 à 300 francs.

ART. 30. Toute infraction aux dispositions du paragraphe 3 de l'article 1<sup>er</sup> (effets de la proposition de classement d'un immeuble), de l'article 7 (effet de la notification d'une demande d'expropriation), des paragraphes 1<sup>er</sup> et 2 de l'article 9 (modification d'un immeuble classé), de l'article 12 (constructions neuves, servitude) ou de l'article 22 (modification d'un objet mobilier classé) de la présente loi sera punie d'une amende de seize à mille cinq cents francs, (16 à 1,500 fr.), sans préjudice de l'action en dommages-intérêts qui pourra être exercée contre ceux qui auront ordonné les travaux exécutés ou les mesures prises en violation desdits articles.

ART. 31. Quiconque aura aliéné, sciemment acquis ou exporté un objet mobilier classé, en violation de l'article 18 ou de l'article 21 de la présente loi, sera puni d'une amende de cent à dix mille francs (100 à 10,000 fr.) et d'un emprisonnement de six jours à trois mois, ou de l'une de ces deux peines seulement, sans préjudice des actions en dommages-intérêts visées en l'article 20, paragraphe 1<sup>er</sup>.

ART. 32. Quiconque aura intentionnellement détruit, abattu, mutilé ou dégradé un immeuble ou un objet mobilier classé sera puni des peines portées à l'article 257 du Code pénal, sans préjudice de tous dommages-intérêts.



ART. 33. Les infractions prévues dans les quatre articles précédents seront constatées à la diligence du Ministre des Beaux-Arts. Elles pourront l'être par des procès-verbaux dressés par les conservateurs ou les gardiens d'immeubles ou objets mobiliers classés, dûment assermentés à cet effet.

ART. 34. Tout conservateur ou gardien qui, par suite de négligence grave, aura laissé détruire, abattre, mutiler, dégrader ou soustraire soit un immeuble, soit un objet mobilier classé, sera puni d'un emprisonnement de huit jours à trois mois et d'une amende de seize à trois cents francs ou de l'une de ces deux peines seulement.

ART. 35. L'article 463 du Code pénal est applicable dans les cas prévus au présent chapitre.

#### CHAPITRE VI.

##### *Dispositions diverses.*

ART. 36. La présente loi pourra être étendue à l'Algérie et aux colonies, par des règlements d'administration publique qui détermineront dans quelles conditions et suivant quelles modalités elle y sera applicable.

Jusqu'à la promulgation du règlement concernant l'Algérie, l'article 16 de la loi du 30 mars 1887 restera applicable à ce territoire.

ART. 37. Un règlement d'administration publique déterminera les détails d'application de la présente loi.

Ce règlement sera rendu après avis de la Commission des monuments historiques.

Cette commission sera également consultée par le Ministre des Beaux-Arts pour toutes les décisions prises en exécution de la présente loi.

ART. 38. Les dispositions de la présente loi sont applicables à tous les immeubles et objets mobiliers régulièrement classés avant sa promulgation.

ART. 39. Sont abrogés les lois du 30 mars 1887, du 19 juillet 1909 et du 16 février 1912 sur la conservation des monuments et objets

d'art ayant un intérêt historique et artistique, les paragraphes 4 et 5 de l'article 17 de la loi du 9 décembre 1905 sur la séparation des Églises et de l'État, et généralement toutes dispositions contraires à la présente loi.

La présente loi, délibérée et adoptée par le Sénat et par la Chambre des députés, sera exécutée comme loi de l'État.

Fait à Paris, le 31 décembre 1913.

R. POINCARÉ.

Par le Président de la République :

*Le Ministre de l'Instruction publique  
et des Beaux-Arts,*

René VIVIANI.

*Le Ministre de l'Intérieur,*

René RENOULT.

**PROCÈS-VERBAUX**  
**DES SÉANCES**  
**DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE**  
**ET**  
**DE LA COMMISSION DE L'AFRIQUE DU NORD**



PRINTED BY

JOHN W. PETERSON, 100 N. 3rd St.

ST. LOUIS, MO.

**PROCÈS-VERBAUX**  
**DES SÉANCES**  
**DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE**  
**ET**  
**DE LA COMMISSION DE L'AFRIQUE DU NORD.**

---

12 JANVIER 1914.

---

SÉANCE DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

---

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Salomon Reinach s'excuse par lettre de ne pouvoir assister à la séance.

M. LE SECRÉTAIRE donne lecture de la correspondance :

M. Léon Coutil, correspondant du Ministère, à Saint-Pierre-du-Vauvray (Eure), adresse au Comité une note sur une plaque ajourée trouvée dans le cimetière gaulois d'Hauviné (Ardennes).  
— Renvoi à M. Adrien Blanchet.

M. Roger Drouault, correspondant du Ministère, à Nontron (Dordogne), envoie une notice sur les poëliers du Nontronnais. — Renvoi à M. le comte Durrieu.

M. l'abbé Chaillan, correspondant du Ministère, à Septèmes (Bouches-du-Rhône), envoie un rapport sur les fouilles de La Gayole, et demande une nouvelle subvention. — Renvoi à M. Jullian.

M. de Laigue, correspondant honoraire du Ministère, envoie une note sur une bague d'or archaïque, trouvée en Bulgarie. — Renvoi à M. Babelon.

M. Mallard, correspondant du Ministère, à Saint-Amand-Mont-rond, adresse au Comité un rapport sur les fouilles du forum de Drevant (Cher). — Renvoi à M. Blanchet.

M. l'abbé J. Philippe, au Breuilpont (Eure), envoie un rapport sur les fouilles de Fort-Harrouard (Eure-et-Loir), et demande une nouvelle subvention. — Renvoi à M. le Dr Capitan.

M. Bout de Charlemont, à Marseille, envoie un rapport sur les fouilles de Marseillevreyre (Bouches-du-Rhône). — Renvoi à M. Jullian.

M. Guénin, correspondant du Ministère, à Brest, adresse au Comité un rapport sur ses recherches concernant les menhirs bretons. — Renvoi à M. le Dr Capitan.

La Société des études du Lot envoie un rapport sur les fouilles de l'*oppidum* de Luzech. — Renvoi à M. Jullian.

La Société archéologique de Saint-Malo demande une subvention afin de continuer la publication de l'*Inventaire archéologique de Saint-Malo*. — Renvoi à M. Stein.

M. le Préfet de la Seine-Inférieure signale la découverte d'un trésor monétaire à Londinières (Seine-Inférieure). — Renvoi à M. Blanchet.

M. Michon est chargé d'un rapport sur un ouvrage pour lequel une souscription a été demandée à M. le Ministre de l'Instruction publique.



Sont déposés sur le bureau les ouvrages suivants offerts au Comité par leurs auteurs :

*Bibliographie des publications de M. Léon Coutil;*

*La première étape de l'art préhistorique*, par M. Isaïe Dharvent, archéologue à Béthune;

*Le peintre sculpteur Henri Georget*, par M. Léon Plancouard, correspondant du Ministère;

*Cléry-en-Vexin et ses environs*, par le même.

Ces ouvrages seront déposés à la Bibliothèque nationale, et des remerciements adressés aux auteurs.

M. STEIN rend compte de l'envoi que M. Léon Plancouard, correspondant du Ministère, a fait de l'inscription de la cloche de l'église de Chérence (Seine-et-Oise), datée de 1504, et en demande le classement parmi les Monuments historiques.

La demande de M. Plancouard sera transmise à la Commission des Monuments historiques, avec avis favorable.

M. Plancouard a adressé en même temps au Comité le premier fascicule d'un album d'épigraphie campanaire du département de Seine-et-Oise. Le Comité ne peut qu'approuver cette entreprise et encourager l'auteur à la poursuivre.

M. Jules TOUTAIN lit un rapport sur la demande de subvention formée par la Commission municipale d'archéologie d'Aix-en-Provence et sur les travaux de voirie entrepris dans cette ville, dont il a été déjà question dans les séances de novembre et de décembre 1913.

Après un échange d'observations entre les membres de la Section, il est décidé que l'Administration voudra bien écrire à M. le Maire de la ville d'Aix pour lui demander des renseignements sur l'état de ces travaux et les conditions dans lesquelles ils sont exécutés, comme aussi pour appeler son attention sur la situation nouvelle créée par la récente loi sur les Monuments historiques et les fouilles.

M. HÉRON DE VILLEFOSSE rend compte d'un rapport de M. F.-P. Thiers, membre non résidant du Comité, sur les fouilles poursuivies en 1913 à Castel-Roussillon (Pyrénées-Orientales) :

« Les précédents rapports de M. Thiers<sup>(1)</sup> nous ont édifiés sur les débris épigraphiques très nombreux qu'il a rencontrés dans ses fouilles de l'antique *Ruscino*. En même temps, ils nous ont montré les difficultés infinies qu'éprouvait notre collègue pour classer ces débris, pour les rapprocher les uns des autres, pour en reconnaître la valeur, pour les compléter et les transcrire. Armé d'une grande patience, c'est à l'aide d'observations fort ingénieuses et grâce à une clairvoyance particulière qu'il est arrivé à déterminer la nature de la plupart de ces fragments. Tous appartiennent à des plaques de marbre assez minces portant des inscriptions honorifiques, soit en l'honneur de princes ou de princesses de la famille impériale antérieurs à Vespasien, soit en l'honneur de fonctionnaires ou de personnages municipaux de la même époque, dont les statues surmontaient les piédestaux retrouvés sur le forum de *Ruscino*. Le plan de ce forum fait voir que les piédestaux dégagés jusqu'à ce jour sont au nombre de plus de 40. M. Thiers est porté à croire que ce vaste forum fut dévasté par des bandes venues d'Espagne pendant la guerre civile qui suivit la mort de Néron.

« Le 19 août dernier, un ouvrier découvrit un amas de fragments épigraphiques nouveaux au bas d'un énorme piédestal, marqué A sur le plan joint au rapport. Ces fragments ont permis à M. Thiers de reconstituer trois inscriptions : la première en l'honneur de Germanicus, la seconde en l'honneur de Drusus, et la troisième en l'honneur de Tibère. Les statues de ces trois princes étaient sans doute placées sur le grand piédestal dont les inscriptions couvraient en partie la face principale. La dernière campagne a permis encore d'améliorer la lecture de plusieurs textes déjà signalés, notamment les inscriptions élevées à Agrippine l'ancienne, à Néron (?), au procurateur Maxumus, à l'officier C. Valerius Paetus et à un légat impérial d'une province inconnue nommé C. Valerius Maxumus. Un fragment nouveau paraît se rapporter à un fonctionnaire municipal M. Julius Quintillus, et un morceau isolé dont l'importance est indéniable fournit le nom officiel de la colonie sous cette forme abrégée

(1) Voir *Bulletin archéologique du Comité*, 1911, p. 208-220; 1912, p. 76-86; 1913, p. 206-222.

gée C.I.R., qui doit se transcrire *c(olonia) J(ulia) R(uscino)*. Une statuette de bronze dont la photographie est jointe fera ultérieurement l'objet d'un rapport spécial. L'exploration a été poursuivie en 1913 pendant plus de cinq mois, exactement pendant 155 jours, sans aucune interruption.

« Je me fais un devoir d'ajouter que le propriétaire du terrain fouillé, M. Henri Aragon, dont le nom restera associé à celui de M. F.-P. Thiers, a fourni cette année, avec son habituelle générosité, un subside important qui est venu s'ajouter à la subvention votée par le Comité. Son amitié, sa bienveillance et son dévouement ont encouragé et constamment soutenu notre vaillant collègue au milieu de son labeur. »

Le rapporteur conclut à l'impression du rapport de M. Thiers dans le *Bulletin archéologique* du Comité. — Adopté.

M. Thiers ayant demandé une nouvelle subvention afin de poursuivre ses fouilles à Castel-Roussillon, le Comité, estimant que les résultats obtenus doivent faire désirer le déblaiement complet du forum et l'achèvement de l'exploration du site de l'antique *Ruscino*, l'accueille favorablement.

M. HÉRON DE VILLEFOSSE communique ensuite au Comité une note de M. le chanoine Pinier sur des fouilles faites à Angers, en juin-août 1913, dans les cloîtres Saint-Martin. Cette note mentionne la plupart des objets recueillis et, malgré sa rédaction sommaire, elle mérite d'être imprimée. — Adopté.

L'ordre du jour appelle l'examen des propositions de distinctions honorifiques à décerner à l'occasion du prochain congrès des Sociétés savantes.

La séance est levée à 5 heures.

*Le Secrétaire de la Section d'Archéologie,*

M. Prou,

Membre du Comité.



16 FÉVRIER 1914.

---

SÉANCE DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

---

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le Dr Capitan s'excuse par lettre de ne pouvoir assister à la séance.

M. LE SECRÉTAIRE donne lecture de la correspondance :

Le Comité des fouilles de Luzech (Lot) demande une subvention. — Renvoi à M. Jullian.

La Société d'archéologie lorraine demande une subvention afin de faire des fouilles dans une station gallo-romaine à Charpeigne (commune de Dieulouard, Meurthe-et-Moselle) sur l'emplacement de *Scarponna*. — Renvoi à M. Héron de Villefosse.

La Société archéologique de Sens adresse au Comité une demande de subvention afin de déterrer une mosaïque romaine qu'elle vient d'acquérir et de faire des fouilles aux alentours. — Renvoi à M. Héron de Villefosse.

M. Léon Maître, membre non résidant, envoie un mémoire sur les fouilles de l'évêché de Nantes. — Renvoi à M. Prou.

Le Comité des Musées de Mont-de-Marsan adresse au Comité un rapport sur les fouilles exécutées par ses soins en 1913 et demande une nouvelle subvention. — Renvoi à M. Jullian.

M. Lempereur, correspondant du Ministère, à Rodez, envoie un compte rendu des fouilles du cimetière du Grandmas (Aveyron). — Renvoi à M. Prou.

M. de Laigue, correspondant honoraire du Ministère, envoie un mémoire sur les fouilles du territoire de *Laurentum*, près de l'embouchure du Tibre. — Renvoi à M. Cagnat.

M. Morard, professeur à Cognac (Charente), envoie une note sur des « traces parlantes » de l'époque préhistorique. — Renvoi à M. Salomon Reinach.

M. Maury, bibliothécaire de la ville de Bar-sur-Aube, adresse au Comité une note sur des sépultures antiques découvertes à Landreville (Aube). — Renvoi à M. Cagnat.

La Société des Sciences de Semur (Côte-d'Or) envoie un rapport sur les fouilles exécutées par ses soins sur l'emplacement d'*Alesia*, au cours de l'année 1913.

Ce rapport est dû à M. Jules Toutain, membre du Comité. La Section en décide l'insertion dans le *Bulletin archéologique*.

La Société des Sciences de Semur demande en même temps une nouvelle subvention afin de poursuivre l'exploration du territoire d'Alise. — Renvoi à M. Jullian.

M. Rogatien Le Nail, architecte à Lyon, adresse au Comité le plan des substructions qu'il a découvertes près de Saint-Just à Lyon, et les dessins des poteries qu'il a recueillies de 1908 à 1912. — Renvoi à M. Adrien Blanchet.

M. Bidault de Grésigny envoie la notice et les dessins de vases antiques trouvés dans la Saône. — Renvoi à M. Michon.

M. le chanoine Durville, correspondant du Ministère, offre au Comité son étude sur *Les fouilles de l'évêché de Nantes*, formant un volume du *Bulletin* de la Société archéologique de Nantes.

Ce volume sera déposé à la Bibliothèque nationale, et des remerciements seront adressés à l'auteur.

M. BABELON lit un rapport sur la communication faite par M. de Laigue, correspondant honoraire du Ministère, de la copie d'une inscription gravée sur le chaton mobile d'une bague d'or trouvée dans un tumulus funéraire près de Brézovo, département de Philippopoli, en Bulgarie :

« Cette inscription est en caractères grecs, mais ces caractères ne paraissent offrir aucun sens en grec. Il est impossible d'y retrouver des mots grecs, même dans l'hypothèse d'abréviations. On n'y trouve enfin aucun des mots ni aucune des formules énigmatiques qu'on relève sur les monuments gnostiques ou abraxas.

« Dans ces conditions, étant donné le pays où la bague a été découverte, reste l'hypothèse d'une inscription en une langue ou un dialecte slave ou autre, transcrite en caractères grecs. Si cette hypothèse peut être formulée, je ne suis pas en mesure d'en faire l'expérience, ni de tenter le déchiffrement en la prenant pour base. »

A défaut du monument lui-même, le Comité ne peut se prononcer ni sur son antiquité, ni sur le sens de cette inscription.

Le Comité, qui a eu souvent à constater le zèle que M. de Laigue apporte à la recherche et à l'étude des antiquités, le remercie de sa communication; sa note sera déposée aux archives du Comité.

M. Adrien BLANCHET lit un rapport sur une plaque ajourée trouvée à Hauviné (Ardennes), communiquée par M. Léon Coutil, correspondant du Ministère :

« M. Léon Coutil nous a envoyé une note sur une plaque ajourée, ornée de « griffons », trouvée dans une sépulture du cimetière gaulois d'Hauviné (Ardennes), avec un poignard, une lance, un vase, une bague de bronze et des anneaux de fer.

« L'usage de l'applique n'est pas bien déterminé; mais le type des deux animaux, aux corps affrontés et aux têtes retournées en arrière, quoique connu, est toujours intéressant. L'objet qui paraît se rapprocher le plus de celui d'Hauviné est l'applique de bronze de la sépulture de Somme-Bionne (Marne)<sup>(1)</sup>.

« La note de notre correspondant, qui apporte un document

<sup>(1)</sup> L. Morel, *La Champagne souterraine*, pl. IX, n° 5; S. Reinach, *La Sculpture en Europe avant les influences gréco-romaines*, 1896, p. 112, fig. 317.



nouveau, peut être publiée dans le *Bulletin archéologique*. » — Adopté.

M. Adrien BLANCHET lit un second rapport sur une trouvaille de monnaies françaises à Londinières (Seine-Inférieure), signalée par M. Lapostolle et transmise par M. le préfet de la Seine-Inférieure :

« La communication, résultant de lettres de M. le préfet de la Seine-Inférieure, de M. Lapostolle, maire de Londinières, et de M. de Vesly, conservateur des monuments historiques de la Seine-Inférieure, concerne la découverte faite récemment à Londinières d'un vase de terre contenant 2 demi-écus de Henri IV, 4 écus et 3 demis de Louis XIII, 7 écus et demis de Louis XIV, les derniers datés de 1652. La lettre de M. Lapostolle indique aussi 4 « doubles écus » de Louis XIV. Il s'agit sans doute d'écus de 60 sols, et il s'ensuit probablement que les pièces dites « écus » sont des demis et que les plus petites sont des quarts. La trouvaille présente d'ailleurs un intérêt minime<sup>(1)</sup>, et une enquête plus approfondie ne paraît pas nécessaire. »

M. Adrien BLANCHET lit un troisième rapport sur les fouilles de M. Mallard, à Drevant (Cher) :

« M. Gustave Mallard, correspondant du Ministère, envoie un rapport relatif à toutes les fouilles, exécutées depuis 1907, sur l'emplacement des constructions qu'il désigne sous le nom de *forum* de Drevant<sup>(2)</sup>. En remettant son mémoire, M. Mallard exprime le regret de ne pouvoir continuer les fouilles qu'il avait commencées il y a treize ans; sa santé, éprouvée depuis quelque temps, ne lui permet pas de continuer le métier de fouilleur. Le Comité déplore vivement la retraite de M. Mallard; et, nous rappelant les découvertes si utiles de notre zélé correspondant, nous tenons à lui transmettre nos vifs remerciements, et en même temps nous voulons lui exprimer l'espoir que l'antique Drevant ne devra sa complète résurrection qu'à M. Mallard lui-même, lorsque sa santé,

<sup>(1)</sup> Historiquement, la cachette peut se rattacher aux troubles de la Fronde (combat du faubourg Saint-Antoine, à Paris) et à la prise de Gravelines et de Dunkerque par les Espagnols.

<sup>(2)</sup> Voir *Bull. archéol. du Comité des trav. histor.*, 1908, p. 179 à 184; 1911, p. LIV; 1912, p. CXXIII.

devenue meilleure, lui inspirera le désir de reprendre des recherches, si heureuses jusqu'à ce jour.

« En attendant, le Comité sera certainement satisfait de lire, dans le *Bulletin archéologique*, le rapport complet et précis de notre dévoué correspondant. »

Le Comité, en adoptant les conclusions du rapport de M. Blanchet, s'associe aux regrets et aux sentiments de gratitude qu'il y a exprimés.

M. LE SECRÉTAIRE donne lecture d'un rapport de M. le D<sup>r</sup> CAPITAN sur les fouilles exécutées en 1913 au Fort-Harrouard, commune de Sorel (Eure-et-Loir), par M. l'abbé J. Philippe, curé de Breuilpont (Eure) :

« L'année dernière, le Comité, sur ma proposition, avait bien voulu voter une subvention à M. l'abbé Philippe afin qu'il pût continuer avec l'ampleur nécessaire les intéressantes fouilles qu'il a exécutées déjà sur l'emplacement du camp Harrouard et qui ont fait le sujet de trois de ses publications.

« L'abbé Philippe, malgré l'exiguïté de la subvention, se mit au travail dès que l'état des récoltes le lui permit, c'est-à-dire à la mi-août, mais il dut interrompre ses fouilles pourtant très fructueuses beaucoup plus tôt qu'il ne l'aurait voulu, les crédits lui ayant fait défaut. Il a fait néanmoins de très importantes constatations et recueilli de curieux objets qu'il décrit dans le rapport qu'il nous a envoyé, accompagné de plans et de coupes, très bien relevés, et de précieuses photographies.

« Ce rapport mériterait certainement d'être publié *in extenso*, mais, comme il devra faire partie d'une publication générale, il paraît suffisant d'en donner ici un résumé succinct, qui permettra au Comité de se rendre compte de la valeur des découvertes récentes de son auteur.

« M. l'abbé Philippe a découvert et fouillé une dizaine de foyers ou fonds de cabane superposés en trois niveaux nettement séparés. A une profondeur de 2 m. 70 environ, il a rencontré le niveau néolithique avec un abondant outillage de populations rurales; cet outillage est formé de meules nombreuses, de multiples objets en corne de cerf, d'abondants silex taillés indiquant une époque très primitive du néolithique et de nombreux fragments d'une céra-

mique grossière, provenant de vases à base ronde, quelques-uns munis d'un bourrelet latéral. Il y avait aussi des fragments de sortes de galettes de terre cuite arrondies et sans rebord, caractéristiques de ce niveau. Un frontal de *bos primigenius*, avec ses deux énormes cornes, gisait au fond du foyer.

« Le niveau du bronze superposé au niveau néolithique se rencontra à 1 m. 15 environ de profondeur; l'auteur put fouiller quatre foyers correspondant à ce niveau; là aussi abondaient les meules, puis de nombreux fragments céramiques ornés quelques-uns de ces jolies entailles remplies de matière blanche; avec cela, toute une série de poinçons, d'aiguilles, de petits bracelets de bronze; puis la survivance de plusieurs petits ustensiles de pierre, entre autres, de pointes de flèches dont une en silex du Grand-Pressigny (Indre-et-Loire), donc importés par le commerce ou encore des haches polies en diorite.

« Le fond d'un de ces foyers renfermait des pesons de terre cuite en forme de pyramide tronquée analogues à ceux de l'époque gallo-romaine.

« Un autre foyer contenait des débris et des scories de bronze ainsi qu'un petit lingot d'étain, ce qui indiquait bien que la fonte du bronze avait dû être faite sur place. Nous signalerons aussi un petit poignard de bronze, à lame large et munie de deux rivets à la base.

« Le niveau gaulois se trouvait à 1 mètre environ de profondeur, directement superposé au niveau du bronze. Quatre foyers de La Tène II et de La Tène III furent explorés par l'auteur. Ils fournirent une riche moisson d'objets variés. L'un des foyers, par exemple, se trouvait au centre d'une hutte dont les parois n'avaient pas été constituées comme en d'autres endroits par un treillis de branchages recouvert d'un enduit d'argile cuite après coup, mais très vraisemblablement de pièces de bois maintenues par des clous de fer dont on rencontre un grand nombre dans le foyer.

« Toute une série d'objets de bronze, épingles, poinçons, pinces, anneaux; des objets de fer, des outils emmanchés, des pointes de flèches en bronze, deux grands objets de fer : l'un, une sorte de crémaillère, et l'autre, peut-être l'extrémité d'un timon de char, furent rencontrés dans l'un de ces foyers. Notons enfin, d'une façon toute spéciale, une fort jolie série de fragments de poterie dont un certain nombre d'une couleur blanc rosé avec ornements en



brun rouge dont la présence en cet endroit offre, comme on le sait, un intérêt tout particulier. Une pièce en potin, des Carnutes, fut rencontrée dans l'un de ces foyers.

« Il y aurait peu à ajouter à ce court résumé pour montrer l'importance des fouilles de M. l'abbé Philippe et la certitude que l'on peut avoir d'un excellent résultat que donneraient des fouilles ultérieures. Les fouilles actuelles n'ont en effet porté que sur 15 ares, et il reste encore 8 hectares à explorer, mais votre rapporteur, qui a pu examiner les gisements avec M. l'abbé Philippe et étudier sa remarquable collection, tient à insister encore une fois sur le grand intérêt général de ses fouilles et l'importance des résultats obtenus. Il s'agit de documents se rapportant à la vie de populations agricoles vivant au même point durant une longue période de plus de trois mille ans. Les objets du type se rencontrant en ce point sont très peu abondants au Musée de Saint-Germain. Or M. l'abbé Philippe m'annonce dès maintenant l'envoi à ce musée d'une série d'objets, et il promet d'expédier des séries de ceux que les nouvelles fouilles feront découvrir.

« Dans ces conditions, je propose au Comité de vouloir bien accorder cette année à M. l'abbé Philippe une nouvelle subvention. »  
— Adopté.

M. le comte DURRIEU rend compte au Comité d'une note de M. Roger Drouault, correspondant du Ministère, à Nontron, sur les poëliers du Nontronnais. C'est une étude d'économie sociale. Il y a donc lieu de la transmettre à la Section des Sciences économiques et sociales.

M. JULLIAN rend compte d'un rapport de M. l'abbé Chaillan, correspondant du Ministère, à Septèmes (Bouches-du-Rhône), sur les fouilles qu'il a exécutées en 1913, à l'aide d'une subvention ministérielle, à La Gayole, près de Brignoles (Var).

En 1912, M. l'abbé Chaillan avait pratiqué des fouilles dans l'église de La Gayole<sup>(1)</sup>. En août et septembre 1913, ses recherches ont porté sur les alentours de l'église. Au Sud-Est, il a rencontré un mur romain de petit appareil, large de 0 m. 80, et qu'il a découvert sur une longueur de 5 mètres, et, contre ce mur, des

(1) Voir *Bulletin archéologique*, 1913, p. 308 à 314.

briques de toutes formes; puis, en trois endroits différents, des ossements humains calcinés. Un autre mur antique allait du Sud au Nord, coupé par des murs de séparation; dans cette partie des fouilles, il a trouvé un fragment de fût de colonne et des débris de vases d'argile locale, des veines de cendre et d'épaisses couches de charbon de bois, témoignant d'une destruction par le feu. Au-dessous des cendres, M. l'abbé Chaillan a trouvé, à une profondeur de 2 m. 20, une tombe de tuiles intacte, sans mobilier funéraire, le squelette orienté de l'Ouest à l'Est et gisant sur une rangée de quatre tuiles posées à plat; quatre autres tuiles, disposées en forme de toit à deux rampants, recouvraient le corps; des tuiles faitières protégeaient le faite et les joints; une large tuile fermait chacune des extrémités.

Derrière l'abside de l'église, on découvrit de grandes amphores, un mur romain de petit appareil, des ossements, des clous, des débris de bois pourris. C'étaient les restes d'un cimetière. Plus loin, on trouva deux autres tombes de tuiles, pareilles à celle qu'on vient de décrire. Au-dessus de l'une d'elles, on constata les restes de sépultures faites directement dans la terre.

Enfin un sondage devant la porte de l'église a fait découvrir, à 2 m. 10 de profondeur, deux sarcophages de pierre; l'argent a manqué à M. l'abbé Chaillan pour les dégager.

Le Comité remercie M. l'abbé Chaillan de sa communication.

Après un échange d'observations entre les membres de la Section, il est décidé qu'il n'y a pas lieu, pour le moment, de voter une nouvelle subvention en vue de poursuivre les fouilles.

M. Salomon REINACH rend compte d'un rapport de M. Piroutet sur les fouilles exécutées par lui en 1913 dans le cimetière gallo-romain de Chambenois, à Salins (Jura). Les trouvailles ont été peu importantes, mais M. Piroutet croit pouvoir reconstituer un certain nombre de vases funéraires trouvés en fragments. Le cimetière contenait des tombes à incinération et à inhumation. La date, fixée par des trouvailles de monnaies, est l'époque comprise entre Vespasien et Marc-Aurèle.

Le rapporteur demande que le mémoire de M. Piroutet soit déposé au Musée de Saint-Germain. — Adopté.

L'ordre du jour appelle la discussion d'une demande de subvention formée par MM. Lucien Mayet et Jean Pissot en vue de pour-

suivre des fouilles à La Colombière, près de Poncin (Ain), dont il a été question dans la séance du 8 décembre 1913.

Le Comité, après discussion, décide qu'il n'y a pas lieu d'accorder cette subvention.

M. LE SECRÉTAIRE donne lecture d'un rapport de M. STEIN sur une demande de subvention formée par la Société historique et archéologique de l'arrondissement de Saint-Malo en vue de continuer la publication de l'*Inventaire archéologique de Saint-Malo*, dont les deux premiers fascicules ont paru. Les conclusions favorables du rapporteur sont adoptées.

L'ordre du jour appelle l'examen de la demande de subvention formée par la Commission municipale d'archéologie d'Aix-en-Provence, dont il a été question dans les trois dernières séances.

M. TOUTAIN, après avoir donné lecture d'une lettre de M. le maire d'Aix concernant les travaux de voirie entrepris dans cette ville et les découvertes archéologiques qui peuvent en résulter, propose d'allouer à la Commission municipale une subvention, à condition que ladite Commission veuille bien déléguer un de ses membres pour suivre les fouilles et tenir le Comité au courant des découvertes.

A l'occasion des travaux de la municipalité d'Aix, la nouvelle loi sur les monuments historiques, du 31 décembre dernier, ayant été mentionnée à plusieurs reprises au cours de la discussion, et cette loi contenant des dispositions qui intéressent particulièrement les fouilles et les découvertes d'antiquités, la Section décide que le texte en sera imprimé en tête du *Bulletin archéologique* de 1914.

M. MICHON lit un rapport sur un ouvrage pour lequel une demande de souscription a été adressée à M. le Ministre de l'Instruction publique.

M. HÉRON DE VILLEFOSSE présente un rapport sur la demande de subvention formée par la Société archéologique de Sens, dans une lettre de son président, M. le chanoine Chartraire, dont lecture a été donnée au commencement de la séance.



Cette Société vient d'acquérir les droits immobiliers dépendant d'une succession vacante consistant en « la propriété des mosaïques et objets d'art de toute nature » se trouvant dans le jardin d'un immeuble sis à Sens, Grande-Rue, n° 202.

Il s'agit d'une mosaïque romaine découverte en 1876 et étudiée par M. Gustave Julliot dans le tome XII du *Bulletin de la Société archéologique de Sens* et par M. l'abbé Martigny dans la *Gazette archéologique* de 1877. Cette mosaïque a été recouverte de terre. Il s'agit maintenant de l'exhumer. La Société a acquis en même temps le droit de pratiquer des fouilles pour rechercher les autres antiquités, substructions et objets d'art, qui pourraient se trouver autour de ce monument.

La Société, pour cette acquisition, a dû prélever sur son budget une somme considérable par rapport à ses ressources.

Le Rapporteur, après avoir rappelé les sacrifices que la Société de Sens s'est imposés à diverses reprises pour la conservation des monuments antiques, et tout récemment pour déterrer, restaurer et conserver la belle mosaïque du Soleil maintenant ses chevaux, publiée dans le dernier fascicule des *Monuments et mémoires* de la *Fondation Piot*, est d'avis d'accorder à cette Société une subvention qui lui permette de sortir de terre la mosaïque découverte en 1876 et de faire des recherches dans le terrain environnant. — Adopté.

M. HÉRON DE VILLEFOSSE lit ensuite un mémoire sur les « fusaiïoles » avec inscriptions, à propos d'un objet de ce genre trouvé à Sens et communiqué par M. le chanoine Chartraire.

La séance est levée à 5 heures et demie.

*Le Secrétaire de la Section d'archéologie,*

M. PROU,

Membre du Comité.

9 MARS 1914.

---

SÉANCE DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

---

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le D<sup>r</sup> Capitan s'excuse par lettre de ne pouvoir assister à la séance.

M. LE SECRÉTAIRE donne lecture de la correspondance :

M. Léon Coutil, correspondant du Ministère, envoie une note sur des sépultures mérovingiennes découvertes à Signy-l'Abbaye (Ardennes). — Renvoi à M. Prou.

M. Léon Plancouard, correspondant du Ministère, adresse au Comité deux brochures dont il est l'auteur :

*Notes pour servir à l'histoire de l'art en Vexin français;*

*Épigraphie de Seine-et-Oise.*

Ces ouvrages seront déposés à la Bibliothèque nationale, et des remerciements seront adressés à M. Plancouard.

M. Adrien BLANCHET lit un rapport sur une demande de subvention formée par la Société d'émulation de la Vendée, en vue de faire des fouilles à La Coudraye, commune de Payré-sur-Vendée (Vendée) :

« M. E. Waïtzen-Necker, agent voyer à Fontenay-le-Comte, présente de nouveau la demande de subvention qui avait déjà fait

l'objet d'un rapport de M. l'abbé Thédenat. La demande actuelle est appuyée par le président de la Société d'émulation de la Vendée, dont M. Waitzen-Necker est membre. Les substructions dites de la « villa gallo-romaine de La Coudraye », à Payré-sur-Vendée, ont, dans des fouilles précédentes, révélé l'existence de colonnes ornées de sujets divers. Bien que ces sculptures ne soient pas uniques, comme le croit M. Waitzen-Necker, le terrain à fouiller peut donner d'autres restes intéressants. Votre rapporteur vous propose en conséquence d'accorder à la Société d'émulation de la Vendée une subvention pour des fouilles qui devront être exécutées par M. Waitzen-Necker. » — Adopté.

M. Adrien BLANCHET lit un autre rapport sur des antiquités découvertes par M. Rogatien Le Nail, architecte, au cours de fouilles effectuées à Lyon :

« La communication de M. Rogatien Le Nail, architecte à Lyon, est constituée par une liste très brève d'objets et fragments divers qui accompagne des plans et plusieurs dessins de tessons de vases sigillés. Le terrain où ces découvertes ont eu lieu longe la montée du Télégraphe; il est désigné sur d'anciens plans par les noms de terrains Ferrat-Morel et Lestra, et est par conséquent tout proche de l'Enclos des Minimes où ont été pratiquées, en 1912 et depuis, des fouilles dont M. C. Germain de Montauzan a publié un compte rendu<sup>(1)</sup>. Les fouilles, que M. Le Nail a surveillées de 1908 à 1912, ont permis de reconnaître les substructions voûtées<sup>(2)</sup> de vastes édifices dont la décoration paraît avoir été assez développée. Les fouilles seront continuées<sup>(3)</sup>; il est donc inutile de proposer des hypothèses au sujet de ces constructions en forme de parallélogrammes allongés. On y a recueilli des lampes de terre cuite; un fragment d'une statue de marbre blanc; quelques fragments d'une inscription, dont les lettres ont 0 m. 08 de hauteur; un fragment de revêtement de marbre blanc, orné d'une guirlande de fruits et de feuilles; des pilastres cannelés en marbres de diverses couleurs, et notamment en brèche violette; de nombreuses moulures de

(1) *Les fouilles de Fourvière en 1912, 1913.*

(2) Les briques portent la marque de *Clavianus*.

(3) Le cinquième du terrain, qui a plus de 1,000 mètres carrés, a été exploré jusqu'à ce jour.



marbre; quelques monnaies d'Auguste; de petits vases de verre, de nombreuses amphores et des tessons de poteries. Parmi les objets de céramique, signalons un vase orné de lapins au repos (type d'une fabrique du centre de la Gaule) et des reliefs représentant des gladiateurs, dont l'un est armé de la *sica*, et un ours combattant un taureau <sup>(1)</sup>. Le pavage des salles est en mosaïque, sans sujet déterminé, et le ton vert y domine.

« Assurément rien de capital n'a été découvert jusqu'à maintenant; mais on voudra néanmoins connaître les résultats de l'exploration complète de cet édifice. Peut-être M. Rogatien Le Nail trouvera-t-il les autres parties de l'inscription? En attendant, le Comité remerciera M. Le Nail de sa communication intéressante. » — Adopté.

M. CAGNAT lit le rapport suivant sur une communication de M. de Laigue, ministre plénipotentiaire, correspondant honoraire du Ministère :

« M. de Laigue a envoyé au Ministère une note à propos des fouilles poursuivies par S. M. la reine Hélène d'Italie sur le territoire du bourg des *Laurentes*, occupé actuellement par la tenuta di Castelporziano, au sud d'Ostie. Un certain nombre de villas et d'antiquités trouvées au cours de ces fouilles ont déjà été signalées dans les périodiques italiens, notamment une maison de plaisance dans le jardin de laquelle on a recueilli le torse d'une copie du Discobole de Myron. L'envoi de M. de Laigue est accompagné du dessin d'un fragment de mosaïque noire et blanche représentant une scène de chasse où figure une autruche. Ce document pourra être déposé dans nos archives. » — Adopté.

M. CAGNAT lit un autre rapport sur une communication de M. Eugène MAURY, bibliothécaire de la ville de Bar-sur-Aube, concernant deux sépultures découvertes à Landreville (Aube) :

« M. Eugène Maury informe le Comité que, dans un parc attenant à la maison de M<sup>me</sup> veuve Ollivier-Robert, à Landreville (canton d'Essoyes, arrondissement de Bar-sur-Seine), des ouvriers ont trouvé deux sépultures antiques; les squelettes reposaient à côté d'armes;

<sup>(1)</sup> Il faudrait voir les fragments eux-mêmes, afin de les étudier sérieusement.

on a recueilli aussi des boucles provenant de ceintures ou de baudriers. Il est fâcheux que la note, très intéressante, ne soit pas accompagnée de reproductions de ces différents objets. Telle qu'elle est, elle mérite d'être imprimée au *Bulletin*. » — Adopté.

#### NOTE

SUR DEUX SÉPULTURES DÉCOUVERTES À LANDREVILLE (AUBE),

par M. Eugène MAURY.

Dans un parc attenant à la maison d'habitation de M<sup>me</sup> veuve Ollivier-Robert, des ouvriers ont mis au jour récemment, en creusant des tranchées, deux sépultures anciennes. Ces deux fosses, séparées seulement par une cloison en pierres plates, ne renfermaient aucun vase de terre ni de verre.

La première, de 0 m. 80 environ de profondeur, conservait encore son squelette; mais les os étaient brisés sous la pression des terres. Une épée, longue de 0 m. 50, large de 0 m. 03, avait sa poignée dans la main droite du guerrier; seul le pommeau s'était détaché, rongé par la rouille; il était environné de petites bandes d'os, étroites et minces, percées d'un trou à chaque extrémité. À côté, le long du corps, un couteau brisé en cinq fragments, mais complet, le tout faisant une longueur de 0 m. 40; de l'autre côté, à droite, une lance, longue de 0 m. 50. À la hauteur de la hanche, on recueillit une longue et large boucle, de forme elliptique, avec son ardillon, et un objet semblable à ceux que l'abbé Cachet appelle un «fiche-patte» (*Normandie souterraine*). Sur la poitrine, une autre boucle, plus petite, fut ramassée parmi des débris de fer. Ces deux boucles sont de bronze.

Un second crâne, très épais et fragmenté, était placé sur la poitrine du mort.

La seconde fosse était plus profonde que la première : 1 m. 15 environ. Elle livra des armes et des ornements. Les armes étaient une petite lance de fer, de 0 m. 10 de longueur; un couteau un peu moins long que celui de la première sépulture; une tige de fer ronde, de 0 m. 50 de longueur sur 0 m. 009 de diamètre, dont une extrémité se termine par une douille. Comme ornements, on trouva une boucle ovale à l'ardillon décoré de lignes brisées, avec en dessous une croix entre deux lignes verticales; trois objets en forme de croissants à la base, l'autre extrémité terminée en pointe; un autre en forme de double croissant. Ces quatre ornements sont agrémentés de dessins formés de lignes verticales séparées par des lignes horizontales. Au revers de chacun, on remarque les traces d'une

petite broche d'attache; l'un d'entre eux l'a conservée intacte. On recueillit encore une boucle rectangulaire, munie de son ardillon, sans aucun enjolivement, et les côtés en chanfrein. Tous ces objets, de bronze étamé, se trouvaient à la ceinture.

Le parc où ces fosses ont été exhumées se trouve à l'est du village : au plan cadastral, il est compris dans la section H, sous le n° 239. Une voie romaine passait au bas de cette propriété, à l'aspect du midi. Sa présence a été constatée, il y a un certain temps, en faisant des fouilles pour la construction d'un égout.

Déjà à diverses reprises, plusieurs cercueils ont été mis au jour dans cet endroit, notamment l'année dernière. En 1857, M. L. Coutant signalait <sup>(1)</sup> sept cimetières antiques (époque romaine) existant sur le finage de Landreville; deux seraient auprès du lieu des découvertes actuelles.

M. JULLIAN fait un rapport sur une demande de subvention formée par la Société des sciences historiques et naturelles de Semur, en vue de poursuivre les fouilles du Mont Auxois, sur l'emplacement de l'antique *Alesia*. Il propose d'accueillir favorablement la demande de la Société de Semur et de lui accorder la même subvention que l'an dernier.

M. TOUTAIN, qui a déposé à la séance précédente un rapport sur la dernière campagne de fouilles, dont le Comité a décidé l'insertion dans le *Bulletin archéologique*, expose brièvement les principaux résultats et indique les points sur lesquels la Société de Semur se propose de faire porter ses recherches. On débarrassera complètement l'emplacement présumé de la basilique de Sainte-Reine.

Le Comité décide, conformément aux conclusions du rapporteur, d'accorder à la Société de Semur la subvention qu'elle sollicite.

M. JULLIAN lit un second rapport sur une demande de subvention présentée par la Société des études du Lot en vue de poursuivre ses fouilles sur le plateau de l'Impenal, près de Luzech :

« Les fouilles entreprises sur le plateau de l'Impenal par la Société d'études du Lot et le Comité d'initiative de Luzech ont été admirablement conduites par M. Viré, du Muséum de Paris. Tout a été bien repéré, les couches successives bien notées. Au point de

<sup>(1)</sup> *Annuaire de l'Aube*, 2<sup>e</sup> partie, p. 102.



vue technique, rien qu'à louer. Les résultats sont ceux que l'on attendait : un *oppidum* gaulois (on s'en doutait d'ailleurs) construit suivant le type indiqué par César, poutres et blocs mêlés; des poteries de l'époque de La Tène; des clous de murailles; en outre, des traces de l'occupation romaine, briques, etc.; puis un mur mal défini, postérieur. Les résultats de ces fouilles ont paru dans un rapport circonstancié que M. Viré a donné à la *Société préhistorique française* en décembre 1913. Pourquoi ne l'avoir pas réservé au *Bulletin archéologique*, puisque le Ministère a subventionné ces fouilles, d'autant mieux que ces découvertes n'ont rien de préhistorique?"

Le Comité, tout en reconnaissant l'intérêt des fouilles faites par la Société des études du Lot, estime qu'il n'y a pas lieu, pour l'instant, d'accorder une nouvelle subvention.

M. JULLIAN fait un troisième rapport sur une demande de subvention formée par le Comité des musées de Mont-de-Marsan en vue de poursuivre l'exploration des tumulus du Tursan (Landes) :

« De toutes les fouilles exécutées l'an dernier, aucunes, sauf celles de Vaison et de *Ruscino*, n'ont eu plus de résultats pour l'histoire que celles de M. Dubalen, conservateur des musées de Mont-de-Marsan, dans les *tumuli* des Landes. On se rappelle le retentissement des fouilles des *tumuli* du plateau de Ger. Celles-ci donnaient des choses plus utiles, plus nouvelles, et pour l'histoire et pour l'archéologie. C'est la première fois qu'on exploré scientifiquement et longuement ces tertres de la plaine landaise sur lesquels ont couru tant de légendes depuis le *xir*<sup>e</sup> siècle au moins. Et les découvertes de M. Dubalen ont permis de les dater, au moins de dater ceux du Tursan, de la région de Saint-Sever. Il a constaté des modes d'incinération qui rappellent ceux de l'époque marnienne en Champagne : des urnes de toutes formes, des armes de fer, dont beaucoup tordues sous l'action du feu ou autrement; des bijoux de plusieurs espèces; des fragments de cotte de mailles; un débris de lamelle d'argent avec traces de soudure en or; sur ce débris, une inscription en caractères ibériques, ce qui ne nous éloigne point trop de l'ère chrétienne. Évidemment nous sommes en présence de ces populations aquitaines qu'a combattues Jules César, et nous avons une preuve, cette fois décisive, de l'influence que les Ibères d'Espagne

ont exercée sur cette région de Gascogne. C'est une civilisation antique qui, pour la première fois, se dessine sous nos yeux.

«Les fouilles sont entreprises par le Comité des musées de Mont-de-Marsan. Les objets sont déposés au musée. Il y a là une initiative provinciale à la fois très bien ordonnée, très énergique et très prudente. J'estime que le Comité doit porter, à l'encourager, tous ses efforts. Disperser de l'argent ne vaut rien. Et je propose d'accorder au Comité des musées de Mont-de-Marsan la subvention la plus large possible.»

M. le comte DURRIEU appuie la proposition du rapporteur.

Le Comité émet le vœu que M. le Ministre accorde une subvention au Comité des musées de Mont-de-Marsan pour lui permettre de poursuivre, dans les tumulus du Tursan, les fouilles dirigées par M. Dubalen.

M. JULLIAN fait un quatrième rapport sur une demande de subvention présentée par M. Bout de Charlemont pour faire des recherches archéologiques aux environs de Marseille.

Le Comité ne pourra statuer sur cette demande qu'après avoir reçu de M. Bout de Charlemont l'indication des points sur lesquels ont porté ses fouilles de 1913 et de ceux sur lesquels porteront les fouilles qu'il se propose de faire en 1914.

M. MICHON rend compte d'une lettre de M. Bidault de Grésigny, de Lyon, à laquelle étaient annexées les photographies de deux vases de bronze trouvés dans la Saône et qui ont fait l'objet d'une communication à la Société nationale des Antiquaires de France.

M. PROU rend compte d'un mémoire de M. Léon Maître, membre non résidant, sur les fouilles de l'évêché de Nantes :

«L'attention du Comité a été appelée plusieurs fois déjà sur les fouilles de l'ancien évêché de Nantes. Nous avons inséré dans le *Bulletin archéologique* de 1912 un rapport très détaillé et très intéressant de M. le chanoine Durville <sup>(1)</sup>. Le savant vice-président de la

(1) Les fouilles de l'Évêché de Nantes en 1910-1911, dans le *Bulletin archéologique*, 1912, p. 222 à 264, pl. XXXIV à XXXVIII.

Société archéologique de Nantes a développé ce travail et en a fait un gros volume publié comme *supplément* au *Bulletin* de la Société <sup>(1)</sup>. M. Durville a cru pouvoir désigner deux piscines de construction romaine découvertes au cours des fouilles, et dont l'une avait été mise au jour une première fois en 1868, comme anciennes cuves baptismales du iv<sup>e</sup> et du vi<sup>e</sup> siècle. Il considéra, en outre, un ensemble de substructions découvertes dans l'ancienne cour de l'évêché, au nord de la cathédrale, comme les bases des murs de l'ancien baptistère devenu plus tard l'église paroissiale Saint-Jean-du-Baptistère, et démolie à la fin du xv<sup>e</sup> siècle ou au commencement du siècle suivant, lors de la reconstruction et de l'agrandissement de la cathédrale.

«A la suite de la publication du compte rendu des fouilles par M. le chanoine Durville, M. Léon Maître nous envoya des observations sur les conclusions de celui-ci, que votre Section a fait imprimer dans le procès-verbal de la séance du 17 février 1913 <sup>(2)</sup>.

«M. Léon Maître tient les piscines pour romaines et sans aucun caractère religieux. Et notre confrère M. Blanchet, en la séance du 8 mai 1911, avait déjà fait des réserves sur la date et le caractère des piscines. M. le chanoine Durville a répondu à la thèse de M. Léon Maître à la fin du volume publié par la Société archéologique de Nantes <sup>(3)</sup>. Son contradicteur faisait remarquer que les murs dont on a retrouvé les fondations autour des piscines délimitent un bâtiment dont le plan rectangulaire ne rappelle pas le plan des plus anciens baptistères, constructions polygonales, circulaires ou cruciformes. M. le chanoine Durville a répondu que les archéologues citent des baptistères sur plan rectangulaire, il est vrai; mais on peut lui opposer que jamais ces bâtiments n'ont les dimensions de celui que l'on identifie avec l'église Saint-Jean, construction allongée et ne mesurant pas moins de 35 mètres, et encore a-t-elle été amputée aux deux bouts. Les archéologues dont M. Durville rapportait les opinions, quand ils signalent des baptistères sur plan rectangulaire, entendent parler d'un rectangle voisin du carré. C'est ce que l'un d'eux exprime bien quand il dit que «le baptistère était

(1) *Bulletin de la Société archéologique de Nantes*, année 1913, Suppl., Nantes 1913; in-8°, 366 p., 19 pl. et 3 plans.

(2) *Bulletin archéol.*, 1913, p. LIII-LIV.

(3) P. 347 et suiv.



« un petit édifice de plan régulier et ramassé, dont la piscine était le « centre <sup>(1)</sup> ». On ne dira pas que le baptistère ayant été transformé en église paroissiale a été agrandi, puisque tous ceux qui ont vu les murs dont la destination est discutée s'accordèrent à reconnaître dans la construction la technique romaine. Si donc on veut établir que les piscines enfermées dans ces murs sont d'anciennes cuves baptismales, il faudra le faire sans reconnaître aucun rapport entre elles et les murs qui les entourent.

« M. Léon Maître nous a envoyé un nouveau mémoire tendant à fortifier son opinion. Aux arguments qu'il a précédemment donnés il en ajoute d'autres, dont je ne retiendrai que ceux-ci, savoir : que l'église Saint-Jean n'occupait pas l'emplacement de l'ancienne cour et des bâtiments annexes de l'évêché; en d'autres termes, que les murs dont on a trouvé les soubassements ne sont pas ceux de cette église. D'abord, dit-il, l'existence de cette église, même privée de son abside, est incompatible avec la construction de la maison épiscopale au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle : car il eût été impossible d'accéder à cette maison. Or on convient que l'église Saint-Jean n'a été démolie qu'à la fin du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, au plus tôt. M. Maître estime qu'elle s'élevait sur le flanc septentrional de la cathédrale romane et que, lors de l'agrandissement de celle-ci et de sa reconstruction dans le style gothique, elle fut englobée dans le périmètre de la nouvelle construction; que son emplacement doit être cherché sous le bas côté septentrional de la cathédrale actuelle. M. le chanoine Durville avait déjà cité plusieurs documents qui attestent la contiguïté de l'église Saint-Jean, puis son incorporation à la cathédrale. M. Léon Maître les cite après lui, mais les deux archéologues les interprètent différemment. Il faut avouer que quelques-uns de ces textes sont difficiles à expliquer. Ainsi M. le chanoine Durville cite <sup>(2)</sup> un document de 1486 dans lequel il est question d'une « capellania perpetua in ecclesia nostra Nannetensi, « ad altare parochialis ecclesie beati Johannis in eadem constructum, « fundata », c'est-à-dire « une chapellenie perpétuelle fondée dans « notre église de Nantes, attachée à l'autel de l'église paroissiale de « Saint-Jean construit dans ladite église ». Mais par « ladite église » doit-on entendre la première nommée ou la seconde, la cathédrale

(1) Enlart, *Manuel d'archéologie française*, I. *Architecture religieuse*, p. 192.

(2) Durville, *ouvr. cité*, p. 192.

ou l'église paroissiale Saint-Jean? La première hypothèse impliquerait que, déjà en 1486, le service paroissial était transféré dans la cathédrale, que déjà l'église Saint-Jean était désaffectée sinon rasée. Il semble bien que la fondation ait été faite dans l'église Saint-Jean, et ensuite transférée à la cathédrale, puisque à propos de la même chapellenie un acte de collation de décembre 1581 s'exprime ainsi : « capellania sub invocatione S. Johannis in ecclesia » parochiali S. Johannis Nannetensis, olim predictæ cathedrali ecclesie » contigua nunc vero inclusa <sup>(1)</sup> ». M. Léon Maître cite un acte de 1526 dans lequel un desservant de la paroisse se déclare « titulaire » d'une chapellenie fondée en l'église parochiale de Sainct Jehan contigue et ajazante à l'église monsieur Sainct-Pierre <sup>(2)</sup> ». Encore en 1554 le chanoine Gaillaud agit « comme recteur de l'église Saint-Jean contigue en l'église de Nantes <sup>(3)</sup> ». Si l'expression « contigue » est, comme le pense notre correspondant, l'équivalent de « en », ce serait seulement entre 1554 et 1581 que l'église Saint-Jean aurait été démolie pour faire place au bas côté septentrional de la cathédrale. Et M. Maître dit que « cette date est d'accord avec les caractères de l'architecture du collatéral nord ». C'est là une assertion qui a de quoi nous surprendre; car aucun archéologue n'a proposé pour cette partie de la cathédrale une date aussi récente.

« Le mémoire de M. Léon Maître contient, comme on le voit, nombre d'observations intéressantes. Si nous ne vous proposons pas de le publier, c'est que le Comité n'est pas à même d'intervenir utilement et de se prononcer dans le débat. Qu'il nous suffise de dire que les deux archéologues qui l'ont institué ont également droit à notre reconnaissance. Car M. le chanoine Durville, par la description minutieuse des fouilles, les plans dressés par M. l'ingénieur Primault qu'il a annexés à son premier rapport et à son livre, — M. Léon Maître, par les observations d'un caractère plus général et très suggestives qu'il a faites, — l'un et l'autre, par leurs commentaires d'une information étendue et par le rapprochement entre les documents écrits et les monuments, ont constitué ce qu'on appelle aujourd'hui un dossier archéologique et historique où non seule-

(1) Durville, *ouvr. cité*, p. 192, note 2.

(2) Archives départementales de la Loire-Inférieure, G 174.

(3) Mêmes archives, G supplément.

ment les historiens de Nantes, mais aussi ceux qui étudient l'ensemble de nos monuments, trouveront de quoi éclairer le développement de l'architecture à l'époque romaine et à l'époque barbare.

« Et puisque l'occasion m'est offerte de revenir sur les fouilles de l'évêché de Nantes, j'appellerai l'attention des archéologues sur l'un des sarcophages mérovingiens dont on trouvera l'image soit sur la planche XXXV de notre *Bulletin archéologique* de l'année 1912, soit sur la planche VI du livre de M. le chanoine Durville. Sur la paroi de tête de ce sarcophage, on a sculpté trois grandes croix pattées entre lesquelles s'insèrent quatre croix plus petites, deux dans les cantons inférieurs, deux dans les cantons supérieurs, de telle sorte qu'au bord supérieur de la paroi aboutissent les têtes de cinq croix reliées les unes aux autres de façon à former une arcature terminée à chaque bout par une feuille triangulaire.

« Or il ne paraît pas qu'aucun des archéologues qui se sont occupés de ce sarcophage ait fait un rapprochement que m'a signalé notre confrère M. de Lasteyrie. La même décoration se retrouve sur un sarcophage trouvé loin de Nantes, mais aussi dans la vallée de la Loire, à Saint-Parize-le-Châtel (Nièvre), et publié en 1889 dans le *Bulletin archéologique* par M. Massillon-Rouvet<sup>(1)</sup>. Presque identique aussi était la décoration du tombeau de saint Arigle à Nevers, décrit par l'abbé Lebeuf<sup>(2)</sup>.

« Le Comité voudra remercier notre confrère M. Léon Maître de la communication de son mémoire. » — Adopté.

M. PROU lit un rapport sur le compte rendu des fouilles que M. Louis Lempereur, correspondant du Comité, archiviste du département de l'Aveyron, a faites, grâce à une subvention ministérielle<sup>(3)</sup> et à une subvention du Conseil général, dans un cimetière barbare au Grandmas, commune de Mouret (Aveyron) :

« M. Lempereur a conduit les fouilles avec méthode. Il a découvert 81 tombes. Il donne sur leur disposition, leur constitution en dalles calcaires, leur orientation, leurs dimensions tous les rensei-

(1) Massillon-Rouvet, *Le sarcophage de Saint-Parize-le-Châtel (Nièvre)*, dans le *Bulletin archéologique*, 1889, p. 350.

(2) Idem, *ibid.*, p. 354.

(3) *Bulletin archéol.*, 1907, p. CLXI (séance du 11 novembre 1907); 1908, p. XXXIII (séance du 13 janvier 1908), et p. I (séance du 10 février 1908).



gnements nécessaires. Il en a décrit minutieusement le mobilier, très pauvre d'ailleurs. Il a annexé à cette description des renseignements sur un cimetière voisin, malheureusement bouleversé, celui de Vareilles. Enfin une histoire, brève mais précise et très documentée, de l'ancienne église de Grandmas autour de laquelle sont groupées les tombes explorées donne à son mémoire un intérêt particulier. Aussi proposons-nous de l'imprimer dans le *Bulletin archéologique* avec une planche où seront reproduits les principaux objets du mobilier funéraire. » — Adopté.

M. Salomon REINACH rend compte d'une note de M. Morard, de Cognac.

Cette note sera déposée aux archives du Comité.

M. Salomon REINACH fait un rapport sur une demande de subvention formée par M. le commandant Espérandieu, membre non résidant, en vue de poursuivre avec le Dr Épery les fouilles qu'il a entreprises depuis plusieurs années sur des terrains lui appartenant, sis au Mont Auxois au lieu dit La Croix-Saint-Charles.

M. le commandant Espérandieu avait joint à sa lettre de demande un rapport sur les fouilles de 1912, accompagné de nombreuses photographies, et un rapport sur les fouilles de 1913, au cours desquelles le commandant Espérandieu et le Dr Épery ont retrouvé les substructions de quatre chambres, quatre sous-sols, deux hypocaustes, un four de boulanger, et recueilli un nombre considérable d'outils.

Le Comité est d'avis qu'il y a lieu, conformément à la proposition du rapporteur, d'accorder à M. le commandant Espérandieu une nouvelle subvention.

M. HÉRON DE VILLEFOSSE présente un rapport sur une double demande de subvention adressée au Comité par le président de la Société d'archéologie lorraine : 1° pour entreprendre des fouilles sur le territoire de la station gallo-romaine de *Scarponna* près de Dieulouard (Meurthe-et-Moselle); 2° pour faire des sondages d'essai au château féodal de Pierre-Percée, canton de Baccarat (Meurthe-et-Moselle).

Le rapporteur estimant que les fouilles projetées à Scarponne offrent un intérêt particulier, considérant en outre qu'il serait profondément regrettable de laisser échapper une occasion favorable et rare de faire des recherches sur l'emplacement de la ville antique, dans un terrain actuellement disponible pendant quelques semaines, propose d'accorder à la Société d'archéologie lorraine une subvention à cette fin. Il lui paraît préférable de ne pas diviser les efforts de la Société qui aura assez à faire cette année en les concentrant vers un seul but; il est d'avis d'ajourner l'examen de la seconde demande. — Adopté.

M. HÉRON DE VILLEFOSSE fait, sur des anses d'amphores du musée de Clermont-Ferrand, la communication suivante :

« On conserve dans nos musées provinciaux un assez grand nombre d'anses d'amphores portant des estampilles. La plupart du temps, la provenance n'en est pas connue d'une manière bien certaine. Il en résulte qu'on les signale comme des documents propres à établir la preuve de relations commerciales remontant à l'antiquité et qu'on applique quelquefois les données qu'on en tire à la ville même où ces documents sont actuellement conservés. Cependant le point précis où ils ont été recueillis est souvent situé à une distance assez appréciable du musée où ils reposent aujourd'hui; il peut être placé sur un fleuve, sur une rivière, et si la provenance du document était établie avec exactitude, la connaissance de ce point fournirait peut-être un renseignement précieux pour l'histoire de la navigabilité de ce fleuve ou de cette rivière à l'époque antique.

« En parcourant dans le volume XIII du *Corpus* latin la partie de l'*Instrumentum domesticum* rédigée par Oscar Bohn, et consacrée aux estampilles d'amphores (10002, 1 à 648), j'ai retrouvé un certain nombre de petites inscriptions copiées par moi en 1880, chez M. Emmanuel de Bourgade, à Clermont-Ferrand, sur des anses d'amphores; elles m'avaient été communiquées alors comme provenant de Corent et de Gergovie. Ces points sont situés sur les bords de l'Allier, à 8 kilomètres environ l'un de l'autre, et tous deux étaient occupés dès l'époque de l'indépendance<sup>(1)</sup>. Hirschfeld a relevé les mêmes estampilles à Lezoux, chez le docteur Plicque,

<sup>(1)</sup> Sur ces deux points, voir J.-B. Bouillet, *Statistique monumentale du Puy-de-Dôme*, 2<sup>e</sup> éd. (1846), p. 35-45.

qui était l'oncle de M. Emmanuel de Bourgade. Ce dernier lui avait donné sa collection avant de quitter Clermont.

« Ces estampilles figurent au volume XIII sous les n<sup>os</sup> 10002, 26 a; 104 d<sup>2</sup>, *C. Ant(oni) Qu(ieti)*; 183 c; 223 a; 264; 301 a; 401 a; 403 a; 432 a; 443 a; 521 a et b; 522 c. La même collection en contenait plusieurs autres qui me furent présentées comme provenant également de ces deux points. Ce sont, sur des anses d'amphore :

1. BARMAS (MA liés) : cf. *Corp. inscr. lat.*, t. XIII, 10002, 198.
2. CYRPC.
3. L·Δ·GER.
4. IIIENN... : cf. *ibid.*, 200.
5. ...ER. : cf. *ibid.*, 198; t. XV, 2811.

« M. E. de Bourgade possédait aussi, en 1880, quelques rebords estampillés de jattes ou de terrines (*pelves*) qui passèrent plus tard au Dr Plicque. Ce sont les exemplaires du volume XIII, 10006, portant les numéros 14 b; 52 b ΜΑΥΤΙCVS; 66 b; 145. Sur ce dernier, j'ai lu sans hésitation ...APPVSF, ce qui confirme la supposition de Bohn, *urAPPVSF*, et permet de le classer avec le n<sup>o</sup> 114. La même collection en contenait trois autres :

1. Sur un rebord de jatte à couverte blanche : AVSTINVS.
2. Sur un autre : .NIVIVMVII.
3. Sur un troisième : ...ONIVS.»

M. HÉRON DE VILLEFOSSE signale ensuite plusieurs petits objets trouvés en 1880 au Pont de Naud <sup>(1)</sup>, lors des travaux du chemin de fer de Clermont à Tulle :

« 1<sup>o</sup> Un anneau de fer portant sur le chaton l'inscription en relief VOLOP, qui à première vue paraît assez énigmatique. Il semble pourtant probable qu'il faut voir là deux noms propres en abrégé : un nom d'homme et un nom de femme. On rencontre sur des anneaux : *Emerita Januario* (*Corpus inscr. lat.*, t. XIII, 10024, 193), ou bien *Quintus Martine* (*ibid.*, 262); on peut supposer que l'anneau trouvé au Pont de Naud porte une inscription du même genre, comme *Volusianus Op(tatae)* ?

<sup>(1)</sup> Ce nom est est à rapprocher de celui de Saint-Loup-de-Naud, commune du canton de Provins.



« 2° Il y a vingt-cinq ou trente ans, le musée de Clermont-Ferrand avait recueilli quelques estampilles de potiers provenant des mêmes travaux :

« a. A l'intérieur d'un plat rouge uni, en deux lignes superposées, DVRA||F·ARE (cf. *ibid.*, 10019, 830 et 831);

« b. Au fond d'un vase rouge uni, OFFI·CE;

« c. Au fond d'un vase semblable, ELCIS, probablement [F]el[i]cis;

« d. A l'intérieur d'un vase semblable, . . IMI = [Pr]imi;

« e. Sous le fond d'un fragment de lampe, lettres en relief entourées d'un cercle en relief, SVR<sup>IT</sup> = Suri[li] (cf. *ibid.*, 10001, 311). »

L'ordre du jour appelle la désignation des présidents des séances du prochain Congrès des Sociétés savantes et la répartition des mémoires entre les diverses séances.

La séance est levée à 5 heures et demie.

*Le Secrétaire de la Section d'archéologie,*

Maurice Prou,

Membre du Comité.

RÉUNION ANNUELLE  
DES  
DÉLÉGUÉS DES SOCIÉTÉS SAVANTES  
À LA SORBONNE.

---

SÉANCE GÉNÉRALE D'OUVERTURE.

---

La 52<sup>e</sup> réunion des délégués des Sociétés savantes de Paris et des départements s'est ouverte à Paris, dans l'amphithéâtre Richelieu, à la Sorbonne, le mardi 14 avril 1914, sous la présidence de M. Henri Cordier, membre de l'Institut, secrétaire de la Section de géographie du Comité des travaux historiques et scientifiques, assisté de MM. Paul Meyer, Babelon, Lemonnier, Omont, Maurice Prou, membres de l'Institut et du Comité des travaux historiques et scientifiques; le Dr Capitan, membre de l'Académie de médecine et du Comité; Angot, Baguenault de Puchesse, G. Blondel, Camille Bloch, le Dr Chervin, Gazier, G. Harmand, de Laborde, Marichal, Michon, Alfred Neymarck, de Saint-Germain, membres du Comité des travaux historiques et scientifiques; G. de Bar, chef du bureau des travaux historiques et scientifiques et des Sociétés savantes; L.-F. Sauvage, secrétaire de la Direction de l'Enseignement supérieur.

On remarquait, dans l'assistance, de nombreux délégués des Sociétés savantes, parmi lesquels M. Sabatier, membre de l'Institut, doyen de la Faculté des sciences de l'Université de Toulouse; MM. le commandant Espérandieu, Chantre, Pasquier, de Vesly, membres non résidents du Comité des travaux historiques; Lutz, agrégé près

l'École supérieure de pharmacie de l'Université de Paris; M<sup>lle</sup> Arnold, MM. Adam, Louis Ayrat, Allorge, Baldit, Emile Belloc, Berland et Bourde de la Rogerie, correspondants du Ministère; L. Braye, Breuiller, Cayrou, Châlot, Corbierre, Clément, Conduché, Constans, Courtot, M<sup>lle</sup> Civinsky, MM. Dubut, J. Durieux, le D<sup>r</sup> Epery, correspondant du Ministère; Emard, Henri Ferrand et Fleury, correspondants du Ministère; M<sup>lle</sup> George, M<sup>me</sup> Girard, M<sup>lle</sup> Grès, MM. J.-B. Gèze, L. Giraux, P. Goulé, Gros, Hébert, R. Jouanne, M<sup>me</sup> Kozerawska; MM. Laurain et Mazauric, correspondants du Ministère; M<sup>me</sup> Ladevèze, MM. Lehargou, de Malibran y Santibañez, E. Mareuse, l'abbé Meister, l'abbé Meunier, M. et M<sup>me</sup> Mion, M<sup>lle</sup> Muller; MM. Mourral, G. Musset, Oursel et Plessier, correspondants du Ministère; l'abbé Perrod, de La Roche, Siret, A. de Villemereuil, Vauvillé, A. Vovard, René Worms, etc.

M. LE PRÉSIDENT présente les excuses de M. Vidal de la Blache, membre de l'Institut, président de la Section de géographie du Comité des travaux historiques et scientifiques, éloigné par un deuil cruel de la présidence du Congrès.

Après avoir souhaité la bienvenue aux congressistes, M. le Président donne lecture de l'arrêté ministériel constituant les bureaux des Sections.

**Le bureau de la Section d'archéologie est ainsi constitué :**

*Président de la Section :* M. HÉRON DE VILLEFOSSE;

*Secrétaire :* M. Maurice PROU;

*Présidents des séances :* MM. BABELON, BLANCHET, LEFÈVRE-PONTALIS, STEIN, MICHON, D<sup>r</sup> CAPITAN.



SÉANCE DU MARDI 14 AVRIL 1914.

SOIR.

---

PRÉSIDENCE DE M. BABELON.

Sont désignés comme assesseurs : M. LÉON DE VESLY, directeur du musée des antiquités de la Seine-Inférieure, membre non résidant du Comité, et M. PLESSIER, ancien président de la Société historique de Compiègne, correspondant du Ministère.

M. LE PRÉSIDENT présente les excuses de M. HÉRON DE VILLEFOSSE, empêché de présider la Section d'archéologie et d'en diriger les débats. Il sait être l'interprète des sentiments de l'assemblée, en exprimant les regrets que causera à la Section l'absence d'un président dont la science fait un conseiller si sûr pour les congressistes et de qui la courtoisie a gagné depuis longtemps la respectueuse sympathie de tous les archéologues.

M. le D<sup>r</sup> EPERY, correspondant du Ministère, communique au nom de M. ESPÉRANDIEU, membre non résidant du Comité des travaux historiques, et au sien, les résultats des fouilles qu'ils ont faites au Mont Auxois, sur l'emplacement de l'antique *Alesia*, pendant l'année 1913. Leur campagne a été plus particulièrement consacrée à la découverte d'objets de collection; le nombre de ceux qu'ils ont mis au jour a dépassé toutes leurs espérances. MM. Espérandieu et Epery ont eu la bonne fortune de pouvoir faire déblayer, indépendamment d'autres pièces d'habitations, quatre sous-sols qui leur ont fourni des outils et instruments de toute nature, les uns de ménage, les autres se rapportant plus particulièrement aux professions de boucher, de serrurier, de menuisier, de forgeron et de charron.

M. le Dr Epery montre des photographies d'un certain nombre de ces objets et se contente de fournir quelques explications sur ceux d'entre eux dont les formes paraissent nouvelles ou dont la rareté est la plus grande. Il cite notamment une suspension de boucher composée d'un cercle de métal pourvu d'une anse et de quatre chaînes à crochets quadruples, une ferrure qui servait au transport des amphores, une crémaillère tout à fait semblable à celle de l'époque de Hallstatt, une entrave que fermait une languette de métal actionnée au moyen d'un ressort et comparable au pêne d'une serrure, etc.

MM. Espérandieu et Epery ont trouvé les ferrements d'un char et une pièce fort curieuse où ils reconnaissent la moitié d'un essieu forgé peut-être en deux parties. Une cachette, sous le bétonnage d'une chambre, leur a livré un beau plat de bronze ainsi qu'un tonnelet et une patère de ce même métal. Ils ont découvert sur le premier palier d'un escalier de sous-sol, ou dans le sous-sol lui-même, quatre vases de verre qu'on a pu reconstituer et dont le plus remarquable est une aiguière de 0 m. 20 de hauteur.

Des sculptures mises au jour, la plus intéressante est un groupe de pierre qui représente un dieu et une déesse assis. C'est le sixième groupe du même genre qu'on ait trouvé sur le Mont Auxois; mais on ne peut pas affirmer qu'il s'agisse dans tous les cas des deux mêmes divinités. Outre que le dieu est tantôt imberbe et tantôt barbu, les attributs qu'il tient sont variables. Le dieu du groupe nouvellement découvert est imberbe et porte une patère; la déesse tient, appuyée contre l'épaule gauche, une corne d'abondance remplie de fruits. Devant eux, sur le sol, est une masse ronde dont on ne saurait dire si c'est un vase ou une bourse.

Un fragment de stèle présente les jambes d'un dieu debout et tout le corps d'un chien assis tournant la tête. Il s'agit vraisemblablement du dieu gaulois connu sous le nom de *Dispater*, dont le chien est un des attributs. Ce serait le premier exemple de ce dieu qu'aurait fourni le Mont Auxois, cependant si riche en souvenirs religieux païens de toute sorte.

MM. Espérandieu et Epery ont découvert environ deux cents monnaies. Cent quatre, très endommagées par le feu, constituaient comme une sorte de petit trésor dans un des sous-sols. La plus récente des monnaies de ce trésor qu'il ait été possible de déterminer date de Marc-Aurèle. C'est donc sous le règne de cet empereur

que l'habitation dont le sous-sol faisait partie aurait été détruite par les flammes. Cette constatation vient à l'appui d'autres remarques que MM. Espérandieu et Eperly ont déjà faites sur le Mont Auxois. Elles tendent à prouver qu'*Alesia* fut entièrement dévastée dans le courant du troisième quart du second siècle de notre ère, probablement vers l'année 166.

M. MICHON demande si la balance dont M. le Dr Eperly a communiqué la photographie comportait un index. Les balances antiques avec index sont fort rares et les textes en établissant l'existence ont été récemment discutés, notamment par M. le Dr Nowotny, de Vienne.

M. le Dr CAPITAN et M. CIRILLI élèvent des doutes sur la destination de certaines constructions que MM. le Dr Eperly et le commandant Espérandieu considèrent comme des hypocaustes.

M. le commandant Espérandieu répond qu'il n'y a pas lieu de douter de cette destination. Mais ce sont des hypocaustes grossièrement construits et où les piliers de briques sont remplacés par de simples pierres brutes dressées, sur lesquelles on posait de grandes dalles.

M. le commandant LALANCE, de Nancy, lit un mémoire sur le tracé des voies romaines en Lorraine et particulièrement aux abords de Metz.

L'auteur estime que certains ouvrages considérés comme classiques sont entachés d'erreurs; du moins, y a-t-il dans la question un certain nombre de points douteux ou obscurs qu'il importe d'examiner et d'élucider.

L'étude porte sur les voies aboutissant à *Divodurum* (Metz); l'auteur ne se contente pas d'en rechercher le tracé autour de Metz; il les suit dans toute la Lorraine et discute les diverses opinions émises au sujet du tracé et de l'emplacement des stations.

La voie de Langres à Metz lui donne l'occasion d'exprimer son opinion motivée sur l'identification de *Mosa*, *Noviomagus*, *Solimariaca* et *Indesina*, localités, dont les deux dernières surtout, ont donné lieu à tant de discussions.

Suivant cette voie vers le Nord, par la rive droite de la Moselle, il discute les emplacements de *Caranusca* et de *Ricciacum* exprimant au sujet de la première de ces stations une opinion nouvelle, et



adoptant pour la seconde une conclusion autre que celle de Longnon.

Abordant la voie de Reims à Metz par Verdun, il réfute Desjardins et Longnon au sujet d'*Iblodurum* et de la signification de l'expression *Ad Fines* qui ne lui semble pas une station mais une limite de territoire. Au sujet de cette voie, il émet l'hypothèse nouvelle de l'existence d'un camp romain près de Metz, dans la vallée de Longeau qui en aurait été le terminus.

Il engage une longue discussion à propos de la voie de Metz à Strasbourg et aux stations *Ad Duodecimum*, *Decempagi* et *Pons Sarvix* et repousse les identifications de Desjardins et de Longnon.

Pour appuyer son hypothèse d'un camp à Longeau, l'auteur a cru devoir joindre à son mémoire un croquis où il a marqué les deux premières enceintes de Metz, la seconde datant encore de l'époque romaine.

M. BLANCHET fait quelques réserves sur les dates des deux enceintes de Metz, dont la plus étendue doit être la plus ancienne.

M. MAZAURIC, conservateur des musées archéologiques de Nîmes, correspondant du Ministère, lit un mémoire sur les *hécateions* ou monuments de la région de Nîmes reproduisant la figure d'Hécate. Ce sont d'abord deux chapiteaux conservés au musée de Nîmes, ornés de quatre têtes, dont trois de femmes et une de Silène. Un troisième chapiteau, d'un art remarquable, a été trouvé en 1894 sur la place des Carmes, à Nîmes; il ne présente que trois têtes de femmes voilées; on y lit l'inscription *Cattonis*. Un quatrième monument a été trouvé à Beaucaire, en 1912; c'est un bloc prismatique à quatre faces, dont la partie supérieure seule, sculptée, présente trois têtes, le quatrième côté étant taillé en forme de cône.

M. Mazauric termine par quelques considérations générales sur les monuments qu'il vient de décrire. Le seul caractère constant, c'est la présence de trois têtes féminines. En outre, ces monuments étaient placés à des carrefours. Ils sont bien dédiés à une divinité triforme, Hécate.

M. MINOUFLET, correspondant du Ministère à Romeny (Aisne), lit une note sur douze monnaies gauloises, recueillies dans les arrondissements de Château-Thierry et de Soissons, à Grand-Rosoy, Pommiers, Vailly-sur-Aisne, Celles-sur-Aisne, Azy.

M. BLANCHET fait ressortir l'intérêt que présente la monnaie trouvée à Grand-Rosoy, laquelle est non pas un second exemplaire de la pièce publiée et étudiée par Anatole de Barthélemy, mais une variété nouvelle et très importante.

MM. PILLOY et VAUVILLÉ ajoutent quelques observations.

M. Georges POULAIN, membre de la société normande d'études préhistoriques à Saint-Pierre-d'Autils (Eure), lit le compte rendu des fouilles qu'il a faites en 1912 et 1913 autour du temple périptère découvert par lui à Saint-Aubin-sur-Gaillon et dont il a entrete nu le Congrès des Sociétés savantes en 1912. Il a retrouvé, à 15 mètres du temple, un mur qui devait entourer le péribole et deux corps de bâtiments. Il a déblayé un long rectangle divisé en six compartiments dont une cave, et muni d'une aile composée de deux pièces. Certaines pièces étaient remplies de cendres où M. Poulain a recueilli des poteries, des fragments d'objets de métal et dix monnaies dont la plus ancienne est d'Antonin le Pieux et la plus récente de Licinius fils.

M. Poulain poursuivra l'exploration du péribole; un premier sondage a déjà amené la découverte, à 10 mètres du temple, d'un édifice quadrangulaire à deux enceintes, de même dimension que le premier temple et qui pourrait bien en être un second, puisque l'on a, et en Normandie même, plusieurs exemples de deux *fanà* voisins consacrés, sans doute, à des divinités parèdres.

MM. CIRILLI, DE VESLY, POULAIN et PLESSIER échangent des observations sur la destination des constructions voisines du temple de Saint-Aubin.

M. LÉON DE VESLY, directeur du musée des antiquités de la Seine-Inférieure, membre non résidant du Comité, résume l'étude qu'il a faite du *castrum* de *Juliobona* (Lillebonne). Cette forteresse était située au fond d'une petite baie de l'estuaire de la Seine, sur un bas promontoire de 20 mètres de hauteur, contrefort de la côte Blanche. Les eaux du Bolbec et de ruisseaux affluents, après avoir contourné ce promontoire et traversé des marais, se jetaient dans le fleuve. Aucun lieu ne pouvait être plus favorable pour la défense. Aussi les Calètes y établirent-ils leur capitale. Lorsque les Romains se furent assurés la possession du pays, ils remplacèrent les pistes par de grandes voies dont la direction est conservée par les itinéraires.

Ces routes, en se croisant à Lillebonne, en firent un carrefour où venait aboutir la circulation du centre et du nord-ouest de la Gaule.

Des habitations s'élevèrent sur les bords de ces grands chemins, de belles villas furent construites sur les hauteurs et l'*oppidum* gaulois devint le *castrum* romain.

Quoique ayant subi de nombreuses transformations, la topographie de l'enceinte peut encore être décrite. La muraille suivait, au nord, la crête du coteau où elle est encore bien visible de la rue du Moulin-de-Haut. À l'est, son tracé est indiqué par des ruines reconnues, en 1826, près des thermes fouillés par M. E. Gaillard. Au sud, quelques débris permettent de jalonner l'enceinte. Ce sont d'abord les traces d'un escalier de l'hôtel de ville et d'une partie de muraille près d'une tour défendant une porte. M. de Vesly croit y reconnaître l'entrée du *prætorium* dont quelques arcades sont encore visibles. De plus, le théâtre, transformé en forteresse, avait renforcé la fortification vers le sud. Pour ce qui regarde la partie orientale, le château de moyen âge et les modifications nombreuses opérées de ce côté rendent impossible de la fixer même approximativement.

Après avoir fait cet exposé topographique, M. de Vesly rend compte des fouilles qu'il a entreprises en 1913, dans la propriété Axilais. Ce propriétaire possède vers le nord, au lieudit «le Mont Joly», un jardin dont la muraille romaine forme une terrasse. Du côté de l'escarpe, des lierres séculaires dérobaient à la vue l'antique fortification. Les arbustes et les lianes furent coupés. Le jardin fut fouillé et l'on put reconnaître la contrescarpe, dresser le profil de la muraille et juger de sa construction. C'est ainsi que les mensurations ont donné 3 m. 37 de largeur au sommet de la muraille et 4 m. 04 d'épaisseur à la base. De gros blocs reposent sur un lit de béton qui régularise les aspérités de la crête du coteau. De petits matériaux, placés en retrait les uns sur les autres, augmentent l'épaisseur de la muraille, dans laquelle se trouvent des rangées de deux briques, ainsi que cela a été observé dans les enceintes de Bourges, Bayonne et Évreux.

Les objets recueillis dans les fouilles sont peu nombreux. Ils ont été trouvés sur le côté d'un petit bâtiment incendié ou derrière une barricade formée avec de gros blocs. Ce sont : un fer de flèche, une grande aiguille de bronze, une fibule de cuivre doré du <sup>III</sup><sup>e</sup> siècle et deux petites monnaies de bronze.



Sur les poteries, on a relevé les estampilles CINNAMVS, COBNERTVS (cette dernière trouvée pour la première fois à Lillebonne); les sigles abrégatifs CMI M pour CAMIVS (*Corpus*, n° 417) et SMARI AVI (*Corpus*, n° 1001 a), variante d'une marque déjà connue.

Enfin, la céramique a encore donné plusieurs fragments d'un vase perforé de nombreux trous, type que l'abbé Cochet, dans une découverte faite à Sainte-Beuve-en-Rivière, rapprochait d'un vase à filtrer ou passoire.

Après avoir résumé son étude, M. de Vesly se pose cette question : à quelle époque le *castrum* de *Juliobona* fut-il élevé ? Question difficile à résoudre, puisque les textes sont muets, pour la région du nord-est de la Gaule, pendant l'époque étudiée. Tous les regards sont tournés vers l'est où s'accomplissent de plus grands événements pour la sécurité de l'empire romain.

Cependant, en rapprochant le tableau des cachettes monétaires, dressé d'après l'ouvrage de M. Ad. Blanchet et les fouilles qu'il a exécutées, M. de Vesly propose de fixer au règne de Marc-Aurèle (161-180) la construction de la muraille de *Juliobona* et d'attribuer la destruction de la ville aux incendies allumés sous Tétricus et Probus (276-282). La position de Lillebonne en faisait un poste avancé sur la Seine et l'exposait aux ravages des incursions venues de la mer. Le fleuve n'avait pas alors déposé ses limons sur la plaine de l'Eure où s'est élevé le Havre, ni enlisé *Juliobona*, ni Harfleur (*Caracotinum*). Rouen (*Rotomagus*) s'est entourée de murailles tandis que Lillebonne a toujours été une ville ouverte.

La Seine n'a-t-elle pas été, depuis la plus haute antiquité, le chemin suivi par les envahisseurs ? Ceux qui arrivèrent jusqu'à Rouen ne pouvaient laisser derrière eux un camp, une cité, en état de leur couper la retraite.

Des cartes, des plans et des coupes dressés avec le plus grand soin par M. de Vesly, de belles photographies exécutées par M. Brognard, de la Société normande d'études préhistoriques, ont permis de suivre les explications données par M. de Vesly.

M. BLANCHET présente quelques observations sur la date des murs découverts et étudiés par M. de Vesly, fait ressortir le grand intérêt de son exploration de Lillebonne et souhaite qu'il la poursuive et

que particulièrement il fasse porter ses recherches sur les bases du château du moyen âge.

La séance est levée à 5 heures.

*Le Secrétaire de la Section d'archéologie,*

**Maurice Prou,**

**Membre du Comité.**

## SÉANCE DU MERCREDI 15 AVRIL 1914.

MATIN.

---

PRÉSIDENCE DE M. ADRIEN BLANCHET.

Sont désignés comme assesseurs : M. Jules PILLOY, de la Société académique de Saint-Quentin, membre non résidant du Comité, et M. le chanoine DURVILLE, vice-président de la Société archéologique de Nantes, correspondant du Ministère.

M. le Secrétaire donne lecture de deux mémoires de M. Léon COUTIL, correspondant du Ministère à Saint-Pierre-du-Vauvray.

Le premier mémoire est consacré à la description du cimetière mérovingien de Bannes (Marne) exploré par M. Roland, instituteur à Villevenard. Cet archéologue n'a pas retrouvé moins de 130 tombes creusées dans la craie à des profondeurs variant de 1 m. 20 à 2 m. 10 de profondeur. Le mobilier funéraire était peu abondant. Mais on a recueilli neuf monnaies gauloises, dont deux, percées, étaient associées à des perles d'ambre pour former un collier. On a trouvé, en outre, dans les terres autour des tombes, des monnaies romaines s'échelonnant de Trajan à Théodose. Malheureusement on n'a pas pu tirer de la présence de ces monnaies de conclusions très précises sur la date des sépultures d'où elles proviennent, car plus des deux tiers du cimetière ont été violés.

Le second mémoire de M. COUTIL se rapporte à des sépultures à incinération découvertes à Château-Porcien (Ardennes) de 1910 à 1913, au cours de l'exploitation de l'argile destinée à une briqueterie établie au lieu dit « l'Aiguillon ». M. Coutil décrit avec soin chacune des sépultures, les amphores, les fibules, agrafes, anneaux, etc.



M. Coutil signale particulièrement une belle fibule de bronze, ornée d'un lion en ronde bosse, du type que les archéologues désignent parfois sous le nom de « type provincial militaire ».

M. Coutil rapporte ces incinérations à la fin du premier siècle avant notre ère et peut-être au début du premier siècle après Jésus-Christ.

M. PILLOY estime qu'elles ne sont pas antérieures au II<sup>e</sup> siècle de notre ère.

M. le Secrétaire rend compte d'un catalogue que M. DRIOTON, conservateur du musée archéologique de Dijon, a dressé des boulets de pierre et de fer, conservés à Dijon, au musée archéologique, dans l'ancienne église Saint-Étienne, et dans le jardin de l'Arquebuse. Il signale plusieurs moules de boulets de fonte et aussi une suite de carreaux d'arbalètes de rempart provenant de l'ancien château, aujourd'hui démoli.

M. MUSSET signale l'existence à La Rochelle d'un grand nombre de boulets de pierre.

Répondant à la sixième question du programme, M. DRIOTON a dressé l'inventaire des monnaies gauloises trouvées dans l'arrondissement de Dijon.

A propos d'une monnaie trouvée au Mont Afrique, M. LE PRÉSIDENT émet le vœu que des recherches étendues soient faites sur l'emplacement de cet *oppidum* où l'on ramasse souvent des monnaies gauloises.

M. A. DUBUT, instituteur public à Cumond (Dordogne), membre de la Société historique et archéologique du Périgord, lit un mémoire sur les « cluseaux » de la région ribéracoise, c'est-à-dire les souterrains ayant servi jadis d'habitation et de refuge. Il décrit avec soin deux cluseaux de la commune de Festalemps, l'un à Landibertie, l'autre à la Gâcherie; les cluseaux de la commune de Bourgu-du-Bost, à la Bourgeade; et enfin trois cluseaux de la commune de Vauxains, à Vauxains même, au Régnat et à Chez-Périer. Ces cluseaux se composent de galeries étroites ayant en moyenne une largeur de 0 m. 50 à 0 m. 75, et de salles plus ou moins grandes. On remarque le long des pieds-droits des ouvertures des salles des encoches en forme de virgules destinées à recevoir des

poutres placées derrière la porte pour la tenir fermée; en outre, des meurtrières sont pratiquées dans les parois séparant les salles des galeries d'accès et permettaient aux habitants de se défendre contre les assaillants.

M. A. Dubut a eu soin de dresser des plans à grande échelle qui ont permis à l'assemblée de suivre avec le plus grand intérêt la lecture de son mémoire.

Cette communication donne lieu à un échange d'observations entre l'auteur et MM. Vauvillé et Pilloy. Ces derniers font un rapprochement avec les «muches» de la Picardie et régions voisines.

M. LE PRÉSIDENT fait ressortir l'importance des explorations dans les cluseaux et autres souterrains du même genre et appelle particulièrement l'attention de M. Dubut sur les moyens d'aération des cluseaux explorés par lui. On a constaté dans des souterrains analogues de la Vendée, de la Charente, de la Corrèze, du Loiret, la présence de tuyaux d'aération reliant la voûte des salles avec l'extérieur.

M. le Dr LEBLOND, de Beauvais, président de la Société académique de l'Oise, correspondant du Ministère, expose avec autant de clarté et d'élégance que d'érudition, la formation topographique de Beauvais à l'époque romaine; il explique comment *Caesaromagus* remplaça l'ancien *oppidum Bratuspantium* des Bellovaques, son développement au croisement de plusieurs voies romaines divergeant vers Reims, Senlis, Rouen, Dieppe, Amiens et Boulogne. Il montre le tracé de ces voies à travers la ville actuelle de Beauvais, étudie l'emplacement de ses édifices (temples, amphithéâtre, balnéaire), ses trois cimetières, puis sa destruction en 275 de l'ère chrétienne par l'invasion germanique. La ville fut reconstruite au début du iv<sup>e</sup> siècle et resserrée dans une enceinte dont le tracé, les murs et les tours sont étudiés en détail. Cette nouvelle ville devint le berceau de la cité du moyen âge, avec sa cathédrale et ses nombreuses églises, où l'évêque et le chapitre avaient la juridiction.

M. LE PRÉSIDENT félicite M. le Dr Leblond des recherches archéologiques qu'il poursuit avec tant de zèle à Beauvais et du talent avec lequel il sait faire la synthèse de ses observations.

M. le chanoine DURVILLE, vice-président de la Société archéologique de Nantes, signale la découverte, à Rezé, près de Nantes,

d'une construction romaine sous la chapelle Notre-Dame-la-Blanche qu'on vient de démolir.

C'est une construction de petit appareil, sur plan carré, mesurant 6 m. 80 de côté.

M. le chanoine Durville incline à y voir les restes d'un temple.

M. Alfred BEL, directeur de la Medersa de Tlemcen, a envoyé au Congrès une notice dont rend compte M. le Secrétaire.

Il s'agit de poteries et faïences découvertes sur l'emplacement d'un ancien atelier de céramique à Agadir (Tlemcen). L'auteur décrit les fragments de poteries et de faïences qu'il a recueillis au cours de ses fouilles en 1913.

Ces fragments proviendraient d'une fabrication qui s'est continuée du x<sup>e</sup> au xii<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ. M. Bel les compare, au point de vue de la technique et du décor, avec la céramique de la Qual'a des Beni-Hammad (département de Constantine), du xi<sup>e</sup> siècle, et avec celle du khalifat de Cordoue retrouvée dans les ruines des palais de Madina-Azzahra et d'Al-Amiriya, du x<sup>e</sup> siècle.

La séance est levée à midi moins un quart.

*Le Secrétaire de la Section d'archéologie,*

**Maurice Prou,**

**Membre du Comité.**



SÉANCE DU MERCREDI 15 AVRIL 1914.

SOIR.

---

PRÉSIDENCE DE M. EUGÈNE LEFÈVRE-PONTALIS.

Sont désignés comme assesseurs : M. Léonce LEX, ancien président de l'Académie de Mâcon, membre non résidant du Comité, et M. Gabriel FLEURY, membre de la Société historique et archéologique du Maine, correspondant du Ministère.

M. l'abbé J. BROUSSE, d'Estivaux (Corrèze), au nom de M. LEJEUNE et au sien, présente le recueil des inscriptions du département de la Corrèze. Ce recueil comprend 402 inscriptions.

L'auteur signale les inscriptions les plus intéressantes de Pompadour et d'Uzerche. Il avait joint à son travail des estampages.

M. Victor FOROT, conservateur du musée de Tulle, correspondant du Ministère, présente le recueil des inscriptions de l'ancien diocèse de Tulle, au total : 326. Il lit et commente les plus remarquables de ces monuments et fait passer sous les yeux de l'assemblée une série de belles photographies.

A propos de ces deux communications, M. LE PRÉSIDENT et M. René FAGE présentent quelques observations, le premier sur la méthode à suivre dans la publication des inscriptions du moyen âge, le second sur la lecture et l'interprétation de quelques monuments.

M. l'abbé CHAILLAN, membre de l'Académie d'Aix, correspondant du Ministère, signale une série de monuments de Brignoles (Var)

s'étendant du haut moyen âge à la Renaissance. Ce sont, dans l'église Saint-Jean, près de Brignoles : 1° une colonne de type carolingien; 2° une pierre d'autel qu'il rapporte aussi à l'époque carolingienne; 3° une pierre d'autel de l'an 1585, provenant de l'église Notre-Dame-de-Lorette, à Brignoles; 4° une stèle avec sculptures, de l'époque barbare, encastrée dans un mur du quartier Saint-Simian, représentant d'un côté un personnage et, de l'autre côté, une croix; ce monument peut être rapporté à l'époque carolingienne, à cause du dessin de la croix, mais cependant la tête du personnage rappelle la technique des personnages mérovingiens; 5° une porte de bois de la fin du xv<sup>e</sup> siècle, fermant la sacristie de l'église paroissiale; et enfin quelques bas-reliefs de l'époque moderne.

M. PROU fait remarquer que la colonne signalée en premier lieu par M. l'abbé Chaillan, bien qu'elle ait des caractères carolingiens, pourrait n'avoir appartenu qu'à la construction du xi<sup>e</sup> siècle mentionnée dans une charte de 1056. Il appelle aussi l'attention sur l'analogie de la tête du personnage sculpté sur la stèle avec la tête de certaines monnaies mérovingiennes. Cette stèle a été signalée et étudiée en 1907 par le comte de Gérin-Ricard, dans ses *Autels-cippes chrétiens*.

M. Etienne DEVILLE, bibliothécaire à la bibliothèque d'art et d'archéologie à Paris, membre de la Société des antiquaires de Normandie, présente et commente un album de dessins, appartenant à la bibliothèque d'art et d'archéologie, se rapportant à l'iconographie du château de Valmont, près d'Yvetot (Seine-Inférieure). Cet album, composé de deux vues et cinq plans, rehaussés de couleurs, a permis à l'auteur de reconstituer l'aspect complet du château; tel qu'il était avant sa mutilation.

Valmont, berceau de l'illustre famille des Estouteville, était parvenu jusqu'au xix<sup>e</sup> siècle sans avoir eu rien à souffrir de la Révolution. Il se dressait alors, comme au xvi<sup>e</sup> siècle, entouré de son enceinte chaînée de tours, sa poterne fortifiée et ses dépendances. En 1824, acquis par le comte Hocquart, il fut démantelé et réduit aux proportions d'une habitation bourgeoise.

Le document étudié par M. Deville, remontant à la première moitié du xviii<sup>e</sup> siècle, œuvre anonyme d'un architecte assez habile, permet de reconstituer l'aspect primitif du vieux château avec une

parfaite exactitude. L'auteur a rapproché cette œuvre d'autres documents iconographiques utilisés par les historiens successifs de Valmont.

Il subsiste aujourd'hui de Valmont le donjon du XII<sup>e</sup> siècle, l'ancien château du XV<sup>e</sup> et la galerie François I<sup>er</sup>, complètement défigurée par les travaux d'aménagement postérieurs à 1825. L'album présenté par M. Deville permet de se rendre compte non seulement de l'aspect monumental du château, mais encore de ses dispositions intérieures, car les plans sont accompagnés de coupes très détaillées, offrant, entre autres points curieux, le modèle en élévation des deux grandes cheminées monumentales de la galerie, dont on ne possédait aucun dessin. Ce précieux document est une pièce capitale pour l'iconographie de Valmont.

M. LE PRÉSIDENT insiste sur l'importance de l'album communiqué par M. Deville et le remercie de l'avoir porté à la connaissance du Congrès.

M. Pasquier lit un mémoire de M. Robert ROGER, professeur au lycée de Foix, correspondant du Ministère, sur des croix du pays de Foix et du Couserans : croix en pierre, de cimetière, à Mazezettes près de Mirepoix; croix de chemin à Audressein à Camon (XIV<sup>e</sup> siècle), à Saint-Lizier (XV<sup>e</sup> siècle), à Daumazan (1500 environ); croix en fer forgé, à Lézat et à Camon (XVII<sup>e</sup> siècle).

Les plus intéressantes sont celles de Saint-Lizier et de Daumazan.

La première, en forme de losange, avec crochets sur les rampants et grosses feuilles de choux recroquevillées aux angles, montre d'un côté le Christ en croix entre la Vierge et saint Jean, de l'autre, une figure en pied d'évêque, peut-être Jean III de Aula.

La seconde est presque identique aux croix de Belpech-en-Garnagois (Aude), décrite et dessinée par Viollet-le-Duc, et de Saint-Martory (Haute-Garonne) : sur la face est aussi représentée la Crucifixion; au revers, la Vierge couronnée portant l'enfant Jésus, saint Jacques, pèlerin, et sainte Catherine.

M. LE PRÉSIDENT, après avoir remercié et félicité les érudits qui ont pris part aux travaux du Congrès, regrette que, depuis quelques



années, les archéologues répondent avec moins d'empressement qu'autrefois aux questions concernant l'archéologie du moyen âge.

La séance est levée à 5 heures.

*Le Secrétaire de la Section d'archéologie,*

**MAURICE PROU,**

Membre du Comité.

## SÉANCE DU JEUDI 16 AVRIL 1914.

MATIN.

---

PRÉSIDENCE DE M. HENRI STEIN.

Sont désignés comme assesseurs : M. VAUVILLÉ, membre de la Société archéologique de Soissons, et M. André LESORT, archiviste du département de Seine-et-Oise, membre non résidant du Comité.

M. LE PRÉSIDENT donne lecture d'un mémoire de M. l'abbé ARNAUD d'AGNEL, correspondant du Ministère, dans lequel cet archéologue a réuni tous les renseignements sur l'état des arts et des industries artistiques de Paris, qu'on peut tirer des comptes de René II, duc de Lorraine, consignés sur trente-huit registres de 1476 à 1507, aujourd'hui conservés aux archives départementales de Meurthe-et-Moselle. René II, sans avoir pour les arts un goût particulier, les favorisa toutefois par patriotisme, par religion, d'un mot dans l'intérêt de ses États et pour tenir son rôle de souverain. Les industries d'art parisiennes jouissant à cette époque d'une réputation particulière, ce fut naturellement à Paris que le duc fit la plupart de ses achats. M. l'abbé Arnaud d'Agnel les a relevés avec soin. Ainsi nous fait-il connaître vingt-trois artistes et artisans établis à Paris : deux peintres, Colin Bonhomme et François Alman; deux enlumineurs, Jean Grillot et Trubert, frère de Georges; un brodeur, Leclerc; un tapissier, Billefart de La Planche; sept orfèvres, Jacob de Pratz, Jean Moullart, Pierre Trivier, Jean Louys, Pierre de Lange, Arnoul de Viviers et Jean Fremile; un graveur sur métal, Jean Tousin; un doreur, maître Ferrant; un joaillier, Simon Barbe d'Or; un plumassier, Pierre Seron; un armurier, Philippot de Hubes; un éperonnier, Gilles Evrart; un malletier, Jean Briard; deux selliers, Jean de Watigny et Guillaume Jourdrin; et un tailleur, du nom de Poitou.

L'étude de M. Arnaud d'Agnel contribuera, par des indications précises, à mettre en valeur le rayonnement artistique de Paris.

M. LE PRÉSIDENT fait observer que l'orfèvre Arnoul de Viviers a été déjà signalé comme ayant travaillé pour d'autres princes contemporains de René II; le peintre François Alman est connu aussi par d'autres mentions.

M. André LESORT, archiviste de Seine-et-Oise, membre non résidant du Comité, apporte le texte de quinze inscriptions recueillies dans le département du Loiret (cantons de Neuville-aux-Bois, d'Ouaterville et de Pithiviers). Le plus ancien de ces monuments date de 1549, le plus récent de 1773; un seul présente quelque valeur artistique, celui de Claude-Charité Mainferme, à l'église d'Ingrannes (1597). La plupart des personnages dont ces inscriptions ont pour objet de garder mémoire sont des ecclésiastiques ou des officiers des maîtrises des eaux et forêts de Neuville et de Courcy. Citons encore l'épithaphe de Guillaume-François Dugué de Bagnols, l'exécuteur testamentaire du diacre Pâris et de Quesnel (église de Saint-Lyé, 15 janvier 1743) et, à Trinay, une inscription rappelant une fondation de messe faite par Jean Ducasse, conseiller à la Cour des aides de Paris (xviii<sup>e</sup> siècle). A Aschères-le-Marché, il ne reste plus rien des inscriptions anciennes, mais on a essayé, plus ou moins malheureusement, de les restituer, il y a quelques années.

M. E. MAURY, bibliothécaire-archiviste de la ville de Bar-sur-Aube, présente un répertoire archéologique de l'arrondissement de Bar-sur-Aube, dans lequel il a consigné les découvertes d'antiquités faites depuis la publication du *Répertoire archéologique* du département de l'Aube, d'Henri d'Arbois de Jubainville, en 1861, et le *Supplément* de Socard.

A cet effet, M. Maury ne s'est pas contenté de relever les trouvailles signalées par divers archéologues, dans leurs écrits, il a eu recours à des notes manuscrites de Théophile Habert et a fait une enquête auprès des collectionneurs de la région, notamment : MM. Boilet et Margaine, de Bar-sur-Aube; Adeline, de Dienville, et Cortier, instituteur à Bossancourt. Les communes sur le territoire desquelles on a découvert des antiquités romaines, du moyen âge, ou même des objets artistiques modernes, méritant d'être



signalés, tels que médailles sont : Ailleville, Arconville, Arren-tières, Arsonval, Baroville, Bar-sur-Aube, Bayel, Bergères, Cham-pignol, Colombé-le-Sec, Couvignon, Engente, Fontaine, Lignol, Longchamp, Montier-en-l'Isle, Proverville, Rouvres, Urville, Ville-sous-Laferté et Voigny.

M. LE PRÉSIDENT souhaite que M. Maury poursuive son enquête et la publie avec une carte indiquant la place exacte des trou-vailles.

M. Félix PASQUIER, membre non résidant du Comité, archiviste du département de Haute-Garonne, montre une miniature décou-pée dans un livre de prières et placée dans un cadre ovale aux dimensions duquel elle a été ramenée. Elle a été trouvée à Mire-beau, petite ville du Poitou, sur les confins de la Touraine. Elle représente sainte Catherine, reconnaissable à son emblème carac-téristique, à la roue de son martyre. Drapée dans un manteau, la sainte est figurée en reine, couronne en tête, debout; elle tient un glaive de la main droite et une palme de la gauche. Sous les pieds se déroule l'inscription : *Domine, labia mea*, etc.

La bordure, aux couleurs éclatantes et variées, formée par des plantes de la flore indigène, n'est pas touffue; un faune se livre à la chasse d'un paon, un oiseau voltige dans les branches.

Pourtant le sujet est traité avec la plus grande élégance; la coupe et la broderie de la robe que porte la sainte, l'ornementa-tion de la bordure indiquent la fin du moyen âge; le personnage est abrité sous une niche dont la coupole repose sur des pilastres; c'est le style de la Renaissance. Pour ces motifs, la miniature appartiendrait au xvi<sup>e</sup> siècle; les caractères de la composition révèlent une œuvre de l'École française.

M. LE PRÉSIDENT fait remarquer que cette miniature doit appar-tenir à l'École de Tours et dater d'environ 1510 à 1520.

La séance est levée à 11 heures.

*Le Secrétaire de la Section d'archéologie,*

Maurice Prou,

Membre du Comité.

SEANCE DU JEUDI 16 AVRIL 1914.

SOIR.

---

PRÉSIDENCE DE M. ÉTIENNE MICHON.

Sont désignés comme assesseurs : M. l'abbé PARAT, membre de la Société d'études d'Avallon, correspondant du Ministère, et M. Georges MUSSET, bibliothécaire de la ville de La Rochelle, correspondant du Ministère.

M. le Secrétaire donne lecture d'une notice de M. le colonel HANNEZO, correspondant du Ministère à Saint-Clément-Mâcon (Saône-et-Loire), sur une urne funéraire romaine, de verre, ornée de quatre médaillons avec figure de femme accompagnée du nom du verrier AMARANTVS F(*ecit*), trouvée il y a une trentaine d'années à Malay, canton de Saint-Gengoux-le-National (Saône-et-Loire). Auprès du vase, on a recueilli un autre fragment de verre en forme d'*ampulla* que M. le colonel Hannezo considère comme le couvercle.

M. LE PRÉSIDENT fait observer que ce prétendu couvercle n'est autre chose que le reste d'un autre petit vase qui, d'ailleurs, se distingue du premier par la couleur du verre, comme l'a remarqué M. Hannezo.

M. le commandant ESPÉRANDIEU signale la découverte à Alise de la marque du verrier *Amarantus*. Mais ce qui est notable dans le vase de Malay, c'est la place assignée à ce nom, et aussi la décoration d'un vase de verre à l'aide de mascarons analogues à ceux qu'on appliquait d'ordinaire sur les vases de terre.

M. l'abbé PARAT lit un mémoire sur le temple antique de Montmartre (ou Montmarte), près d'Avallon (Yonne). Il rappelle les circonstances de la découverte de ce monument, en 1822, les

fouilles qui y furent pratiquées sous la direction de l'architecte Caristie, à qui l'on en doit une restitution. M. l'abbé Parat retrace le plan de l'édifice et les substructions environnantes, énumère les trouvailles de monnaies et décrit les statues découvertes au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. M. l'abbé Parat a lui-même repris l'exploration de l'emplacement du temple. Il a découvert, entre autres choses, des restes de peintures décoratives. Il nous présente donc une étude d'ensemble dans laquelle il a tiré parti des recherches de ses devanciers et des siennes propres.

Il arrive aux conclusions suivantes :

Il faut conserver au lieu-dit son nom de Montmartre (et non Montmarte), qui a pour lui l'ancienneté, la fréquence et le parler du pays. L'édifice de Montmartre est un temple gallo-romain, dont la rusticité de construction et l'absence presque complète de débris de colonnes soit dans les ruines, soit dans les maisons du pays, doivent faire écarter l'idée d'un temple grec avec péristyle ainsi que le veut Victor Petit. Avec M. Ernest Petit, M. l'abbé Parat admet une enceinte extérieure formée d'un mur plein percé de jours étroits. Au centre, la salle était couverte en partie et laissait passer le jour par le haut, comme au Panthéon de Rome. La porte seule était encadrée par deux colonnes et un fronton. Il faut expliquer le contraste d'un édifice si simple et de son contenu si riche. Il pouvait être le don d'un riche Gallo-Romain d'Avallon et destiné au culte public national. Les statues seraient les dons de particuliers plus ou moins riches et faits à différentes époques. De là, des statues de pierre d'une matière du pays et d'un art local, les unes médiocres, les autres soignées comme le Laocoon, d'autres de marbre, venues d'Italie et copiées sur de bons modèles, indiquant la haute époque.

Il y aurait trois Pallas, un Apollon drapé ou Flamine, un Apollon archer, peut-être un Jupiter colossal, un Mercure et un Mars de marbre, au torse nu, un Laocoon ou un Centaure, un dieu Terme. Ce sont là des déterminations provisoires qui sollicitent l'attention des archéologues.

M. l'abbé Parat admettrait, à en juger par les médailles, en majorité du Bas-Empire et s'arrêtant à 378, qu'une première dévastation eut lieu à cette époque qui coïncide avec la mission de saint Martin dans l'Autunois. Il y a, en tout cas, des preuves d'une mutilation violente, visible surtout dans le torse de marbre. Une



deux douzaines de têtes ont disparu, parce qu'elles étaient sans doute celles des dieux principaux.

L'auteur incline à voir le rétablissement du culte païen dans la décoration différente faite de lignes et qui ressemble aux dessins de vases de l'époque mérovingienne. La galerie où se trouvent cette décoration et les statues entières encore à leur place serait le dernier refuge des adorateurs, et le trésor, indiqué par l'abondance de monnaies, serait de cette époque.

Quand le culte fut une seconde fois aboli et le temple complètement abandonné, on aura regardé les statues et l'argent comme des choses maudites dont il fallait se détourner.

L'inscription jadis découverte, si elle est bien lue, révélerait un dieu encore inconnu, car, de temps en temps, des dieux nouveaux enrichissent la mythologie gauloise : le nom du dieu commencerait par un N. Si l'on admet la lecture MERCVRIO, ce serait un temple dédié à Mercure; et si on adopte le sentiment d'un maître, M. Longnon, le Montmartre se serait appelé primitivement *mons Mercurii* puis *mons Martyrum*, mont des Martyrs.

A Paris, la montagne eut ses martyrs, mais à Vault-de-Lugny, il n'en est pas question. Cependant, on peut dire que les premiers missionnaires, pour arracher le peuple à ses habitudes du culte rendu sur la montagne sacrée, l'appelèrent la montagne des martyrs, car c'est sous ce nom que les saints de cette époque étaient désignés. On a mille exemples de fontaines autrefois l'objet d'un culte païen et dédiées aujourd'hui à des saints. On a même des exemples de temples païens qui sont restés debout et que les chrétiens ont consacrés à leur culte.

M. l'abbé MEUNIER présente des observations sur l'étymologie du nom de Montmartre.

M. le chanoine DURVILLE demande si l'on aurait quelque indice d'un culte de saint Michel sur le Montmartre d'Avallon. Car en plusieurs localités on a constaté la superposition du culte de ce saint à celui de Mercure.

M. Édouard SALIN, élève de l'École des mines, lit un compte rendu des fouilles qu'il a faites dans un cimetière barbare qu'il a découvert à Lezéville (Haute-Marne) en 1911. Ce cimetière est situé sur le flanc d'un coteau à proximité d'une voie romaine. Il a fourni jusqu'ici 88 sépultures, la plupart creusées dans la roche,

une douzaine consistant en sarcophages de pierre; la place de quelques sépultures était marquée par un cippe au-dessus du sol; l'orientation de l'Est-Sud-Ouest au Nord-Ouest. Le mobilier funéraire comprenait les armes, bijoux et ustensiles ordinaires. Mais il faut signaler tout particulièrement des cornières et plaques provenant d'un plat de reliure, ou peut-être du couvercle d'un coffret; une bague de bronze dont le chaton était orné d'un dragon retournant la tête et se mordant la queue, rappelant le même animal fantastique des monnaies et bijoux anglo-saxons; et une petite pièce d'argent très mince portant sur une face le monogramme du Christ et, sur l'autre, un monogramme indéchiffré, pièce qu'on peut rapporter au <sup>vi</sup> siècle.

M. PLESSIER signale la découverte dans des cimetières de l'Oise de cornières et de plaques provenant de coffrets.

M. LE PRÉSIDENT félicite M. Salin du soin et de la méthode qu'il a apportés dans l'exploration du cimetière de Lezévillle.

M. Jules TOUTAIN, membre du Comité, décrit un bas-relief trouvé en 1913 sur le Mont Auxois dans les fouilles exécutées par la Société des sciences de Semur. Ce bas-relief, qui représente un dieu et une déesse assis côte à côte sur un siège à dossier élevé, appartient à une série de monuments, déjà nombreuse et assez souvent étudiée. Ces monuments ont été surtout découverts dans le pays qu'occupaient les Éduens et dans les régions limitrophes de ce pays, autour d'Auxerre, chez les Senons, à Vertault, sur le territoire des Lingons, etc.

Le bas-relief que commente M. Toutain est le cinquième du même type qui ait été recueilli sur l'emplacement de *Alesia*. M. Toutain, par une étude détaillée de tous ces monuments, montre que les deux divinités représentées sur ces bas-reliefs étaient les divinités domestiques des populations qui habitaient jadis le Morvan et les pays d'alentour. On voyait en elles les bons génies qui distribuaient l'abondance, qui donnaient la richesse, qui assuraient la prospérité de la famille et de la maison. Les bas-reliefs connus jusqu'à présent sont de petites dimensions; jamais, soit en hauteur soit en largeur, ils n'atteignent 60 centimètres; leurs dimensions moyennes s'écartent peu, dans les deux sens, de 30 centimètres. Ils ont été trouvés toujours dispersés. Les cinq monuments de *Alesia*, en particulier, proviennent de ruines situées respectivement à plus

de 100 mètres de distance les unes des autres. Ce ne sont ni des autels, ni des ex-voto, mais des images domestiques qui, sans doute, occupaient des niches dans l'une des pièces de chaque maison.

En terminant son étude, M. Toutain regrette que les cinq monuments trouvés à Alise soient aujourd'hui dispersés : deux au musée de Dijon, un au musée de Saint-Germain et deux seulement à Alise même. Il serait souhaitable que de tels bas-reliefs, dont l'importance artistique est nulle et qui valent surtout comme documents d'archéologie et d'histoire locale, ne fussent pas déracinés.

M. ESPÉRANDIEU rappelle que le Dr Epery et lui ont récemment découvert un nouveau bas-relief qui vient s'ajouter à la liste dressée par M. Toutain. Ce monument a été, comme le précédent, offert par lui au musée de Saint-Germain; et des moulages de l'un et de l'autre ont été déposés au musée municipal d'Alise-Sainte-Reine.

M. PLESSIER fait remarquer qu'il ne lui paraît pas que les groupes représentant deux divinités assises côte à côte doivent être localisés dans la région bourguignonne. Il a signalé au Congrès de 1908 un groupe de ce genre trouvé à Condren (Aisne).

M. P.-M. EMARD lit un mémoire sur le monument des Gondy, dans l'église Saint-Remy-des-Quinze-Vingts.

Antoine de Gondy, le protégé de Catherine de Médicis, mort en 1560, fut inhumé dans l'église Saint-Remy-des-Quinze-Vingts de la rue Saint-Honoré, ainsi que plusieurs membres de sa famille. On y déposa, en 1616, le cœur de son fils, le cardinal Pierre, évêque de Paris. En 1905, on retrouva dans la crypte de la chapelle des Mousquetaires noirs qui, depuis 1870, sert d'église à l'hospice des Aveugles, transféré rue de Charenton, des pierres tombales et deux pleureuses, qui faisaient partie du monument des Gondy. La perfection de l'œuvre; la situation élevée d'une famille qui compta un maréchal de France, deux évêques de Paris, deux généraux des galères; la place occupée par ce mausolée, dans le cœur d'un sanctuaire que fréquentaient le roi et la cour; les usages des Gondy qui, à la même époque, demandèrent à Barthélemy Prieur deux monuments fastueux : tout fait supposer que les pleu-



reuses sont l'œuvre, sinon du même Barthélemy Prieur, au moins d'un artiste de talent.

La séance est levée à 4 heures et demie.

*Le Secrétaire de la Section d'archéologie,*

**Maurice PROU,**

Membre du Comité.

## SÉANCE DU VENDREDI 17 AVRIL 1914.

MATIN.

---

PRÉSIDENCE DE M. LE D<sup>r</sup> CAPITAN.

Sont désignés comme assesseurs : M. BEAUPRÉ, membre de l'Académie Stanislas, de Nancy, et M. FERRAND, ancien président de la Société de statistique de l'Isère, correspondant du Ministère.

M. ANTHEAUME, président de la Société d'histoire et d'archéologie de l'arrondissement de Provins, entretient le Congrès d'un monument mégalithique sis sur le territoire des Marets (Seine-et-Marne). En défrichant une réserve boisée, on découvrit les ruines d'une allée couverte dont il ne reste que la dernière chambre et les débris d'une série de supports. La restauration en a été faite très soigneusement par la Société d'histoire et d'archéologie de Provins. Ce monument ainsi restitué est fort important, car c'est le seul qui existe dans le département de Seine-et-Marne.

M. VAUVILLÉ présente quelques observations.

M. LE PRÉSIDENT félicite la Société de Provins et son président des peines qu'ils ont prises pour assurer la conservation d'un monument aussi intéressant, et de l'exemple qu'ils ont ainsi donné aux sociétés archéologiques.

M<sup>me</sup> BARNETT, membre de la Société des américanistes, lit un mémoire sur les outils d'usage, en silex, du Grand-Pressigny (Indre-et-Loire). A côté de l'outillage très important des fabricants de grandes lames en silex des ateliers néolithiques du Grand-Pressigny, on peut recueillir un grand nombre de silex taillés, dont certains sont des objets ayant les types ordinaires des stations néolithiques. Ce sont des outils bien retouchés; mais les autres, les plus nombreux, sont des éclats façonnés par un travail rudimentaire et abandonnés après un court usage. M<sup>me</sup> Barnett a pu, par

l'examen de plus de 3,000 pièces, y reconnaître 8 types bien caractérisés, avec sous-types, qu'elle décrit dans sa communication. Deux de ces types, l'outil à bec et la lame-enclume ou retouchoir, sont nouveaux.

M. LE PRÉSIDENT fait ressortir l'intérêt de la communication de M<sup>me</sup> BARNETT, qui montre combien il serait utile de rechercher et de recueillir, outre les pièces de luxe, les outils d'usage courant.

M<sup>lle</sup> Augusta HURE, membre la Société géologique de France et de la Société des sciences de l'Yonne, à Sens, lit un mémoire sur l'abri préhistorique de Mâlay-le-Petit, près de Sens (Yonne), découvert au lieu-dit Millon, sur la rive droite de la Vanne. Il existe en cet endroit des blocs énormes de rochers formés de poulingues et de grès. Plusieurs de ces rochers constituent de vrais surplombs recouvrant ainsi des sortes d'assez larges excavations. Celles-ci ont servi de lieu d'habitation à l'homme primitif durant l'époque du quaternaire supérieur. En effet, à une profondeur de 30 à 50 centimètres, M<sup>lle</sup> Hure a découvert une couche de silex taillés de 10 à 20 centimètres d'épaisseur, sans trace de faune. L'étude de cette industrie très bien retouchée a permis de distinguer de nombreuses formes. Les burins de types variés y sont très abondants; on rencontre des perçoirs très fins, des lames retouchées sur les deux bords ou seulement sur le dos, des grattoirs sur extrémité de lames ou de type caréné, de très petits outils finement retailés, etc.

L'auteur pense qu'il s'agit là d'habitats remontant à l'époque aurignacienne et ayant été également occupés au début du solutréen.

M. LE PRÉSIDENT félicite M<sup>lle</sup> Hure d'avoir mis en lumière une station d'une époque dont aucun témoin n'avait été jusqu'ici signalé dans le pays sénonais.

M. LE PRÉSIDENT rend compte d'une notice de M. l'abbé LABRIE, à Frontenac (Gironde), sur la caverne préhistorique de Fontarnaud à Lugasson (Gironde). Située juste sous le village de Fontarnaud, cette belle caverne renferme dans les couches les plus profondes des débris d'*ursus arctos*. Au-dessus, une couche importante renfermant une belle industrie du magdalénien supérieur avec burins, grattoirs-burins, petites lames finement retouchées. Les aiguilles



en os, les harpons à un ou deux rangs de barbelures, les poinçons, lissoirs et sagaies et quelques intéressantes gravures, enfin une curieuse pièce en corne de cerf à trois dents, un fendeur en corne pour osier, de nombreuses pendeloques complètent ce très curieux outillage magdalénien évolué. A citer spécialement de nombreux spécimens d'ocre rouge, jaune et violet et de manganèse qui servaient aux peintres magdaléniens. Parmi les animaux, il faut noter l'abondance du *saïga*, qui ne vit plus que dans l'extrême Nord sibérien. Quelques foyers et sépultures néolithiques susjacentes renfermaient une intéressante céramique. A noter également des débris céramiques de l'époque du bronze et aussi de l'époque gallo-romaine dans les couches les plus superficielles.

M. Henri FERRAND, correspondant du Ministère, ancien président de l'Académie delphinale à Grenoble, présente une communication sur les *Inscriptions et sculptures du val des Merveilles*, près du col de Tende.

Il précise d'abord l'emplacement de ces gravures rupestres, que de récents travaux d'un savant anglais, M. Clarence Bicknell, ont constatées sur les flancs du mont Bego. Elles étaient signalées depuis 1650 dans le val d'Enfer, aux abords des deux lacs des Merveilles, et cette étroite localisation avait pu servir de base à certaines interprétations. Mais les travaux de l'explorateur, qui a consacré treize années à leur recherche, ont démontré qu'elles s'étendaient dans les divers vallons qui sillonnent les flancs du mont Bego, val Vallaurretta, val Fontanalba, val Valmasca, etc.

M. Ferrand projette un certain nombre de clichés positifs, d'après les photographies et les estampages de M. Bicknell. Il nous montre ces vastes étendues rocheuses d'une composition spéciale qui ont permis aux graveurs d'inciser une couche mince rougeâtre pour faire apparaître les traits de leur œuvre sur le schiste gris qui constitue la masse sousjacente. Les roches ainsi travaillées se trouvent à une altitude variant de 2,200 à 2,600 mètres au-dessus du niveau de la mer, et sont par conséquent recouvertes de neige pendant la plus grande partie de l'année. Cette région désertique n'est fréquentée que par quelques rares bergers ou chasseurs; aussi a-t-elle été rarement l'objet d'un examen rationnel et approfondi.

M. Bicknell estime à 12,000 en chiffres ronds le nombre de ces gravures, et il en a photographié ou estampé environ 8,000. L'en-

semble de ses recherches lui a permis de répartir ces figures en quatre classes : 1° animaux; 2° armes et outils; 3° figures géométriques; 4° signes indistincts.

Certaines armes et certains outils, très reconnaissables, se rapportent à l'âge de transition entre l'époque de la pierre polie et celle du bronze. C'est donc à cette période que doivent se reporter les gravures, car il est évident que leurs auteurs n'ont pu représenter que des objets usuels.

Le but de ces gravures paraît devoir être rapporté à un rite religieux qui aurait amené en une sorte de pèlerinage sur le mont Bego les populations ligures ou préligures qui habitaient les vallées avoisinantes. Une très curieuse photographie de M. Bicknell montre que le signe le plus fréquemment gravé est l'aspect qu'un laboureur, sa charrue et ses bœufs, présente lorsqu'il est vu d'un lieu élevé. La gravure avait sans doute pour but de consacrer à une divinité les outils aratoires, animaux domestiques, armes ou biens du pèlerin.

Ces témoignages fort curieux des usages de nos lointains ancêtres ont été conservés par la situation difficilement accessible des lieux auxquels ils avaient été confiés. Cette communication a été accompagnée de projections de photographies.

M. GABILLAUD, instituteur à Moulins (Deux-Sèvres), communique au Congrès un grand nombre d'outils de silex que lui et ses élèves, qu'il a su intéresser aux recherches d'archéologie préhistorique, ont recueillis à la surface du sol et qui appartiennent à différents niveaux paléolithiques et néolithiques : cinq pointes du type acheuléen, quatre des types moustérien et aurignacien, deux burins en bec de flûte d'aspect magdalénien. Il appelle l'attention sur une série de pointes de quartz blanc veiné de rouge, retaillées, de type acheuléen; elles sont analogues à celles du musée de Saint-Germain provenant des alluvions de la Sausse et de la Seillonne (Haute-Garonne).

M. Gabillaud présente un grand nombre de silex des époques tardenoisienne et robenhausienne : dix petits tranchets ou pointes de flèches à tranchant transversal, de l'industrie microlithique; des poinçons; des perceurs délicatement retouchés; des grattoirs discoïdes, etc. La fin du néolithique a donné des pendeloques de quartzite, de diorite et de schiste.

Enfin, l'âge du bronze est représenté par deux haches à bords droits et des fusaïoles de terre cuite.

Une discussion s'engage entre M<sup>lle</sup> Hure, MM. Françon, Musset et Gabillaud.

M. LE PRÉSIDENT signale particulièrement, parmi les objets présentés par M. Gabillaud, de petits galets de quartz usés sur l'une de leurs faces, et dont d'autres exemplaires ont été déjà signalés par M. Béraud dans cette région.

M. AUDOLLENT, professeur à l'Université de Clermont, membre non résidant du Comité, attire l'attention du Congrès sur une momie découverte en 1756 sur le territoire de la commune de Martres-d'Artières (Puy-de-Dôme) et conservée aujourd'hui au laboratoire d'anthropologie du Muséum d'histoire naturelle de Paris. Cette trouvaille attira l'attention des savants du XVIII<sup>e</sup> siècle, surtout de Daubanton, qui lui attribua une très grande importance. Elle est décrite dans de nombreux documents contemporains, en particulier dans une série de pièces manuscrites conservées soit au Muséum, soit à la bibliothèque de Clermont-Ferrand. Il y aurait intérêt à les réunir dans une publication qui formerait le dossier de la momie.

A quelle époque appartient ce corps? D'après les caractères du tombeau qui le contenait, on peut penser aux premiers siècles de l'ère chrétienne, sans pourtant qu'on soit en mesure d'en fournir des preuves formelles. En tout cas il est remarquable qu'une momie, si habilement préparée, ait été trouvée dans le centre de la France, à quelque date qu'il faille l'attribuer. D'autre part il importe de distinguer nettement ce cas de préservation extraordinaire de ceux qui ont été précédemment signalés dans le voisinage, à Martres-de-Veyre. Dans cette dernière localité la conservation est toute fortuite et due probablement au terrain; à Martres-d'Artières elle est intentionnelle et due aux procédés d'embaumement.

M. le D<sup>r</sup> CAPITAN entretient le Congrès des pierres à sacrifice de la Gaule ancienne. Il paraît utile de reprendre les études faites sur les mégalithes et de chercher à les classer chronologiquement et aussi ethnologiquement. D'autre part, il y aurait peut-être lieu de rechercher d'autres types de mégalithes différents des types classiques. Telles pourraient être les pierres à sacrifice, dont on a tant



abusé autrefois et qui de nos jours sont tombées dans le plus complet discrédit. Il serait utile de reprendre la question. L'usage des sacrifices humains ou autres a été assez répandu dans la Gaule antique pour qu'il paraisse possible de trouver les emplacements où certains ont existé. Le Dr Capitan attire d'une façon particulière l'attention des congressistes sur ce point et il montre, comme exemple, quelques projections de deux pierres à sacrifice très vraisemblables, l'une près d'Arles et l'autre dans le Nord de l'Espagne, découvertes par le marquis de Gerralbo dans ses fouilles remarquables d'Arcobriga.

La séance est levée à midi un quart.

*Le Secrétaire de la Section d'archéologie,*

**Maurice PROU,**

Membre du Comité.

## SÉANCE GÉNÉRALE DE CLÔTURE

DU SAMEDI 18 AVRIL 1914.

---

La séance générale de clôture du 52<sup>e</sup> Congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements a eu lieu le samedi 18 avril, à 2 heures, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de M. Bienvenu-Martin, Garde des sceaux, Ministre de la Justice.

Le Ministre avait à sa droite : MM. Cordier, membre de l'Institut, président du Congrès, Babelon, membre de l'Institut, de la Roncière et de Laborde, membres du Comité des travaux historiques et scientifiques; à sa gauche : MM. Héron de Villefosse, René Cagnat, Grandidier, Paul Meyer, membres de l'Institut et du Comité des travaux historiques et scientifiques. Avaient pris également place sur l'estrade : MM. Lemonnier, Maurice Prou, Rébelliau, membres de l'Institut et du Comité des travaux historiques et scientifiques; Debove, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine; Bompard, inspecteur général de l'Instruction publique; Lannay, inspecteur général des Ponts et Chaussées, Carvalho, directeur des études à l'Ecole polytechnique; Angot, Camille Bloch, le docteur Chervin, Dehérain, Deniker, G. Harmand, Marichal, Michon, Alfred Neymarck, Octave Noël, Poupardin, de Saint-Germain, membres du Comité des travaux historiques et scientifiques; Selniléer, chef adjoint au cabinet du Garde des sceaux; Dounet, attaché au cabinet du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts; G. de Bar, chef du bureau des Sociétés savantes; L.-F. Sauvage, secrétaire de la Direction de l'Enseignement supérieur.

Aux premiers rangs de l'hémicycle, on remarquait : MM. Chantre, Chauvigné, Espérandieu et Pasquier, membres non résidents du

Comité des travaux historiques et scientifiques; Vidier, inspecteur général des bibliothèques et archives; E. Belloc, Béranger, le colonel Montlezun, correspondant honoraire du Ministère; le docteur Epery, correspondant du Ministère, et des délégués des Sociétés savantes auxquels s'était jointe une nombreuse assistance.

La musique de la garde républicaine prêtait son concours à la cérémonie.

M. LE GARDE DES Sceaux ouvre la séance et donne la parole à M. de la Roncière, qui prononce un discours sur « Le vrai crime du surintendant Fouquet ».

M. LE GARDE DES Sceaux prend ensuite la parole en ces termes :

« MESSIEURS,

« Vous regrettez certainement que les circonstances vous privent du plaisir d'entendre aujourd'hui la voix éloquente de M. le Ministre de l'Instruction publique. Mon collègue eût été heureux de prendre part à cette solennité, mais, retenu loin de Paris par des devoirs d'un autre ordre, il m'a demandé de le suppléer. Je me félicite de ce que l'intérim dont je suis chargé me procure l'agréable mission de vous apporter le salut cordial du gouvernement de la République. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que je la remplis et je n'ai garde d'oublier que j'ai eu le grand honneur de présider la séance de clôture d'un de vos plus importants congrès, celui qui s'est tenu à Alger en 1905. Si je rappelle ce souvenir, c'est pour vous montrer que depuis longtemps je connais la valeur de vos travaux et que j'ai pu constater les titres qu'ils vous créent à la reconnaissance publique.

« Vous représentez plus qu'une tradition déjà longue; vous êtes une institution vraiment nationale dont notre pays a le droit de s'enorgueillir. Et c'est un spectacle à la fois significatif et réconfortant que celui de ces assises périodiques où l'on voit les délégués des diverses régions de la France venant échanger leurs idées, exposer les résultats de leurs patientes études et les soumettre à l'épreuve de la discussion, sans autre souci que celui de la vérité, sans autre mobile que l'amour désintéressé de la science.

« L'intérêt de vos sessions augmente d'année en année. Le prin-



cipe de liberté qui est à la base de leur organisation n'est pas la moindre raison de leur fécondité.

« En vous rattachant au Comité des travaux historiques et scientifiques, l'administration a voulu uniquement vous assurer le bénéfice d'une direction expérimentée et amie, ainsi que le moyen de grouper vos efforts dispersés. Si elle a établi un lien entre vous, c'est pour faire l'union, non la contrainte, pour soutenir les initiatives, non pour les comprimer. Grâce à ce régime, votre œuvre s'est développée, votre vitalité s'est affirmée avec éclat, le cadre de votre action s'est élargi au point d'embrasser le domaine entier des connaissances humaines.

« Votre 52<sup>e</sup> Congrès n'a pas été moins brillant que ses devanciers. Les communications relatives à l'histoire locale et à l'archéologie gallo-romaine y ont occupé, comme d'ordinaire, une large place. Il faut louer la persistance passionnée avec laquelle tant de chercheurs s'y consacrent. La petite histoire prépare la grande. Depuis que les études historiques se sont en quelque sorte renouvelées, on sait mieux le parti que l'on peut tirer des inscriptions, des monnaies, des pièces d'archives qui ont une puissance pour ainsi dire évocatrice. Michelet ne sentait-il pas, à travers les parchemins jaunis, battre le cœur de la vieille France, et ne croyait-il pas en les compulsant la voir se lever vivante devant lui et lui racontant ses luttes, ses souffrances, ses misères et ses espoirs ?

« Fait singulier ! notre temps qu'on dit dominé par les préoccupations du moment est particulièrement avide de renseignements sur nos origines lointaines, sur la condition de nos ancêtres, sur les événements dont notre coin de terre familial a été le théâtre. Il y a là autre chose que l'effet d'une curiosité banale ou d'un engouement éphémère ; il y a là un hommage rendu au labeur des siècles et la manifestation plus ou moins consciente du sentiment de solidarité qui unit à travers les âges les enfants d'un même pays et qui est l'un des solides fondements du patriotisme.

« Dans votre section d'histoire moderne et contemporaine, vous avez entendu de substantiels mémoires dont plusieurs se rapportent à la période révolutionnaire. Ici, le sujet est tellement vaste et complexe, les sources d'information sont si abondantes, que nous aurons longtemps encore à apprendre sur cette grande époque ; nous avons d'autant plus le devoir de la connaître dans toutes les phases et jusque dans les détails de son développement, que la

Révolution nous a faits ce que nous sommes aussi bien dans l'ordre civil que dans l'ordre politique.

« Avec votre section des sciences économiques et sociales, on ne s'enferme plus dans le passé, on est dans le présent et on songe à l'avenir, afin de le rendre meilleur. Que de graves problèmes elle a abordés : le péril alcoolique, le développement de l'épargne populaire, la désertion des campagnes, les habitations à bon marché ! Sur ces sujets divers qui touchent de si près à la santé physique et morale de la race, à la prospérité économique du pays, vous avez recueilli des informations qui, par leur précision, sont des documents d'enquête, et vous avez indiqué en même temps les solutions qui vous paraissent efficaces. Vous l'avez fait non seulement avec la prudence et la méthode qui donnent tant d'intérêt à vos conclusions, mais avec cette largeur de vues qui conduit à une juste compréhension des rapports sociaux et des besoins de notre France démocratique. C'est surtout à cette partie de vos travaux que s'applique le mot de Sieyès : « Il est des sciences qui tiennent à l'âme autant qu'à l'esprit. »

« Votre section des sciences a montré une fois de plus qu'elle sait allier aux hautes spéculations où Laplace voyait « les délices des êtres pensants » les études pratiques qui ont pour but d'accroître le bien-être des populations ou de mieux utiliser les richesses naturelles de notre sol.

« Votre section de géographie vous a entraînés dans d'utiles excursions, les unes à travers notre beau pays de France où il reste encore des découvertes à faire, les autres dans les contrées lointaines ouvertes à notre action civilisatrice.

« Vous avez ainsi manifesté votre activité dans toutes les branches de la science, et tout en poursuivant ces recherches d'érudition qui ont été à l'origine l'objet principal de votre institution, vous avez montré que vous étiez des hommes de votre temps, que vous ne restiez pas étrangers aux questions qui l'agitent et que vous revendiquiez votre part de collaboration aux œuvres de progrès général.

« Mais le rôle bienfaisant des sociétés savantes ne réside pas seulement dans les travaux qu'elles produisent à chacune de leurs sessions. Ces sociétés nous rendent l'inappréciable service d'entretenir et de répandre à travers nos provinces le goût des choses de l'esprit, le culte des lettres, des sciences et des arts. Il ne faut pas que toute la vie intellectuelle de notre pays soit attirée et comme

drainée vers Paris; autrement la France, pour employer l'image de Renan, présenterait à côté d'un centre brillant et lumineux de vastes « zones d'ombre » qui seraient comme les marques de notre décadence. Il importe qu'il existe dans les diverses parties du territoire de nombreux foyers où se conserve la flamme sacrée. Il y va de l'intérêt de Paris lui-même qui ne tarderait pas à s'appauvrir et à s'anémier, si la sève provinciale qui en grande partie l'alimente devenait moins abondante ou moins riche.

« Les sociétés savantes, auxiliaires et émules de nos universités, concourent à la mission décentralisatrice dont celles-ci ont reçu la charge. Entre les unes et les autres il s'est établi un mouvement continu de pénétration réciproque; les unes et les autres se partagent l'honneur d'être les gardiennes de la haute culture.

« MESSIEURS,

« Depuis votre dernière session, la mort a cruellement atteint le Comité des travaux historiques et j'ai le pénible devoir de rappeler les pertes qu'il a éprouvées. C'est d'abord Esmein qui fut à la fois professeur à la Faculté de droit de Paris, à l'École pratique des hautes études et à l'École des sciences politiques, membre de l'Institut et du Conseil supérieur de l'Instruction publique; l'énumération de ses titres suffit à indiquer le labeur écrasant sous le poids duquel Esmein a fini par succomber, car dans chacune de ses fonctions il apportait la même conscience scrupuleuse et la même ardeur. Il s'était adonné de préférence à l'étude du droit français, du droit canon et du droit constitutionnel, et il avait acquis dans ces matières une très grande autorité qu'il devait à l'étendue de ses connaissances, à la profondeur de ses vues, à la sûreté de sa critique prudente, sincère et perspicace.

« Louis Passy, qui fut membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques, partagea sa longue et honorable carrière entre l'administration, la politique, les questions historiques et l'agriculture, et il sut dans ces domaines si divers faire apprécier la distinction de son esprit ouvert et avisé, les qualités de sa nature bienveillante et droite.

« Albert Babeau, qui appartenait à la même Académie, s'est consacré à des recherches sur la vie de province au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, et il en publia les résultats dans de nombreux ouvrages fort estimés, où il présente en traits saisissants le tableau des



mœurs, des habitudes de l'état social de la bourgeoisie et des populations rurales dans cette période de notre histoire,

« Charles Tranchant sut trouver, au milieu des hauts emplois administratifs dont il fut investi, le temps de collaborer activement aux travaux du Comité; il fut vice-président, puis président honoraire d'une de ses sections et il traita avec une rare compétence les questions d'économie sociale.

« Le professeur Ducrocq enseigna longtemps à la Faculté de droit de Poitiers, puis à celle de Paris, le droit administratif sur lequel il a écrit des ouvrages qui sont classiques. Par son talent de juriconsulte, par la pénétration de son esprit, il a puissamment contribué au progrès des études dans cette branche du droit devenue si importante aujourd'hui. Il fut en même temps un économiste de valeur et c'est surtout en cette qualité qu'il s'est fait remarquer dans vos congrès.

« Fernand Foureau fut un de nos grands explorateurs africains; après de fréquents voyages dans le Sud algérien, il exécuta dans des régions du Sahara, la plupart inconnues avant lui, neuf missions successives, au cours desquelles il amassa beaucoup de documents précieux, puis, en 1898-1900, il dirigea la mémorable mission saharienne connue sous le nom de mission Foureau-Lamy, dont les résultats furent considérables, puisqu'elle assura la jonction de nos possessions de l'Algérie, du Sénégal et du Congo. Foureau a rendu à la colonisation française d'incalculables services en même temps qu'il servit la science par les nombreuses observations qu'il recueillit au cours de ses explorations.

« Le Comité a également à déplorer la perte :

« De Trutat, ancien conservateur du Musée d'histoire naturelle de Toulouse, membre non résidant; de Chavanon, archiviste départemental honoraire; de Chevreux, inspecteur général des archives; du pasteur Dannreuter, de Bar-le-Duc, correspondants du Ministère.

« Nous leur adressons à tous l'hommage de nos regrets, mais à la tristesse causée par leur disparition se mêle la pensée qu'ils ont laissé un exemple à imiter et une œuvre à poursuivre. Ces bons citoyens ont fait leur tâche, accomplissons la nôtre; quant à vous, Messieurs, vous continuerez à enrichir notre glorieux patrimoine et à soutenir dans le monde le grand renom de la science française. »

La parole est ensuite donnée à M. G. DE BAR, chef du bureau des Sociétés savantes, pour la lecture des arrêtés ministériels portant nomination, à l'occasion du Congrès, d'officiers de l'Instruction publique et d'officiers d'Académie.

Sont nommés <sup>(1)</sup> :

*Officiers de l'Instruction publique.*

MM. BERTRAND (Émile-Gustave), membre de la Société des arts et des sciences de Carcassonne.

BERTRAND (François), conservateur adjoint du musée de Philippeville.

BOCQUET (Louis-Edmond), membre de la Société des antiquaires de Picardie et de la Société académique de Saint-Quentin, à Tugny-et-Pont (Aisne).

CHARLET (Charles-Marie-Louis), chef de bataillon au 3<sup>e</sup> zouaves : travaux topographiques.

COINCHOT (Frédéric-Antoine), chef dessinateur au Service géographique de l'armée, collaborateur à la carte archéologique de Tunisie.

DE CRESOLLES (Victor-Marie-Angé-Désiré), inspecteur des fouilles archéologiques de Djemila (Algérie).

DIDIÉE (Joseph-Charles), membre de l'Académie de Vaucluse, sous-ingénieur des Ponts et Chaussées, à Avignon (Vaucluse).

DUINE (François-Marie), membre de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine, à Rennes.

ESQUIEU (Louis-Étienne-Joseph), membre de la Société académique de Brest et de l'Association artistique et littéraire de Bretagne, à Rennes.

FILLIOZAT (Marius-Antoine-Louis), correspondant du Ministère de l'Instruction publique, à Vendôme (Loir-et-Cher).

LAMOTTE (Achille-Edmond), chef d'escadron d'artillerie de la section de géodésie du Service géographique de l'armée.

MASSON (Adolphe-Alfred), officier d'administration principal du génie, détaché au Service géographique de l'armée.

MOURRON (Edmond-Auguste-Jean), membre de l'Académie du Var, à Toulon.

(1) Nous ne donnons ici que les nominations qui intéressent les Sections d'archéologie et d'histoire.

*Officiers d'Académie.*

- MM. ARDAILLON (Edmond-Jean), capitaine d'artillerie, hors cadres, aux affaires indigènes, à Alger.
- AUZIMOUR (Bernard), archéologue, médecin de l'hôpital civil d'Aïn-Témouchent (Algérie).
- BARRAL (Joseph-Marius), capitaine au 86<sup>e</sup> régiment d'infanterie, détaché au Service géographique de l'armée : travaux cartographiques.
- BERNADET (Antoine-Robert), membre de la Société d'anthropologie de Paris, à Paris.
- BERTOLEAUD (Eugène-Samuel), dessinateur au Service géographique de l'armée.
- BIGOT (Léon-Théodore), à Réménauville (Meurthe-et-Moselle) : études d'histoire locale.
- BOIZE (René-Hervé-Charles), lieutenant à la compagnie saharienne du Tidikelt, à In-Salah (Algérie).
- BOSCO (Joseph), correspondant du Ministère de l'Instruction publique, membre de la Société archéologique du département de Constantine et de l'Académie d'Hippone, à Constantine.
- BRUNEL (Clovis), correspondant du Ministère de l'Instruction publique, membre de la Société des antiquaires de Picardie, archiviste de la Vienne, à Poitiers.
- CARRÈRE (Lucien-Jean-Marie), capitaine au 3<sup>e</sup> régiment d'infanterie, à Hyères (Var) : recherches archéologiques.
- CHATTON (Joseph-Edmond), membre de la Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain, à Sornéville (Meurthe-et-Moselle).
- CLOUZOT (Étienne), membre de la Société de l'École nationale des chartes, à Paris.
- CROUZEL (Jean), membre de la Société historique et archéologique du Périgord, aux Eyzies-de-Tayac (Dordogne).
- DECORI (Ange), directeur des fouilles archéologiques de Lambèse (Algérie).
- DEPOMMIER (Fernand-Auguste), lieutenant à la compagnie saharienne du Tidikelt, à In-Salah : travaux topographiques.
- DÉSIRÉ (Henri-Pierre-Fernand), adjudant à la compagnie saharienne du Tidikelt, à In-Salah : travaux topographiques.
- DROUART (Armand-Louis-Désiré), membre de la Société polymathique du Morbihan, à Surzur (Morbihan).
- DUGOURD (Henri-Nicolas), artiste principal au Service géographique de l'armée : collaborateur de la carte archéologique de Tunisie.



MM. FORET (Charles-Marie), membre de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc.

GAUGAIN (Louis-Émile-Auguste), artiste principal au Service géographique de l'armée : travaux cartographiques.

GAUTIER (Pierre), correspondant du Ministère de l'Instruction publique, membre de la Société d'histoire, d'archéologie et des beaux-arts de Chaumont, archiviste de la Haute-Marne.

GAUTIER (Prosper), sous-lieutenant au 1<sup>er</sup> régiment de tirailleurs algériens à Blida : travaux topographiques.

GEBELIN (François), membre de la Société de l'École nationale des chartes, bibliothécaire de la ville de Bordeaux.

LABRIE (Jean), membre de la Société préhistorique française, de la Société linnéenne de Bordeaux et de la Société archéologique de Bordeaux.

LAGOUBIE (Joseph-Martin), capitaine au 21<sup>e</sup> bataillon de chasseurs, détaché au Service géographique de l'armée : campagnes topographiques.

LATAPIE (Marius), membre correspondant de la Société archéologique du département de Constantine, de l'Académie d'Hippone et de la Société préhistorique française, à Ivry-sur-Seine.

MARÉCHAL (Joseph-Auguste), officier d'administration de 1<sup>re</sup> classe du génie, détaché au Service géographique, à Douarnenez.

MARSILLE (Louis-Auguste-Marie), membre de la Société polymathique du Morbihan, membre de la Société des sciences naturelles de l'Ouest de la France, au château de Lacombe (Morbihan).

MIGEON (Achille), artiste principal au Service géographique de l'armée : collaboration à la carte archéologique de Tunisie.

MONTAVON (Paul), membre de l'Association générale des chimistes de l'industrie textile, à Paris.

PARRÈS (Joseph-Henri), correspondant du Ministère de l'Instruction publique, conservateur du musée d'Aumale (Algérie).

PENEL (Pierre-Charles-Joseph), capitaine à l'état-major particulier de l'artillerie, détaché au Service géographique de l'armée : nombreuses opérations géodésiques.

PEYRIN (Manuel-Roger), lieutenant au 2<sup>e</sup> bataillon de tirailleurs sénégalais.

PHILIPPE (Joseph-Albert), membre de la Société normande d'études préhistoriques à Breuilpont (Eure).

QUECHON (Charles-Henri), officier d'administration de 1<sup>re</sup> classe du génie, détaché au Service géographique de l'armée : travaux topographiques.

REDOUX (Jean-Marie), artiste principal au Service géographique de l'armée : collaboration à la carte géologique de Tunisie.

MM. DE SAILLAN (Henri-Camille), conservateur du musée de Djemila (Algérie).

SIMON (Eugène-Henry), membre de la Société d'anthropologie, à Paris.

THOMAS (Fernand-Simon), membre de la Société archéologique de Bordeaux et de la Société des archives historiques de la Gironde, à Bordeaux.

TOURNIER (Alfred), membre de la Société de géographie et d'archéologie de la province d'Oran (Algérie).

VERRIER (Georges), membre de la Société des sciences historiques et naturelles de Semur (Côte-d'Or).

AU TITRE ÉTRANGER.

*Officiers de l'Instruction publique.*

MM. BARUÉ (Gaston-Henri-Jean-René), contrôleur civil de Tala (Tunisie) : recherches épigraphiques.

EN NIGRO (Si Mohammed ben Sliman), architecte, aîné des architectes de Tunis.

MOURGNOT (Paul), ingénieur adjoint à la Direction générale des travaux publics à Tunis : relevé des villes antiques de Gigthis et de Dougga.

*Officiers d'Académie.*

MM. GAUGEAT (Henri-Armand-Virgile), capitaine détaché au Service géographique de l'armée à Casablanca (Maroc) : recherches archéologiques en Algérie et en Tunisie.

GRESSE (Roger-Pierre-Maxime), conducteur adjoint des Ponts et Chaussées à Sousse (Tunisie) : recherches archéologiques à Bir-el-Adine.

LECOCQ (Pierre-Jules-Alexandre), lieutenant détaché au Service des affaires indigènes à Tunis : explorations archéologiques.

TERSAG (Louis-Jean-Baptiste), conducteur des Ponts et Chaussées à Souk-el-Arba : collaboration aux recherches archéologiques dans les ruines de Bulla-Regia.

La séance est levée à 3 heures et demie.

*Le Secrétaire de la Section d'archéologie,*

Maurice PROU,

Membre du Comité.

20 AVRIL 1914.

---

SÉANCE DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

---

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT présente les excuses de M. le comte Durrieu empêché d'assister à la séance.

M. LE SECRÉTAIRE donne lecture de la correspondance :

M. Jules Beaupré, membre non résidant du Comité, envoie un mémoire concernant les enceintes anciennes de l'Est, et spécialement l'enceinte de Thelod (Meurthe-et-Moselle). — Renvoi à M. le Dr Capitan.

M. de Lisle du Dreneuc, correspondant du Ministère, à Nantes, envoie une note sur des haches celtiques de plomb, découvertes en Morbihan. — Renvoi à M. le Dr Capitan.

M. Rogatien Le Nail, architecte à Lyon, adresse au Comité une lettre sur les fouilles de Fourvière. — Renvoi à M. Héron de Villefosse.

M. Ulysse Rouchon, correspondant du Ministère, au Puy-en-Velay, envoie la copie d'un inventaire des bijoux d'une bourgeoise du Puy-en-Velay du xvi<sup>e</sup> siècle. — Renvoi à M. Stein.



M. Salomon, de Bapaume, envoie une note sur les « muches » d'Hermies (Pas-de-Calais). — Renvoi à M. Salomon Reinach.

Sont déposés sur le bureau les ouvrages suivants, offerts au Comité par leurs auteurs :

*La date de la construction du château du Roi à Saint-Émilion*, par M. René Fage, membre non résidant du Comité;

*Premiers essais de sculpture de l'homme préhistorique*, par M. Isaïe Dharvent.

Ces ouvrages seront déposés à la Bibliothèque nationale, et des remerciements seront adressés aux auteurs.

M. Gaston DE BAR, chef du bureau des Travaux historiques, fait part à la Section des mesures prises par l'Administration, conformément à l'avis de la Section d'archéologie et de la Commission centrale, pour assurer la conservation en France des antiquités découvertes dans les fouilles subventionnées par le Ministère.

M. le Dr CAPITAN lit un rapport sur les recherches de M. Guénin, correspondant du Ministère, à Brest, concernant les menhirs bretons :

« Depuis plusieurs années, M. Guénin étudie les menhirs de plusieurs départements : Finistère, Morbihan, Côtes-du-Nord surtout. Avec une patience, une persévérance et un soin remarquables, il va sur place, recherche ces monuments dont beaucoup ont disparu et dont plusieurs sont encore inconnus. Il en fait des relevés fort exacts, les étudie à tous les points de vue et a pu ainsi constituer déjà des dossiers fort importants dont l'analyse apporte certainement des données nouvelles sur l'âge, la signification, le rôle de ces monuments encore fort mal connus à ce point de vue. Ils remontent en effet à des époques diverses et ont des destinations certainement différentes. La classification doit donc en être tentée. Mais ceci ne peut se faire que par une étude minutieuse sur place : ce qui n'est pas sans être fort compliqué. Or c'est ce qu'exécute M. Guénin avec tout le soin que nous avons dit. Il y a donc lieu de le féliciter de son zèle scientifique et de la méthode qu'il suit dans ses travaux, comme aussi de le remercier de faire con-

naître très régulièrement au Comité les résultats détaillés de ses observations qui constituent déjà un ensemble fort intéressant. »

M. JULLIAN lit le rapport suivant sur une demande de subvention formée par M. Bout de Charlemont, afin de poursuivre des fouilles à Marseille-Veyre :

« Je propose d'accorder à M. Bout de Charlemont la même subvention que l'an dernier, à l'effet de continuer ses fouilles dans les massifs de Marseille-Veyre et de Carpiagne. Sa dernière campagne, effectuée en particulier auprès de la Fontaine d'Ivoire, chère aux Marseillais, a amené des résultats qui, sans être considérables, offrent un certain intérêt. Il s'agit, là où il a fouillé, de lieux de pèlerinage ou de réunion fréquentés de tout temps par les gens de la grande ville voisine. Cela a dû amener quantité de débris de tout genre, et notamment de ces tessons de poteries qui sont un peu l'équivalent, pour les temps classiques, des « débris de cuisine » de l'époque préhistorique. Beaucoup de tessons découverts par M. de Charlemont appartiennent certainement à l'époque grecque. Ce ne sont pas des œuvres de poterie fine, de céramique artistique. Mais cela me paraît les rendre plus intéressants encore. Une question importante, dans l'archéologie de Marseille phocéenne, est précisément celle de la poterie commune. Était-elle importée de Grèce ? Était-elle fabriquée sur place ? Marseille possédait-elle déjà ses ateliers de poterie qui, depuis le moyen âge, ont été célèbres en France et le sont aujourd'hui encore ? L'étude des fragments découverts par M. de Charlemont permettra peut-être de répondre à ces questions. » — Adopté.

M. Prou rend compte d'une lettre de M. Léon Coutil, correspondant du Ministère à Saint-Pierre-du-Vauvray (Eure) :

« M. Léon Coutil, qui nous avait précédemment signalé la découverte de sépultures mérovingiennes à Signy-l'Abbaye (Ardennes), nous envoie la photographie d'une fibule provenant de l'une de ces sépultures. C'est une fibule dite « à plateau ».

« Il y joint la photographie de fonts baptismaux qu'il a vus chez un marchand d'antiquités d'Evreux et qui proviendraient de Papillin (Jura). C'est une cuve de pierre, ronde, d'un diamètre de 0 m. 85 à la partie supérieure et de 0 m. 60 à la base. Le pourtour est

orné de quatre têtes d'assez fort relief, grossièrement sculptées, interrompant la moulure qui encercle la cuve au bord supérieur et formant mascarons. Sur la panse se déroulent des rinceaux entremêlés de serpents dont l'un menace un petit personnage, dressé au-dessus d'une sorte de dragon; on remarque aussi un oiseau, le tout d'un dessin enfantin. C'est là une œuvre d'un travail grossier, sans caractère, dont la barbarie indique moins l'époque que la maladresse de l'artisan. Mais on peut affirmer que ces fonts baptismaux n'appartiennent pas à l'époque carolingienne; ils ne sauraient être antérieurs à l'époque romane:»

Les photographies et la lettre de M. Coutil seront déposées aux archives du Comité, et des remerciements adressés à notre correspondant.

M. HERON DE VILLEFOSSE communique, de la part du colonel de Poitevin de Maureillan, une note annonçant qu'il a retrouvé et fait entrer au musée d'Hyères, dont il est le conservateur, plusieurs documents archéologiques découverts en 1864 par le duc de Luynes à Saint-Michel-de-Valbonne, et que l'on considérerait comme perdus.

« En 1864, le duc de Luynes fit fouiller l'ancienne chapelle de Saint-Michel-de-Valbonne située dans sa propriété de la vallée du Gapeau, près d'Hyères (Var). Parmi les nombreux vestiges exhumés figuraient :

« 1° Une mâchoire inférieure humaine conservée au Muséum de Paris à côté de celle du Moulin-Quignon;

« 2° Une grande pierre de grès bigarré de 2 m. 30 de haut, sorte de menhir orné de cinq têtes humaines, dont le moulage figure au musée de Saint-Germain;

« 3° Un autel votif en marbre blanc portant une inscription;

« 4° Un fragment d'inscription sur pierre paraissant se rapporter à la divinité mentionnée sur l'autel votif;

« 5° Enfin, des haches néolithiques, des fragments de poterie et des monnaies décrits dans une notice de Gory <sup>(1)</sup>.

« La plupart de ces pièces étaient considérées comme perdues; on estimait notamment que le menhir, l'autel et le fragment

<sup>(1)</sup> Notice sur les fouilles exécutées à la chapelle Saint-Michel de Valbonne, près Hyères (Var), par A. Gory; Paris, 1868, in-4°.



d'inscription avaient servi aux réparations exécutées au château après la mort du duc. L'endroit où ces documents étaient conservés du vivant du duc de Luynes avait été transformé, après sa mort, en magasin pour le bois et le charbon : c'est ce qui les sauva de la destruction.

« Autorisé par la marquise de Larcinty, écrit M. le colonel de Poitevin de Maureillan, j'ai retrouvé derrière un amoncellement de bois de chauffage le menhir, l'autel votif et le fragment d'inscription qui enrichissent aujourd'hui notre musée lapidaire d'Hyères. »

Le colonel de Poitevin de Maureillan rappelle ensuite que, dans une lettre adressée au duc de Luynes, Léon Renier avait proposé de lire le nom d'un dieu *Rudia[rîus]* sur les inscriptions mutilées de Saint-Michel-de-Valbonne. Depuis on s'est accordé à reconnaître sur ces deux textes le nom divin *Rudia[nus]* en s'appuyant sur deux inscriptions découvertes dans le département de la Drôme, à Saint-Étienne-de-Quint et à Rochefort-Sanson (ancien territoire des Voconces). Elles démontrent que *Rudianus* fut un des surnoms locaux du dieu Mars dans le pays des Voconces où il paraît avoir été la personnification d'une région appelée « Royans ». Il est possible qu'un dieu *Rudianus*, honoré dans la vallée du Gapeau, soit le même que le Mars *Rudianus* des Voconces <sup>(1)</sup>.

La séance est levée à 5 heures.

*Le Secrétaire de la Section d'archéologie,*

**Maurice PROU,**

Membre du Comité.

<sup>(1)</sup> Sur la question, cf. *Corpus inscr. lat.*, t. XII, n° 341, 381, 382, 1566 et 2204; *Revue épigraphique*, t. V, p. 25, n° 1541.

14 MAI 1914.

SÉANCE DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

PRÉSIDENTENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT annonce la mort d'un correspondant honoraire du Comité, le vicomte de Laugardière, ancien conseiller à la Cour d'appel de Bourges, président honoraire de la Société des Antiquaires du Centre.

C'est M. de Laugardière qui fit connaître et qui expliqua le premier, dans notre *Bulletin*<sup>(1)</sup>, les inscriptions gauloises de Genouilly (Cher) dont la plus importante est gravée partie en caractères latins, partie en caractères grecs.

Le Comité s'associe, dans cette triste circonstance, aux regrets de sa famille et de ses amis.

M. LE SECRÉTAIRE donne lecture de la correspondance :

M. l'abbé Poulaine, correspondant du Ministère à Voutenay, envoie une note sur les tumulus de Mailly-le-Château (Yonne). — Renvoi à M. le Dr Capitan.

M. le capitaine Caillaud adresse au Comité un mémoire sur un four de potier romain à Lezoux (Puy-de-Dôme). — Renvoi à M. Adrien Blanchet.

<sup>(1)</sup> *Bulletin archéologique*, 1894, p. 127 à 137.

M. Plancouard, correspondant du Ministère à Cléry-en-Vexin, envoie une note sur le cimetière mérovingien de Wy (Seine-et-Oise). — Renvoi à M. Prou.

Sont déposés sur le bureau les ouvrages suivants, offerts au Comité par leurs auteurs :

*L'industrie préhistorique sur les dunes du Médoc et l'âge des dunes*, par M. B. Saint-Jours;

*Une partie des pagi Madriacensis et Vilcassinus baignée par la Seine*, par M. Georges Poulain;

*Compte rendu des fouilles de Métreville (Eure)*, par le même;

*Résultat des fouilles effectuées dans un abri sous roche à Bonnières (Seine-et-Oise)*, par Henri Gadeau de Kerville et Georges Poulain, suivi d'un mémoire sur les ossements humains de l'abri de la Roche-Ga-lerne, par le Dr R. Verneau.

Ces ouvrages seront déposés à la Bibliothèque nationale, et des remerciements seront adressés aux auteurs.

M. le Dr CAPITAN rend compte d'une note de M. de Lisle du Dreneuc, correspondant honoraire du Ministère, conservateur-directeur du Musée archéologique de Nantes, touchant la découverte de haches de plomb à Kermarie, commune de Pleucadeuc (Morbihan).

Le Comité décide l'insertion de cette note dans le procès-verbal de la séance.

#### NOTE DE M. DE LISLE DU DRENEUC SUR DES HACHES DE PLOMB.

Il est peu naturel de fabriquer des haches avec un métal aussi mou que le plomb; aussi pourrait-on croire à un accident dans la fonte, un alliage défectueux; mais les trouvailles de haches de plomb sont trop fréquentes pour que l'on admette cette explication. Puis, ce qui démontre que l'on avait bien l'intention de remédier à l'insuffisance du métal par plus de solidité dans les parois de la hache, c'est qu'elles sont d'ordinaire plus épaisses que les haches de bronze. Pour cela, au lieu de placer entre les deux valves du moule le noyau ordinaire destiné à évider fortement la



hache, on en mettait un beaucoup plus faible; parfois même on le supprimait tout à fait, et la hache était fondue à plein métal.

Au mois de mai dernier, le fermier de Kermarie, commune de Pleu-  
cadeuc (Morbihan), découvrit, en labourant une pièce, à 100 mètres à l'est  
de l'étang de Gournava, des lingots de plomb. Le propriétaire, M. Émile  
Talvande, grand industriel de Nantes, eut l'amabilité de me prévenir de  
cette trouvaille et de me donner pour le Musée dix de ces haches.

La cachette était enfouie à peu de profondeur, et un simple labour amena  
à la surface du champ plusieurs de ces objets. Un valet de ferme fouilla à  
la pioche et recueillit une soixantaine de haches et de fragments de  
plomb.

Toutes ces haches sont à douilles carrées, avec bélière latérale. Comme  
celles que j'ai précédemment recueillies dans mes fouilles, elles étaient  
presque toujours déformées et tordues. Leur longueur est de 0 m. 12, une  
seule mesure 0 m. 07.

Une dizaine de lingots de plomb pur, de différentes formes, étaient mêlés  
à ces haches.

Le plomb est parfois légèrement allié de cuivre, dans une proportion  
variable. Plusieurs de ces haches sont bourrées de plomb.

Les autres cachettes de ce genre que j'ai relevées sont :

1° Haches de plomb de l'île d'Er, commune de Donges (Loire-Infé-  
rieure), près de la mine de plomb du Pont-du-Gué. Une hache pleine,  
recueillie par nous sur place en cet endroit, pèse 2 kilogr. 100;

2° Cachette de Branru, Saint-Dolay (Morbihan). J'ai exploré le sol où  
avaient été trouvées les premières de ces haches. Elles étaient enfouies à peu  
de profondeur, dans une cachette cylindrique bien régulière et qui avait été  
mise au jour par l'exploitation d'une carrière. Ces haches, au nombre de  
plus de cent d'après les ouvriers, sont à douille et mesurent environ 0 m. 12.  
J'en ai recueilli sur place une ne mesurant que 0 m. 065;

3° Cachette de Saint-Non, près de Guérande (Loire-Inférieure). En dé-  
frichant une lande, entre Saint-Non et Clis, on découvrit tout un lot de ces  
haches. Celle que j'ai eue par M. Méresse, propriétaire du terrain, mesure  
près de 0 m. 13, et ses parois ont 0 m. 004 d'épaisseur;

4° Cachette de Moëlan (Finistère). Près du dolmen de Kerlaurette sur la  
lande de Moëlan, on découvrit un lot de haches de plomb, à douille carrée  
mesurant environ 0 m. 125. Elles ont fait partie de la collection de M. H.  
Fournier, conseiller à la cour de Rennes.

Enfin une 5° cachette aurait été trouvée dans le Finistère à Penhoat,  
commune de Bannalec. Comme la hache de plomb que j'ai trouvée à l'île  
d'Er, ces haches étaient sans vide intérieur.

Les haches de plomb n'ont été recueillies qu'en Bretagne. Quant à leur  
destination, il est bien à présumer que c'étaient, suivant les circonstances,  
ou des haches votives ou des objets de troc, et probablement assez souvent

une forme commerciale des lingots de plomb. En tout cas, il s'agit là d'une découverte intéressante qu'il était bon d'enregistrer.

M. le Dr CAPITAN lit le rapport suivant sur un mémoire de M. Jules Beaupré, membre non résidant du Comité, intitulé : « Contribution à l'étude des enceintes de l'Est, l'enceinte de Thelod (Meurthe-et-Moselle) » :

« On connaît les belles recherches de l'auteur dans de nombreuses enceintes de l'Est et dans plusieurs groupes de tumulus de la même région, recherches qu'il a toujours communiquées au Comité dans des mémoires très soignés, accompagnés de plans et de photographies.

« Dans le présent travail, également illustré de plans et de photographies, il décrit une intéressante enceinte rectangulaire placée sur le bord d'un escarpement naturel d'où la vue s'étend au loin et située dans le bois communal de Thelod, à 455 mètres d'altitude. Cette enceinte mesure 40 mètres dans un sens et 115 dans l'autre; elle est limitée par un *vallum*, haut de 1 m. 60 à 1 m. 80 et large, à la base, de 5 mètres en moyenne, à l'extérieur duquel court un fossé profond de 1 mètre à 1 m. 50 et large d'environ 4 mètres.

« Sur les faces sud et ouest, un second fossé irrégulier a été creusé en avant du premier. L'auteur pense que celui-ci a été simplement destiné à fournir des matériaux pour compléter le *vallum* de ce côté, matériaux qui manquaient d'autre part, étant donné le peu d'épaisseur de terrain meuble existant à la surface du calcaire sur lequel repose le camp.

« L'auteur ne reconnaît à cette enceinte aucun caractère militaire. En effet, à l'un des angles existe un amas de pierrailles en forme d'éperon à peine large de 0 m. 80 à 1 mètre; près de l'autre angle se trouvait l'entrée. Or, en ces deux points, la disposition du *vallum* ne paraît nullement répondre aux nécessités d'une défense de l'ouvrage.

« De nombreux sondages dans cette enceinte n'ont donné aucun résultat à l'auteur, très habitué pourtant à ce genre de recherches. Il n'a pas trouvé le moindre objet ni le moindre fragment de poteries, et pas trace de foyers. L'auteur se rallie donc à l'hypothèse « d'une enceinte sacrée, monument dédié au culte solaire, fait à « l'image d'un *oppidum*, au moins dans ses grandes lignes, large-

«ment ouvert au soleil levant que l'on voyait, du sommet de la «falaise, apparaître chaque jour à l'horizon(?)».

«Non loin de cette enceinte, il en existe deux autres petites (enceinte de Saint-Thiébaud et enceinte du bois de Benney), à l'intérieur desquelles on n'a pas trouvé de traces de séjour de l'homme. Mais autour de l'enceinte de Saint-Thiébaud on recueille des instruments néolithiques de quartzite. Autour de l'enceinte de Thelod, en plein bois, les recherches sont fort difficiles. M. Beaupré n'a pu rencontrer que quelques mauvais silex et quelques fragments de poteries très grossières.

«À 21 mètres de l'angle nord-ouest de l'enceinte, l'auteur a trouvé, dans un ciste formé de pierres plates et ne mesurant que 0 m. 80 de côté, un fragment de fémur et un morceau de crâne humain. Contre l'entourage de pierres existait un gros éclat de silex taillé et un morceau de poterie grossière ornée de triangles formés de lignes parallèles inclinées entre lesquelles se trouvent des points, le tout ayant un aspect néolithique primitif.

«En tout cas, très sagement l'auteur considère qu'il faut attendre de nouvelles recherches avant de pouvoir se prononcer sur la nature et l'âge exact de cette enceinte qu'il croit antérieure aux débuts de la Tène.

«Il y a lieu, une fois de plus, de remercier M. Beaupré de communiquer si fréquemment ses intéressantes recherches au Comité et de lui en donner la primeur avant la publication *in extenso* qu'il en fait dans les revues locales, et de le féliciter également du soin et de l'exactitude qu'il apporte à ses fouilles et à leur exposé.» — Adopté.

M. Salomon REINACH lit un rapport sur une communication touchant les «muches» d'Hermies (Pas-de-Calais) :

«M. A. Salomon, conducteur des ponts et chaussées, appelle l'attention du Comité sur un vaste souterrain exploré par lui à Hermies (Pas-de-Calais). Creusé dans la craie, à 25 mètres au-dessous du sol, ce souterrain comprend 135 chambres rectangulaires, avec voûte en dôme, bordées de trois longues galeries avec voûtes surhaussées. Les cellules offrent des traces indiscutables d'habitation; elles ont dû servir d'abri à diverses reprises et étaient pourvues d'eau potable par un puits de 25 mètres de profondeur, creusé



dans une des cellules. M. Salomon a décrit ces *muches* — c'est le nom qu'elles portent — dans le *Bulletin de la Société préhistorique française* (27 novembre 1913); il en a inséré le plan dans cette notice, accompagné de vues photographiques et de coupes. Quelques poteries gallo-romaines du II<sup>e</sup> et du III<sup>e</sup> siècle, déterminées par M. Pilloy, ont été recueillies dans le remblai du puits; on peut donc croire que l'usage de ces souterrains date de cette époque, bien que les tessons mêlés à des débris de tout genre, notamment à des ossements d'animaux, aient pu aussi être introduits du dehors. »

M. Henri STEIN lit le rapport suivant sur l'inventaire des bijoux d'une bourgeoise du Puy en 1601, communiqué par M. Ulysse Rouchon :

« M. Ulysse Rouchon, correspondant du Ministère au Puy, a envoyé au Comité la copie de l'inventaire des bagues et bijoux d'une bourgeoise de la ville du Puy-en-Velay en 1601, retrouvé par lui dans les minutes du notaire Maurice Leblanc, aux archives départementales de la Haute-Loire. Ce document, assez court, comprend 27 objets dont la description est satisfaisante, mais on n'y trouve aucun objet sensationnel ou même sortant de l'ordinaire : aussi l'annotation est-elle totalement absente. Bien que cet inventaire soit relativement moderne, il peut offrir quelque intérêt pour permettre de déterminer le degré de bien-être ou, si l'on veut, de luxe personnel qu'atteignait une bourgeoise d'une de nos provinces les plus reculées. Il est vrai que le Puy fut longtemps un centre de fabrication d'objets d'orfèvrerie; on les cite dès 1295, et M. Rouchon a eu soin de donner à ce sujet, dans son introduction, quelques indications bibliographiques à quoi il faut ajouter deux articles publiés dans les comptes rendus du Congrès tenu au Puy en 1904 par la Société française d'archéologie. Il y aurait lieu, je crois, d'en tenir compte, l'un d'eux étant précisément une mise au point de tous les travaux antérieurs.

« A la réserve de ces observations, je propose au Comité l'insertion de ce texte dans le *Bulletin* <sup>(1)</sup>. » — Adopté.

M. HÉRON DE VILLEFOSSE rend compte d'une lettre de M. Rogatien Le Nail, de Lyon, touchant la découverte d'un théâtre romain à Fourvière.

(1) Voir plus loin, p. 556, le texte *in extenso* de cette communication.

M. Héron de Villefosse ne pourra faire de rapport définitif qu'après qu'il aura reçu communication des plans dont M. Le Nail a annoncé l'envoi.

La séance est levée à 5 heures.

*Le Secrétaire de la Section d'archéologie,*

**M. Prou,**

Membre du Comité.

15 JUIN 1914.

SÉANCE DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

MM. le comte Durrieu et Jullian s'excusent par lettre de ne pouvoir assister à la séance.

M. LE SECRÉTAIRE donne lecture de la correspondance :

M. Chenet, du Claon (Meuse), demande une subvention pour faire des fouilles dans divers ateliers céramiques de l'Argonne. — Renvoi à M. Adrien Blanchet.

M. l'abbé Poulaine, correspondant du Ministère, envoie la notice d'un vase antique trouvé dans un sarcophage. — Renvoi à M. Michon.

M. Terrade, de Noyon, envoie une note sur un cimetière gallo-romain à Noyon<sup>(1)</sup>. — Renvoi à M. Toutain.

M. Dumont-Reculé, de Vaumoise, adresse au Comité une lettre sur les prétendues catacombes chrétiennes de Champlieu (Oise) dont il a été question dans la séance du 10 novembre 1913. — Renvoi à M. Babelon.

<sup>(1)</sup> Voir plus loin, p. 475, le texte *in extenso* de cette communication.



M. Prou offre de la part de M. L. Germain de Maily, président d'honneur de la Société des naturalistes et archéologues du nord de la Meuse, une suite de notices concernant l'histoire et l'archéologie de la Lorraine :

*Une problématique façade de l'église de Sion-Vaudémont au XVII<sup>e</sup> siècle;*

*La prétendue origine lorraine d'Alfred de Musset;*

*Sur l'église Saint-Dagobert de Stenay;*

*L'inscription du tabernacle d'Avioth;*

*Étude de folk-lore : saint Langueur;*

*Sur les armoiries de François Bouwet, anobli en 1501;*

*Les différentes familles nobles du nom de La Ruelle, en Lorraine;*

*Les types iconographiques de l'Immaculée Conception à l'époque de la Renaissance;*

*Les armoiries du duc de Reichstadt;*

*Note sur les familles et les personnes qui ont porté les noms de Maily et de Montmédy jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle.*

Sont déposés sur le bureau les ouvrages suivants, offerts au Comité par leurs auteurs :

*L'atelier céramique gallo-romain du Pont-des-Rèmes*, par M. Chenet, de la Société archéologique champenoise;

*Anciacus, la ville d'Ancy*, par M. l'abbé Parat, correspondant du Ministère;

*Les deuils de l'archéologie dans l'Avallonnais*, par le même.

Ces ouvrages seront déposés à la Bibliothèque nationale, et des remerciements seront adressés aux auteurs.

M. Eugène Lefèvre-Pontalis est chargé d'un rapport sur un ouvrage pour lequel une souscription a été demandée à M. le Ministre de l'Instruction publique.

M. Adrien BLANCHET lit un rapport sur une communication de M. le capitaine Caillaud, membre de la Société des Antiquaires de Normandie, concernant un four de potier romain à Lezoux (Puy-de-Dôme) :

« M. le capitaine Caillaud, membre de la Société des Antiquaires de Normandie, envoie une communication sur un four de potier

romain, qu'il a exploré méthodiquement, au village de Prafréchat, à un kilomètre de Lezoux. Bien que la voûte de ce four manque, comme c'est souvent le cas dans les découvertes de ce genre, il est très intéressant de relever le système de construction employé pour un four du centre céramique qui fut sans doute le plus important de la Gaule romaine. Lorsque des constatations du même genre auront été faites sur plusieurs points de la Gaule, avec autant de soin que M. le capitaine Caillaud en a mis dans son travail, on pourra faire une étude comparative avec les fours retrouvés sur les bords du Rhin.»

Le rapporteur propose d'imprimer le mémoire de M. le capitaine Caillaud dans le *Bulletin* de la Section <sup>(1)</sup>. — Adopté.

M. PROU fait un rapport sur une communication de M. Léon Plancouard, correspondant du Ministère à Cléry-en-Vexin, concernant la découverte, en 1914, d'une ancienne nécropole autour de l'église Saint-Romain de Wy-Joli-Village (Seine-et-Oise), canton de Magny-en-Vexin :

« M. Plancouard rappelle toutes les découvertes de sépultures ou de cercueils de pierre faites à plusieurs reprises, depuis 1852, sur l'emplacement du cimetière qui entourait cette église. Il a noté cette particularité que les cercueils de pierre étaient sans couvercle. Le mobilier funéraire est pauvre; on n'a trouvé qu'une arme, sorte de lance, et une boucle. Mais on a recueilli dans ce terrain d'assez nombreuses monnaies, spécialement un lot de monnaies romaines; de l'une d'elles, M. Plancouard nous donne un frottis, mais trop imparfait pour qu'on y puisse rien déchiffrer. A noter aussi un triens mérovingien de l'église de Rouen. Dans les sépultures et autour, on a recueilli des poteries, généralement de terre jaune rougeâtre, si bien qu'on peut se demander si elles remontent à l'époque barbare.

« La description que M. Plancouard donne de ce champ de sépultures est un peu confuse, entremêlée d'une description de l'église et de considérations sur l'histoire de Wy au moyen âge et dans les temps modernes. Aussi nous est-il impossible de nous faire, surtout en l'absence de plan et de dessins suffisants, une

(1) Voir plus loin, p. 447, le texte *in extenso* de cette communication.

opinion sur l'âge des tombes découvertes, lesquelles pourraient se répartir entre des périodes diverses.»

La notice de M. Plancouard sera déposée aux archives, et des remerciements seront adressés à notre dévoué et zélé correspondant.

M. HÉRON DE VILLESOSSE entretient le Comité de la découverte que M. Rogatien Le Nail a faite d'un théâtre romain à Fourvière. Il reviendra plus au long sur ces fouilles dans la prochaine séance.

M. PROU donne lecture d'une lettre de M. Ulysse Rouchon, correspondant du Ministère au Puy :

« Le 26 mars dernier, écrit M. Rouchon, M. Félix Laget, cultivateur à Fifailloux, près de Rosières (Haute-Loire), défonçait un champ situé au nord de la maison de ferme, quand sa bêche rencontra un obstacle. Il découvrit une dalle de brique, mesurant 0 m. 40 sur 0 m. 30 de largeur et 0 m. 03 d'épaisseur, formant le couvercle d'une construction en mêmes matériaux mesurant 0 m. 80 de longueur sur 0 m. 30 de hauteur environ, orientée du Nord au Sud. M. Laget souleva avec soin les briques et eut la surprise de trouver à peu près intacts les objets suivants : un anneau d'or jaune, sur le chaton duquel on lit gravé au poinçon NI ou IN, et un pendentif d'un art très original en forme de croissant de la grandeur d'une pièce de 2 francs environ. Il y avait encore : deux minces bracelets de fer, très frustes; un gobelet de verre, d'une dimension un peu supérieure à celle d'un verre à liqueur; une hache de silex; une coupe de poterie samienne non sigillée, brisée; quatre vases de terre grise et brune, de grandeur moyenne, en forme d'amphore avec anses, d'un travail grossier mais d'aspect assez élégant; un petit vase de terre noire, de la grandeur d'un gobelet, enfin des fragments de fer oxydé et de poteries striées.

« A l'ouest du champ où a été faite la trouvaille, il existe une ancienne voie, aujourd'hui abandonnée, qui mettait autrefois en communication Chamalières et le Puy. »

A la lettre était jointe une photographie de l'ensemble de la découverte.



Le Comité remercie M. Ulysse Rouchon de son intéressante communication.

La séance est levée à 4 heures trois quarts.

*Le Secrétaire de la Section d'archéologie,*

**Maurice Prou,**

Membre du Comité.

20 JUILLET 1914.

SÉANCE DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

PRÉSIDENCE DE M. BABELON.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

MM. Blanchet, Capitan, Héron de Villefosse, Jullian et Prou s'excusent par lettre de ne pouvoir assister à la séance.

M. LE PRÉSIDENT donne lecture des notes suivantes par lesquelles M. HÉRON DE VILLEFOSSE associe la Section aux deuils qui viennent de la frapper en la personne de M. Georges Perrot, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et de M. Jules de Lahondès, président de la Société archéologique du Midi de la France, correspondant du Ministère :

« Le deuil qui vient de frapper si cruellement l'Institut et l'Université tout entière atteint également la Section d'archéologie du Comité des Travaux historiques, dont Georges Perrot était depuis plus de vingt ans l'un des membres les plus assidus. A tous il donnait l'exemple d'une exactitude admirable; il accomplissait son devoir au milieu de nous avec cette grande simplicité qui fut une des marques de son caractère.

« L'éminent historien de l'art antique, l'archéologue expérimenté qui avait interrogé avec tant de succès les ruines de la Grèce et de l'Asie Mineure, le voyageur infatigable qui connaissait à fond les grands musées de l'Europe, s'était associé à nos travaux avec un empressement qui ne s'est jamais démenti; nous ne pouvons oublier le précieux concours qu'il apportait à notre tâche. Sa grande

expérience et son bienveillant intérêt ne nous ont jamais fait défaut. Ai-je besoin de rappeler les preuves de dévouement qu'il donna à la Section d'archéologie, à diverses reprises, notamment lorsqu'il accepta de se rendre à Martres-Tolosanes afin de nous éclairer sur l'importance des fouilles que M. Lebègue y avait entreprises. Au moment de la découverte de la Minerve de Poitiers, la grande autorité de son jugement, exprimé dans une note sobre et précise de notre *Bulletin*, suffit à calmer les enthousiasmes un peu exagérés que l'apparition de cette statue avait fait naître tout d'abord.

« En 1893, lorsque fut créée la Commission de publication des documents archéologiques de l'Afrique du Nord, Georges Perrot en fut le premier président et, pendant trois années, il en dirigea les travaux avec une ardeur et un esprit d'initiative qui contribuèrent puissamment à en assurer la marche. Pendant longtemps l'Afrique était restée pour lui comme une terre inconnue : mais, du jour où il prit contact avec elle, il sentit qu'elle avait droit à quelque chose de ses pensées et de son activité ; dès lors, il fit tout ce qui dépendait de lui pour favoriser le développement des études africaines. Cette protection se manifesta par des actes : ses voyages comme délégué du Ministre à l'inauguration des Musées du Bardo et à celle du Musée de Sousse contribuèrent puissamment à encourager les travaux et les recherches de ceux qui se dévouent à l'exploration scientifique de nos provinces africaines. Il retrouva d'anciens élèves au milieu d'eux : il leur vint en aide avec une touchante affection ; il défendit leur cause avec une insistance paternelle chaque fois qu'il en trouva l'occasion.

« Les membres du Comité d'archéologie et de la Commission de l'Afrique du Nord qui ont eu l'honneur de se trouver en rapports avec Georges Perrot, d'écouter ses avis, de profiter de ses lumières, d'apprécier la bonté de son cœur et la droiture de son esprit, garderont de lui un souvenir fidèle.

« Nous avons perdu également M. Jules de Lahondès, président de la Société archéologique du Midi de la France et correspondant du Comité depuis près de vingt ans. Il s'est éteint, après une longue et laborieuse carrière, à l'âge de quatre-vingt quatre ans. Lors du premier congrès provincial des Sociétés savantes, tenu à Toulouse, en 1899, M. J. de Lahondès nous donna de nombreuses marques



de dévouement : il présida une des séances de la Section d'archéologie ; par son empressement et son précieux concours, il contribua à rehausser l'éclat de cette manifestation scientifique. Particulièrement adonné aux études d'iconographie médiévale et à l'archéologie monumentale, il a rendu d'importants services. Il laisse des travaux estimés et le souvenir d'un savant plein d'obligeance et de courtoisie. »

M. LE SECRÉTAIRE donne lecture de la correspondance :

M. le Président de la Société d'archéologie lorraine et du Musée Lorrain adresse à M. le Ministre son rapport annuel sur les travaux de cette société. — Renvoi à M. Héron de Villefosse.

M. Albert Terrade, conducteur des travaux publics à Noyon, adresse un mémoire sur le cimetière franc et carolingien d'Ercheu (Somme)<sup>(1)</sup>. — Renvoi à M. Prou.

M. BABELON entretient la Section d'une nouvelle lettre de M. Dumont-Reculé concernant de prétendues catacombes chrétiennes, sises à Champlieu (Oise). Le rapporteur propose à la Section de demander au président de la Commission archéologique de Compiègne de vérifier sur place les affirmations de M. Dumont-Reculé. — Adopté.

M. Adrien BLANCHET donne lecture de son rapport sur une demande de subvention, présentée par M. Georges Chenet, afin de poursuivre ses recherches dans les établissements céramiques romains de l'Argonne :

« M. Georges Chenet, qui demande une subvention pour continuer des fouilles dans les établissements céramiques romains de l'Argonne, se propose d'étudier tout un chapitre de la céramique de la Gaule qui a été laissé de côté par M. Déchelette. M. Chenet a déjà fait des fouilles intéressantes dans les ateliers d'Avocourt, des Allieux (Meuse) et du Pont des Rèmes, à Florent (Marne), et en a publié les résultats dans la *Revue archéologique*, en 1908 et 1911, et dans une notice particulière<sup>(2)</sup>. L'auteur connaît bien la céramique

<sup>(1)</sup> Voir plus loin, p. 521, le texte *in extenso* de cette communication.

<sup>(2)</sup> *L'atelier céramique gallo-romain du Pont des Rèmes, Florent (Marne)*. Reims, 1913, in-8°, 52 pages, fig.

antique et la bibliographie qui la concerne, même celle publiée en Allemagne; il sait se servir du *Corpus inscriptionum latinarum*. Il saura donc tirer un parti utile des découvertes amenées par de nouvelles fouilles, et le Comité peut lui accorder une subvention par l'intermédiaire de la Société archéologique champenoise, dont il est membre.» — Adopté.

M. LE SECRÉTAIRE ADJOINT donne lecture du rapport de M. le D<sup>r</sup> CAPITAN sur une communication de M. Poulaine, correspondant du Ministère, relative à des tumulus de Mailly-le-Château (Yonne) :

«L'auteur rappelle d'abord qu'au même endroit un premier tumulus fut fouillé l'année dernière. Il a donné la description de ces fouilles dans une note adressée au Comité en juin 1913. Elles firent découvrir deux squelettes avec bracelets de fer et bracelets de bronze, un *torques*, des anneaux et des appliques de bronze <sup>(1)</sup>.

«Le deuxième tumulus, dont il s'agit dans la note actuelle, était à 3 mètres seulement du premier. Il mesurait 15 mètres sur 9 avec une hauteur de 2 m. 30. Il était formé d'abord de 0 m. 50 de pierrailles, puis d'un mélange de terre et de pierres. Le squelette reposait juste au niveau du sol. A 0 m. 30 au-dessus de lui, on découvrit un disque ornemental bombé de 0 m. 06 de diamètre et une épingle pliée en rond, à tête pleine, élargie, conique à base supérieure, avec au-dessous ornementation annelée se répétant dix-sept fois, puis plusieurs boucles-appliques à extrémités échan-crées; le tout, des types bien connus du Bronze III.

«Au même endroit et dans les terrains immédiatement voisins, l'auteur a trouvé de nombreux silex taillés, des fragments de poteries ornées au pince ou entaillées et quelques gaines d'outils en bois de cervidés.

«Je propose de remercier M. Poulaine de sa note et de la déposer dans les archives de la Commission.» — Adopté.

M. MICHON donne lecture du rapport suivant sur une communication de M. Poulaine, correspondant du Ministère, relative à un vase antique trouvé dans un sarcophage :

«M. l'abbé Poulaine, correspondant du Ministère, envoie le

(1) Voir le rapport de M. le D<sup>r</sup> Capitan, *Bulletin archéologique*, 1913, p. cxxxi.

dessin d'un vase de terre cuite recueilli dans un sarcophage qui se trouvait sous le dallage du chœur de l'église d'Armeau (Yonne), démolie ces dernières années.

« Il s'agit d'un vase fait au tour, en glaise rosée et bien cuite, d'une hauteur totale de 0 m. 19, composé d'un pied, comprenant lui-même un évasement à la base et une colonne cylindrique, et d'un récipient hémisphérique.

« La déposition dans le tombeau de ce vase, où l'on remarque des traces de feu, rappelle à M. l'abbé Poulaine la prescription liturgique : *Ponitur in sepulcro mortui aqua benedicta et prunae cum thure*, et il suppose que la forme qui, malgré le bec légèrement saillant de la coupe, reproduit assez celle d'un calice, aurait eu cette signification que la sépulture était celle d'un prêtre.

« Il appartient à ceux de nos confrères qui sont plus au courant que moi des usages du moyen âge de dire dans quelle mesure une telle conjecture est fondée et de se prononcer sur la date, que M. l'abbé Poulaine fixe au XIV<sup>e</sup> ou XV<sup>e</sup> siècle.

« Le Comité voudra remercier M. l'abbé Poulaine de sa communication et la déposer aux archives. » — Adopté.

La séance est levée à 4 heures trois quarts.

*Le Secrétaire adjoint du Comité,*

L.-F. SAUVAGE.



13 JANVIER 1914.

---

SÉANCE DE LA COMMISSION DE L'AFRIQUE DU NORD.

---

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

La séance est ouverte à 4 heures.

M. le Président donne lecture d'un arrêté ministériel nommant M. Garcopino membre de la Commission, et exprime l'espoir que la collaboration de cet érudit sera féconde.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le SECRÉTAIRE donne lecture de la correspondance :

Les ouvrages suivants ont été envoyés à la Commission :

Ch. Monchicourt, *La région du Haut-Tell en Tunisie*;

Barbin, *Fouilles des abris préhistoriques de la Mouillah* (première et deuxième campagnes).

Ces ouvrages seront déposés à la Bibliothèque nationale et des remerciements sont adressés aux auteurs.

M. MERLIN fait connaître quelques découvertes archéologiques récemment survenues en Tunisie :

« I. Le 25 octobre dernier, des ouvriers qui travaillaient à extraire de la pierre dans une carrière à l'Henchir-Djebel-Dis (région des Nefzas) ont trouvé vingt-sept monnaies anciennes en argent, qui m'ont été remises pour le Musée du Bardo. La plupart sont des deniers de la République romaine qui ont été frappés entre les

années 179 et 106 avant J.-C.<sup>(1)</sup>. Trois pièces, très effacées et endommagées, étaient à l'effigie de princes du Bas-Empire.

«II. Le Musée du Bardo a reçu également une curieuse statuette-vase, dont on ignore malheureusement la provenance exacte en Tunisie. Elle représente une femme assise dans un fauteuil à dossier arrondi, les jambes écartées, les coudes reposant sur les genoux, tenant dans ses bras ramenés l'un devant l'autre une œnochoé, du type spécial appelé *lagynos*, qu'elle serre contre sa poitrine; le bras droit est nu et porte un bracelet au-dessus du coude et un autre au poignet; le gauche est couvert par la tunique qui tombe jusqu'à terre et dont sortent les bouts des deux pieds chaussés. La tête et le haut du buste par devant manquent (haut., 0 m. 14; largeur du socle sur lequel repose la figurine, 0 m. 08 en avant). Par derrière, une anse verticale adhère au dos du siège.

«La statuette, disposée en vase, est entièrement fermée en dessous; sur la surface plane qui en constitue la base, visible seulement quand l'objet est couché ou retourné, on lit l'inscription suivante, qui a été soigneusement tracée, en lettres de 0 m. 01, sur l'argile avant la cuisson :

ET SI V . . .

SV BIBO. AL

DV ET REME

DIO MI

«Un morceau qui a disparu a enlevé les trois dernières lettres de la première ligne et l'antépénultième de la seconde. Il faut sans doute comprendre : *Etsi o[ino]eu(s), bibo [c]aldu(m) et remedio mi*. On notera la présence de *remediare*, mot postérieur à l'époque classique, qui peut s'employer sous forme active ou déponente et dont on a quelques exemples, notamment chez Tertullien<sup>(2)</sup>.

«On connaît cinq statuettes analogues à la nôtre : deux exhumées

<sup>(1)</sup> Autres trouvailles de deniers d'argent de la République romaine en Tunisie : à Hammam-Lif (Gauckler, *Marche du Service en 1903*, p. 36; de Braye, *Bull. de la Soc. archéol. de Sousse*, 1907, p. 98 et suiv.); à Fernana (Gauckler, *ibid.*, en 1901, p. 18; *Bull. archéol. du Comité*, 1902, p. cxvii).

<sup>(2)</sup> *Adv. Marc.*, 4, 35; *De praescr. haer.*, 38, 11; *Ad Scapul.*, 4, 6.

à Skyros et à Tanagra, sont à Athènes; une, recueillie dans une tombe de Rhénée, est à Mykonos; une, originaire d'Italie, est au Louvre; la dernière, découverte à *Bulla Regia*, est déjà dans les collections du Bardo <sup>(1)</sup>. Ces céramiques s'inspirent d'une image montrant une femme ivre, que Pline <sup>(2)</sup> attribue à un artiste du nom de Myron et dont nous possédons deux répliques en marbre, l'une au Musée du Capitole, l'autre à la Glyptothèque de Munich <sup>(3)</sup>.

« III. M. Gluck, colon à Bir-Halima, dans la région de Zaghouan, a fait don au Musée du Bardo d'une série de poteries récoltées par ses soins.

« Parmi elles, je citerai :

« a. Une tête de femme (haut., 0 m. 17), trouvée dans un puits aux environs de Nabeul; le visage est encadré de longs cheveux sur lesquels repose un haut calathos aujourd'hui en partie brisé; trou d'évent par derrière. L'objet, fermé en dessous, servait sans doute de brûle-parfum, car la tranche supérieure horizontale du calathos est percée de cinq petits trous <sup>(4)</sup>.

« b. Un grand bol (haut., 0 m. 11; diam., 0 m. 18), en terre rouge fine vernissée, décoré sur son pourtour extérieur de reliefs d'applique. Les scènes sont au nombre de quatre, séparées les unes des autres par une sorte de grand fleuron à quatre registres superposés :

« 1° Enlèvement de Proserpine : la déesse, que Pluton a saisie à bras-le-corps, est debout dans un bige et se retourne pour lancer un dernier adieu;

« 2° A droite de 1° : une femme fuyant devant un lion qui s'élance vers elle au galop;

« 3° A droite de 2° : mutilé, un bige d'où une femme paraît descendre; peut-être l'arrivée de Proserpine aux Enfers;

« 4° A droite de 3° et à gauche de 1° : un homme, à demi couché, tenant un sceptre dans le bras gauche, le bras droit tendu;

<sup>(1)</sup> La Blanchère et Gauckler, *Catal. du Musée Alaoui*, p. 145 et pl. XXXIII, n° 115.

<sup>(2)</sup> *Hist. nat.*, XXXVI, 33.

<sup>(3)</sup> Sur cette question, cf. Leroux, *Lagynos*, p. 73-74.

<sup>(4)</sup> Comparer à un brûle-parfum analogue, découvert à Sbiba (Merlin, *Bull. archéol. du Comité*, 1909, p. CCXXXI et CCXXXII); voir aussi les références indiquées *ibid.*, p. CCXXXII, n. 1.



deux longues cornes lui sortent de la tête : Océan (?). Vers lui, un griffon se précipite à pleine course.

« Ce bol a été déterré dans la nécropole de Bir-Halima.

« IV. Sont entrés également au Musée du Bardo deux petits bustes de terre cuite :

« a. L'un, haut de 0 m. 195, exhumé à El-Djem, représente Minerve casquée, l'égide sur la poitrine. Trou d'évent par derrière.

« b. L'autre, haut de 0 m. 17, recueilli à El-Aouja (30 kilomètres au sud de Kairouan), dans un tombeau de la nécropole romaine, est revêtu d'un engobe blanc qui empâte les traits : c'est une femme dont les cheveux sont frisés en côtes de melon, avec des mèches qui retombent sur les épaules; un voile court abrite le sommet de la tête et se termine là où finissent les boucles de la chevelure; un manteau passant sur l'épaule recouvre la partie gauche du corps. Traces de feu à droite, surtout par derrière, où se voit un trou d'évent.

- « V. La nécropole d'El-Aouja, dont nous venons de parler, fournit en abondance de beaux vases d'une terre rouge légère et fine, ornés de reliefs d'applique<sup>(1)</sup>. J'en ai fait déposer un certain nombre au Musée Alaoui. En voici quelques-uns :

« 1° Petite œnochoé à panse tronconique, large près de la base, étroite à l'ouverture (haut., 0 m. 17), montée sur un pied circulaire. Dans les intervalles déterminés par trois palmes verticales, on rencontre successivement, au-dessous d'une guirlande : d'abord une couronne à lemnisque, et plus bas un lièvre courant à droite, les oreilles dressées; puis un lièvre courant à droite, les oreilles rabattues, et une rosace à douze pétales; le troisième compartiment est occupé par l'anse, rehaussée de stries en creux disposées obliquement de part et d'autre de deux filets accolés. Autour de l'embouchure, trois grappes de raisin placées horizontalement.

<sup>(1)</sup> Cf. le rapport de M. Dubiez que j'ai transmis à la Commission de l'Afrique en juin 1913 (*Bull. archéol. du Comité*, 1913, p. CCX [juin], et p. CCXXXV [novembre]). Les vases reproduits dans les *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1913, p. 442-443, proviennent de cette même localité. Sur des poteries analogues à celles dont il est question ici, cf. en dernier lieu, Merlin, *Bull. archéol. du Comité*, 1913, p. CCXVII, Commission de l'Afrique du Nord, juin.

« 2° Vase de même forme que le précédent (haut., 0 m. 14). Dans les intervalles déterminés par trois palmes verticales, on rencontre d'abord un sanglier se précipitant à gauche, ensuite un cerf courant à droite; le troisième compartiment est occupé par l'anse, agrémentée d'une sorte de longue palmette.

« 3° Amphore à long goulot renflé, accosté d'anses que décorent des lignes obliques disposées de chaque côté d'un filet et figurant sommairement une palmette<sup>(1)</sup> (haut., 0 m. 16). Sur la panse, deux palmes verticales flanquant le pied de chaque anse; entre ces motifs extrêmes, sur une face, un cerf courant à droite; sur l'autre, un lion bondissant.

« 4° Vase de même forme que le précédent, mais plus grand; le goulot est brisé et manque presque totalement; une des anses fait aussi défaut (haut., 0 m. 15). Le parti général de la décoration est le même; sur une face, un lion qui s'avance en rugissant à gauche; sur l'autre, un lion qui s'est jeté sur un gladiateur à cheveux crépus.

5° OEnoché à long goulot renflé, muni à peu près aux deux tiers de sa hauteur d'un bourrelet saillant; l'anse unique est décorée d'un filet double, entre deux petites guirlandes (haut., 0 m. 165). Sur la panse, trois palmes verticales entre lesquelles on voit, en premier lieu, un sanglier se précipitant à gauche, identique à celui du n° 2; puis un animal, peut-être un sanglier, mais indistinct, arc-bouté sur ses pattes et faisant tête à gauche; dans le troisième intervalle aboutit l'anse.

« 6° Vase de même modèle que le précédent, à panse un peu plus arrondie en bas; l'anse porte des filets longitudinaux entre lesquels règnent des lignes obliques; le haut du col est cassé (haut., 0 m. 195). Sur la panse, trois tiges à feuilles allongées et à baies rondes. Deux des panneaux compris entre ces tiges offrent, au-dessous d'une guirlande, l'un, un homme en train de maîtriser un taureau lancé au galop, qu'il a saisi aux cornes par derrière et qu'il cherche à écrouler en pesant de tout son poids sur le cou de l'animal; l'autre, un acteur déclamant, vêtu d'une ample tunique à manches larges, sur laquelle est jeté en sautoir une sorte de baudrier, enrichi de broderies.

« 7° Vase du même modèle que les deux précédents; sur l'anse,

(1) Une des anses a disparu aujourd'hui.

des lignes obliques disposées de part et d'autre d'un filet central (haut., 0 m. 18). La panse est divisée en trois tableaux, dont deux avec sujets, par trois lignes verticales de rinceaux; les sujets sont : un gladiateur à genoux, blotti derrière un grand bouclier contre lequel se dresse un lion <sup>(1)</sup>; un gladiateur (*murillo*), armé du bouclier, du glaive et du casque, s'avancant à gauche.

« 8° Coupe profonde (diam., 0 m. 15; prof., 0 m. 05), entourée d'un bord plat, sur lequel se détachent deux corbeilles de fruits et fleurs et deux lions galopant à droite. Cette coupe a été retirée du même tombeau que le vase n° 1.

« 9° Coupe profonde (diam., 0 m. 157; prof., 0 m. 25), ceinte d'un bord horizontal, qui présente deux poissons et une fenille.

« 10° Coupe profonde (diam., 0 m. 127; prof., 0 m. 025), environnée d'un bord plat, qui offre six poissons.

« 11° Un autre vase, provenant du même endroit, est d'un autre genre que ceux que nous avons jusqu'ici énumérés. Sa panse a la forme d'une tête humaine <sup>(2)</sup>, surmontée d'un col en entonnoir qui est flanqué par derrière d'une anse composée de trois filets accolés. Le vase est fait de deux pièces moulées séparément et raccordées l'une à l'autre sur les côtés.

« La tête est une tête de femme aux grands yeux dont la prunelle est indiquée, au front extrêmement bas; les cheveux, qui tombent le long des joues, cachent les oreilles; leurs mèches sont sommairement détaillées à l'aide de lignes longitudinales en creux reliées par des stries obliques; un bandeau serre la chevelure et se noue au bas de la nuque.

« Quoique l'aspect général soit très barbare, il y a, dans les contours de la bouche, des joues, du menton, des yeux, un certain effort de modelé; les ailes du nez ont été écrasées à droite et à gauche, alors que l'argile était fraîche, par un coup de pince dont on distingue nettement encore la trace; aussi la base du nez est-elle trop mince et légèrement déviée à droite.

« Tous ces vases sont certainement de fabrication locale africaine. Les premiers surtout, qui sont analogues aux poteries d'Arezzo <sup>(3)</sup>, forment une série très intéressante, dont le Musée Alaoui

<sup>(1)</sup> Même sujet sur un des vases que j'ai signalés à la Commission de l'Afrique du Nord en juin dernier (*Bull. archéol. du Comité*, 1913, p. CCXVII).

<sup>(2)</sup> Cf. Merlin, *Bull. archéol. du Comité*, 1911, p. CCIX et pl. XLII.

<sup>(3)</sup> Pottier, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1913, p. 445.



possède beaucoup de spécimens et qui mériterait une étude d'ensemble <sup>(1)</sup>.

« VI. Appartiennent à la même série de poteries en terre rouge légère, ornées de reliefs d'applique, deux autres vases, également entrés au Musée à la fin de 1913 et provenant de la région d'El-Djem :

« 1° L'un est une petite amphore (haut., 0 m. 12), accostée de deux anses qu'agrémentent des stries obliques et dont deux palmes verticales flanquent le pied. La panse est décorée, d'un côté, d'une rosace à douze branches surmontant un Amour, et de l'autre, d'un lion bondissant à gauche, et plus bas, d'un homme monté sur un âne qui s'est agenouillé des deux pieds de devant <sup>(2)</sup>.

« 2° L'autre vase est une œnochoé à panse tronconique (haut., 0 m. 13), brisée en nombreux morceaux se raccordant ; l'anse, encadrée de deux palmes verticales et surmontée d'une coquille, porte une rangée de perles entre des filets ; le reste de la panse est occupé par trois lignes de sujets : du haut en bas, au milieu, une coquille, une couronne à lemnisque, un cartouche à queues d'aronde sur lequel on lit, en relief :

S I N E M A

TI · NIKA <sup>(3)</sup>

« A gauche, une guirlande et un homme court vêtu qui cherche à arrêter un cheval lancé au galop à droite ; il a saisi l'animal à l'encolure de la main droite et lui a passé le bras gauche sur le dos. A droite, une guirlande et un homme qui essaie de maîtriser un

(1) Cf. Déchelette, *Vases céramiques ornés de la Gaule romaine*, t. II, p. 174 et suiv.

(2) Même motif sur un vase qui est déjà au Bardo (Merlin, *Bull. archéol. du Comité*, 1910, p. cxxi) ; la rosace à douze branches se retrouve sur le 1° du paragraphe précédent.

(3) Cf. par exemple : *Telegeni nika* (*Corp. inscr. latin.*, t. VIII, n° 10479, 51) ; . . . *eti nika* (Gauckler, *Bull. archéol. du Comité*, 1904, p. 433 ; dans l'*Inventaire des mosaïques de la Gaule et de l'Afrique*, t. II, p. 75, n° 205) ; *asinus nica* (Ballu, *Bull. archéol. du Comité*, 1910, p. 105 et suiv. ; de Pachtère, dans l'*Inventaire des mosaïques*, t. III, p. 67, n° 291, 292).

sanglier qu'il a attrapé par la tête, et sur le dos duquel il s'appuie de tout son poids, ses genoux touchant terre <sup>(1)</sup>.

M. R. DUSSAUD communique le déchiffrement des six stèles puniques trouvées dans l'îlot Amiral à Carthage, au cours des fouilles de 1913, dont M. Merlin a envoyé la photographie et l'estampage :

« 1. Haut., 0 m. 50 ; larg., 0 m. 16. Fronton arrondi avec acrotères. Inscription en trois lignes.

— 𐤋 𐤕𐤁𐤕𐤕 𐤋𐤕𐤕 𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕𐤕  
𐤕𐤕𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕  
𐤕𐤕𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕

« C'est-à-dire, après la dédicace habituelle : « ce qu'a voué Ba'al-šama', fils de Šafaṭ, fils de Ba'alšama' ».

Sous le texte, le symbole divin.

« 2. Haut., 0 m. 58 ; larg., 0 m. 20. Stèle avec encadrement et moulure. Dans le fronton accosté d'acrotères, une main droite dressée et ouverte. Texte en cinq lignes.

𐤋𐤕𐤕 𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕𐤕  
— 𐤕𐤕𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕𐤕  
𐤕𐤕𐤕 𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕 𐤕  
𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕 𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕𐤕  
𐤕𐤕𐤕𐤕𐤕

« Après la formule de dédicace : « ce qu'a voué Hanno, fils de Bodmelqart, fils de Hanno, fils de Aderba'al ».

« Au-dessous, dans l'encadrement qui entoure l'inscription, sont gravés deux poissons. Sous le cadre, on voit la partie supérieure du symbole divin entre deux caducées.

(1) Comparer ces sujets de l'homme au cheval et de l'homme au sanglier avec ceux qui sont figurés sur une mosaïque d'El-Djem (Merlin, *Bull. archéol. du Comité*, 1913, p. cch et cch).

« 3. Haut., 0 m. 40; larg., 0 m. 19. Dans le fronton : disque dans le croissant renversé. Au-dessous, rangée d'oves. Le texte, encadré, en deux lignes.

[5] 𐤆𐤍 𐤋𐤐𐤂 𐤕𐤁𐤕𐤌 𐤋𐤐𐤂 𐤕𐤕𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕𐤕  
𐤕𐤕𐤕𐤕𐤕𐤕 𐤕𐤕 0. . 𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕 𐤕𐤕

« Après la dédicace : « ce qu'a voué Ar. . a', fils de 'Abdšafon ».

« Sous le texte, symbole divin entre deux caducées.

« 4. Haut., 0 m. 30; larg., 0 m. 15. Disque dans le croissant renversé, gravé dans le fronton. Stèle brisée en haut et à gauche. Au-dessous du fronton, ruban divisé. Le texte en trois lignes.

[4] 𐤋𐤐𐤂 𐤕𐤕𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕𐤕  
𐤕𐤕𐤕 𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕𐤕𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕  
𐤕𐤕𐤕𐤕𐤕𐤕𐤕 𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕𐤕𐤕𐤕

« Après la dédicace : « ce qu'a voué Ba'alhanno, fils de 'Abdesmoun ».

« Au-dessous, le symbole divin habituel.

« 5. Haut., 0 m. 28; larg., 0 m. 145. Il semble qu'on ait voulu représenter un oiseau dans le fronton brisé. Au-dessous, une bande de chevrons et le texte en trois lignes.

- 𐤕𐤕𐤕𐤕 𐤋𐤐𐤂 𐤕𐤕𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕𐤕  
- 0𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕 𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕𐤕𐤕𐤕 𐤕  
𐤋𐤐𐤕𐤕𐤕𐤕𐤕𐤕 𐤕𐤕 𐤕𐤕𐤕𐤕

« Après la dédicace : « ce qu'a voué Bodašart, fils de Mattanba'al ».

« Au-dessous, le symbole divin entre deux caducées (?).



« 6. Haut., 0 m. 28 ; larg., 0 m. 12. Partie supérieure brisée. Texte encadré ; quatre lignes en partie frustes.

52 4544 4[444]  
 4094 4444 409  
 -4444 444 44 444  
 40944 44 4

« Après la dédicace : « ce qu'a voué Himilkat, fils de Hanni-  
« ba'al ».

« Au-dessous, caducée encadré de deux fleurs de lotus. »

M. GSELL fait à la Commission les communications suivantes :

« M. Reygasse, administrateur adjoint de la commune mixte de Tébessa, m'a chargé d'offrir en son nom au Musée de Saint-Germain d'intéressants spécimens de l'industrie paléolithique, recueillis par lui dans la région de Tébessa : pièces chelléennes, acheuléennes (d'un beau travail), gétuliennes. Il a joint à son envoi quelques poteries trouvées dans des dolmens. Je rappellerai que le même M. Reygasse a fait don au Cabinet des médailles d'une monnaie de Carthage en bronze saucé, dont le type de revers est une charrue. »

« M. le capitaine Cabon, directeur des affaires indigènes de la division de Constantine, m'a adressé, pour être présenté à la Commission, un mémoire très soigné, accompagné de photographies, sur le grand mausolée que, vers le milieu du II<sup>e</sup> siècle, Q. Lollius Urbicus, préfet de Rome, éleva à plusieurs membres de sa famille, non loin de Cirta<sup>(1)</sup>. Ce monument très important n'a jamais été fouillé. Je propose à la Commission d'exprimer le vœu que l'on recherche s'il recouvre une chambre funéraire qui pourrait contenir des sarcophages. » — Adopté.

« M. le capitaine Cabon m'a adressé aussi la copie d'une inscription gravée sur une pierre, en forme de borne, qu'il a trouvée dans des ruines situées près de la Mechta-Nahar, sur la rive droite

<sup>(1)</sup> Gsell, *Monuments antiques de l'Algérie*, t. II, p. 97-99 ; *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille 8, n° 174.

du Rummel, à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest de Constantine<sup>(1)</sup>. Toute la partie gauche de la pierre manque. Hauteur des lettres, 0 m. 06 :

C A S T E L A

A L L A

A L D

*Castel(l)a . . alla, [C]ald(is).*

« Il s'agit de deux *castella* voisins, dépendant de la colonie de Cirta. Le premier est, je crois, inconnu. Le second est mentionné dans une inscription<sup>(2)</sup>, découverte autrefois dans ces mêmes ruines :

*Genio Cald( . . . ) Aug(usto) sacr(um), d(ecreto) [d(ecurionum)], p(ecunia) p(ublica).*

« J'ai relevé, lors de mon dernier voyage à Mdaourouch, quatre textes intéressants :

« 1. Cippé découvert par M. Joly dans les grands thermes. Au-dessus de l'inscription, une guirlande et une double guirlande.

D ♡ M ♡ S

C A E L I A · S P E R A T A

C A E L I · F E L I C I S · F I

L I A · S A C E R D O S · F

P I A · V I X ■ T · A N N I S

X V . . . H . . . E

L O L L V ■ P · L · L L I V S *sic*

V I C T o ■ P I V S V I X

P I V S V I X A N N I S I I I *sic*

N N I S · X V ♡ H · S · E

« Ligne 4 : *Tell(uris)*.

(1) *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille 8, n° 173.

(2) *Corpus inscr. lat.*, t. VIII, n° 6857.

«2. Près des grands thermes sur la voie. Cipse. Au-dessus de l'inscription, une double guirlande.

|            |   |   |   |     |                         |
|------------|---|---|---|-----|-------------------------|
| D          | M | S | D | M   | S                       |
| Q ♡ CALPVR |   |   |   |     |                         |
| I          | V | L | I | A ♡ | K A N I V S F E S       |
| T          | V | L | L | I   | N A T V S ♡ P I V S     |
| S          | A | C | E | R   | D O V I X I T A N       |
| S          | T | E | L | L   | V R I S N I S ♡ L X X V |
| P          | I | A | V | I   | X I T ♡ H S ♡ E         |
| A          | N | L | X | X   | X X                     |
| H          | S | E |   |     |                         |

«Ces *sacerdotes Telluris*, comme d'autres déjà connues, étaient des femmes âgées.

«3. Petits thermes. Fouilles de M. Joly. Pierre qui fut remployée et taillée en forme d'arcade.

♡ F A T O ♡ A V G  
L ♡ V A L E R I V S ♡ F I R M V S  
D E ♡ S V I S ♡ S V M P T I B ♡ Fecit

«Je ne connais pas d'autre dédicace africaine au *Fatum*.

«4. Fort byzantin. — Pierre. Trois fragments, trouvés par M. Joly, l'un (celui de droite) en 1904, les deux autres en



1913. Dimension des cases, 0 m. 034; hauteur des lettres, 0 m. 025.

« La table complète devait avoir environ 1 m. 30 de côté.

|   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| s | a | e | p | a | e | s | a | c | r | u | m | s | a | n | c | t | i | s | m | a | u | r | i | s | f | a | c | i | a | s | l | i | b | e | n | s |   |
| a | a | e | p | a | e | e | a | a | c | r | u | m | a | a | c | t | i | a | m | a | i | a | f | a | a | a | a | a | a | a | a | a | a | a | a |   |   |
| e | e | e | a |   |   | E |   | C |   | V |   | E |   | N |   |   | e |   |   | r |   | L |   | A |   | I |   | E |   | i |   | L |   | e |   |   |   |
| p |   | p |   |   | P |   |   | R |   |   | P |   |   | C |   |   |   |   | V |   | P |   |   | C |   |   | P |   |   | B |   |   | P |   |   |   |   |
| a | e | a |   |   | A |   | C |   | V |   | M | E | A |   | N | C | T |   | A |   | R |   | A |   | A |   |   |   |   |   | E |   | A |   |   |   |   |
| s | a | e | p | a | e | S | A | C | R | V | M | S | A | N | C |   |   | I | E | M | A | V | R | I | S | F | A | C | I | A | S | L | I | B | E | N | S |
| a | a | e |   |   | A | A |   |   |   |   | M | A | A |   |   |   |   | I | A | M |   |   |   |   | A | F |   |   | A | A | L |   |   | N | A |   |   |
| c | e | a |   |   | C |   | C |   | V |   | C |   | N |   | C | T |   | C |   | A |   | R |   | C |   | A |   | I |   | C |   | I | E |   | C |   |   |
| r |   | p |   |   | R |   |   | R |   |   | R |   |   |   | C |   |   | P |   |   | V |   | R |   |   |   | C |   | R |   |   | B |   |   | R |   |   |
| u | e | a |   |   | V |   | C |   | V |   | V |   | N |   | C | T |   | u |   | A |   | R |   | V |   | A |   | I |   | V |   | I | E |   | V |   |   |
| m | a | e | p | a | e | M | A |   |   |   | M | M | A |   |   |   |   | I | m | m |   |   | i | M | F | A | C | I | A | M | L |   |   | N | M |   |   |
| s | a | e | p | a | e | S | A | C | R | V | M | S | A | N | C | T |   | I | s | m | a | u | r | i | S | F | A | C | I | A | S | L | I | B | E | N | S |
| a | a | e |   |   | A | A |   |   |   |   | M | A | A |   |   |   |   | I | a | m |   |   | i | \ | F |   |   | A |   |   |   |   |   | N | A |   |   |
| n | e | a |   |   | N |   | C |   | V |   | N |   |   |   |   |   |   | n |   | a |   | r |   | I |   | A |   | I |   | n |   | i | E |   | N |   |   |
| c |   | p |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |
| t | e | a |   |   | t |   | c |   | u |   | t |   | n |   | t |   |   | t |   | a |   | r |   | t |   | a |   | i |   | t |   | i | e |   | t |   |   |
| i | a | e | i | a |   |   |   |   |   |   | m | i | a |   |   |   |   | i | i | m |   |   |   | i | i | f |   | a | i | l |   |   | n | i | s |   |   |
| s | a | e | p | a | e | s | a | c | r | u | m | s | a | n | c | t |   | i | s | m | a | u | r | i | s | f | a | c | i | a | a | l | i | b | e | n | s |
| m | a | e | u |   | e | m | a |   |   |   | m | m | a |   |   |   |   | i | m | m |   |   |   | i | m | f |   | a | a | m | l |   |   | n | m |   |   |
| u |   | p |   |   | u |   | c |   | u |   | a |   | n |   | t |   |   | a |   | a |   | r |   | a |   | a |   | i |   | u |   | i | e |   | u |   |   |
| r | e | a |   |   | r |   | c |   | u |   | r |   | n |   | t |   |   | r |   | u |   | r |   | r |   | a |   | i |   | r |   | i | e |   | r |   |   |
| i | u | e | i | a |   |   |   |   |   |   | m | i | a |   |   |   |   | i | i | m |   |   |   | i | i | f |   | a | i | l |   |   | n | i | s |   |   |
| s | a | e | p | a | e | s | a | c | r | u | m | s | a | n | c | t |   | i | s | m | a | u | r | i | s | f | a | c | i | a | a | l | i | b | e | n | s |
| f | a | e | f | a |   |   |   |   |   |   | m | f | a |   |   |   |   | i | f | m |   |   |   | i | f | f |   | a | f | l |   |   | n | f | a |   |   |
| e | a | e | a |   | a |   | c |   | u |   | a |   | n |   | t |   |   | a |   | a |   | r |   | a |   | a |   | i |   | u |   | i | e |   | a |   |   |
| c |   | p |   |   | e |   | r |   |   |   | c |   |   |   | e |   |   | e |   | u |   |   | c |   | a |   | c |   |   |   |   | i | b | e |   | n |   |
| i | n | a | i | e | u |   | i |   | n |   | t |   |   |   |   |   |   | i | a |   | r |   | i |   | a |   | i |   | e |   | i | e |   | i | e | n |   |
| a | a | e | a |   | a |   |   |   |   |   | m | a | a |   |   |   |   | i | a | m |   |   |   | i | a | f |   | a | a | l |   |   | n | a |   |   |   |
| s | a | e | p | a | e | s | a | c | r | u | m | s | a | n | c | t |   | i | s | m | a | u | r | i | s | f | a | c | i | a | a | l | i | b | e | n | s |
| l | a | e | c | l | a |   |   |   |   |   | m | l | a |   |   |   |   | i | l | m |   |   |   | i | l | f |   | a | a | l |   |   | n | l |   |   |   |
| i | s | a | i | c | u |   | i |   | n |   | t |   |   |   |   |   |   | i | a |   | r |   | i |   | a |   | i |   | i |   | i | e |   | i | b |   |   |
| b | e | p |   | b | r |   | b |   | b |   | c |   |   |   |   |   |   | b |   | u |   | b |   | b |   | c |   | e |   | b |   | b |   | b | e |   |   |
| e | e | a | e | c |   |   | e |   | n |   | t |   |   |   |   |   |   | e |   | a |   | r |   | e |   | a |   | i | e |   | i | e |   | e | n |   |   |
| n | a | e | n | a |   |   |   |   |   |   | m | n | a |   |   |   |   | i | n | m |   |   |   | i | n | f |   | a | n | l |   |   | n | n |   |   |   |
| s | a | e | p | a | e | s | a | c | r | u | m | s | a | n | c | t |   | i | s | m | a | u | r | i | s | f | a | c | i | a | a | l | i | b | e | n | s |

« On pourrait se demander si cette pierre n'était pas une *tabula lusoria*. Mais il eût été difficile de pousser des pions sur une table de ces dimensions, et un jeu sur 1.369 cases eût été bien compliqué. Ce monument semble plutôt devoir être comparé avec deux tableaux

de la mosaïque qui formait le pavement de l'église d'Orléansville<sup>(1)</sup>. Dans l'un, 169 lettres, disposées en carré, reproduisaient de différentes manières les mots *sancta ecclesia*. Dans l'autre, 225 lettres répétaient les deux mots *Marinus sacerdos.* »

La séance est levée à 4 heures trois quarts.

Le Secrétaire de la Commission,

R. CAGNAT,

Membre du Comité.

<sup>(1)</sup> *Corpus inscr. lat.*, t. VIII, n° 9710 et 9711.

17 FÉVRIER 1914.

SÉANCE DE LA COMMISSION DE L'AFRIQUE DU NORD.

PRÉSIDENTE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. LE SECRÉTAIRE donne lecture de la correspondance :

Les ouvrages suivants ont été envoyés à la Commission :

M. Merlin, *Les recherches sous-marines de Mahdia et Inscriptions récemment découvertes à El-Djem*.

Ces ouvrages seront déposés à la Bibliothèque nationale, et des remerciements sont adressés à l'auteur.

M. le colonel Hannezo, correspondant du Ministère à Mâcon, a fait parvenir :

1° La photographie des deux faces d'un disque en terre cuite trouvé à Hadjeb-el-Aïoun en 1895. — Renvoi à M. Babelon.

2° Le calque d'inscriptions puniques peintes sur des vases funéraires découverts à Sousse et à Sfax. — Renvoi à M. Dussaud.

M. de Laigue, correspondant du Ministère à Paris, appelle l'at-



tention de la Commission sur les recherches archéologiques faites en Tripolitaine depuis la conquête italienne :

« A peine la guerre terminée, les Italiens ont organisé un service archéologique avec sièges principaux à Tripoli et Bengazi, ce service dépendant du Ministère des Colonies, comme aussi les musées en voie d'organisation dans les deux localités susvisées, toutes les antiquités décombrées devant être non expédiées en Italie, mais conservées sur place, selon une habitude généralement suivie aujourd'hui.

« Le monument à coup sûr le plus remarquable de Tripoli étant l'arc de triomphe de Marc-Aurèle encore debout dans cette ville, dès le premier moment de l'occupation, l'on résolut de jeter bas les constructions modernes qui en offusquaient la perspective faite de lignes sobres et harmonieuses. De plus, après avoir pratiqué des déblais poussés jusqu'au sol antique, situé à 3 mètres au-dessous du niveau actuel, on procède à des réparations sagement entendues et à des dégagements méthodiques en harmonie avec le plan régulateur de la nouvelle ville, en voie de constitution. En outre, on projette de ménager autour de l'édifice une aire en contre-bas analogue à celle existant à Rome, pour le forum de Trajan. Une grille régnera autour de la place ordonnée de la sorte.

« Si l'on se propose de faire des recherches suivies sur l'emplacement de l'ancienne *Leptis Magna*, patrie de Septime-Sévère, bien plus grande est la sollicitude éclairée qui se porte vers la célèbre Cyrène dont le sol recèle, sans nul doute, de véritables trésors d'art grec. C'est, du reste, de quoi j'ai pu juger par moi-même d'après la collection d'antiquités formée dans ces parages par un consul d'Angleterre, mon ami personnel, collection comprenant nombre d'objets de haute valeur : tels deux magnifiques vases panathénaïques. Aussi bien, un de ces vases, si intéressants par les souvenirs qu'ils évoquent, vient d'être tout dernièrement trouvé à Merg.

« Dès à présent fixé sur ce point, le service compétent, qui escompte la prochaine résurrection des cités de la Pentapole, a déterminé, pour Cyrène même, ce qu'il appelle la zone de « respect archéologique », où aucune sorte de travaux ne pourra être engagée sans que ce service n'en ait, au préalable, accordé l'autorisation. »

La note de M. de Laigue est accompagnée de la reproduction d'un tombeau et de deux statues d'après un périodique italien.

M. MERLIN fait connaître un certain nombre de découvertes récemment survenues à Sbeitla<sup>(1)</sup> :

« En 1913, la Direction des Antiquités a poursuivi dans cette localité la mise en état des monuments, qui s'effectue depuis 1906.

« En même temps, nous avons continué le déblaiement de l'église située au nord-ouest de la chapelle de l'évêque Jucundus, qui avait été précédemment entrepris<sup>(2)</sup>. La partie nord-est du monument, qu'il n'avait pas été possible de dégager en 1912, l'a été en 1913. La basilique mesure environ 45 mètres de long et comptait six rangées de colonnes jumelées; bien que presque toutes les bases de ces colonnes soient en place, leur alignement est loin d'être rigoureux, non seulement à droite et à gauche du grand axe, mais dans une même moitié de l'église.

« Une seconde abside fait face, à l'autre bout de la grande nef, à celle qui a été découverte en 1911; on accède à cette nouvelle abside par un petit escalier de deux marches demi-circulaires; elle était pavée d'une mosaïque géométrique, dont on distingue encore quelques vestiges insignifiants; au milieu est encastrée une pierre creusée d'une mortaise rectangulaire (long., 0 m. 27; larg., 0 m. 21; prof., 0 m. 15). En avant, cette abside, comme celle contiguë au baptistère, était autrefois presque complètement fermée par deux cancels partant du mur, soutenus à leur extrémité opposée par un petit pilastre de section carrée dont le pied est seul conservé et ne laissant entre eux qu'un passage d'un mètre. A droite, une minime portion du cancel de pierre est encore accolée aux débris du pilastre, et d'autres fragments de sa partie inférieure ont été recueillis dans les déblais; on voit que, par devant, cette clôture était sculptée à sa base au moins sur 0 m. 385 et présentait notamment une large guirlande de feuillage qui se développait horizontalement.

« L'abside dont nous parlons ne fait pas saillie au dehors; elle est flanquée de chaque côté de petites pièces qui ne semblent pas avoir été, au moins à gauche, en relation avec l'église elle-même.

« Dans la grande nef, des cancels déterminaient entre le cadre rectangulaire du *ciborium* que nous avons signalé en 1913 et la nouvelle abside, bien plus près de celui-là que de celui-ci, un

(1) Sur les trouvailles faites à Sbeitla, cf. en dernier lieu *Bull. archéol. du Comité*, 1913, p. CLXXXIII (proc.-verb. de la Commission de l'Afrique, mars).

(2) Voir *Bull. archéol. du Comité*, 1913, loc. cit.

espace réservé de 3 m. 70 sur 5 m. 60; une autre balustrade, un peu en avant de cet enclos, barrait totalement la nef au niveau de la quatrième rangée de colonnes à partir de l'abside.

« Dans la nef basse droite s'ouvre une entrée latérale qui fait sensiblement pendant à celle qui est percée dans le mur de gauche.

« De nombreuses sépultures avaient été ménagées dans le sol des différentes nefs; elles étaient en général fermées par une dalle portant l'épithaphe du défunt; la surface de la pierre est parfois effritée ou usée, et les lettres de l'inscription ne sont pas toujours bien distinctes. Voici ceux de ces textes que nous avons réussi à déchiffrer et qui méritent d'être mentionnés.

« A. *Nef principale.*

« 1° Au milieu de l'espace clos de cancels, à la place d'honneur dans la basilique, dalle (haut., 1 m. 25; larg., 0 m. 52; épais., 0 m. 10) brisée en plusieurs morceaux se rejoignant.

« L'inscription est particulièrement digne d'attention; c'est l'épithaphe d'un prêtre, Vitalis, né l'année vingt-huitième du roi Genséric et mort à trente-huit ans; le texte, qui offre dix-huit lignes, est fort curieux, mais sa publication nous entraînerait dans des commentaires trop étendus pour être donnés ici; aussi la remettons-nous à plus tard.

« En raison de son intérêt documentaire et du caractère très spécial de son épigraphie, j'ai fait transporter cette dalle au Musée du Bardo.

« 2° Devant le cadre rectangulaire du *ciborium*, dalle (haut., 1 m. 05; larg., 0 m. 50; lettres, 0 m. 07, les lignes sont séparées par des traits) disposée perpendiculairement au grand axe :



CRESC E N t i

n u S f I Δ e l i

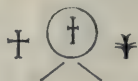
SVXITINPA CE

ANN<sup>x</sup> 911 Δ

« Toute la suite a disparu.



« 3° Un peu plus près de l'abside découverte à la fin de 1913, dalle (haut., 0 m. 62; larg., 0 m. 29; lettres, 0 m. 055) :



† TEVDORV

S VIXITIN

PACE M̄III

« 4° Vers le même endroit, mais disposée perpendiculairement au grand axe, dalle (hauteur, 1 mètre; largeur, 0 m. 50; lettres, 0 m. 085 – 0 m. 09; les lignes sont séparées par des traits) :

NO (†) N

■ \ F I Δ E I

BI ■ X ITIN

PACE ANN

E I Δ P S SVB Δ

X 9 I ■ ■ ■ ■ ■

NS ■ ■ ■ ■ ■

« A la deuxième ligne, le trait oblique avant F n'est pas sûr; on ne voit pas l'S de *fidelis*; à la ligne 3, après BI un défaut de la pierre; aux lignes 6 et 7, à droite, on discerne des traces de caractères, mais trop vagues pour être identifiées avec certitude. Le chiffre des années est douteux.

« 5° Également vers le même endroit, dalle brisée en onze mor-

ceaux se raccordant (haut., 0 m. 98; larg., 0 m. 50; lettres, 0 m. 05) :

  
 C I A R I S I M A  
 B O M V I X I T I N  
 P A C E A N N I S  
 (une ligne en blanc)  
 D P T I I I I I SEPT E M B S  
 X I N D I C T I O N I S

« A la ligne 2, sans doute *bo(nae) m(emoriae)*; à la ligne 4, comme on le remarquera, l'âge a été laissé en blanc. A la ligne 5, lire : *IIII k(a)l(endas)*.

« Cette épitaphe a été gravée au revers d'un autre texte qui lui est antérieur : lettres, 0 m. 21 :

M ♡ S P I E N D I D V S

« Il semble que la pierre, brisée actuellement à droite, est complète à gauche, en haut et en bas, autrement dit que l'inscription se développait, en une seule ligne, sur une série de plaques juxtaposées.

« 6° Plus près encore de l'abside, dalle (haut., 0 m. 49; larg., 1 m. 08; lettres, 0 m. 08; les lignes sont séparées par des traits) :

|                                                                                     |                                                                                |
|-------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------|
|                                                                                     | I S T E F A N V S F I A E I S B I                                              |
| AM                                                                                  | X I T I N P A C E A N N X I I I I                                              |
|  | Δ P S S V B Δ I E I I I I I V N I                                              |
| AM                                                                                  | A S I N Δ I C T I O N E S E P                                                  |
|                                                                                     | T I M A E T I N M I I T I A N N I I I <span style="float: right;">(sic)</span> |

« De l'expression *in militia*, appliquée à un jeune enfant, dont nous ne connaissons pas d'autre exemple que celui que nous donnerons au n° 7, il faut apparemment conclure que Stephanus, fils de soldat ou de fonctionnaire et astreint comme tel à entrer dans

l'armée ou dans l'administration, était déjà inscrit sur les registres du corps de troupes ou de l'*officium* où servait son père <sup>(1)</sup>.

« 7° Au pied de l'abside, dalle incomplète en haut et en bas (haut., 0 m. 70; larg., 0 m. 52; lettres, 0 m. 05; les lignes sont séparées par des traits); elle n'était pas en place et la face épigraphique était retournée contre le sol :

PE<sub>1</sub>..... fide  
 LIS VIXIT IN PACE  
 ANNIS III MNS XI  
 DPS DIE V ID MA  
 IAS V IND SEPTIMA  
 VIXIT IN MILITI  
 A ANNIS III

« B. Nefs droites.

« a. Dans la première nef droite, à peu près à mi-longueur, deux tombes voisines l'une de l'autre :

« 8° Haut., 0 m. 78; larg., 0 m. 46; lettres, 0 m. 06; la dalle est incomplète en haut :

io                      ha  
 NN      ○      ES  
 FIDE LIS VI  
 XIT IN PACE  
 AN II MS VII  
 DEPS VB Δ VI  
 KS APRI ES  
 IND C XIII

(1) Sur cette question, cf. Seeck, dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, I, col. 349, s. v° *adulescentes*, 2.



« Le motif occupant le centre des deux premières lignes devait être sans doute une croix dans un cercle; il n'en subsiste que le bas.

« 9° Haut., 0 m. 55; larg., 0 m. 33; lettres, 0 m. 06; la partie gauche de la pierre est usée :

†  
 cONSTAN  
 tIVS FIDE  
 lIS VIXIT  
 in PACE AN  
 nOS NOBF (sic)

« A la cinquième ligne, NOBF pour *nobem* = *novem*.

« b. Dans la nef extrême droite, en face de la seconde rangée des colonnes à compter du Nord-Est :

« 10° Haut., 0 m. 41; larg., 0 m. 50; lettres, 0 m. 03.

†  
 COSTANTINA FΔ̄Λ  
 BIXIT IN PACE AN  
 † OS IIII ΔEPOSITAN  
 ONAS IVΛIAS INΔ  
 V̄III

« 11° Haut., 0 m. 42; larg., 0 m. 52; lettres, 0 m. 03 :

†  
 CREscentINA F̄TΔ̄Λ B̄TX  
 IN PACE ANOS VII MĒN II  
 Δ\*POSITA VXK IVN IAS  
 INΔ OCTABA

« A la troisième ligne, l'E, omis par le lapicide, a été ajouté au-dessus de la ligne; on notera VX, vraisemblablement pour XV.

« Les deux dalles, placées côte à côte, identiques d'aspect, avec des rédactions analogues, concernent probablement les deux sœurs.

« C. *Nefs gauches.*

« a. Dans la première nef gauche, vis-à-vis du second entre-colonnement, presque contre la colonnade qui la sépare de la nef centrale :

« 12° Haut., 1 m. 20; larg., 0 m. 73; lettres, 0 m. 055 :



RVSTICVS P̄B VIXIT  
IN PACE ANNI<sup>s</sup> LI  
CESSIT PRESBITE  
RIO AN X<sup>9</sup> M̄S·IIIIDX  
D̄P·XVI KALENDAS  
SEPTEMBRES ·  
INDC XIII

« Le chiffre, à la seconde ligne, est incertain, je ne propose LII  
ue sous réserve<sup>(1)</sup>.

« b. Dans la nef extrême gauche, à mi-longueur :

« 13° Haut., 0 m. 97; larg., 0 m. 29; lettres, 0 m. 06 :



HIC · HONOR  
ATA INNO  
CENS VIXI  
T IN PACET  
EMPORA III  
D̄P S̄C P̄C

<sup>(1)</sup> Pendant que j'écris ces lignes, j'apprends la découverte, à droite de l'escalier qui monte à l'abside voisine du baptistère, d'une autre épitaphe de prêtre, celui-ci portant le nom de Cresconius.

« On notera la formule *tempora*, au lieu d'*annos*. Quant aux abréviations de la dernière ligne, ce n'est pas sans hésitations que nous proposons de les expliquer par *d(e)posita s(an)c(tis) P(as)c(halibus)* ou *s(an)c(ta) P(ente)c(osta)*.

« 14° Des débris d'une autre épitaphe chrétienne, au nombre de trois qui se raccordent, ont été retrouvés dispersés au milieu des déblais; la dalle (haut., 0 m. 70; larg., 0 m. 52; lettres, 0 m. 08) est incomplète en bas :

A  ω  
A N T V S A  
F I D E I I S V I  
X I T I N P A C E  
a n n o s . . . V I I  $\overline{M}$   
I I N  $\overline{P}$

« Le bas de IN P manque; à la ligne 5, après IN P, il y a place pour une lettre.

« Il est curieux de constater que la majorité de ces épitaphes se rapportent à des enfants : *Teudorus* (n° 3) est mort à trois mois; *Johannes* (n° 8), à deux ans et sept mois; *Honorata* (n° 13), à trois ans; *Constantina* (n° 10), à quatre ans; *Crescentina* (n° 11), à sept ans et deux mois; *Constantius* (n° 9), à neuf ans; *Pe...* (n° 7), à neuf ans et onze mois; *Stephanus* (n° 6), à quatorze ans; *Crescentinus* (n° 2), à dix-huit ans.

« Parmi les autres découvertes amenées par le déblaiement de l'église du prêtre *Vitalis*, je citerai :

« a. Des fragments de la dédicace d'un édifice, sur plaque de marbre, aux noms de Marc-Aurèle et Vérus;

« b. Des fragments de la dédicace d'un autre édifice, également sur plaque de marbre, et aux noms de Marc-Aurèle et Vérus, dont



nous possédions déjà des débris recueillis au voisinage de la chapelle de l'évêque Jucundus <sup>(1)</sup>.

« Cette plaque avait été, à l'époque chrétienne, remployée comme dalle tumulaire; par derrière, on lit ceci (lettres, 0 m. 10; à la septième ligne, 0 m. 05) :

CAN d i DA Fi  
D E l i s i NPA  
C E V i x ITAN  
n IS X ... I DIE<sup>s</sup>  
XXV Dpst .....  
K l · IANVARIA s  
.....ARISSIM<sup>a</sup>  
.....I. AS

« En haut, il y avait un motif, sans doute une croix ou un chrisme, dont il ne subsiste que très peu de chose; bon nombre de caractères sont incomplets; de la huitième ligne notamment il n'y a que le sommet.

« Après avoir ainsi servi de couvercle à une tombe, la plaque avait reçu une troisième destination et certains morceaux en étaient encore encastrés dans les rainures creusées, à droite et à gauche, à l'entrée de l'abside dégagée en 1911; elle avait donc été coupée et ses tronçons utilisés comme balustrades.

« c. Outre ces vestiges d'inscriptions, nous avons trouvé des débris d'un sarcophage en marbre blanc, où étaient représentées, comme sur des sarcophages de Sainte-Marie-du-Zit <sup>(2)</sup> et d'Henchir-Romana <sup>(3)</sup>, les quatre Saisons divisées en deux groupes, de chaque côté d'un sujet central. Il n'a survécu que le Printemps et l'Automne, plus ou moins mutilés, qui étaient dans des niches <sup>(4)</sup>, l'un à l'extrémité droite, l'autre immédiatement à gauche du motif du milieu. Celui-ci ne comprend qu'une figure debout sous les rampants d'un

<sup>(1)</sup> Merlin, *Forum et église de Sufetula*, p. 44-45.

<sup>(2)</sup> L. Poinssot, dans le *Catal. du Musée Alaoui, Suppl.*, p. 66, n° 1115, pl. XLVI, n° 1.

<sup>(3)</sup> Espérandieu, *Bull. archéol. du Comité*, 1891, p. 478 et suiv., pl. XXXIV.

<sup>(4)</sup> Ces niches sont supportées par des colonnes torses, lesquelles, aux deux extrémités, étaient remplacées par des pilastres cannelés.

fronton : un homme drapé de la toge, le bras droit replié et ramené vers l'épaule gauche, le bras gauche pendant, un paquet de *volumina* à ses pieds.

d. Enfin il convient de signaler : 1° un chapiteau en calcaire (haut., 0 m. 31; larg. en avant, 0 m. 40), portant entre les crosses de feuillage qui remplacent les volutes : sur sa face principale, un monogramme constantinien, sur la face opposée, deux oiseaux affrontés; 2° un morceau de la colonne, incomplet aux deux bouts (haut., 0 m. 50; diam., 0 m. 26), que couronnait le chapiteau; cette colonne était décorée sur tout son pourtour de trois lignes de rinceaux de feuillage enveloppant des motifs divers; deux rangs sont conservés : sur le plus haut, deux chrismes constantiniens, dont l'un est endommagé, et une croix monogrammatique; sur le plus bas, dont les rinceaux s'enroulent en sens inverse, un oiseau et des palmettes. Chapiteau et colonne ont été déterrés devant la nouvelle abside.

« En nettoyant les abords de l'église de l'évêque *Bellator*<sup>(1)</sup>, on a pu faire quelques constatations intéressantes :

« 1° L'abside qui est au Nord-Nord-Est est bâtie avec des matériaux de remploi; on y remarque notamment une petite base de colonne et un fragment de base honorifique, encastré au ras du sol, la face épigraphique au dehors.

« Ce fragment (haut., 0 m. 90; larg., 0 m. 25; lettres, 0 m. 045-0 m. 04) est complet à gauche et en bas; l'autre moitié de la base avait été précédemment découverte au sud de la chapelle de l'évêque *Jucundus*<sup>(2)</sup>. L'ensemble doit se lire ainsi :

f a u s t i n a E · A V G  
I M p . c a e s . m . A V R E L L I  
A N T O N i n i a V G A R M E  
N I A C I M E D i C I P A r t h  
M A X I M I V X O R I ·  
D D . . . . . P P

(1) Merlin, *op. cit.*, p. 35 et suiv.

(2) Idem, *ibid.*, p. 45.

« 2° Comme dans d'autres églises qui présentent deux absides aux extrémités de la grande nef <sup>(1)</sup>, l'abside opposée au *presbyterium* a été aménagée après coup pour recevoir les tombeaux qu'elle abritait <sup>(2)</sup>. En effet, si les deux murs latéraux font corps avec celui qui barre l'église au niveau de l'abside et sont de la même époque que lui, par contre, le mur du fond de l'abside, les murs qui le prolongent à droite et à gauche et les parois latérales extrêmes des *secretaria* sont postérieurs <sup>(3)</sup>. Il devait y avoir là, à l'origine, un vestibule qui s'étendait en avant de la porte percée au milieu de la façade et ouvrant dans l'axe de la grande nef <sup>(4)</sup>. Peut-être les deux baies qui sont devenues ensuite les portes des *secretaria* existaient-elles aussi dès cette époque, en sorte que l'église aurait eu, sur sa façade, trois portes, celle du centre précédée d'un vestibule en saillie.

« Dans la chapelle de l'évêque Jucundus, les travaux de nettoyage ont fait dégager un autre tombeau, contigu à celui de Jucundus et orienté perpendiculairement à lui, dans la travée sud-est du portique <sup>(5)</sup>. La grande dalle qui le recouvre, brisée en deux morceaux se raccordant, haute de 2 m. 25, large de 1 m. 13, porte, au-dessous d'une croix latine entourée d'une circonférence, analogue à celle qui est à gauche de l'inscription de Jucundus, un texte gravé en lettres de 0 m. 09 sur huit lignes séparées par des traits; ce texte est malheureusement presque complètement effacé; on distingue pourtant, au début des lignes 4 et 6, le groupe de caractères EPCS, EPC, désignant des évêques.

« Dans la même chapelle, ces mêmes travaux ont remis au jour une base honorifique employée la tête en bas, à l'angle nord-est du mur extérieur, dans l'épaisseur duquel la face épigraphe était noyée.

« Le piédestal, haut de 1 m. 20, large de 0 m. 55, porte, au

(1) Monceaux, dans Gauckler, *Basiliques chrétiennes de Tunisie*, p. 8-9.

(2) Merlin, *op. cit.*, p. 39-40.

(3) On a déjà eu l'occasion de noter que l'abside n'est pas un hémicycle parfait, mais que la courbe a été obtenue en remplissant de blocage deux des angles d'un rectangle (cf. Merlin, *op. cit.*, pl. IV, d'après les relevés de M. Emonts).

(4) Cf. Gsell, *Monum. antiques de l'Algérie*, t. II, p. 135-136.

(5) Merlin, *op. cit.*, p. 42 et pl. IV.



milieu d'un cadre fait d'une moulure plate, l'inscription suivante, gravée en lettres de 0 m. 065, dont certaines sont assez usées :

P · AELIO · SATVRO ·  
 PROPTER INSIGNEM MORVM  
 CLEMENTIAM ET CIRCA SINGV  
 LOS · VNIVERSO · SQVE · PLENAM · ET  
 5 HONESTAM · LIBERALITATEM · AE  
 DILICIO · T̄I VIRALI IVVENI · PRO  
 BISSIMO VNIVERSAE CVRIAE  
 DESVO · TITVLVM MEMORIAE  
 HAC · AETERNITATE SIG  
 10 N A R V N T

« Les expressions usitées ici : *propter insignem morum clementiam*<sup>(1)</sup>, *circa singulos universosque liberalitatem*<sup>(2)</sup>, *hac aeternitate signarunt*<sup>(3)</sup> se retrouvent ailleurs dans l'épigraphie de Sbeitla.

« Au nord-nord-ouest de l'église du prêtre Vitalis, on a commencé à déblayer, vers la fin de 1913, des thermes privés, dont plusieurs chambres sont établies sur hypocaustes et qui offrent aussi plusieurs pièces ornées de mosaïques. Il conviendra de parler de cet édifice quand il aura été entièrement dégagé. »

M. MERLIN a fait parvenir également le moulage d'une monnaie trouvée par M. le Dr Provotelle, et offert par celui-ci au Musée du Bardo. — Renvoi à M. Babelon.

M. DE PACHTERE signale à la Commission que l'ancien bivouac d'Aïn-Témouchent, rétrocédé récemment par le Génie à la Municipalité, doit être prochainement alloti et couvert de constructions; il serait donc utile d'attirer l'attention de l'administration locale sur l'intérêt que présentent les fouilles prochaines pour l'histoire ancienne de la ville. La Commission émet le vœu que M. le Ministre

(1) *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 11340, cf. 11332.

(2) *Ibid.*, n°s 11340, 11349; cf. 11343, 11345, 11348.

(3) *Ibid.*, n°s 11332, 11343.

de l'Instruction publique veuille bien écrire en ce sens à M. le Maire d'in-Témouchent.

M. BALLU remet, pour l'impression, son rapport annuel sur les fouilles du Service des monuments historiques d'Algérie en 1913, et la photographie d'une mosaïque trouvée à Tipasa. Celle-ci est renvoyée pour étude à M. Carcopino.

M. le général BOURGEOIS dépose les rapports des brigades topographiques du Maroc. — Renvoi à M. Gagnat.

M. GAGNAT analyse les rapports archéologiques des brigades topographiques d'Algérie et de Tunisie, rédigés à la suite des reconnaissances de 1912 et 1913. Le terrain relevé par MM. les officiers ayant déjà été souvent parcouru et ayant même donné lieu à des rapports antérieurs de leurs devanciers, il n'a guère été signalé de documents nouveaux; toutefois les renseignements recueillis au cours de la dernière campagne pourront utilement compléter ceux que l'on possède déjà sur les pays examinés.

La séance est levée à 5 heures.

*Le Secrétaire de la Commission,*

R. GAGNAT,

Membre du Comité.

10 MARS 1914.

---

SÉANCE DE LA COMMISSION DE L'AFRIQUE DU NORD

---

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. LE SECRÉTAIRE donne lecture de la correspondance :

M. CARCOPINO, membre de la Commission, a fait parvenir une note sur deux inscriptions d'Algérie récemment publiées, dont il a revu le texte et dont il a entrepris d'élucider certaines difficultés. Elle sera imprimée dans le *Bulletin* <sup>(1)</sup>.

M. de Gérin-Ricard, correspondant du Ministère, a envoyé une note sur des inscriptions romaines relevées au crayon sur un carnet de poche, en octobre 1852, par M. le Dr Doquin, dans la région de Souk-Abras. Plusieurs d'entre elles sont déjà connues; d'autres, les plus intéressantes, paraissent inédites. Comme la précédente, cette note sera insérée au *Bulletin*.

La Commission envoie à M. Gérin-Ricard tous ses remerciements pour cette communication.

M. MERLIN communique un rapport de M. le lieutenant Fiévet, du Service des affaires indigènes de Tunisie, relatif à des fouilles

(1) Voir plus loin, p. 561, le texte *in extenso* de cette communication.



exécutées en 1913 dans le *castellum* d'Henchir-Gornine (Sud Tunisien). — Renvoi à M. Saladin.

M. MERLIN envoie une note sur les fouilles récentes exécutées par le Service des Antiquités et des Arts dans la ville antique de *Thuburbo Majus* :

« Au cours de l'année 1913, le Service des Antiquités de Tunisie a continué le déblaiement du forum entrepris à la fin de 1912 <sup>(1)</sup>; la place et les constructions qui l'entourent sont maintenant remises au jour : on trouvera ci-après un aperçu sommaire des résultats qui ont été obtenus sous la direction de M. Louis Drappier; un prochain fascicule de nos *Notes et Documents* les exposera en détail.

« L'*area*, orientée Nord-Sud selon la diagonale, est sensiblement rectangulaire (35 m. 50 sur 40 mètres); elle est entourée d'un péristyle sur trois faces et bordée sur la quatrième par un grand temple hexastyle.

« Ce temple, qui se dresse sur la face nord-ouest du forum, a été décrit par MM. Cagnat et Gauckler dans les *Monuments antiques de la Tunisie* <sup>(2)</sup>. Si le dégagement de sa façade n'a révélé aucune particularité nouvelle dans le plan de l'édifice, nous avons cependant acquis une donnée importante. Jusqu'ici on ignorait à quelle divinité le sanctuaire était consacré; nous pouvons le dire maintenant. On a en effet recueilli devant le monument une très grande quantité de morceaux de marbre blanc ayant appartenu aux plaques sur lesquelles était gravée l'inscription dédicatoire.

« Ces plaques, hautes de 0 m. 90, longues de 1 m. 75, d'une épaisseur inégale, étaient au nombre de seize; elles étaient primitivement appliquées en deux rangées, l'une et l'autre de huit, au-dessus de l'architrave, sur le devant de la frise; l'inscription, qui avait ainsi une longueur de 14 mètres et une hauteur de 1 m. 80, était répartie sur six lignes; les lettres, de taille décroissante, peintes en rouge, mesurent de 0 m. 25 à 0 m. 135. Il manque la

(1) Cf. *Bull. archéol. du Comité*, 1913, p. CLXI (procès-verb. de la Commission de l'Afrique du Nord, janvier, p. VIII).

(2) P. 120-121.

majeure partie du texte: on peut toutefois le reconstituer de la façon que voici <sup>(1)</sup>;

| 1                                                 | 2                                 | 3                                  | 4                          |
|---------------------------------------------------|-----------------------------------|------------------------------------|----------------------------|
| i O u i O                                         | p t i m o                         | m a x i m O                        | I V N o N I                |
| pRO salute imp. caes. m. aureli antonini aug. ar  | MENIACi MEDIC                     |                                    |                            |
| l. AVRELi VERi aug. armeni aci medici pa          | RtHICi MAXIM                      |                                    |                            |
| Diui HadRIAni NEP                                 | otum · DiuI · TRaiani parthici pr | ONEP                               | otum divi NeR              |
| .....TV.....VV.....                               | .....public                       | CO · S                             |                            |
| .....S · P · P · III · d D · Dedicante l. octavio | CORNelio · SA                     |                                    |                            |
| 5                                                 | 6                                 | 7                                  | 8                          |
| R e G I N A e                                     | m i n e                           | R V A E                            | A u g. sac.                |
| IPARTHICI MAXIMi                                  | p ONt maX                         | tRiB pot. { xxi<br>xxii<br>xxiii } | imp. u. cos. iiii p. p. et |
| i tRiB · Pot { iiii<br>iiii<br>iiii }             | IMP V · COS iiii p. p.            | divi · ANtonini                    | p i i f i l i o r u m      |
| VAE · ABNEP                                       | otvm                              |                                    |                            |
| VMPTV                                             | SCII · C                          |                                    |                            |
| luio IVLIAnO                                      | aemiliano c. u. proconsule        | prouinci a e a f r i c a e.        |                            |

«Le grand «temple indéterminé» est donc le Capitole, qui, à *Thurburbo* comme à *Sufetula* et à *Gigthis*, s'élevait au fond du forum; il fut construit sous le règne simultané de Marc-Aurèle et de Vêrus, après que les empereurs eurent pris en 167, antérieurement au 5 mai, leur cinquième salutation impériale, et avant la mort de

(1) Nous avons figuré comme entiers tous les caractères dont les débris peuvent être identifiés avec certitude; nous avons négligé plusieurs petits fragments, plus ou moins mutilés.

Véru8, qui advint au début de février 169. D'un autre côté, il est plausible qu'à la dernière ligne était mentionné le proconsul d'Afrique Salviu8 Julianu8; si, comme nous le croyons, cette hypothèse est justifiée, nous pouvons fixer plus exactement l'époque où le Capitole fut dédié, car ce personnage paraît bien être mort avant Véru8<sup>(1)</sup>. L'achèvement du monument se place donc en 167 ou dans la première partie de 168.

« Le texte n'est pas moins intéressant pour la chronologie de Salviu8 Julianu8. La date de son proconsulat restait jusqu'ici assez indécise : vers 164, disaient les uns<sup>(2)</sup>; entre 164 et 169, disaient les autres<sup>(3)</sup>. Si nous ignorons toujours quand Julianu8 entra en fonction, nous sommes maintenant, semble-t-il, en mesure d'affirmer qu'il y était en 167 ou au début de 168, et il est d'autant plus probable que, comme Mommsen l'a pensé, le proconsulat d'Afrique fut le couronnement de sa carrière, interrompue par la mort en 168<sup>(4)</sup>.

« Aux abords du Capitole, quelques autres découvertes furent faites qui méritent attention.

« Devant le temple, on a déterré un joli objet d'ivoire, haut de 0 m. 14, large de 0 m. 045, convexe par devant, sur lequel se détache en relief un homme qui marche à droite, en portant un paon sous son bras droit<sup>(5)</sup>. Un peu à droite du temple fut exhumée une statue d'homme, de type municipal, en marbre, assez endommagée. Enfin, à 5 mètres au sud du sanctuaire, un grand bloc de calcaire, haut de 0 m. 61, long de 0 m. 50, épais de 0 m. 51, porte en lettres de 0 m. 15 :

DIVO PIO

D D P P

« Sur les trois faces nord-est, sud-est et sud-ouest, le forum était entouré d'un portique surélevé d'une marche et large de 6 m. 70. De la colonnade qui limitait ce portique du côté de l'*area*, il ne

<sup>(1)</sup> Mommsen, *Juristische Schriften*, t. II, p. 6; cf. Gauckler, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1899, p. 373.

<sup>(2)</sup> Gauckler, *loc. cit.*, p. 373 et 374.

<sup>(3)</sup> Pallu de Lessert, *Fastes des provinces africaines*, t. II, p. 376.

<sup>(4)</sup> Mommsen, *op. cit.*, p. 5-6.

<sup>(5)</sup> Au Musée du Bardo, ainsi que la statue dont il est question ensuite.



subsiste que fort peu de chose : certaines des pierres plates sur lesquelles reposaient les bases des colonnes ; quelques-unes de ces bases ; trois des fûts en calcaire, longs de 4 m. 15.

« C'est sur la travée sud-ouest du péristyle que s'ouvre le temple de Mercure, connu depuis longtemps <sup>(1)</sup>.

« La travée nord-est, symétrique avec la travée sud-ouest, est limitée par un mur à peu près continu en blocage. Ce mur est interrompu, non loin de l'angle oriental, par un escalier de cinq marches qui donne accès dans un édifice ressemblant à un temple et composé de deux parties : une cour rectangulaire, qui était environnée d'un portique, et, au fond de la cour, une salle plus longue (12 m. 30) que large (9 m. 25), où l'on pénètre par une baie divisée en trois ouvertures par deux colonnes ; cette salle était pavée de superbes dalles en marbre rouge veiné de blanc ; ses murs étaient rehaussés de plaques en marbre blanc ; l'ornementation était donc fort riche et le pavement est encore en bon état. A l'extérieur, l'édifice était également très soigné ; le soubassement des murs, seul préservé, est en belles pierres de taille, minutieusement appareillées ; de place en place, des pilastres en saillie formaient contreforts.

« Face à l'entrée, contre la paroi du fond, est adossé un massif en blocage, qui était revêtu de marbre rouge et dont le sommet est démoli : sans doute un piédestal de statue.

« A basse époque, une porte a été percée dans la paroi postérieure, à droite du piédestal ; elle communique avec une rue qui longe le temple par derrière ; afin de passer par cette issue, on dut créer un escalier de deux marches ; pour la plus haute, on utilisa un linteau d'architrave, long de 2 m. 50, haut de 0 m. 45, gravé, au-dessus d'une moulure, d'une inscription en lettres de 0 m. 20, qui se lit actuellement sur le plat de la marche :

PACI AVGG NN

« Ce linteau provient ou d'un monument voisin, ou de l'édifice même où il a été employé.

« Les dédicaces à la Paix sont peu fréquentes en Afrique ; on

(1) Cagnat et Gauckler, *Les monuments antiques de la Tunisie*, p. 70-71.

honore en général cette déesse par des statues<sup>(1)</sup>, et le monument d'Henchir-Kasbat, auquel ce linteau appartenait, est le premier qui soit connu sous son vocable; une effigie *Paci Augustae sacrum* se trouvait à *Giufi*<sup>(2)</sup>, dans la même région de la Proconsulaire que *Thuburbo*.

« Par ses dimensions, sa construction élégante, sa décoration particulièrement luxueuse, l'édifice du forum que nous venons de décrire fait songer à la curie de Timgad<sup>(3)</sup> et à l'édifice de Sbeitla que nous avons appelé ainsi<sup>(4)</sup>. Nous y verrions donc la curie de *Thuburbo Majus*, qu'il serait assez séduisant de concevoir érigée sous l'invocation de la *Pax Augg. nn.*

« Dans ce monument, on a opéré un certain nombre de découvertes importantes. Je me contenterai de signaler ici les deux suivantes :

« a. La cour nous a livré neuf débris d'une base honorifique; ils se raccordent entre eux, mais nous n'avons que les premières lignes, plus ou moins mutilées, de l'inscription (haut., 0 m. 25; long., 0 m. 53; lettres, 0 m. 055) :

Q·FABIO·SENTIO·SENTIANO·GERMNO

flAM·PERP·OmNIBVS·HONORibus

functo..... MANO CVratori.....

« b. La salle même nous a fourni une grande base, moulurée au sommet et en bas, qui compte 1 m. 65 de hauteur, 0 m. 64 de largeur et 0 m. 62 d'épaisseur; les lettres de la première ligne, placées au-dessus de la moulure supérieure, ont 0 m. 075; celles

(1) *Corp. inscr. latin.*, t. VIII, n° 6957 (*Cirtā*), 8441 (*Sitiffs*), 17833 (*Thamugadi*). Cf. Toutain, *Les cultes païens dans l'empire romain*, I, 1, p. 422.

(2) *Corp. inscr. latin.*, t. VIII, n° 12378.

(3) Boeswillwald, *Cagnat et Ballu, Timgad*, p. 32 et suiv. (15 mètres sur 8 mètres; beau dallage).

(4) Merlin, *Forum et églises de Sufetula*, p. 13 et suiv. (15 m. 40 sur 8 m. 80; restes d'un riche dallage et de colonnes en marbre; niche pour une statue).

du texte lui-même, o m. 045-o m. 04; les A ont la barre anguleuse :

✻ SALVIANI · P · A · K · ✻

HORTANTE FELICITATE TEMPORVM DD AV  
GGQVE NN ARCADI ET HONORI INCLYTORVM  
PRINCIPVM VBIQVE VICTORVM · PROCONSV

latu

gab? INIO SALVIANO EDILICIO P · A · K · STATVM

uoTO paTRIAE OFFICIORVM ETIAM EIVS ER

ga eAM MERITIS INDVLTAM · R · P · FELIX

10 THVBVRBO MAIVS AMANTISSIMO CIVI ·

AC SVI AMANTI QVOD ETIAM THERMARVM

HIEMALIVM EX IMA FVNDAMENTORVM ORI

GINE VSQVE ad FASTIGIA CVLMEN EREXIT IDEM

QVOQVE / IOC teMPORIS VEL VSVS VEL

15 N O TV OMNIVM LOCORVM

IVA therMARVM FINIS

IN S suMPTV PROPRIO OPER INPEN

SISQVE SVCSIS EI PENSAM / VM AMOR.

OITO SIA TVA

« Sur certaines parties de la pierre qui sont écaillées, les lettres ont tout à fait disparu ou ne se discernent d'ordinaire que fort imparfaitement: c'est le cas pour le début des lignes 7 à 10, et surtout pour tout l'angle inférieur gauche depuis la mi-hauteur de la ligne 12. Lors de la découverte, il subsistait encore sur ces points quelques fragments de la face épigraphe, mais leur lecture a été le plus souvent très ardue et leur conservation impossible, car l'épiderme du calcaire était déjà tout boursoufflé, craquelé en nombreux éclats infimes et séparé du dé lui-même par de la terre et des racines de plantes.

« Au commencement de la ligne 7, il manque trois lettres; à la



ligne 8 après TO, une barre verticale; au-dessous de la ligne 13, la lacune à gauche est telle qu'on ne saurait proposer utilement des restitutions; à la ligne 18, les lettres CSISEI sont douteuses, notamment le C et l'S qui le suit; de même pour OIITO à la ligne 19.

« L'inscription date du règne simultané d'Arcadius et Honorius (395 à 408); on notera que le nom du proconsul a été martelé.

L'abréviation P · A · K ·, qui se rencontre ici pour la première fois, paraît signifier *p(atronus) a(lmae) K(arthaginis)*; l'épithète d'*alma* est attribuée à Carthage par plusieurs textes <sup>(1)</sup>. *Thuburbo* est appelé *felix*, comme *Thabborra* sur un piédestal de 314 <sup>(2)</sup>.

« Les inscriptions qui remontent à l'époque d'Arcadius et d'Honorius sont rares en Afrique; on peut citer des dédicaces de Nabeul <sup>(3)</sup>, de Souk-el-Abiod <sup>(4)</sup>, de Constantine <sup>(5)</sup>, de Bijga, non loin de *Thuburbo Majus* <sup>(6)</sup>. Il semble qu'à la fin du iv<sup>e</sup> siècle et au début du v<sup>e</sup>, les particuliers et les pouvoirs publics aient prêté une attention spéciale aux thermes pour les réparer et les remettre en état <sup>(7)</sup>.

« Sous la galerie sud-est du forum se succèdent des édicules, au nombre de sept, dont la destination est en général énigmatique; leurs murs en blocage sont fortement dérasés surtout au Sud, mais presque tous ont encore le riche pavement de marbre ou de mosaïque dont ils avaient été gratifiés. Dans l'un d'eux, le troisième à compter de l'angle méridional, on a recueilli, au fond d'une citerne, une belle tête d'homme en marbre blanc (haut., 0 m. 35), provenant d'une statue; un accident a enlevé le nez et la moitié gauche de la lèvre supérieure. Le personnage représenté a une chevelure drue, une barbe naissante, le front barré de gros plis : c'est sans doute Caracalla jeune <sup>(8)</sup>.

« A l'est du forum se développe une grande maison qui com-

<sup>(1)</sup> *Corpus inscr. latin.*, t. VIII, n° 1277, cf. n° 14772, 11205, 23849; actes du concile de 411.

<sup>(2)</sup> *Ibid.*, t. VIII, n° 23897.

<sup>(3)</sup> *Ibid.*, t. VIII, n° 969.

<sup>(4)</sup> Merlin, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1912, p. 115 et suiv.; Cuq, *ibid.*, p. 376 et suiv.; Pallu de Lessert, *Bull. de la Soc. des antiquaires de France*, 1912, p. 362 et suiv.

<sup>(5)</sup> *Corpus inscr. latin.*, t. VIII, n° 7017.

<sup>(6)</sup> *Ibid.*, t. VIII, n° 23878.

<sup>(7)</sup> Cf. *Corpus inscr. latin.*, t. VIII, n° 948, 20266 et 20267, 25837, 25864; Cagnat et Besnier, *Année épigraphique*, 1911, n° 217.

<sup>(8)</sup> Au Musée du Bardo.

prend beaucoup de pièces autour d'une cour rectangulaire ceinte d'un portique. En face de l'*occulus*, faisant saillie sur la cour, s'arrondissait, entre deux des colonnes du portique, une fontaine demi-circulaire entièrement tapissée à l'intérieur de mosaïque : au fond, des poissons s'ébattaient dans l'eau; sur la paroi verticale (haut., 0 m. 40), actuellement détériorée au sommet, notamment à droite, des Amours qui nagent, rament ou jouent dans l'eau.

« L'*occulus*, carré (6 mètres  $\times$  6 mètres), était pavé d'une mosaïque comportant neuf carrés délimités par des guirlandes de feuillage <sup>(1)</sup>; trois de ces compartiments, ceux qui constituaient la rangée la plus voisine de l'entrée, sont très mutilés; les six autres ont sensiblement la même décoration : dans chaque coin s'élance d'un cratère, figuré obliquement, un grand cône de feuillage; les pointes des quatre cônes convergent vers un motif central : médaillon circulaire dans la ligne du milieu, octogonal à gauche, carré flanqué de demi-cercles à droite; dans les angles que laissent entre eux les cônes, de grandes coquilles, des fleurs et parfois, suivant les cases, des rinceaux, des algues, des palmettes ou des gourdes.

« L'*occulus* communiquait avec le péristyle par une triple porte. Sur le seuil de la baie centrale, un cartouche à queues d'aronde contenait le nom de l'artiste, auteur du pavement; la première ligne est incomplète en haut :

EX OFICIN

NICENTI

« En déblayant l'*area* du forum, nous avons exhumé d'assez nombreux fragments, souvent très menus, de plaques en marbre blanc, commémorant les travaux dont les édifices de cette place avaient été l'objet :

« a. Sept morceaux, dont quelques-uns se rejoignent entre eux; lettres 0 m. 10-0 m. 075; la plupart sont incomplètes :

..... SAC  
 ..... gERM·Max tr.pot.xVI·IMp.....  
 ..... QVE·DIVinae doMVS.....  
 ..... EX IS CENtum mil. n.....

(1) Cette mosaïque, comme celle de la fontaine, a été transportée au Musée du Bardo.

« Il semble que cette dédicace ait été faite pour le salut de Commode en 190-191, ou de Caracalla en 213.

« La plaque a été réutilisée plus tard, et on lit sur sa face postérieure, en lettres de 0 m. 08, dont beaucoup sont cassées :

dD̄D̄ N̄N̄N̄ ValentiNIANO VALENTi et gratiano  
inuictissimiS BEATISSIMI<sup>s</sup>que prinCipibus  
PROCONSulatu pauli coNSTANTI·V·C·  
LEGATIOne paulini.....IONIS·V·C·KART·  
ANO.....VE MATERIS·  
.....CONI

« Constantius fut proconsul d'Afrique en 374-375 <sup>(1)</sup>; il figure déjà, avec son fils Paulinus, comme *legatus almae Karthaginis* sur une inscription trouvée dans la plaine du Fahs, à peu de distance de *Thuburbo*, au *castellum Biracsaccarensium* <sup>(2)</sup>; mais c'est la première fois que nous constatons que ce Paulinus avait un surnom se terminant en *io*.

« b. D'une autre plaque nous avons recueilli une centaine de morceaux, dont beaucoup se raccordent; l'inscription paraît avoir eu huit lignes (haut., 0 m. 75; long., environ 1 m. 10; lettres, 0 m. 075-0 m. 07). Je ne donnerai ici que ce qui a été reconstitué des cinq premières lignes, la partie inférieure du texte ayant encore besoin d'être étudiée. Dans ce que nous publions, bien des lettres sont brisées :

DDD NNn. ualentI

gratiANO Et ualentINIANo perpetVIS SEMper  
aVGGG·PRoc. dEcIMI HESPERI VC AMp. PROC·P·A·  
et legat. MACI RVFINI VC LEG SPLEND·KARTHAg.  
porTICVS FORI CVIVS PARs.....

(1) Pallu de Lessert, *Fastes des prov. afric.*, II, p. 81-82.

(2) *Corpus inscr. latin.*, t. VIII, n° 23849; Gauckler, *Bull. archéol. du Comité*, 1903, p. ccvii et 557; *Revue Tunisienne*, 1904, p. 102; cf. *Mélanges Boissier*, . 210.



«Le proconsulat de Decimius Hesperius, déjà mentionné dans plusieurs textes, est de 376<sup>(1)</sup>; ce personnage a succédé à Paulus Constantius dont le nom figurait sur l'inscription précédente. Sur un des documents qui le concernent<sup>(2)</sup>, son légat était déjà cité, mais le nom étant mutilé, on avait copié ICIO RVFINO, qu'il faut restituer, d'après ce que nous constatons aujourd'hui, en mACIO RVFINO.

«L'inscription rappelle la réparation, en 376, des portiques du forum de *Thuburbo Majus* <sup>(3)</sup>.

«On a déjà noté que le règne de Valentinien, Valens et Gratien avait été fort bienfaisant pour l'Afrique, et qu'en particulier il avait valu aux régions du Fâs et du Goubellat un très réel regain de prospérité<sup>(4)</sup>. Nos deux inscriptions viennent s'ajouter à celles déjà relevées aux noms de ces empereurs, pour attester l'importance du renouveau que la sollicitude éclairée des princes causa au pays.»

Une seconde communication de M. MERLIN est relative à des inscriptions récemment découvertes en Tunisie, dont il doit la communication à l'obligeance de M. Jules RENAULT, correspondant du Ministère à Tunis :

«1. Les deux premiers textes ont été relevés par M. Ménard, conducteur des Ponts et Chaussées à Ebba-Ksour, dans le lit de l'Oued Ragouba<sup>(5)</sup>. Les pierres sont contiguës; l'une, haute de 0 m. 36, longue de 1 m. 30, épaisse de 0 m. 50, brisée à ses deux extrémités, porte :

S PROPTER A

T CVRATORE

«A la ligne 2, les lettres TORE sont incomplètes en bas.

(1) Cf. Pallu de Lessert, *op. cit.*, t. II, p. 83 et suiv.; Seeck, dans Pauly-Wissowa, *Real Encyclopädie*, VIII, col. 1249-1250; L. Poinssot, *Nouv. Arch. des missions*, XVIII, p. 131-132, n° 51; *ibid.*, nouv. série, VIII, p. 174-175.

(2) *Corpus inscr. latin.*, t. VIII, n° 1219 = n° 14398.

(3) Sur la mention des *porticus fori*, cf. L. Poinssot, *Nouv. Arch. des missions*, nouv. série, VIII, p. 62-63.

(4) Gauckler, dans les *Mélanges Boissier*, p. 210.

(5) Sans doute, celui qui est situé à 4 kilomètres au sud d'Henchir-Dougga (*Thugga Terebinthina*): feuille de Thala au 100.000<sup>e</sup>, angle nord-est.

«L'autre, haute de 0 m. 28, longue de 0 m. 95, épaisse de 0 m. 48, offre :

IANDAM F

«L'inscription n'avait qu'une ligne.

«2. Un troisième texte provient d'Henchir-Bez, où il a été copié par M. Bouchez, conducteur des Ponts et Chaussées, chargé du service de l'hydraulique à la municipalité de Tunis. Il est gravé sur trois linteaux mesurant 0 m. 51 de haut et respectivement 1 m. 05, 0 m. 54, 0 m. 80 de long. On lit, en lettres de 0 m. 12 :

MERCVRIO S||OBRI||O SACRVM.

«L'inscription, recueillie dans la partie sud des ruines du temple de *Mercurius Sobrius* qui est connue depuis longtemps <sup>(1)</sup>, semble, par ses dimensions et sa teneur, avoir fait pendant au texte n° 12002 du *Corpus*, t. VIII. Il est probable qu'elle surmontait l'entrée latérale sud du sanctuaire, tandis que l'autre devait couronner la porte latérale nord <sup>(2)</sup>. »

M. BABELON lit le rapport suivant ;

« M. le colonel Hannezo nous envoie les photographies, face et revers, d'un médaillon de terre cuite qui fut trouvé, en 1895, en Tunisie, au sud de Kairouan, «à Hadjeb-el-Aïoun, dans les terres «remuées de la nécropole antique située près du village». Ce disque, qui mesure 0 m. 115 de diamètre et 0 m. 008 d'épaisseur, représente sur chacune de ses deux faces un buste de profil. D'un côté, un buste d'homme juvénile, imberbe, les lèvres retroussées, le profil se rapprochant du type nègre. Le cou est drapé. Sur l'autre face, on voit un buste de femme, les cheveux bouclés, noués sur la nuque, le cou également drapé.

«Ce médaillon de terre cuite, qui a ainsi une effigie sur ses deux faces, est percé d'un trou qui permettait de le suspendre au

<sup>(1)</sup> Gagnat et Gauckler, *Monuments antiques de la Tunisie*, p. 66 et suiv., pl. XIX et suiv.

<sup>(2)</sup> De même, au temple de Caelestis à Dougga, des inscriptions rappelant en particulier le nom de la déesse se trouvaient au-dessus des portes du sanctuaire. (L. Poinssot, *Nouv. arch. des Missions*, t. XIII, p. 122 et suiv., n° 7 et 8.)

moyen d'un fil, comme les *oscilla* qu'on suspendait aux arbres, dans les scènes bachiques, ou qu'on accrochait aux parois des tombeaux. Mais les *oscilla* de terre cuite que nous connaissons n'ont qu'une face; le revers est creux; de plus, ils représentent des masques bachiques ou autres, et non point des portraits de particuliers. Le médaillon communiqué par M. Hannezo paraît bien individualisé et donner les portraits d'un homme et d'une femme; il est en outre en relief sur ses deux faces: pour ces deux motifs, il sort donc de la catégorie des *oscilla* ordinaires. Je ne connais point de monuments antiques dont on pourrait le rapprocher, je veux dire une classe de médaillons de terre cuite où il viendrait prendre rang. J'ajoute que l'aspect des deux figures, de la tête d'homme surtout, me donne à penser que nous sommes en présence d'un objet de travail moderne. Je n'ai pas vu l'original, et conséquemment je ne voudrais pas être trop absolu sans vérification, mais mon impression n'est pas favorable.»

M. CAGNAT, analysant un rapport rédigé par M. le capitaine Guéneau sur les reconnaissances archéologiques faites en 1913 par les brigades topographiques du Maroc, signale les quelques restes antiques relevés par cet officier. Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, ces restes sont sans importance<sup>(1)</sup>.

M. DUSSAUD commente quelques inscriptions puniques et néo-puniques relevées par M. le colonel Hannezo sur des vases des nécropoles de Sousse et de Sfax. Le rapport sera inséré au *Bulletin*<sup>(2)</sup>.

M. HÉRON DE VILLEFOSSE communique de la part du P. Delattre une note sur un petit objet trouvé à Carthage:

«C'est un disque de bronze, très mince, de 0 m. 037 de diamètre. Poids, 7 gr. 50. Sur la face on voit gravé au trait un hibou entouré de six étoiles distribuées dans le champ.

«Autour se lit l'inscription suivante :

BICIT̄ TE LEO DE TRIBVS IVDAGVIC

(1) Voir plus loin, p. 621, le rapport *in extenso* de M. le capitaine Guéneau.

(2) Voir plus loin, p. 342, le rapport *in extenso* de M. Dussaud.



« Cette inscription est inspirée du texte de l'Apocalypse : *Ecce vici leo de tribu Juda* (v, 5). Dans BICIT, le T a la forme d'une croix.

« Au revers, ce disque porte une inscription de huit lignes entourée d'une couronne. Elle n'est pas facile à déchiffrer. Voici un premier essai de lecture :

+ INBIZ  
SAINARIOS  
AINBICTADAS  
IATVRABISQ  
ISNENONTV//  
MGELLVMFE  
CERITOT  
ONFIAN

« Presque toutes les lettres sont assez bien gravées pour ne laisser place à aucun doute.

« A part FECERIT, il n'est pas facile d'en former des mots, et encore moins une phrase offrant un sens quelconque.

« Cette sorte d'amulette est une énigme. »

La séance est levée à 5 heures.

*Le Secrétaire de la Commission,*

R. CAGNAT,

Membre du Comité.

21 AVRIL 1914.

SÉANCE DE LA COMMISSION DE L'AFRIQUE DU NORD.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. SALADIN adresse à la Commission ses regrets de ne pouvoir assister à la séance.

M. LE PRÉSIDENT annonce en ces termes la mort de M. Louis Bertrand :

« La Commission a perdu un de ses plus fidèles correspondants, M. Louis Bertrand, conservateur du Musée et du théâtre romain de Philippeville, qui aimait à la tenir au courant de toutes les découvertes faites dans cette ville ou dans ses environs. Grâce au dévouement et à l'activité de M. L. Bertrand, grâce à la sympathie dont il était entouré, le musée archéologique de Philippeville s'était notablement accru ; il l'avait réorganisé et rétabli dans les meilleures conditions. Auteur d'une *Histoire de Philippeville* publiée en 1903, M. L. Bertrand a donné en outre, dans le *Zéramna*, des notes intéressantes qui serviront à la compléter. La mort de ce collaborateur aussi zélé que modeste nous cause de profonds regrets. J'adresse à sa famille l'expression de nos condoléances. »

M. LE SECRÉTAIRE donne lecture de la correspondance :

Les ouvrages suivants ont été envoyés à la Commission :

R. P. Delattre, *Deux enseignes de pèlerinage trouvées à Carthage*;  
Vassel, *Études puniques; le Panthéon d'Hannibal*;  
Renault, *Cahiers d'archéologie tunisienne* (nouvelle série, n° 2).

Ces ouvrages seront déposés à la Bibliothèque nationale, et des remerciements seront adressés aux auteurs.

M. MERLIN envoie la photographie du sphinx de marbre trouvé en 1912 par M. le capitaine Désévaux dans le *castellum* d'Henchirbou-Gournine, et conservé aujourd'hui au Musée du Bardo. — Renvoi à M. Héron de Villefosse.

M. BOSCO, correspondant du Comité à Constantine, fait parvenir la copie de quelques inscriptions latines. — Renvoi à M. Toutain.

M. CARCOPINO envoie un rapport accompagné d'un plan et de photographies sur la mosaïque nouvellement découverte à Tipasa. Ce rapport sera inséré au *Bulletin* <sup>(1)</sup>.

M. Carcopino envoie aussi une note sur quelques antiquités inédites de Tipasa :

« I. Puisque la basilique récemment découverte par le Service des Monuments historiques à Tipasa est un édifice du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C. et une basilique civile, la question de savoir où se trouve, sur la colline dite *Templensis*, le sanctuaire chrétien consacré à sainte Salsa n'est toujours pas résolue. Voici un élément nouveau qui me paraît confirmer l'hypothèse émise par M. Gsell <sup>(2)</sup> que l'église de sainte Salsa, substituée à la synagogue juive, non loin de l'endroit d'où Salsa jeta dans la mer le serpent qu'adoraient les païens à Tipasa, devait se trouver tout près de l'emplacement actuel du phare. En retournant la terre de son jardin situé à 6 mètres environ au sud-ouest du mur sud de sa maison, le gardien du phare, M. Cesari Colonna, a mis au jour une mosaïque antique admirablement conservée. Il n'a pas osé la découvrir tout entière, et, de peur

(1) Voir plus loin, p. 571, le rapport *in extenso* de M. Carcopino.

(2) Cf. ses *Recherches archéologiques*, fig. 1, p. 5.



qu'elle ne se détériorât, il a rejeté quelques jours plus tard de la terre sur les parties qu'il en avait dégagées. Je ne les ai pas vues. Mais, des renseignements que j'ai réunis auprès de ceux qui les ont vues, il résulte qu'elles présentent les mêmes dessins géométriques et les mêmes vives couleurs que la mosaïque découverte en 1891 par M. Gsell dans la nef de l'église de sainte Salsa<sup>(1)</sup>, et dont un dessin, dû à la plume de M. Gavault, nous a conservé la reproduction entière<sup>(2)</sup>. Il me semble qu'il y aurait intérêt à déblayer entièrement sa pareille de la colline des temples, et à voir si elle ne conduira pas à d'autres résultats plus précis sur l'église à laquelle, si j'en crois le rapprochement précité, elle aurait appartenu. Je n'ose pas, d'ailleurs, espérer qu'ils seront pleinement satisfaisants. La route en corniche, qui du village mène au phare, passe à quelques mètres à l'est du lieu où M. Cesari Colonna m'a affirmé qu'elle est placée; et, dans ces conditions, j'ai bien peur qu'au moins pour l'abside ne se vérifie la supposition de M. Gsell que « les travaux entrepris pour la construction du phare ont pu en faire disparaître les ruines »<sup>(3)</sup>.

« II. Dans le jardin de l'hôtel du Rivage, j'ai noté, posé sur une colonne disparate, un chapiteau corinthien (diam. supérieur 0 m. 45, inférieur 0 m. 25; hauteur 0 m. 30) où des têtes remplaçaient les fleurons. Trois sont conservées; la quatrième — celle de la face qui actuellement est tournée vers la mer — a disparu. J'ai photographié celle qui est dans le meilleur état. C'est évidemment un chapiteau chrétien, analogue comme facture à ce chapiteau du Bardo qu'ornent sur ses quatre faces les bustes des Saisons<sup>(4)</sup>. Le détenteur actuel, qui est aussi l'inventeur, M. Orgnon, m'a dit l'avoir ramassé à moins de cent mètres à l'ouest du phare, tout près du rebord de la falaise<sup>(5)</sup>. Peut-être convient-il de rapprocher cette donnée de la précédente.

« III. Dans ce même jardin, j'ai copié les deux fragments épigraphiques sur marbre que voici, et qui, placés l'un à côté de l'autre, s'adaptant exactement l'un à l'autre, doivent avoir appartenu à la

(1) Cf. *Recherches archéologiques*, p. 21-22.

(2) *Ibid.*, pl. V.

(3) *Rech. arch.*, p. 6.

(4) Musée Alaoui, Suppl., p. 37, B, n° 69.

(5) Cf. Gsell, *Tipasa*, dans les *Mélanges de l'École de Rome*, 1894, p. 343; n° 12 sur son plan?

même inscription (épaisseur, 0 m. 03; hauteur des lettres, 0 m. 035 aux deux dernières lignes et 0 m. 025 à la première) :

II·

A T R I ♡

T T · F I A V I Æ

« IV. Dans le « musée », c'est-à-dire dans la petite salle de la villa Trémaux qui en tient lieu, un fragment d'épithaphe sur marbre (épaisseur, 0 m. 06; hauteur des lettres, 0 m. 04) m'a paru inédit :

N I C V S · A

L I B E R T O

E T · S I B I · E T S V i s

« V. Dans le musée, fragment d'épithaphe sur grès rouge, brisé à droite et peut-être en bas (0 m. 13 × 0 m. 21 × 0 m. 03). Hauteur des lettres, 0 m. 025 :

C O R N E L I A .

M E · P O S I T A · C ·

R A O P S E R V A R I V *Voluit* (?)

« VI. Dans une vigne en plantation à 300 mètres au sud du bois qui entoure la propriété Coulombel, cippe de grès jaune, haut de 0 m. 90, large de 0 m. 49, épais de 0 m. 16. L'inscription tient dans une bordure vaguement dessinée, sauf une lettre à droite, aux deux dernières lignes :

D · M · S A C R ✓

I I I V S P V B I

I V S · V I I I R A

N V S · M I I I T A

V I T A I I A B R I

I A N N I C A · B I

S · T O R Q V A T

V S · P · V · A · L V

L I M P I D I A · F E C I

T · V P E T C M E Q

S T T I V S A L B

« Hauteur des lettres : ligne 1, 0 m. 045 ; lignes 2-5, 0 m. 06 ; lignes 6-7, 0 m. 055 ; ligne 8 et suiv., 0 m. 05.

« Je lis : *D(is) M(anibus) sacru(m). | Elius Publius veteranus. Militavit ala Britannica; bis torquatus, p(ius) v(ixit) a(nnis) LV. | Limpidia fecit u(xor) p(ientissima) et . . . . . | S(it) t(erra) t(ibi) l(evis). V(otum) s(olvi) a(nimo) [l(ibens) | b(ene) q(uiescat)]*.

« Rapprochée de *C.I.L.*, VIII, 9764, cette inscription démontre, conformément aux opinions de M. Cichorius<sup>(1)</sup>, qu'il y a lieu de distinguer entre l'*ala 1 Flavia Britannica c. r*<sup>(2)</sup> et l'*ala Brit(annica) veterana* de l'inscription de Saint-Leu, appelée *ala Brittanica(m) miliar(ia)* sur la dédicace de *T. Varius Clemens*<sup>(3)</sup>. C'est dans cette dernière qu'a servi notre *Elius Publius bis torquatus*. Par les caractères paléographiques qu'elle présente, son épitaphe se laisse difficilement dater ; les lettres sont frustes ; certaines sont empruntées à la cursive (H pour E), ou à l'écriture vulgaire (1) ; mais des exemples semblables se trouvent de bonne heure en Afrique<sup>(4)</sup> ; et rien n'empêche notre vétéran d'avoir pris part, entre 148 et 152 après J.-C., à la répression d'une insurrection des Maurétanies<sup>(5)</sup>. La mention, nécessairement postérieure à cette date, du double collier décerné à sa vaillance met en échec la règle posée par Henzen qu'elle disparaît des textes épigraphiques après Hadrien<sup>(6)</sup>. »

La séance est levée à 4 heures trois quarts.

Le Secrétaire de la Commission,

R. CAGNAT,

Membre du Comité.

(1) Pauly-Wissowa, *Realencyclopädie*, t. I, col. 1235.

(2) *Dip. G., Corpus inscr. lat.*, t. III, p. 2213.

(3) *Corpus inscr. lat.*, t. III, n° 5212.

(4) Cagnat, *Cours d'épigraphie*, 3<sup>e</sup> édit., p. 14 et 18.

(5) Cf. Cagnat, *Armée romaine d'Afrique*, 4<sup>e</sup> édit., p. 48 et suiv.

(6) Cf. Idem, *Cours*, 3<sup>e</sup> édit., p. 115 n.



12 MAI 1914.

SÉANCE DE LA COMMISSION DE L'AFRIQUE DU NORD.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. LE SECRÉTAIRE donne lecture de la correspondance :

M. MERLIN signale un certain nombre de découvertes intéressantes, récemment survenues en Tunisie :

« I. Dans la zaouia de Sidi-Mohamed-Salah, située sur la rive gauche de l'Oued-Miliane, à 4 kilomètres au nord-est de *Thuburbo Majus* <sup>(1)</sup>, j'ai copié quelques inscriptions inédites. Cet édifice, construit, au dire des indigènes, il y a une soixantaine d'années, est supporté par des colonnes antiques qui ont été prises dans des ruines du voisinage et que couronnent des bases retournées, antiques elles aussi. Certaines de ces colonnes sont, en totalité ou en partie, des bornes milliaires plus ou moins complètes.

« 1° A droite en entrant, le pied du premier fût est fait d'un tronçon de milliaire (haut., 0 m. 40), placé la tête en bas, sur lequel on voit :

D·N·MAGNO

DECENTIO

NOB·CESARI

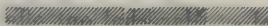
« Lettres irrégulières : 0 m. 06-0 m. 04.

(1) Babelon, Cagnat et S. Reinach, *Atlas archéolog. de la Tunisie*, feuille de Zaghouane.

« Des bornes au nom du César Decentius (350-353) se retrouvent sur plusieurs routes de l'Afrique ancienne <sup>(1)</sup>.

« 2° Au fond à gauche, la troisième colonne est entièrement constituée par un morceau de milliaire mesurant 2 m. 10 et portant deux inscriptions gravées en sens inverse l'une de l'autre :

« a. Celle qui est actuellement retournée (lettres 0 m. 04) et qui est effacée en certains endroits, martelée en d'autres, est ainsi conçue :

d N   
 .....  
 flAVIO VALERIO CONS  
 tantINO · eT   
 .....  
 germANICIS SARMA  
 ticis   
 .....  
 iNVICTIS  
 a V G G  
 B O N O R P   
 NATVM

« Le monument était aux noms de Constantin et de Licinius. La présence des surnoms *Germanici*, *Sarmatici* permet d'en attribuer l'érection, semble-t-il <sup>(2)</sup>, à la période 314-324. Après la chute de Licinius, son nom fut martelé <sup>(3)</sup> et on ajouta à l'adresse de Constantin les deux dernières lignes en lettres plus petites (0 m. 02) : *b[o]no r(e) p(ublicae) natum*, formule qui se rencontre souvent sur les milliaires de Constantin.

« b. En sens opposé, il existe, à l'autre bout de la colonne, un second texte, mutilé en haut, sommairement tracé, très usé à

<sup>(1)</sup> *Corpus inscr. latin.*, t. VIII, n° 22184, 22285 (= 10169); Donau, *Mém. des Antiquaires de France*, t. LXVII, p. 140, n° 1; p. 152, n° 17; *Bull. de la Soc. archéol. de Sousse*, 1908, p. 50-51, n° 5.

<sup>(2)</sup> Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, 4<sup>e</sup> édition, p. 239.

<sup>(3)</sup> Cf. *Corpus inscr. latin.*, t. VIII, n° 22119, cf. 22176; voir aussi n° 10246, 22179. Parfois le nom de Licinius fut respecté, par exemple n° 21961, 22204.

gauche et, par suite, d'une lecture assez incertaine. Voici ma copie, mais je n'en donne les trois premières lignes que sous réserve :

LV

NOBIX

NEVICEM ou SEM

..... perPETVIS

augG

« Ces bornes devaient appartenir à une des routes qui rayonnaient autour de *Thurburbo Majus*.

« II. On a découvert en janvier 1909 à l'Ariana, non loin de Tunis, et MM. Delsol et Maréchal ont offert au Musée Alaoui une plaque de marbre blanc, brisée en dix morceaux, qui se rejoignent non sans laisser subsister une forte lacune dans la partie centrale (long., 2 m. 06; haut., 0 m. 63) : c'est la face antérieure d'un sarcophage. Bordée d'une moulure plate, elle est ornée aux extrémités de deux bucrânes<sup>(1)</sup> d'où pendent des bandelettes et entre lesquels s'infléchissent deux guirlandes de feuillage. De ces guirlandes s'échappent des rubans et une feuille cordiforme; chacune d'elles est surmontée d'une rosace; le motif qui les séparait peut-être, au milieu de la plaque, manque aujourd'hui.

« III. A 200 mètres au nord-est des bâtiments de la Direction<sup>(2)</sup>, à la mine du Djebel-Ressas, au cours de terrassements nécessités par la préparation d'un nouveau plan incliné, on a mis au jour quelques sépultures paraissant antiques; les défunts sont enterrés la tête recouverte par des débris de grandes jarres en poterie: le corps s'allonge en dehors au milieu de la terre; par exception, les ossements sont groupés en tas sous les fragments de jarres.

(1) Le bucrâne de gauche a été presque entièrement martelé; il n'en subsiste que les cornes.

(2) Babelon, Cagnat et S. Reinach, *Atlas archéol. de la Tunisie*, feuille de Grombalia, à l'endroit où se trouve inscrit le n° 27.



« IV. On a dernièrement trouvé à Carthage<sup>(1)</sup> une ampoule à eulogie que j'ai eu l'occasion de voir entre les mains d'un particulier (haut., 0 m. 07; diamètre de la panse, 0 m. 055; épaisseur de la panse, 0 m. 02; le sommet du col et les deux anses sont brisés). D'un côté est représenté saint Ménas nimbé, les bras étendus, entre deux chameaux qui se prosternent; de l'autre figure une inscription aux lettres en relief, qui est entourée d'une couronne faite de deux branches de laurier :

ΑΓΙΟΥ

ΜΗΝΑ

ΕΥΛΟΓ

« V. Au cours de ces dernières années, le Musée Alaoui s'est enrichi d'un certain nombre d'intailles; je ne mentionnerai ici que celles qui portent des inscriptions :

« a. Cornaline. Buste peut-être de Minerve (le haut de la tête manque); dans le champ, d'un côté un L, de l'autre un F. — Don de M. V. Chavanne.

« b. Agate dont la couche supérieure est bleue et la couche inférieure noire. Capricorne; au-dessus, un croissant; au-dessous, un gouvernail; autour AFRICA. — Carthage.

« c. Jaspe rouge. La Tychè d'Antioche, d'après la statue d'Euty-chidès<sup>(2)</sup> : une femme drapée, la tête ceinte d'une couronne tourelée, est assise sur un rocher auquel elle s'appuie de la main gauche; de la main droite avancée, elle tient des épis; à ses pieds, un jeune homme émerge du sol, étendant les bras avec un geste de nageur : c'est l'Oronte. Dans le champ, PAC. — Cette belle intaille, tout particulièrement importante par son sujet, provient de Porto-Farina.

« En outre, nous avons eu communication d'intailles qui appar-

<sup>(1)</sup> Autre ampoule de saint Ménas trouvée à Carthage (Merlin, *Bull. archéol. du Comité*, 1910, p. CLXXXIV-CLXXXV, avec l'indication des monuments africains déjà connus en l'honneur de ce saint; cf. *Bull. archéol. du Comité*, 1913, p. CCXVII, Commission de l'Afrique du Nord, juin, p. XVIII).

<sup>(2)</sup> Cf. Collignon, *Hist. de la sculpture grecque*, t. II, p. 485 et suiv.

tiennent à des particuliers, et dont il y a également intérêt à donner la liste à cause des inscriptions qu'elles présentent :

« *a.* Jaspe vert. Vénus diadémée présentant d'une main un casque, tenant de l'autre une lance; à ses pieds un bouclier; dans le champ, d'un côté A, de l'autre C. — Tunisie.

« *b.* Jaspe. Buste d'Hélios à tête radiée. Au revers, AQVILA. — Région de Mahdia.

« *c.* Pierre d'aspect blanc laiteux. Une grue cherchant à attraper avec son bec un serpent sur le corps duquel elle a posé les pattes; au-dessus, ΔSP. — Région du cap Bon.

« *d.* Cornaline. Sur une face, la Victoire couronnant Mercure qui tient le caducée et la bourse; aux pieds du dieu, un bouc. Sur l'autre face, buste de femme coiffée à la mode de Faustine l'Ancienne, séparant en deux FE || LI. — Tunisie.

« *e.* Perle allongée en verre bleu clair, assez bombée sur une face où on lit en lettres retournées :

DIONVS

IBIBAS

« Assez plate sur l'autre face où on lit :

BENERIA

BIBAS

« Carthage.

« *f.* Abraxas en jaspe vert, à tranche biseautée<sup>(1)</sup>. D'un côté, le génie Iao, à tête de coq, regardant à droite, le corps couvert d'une cuirasse, un fouet dans la main droite élevée, un bouclier cachant entièrement le bras gauche, les jambes remplacées par deux serpents. Sur le bouclier :

EI

AN

H ♦

<sup>(1)</sup> Tandis que nous avons décrit les autres monuments d'après les empreintes qu'ils donnent, ici nous décrivons la pierre elle-même.

« De l'autre côté, l'inscription suivante <sup>(1)</sup> :

ΑΒΛΑ

ΝΑ◇Α

ΝΑΛΒ

Α

« Carthage.

« VI. M. le Dr Carton a fait don au Musée du Bardo d'une inscription grecque, découverte par lui dans le sanctuaire de Saturne à *Thuburnica* : *πóλεως|εύχῃ ἐπὶ Διφίλου|ἀρχάρχον|τος* <sup>(2)</sup>.

« J'ai fait également transporter au musée les deux fragments de l'inscription de M. Rossius Vitulus, exhumés à *Bulla Regia* par M. le Dr Carton <sup>(3)</sup>.

« VII. Au mois de janvier dernier, j'ai appelé l'attention de la Commission sur un certain nombre de jolis vases de terre rouge légère et fine, ornés de reliefs d'applique, recueillis dans la nécropole romaine d'El-Aouja (30 kilomètres au sud de Kairouan). En voici quelques autres, de même origine, qui sont entrés au Musée du Bardo depuis :

« 1° Petite cenochoé à panse tronconique, large près de la base, étroite à l'ouverture (haut., 0 m. 145), montée sur un pied circulaire. Dans les intervalles déterminés par trois palmes verticales, on rencontre successivement : d'abord un homme pendu aux cornes d'un taureau à gauche, sur le dos duquel il s'appuie de tout son poids pour l'écraser à terre <sup>(4)</sup>; au-dessous, un sanglier galopant à gauche; puis un homme à genoux sur la croupe d'un sanglier dont il a saisi la tête avec les deux mains; l'animal résiste arc-bouté sur les pattes; plus bas, un cheval galopant à gauche; le troisième

<sup>(1)</sup> Cf. Leclercq, dans Cabrol, *Dict. d'archéol. chrétienne*, t. I, col. 152-153.

<sup>(2)</sup> Carton, *Bull. archéol. du Comité*, 1908, p. 420, n° 28; *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1907, p. 888.

<sup>(3)</sup> Carton, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1909, p. 586; Cagnat, *Bull. archéol. du Comité*, 1910, p. LXXVI, p. 220 et suiv.; *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1914, p. 133 et suiv.

<sup>(4)</sup> Même sujet, mais provenant d'une matrice différente dans le *Bull. archéol. du Comité*, 1914, p. CL, n° 6.



compartiment était occupé par l'anse, brisée aujourd'hui. Autour de l'embouchure, trois grappes de raisin disposées horizontalement au-dessus d'un filet en saillie <sup>(1)</sup>;

« 2° Vase de même forme que le précédent (haut., 0 m. 15). Dans les intervalles déterminés par trois colonnes cannelées, à chapiteaux ioniques comprenant deux séries de volutes superposées <sup>(2)</sup>, on trouve, sous une guirlande, d'abord une autruche à droite, ensuite une femme, peut-être une danseuse, vue de dos, le torse nu, tenant au bout de ses bras étendus les extrémités de la draperie qui lui enveloppe le bas du corps. Le troisième compartiment était occupé par l'anse, qui manque. Autour de l'embouchure, deux coquilles au-dessus d'un filet en saillie <sup>(3)</sup>;

« 3° Petite œnochoé à panse tronconique (haut., 0 m. 115); le pied est un peu plus haut, la panse moins élevée et moins effilée, l'orifice bien plus large qu'aux numéros 1 et 2. L'anse est décorée d'une guirlande; de droite à gauche se succèdent une fleur, un sanglier galopant à gauche, un masque d'homme barbu vu de face, un lièvre au repos à droite et une monnaie dont l'image et la légende sont assez indistinctes <sup>(4)</sup>;

« 4° Oœnochoé à long goulot s'évasant vers la base et muni à peu près aux deux tiers de sa hauteur d'un bourrelet saillant; l'anse est ornée de rinceaux accostant un filet central; sous le bourrelet du col et sur l'épaule, deux filets en creux (haut., 0 m. 245). Trois fois deux feuilles de vigne superposées déterminent sur la panse trois panneaux, dont l'un, sous l'anse, est beaucoup plus étroit que les autres et est agrémenté d'un groupe de trois personnages à droite, déjà décrit sur un vase semblable au *Bull. archéol. du Comité*, 1912, p. ccxvi; dans chacun des grands panneaux, sous une guirlande, on voit deux personnages indépendants l'un de l'autre et de taille inégale : a. Un Satyre s'avancant à gauche, tenant un *pedum* et un bout de la draperie qui lui pend dans le dos; derrière lui, un grand cratère couché; à sa droite, Bacchus,

<sup>(1)</sup> Cf. *Bull. archéol. du Comité*, 1914, p. cxlix, et 1913, p. ccxviii.

<sup>(2)</sup> Deux de ces colonnes sont identiques; la troisième présente plusieurs différences avec celles-ci.

<sup>(3)</sup> Cf. *Bull. archéol. du Comité*, 1914, p. cl, n° 2.

<sup>(4)</sup> Cf. une lampe de Carthage où est reproduite une monnaie de Théodose II (Delattre, *Bull. archéol. du Comité*, 1897, p. 287 et suiv.; Monceaux, dans *Centenaire des Antiquaires de France, Recueil de Mémoires*, p. 309).

appuyé sur un thyrsé, tenant un canthare; à ses pieds, une panthère; *b*. Un Satyre pareil au précédent, sauf que les attributs sont intervertis et que le *pedum* est dans la main gauche au lieu d'être dans la droite, et Bacchus, également dans la même attitude que le précédent, mais sans la panthère; la tête et le haut du bras gauche manquent. Le Satyre de *a* et le Bacchus de *b*, le Satyre de *b* et le Bacchus de *a* se correspondent pour les dimensions; les premiers sont plus grands que les seconds;

« 5° OEnoché du même modèle que le n° 4, mais plus petite (haut., 0 m. 19); sous le bourrelet du col, deux filets en creux. L'anse est rehaussée de deux guirlandes juxtaposées et flanquées chacune de deux filets. Trois palmes verticales partagent la panse en trois divisions <sup>(1)</sup>, une plus étroite au sommet de laquelle aboutit le pied de l'anse, deux plus larges : dans l'une de ces dernières, un sanglier courant à gauche; dans l'autre, un cheval au grand galop <sup>(2)</sup> à gauche;

« 6° Vase à panse hémisphérique montée sur un petit pied; le col, brisé au ras de la panse, a complètement disparu (haut., 0 m. 065; diam., 0 m. 12). Trois palmes verticales, terminées à leur sommet par une rosace cruciforme qui se compose de quatre grandes branches et de quatre petites, délimitent trois sections où se rencontrent, au-dessous d'une guirlande : ici, un homme court vêtu, monté sur un cheval à crinière abondante et à queue longue qui s'avance en trotant à gauche; le cavalier est courbé sur le cou de sa monture; là, un éléphant à droite <sup>(2)</sup>; enfin, un gladiateur aux cheveux crépus accroupi derrière un grand bouclier ovale décoré de rinceaux, qui le cache entièrement.

« VIII. Deux petits gobelets de terre rouge fine vernissée, provenant de la région d'El-Djem, ont aussi pris place dans les collections du Musée Alaoui. L'un a été offert par M. le Dr Penel; haut de 0 m. 09, il a la forme générale d'un canthare; les anses sont faites de trois filets accolés. L'autre (haut. 0 m. 07) a l'aspect d'un tronc de cône renversé; il est décoré de trois zones de filets, dis-

<sup>(1)</sup> Les deux palmes qui flanquent le pied de l'anse sont du même modèle; celle qui sépare les sujets appliqués sur la panse, plus large et plus pointue, ressemble à une branche de conifère.

<sup>(2)</sup> Même sujet dans Hauteœur, *Catal. du Musée Alaoui, Suppl.*, p. 316, n° 722.

tantes entre elles d'environ 0 m. 01 et de trois lignes, assez peu régulières, de losanges estampillés en creux avec un disque saillant en leur centre. »

M. GSELL communique à la Commission la note suivante de M. Carcopino sur deux inscriptions de *Thubursicum Numidarum*, récemment découvertes :

« J'ai l'honneur de vous envoyer pour être transmise à la Commission de l'Afrique du Nord la copie de deux nouvelles inscriptions de Khamissa (*Thubursicum Numidarum*), que j'y ai prise en compagnie de M. Joly, le dimanche 19 avril dernier :

« 1. La première est gravée sur un bloc de grès réemployé dans la construction d'un mur intérieur de la forteresse byzantine dite Ksar-el-Kebir <sup>(1)</sup>, et encore en place aujourd'hui. Quelques lettres affleuraient au-dessus du sol. Les ayant remarquées au cours de notre visite, je priai M. Joly de bien vouloir faire piocher la terre qui nous cachait les autres, et nous eûmes le plaisir de mettre bientôt au jour une base commémorative, haute de 1 m. 06, large de 0 m. 39, encadrant d'une moulure très simple un champ épigraphique de 0 m. 70 sur 0 m. 99.

« J'ai lu :

FELICISSIMO SECVLO  
D N IVLIANI VICTO  
RIS AC TRIVMPHATORIS  
AVGVSTI  
5 PROCONSVLATV HERMO  
GENIANI·G·V· ATILIVS  
THEODOTVS·VC·LEGATVS  
EIVS·FORVM NOVVM  
QVOD·INSTITVIT·PERFECTV  
10 AC DEDICAVIT·ADDITIS  
COLVMNIS ET STATVIS  
EXORNAVIT

(1) Gsell, *Atlas*, 18, 297, n° 7.



« Les lettres sont hautes de 0 m. 042 à la première ligne, de 0 m. 04 à toutes les autres. Sauf aux lignes 6, 7, 11, les dernières à droite ont été effacées, en nombre inégal d'ailleurs, puisque les lignes n'étaient pas entre elles d'une égalité rigoureuse, et que notamment l'une des trois lignes complètes, la septième, déborde par sa finale sur la moulure même.

« A la ligne 3, je me demande si le signe qui précède le V de *vic[to]ris* est une éraflure de la pierre ou la queue d'un G (cf. les G des lignes 4, 6, 7) : le mot *augusti* qui remplit la ligne 4 me fait pencher pour la première hypothèse.

Les compléments : *vic[to]ris* à la ligne 2, *triumphat[oris]* à la ligne 3, *Her[mo] | geniani* à la ligne 5, *novu[m]* à la ligne 8, *perfect[us]* à la ligne 9 sont certains. Je restitue sans hésiter *add[it]is* | à la ligne 10.

« Voici donc comment je propose de transcrire ce texte :

*Felicissimo s[a]eculo | d[omi]ni n[ost]ri Iuliani vic[to]ris ac triumphat[oris] | Augusti proconsulatu Her[mo] | geniani c[larissim]i v[ir]i Atilius Theodotus u[ir] c[larissim]us legatus | eius, forum novu[m] | quod instituit perfect[us] ac dedicavit add[it]is | columnis et statu[s] | exornavit.*

« Sous cette forme, il ajoute quelques précisions à nos connaissances antérieures. De mauvais vers dus à la composition d'un certain Ianuarius rapportaient déjà au légat Theodotus et au proconsulat de Clodius Hermogenia(nus) la dédicace d'un fortin de Khemissa : *dedicat arcem* <sup>(1)</sup>. Une autre base commémorative a signalé le transfert d'une statue de Trajan sur le *forum novum* de *Thubursicum Numidarum* sous le règne de Julien et le proconsulat de Clodius Hermogenianus, par les soins du légat Atilius Theodotus <sup>(2)</sup>. La nôtre lui rapporte non seulement cette translation, mais la fondation, l'achèvement, la dédicace du *forum novum*. Elle prouve qu'ultérieurement, et toujours grâce au même personnage, le *forum novum* reçut un supplément de parure : colonnes et statues. Le dernier embellissement, comme le transfert de la statue de Trajan, date du règne de Julien Auguste (361-363). L'ensemble des travaux se place sous le proconsulat de Q. Clodius Hermogenianus Olybrius

(1) Cagnat, *Bull. des Antiq.*, 1901, p. 209.

(2) Idem, *ibid.*, 1903, p. 249; cf. Joly, *Recueil de Constantino*, 1905, 170.

(361-363?)<sup>(1)</sup>. Toutefois ce troisième texte au nom de Theodotus introduit, à mon sens, une indécision dans la topographie de *Thubursicum Numidarum*. Jusqu'à présent, on plaçait le *forum novum* près de l'arc de triomphe<sup>(2)</sup> et du petit fortin<sup>(3)</sup>, à proximité des lieux où avaient été trouvées presque côte à côte les inscriptions relatives à une *arx* et à un *forum novum*. Est-il possible de maintenir encore aujourd'hui cette identification? Est-il admissible que les constructeurs du Ksar-el-Kebir soient descendus si bas pour chercher les pierres de taille qu'ils auraient eu ensuite toutes les peines du monde à hisser jusqu'à pied d'œuvre? N'est-il pas plus probable que le *forum novum* doive être cherché entre la *platea vetus* et le Ksar-el-Kebir, sur un emplacement d'où les défenseurs de *Thubursicum Numidarum* auraient pu tirer des matériaux pour leurs deux forteresses, celle du bas vers laquelle on n'aurait eu qu'à faire rouler les pierres, celle du haut avec laquelle elles auraient été à peu près de plain-pied? La suite des fouilles résoudra sans doute un jour ce petit problème d'histoire locale.

« 2. Dans le « monument inconnu », M. Joly avait mis au jour, quelque temps avant ma visite à Khemissa, un bloc calcaire, transformé ultérieurement en auge (1 m. 14 × 0 m. 55 × 0 m. 50) sur lequel avait été gravée l'inscription suivante :

|    |          |                        |             |
|----|----------|------------------------|-------------|
|    | V        | A                      | S           |
|    | PRO      | SALVTE                 | ♦ IMPP      |
|    | DD       | NN                     | DIOCLETIANI |
|    | ET       | ████████████████████ ♦ |             |
| 5  | MODESTII | SACERD                 |             |
|    | OTES     | CASTINIANVS            | PA          |
|    | TERET    | FESTVCIVS              | •           |
|    | ETPVR    | PVRIVS                 | FIITEM      |
|    | PLVMASO  | LOCVMSAN               |             |
| 16 | CTOSVOQ  | VODEST                 | •           |

(1) Cf. Pallu de Lessert, *Fastes*, t. II, p. 63-64.

(2) Gsell, *op. cit.*, n° 12.

(3) Idem, *ibid.*, n° 13.





début de la ligue 17 : † NA, excluent aussi bien *corpora* et *sodalitas* que *collegia*.

« Je propose, faute de mieux, et en accordant au mot *numen* le sens de statue divine qu'il possède en d'autres épigraphes africaines : n]u[mi]na universa cum cultoribus suis convenerunt.

« On n'a plus, dès lors, pour donner à cette fin de texte une cohérence logique à peu près satisfaisante, qu'à lui faire répondre à ces deux questions : où et d'où les *numina* sont-ils venus = *convenerunt*? La première se laisserait encore résoudre assez facilement : il est naturel de supposer que cette affluence assistait les Modestii père et fils; et, me fondant sur cette proposition des *Act. Arv.*, a. 10 : *ad dedicationem venerunt*, je me hasarde à compléter ainsi :

RVNT eT DEDICAVE (14 lettres.)

RVnt ad quaM DEDI (15 l.)

CationeM DE VICI (14 l.)

« Quant à la provenance de la procession, il est plus aventureux de vouloir la déterminer. Peut-être pourrait-on songer à :

Nis CivitatIBus ET (16 lettres.)

VNIVERSIS PAGis nV (16 l.)

MiNA VNIVERSA CVM CVL (18 l.)

TORIBVS SVIS CONVENERVNT (22 l.)

« D'où cette lecture d'ensemble :

V(eneri) A(ugustae) s(acrum) | pro salute imp(eratorum) | d(ominorum)  
Diocletani | et [Maximiani] | Modestii sacerdotēs Castinianus pater et Pestu-  
cius | et Purpurius fili(i) | templum a solo cum sancto quod est | a ter[go]  
in[s]titue[runt] [et] dedi[c]ave[ru]nt; ad quam dedi[c]ationem de vici[n]is  
c[ivitat]i[bus] et | univers[i]s pa[gi]s n]u[mi]na universa cum cul[toribus] suis  
convenerunt.

M. GSELL communique ensuite diverses inscriptions retrouvées par M. Joly dans la basilique chrétienne de Madaure, en particulier l'épitaque d'un évêque de cette ville, Placentinus.

Il communique également plusieurs textes épigraphiques récemment découverts dans les ruines de *Cuicul*, à Djemila : entre autres, quelques dédicaces, dont une au *Genius Senatus Cuiculitanorum*.

M. TOUTAIN annonce à la Commission que l'inscription dont le texte a été récemment communiqué par M. Bosco est une épitaphe ordinaire, et qu'elle vient d'être publiée dans le *Recueil des Notices et Mémoires de la Société archéologique de Constantine*, 1913, p. 805.

La séance est levée à 4 heures trois quarts.

Le Secrétaire de la Commission,

R. CAGNAT,

Membre du Comité.

9 JUIN 1914.

SÉANCE DE LA COMMISSION DE L'AFRIQUE DU NORD.

PRÉSIDENTENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. LE SECRÉTAIRE donne lecture de la correspondance :

M. MERLIN signale un certain nombre de découvertes intéressantes, récemment survenues en Tunisie :

« 1° A *Vallis*, j'ai copié auprès du marabout de Sidi-Medien deux fragments d'inscriptions dont d'autres morceaux figurent au *Corpus*, t. VIII, sous les n° 1273 et 14771.

« Les morceaux déjà connus se rattachent à deux textes distincts, de deux lignes chacun, dont les lettres sont de taille différente, mais dont la teneur, au moins autant que nous pouvons en juger, était sensiblement la même.

« A l'un (A), dont les lettres ont 0 m. 21 et 0 m. 16, se rattachent les débris suivants : n° 1273 *a*, *b* (cf. p. 947), *c*, *d*, *e*, *f* (cf. n° 14771), *g*, auxquels il faut vraisemblablement ajouter celui qu'a donné Gauckler dans le *Bull. archéol. du Comité*, 1901, p. ccm (Corpus inscr. latin., t. VIII, n° 25830).

« De l'autre (B), dont les lettres ont seulement 0 m. 14 et 0 m. 12, nous avons les débris suivants : n° 1273 *h* (cf. p. 937 et n° 14771), *i*, *k*, auxquels on doit joindre les deux qu'a publiés Gauckler dans le *Bull. archéol. du Comité*, 1897, p. 395, n° 104 (Corpus inscr. latin., t. VIII, n° 25829) et dont l'un avait pris place au *Corpus*, p. 937.



«Des deux fragments nouveaux, l'un appartient au premier, l'autre au second de ces textes.

«a. A 150 mètres au sud-est du marabout, haut., 0 m. 35; long., 1 mètre; le bloc semble complet à gauche, il est brisé à droite :

IANI · ABNE  
T · IVLIAE · DOMNAE · AV

«Les lettres de la première ligne sont incomplètes en haut; à la seconde ligne, la barre horizontale du T initial était en partie sur le bloc précédent; à droite, la cassure suit le premier jambage de l'V de AVg.

«Ce fragment s'intercale entre n° 1273 d — e et n° 1273 f :

|    |                                  |                    |                           |         |        |                     |
|----|----------------------------------|--------------------|---------------------------|---------|--------|---------------------|
| ep | OT · DIVI · ANTONINI · PII       | pron. diui hadr    | IANI · ABNE               | p. diui | TRAIA  | ni . . . . . aduep. |
| dr | IS · CVM · STATVIS · DOMINI · NO | stri sanctissimi e | T · IVLIAE · DOMNAE · AVg |         | IT · V | . . . . .           |

«Il faut peut-être lire ainsi après AVg, à la seconde ligne :  
mATR · aVg. et castrorum . . .

«b. A 100 mètres au sud du marabout; haut., 0 m. 50; long., 0 m. 70; le bloc est incomplet à droite et probablement complet à gauche. Tandis que l'inscription occupe la totalité du linteau dans la série A, ici, au-dessous de la seconde ligne, règne une moulure haute de 0 m. 18; j'ai constaté qu'il en était de même sur n° 1273 i qui se trouve à peu de distance de notre b. Ainsi la forme des pierres n'était pas pareille dans A et B; A était simplement une frise épigraphe; B comprenait à la fois la frise épigraphe et l'architrave, qui, dans n° 1273 i, est ornée en dessous d'un soffite.

NEPOTIS · DIVI  
IS · N̄ · XXV · ET · D

«Je pense que ce morceau nouveau précède immédiatement le n° 1273 k, auquel il se raccorderait presque exactement :

|                  |                        |                               |                         |
|------------------|------------------------|-------------------------------|-------------------------|
| antonini pii pro | NEPOTIS · DIVI         | HADRIANI · ABNEPOTIS          | diui traiani . . . . .  |
| . . . . .        | IS · N̄ · XXV · ET · D | ATONIS ET EXEDRIS CVM STATVIS | domini nostri . . . . . |

« Peut-être convient-il de restituer au début de la ligne 2 : *colum-  
nIS · N̄ · XXV*, [*column*]is *n(umero) xxv*.

« 2° A *Bisica*, nous avons retrouvé l'inscription du *Corpus*, t. VIII, n° 12297, que Schmidt y avait cherchée en vain. La lecture est la suivante :

Q · ENNIO · T · F

QVIR EPPILLO

> LEG III AVG

FLAM · PERP ·

ORDO BISICENS

EX COLLATIO

NE · PATRONO

« Au n° 12300 du *Corpus*, Schmidt a publié la dernière ligne orthographiée CAEREALES; j'ai copié, sans aucun doute possible, CEREALES, comme d'ailleurs J. Poinssot, au *Bull. des antiquités africaines*, 1883, p. 304, n° 162. Cf. *Cereales* à *Musti*<sup>(1)</sup>, à *Vaga*<sup>(2)</sup> et à Carthage<sup>(3)</sup>.

« 3° Je dois à l'amabilité de M. Roederer, dans la propriété duquel sont aujourd'hui situées les ruines, d'avoir pu examiner en détail les vestiges antiques d'Henchir-Bedd (vallée de l'Oued-Tine), signalés en 1886 par MM. Cagnat et S. Reinach<sup>(4)</sup>; j'y ai relevé quelques inscriptions inédites.

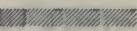
(1) *Corpus inscr. latin.*, t. VIII, n° 15585, cf. n° 15589 et 15590.

(2) *Ibid.*, n° 10569 = 14394.

(3) *Ibid.*, n° 24586; Delattre, *Mém. des Antiquaires de France*, t. LVIII, p. 16.

(4) *Bull. archéol. du Comité*, 1886, p. 108 et suiv. Les ruines ne sont pas là où figure sur la carte au 50,000<sup>e</sup> l'expression *D' Bed* (Babelon, Cagnat et S. Reinach, *Atlas archéol. de la Tunisie*, Tebourba, n° 8), mais à 2 kilom. 500 environ au Sud-Est, à 1 kilomètre à l'ouest du marabout de Rhozelnine.

«a. Sur un linteau de frise haut de 0 m. 85, long de 1 m. 35, épais de 0 m. 40 :

miNERV   
 gERM · SAR   
 · I  P  P    
 I  I  I  I 

«Lettres : 1<sup>re</sup> ligne, 0 m. 20; 2<sup>e</sup> ligne, 0 m. 145.

«Toute la partie inférieure et droite de la pierre est usée par devant et les lettres ont disparu.

«Ce fragment se rattache au même texte que le n° 14369 du *Corpus*, t. VIII, auprès duquel il se trouve actuellement, remployé, comme lui, dans un mur arabe, l'extrémité gauche plantée en terre. Le nom de Minerve, à la ligne 1, confirme — ce que laissait soupçonner celui de *Jupiter Optimus* sur le morceau antérieurement découvert — que la dédicace se rapporte bien à un Capitole <sup>(1)</sup>.

«A la ligne 2, les titres de victoires, qui font partie de l'énumération des ancêtres de Caracalla, sous le règne de qui le monument fut construit, concernent Marc-Aurèle.

«A la ligne 3, à gauche, après un point, un I dominant les autres lettres; il manque ensuite deux caractères, puis peut-être, mais sans qu'on puisse l'affirmer absolument pour la première, le haut de deux lettres comme B, D, P, R.

«De la ligne 4, il n'a rien subsisté.

«b. Sur un bloc haut de 0 m. 50, long de 1 mètre (il est entier); lettres : ligne 1, 0 m. 15; ligne 2, 0 m. 14 :

 I · ET · CA  
 .....  
 fecIT ITEMQ DEDIC ♡

«Le martelage a sans doute anéanti ici en totalité ou en partie la formule *matris Augusti* précédant *et ca[storum, etc.]* qui avait été

(1) Cf. Cagnat et Gauckler, *Les temples païens*, p. 13. — Cependant M. Jules Toutain n'avait point fait figurer le nom d'Henchir-Bedd dans son *Étude sur les Capitols provinciaux de l'Empire romain*, 1899.



respecté et accompagnant les noms d'une impératrice comme Julia Mamaea<sup>(1)</sup>.

« L'inscription du *Corpus*, t. VIII, n° 14375, où j'ai constaté que la ligne publiée est surmontée d'une ligne martelée, appartient au même texte.

« c. Sur un tronçon de linteau, complet à gauche, brisé à droite (haut., 0 m. 40; long., 0 m. 90; épais., 0 m. 22), qui est posé à plat en guise de banc près du bordj arabe; lettres, 0 m. 13; moulure au-dessous :

ROMAE · PE ■■■

« Le mot *Romae* est intéressant à relever, car je ne vois pas qu'on puisse l'interpréter autrement que comme une mention de la déesse Rome, soit au datif, l'inscription lui étant dédiée<sup>(2)</sup>, soit peut-être plutôt au génitif, dans une formule comme *xii vir urbis Romae*<sup>(3)</sup>, *sacerdos urbis Romae*<sup>(4)</sup>. En général, le nom de Rome divinisée est suivi de l'épithète *aeterna*; ici la première lettre du mot qui commence à droite est un P ou un F, mais n'est certainement pas un A.

« Dans le marabout voisin du bordj, à droite de la porte, au sommet du mur d'enceinte, est encadrée une pierre actuellement couverte de chaux, sur laquelle apparaît en lettres de 0 m. 13 :

MEN

« Peut-être ce fragment fait-il partie de l'inscription *Romae*, dont les lettres ont même hauteur.

« d. Le document le plus important a été recueilli, non loin du n° 14372 du *Corpus*, à la lisière de la plantation d'arbres qui

<sup>(1)</sup> Cf. par exemple, à Dougga, L. Poinssot, *Nouv. Arch. des Missions*, nouv. série, t. VIII, p. 152 et suiv., n° 62.

<sup>(2)</sup> *Corpus inscr. latin.*, t. VIII, n° 1427 et 11912; cf. aussi n° 6965.

<sup>(3)</sup> *Ibid.*, n° 11338.

<sup>(4)</sup> *Ibid.*, n° 24054; *Bull. archéol. du Comité*, 1893, p. 189, n° 4; cf. *Corpus inscr. latin.*, t. VIII, n° 2394, 2395, 2399, 6948, 17904.

existe derrière le marabout. Sur une base, réutilisée dans un mur que constituaient de gros blocs juxtaposés (haut., 0 m. 90; larg., 0 m. 66; épais., 0 m. 37), est gravée en lettres de 0 m. 06, entourée d'une moulure plate, l'inscription que j'ai transcrite ainsi :

M · MVNIO · PRIMO  
 oPTATIANO · EQ ROM  
 FLAM · PERP · PATRI  
 M · MVNI √ PRIMI ·  
 5 STATIANI · C √ P · CIVI ·  
 ET · PATRONO · SPLENDI  
 diSSIMVS √ ORDO ·  
 MVNICIPII · AVED  
 DENSIVM · PRIMO ·  
 10  VM · VERE MEREN 

«La dernière ligne est un peu effacée, surtout aux bouts. Avant V on distingue le haut de deux hastes verticales; après REN, il manque une ou deux lettres. Si à droite il est évident qu'il y a lieu de lire MEREN*ti*, en revanche on a plus de peine à fournir un complément satisfaisant à gauche : omNIVM, auquel on peut songer, n'est pas sans soulever quelques objections.

«Le personnage honoré ici est déjà mentionné sur une autre base de la même localité<sup>(1)</sup>.

«La valeur du texte vient de ce qu'on y rencontre pour la première fois le nom antique de la ville : *Avedda*, qui s'est conservé dans l'appellation moderne : Bedd. On savait par une inscription<sup>(2)</sup> que l'agglomération était un municpe. Nous n'avons aucune autre mention de cette cité.

«Les noms de lieu à radical en *Av* sont assez fréquents dans l'Afrique ancienne : *Avensa*, *Avitta Bibba*, *Avula*, *Avioccala*.

(1) *Corpus inscr. latin.*, t. VIII, n° 14373.

(2) *Ibid.*, n° 1437a.

« 4° Près de Diar-el-Hajje, à 6 kilomètres au nord de Kourba, on a fait quelques fouilles dans le groupe sud des ruines qui portent le n° 314 de l'*Atlas archéologique*, fouille de Menzel-bou-Zalfa; on y a dégagé des tombes ayant appartenu à une nécropole romaine<sup>(1)</sup>. M. L. Drappier y a constaté la présence de sépultures aux types que voici :

« a. La majorité des tombes sont de simples fosses à inhumation, non maçonnées, recouvertes de dalles grossières, ou des jarres isolées remplies d'ossements calcinés;

« b. Un certain nombre de monuments ont la forme de cippes; hauts de plus d'un mètre, ils sont construits sur plan carré ou rectangulaire, avec des moellons, s'érigent sur un massif plus large et paraissent s'être terminés à leur sommet par une surface demi-cylindrique horizontale. Sous le cippe, les cendres étaient contenues dans une jarre de terre cuite placée à même la terre. L'un de ces cippes, orné d'une niche sur une de ses faces, surmontait ainsi une jarre haute d'un mètre, dont la panse avait 0 m. 43 de diamètre et qui renfermait une écuelle de 0 m. 15 de diamètre, ainsi qu'une lampe sans sujet, signée SYRTEPI.

« Parfois deux cippes se dressent sur le même soubassement.

« c. Très rarement la sépulture a la forme d'un caisson demi-cylindrique peu élevé au-dessus du sol.

« d. Des caveaux, en petite quantité, comprennent des tombeaux accolés, deux ou trois, dont les parois et le fond sont en blocage. Le caveau est le plus souvent environné de murs qui supportaient jadis une voûte. Quelques sépultures étaient recouvertes en dessus de mosaïques chrétiennes, dont la description a été communiquée par M. Monceaux à l'Académie des Inscriptions le 6 février 1914<sup>(2)</sup>. Trois d'entre elles notamment, juxtaposées, commémoraient le souvenir de Crementia, . . . na et Maximilla. Dans la tombe de Cre-

<sup>(1)</sup> C'est le point indiqué sous le nom d'Henchir-el-Ksirate. Dans le groupe nord-est des ruines n° 314, Henchir-Krarrouba, il y a une nécropole du même genre.

<sup>(2)</sup> Ces tombes chrétiennes n'étaient donc pas dans une église, comme on avait pu le croire lors de la découverte des mosaïques et avant les fouilles récentes.



mentia on a recueilli huit lampes, du type d'Henchir-es-Srira<sup>(1)</sup>; dans celle de Maximilla, quatre lampes pareilles et un beau gobelet de verre (haut., un peu moins de 0 m. 12; diam. en haut, 0 m. 08), décoré de filets en creux qui entourent l'orifice et de deux bandes, l'une vers le sommet, l'autre vers la base, qui ont 0 m. 011 de haut et sont composées entre deux lignes horizontales d'une suite de traits verticaux réunis à leur partie supérieure par deux barres obliques.

« Un autre caveau abritait un caisson en mosaïque, contigu par un de ses longs côtés à un des murs de clôture; le dessus du caisson a disparu; son long côté visible offrait, dans un losange terminé aux deux bouts par des enroulements symétriques (ceux de gauche sont presque complètement anéantis aujourd'hui), deux agneaux affrontés, de part et d'autre, d'une couronne qui entoure un calice en forme de bol sans pied; dans le même caveau, deux tombes, de direction perpendiculaire à celle-ci, étaient séparées entre elles par un large intervalle; l'une venait buter sur le caisson dont elle cachait un des angles.

« La nécropole, d'après son mobilier, au reste assez pauvre, et la forme de certains de ses tombeaux, commença d'être utilisée vers le III<sup>e</sup> siècle; elle demeura en usage jusqu'à une époque assez basse, dont les mosaïques chrétiennes sont les indices les plus marquants.

« 5° M. Jules Renault a fait don au Musée du Bardo d'un curieux objet de terre cuite, provenant de la région du Cap Bon, et dans lequel M. Héron de Villefosse a reconnu un débris de réchaud grec<sup>(2)</sup>.

« En terminant, je crois devoir vous informer de quelques mesures administratives importantes qui ont été récemment prises par le Gouvernement du Protectorat, à la demande de la Direction des Antiquités :

« 1° Des décrets du 15 septembre 1913 et du 31 mars 1914 ont établi des zones où il est interdit de construire et de planter sur certains terrains qui sont occupés par des ruines et qui n'appartiennent pas au domaine public : à Dougga, Medcina, Mactar,

<sup>(1)</sup> Hauteceur, *Mélanges de Rome*, 1909, p. 383 et suiv.

<sup>(2)</sup> *Bull. archéol.*, 1913, p. ccxxi. Ce débris de réchaud a été publié dans le *Bull. archéol.*, 1913, p. 349, pl. XXXII, fig. 1.

*Bulla Regia*, *Thelepte*, Haïdra, Ziane. Une zone de protection analogue a été instituée devant les remparts et autour de la Grande Mosquée de Kairouan.

« 2° D'un autre côté, un décret du 14 mars 1914 a exproprié la majeure partie du village arabe installé sur l'emplacement de l'ancienne *Thugga*. La Direction des Antiquités effectue actuellement les opérations, longues et compliquées, relatives à cette expropriation. Ainsi nous aurons assuré un vaste espace aux recherches futures, pour lesquelles j'ose espérer que le Ministère de l'Instruction publique voudra bien nous continuer le bienveillant et si efficace appui du Service des Missions scientifiques. »

M. le Secrétaire dépose sur le bureau l'estampage d'une inscription chrétienne de Tébessa. — Renvoi à M. Monceaux.

M. BALLU présente à la Commission l'estampage d'une inscription récemment découverte à Lambèse, aux environs du Capitole. On y lit en lettres de 0 m. 06-0 m. 03 :

I O V I     O P T I  
M O     M A X M O  
I V N O N I    & R E G  
M I N E R    & A V G  
E T C E T E R I S D S  
D E A B    & Q    & I M    & M  
V E T V R I V S V E  
T V R I A N V S    & V C  
L E G    & A V G G G    . P R . P R  
P R O C O S    & S I C I L I A E  
R E B I N P R    & N V M I D I A  
P R O S P E R E    G E S T I S

Le légat M. Veturius Veturianus est connu. Il vivait au temps de Valérien père, de Gallien et de Valérien le Jeune (253-259) <sup>(1)</sup>.

(1) Pallu de Lessert, *Fastes des provinces africaines*, p. 446.

M. DUSSAUD remet une note sur une inscription néopunique de Bir-Tiêlsa, relatant la construction et la consécration d'un autel. Cette note sera insérée au *Bulletin* <sup>(1)</sup>.

La séance est levée à 4 heures et demie.

*Le Secrétaire de la Commission,*

R. CAGNAT,

Membre du Comité.

<sup>(1)</sup> Voir plus loin, p. 618, la note *in extenso* de M. Dussaud.











**RAPPORTS**  
**ET**  
**COMMUNICATIONS**

之十回内里人

二

之十回内里人

# LES VOIES ROMAINES DU DAUPHINÉ,

PAR M. H. FERRAND,

Ancien président de l'Académie delphinale,  
Correspondant du Ministère de l'Instruction publique.

---

Quand nous voulons connaître en détail l'œuvre considérable que les Romains avaient accomplie en organisant la viabilité de leur empire, nous nous trouvons dans un grand embarras, car, parmi les épaves arrachées au naufrage de leur civilisation, nous ne trouvons que des renseignements fort incomplets sur cet état de choses. Deux documents sont les seuls témoins, et bien imparfaits, de ce colossal effort : la carte si singulièrement déformée que l'on appelle la Table de Peutinger (pl. I), et le routier connu sous le nom d'Itinéraire d'Antonin. Sur quelques points seulement leurs données peuvent être contrôlées par l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, et par la curieuse trouvaille faite dans la piscine de Vicarello, les vases gaditains.

Nous pouvons en retirer des noms de stations, dont certains sont difficiles à identifier et quelques-uns contradictoires, des distances qui se trouvent parfois en complet désaccord avec l'état des lieux, et des directions qu'il est prudent de soumettre à une sévère critique. De descriptions il n'en est aucune, et nous nous débattrions bien souvent dans une pénible incertitude, si la robustesse de ces constructions n'avait été telle que le sol nous livre encore aujourd'hui les meilleurs éléments de notre étude.

Pour bien coordonner, pour interpréter dans les meilleures conditions possibles ces données, il est utile de voir à quelles nécessités



les Romains avaient à satisfaire, et de jeter un coup d'œil rapide sur leur pénétration dans la Gaule en général, et spécialement dans le Dauphiné.

### APERÇU HISTORIQUE PRÉLIMINAIRE.

La région montagneuse qui constitue la plus grande partie du Dauphiné fut d'abord inconnue aux Romains, dont la conquête s'avança en remontant la vallée du Rhône, et non en traversant les montagnes.

Le premier contact de la puissance romaine avec la Gaule remonte à l'an 154 avant J.-C., alors que la colonie grecque de *Massalia* (Marseille) appela à son secours les légions pour se défendre contre ses voisins les Ligures. Cette fois, sans doute, les troupes romaines arrivèrent par voie de mer; elles rétablirent l'ordre, défirent les Ligures, et se rembarquèrent sans laisser d'établissement dans le pays. Il semble que les Romains voulurent ainsi payer la dette de reconnaissance contractée en l'an 218 quand les émissaires marseillais leur avaient signalé le passage de l'Ebre par Annibal.

De nouvelles difficultés de Marseille avec les Ligures amenèrent en l'an 125 une seconde intervention romaine. Le consul Fulvius Flaccus battit les Ligures Salyens, et son successeur, Caius Sextius, poursuivant ses avantages, détruisit en l'an 123 leur métropole, et fonda près de ses ruines le *castellum* d'*Aquæ Sextiæ* (Aix), qui semble avoir été la première mainmise des vainqueurs.

L'établissement de ces étrangers alarma les populations voisines, qui vinrent à la rescousse des débris des Ligures. Mais Rome soutenait ses enseignes. Une coalition des Voconces et des Allobroges fut battue en plusieurs rencontres, et notamment à *Vindalium*, en 121, par Domitius Ahenobarbus. D'après l'opinion la plus répandue, *Vindalium* se trouverait dans les environs de Bédarrides<sup>(1)</sup>. Contre l'envahisseur, la puissante nation des Arvernes se leva à son tour : une armée considérable, sous les ordres du roi Bituit, pensa le refouler, mais elle fut, cette même année 121, écrasée sur les bords de l'Isère<sup>(2)</sup> par la discipline des légionnaires de Quintus Fabius

<sup>(1)</sup> Strabon (liv. IV, § 11) place ce lieu auprès du confluent de la Sorgue et du Rhône. — Camille Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. III, p. 16.

<sup>(2)</sup> Strabon (liv. IV, § 11) dit que cette bataille eut lieu au point où le confluent du Rhône et de l'Isère se rapproche des Cévennes.

Maximus. Les Allobroges furent dès lors domptés, et leur pays, comme celui des Voconces, occupé par le vainqueur.

C'est à cette époque que remonte la création de la *Via Domitia*; désireuse d'organiser les pays soumis, Rome constitua en 118 la Province Narbonnaise qui comprenait tout le midi de la Gaule. Une opinion très intéressante rattache à ces succès la construction primitive de l'arc de triomphe d'Orange, qui aurait été plus tard restauré et en quelque sorte renouvelé après la défaite de Sacrovir.

Une invasion septentrionale vint pendant quelque temps ralentir les progrès des Romains. La première armée qu'ils opposèrent à la marche dévastatrice des Cimbres et des Teutons fut anéantie près d'Orange en l'an 105. Mais les Barbares ne surent pas profiter de leur victoire : ils s'amollirent dans le plantureux pays qu'ils occupaient, et en l'an 102 le proconsul Marius les extermina dans la grande bataille d'Aix, auprès des *Fossae Marianae*. Le prestige des armes semble avoir maintenu longtemps les Allobroges dans l'apaisement : mais les exactions dont ils étaient victimes les poussèrent à une révolte. Nous manquons de renseignements sur la campagne qui s'ensuivit : nous savons seulement qu'en l'an 61 ils furent successivement vaincus par Pomptinus ou Pontinus à *Ventia* et à *Solonion*, et leur suprême espoir s'évanouit. Des controverses sans solution se sont élevées sur les emplacements de ces derniers boulevards de l'indépendance allobroge. De vagues similitudes de noms sont jusqu'à présent les seuls arguments invoqués pour identifier ces lieux dont les vainqueurs avaient détruit jusqu'à la trace <sup>(1)</sup>.

Pendant les campagnes de César, de l'an 58 à l'an 50, les Allobroges et les Voconces, affaiblis et résignés, ne remuèrent pas. Le général passa plusieurs fois les Alpes, notamment par le mont Genève, où préexistait une grande voie des échanges, et il eut à y bousculer, en 58, une coalition des Centrons, des Graïocèles et des Caturiges; mais cet incident, dont le concours des Allobroges

(1) La ville de Vence dans les Alpes-Maritimes ou la localité de Vence dans l'Isère ne peuvent pas entrer en compétition à ce sujet. Saint-Donat, l'ancien *vicus Jovinciacus*, pourrait mieux répondre aux données de Dion Cassius. Quant à Solonion, on a cru le trouver à Solaize ou à Salagnon, hameau de la commune de Saint-Chef. Mais *Ventia* n'est écrit qu'une seule fois dans le texte de Dion Cassius et ne se retrouve pas dans l'*Építome* de Tite-Live. Aussi a-t-on pu soutenir que c'était une faute de copiste abrégative pour *Valentia* (Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, t. II, p. 351; — C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. III, p. 123).

aurait pu faire une défaite, ne l'empêcha pas d'arriver en sept jours de marche du Piémont dans la Province <sup>(1)</sup>.

A partir de l'an 50, la Gaule tout entière était conquise, et son organisation se poursuivait méthodiquement. Le Dauphiné, pays des Allobroges et des Voconces, figurait dans la *Gallia Vetus* ou *Provincia Narbonensis*. Gouverné jusqu'en 47 par Decimus Brutus, il le fut ensuite par Tibère Claude Néron, qui y créa un certain nombre de colonies, et notamment celle de Vienne. Les débuts de celle-ci furent, paraît-il, assez difficiles, et en l'an 43 Numacius Plancus, devenu gouverneur de la Gaule, reçut du Sénat l'ordre de créer la colonie de *Lugdunum* pour y recevoir les colons expulsés de Vienne par les Allobroges <sup>(2)</sup>. La colonie lyonnaise fut créée, mais le gouverneur fit aussi rentrer dans l'ordre celle de Vienne, et l'on sait que c'est cette même année, en juin 43, qu'il vint camper à *Cularo*. C'est à peu près à la même époque que fut fondée la *Colonia Valentia* (Valence) <sup>(3)</sup>. Nos principales localités sortent ainsi de l'ombre peu avant le commencement de l'ère chrétienne.

L'époque troublée qui suivit la mort de César ne pouvait être favorable à l'organisation des provinces romaines, mais on sait qu'une fois vainqueur et parvenu à l'Empire, Octave Auguste appliqua tous ses soins à l'administration régulière du monde romain.

Les colonies du bassin du Rhône se développaient avec une prospérité qui attira sur elles une attention particulière.

Pour venir en Gaule, outre la voie de mer, Rome possédait déjà la *Via Aurelia* qui suivait en grande partie le rivage de la mer, franchissait les derniers renflements des Alpes à la Turbie (*In Alpe Maritima*), et parvenait à Arles où elle se joignait à la *Via Domitia*, pour l'accès de l'Espagne. Ces voies remontaient aux années 123-120 : elles ne pouvaient plus suffire.

Il y avait au travers de la chaîne des Alpes deux trajets déjà bien connus et pratiqués, celui du *Mons Matrona* (mont Genève), et celui du *Mons Graius* (Petit Saint-Bernard), mais ces trajets avaient toute l'incommodité d'une piste tracée seulement par l'usage. Il devenait nécessaire d'en faire de bonnes routes offrant toutes garanties de viabilité. L'œuvre de diplomatie d'Auguste consista, au lieu de se lancer dans une conquête que la nature des lieux rendait

(1) Commentaires de César, *De Bello Gallico*, I, x. — C. Jullian, *ouvr. cité*, p. 202.

(2) Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, t. III, p. 66.

(3) *Idem, ibid.*, p. 70-71.



fort difficile, à amener les habitants de ces montagnes, les sujets du roi Cottius, à accepter le protectorat de Rome et à lui donner des gages en traçant de bonnes routes sur ces trajets. L'expérience et l'habileté des ingénieurs romains secondèrent nécessairement les travaux de Cottius, et la route du *Mons Matrona*, qui devint *In Alpe Cottia*, fut élargie, rectifiée, mise en un mot à l'état de voie romaine, de l'an 20 à l'an 9 avant notre ère <sup>(1)</sup>.

Nous n'avons pas de documents qui puissent préciser la date de construction de ses ramifications, mais elles durent naturellement être postérieures à son achèvement, et faites alors dans le plus bref délai pour régulariser les communications directes avec Vienne et Valence. Nous pouvons donc les considérer comme datant du 1<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne.

Ce sont ces voies dont nous allons examiner l'assiette sur le sol du Dauphiné. Celles sur lesquelles nous avons des données certaines sont au nombre de trois : la voie principale du mont Genève tendant de Suse à Arles, et ses deux embranchements tendant à Valence et à Vienne.

## VOIE PRINCIPALE.

### ROUTE DE SUSE À ARLES.

La voie principale, passant par le mont Genève, établissait les communications de Turin, ou plutôt de Suse, à Arles qui était le grand carrefour des voies de la Gaule. Plus fréquentée, plus souvent citée, c'est celle sur laquelle nous pouvons puiser des renseignements dans les quatre documents que nous énumérons au début de cette étude, et bien qu'elle ne donne guère ouverture à discussion, c'est par elle que nous allons commencer notre examen.

<sup>(1)</sup> C'est l'opinion relatée par Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, vol. IV, p. 167-168. — Il faut cependant mentionner une inscription romaine détruite, paraît-il, au temps de la Révolution, que cite, d'après l'abbé Albert, M. de Ladoucette dans son *Histoire et topographie des Hautes-Alpes*, p. 118, et que rapporte aussi une lettre de l'ingénieur Héricart de Thury, en date du 24 octobre 1805, reproduite dans le *Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes*, t. IV, 1885, p. 346, et d'où il résulterait que cette voie aurait été construite sous Titus, Lucius Cejanus et Caius Cornelius étant consuls, c'est-à-dire en l'an 79 de notre ère. Une pierre mutilée qui est conservée au Musée de Gap ne permet plus le contrôle, mais il semble que la copie a dû être infidèle.

Les stations fournies par nos quatre sources sont les suivantes :

| LIEUX ACTUELS.                    |        | TABLE DE PEUTINGER.   |          | ITINÉRAIRE D'ANTONIN. |          | ITINÉRAIRE HIÉROGLYMITAIN.    |          | VASES APOLLINAIRES (2 <sup>e</sup> et 3 <sup>e</sup> ). |          |
|-----------------------------------|--------|-----------------------|----------|-----------------------|----------|-------------------------------|----------|---------------------------------------------------------|----------|
|                                   | kilom. |                       | milles.  |                       | milles.  |                               | milles.  |                                                         | milles.  |
| Suse.....                         | 24     | Segusine....          | XVII 17  | Seguzione..           | XVI 16   | Civitas Segucio.....          | XVI 16   | Segusio.....                                            |          |
| Oulx.....                         | 8      | Ad Martia... VIII 8   |          | Ad Martis..           |          | Mansio Ad Martem.....         | VIII 9   | .....                                                   | XVIII 24 |
| Cézanne.....                      | 9      | Gadane..... V 5       |          | .....                 |          | Mutatio Gesdane.....          |          | Gaesio.....                                             | V 5      |
| Mont-Genève.....                  | 11     | In Alpe Cottia. VI 6  |          | .....                 | XVIII 18 | Inde ascendens Matronam.....  | X 10     | Summas Alpes.....                                       | VI 6     |
| Briaçon.....                      | 52     | Brigantio....         | 36       | Brigantione.          |          | Mansio Byrigane.....          |          | Brigantio.....                                          | 35       |
| Champecella.....                  | 26     | Rama.....             | XVIII 19 | Rama.....             | XVIII 18 | Mutatio Rame.....             | XVII 17  | Rama.....                                               | XVIII 18 |
| Embrun.....                       | 25     | .....                 | XVII 17  | Eburuduno..           | XVIII 18 | Inde incipunt Alpes Penninae. | XVII 17  | .....                                                   | XVII 17  |
| Chorges.....                      | 24     | Caturrigomago. VII 6  |          | Caturrigas.           | XVII 17  | Mansio Eburuduno.....         | XVI 16   | Eburuduno...                                            | XVII 17  |
| La Bâtie-Neuve ..                 | 7      | Ictodurum.... VI 6    |          | Vapincum..            | XII 12   | Mansio Catoricas.....         |          | Caturrigomagi.                                          | XVII 17  |
| Gap.....                          | 10     | Vapincum.... VI 6     |          | .....                 |          | Mansio Vappinco.....          | XII 12   | Vappinco.....                                           | XII 12   |
|                                   | 144    |                       | 101      |                       | 99       |                               |          |                                                         | 89       |
|                                   |        |                       |          |                       |          | TOTAL.....                    | 97       |                                                         |          |
| Monétier-d'Allem <sup>est</sup> . | 27     | Alarante.....         | XVIII 18 | Alabonte....          | XVIII 18 | Alabonte.....                 | XVIII 18 | Alabonte.....                                           | XVIII 18 |
| Sisteron.....                     | 24     | Segusterone... XVI 16 |          | Segusterone.          | XVI 16   | Segusterone...                | XVI 16   | Segusterone...                                          | XVI 16   |
| N.-D.-des-Anges...                | 34     | Alaunio.....          | XVIII 14 | Alaunio....           | XVIII 23 | Alaunio.....                  | XIV 24   | Alaunio.....                                            | XIV 24   |
| Céraste.....                      | 27     | Catuvacia....         | XVI 16   | Catuvacia...          | XVI 16   | Catuvacia.....                | XVI 16   | Catuvacia.....                                          | XVI 16   |
| Apt.....                          | 18     | Apta Julia... XII 12  |          | Apta Julia..          | XII 12   | Apta Julia...                 | XII 12   | Apta Julia...                                           | XII 12   |
| N.-D.-de-Lumières.                | 15     | Ad Fines..... X 10    |          | Fines.....            | X 10     | Ad Fines.....                 | X 10     | Ad Fines.....                                           | X 10     |
| Cavaillon.....                    | 17     | Caballione.... XI 11  |          | Caballione...         | XII 12   | Cabellione.....               | XII 12   | Cabellione.....                                         | XII 12   |
| Saint-Rémy.....                   | 19     | Glanum..... XII 12    |          | Glanum.....           | XVI 16   | Glanum.....                   | XII 12   | Glanum.....                                             | XII 12   |
| Saint-Gabriel.....                | 12     | Ernaginum.... VIII 8  |          | Ernagino... VII 7     |          | Ernagini.....                 | VIII 8   | Ernagini.....                                           | VIII 8   |
| Arles.....                        | 12     | Arelate..... VI 6     |          | Arelate.....          |          | Arelata.....                  | VII 7    | Arelata.....                                            | VII 7    |
| TOTAL.....                        | 349    |                       | 224      | TOTAL.....            | 241      |                               |          | TOTAL.....                                              | 234      |

Comme ces documents ne donnent pas de fractions de mille, et peuvent par conséquent être susceptibles d'un écart d'un demi-mille en plus ou en moins à chaque mesure, leurs divergences sont insensibles, et nous pouvons considérer qu'ils nous indiquent une identité absolue de Suse à Gap, avec une distance moyenne de 98 milles, soit 145 kilomètres.

Sur ce parcours, la plupart des stations se retrouvent aujourd'hui avec leurs dénominations à peine déformées, et sont par conséquent à l'abri de toute contestation. Ce sont :

| NOMS ANCIENS.                                      | DISTANCES<br>en<br>MILLES. | NOMS ACTUELS.   | DISTANCES<br>en<br>KILOMÈTRES. |
|----------------------------------------------------|----------------------------|-----------------|--------------------------------|
| <i>Segusio</i> .....                               | XXV                        | Suse.....       | 32                             |
| <i>Gadaone</i> ou <i>Gaesao</i> .....              | V                          | Cézanne.....    | 9                              |
| <i>In Alpe Cottia</i> ou <i>Summas Alpes</i> ..... | VI                         | Mont-Genèvre .. | 11                             |
| <i>Brigantio</i> .....                             | XXXV                       | Briançon.....   | 51                             |
| <i>Ebrodunum</i> .....                             | XVI                        | Embrun.....     | 24                             |
| <i>Catorigomago</i> .....                          | XII                        | Chorges.....    | 17                             |
| <i>Vapincum</i> .....                              |                            | Gap.....        |                                |
| TOTAL.....                                         | 99                         | TOTAL.....      | 144                            |

Ces mesures concordantes vont nous permettre d'identifier facilement les stations dont les noms ont été changés : *Ad Martis*, *Rama* et *Ictodurum*.

La première se trouve entre Suse et Cézanne, à XVII milles de Suse et VIII de Cézanne : nous trouvons Oulx à 24 kilomètres de Suse et 8 de Cézanne. La première distance concorde exactement, mais la seconde paraît un peu plus faible dans les nouvelles mesures, car VIII milles vaudraient de 11 à 12 kilomètres. Cependant le doute n'étant pas possible sur cette identification, confirmée par de nombreuses découvertes épigraphiques, nous devons en conclure à une erreur du copiste, à moins que nous ne préférions admettre que plusieurs passages de ravins avaient imposé à la voie ancienne des détours, abrégés par des ponts dans le kilométrage actuel.



Oulx et son ancienne abbaye ont bien remplacé la station *Ad Martis*.

La situation de *Rama* est bien connue, et ses ruines peuvent encore s'apercevoir dans le lit de la Durance dont une colère l'a emportée. Elle était à XVIII milles de Briançon et à XVII milles d'Embrun, et c'est bien le kilométrage correspondant (26 kilomètres de Briançon et 25 d'Embrun) qui se trouve en face de ses ruines vers le confluent du torrent de la Biaysse, à peu de distance de la gare de Roche-de-Rame. Le village même de la Roche-de-Rame s'est reconstruit à 2 kilomètres en amont.

Enfin la station d'*Ictodurum* est marquée à mi-distance entre Chorges et Gap, à VI milles de ces deux localités. La distance actuellement comptée entre ces deux centres est de 17 kilomètres qui correspondent bien à ces XII milles : le trajet, dans ces conditions, ne pouvait être douteux; tout le monde est d'accord pour admettre qu'*Ictodurum* était à peu près exactement à la Bâtie-Neuve que nous trouvons à 7 kilomètres de Chorges et à 10 de Gap. Son attribution au Vieux-Manse, près de 500 mètres plus haut et avec un détour de plusieurs kilomètres, a été un malentendu reconnu par son auteur<sup>(1)</sup>.

La voie romaine est donc parfaitement repérée de Suse à Gap, sans que nous ayons à nous occuper de certaines divergences qui résulteraient des mentions du quatrième vase de Vicarello. Réflètent-elles des erreurs toujours possibles du graveur? Se rapportent-elles à une voie très secondaire qui aurait franchi le faite des Alpes sur un autre point? Cette discussion est étrangère à notre sujet actuel.

A partir de Gap, l'un de nos documents fait défaut : l'Itinéraire hiérosolymitain. Nous le retrouverons bientôt dans une autre direction, mais les trois autres continuent à concorder, sauf une erreur qui s'est glissée dans la copie de la Table de Peutinger, et que nous pouvons facilement rectifier.

En effet, à partir de *Vapincum*, la Table nous donne successivement deux stations dites *Alarante*, l'une à XVIII milles de *Vapincum* et la seconde à XVI milles de la première, précédant une station dite *Segusterone* à XVIII milles du second *Alarante*. L'Itinéraire d'An-

<sup>(1)</sup> *Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes*, t. IV (1885), p. 441.

tonin et les vases gaditains nous présentent une station dite *Alabonte* à XVIII milles de Gap, et la station *Segusterone* à XVI milles de celle-ci.

*Segusterone* n'est autre que la ville actuelle de Sisteron qui se trouve à 48 kilomètres de Gap. Cette distance correspond bien aux XXXIV milles (XVIII + XVI) de l'Itinéraire, mais non aux LII milles (XVIII + XVI + XVIII) qu'indiquerait la Table. L'erreur de répétition est donc ici bien évidente, et, en supprimant le second *Alarante* de la Table et sa distance de XVIII milles, nous avons la concordance exacte de nos trois documents avec la physionomie des lieux. *Alarante* ou *Alabonte* situé à XVIII milles (26 à 27 kilomètres) de Gap, et à XVI milles (23 ou 24 kilomètres) de Sisteron, se trouve naturellement marqué aux abords du Monétier-d'Allemont qui réalise ces distances. Divers vestiges romains et même des inscriptions y ont été découverts, et le nom des anciennes chartes, *Monasterium Alamonis*, se rapporte bien à la dénomination *Alabonte*. Nous avons donc là encore tous les caractères de la certitude.

Avec Sisteron nous sortons du Dauphiné, et nous nous bornons par conséquent à suivre rapidement les autres stations de la voie. — *Alaunio*, à XIII milles (20 à 21 kilomètres) d'après la Table, XXIII ou XXIV milles (35 à 36 kilomètres) d'après les autres documents, de Sisteron, *Catuiacia* ou *Catuiaca* à XVI milles (23 ou 24 kilomètres) d'*Alaunio*, nous dirigent vers *Apta Julia*, facilement traduite en Apt, à XII milles (17 à 18 kilomètres) de *Catuiaca*. La voie romaine ne suivait donc plus dans tout son développement le fond de la vallée de la Durance, et il nous faut chercher quelle est la combinaison de routes qui peut nous donner la solution.

Suivant l'une ou l'autre version (celle de la Table ou celle de l'Itinéraire), la voie aurait eu de Sisteron à Apt  $21 + 24 + 18 = 63$  kilomètres ou  $35 + 24 + 18 = 77$  kilomètres. A vol d'oiseau, nous trouvons une distance de 58 kilomètres, tandis que la route actuelle par Château-Arnoux, Lure et Forcalquier déroule 81 kilomètres. Ces constatations suffisent à écarter la première version et à démontrer que le copiste de la Table a sauté un x. Dès lors, le trajet devant se prendre par la voie la plus naturelle, nous pourrions admettre la vraisemblance de la position d'Alaun, nom porté jadis par les lieux où s'élève la chapelle de Notre-Dame-des-Anges près Lurs, sur la rive gauche du Lauzon, à 34 kilomètres environ de Sisteron, comme déterminant en ces parages la station d'*Alaunio*. Nous trouverons dès lors celle de *Catuiaca* à Céreste, qui est à

18 kilomètres d'Apt et à 26 ou 27 kilomètres d'Alaun, en évitant le détour de Forcalquier.

Les stations suivantes ne donnent lieu à aucune difficulté.

Nous y trouverons *Ad Fines* à x milles (14 ou 15 kilomètres d'Apt) auprès de Notre-Dame-de-Lumière (15 kilomètres), — *Caballione*, à xi ou xii milles plus loin (18 kilomètres environ), à Cavaillon (17 kilomètres par la Tour de Sabran), *Glanum* à xi milles d'après la Table et les Vases, xvi milles d'après l'Itinéraire d'Antonin (donc 18 ou 24 kilomètres) tout auprès de Saint-Rémy (les Antiques), à 19 kilomètres de Cavaillon (d'où il suit que c'est la mesure de l'Itinéraire qui est erronée et qu'il faut en retrancher un v), — *Ernagino*, à viii milles d'après la Table et les Vases, xii d'après l'Itinéraire (soit 12 ou 18 kilomètres des Antiques) ou carrefour de Saint-Gabriel (12 kilomètres de Saint-Rémy, ce qui donne encore raison à la Table), — et *Arelate* à vi milles d'*Ernagino*, Arles à peu près exactement à 10 kilomètres du carrefour.

On voit que ces dernières rectifications expliquent la différence que nous avons constatée en plus dans l'Itinéraire lors de notre tableau comparatif des documents.

Cette voie principale est donc, surtout en territoire dauphinois, absolument reconnue et certaine : la configuration des lieux l'impose, et, sauf de très faibles variantes, la plupart occasionnées par l'impétueuse Durance, son assiette est encore celle de la route actuelle.

Elle ne sert du reste que de préambule, d'exposé en quelque sorte, aux deux voies de ramification qui ont occasionné plus de controverses.

## VOIE SECONDAIRE.

---

### ROUTE DE VALENCE.

Cette voie a mis à une rude épreuve la sagacité de tous les commentateurs. Il n'en est pas qui ait été plus controversée, où les hypothèses se soient émises avec moins de vraisemblance, et où l'on soit arrivé à moins de certitude. Le savant ouvrage de Desjardins lui-même aboutit à un aveu d'ignorance en ce qui concerne la moitié de son tracé.



Elle nous est présentée, comme les autres, dans la Table de Peutinger par un tracé simpliste, et par des mentions de stations avec les distances intermédiaires.

L'unanimité de ceux qui s'en sont occupés ont déclaré que pour plus de la moitié de sa longueur, le copiste de Colmar avait omis des stations en assez grand nombre et avait altéré en diminution les distances. Tous ont été amenés à cette opinion en constatant un fait brutal, à savoir que les distances totalisées étaient inférieures de beaucoup (d'un tiers environ) à la distance à vol d'oiseau entre Luc et Briançon.

Relevons à notre tour les mentions écrites de la Table.

|                                                   |       |                   |
|---------------------------------------------------|-------|-------------------|
| De <i>Valentia</i> à <i>Augustum</i> .....        | XXII  | 22 milles.        |
| D' <i>Augustum</i> à <i>Dea Vocontiorum</i> ..... | XIII  | 13                |
| De <i>Dea Vocontiorum</i> à <i>Lucum</i> .....    | XII   | 12                |
| De <i>Lucum</i> à <i>Geminas</i> .....            | XVIII | 18                |
| De <i>Geminas</i> à <i>Geminas</i> .....          | XIII  | 14                |
| De <i>Geminas</i> à la fin de la voie.....        | XIII  | 14                |
| TOTAL.....                                        |       | <u>93 milles.</u> |

Cette voie aurait donc une longueur de 93 milles, ou, avec une correction nécessaire et universellement admise dont nous parlerons plus loin, de 103 milles, soit à peu près 150 kilomètres, tandis qu'à vol d'oiseau, de Valence à Briançon, la distance réelle est à peine inférieure. Et si, pour serrer davantage la discussion, nous laissons de côté la partie de la route qui est incontestable, nous trouvons que de Luc au point terminal supposé à Briançon, la Table donne 48 milles ou 69 kilomètres (exactement 68,169 mètres d'après Desjardins), tandis que la ligne droite de Luc à Briançon en exige 97.

C'est là le fait qui a conduit certains auteurs à admettre que les noms et distances de trois ou quatre stations avaient été omises par le copiste, tandis que d'autres allongeaient d'une façon fantastique les distances données sans prendre garde que les stations des voies militaires étant en même temps des relais étaient forcément maintenues dans un écartement modéré.

En même temps on constatait que, sur ce trajet, se dressaient deux énormes massifs, celui du Dévoluy et celui du Pelvoux, qu'il fallait nécessairement contourner ou traverser, et on aboutissait à

des hypothèses invraisemblables pour le tracé. M. Ernest Desjardins, dans son magnifique *Commentaire de la Table de Peutinger* comme dans son savant ouvrage sur la *Géographie de la Gaule romaine*, a la prudence de n'en point émettre, et il se borne à rappeler les conclusions de la Commission réunie à Grenoble en 1858, formulées par M. Macé : la voie aurait contourné le Dévoluy par le Nord, serait venue passer à Mens, aurait remonté le cours du Drac jusqu'à Corps, puis, traversant le Champsaur, aurait franchi le col de l'Alpe Martin, serait arrivée en Vallouise, et se serait raccordée à la station de *Stabatio* (Monétier-de-Briançon) en passant le col de l'Eychauda. M. Joseph Roman, dans le *Dictionnaire topographique des Hautes-Alpes*, admet à peu près cet itinéraire, et fait remonter le Valgaudemar au lieu du Champsaur, pour passer le col de Bonvoisin au lieu de celui de l'Alpe Martin.

La plus simple connaissance des lieux, même seulement l'examen raisonné de la carte de l'État-Major, ne permet pas de souscrire à ces hypothèses.

Tout d'abord si l'on devait passer au nord du Dévoluy, par le Trièves et Mens, on ne viendrait pas à Luc, c'est de Die que part la vallée qui conduit au col de Menée : c'est de Chatillon que remonte celle qui, par les cols combinés de Grimone et de la Croix-Haute, peut encore conduire dans le Trièves, mais quand on est parvenu à Luc on est fatalement amené à contourner par le Sud le massif du Dévoluy et à gagner la vallée de la Durance. Ensuite les passages de la chaîne du Pelvoux sont impossibles pour une route : le col de Vallonpierre est à 2,620 mètres d'altitude, et ne conduit pas en Vallouise; le col de l'Alpe Martin est à 2,700 mètres; les cols directs comme ceux du Sellar, du Loup de Valgaudemar (sans doute celui que M. Roman désigne sous le nom de *Bonvoisin*) atteignent 3,067 et 3,112 mètres. Ces cols, défendus par des glaciers, ne sont accessibles aux alpinistes que pendant deux ou trois mois de l'année, et ils supportent des intempéries inconciliables avec l'assiette fixe d'une route. Pour pallier l'énormité de ces résultats, les auteurs de ces systèmes ont invoqué les méfaits de la déforestation, la ruine de la montagne et l'extension des glaciers.

Les deux premières de ces causes n'ont pu avoir, depuis dix-huit cents ans, période des plus minimes en fait d'évolution géologique, qu'une bien faible importance; quant à la troisième, elle est ma-

tériellement inexacte, car depuis les âges géologiques les glaciers ne font que décroître, et les vestiges de leur retrait sont patents sur la montagne. Autant vaudrait invoquer l'exhaussement des Alpes ou la dilatation de la terre!

Il est donc manifeste que ces systèmes, qui supposent de telles erreurs chez le copiste, se heurtent en outre à une impossibilité matérielle.

Mais pourquoi en arrive-t-on là? Quelle est la nécessité à laquelle on s'astreint à satisfaire par cet itinéraire invraisemblable?

C'est le tracé, c'est le trait marqué par ce même copiste de Colmar, trait pour lequel on ne possède aucune vérification, ni confirmation.

Or, si le copiste s'est trompé, — ce qui est admis par tout le monde, — pourquoi se serait-il plutôt trompé dans ses écritures que dans son tracé?

Au point de vue philosophique, il est de règle, entre deux erreurs, que c'est la moins forte qui se présume. Et ici, ou bien il a omis au moins quatre stations et leurs distances, soit huit écritures différentes, ou il a mal dirigé son trait. Cette seconde erreur est évidemment la moins importante.

Puis, si nous examinons ce trait en lui-même, nous voyons que de toute façon il est forcément erroné.

En effet, il est inexact de dire qu'il se raccorde, comme l'ont admis les auteurs par un inexplicable aveuglement, à *Brigantio*, à *Stabatio* ou à un point intermédiaire entre *Brigantio* et *Stabatio*. En réalité, il se raccorde au mont Genève, à *In Alpe Cottia*, et il laisse même à l'Ouest et en dessous de son raccordement le coude qui signale la station *In Alpe Cottia*. Littéralement il se raccorderait sur le versant italien des Alpes entre Cézanne et le col. Il n'y a donc aucun fond à faire sur un pareil dessin, et quand nous le trouvons en si complète discordance avec ses mentions écrites et avec les nécessités de l'immuable nature, nous avons à rechercher si nous ne trouvons pas aisément les documents qui nous permettent de le corriger, en concordance avec ces mentions.

Si la Table de Peutinger ne comporte pas de glose, il est admis qu'un autre document aussi complexe, d'origine et de date aussi multiple, concourait au même but et formait le routier officiel de l'Empire: c'est l'Itinéraire dit d'Antonin.

Suivant la méthode adoptée par la science, c'est-à-dire allant



du connu à l'inconnu, comparons les mentions de la Table avec celles de l'Itinéraire : vérifions-les encore par un autre document plus spécial et à peu près contemporain, l'Itinéraire Hiérosolymitain (333 de notre ère), et voyons ce qui résulte de leur juxtaposition en abandonnant cet impossible raccordement à Briançon, et en le plaçant au contraire à Gap.

Ainsi, en modifiant le trait de la Table de Peutinger pour raccorder cette voie à *Vapincum*, nous trouvons que les distances de la Table, celle de l'Itinéraire d'Antonin et celles de l'Itinéraire Hiérosolymitain présentent beaucoup d'analogie : le dernier écart, du reste, s'expliquera de lui-même au cours de cette étude.

Ce premier résultat nous encourage à entrer dans le détail. De *Valentia* à *Augustum*, les trois documents donnent xxii milles, soit environ 22 kilomètres : l'Itinéraire Hiérosolymitain marque une station intermédiaire *Mutatio Cerebelliaca* à xii milles de *Valentia* et x milles d'*Augustum*. La route actuelle compte 31 kilomètres de Valence à Aouste par Étoile et Crest, et 34 kilomètres par Chabeuil et Crest, ces deux directions contournant, l'une à l'Est, l'autre à l'Ouest, les petites collines de Montmeyran et de Montmiéry. La voie suivait cette dernière direction en coupant le détour de Chabeuil : on reconnaît la *Mutatio Cerebelliaca* au passage de l'Écoutay, non loin de Montmeyran, à peu près à mi-distance de Valence et d'Aouste, et il en résulte qu'Aouste, à 4 kilomètres de Crest, est bien, malgré son peu d'importance aujourd'hui, l'ancien *Augustum* des Itinéraires et de Pline. On y a trouvé, du reste, de très nombreux vestiges romains.

Nous n'avons qu'à suivre la vallée de la Drôme, pour trouver à Die, si riche en monuments romains, la seconde station de la Table et des Itinéraires, *Dea* ou *Ad Deam Vocontiorum*. Le texte exact de la Table ne porte que xiii milles d'*Augustum* à *Deam*; les mesures de l'Itinéraire d'Antonin sont de xxiii milles, et l'Itinéraire Hiérosolymitain, avec une *mutatio* intermédiaire, arrive à xxviii milles. La route nationale déroule 34 kilomètres d'Aouste à Die, en suivant le cours de la rivière, et sans qu'aucune inflexion puisse venir augmenter la distance. La physionomie des lieux confirme donc la mesure de l'Itinéraire d'Antonin, et l'erreur de la Table est si évidente que plusieurs éditeurs se sont crus autorisés à la corriger, et à y marquer xxiii milles, suppléant ainsi un x oublié. L'identi-

# TABLEAU COMPARATIF DES TROIS DOCUMENTS.

— 17 —

| TABLE DE PEUTINGER.              | ITINÉRAIRE D'ANTONIN.        | ITINÉRAIRE HIÉROSOLYMITAIN.               |
|----------------------------------|------------------------------|-------------------------------------------|
| <i>Valentia</i> .....            | <i>Valentia</i> .....        | <i>Civitas Valentia</i> .....             |
| .....                            | .....                        | <i>Mutatio Cerebelliaca</i> .....         |
| <i>Augustum</i> .....            | <i>Augusta</i> .....         | <i>Mansio Augusta</i> .....               |
| .....                            | .....                        | <i>Mutatio Darentiaca</i> .....           |
| <i>Ad Decm Bocontiorum</i> ..... | <i>Dea Vocontiorum</i> ..... | <i>Civitas Dea Vocontiorum</i> .....      |
| <i>Luco</i> .....                | <i>Lucum</i> .....           | <i>Mansio Luco</i> .....                  |
| .....                            | .....                        | <i>Mutatio Vologatis</i> .....            |
| .....                            | .....                        | <i>Inde ascenditur Garra Mons</i> .....   |
| <i>Geminas</i> .....             | .....                        | <i>Mutatio Cambono</i> .....              |
| .....                            | .....                        | <i>Mansio Montis Seleuci</i> .....        |
| <i>Geminas</i> .....             | <i>Monte Seleuco</i> .....   | <i>Mutatio Daviano</i> .....              |
| .....                            | .....                        | <i>Mutatio Ad Fine</i> .....              |
| <i>Vapincum</i> .....            | <i>Vapinco</i> .....         | <i>Mansio Vapinco</i> .....               |
| <i>Ictodurum</i> .....           | .....                        | .....                                     |
| <i>Caturigomagus</i> .....       | <i>Caturigas</i> .....       | <i>Mansio Caturigas</i> .....             |
| <i>Eburuno</i> .....             | <i>Eburodunum</i> .....      | <i>Mansio Ebroduno</i> .....              |
| .....                            | .....                        | <i>Inde incipiunt Alpes Cottiae</i> ..... |
| <i>Rama</i> .....                | <i>Rame</i> .....            | <i>Mutatio Rame</i> .....                 |
| <i>Brigitone</i> .....           | <i>Brigantio</i> .....       | <i>Mansio Byrigantum</i> .....            |
| Total en milles.....             | Total en milles....          | Total en milles.....                      |
| Total en kilomètres.....         | Total en kilomètres.         | Total en kilomètres.....                  |

fication incontestable de Die va nous guider aussi dans l'interprétation de l'Itinéraire Hiérosolymitain, et la détermination de la *Mutatio Darentiaca*. Desjardins croit la trouver à Pontaix, et Brundurand à Saillans. Ni l'une ni l'autre de ces localités ne concorde avec les mesures données, mais ces mesures, comme nous l'avons dit, appellent elles-mêmes la critique. *Darentiaca* serait à 12 milles ou 18 kilomètres d'Aouste, et à xvi milles ou 24 kilomètres de Die, alors que 34 kilomètres seulement séparent ces deux localités. L'aspect des lieux (la vallée encaissée de la Drôme) est exclusif de toute idée de détour : il faut donc en conclure que dans une de ces distances s'est glissé un v abusif. Comme on trouve à Saillans une borne milliaire dont l'inscription mentionne une distance de Die de xvi milles, c'est donc l'autre distance qui doit être corrigée et ramenée à vii milles. Nous avons actuellement 12 kilomètres d'Aouste à Saillans, et bien que cette distance soit un peu en disproportion avec la seconde, nous devons reconnaître à Saillans la *Mutatio Darentiaca*. Il en reste d'ailleurs un souvenir toponymique dans le nom de la place Daraize à Saillans.

La troisième station n'est pas moins certaine que les deux précédentes : comme elles, elle a conservé son nom, et Luc-en-Diois n'est autre que le *Lucum*, *Luco* ou *Mansio Luco* de nos trois documents. Tous nous donnent la distance de 12 milles qui concorde bien avec les 18 kilomètres et demi qui séparent encore Die de Luc, et nous ne pouvons que constater la direction générale de la voie remontant toujours la vallée de la Drôme.

C'est maintenant que se présente la divergence du tracé de la Table, divergence que complique aussi une différence de dénominations dans les stations, dénominations qui paraissent aujourd'hui perdues. On peut même encore remarquer que la concordance que nous prétendons établir va se heurter à une certaine différence de mesures, d'ailleurs facile à expliquer.

Mais l'examen des lieux va devenir décisif.

Ainsi que nous l'avons constaté, la voie a jusqu'à présent régulièrement remonté la vallée de la Drôme, et elle est parvenue à Luc. D'ici il est impossible de gagner les cols de Menée ou de Grimone; un seul passage s'ouvre pour sortir de cette vallée, c'est celui que note expressément l'Itinéraire Hiérosolymitain, *Gavra Mons*, le col de Cabre, c'est celui que marque implicitement



l'Itinéraire d'Antonin qui se dirige vers le *Mons Seleucus* (la Bâtie-Montsaléon).

L'Itinéraire de Jérusalem nous donne un jalon : au bout de la plaine à l'endroit où va commencer la montée, il marque la *Mutatio Vologatis* à ix milles, 13 à 14 kilomètres, de Luc. M. Brun-Durand la croit aux Boulignons. M. Ernest Desjardins avec plus d'exactitude la place à Beaurières, qui se trouve à 14 kilomètres de Luc, tandis que les Boulignons n'en sont qu'à 8. Le relais suivant, *Mutatio Cambono*, de l'autre côté du col, est à viii milles (12 kilom.) du précédent. M. Desjardins croit le trouver à la Bégüe, au passage du torrent de Chaurane, et M. Joseph Roman à la Beaume. La Bégüe est à 20 kilomètres de Beaurières, tandis que la Beaume n'est qu'à 15 kilomètres. Comme la route actuelle ne fait que trois lacets pour racheter la pente que l'ancienne voie gravissait directement, il est clair que ce sont ces 15 kilomètres qui correspondent aux 12 kilomètres de la ligne droite, et nous n'hésitons pas à fixer à la Beaume la *Mutatio Cambono*.

Si nous nous reportons maintenant à la Table, nous voyons que le premier *Geminas* est à xviii milles de Luc, ces xviii milles formant avec l'erreur ordinaire du demi-mille la totalisation des ix et viii milles de l'Itinéraire. Nous dirons donc que *Geminas* de la Table se trouvera comme le *Cambono* de l'Itinéraire à la Beaume, et nous y verrons une fois de plus la confirmation de ce fréquent fractionnement des étapes de la Table en deux relais de l'Itinéraire. Nous ne nous étonnerons pas d'ailleurs de voir, à peu près à la même époque, le même lieu désigné sous deux noms différents, alors que nous en avons un exemple si frappant à Grenoble, désigné sous le nom de *Cularo* et, très peu après, sous celui de *Gratianopolis*.

En un nouveau relais de viii milles, l'Itinéraire nous porte à la *Mansio Montis Seleuci*. De nombreuses découvertes de vestiges romains dans cette station très bien étudiée ont depuis longtemps fixé l'emplacement de *Mont Seleucus* à la Bâtie-Montsaléon. L'Itinéraire d'Antonin y inscrit sa première mention depuis Luc, avec une notation de xxvi milles, soit approximativement 40 kilomètres, tandis que les trois relais de l'Itinéraire Hiérosolymitain donnent  $ix + viii + viii = xxv$  : c'est donc bien la même route et la même distance.

Nous devons faire une observation : la route actuelle passant par Saint-Pierre-d'Argenson, Aspremont et le confluent des Buech mesure

18 kilomètres de la Beaume à la Bâtie-Montsaléon, ce qui paraît s'écarter des 12 kilomètres représentant les viii milles ci-dessus. Mais le détour par le confluent des Buech ne se fait que pour ménager la pente, et le trajet plus direct que suit encore un simple chemin ne compte pas plus de 13 kilomètres. En calculant au départ de Luc, nous trouverions ainsi 44 kilomètres, et nous avons constaté que les lacets du col représentaient bien un allongement de 3 à 4 kilomètres : nous avons donc la concordance désirée.

Mais il est évident qu'ici nous ne sommes plus sur le trajet de la voie militaire. Celle-ci n'avait aucune raison de faire le détour par *Mons Seleucus* qu'elle ne mentionne pas. De Saint-Pierre-d'Argenson elle coupait au plus court par Aspres et Saint-Marcellin, et ses xiiii milles calculés de la Beaume nous amènent à trouver à Veynes le second *Geminas*. En effet, les xiiii milles valent 21 ou 22 kilomètres (avec le flottement du demi-mille), et c'est la distance que nous comptons par ce trajet de la Beaume à Veynes. Moins fouillée que d'autres localités voisines, Veynes a cependant fourni aussi quelques vestiges romains; une tradition rapportée par M. de Ladoucette<sup>(1)</sup>, lui attribuait ce nom de *Geminae*, et il n'est pas défendu de trouver par les altérations ordinaires, et notamment la confusion fréquente des B, G et V, une analogie entre Veynes et *Geminae*.

La fin de notre trajet va compléter la preuve. Les mentions de la Table nous donnent encore une distance de xiiii milles entre le second *Geminas*, et l'origine de la voie. Aujourd'hui le kilométrage compte 25 de Veynes à Gap, et il se trouve allongé par certaines inflexions que ne faisait certainement pas la voie romaine. Nous y trouvons donc, par les 22 kilomètres qui traduisent nos xiiii milles, la confirmation complète de cet emplacement.

Quant aux deux Itinéraires, ils se divisaient encore sur ce trajet terminal.

L'Itinéraire d'Antonin ne marque qu'une distance, xxiii milles, à peu près 35 kilomètres, de *Mons Seleucus* à *Vapincum*. C'est encore aujourd'hui la longueur de la route entre la Bâtie-Montsaléon et Gap par le Pont de Saléon.

Pour l'Itinéraire de Jérusalem, il fait un détour marqué par

<sup>(1)</sup> *Histoire, topographie, antiquités, usages et dialectes des Hautes-Alpes*, par J.-C.-F. Ladoucette, 3<sup>e</sup> édition (Paris, Gide et Cie, 1848), p. 324.

deux relais, *Daviano* et *Ad Finem*, et il emploie ainsi VIII + XII + XI, soit XXXI milles de *Mons Seleucus* à *Vapincum*. Il est vraisemblable qu'au lieu de remonter la vallée du Buech, il gagnait la vallée de la Durance par le col de Faye (850 m.), et M. Desjardins croit trouver *Davianum* à une station sur le col même (10 à 12 kilomètres de la Bâtie) et *Ad Finem* vers la Saulce à 17 kilomètres de Gap. Cette hypothèse concorde bien mieux avec les distances données par le texte que celle de M. Joseph Roman qui prend *Davianum* à Veynes et *Ad Finem* à la Roche des Arnauds<sup>(1)</sup>. En tout cas, cet allongement spécial de l'Itinéraire Hiérosolymitain dans cette dernière partie, avec les V milles que nous avons été obligés de lui retrancher au relais de *Darentiaca*, explique très exactement la différence de longueur que nous avait produite notre tableau comparatif.

Nous trouvons donc confirmée par les mensurations exactes ci-dessus cette notion que la voie romaine ne pouvait s'être aventurée dans les glaces du massif du Pelvoux, qu'elle s'était établie par le trajet le plus commode et le plus direct, et que les Itinéraires n'ont fait que suivre la même direction en l'accommodant à des besoins commerciaux, tels que le marché de *Mons Seleucus*. C'est là la seule interprétation raisonnable des mentions de la copie qui nous est parvenue, et puisqu'il s'y est forcément glissé une erreur, il est plus philosophique de conclure à la moindre erreur par le tracé, qu'aux erreurs nombreuses et compliquées des stations et des distances. On est assez souvent obligé d'en constater pour éviter de les ériger en règle et de les appeler trop commodément à la défense de systèmes matériellement impossibles.

Nous croyons donc avoir démontré que la voie secondaire de Briançon à Valence s'embranchait sur la grande voie d'Arles et ne s'en détachait qu'à Gap, au lieu de former presque immédiatement au départ de Briançon une voie spéciale au travers des parties les plus difficiles des Alpes. Un trajet de ce genre n'aurait en

(1) De Veynes à la Roche-des-Arnauds, la route mesure 11 kilomètres et 1/4 de la Roche-des-Arnauds à Gap, soit en tout 25 kilomètres. Il est donc impossible de faire concorder ces distances avec les XII et XI milles de l'Itinéraire Hiérosolymitain qui valent 35 kilomètres. Il est vrai que certains commentateurs font bon marché des distances, mais nous persistons à penser que l'immuable physiologie des lieux doit l'emporter sur tous les systèmes.



aucune façon répondu à la communication facile et rapide que les Romains avaient eu pour but d'établir.

NOTA. Dans une controverse soulevée à propos de cette opinion, M. Joseph Roman, défendant le tracé par le Trièves, le col du Sellar et la Vallouise, a reconnu qu'une voie régulière pour les transports ne pouvait pas avoir existé par là, mais que c'était une sorte de raccourci qui permettait à un messager ou même à un petit corps de partisans de gagner quarante-huit heures sur le détour par Gap. Il reconnaissait d'ailleurs l'existence de la voie raccourcée à Gap, et en voyait ainsi deux de Briançon à Valence, l'une par Gap, et l'autre, simple raccourci, par la Vallouise.

Il y a lieu de remarquer que la Carte de Peutinger n'en indique qu'une et non pas deux, et ensuite que le raccourci par le col du Sellar, simple piste pour messager ou partisans, n'aurait certainement pas pris place sur la carte des voies militaires.

Mais l'argument du raccourci est une erreur qu'il est bien facile de rendre manifeste. Nous avons vu ci-dessus que la voie raccourcée à Gap comptait 110 milles ou 165 kilomètres de Luc à Briançon. La voie hypothétique de M. Roman irait :

|                                                         | kilomètres. |              |
|---------------------------------------------------------|-------------|--------------|
| De Luc au col de la Croix-Haute, au plus court. . . . . | 35          | } 125 kilom. |
| Du col de la Croix-Haute à Mens. . . . .                | 33          |              |
| De Mens à Corps . . . . .                               | 25          |              |
| De Corps au Clot-en-Valgaudemar . . . . .               | 32          |              |
| Du Clot-en-Valgaudemar à Ville-Vallouise :              |             |              |
| par le col { Guide Joanne. . . 10 h. 1/2                | } 9 h. 1/2  |              |
| du Sellar { Guide du Haut-Dauphiné. . . 8 h. 1/2        |             |              |
| De Ville-Vallouise à Briançon. . . . .                  | 28          | 28           |
| TOTAL. . . . .                                          |             | 153 kilom.   |

Elle mesurerait donc 153 kilomètres, plus un trajet non mesurable, mais évalué au moins à neuf heures de marche; on voit que ce raccourci est plus long d'au moins sept heures, et que le calcul matériel fait évanouir le seul avantage que l'on pût invoquer en faveur de cet invraisemblable tracé.

## AUTRE VOIE SECONDAIRE.

### ROUTE DE VIENNE.

La voie romaine qui tendait à Vienne passait par *Cularo*, et l'importance ultérieure de cette station centrale l'a toujours fait examiner en deux parties distinctes : celle de *Brigantio* à *Cularo* et celle de *Cularo* à *Vigenna* ou *Vienna*. La première partie, connue sous le nom de *Voie romaine de l'Oisans*, a été la plus étudiée et la plus discutée, et certains systèmes sont même arrivés à la faire passer en dehors de l'Oisans.

Cette voie n'est indiquée que par la Table de Peutinger, et le contrôle par les Itinéraires lui fait absolument défaut. D'autre part, elle a été également maltraitée par le copiste de Colmar, et si la physionomie des lieux ne l'imposait dans la plus grande partie du trajet, si le sol n'en avait conservé d'importants vestiges, on ne pourrait sur bien des points arriver, en ce qui la touche, à aucune certitude; c'est ce qui explique les divagations de ceux qui ne pouvaient ou ne savaient consulter la grande leçon écrite au livre de la nature.

Les erreurs les plus flagrantes sont celles d'Adrien de Valois qui plaçait *Catorissium* à la Grande Chartreuse, et de la Commission de la Carte des Gaules qui fait passer la voie par Corps et la Matisine. Plus approchés de la vérité : d'Anville (*Notice de l'ancienne Gaule*, 1760) admet *Catorissium* au Bourg-d'Oisans, *Mellosedum* à Mizoën, *Durotincum* au Villard-d'Arène, et *Stabatio* au Monétier de Briançon; M. le baron Walckenaer (*Géographie ancienne des Gaules*, 1839) fixe les stations au Petit col d'Ornon, au Bourg-d'Oisans, au Villard-d'Arène et aux Fontenils (entre le Lauzet et le Casset); M. Desjardins, dans son *Commentaire de la Table de Peutinger* en 1869, adopte la Garde, Mizoën, Villard-d'Arène et le Monétier, puis, dans sa *Géographie de la Gaule romaine* en 1893, il préfère Pont-de-Gavet, les Grandes-Sables, Degoul (le Freney) et les Fréaux près de la Grave. Il n'est d'ailleurs pas certain que ces savants, dont le mérite n'en saurait être amoindri, aient jamais parcouru la route moderne du Lautaret, et leurs opinions non motivées manquent de bases utiles.

Nous avons un peu plus de garanties avec les travaux des trois hommes qui ont réellement parcouru et scruté le pays, ont recherché les vestiges locaux et les traditions, et nous exposent les raisons de leurs opinions; mais, par malheur, ces opinions sont divergentes sur plusieurs points.

Pour M. Antonin Macé, *Catorissium* doit être placé à Livet ou à Gavet, *Melloshedum* au-dessous du Mont-de-Lent, *Durotincum* au Villard-d'Arène et *Stabatio* au Monétier de Briançon.

M. le Dr Roussillon, né et domicilié au Bourg-d'Oisans, familier avec les lieux et leurs habitants, interpose entre *Cularo* et *Catorissium* une station *Catorissiacum* donnée par quelques anciens auteurs, et fixe alors *Catorissiacum* à Gavet, *Catorissium* à la Garde, *Melloshedum* à Mizoen, *Durotincum* auprès du Villard-d'Arène et *Stabatio* au Monétier.

M. Florian Vallentin, dans une brillante étude demeurée malheureusement inachevée, ne s'explique pas sur *Catorissiacum* qu'il remplace par une station *Fines* tirée de l'Anonyme de Ravenne, et place *Fines* à Vizille, *Catorissium* au Bourg-d'Oisans, *Melloshedum* au Mont-de-Lent, *Durotincum* aux Vernois, et *Stabatio* au Monétier.

Voilà donc toutes les versions exposées, et nous allons voir si nous pouvons trouver quelque raison de préférer l'une à l'autre, si quelque vestige pourra fixer notre choix, et si l'aspect des lieux, en faisant la part des modifications qui ont pu survenir, n'est pas de nature en certains points à enlever toute incertitude.

Tout d'abord il est certain que la Table de Peutinger contient des lacunes, et cela dans ses deux tronçons :

Elle donne :

|                    |       |   |                                                         |   |                                    |                                                        |
|--------------------|-------|---|---------------------------------------------------------|---|------------------------------------|--------------------------------------------------------|
| <i>Brigantio</i>   | VIII  | } | XLII milles ou 63 kilomètres<br>de Briançon à Grenoble. | } | LXXXV milles ou<br>127 kilomètres. |                                                        |
| <i>Stabatione</i>  | VII   |   |                                                         |   |                                    |                                                        |
| <i>Durotinco</i>   | X     |   |                                                         |   |                                    |                                                        |
| <i>Mellosedo</i>   | V     |   |                                                         |   |                                    |                                                        |
| <i>Catorissium</i> | XII   |   |                                                         |   |                                    |                                                        |
| <i>Culabone</i>    |       | } |                                                         |   |                                    | XLIII milles ou 64 kilomètres<br>de Grenoble à Vienne. |
| <i>Culabone</i>    |       |   |                                                         |   |                                    |                                                        |
| <i>Morginno</i>    | XIIII |   |                                                         |   |                                    |                                                        |
| <i>Turedonno</i>   | XIIII |   |                                                         |   |                                    |                                                        |
| <i>Vigenna</i>     | XV    |   |                                                         |   |                                    |                                                        |



Mais la distance à vol d'oiseau entre Briançon et Grenoble est de 80 kilomètres, et la route actuelle, avec peu de lacets, en compte 115, tandis que de Grenoble à Vienne il y a 89 kilomètres. D'une part comme de l'autre il y a donc insuffisance, et par conséquent omission.

D'autre part, il n'y a de noms conservés ou reconnus d'une façon certaine que Briançon, Grenoble, Moirans, Tourdan et Vienne. Dans la première section, de Briançon à Grenoble, aucun nom ne présente même une analogie avec les dénominations actuelles, et cette circonstance n'est pas de nature à dissiper le mystère.

Heureusement, nous pouvons réunir quelques données incontestables qui fixent d'une manière certaine la direction générale. Ce sont : l'*Altaretum* élevé sur le col (d'où est dérivé le nom de col de l'Autaret, corrompu en Lautaret), conformément à un usage constant des Romains, usage qui avait amené la construction des temples plus importants sur les grands cols du Grand et du Petit Saint-Bernard et du Mont Genève; — la Porte Romaine et le tronçon de voie si reconnaissable au-dessous du Mont-de-Lent, entre Bons et le Châtelard; — l'autre tronçon de Rochetaillée, chemin creusé en encorbellement au-dessus des eaux du lac Saint-Laurent, à son extrémité inférieure, — enfin les restes de voie constatés à Jarrie. Ce sont là des jalons dont nul ne peut révoquer en doute la certitude.

En est-il d'autres d'égale importance?

Nous ne le croyons pas, car une visite au rocher de Vénosc, où M. Florian Vallentin avait cru pouvoir reconnaître un fort destiné à protéger la voie, nous a démontré que ce savant avait été victime d'une illusion, et que les 18 citernes de dimensions différentes sur lesquelles il avait assis sa conviction n'étaient autre chose que ces accidents torrentiels que l'on appelle des « marmites ». — Quant au chemin pavé d'une largeur extraordinaire qui se remarque entre Huez et l'Alpe d'Huez, son élévation montre qu'il ne pouvait être qu'une partie de la voie d'exploitation des mines de Brandes.

Nous devons donc seulement chercher avec les données résultant de l'état des lieux un chemin qui réunisse ces divers points : Briançon, le Lautaret, la Porte Romaine, Rochetaillée, Jarrie et Grenoble. Ce faisant, nous verrons que la voie romaine de l'Oisans se fractionne pour nous en trois tronçons, dont les deux extrêmes

nous livrent sans difficulté leur assiette, tandis que l'intermédiaire ne peut encore être fixé d'une manière indiscutable.

Partons, comme les ingénieurs romains, de Briançon, du Briançon d'alors qui était évidemment cantonné à la partie supérieure de la ville actuelle. L'esplanade, aujourd'hui occupée par le Champ de Mars, avec la porte de Pignerol et la rue du Château, dominée et défendue par un *castellum* sur la Tête du Château, formait, surtout avec les moyens de cette époque, une position sûre et presque inexpugnable. Ainsi protégée, la *mansio*, au carrefour des deux routes d'Arles et de Vienne, ne pouvait manquer d'avoir une réelle importance.

La voie de Vienne, au départ de ce carrefour, remontait la vallée de la Guisanne, en suivant bientôt le thalweg de la vallée, et son tracé est encore occupé par la vieille route. En VIII milles, 12 kilomètres, elle atteignait la première station, *Stabatio*. Aujourd'hui, la route nouvelle mesure 14 kilomètres de Briançon au Monétier, récemment dénommé Monétier-les-Bains, mais, se tenant un peu plus haut sur le flanc de la montagne, elle fait des détours qu'épargnait la voie. Si nous songeons que le monastère, source de la dénomination (constatée dès 1020) qui aurait remplacé le nom romain, a dû se fonder en un point où existait déjà une agglomération, — que l'agglomération la plus importante de la vallée était nécessairement celle qui s'était formée autour de la *mansio*, station ou relais, — si nous constatons d'autre part qu'on y a capté des eaux minérales, déjà signalées par la chronique de la Novalaise, et que les Romains étaient très friands de bains, nous verrons, qu'il est inutile d'aller, 2 ou 5 kilomètres plus loin, nous inquiéter du Casset ou du Lauzet, et nous concluons avec la grande majorité de nos devanciers que la station de *Stabatio* est bien au Monétier-de-Briançon.

Pour la seconde station, *Durotincum*, la Table nous indique une distance de VII milles, soit 10 à 11 kilomètres. Cette longueur nous porterait à peu près juste au col, car la route actuelle, plus allongée pour ménager la pente, mesure 14 kilomètres du Monétier au Lautaret. La voie romaine, suivant le tracé du vieux chemin encore pratiqué vers la Madeleine, montait tout droit et sans détours : mais on ne pouvait penser à établir une station sur un col de plus de 2,000 mètres, battu par tous les vents. La voie,

après l'avoir franchi, descendait en ligne directe sur le Villard-d'Arène, où nous devons fixer *Durotincum*. Ici il faut admettre une faute de copie dans la Table, et lire XII milles au lieu de VII. Cette simple correction nous fournit les 18 kilomètres nécessaires à couvrir la distance en droite ligne entre le Monétier et le Villard-d'Arène : les contours de la route actuelle y développent 22 kilomètres.

Jusque-là tout le monde est d'accord, mais une première difficulté se rencontre dans la localisation précise de la station. Était-elle au hameau des Cours, au village du Pied-du-Col, aux Vernois et au centre du Villard-d'Arène? Cette détermination peut entraîner un préjugé pour la direction ultérieure très contestée de la voie.

M. Roussillon en tenait pour les Cours, parce qu'il traçait ultérieurement la route par le plateau de Paris et l'amenait à Mizoën. M. Vallentin, au contraire, la fixait aux Vernois, sur la rive gauche de la Romanche, d'où il poursuivait son tracé jusqu'au Mont-de-Lent.

La physionomie des lieux et leur altitude nous obligent à rejeter le système Roussillon. Conservée sur la rive droite, la route, au départ du village des Cours, à 1,800 mètres environ d'altitude, rencontrerait successivement deux profondes vallées, deux vastes coupures, celle du torrent de Goléon et celle du Chazelet, lui imposant deux immenses contours; puis elle serait obligée de remonter au-dessus des escarpements abrupts d'où tombe la cascade des Fréaux, et d'aller chercher sur les Prés de Paris, à plus de 2,200 mètres, un passage qui lui permit une descente précipitueuse sur Mizoën. Évidemment M. Roussillon a été hypnotisé par l'étymologie qui lui a paru faire dériver *Mizoën* de *Mellosedum*. Mais, avec ces graves inconvénients, son système conduit encore à l'abus des ponts que, dans une montagne relativement déserte, avec un régime torrentiel des plus capricieux et des cours d'eau si profondément encaissés, les Romains devaient avoir la prudence d'éviter le plus possible. En effet, M. Roussillon ne pouvait méconnaître ni éviter la Porte Romaine qui se trouve sur la rive gauche; d'autre part, il tenait à passer à la Garde, qui est sur la rive droite, comme Mizoën. Il lui fallait donc, de Mizoën, à 1,200 mètres environ d'altitude, descendre au niveau de la Romanche, approximativement à 950 mètres, pour la franchir, remonter à la Porte Romaine à 1,250 mètres, redescendre à 900 mètres pour passer de nouveau



la Romanche et remonter à Auris, à 1,200 mètres. Quelles fabuleuses distances faisaient parcourir tous ces détours et ces dénivellements! et comment pourrait-on alors expliquer l'existence de la Porte Romaine, puisque de Mizoën à Auris, sur la même rive et sans passer le torrent, le trajet fort praticable est encore occupé par un chemin muletier?

Adoptant donc dans ses grandes lignes le système préconisé par M. Vallentin, nous fixons aux Vernois la station de *Durotincum*. La voie descendait du col par un trajet direct qui est encore le vieux chemin, atteignait le Villard-d'Arène, ancienne agglomération dénommée au moyen âge *Ecclesia de Arenis Superioribus*, traversait la Romanche en un point facile où existe encore de nos jours un pont, entre les rapides supérieurs et les gorges profondes qui le séparent de la Grave, et parvenait aux Vernois par une très courte remontée.

La route et la station ont presque disparu aujourd'hui; il ne reste plus qu'une seule maison habitée, et les autres sont en ruine; mais on se rend compte facilement qu'à une époque où ne pouvaient être forés les deux très longs tunnels qui forment sur la rive droite l'assise de la route actuelle du Villard-d'Arène à la Grave, la position des Vernois, facile à défendre, offrait les plus grands avantages.

Des Vernois, la route se continuait sur la rive gauche, en ligne droite et en pente régulière, coupant sans difficulté des talus de débris, n'ayant à franchir que de faibles torrents non encaissés, et ne rencontrant jusqu'aux Dauphins ni escarpements, ni détours. C'est le tracé que suivait au moyen âge la voie delphinale, encore très reconnaissable, et il est éminemment probable qu'elle n'avait fait, là comme ailleurs, que remplacer la voie romaine. On trouvait vers le milieu de ce parcours un hospice, l'hospice de Loche ou de l'Oche, qu'entretenaient les Dauphins, et qui succédait sans doute à une *mansio* indispensable dans ce trajet désert.

Parvenue de cette façon sans encombre à la petite plaine du Chambon, la voie s'y heurtait à un éperon rocheux plongeant dans la Romanche, au travers duquel la route actuelle a ouvert un tunnel. Ne pouvant recourir à ce moyen, la voie gravissait l'éperon et s'élevait ainsi jusqu'au plateau du Mont-de-Lent (1,280 mètres d'altitude) où elle trouvait la station de *Mellosedum*. La Table, où nous ne devons pas ériger l'erreur en règle, nous marque x milles

(à peu près 15 kilomètres) de *Durotincum* à *Mellosedum*. C'est bien la distance que nous trouvons par ce parcours direct entre les Vernois et Mont-de-Lent, et c'est un argument précieux en faveur de ce trajet.

Le Mont-de-Lent, aujourd'hui généralement écrit Mont-de-Lans, est une très ancienne agglomération : c'est un des premiers noms de lieux que nous trouvons inscrits dans la cartographie locale : Lent, carte d'Oronce Fine, 1525. La route du moyen âge y passait, et il n'a été délaissé que depuis l'ouverture du tunnel du Chambon, au commencement du xix<sup>e</sup> siècle. Il est du reste commandé par une éminence, où se trouve actuellement un calvaire, qui en assurerait pleinement la défense. Il ne saurait donc y avoir de doute sur l'emplacement de cette station.

De *Mellosedum* à *Catorissium*, la station suivante, la Table ne mentionne que v milles, soit 7 à 8 kilomètres. Ici l'erreur est indéniable, car la distance est matériellement trop courte, quelle que soit la direction que nous adoptions. Le commencement de cette direction est inscrit sur le terrain, et les vestiges de la voie, marqués notamment par le monument de la Porte Romaine, se poursuivent aisément du Mont-de-Lent au Châtelard.

Du Mont-de-Lent, la voie se trace un peu en dessous de la route actuelle. Naguère elle était nettement visible sur tout son parcours : mais depuis quelques années, plusieurs propriétaires dont elle traversait les champs l'ont défoncée : pourtant la saignée qu'elle pratiquait dans le coteau se reconnaît sans peine jusqu'à Bons. Auprès de ce dernier village, au lieu de continuer à suivre la terrasse qui se poursuit jusqu'au Ponteil et vers le Penail, elle fait un lacet et aborde résolument en descente la paroi rocheuse qui domine le cours de la Romanche. Dans cette région déserte elle a, sauf quelques éboulements, conservé son aspect et sa largeur, et le moindre grattage opéré sur la mince couche de détritrus qui recouvre la plate-forme rocheuse met en évidence les rainures ou rails en creux pratiqués pour les chars, avec leur écartement régulier de 1 m. 44 d'axe en axe. Après un trajet de 200 mètres environ en encorbellement où elle prenait son assiette sur une sorte de corniche naturelle, elle arrivait à se heurter à un mince feuillet de gneiss redressé, dont la très minime épaisseur a engagé les constructeurs de la voie à y pratiquer l'ouverture d'un tunnel. C'est l'ouvrage connu sous le nom de Porte Romaine de Bons (pl. II). Non seulement



une ouverture avait été pratiquée dans la roche pour le passage de la voie, mais un certain souci ornemental avait conduit les travailleurs à ravalier à une épaisseur sensiblement égale tout le pourtour de cette sorte de porte, et les coups de ciseau qui ont opéré ce déblaiement se marquent encore à une hauteur de plus de 10 mètres du côté qui touche à la masse de la montagne. Une banquette de 0 m. 50 de hauteur et de 0 m. 32 de saillie demeure à la base de chacun des pieds-droits; à 2 m. 29 au-dessus de cette banquette était ménagé un cordon de 0 m. 25 de hauteur qui marquait la naissance de la voûte; celle-ci ne commençait donc qu'à 3 m. 04 au-dessus du sol. L'écartement des montants avait 3 m. 11 : tel était le diamètre de la voûte, qui semble avoir été légèrement surbaissée. En effet, le pied-droit septentrional, côté de la Romanche, s'est écroulé, entraînant la plus grande partie de la voûte, et nous ne trouvons plus en place que l'amorce méridionale de celle-ci. L'ouvrage avait une épaisseur de 2 m. 90, et ce qui en subsiste présente encore cet aspect monumental et grandiose que revêtent partout les œuvres des Romains.

Au seuil de la Porte, les rainures de 0 m. 06 de largeur, laissant entre elles un terre-plein de 1 m. 38, sont très bien conservées, et manifestent ainsi une voie de roulage à l'écartement de 1 m. 44, ce qui est encore la voie normale de nos chemins de fer.

Ce véritable monument, qui était déjà signalé et dessiné par M. Héricart de Thury, et publié en 1805 par M. Cambry dans ses *Monuments celtiques*, est encore dans le même état; mais une autre amorce de voûte analogue, que le dessin de l'ingénieur semble montrer à peu de distance, ne peut plus s'observer de nos jours<sup>(1)</sup>.

La voie romaine continue à s'incruster en pente dans la roche, sur un parcours de 200 à 300 mètres, où son assiette est toujours manifeste, puis elle aborde une pente de débris où il ne reste qu'un sentier suivant la même direction jusqu'au petit plateau ou col du Châtelard. Là elle vient passer dans une sorte de dépression séparée des abîmes de la Romanche par un monticule qui était admirablement placé pour recevoir un fortin (*castellum*) surveillant et garantissant le passage. Tout le trajet depuis Bons pouvait être, en effet, aisément intercepté par un soulèvement des montagnards

(1) La dualité de ces ouvrages semble se confirmer par le langage local qui énonce toujours au pluriel les *Portes Vieilles*.



qui auraient pu faire rouler des blocs destructeurs sur la voie, et avait besoin d'une étroite surveillance. Ici le nom de Châtelard, conservé par le roc et les deux maisons édifiées sur ce petit plateau, montre bien la survivance du poste fortifié; mais aucun vestige n'apparaît sous les broussailles qui couvrent l'éminence.

De là la voie se manifeste par l'ancien chemin pavé du Mont-de-Lent. Cet ancien chemin, à inflexions régulières et dont le tracé marque la main de l'ingénieur, présente une largeur moyenne de 5 mètres, ce qui n'aurait jamais été l'assiette d'un chemin muletier médiéval. La direction est toujours une descente en pente assez forte, puis la largeur extraordinaire s'évanouit et la voie disparaît en approchant du village des Garcins.

C'est ici que commence la partie douteuse du tracé.

Entraîné par son illusion du Fort des Têtes à Vénosc, M. Florian Vallentin la faisait remonter au Penail et au Sappey, s'écharper au flanc de Pied-Moutet, pour venir passer le Vénéon à Bourg-d'Aru. Il n'avait trouvé d'ailleurs aucun vestige entre le Châtelard et son Fort des Têtes. Mais la terrasse du Penail, à laquelle il faut venir passer pour dominer des escarpements infranchissables, est à plus de 1,400 mètres d'altitude, tandis que les Garcins sont à 950 mètres, et que si telle avait été sa direction, la voie n'aurait eu de *Mellosedum* (Mont-de-Lent) qu'à suivre les larges terrasses de Bons et du Ponteil sans descendre à la Porte et au Châtelard. Ce système se heurte donc à une criante invraisemblance.

M. Roussillon, comme nous l'avons indiqué plus haut, estime que la voie continuait à descendre jusqu'à la Romanche, la franchissait au vieux pont d'Auris et remontait par l'affreux chemin muletier d'Auris appelé la Cheminée, pour venir par la terrasse de l'Armentier gagner la Garde et la plaine du Bourg-d'Oisans. Ce système, qui serait tout à fait invraisemblable si l'on avait placé *Mellosedum* à Mizoën, comme le faisait son auteur, pourrait se défendre en arrivant du Mont-de-Lent.

En effet, il paraît douteux que l'ancienne voie romaine ait pu suivre, au travers des gorges de l'Infernet (partie inférieure de ce haut cours de la Romanche), un trajet analogue à celui que la nouvelle route s'est taillé à coups de mine. Le lac Saint-Laurent, qui occupait la plaine actuelle du Bourg-d'Oisans, très peu profond au regard du Bourg, ne venait sans doute pas baigner l'ouverture de la gorge, et le confluent de la Romanche et du Vénéon devait

en émerger; mais la voie pouvait-elle s'insinuer à la base des rochers de la rive gauche? Il serait téméraire de l'affirmer. Le sol a dû être si profondément remanié depuis lors, qu'il ne peut nous livrer aucun vestige certain.

En tout cas, que des Garcins la voie remontât à Auris, à la terrasse de l'Armentier, passât à la Garde et traversât le lac par la chaussée que nous révèlent les anciennes cartes de Tassin (1634), de Tillemon (1690), de Nolin (1691), etc., — ou que, sortant de l'Infernet et traversant le cône de déjections du Vénéon, elle vînt suivre le très ancien chemin des sources de la Rive, — elle parvenait à la station de *Catorissium*, devenue plus tard Saint-Laurent-du-Lac, et aujourd'hui le Bourg-d'Oisans. La Table de Peutinger ne nous donne que v milles de *Mellosedo* à *Catorissium*, mais nous savons que la totalité de ses distances est trop courte. Nous pouvons donc admettre qu'il faut lire ici x milles, et la distance correspondante de 14 à 15 kilomètres est bien celle qui résulterait de l'un ou l'autre de ces deux trajets.

La station, en tout cas, est nécessairement emplacée au Bourg-d'Oisans. L'opinion qui la plaçait à la Garde ne tenait pas compte des vestiges irrécusables qui jalonnent d'une manière certaine la voie du Bourg-d'Oisans à Grenoble, et son défenseur était logique avec cette méconnaissance en maintenant la voie sur la rive droite de la vallée jusqu'au delà du confluent de l'Eau d'Olle. Dès l'instant que nous allons la constater sur la rive gauche, il est impossible d'admettre que la station principale ait été fixée sur la rive droite, car, dans ce cas, la voie n'aurait eu aucun motif de traverser la vallée.

Remarquons en ce point que la plus grande partie de l'erreur constatée dans les distances de la Table se cantonne nécessairement dans la portion qui nous reste à examiner. En effet, la route actuelle, sans aucun lacet, déroule 49 kilomètres de Grenoble au Bourg-d'Oisans. Comme la voie passait plus directement à Jarrie, nous pouvons estimer sa longueur obligatoire à 45 kilomètres, soit xxx milles, alors que la Table n'en donne que xii de *Catorissium* à *Cularo*. Si nous reprenons l'ensemble des distances avec les corrections susénoncées, nous avons viii + xii + x + x + xxx milles, soit 70 milles avec quelques écarts possibles de près d'un demi-mille chacun, ce qui fait une moyenne de 105 à 107 kilomètres concordant avec les 115 de la route actuelle.

Mais il reste à se demander comment doivent se répartir les xxx milles que nous substituons à l'unité fautive de la Table.

On peut même se demander si ce n'est pas le nom de la station correspondante au Bourg-d'Oisans qui a été omis, et si *Catorissium* ne se trouve pas à Gavet ou à Vizille.

Cependant nous pouvons remarquer que Gavet, où se trouvaient, paraît-il, d'anciens vestiges et notamment des culées de pont, Gavet, que certains auteurs ont voulu appeler *Catorissiacum*, se trouve à 19 kilomètres du Bourg-d'Oisans, soit à peu près les xii milles de la Table, et qu'en supposant seulement cette station sautée ainsi que les xviii milles qui la séparaient de *Cularo*, nous réduisons l'erreur du copiste à sa plus simple expression, et dès lors nous croyons devoir restituer comme suit les mentions de la Table :

| NOMS ANCIENS.                              | DISTANCES<br>en<br>MILLES. | NOMS ACTUELS.     | DISTANCES<br>en<br>KILOMÈTRES. |
|--------------------------------------------|----------------------------|-------------------|--------------------------------|
| <i>Brigantio</i> .....                     | viii                       | Briançon.....     | 12                             |
| <i>Stabatio</i> .....                      | xii                        | Monétier.....     | 18                             |
| <i>Durotincum</i> .....                    | x                          | Villard-d'Arène.. | 15                             |
| <i>Mellosedum</i> .....                    | x                          | Mont-de-Lent...   | 16                             |
| <i>Catorissium</i> .....                   | xii                        | Bourg-d'Oisans..  | 19                             |
| <i>Catorissiacum</i> ou <i>Fines</i> ..... | xviii                      | Gavet.....        | 27                             |
| <i>Cularo</i> .....                        |                            | Grenoble.....     |                                |
| TOTAL.....                                 | LXX                        | TOTAL.....        | 107                            |

Quant à son assiette, nous avons dit qu'elle était tout au long jalonnée par des vestiges qui permettent de la suivre sans difficulté.

A peu de distance du Bourg-d'Oisans, nous retrouvons les traces manifestes de la voie sur la rive gauche de la vallée. De nombreuses entailles dans les talus d'éboulements vers les hameaux de Mélaïne, des Sables et de Farfayet nous amènent au tronçon encore subsistant de Rochetaillée (pl. III). Là, sur un développement



d'environ 500 mètres, les rochers des contreforts de la montagne du Grand Galbert plongeaient directement dans le lac Saint-Laurent, profond de 4 à 5 mètres, et l'on a dû, à coups de pic et de ciseau, tailler dans la pierre dure l'assiette de la voie.

Un argument avait été produit à l'encontre de cette identification, et on le tirait du peu de profondeur de l'excavation, qui laisse à peine 2 mètres de largeur au chemin. Mais, en examinant avec attention l'état de ces roches, on reconnaît facilement à quel artifice les Romains avaient eu recours pour suppléer à la difficulté que leur présentait la taille à la main de ces gneiss. A des distances irrégulières, plus rapprochées là où la voie paraît la plus étroite, on trouve des rainures assez larges et profondes dans le sens transversal, des creux qui leur correspondent à leur jonction avec la paroi supérieure, et d'autres creux pratiqués dans la paroi inférieure à 1 mètre environ au-dessous du niveau de la voie; il est dès lors facile de se rendre compte que de fortes poutres étaient encastrées dans la voie, retenues d'une part par une mortaise taillée dans la roche, de l'autre soutenues par une jambière, et qu'elles supportaient un platelage s'avancant dans le vide et doublant aisément la largeur de l'entaille. A cette époque, où le bois était abondant et la main-d'œuvre facile, on suppléait ainsi aux difficultés qu'aurait présentées un encorbellement de 4 à 5 mètres tout entier conquis dans la roche.

C'est ce tronçon qui est désigné dans le pays sous le nom de Chemin-d'avant-le-Déluge, étant donné qu'on y entend sous le nom de déluge la débâcle du lac Saint-Laurent qui eut lieu en 1219. C'était là qu'on passait avant la débâcle, quand les eaux baignaient le pied de la roche, et c'est de là qu'est venu le nom de Roche-taillée, appliqué d'abord à l'endroit lui-même, puis au hameau qui s'est bâti tout auprès.

Au contour de la vallée, la voie s'élève par une sorte de volute pour franchir un éperon, puis on la suit au travers du taillis descendant peu à peu de façon à rejoindre le fond à l'aval du barrage morainique de l'ancien lac. Ensuite elle s'infléchit et, remontant, se retrouve sur le plateau du Clot-de-Livet. Il est probable qu'elle passait la Romanche vers Gaver, sur un pont dont les vieilles culées très solides ont bravé jusqu'à présent les colères du torrent. Elle se poursuivait sur la rive droite au travers de talus d'éboulis, et l'on retrouve nettement son entaille dans la roche,

à 2 mètres environ au-dessus de la route actuelle, en arrivant à Séchilienne.

Elle devait passer un peu au-dessus de la plaine marécageuse de Séchilienne, vers le hameau où se trouve l'église, puis l'immuable physionomie des lieux la conduisait, toujours par la rive droite, jusqu'à Vizille, où se trouvait sans doute, à l'ouverture des défilés, un fortin (*castra vigilie*) perché sur la roche qu'occupent les ruines du château du roi.

De là, gardant la hauteur en suivant le cours de la Romanche, la voie arrivait à l'emplacement qu'occupe le château de Cornage, où recommence un tronçon très caractérisé. Supporté en partie par d'énormes murs de soutènement qui ont encore 1 m. 20 d'épaisseur au sommet, elle se relevait au-dessus de la Gorge des Étroits jusqu'à une sorte de piton, appelé de nos jours la Croix de la Veuve, qui domine d'une centaine de mètres la gare actuelle de Jarrie-Vizille. Dans ce parcours, on retrouve à deux reprises les rainures sur le roc vif; puis elle suivait le vallon de Jarrie à peu près horizontalement jusqu'auprès du château de Bonrepos. Un petit crochet vers l'Ouest l'amenait à l'entrée d'une gorge qui descend vers Bresson, et de là, sur le cône de déjection du petit torrent de Bresson, elle gagnait en droite ligne *Cularo*. Ce trajet, qui fut longtemps celui de la principale route, est encore jalonné dans la plaine par quelques vieilles constructions, et notamment la Tour de Prémol. On voit donc que, comme nous le formulons ci-dessus, du Bourg-d'Oisans à Grenoble, elle est reconnue dans toute sa longueur.

La seconde portion de la voie, en pays moins accidenté, présente aussi moins de difficulté.

Elle sortait de *Cularo* sur la rive droite de l'Isère, par la montée de Chalemont, passait sur l'éperon rocheux vers l'endroit où s'éleva plus tard la tour de Rabot, et se dirigeait le long des coteaux du Mont Esson (aujourd'hui Rachais), du Néron et du Ratz, en se tenant toujours un peu au-dessus de la plaine, sans doute alors ravagée par l'Isère. Dépasant Voreppe, elle trouvait sa première station à *Morginum* (Moirans), le village sur la Morge, à XIII milles de *Cularo*. Nous avons précisément 21 kilomètres de Grenoble à Moirans par la route actuelle.

La seconde station indiquée par la Table est *Turedonum* (Tourdan), avec une nouvelle distance de XIII milles. Ici l'erreur est

manifeste, car la distance à vol d'oiseau entre Moirans et Tourdan est de 42 kilomètres.

Mais un vestige de la voie a été trouvé à Izeaux, par une borne milliaire, reportée sans doute par sa date à une rectification de la voie ou à une de ces réparations que signale M. Desjardins comme fréquentes aux changements de règne. La voie se dirigeait donc de Moirans à Tourdan par Izeaux, ce qui conduit à la faire passer à la Côte-Saint-André, où se trouvait probablement la station omise par le copiste. De Moirans à la Côte, par Izeaux, on compte actuellement 31 kilomètres. Il faut donc y admettre une distance d'environ xx milles.

De la station omise, si nous l'emplaçons à la Côte, nous avons, pour gagner Tourdan un développement de 22 kilomètres qui correspondent bien aux xiiii milles de la Table, et enfin, de Tourdan à Vienne, une route directe par Cour mesure 24 kilomètres, bien analogues aux xv milles donnés par le document.

La seconde partie de la voie de *Brigantio* à *Vigenna* doit donc se présenter ainsi :

|                        |                      |                       |
|------------------------|----------------------|-----------------------|
| <i>Cularo</i> .....    | Grenoble.            |                       |
| xiiii.....             |                      | 21 kilomètres.        |
| <i>Morginno</i> .....  | Moirans.             |                       |
| xx.....                |                      | 31                    |
| X.....                 | La Côte-Saint-André. |                       |
| xiiii.....             |                      | 22                    |
| <i>Turedonno</i> ..... | Tourdan.             |                       |
| xv.....                |                      | 24                    |
| <i>Vigenna</i> .....   | Vienne.              |                       |
| TOTAL..                | <u>LXIII</u> .....   | <u>98</u> kilomètres, |

ce qui porte la voie complète de *Brigantio* à *Vigenna* à cxxxiii milles ou 205 kilomètres.

Ainsi la physionomie des lieux, leurs immuables distances et cette considération supérieure que les voies romaines destinées à la rapidité des communications devaient éviter tous détours que n'imposait pas la nature, nous conduisent à reconnaître dans la voie de *Brigantio* à *Vigenna* l'omission de L milles et de deux stations. Sous le bénéfice de cette restitution, nous constatons que les



ingénieurs romains avaient établi leur tracé de la façon la plus rationnelle, et que les perfectionnements de la civilisation actuelle ne s'en sont que bien rarement écartés.

Les besoins d'une habitation plus dense ont amené une viabilité plus nombreuse et plus compliquée, mais les grandes lignes sont demeurées les mêmes, et si, grâce à l'usage des explosifs, nous avons pu triompher directement de certains obstacles que nos devanciers étaient obligés de contourner, nous n'en devons pas moins payer un juste tribut d'hommages à l'œuvre grandiose qu'ils avaient incrustée sur notre sol.

H. FERRAND,

Correspondant du Ministère.

DÉDICACE  
BILINGUE PUNIQUE-BERBÈRE  
EN L'HONNEUR  
DE MASSINISSA,

PAR M. RENÉ DUSSAUD,  
Membre de la Commission de l'Afrique du Nord.

---

M. Sadoux a découvert à Dougga, en 1904, une inscription bilingue punique et berbère où M. Philippe Berger a reconnu une dédicace à Massinissa<sup>(1)</sup>. Occupé par d'autres travaux, le savant épigraphiste auquel on doit tant de publications de textes n'a pas eu le temps d'en présenter une lecture complète. M. Lidzbarski vient d'en donner la traduction et le commentaire<sup>(2)</sup>. M. J. Halévy a reproduit la lecture du professeur de Greifswald pour la partie punique, en y joignant une transcription et une traduction de la partie berbère<sup>(3)</sup>. M. le Président de la Commission de l'Afrique du Nord ayant estimé utile que la Commission et ses correspondants soient mis au courant de ces publications, cette note a pour objet de déférer à son désir.

Pour revoir le texte, j'ai eu à ma disposition un moulage envoyé au Louvre par M. Merlin en 1908, une photographie (pl. IV) et un estampe que M. Merlin a eu l'obligeance de me faire tenir. M. Lidzbarski

(1) Ph. Berger, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1904, p. 406.

(2) Lidzbarski, *Eine punisch-altberberische Bilinguis aus einem Tempel des Massinissa*, dans les *Sitzungsber. der Berl. Akad.*, 1913, p. 296-304.

(3) J. Halévy, *L'inscription punique berbère du temple de Massinissa*, dans la *Revue sémitique*, 1913, p. 136-138.





a déchiffré ce texte difficile avec sa maîtrise habituelle, et il a laissé peu à faire à ses successeurs. Les quelques modifications de lecture que je proposerai ont cependant cet intérêt qu'elles témoignent pour la partie punique d'une rédaction beaucoup plus correcte que ne le pensait M. Lidzbarski. Les deux textes, punique et berbère, se suivant de très près, j'ai aussi le sentiment que les berbérisans ont chance d'identifier quelques termes nouveaux. MM. Clermont-Ganneau<sup>(1)</sup> et Lidzbarski ont reconnu le vocable berbère GLD = «roi», conservé encore sous la forme *agellid*. Le terme w = «fils» est bien connu depuis son identification par M. Halévy. Notre texte fournit encore la conjonction n = «et».

Nous donnons une copie de la double inscription, la transcription des deux textes en caractères hébraïques et leur traduction.

PUNIQUE.

- 1 ת מקדש ז בנא בעלא חבנג למסנסן ממלכת בן געיי הממלכת בן זללסן  
השפט בשת עסר ש . . .
- 2 מכוסן בשת שפט הממלכת בן אפשן הממלכת רבת מאעת שנג בן בני  
ושפט בן (מגן) בן תנכו
- 3 מצצחי מגן בן ירשתן בן סדילן וגודי מגן בן שפט רב מאת בן עבדאשמן  
ה[ממלכת]
- 4 גלדגמיל זמר בן מסנג בן עבדאשמן האד[ר] חמשם האש מקלא בן  
אשין הממלכת בן מגן הממ[לכת]
- 5 טנאם על המלכת ז אשין בן אנככן בן פטש וארש בן שפט בן שנג
- 6 והבנאם חנא בן יתנבעל בן חנבעל ונפטסן בן שט.

BERBÈRE.

- 1 וכן] חבנג בניפש (?) מסנסן גלדת וגיי גלדת וזללסן שפט
- 2 סכסנדה סגדת סיסה גלד מכוסן]
- 3 שפט גלדת ופשן גלדת מוסנה שנג ובני ושנג ד שפט ומ[גן]
- 4 ותנכו [מד] וכו מגן וירשתן וסדילן גוב מגן ושפט מו[סג]
- 5 ושמן גלדת גלדגמיל זמר ומסנג ושמן גלדמנג מ[קלא]
- 6 ושין גלדת ומגן גלדת מגין שין ונככן ופטש ד ר]ש
- 7 שפט ושנג

<sup>(1)</sup> *Rép. d'épigr. sémit.*, n° 682.

Nous donnons, en regard l'une de l'autre, la traduction des deux textes :

PUNIQUE.

(1) Ce sanctuaire ont construit  
les citoyens de  $\tau\epsilon\gamma\gamma$  (Toubgga?)  
au roi Massinissa,  
fils de Gaya, le roi,  
fils de Zalalsa, le suffète,  
en l'an 10 [? du roi] (2) Mikiwsan,  
la (première) année de Šafat le roi,  
fils d'Afsan, le roi.  
Chefs de cent :  
Šanak, fils de Banai,  
et Šafat, fils de [Magon], fils de Tanakou;  
(3)  $\mu\sigma\sigma\eta\gamma$  :  
Magon, fils de Yaroustan, fils de Sadilan;  
GZDY :  
Magon, fils de Šafat, chef de cent,  
fils d'Abdešmoun, le roi;  
(4)  $\epsilon\lambda\delta\epsilon\gamma\mu\lambda$  :  
Zamar, fils de Masnaf, fils d'Abdešmoun;  
HADR de cinquante hommes :  
Maqla, fils de Ašin, le roi,  
fils de Magon, le roi;  
(5) Préposés à ce travail :  
Ašin, fils de Anakekan, fils de Fataš  
et Ariš, fils de Šafat, fils de Šanak;  
(6) Et les constructeurs : Hanno,  
fils de Yatonba'al, fils de Hanniba'al  
et Nafatsan, fils de Šat...

BERBÈRE

(1)  $wkn\ \tau\epsilon\gamma\gamma\ \epsilon n\gamma f\acute{s}$  ?  
(au) roi Massinissa,  
fils de Gaya, le roi,  
fils de Zalalsa, le suffète,  
(2)  $\epsilon\epsilon s n d h\ \epsilon g d t h\ \epsilon y s h$  du roi Mikiwsan.  
(3) Šafat, le roi,  
fils de Fašan, le roi.  
MWSNH :  
Šanak, fils de Banai, fils de Šanak,  
et Šafat, fils de M[agon], (4) fils de Tanakou;  
MDWKW :  
Magon, fils de Yaroustan, fils de Sadilan;  
GWB :  
Magon, fils de Šafat,  $mw[sn]$ ,  
(5) fils de šmn, le roi;  
GLDGMYL :  
Zamar, fils de Masnaf, fils de šmn;  
GLDMGK :  
M[aqla], (6) fils de Šin, le roi,  
fils de Magon, le roi;  
MNN :  
Šin, fils de Nakekan, fils de Fašaš  
et Ri[š], fils de] Šafat, fils de Šanak.

Ligne 1.  $\tau$   $\epsilon\gamma\gamma$   $\epsilon n\gamma f\acute{s}$  est certain; cf. l'inscription contemporaine de Micipsa, ligne 3 :  $\tau$   $\epsilon\gamma\gamma$   $\epsilon n\gamma f\acute{s}$ . Au lieu de  $\tau$ , M. Lidzbarski lit  $\omega$ . La forme des deux lettres est parfois assez analogue; mais dans notre texte, le *zain* est caractérisé par le fait que la barre transversale ne débordé ni à droite, ni à gauche, tandis que le *sin* débordé à gauche en s'incurvant. La rédaction est donc plus correcte qu'on ne l'a pensé, et nous allons en trouver immédiatement la confirmation.

Nous lisons  $\tau$   $\epsilon\gamma\gamma$   $\epsilon n\gamma f\acute{s}$  «les citoyens de Toubgga(?)», au lieu de  $\omega$   $\epsilon\gamma\gamma$   $\epsilon n\gamma f\acute{s}$  «les membres de la tribu Bgg» que propose Lidzbarski, ou «les maîtres des hommes de Bgg» qu'adopte à sa suite

J. Halévy. Nous croyons en effet distinguer sur le moulage un trait constituant le haut de la haste du *taw*. La concordance avec le berbère est ainsi complète, et l'on peut présumer que le berbère וכן correspond à בעלא.

Il est tentant d'identifier תבג, à lire *Toubgga* (voir ci-après la graphie de Gayya avec deux *yod* et תברבשי *Tubursicum*<sup>(1)</sup>), avec Thougga où le temple a été érigé. Nous aurions là l'orthographe berbère du nom de cette antique cité.

M. Lidzbarski a constaté que le punique געיי et le berbère גיי assurent, pour le nom du père de Massinissa, la leçon ΓΑΙΑ fournie par une inscription de Délos contre la leçon *Gala* des manuscrits de Tite-Live.

La fin de la première ligne du texte punique est restituée בשת עסר של[מלך] par M. Lidzbarski, et « an 13 » par M. J. Halévy; mais il nous manque alors le titre de « roi » que porte le berbère. Avec l'an 10, comme l'admet M. Lidzbarski, on tombe en 140 avant notre ère.

*Ligne 2.* Le roi régnant est Micipsa, fils de Massinissa. En punique comme en berbère, le nom est écrit : מקסן, et M. Lidzbarski a reconnu qu'il fallait lire de même ce nom dans l'inscription de Cherchel au lieu de מקפזן.

« En l'année de Šafat » veut évidemment dire la première année du règne de Šafat. Était-ce un fils de Micipsa associé au règne de son père, ou plutôt un roi vassal préposé à Thougga ? M. Lidzbarski incline à déduire de l'inscription que la fonction ainsi mentionnée ne durait qu'un an.

Suit une longue liste de fonctionnaires qui ont participé à l'érection du temple et qui ont tenu, malgré leur obscurité, à faire graver leur nom pour attirer sur eux les faveurs du roi régnant comme les bénédictions du roi défunt et divinisé.

Au lieu de רב תמ.ח, nous lisons רבת מאעת avec une indécision sur l'avant-dernière lettre : « chefs de cent », expression au pluriel à forme féminine, qui revient au singulier à la *ligne 3* : רב מאח. Cela conduit à restituer le berbère (*ligne 4*) correspondant à ce dernier titre : mw[sn].

(1) *Corp. inser. sem.*, t. I, n° 309.



Le début de la *ligne 3* nous paraît être מַעְצָחִי, titre que nous ne pouvons expliquer. La présence dans la partie punique de titres qui ne s'expliquent pas par le sémitique permet d'attribuer ces termes à un dialecte berbère différent de celui dans lequel on a rédigé le texte en écriture berbère. Il est intéressant de constater, dès avant notre ère, la multiplicité des dialectes berbères.

Le fait que la dernière ligne du punique, mentionnant les constructeurs, n'a pas de correspondant en berbère indique que ces constructeurs étaient étrangers à Thougga.

René DUSSAUD,

Membre de la Commission de l'Afrique du Nord.

# TROIS STÈLES VOTIVES NÉOPUNIQUES DE DOUGGA,

PAR M. RENÉ DUSSAUD,  
Membre de la Commission de l'Afrique du Nord.

---

M. Louis Poinssot, inspecteur des Antiquités de la Régence, a adressé à la Commission un nouvel exemplaire des estampages de trois stèles néopuniques, découvertes en 1910 à Dougga, et actuellement conservées au Musée du Bardo<sup>(1)</sup>. Il s'agit de textes votifs érigés dans un sanctuaire de Baal-Hammon.

1. Le premier texte, gravé au-dessous d'une figure entourée d'une sorte d'auréole, est assez mal conservé. Il manque plusieurs lettres à la fin de chaque ligne. C'est avec doute que nous lisons :

|                   |   |
|-------------------|---|
| לארן לבעלה[מן] .. | 1 |
| א [מן]א נ.ג. . .  | 2 |
| בן מגנם בן . . .  | 3 |
| שבצנשבמ . . .     | 4 |
| הממננ (?) בן חמלך | 5 |
| שמח שם ברך        | 6 |

Au seigneur Ba'al-Hammon . . .  
a érigé . . . . .  
fils de Magonim, fils de . . .  
. . . . .  
. . . . . fils de Himilk  
Il a entendu (son) nom (et l'a) béni.

<sup>(1)</sup> *Bull. archéol. du Comité*, 1910, p. cxcix-cg.

2. Les deux autres textes sont de lecture plus aisée. Ce sont deux stèles érigées par un père et son fils en accomplissement d'un vœu :

בִּים נָאֻם וּבְרָךְ 1  
טָנָא עֲבָן לְעָם 2  
צֶן בֶּן גִּעּוּב בֶּן 3  
בַּעְרוּךְ בּוֹ כְּבוֹ 4  
אִם בֶּן יָד. 5

Au jour heureux et béni a été érigée (cette) stèle par 'Amšan, fils de Gawab, fils de Barouk, fils de Kabou'am, fils de Yad.

La formule initiale s'est rencontrée sur deux stèles néopuniques<sup>(1)</sup>.

Le premier texte de Ksiba Mraou<sup>(2)</sup>, comme l'a montré M. Clermont-Ganneau, atteste qu'il s'agit de l'accomplissement d'un vœu; le second, provenant de Sidi-Ahmed-el-Hacheni<sup>(3)</sup>, est l'objet d'une autre note, ci-après.

On peut se demander si le « jour heureux et béni » n'est pas la mention d'une grande fête locale à l'occasion de laquelle le vœu a été accompli.

### 3. Père du précédent :

בִּים נָאֻם וּבְרָךְ טָנָא 1  
א עֲבָן לְגִעּוּב בֶּן 2  
בַּעְרוּךְ בֶּן כְּבוֹ 3  
אִם בֶּן יָד. 4

Au jour heureux et béni a été érigée (cette) stèle par Gawab, fils de Barouk, fils de Kabou'am, fils de Yad.

René DUSSAUD,

Membre de la Commission de l'Afrique du Nord.

<sup>(1)</sup> Cf. *Bull. archéol. du Comité*, 1901, p. cxlv et suiv.; *Répert. d'épigr. sémit.*, 303-306.

<sup>(2)</sup> *Répert. d'épigr. sémit.*, n° 303 et 305.

<sup>(3)</sup> *Ibid.*, n° 304; cf. n° 305.



# DÉCOUVERTE

D'UN

## CHARNIER DE LA TÈNE II

### À MOEUVRES (NORD),

PAR M. A. SALOMON.

Les terrassements du canal du Nord ont amené la découverte d'un charnier gaulois sur le territoire de Mœuvres (Nord), à une vingtaine de mètres à gauche du pont métallique qui donne passage au chemin vicinal ordinaire n° 4, de Mœuvres vers Cambrai.

Le charnier s'étendait sensiblement de l'Est à l'Ouest, sur une longueur d'une trentaine de mètres. Sa section transversale avait une largeur moyenne de 1 m. 50 et une hauteur variant entre 0 m. 75 et 1 mètre. Les ossements étaient recouverts d'un mètre de terre à peine, bien que le charnier fût situé dans un thalweg, celui du ruisseau de Mœuvres, où le limon de lavage se développe sans cesse.

Les ossements de plus de deux cents individus étaient là, enchevêtrés dans toutes les positions possibles. J'ai pu dégager complètement deux squelettes : les crânes manquaient, les colonnes vertébrales étaient tordues, les membres écartés ou repliés. Ailleurs le mélange était tel, qu'on ne pouvait guère obtenir que de petites séries anatomiques. Malgré les recherches les plus actives, on n'a découvert aucun crâne, aucune dent humaine, bien que les ossements les plus minuscules se fussent parfaitement conservés. Ces enlissements en nombre, pêle-mêle, sont sans doute la conséquence d'un fait de guerre. Il est probable que les corps décapités ont été jetés pêle-mêle et à pleins bords dans une fosse creusée à

la hâte à la suite d'un combat. Les têtes ont pu être emportées comme trophées.

J'ai recueilli, au-dessus des ossements, deux dents, l'une de cheval, l'autre de bœuf, qui paraissent provenir de la surface.

A toute profondeur, dans les ossements et particulièrement au fond de la fosse, gisaient des armes, des pièces de harnachement, des objets de parure, etc., dans un très mauvais état de conservation. Il est certain que la quasi-totalité du mobilier a été détruite par l'oxydation.

Les objets déterminables, énumérés ci-dessous, seront publiés prochainement dans le *Bulletin de la Société préhistorique française* :

#### *Armes.*

Épée avec traces du bois de la poignée sur la soie;

Épée avec entrée de fourreau en forme de bicorné adhérent à la lame;

Pointes de lance et de javelot;

Lames de poignards.

#### *Harnachement.*

Anneaux de bridon (abondants);

Alliances de bridon;

Branches de mors à bouton ou crochets de trait double;

Bouton double (incomplet);

Tête plate de touret ou clou;

Tête ronde de touret ou clou;

Anneaux droits et ronds;

Gros clous à tête conique.

#### *Objets de parure et de toilette, amulettes et divers.*

Tige de fer brisée aux deux extrémités;

Fibules à arbalète avec queues retroussées et attachées à l'arc;

Fibules à arc non serpentant avec queues retroussées;

Pincette à épiler;

Disque (amulette ou monnaie);

Anneau de pendant;

Grains de collier en verre;

Silex taillé;

T avec clou, à déterminer.

Tous les objets de métal sont de fer, à l'exception de l'anneau de pendant, qui est de bronze.

Les perles annulaires de verre bleu portent des tubercules de même couleur avec spirales jaunes ou blanches.

Il n'y avait pas de débris de poteries.

Les objets proprement féminins paraissent faire défaut, les pinces à épiler se trouvant dans les sépultures d'hommes.

L'épée avec entrée de fourreau en forme de bicorné adhérent à la lame, les fibules avec queues retroussées et attachées à l'arc, les perles de collier, datent de La Tène II, ce gisement qui présente d'autant plus d'intérêt que les vestiges du second âge du fer sont très rares dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais.

A. SALOMON,

à Bapaume (Pas-de-Calais).



# NÉCROPOLE ANTIQUE À BAVAY (NORD).

---

## RAPPORT

SUR

LES FOUILLES DE 1911-1912 <sup>(1)</sup>,

PAR M. MAURICE HÉNAULT,

Correspondant du Ministère de l'Instruction publique.

---

Si l'on examine une carte géologique de la partie de l'arrondissement d'Avesnes où se trouve Bavay, on voit que tous les terrains compris dans les environs immédiats de l'ancienne capitale des Nerviens sont composés de sables landéniens et qu'ils forment la presque totalité de la colline sur laquelle est assise la ville moderne.

M. Ladrière, le savant géologue qui a étudié avec tant de compétence les terrains quaternaires et les alluvions du nord de la France,

<sup>(1)</sup> Ces fouilles ont été exécutées grâce à une subvention accordée par M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts à la Société du Musée de Bavay. — Je remercie tous ceux qui m'ont aidé dans ma tâche ingrate, et spécialement M. E. Gondry, conservateur de nos collections, qui, avec un zèle admirable autant que désintéressé, en facilite l'accès à tous et à toute heure et qui m'a maintes fois remplacé dans ces fouilles difficiles, y apportant une méthode rigoureuse autant que sûre.

nous donne, d'après une coupe prise dans les sablières, la description suivante du terrain :

1° Limon homogène formant la couche superficielle du sol. Il est sableux, fin, grisâtre avec des veinules blanches. On trouve dans toute sa masse quelques petits éclats de silex. Son épaisseur atteint quelquefois 1 m. 50 à 2 mètres;

2° Sable ferrugineux avec grès;

3° Sable très glauconifère;

4° Argile à silex <sup>(1)</sup>.

Ces sablières importantes sont situées à droite et à gauche de la chaussée menant à Cambrai <sup>(2)</sup>, qui, passant près de la gare, se dirige vers la ville par une pente assez raide <sup>(3)</sup>.

Exploitées depuis près de quarante ans, elles ont fourni la majeure partie des objets si précieux, d'époque gauloise et gallo-romaine, dont s'enorgueillissent à juste titre de nombreux musées de France et malheureusement aussi de l'étranger.

Ceci ne saurait nous surprendre, quand nous saurons que la partie supérieure de ces sablières est occupée jusqu'aux portes de la ville par une immense nécropole dont la moitié à peine a été fouillée ou détruite sans profit pour la science.

Bien avant les Nerviens, le plateau de Bavay fut occupé par l'homme primitif d'une façon qui semble permanente, car il nous a été donné de recueillir à la surface du sol, et dans les sépultures où ils étaient mêlés à la terre, de nombreux silex taillés qui peuvent être attribués presque tous à l'époque moustérienne.

C'est donc sur une partie de cette vaste nécropole que nous avons entrepris des fouilles méthodiques.

Les nécessités de l'exploitation commerciale du sable ne nous ont point permis de suivre progressivement une direction toujours la même. Mais nous avons été forcé d'étendre nos recherches et de

(1) J. Ladrière, *Étude sur les limons des environs de Bavay* (*Annales de la Société de géologie du Nord*, t. VII, p. 314, séance du 7 juillet 1880).

(2) Les sablières de Bavay sont exploitées par MM. Lenglet et Stoclet, à qui nous adressons nos remerciements les plus sincères, pour nous avoir permis de procéder à ces fouilles et surtout pour le complet abandon qu'ils ont fait au Musée des objets recueillis sur leur propriété. — Voir aussi notre *Mémoire Oiseau d'albâtre colorié trouvé dans les sablières de Bavay* (*Bulletin archéol.* 1911, p. 222).

(3) La gare est à 122 mètres d'altitude, et la ville à 145 mètres environ.

les concentrer sur trois points différents et situés à une certaine distance les uns des autres.

L'intérêt de nos fouilles et de nos observations ne s'en est point trouvé amoindri, bien au contraire; car, au lieu d'avoir exploré une partie assez restreinte de ce vaste cimetière, puisque proportionnée à nos ressources, et dans laquelle nous risquions de ne trouver que des sépultures d'une même époque et renfermant un mobilier banal, nous avons pu au contraire en étudier un plus grand nombre, d'époques très différentes et présentant par là un intérêt tout particulier.

Les fouilles, commencées le 20 septembre 1911, se sont continuées avec de légères interruptions jusqu'à la fin de décembre de l'année suivante.

Nous possédions comme sujet d'études préliminaires, grâce à l'exploitation du sable, une excellente coupe du sol et par conséquent des sépultures.

Nous avons d'abord rencontré sous la terre végétale, à environ 0 m. 60, l'argile, dont l'épaisseur varie entre 2 et 3 mètres, et recouvre le banc de sable qui mesure une douzaine de mètres de profondeur.

Sur la terre végétale et l'argile, que la bêche a nettement sectionnées, se détachent en noir sur fond jaune le profil régulier des sépultures; elles sont de quatre espèces :

1° Les *silos*, longues excavations d'environ 7 à 8 mètres, profondes le plus souvent de 1 mètre, où gisent pêle-mêle les restes des pauvres mobiliers funéraires et les ossements mal incinérés;

2° Les *fosses aux parois verticales*, à l'extrémité généralement arrondie, dites « en fond de marmite », larges d'environ 1 mètre à l'ouverture et de 0 m. 80 à 0 m. 90 à la base, et profondes de 1 mètre à 1 m. 20;

3° Les *fosses à parois verticales rectilignes*, larges de 1 mètre à 1 m. 20, et se rétrécissant progressivement vers le fond, nettement horizontal, où elles ne mesurent plus que 0 m. 70 à 0 m. 80.

4° Les *puits*, peu nombreux dans la partie de la nécropole aujourd'hui exploitée, les uns simplement creusés dans l'argile et le sable<sup>(1)</sup>, les autres à parements formés de pierres bleues du pays,

(1) Nous n'avons point rencontré de puits funéraires sans parements, bien qu'il ait dû en exister.



mélangées à des pierres blanches et à des grès, le tout superposé sans ciment ou mortier. Leur profondeur varie entre 10 et 15 mètres et correspond au niveau de l'eau.

Dans quelques sépultures, la couleur des parois et du fond est celle de la brique mal cuite. La terre en est devenue très friable et granuleuse sous l'action du feu violent de l'incinération. Nous avons remarqué que le mobilier de ces tombes est souvent en assez bon état de conservation et permet généralement d'espérer des fouilles fructueuses.

La terre qui remplit les fosses n'est pas toujours la même, ainsi qu'on pourrait le croire, et ne se compose pas uniquement d'humus et d'argile plus ou moins mélangés. Au fond de quelques sépultures, par exemple, se trouvait un lit de marne très pure et toujours très humide<sup>(1)</sup>.

Dans d'autres, au nombre de trois, nous avons rencontré, mélangée au mobilier, une couche épaisse de cette terre noire de formation indéterminée que nous avons déjà observée dans les cimetières gaulois de la Marne<sup>(2)</sup>.

Certaines sépultures étaient recouvertes d'une couche de silex tassés, épaisse d'environ 0 m. 30, large de 5 à 6 mètres ayant au premier abord toute l'apparence d'un chemin.

Était-ce l'emplacement d'un *ustrinum*, ou bien avait-on songé simplement à rendre plus difficile, sinon impossible, toute tentative de violation de ces tombes; à moins que ce ne fût pour délimiter avec exactitude l'emplacement de sépultures particulières. On a trouvé quelques exemples de ce genre dans les cimetières du sud-ouest de la France.

Chaque sépulture renferme généralement les restes de deux, trois et même quatre incinérations, formant un mélange sans nom où toutes les époques sont confondues, où les tessons de poteries nerviennes voisinent avec ceux des vases de Lezoux et de La Graufesenne.

<sup>(1)</sup> M. Joulin a constaté le même fait dans de nombreuses sépultures, à Vieille-Toulouse par exemple.

<sup>(2)</sup> Au siècle dernier, le sieur Bauchart trouva dans un champ situé à très peu de distance des sablières actuelles (200 mètres environ) une sorte de banc très épais de cette même terre noire qu'il prit pour du guano et qu'il vendit comme engrais. C'est ce même Bauchart qui, en 1847, trouva au milieu de cette même terre noire le beau vase dit de Jupille, acheté par le Cabinet des médailles.

senque. On voit donc la difficulté de dater chaque sépulture de manière absolument certaine.

L'emplacement de cette nécropole est très vaste, plusieurs hectares, car on ne doit point oublier que Bavay fut, pendant quelques siècles, un centre important d'occupation romaine; ainsi s'expliquent logiquement ces inhumations successives et cette violation plusieurs fois répétée des sépultures.

Peut-être, dans quelques années, lorsqu'on sera arrivé aux limites extrêmes du champ du repos, trouvera-t-on intactes les sépultures les plus anciennes, nerviennes sûrement, les cimetières — on l'a maintes fois constaté — s'accroissant du plus loin au plus proche.

Avant de passer au détail des objets trouvés, je crois indispensable de décrire ce que l'on peut considérer comme la sépulture-type, c'est-à-dire caractérisant le mieux, à mon sens, l'aspect comme aussi le mobilier de la plupart des tombes.

La terre végétale qui la recouvrait formait une couche épaisse de 1 mètre, au-dessous de laquelle la partie remuée, profonde de 1 m. 70, large de 2 mètres à l'ouverture, n'avait plus que 0 m. 70 à la base; son orientation était exactement Nord-Sud.

Elle se trouva dès le début très nettement sectionnée par le travers, ainsi qu'il apparut par la coupe et par la découverte de clous assez nombreux, tous perpendiculaires à cette coupe. Au fond de la fosse, sur l'argile vierge se trouvaient d'abord un lit de cailloux, débris de pierres bleues et de silex, puis des tuiles fragmentées mêlées à des cendres et à du charbon de bois, restes de l'incinération primitive. Un morceau de carreau qui semblait taillé intentionnellement laissait voir une patte de chien imprimée lors du séchage, exemple qui est loin d'être isolé.

Sur les carreaux et les tuiles reposait un morceau d'ardoise long d'environ 0 m. 40, épais de plus de 0 m. 01 sur lequel était posée une tête de terre blanche, vase de fabrication essentiellement locale, haute de 0 m. 065, large de 0 m. 28, mais sans marque de potier. A côté d'elle, un petit vase haut de 0 m. 072 : l'ouverture est large (0 m. 135), la bordure d'environ 0 m. 02 est droite, puis la panse va se rétrécissant jusqu'au pied peu élevé. Il est de terre rougeâtre, imitation grossière des produits arvernes; on peut le dater de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle. A la partie inférieure de la panse, près du pied, un graffite formé des

deux lettres P·R, séparées par un point et hautes de 0 m. 023 : les initiales du propriétaire probablement.

A la gauche de ce vase, nous avons découvert une sorte de couvercle ou de petite coupe formant cloche, dont le pied avait été brisé. Elle est de terre noire, d'une finesse extrême, haute de 0 m. 06, large de 0 m. 11. Venaient ensuite pêle-mêle de nombreux clous (24); l'un d'entre eux en bronze, à section carrée, était recouvert de vermillon; c'est tout ce qu'il restait des coffres déposés dans la fosse avec les restes de l'incinération. Les tessons, au nombre d'une soixantaine, avaient appartenu à des vases de formes et de couleurs variées :

|                                                 |              |
|-------------------------------------------------|--------------|
| Poteries rouges lustrées, lisses.....           | 4 fragments. |
| — rouge lustrée, ornée.....                     | 1            |
| — rouge mat à l'imitation des précédentes.....  | 5            |
| — blanches colorées en rouge à l'intérieur..... | 4            |
| — rose.....                                     | 1            |
| — jaune.....                                    | 1            |
| — gris clair.....                               | 9            |
| — gris foncé.....                               | 23           |

Nous avons également recueilli un petit morceau de verre jaunâtre, une dent d'animal (porc), deux clous de chaussure, sans compter des ossements humains non incinérés.

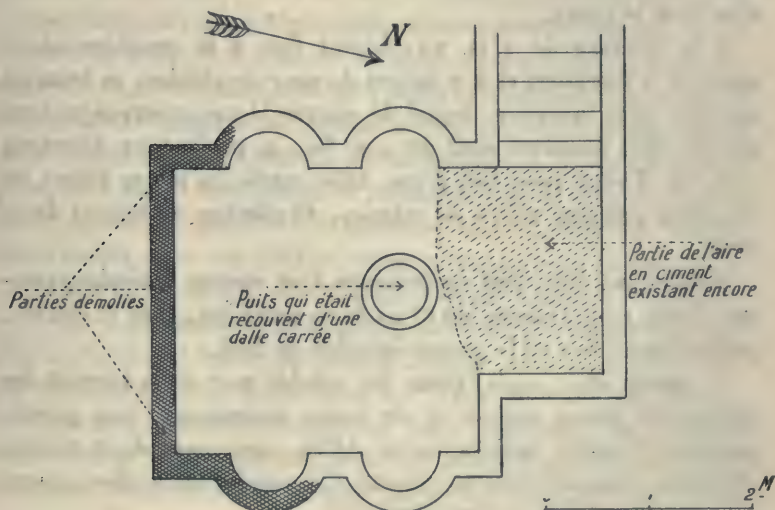
*Constructions.* — Nous ne songions guère à rencontrer dans cette vaste nécropole autre chose que des sépultures, lorsque, le 23 mai, dans l'après-midi, les ouvriers découvrirent les fondations d'un mur presque entièrement démoli. Une fois ce mur déblayé, on se trouva en présence d'une chambre rectangulaire remplie de terre et de débris de toute espèce, carreaux, tuiles, cailloux, etc. (fig.). Le sol fut bientôt atteint, il se composait d'une aire en ciment additionné de brique pilée, épaisse de 0 m. 15, qui reposait sur un lit de cailloux et de sable. Cette aire avait disparu en partie, il en restait seulement un morceau mesurant 2 mètres de long sur 1 m. 20 de large.

On avait accès à ce caveau souterrain par un escalier large de 1 m. 10 et composé de six marches de hauteur inégale (0 m. 17 à 0 m. 20) et larges de 0 m. 27; la dernière, noyée dans le ciment, était à peine visible.

Cet escalier s'appuyait à gauche sur un mur en petit appareil



de pierres bleues du pays ayant chacune environ 0 m. 12 de côté et dont les joints de 0 m. 03 à 0 m. 04, parfaitement cimentés, portaient encore la trace fort visible du lissoir. Ce mur, composé de six assises, était, à partir de la dernière marche, long de 2 mètres, large de 0 m. 40 et recouvert de 1 m. 80 de terre de remblai. A son extrémité, il formait un angle en saillie long de 1 m. 20 et débordant de 0 m. 75.



Bavay (Nord). — Caveau sépulcral.

A droite de l'escalier se trouvait une niche, dont un des pieds-droits, mesurant 0 m. 55 de large, avait encore sa base noyée dans l'aire en ciment; le nombre des assises visibles était de sept. La niche avait une hauteur de 1 m. 15, une largeur de 0 m. 70 et une profondeur de 0 m. 50.

Sa voûte était composée de pierres bleues amincies par un côté (longueur, 0 m. 26; largeur : à la partie supérieure, 0 m. 10; à la partie inférieure, 0 m. 06) et placées verticalement. Chacune de ces pierres était séparée de sa voisine par deux moitiés de carreaux accolées et épaisses chacune de 0 m. 040. Nous avons reconnu ensuite que ces carreaux n'étaient autres que des tuiles dont on avait coupé les bords et qui avaient été divisées par moitié. Le

cintre de la voûte se composait dans son ensemble de 9 pierres bleues et de 18 carreaux.

Venait ensuite le second pied-droit, large comme le précédent de 0 m. 55 et composé de neuf assises dont les trois dernières disparaissaient originairement dans l'aire en ciment. Soutenue par ce pied-droit, venait une niche semblable à la précédente, mais en partie détruite. Leur faisant face, avaient existé deux autres niches dont les fondations étaient encore visibles, ce qui nous a permis d'en faire le relevé.

A la distance de 1 m. 20, faisant face à la première niche appuyée à l'escalier, et à 2 mètres du mur de clôture, se trouvait un petit puits funéraire, formé de pierres bleues superposées sans ciment. Son diamètre était de 0 m. 60, sa profondeur d'environ 1 m. 80. Il était recouvert d'une dalle carrée en pierre bleue; on en retira quelques débris de poteries, du charbon de bois et de la terre.

Nous étions donc bien en présence d'un caveau funéraire, pouvant dater, croyons-nous, du <sup>ii</sup>e siècle de notre ère, violé et détruit, probablement lors de la grande invasion de 406.

Ce caveau était, nous l'avons dit, comblé avec de la terre et des cailloux de toutes espèces et de toutes dimensions. Une grande quantité de tuiles entières ou en débris, provenant de la toiture effondrée, couvrait l'aire en ciment. Certaines d'entre elles avaient été peintes en couleur rouge lie de vin.

On trouva également au milieu des décombres deux fragments de colonnes en pierre blanche et ornées de moulures, et la moitié d'une meule de grès portable<sup>(1)</sup>.

*Puits.* — Sur les quatre puits découverts pendant nos fouilles, il s'en trouvait trois dans la partie de droite de la sablière. Ceux-ci n'étaient point des puits funéraires, ainsi qu'on a pu s'en rendre compte, car, lors de l'enlèvement du sable, ils ont été coupés par le milieu sur toute leur hauteur. Nous avons constaté au fond de l'un d'eux la présence de gros madriers de chêne, encore intacts.

Un second puits était rempli en partie avec une sorte de terre

<sup>(1)</sup> Ce caveau offre de grandes ressemblances avec ceux qui furent découverts à La Planchette, près Vervins, en décembre 1873, et à Proix, canton de Guise, trois années plus tard. Voir Fleury, *Antiquités du département de l'Aisne*, t. II, p. 86.

granuleuse offrant beaucoup de ressemblance avec les résidus de fonderie de fer. A peu de distance de ces puits, on a découvert deux grandes pierres bleues rectangulaires.

Le quatrième puits, situé dans l'autre partie de la sablière, était un puits funéraire. Les travaux de déblaiement intérieur commencèrent le 28 juillet, au niveau de 7 mètres au-dessous du sol actuel, la partie supérieure ayant été démolie et enlevée antérieurement. Il était large de 1 m. 50 et formé, pour une partie, de pierres bleues du pays, légèrement cintrées pour la plupart, ayant chacune de 0 m. 25 à 0 m. 30 de long, de 0 m. 15 à 0 m. 20 de large et 0 m. 10 d'épaisseur en moyenne, et superposées sans ciment ou mortier. Dès qu'on eut atteint la profondeur de 8 mètres, la pierre bleue alternait avec la pierre blanche et le grès. La terre qu'on en a retiré était grasse et mélangée à de la brique et de la tuile fragmentée, que l'humidité intense avait rendue très friable. On a trouvé dans ces déblais, outre quelques os humains, deux clous dont un de bronze et une fibule fort endommagée. Lorsqu'on fut arrivé à 9 mètres de profondeur, un léger éboulement s'étant produit, le travail fut arrêté jusqu'à complet enlèvement des terres qui environnaient ce puits dans un rayon de quelques mètres. Lorsque la fouille fut reprise huit jours plus tard, on retrouva encore des os et de nombreux débris de poteries jaunâtres accusant nettement le iv<sup>e</sup> siècle. A la profondeur de 10 m. 20, c'est-à-dire presque à l'extrémité du banc de sable, on rencontra une sorte de conduit formé de pierres bleues, mesurant 0 m. 40 d'ouverture avec voûte en blocage. Un effondrement qui se produisit alors nous empêcha d'en déterminer la nature exacte et l'importance. Enfin, à la profondeur de 11 m. 40, nous trouvions l'eau après avoir rencontré une couche de marne grisâtre et un lit de terre calcinée et de charbon, épais de 0 m. 40, mais ne renfermant ni poteries, ni objets d'aucune sorte.

*Céramique* <sup>(1)</sup>. — Les objets les plus nombreux rencontrés au cours de nos fouilles sont, sans contredit, des poteries de toutes espèces, et surtout des tessons de formes et couleurs très différentes.

<sup>(1)</sup> Pour éviter des répétitions toujours fastidieuses, nous avons adopté la description des objets par genre et non par sépulture (ce qui est de règle pour l'époque franque). Nous possédons toutefois la nomenclature des objets trouvés dans chacune d'elles.



Partant de ce principe que les vases étaient placés intacts dans la tombe au moment des funérailles, comme on n'en retrouve le plus souvent que des tessons différant par leur seule importance, il semble logique d'admettre au premier abord que, si l'on recueille avec tout le soin désirable les fragments de poteries provenant d'une même sépulture, il sera possible avec beaucoup de patience de reconstituer les vases qui y auraient été déposés entiers.

Or nous avons observé que jamais, ni à Bavay, ni à Famars, il n'en était ainsi. Résolu à tenter cette expérience d'un grand intérêt pour les recherches futures, nous avons, tout en tenant compte des violations successives dûment constatées, recueilli avec le plus grand soin tous les tessons contenus dans une sépulture : ils étaient au nombre de 130. Or nous avons remarqué, observation qui peut s'appliquer à toute l'étendue de nos fouilles :

1° Que jamais plus de dix tessons n'avaient la même pâte, la même couleur et partant la même origine;

2° Que seuls de rares tessons (7 ou 8) appartenaient aux mêmes vases et pouvaient être rapprochés les uns des autres;

3° Que le nombre des fonds de vases et des gorgerons entrant en général pour près de moitié dans le nombre des tessons (61 dans la sépulture qui nous occupe<sup>(1)</sup>, ce qui, à première vue, permettait de croire, semble-t-il, à la présence, lors des incinérations, de 61 vases dans cette sépulture, parfaitement délimitée et de dimensions relativement restreintes, puisque sa longueur était de 1 m. 40, sa largeur de 0 m. 90, sa profondeur de 1 m. 10).

Nous avons constaté, sans conteste possible, que l'on avait détaché de ces fonds de vases, avec ou sans pieds, les éclats qui y étaient restés adhérents lors du bris. Donc *cassure parfaitement intentionnelle*, qui ne pouvait être causée par la rupture du vase sous la pression des terres, ou lors de la violation de la sépulture. Donc, aussi, cassure intentionnelle *antérieure* également à l'incinération et à l'inhumation des cendres qui suivait.

Et il ne s'agissait pas seulement de fonds de vases grossiers de terre noire, grise, jaune, etc., mais aussi et surtout de fonds de vases de cette belle poterie rouge lustrée si en honneur pendant les trois premiers siècles de notre ère. Particulièrement soignés dans leur taille étaient les fonds avec ou sans « umbo » où se lisait

(1) Cette sépulture porte le n° 5,

le nom du potier. Presque toujours leur forme était aussi arrondie que possible; la moitié au moins de nos tessons avec marque sont taillés de la sorte. Étaient aussi façonnés de même certains tessons de même pâte avec décors variés, tessons uniques ayant tous appartenu à des vases très différents dont nous n'avons jamais retrouvé les restes.

Nous possédons aussi, taillés de cette même manière, plusieurs fonds de vases de terre noire, avec marques placées sur le côté, ce qui avait permis de percer au centre un trou de 0 m. 10 à 0 m. 15.

Nous croyons donc suffisamment prouvé :

1° Que la taille intentionnelle était pratiquée sur des vases en débris avant l'incinération dont ils ne portent d'ailleurs pas les traces;

2° Que si l'on a choisi de préférence, pour les soumettre à cette taille, des fonds de vases, des gorgerons et même des anses, c'est que leur résistance permettait un enlèvement plus facile et plus régulier des éclats sur tout leur pourtour, comme nous en possédons cent exemples;

3° Intentionnel aussi, à mon avis, était le respect, sur ces tessons du nom du potier, du motif de décoration, de l'animal, du personnage qui s'y trouvaient représentés.

Voulait-on par là sauver le mort d'un oubli complet en lui adjoignant, pour le dernier voyage, ces noms d'artisans ou mieux d'artistes dont les produits étaient recherchés de tous et souvent contemporains du défunt? Et ces figures diverses représentées sur ces tessons à décors n'avaient-elles point un rapport qui nous échappe, mais qui semble possible, avec le nom, la vie, la profession et les habitudes mêmes du mort?

Pourquoi aussi tous ces débris si différents dans une même sépulture, débris ayant appartenu à trente et même à quarante vases différents, alors que, selon le rite tant de fois observé, bien moins nombreux devaient se trouver, entourant l'urne symbolique, les vases où l'on déposait pieusement nourriture et boisson.

Ne sommes-nous point — supposition toute personnelle, mais qui peut-être mérite examen — en présence d'une coutume funéraire très ancienne, jusqu'ici fort ignorée? Et ne saurait-on voir, dans ce tesson de matière résistante sinon indestructible, le dernier témoignage, tangible celui-là, d'amour, d'amitié ou de respect envers

le mort, souvenir déposé dans la fosse, lors du dernier adieu, par chacun des assistants ?

De nos jours, ne jette-t-on point la pelletée de terre symbolique sur le corps du défunt qui déjà repose dans la tombe ; et chacun de ceux qui l'ont conduit à sa dernière demeure ne l'asperge-t-il point d'eau bénite ?

Dans les quarante-quatre sépultures que nous avons explorées, il n'y avait pas que des leçons dont l'exacte nomenclature serait impossible autant que fastidieuse, mais aussi des vases entiers.

*Vases de terre noire ou grise.* — Les vases de terre cuite ou même de ciment simplement séché, noircis par enfumage, au nombre de treize, sont généralement d'aspect barbare et parfois façonnés à la main.

Parmi ces vases, il en est un qui doit retenir notre attention. De petite taille (0 m. 08) et façonné grossièrement à la main, il possède un col très court et sans rebord. La panse tombe arrondie jusqu'à la base très large sur laquelle il repose ; à ses côtés se trouvait une pièce d'argent romaine au nom de *Rubrius Dossenus* <sup>(1)</sup>.

Les autres vases présentent les formes ordinaires ; presque tous ont contenu les cendres des morts.

La panse chez certains est arrondie, le pied court, l'ouverture moyenne ; chez d'autres, elle est plus évasée, mais la hauteur est moindre. Les uns ont la panse élargie qui va diminuant jusqu'aux pieds ; les autres ont une forme plutôt carénée, s'élargissant du col en leur milieu, puis s'amincissant nettement jusqu'à la base trapue servant de pied <sup>(2)</sup>.

Nous avons pu recueillir intact un beau vase de terre grise, urne cinéraire dont la panse est ornée d'une représentation de figure humaine en relief : on peut le ranger dans la série des vases fabriqués sur les bords du Rhin au IV<sup>e</sup> siècle <sup>(3)</sup>.

*Vases de terre noire fine.* — Trois vases seulement représentent la terre noire fine. Le premier est à large ouverture avec léger rebord, sa panse arrondie va s'amincissant jusqu'au pied.

<sup>(1)</sup> Ce vase a été trouvé dans la sépulture n° 10.

<sup>(2)</sup> Ces vases ont été trouvés dans les sépultures n°s 7, 8, 10, 12, 20, 21, 23, 26, 44.

<sup>(3)</sup> Ce vase a été trouvé dans la sépulture n° 11.



Le second, lui aussi, est très large d'ouverture avec un léger rebord; le troisième, de forme élancée, possède un col très haut sans rebord et porte un léger bourrelet à la base du col; la panse s'élargit très peu, le pied est mince comparé à la hauteur<sup>(1)</sup>.

Notons la découverte d'un petit fond de vase de terre noire, percé de trous avant cuisson, et qui a servi de passoire<sup>(2)</sup>.

*Vases de terre blanche.* — Les poteries de terre blanche sont, elles aussi, au nombre de trois, parmi lesquelles un vase de petite taille, puisqu'il mesure à peine 0 m. 046, dont le col est étroit et la panse pourvue de deux petites appliques parallèles, posées verticalement et percées chacune d'un trou de suspension<sup>(3)</sup>, comme on en rencontre dans certaines poteries néolithiques.

*Vases de terre jaunâtre.* — Nous n'en avons découvert que de rares échantillons, parmi lesquels un petit vase grossièrement façonné à la main, offrant une assez grande ressemblance avec celui de terre noire précédemment décrit et que l'on peut croire également contemporain du monétaire Dossenus<sup>(4)</sup>.

Un vase à tubulure latérale, de la famille dite des *biberons*, et les débris d'un grand vase haut de 0 m. 45 à 0 m. 50, et de forme élégante, avec double décor à la roulette; la première zone est placée près du col, l'autre au bas de la panse<sup>(5)</sup>.

Nous n'avons point trouvé d'amphore entière, mais des fragments d'une certaine importance, des fonds surtout, et tous à peu près dans la même région. A noter aussi une anse de très gros vase avec la marque NONOVI<sup>(6)</sup>, et une tête complète, mais sans marque de potier<sup>(7)</sup>; puis plusieurs bordures de «dolum» très vastes, dont quelques-unes offrent à l'ouverture une zone peinte en noir sur une largeur d'environ 0 m. 05.

Dans la sépulture n° 40 se trouvaient six débris de poteries de

(1) Vases trouvés dans les sépultures n°s 12, 14, 33.

(2) Trouvé dans la sépulture n° 31.

(3) Trouvé dans la sépulture n° 35.

(4) Vase trouvé dans la sépulture n° 10.

(5) Vases trouvés dans les sépultures n°s 39 et 43.

(6) Vases trouvés dans les sépultures n°s 17, 36 et 43.

(7) Provient de la sépulture n° 9.

terre blanchâtre dont le rebord seul était colorié, deux en rouge, les quatre autres en brun foncé ou marron.

Dans d'autres débris assez nombreux, de terre plutôt jaunâtre, c'est tout l'intérieur qui était peint assez grossièrement en vermillon<sup>(1)</sup>.

*Poteries rouges, lustrées, lisses ou à décors.* — Les produits si intéressants des fabriques de La Graufesenque et de Lezoux sont représentés par d'innombrables fragments de poteries lisses et par plusieurs débris à décors variés. Il faut retenir que l'un d'eux est à engobe parfaitement noire, et qu'un autre porte sur la panse la marque PVTRIV, la seule que nous possédions sur vase à décors. Ces fragments ont été repris dans l'inventaire déposé aux archives du Comité; ils portent les désignations et les numéros suivants :

| LA GRAUFESENQUE.                               | NUMÉROS.     |
|------------------------------------------------|--------------|
| Décor à rinceaux simples, à tige sinueuse..... | 210          |
| Décor à larges rinceaux.....                   | 223          |
| Décor avec imbrication de pointes de flèches.. | 210 bis, 307 |

| LEZOUX.                                   |                      |
|-------------------------------------------|----------------------|
| Décor à métopes.....                      | 226, 292, 306        |
| Décor à grands médaillons.....            | 222, 447             |
| Décor à demi-médallions.....              | 462                  |
| Vases avec déversoir à mufle de lion..... | 2 fragments (têtes). |

*Poteries rouge mat.* — Nous savons que les beaux produits de l'Auvergne furent imités un peu partout dès le IV<sup>e</sup> siècle, mais avec peu de succès, il faut le reconnaître. Nous avons pu recueillir entiers six de ces vases aux formes intéressantes<sup>(2)</sup>.

*Vases barbotinés.* — Les vases attribués à la fabrique de Castor se trouvent rarement à Bavay; les deux seuls fragments que nous

<sup>(1)</sup> Sépultures n<sup>os</sup> 19 et 40.

<sup>(2)</sup> Sépultures n<sup>os</sup> 7 et 19.

ayons rencontrés sont ornés l'un d'une biche, l'autre de rinceaux de feuillage<sup>(1)</sup>.

*Vases dits de Jupille.* — Une autre découverte autrement intéressante est celle de plusieurs fragments de vases dits de Jupille (pl. V), à propos desquels je me réserve d'adresser prochainement au Comité un mémoire spécial et détaillé.

*Marques de potiers.* — Mélangés à ces tessons et à ces vases se trouvaient, nous l'avons dit, des fragments de poteries de couleurs et de formes différentes portant le nom du potier.

Je ne m'étendrai point ici en considérations générales à ce sujet, mais je ne puis manquer de signaler l'extrême abondance de ces marques et surtout les différences curieuses qui existent entre les poinçons d'un même potier.

Voici la liste des noms lisibles dont la lecture est certaine :

|                    |             |                  |           |
|--------------------|-------------|------------------|-----------|
| TERRE ROUGE        | CAMBVS·F    | IVI· INIM        | REBVRR..  |
| LUSTRÉE            | OFCCAT      | IVLINI..OF       | RVFINI    |
| LISSE OU À DÉCORS. | CELSIM      | LICINVS          | RVTAEI    |
| —                  | CEI         | MACERA+          | OF SEVE   |
| ABITV2             | CINNAMIM·M. | MSVIITVSF        | OF SEVERI |
| A·L·BVCi OF        | OFCOELI     | MERCA            | TASCII    |
| OFAMANDI           | COSRVF      | MIIRCAM          | OFVARII   |
| ANIM·M             | OF·CRESTIO  | OFMO             | VICTOR    |
| OF·ARD             | NIHOD       | OFMODESTI        | VII       |
| OF·ARD             | DONAT·OSM   | OF MOI           | .VIRIL    |
| OF·ARDACI          | DONTIOFFIC  | (2 exemplaires)  | OFVITA    |
| A·CT·OF            | ERICIM      | OFMOI            | OFVITA    |
| AVITVSF            | EVERVSF     | MORM.            | VITAL..   |
| BANOLVCC..         | OFFFIC      | MVXIVILLIM       | OFVITAL   |
| OFBASSI            | FORMOSVS    | NIGRI·AD         | VITAFI    |
| BOVDVS             | ANMED·AID   | OF PRIM          | OFVIALIS  |
| OF·CALV            | ICNIAAO     | PVTRIV sur       |           |
| OF CAL·VI          | ·ILLIXO·    | poterie à décor. |           |

(1) Sépultures n<sup>os</sup> 5 et 43.



|                  |                 |                    |                 |
|------------------|-----------------|--------------------|-----------------|
| POTERIES NOIRES. | IV MVZI         | MAR                | IVVENIS         |
| —                | MAIIVII         |                    | MIZERIZT        |
| ΔIVI             | OF MIIS         |                    | NERICCI         |
| BEL·ZT           | VARIIVM         |                    | TEVRVSFE        |
| TΔIVS            | (double marque  | POTERIES BLANCHES. | (double marque) |
| (vase entier)    | en demi-cercle) | TÈLES.             | TRICCOF         |
| COUVI            |                 | —                  | ORV IXV         |
| EXCINGI          | POTERIES ROSES. | BRANATVS           | (double marque) |
| FEFIX            | —               | CASSI              | VX PVRO         |
| OFICIN. GIIMI    | ABVDO           | DIDO               | VX PVRO         |

IVVARETAV  
FVA·TER.

VERECVNDVS

VHRA

NONNOVI

(anse de vase)

FORTIS

(lampe)

A cet inventaire détaillé de la céramique il faut ajouter, pour être complet, un oiseau de terre grise séchée (lampe ou mieux jouet) auquel il manque malheureusement tête et ailes<sup>(1)</sup>, ainsi que deux lampes, l'une de terre blanche à engobe orange portant la marque FORTIS, et l'autre à peu près semblable, mais dont la marque est effacée<sup>(2)</sup>.

Je ne parlerai que pour mémoire de quelques tuiles et carreaux.

**Bronze.** — Les objets de bronze méritent de retenir plus particulièrement notre attention.

<sup>(1)</sup> Trouvé dans la sépulture n° 7.

<sup>(2)</sup> Sépultures n° 9 et 25.

Les fibules, par exemple, bien que peu nombreuses (12), forment un ensemble intéressant où se retrouvent certains types connus, depuis celui de La Tène II jusqu'au type romain provincial émaillé ou non<sup>(1)</sup>.

Ce sont ensuite : une chaînette<sup>(2)</sup>, deux moitiés de bracelets, minces, à section circulaire, ornés de torsades sur tout le pourtour et terminés par une légère excroissance<sup>(3)</sup>; une bague à chaton rectangulaire, extrêmement mince<sup>(4)</sup>, une boucle d'oreille, anneau sectionné pour introduire les extrémités amincies dans le lobe de l'oreille<sup>(5)</sup>; trois tiges de bronze, l'une assez courte garnie sur tout son pourtour de petites saillies circulaires formant deux zones alternes, l'un en creux, l'autre en relief. Elle semble avoir été étamée ou argentée; on peut la comparer, comme aspect, à certaines épingles de l'âge du bronze<sup>(6)</sup>. La seconde est une simple tige de bronze renflée à son extrémité et aplatie dans sa section. La dernière, qui a dû servir de spatule très mince, comporte deux ornements en relief dans sa longueur et une sorte de renflement en olive à son extrémité; la partie formant spatule a disparu. Nous avons ensuite recueilli : une clochette de forme spéciale, sorte de sphère creuse coupée par le milieu et munie à sa partie supérieure d'un appendice avec trou de suspension<sup>(7)</sup>; une charmante petite applique(?) en quart de cercle, terminée par une tête de serpent assez grossière avec deux yeux en relief. Sur le corps sont gravés une série de traits verticaux, on y remarque les trous ayant servi à deux rivets. A l'autre extrémité se trouvent les restes d'une charnière; le dessous est évidé; la patine vert très pâle est charmante<sup>(8)</sup>. A noter enfin une petite boucle circulaire avec deux ornements formés par le métal replié en forme de lyre; elle est encore munie de son ardillon<sup>(9)</sup>.

*Fer.* — Le 24 juillet, alors que l'on procédait à la fouille de la sépulture n° 31, on découvrit, dans une sorte de poche qui avait dû

(1) Sépultures n° 3, 4, 11, 12, 15, 18, 28, 29, 31, 33, 38, 44.

(2) Sépulture n° 31.

(3) Sépultures n° 2 et 5.

(4) Sépulture n° 41.

(5) Sépultures n° 4 et 6.

(6) Sépulture n° 16.

(7) Sépulture n° 18.

(8) Sépulture n° 18.

(9) Sépulture n° 18.

être originairement protégée par des tuiles, l'emplacement d'un coffre. C'étaient d'abord les clous, puis deux objets circulaires en métal très mince et repoussé, sortes d'appliques destinées à la décoration extérieure. Venait ensuite une poignée de forme intéressante avec ornements linéaires auprès de laquelle une serrure, munie encore de sa clef à cinq dents<sup>(1)</sup>.

Dans la partie gauche de la sablière, nous avons trouvé<sup>(2)</sup> une sorte d'énorme charnier contenant plus d'un millier de kilogrammes d'ossements d'animaux : chevaux, bœufs, moutons et porcs, au milieu desquels de rares fragments de poteries blanches et un hipposandale en très bon état.

Nous n'avions point trouvé jusqu'ici d'armes d'aucune espèce, lorsque le 24 septembre nous avons recueilli d'abord deux couteaux à lame triangulaire, à dos droit, dont l'un des deux muni d'une douille, puis une pointe de lance ou de javelot et un objet de fer qui se compose d'une tige terminée par deux crochets, ressemblant aux goupilles d'attache de ceinture découvertes dans l'Aisne par M. J. Pilloy<sup>(4)</sup>.

On trouvait ensuite, à peu de distance, trois petits outils de fer, tels qu'on en rencontre assez fréquemment dans tous les centres gallo-romains; l'une des extrémités est plate, l'autre pointue et immédiatement précédée d'une sorte de renflement en olive<sup>(5)</sup>.

*Objets de verre.* — Nous n'avons point rencontré d'objets entiers, mais seulement quelques débris de couleur généralement verte ou bleue, ainsi que plusieurs perles côtelées bleues, vertes et jaunes<sup>(6)</sup>.

*Objets d'os ou de pierre.* — Les épingles en os sont assez rares à Bavay : nous n'en avons trouvé que six, un jeton et un fragment travaillé que M. Cumont estime avoir appartenu à une flûte des tombeaux<sup>(7)</sup>.

(1) Ces objets ont été trouvés dans la sépulture n° 19.

(2) Sépulture n° 22.

(3) Sépulture n° 22.

(4) Sépulture n° 39. Voir J. Pilloy. *Le jardin du Dieu de Cugny (Aisne). Étude sur d'anciens lieux de sépulture dans l'Aisne*, t. I, p. 71, fig. 13 et 14.

(5) Sépultures n°s 20 et 31. Voir, par exemple, Comm' Espérandieu, *Rapport sur les fouilles exécutées en 1907 au Mont Auxois*, dans *Bulletin archéologique*, 1908, p. 162.

(6) Sépultures n°s 6, 15, 19, 23, 44.

(7) Sépultures n°s 6, 23, 26, 36, 44.



La sépulture n° 1 renfermait une petite tablette de schiste ardoisier, rectangulaire, à côtés biseautés (*coticula*), servant à la préparation des collyres<sup>(1)</sup>.

*Monnaies.* — Découvertes en assez grand nombre, frustes pour la plupart, peu de pièces de monnaie méritaient d'être conservées. Elles étaient aux effigies du monétaire Rubrius Dossenus (arg.) d'Auguste (m. b.), d'Agrippa (m. b.), de Néron (m. b.), de Vespasien (m. b.), de Trajan (g. b.), d'Hadrien (g. b.), de Faustine mère (m. b.), de Faustine jeune (m. b.), de Sévère-Alexandre (arg.), et un petit bronze de l'époque constantinienne, s'étendant ainsi sur une période de quatre siècles. Il n'a point été trouvé de monnaies gauloises<sup>(2)</sup>.

Maurice HÉNAULT,  
Correspondant du Ministère.

(1) Sépulture n° 1. Notre musée en possède une seconde provenant de la collection Boury.

(2) Sépultures n°s 2, 3, 11, 12, 20, 23, 27, 34, 42.

# ANTÉFIXE ROMAINE

TROUVÉE

## À FRÉJUS

PAR LE COLONEL DE VILLE-D'AVRAY.

---

NOTE DE M. LE D<sup>r</sup> CAPITAN,

Membre du Comité.

---

Dans les fouilles qu'il poursuit à Fréjus, près de la voie Aurélienne, le colonel de Ville-d'Avray, assisté de MM. René Varaldi, Jean Rodié et Jules Flament, a recueilli en 1912 et 1913 une nombreuse série d'objets dont il a fait connaître au Comité les plus récemment découverts, dans une note adressée au mois de juin et sur laquelle nous avons présenté un rapport à la séance de juillet. Parmi ces objets, l'auteur signale surtout une série de pièces romaines d'Antonin à Postume et même une monnaie massaliote, de très nombreux fragments de poteries dont plusieurs de terre rouge à figures : onze marques de potiers nouvelles ont été relevées par lui. Parmi les débris de poteries, l'auteur en a signalé de ligures et de grecs.

La pièce la plus importante est constituée par une antéfixe de terre cuite rouge, mesurant 0 m. 24 de hauteur et 0 m. 20 de largeur. (Pl. VI.)

Cette belle pièce représente un masque de théâtre. C'est un type bien connu dans l'archéologie romaine et gallo-romaine, mais assez rare : on le retrouve souvent sur les sarcophages de marbre particulièrement pour décorer les acrotères aux angles.

La photographie rend toute description inutile. D'après la figure, on pourrait supposer que la bouche largement ouverte formait gouttière, ainsi qu'on en connaît bien des spécimens. Mais l'auteur de la note affirme que la perforation de la bouche est purement accidentelle. Cependant, comme il s'agit d'un masque de théâtre, cette ouverture de la bouche est naturelle.

En somme, cette pièce est intéressante au point de vue archéologique et artistique, et méritait d'être signalée : c'est tout ce qu'on s'est proposé dans cette courte note.

Dr CAPITAN,

Membre du Comité.



# UNE CONSTRUCTION MONUMENTALE

À SAINT-QUENTIN (AISNE)

AU II<sup>E</sup> SIÈCLE DE NOTRE ÈRE,

PAR M. JULES PILLOY,

Membre non résidant du Comité.

---

La Société académique de Saint-Quentin, depuis sa fondation, avait constamment reçu l'hospitalité dans les locaux municipaux de la ville. Mais il vint un temps, où, par suite de changements de destination de ces locaux, on fut plusieurs fois obligé de procéder à des déménagements aussi dispendieux que désagréables. Et comme elle possédait un avoir qui lui permettait, comme on dit vulgairement, de se mettre dans ses meubles, elle résolut de faire construire un hôtel où elle pût placer définitivement ses bibliothèques qui croissent de plus en plus, et tenir plus tranquillement ses séances.

Pour cela, elle fit l'acquisition d'un terrain placé à peu de distance du centre de la ville, et qui est facilement accessible.

L'emplacement qu'elle choisit dépendait autrefois de l'abbaye d'Ile, qui, à la Révolution, fut vendue à un industriel pour y établir une filature. Mais, vers la fin du siècle dernier, cette usine cessa de fonctionner, et un entrepreneur l'acheta, fit raser tous les bâtiments et traça des rues transversales le long desquelles on construisit des maisons bourgeoises.

Le hasard voulut que, dès les premiers coups de pioche donnés pour l'établissement des fondations de l'hôtel, on mit à découvert

les substructions d'une église et qu'on relevât la première pierre de l'édifice, posée le 20 mai 1758 par le Révérend Père Omer Doville, prieur de l'abbaye<sup>(1)</sup>. Une petite excavation, faite *ad hoc* dans la pierre, contenait toute une série des monnaies d'or et d'argent du roi Louis XV.

Au rez-de-chaussée de sa nouvelle propriété, la Société académique avait aménagé une vaste salle destinée aux conférences et aux cours populaires, qui devint bientôt insuffisante à cause du grand nombre des étudiants.

C'est pourquoi, des ressources imprévues étant venues augmenter son avoir, elle décida de s'agrandir, un terrain limitrophe étant encore libre, de façon à pouvoir posséder une salle de cours de plus grandes dimensions qui pût satisfaire à tous les besoins, présents et futurs.

Cette fois encore, le hasard, qui décidément fait bien les choses, voulut que, dès le commencement des fouilles entreprises pour la construction du mur qui devait clore l'annexe, on découvrit des vestiges du passé, mais ils étaient bien plus anciens que les premiers, car ils remontaient à l'époque à laquelle les Antonins ont donné leur nom.

Juste à l'emplacement où devait être établi l'angle principal du nouveau bâtiment, on se trouva sur un sol composé de décombres de toutes sortes qu'il fallut enlever, et bientôt après on s'aperçut qu'il y avait eu là autrefois un puits qui avait été comblé à une époque indéterminée. On dut le vider complètement pour y établir une maçonnerie résistante, et ce n'est qu'à la profondeur de 26 mètres qu'on découvrit le bon sol.

En opérant la fouille, on trouva tout d'abord le squelette d'un cheval, puis, au-dessous, des débris de plats et d'assiettes de terre cuite émaillée de vert et de rouge, ornés de dessins géométriques, remontant approximativement au commencement du *xvii*<sup>e</sup> siècle. Ensuite vinrent des poteries noires, ventruës et munies d'anses, comme on en avait tant rencontré dans le cimetière de l'église Sainte-Marguerite, lors de la construction du palais de Fervaques.

Plus bas, parmi de nombreux moellons de calcaire crayeux du pays, bien équarris, qui avaient sans doute servi à la construction

<sup>(1)</sup> Voir à ce sujet les *Mémoires de la Société académique de Saint-Quentin*, t. XV (1907); p. 224 et suiv.

du mur de revêtement des parois supérieures du puits, ou bien à l'édification d'habitations, et disséminés au milieu des terres et pierrailles, apparurent en quantité notable des tessons et même des vases entiers de cette belle poterie noirâtre, grise ou rougeâtre, que l'on rencontre d'une manière si générale parmi les ruines des villas gallo-romaines des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles de notre ère.

Avec tous ces témoins d'une civilisation depuis si longtemps disparue, on recueillit notamment encore :

1° Plusieurs morceaux d'un flacon de verre moulé, de couleur bleuâtre. Sur le fond, de forme carrée, on distingue comme marque de fabrique une petite croix saillante, à bras égaux. Je possède dans ma collection un flacon absolument semblable et de mêmes dimensions provenant d'Amiens, avec la même marque;

2° Un grain de collier ovale, muni de cannelures, en grès émaillé de vert bleuâtre. Ces grains se rencontrent assez communément dans les ruines romaines à partir du II<sup>e</sup> siècle;

3° De nombreux cols d'amphores de terre blanchâtre, de toutes grandeurs et encore munis de leurs anses;

4° Beaucoup d'écailles aplaties d'huîtres comestibles;

5° Un certain nombre de tessons de cette belle poterie d'un rouge éclatant, provenant, on le sait, en majeure partie des fours de l'Allier. Quelques-uns de ces beaux vases avaient été décorés en relief de sujets de chasse ou bien de têtes barbues avec des ornements linéaires perlés, des oves, etc. D'autres avaient sur leurs bords des feuilles de lotus.

Un fond de coupe portait l'estampille de fabricant BIRRMIII<sup>(1)</sup>.

Chose curieuse, Habert, qui a publié la *Poterie parlante*<sup>(2)</sup>, et qui a longtemps habité Reims où il était conservateur du musée d'antiquités, ne signale pas cette marque, non plus que A. Demailly, qui tout récemment vient de publier le Catalogue des sigles de potiers trouvés à Amiens depuis vingt-cinq ans.

Mais ce qui surtout dominait, c'étaient des fragments de tuiles à rebords, plates et rectangulaires, et celles courbées qui leur servaient de recouvrement.

<sup>(1)</sup> Le *Corpus inscr. latin.*, t. XIII, 3<sup>e</sup> partie, *instrumentum*, donne sous les n<sup>os</sup> 10010, 310 : *Birrant m*, Bourges, Autun, Auxerre, Jublains; 10010, 311 : *Birri m*, Echzell, etc. Schuermans (p. 65) signale : *Birrantin*... (Allier, Tudot, 71); puis : *Birrat*(*vs*). Vechten, Fr. 404.

<sup>(2)</sup> Paris, C. Reinwald, 1893.



Tout à coup, au milieu de ces décombres, la pioche du puisatier heurta un corps dur. C'était un énorme monolithe de pierre bleue (calcaire carbonifère des géologues). Les dimensions en étaient peu ordinaires : 1 m. 50 de longueur, 0 m. 65 de largeur, sur une épaisseur de 0 m. 48, ce qui, par approximation, donne un cube de 0 m. c. 448 et un poids de 1,200 kilogrammes.

Ce bloc remonté à la surface à l'aide d'une chèvre, un second tout semblable fut rencontré; c'était sa contre-partie. Puis, un dé cubique de 1 m. 10 de côté sur 0 m. 44 d'épaisseur, muni à l'arête supérieure d'une entaille régulière de 0 m. 09 de largeur sur 0 m. 10 de hauteur, et enfin un certain nombre d'autres pierres cubiques de 0 m. 75 de côté sur 0 m. 27 à 0 m. 30 de hauteur, entières ou brisées intentionnellement.

Ce qui se faisait surtout remarquer dans ces blocs, c'est que tous, sans aucune exception, avaient dans leur milieu, et disposé suivant une ligne verticale, un trou circulaire qui les traversait de part en part de façon à se correspondre exactement. Cette suite d'ouvertures formait donc un canal qui descendait jusqu'à terre. Dans le soubassement, ce canal avait un diamètre de 0 m. 36 à 0 m. 39, et,

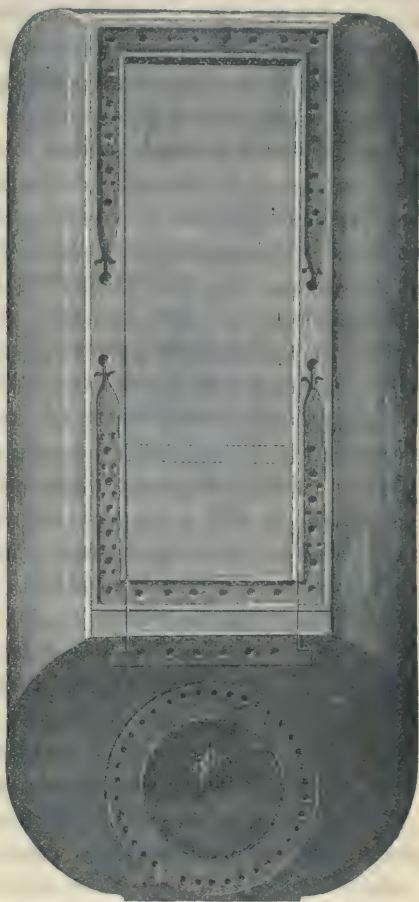


Fig. 1. — Saint-Quentin (Aisne).  
Cassette d'ivoire.

au-dessus, ce diamètre n'était plus que de 0 m. 29 à 0 m. 30 seulement.

Enfin, tout au fond du puits, sur la craie ferme qui à Saint-Quentin constitue le sous-sol, on trouva une petite cassette (fig. 1) ou étui d'ivoire de 0 m. 12 de longueur, d'une bonne conservation. Cette cassette est munie d'un couvercle plat, également d'ivoire, qui glissait dans deux rainures ménagées au haut des parois latérales de l'objet.

Ce charmant ustensile affecte une forme rectangulaire et ressemble à un petit sarcophage. La partie postérieure est bombée comme une proue de navire; elle est, au contraire, coupée verticalement à l'autre extrémité. La base est plate et légèrement en saillie comme celle d'un piédouche. Tout l'intérieur est fortement et soigneusement évidé, mais on y avait ménagé une cloison transversale divisant la boîte en deux compartiments inégaux. Les bords de la surface supérieure étaient décorés à l'aide d'un filet métallique, probablement d'argent, de 0 m. 003 de largeur, incrusté dans l'ivoire. Il était fixé à demeure par de nombreux petits clous d'argent, dont quelques pointes seulement existent encore. Naturellement, le filet a disparu; quoique formant encadrement, il était interrompu sur les deux grands côtés du rectangle, et là les quatre extrémités étaient ornées de fleurettes. Un filet semblable existait même sur la tranche visible du couvercle.

La partie antérieure, complètement plate, est ornée d'un filet tout pareil, mais disposé circulairement. Au centre de cette sorte de médaillon, il existe une saillie constituée par une boursouflure d'oxyde de bronze qui se répète à l'intérieur. Il y avait là, assurément, un tenon destiné à maintenir à l'extérieur un anneau de suspension. Cette gracieuse petite cassette était donc très probablement suspendue à la ceinture au moyen d'une courroie de soie ou de cuir, ou bien d'une chaînette de métal précieux à côté de l'*atramentarium* (encrier portatif), dont on connaît un exemple par une peinture de Pompéi<sup>(1)</sup>. On sait d'ailleurs que les Francs portaient aussi leur bourse à la ceinture.

J'étais présent quand le puisatier découvrit — il serait plus exact de dire : rencontra — cette cassette, car il n'avait rien vu, pas plus

(1) Cf. *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg et Saglio, p. 528, fig. 622.

que l'ouvrier qui déposa sur le sol la dernière pannérée de décombres extraite du puits. Je l'aperçus au milieu de la terre, et, l'ayant plongée dans un seau d'eau, je la nettoyai et je pus constater qu'il n'y avait absolument rien à l'intérieur. Le couvercle était encore en place.

Je dois ajouter, pour terminer, que, bien qu'il n'y eût pas d'eau au fond du puits, les terres, vases et pierrailles y formaient par l'humidité une sorte de pâte agglutinante qui empêchait d'y rechercher si d'autres objets antiques auraient pu s'y trouver. Je fis donc déposer dans la cour du concierge cette pannérée de gravois, me réservant de l'examiner minutieusement plus tard, quand ils seraient asséchés. Mes prévisions étaient justes, car j'y découvris un objet qui, malgré ses minuscules dimensions, n'en est pas moins intéressant.

C'est un petit buste de femme de 0 m. 015 de hauteur. Il est d'argent (fig. 2). Il ne provient pas d'une statuette qui aurait été brisée; c'est une pièce complète formant bas-relief.

La partie postérieure est plate, sauf que l'emplacement de la tête forme une excavation venue à la fonte.

Les cheveux sont disposés en deux touffes à la hauteur des oreilles.

Les épaules sont couvertes par un vêtement collant, peut-être un manteau, orné de galons se terminant par des grecques. Les deux bords se rapprochent et devaient être maintenus à l'aide d'une fibule ou d'une agrafe au milieu de la poitrine. Ce buste se termine inférieurement par quatre lobes arrondis.

Je l'ai soumis à l'examen de M. Héron de Villefosse, qui y a reconnu un ornement s'appliquant ordinairement sur la panse d'un petit vase d'argent, à l'amortissement de l'anse.

Ces découvertes bien inattendues ne laissèrent pas que de donner lieu à bien des suppositions, de soulever bien des questions qu'on considérerait comme insolubles.

En effet, les carrières de pierres de calcaire carbonifère les plus



Fig. 2.

Saint-Quentin  
(Aisne).

Buste d'argent,  
figure d'applique.



rapprochées de Saint-Quentin en sont encore distantes de plus de 50 kilomètres (celle d'Etrœungt [Nord], par exemple). Cette sorte de matériaux de construction était-elle déjà employée par les Romains ? Possédait-on déjà aux <sup>II</sup><sup>e</sup> et <sup>III</sup><sup>e</sup> siècles des chemins d'une solidité suffisante pour pouvoir résister au transport de blocs d'un si grand poids ? N'étaient-ce pas plutôt des restes d'un édifice datant seulement du moyen âge, de cette église, notamment, que les moines avaient démolie pour y substituer la seconde que la Révolution avait supprimée ?

Quant aux ouvertures cylindriques percées au milieu des blocs de pierre, d'aucuns voulaient y voir l'emplacement de bases de colonnes de bois, comme on devait en employer dans les édifices des temps mérovingiens ou carolingiens.

Finalement, il me vint à l'idée que l'ensemble de tous ces matériaux avait dû constituer une sorte de pile en maçonnerie placée probablement à l'angle d'un édifice d'une grande importance construit à une époque très reculée, et qui, s'élevant jusqu'à la corniche du bâtiment, servait, au moyen du canal ménagé à l'intérieur, à l'écoulement des eaux pluviales du toit (fig. 3).

Lors de mes voyages dans le Midi, j'avais bien visité les monuments à juste titre renommés de Nîmes et d'Arles; j'avais vu également la porte noire de Trèves, dans le Nord, mais trop rapidement, et il m'avait été impossible de me rendre compte de la façon dont les architectes romains avaient résolu le double problème d'obtenir une facile évacuation vers le sol des eaux pluviales des toits de ces monuments, tout en satisfaisant aux lois de l'esthétique.

Je pris donc le parti, pour obtenir des renseignements certains à cet égard, de m'adresser à M. Héron de Villefosse, qui est toujours si accueillant pour les chercheurs et qui connaît si bien nos antiquités nationales. Je lui envoyai des croquis qu'il communiqua à M. Jules Formigé, l'architecte bien connu qui a fait une étude particulière des monuments romains du midi de la Gaule, et, peu de jours après, je recevais de lui une note qui constitue un véritable cours en ce qui concerne les dispositions adoptées par les architectes romains pour assurer une bonne évacuation des eaux pluviales découlant des toits.

L'étendue de cette note ne me permet pas de la reproduire ici, ce qui est à regretter, car beaucoup d'archéologues en auraient tiré

un bon profit. Qu'il me suffise de dire que ses descriptions claires et précises, tout à la fois, et les croquis qui les accompagnent, donnent l'assurance qu'à Saint-Quentin on avait adopté pour l'écoulement de ces eaux les mêmes dispositions que l'on remarque dans les arènes d'Arles et de Nîmes.

Des deux côtés, l'eau reçue par les tuiles à rebords et leurs imbrex se déversait naturellement, par suite de la pente du toit, dans des cheneaux disposés sur l'entablement des murs en élévation; et de là elles étaient dirigées jusqu'à de petits puits ménagés dans l'épaisseur des murs pour être conduites jusqu'au sol où un égout les recueillait.

Peut-être s'était-on aperçu qu'il pouvait, par les joints des pierres, se produire des infiltrations dans l'intérieur des murs, car, quelquefois, ces joints sont à emboîtement.

A Saint-Quentin, on avait cherché à remédier à cet inconvénient en plaçant entre chaque assise de la pile une forte couche de mortier composée de chaux et de poudre de briques bien concassées.

Mais, à Orange, pour éviter toute infiltration des eaux dans les murs, il y a de vrais tuyaux de descente en pierre, *adossés*, et non pris dans les massifs.

Il ne peut donc y avoir le moindre doute. Il existait au <sup>II</sup><sup>e</sup> siècle, à Saint-Quentin, un important édifice, soit un temple, soit tout au moins une somptueuse habitation, peut-être même le palais du gouverneur de la province, dont les restes viennent de nous être révélés grâce à la décision prise par la Société académique de faire vider complètement le puits découvert dans sa nouvelle propriété.

Cet édifice, c'est probablement le même que celui dont une salle, au moins, était décorée par la mosaïque mise au jour à quelques

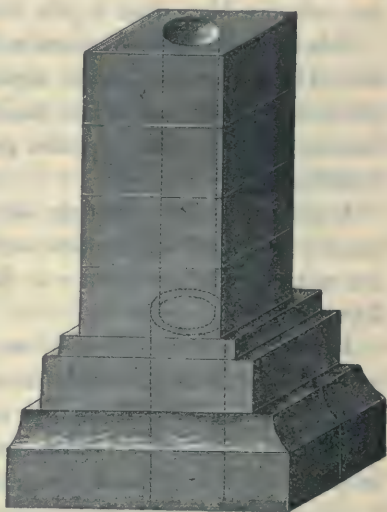


Fig. 3. — Saint-Quentin (Aisne).  
Pile pour l'écoulement des eaux.

dizaines de mètres plus loin, vers l'Est, lors de la construction toute récente d'un bâtiment <sup>(1)</sup>.

Ces blocs de pierre bleue remontaient-ils à l'époque romaine ? Telle est l'objection que l'on a faite, mais cette objection tomba d'elle-même quand, tout au fond du puits, au-dessous par conséquent d'une dizaine de mètres de décombres parmi lesquels il n'existait que des objets appartenant exclusivement à la civilisation des <sup>ii</sup><sup>e</sup> et <sup>iii</sup><sup>e</sup> siècles, on rencontra des éclats de cette même pierre bleue, qui avaient la même texture, la même couleur que celle des blocs dont la pile était composée.

Cela vaut une date. C'est un indice de contemporanéité bien évident et la preuve que l'édifice appartenait bien à l'époque romaine, puisque, de plus, ces éclats étaient en partie recouverts par des incrustations calcaires déposées pendant des siècles par les eaux d'infiltration.

A présent que la certitude est bien acquise, on est à se demander pourquoi les Romains ont pris tant de mal à se procurer des matériaux de provenance si éloignée ? La réponse sera facile à faire.

Dans le Midi, il gèle peu ou point. A Arles et à Nîmes, on pouvait donc, sans danger de détériorations, ménager dans l'intérieur des murs d'un édifice, un canal pour l'écoulement des eaux pluviales du toit. Ici, au contraire, dans un climat où nous avons vu parfois le thermomètre descendre à plus de 20 degrés de froid, il fallait évidemment que les maçonneries renfermant un semblable canal fussent complètement mises à l'abri des effets de la gelée.

Dans les alentours de Saint-Quentin et même dans le Laonnois et le département de l'Oise, les matériaux de construction que fournissent les meilleures carrières de pierre de taille sont plus ou moins poreux, et par conséquent plus ou moins gélifs. Il fallut donc de toute nécessité, pour s'en procurer de meilleurs, recourir aux pierres bleues du département du Nord.

Et la dépense avait dû être très forte. Cela indique encore, par surcroît, que l'édifice en question n'avait pu être bâti que par une corporation possédant d'importantes ressources, ou bien par un

<sup>(1)</sup> Voir à ce sujet le compte rendu de M. Th. Eck, dans *Mémoires de la Société académique de Saint-Quentin*, t. XIV, p. 269.



riche particulier, peut-être même par le gouverneur de la province.

La disposition des blocs qui constituaient la pile, quoique présentant un caractère bien réel de force et de sobriété, ne manque pas cependant d'une certaine élégance.

Le soubassement mouluré et le dé qui le surmonte, parfaitement équarri et bien taillé, donnent à l'ensemble un bel aspect. Je répète : vu que le dé et les autres cubes de pierre étaient taillés sur leurs quatre faces, cette pile devait constituer l'un des angles de l'édifice.

Le reste des murs avait dû se composer de boutisses en pierres calcaires des meilleures carrières du pays. On en connaît qui sont exploitées de temps immémorial; elles fournissent des matériaux de bonne qualité. Ces boutisses avaient dû être équarries avec le soin qu'apportaient dans ce travail les artisans romains. Nous en avons vu des exemples admirables dans la cave de la villa gallo-romaine de Proix (canton de Guise), explorée en 1876 par M. Peigné-Delacourt.

Lorsque, aux v<sup>e</sup> et vi<sup>e</sup> siècles, Saint-Quentin commença à se relever de ses ruines, ceux de ces matériaux relativement friables qui avaient résisté à l'action du temps durent être utilisés par les populations mérovingiennes et carolingiennes pour l'édification de leurs modestes habitations. Le reste fut sans doute répandu sur le sol, ce qui en amena l'exhaussement. C'est probablement à cette circonstance qu'est dû l'enfoncement à plus de deux mètres du sol actuel de la mosaïque dont j'ai parlé plus haut.

Les blocs de calcaire carbonifère, seuls, s'étaient bien conservés; mais, à ce moment, on ne construisait pas de monuments. Ces énormes pierres étaient plutôt une gêne. C'est pourquoi, pour s'en débarrasser, elles furent précipitées dans l'excavation que formait encore le puits à demi comblé.

Il est de toute probabilité que les restes d'autres pierres semblables comme aussi de la corniche de l'édifice gisent non loin de là, dans d'anciennes caves ou d'autres puits; il y en avait tant à Saint-Quentin! et rien ne dit que, lorsqu'on construira d'autres bâtiments dans les parties encore vides de l'emplacement autrefois occupé par l'abbaye d'Ile, il n'en surgira pas encore.

Pour en finir avec cette pile, je dois ajouter que ce n'est pas

seulement à Saint-Quentin qu'on constate la particularité de la construction en pierres extra-dures des angles d'un édifice.

Voici en effet ce que je lis dans l'ouvrage de Schuermans sur l'*Exploration de quelques tumulus de la Hesbaye*, à la page 310 (*Fouilles du Weyerbamt à petit Frésin, Montenaken*) : « Des pierres bleu d'ardoise se sont rencontrées aux angles des constructions où elles servaient de pierres angulaires. »

Il est évident que, d'un côté comme de l'autre, on a fait choix de matériaux d'une grande solidité et non gélifs pour construire les angles des bâtiments.

D'après la note de M. Formigé, les eaux pluviales, à leur sortie du canal d'évacuation, étaient recueillies dans de petits égouts, pour de là être dirigées vers de grands collecteurs. Il est à croire qu'ici le puits était leur réceptacle naturel.

A propos de ce puits, je dois ajouter que l'on m'a objecté que sa destination n'était peut-être pas de fournir de l'eau potable, et la preuve c'est que, toutes les terres et autres matières qui l'avaient comblé ayant été enlevées, il n'y existait pas d'eau.

La même circonstance a été constatée en Belgique par Schuermans, ce qui a donné lieu de sa part aux observations suivantes<sup>(1)</sup> :

« Un laboureur s'étant, un jour, enfoncé avec son cheval dans un champ situé au sommet le plus élevé du plateau, cette circonstance appela l'attention et on décida de faire des fouilles en cet endroit, et à quelques mètres de profondeur on atteignit bientôt le mur circulaire d'un puits en moellons de petit appareil. Comme parmi la terre extraite se montraient des fragments de tuiles romaines et des poteries anciennes, sans le moindre mélange avec des tessons de vases modernes, il y avait probabilité qu'il s'agissait d'un puits dépendant d'un bâtiment antique, puits comblé peu après la destruction de l'établissement. Aussi le déblai complet du puits fut-il décidé, et, après un travail long et minutieux, le fond fut atteint.

« Tandis que les villas, d'après le principe de Columelle, sont situées en général à mi-côte, à proximité des cours d'eau, les habitants des Galossiez avaient dédaigné systématiquement un endroit

<sup>(1)</sup> Voir *Explorations de quelques tumulus de la Hesbaye*, p. 359. Substructions des Galossiez, à Avernas-le-Bauduin, *Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie*, t. IV, p. 436, fouilles exécutées pendant l'hiver de 1863-1864.

plus bas, situé à environ 500 mètres, où ils auraient trouvé de l'eau à foison, et se sont donné la peine de creuser un puits n'ayant pas moins de 33 m. 35 de profondeur pour atteindre l'eau souterraine.»

Avant d'aller plus loin, je ferai observer qu'ici, à Saint-Quentin, la situation est toute pareille. Le puits était creusé presque au sommet de la colline où la ville est bâtie, et au pied de cette colline coule la rivière de Somme dont les eaux sont claires et abondantes.

Je continue de citer Schuermans :

« Il était intéressant, au point de vue de l'hydrographie de connaître de combien, depuis dix-sept siècles, s'est abaissé le niveau général de la nappe d'eau qui alimentait le puits. Or cette nappe, même avant le tremblement de terre de 1828, était déjà plus basse que le fond du puits; elle atteint la profondeur de 38 m. 90, où le niveau est aujourd'hui, relativement à l'orifice: il y aurait donc eu ou un abaissement d'environ 5 m. 50, ou un changement de direction des eaux souterraines.»

Je reviens maintenant — et pour finir — au petit coffret d'ivoire que j'ai vu sortir du fonds du puits, et dont il a été fait mention plus haut :

C'est bien d'ivoire qu'il est constitué, et non d'os. Cela est reconnaissable au quadrillé naturel de la matière qui est visible aux abouts.

A quoi a-t-il pu servir?

De nos jours, un objet d'ivoire de cette dimension et fait d'une seule pièce est déjà d'un certain prix. Au second siècle, alors que les communications avec l'Inde et l'Afrique ne devaient pas être faciles, sa valeur intrinsèque devait être élevée, et ici l'ornementation et le travail ajoutaient encore à cette valeur.

Quant à son usage, c'est M. Henry Thédénat<sup>(1)</sup> qui va nous renseigner à cet égard :

« Le mot *loculus*, écrit cet érudit, désigne un petit espace réservé à un objet; le compartiment d'une boîte et, par extension, la boîte elle-même, la caisse divisée en compartiments.

<sup>(1)</sup> Article *Loculus*, dans le *Dictionnaire des antiquités* de Daremberg et Saglio, p. 1292.



«Le mot *loculi*, au pluriel, indique tout récipient monétaire.

«Les *loculi*, récipient monétaire, mobile ou portatif, sont nettement opposés à l'*arca*, dans un texte de Juvénal (*Sat.* 1, 89) notamment : petite cassette où l'on serrait l'argent. Martial en mentionne en bois et en ivoire, et déclare ces dernières dignes de ne recevoir que de l'or. Une peinture de Pompéi nous montre un de ces coffrets et, à côté, les pièces de monnaie <sup>(1)</sup>. »

Au texte précédent est joint le dessin d'une boîte d'ivoire ayant sans doute appartenu à un médecin. La forme de cette cassette est exactement semblable à celle de la nôtre. Le dessous, dans les deux cas, est constitué par la même surface plate rectangulaire, légèrement en saillie sur le fond de la boîte. Même couvercle plat, se mouvant dans des glissières latérales. La chose qui différencie notre coffret de celui de médecin, c'est que sur le couvercle de ce dernier on a sculpté en bas-relief, dans un édicule soutenu par des colonnes torses, Esculape et Hygie avec leurs attributs ordinaires.

L'intérieur est divisé en multiples compartiments, mais le mode de division est aussi le même des deux côtés.

Ce rare et bel objet est aujourd'hui conservé dans le Musée de Sion en Valais; mais de temps immémorial il avait été déposé dans l'église de Sainte-Valérie, et utilisé comme reliquaire.

Cette cassette était tout simplement, à mon avis, l'équivalent de nos porte-monnaie actuels, à multiples compartiments. La personne qui la portait suspendue à la ceinture, car sa grosseur et son poids ne permettent pas de penser qu'on la mit en poche, avait, dans le plus petit des deux compartiments, serré ses *aureus*, et dans l'autre ses deniers d'argent.

Serait-il aussi téméraire de croire que, soustraite par un familier, celui-ci, après s'être approprié le contenu, s'est empressé de jeter le contenant dans le puits, qui alors contenait de l'eau? La preuve, c'est que le *loculus* gisait tout au fond.

J'ai dit que, parmi les détritits avec lesquels ce puits avait été comblé, il se trouvait de nombreux fragments de tuiles à rebords qui caractérisaient bien l'époque romaine.

Après avoir lavé les morceaux les mieux conservés, mon atten-

<sup>(1)</sup> *Bonner Jahrbücher*, t. LII (1892), p. 127, pl. 1.

tion fut attirée sur l'un d'eux par deux particularités : la première, parce que ses dimensions sortaient de l'ordinaire ; la seconde, par des empreintes de pieds d'un animal, d'un chien de forte taille, qui s'était introduit dans l'atelier alors que les tuiles reposaient à plat sur le sol pour leur dessiccation par l'air et le soleil.

A Ronchines, province de Namur, M. A. Béquet<sup>(1)</sup> a constaté que des tuiles portaient des empreintes de pas de chiens, de porcs, de chèvres, qu'on y voyait même le pas d'un veau. Il faut en conclure qu'alors les briqueteries et tuileries n'étaient pas closes.

Quant à ses dimensions, voici le résultat des mesures que j'ai relevées. L'épaisseur de la partie plate est de 0 m. 04, alors que celle des fragments des autres tuiles n'est que de 0 m. 03. Il n'existe plus qu'un seul des deux rebords de la tuile, et la forme du fragment est presque triangulaire. Du côté du rebord qui reste, la longueur est de 0 m. 29 et la largeur, presque égale. Comme il n'y a plus de traces de l'autre rebord, on peut supposer que la tuile entière devait avoir une largeur totale de 0 m. 34 à 0 m. 35 au minimum. Son poids est de 3 kilogrammes.

Si je me reporte aux travaux des archéologues qui se sont occupés des tuiles romaines, je trouve qu'à Aiseau, près de Mons (Belgique), M. Cloquet a remarqué : « qu'il y avait des tuiles de deux grandeurs et de profils différents, formant néanmoins un parallélogramme parfait. L'une a une largeur de 0 m. 325 sur une longueur de 0 m. 420 ; l'autre n'a que 0 m. 28 de largeur et une longueur de 0 m. 40. Le recouvrement était de 0 m. 06 et la partie découverte de 0 m. 36 sur une largeur de 0 m. 16 environ ».

Il ajoute « qu'une tuile comme celle qui l'occupe, avec son *imbrex*, pèse plus de 10 kilogrammes et qu'il en fallait un peu plus de sept par mètre carré ».

Schuermans, dans la planche X de son ouvrage sur *l'Exploration de quelques tumulus de la Hesbaye*, donne la vue et la coupe des tuiles et de leurs *imbrex* de dimensions normales ; hauteur : 0 m. 415 ; largeur : 0 m. 32 en haut et 0 m. 30 dans le bas ; épaisseur : 0 m. 03.

En Gaule, à Lucy, près de Montceau-les-Mines, M. Xavier Martin,

(1) *La villa romaine de Ronchines.*

a examiné un ancien four à tuiles du temps des Romains, qui renfermait encore des tuiles entières et des *imbrex*. Les tuiles avaient une longueur de 0 m. 48 et une largeur, en haut, de 0 m. 32, et seulement de 0 m. 31 dans le bas. L'épaisseur n'était que de 0 m. 03. L'*imbrex*, légèrement conique, avait une rotondité de 0 m. 08. L'épaisseur était de 0 m. 02. Il a pu évaluer que le mètre carré de toiture se composait de huit tuiles et pesait 70 kilogr. 800 <sup>(1)</sup>.

En Belgique, M. Cloquet en avait trouvé un peu plus de sept, ce qui prouve que les dimensions ne différaient pas beaucoup.

J'ai dit plus haut que le morceau de tuile de Saint-Quentin avait, quoiqu'il fût brisé en haut et en bas, et sur la partie droite, une hauteur de 0 m. 29 et une largeur à peu près semblable, et que son épaisseur était de 0 m. 04, c'est-à-dire un centimètre de plus que toutes celles dont je viens de parler. Quant à la largeur, qui est encore de 0 m. 29, il faut y ajouter une certaine distance, d'abord jusqu'au rebord absent, puis la largeur de ce rebord lui-même, de sorte qu'il ne serait pas exagéré de l'évaluer à 0 m. 35 ou 0 m. 36, alors que nous avons vu qu'ordinairement cette largeur varie de 0 m. 28 à 0 m. 32. Quant à la longueur, on ne peut non plus la déterminer que par approximation, puisque la tuile n'est complète ni par le haut, ni par le bas. Mais si le rectangle qu'elle formait était proportionnel à celui des tuiles de Lucy et à celles de Belgique, la longueur totale ne pouvait être moindre de 0 m. 45.

Nous nous trouvons donc ici en présence de tuiles de dimensions plus qu'ordinaires, et nous pouvons dire qu'elles avaient été fabriquées en vue de servir de couverture à un édifice de grande importance, tout comme d'un autre côté le fait présumer la pile construite avec des matériaux de grande résistance et de fortes dimensions.

Pour conclure, il est avéré que si, dans le midi de la Gaule romaine, il existait au temps des Antonins de magnifiques constructions monumentales que nous connaissons tous, la pile en maçonnerie de pierres de taille qui vient de nous être révélée prouve qu'il y avait aussi dans le Nord des architectes possédant toutes les traditions de l'art de bâtir et qui pouvaient par conséquent en édifier ici de semblables.

<sup>(1)</sup> *Mémoires de la Société Éduenne*, nouv. série, t. XX (1892).



C'est en outre un sûr indice de l'importance qu'avait déjà, au second siècle, la nouvelle capitale de la province, *"Augusta Veromanduorum"*, qui, par la volonté des empereurs, avait, sur les bords de la Somme, remplacé l'oppidum des *Veromandui*.

Jules PILLOY,

membre non résidant du Comité.

UNE PIÈCE D'ESSAI  
DE  
LA MONNAIE DE SAINT-QUENTIN  
AU NOM  
DE CHARLES LE CHAUVE,

PAR M. JULES PILLOY,  
Membre non résidant du Comité.

---

J'ai présenté au Congrès des Sociétés savantes qui s'est tenu à Grenoble en juin 1913 un objet d'une grande rareté, trouvé sur le sol de la ville de Saint-Quentin par les enfants de M. Ozenfant. Celui-ci, comprenant que cet objet pouvait avoir une certaine valeur historique, me l'avait communiqué.

C'est un disque de plomb, sensiblement circulaire, de 0 m. 03 de diamètre et de 0 m. 003 d'épaisseur. Son poids est exactement de 35 grammes.

Les bords sont frustes et rabattus, comme si l'on s'en était servi longtemps pour jouer au palet. Mais ce qui le rend intéressant, c'est que sur une de ses faces on reconnaît très distinctement en relief le monogramme bien connu de Charles le Chauve; puis, entre deux cercles qui conservent encore des traces de ponctué, on lit cette légende : **† : GRATIA D'I REX** : Sur l'autre face, on voit au centre une croix pattée, et également entre deux filets circulaires, dont l'un seulement est ponctué, cette autre légende : **† SC'I QVINTINI MO.**

Il est à remarquer tout d'abord que, bien que cet objet ait subi de nombreuses fatigues dont témoignent les boursouflures de la bordure, les caractères des légendes, aussi bien que les filets circulaires, le monogramme et la croix, n'ont presque pas été détériorés et sont même mieux conservés que sur beaucoup de deniers de la même époque.

A première vue cela pourrait étonner, car, si le plomb est très ductile, on sait bien cependant que ce métal manque de dureté. Mais si l'on examine à la loupe les bords des parties lisses, au dehors du filet extérieur à la légende, on peut constater que toute la surface du disque a été recouverte par une très mince feuille d'argent qui, par la percussion exercée par une matrice monétaire, s'est très intimement et très solidement fixée sur le flan de plomb.



Tous les numismates connaissent les deniers d'argent frappés à Saint-Quentin sous le règne de Charles le Chauve.

Non seulement les savants qui ont publié des ouvrages sur les monnaies royales et féodales de la France s'en sont occupés et ont reproduit les plus connus, mais un membre de la Société académique de Saint-Quentin, M. Ch. Derome, les a décrits et en a donné les dessins dans son étude sur *La numismatique du Vermandois* <sup>(1)</sup>.

Je vais examiner quels sont les rapports et les différences que l'on peut constater entre les deux empreintes de notre disque de plomb, et celles des monnaies de Charles le Chauve reproduites ou décrites dans les catalogues de ventes ou dans les ouvrages de numismatique française ou provinciale.

<sup>(1)</sup> Insérée dans les *Mémoires de la Société académique de Saint-Quentin*, 4<sup>e</sup> série, t. XI.



Avant d'aller plus loin, je dois dire que j'avais pris tout d'abord cet objet pour un sceau. En ayant transmis la description à M. Prou, le savant professeur de l'École des Chartes avait pensé à un pied fort de la monnaie de Saint-Quentin; mais quand il l'eut sous les yeux, il reconnut de suite un essai sur flan de plomb de ladite monnaie, circonstance qu'il constatait seulement pour la seconde fois, la première se rapportant à un essai de monnaie mérovingienne<sup>(1)</sup>.

Voici ce que M. Ch. Derome dit, dans son travail, des monnaies de Charles le Chauve frappées à Saint-Quentin<sup>(1)</sup> :

« M. Gariel nous donne pour Saint-Quentin, avec le type ordinaire, les sept variétés des légendes suivantes :

1. ✚ SCI 9VITNNI MONET
2. ✚ SCI 9VITNITN MONET
3. ✚ SC<sup>-</sup>I 9VINTIN MD
4. ✚ SC<sup>-</sup>I 9VINTIN MO
5. ✚ SC<sup>-</sup> NAIH... TN MO
6. ✚ SC<sup>-</sup>I 9VNNNT MOE
7. ✚ SC I 9VI... TINI MO

Il ajoute que « Poey d'Avant attribue toutes ces pièces aux comtes de Vermandois »; que « M. Feuardent les considère comme royales, mais paraît disposé à donner à Lothaire II celles dans lesquelles le **K** du monogramme prend la forme d'un **H** ».

M. Derome ne s'occupe pas des différents monétaires que les deniers de Saint-Quentin peuvent présenter, mais, dans le second que son étude reproduit<sup>(2)</sup>, le **K** ressemble à un **H**, et la croix initiale de la légende possède un point dans ses deux cantons supérieurs. C'est celle de la pièce n° 3 : SC<sup>-</sup>I 9VINTIN MD.

La légende de notre essai paraît se rapporter au n° 7 de Derome; mais il est possible que c'en soit une variété; nous ne pouvons en effet affirmer la ressemblance complète de ce n° 7 avec notre pièce, puisque l'exemplaire que M. Derome a eu sous

<sup>(1)</sup> Conservé au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale. — Voir le *Catalogue des monnaies françaises de la Bibliothèque nationale. Monnaies mérovingiennes*, p. 486, n° 2372.

<sup>(2)</sup> Page 25 de son tirage à part.

les yeux étant mal conservé, il a remplacé par des points la lettre **N** de la légende sans doute illisible.

Je possède dans ma collection plusieurs deniers de Charles le Chauve frappés dans diverses villes. Celui qui a été émis à Saint-Quentin porte la légende suivante : ✠ **S<sup>-</sup>CI QVINTINI MONET**. C'est donc une neuvième variété.

M. Desains, de Saint-Quentin, a publié en 1837, dans la *Revue numismatique française*, une « Notice sur la numismatique du comté de Vermandois », où je lis ce qui suit, relativement aux monnaies de Charles le Chauve :

« P. Petau et, d'après lui, Le Blanc (p. 133) indiquent, sans en donner l'empreinte, un denier de Saint-Quentin au monogramme de Charles le Chauve. J'en possède deux exemplaires. L'un, bien entier, pèse 28 grains; il porte autour du monogramme : ✠ **GRATIA D<sup>-</sup>I REX**; et au revers, avec la croix : **•SC<sup>-</sup>II QVINTINI MO :** » C'est donc encore une autre variété en ce qu'il y a deux **I** pour le mot *Sancti*. Mais ce que le dessin qu'il reproduit fait voir, c'est qu'il existe bien visiblement, comme sur notre essai, un point avant l'**S** de *Sancti*, et deux autres points terminent la légende tout comme dans ledit essai. Peut-être le second point du commencement de ladite légende lui a-t-il échappé ?

Dans la même planche, il a représenté, sous la figure 2, une obole appartenant à MM. Massieu de Paris, « où le **K** du monogramme est d'une forme extraordinaire. Les légendes sont les mêmes qu'au n° 1. Le n° 3 pèse 15 grains. Le monogramme est à rebours, avec **CRIATIA D<sup>-</sup>I REX II** ». Sur le n° 2, la croix initiale est cantonnée de quatre points, et l'**X** de *rex*, de trois points seulement.

La présence ou l'absence de points autour de la croix et de l'**X** constituent-elles un différent monétaire, pour marquer des émissions successives ? C'est une question qu'il n'est guère facile d'élucider en l'absence de documents plus précis.

Mais je dois ajouter un autre fait : c'est que sur un denier, toujours de Charles le Chauve, frappé à Soissons (légende : ✠ **SVESSIO CIVITAS**), il existe un croissant très exactement reproduit dans le canton gauche inférieur des bras de la croix centrale du revers. Il est à présumer que c'est bien là un différent monétaire. Dans la reproduction d'un tout semblable denier que je trouve fig. 1, pl. IV de l'*Essai pour servir à l'histoire des monnaies*

de la ville de Soissons et de ses comtes, publié par M. le Dr Voillemier en 1863<sup>(1)</sup>, ce croissant n'est pas indiqué. De plus, sur un autre denier, également de Charles le Chauve, de ma collection, frappé à Quentovic (légende : ✠ **QVVENTOVVICI**), la croix pattée du revers, dont la forme rappelle beaucoup celle de l'essai dont je m'occupe, est accompagnée de deux gros points, l'un au canton gauche supérieur, l'autre au canton droit inférieur. Ici, le **K** du monogramme a bien exactement la forme d'un **H**.

Sur tous les deniers de Charles le Chauve frappés à Verdun<sup>(2)</sup>, la croix du revers est uniformément cantonnée de quatre points.

Je pourrais, à l'aide des nombreux catalogues de vente de monnaies qui existent dans ma bibliothèque, faire une autre remarque : c'est que c'est seulement sur les deniers de Charles le Chauve frappés à Saint-Quentin et à Péronne (Somme)<sup>(3)</sup> que l'on voit le mot **MO**, **MONET** ; partout ailleurs, le nom de la ville où s'est faite l'émission est suivi du mot **CIVI** ou **CIVITAS**, ou bien encore **CASTELLO**, sur un denier de Saint-Fursy.

Comme on le voit, il y a encore dans la numismatique française beaucoup de problèmes à résoudre, et si nous connaissons le point secret qui indique sur la légende d'une pièce de monnaie le lieu de sa fabrication, il devait sans doute exister bien d'autres signes dont le sens était alors connu de tout le monde et qui nous échappe complètement aujourd'hui.

Jules PILLOY,

Membre non résidant du Comité.

<sup>(1)</sup> Extrait du tome XIX des *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie*.

<sup>(2)</sup> Voir *Mélanges de numismatique*, par Ch. Robert, pl. VII (extr. de la *Revue de numismatique*, nouv. série, t. XI, 1866).

<sup>(3)</sup> Voir à ce sujet l'ouvrage de M. E. Caron, *Les monnaies féodales françaises*, 3<sup>e</sup> fasc., pl. XXV, fig. 4.



# FOUILLES

DU

## THÉÂTRE ROMAIN DE VAISON

### EN 1913,

PAR M. L'ABBÉ J. SAUTEL,

Membre de l'Académie de Vaucluse.

---

Les fouilles que, grâce à une subvention de M. le Ministre de l'Instruction publique, je poursuis depuis plusieurs années <sup>(1)</sup> dans le théâtre romain de Vaison présentent un intérêt de plus en plus grand, et justifient largement les prévisions les plus optimistes des membres du Comité des Travaux historiques, qui m'accordent leur bienveillant appui.

Guidé par les précédentes expériences, j'ai simplement élargi cette année les terrassements commencés dans la scène même du théâtre romain. C'est en face de l'escalier central et au pied du mur de scène qu'avait été creusé un large trou, destiné à reconnaître les *hyposcaenia* et à chercher les objets qui y étaient tombés au moment de la démolition du monument. Comme je l'ai déjà montré, ces calculs ne m'avaient point trompé, et ce fut un véritable nid de statues que les terrassiers mirent à découvert. Par conséquent, il n'y avait qu'à continuer dans cette voie <sup>(2)</sup>.

Aussi les travaux entrepris en août dernier ont amené d'intéressants résultats : non seulement nous avons trouvé des fragments

<sup>(1)</sup> Voir les précédents rapports dans le *Bulletin archéologique*, 1912, p. 210, et 1913, p. 227.

<sup>(2)</sup> Cf. *Bull. archéol.*, 1912 et 1913, 2<sup>e</sup> livr.

importants de statues de la bonne époque de l'art romain, mais il devient de plus en plus facile de préciser davantage le plan du théâtre; peut-être même pourrions-nous fixer approximativement la date de construction du monument lui-même.

La découverte capitale de cette campagne de fouilles est, sans aucun doute, une grande statue de marbre blanc, d'empereur romain (pl. VII). Elle est à la manière héroïque, c'est-à-dire dépouillée de tout vêtement, sauf un fragment de manteau agrafé à l'épaule gauche et rejeté en arrière; la tête est légèrement tournée à gauche; la chevelure frisée est entourée d'une couronne de feuilles de chêne avec glands. Malheureusement, en tombant du mur de scène dans les fosses des *hyposcaemia*, le marbre a été fortement endommagé : la tête a été séparée des épaules et le tronc coupé en deux à hauteur de la poitrine; le visage, et en particulier le nez, les arcades sourcilières, ainsi que toutes les arêtes vives, ont beaucoup souffert; les bras, les jambes, les mains sont réduits à quelques débris épars; toutefois une étude approfondie de ces fragments permettra certainement une excellente restitution.

D'ailleurs les statues similaires ne manquent pas : les premiers empereurs romains aimaient beaucoup cette attitude, comme le prouve l'abondance des représentations de ce genre depuis Auguste et Tibère jusqu'à Trajan et à Hadrien<sup>(1)</sup>. Aussi est-il facile de donner à notre effigie incomplète sa physionomie définitive : l'empereur debout, dans l'attitude précédemment décrite, avait le bras droit abaissé et appuyé sur la cuisse, comme l'indique un tenon très visible sur les photographies prises de profil; la main était vraisemblablement ornée du sceptre classique. Le bras gauche, au contraire, sur lequel reposait le manteau descendant de l'épaule, était légèrement écarté du corps et l'avant-bras prenait la position horizontale, tandis que la main entr'ouverte pressait le globe impérial<sup>(2)</sup>. Toutes ces suppositions sont d'ailleurs pleinement

<sup>(1)</sup> Clarac, *Musée de sculpture*, t. V, pl. 912 A, n° 2325 (Auguste), pl. 913, n° 2328 (Auguste), pl. 919, n° 2324 (Auguste), pl. 925, n° 2356 C, n° 2354 (Tibère), pl. 926, n° 2355 (Tibère), pl. 938, n° 2397 (Néron), pl. 940 B, n° 2404 (Domitien), pl. 942, n° 2411 et 2415 A (Trajan), pl. 970, 970 A, 970 B, 970 C, pl. 971, etc.

<sup>(2)</sup> Clarac, *Musée de sculpture*, cf. en particulier t. III, pl. 264, n° 2418 (attitude), t. V, pl. 913, n° 2331 (position des mains), pl. 944, n° 2419 (globe).

confirmées par les nombreux morceaux de bras, de jambes et de mains trouvés dans les déblais.

J'irai même plus loin : en étudiant un peu attentivement l'attitude, la figure, la chevelure, la barbe, l'expression, il me paraît possible de donner un nom à ce personnage. En effet, les bustes d'empereurs romains réunis dans les différents musées de l'Europe, et en particulier au Louvre, au Capitole et au Vatican<sup>(1)</sup>, offrent d'excellents termes de comparaison, et je crois pouvoir affirmer que nous sommes en présence de l'empereur Hadrien : non seulement la ressemblance est parfaite, mais aucun des détails caractéristiques du visage de cet empereur ne fait défaut : petitesse du front, froncement des sourcils, taille de la barbe. D'ailleurs le Musée du Louvre possède une statue à peu près identique<sup>(2)</sup>, sauf quelques détails insignifiants dans les mains et la position des bras, et elle est considérée depuis fort longtemps comme une représentation d'Hadrien. Enfin il ne faut pas oublier que *Publius Aelius Hadrianus* fut appelé de son vivant *restitutor orbis terrarum*, qu'il a laissé partout des traces de son passage, et que Vaison a pu profiter, comme les provinces voisines, de l'élan donné par lui aux grands travaux publics<sup>(3)</sup>.

L'étude des différents débris mis au jour m'a permis de faire une autre restitution intéressante. Parmi les statues découvertes l'an dernier, j'avais signalé une femme drapée, de fortes proportions, que j'avais qualifiée de *Pudicité* et peut-être d'*Impératrice* : admirablement conservée, il ne lui manquait que la tête. Or le rappro-

<sup>(1)</sup> Clarac, *Musée de Sculpture*, t. III, pl. 264, n° 2418; t. V, pl. 944, n° 2419, pl. 943, n° 2420 A, pl. 936 A, n° 2420 B, etc. — S. Reinach, *Répertoire de la statuaire*, t. II, vol. 2, p. 571, n. 2. — Espérandieu, *Bas-reliefs...*, t. II, p. 71, n° 969, p. 72-73, n° 972; t. III, p. 224-5, n° 2195, p. 225, n° 2196. — Helbig, *Musées de Rome*, t. I, p. 214, n° 298 (Vatican), p. 322, n° 441 (Capitole); p. 408, n° 550 (Capitole); t. II, p. 7, n° 720 (Villa Albani), p. 142, n° 906 (Villa Borghèse).

<sup>(2)</sup> Clarac, *ouvr. cit.*, t. III, pl. 264, n° 2418, et, dans le texte explicatif, t. V, n° 2418, p. 231 : «Marbre grec; trouvé à Gabies». Cf. Sal. Reinach, *ouvr. cit.*, t. I, p. 133.

<sup>(3)</sup> Henry Cohen, *Description des monnaies... impériales*, t. II, p. 239, n° 1083; cf. en outre p. 237, n° 1065, 1066, 1067, 1068, dans lesquelles Hadrien est qualifié de *Restitutori Galliae*, ainsi que toutes les monnaies du n° 1050 au n° 1091.



chement de divers fragments de chevelure, d'oreilles, de front, de nez, etc., m'a conduit à une reconstitution à peu près complète du visage, dont les traits ressemblent singulièrement à ceux de la femme d'Hadrien, l'impératrice Sabine : même profil grec, même regard, même attitude<sup>(1)</sup>; un détail seul diffère : le diadème est remplacé par une coiffure spéciale, qui a la forme même du diadème. Mais je ne pense pas que cette particularité insignifiante, mise en regard des nombreux points de ressemblance que j'ai indiqués, nous empêche de reconnaître dans cette femme drapée l'impératrice Sabine et de placer sur le mur de scène du théâtre de Vaison le couple impérial, qui avait contribué à sa construction ou à son achèvement.

A côté de ces deux découvertes principales, les ouvriers ont mis au jour d'autres débris moins importants.

C'est d'abord une statue de personnage municipal, de marbre blanc, dont il ne reste que le tronc : tête, bras, jambes, tout a disparu dans la chute; le travail est assez ordinaire, et la draperie est traitée comme toutes les œuvres de ce genre.

J'ai pu aussi grouper les morceaux épars de la partie inférieure d'une statue sur socle, qui pourrait être celle d'un guerrier, d'un soldat ou d'un athlète de grandes dimensions dans une position de combat ou d'attaque : la jambe droite est fortement ramenée en arrière, tandis que la jambe gauche est appuyée contre un tronc d'arbre. Beaucoup de fragments de poitrine, de draperie, de membres divers paraissent se rapporter à ce guerrier, mais je ne suis pas arrivé à les grouper d'une façon satisfaisante.

Je signalerai en dernier lieu une série de débris sans intérêt, du moins pour l'instant : une tête de personnage municipal, qui n'a aucun caractère bien déterminé; un pied en bronze, tout boursoufflé par l'action du feu; une couronne de chêne en marbre sculpté, et enfin une branche de hêtre, également en marbre, sur laquelle est figuré un petit lézard d'un dessin délicat.

Les découvertes artistiques n'ont pas nui au travail archéologique, et nous avons définitivement vidé la grande fosse centrale

<sup>(1)</sup> Clarac, *ouvr. cité*, t. V, p. 945, n° 2425 et 2425 A; pl. 332, n° 2424. — Espérandieu, *Bas-reliefs*..., t. II, p. 86, n° 992.

des *hyposcaenia* <sup>(1)</sup> : elle est située exactement au centre de la scène, au pied du *frons scaenae* et devant la porte centrale, *porta regia*, qui conduisait à l'intérieur du monument. Elle mesure exactement 8 m. 70 devant le mur de scène; elle commence à 3 m. 10 de ce mur et atteint une profondeur de 3 m. 50 en dessous du niveau de la scène elle-même. Elle communique sur le devant par de larges ouvertures avec les autres fosses des *hyposcaenia*, et indirectement avec l'échancrure du rideau. Je ferai remarquer en outre que, comme tous les autres travaux de cette partie du théâtre, cette fosse est taillée tout entière dans le rocher et contenait dans sa partie inférieure une forte épaisseur de cendres, dans laquelle abondent les débris de tuiles, d'amphores, les morceaux de fer et de bronze, plus ou moins attaqués par le feu; ce qui est une nouvelle preuve de ce que j'ai déjà avancé, à savoir que le théâtre de Vaison a été anéanti non seulement par la démolition, mais aussi et surtout par l'incendie <sup>(2)</sup>.

Enfin la détermination par comparaison des statues trouvées depuis le commencement des fouilles peut permettre, je crois, de fixer approximativement la date de construction de notre monument.

Comme je l'ai déjà suggéré, il paraît se rapporter à l'ensemble des travaux que fit exécuter Hadrien dans les différentes régions de son empire, à la suite des nombreux voyages qu'il y entreprit. L'histoire nous le représente comme un grand constructeur, très apprécié par les provinces : on lui attribue à Nîmes la basilique en l'honneur de Plotine, et il commença peut-être l'amphithéâtre et le pont du Gard. Voilà pourquoi il est très plausible d'admettre ou qu'il a pris l'initiative de la construction du théâtre de Vaison, ou qu'il a facilité son achèvement. Dans ces conditions, rien d'étonnant si sa statue, ainsi que celle de sa femme, a été mise à une place d'honneur pour rappeler aux habitants de la région et aux générations futures les libéralités du « restaurateur de l'univers ».

Tels sont les résultats de la campagne de fouilles de l'été 1913 au théâtre romain de Vaison : ainsi qu'on peut en juger, ils ne

<sup>(1)</sup> Cf. *Bulletin archéologique*, 1912, p. 217 et 218.

<sup>(2)</sup> *Ibid.*, 1913, p. 232.

manquent point d'importance. Mais il y a encore beaucoup à faire pour donner à notre monument son vrai caractère.

Je me hâte d'ajouter que le propriétaire actuel, M. Henri Durel, se prêtera à tous les travaux jugés nécessaires.

J. SAUTEL,

Membre de l'Académie de Vaucluse.



INVENTAIRES  
DE  
MOBILIERS PROVENÇAUX  
DU XIII<sup>e</sup> SIÈCLE  
TIRÉS  
DES ARCHIVES DE MARSEILLE,

PAR M. L'ABBÉ G. ARNAUD D'AGNEL,

Correspondant du Ministère,

ET M. ÉMILE ISNARD,

Archiviste de la Ville de Marseille.

---

Aux archives communales de la ville de Marseille, il y a dans le fonds assez important des anciennes judicatures, entre autres documents, quelques inventaires après décès des biens meubles et immeubles laissés par le défunt, dont les plus anciens remontent au XIII<sup>e</sup> siècle. Les érudits savent combien sont rares les documents de cette nature pour une époque aussi reculée; le Midi n'est-il pas la seule région de la France à posséder des archives notariales antérieures à 1300? Aussi espérons-nous ne pas faire œuvre inutile en faisant connaître ces inventaires, malgré leur extrême concision et leur pauvreté de détails typiques.

Notre premier document est un procès-verbal d'estime des biens apportés en dot par Saurine, femme de Jean Crémat, bourgeois marseillais, de fortune moyenne. On y trouve mentionnés de nom-

breux coffrets et quelques meubles. Les coffrets sont tous de sapin ou de bois ordinaire, sauf un de noyer, estimé d'ailleurs vingt sous par les experts, alors qu'un de sapin est seulement évalué sept sous, c'est-à-dire environ trois fois moins. Cette proportion de un à trois nous donne une idée de la valeur du bois de noyer à cette époque.

En fait de meubles proprement dits, il y a trois bancs et un petit siège ou *sellète*; deux tables à manger, probablement à tréteaux, puisqu'elles sont distinguées de deux autres tables munies de pieds; une *mastre* ou pétrin, et une arche ou grand coffre allongé, de bois peint. Comme dans toutes les maisons du temps, l'on trouve une provision de sel; les salaisons jouaient alors en Provence un rôle considérable au point de vue alimentaire.

Le deuxième document est l'inventaire des biens d'un riche négociant de Marseille, Guillaume Répelin. Nous n'en donnons ci-dessous que des extraits. Trois pièces d'argenterie y figurent tout d'abord : la première, et la seule d'un travail artistique, est un gobelet<sup>(1)</sup>, monté sur un pied, tout d'argent et doré tant à l'extérieur qu'au dedans; il est orné d'un lion qui paraît être modelé en ronde-bosse, comme l'indique le participe latin *edificato*. Son poids total est de treize onces et demie.

Les deux autres pièces sont des tasses d'argent *plain*, c'est-à-dire de surface unie, sans ciselure, dont les anses sont en forme de lionceaux; elles pèsent ensemble douze onces sept esterlins et demi. Après ces objets de métal précieux viennent une mesure de cuivre pour le vin, et deux burettes de laiton, dont la destination est de contenir de l'eau, probablement pour le service de la table, aux heures des repas.

Les principaux meubles sont : deux coffres de noyer; une grande caisse de sapin, fermant à clef; un coffre recouvert de pentures de fer; un berceau de bois peint en vert et un châlit complet, avec les planches de bois de sa charpente et son châssis garni de cordes. Il y a encore une couverture de lit, de couleur rouge, des draps, une *coussère* ou lit de plume et de nombreux *couvertoirs* ou couvertures de parade, plusieurs de cendal, d'autres d'étoffe plus simple avec des broderies de soie à leurs extrémités. Si l'on s'en rapporte aux termes mêmes de l'inventaire, il y a deux couvertoirs de grande

<sup>(1)</sup> C'est le sens donné par Du Cange au mot *ciphus*. Ne signifierait-il pas ici une coupe, comme porterait à croire la description qu'en donne l'inventaire?

beauté, *duo pulcherrima cohoptoria*. A la suite des draps et des linges de table sont mentionnés une nappe pour la maie à pétrir le pain, et un *couvertor* de peaux de lièvre fait pour être placé sous ce meuble, ou à l'intérieur : « item, unum cohoptorium pellium leporum ad tenendum in mastra ».

Mais la pièce la plus intéressante de cet ameublement est une tapisserie provenant d'Alexandrie d'Égypte, *quandam storiam de Alexandria*, et non, comme on pourrait le supposer à première vue, une tapisserie représentant l'histoire d'Alexandre. Le mot *storia*, qui revient assez souvent dans les inventaires provençaux du moyen âge et de la Renaissance, n'a jamais le sens d'« histoire », mais toujours celui de « tenture murale » ou de « tapisserie », quelquefois d'ailleurs il est appliqué à des étoffes monochromes et sans dessin.

Le troisième document est l'inventaire après décès des biens de Richard Jullan qui nous donne un aperçu du costume provençal au XIII<sup>e</sup> siècle. Deux pavillons de navire sont cités au début de l'acte, l'un de soie rouge, et l'autre de toile. Tout de suite commence alors une énumération de vêtements d'homme avec l'indication des étoffes dont ils sont confectionnés. Ce sont des tuniques, des manteaux petits et grands, des couvre-nuque, des robes et des sortes de vestes de différents types. Les étoffes sont le cendal, la toile et des tissus désignés sous le nom mystérieux de *biffa* et de *parcetum*, répétés maintes fois dans l'inventaire. Le rouge est la couleur à la mode, presque tous les vêtements sont de cette teinte. Les autres nuances qu'on rencontre, mais exceptionnellement, sont le violet, le jaune et le brun sombre. Presque tous les vêtements sont doublés; certains sont luxueux, telle cette robe de *parcet* rouge, bordée de perles et ornée de cinq boutons d'or et de cinq ganses, telle encore cette autre robe d'étoffe violette et de cendal rouge avec ses six boutons d'or.

Les ornements du costume sont de métal précieux : deux ceintures, six colliers, une agrafe et huit boutons d'argent, cinq ganses de perles et de nombreux boutons d'or. On trouve encore, entre autres mentions qui méritent d'être citées, un peigne d'ivoire, un fermail d'argent et un oreiller de pourpre; enfin, dans un autre ordre d'idées, un carnier de cuir, des gants de vair, etc.

Mais l'attention doit être surtout attirée sur des bancs, dont le dossier est en partie orné de lamelles de corail plaquées contre le bois. Le premier de ces meubles, d'une ornementation curieuse, est un banc simple; le second est un banc à coffre ou archebanc.



Notre quatrième et dernier document est une estime des biens provenant de la succession de feu Reynaud de Montesseran. L'unique pièce d'argenterie est un gobelet du poids d'un marc, et dont la valeur est fixée par les experts au prix de quatre livres deux sous. Les meubles sont deux tables à manger, un pétrin, deux grands coffres ou arches, l'un de noyer et l'autre de bois blanc, destinés à contenir la farine; un coffret, deux conques de cuivre ou plutôt de laiton, l'une de dimensions ordinaires, l'autre toute petite.

Il faut ajouter à ce mobilier sommaire quelques ustensiles de cuisine, entre autres un mortier d'un métal indéterminé avec son pilon de fer, et trois tasses de cuivre, dont une sert pour l'huile. Puisqu'il s'agit d'ustensiles culinaires, notons la présence d'un aliment rare à cette époque, le sucre. Il y a un quintal et demi de poussière de sucre estimé trente-six sous, et une demi-livre de sucre blanc qui vaut quatre sous. D'autres substances sont encore mentionnées, de la graisse et du papier de qualité médiocre; mais ce sont là des détails d'ordre économique.

Le principal intérêt de cet inventaire, à notre point de vue, consiste surtout dans les objets de literie. Grâce à lui, on peut se rendre compte de ce qu'était sous ce rapport l'état d'une maison bourgeoise en Provence, au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle. Reynaud de Montesseran possède cinq matelas remplis de laine, quatre courtépintes, huit couvertures, dont six de laine, quatre *couvertors* de toile brune, deux sortes d'édredons garnis de plume et sept traversins de garniture semblable, enfin huit draps de toile. Un lit si bien constitué dans ses divers éléments est l'indice d'une civilisation très avancée pour l'époque; les seigneurs français n'ont pas, au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, la couche moelleuse et confortable de ce riche habitant de Marseille. Le linge de table et de maison comprend huit nappes et neuf essuie-mains.

On trouve chez Reynaud de Montesseran un vêtement de luxe analogue à ceux de Richard Jullan : c'est un manteau de cendal rouge, fourré de vair, et bordé d'un liséré d'or.

Des boucliers et des chapeaux de guerre en cuir garni de fer complètent cet inventaire, avec trois targes aux armes de leur propriétaire.

Quelques conclusions se dégagent de cette étude. Pris en lui-même, le mobilier provençal du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle est d'une extrême simplicité : dans les intérieurs de personnes de fortune moyenne, et même dans ceux de riches bourgeois, on rencontre des meubles peu

variés et de nombre assez restreint, quelques coffres et coffrets, des châlits, des tables et des bancs. Le bois blanc, surtout le sapin, est presque seul employé dans la menuiserie provençale; on fabrique cependant certains coffres de noyer, comme le sont ceux de Guilleaume Répelin et celui de Reynaud de Montesseran.

Malgré sa pauvreté, cet ameublement est relativement confortable pour l'époque reculée à laquelle il appartient, si l'on en juge par l'état général des mobiliers du Centre et du Nord, postérieurs à celui-ci de cent ans, tels que nous le montrent les inventaires du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle.

Le costume et le mobilier de la Provence se ressentent de l'influence italienne, reconnaissable pour les premiers à l'amour des couleurs vives, en particulier du rouge, et des ornements d'or et d'argent, ceintures, boutons, ganses et agrafes; et, pour le second, à l'usage des meubles de bois peint de teintes éclatantes, comme ceux qu'on fabriquait alors à Gênes ou à Venise, villes avec lesquelles Marseille était en relations d'affaires.

L'influence orientale, plus explicable en Provence que partout ailleurs, se laisse deviner plutôt qu'elle ne se manifeste, par la mention d'une tapisserie provenant d'Alexandrie d'Égypte.

ARNAUD D'AGNEL  
et Émile ISNARD.

## PIÈCES JUSTIFICATIVES.

---

### I

1286 (26 mars). Marseille.

*Procès-verbal d'estimation des biens apportés en dot par Saurine  
femme de Jean Crémat.*

*Archives communales de Marseille, série FF, greffe de Jean Aycard,  
juge du Palais, 1286, fol. 14 v<sup>o</sup>.*

1. Item duo scrinea de sapo, pro xij. solidis.
2. Item aliud scrineum, pro vij. solidis.

3. Item tres bancos et unam celletam sedendi et duas tabulas pecolladas, pro tribus solidis et vj. denariis.

4. Item duas tabulas aptas ad comedendum et unam tendedoiram et unam mastram, pro vij. solidis.

5. Item unam paneriam et unum barrale cum sale, pro ij. solidis.

6. Item unam archam pictam et unum scrineum de noguerio, pro xx. solidis.

7. Item unum scrineum cum una caisseta, pro viij. solidis.

## II

1286 (26 mai).

*Extraits de l'inventaire des biens de Guillaume Répelin.*

*Ibid.*, fol. 36.

1. . . . In primis invenimus in dicta hereditate unum ciphum argenti, cum pede, deauratum intus et extra, cum uno leone edificato in medio, qui ponderabat tresdecim uncias et dimidiam.

2. Item duas tassas argenteas planas, cum duobus leonetis, quas ponderant duodecim uncias et septem stirlinos et dimidium.

3. Item unum cartinum <sup>(1)</sup>, seu mensuram vini, de cupro.

4. Item duas missarabas <sup>(2)</sup> de lotono, aptas ad tenendum aquam.

5. . . . Item unum magnum chalonum <sup>(3)</sup> rubeum.

6. Item iij. tabulas et duos caulonos cujusdam lecti.

7. Item unum lectum cordegii de Cathalonia.

8. Item unum *bres* <sup>(4)</sup> pictum de viridi.

9. Item iiij. *issugacaps* <sup>(5)</sup>.

(1) Pour *quartinum*.

(2) En provençal, *misiraba*, *meiseraba* « cruche, pot ».

(3) Couverture.

(4) Berceau.

(5) En provençal, *eissuga-cap* « mouchoir de tête ».



10. Item v. perligas fustearum in camera.
11. Item duas capcias de noguerio.
12. Item quamdam magnam capciam de sapo cum clave.
13. Item unum cofre selclatum <sup>(1)</sup> ferri desuper.
14. Item sex capcias de sapo, aptas ad tenendum corallum.
15. . . . Item quamdam storiā de Alexandria.
16. . . . Item tres magnos canestellos, quibus corallum portatur.

### III

1297 (26 juillet). Marseille.

*Inventaire après décès des biens de feu Richard Jullan.*

*Archives communales de Marseille,*

*Cartul. tutelarum et curatellarum Aycardi Grassi, iudicis palatii (1296-1297), fol. 76 v°.*

1. Item unum supersignale de samito rubeo.
2. Item unum supersignale tele.
3. Item quamdam clamidem parieti rubei cum penna <sup>(2)</sup> varia.
4. Item unum mantellum panni lividi cum penna varia.
5. Item quamdam clamidem biffe <sup>(3)</sup> cendato rubeo.
6. Item quamdam garnachiam parieti <sup>(4)</sup> rubei, cum penna varia frezatum de perlis, cum v. botonis auri et v. gansiis.
7. Item quamdam garnachiam panni violeti, cum cendato rubeo, cum vj. botonis auri.
8. Item quamdam tunicam parieti rubei cum capciana <sup>(5)</sup> argenti.
9. Item j. gardacossium <sup>(6)</sup> biffe cum penna [et cum] vij. botonis auri.

<sup>(1)</sup> Pour *cerclatum*.

<sup>(2)</sup> Panne, doublure.

<sup>(3)</sup> Sorte d'étoffe de laine.

<sup>(4)</sup> Sorte d'étoffe.

<sup>(5)</sup> Pour *capsana*, sorte de cravate qu'on portait par-dessus l'habit.

<sup>(6)</sup> Pour *gardacorsium*, vêtement féminin, *garde-corps*; en provençal, *gardacors*.

10. Item quamdam tunicam biffe stacadam <sup>(1)</sup> cum j. noscla <sup>(2)</sup> auri.
11. Item ij. gipas.
12. Item j. coller.
13. Item j. gardacossium de mabrico <sup>(3)</sup> cum pena varia, cum capucio cum pena varia.
14. Item quamdam guarnachiam variam, veterem, cum pena.
15. Item j. gardacossium brunete.
16. Item quamdam ucham <sup>(4)</sup> lividam cum pena.
17. Item j. gardacossium camelini.
18. Item quam(dam) ucham lividam plume.
19. Item quamdam tunicam listatam.
20. Item ij capucia, unum cum pena et aliud sine pena.
21. Item j. carnayrolum <sup>(5)</sup> corii.
22. Item j. arcularium <sup>(6)</sup> novum.
23. Item j. eyssuguacap.
24. Item j. spatam.
25. Item j. pectinem de ebore.
26. Item iij. befas cete <sup>(7)</sup>.
27. Item j. auricular polpre.
28. Item j. scapolonum <sup>(8)</sup> cendati.
29. Item ij. zonas argenti.
30. Item vj. collerios argenti.
31. Item viij. botonos argenti.
32. Item [. . .]j. botonos auri.
33. Item j. fermallum argenti.

(1) Attachée.

(2) Agrafe.

(3) Pour *marbrino*, drap marbré (?).

(4) Pour *huca* « huque ».

(5) Carnier, gibecière.

(6) Arcula.

(7) Bife de soie.

(8) Sorte de tunique.

34. Item v. gancias perlarum.
35. . . . Item .j. parvum scapolonum blavum.
36. Item v. vanallos<sup>(1)</sup>.
37. Item j. saleria.
38. Item v. trallonos<sup>(2)</sup> tenentes se.
39. Item j. caridium<sup>(3)</sup> tele.
40. Item aliquas manicas<sup>(4)</sup> de vayrio.
41. Item j. calota armandi.
42. Item ix. escapollonos de tela blava.
43. Item viij. escapollonos de bore.
44. . . . Item iij. medianos scamnorum scabille<sup>(5)</sup> coralli.
45. Item j. medianum scamni simalli novi.
46. Item j. medianum arquibanchi cum parvo de scobilla coralli.

IV

1303. (18 juillet). Marseille:

*Estimation des biens provenant de la succession de Raynaud de Montesseran.*

*Greffe du Palais, Curatelles (1302-1303), fol. 65 v°.*

1. . . . Item quemdam ciphum argenti, ponderis unius marchi, pro quator libris et duobus solidis.
2. Item quandam clamidem de var de Gan<sup>(6)</sup> cum cendaco viridi et cum frezo sive lis<sup>(7)</sup> auri, pro lxxv. solidis.
3. . . . Item quatuor vanoas<sup>(8)</sup>, pro quatuor libris et decem solidis.
4. Item quatuor cohoptoria de tela livida, pro triginta duobus solidis.

(1) Pour *vanellos*, dim. de *vannus*, mesure.

(2) Sorte de treillis.

(3) Mot dont nous ignorons le sens.

(4) Gants.

(5) Débris.

(6) *Vair de gand* (Prov.). Vair de gant, c'est-à-dire de cette fourrure d'une espèce d'écreuil qu'emploient les gantiers.

(7) Bordure.

(8) Le terme *vanoa* «vane», dans les textes provençaux, signifie toujours «courte-pointe». Dans les *Comptes du roi René*, il est souvent question de *vanes* ou *courte-pointes*.



5. Item duos chalonos listatos et pannum de tela pictum, pro quatuor libris et decem solidis.

6. Item v. mathalacia plena lane, pro quatuor libris.

7. Item duas culcitra cum pluma, pro xxvj. solidis.

8. Item septem pulvinaria plena plume, pro lxxvij. solidis.

9. Item duas sacas saumate de lana, pro decem solidis.

10. Item sex lodices de lana, pro triginta septem solidis.

11. Item viij. linteamina tele, pro lxxj. solidis.

12. Item octo mapas sive *toyalla*, pro l. solidis.

13. . . . Item ix. manutergia, pro ix. solidis.

14. Item vj. caputergia, pro xij solidis.

15. Item xvij. clipeos cum signo dicti Raymundi, pro iiij. libris.

16. Item unum cavalletum ad tenendum cellas equitandi, pro x. solidis.

17. Item quatuor capellanas de corio ferratas, pro octo solidis.

18. Item iij. targias cum signo predicto, quarum una est de opera levata, pro xxx. solidis.

19. . . . Item quatuor capellos ferreos pro triginta duobus solidis.

20. Item tres servellerias pro duodecim solidis.

21. Item ij. curacias sive platinas, quarum altera coperta est de borc. . . , cum duabus gorgeriis ejusdem panni et corii, pro l. solidis.

22. Item quodam porpong de sendaco, pro xl. solidis.

23. Item quatuor cirotecas de platis de ferro, pro decem et octo denariis.

24. . . . Item sex balistas fusti, pro viginti quatuor solidis.

25. . . . Item quatuor lancerios et ix. lanceas cum cayrelis, pro decem et septem solidis.

26. Item duas farretas, sive *carcoys*, plenas carterellis, pro quatuor solidis.

27. Item quatuor *mors* frenorum de equis, pro sex decim solidis.

28. . . . Item duas mensas aptas ad comedendum, cum quatuor tabulonis, pro quatuordecim solidis.

29. Item quandam scrineum et quandam archam farneriam<sup>(1)</sup> et quandam capciam, pro triginta quatuor solidis.

<sup>(1)</sup> *Farineriam*, pour tenir la farine.

30. Item quandam mastram, pro quatuor solidis.
31. Item quandam conquam et quandam aliam conquetam parvam de lotono, pro triginta solidis.
32. . . . Item ij. tassas de cupro, pro duodecim solidis.
33. Item quandam tassetam de cupro ad opus olei, pro duodecim denariis.
34. . . . Item quoddam morterium de metallo ponderis unius quintali, cum trissono ferri, pro decem libris.
35. . . . Item quandam archam de noguerio pro xlv. solidis.
36. . . . Item j. quintale et medium pulveris de zocaro<sup>(1)</sup>, pro triginta sex solidis.
37. Item xl. quaternos paperi mediocris, pro xlv. solidis.
38. Item j. quintale de gresa, pro x solidis.
39. . . . Item mediam libram zucari albi, pro quatuor solidis.

<sup>(1)</sup> Sucre.

NOTES

SUR

L'ORFÈVRENERIE À ALBI,  
DU XIV<sup>E</sup> SIÈCLE À LA FIN DU XVIII<sup>E</sup>,

PAR M. CH. PORTAL,  
Archiviste du département du Tarn,  
Membre non résidant du Comité.

---

Comme on l'a fort bien dit, les documents d'archives ne suffisent pas pour suivre l'évolution d'un art, rien ne remplace à cet égard les œuvres mêmes des artistes. Néanmoins des textes véridiques et précis fournissent à l'occasion le moyen de contrôler une appréciation d'ordre purement esthétique et personnelle, de même qu'ils peuvent indiquer la voie qui conduira à des constatations ou rapprochements d'un réel intérêt. Les relevés de baux à besogne d'orfèvrerie que publiait, en 1904, M. Macary <sup>(1)</sup> — pour ne citer qu'un travail concernant une région limitrophe de l'Albigeois — viennent à l'appui de cette manière de voir.

Aussi, bien que nos *notes*, puisées aux archives d'Albi et du département du Tarn, se réduisent trop souvent à des détails généalogiques, n'avons-nous pas hésité à les coordonner, espérant qu'elles pourraient ne pas être dépourvues d'utilité pour l'archéologie et l'histoire de l'orfèvrerie. D'ailleurs ce ne sont pas des filiations que nous avons cherché à établir, notre but a été principalement de reproduire ou résumer le plus grand nombre d'actes possible (baux

(1) Sylvain Macary, *L'orfèvrerie à Toulouse aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles (1460-1550)*, d'après les documents conservés aux archives notariales, dans le *Bull. archéol. du Comité des travaux historiques*, 1904, p. 110 à 122.



à besogne, délibérations, pièces de comptabilité, inventaires . . . ) se rapportant aux argentiers ou orfèvres d'Albi.

C'est *argentiers* qu'en ladite ville on nomme ces artisans d'une façon constante, jusque vers le milieu du *xvii<sup>e</sup>* siècle. Le terme d'*orfèvre* paraît bien dans nos textes dès 1601 <sup>(1)</sup>, mais on retrouve encore celui d'*argentier* en 1655 dans un registre où, à deux feuillets de distance, un certain Laurent Dumas est dit d'abord «*argentié*», puis «*orphebre*» <sup>(2)</sup>. Après cette date, il n'est plus question que d'*orfèvres*. Il ne faudrait pas attacher à ces mots plus d'importance qu'ils n'en ont. Vers le milieu du *xiv<sup>e</sup>* siècle, alors que la qualification d'*argentier* était la seule employée, un règlement municipal visait formellement tout «*hobrage d'aur ho d'argen*» que le «*ponchayre*» (poinçonneur) devait «*mercar*» <sup>(3)</sup>; d'autre part, il est hors de doute que les «*orfèvres*» des derniers temps façonnaient surtout de l'argent. Les descriptions que nous connaissons des œuvres des uns comme des autres n'ont jamais rapport qu'à des objets faits de ce métal. Toutefois leur argenterie était parfois dorée, le cas est assez fréquent, et l'on dorait, ainsi que chacun sait, à l'aide du mercure, de «*l'argen vieu*», mentionné dans un compte de 1436 que nous aurons à signaler de nouveau un peu plus loin. Au surplus, tout porte à croire que nos argentiers pratiquaient aussi «*l'alchimie*», c'est-à-dire un procédé consistant à donner au cuivre rouge l'apparence de l'or en le traitant par du mercure chargé de zinc <sup>(4)</sup>. Enfin l'inventaire de la boutique de Pierre Rouziès, dressé en 1641, suffirait à prouver, s'il en était besoin, que la profession d'*orfèvre* impliquait celle de bijoutier.

Les textes que nous avons pu recueillir nous montrent argentiers ou orfèvres fabriquant ou réparant des objets le plus souvent destinés au culte, tels que croix, calices, ciboires, encensoirs, goupillons, bourdons, reliquaires, statuettes religieuses. Mais ils avaient aussi une clientèle civile dont les commandes ne nous sont pas parvenues, parce que sans doute ces achats se faisaient ordinairement

(1) Archives communales d'Albi, CC 29, fol. 66 v°.

(2) Arch. d'Albi, CC 41, fol. 4 et 6.

(3) Arch. d'Albi, AA 2. Voir ce texte un peu plus loin, en note.

(4) En 1662, le chapitre cathédral de Castres payait 24 livres pour «*le pied d'alchimie et la coupe d'argent blanchi*» d'un calice (Archives départementales du Tarn, G 284). — Voir Berthelot, à l'article *Alchimie* dans la *Grande encyclopédie*.

au vu de la marchandise, sans conventions préalables. Il devait en être ainsi, tout au moins, pour les articles de bijouterie de petite valeur et pour l'argenterie de table. On voit d'ailleurs, au xv<sup>e</sup> siècle, la communauté d'Albi et telle confrérie locale faire mettre en état leurs trompettes. C'est aussi à la catégorie de l'orfèvrerie civile que se rattache toute une série fort intéressante de coupes d'argent doré que les Albigeois avaient l'habitude d'offrir à leur nouvel évêque quand il prenait effectivement possession de son siège épiscopal et, en même temps, de la seigneurie temporelle de la ville en paréage avec le roi. Nous savons de source certaine que, jusque vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, cet usage a été constamment observé, les archives locales ayant gardé trace des dépenses qu'il entraînait. La première mention se rapporte à l'entrée de Bernard de Cazillac, en 1436, les autres sont datées de 1465 (entrée de Jean Jouffroy), de 1511 (Charles de Robertet), de 1518 (Jacques de Robertet). Dans les deux premières, tout au moins, de ces coupes les consuls avaient eu l'attention de mettre 50 écus d'or. Les unes et les autres sortaient d'ateliers albigeois, tandis que dans la suite, en 1522, 1561 et probablement aussi en 1527, l'administration municipale s'adressa ailleurs : à Lyon, pour l'évêque Adrien Gouffier de Boissy (1522), on ne sait où pour Aymar Gouffier (1527), et à l'orfèvre toulousain Jean Arquier pour le cardinal Strozzi (1561). Ce dernier reçut en outre les clefs de la ville argentées par le même artisan.

La coupe donnée à Charles de Robertet pesait un peu plus de 8 marcs, et ce fut là peut-être la plus belle de toutes, si l'on n'en calcule la valeur artistique qu'au poids du métal. Pour une autre, celle de 1465, il est question d'un « coberto » (couvercle); il est à présumer que pareil complément n'avait rien d'exceptionnel.

Les pièces d'orfèvrerie fabriquées à Albi devaient être marquées d'au moins un poinçon. Un cartulaire révèle en effet l'existence, vers le milieu du xiv<sup>e</sup> siècle, d'une marque qu'imprimait un poinçonneur sur les ouvrages d'or et d'argent suivant un tarif déterminé<sup>(1)</sup>. La croix de Castelnau-de-Montmiral, dont il sera question

(1) En voici le texte : « Aisso es lo marc de l'argen. Sia saubut que lo merceaire et ponchayre del poncho et merca de la vila en hobratge d'aur ho d'argen per sa pena pren de cascuna pessa no pesan juscas ung marc xij d. t. et de un marc en sus ij s., vj d. per cascuna pessa et non deu mercar hobrage que no sia veray et se ho fa, deu pagar la tara, so es lo far bo, à son despens » (Arch. d'Albi, AA 2).

un peu plus loin, porte ce poinçon d'origine dont la dernière forme se trouve sur de l'argenterie de table de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, où

nous l'avons relevée . Mais, à cette dernière date, on se

servait aussi, dans l'étendue du département actuel du Tarn, de deux poinçons de contrôle (ou de décharge) « dont les employés de la cidevant régie avaient la manutention » à Castres et à Albi <sup>(1)</sup>.

Celui d'Albi portait un oiseau couronné, de profil , celui de Castres une cloche <sup>(2)</sup>. Quant aux poinçons « de maître », nous n'avons pu en découvrir que deux, du XVIII<sup>e</sup> siècle, ayant appar-

tenu aux Vieusseux  <sup>(3)</sup>.

On peut admettre, bien que ce ne soit là qu'une hypothèse, qu'Albi a eu des argentiers avant le XIV<sup>e</sup> siècle. Son rang de cité épiscopale, c'est-à-dire de petite capitale régionale, sa cathédrale, sa collégiale de Saint-Salvi, quelques autres églises et diverses confréries assuraient aux produits de l'orfèvrerie civile et religieuse un écoulement certain. Toutefois les plus anciennes mentions de cette industrie qu'il soit possible de produire actuellement ne remontent qu'à l'année 1343, époque où sont portés sur un compoix les noms de deux argentiers. L'un d'eux vivait encore en 1359 et peut-être même vers 1376. Il faut ensuite arriver à l'année 1436 pour être à même d'en signaler quelque autre. Dans l'intervalle, la France entière a subi une crise des plus graves, et l'Albigéois n'a pas échappé aux conséquences fâcheuses de la guerre de Cent ans. Telle addition introduite dans le compoix de ce temps <sup>(4)</sup> n'est que

Le document n'est pas daté, mais l'écriture est de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle.

<sup>(1)</sup> Arch. du Tarn, L 266, fol. 87. Correspondance de l'administration centrale du département, lettre du 6 floréal an vi.

<sup>(2)</sup> Ris-Paquot en a donné le dessin dans son *Dictionnaire des poinçons... des orfèvres*, sous le n° 1493 (Paris, 1890, in-8°).

<sup>(3)</sup> L'autre poinçon des Vieusseux est donné plus loin, p. 140, en fac-similé. La dimension exacte de ces poinçons est d'un tiers plus petite que celle de nos fac-similés.

<sup>(4)</sup> Arch. d'Albi, CC 3, fol. 266 v°.



l'écho de l'appauvrissement général et nous donne une idée de la décadence industrielle dont souffrait alors Albi. Il s'agit, à la date du 31 juillet 1376, d'une requête à fin d'exemption d'impôts présentée aux consuls par un «maestre de botas de cuer» (un bottier), supplique qui fut favorablement accueillie pour cette raison que «non avia plus homes menesciral[s] del mestier del dig complengen». Si la ville n'avait plus à ce moment un simple bottier, tout porte à croire que le travail des métaux de prix y devait être bien faiblement pratiqué. En fait, un allivrement des habitants en 1377, l'«Aze», comme on appelait ce registre<sup>(1)</sup>, ne nous révèle l'existence d'aucun orfèvre.

Mais, vers la fin du premier tiers du siècle suivant, ou peu après, les argentiers reparaissent dans nos archives communales. S'ils ne sont pas nombreux, tout au moins leur profession ne cesse-t-elle pas d'être représentée durant la deuxième moitié du xv<sup>e</sup> siècle et le début du xvi<sup>e</sup>. Ensuite l'orfèvrerie semble avoir été de nouveau délaissée ou négligée, puisque la municipalité, ayant à faire à ses évêques son offrande traditionnelle, s'adresse à des ateliers étrangers (de Lyon en 1522, de Toulouse en 1562). Ce n'est qu'à partir de 1575 que l'on possède une liste à peu près ininterrompue d'orfèvres fixés à Albi. D'ailleurs, tous ne furent pas originaires de cette ville : Jean Rivières et le premier des Vieusseux vinrent de Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne); Lafilée, de Paris; Durand, de Bélesta (Ariège); Rigal, de Monestiés (Tarn); Coutelle, de Verfeil (Tarn-et-Garonne); Jacques Augé, de Sainte-Colombe (Aude); de Jonquis, de Bordeaux.

Leur nombre avait augmenté au xviii<sup>e</sup> siècle tout au moins, tandis que les baux à besogne, pour des travaux de quelque importance, étaient loin de suivre la même progression. Cette disproportion ne provient pas de la rareté des sources d'information, qui se multiplient au contraire à mesure qu'on se rapproche de l'époque contemporaine. Quelques observations vont permettre d'en donner l'explication. En 1676, l'évêque de Lavaur jugeait peu convenable d'user, pour la célébration des offices, de calices d'étain, — ce qui, remarquons-le en passant, laisse entrevoir que beaucoup d'églises rurales n'en avaient pas d'autres, — et il prescrivait de les remplacer par de plus décents<sup>(2)</sup>, en argent par conséquent. Il semble

(1) Arch. d'Albi, CC 4. — (2) Arch. du Tarn, G 268.

que cette décision ait servi d'exemple à l'archevêque d'Albi, Hiacynthe Serroni qui, cinq ans après, en 1681, commandait à un orfèvre de Paris, Étienne Lebreton, rien moins que 62 calices d'argent doré avec autant de patènes, 116 ciboires et même nombre de soleils également d'argent <sup>(1)</sup>. On dira que les orfèvres d'Albi n'eussent pas pu exécuter un travail aussi considérable. Ce qui est certain, c'est que l'archevêque ne leur en confia pas la moindre part, pas plus qu'ils n'obtinrent la préférence du chapitre de Saint-Salvi qui, en 1684, payait à Troy, de Toulouse, le solde du prix d'un soleil et, l'année suivante, lui faisait faire une croix <sup>(2)</sup>. De son côté, le chapitre de Saint-Michel de Gaillac ne s'adressait, au cours du xvii<sup>e</sup> siècle et au début du xviii<sup>e</sup>, qu'à Bertrand Lasserre, établi également à Toulouse <sup>(3)</sup>.

Si nos Albigeois étaient si peu favorisés par leur archevêque et seigneur, par le clergé local et celui des environs, cela provient sans doute non pas tant de ce que leur habileté avait diminué, — ils fabriquaient encore et réparaient tous objets à l'occasion, — mais surtout de ce que la concurrence de la grande ville, secondée par de plus faciles moyens de communication, les avait relégués au second plan. Ils n'étaient pas moins nombreux qu'autrefois, puisque l'on en compte sept en vendémiaire an vii <sup>(4)</sup> et encore six en l'an ix <sup>(5)</sup>,

<sup>(1)</sup> Arch. du Tarn, G 6. — Un calice conservé dans l'église de Teillet, canton d'Alban, arrondissement d'Albi, porte bien, gravées sur son pied, les armes de Serroni : mais il a été fabriqué à Toulouse, comme le prouve l'un de ses poin-

çons :  . La dimension exacte de ce poinçon et des autres poinçons re-

produits est d'un tiers plus petite que celle de nos fac-similés.

<sup>(2)</sup> Arch. du Tarn, G 363.

<sup>(3)</sup> Arch. du Tarn, G 484, 485, 542, 545, 563. — De plus, c'est un « sculpteur » de Montricoux (Tarn-et-Garonne), Jean Cordier, qui réparait en 1690 la belle croix de Castelnau-de-Montmiral (arr. de Gaillac) [Ch. Samaran, *La croix précieuse des comtes d'Armagnac conservée à Castelnau-de-Montmiral*, dans la *Revue de Gascogne*, 1901, et tir. à part, in-8° de 20 pages avec fig.].

<sup>(4)</sup> Arch. du Tarn, L 258, fol. 118 v°. — Ces orfèvres étaient alors : Vieusseux, Coutèle, Bugarel, Cahours, Augé cadet, Arlès et Rouziès. Il y en avait 7 autres à Castres, 1 à Gaillac, 2 à Lavaur et 3 à Puylaurens, au total 20 dans le département.

<sup>(5)</sup> Lamarque, *Statistique du département du Tarn*, p. 68 (Paris, an ix, in-8°).

seulement ils travaillaient dans des conditions différentes. Le préfet Lamarque constate en effet, dans sa *Statistique* de l'an ix, que « l'orfèvrerie est à Albi un objet considérable de commerce; on y travaille beaucoup pour Toulouse ». La deuxième partie de la phrase explique tout : les orfèvres d'Albi sont devenus, par le jeu même des lois économiques, des auxiliaires de la capitale languedocienne, quelque chose comme des ouvriers en chambre attachés à des maisons d'orfèvrerie et de bijouterie de Toulouse.

Or cette production (relativement) « considérable » a laissé un souvenir qui, se déformant, a engendré une tradition suivant laquelle Albi aurait été « jadis » un centre important de l'industrie qui nous occupe. On voit ce qu'il faut en penser. En réalité, ce centre n'a jamais été que secondaire et analogue à bien d'autres. Tandis que les orfèvres de Castres, par exemple, ont des statuts de corporation en 1666 <sup>(1)</sup> au plus tard, que leurs armoiries, le poinçon de décharge de leurs ouvrages sont connus <sup>(2)</sup>, les orfèvres d'Albi ne figurent pas sur la liste des confréries dressée en 1687 <sup>(3)</sup>, pas plus que sur celle des maîtrises du diocèse qui eurent à acquitter un droit de confirmation en 1730 <sup>(4)</sup>. La confrérie de Saint-Eloi, leur patron, établie dans l'église cathédrale, comprend « les marchands serruriers et autres » <sup>(5)</sup>. Nulle part il n'est fait mention de leur blason, et les poinçons imprimés sur les objets sortis de leurs ateliers sont tous passés inaperçus. Cependant ces artisans ont pu fabriquer des pièces intéressantes, et rien ne dit que les coupes offertes par les consuls aux nouveaux évêques fussent des œuvres sans valeur artistique. L'hypothèse contraire serait d'autant plus vraisemblable qu'il est permis de croire, avec M. l'abbé Pelissier, que la croix filigranée et gemmée de Castelnau-de-Montmiral <sup>(6)</sup> (pl. VIII), du début du xiv<sup>e</sup> siècle, sinon de la fin du xiii<sup>e</sup>, a été

<sup>(1)</sup> Arch. du Tarn, B 10, fol. 138 et 202.

<sup>(2)</sup> Ris-Paquot, *op. cit.*

<sup>(3)</sup> Arch. d'Albi, GG 78.

<sup>(4)</sup> Arch. d'Albi, HH 14.

<sup>(5)</sup> Notamment les fondeurs et les potiers d'étain (Arch. du Tarn, B 751).

<sup>(6)</sup> Castelnau-de-Montmiral, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Gaillac. — Abbé A. Pelissier [curé-doyen de Castelnau-de-Montmiral], *La croix-reliquaire gemmée des anciens comtes d'Armagnac vénérée à Castelnau-de-Montmiral* (Albi, 1904, in-8°). — Voir aussi Samaran, *op. cit.* — Ces deux études, les dernières en date, donnent une description des plus minutieuses de la croix, notamment des intailles dont elle est ornée.



fabriquée à Albi. La preuve en est dans la présence, sur plusieurs des lames d'argent doré dont est faite cette belle pièce d'orfèvrerie, d'un poinçon portant en toutes lettres le mot **ALBI**. Ce poinçon qui ressort en relief a été frappé sur la face interne des lames, par conséquent avant leur soudure, et la forme des lettres peut très bien convenir à l'époque probable de la fabrication de la croix. D'ailleurs, si cet objet était sorti d'un atelier parisien, suivant l'opinion attribuée à M. Émile Molinier, on ne s'expliquerait pas l'apposition d'une marque donnant le nom d'une localité autre que Paris. Pourquoi ne se serait-il pas trouvé, dans une petite ville du Languedoc, un orfèvre capable de créer une œuvre de réelle valeur artistique? Pareil fait n'a rien qui puisse ou doive nécessairement paraître inadmissible. Quant à supposer que le poinçon a été imprimé après coup, à l'occasion d'une réparation quelconque, une telle hypothèse a contre elle la frappe *intérieure* de la marque, sans compter qu'il n'était pas d'usage autrefois, pas plus qu'aujourd'hui, de poinçonner des pièces à raison d'une simple réparation.

Nous estimons donc que la croix de Montmiral est albigeoise. Et si, à l'époque à laquelle elle remonte, il n'y eut pas à Albi une « école d'orfèvrerie », ainsi qu'on l'a écrit sans la moindre preuve, toujours est-il qu'il y vécut alors un orfèvre au moins, d'une habileté indéniable. Au surplus, on ne concevrait guère l'élaboration d'un règlement relatif au poinçonnage de tout ouvrage d'or et d'argent fabriqué à Albi, si la profession qu'il vise n'y eut eu qu'une importance insignifiante.

Sans doute, la tradition relative à l'industrie albigeoise de l'orfèvrerie n'a sa source (à notre avis) que dans sa production plus abondante qu'originale au XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup>, mais il n'est pas moins permis de croire que longtemps auparavant, aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, peut-être même dès le XIII<sup>e</sup>, des orfèvres établis à Albi, d'où qu'ils vinssent, ont pu exécuter des modèles comparables aux meilleurs, comme la croix en question. Leurs successeurs ont ensuite, et même jusqu'aux derniers temps de la fabrication, livré certainement, tant aux établissements religieux qu'à la clientèle civile, quelques pièces de bon goût. Il est à souhaiter que nos documents soient de quelque utilité pour la recherche et l'identification de ces œuvres.

Dans les notes qui suivent, l'ordre chronologique a été adopté

autant qu'il était possible. A la fin, un répertoire des noms des orfèvres cités renvoie à l'article concernant chacun d'eux.

1. PELICIER (Bernard). Le plus ancien compoix de la ville d'Albi, remontant à l'année 1343, mentionne « M<sup>e</sup> Bernat Pelicier, argentier », comme occupant une maison « à la roda de la plassa »<sup>(1)</sup>, c'est-à-dire dans une des rues qui, avoisinant la place principale, se trouvaient au centre commercial de la cité<sup>(2)</sup>.

2. DOAIS (Jean DE). Cet autre « argentier » habitait le même quartier, dans la paroisse de Sainte-Martianne, en 1343<sup>(3)</sup>. Il était peut-être fils d'orfèvre. On le retrouve dans un registre de mutations cadastrales en 1358, 1359 et 1376<sup>(4)</sup>.

3. GENTILASSE. Le 28 avril 1436, le trésorier des consuls d'Albi porte sur le livre de ses dépenses<sup>(5)</sup> qu'il a payé « per una copa (coupe) d'argen del pes de iiij marx, tota daurada deins e defora, lacal copa foc facha deins la siutat d'Albi per un argentier apelat Gentilassa, abitan d'Albi, que costet : l'argen xxiiij scutz et per la dauradura vij scutz et per la fayssio v scutz e per argen vieu (mercure) per daurar j m<sup>e</sup> (moto) e foc mes dedins la copa sincanta scuts d'aur de Toloza e foc presentat lo dich prezen per ss. Barthomieu Clergue e per m<sup>e</sup> Jehan de Cazelas, que monta entre tot en soma universal. . . . . m<sup>ss</sup> xvj s. m<sup>e</sup> d'aur ».

C'est à l'évêque Bernard de Cazilhac, nouvellement élu par le chapitre cathédral, que fut offerte cette coupe d'argent doré, et les personnages nommés sont vraisemblablement deux des consuls en charge.

4. SAUMIÈS (Jean DE). « Johan de Saumies, argentier » occupait, au milieu du xv<sup>e</sup> siècle, une maison « à la roda de la plassa »<sup>(6)</sup>.

(1) Arch. d'Albi, CC 2, fol. 197.

(2) Elles étaient au nombre de cinq entourant un îlot dont faisaient partie les églises de Saint-Salvi et de Sainte-Martianne (Isidore Sarrasy, *Les tribulations du contrôleur ou les livres de l'impôt en France*, p. 277, Albi, 1860-1862, in-8°).

(3) Arch. d'Albi, CC 2, fol. 296 v°.

(4) Arch. d'Albi, CC 3, fol. 156 v°.

(5) Arch. d'Albi, CC 187, fol. 20.

(6) Arch. d'Albi, CC 7, fol. 158 v°.

5. DELPUECH (Bernard). A la même époque, cet « argentier » habitait dans la rue « de la sabataria », qui faisait partie de la « roda de la plassa », dans la gache de Sainte-Martianne<sup>(1)</sup>. Il reconnaissait, le 21 novembre 1461, avoir reçu du trésorier communal 11 livres et 8 deniers pour réparation de la trompette, « pro obtando lo corn dicte ville »<sup>(2)</sup>. Un peu plus tard, à l'occasion de l'entrée de l'évêque Jean Jouffroy dans Albi, le 27 janvier 1464 (1465), il fournissait aux consuls « una couppa mout bella en (*pour an*) lo couberto (couvercle), et dins la coupa avia cinquanta escutz d'aur; la coupa era d'argent soubredaurada et coustet trenta et catre escutz d'aur, que est per tout catre vins et catre escutz, avaluat à moneda : sent et quinze l. »<sup>(3)</sup>. La même année, il fit un nouveau « corn per cridar la cofrairias », et reçut de ce chef 2 livres<sup>(4)</sup>.

6. DELPUECH (Gabriel) était peut-être le fils ou le neveu du précédent. Il refaisait en 1487 ou 1488 « lo corn de la vila en que se sono la gacha », c'est-à-dire la trompette du guet, pour le prix de 2 livres et 15 sous<sup>(5)</sup>. On le retrouve ensuite consul en l'année 1501-1502, et trésorier de la communauté en 1502-1503 et 1503-1504<sup>(6)</sup>.

7. DELPUECH (Nicolas). Les consuls de 1510-1511 certifient<sup>(7)</sup>. qu'il a été donné « prompta provision de fayre ou far fayre una copa d'argen daurada condecemmen per donar et expedie al R. payre en Dieu Mess. Charles de Robbertet, nostre evesque et senhor temporal, per son novel advenimen de sa prelatura et enseguen la costuma anciena, . . . avem fayta far (ajoutent-ils) la dicha copa per s<sup>r</sup> Nicholas Delpuech, capitani de Coffoleux, en laquala avem fayt mettre de bon argen fy huech marx et una onsa que an costat iiij<sup>xx</sup> xiiij l. ij s. vj d. t. Item per lo dauramen (dorure) de aquela : vj l. xiiij s. t. Item per la faysso et obraduras de aquela

(1) Arch. d'Albi, CC 7, fol. 174 v°.

(2) Arch. d'Albi, CC 447.

(3) Arch. d'Albi, CC 199, fol. 32.

(4) Arch. d'Albi, CC 199, fol. 9.

(5) Arch. d'Albi, CC 206, fol. 17.

(6) Arch. d'Albi, CC 215, fol. 1, CC 216, fol. 1; CC 217, fol. 1.

(7) Arch. d'Albi, CC 453 et CC 222, fol. 34 v°.



al dich capitani, acordi fayt, viij l., que soma entre tot c vij l. xv s. vj d. t. ».

L'année consulaire suivante (1511-1512), Nicolas Delpuech était consul. Il l'était de nouveau en 1519-1520, toujours qualifié capitaine de Coufouleux<sup>(1)</sup>. Mais sur le compoix de 1524 le mot « capitani » est biffé, et le nom du contribuable n'est accompagné d'aucune allusion à sa profession d'argentier : il est simplement dit que Nicolas Delpuech habite (comme auparavant Bernard) une maison de la rue « de la sabataria »<sup>(2)</sup>. Il était décédé avant 1538, puisque le compoix de cette année mentionne ses héritiers<sup>(3)</sup>.

8. ANTOINE. Tout porte à croire que cet orfèvre était Albigeois ou fixé à Albi, bien que le trésorier de la ville ne l'affirme pas quand il inscrit sur son livre des dépenses : « Item ay pagat per far la copa de l'argen sobredaurada al reveren payre en Dieu moss<sup>r</sup> Jaques Robertet, avesque d'Albi, la soma de catre vins sept lieuras j d. t., he aysso per cinq marc[s], dos onssas argen fy, à xiiij l. lo marc, he en sieys ducatz per la daurura e par la faysso à m<sup>e</sup> Anthoni lo argentie detz lieuras, detz soutz t. coma apar per la certificanssa dels messies cossols, lo xiiij de may [1518], per so dit iiij<sup>xx</sup> vij l. 1 d. »<sup>(4)</sup>.

9. CASSAING (Éloi). L'orfèvre de ce nom (qui est parfois orthographié « Aloy Cassang ») réparait, en 1575, pour l'église Sainte-Martianne d'Albi, une croix d'argent « ensemble la teste d'argent de la relique (du reliquaire) sainte Marciane, l'imaige d'argent de saint Sébastien »<sup>(5)</sup>. Le compoix de 1601 et le livre des mutations qui le continue ne citent que ses héritiers comme possesseurs d'une maison rue « del plancad » (du plancat)<sup>(6)</sup>.

10. LACORTIADE. La seule mention de Lacortiadé se trouve dans un acte de 1589 nous apprenant que ses enfants étaient alors

(1) Arch. d'Albi, CC 223 et CC 231. — Coufouleux, canton de Rabastens, arrondissement de Gaillac (Tarn).

(2) Arch. d'Albi, CC 11, fol. 183.

(3) Arch. d'Albi, CC 18.

(4) Arch. d'Albi, CC 229, fol. 22 v<sup>o</sup>.

(5) Arch. du Tarn, G 677.

(6) Arch. d'Albi, CC 29, fol. 66 v<sup>o</sup>, et CC 31, fol. 137 v<sup>o</sup>.

sous la tutelle de Jacques Valerys, aussi orfèvre, et beau-frère du défunt<sup>(1)</sup>.

11. VALERYS ou VALOIS (Jacques). Vivant en 1589, comme il vient d'être dit, Jacques Valois, «argentié», habitait en 1601 un immeuble situé devant l'église de Sainte-Martianne<sup>(2)</sup>. Un article lui est encore consacré dans le livre des mutations postérieures à cette dernière date, il y est question d'une vente consentie en 1647<sup>(3)</sup>. Peut-être le scribe a-t-il négligé d'inscrire devant le nom la formule : «les héritiers de».

12. MOLINIER (Guiraud). Cet «argentié» avait, en 1601, une maison dans la rue droite du Vigan, ainsi qu'une boutique, sa boutique d'orfèvrerie, selon toute vraisemblance, dans la rue «de la porcaria» qui faisait partie de la gache de Sainte-Martianne<sup>(4)</sup>. La maison fut vendue en 1614, la boutique en 1617<sup>(5)</sup>, ce qui laisse supposer qu'en 1617, tout au moins, Molinier était décédé.

13. LOUIS. En 1612, l'église de Sainte-Martianne lui fait payer 10 sous pour avoir «enjassé (enchassé) le cristail au pied du crucific qu'est près de la chapelle Nostre-Dame»<sup>(6)</sup>. Il devait vivre encore en 1623, époque où les Carmes d'Albi assistaient à la sépulture de sa femme<sup>(7)</sup>.

14. DUMAS (Laurent). Un enfant de cet «argentier» était inhumé, en 1615, dans l'église des Carmes<sup>(8)</sup>. On retrouve Dumas en 1620 comme tenancier des Jacobins pour des terres situées à Aussac<sup>(9)</sup>. Une mutation de 1655 a pour objet une maison de ses héritiers dans la «coste enjeyssa».

<sup>(1)</sup> Arch. du Tarn, H 782.

<sup>(2)</sup> Arch. d'Albi, CC 29, fol. 87.

<sup>(3)</sup> Arch. d'Albi, CC 36, fol. 195.

<sup>(4)</sup> Arch. d'Albi, CC 29, fol. 32 v°. — La rue «de la porcaria» faisait partie de la «roda de la plassa».

<sup>(5)</sup> Arch. d'Albi, CC 36, fol. 69 v°.

<sup>(6)</sup> Arch. du Tarn, G 676.

<sup>(7)</sup> Arch. du Tarn, H 152.

<sup>(8)</sup> Arch. du Tarn, H 329. — Aussac, canton de Cadalen, arrondissement de Gaillac.

<sup>(9)</sup> Arch. d'Albi, CC 41, fol. 4 et 6.

15. GUIRAUD (Louis). Tout ce que l'on sait de Guiraud, c'est qu'il devint veuf en 1617<sup>(1)</sup>.

16. ADHÉMAR ou AZÉMAR (Antoine). Trois enfants naissent du mariage d'Antoine Azémar ou Adhémar et de Catherine Planche en 1616, 1618 et 1622<sup>(2)</sup>, dont un garçon appelé Géraud (1618). En 1631, le chapitre collégial de Saint-Salvi fait faire à cet orfèvre deux encensoirs d'argent du poids de 4 marcs chacun, moyennant 45 livres pour la façon, le chapitre fournissant le métal<sup>(3)</sup>.

17. FOULQUIER (Louis). Une mutation cadastrale nous apprend que l'«obradou» (la boutique) de Louis «Folquié» se trouvait dans la rue «de la porcaria». Le prénom Louis est biffé et remplacé par «Guillaume fils»<sup>(4)</sup>. En 1627, Louis Foulquier fut le parrain d'un enfant de Guillaume qui reçut le nom de baptême de son grand-père<sup>(5)</sup>. Il meurt en 1630 et est enseveli le 30 janvier dans le tombeau de ses ancêtres qui se trouvait dans l'intérieur de l'église de Sainte-Martianne<sup>(6)</sup>. Un peu plus tard, le gardien des Cordeliers d'Albi reconnaissait tenir des bailes de la confrérie dite de saint Michel un calice d'argent pesant 2 marcs 7 onces 3 uchaus, que l'un de ses prédécesseurs avait jadis fait réparer par Louis Foulquier<sup>(7)</sup>.

18. FOULQUIER (Guillaume), fils de Louis, comme il vient d'être dit, faisait baptiser en 1627 un garçon qu'on appela Louis<sup>(8)</sup>. En 1635, il réparait pour l'église de Sainte-Martianne une croix, une statuette de saint Sébastien et deux calices. Le bail à besogne conclu à cette occasion, le 28 février, mérite d'être connu, parce qu'il donne une intéressante description de la croix<sup>(9)</sup>. En voici

(1) Arch. du Tarn, H 152.

(2) Baptême des filles du 27 avril 1616 (Arch. d'Albi, GG 56, fol. 14), du 3 août 1622 (*id.*, fol. 48), de Géraud du 21 septembre 1618 (*id.*, fol. 28 v°).

(3) Arch. du Tarn, G 362.

(4) Arch. d'Albi, CC 36, fol. 231, 232.

(5) Arch. d'Albi, GG 18, fol. 21 v°.

(6) Arch. d'Albi, GG 56, fol. 153.

(7) Arch. du Tarn, H 243.

(8) Arch. d'Albi, GG 18, fol. 21 v°.

(9) Il a été déjà publié dans le *Bulletin de la Société archéologique du Midi*, 2<sup>e</sup> série, 1903-1906, p. 301-302, mais de telle sorte que mainte phrase est



la teneur : « Nous soubssignés, m<sup>e</sup> Béranger Delhom, prebstre et recteur de l'esglise Sainte Martianne, sire Sicard Arnal, marchant et syndic de la dicte esglise, sire Guillaume Forras, sire François Rugières, aussy marchants et parrochiens de la dicte esglise depputtés, avons convenu et accordé avec Guillaume Folquier, m<sup>e</sup> orphèbre de ceste ville, que le dict Folquier sera tenu de remonter la croix grande de la dicte esglise sur ung aultre bois, sçuder et rejoindre se que sera disjoint ou couppé en la dicte croix pesant neuf marcz, quatre onces, laquelle c'est treuvée guarnie et ornée d'un Jésus crucifié au milieu d'icelle, sur la teste duquel il y a une platte ronde servant de coronne, au bras droict une Nostre dame et du bras gauche ung saint Jehan et au bout de la dicte croix un pellican et au pied d'icelle ung Lazare, le tut relevé en bosse et tant aux bras qu'au pied et haut de la croix sont enchassées quatre pierres cristail en oballe, une aguathe blanche et noire rompue, en forme d'aigle, plus aultre petite agathe blue et noire, troys cristals blus sive doublets, une tourquoise, ung aultre petit cristal, aultres quatre [pierres] de nacre et le cartel escript sur la teste de Nostre Seigneur en quatre lettres I. N. R. I. en platte d'argent et de l'aultre costé au milieu de la dicte croix est nichée l'imaige de sainte Martianne avec une platte en forme de coronne dernier la teste d'icelle et plus haut sur la teste de la dicte sainte Martianne y a ung coronnement avec la représentation des quatre Evangélistes par ung ange au bout de la dicte croix, ung lion du costé du bras droict, ung aigle du [costé du] bras gauche et au pied ung taureau relevés en bosse, plus une febve marine<sup>(1)</sup>, deux petites aguathes blu et noir, aultres deux pierres de cristal l'ung en rond, l'aultre [en] carré, une corneline tutte lize, deux cristals sive doublets blus, ung doublet rouge, un coural et une pierre de nacre et au tur de la dicte croix sçavoir au bout, bras et pied y a unze

inintelligible. Exemples : sendis et rejoindre (pour : sçuder, *souder* et rejoindre), — aux bras qu'aux pieds est haut (pour : aux bras qu'au pied et haut), — en forme d'angle (pour : en forme d'aigle), — ung boutom (pour : unze boutons), — ung linteau (pour : ung tuieau), etc. Il n'est donc pas inopportun d'en donner une autre édition.

<sup>(1)</sup> Le texte porte bien « febve marine » qui est selon toute vraisemblance pour aigue-marine, sorte de topaze ou d'émeraude d'un vert bleuâtre (A. de Lapparent, *Précis de minéralogie*, 5<sup>e</sup> édit., Paris, 1908, in-8°). E. Babelon signale une troisième variété qui serait un corindon (*La gravure sur pierres fines*, p. 9 et 13, Paris [1894], in-8°).

boutons d'argent attachés avec de clous aussy d'argent au pied de laquelle y a ung gros bouton aussy d'argent surdoré appuyé sur ung tuieau<sup>(1)</sup> entouré de huict boutons rompus par une mollure et au dessus le dict bouton y a quatre coronemens, laquelle croix le dict Folquier a promis remettre à la dicte esglise à la prochaine feste de l'Anontiation de Nostre dame vingt et cinquiesme du moys de mars avec toutes ses appartenances cy dessus escriptes et l'acomoder en bonne et due forme, ensemble ung image de saint Sébastien poisant quatre marcs, sept onces et demy, et se moienant la somme de dix livres. Plus a promis acomoder deux calices pezant deux marcs, quatre onces, six uchaus<sup>(2)</sup> pour le pris de vingt souls, laquelle dicte somme de unze livres avons promis paier au dict Folquier lorsqu'il rendra la dicte croix, saint Sébastien et calices le tut net, scudé et en bon estat racomodé. En foy de tout ce dessus nous sommes signés, Alby, ce dernier février mil six cens trente cinq.»

(A la suite.) «Le vingt neuviesme du (dict) mois de mars Folquier a remis le contenu au susdict compromis sçavoir la susdicte croix, saint Sébastien et calices dans la sacrestie de la dicte esglise racomodé, nettié et du mesme poiz sauf qu'il aourny au rabiliaige de la dicte croix deux onces et demy argent lequel luy a esté païé et partant demeurons respectivement quittes. En foy de ce nous sommes signés<sup>(3)</sup>.»

Après cette date (1635), les mentions de Guillaume Foulquier ne concernent guère que sa vie privée. Il est père en 1638 d'un garçon qu'on appelle Louis<sup>(4)</sup>, comme celui qui était né en 1627; il fait

<sup>(1)</sup> Ce tuyau doit représenter une ondulation de métal, peut-être une sorte de cartouche.

<sup>(2)</sup> L'once se divise en 8 gros. Tout porte à croire qu'ici l'uchau (*octavum*) est également la 8<sup>e</sup> partie de l'once. Ce terme est ordinairement appliqué à une mesure de capacité pour les liquides, égale à la moitié d'un «quart». Dans les diocèses qui ont formé le département du Tarn, cet uchau vaut de 16 centilitres (à Lavaur) à 73 (à Monestiés), et le plus souvent une quarantaine de centilitres (Isidore Bousquet, *Tables de conversion des anciennes mesures... du Tarn*, Albi [vers 1840], in-12). — Le rapport de l'once à l'uchau (poids) est d'ailleurs indiqué dans un tableau des poids d'Albi (Arch. d'Albi, AA 2) dont l'écriture appartient au milieu du xiv<sup>e</sup> siècle. On y lit que l'once vaut «xvij esterlis» et une fraction et «lo ochau dos esterlis» et une fraction : c'est bien là la proportion de 8 à 1.

<sup>(3)</sup> Arch. du Tarn, G 677, fol. 170 v<sup>o</sup>.

<sup>(4)</sup> Arch. d'Albi, GG 18, fol. 18 v<sup>o</sup> de la deuxième pagination.

testament le 1<sup>er</sup> juillet 1666, et dans cet acte aucun enfant ni parent n'est nommé, ce qui prouverait qu'il avait perdu ses fils. Il institue sa femme, Anne Rigal, son exécuteur testamentaire, fonde un obit en faveur des Carmes et élit sépulture dans le tombeau de sa famille en l'église de Sainte-Martianne<sup>(1)</sup>. Un peu plus tard (1672), il vend sa boutique à Pierre Rigal, son neveu<sup>(2)</sup>, sa femme meurt l'année suivante sur la paroisse de Saint-Salvi<sup>(3)</sup>, et il la suit de très près dans la tombe (21 juillet 1673)<sup>(4)</sup>.

Rouziès<sup>(5)</sup>. Depuis le deuxième tiers du xvii<sup>e</sup> siècle jusque vers la fin du xix<sup>e</sup>, la famille Rouziès a fourni à Albi une véritable dynastie d'orfèvres.

19. ROUZIÈS (Pierre), le plus ancien de cette lignée, faisait baptiser en 1628 une fille née de son union avec Cécile Calmès<sup>(6)</sup>. Il eut un garçon, Jean, en 1639<sup>(7)</sup>, et mourut deux ans plus tard, vers la fin du mois d'août (1641) probablement, sans héritier naturel. Le 2 septembre de cette année, sa veuve faisait dresser l'inventaire de ses biens meubles et papiers. Cet acte est conservé dans les minutes (liasse 377) de M<sup>e</sup> Malphettes, notaire à Albi, ainsi que le procès-verbal de la vente du mobilier, opérée les 25 et 26 du même mois en présence d'un orfèvre de Gaillac, François Laffon, qui estima les objets ayant rapport à la profession et au commerce du défunt<sup>(8)</sup>. Nous reproduisons le texte des adjudications parce qu'il fournit, outre l'inventaire, des indications de prix. Sans doute, une vente aux enchères comporte des moins-values, mais, d'une façon générale, la baisse atteint tous les objets qui, par suite, conservent leur importance relative.

<sup>(1)</sup> Arch. du Tarn, H. 124.

<sup>(2)</sup> Arch. d'Albi, CC 36, fol. 131, 132.

<sup>(3)</sup> Arch. d'Albi, GG 59, fol. 98 v<sup>o</sup>.

<sup>(4)</sup> Arch. d'Albi, GG 59, fol. 101 v<sup>o</sup>.

<sup>(5)</sup> On trouve aussi les orthographes *Rozière*, *Roziès*, *Rouziers*; c'est *Rouziès* qui a prévalu.

<sup>(6)</sup> Cette enfant mourut en 1646, une autre en 1650 (Arch. d'Albi, GG 18, fol. 24 v<sup>o</sup>, fol. 33 et fol. 36).

<sup>(7)</sup> Baptême du 13 février 1639 (Arch. d'Albi, GG 18, fol. 21 v<sup>o</sup> de la deuxième pagination)

<sup>(8)</sup> Nous devons la connaissance de ces documents à l'obligeance de M. Auguste Vidal, correspondant du Ministère, à Albi, que nous remercions vivement.



Donc, le 25 septembre 1641, il fut vendu par le « precul », c'est-à-dire le commissaire priseur d'Albi, et « devant la maison de l'hérédité du deffunt, à la réquisition de Cécille Calmèse, vefve du dit Rouziès », un premier lot d'objets comprenant tout ce qui se trouvait dans la boutique de l'orfèvre.

[A la botique, dans une layette<sup>(1)</sup> :]

1. Premièrement treitze bagues d'or en pierre de doubletz poisant une once, ung huchau sur Auguste Segonsac, à raison de trante neuf livres [l']once, monte quarante une livres et par ce . . . . . xlj l.

2. Une autre doutzene de bagues d'or en pierre turquoise de la nouvelle roche ou de doubletz, poisant une autre once, ung huchau à raison que dessus de trante neuf livres [l']once, sur Jacque Malet, marchant, monte comme dessus quarante une livre et par ce . . . . . xlj l.

3. Dix autres bagues d'or sçavoir : deux roses d'ameraudes, deux autres de turquoises de la nouvelle roche, cinq à granatz et une de diamant de Lençon en croix poisant une once, ung huchau, sur Aymar Dales, marchant, monte quarante une livres et par ce . . . . . xlj l.

4. Sept autres bagues d'or, sçavoir : deux roses turquoises de la nouvelle roche et les autres cinq en pierre de la nouvelle roche poisant demi once, deux huchaux sur le susdit Malet, monte vingt neuf livres et par ce . . . . . xxix l.

5. Dix autres bagues d'or en pierre sçavoir : deux estopasses, trois granatz, une ameraude, une amatiste, deux jassintes et ung rubi poisant en tout une once sur le dit Malet, monte trante neuf livres et par ce . . . . . xxxix l.

6. Quinze autres bagues d'or sçavoir : deux grandes l'une de doublet de saphir et ung granat, trois jassintes, ung doublet de saphir, deux diamants de Lençon, un doublet de rubi, un amatiste, une aupale, une teste de More esmailhé de blanc, une cheffre, [une pierre faulce] et ung petit demy jon<sup>(2)</sup> [esmailhé de blanc] poisant en tout une once et demy sur Jean Gardel, marchant, à raison que dessus de trante neuf livres [l']once monte cinquante huit livres dix solz et par ce . . . . . lvij l. x s.

7. Cinq autres bagues d'or sçavoir : deux d'aupales en rose, une croix d'ameraude, ung doublet de saphir et une aupale poisant demy once sur

<sup>(1)</sup> Les additions entre crochets sont tirées de l'inventaire.

<sup>(2)</sup> Demi-jonc, c'est-à-dire une bague à section demi-cylindrique, convexe du côté extérieur et plate à l'intérieur (?).

le susdit Auguste Segonsac à raison que dessus, monte dix neuf livres, dix solz. . . . . 19 l. 10 s.

8. Quatre autres bagues d'or, sçavoir : une ameraude, ung diamant de Lençon, une aupale et un gerissoles<sup>(1)</sup> poissant deux huchaux sur Pierre Bonéfous à la raison que dessus monte neuf livres, quinze solz. 9 l. 15 s.

9. Trois paires pendantz d'oreille d'or besoigné de fil et une petite croix avec Sainct Esprit poissant demy once sur le dit Gardelle à raison que dessus monte dix neuf livres, dix solz et par ce. . . . . xix l. x s.

10. Trante deux bagues d'or demy jonc esmailhées de blanc et noir poissant une once demy et deux huchaux sur François Rougier, marchant, à la raison que dessus monte cinquante neuf livres, cinq solz et par ce. . . . . lix l. v s.

11. De petites croix de Sainct Esprit et de cœurs d'or esmailhé de noir et blanc poissant une once sur Auguste Amans, marchant, à raison que dessus monte trante neuf livres et par ce. . . . . xxxix l.

12. Ung petit poinçon<sup>(2)</sup> de dix diamants et ung autre pour metre au boule d'une esgulhe poissant ung huchau et demy sur Jean Cabrol, marchant, à trante livres et par ce . . . . . xxx l.

13. Autre poinçon d'ung saphir blanc poissant ung huchau sur le susdit Malet à quatre livres, dix solz et par ce. . . . . iiij l. x s.

[Aultre layette et dans icelle :]

14. Deux escueles d'argent poissant deux marcz, une once et demy sur Jacques Rous à vingt cinq livres le marc monte septante deux livres, dix solz et par ce. . . . . lxxij l. x s.

15. Trois petites escueles d'argent poissant ung marc, quatre onces sur le susdit Malet à raison de vingt cinq livres [le] marc monte trante sept livres, doutze solz et par ce. . . . . xxxvij l. xij s.

16. Une assiette argent poissant ung marc sur Giles Lobret à raison que dessus c'est vingt cinq livres et par ce. . . . . xxv l.

17. Dix neuf culheres d'argent poissant deux marcz, trois onces sur le susdit Gardelle à raison que dessus c'est cinquante sept livres, dix solz et par ce. . . . . liij l. x s.

<sup>(1)</sup> Girasol, quartz laiteux opalescent.

<sup>(2)</sup> Un poinçon était une aiguille servant à retenir la chevelure des femmes.

18. Six jouets d'enfant argent poisant six onces et demy sur le susdit Auguste Amans à raison que dessus, monte vingt livres et par ce..... xx l.

19. Trante esgulhes, quatre boutz [d']esgulhetes et ung petit estuy argent poisant ung marc à raison que dessus sur le susdit Rouger, monte vingt cinq livres et par ce..... xxv l.

20. Neuf dédalz <sup>(1)</sup> argent poisant une once et demy sur le susdit Cabrol à raison que dessus c'est quarante livres, dix solz et par ce..... iij l. x s.

21. Quatre petites boettes à tenir senteurs <sup>(2)</sup> argent poisant une once, six huchaux sur François Galabert à raison que dessus c'est cinq livres et par ce..... v l.

21. Trante trois bagues unises [argent] poisant une once, deux huchaux sur le susdit Malet à raison que dessus c'est quatre livres, dix solz et par ce..... iij l. x s.

22. Quatre paires crochets, six médailles, cinq croissantz et une petite clef argent poisant une once, deux huchaux sur le susdit Lobret à raison que dessus c'est trois livres, quinze solz et par ce..... iij l. xv s.

23. Ung nombre d'autres bagues d'argent rondes et d'autres fassons poisant en tout quatre marcs, deux onces sur le susdit Gardelle à raison de vingt quatre livres le marc c'est cent deux livres et par ce.... j'ij l.

24. De grains de chapeletz [à l'antienne] et médailles de croix, ung cordon, ung petit jouet, deux claviers, [une cavile] et une garniture de dés poisant six onces, deux huchaux sur le susdit Bonefous à la raison de vingt cinq livres [le] marc monte vingt quatre livres et par ce... xxiiij l.

[Trois agnus avec leurs vitres garnies d'argent poisant deux onces, deux huchaux.] <sup>(3)</sup>

25. Quatre trenes <sup>(4)</sup> vielhes, garnies avec perles et autres grains de cuivre et petite vermeille <sup>(5)</sup>, sur le susdit Jean Cabrol à huit livres et par ce..... viij l.

26. Autre trene de grains turquoise sur le dit Cabrol à quarante six solz par ce..... ij l. vj s.

<sup>(1)</sup> Dés à coudre.

<sup>(2)</sup> Boîtes à parfums.

<sup>(3)</sup> Article ne figurant pas dans la vente.

<sup>(4)</sup> «Trene» pour «trainée», aiguillée de fil retenant une série de perles et grains, par conséquent un collier, parure.

<sup>(5)</sup> Plusieurs pierres précieuses portent le nom de «vermeille».



27. Deux onces, cinq huchaux [de] perles sur le susdit François Rougier à trante livres [l']once monte septante huit livres quinze solz, par ce. . . . . lxxviij l., xv s.

28. Quatre onces de vieux aneaux [de] cachetz [de] garniture de cristal tout à l'antour et couvert de ruby sur le susdit Gardelle doutze livres et par ce. . . . . xij l.

29. Ung poix de marc pour poiser jusque deux marcz sur le susdit Amans à quatre livres et par ce. . . . . iiij l.

30. Deux balances les unes moyenes et les autres plus petites sur Pierre Durand à seitze solz et par ce. . . . . xvj s.

31. Une claye de boys sur Jacques Bonet à cinq solz et par ce. . . . . v s.

32. Un trébuchet garny de poix et balance sur le dit Amans à quarante solz et par ce. . . . . ij l.

33. Ung petit enclume sur Jacques Clarenc à vingt solz, par ce. . . . . j l.

34. Cinq marteaux, ung de moyen et les autres plus petits, sur le dit Clarenc à quarante solz et par ce. . . . . ij l.

35. Deux tasseaux fer sur Pierre Durand à trois livres, par ce. . . . . iiij l.

36. Six filières petites ou moyenes [fer] sur ledit Durand à quatre livres, par ce. . . . . iiij l.

37. Six sizoirs <sup>(1)</sup> [fer] sur le susdit Bonefous à trois livres, par ce. . . . . iiij l.

38. Deux tribouletz fer <sup>(2)</sup> sur le dit Gardelle à seitze solz, par ce. . . . . xvj s.

39. Une grande lime [larger fer] sur le susdit Rous à vingt solz, par ce. . . . . j l.

40. Deux pierres sanguines <sup>(3)</sup> sur le susdit Amans à dix solz, par ce. . . . . x s.

41. Quatre tenalhes en pointe sur le susdit Bone à seitze solz, par ce. . . . . xvj s.

42. Deux estocz fer sur le dit Gardelle à seitze solz, par ce. . . . . xvj s.

43. Trante meschantes livres fer sur le susdit Pierre Durand à vingt solz, par ce. . . . . j l.

44. Ung autre petit enclume fer sur le dit Durand à vingt solz, par ce. . . . . j l.

<sup>(1)</sup> Cisailles.

<sup>(2)</sup> Triboulet, outil cylindrique servant à arrondir.

<sup>(3)</sup> Sanguine, employée pour le polissage des métaux.

45. Unes tenailhes de bois à sertir sur le susdit Bonet à six solz, par ce. . . . . vj s.
46. Ung dat <sup>(1)</sup> métal sur le susdit Malet à trois livres, par ce. . . . . iij l.
47. Ung petit mortier fer à broyer les esmailz sur le dit Bonet à vingt solz, par ce. . . . . j l.
48. Deux lingotières [fer], ung moletz [fer] <sup>(2)</sup>, une garde feu [fer], une boule fer sur le susdit Clarenq à trois livres, par ce. . . . . iij l.
49. Ung petit rouchoir <sup>(3)</sup> sur le dit Bonet à huit solz, par ce. . . . . viij s.
50. Une pierre de touche sur le dit Amans à quatre solz, par ce. . . . . iij s.
51. Deux souffletz, les ungs moyens et les autres petits, sur le dit Bonet à quarante solz, par ce. . . . . ij l.
52. Ung balanson cuivre sur le susdit Gardelle à vingt cinq solz, par ce. . . . . j l. v s.
53. Un trélis garny de fil de fer sur le susdit Bonet à vingt solz, par ce. . . . . j l.
54. Ung tapis vert sur le dit Bonet à cinq solz, par ce. . . . . v s.

[A l'estage qu'est dessus la botique:]

55. Deux chassis fer pour mouler au sable sur le dit Bonefous à seitze solz, par ce. . . . . xvj s.
56. Une fulieyre sur le susdit Clarenc à seitze solz, par ce. . . . . xvj s.
57. Deux bigornes sur le susdit Gardelle à quatre livres, par ce. . . . . iij l.
58. Ung petit tasseau fer sur le dit Bonet à seitze solz, par ce. . . . . xvj s.
59. Une petite sizoire sur le dit Bonet à cinq solz, par ce. . . . . v s.
60. De vieux ferremens, boutairoles <sup>(4)</sup> ou poinsons poissant dix livres sur le susdit Bonet à quarante solz, par ce. . . . . ij l.
61. Ung banc à tirer le filet d'argent garny avec les tenailhes fer sur Jean Barbes à quarante solz, par ce. . . . . ij l.

Et en la forme que dessus a esté procédé à la vante du susdit cabal de botique, présant et acistant le susdit François Laffon, mestre orphevre de Gailhac, revenant le susdit prix à la somme de neuf cens quarante livres, treitze sols. . . . . »

<sup>(1)</sup> Dé à jouer.

<sup>(2)</sup> Molet, petite pince.

<sup>(3)</sup> Rochoir, boîte à borax, d'après Littré.

<sup>(4)</sup> Bouteroles, perçoirs.

Le lendemain, 26, on adjuge le reste du mobilier (meubles meublants, vestiaire, etc.), ce qui porte à 1,270 livres 13 sous le produit total. Il est à noter que, dans cette deuxième et dernière vacation, le prix d'un «plat bassin [d']estain» monta jusqu'à 5 livres 10 sous, que 48 livres d'étain «en platz et assiettes» furent adjugées pour 28 livres 16 sous, et 10 autres livres d'étain «en assiettes» pour 5 livres 10 sous. La livre de ce métal est estimée 12 et 11 sous dans le cas de ces deux ventes en bloc, ce qui fait ressortir à environ 10 livres le poids du grand «plat bassin».

On voit, d'après les détails qui précèdent, que Pierre Rouziès ne se bornait pas à faire le commerce d'articles de bijouterie tels que bagues, hochets, chapelets, médailles, cachets, dés à coudre, colliers de perles, étuis, etc., et de pièces d'argenterie comme cuillers et assiettes. Il était outillé pour *œuvrer*, puisqu'il possédait, outre les instruments du métier nécessaires pour les réparations, des lingotières, des châssis pour mouler au sable, un banc à tirer le fil d'argent et toutes sortes d'accessoires compris sous le terme vague de «vieux ferrements».

Néanmoins la boutique est plutôt modeste, car ses diamants ne sont que des diamants d'Alençon, du simple quartz hyalin ou cristal de roche; ses turquoises dites «de la nouvelle roche» ne représentent qu'un genre faux, de l'odontolithe, qui est formée par des ossements fossiles. Quelques émeraudes, améthystes («amatices»), hyacinthes de Compostelle («jassinthes»), grenats, rubis, saphirs, opales, topazes («estopasses»), ne sauraient relever sensiblement la médiocrité de l'ensemble, pas plus que quelques rares petits émaux. Il est à noter que la plupart des bagues sont montées en doublets et qu'on en adjuge jusqu'à 13 en or (art. 1<sup>er</sup>) pour 41 livres, 33 en argent pour 4 livres et demie (art. 21).

En somme, le document que nous venons de reproduire donne une idée de ce que pouvait être à Albi, vers le milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, une «maison» ordinaire d'orfèvrerie.

20. ROUZIÈS (Jean). Aucun texte ne prouve formellement la parenté de Jean Rouziès avec Pierre (qui précède) et Gaspard (qui suit). Mais il y a tout lieu de croire que ces artisans, vivant à la même époque dans la même localité et d'une même profession, devaient être ou frères ou cousins. Dans tous les cas, Jean fut,



en 1638, l'un des témoins du mariage de Gaspard <sup>(1)</sup>. C'est tout ce que l'on sait sur son compte.

21. ROUZIÈS (Gaspard). Le second témoin fut François Rouziès, frère du marié et orfèvre établi à Gaillac. Ce degré de parenté est indiqué non pas à l'occasion de la bénédiction nuptiale, mais lors du baptême du premier enfant des nouveaux mariés, en 1639. Gaspard eut trois filles et deux garçons, dont Bernard (qui suit) <sup>(2)</sup>. Il mourut en 1675 et fut enseveli dans l'église de Sainte-Martianne, de même qu'un peu plus tard (1680) sa veuve, Cécile de Lari-vière <sup>(3)</sup>.

22. ROUZIÈS (Bernard). Né en 1646, Bernard est déjà qualifié orfèvre dans un acte de baptême de 1668 où il joue le rôle de parrain <sup>(4)</sup>; peut-être était-il alors l'associé de son père. Deux ans après, il épousait Marguerite Chaynes <sup>(5)</sup> dont il eut, de 1671 à 1697, six filles et huit garçons <sup>(6)</sup> parmi lesquels Pierre (qui suit). Sa femme mourut en 1708 <sup>(7)</sup> et il fut, en 1716, enseveli comme elle dans l'église de Sainte-Martianne <sup>(8)</sup>. Les registres de la capitation

<sup>(1)</sup> Mariage du 28 avril 1638 (Arch. d'Albi, GG 58, fol. 15).

<sup>(2)</sup> Baptêmes des filles du 15 février 1639 (Arch. d'Albi, GG 57, fol. 34 v°), du 3 novembre 1640 (*id.*, fol. 42 v°), du 26 avril 1643 (*id.*, fol. 57); — de Bernard, né le 5 février 1646, le 15 de ce mois (*id.*, fol. 74); de François, né le 20 octobre 1652, le 27 (*id.*, fol. 115 v°).

<sup>(3)</sup> Sépultures du 7 août 1675 (Arch. d'Albi, GG 58, fol. 15 et GG 60, fol. 8 v°).

<sup>(4)</sup> Arch. du Tarn, E 728, fol. 84 v°.

<sup>(5)</sup> Mariage du 18 janvier 1670 (Arch. d'Albi, GG 59, fol. 2 v°).

<sup>(6)</sup> Baptêmes des filles du 19 avril 1671 (Arch. d'Albi, GG 59, fol. 35), du 3 juin 1681 (GG 60, fol. 28), du 3 août 1683 (*id.*, fol. 69), du 22 novembre 1686 (*id.*, fol. 143), du 13 novembre 1689 (GG 61, fol. 5 v°), du 25 juillet 1692 (*id.*, fol. 35 v°); — de Louis, né le 25 août 1672, du 28 de ce mois (GG 59, fol. 69 v°); de Pierre, né le 23 octobre 1674, du 28 (*id.*, fol. 111 v°); de Jean-François, né le 2 février 1678, du 6 (*id.*, fol. 179); de Gaspard, né le 8 septembre 1684, du 9 (GG 60, fol. 88 v°); de Bernard, né le 7 octobre 1685, du 8 (*id.*, fol. 111 v°), décédé en 1695 (GG 61, fol. 65 v°); de Joseph, né le 13 mars 1688, du 19 (GG 60, fol. 168); de Jean-Pierre, né le 5 janvier 1694, du 7 (GG 61, fol. 53 v°); de Dominique, né le 17 avril 1697, du 21 (*id.*, fol. 80 v°), décédé en 1699 (*id.*, fol. 102).

<sup>(7)</sup> Sépulture du 6 novembre 1708 (Arch. d'Albi, GG 62, fol. 131).

<sup>(8)</sup> Sépulture du 12 mars 1716 (Arch. d'Albi, GG 62, fol. 229 v°).

de 1695 et 1701 <sup>(1)</sup> ne leur attribuent que deux garçons et deux filles, soit que les autres fussent alors décédés, soit qu'ils fussent établis hors de la maison paternelle.

23. Rouziès (Pierre). Pierre Rouziès, né en 1674, dut épouser en 1703 Hélène Massol. De cette union il ne naquit pas moins de dix-neuf enfants, de 1704 à 1724 : dix filles et neuf garçons <sup>(2)</sup>. Une telle fécondité n'empêcha pas la mère d'atteindre l'âge de 98 ans <sup>(3)</sup>. Son décès, survenu en 1770, avait été de longtemps précédé par celui de son mari, qui eut lieu en 1753 <sup>(4)</sup>.

24. Rouziès (Jean). L'un de leurs enfants, Jean, né en 1709, épousait en 1746 Marie-Anne Carrière <sup>(5)</sup>. Sa sépulture, toujours dans l'église de Sainte-Martianne, est datée de 1755 <sup>(6)</sup>.

25. Rouziès (Jean-Pierre). Jean-Pierre-Rouziès, époux de Louise Artier, devait être le fils d'un des neuf garçons de Pierre, peut-être le fils de Jean (qui précède). Il était né vers 1749, eut deux filles et deux garçons <sup>(7)</sup> et mourut en 1783, encore jeune <sup>(8)</sup>.

<sup>(1)</sup> Arch. du Tarn, C 531, fol. 24 et C 543, fol. 24.

<sup>(2)</sup> Baptêmes des filles du 2 mars 1704 (Arch. d'Albi, GG 62, fol. 64), du 15 mars 1705 (*id.*, fol. 80), ensevelie le 22, du 14 février 1706 (*id.*, fol. 94), du 11 février 1707 (*id.*, fol. 108), du 25 octobre 1712 (*id.*, fol. 185), du 15 octobre 1713 (*id.*, fol. 198), du 15 avril 1718 (*id.*, fol. 253), du 3 juin 1719 (*id.*, fol. 266 v°), du 30 juin 1722 (GG 63, fol. 21), du 30 octobre 1723 (*id.*, fol. 38); — de Jean-Pierre, né le 30 septembre 1708, du 7 octobre (GG 62, fol. 130); de Jean, né le 30 septembre 1709, du 1<sup>er</sup> octobre (*id.*, fol. 142); d'Antoine, né le 24 octobre 1711, du 22 (*id.*, fol. 171 v°); de Jean-Baptiste, né le 2 septembre 1714, du 5 (*id.*, fol. 210); de Bernard, né le 27 mars 1716, du 29 (*id.*, fol. 230); de Gaspard, né le 21 avril, du même jour (*id.*, fol. 245); de Jean-François, né le 7 juin 1720, du 9 (*id.*, fol. 278 v°); de Jean-Baptiste, né le 21 mai 1721, du 22 (GG 63, fol. 5 v°); de Joseph, né le 29 octobre 1724, du 30 (*id.*, fol. 53 v°).

<sup>(3)</sup> Sépulture du 30 décembre 1770 (Arch. d'Albi, GG 66, fol. 19).

<sup>(4)</sup> Sépulture du 14 mai 1753 (Arch. d'Albi, GG 64, fol. 98 v°).

<sup>(5)</sup> Mariage du 21 février 1746 (Arch. d'Albi, GG 63, fol. 366 v°).

<sup>(6)</sup> Sépulture du 9 février 1755 (Arch. d'Albi, GG 64, fol. 136).

<sup>(7)</sup> Baptêmes des filles du 12 mai 1773 (Arch. d'Albi, GG 65, fol. 114), du 28 juin 1777 (*id.*, fol. 193), décédée en 1779 (GG 66, fol. 69 v°); — de Louis-Arnaud-Marie et Jean-Charles, jumeaux, du 19 août 1774 (GG 65, fol. 137), le second, décédé en 1779 (GG 66, fol. 67).

<sup>(8)</sup> Sépulture du 26 mai 1783; il est dit dans cet acte que le défunt n'avait que 34 ans (Arch. d'Albi, GG 66, fol. 105 v°).

26. ROUZIÈS (Louis). Jean-Pierre eut probablement pour successeur Louis Rouziès, qui figure sur la liste des orfèvres d'Albi et du département, dressée en l'an VII <sup>(1)</sup>.

La maison Rouziès n'a changé de nom que vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

27. LAFILÉE (Antoine). L'orfèvre de ce nom (qui s'écrit aussi Lafilay) était né vers 1628, on ne sait où, et avait épousé Catherine Defos, fille ou nièce de Jean Defos, « conseiller du roi, lieutenant général en la foraine de Thoulouse ». On n'en peut dire que peu de chose : qu'il eut trois filles et un garçon <sup>(2)</sup> et mourut en 1678 <sup>(3)</sup>, qu'il était établi dans la paroisse de Saint-Étienne et fut enseveli dans cette église. Quand, en 1696, on procéda à la vente des biens qu'il avait laissés, ce fut un autre orfèvre, Louis Langlois, qui remplit les formalités nécessaires par procuration de Pierre Lafilay, « orlogeur » à Paris <sup>(4)</sup>. En cette occurrence, le défunt est aussi qualifié « orlogeur », ce qui ferait supposer qu'il s'était occupé d'horlogerie en même temps que d'orfèvrerie.

28. CORP [dit L'ANGLAIS] (Louis). Louis Corp, marié à Madeleine Arnail, faisait baptiser une fille en 1671 et ensevelir un garçon, né l'avant-veille, le 15 mars 1673 <sup>(5)</sup>.

Or vers la même époque vivait un certain *Louis l'Anglois* (l'orthographe Langlois est la plus fréquente), qui était le mari d'une personne appelée *Madeleine Arnail*. Corp et l'Anglois devaient donc être un même individu, dont le véritable nom était Corp et le surnom l'Anglois. Si les rapprochements qui précèdent ne suffisaient pas à le prouver, on pourrait citer le baptême, en 1685, de *Claude Langlois*, fils desdits époux, et la sépulture, en 1691, du même enfant appelé *Claude Corp*, âgé de 6 ans, fils de Louis

<sup>(1)</sup> Liste fournie au gouvernement le 24 vendémiaire an VII (15 octobre 1798) par l'administration centrale du Tarn (Arch. du Tarn, L 258, fol. 118 v°).

<sup>(2)</sup> Baptêmes des filles du 10 février 1670 (Arch. d'Albi, GG 42, fol. 24 v°), du 3 mars 1672 (*id.*, fol. 58 v°), du 17 mars 1677 (*id.*, fol. 98); — de François, né le 24 février 1675, du 17 mars (*id.*, fol. 85 v°).

<sup>(3)</sup> Sépulture du 12 février 1678 d'Antoine Lafilay, décédé la veille à l'âge de 50 ans environ (Arch. d'Albi, GG 42, fol. 103 v°).

<sup>(4)</sup> Arch. d'Albi, CG 46, fol. 120.

<sup>(5)</sup> Baptême du 8 décembre 1671 et sépulture du 15 mars 1673 (Arch. d'Albi, GG 70, fol. 25 v° et 55).



et de Madeleine Arnail. Il convient donc de réunir dans le même paragraphe les détails concernant Corp et l'Anglois.

Cet orfèvre était né vers 1640, suivant l'âge qui lui est attribué au moment de son décès. De sa première femme, déjà nommée, il eut sept garçons et deux filles <sup>(1)</sup>; de la seconde, Anne Cuny, épousée en 1695 <sup>(2)</sup>, deux garçons et une fille. Madeleine Arnail était morte en 1689 <sup>(3)</sup>, Anne Cuny le laissa veuf de nouveau en 1702 <sup>(4)</sup>, et il fut enseveli en 1712 dans l'église de Saint-Étienne <sup>(5)</sup> dont il était le paroissien, après avoir, au moins jusque vers 1680, habité la paroisse de Saint-Salvi.

Du temps qu'il était le voisin de la collégiale, le chapitre de Saint-Salvi lui confia le soin de fabriquer une croix processionnelle. Par acte du 31 mars 1678 <sup>(6)</sup> les syndics des chanoines et du bas chœur « baillent à Louis Corp, m<sup>e</sup> orphèvre du dit Alby, présent et acceptant, sçavoir est à faire une croix d'argent suivant le desain que le dit Corp en a remis au dit chapitre, laquelle croix sera de mesme grandeur que celle qu'on porte en l'église cathédrale aux processions générales, avec son baston d'argent conformément à la dite croix et à l'effaict de faire la dite croix les dits syndics ont présentement deslivré au dit Corp huit marcs, cinq onses argent fin, et quand le dit Corp rendra la croix qui sera parfaite avec son crucifix argeant, le dit chapitre luy reprendra la dite croix au

(1) Baptêmes de Pierre Corp, né le 11 mars 1674, du 13 (Arch. d'Albi, GG 70, fol. 67); de Jean Corp, né le 27 novembre 1676, du 30 (GG 59, fol. 159 v°); de Pierre-Jean-Corp, né le 20 décembre 1678, du 21 (GG 19, fol. 39 v°); d'Adrien Corp, né le 20 décembre 1679, du 24 (*id.*, fol. 60 v°); de Jean-François Corp, né le 14 août 1683, du 15 (GG 42, fol. 134), décédé en 1685 (*id.*, fol. 146 v°); de Claude Langlois, né le 5 mai 1685 (*id.*, fol. 145 v°), décédé en 1691 (*id.*, fol. 181); d'Antoine Langlois, né le 13 juin 1689, du 15 (*id.* fol. 170 v°); de Louis Langlois, né le 18 février 1696, du 18 (*id.*, fol. 211); de Charles, né le 4 mai 1699, du 10 (*id.*, fol. 224 v°); — des filles, du 14 octobre 1674 (GG 70, fol. 70 v°), du 25 janvier 1688 (GG 42, fol. 163) et du 27 juillet 1702 (*id.*, fol. 237 v°).

(2) Mariage du 7 janvier 1695 (Arch. d'Albi, GG 42, fol. 204 v°).

(3) Sépulture du 20 juillet 1689 de Madeleine Arnail, native de Lodève, décédée la veille, à l'âge d'environ 45 ans (Arch. d'Albi, GG 42, fol. 171).

(4) Décès du 18 août 1702 d'Anne Cuny, âgée d'environ 35 ans (Arch. d'Albi, GG 42, fol. 237 v°).

(5) Décès du 18 septembre 1712 de Louis Langlois, âgé d'environ 72 ans (Arch. d'Albi, GG 42, fol. 277 v°).

(6) Arch. du Tarn, G 363, fol. 66.

mesme poids, et le surplus, s'il y en a, servira de payement à concurrence de la somme de soixante livres que le dit chapitre luy accorde pour la façon, à la charge par le dit Corp de randre la dite croix marquée du poinson de Tholose et payer tous droits qui pourront estre deubs pour cella, laquelle croix le dit Corp s'oblige d'avoir parfaicte et la remettre au dit chapitre dans deux mois prochains...» L'orfèvre fut exact, et, le 25 mai suivant, il reconnaissait avoir reçu du chapitre la somme de 60 livres «en louys argeant et monoye»; il avait d'ailleurs rendu «un marc, demy onse argeant, restant du huict marcs, cinq onses qui luy avoient esté remis» <sup>(1)</sup>. La croix pesait donc 7 marcs et 4 onces et demie. Il est regrettable qu'au lieu de nous donner une description de cette œuvre d'orfèvrerie, le bail à besogne se réfère à un dessin qui n'a pas été conservé.

29. RIGAL (Pierre). Un registre des mutations cadastrales de la paroisse de Sainte-Martianne <sup>(2)</sup> porte qu'en 1672 Pierre Rigal fut «chargé» d'une boutique appartenant précédemment à Guillaume Foulquier, orfèvre déjà mentionné, et située dans la rue «de la porcaria». L'année suivante, ce dernier mourait, et Rigal, qui était son neveu, assistait à ses obsèques <sup>(3)</sup>. Rigal ne survécut que quelques années. Décédé le 12 mars 1678, il fut enseveli le lendemain dans l'église de Sainte-Martianne en présence de son père, François, marchand de Monestiés, et de son frère Jean-Pierre, orfèvre <sup>(4)</sup>. L'acte n'indique pas dans quelle localité Jean-Pierre exerçait sa profession.

30. GALABERT (Jean). On connaît trois enfants de Jean Galabert, marié à Jeanne Laborde : deux filles et un garçon appelé Jean, celui-ci né en 1690 <sup>(5)</sup>. La mère mourut en 1692 <sup>(6)</sup>.

A ces maigres détails généalogiques il n'est possible d'ajouter que

<sup>(1)</sup> Arch. du Tarn, G 363, p. 77.

<sup>(2)</sup> Arch. d'Albi, CC 36, fol. 131, 132.

<sup>(3)</sup> Arch. d'Albi, GG 59, fol. 101 v°.

<sup>(4)</sup> Arch. d'Albi, GG 59, fol. 181 v°. — Monestiés, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Albi.

<sup>(5)</sup> Baptêmes des filles du 11 mai 1688 (Arch. d'Albi, GG 60, fol. 169 v°), du 27 décembre 1689 (*id.*, GG 19, fol. 255 v°); — de Jean, né le 23 décembre 1690, du 25 (*id.*, fol. 280 v°).

<sup>(6)</sup> Sépulture du 26 novembre 1692 (Arch. d'Albi, GG 22, fol. 12 v°).

le fait de la location par Jean Galabert d'une boutique «joignant le clocher» de l'église de Saint-Salvi, location consentie par le chapitre propriétaire, pour la durée d'un an, moyennant 7 livres 10 sous. Ce contrat est daté du 14 juin 1689 <sup>(1)</sup>.

31 et 32. BOUNES (Pierre et Antoine). Le 2 mai 1696, Pierre Bounes et son fils Antoine s'associaient en vue du commerce des objets d'orfèvrerie. Le fils devait «ouvrer», tandis que le père faisait l'apport de 43 marcs d'argent rompu, estimé 22 livres le marc, plus 7 onces d'or rompu ou non, à 44 livres l'once, plus encore 15 douzaines de turquoises valant 6 livres 15 sous, 15 douzaines de pierres d'applique (7 livres); 23 livres de doublets (8 livres, 15 sous), des améthystes, 6 livres d'applique blanche, 5 livres 10 sous de pierres «à boucle» (?), 50 livres d'émeraudes fines, 12 livres de grenats et 40 diamants [d'Alençon] estimés ensemble 85 livres <sup>(2)</sup>.

Antoine mourut le 29 avril de l'année suivante <sup>(3)</sup>.

33. BOUNES (Jean-Baptiste) était un autre fils de Pierre et de Marie Rouziès qui tous deux étaient décédés lors de sa sépulture, en 1710, dans l'église de Saint-Salvi, à l'âge de 40 ans environ. ce qui le fait naître vers 1670 <sup>(4)</sup>.

34. RIVIÈRES (Jean). L'âge qui est attribué à Jean Rivières lors de son décès reporte sa naissance vers 1697. D'autre part, le procès-verbal de son abjuration «de l'hérésie de Calvin» dans l'église de Sainte-Martianne, en 1720, apprend qu'il était originaire de Saint-Antonin-en-Rouergue <sup>(5)</sup>. D'une première femme, Catherine Mespoulié, il eut, de 1727 à 1741, quatre garçons au moins et six filles <sup>(6)</sup>. Cette femme étant morte en

<sup>(1)</sup> Arch. du Tarn, G 363, p. 303.

<sup>(2)</sup> Étude Malphettes, à Albi, n° 461 de l'inventaire, fol. 308 (communication de M. Aug. Vidal).

<sup>(3)</sup> Sépulture du 29 avril 1697 (Arch. d'Albi, GG 19, fol. 352 v°).

<sup>(4)</sup> Sépulture du 9 janvier 1710 (Arch. d'Albi, GG 20, fol. 330 v°).

<sup>(5)</sup> Arch. d'Albi, GG 62, fol. 278 v°.

<sup>(6)</sup> Baptêmes de Jean-François, né le 22 février 1727, du 24 (Arch. d'Albi, GG 21, fol. 247 v°); de Charles-Augustin, né le 14 novembre 1729, du 16 (*id.*, GG 71, fol. 468), lequel fut plus tard clerc tonsuré (*id.*, GG 64, fol. 170 v°); de Pierre-Joseph en 1732 (*id.*, GG 63, fol. 159 v°), décédé en 1734 (fol. 184 v°);



1750 <sup>(1)</sup>, il épousa, l'année suivante, Cécile Sudre <sup>(2)</sup> qui lui donna deux autres filles. Son testament, du 19 mars 1757, ne précéda son décès que de quelques jours <sup>(3)</sup>. Il donna lieu à un procès que termina, en 1759, une transaction en vertu de laquelle son fils Charles-Augustin (sans profession indiquée) fut « chargé » de sa maison située rue « de la coutelarié » <sup>(4)</sup>. La veuve dut continuer le commerce de son mari, puisqu'en 1760 les rôles de la capitation portent à son article « un garçon de boutique » <sup>(5)</sup>.

Jean Rivières travailla pour le chapitre collégial de Saint-Michel-de-Gaillac : il lui livra en 1732 une coupe et sa patène d'argent pour le prix de 83 livres <sup>(6)</sup>, et répara plus tard (1738 et 1741) des bourdons et des encensoirs lui appartenant aussi <sup>(7)</sup>.

35. RIVIÈRES (Jean-Baptiste). Marié à Catherine Sintot, Jean-Baptiste Rivières assistait, en 1748, à la sépulture d'une fille née de cette union <sup>(8)</sup>. C'est là le seul détail qu'on relève à son sujet. Peut-être faut-il le confondre avec Jean (qui précède); Catherine Sintot pourrait bien être Catherine Mespoulié *dûte* Sintot (?).

36. RIVIÈRES (Pierre). Pierre Rivières, né vers 1730, devait être un neveu de Jean. On baptisait dans l'église de Sainte-Martianne, en 1758, une fille de Pierre Rivières, orfèvre « de Gaillac »

de Pierre-Joseph en 1737 (fol. 226), décédé en 1739 (fol. 252 v°); — des filles du 12 novembre 1728, deux jumelles (*id.*, GG 21, fol. 285), du 31 décembre 1730 (*id.*, GG 72, fol. 11 v°), du 7 août 1734 (*id.*, GG 63, fol. 181 v°), du 17 janvier 1740 (fol. 260), du 30 octobre 1741 (fol. 285), du 9 mars 1753 (*id.*, GG 64, fol. 88 v°), du 27 septembre 1755 (fol. 129).

<sup>(1)</sup> Sépulture du 23 mars 1750 dans l'église de Sainte-Martianne (Arch. d'Albi, GG 64, fol. 43).

<sup>(2)</sup> Mariage du 5 octobre 1751 dans l'église de Sainte-Martianne (Arch. d'Albi, GG 64, fol. 57). Il est dit dans cet acte que le marié, âgé de 52 ans (ou environ), est fils de feu Pierre, marchand, et de Marie Coutelle, de Saint-Antonin.

<sup>(3)</sup> Sépulture du 21 mars 1757 de Jean Rivières, décédé la veille à l'âge d'environ 60 ans (Arch. d'Albi, GG 64, fol. 184).

<sup>(4)</sup> Arch. d'Albi, CC 37, fol. 187 v° et 197. — C'est dans ces articles de mutations cadastrales qu'est cité le testament du défunt.

<sup>(5)</sup> Arch. du Tarn, C 555 (quartier de Sainte-Martianne).

<sup>(6)</sup> Arch. du Tarn, G 486.

<sup>(7)</sup> Arch. du Tarn, G 547.

<sup>(8)</sup> Sépulture du 13 septembre 1748 (Arch. d'Albi, GG 63, fol. 391).

et de Marguerite Pujol. Le parrain était Charles-Augustin Rivières, clerc tonsuré [fils de Jean], remplaçant David Rivières, marchand chaussetier de Saint-Antonin, «son ayeul paternel» <sup>(1)</sup>. Pierre devait, à cette époque, être sur le point de se fixer à Albi ou même établi depuis peu dans cette ville. Il eut trois filles et cinq garçons, dont un posthume <sup>(2)</sup>. Il fut enseveli le 28 juin 1772 dans le cloître de Saint-Salvi. «S'étant noyé la veille au soir dans la rivière [du Tarn], son cadavre a été trouvé ce matin près le moulin de Gardès» <sup>(3)</sup>.

37. POUX (Pierre). Marié à Barbe Bounes, dont il eut deux filles <sup>(4)</sup>, cet orfèvre, établi dans la paroisse de Saint-Salvi, mourut en 1742, à l'âge de 70 ans <sup>(5)</sup>, ce qui le fait naître vers 1742. Sa veuve survécut jusqu'en 1753 <sup>(6)</sup>.

VIEUSSEUX. Une famille de ce nom vivait à Albi au début du xvi<sup>e</sup> siècle. A cette époque, Antoine Vieusseux, *mercator Albie*, acquérait des biens-fonds dans les environs de cette ville, à Pouzols. On le retrouve *mercator de Corduis* en 1514 et 1515, et Arnaud, son fils sans doute, fixé également à Cordes, agrandit ses domaines de Pouzols et de Cordes, de 1532 à 1545 <sup>(7)</sup>. En 1547, Elix de Rabastens ratifiait la vente consentie en son nom l'année précédente à Bernard Vieusseux, le frère peut-être d'Arnaud, de la moitié

<sup>(1)</sup> Arch. d'Albi, GG 64, fol. 170 v°.

<sup>(2)</sup> Baptêmes des filles du 13 mai 1758 (Arch. d'Albi, GG 64, fol. 170 v°), du 5 décembre 1763 (*id.*, GG 25, p. 152), du 12 mars 1766 (fol. 282); — de Jean-Pierre, né le 25 mars 1760, du 26 (*id.*, GG 64, fol. 199), décédé en 1772 (*id.*, GG 26, fol. 119); d'Antoine, né le 6 août 1762, du 7 (*id.*, GG 25, p. 72), décédé en 1763 (p. 157); de Pierre-Philippe, né le 5 décembre 1763, de ce jour (p. 152); de Jean-Baptiste, né le 31 mai 1768, du 1<sup>er</sup> juin (p. 399); de Jean-Baptiste, posthume, né le 31 août 1772, du 1<sup>er</sup> septembre (*id.*, GG 26, p. 84), décédé en 1781 (*id.*, GG 27, p. 36).

<sup>(3)</sup> Sépulture du 28 juin 1772 (Arch. d'Albi, GG 26, p. 99). L'acte lui attribue l'âge de 42 ans ou environ.

<sup>(4)</sup> Baptêmes du 18 juillet 1723 (Arch. d'Albi, GG 21, fol. 169 v°) et du 25 mai 1727 (fol. 252).

<sup>(5)</sup> Sépulture du 12 février 1742 de Pierre Poux, décédé la veille (Arch. d'Albi, GG 23, fol. 40 v°).

<sup>(6)</sup> Sépulture du 30 mai 1753 (Arch. d'Albi, GG 24, p. 171).

<sup>(7)</sup> Arch. du Tarn, E 304. — Pouzols, commune de Poulan-Pouzols, canton de Réalmont, arrondissement d'Albi; Cordes, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Gaillac.

d'une maison située en face de l'église de Cordes<sup>(1)</sup>. Cet immeuble est probablement celui que la légende a attribué à un «grand veneur» du comte de Toulouse, Raimond VII, et dont la façade du xiv<sup>e</sup> siècle est bien connue des archéologues.

A Albi, il était resté une branche de la famille Vieusseux. On relève, çà et là, dans les pièces d'archives de cette commune, de 1524 à 1638, des mentions de Guillaume<sup>(2)</sup>, d'Antoine, décédé avant 1623<sup>(3)</sup>, de Jean, enseveli en 1638 au-devant de la chapelle de sainte Barbe, dans l'église de Sainte-Martianne<sup>(4)</sup>. Aucun d'eux n'est orfèvre.

Un siècle se passe sans qu'on entende plus parler des Vieusseux. Le premier qui s'occupe d'orfèvrerie, au xviii<sup>e</sup> siècle seulement, est Jean (ci-après) dont la parenté avec les précédents semble douteuse.

38. VIEUSSEUX (Jean). Le 6 février 1726, dans l'église de Sainte-Martianne, était bénie l'union de Jean Vieusseux», marchand orphèvre natif de la ville de Saint-Antonin-en-Rouergue, habitant depuis deux années dans la présente ville [d'Albi], paroisse Sainte-Martianne», avec Marie-Anne Pétriny<sup>(5)</sup>. Peut-être un des Vieusseux albigeois du xvi<sup>e</sup> ou du xvii<sup>e</sup> siècle s'était-il fait protestant et réfugié à Saint-Antonin, d'où un descendant revenait au berceau de la famille en 1724. L'hypothèse n'a rien d'in vraisemblable.

Jean eut trois filles et six garçons<sup>(6)</sup>. De ceux-ci trois firent partie du chapitre collégial de Saint-Salvi<sup>(7)</sup>. C'est d'ailleurs dans cette paroisse qu'eurent lieu tous les baptêmes, ainsi que la sépulture

<sup>(1)</sup> Arch. de Tarn, fonds Favarel, n° 220, fol. 234 (Reg. du notaire J. Pous-sard).

<sup>(2)</sup> Arch. d'Albi, CC 11, fol. 209 v°, CC 18, fol. 247 v°.

<sup>(3)</sup> Arch. d'Albi, CC 29, fol. 17 v° et GG 56, fol. 138 v°.

<sup>(4)</sup> Arch. d'Albi, GG 58, fol. 63 v°.

<sup>(5)</sup> Arch. d'Albi, GG 63, fol. 74 v°.

<sup>(6)</sup> Baptêmes des filles du 20 janvier 1727 (Arch. d'Albi, GG 21, fol. 245), du 6 juin 1729 (fol. 299), du 7 septembre 1741 (*id.*, GG 23, fol. 26 v°); — de Pierre-Jean, né le 18 janvier 1728, du 20 (*id.*, GG 21 fol. 268), décédé en 1782 (*id.*, GG 27, p. 95); de Jean-Antoine, né le 13 octobre 1730, du 15 (*id.*, GG 18, fol. 331 v°); de Jean-François, né le 7 octobre 1732, du 8 (GG 22, fol. 44 v°); de Jean-Bernard, né le 29 octobre 1733, du 5 novembre (fol. 77); de François Vincent, né le 22 avril 1737, du 28 (fol. 168); de Jean-Baptiste-Julien, né le 28 août 1738, du 29 (fol. 206 v°).

<sup>(7)</sup> Pierre-Jean, Jean-François et Jean-Baptiste-Julien.



de Jean, décédé en 1752 <sup>(1)</sup>, et celle de sa veuve qui mourut beaucoup plus tard <sup>(2)</sup>.

Les comptes consulaires d'Albi apprennent qu'il fut payé 100 livres en 1735 « au sieur Viusseux, marchand orphèvre, pour la doreure de la couronne de la Vierge et petit Jésus qui est en dépôt dans le monastère des religieuses de Fargues à l'occasion du vœu fait par la ville pour demander à Dieu la cessation de la pluie, la dite Vierge sortie le dimanche 7<sup>e</sup> août 1735 » <sup>(3)</sup>. Cette vierge, en argent doré, remontant au xiv<sup>e</sup> siècle, était une propriété communale dont les consuls se sont montrés à plusieurs reprises fort jaloux. Elle fut envoyée à la fonte sous la Révolution <sup>(4)</sup>.

On retrouve Viusseux en 1742 recevant des Jacobins d'Albi la somme de 123 livres 10 sous, pour le prix de 2 marcs 2 onces et 2 gros d'argent qu'il a employé à la façon d'un encensoir et pour le droit de contrôle de l'objet <sup>(5)</sup>. Il réparait un peu plus tard le pied d'un grand calice pour le chapitre de Saint-Michel-de-Gaillac <sup>(6)</sup>.

39. VIEUSSEUX (Jean-Bernard). Ce fils de Jean, né en 1733, succéda à son père et épousa, en 1761, dans l'église de Sainte-Marthanne, Marie-Anne Bellet <sup>(7)</sup>. Le ménage eut sept enfants, dont cinq garçons <sup>(8)</sup>. La mère mourut, à peine âgée de 38 ans, en

<sup>(1)</sup> Sépulture du 25 mai de Jean Viusseux, décédé la veille (Arch. d'Albi, GG 24, p. 107).

<sup>(2)</sup> Sépulture de Marie-Anne Pétriny du 23 novembre 1783 (Arch. d'Albi, GG 27, p. 153).

<sup>(3)</sup> Arch. d'Albi, GG 409, fol. 15.

<sup>(4)</sup> Elle avait été donnée par l'évêque Béraud de Fargues au prieuré séculier fondé par lui à Albi en 1325. Les vêtements de la Vierge et de l'Enfant étaient parsemés de pierreries, des anges supportaient le siège dont le bas abritait sous des arcades les quatre Évangélistes. Le poids total de l'objet atteignait 172 marcs (voir Em. Jolibois, *Le trésor de Notre-Dame de Fargues*, dans la *Revue du Tarn*, t. III [1880-1881], p. 201-204).

<sup>(5)</sup> Arch. du Tarn, H 373.

<sup>(6)</sup> Arch. du Tarn, G 548 et 557.

<sup>(7)</sup> Mariage du 26 novembre 1761 (Arch. d'Albi, GG 64, fol. 214 v°).

<sup>(8)</sup> Baptêmes de Sauveur-Pierre, né le 19 avril 1774 (Arch. d'Albi, GG 25, p. 182), décédé le 13 juin 1781 (*id.*, GG 27, p. 38); de Pierre-Jean, né le 13 novembre 1766, du même jour (*id.*, GG 25, p. 305); de Jean-François-Joseph, né le 12 juin 1768, du 15 (p. 400); de Joseph-Marie Dalmase, né en ..., décédé en 1768 (p. 426); de Marie-Jean-Baptiste-Michel, né le 7 mai 1771, du 9 (*id.*, GG 26, p. 11); — des filles du 13 novembre 1769 (*id.*, GG 25, p. 479), du 7 août 1773 (*id.*, GG 26, p. 153).

1773<sup>(1)</sup> et fut, selon toute vraisemblance, inhumée « dans le caveau de la chapelle Saint-Augustin » de l'église de Saint-Salvi qui, neuf ans après, reçut le corps du chanoine Pierre-Jean<sup>(2)</sup>.

La présence de trois oncles de Jean-Bernard dans le chapitre collégial dut contribuer à valoir à ce dernier mainte commande d'orfèvrerie religieuse. En fait, il est souvent cité dans les pièces d'archives ecclésiastiques à partir de 1752, date de la mort de son père. Comme lui, il travaille pour le chapitre collégial de Saint-Michel-de-Gaillac en réparant tantôt un grand calice<sup>(3)</sup>, tantôt un bourdon<sup>(4)</sup>, ou encore en refaisant un goupillon qui coûta 58 livres 4 sous<sup>(5)</sup>. D'autre part, le séminaire d'Albi lui confie le soin de remettre en bon état un calice du prieuré de Brens, bénéfice uni à sa manse<sup>(6)</sup>. Les Jacobins d'Albi lui font « augmenter » une « nouvelle croix » qui pèse 12 marcs et dont le prix total revient à 427 livres, et il y ajoute encore un fleuron de sa façon, valant 16 livres et quelques sous<sup>(7)</sup>. A Cordes, le conseil communal autorise les marguilliers de l'œuvre du Saint-Sacrement à traiter avec lui pour la réparation d'un ciboire de l'église paroissiale<sup>(8)</sup>.

L'atelier de Vieusseux paraît avoir été très achalandé. Aux citations que nous venons de donner on peut ajouter que, dès 1773 au plus tard, Jean-Bernard (qui signe toujours : Bernard) s'était assuré la collaboration d'un « orfèvre de profession », Antoine Aldibert, originaire de Montauban. Celui-ci, atteint d'une maladie grave et se croyant condamné, abjurait en 1788 « l'hérésie des protestants » dans l'église de Sainte-Martianne<sup>(9)</sup>. Le poinçon ci-contre, relevé sur de l'argenterie de table, est très probablement celui de J.-Bernard Vieusseux.



(1) Sépulture du 1<sup>er</sup> septembre 1773 (Arch. d'Albi, GG 26, p. 182).

(2) Sépulture du 9 octobre 1782 (Arch. d'Albi, GG 27, fol. 95).

(3) En 1757 ou 1758 (Arch. du Tarn, G 549).

(4) En 1752 et 1767 (Arch. du Tarn, G. 564 et 550).

(5) En 1766 (Arch. du Tarn, G 564).

(6) En 1755 (Arch. du Tarn, G 336). — Brens, canton et arrondissement de Gaillac.

(7) En 1754 (Arch. du Tarn, H 373).

(8) En 1775 (Arch. de Cordes, BB 85).

(9) Arch. d'Albi, GG 67, fol. 264. Revenu à la santé, Aldibert inscrivait sur le même registre, le mois suivant : « Je soussigné, revenu en santé, ratifie de plus fort l'abjuration dont verbal cy-dessus du 6 novembre dernier. En foi de ce à Alby ce 9 X<sup>bre</sup> 1788. Aldibert » (fol. 269 v<sup>o</sup>).

40. VIEUSSEUX (Jean-Baptiste). Marie-Jean-Baptiste-Michel, né en 1771, était l'un des fils du précédent. Il se fit remplacer à l'armée en 1793 et résida quelque temps à Toulouse, en l'an VIII, tout au moins <sup>(1)</sup>. Son nom figure sur la liste des orfèvres du Tarn, dressée en vendémiaire an VII <sup>(2)</sup>.

La famille Vieusseux n'a disparu que dans le cours du XIX<sup>e</sup> siècle.

41. SUDRE (Jean-Baptiste). Celui-ci ne fait qu'une brusque apparition. Fils de marchand, il épouse, le 1<sup>er</sup> mars 1737, Marie-Madeleine Estadiou, et le surlendemain est inhumé dans l'église de Sainte-Martianne. Il était âgé de 30 ans <sup>(3)</sup>.

42. DURAND (Paul-Vincent). Quand il épousa, en 1771, Cécile Barrau, en l'église de Saint-Salvi, Jean (*sic*) Durand était âgé de 36 ans, ce qui le fait naître vers 1735. Il était fils d'un marchand de Belesta, au diocèse de Mirepoix <sup>(4)</sup>. Il mourut après deux ans de mariage <sup>(5)</sup>, laissant une fille. Un garçon naquit après son décès <sup>(6)</sup>.

43. JONQUIS (Lambert-Valentin DE). C'est aussi à Saint-Salvi que fut bénie, en 1768, l'union de « Lambert-Valentin de Jonquis, âgé d'environ 30 ans, marchand orfèvre, domicilié depuis environ huit ans sur la paroisse Sainte-Martianne, fils du sieur Jacques-Valentin de Jonquis, ancien commandant le guet à pied de la ville de Bordeaux, et de demoiselle Barbe Renardy, mariés sur la paroisse Saint-Seuvin (*pour* Seurin) de Bordeaux », avec Cécile Thomas <sup>(7)</sup>. On ne le retrouve mentionné qu'une autre fois, à l'occasion du baptême d'une fille, l'année suivante <sup>(8)</sup>.

<sup>(1)</sup> Arch. du Tarn, L 259, fol. 46 et L 263, fol. 24 v<sup>o</sup> et 25 v<sup>o</sup>.

<sup>(2)</sup> Arch. du Tarn, L 258, fol. 118 v<sup>o</sup>.

<sup>(3)</sup> Arch. d'Albi, GG 22, fol. 164 (mariage), et GG 63, fol. 219 (sépulture). Sa veuve mourut en 1766 (*id.*, GG 25, fol. 315).

<sup>(4)</sup> Mariage du 28 novembre 1771 (Arch. d'Albi, GG 26, fol. 23). — Bélesta, canton de Lavelanet, arrondissement de Foix (Ariège).

<sup>(5)</sup> Sépulture du 22 mars 1773 (Arch. d'Albi, GG 26, fol. 178). Dans cet acte et dans les deux actes de baptême cités dans la note suivante, Durand est appelé non plus Jean, comme lors de son mariage, mais Paul-Vincent.

<sup>(6)</sup> Baptême d'une fille, du 17 octobre 1772 (Arch. d'Albi, GG 26, p. 91), décédée en 1775 (p. 304) et d'Alexandre-Vincent, né le 10 octobre 1773, de ce jour (p. 163).

<sup>(7)</sup> Mariage du 1<sup>er</sup> septembre 1768 (Arch. d'Albi, GG 25, p. 407).

<sup>(8)</sup> Baptême du 30 août 1769 (Arch. d'Albi, GG 25, p. 474).



44. AUGÉ (Jacques). Jusque vers 1780, Jacques Augé est le plus souvent qualifié «garçon orfèvre», ensuite toujours «orfèvre». Tout porte à croire que, comme son frère <sup>(1)</sup> Jean-Pierre, dont il sera question un peu plus loin, il était né à Sainte-Colombe, au diocèse de Mirepoix <sup>(2)</sup>. De Marie Laroque, sa femme, Jacques (appelé quelquefois Antoine) eut quatre garçons et quatre filles <sup>(3)</sup>.

Augé «aîné» est porté, en vendémiaire an VII, sur la liste des orfèvres établis à Castres <sup>(4)</sup>.

45. AUGÉ (Jean-Pierre). Si l'on s'en rapporte au libellé d'un passeport qui lui fut délivré en fructidor an XII à Albi, Jean-Pierre Augé «cadet» serait né vers 1748 <sup>(5)</sup>. Il est dit «garçon orfèvre» lors de son mariage, en 1781, avec Jeanne-Marie Teyssset et fixé à Albi «depuis plus d'un an et dans la paroisse [de Saint-Salvi] depuis plus de six mois». Le même acte apprend que ses parents habitaient Sainte-Colombe <sup>(6)</sup>. Jean-Pierre fut père d'au moins six filles et deux garçons <sup>(7)</sup>, dont l'un, Jacques-Philippe, a dû lui succéder <sup>(8)</sup>. Augé «cadet» est inscrit sur la liste des orfèvres d'Albi, de l'an VII.

<sup>(1)</sup> Cette parenté est prouvée par trois actes de baptême, de 1781, 1786 et 1789, où Jean-Pierre est dit l'oncle de l'enfant de Jacques, ou inversement.

<sup>(2)</sup> Sainte-Colombe-sur-l'Hers, canton de Chalabre, arrondissement de Limoux (Aude).

<sup>(3)</sup> Baptêmes de Philippe-Jacques-Jeanne, né le 2 mai 1771, du 3 (Arch. d'Albi, GG 75, fol. 145); d'Antoine, né le 25 janvier 1775, du 26 (*id.* GG 26, p. 253), décédé en 1776 (p. 352); de Jean-Jacques-Louis-Désiré, né le 11 juin 1777, du 13 (p. 376), décédé en 1778 (p. 446); de Pierre-Désiré, né le 2 septembre 1781, du 3 (*id.*, GG 67, fol. 60); — des filles, du 12 décembre 1773 (*id.*, GG 26, p. 173), du 14 novembre 1779 (p. 476), du 2 janvier 1784 (*id.*, GG 67, fol. 60), décédée en 1786 (*id.*, GG 66, fol. 133 v°), du 24 mars 1789 (*id.*, GG 67, fol. 277).

<sup>(4)</sup> Arch. du Tarn, L 258, fol. 118 v°.

<sup>(5)</sup> Arch. d'Albi, I<sup>2</sup>. Passeports.

<sup>(6)</sup> Mariage du 12 février 1781 (Arch. d'Albi, GG 27, p. 5).

<sup>(7)</sup> Baptêmes des filles, du 11 décembre 1781 (Arch. d'Albi, GG 27, p. 31), décédée en 1787 (p. 363), du 3 novembre 1783 (p. 128), décédée en 1788 (p. 414), du 17 novembre 1786 (p. 297), du 20 octobre 1787 (p. 349), du 10 octobre 1788 (p. 404), du 21 octobre 1791 (*id.*, GG 28, fol. 19 v°); — de Jean-François, né le 25 octobre 1782, du 27 (*id.*, GG 27, p. 76), décédé en 1788 (p. 422); de Jacques-Philippe, né le 20 novembre 1784 (p. 185).

<sup>(8)</sup> Il se fait délivrer un passeport en l'an XII, en même temps que son père.

46. COUTELLE (Antoine). En 1775, Antoine Coutelle, âgé d'environ 38 ans, épousait Cécile Barrau, en l'église de Saint-Salvi dont il habitait la paroisse « depuis 4 mois ». Il était fils d'un orfèvre de Verfeil au diocèse de Rodez <sup>(1)</sup>. La même année il acquérait une maison rue « du plancat » <sup>(2)</sup>. Les registres de baptême ne font mention que de la naissance d'une fille de Coutelle ou Coutele <sup>(3)</sup> que l'on retrouve en l'an VII parmi les orfèvres fixés à Albi.

47. MONGÉ n'est cité qu'une fois dans les archives locales, sur les rôles de l'industrie de 1775 <sup>(4)</sup>. Peut-être n'était-il qu'un « garçon orfèvre », un ouvrier.

48. ARLÈS (Jacques-Antoine). De son mariage avec Élisabeth Boyer, Arlès eut (de 1785 à 1792) trois garçons et deux filles <sup>(5)</sup>. Il exerçait la profession d'orfèvre à Albi en l'an VII.

49. BUGAREL (Antoine-Salvi). Comme Arlès, Bugarel figure sur la liste de l'an VII. Sa femme, Adélaïde-Marie Camps, lui donna, de 1786 à 1791, trois garçons et une fille <sup>(6)</sup>.

On peut citer encore quelques noms de « garçons orfèvres » d'Albi de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, tels que François Silvant <sup>(7)</sup>, Antoine Sérignol de Candou <sup>(8)</sup>, Antoine Tousery qui travaillait chez Augé

<sup>(1)</sup> Mariage du 18 juillet 1775 (Arch. d'Albi, GG 26, p. 276). — Verfeil, canton de Saint-Antonin, arrondissement de Montauban.

<sup>(2)</sup> Arch. d'Albi, CC 32, fol. 174 v<sup>o</sup>.

<sup>(3)</sup> Baptême du 30 août 1785 (Arch. d'Albi, GG 27, p. 233).

<sup>(4)</sup> Arch. du Tarn, C 580, fol. 16.

<sup>(5)</sup> Baptêmes de Jacques-Philippe, né le 23 octobre 1785 (Arch. d'Albi, GG 27, p. 240), décédé en 1787 (p. 356); de Jean-Antoine, né le 28 avril 1788, du 29 (p. 384); de Barthélemy-Urbain, né le 15 juillet 1789, de ce jour (p. 457); de François-Paul, né le 21 janvier 1791 (*id.*, GG 28, fol. 2); — des filles, du 8 mai 1787 (p. 334), du 24 mars 1792 (*id.*, GG 28, fol. 43 v<sup>o</sup>).

<sup>(6)</sup> Baptêmes d'Antoine-Salvi, né le 14 juin 1786, du 15 (Arch. d'Albi, GG 67, fol. 203); de Jean-Bernard, né le 3 décembre 1787, du 6 (fol. 236); de Pierre-Charles, né le 22 septembre 1788, du 24 (fol. 258 v<sup>o</sup>); — d'une fille, du 18 janvier 1791 (fol. 334 v<sup>o</sup>).

<sup>(7)</sup> Pour 1782 et 1785 (Arch. d'Albi, GG 27, p. 59 et 213).

<sup>(8)</sup> Pour 1784-1791 (Arch. d'Albi, GG 27, p. 179, 334, 415 et GG 28, fol. 31 v<sup>o</sup>).

cadet, selon toute vraisemblance <sup>(1)</sup>, Étienne Faure, ouvrier de Bugarel <sup>(2)</sup>, et Antoine Aldibert, ouvrier de Bernard Vieusseux. Enfin un parent d'Augé sans doute, Jean-Baptiste Augé, «garçon orfèvre de la ville de Rouen», c'est-à-dire ouvrier dans un atelier de cette ville, tenait sur les fonts baptismaux un enfant naturel en 1772 <sup>(3)</sup>.

(1) Pour 1788-1791 (Arch. d'Albi, GG 27, p. 404, 487, 503, 522 et GG 28, fol. 32 v°).

(2) En 1791 (Arch. d'Albi, GG 67, fol. 334 v°).

(3) Baptême du 11 juillet 1772 (Arch. d'Albi, GG 65, fol. 94 v°).



## RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DES ORFÈVRES.

|                            | Articles. |                        | Articles. |
|----------------------------|-----------|------------------------|-----------|
| ADHÉMAR ou AZÉMAR.....     | 16        | LAFILÉE.....           | 27        |
| ANTOINE.....               | 8         | LOUIS.....             | 13        |
| ARLÈS.....                 | 48        | MOLINIER.....          | 12        |
| AUGÉ (Jacques).....        | 44        | MONGÉ.....             | 47        |
| — (Jean-Pierre).....       | 45        | PÉLICIER.....          | 1         |
| BOUNES (Antoine).....      | 32        | POUX.....              | 37        |
| — (Jean-Baptiste).....     | 33        | RIGAL.....             | 29        |
| — (Pierre).....            | 31        | RIVIÈRES (Jean).....   | 34        |
| BUGAREL.....               | 49        | — (Jean-Baptiste)..... | 35        |
| CASSAING.....              | 9         | — (Pierre).....        | 36        |
| CORP dit l'Anglois.....    | 28        | ROUZIÈS (Bernard)..... | 22        |
| COUTELLE.....              | 46        | — (Gaspard).....       | 21        |
| DELPUECH (Bernard).....    | 5         | — (Jean).....          | 20        |
| — (Gabriel).....           | 6         | — (Jean II).....       | 24        |
| — (Nicolas).....           | 7         | — (Jean-Pierre).....   | 25        |
| DOAIS (DE).....            | 2         | — (Louis).....         | 26        |
| DUMAS.....                 | 14        | — (Pierre).....        | 19        |
| DURAND.....                | 42        | — (Pierre II).....     | 23        |
| FOULQUIER (Guillaume)..... | 18        | SAUMIÈS (DE).....      | 4         |
| — (Louis).....             | 17        | SUDRE.....             | 41        |
| GALABERT.....              | 30        | VALÉRY ou VALOIS.....  | 11        |
| GENTILASSE.....            | 3         | VIEUSSEUX (Jean).....  | 38        |
| GUIRAUD.....               | 15        | — (Jean-Baptiste)..... | 40        |
| JONQUIS (DE).....          | 43        | — (Jean-Bernard).....  | 39        |
| LACORTIADE.....            | 10        |                        |           |

Ch. PORTAL,

Archiviste du Tarn,

Membre non résidant du Comité.

NOUVELLES INSCRIPTIONS  
DE  
CONSTANTINE ET DE LA RÉGION  
RECUEILLIES  
PAR M. J. BOSCO.

---

RAPPORT DE M. JULES TOUTAIN,  
Membre de la Commission de l'Afrique du Nord.

---

M. J. Bosco a recueilli, en 1912 et 1913, à Constantine et dans toute la région avoisinante, diverses inscriptions dont quelques-unes présentent un véritable intérêt.

I

CONSTANTINE.

1. Koudiat-Aty, boulevard Ernest-Mercier, dans les fouilles de l'immeuble Rousselot. — Stèle en calcaire gris, au sommet arrondi; hauteur, 0 m. 51; largeur, 0 m. 30; épaisseur, 0 m. 07; hauteur des lettres, de 0 m. 04 à 0 m. 045:

D · M  
P MARC[e]  
LLVS · VA  
C · V · H (sic)

2. Koudiat-Aty, boulevard Ernest-Mercier, dans les fouilles entreprises pour la construction de la nouvelle école primaire supérieure de garçons. — Stèle brisée en plusieurs morceaux qui se rajustent; hauteur de l'ensemble conservé, 0 m. 38; largeur, 0 m. 28; épaisseur, 0 m. 07; hauteur moyenne des lettres, 0 m. 04.

.....  
TER e NTIA  
ROGATA  
V · A · LX  
O · T · B · Q

Dans la tranchée où cette inscription a été découverte se trouvaient cinq sépultures antiques à revêtement de briques.

## II

### RÉGION DE CONSTANTINE.

3. Bkira, au lieu dit Djenane-Marouf. — Inscription en trois fragments, dont deux se rejoignent exactement pour former les deux premières lignes du texte; le troisième fragment, qui renferme trois lignes, se rattache peut-être aux deux premiers, mais le raccord entre les deux pierres n'est pas d'une netteté absolue. — L'ensemble, formé par les deux premiers fragments, mesure 0 m. 27 de hauteur, 0 m. 81 de largeur; le troisième fragment mesure 0 m. 36 de hauteur, 0 m. 60 de largeur. L'épaisseur moyenne de la pierre est de 0 m. 37. Il n'a pas été possible à M. Bosco de prendre un estampage de ce document. On ne peut que le regretter, car le texte semble intéressant, et la lecture en est à peu près impossible d'après la copie, pourtant fort soignée, qui nous en a été adressée. Nous reproduisons ci-dessous cette copie.

A. Les deux premiers fragments qui se rejoignent exactement:

IMP NER TRAI  
ADRIICCOM



B. Le troisième fragment :

COS · IX · FELIN

MP CVRA SV<sup>A</sup>

POS PP

La première ligne semble contenir le nom de l'empereur Trajan; au début de la seconde ligne, les lettres ADRI paraissent se rapporter à l'empereur Hadrien; mais le cognomen *Nerva* ne figure pas dans les noms d'Hadrien. D'autre part, la mention COS·IX, si M. Bosco a bien copié le texte, ne convient à aucun des Antonins. A la fin de la même ligne les lettres FELIN pourraient s'interpréter *Fel(ici) In(victo)*, mais cette formule n'apparaît dans les titulatures impériales que longtemps après le siècle des Antonins. Si, comme l'affirme M. Bosco dans sa description, la pierre est complète à droite et à gauche, au moins dans sa partie supérieure, la lecture de la seconde ligne aurait besoin d'être contrôlée. Enfin, malgré l'identité de l'épaisseur des deux pierres, il faudrait être certain que les deux parties de ce texte appartiennent à une seule et même inscription. Les indications *cos.ix* et *fel.in.* ne peuvent guère concorder avec les noms de la première ligne : *Imp. Ner. Traj...*

Nous publions néanmoins ce document, conformément à la copie, au dessin et aux renseignements envoyés par M. Bosco. Mais il est indispensable de le revoir et de l'étudier sur place.

4. Bkira, au lieu dit Djebbanet-Sidi-Moussa. — Stèle à sommet arrondi, en calcaire rosé du pays, exhumée d'un cimetière musulman; hauteur, 0 m. 60; hauteur des lettres, 0 m. 05.

V S I N I A ♦

EXTRICA

TA ♦ V ♦ A ♦

XXXI ♦ D M (sic)

5. El-Aria, commune du Khroub.

*ex . auctori*

IAte imp. ca

ESARIS TRA

IANI HADR

ANI AVG

PPAACSAI

Cette inscription appartient à la série bien connue des bornes qui séparaient le territoire public de Cirta de certains domaines dénommés *agri accepti*. Dans la plupart des bornes de cette série, la dernière ligne est en général assez effacée et l'interprétation en a été longtemps douteuse. La nouvelle inscription, copiée par M. Bosco, démontre qu'il faut lire sans aucun doute : *A(gri) A(ccepti) C(irtensium) s(eparati) a p(ublico)*<sup>(1)</sup>.

6. Henchir-el-Houari, dans le Djebel-Chettaba. — Stèle votive en calcaire du pays. Hauteur, 0 m. 80 ; largeur, 0 m. 36 ; épaisseur, 0 m. 30 ; hauteur des lettres, de 0 m. 03 à 0 m. 05. — Dans un cartouche à queues d'aronde :

SAQMELLIVS CATV

LONVS VSLA

Au-dessus de l'inscription, un bas-relief très mutilé représente, autant qu'on en peut distinguer le sujet, un personnage debout auprès d'un autel, entre deux groupes d'animaux. C'est le motif habituel des ex-voto à Saturne, et il n'est pas téméraire d'interpréter les deux premières lettres du texte par *Sa(turno sacrum)*.

7. Aïn-Kerma, sur la piste directe de Constantine à Mila, à 3 kilomètres vers l'est du point dit Aïn-Kebira, où a été trouvée

<sup>(1)</sup> Sur ces bornes limites, voir *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 7084 = 19431, 7085 = 19432, 7086, 7087, 7088, 7089 = 19104, 7090 = 19433, 8268, 18768; *Recueil de Constantine*, 1906, p. 184, et 1907, p. 260; *Bull. archéol. du Comité*, 1912, p. 504, n° 12; Gsell, *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille 17, n° 167 et 331.

la borne du xiii<sup>e</sup> mille de la voie romaine qui reliait directement Cirta à Mileu. — Fragment de colonne milliaire mesurant 0 m. 57 de hauteur, 0 m. 30 de diamètre. La hauteur des lettres varie, suivant les lignes, de 0 m. 03 à 0 m. 045.

IMP CAES  
CVIBIVS TRIPO  
NIANVS GALLVS IN  
VICTVS PIVS FELIX  
AVG PONT MAX TRI  
POTES CON DESIGNATVS  
II PP PROCONS  
IMP CAES C VIBIVS  
AFINIVS GALLVS  
VELDVMIANI  
VOLVSSIANVS INV  
TVS PIVS FELIX  
AVC D C . . . . .

C'est, sauf quelques légères variantes, *Triponianus* au lieu de *Tribonianus*, *Afinius* au lieu de *Afnianus*, le même texte exactement que celui de la borne qui marquait le xiii<sup>e</sup> mille de la même voie, et qui a été publié ici même<sup>(1)</sup>. Comme ce fragment de colonne a été découvert à 3 kilomètres environ à l'est de la borne du xiii<sup>e</sup> mille, M. Bosco suppose, avec beaucoup de vraisemblance, que le chiffre inscrit au bas de cette nouvelle colonne devait être XI.

Dans les mêmes parages, aux environs d'Aïn-Kerma, près de la source dite Aïn-Mosnab, d'après les renseignements recueillis par M. Bosco, il y avait un établissement romain assez important : on a trouvé là, outre des pierres de grand appareil, un chapiteau

<sup>(1)</sup> *Bull. archéol. du Comité*, 1912, p. 505, n° 13.



corinthien, des débris de mosaïques en briques, un fragment d'inscription où se lit le mot BONO, et des «sortes de chambres souterraines» (?) Sur la crête qui domine la source existait jadis une ruine romaine, dont les matériaux ont servi à la construction du village d'Aïn-Kerma.

J. TOUTAIN,

Membre de la Commission  
de l'Afrique du Nord.

UNE INSCRIPTION  
CONSERVÉE  
AU DÉPARTEMENT DES MÉDAILLES  
DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE  
DE PARIS,  
PAR M. LOUIS CHATELAIN.

---

J'ai l'honneur de communiquer au Comité archéologique du Ministère le texte d'une inscription latine que M. Babelon, conservateur du département des Médailles à la Bibliothèque nationale, a la grande obligeance de me laisser publier. C'est un fragment en pierre dure, de couleur gris foncé, de 0 m. 22 de haut sur 0 m. 21 de large, d'une épaisseur maxima de 0 m. 03. Le texte est celui d'une inscription funéraire que je crois inédite; il est incomplet à gauche, vraisemblablement aussi en haut; il figure dans un cartouche dont il reste 0 m. 16 de hauteur. Les lettres mesurent 0 m. 02 aux trois premières lignes, 0 m. 017 aux trois dernières.

L'origine de ce petit monument n'est pas certaine. D'après les renseignements que j'ai recueillis, il parviendrait d'Algérie, probablement des environs de Bougie, l'antique *Saldæ*. Il est entré à la Bibliothèque nationale au mois de juin dernier.

LPIS  
GI·BMDS  
LIAFELICI  
MA·PATRI·V·ALX  
B·LIBERTABVSQ  
OSTERISQEOR

[? *D(iis) M(anibus) s(acrum).*] . . . . [*E*]pis, [con]ju[gi] b(ene) m(erent) d(e) s(e). [*Corn*]elia? *Felici*[ssi]ma patri. *V(ixit) a(nnis) LX*; [*l*]b(ertis) liberta-busq(ue) [p]osterisq(ue) eor(um).

[*E*]pis ne semble pas offrir de difficulté. [*Corne*]lia paraît répondre à l'étendue de la lacune; si le surnom *Felici*[ssi]ma est assez rare, il est du moins bien plus rare que *Felix*, très fréquent, surtout en Afrique; il est d'un complément certain.

Le contenu de cette inscription, élevée à un défunt par sa veuve et par sa fille, par ses affranchis et les descendants de ces derniers, offre quelque intérêt; ce n'est point la banale inscription funéraire donnant seulement le nom et l'âge du défunt; mais la gravure, autant que le style, mérite qu'on en souligne telles particularités.

À la troisième ligne du texte conservé se remarque un léger martelage; la lettre C est aisée à reconnaître: le lapicide avait d'abord oublié l'I, puis, s'apercevant à temps de son oubli, il l'a réparé; peut-être faut-il imputer à cet oubli le rejet à la ligne suivante de la première S qui devrait figurer à la troisième ligne, sur cette inscription d'une gravure quelque peu soignée. C'est encore à cause de la présence des deux S à la quatrième ligne que le second chiffre fixant l'âge du défunt déborde du cartouche.

Les B ont tous la panse inférieure beaucoup plus développée que la panse supérieure. C'est une des caractéristiques communes à l'alphabet de l'époque d'Auguste et à celui de l'époque de Trajan et des Antonins, si toutefois on peut rapprocher l'écriture d'une inscription assez simple de l'écriture monumentale. Les M, les P et les R évoquent par contre l'écriture de l'époque des Flaviens<sup>(2)</sup>. Les T accusent enfin une forme très particulière et portent tous la haste plus large à gauche qu'à droite.

L'absence de déliés, ou plutôt le manque de finesse des déliés par rapport aux pleins, entache l'inscription d'une certaine lourdeur.

LOUIS CHATELAIN.

<sup>(1)</sup> *Corpus inscr. latin.*, t. VIII, n° 1697.

<sup>(2)</sup> Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, 3<sup>e</sup> éd., pl. I.



NOTE  
SUR  
LES FOUILLES EXÉCUTÉES EN 1912  
À BOU-GORNINE (TUNISIE)  
PAR M. LE CAPITAINE DÉSÉVAUX.

---

RAPPORT DE M. H. SALADIN,  
Membre de la Commission de l'Afrique du Nord.

---

Bou-Gornine est situé sur la rive méridionale de la mer des Bibans (Bahiret-el-Biban), presque directement au sud d'El-Biban, l'ouverture de la lagune sur la mer Méditerranée; et au nord-est de Ben-Gardane, à environ 11 kilomètres de ce village. (Fig. ci-contre.)

L'édifice déblayé par M. le capitaine Désévaux paraît être un de ces *castella* ou postes fortifiés qu'on a déjà reconnus en si grand nombre dans le sud de la Tunisie. Il est construit sur un plan rectangulaire irrégulier; les côtés mesurent respectivement 84 mètres, 80 m. 50, 66 mètres, 63 m. 50. Il n'est pas orienté très exactement, mais son orientation Nord-Sud-Ouest-Est est déterminée par les diagonales du bâtiment d'une façon approximative.

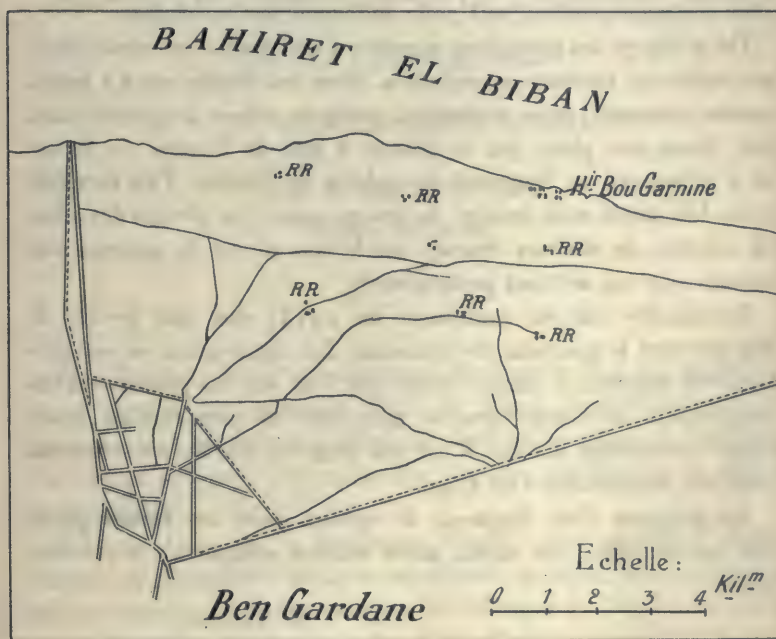
Le mur d'enceinte est appareillé avec soin en moellons à peu près égaux, hourdés en mortier de chaux et disposés en assises régulières. Ces murs ont une épaisseur d'environ 1 m. 20 à la base et de 0 m. 80 à 2 mètres au-dessus du sol. On voit donc que le fruit de ce mur est assez accentué. Les angles de l'enceinte sont arrondis.

Une citerne sur plan rectangulaire existe au sud de la face sud-sud-ouest. Cette citerne était alimentée par une rigole d'aqueduc

montée sur un mur de 1 mètre de haut, mais la provenance de ces eaux n'est pas indiquée d'une façon exacte par l'auteur de la note. Il est peu probable que ce soient celles que recueillent les terrasses des bâtiments du fortin. Celles-ci devaient être réunies dans une citerne située à l'intérieur de l'enceinte.

L'entrée de ce fortin était ménagée dans une tour carrée qui forme saillie sur la face sud-sud-est.

La base des murs d'enceinte était défendue contre les érosions produites par le vent au moyen d'un corroi assez épais d'argile, afin de fixer le terrain au mur. Dans cette région, en effet, les terres



sont si légères qu'il n'est pas rare de voir la partie inférieure des murailles déchaussées par le vent à une profondeur de 0 m. 50 à 0 m. 60, cinq ou six ans après l'achèvement des édifices.

Les constructions intérieures présentent une succession de chambres dont les portes ont souvent leurs jambages à feuillures, leur seuil muni de traces de gâches destinées à recevoir des verrous. Certains seuils sont en pierre de taille, d'autres sont simplement

en béton. La pierre provenait probablement du Djebel-Rehache (territoire de l'annexe de Tatahouine).

Les pièces sont enduites à l'intérieur de mortier de chaux. Elles ont en général de 3 à 4 mètres de largeur sur une longueur variable. Le peu d'épaisseur des murs et de largeur des pièces indique qu'elles étaient très probablement couvertes par des terrasses sur solives en bois. Dans certaines de ces chambres, des niches étaient ménagées pour recevoir des lampes.

Ces bâtiments ont été pendant longtemps occupés par des indigènes, car de nombreuses reprises en maçonnerie grossière, à la mode arabe, se retrouvent dans ces bâtiments, soit pour en consolider certaines parties, soit pour en fermer les ouvertures.

On a dégagé les premières marches d'un escalier qui devait donner accès aux terrasses supérieures. Dans les fouilles on n'a trouvé aucune monnaie, mais seulement quelques débris de poterie assez fine. Dans une pièce qui se trouve à côté de l'entrée du fortin, on a découvert un fragment de sphinx en marbre d'un excellent style. Les pattes sont brisées, la tête manque; les plumes des ailes, les mèches de cheveux éparses sur le cou et sur la poitrine sont traitées avec un art tout particulier<sup>(1)</sup>.

Les fouilles ont été continuées en 1913; elles ont permis de dégager tout le pourtour de l'enceinte. La construction en est partout très soignée; il semble donc que l'on soit en présence d'une construction de bonne époque, mais rien ne permet d'en déterminer exactement la date. Il est peu probable que les constructions aient été surmontées d'un étage.

La présence d'un fragment de sphinx dans ces ruines paraît être accidentelle, car aucun autre marbre sculpté n'y a été rencontré.

H. SALADIN,

*Membre de la Commission  
de l'Afrique du Nord.*

<sup>(1)</sup> Ce sphinx a été envoyé au Musée du Bardo.



# LES RUINES, NÉCROPOLES ET MAUSOLÉES DE BENI-GUEDAL,

PRÈS DE DEHIBAT (SUD TUNISIEN),

D'APRÈS LE RAPPORT DE M. LE LIEUTENANT WITZ

ET LES PHOTOGRAPHIES

DE M. LE MÉDECIN-MAJOR COLLILIEUX,

PAR M. JULES TOUTAIN,

Membre du Comité.

---

Beni-Guedal, où d'intéressantes découvertes ont été faites en 1912 par M. le lieutenant Witz, se trouve dans l'extrême Sud tunisien, à 11 kilomètres environ au nord-est du poste de Dehibat. Les ruines antiques y occupent un plateau, qui domine la plaine environnante.

Déjà en 1907 M. le lieutenant Faveris avait fouillé à Beni-Guedal un mausolée à hypogée en pierres de taille; ses recherches ont été signalées à la Commission de l'Afrique du Nord<sup>(1)</sup> au mois de novembre 1907; un peu plus tard, M. le commandant Donau a complété ces premiers renseignements en publiant le texte de l'épithaphe relevée par M. Faveris sur l'une des pierres provenant du mausolée<sup>(2)</sup>.

M. le lieutenant Witz a poursuivi en 1912 l'exploration archéologique de Beni-Guedal, à l'aide d'un crédit mis à sa disposition par la Direction des antiquités et arts de la Régence de Tunis. Il y a

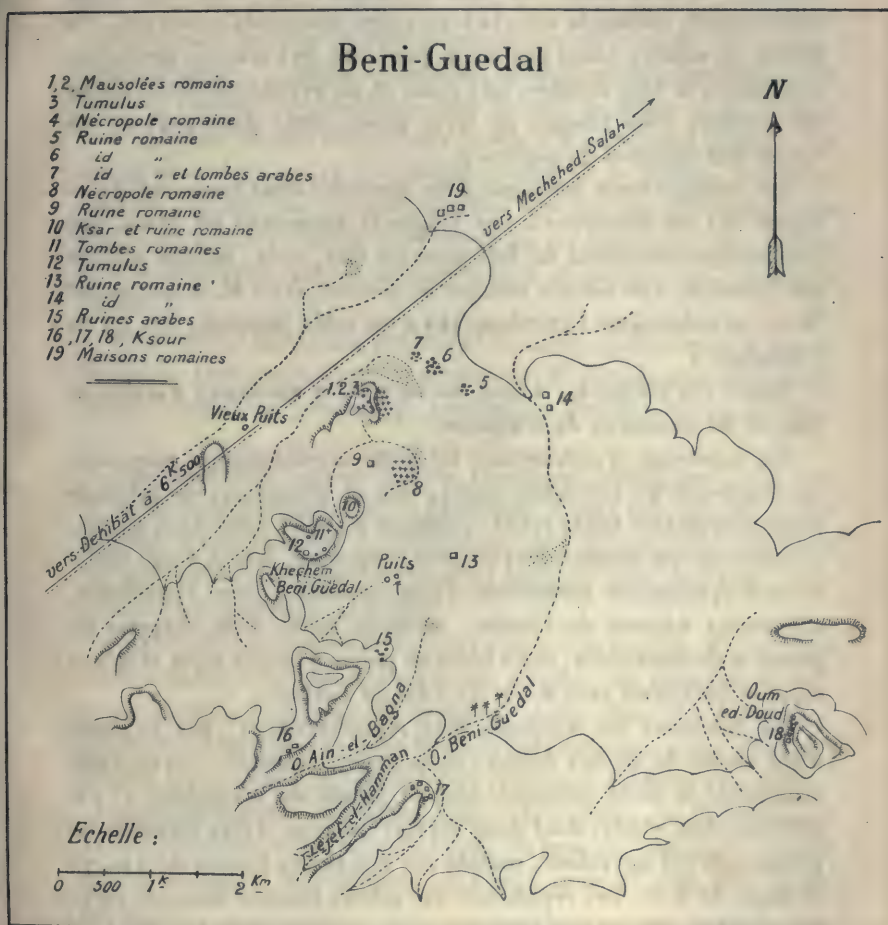
<sup>(1)</sup> *Bull. archéol. du Comité*, 1907, p. CCXLIX.

<sup>(2)</sup> *Ibid.*, 1909, p. 39.

découvert un second hypogée voisin de celui qu'avait déjà fouillé M. le lieutenant Faveris, deux nécropoles romaines et diverses ruines éparses aux environs, dans la plaine ou sur des éminences de faible hauteur (voir la carte ci-contre).

L'hypogée fouillé par M. le lieutenant Witz se trouve à 8 mètres environ au nord du tombeau signalé par M. Faveris. La partie souterraine en est formée par un caveau de plan rectangulaire, dont l'entrée s'ouvre vers l'Est; on accède à cette entrée par un escalier de trois marches creusé grossièrement dans le sol naturel. Ce caveau est couvert d'un dôme en pierres de taille, constitué par quatre arcs légèrement surbaissés, dont la base s'appuie sur chacune des parois latérales; la clef centrale n'a pas été retrouvée. La paroi qu'occupe le fond du caveau, en face de l'entrée, est percée de deux niches; les parois nord et sud n'ont chacune qu'une seule niche. Jusqu'à la base des niches, à partir du sol du caveau, les parois sont construites en moellons grossièrement égalisés. Audessus, elles sont faites de pierres taillées. Large et long de 1 m. 75, le caveau mesure de même intérieurement 1 m. 75 de hauteur; le couloir d'accès est large de 0 m. 60; l'entrée elle-même n'est large que de 0 m. 50. La largeur des niches est de 0 m. 40 à 0 m. 50; leur profondeur varie de 0 m. 45 à 0 m. 55; leur hauteur atteint 0 m. 75. Le caveau était fermé, dans l'antiquité, par une large dalle, dressée en avant de l'entrée et appuyée sur deux petits retraits verticaux ménagés dans les parois du couloir d'accès; cette dalle avait été ensuite recouverte d'une couche épaisse de mortier de chaux. A l'intérieur, aucune trace d'enduit n'a été constatée ni sur les parois, ni sur le sol.

Lorsque la fouille a commencé, le caveau était complètement rempli de sable et de décombres. Voici, dans leur ordre, les trouvailles et constatations qui ont été faites par M. le lieutenant Witz : « A la surface, quelques blocs provenant de la voûte effondrée; audessous, une couche de sable d'environ 0 m. 50, jusqu'à la naissance des petites voûtes des niches; c'est à ce dernier niveau qu'ont été recueillis de nombreux ossements d'oiseaux et d'animaux de petite taille. Les premiers ossements humains, entiers, non incinérés, ont apparu au niveau de la base des niches; trois crânes ont été retrouvés près de l'angle sud-ouest. Il a été impossible de se représenter quelle était la position primitive des cadavres, les ébou-



Ruines de Beni-Guedal  
(Sud tunisien).



lements antérieurs ayant tout bouleversé. Enfin, au-dessous du niveau où ces cadavres gisaient, on a rencontré la première lampe antique, en terre rouge. Au fond du caveau, sur le sol naturel, on a découvert, mélangés avec la terre, des ossements incinérés, des débris de marbre blanc provenant peut-être de l'urne ou des urnes cinéraires; la tête mutilée, une main et un avant-bras d'une statue de marbre; trois lampes en terre grise, dont deux portent au revers des marques de potiers.»

Cet hypogée était surmonté d'un mausolée dont beaucoup d'éléments ont été découverts. Ces éléments consistent en blocs, qui sont malheureusement en fort mauvais état, usés, comme effrités par l'érosion; «un certain nombre de pierres, écrit M. le lieutenant Witz, se réduisaient littéralement en un sable jaunâtre, dès qu'on y touchait.»

Parmi ces éléments, il faut distinguer les morceaux d'architecture et les morceaux de sculpture.

Les morceaux d'architecture les plus caractéristiques consistent en fragments de stylobate, bases, fûts et chapiteaux de pilastres engagés d'un très faible relief, colonnes d'angles rattachées au monument sur un secteur de 100 grades environ, débris d'une niche à fond cylindrique surmontée d'une coquille à seize cannelures, chapiteaux décorés de feuilles, corniche ornée d'un chapelet de perles et de denticules, enfin blocs de pierre à angles aigus et à face oblique provenant sans doute du faite de l'édifice.

Les morceaux de sculpture sont représentés: 1° par le torse d'une statue de marbre drapée, de grandeur naturelle, qui occupait sans doute la niche ménagée dans la façade du mausolée; 2° par plusieurs bas-reliefs, dont deux surtout méritent d'être signalés. Le premier de ces bas-reliefs, sculpté sur une pierre longue de 0 m. 75 et large de 0 m. 60, représente un sphinx féminin assis; le corps du monstre, abstraction faite des ailes, mesure 0 m. 44; les ailes seules ont 0 m. 42 de long; la hauteur, des pattes de devant au sommet de la tête, est de 0 m. 50. Le motif, absolument intact, est traité sobrement. La tête et la poitrine sont d'une femme; le reste du corps est d'une lionne ailée. On sait que les sphinx passaient, dans l'antiquité, pour écarter les mauvais sorts et détourner les maléfices; on plaçait leurs images sur les tombeaux <sup>(1)</sup>.

<sup>(1)</sup> *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg, Saglio et Pottier, s. v° *Sphinx*.

Le second bas-relief, retrouvé par M. le lieutenant Witz aux alentours de ce mausolée, est d'un tout autre type. Il représente une scène de labour. La pierre, moins intacte que la précédente, mesure 0 m. 80 dans sa plus grande longueur et 0 m. 45 de hauteur moyenne. A gauche un homme debout, malheureusement très mutilé, conduit une charrue, dont le soc, la flèche et le manche sont visibles, et que tirent deux bœufs à la démarche pesante; en avant de ce groupe, à l'extrémité droite de la pierre, un autre homme conduit une seconde charrue que tire un chameau; cette partie du motif était très détériorée; on n'y distingue avec netteté que le laboureur dont la démarche et le geste sont fort caractéristiques.

Deux autres bas-reliefs provenant du même mausolée sont moins distincts. L'un paraît représenter une tête d'animal, peut-être décorative; l'autre un personnage portant un fardeau sur les épaules.

Aux alentours immédiats de l'hypogée fouillé en 1907 par M. le lieutenant Faveris, M. le lieutenant Witz a exhumé un certain nombre d'éléments soit d'architecture, soit de sculpture, desquels on peut inférer, semble-t-il, que cet hypogée était, lui aussi, surmonté d'un mausolée important.

Parmi les morceaux d'architecture proprement dite, il faut citer un stylobate, une base de lignes très simples, un morceau de corniche décoré d'un rang de perles et d'une ligne de denticules, disposés autrement que dans le premier mausolée; enfin plusieurs blocs à face oblique et angles aigus provenant du faite de l'édifice.

La sculpture est ici moins bien représentée; M. le lieutenant Witz cite seulement un fragment orné de trois rosaces, et un second débris sur lequel on distingue un vase à long col posé près d'une lampe(?).

Au pied de l'éminence sur laquelle s'élevaient ces deux mausolées, vers l'Est, M. le lieutenant Witz a découvert une nécropole romaine dans laquelle il a fouillé dix-huit tombes. Ces tombes, en général fort modestes, présentent les dispositions générales suivantes : elles se composent d'une enceinte rectangulaire, construite en moellons jointoyés à l'aide d'un solide mortier de chaux; l'épaisseur des murs est en moyenne de 0 m. 25. A la surface du sol, on trouve des débris de pierres, mais point de dalles qui puissent faire croire à l'existence d'une voûte. Au-dessous des débris de pierres

inémalgés de terre, on rencontre à l'intérieur de l'enceinte rectangulaire une couche comprenant de la terre rougie par le feu, du bois carbonisé, des ossements incinérés, des fragments de poteries, parmi lesquels quelques-uns proviennent de lampes. Tout au fond de la tombe, le sol est calciné et les parois ont également une teinte rouge provenant du feu.

De ces constatations M. le lieutenant Witz conclut que l'on peut ainsi reconstituer les coutumes funéraires en vigueur dans ce pays. On construisait d'abord une enceinte rectangulaire, à l'intérieur de cette enceinte on disposait un grand bûcher; on y brûlait le cadavre; la crémation terminée, on recueillait les principaux ossements dans des vases en terre cuite qu'on plaçait aussitôt sur les restes du bûcher consumé, enfin on recouvrait le tout d'une voûte grossière, ou peut-être on se contentait de combler la tombe.

Les tombes fouillées par M. le lieutenant Witz sont de dimensions assez restreintes. La plus vaste mesure 2 mètres de long, 1 m. 50 de large, 0 m. 80 de profondeur. La longueur moyenne varie de 1 mètre à 1 m. 30; la largeur la plus fréquente est de 0 m. 80. Quant à la profondeur, elle varie de 0 m. 30 à 1 m. 60; mais l'état actuel ne correspond pas, en ce qui concerne cette dernière dimension, à l'état antique.

Une seconde nécropole romaine a été explorée par M. le lieutenant Witz. Elle se trouve sur un plateau situé à 1 kilomètre environ au sud-est de la première. Elle paraît contenir beaucoup de tombes. Quatre seulement ont été fouillées; deux sont du type général décrit ci-dessus; deux autres méritent une mention particulière.

L'une de ces deux tombes faisait partie d'un monument funéraire analogue aux mausolées précédemment étudiés. L'hypogée est un caveau rectangulaire mesurant 1 m. 60 de long sur 1 mètre de large et 1 m. 40 de profondeur. L'entrée n'a que 0 m. 50 de large. Dans la paroi qui fait face à l'entrée sont ménagées deux niches; chacune des parois de droite et de gauche n'en possède qu'une. Cet hypogée est construit en pierres de taille; la voûte, les parois et le sol étaient recouverts d'un enduit à la chaux; le mortier qui unissait les blocs était très fin. La fouille, faite avec beaucoup de soin, a démontré que la tombe avait été violée antérieurement; la dalle de fermeture était brisée, et à l'intérieur on



n'a pu recueillir que quelques débris d'ossements. Autour de l'hypogée, des pierres éparses provenant du mausolée qui surmontait le caveau ont été soigneusement étudiées. En général, elles sont en très mauvais état; elles ont beaucoup souffert de l'érosion; plusieurs d'entre elles portent encore les traces d'un enduit fort épais, peint en certains endroits de couleur rouge. De ces pierres, les unes représentent des morceaux d'architecture; les autres appartiennent à une frise de sujets sculptés entre des triglyphes. Comme morceaux d'architecture, il faut citer : un débris de colonne cylindrique avec base à deux tores, et un fragment de pilier carré; un chapiteau orné de deux volutes; un morceau de niche (?). Les morceaux de sculpture sont plus intéressants. Ils paraissent bien tous provenir d'une seule et même frise; leur hauteur uniforme est de 0 m. 50; sur plusieurs d'entre eux le motif est encadré à droite et à gauche de triglyphes. Ils sont plus ou moins bien conservés, suivant que la face sculptée était sans doute plus ou moins directement exposée aux agents atmosphériques. Les morceaux suivants ont été photographiés par M. le médecin-major Collilieux :

1° Entre deux triglyphes, tête humaine de face, complètement entourée de deux serpents entrelacés. Ce motif n'est pas sans analogie avec celui qui se voit d'une part sur quelques-unes des stèles dites de la Manouba ou de la Ghorfa <sup>(1)</sup>, d'autre part sur deux des stèles d'Aïn-Barchouch <sup>(2)</sup>.

2° Entre deux triglyphes, dans un cadre carré, un vase du genre *guttus* ou *gutturium* et un autel ou une *acerra*.

3° Entre deux triglyphes, une tête de taureau de face; la pierre est très endommagée par l'érosion.

4° Fragment : tête de bélier à gauche.

5° Fragment très endommagé, avec débris de triglyphes à gauche : deux animaux à droite.

6° Fragment : tête et partie du corps d'un mouton tourné à gauche; à l'extrémité gauche du fragment, colonne cylindrique.

M. le lieutenant Witz signale dans son rapport quelques autres débris, en particulier une « demi-tête humaine recouverte d'enduit, dont l'œil conserve quelques traces de la coloration antique » (?).

Ce mausolée était d'un type et d'une décoration tout à fait analogues aux deux mausolées précédemment décrits.

<sup>(1)</sup> *Catalogue du Musée Alaoui*, pl. XIX, n<sup>os</sup> 746, 747, 751, 752.

<sup>(2)</sup> *Ibid.*, pl. XXI, n<sup>os</sup> 780, 781.

A 5 mètres de ce premier mausolée, M. le lieutenant Witz a fouillé un second hypogée, bien construit, mais de dimensions plus restreintes : longueur, 1 mètre; largeur, 0 m. 80; profondeur, 1 m. 50. Chacune des parois, sauf celle de l'entrée, possédait une niche. Le caveau était recouvert non d'une voûte, mais d'un toit formé de dalles épaisses et longues; l'une de ces dalles mesurait 2 mètres de long. La tombe avait été violée antérieurement; la dalle de fermeture a été trouvée brisée; des ossements ont été recueillis à l'extérieur de l'hypogée, avec quelques débris de verres et deux fausses perles provenant sans doute d'un collier.

Tels sont les principaux résultats des recherches et des fouilles dirigées à Beni-Guedal par M. le lieutenant Witz. Outre ces mausolées et ces nécropoles, M. Witz signale au même endroit plusieurs ruines qu'il n'a pu explorer ou dont l'exploration n'a abouti à aucune trouvaille qui mérite d'être signalée. Ce qui est certain, en tout cas, c'est qu'il y a eu, sous l'empire romain, au lieu dit aujourd'hui Beni-Guedal, une agglomération assez importante. Les trois mausolées dont les ruines y ont été retrouvées appartiennent, par leur forme et par leur décoration, à cette série de tombeaux déjà souvent signalés depuis la Tunisie centrale jusqu'au cœur de la Tripolitaine, tombeaux dont les types les plus caractéristiques dans le Sud tunisien ont été retrouvés à El-Amrouni, par M. le lieutenant Lecoy de la Marche, et à Siaoun par M. de Larminat <sup>(1)</sup>.

J. TOUTAIN.

<sup>(1)</sup> Sur le mausolée d'El-Amrouni, voir Ph. Berger, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1894, p. 477, et dans la *Revue archéologique*, 1875, I, p. 71 et suiv.; — sur le mausolée de Siaoun, R. Donau, dans le *Bull. archéol. du Comité*, 1909, p. 40.

# DEUX

## JAVELOTS DE BRONZE

### À DOUILLE ORNÉE DE GRAVURES,

PAR M. PLESSIER,

Ancien Président de la Société historique de Compiègne,  
Correspondant du Ministère de l'Instruction publique.

---

Les recherches et les trouvailles archéologiques ont, depuis longtemps, démontré que nos ancêtres de l'âge du bronze s'appliquaient parfois à orner leurs armes et certains objets de parure, avec un art et une délicatesse des plus remarquables.

A l'origine, cette ornementation se rencontre presque exclusivement sur les haches à bords droits; mais plus tard, et surtout vers la fin, la douille des lances ou des javelots en devient tout particulièrement l'objet.

Les motifs de cette décoration varient d'ailleurs suivant les différentes époques. Des stries ou lignes droites, disposées en faisceaux, chevrons, dents de loup, etc., et plus rarement en losanges<sup>(1)</sup>, caractérisent généralement les deux premières périodes, tandis que, dans la dernière, l'intervention des lignes incurvées ou même circulaires imprime à l'ornementation infiniment plus de grâce et de variété. Nous n'aurons, du reste, à nous occuper ici que de cette dernière période, ou larnaudienne, à laquelle se rapportent les deux javelots que nous nous proposons d'étudier.

<sup>(1)</sup> Un des plus beaux spécimens de décoration losangée est représenté, en France, par la magnifique hache de Mareuil-sur-Oureq (*Dict. archéol. de la Gaule*, pl. I des types de l'âge de bronze, fig. 8), qui a fait longtemps partie de la collection Héricart de Thury.



Le premier de ces javelots (pl. IX, fig. 1) se rattache, comme provenance, aux environs de Compiègne. Ramassé autrefois sur le territoire de La Neuville-sur-Ressons <sup>(1)</sup>, à la surface d'un labour, il entra presque aussitôt et se trouve encore dans la collection d'un archéologue de la région <sup>(2)</sup>.

Il est en forme de pique allongée, d'assez petite taille. Sa longueur totale n'atteint, en effet, que 0 m. 141 (0 m. 093 pour les ailes et 0 m. 048 pour la douille). Celle-ci est d'ailleurs percée de deux trous opposés, mesurant environ 0 m. 003 de diamètre et destinés à recevoir la cheville de bronze qui devait en assujettir la hampe. Quant à la largeur maxima de la flamme, elle ne dépasse guère le diamètre inférieur de la douille, ou 0 m. 014.

Profondément altéré et presque réduit à l'état d'acétate de cuivre, cet objet a subi de sérieuses avaries; et sa patine, sur les points où elle est conservée, semble accuser, par sa teinte brillante et mordorée, un long séjour en terrain argilo-sableux, fortement coloré par l'oxyde de fer. Ses faces présentent donc de très nombreux éclats et les arêtes des ailerons sont complètement émoussées; mais la douille, moins maltraitée par les chocs des instruments aratoires, conserve heureusement, à peu près intacte, la belle ornementation qui en constitue le grand intérêt <sup>(3)</sup>.

Cette ornementation se compose de trois zones superposées et formées : la première, de deux lignes droites, finement gravées en plein, faisant le tour de la douille à 0 m. 01 environ de sa base et accompagnées, de chaque côté, de triples segments de cercles, alternés haut et bas comme centres et se réunissant par leurs extrémités; la seconde, de quatre lignes embrassantes, identiques, et d'arcs ou segments de cercles exactement semblables aux premiers; et la troisième, d'un même nombre de lignes droites que la seconde, mais dont les segments, au lieu d'être alternés, sont opposés, for-

(1) Commune du canton de Ressons-sur-Matz, arrondissement de Compiègne (Oise).

(2) M. S. Letheux, à Ressons-sur-Matz, qui a bien voulu nous autoriser à publier ce javelot, ce dont nous le remercions cordialement.

(3) Nous devons encore à l'habile crayon de M. J. Pilloy les dessins des deux javelots, et leur exécution, grandeur naturelle, permet aisément de se rendre compte des détails de l'ornementation; nous renouvelons à notre excellent confrère et ami nos plus vifs et plus sincères remerciements.

mant ainsi de triples cercles concentriques, plus ou moins réguliers.

Enfin, entre les deux premiers motifs se trouve une ligne droite *pointillée*, d'où se détachent, également *en pointillé*, d'autres lignes droites, équidistantes et venant aboutir obliquement au sommet de chaque groupe des arcs supérieurs du premier motif.

Cette décoration, très simple dans ses éléments, est donc des plus sobres; mais habilement et délicatement exécutée, elle n'en offre pas moins un caractère véritablement artistique.

L'autre javelot (pl. IX, fig. 2) est étranger au département de l'Oise; il nous est venu de celui de la Meuse <sup>(1)</sup>, sans provenance ni conditions de gisement exactement déterminées.

Ses dimensions, sans atteindre celles des lances proprement dites, sont supérieures à celles du précédent. Bien que brisé aux deux tiers environ de sa hauteur, il mesure encore 0 m. 135 de longueur (0 m. 065 de douille et 0 m. 07 pour ce qui reste de la flamme). Il est exactement du même type, les ailerons ne dépassant guère encore, comme largeur maxima, le diamètre inférieur de la douille, ou 0 m. 028. Les trous de cheville s'y voient également, avec un diamètre relativement considérable, soit de 0 m. 0055.

La patine en est très bien conservée, sauf sur les côtés des ailerons, complètement dégradés, et deux ou trois autres points où se voient quelques éclats récents; sa teinte vert émeraude, très brillante, indique comme lieu d'origine le sable pur ou le limon très sableux.

Comme celle du précédent, la douille de ce javelot est encore ornée de ciselures qui lui donnent un intérêt tout spécial <sup>(2)</sup>. Cette ornementation est constituée, de bas en haut, par une faible dépression ou gorge, venue à la fonte, au-dessus de laquelle sont gravés, *en plein*, de doubles arcs surbaissés, se joignant par leurs extrémités. Les petits tympans de cette première série d'arcatures sont occupés par une seconde série de doubles arcs semblables, mais infléchis en sens contraire, les premiers gravés *en plein*, et

(1) Cette pièce intéressante nous fut offerte, il y a quelque trente ans, par M. Maurice Derome, actuellement docteur-médecin à Pontoise (Seine-et-Oise), et fait, depuis lors, partie de notre collection.

(2) M. l'abbé Breuil a signalé et reproduit ce javelot, mais sans distinguer les lignes pleines des pointillées. *L'âge du bronze dans le bassin de Paris*, dans *L'anthropologie*, 1913, p. 517 et fig. 8.

les autres *au pointillé*. Enfin, des différents points de rencontre de ces derniers s'élèvent autant de lignes droites et pleines, atteignant ou dépassant même légèrement le niveau inférieur des trous de cheville.

Les faces de la douille sont unies; mais de chaque côté, entre le dessus du trou de cheville et la naissance de l'aileron, se voit un nouvel et intéressant motif de décoration. Ce dernier est composé de deux séries de trois lignes parallèles, incurvées dans le haut sous forme d'ogive très allongée, et réunies dans le bas par quatre petites lignes droites. A l'intérieur et de chaque côté de l'ogive, le décor se complète par des séries d'arcs très surbaissés, rappelant ceux du bas de la douille, mais d'un diamètre supérieur. L'ensemble de ce double décor est d'ailleurs gravé en plein.

Nous retrouvons donc encore ici les mêmes éléments que précédemment : simples lignes droites ou incurvées, finement gravées en plein ou en pointillé, mais variant, pour chaque motif, dans leurs dispositions respectives et témoignant ainsi des grandes ressources artistiques de leurs auteurs.

Les lances ou les javelots de bronze à douille aussi ornée sont relativement rares. J. Evans en signale bien un certain nombre en Angleterre et en Irlande<sup>(1)</sup>, mais les palafittes de la Suisse, sur plusieurs milliers peut-être de lances et de javelots, n'ont guère fourni que les superbes pointes de Nidau-Steinberg<sup>(2)</sup> et de Wollishofen<sup>(3)</sup>, pouvant être comparées aux nôtres.

La France, il est vrai, est beaucoup plus favorisée sous ce rapport.

Parmi les pièces pouvant concurrencer celle de La Neuville, nous citerons les n<sup>os</sup> 25, 26 et 32 de la figure 4 du travail de M. l'abbé Breuil<sup>(4)</sup>; les n<sup>os</sup> 940 et 941 de l'ouvrage de Mortillet<sup>(5)</sup>, ainsi que les trois belles pièces de Morsang-sur-Seine<sup>(6)</sup>, celle de Couvrelle (Aisne)<sup>(7)</sup> et surtout la magnifique et grande lance de

(1) J. Evans, *L'âge du bronze*, trad. Barbier, p. 343-344 et fig. 390-392.

(2) Keller, *Lake-dwellings*, t. II, pl. XXXV, fig. 10.

(3) R. Munro, *Les stations lacustres de l'Europe*, trad. Rodet, p. 18 et pl. III, n<sup>o</sup> 7.

(4) Abbé Breuil, *loc. cit.*, p. 516.

(5) G. et A. de Mortillet, *Musée préhistorique*, 1<sup>re</sup> éd., pl. LXXXIII.

(6) Toulouse, *La bataille navale de Morang-Saintry*, dans *Revue archéologique*, 1891, p. 12.

(7) Abbé Breuil, *loc. cit.*, p. 516-517.



Combon (Eure)<sup>(1)</sup>, dont les séries d'arcs concentriques ne semblent attendre que la gravure des lignes droites ou traits intermédiaires, pour former *exactement* le décor du javelot de La Neuville-sur-Ressons.

Quant à l'ornementation du javelot de la Meuse, elle ne paraît jusqu'alors avoir de répliques que dans les superbes pointes de Combon et de Wollishofen, à cela près toutefois que les motifs latéraux qui décorent la première se trouvent sur les champs ou faces des autres, et qu'ils en diffèrent légèrement dans leurs contours.

Ajoutons enfin, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, que ces divers et gracieux motifs d'ornementation ne sont pas absolument particuliers aux armes de la fin de l'âge du bronze. Ils se retrouvent également sur certains objets de parure, notamment sur les pendeloques triangulaires de Larnaud<sup>(2)</sup> et de Wollishofen<sup>(3)</sup>, sur la tête de la plupart des grosses et très nombreuses épingles à tête sphérique, sur les grands anneaux réniformes de Champigny<sup>(4)</sup>, de Courdemanges, de Morges<sup>(5)</sup>, etc.

Cette dernière remarque, pour nous, a une importance considérable, en ce sens qu'elle permet de dater *exactement* nos javelots, rencontrés en des milieux indéterminés. Tous les objets de parure ci-dessus énoncés appartenant sans aucun doute à la fin de la dernière période du bronze, ou larnaudienne, nous pouvons dès lors attribuer, en toute certitude, à cette même époque les javelots de La Neuville-sur-Ressons et du département de la Meuse,

En résumé, ces deux derniers sont donc des plus intéressants, par la riche et délicate ornementation qui décore leur douille. En outre, par leurs provenances, ils peuvent aider à la délimitation de l'aire géographique dans laquelle se rencontrent les objets

<sup>(1)</sup> L. Coutil, *L'âge du bronze en Normandie*, I, pl. VI. — J. Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique*, t. II, fig. 70.

<sup>(2)</sup> G. et A. de Mortillet, *loc. cit.*, n° 987.

<sup>(3)</sup> R. Munro, *loc. cit.*, p. 20 et pl. 3, n° 29.

<sup>(4)</sup> A. Nicaise, *La sépulture de Champigny (Aube)*, p. 1-2 et fig. 5 de la grande planche hors texte. Musées de la Suisse, principalement de Zurich.

<sup>(5)</sup> Nicaise, *loc. cit.*, p. 1 et fig. 1 de la grande planche; *L'époque du bronze dans la Marne*, p. 17-18 et pl. III, fig. 15. — Munro, *loc. cit.*, p. 88 et fig. 11, n° 3.

en bronze les plus remarquablement ornés, aire que de nombreuses trouvailles semblent faire rayonner du centre du bassin de la Seine vers le nord et l'est de l'ancienne Gaule, et jusqu'aux bords du lac de Zurich, en Suisse.

A. PLESSIER,

Correspondant du Ministère.

PLAQUE AJOURÉE,  
ORNÉE DE GRIFFONS,  
DU CIMETIÈRE GAULOIS D'HAUVINÉ  
(ARDENNES),

PAR M. LÉON COUTIL,

Correspondant du Ministère de l'Instruction publique.

Parmi les objets recueillis par M. Dupuis, instituteur à Hauviné (Ardennes), se trouve une applique de bronze représentant deux griffons affrontés, ou plutôt se faisant face, car leurs têtes d'oiseau se retournent respectivement vers leur dos; ils se cabrent sur les pattes de derrière et la queue, tandis que les pattes de devant sont relevées et réunies à la première articulation du carpe; elles forment avec la tige médiane, servant de point d'appui, un ornement trilobé très caractéristique. Les têtes sont surmontées d'un appendice trilobé. Les trous des yeux et l'un des deux tenons servaient à immobiliser cette applique de bronze.

Les conditions de la découverte ne nous renseignent pas beaucoup sur la destination de cet objet : il a été trouvé par M. Dupuis dans le cimetière d'Hauviné, au lieu dit « les Crayères », dans la sépulture d'un guerrier, ouverte le 20 août 1912; il était accompagné d'un poignard de 0 m. 20 de longueur, en-fermé dans sa gaine de fer, placé le long du fémur droit; la lame



HAUVINÉ (ARDENNES)

Plaque de bronze.



mesure 0 m. 04, même 0 m. 03 à la distance de 0 m. 07 de la pointe; la poignée en os, de 0 m. 10, se termine par des antennes peu arquées de 0 m. 06. A gauche, près du bassin, avec des anneaux de fer en mauvais état, un petit anneau de bronze, qui avait servi de bague, puisqu'il était autour d'une phalange de la main. M. Dupuis croit que l'applique, reproduite ici, est une agrafe de ceinture, parce qu'il l'a trouvée au centre et près du bassin du squelette. Aux pieds et à gauche, était une lance, la pointe dirigée vers la tête du squelette; enfin, un vase sans intérêt et en mauvais état. Le squelette était placé sous une couche de craie, mélangée de cendres et recouverte de terre noire.

M. Dupuis possède trois autres appliques du même genre, mais ornées simplement de cercles concentriques et provenant du même cimetière.

L'allure de la composition évoque la pensée d'une terminaison d'anse d'amphore, mais les deux tenons qui l'accompagnent ne permettent pas cette attribution.

Une disposition ornementale assez analogue existe sur l'entrée d'un fourreau de sabre trouvé à La Tène (ancienne collection Desor)<sup>(1)</sup> figurant trois chevaux, dont deux affrontés en dessous et un troisième au-dessus. On peut comparer aussi une plaque provenant de la Digouri (Caucase), au Musée de l'Université de Kiev<sup>(2)</sup>.

Cette disposition ornementale nous paraît avoir pris son origine au nord de l'Adriatique; en effet, nous l'avons retrouvée sur une plaque ajourée du VII<sup>e</sup> ou du VI<sup>e</sup> siècle, au Musée d'Ancône, provenant d'une nécropole du *Picenum*.

C'est la déformation de ce motif ornemental qui est figurée par le Dr Pic sur la planche XXIII, fig. 5, de Krivoklatu (Bohême), trouvée dans une nécropole de La Tène<sup>(3)</sup>.

LÉON COUTIL,

Correspondant du Ministère.

(1) E. Vouga, *Les Helvètes à La Tène*, pl. I, fig. 40.

(2) E. Chantre, *Recherches dans le Caucase*, t. II, *Période protohist.*, p. 51, fig. 29.

(3) Dr J. L. Pic, *Starožitnosti zeme ceske. Cechy na uvite dejin*. Du Musée Kralovstvi Ceskeho (1902), tab. XXIII, fig. 5.

FOUILLES  
DE  
LA CROIX SAINT-CHARLES  
AU MONT AUXOIS  
(*ALESIA*).

---

RAPPORT SUR LES FOUILLES DE 1912,

PAR M. LE COMMANDANT ESPÉRANDIEU,

Correspondant de l'Institut,  
Membre non résidant du Comité.

---

La quatrième campagne de fouilles que j'ai conduite sur le Mont Auxois, avec l'aide précieuse de M. le Dr Epery, membre de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or, correspondant de la Section d'archéologie du Comité des travaux historiques, a duré du 22 avril au 10 mai et du 12 juillet au 23 novembre 1912.

D'une façon générale, nous avons renoncé, au cours de cette campagne, à la recherche des ruines d'habitations antiques, seules vraiment productives d'objets de collection, pour consacrer notre temps et nos ressources à la solution de deux problèmes qui nous ont paru d'un grand intérêt pour l'histoire d'*Alesia*.

L'un de ces problèmes se rapporte à la *maceria* dont il est ques-

tion dans une phrase des Commentaires <sup>(1)</sup>. Trois indications nous sont données par César :

1° Alesia était un *oppidum* fortifié du côté de l'est : *sub muro quae pars collis ad orientem solem spectabat*;

2° Les Gaulois établirent leur camp de ce même côté : *hunc omnem locum copiae Gallorum compleverant*;

3° Ils s'y livrèrent à un double travail de défense : *fossamque et maceriam sex in altitudinem pedum praeduxerant*.

Le lieu dit la Croix-Saint-Charles, que nous avons exploré de 1909 à 1911, est précisément la partie de la colline qui regarde le soleil levant. L'idée ne pouvait que nous paraître toute naturelle de ne pas déplacer nos chantiers, dont on contrariait l'extension sur leur emplacement le plus favorable, sans essayer de retrouver le camp gaulois.

Le mot *maceria* désigne une clôture de pierres sèches. En 1911, nous avons déjà découvert des murs gaulois, caractérisés à la fois par des vides marquant l'emplacement des poutres et par des clous de fer, d'une forme particulière. Nous avons pu croire qu'il s'agissait du mur d'enceinte de l'*oppidum*; mais, de toute manière, comme César, dans la même phrase, emploie les deux expressions de *murus* et de *maceria*, la solution du problème que nous envisagions devait impliquer la mise au jour de deux constructions différentes.

En avril 1912, le Dr Epery, recherchant la seconde de ces constructions, fit pratiquer une tranchée en contre-bas des murs. Elle coupa un cailloutis où nous reconnûmes sans hésitation la *maceria*. Mais notre conviction n'était pas suffisamment étayée : il nous manquait le fossé qui devait précéder cette *maceria*.

A la reprise normale des fouilles, au mois de juillet, notre programme comportait :

1° Le dégagement de la voie gauloise reconnue en 1911;

2° La mise à jour plus complète des murs gaulois qui aboutissaient au sud-est de cette voie;

3° La recherche de ces murs de l'autre côté de la voie et le repérage du cailloutis.

(1) *Bell. gall.*, VII, 69.



Voici brièvement ce qui ressort de l'accomplissement de ce programme (fig. 1) :

1° *Voie gauloise* (pl. X). — Elle entame le bord du plateau par deux ornières, vraisemblablement creusées de main d'homme, qui se continuent sur le roc <sup>(1)</sup>. L'écartement de ces ornières est de 1 m. 54 d'axe en axe. Elles ont une largeur de 0 m. 20 et une profondeur de 0 m. 15 environ. Nous avons suivi la voie sur une longueur de 12 mètres, sans autres découvertes que celles d'un petit nombre de fragments sculptés provenant de stèles funéraires. Il se

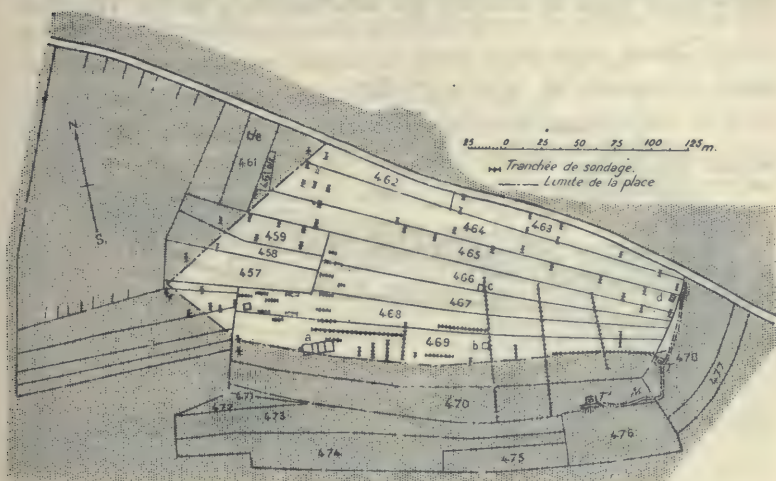


Fig. 1. — Mont Auxois. — Plan des fouilles de 1912.

pourrait, toutefois, que nous ayons mis au jour les restes d'une porte. Nous avons du moins retrouvé encore en place deux pierres taillées où je crois reconnaître des crapaudines <sup>(2)</sup>.

2° *Murs gaulois* (fig. 2). — Les murs gaulois se composent de deux parties parementées : l'une est à peu près parallèle à la voie gauloise; c'est celle que nous avons fait connaître en 1911 <sup>(3)</sup>;

<sup>(1)</sup> Sur les chemins à rainures dans l'antiquité, cf. Caillemer, *Mémoires lus à la Sorbonne en 1868*, p. 171; A. Niquerez, *Indicateur d'ant. suisses*, t. I, p. 267.

<sup>(2)</sup> Au point a du plan (fig. 1).

<sup>(3)</sup> *Bull. archéol.*, 1912, p. 195.

l'autre, de forme triangulaire, appuie sa base contre la précédente et finit à la voie. Elle était encore entièrement couverte de cendres. Nous espérons trouver des travaux de même nature de l'autre côté de la voie. Nous n'y avons rencontré que la continuation du cailloutis mis au jour au mois d'avril.

3° *Cailloutis*. — Le massif qu'il constitue, et qu'on rencontre à une profondeur moyenne de 0 m. 20, a quelque peu l'apparence d'un rempart néolithique. Mais les matériaux qui le composent sont plus petits. Du côté de l'*oppidum*, ce massif acquiert rapidement toute sa hauteur, qui est d'environ 1 m. 50. Vers l'ex-

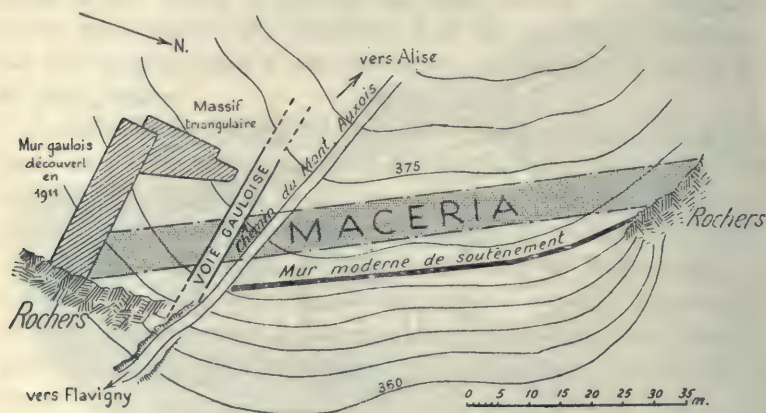


Fig. 2. — Mont Auxois.  
Plan du mur gaulois, de la voie gauloise et de la maceria.

térieur, il s'incline en pente douce et forme un long talus finissant aux rochers abrupts. Sa longueur totale est de 80 mètres; sa largeur d'environ 6 mètres. La direction du cailloutis est oblique par rapport à la voie qu'il devait barrer.

Un détail paraît anormal dans la forme de cette défense : on peut se demander pourquoi l'obstacle n'a pas été constitué simplement par un mur vertical? M. le Dr Epery suppose que les Gaulois, ayant déjà éprouvé l'habileté des Romains à l'escalade des murs et connaissant la formation en tortue qui la facilitait, ont donné à leur ouvrage une disposition en talus afin d'obliger leurs adversaires à

se découvrir. Par cette disposition, le corps à corps serait devenu possible, tandis que, du sommet de l'ouvrage, des armes de jet auraient été lancées sur les assaillants. Mais on peut aussi concevoir que les Gaulois n'aient pas bâti de mur, en raison du peu de temps dont ils disposèrent. Il est d'ailleurs certain que des constructions de bois ont renforcé l'obstacle. Nous avons trouvé des clous de fer, de 0 m. 15 à 0 m. 25 de long, qui ne peuvent provenir que de ces constructions.

Le fossé, après la mise à nu du cailloutis, continuait à nous manquer. Nous pensions bien le rencontrer dans un petit bois d'acacias, au pied d'un mur moderne de soutènement, mais l'intolérance du propriétaire nous arrêta. Deux tranchées, faites à la hâte, ont levé tous nos doutes. Le fossé existe dans un sol d'arène jaune. On le reconnaît à l'humus, mélangé de débris de toutes sortes, qui le remplit. Le talus extérieur de ce fossé se relie en pente douce avec la surface du sol. Le talus intérieur, bien plus raide,

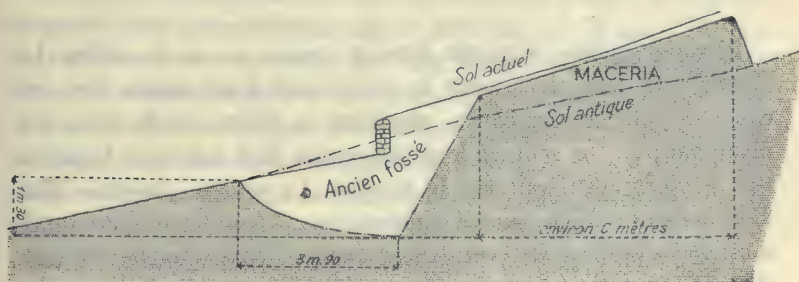


Fig. 3. — Mont Auxois. — Coupe de la maceria.

passé sous le mur de soutènement. Il aboutit probablement à l'extrémité du cailloutis; mais nous n'avons pas eu la possibilité de nous en assurer.

L'expression *sub muro* des Commentaires s'appliquerait-elle au rempart dont nous avons retrouvé les restes près de la voie gauloise, et faudrait-il considérer ceux-ci comme des traces du mur de l'*oppidum*? Cela me paraît peu probable. Il ne s'agit, je crois, que des substructions d'un ouvrage inachevé. Il semblerait qu'on eût eu tout d'abord l'intention de construire une longue muraille du type biturige, depuis les rochers abrupts de la Croix-Saint-Charles jusqu'au sommet du plateau, où se trouvait apparemment le rempart de



l'*oppidum*; puis, qu'on ait renoncé à cette idée pour barrer au plus proche la voie gauloise. On s'expliquerait ainsi que le massif triangulaire ne tienne pas au mur parementé contre lequel il s'appuie et dont il obstrue les emplacements de poutres. Si César ne dit rien de ce massif triangulaire et du mur, c'est sans doute parce que le fossé et la *maceria* ne furent véritablement que les seuls obstacles de valeur contre ses efforts. Je suppose que la muraille parallèle à la voie fut commencée lorsque les Gaulois se préoccupèrent d'approvisionner de vivres leur *oppidum*. L'arrivée des Romains les obligea de se prémunir tout de suite contre leurs attaques. Ils construisirent alors, pour protéger leur camp, le fossé et la *maceria*; puis, au cours du siège, cherchèrent à se constituer une seconde ligne de défense plus solidement bâtie que la première. Le massif triangulaire en aurait fait partie. Il ne m'appartient pas de décider dans quelle mesure ces hypothèses sont fondées; mais il me semble qu'elles ont au moins l'avantage de permettre de comprendre des ouvrages de fortification dont la faible étendue serait surprenante.

Le camp gaulois occupait donc le versant est de la colline. Le terrain était bien choisi pour le campement d'une armée. Des rochers abrupts, sur ses flancs, rendaient la défense facile. L'eau n'y manquait pas. Un seul endroit dangereux était celui par lequel la voie gauloise pénétrait sur le plateau. La *maceria* précédée d'un fossé le barrait. Ainsi, sur cet emplacement, l'armée gauloise campée sous *Alesia* pouvait être considérée comme inexpugnable. De fait, elle sut résister à toutes les attaques de ses ennemis. Il en eût été différemment sans doute si cette armée se fût trouvée soit au col qui sépare le Mont Auxois du Mont Penevelle, soit sur le versant sud, au hameau des Celliers, suivant l'opinion de Napoléon III et d'autres historiens. Partout ailleurs qu'à la Croix-Saint-Charles, le camp des Gaulois, dominé par ce Mont Penevelle, fût devenu bien vite intenable. L'eau manquant, il eût fallu la demander aux sources de la Croix-Saint-Charles. Sauf peut-être sur quelques points du cours de l'Ose, et tout à fait au début du siège, je ne crois pas, en effet, que les Gaulois aient eu la possibilité d'utiliser les deux rivières. Outre qu'elles n'étaient qu'à une portée de trait de la ligne de circonvallation, ce que firent les Romains devant Uxellodunum est une preuve qu'ils ne durent rien négliger, non plus, pour essayer d'atteindre par la soif les défenseurs d'*Alesia*.

Le premier des deux problèmes que nous avons envisagé peut donc être considéré comme résolu. Le second n'a pas encore reçu la solution satisfaisante que nous espérions. L'hypothèse d'un ouvrage inachevé, destiné à doubler la *maceria*, étant admise, il nous a paru, puisque le camp gaulois se trouvait à la Croix-Saint-Charles, que le mur de l'*oppidum* devait être établi sur la crête même du second des deux étages calcaires qui constituent le versant oriental du Mont Auxois. Nos recherches sur cet emplacement n'ont pas abouti. Nous n'avons pas rencontré le rempart gaulois que nous cherchions, et qui peut d'ailleurs avoir été complètement rasé à l'époque gallo-romaine, mais un simple mur de ville de basse époque. Son épaisseur n'atteint pas un mètre. Il s'agit beaucoup plutôt d'une clôture que d'un ouvrage de défense. Cependant, ce mur était pourvu de distance en distance de petits réduits rectangulaires qui n'ont aucune saillie extérieure et font penser à des corps de garde (pl. XI et XII)<sup>(1)</sup>. Nous n'avons suivi la construction que sur une longueur d'environ 120 mètres, depuis le chemin du Mont Auxois jusqu'à l'extrémité orientale de la parcelle de terrain n° 476 (fig. 1). Il serait intéressant d'en retrouver les restes sur tout le pourtour du plateau. On arriverait de cette manière à déterminer exactement le périmètre d'*Alesia* à l'une des époques de son histoire, vraisemblablement celle qui précéda la destruction complète de la ville.

La recherche vaine du rempart celtique nous a fait découvrir le dallage d'une place longée au Nord par le chemin du Mont Auxois (fig. 1). Il semblerait qu'on l'ait établie, au moins par endroits, sur des ruines d'habitations<sup>(2)</sup>. Les dimensions de cette place sont considérables.

L'aire qu'elles déterminent a plus de trois hectares de superficie. Du côté de l'Est, la place était limitée par le mur d'enceinte. Un petit escalier, en partie creusé dans le roc y conduisait<sup>(3)</sup>. Vers le Sud, elle ne dépassait pas le bord du plateau. Le mur d'enceinte en était éloigné d'une quarantaine de mètres. C'est seulement du côté de l'Ouest que nous avons trouvé des traces quelque peu nombreuses de demeures. La partie du Mont Auxois qu'occupe la place est dési-

<sup>(1)</sup> Les réduits, dont nous donnons les photographies aux pl. XI et XII, sont indiqués, le premier, en T, et le second, en T', sur le plan, p. 175, fig. 1.

<sup>(2)</sup> Voir fig. 1, a, b, c.

<sup>(3)</sup> *Ibid.*, d.

gnée, de nos jours, sous le nom de Champ Maréchal. On la cultive; mais la couche de terre arable est fort mince. Son épaisseur, en certains endroits, n'atteint pas 0 m. 15. Je ne saurais dire comment s'est formée cette couche de terre. Je la crois en partie d'apport. D'un autre côté, il n'existe nulle part ailleurs, sur le Mont Auxois, autant de ces amas de pierres qui sont connus des paysans sous le nom de *murée* ou de *murger*. Il se peut que la place ait été partiellement dépaillée. Il eût fallu, pour nous en assurer, dépenser beaucoup d'argent sans autre profit probablement que l'éclaircissement d'un détail. Il nous a paru suffisant de nous en tenir à des sondages, mais l'essentiel est acquis. Par sa situation excentrique, cette place ne peut pas avoir été le forum d'*Alesia*. Je crois y reconnaître un foirail de la fin du III<sup>e</sup> siècle ou du commencement du IV<sup>e</sup>, comme en possédèrent d'autres villes, par exemple celle d'Autun. Il y a neuf ans, M. Camille Jullian eut l'intuition qu'*Alesia* fut une cité de dieux, de marché et de travail. Toutes les fouilles que l'on a faites depuis lors confirment cette hypothèse. Il est bien exact que la plupart des divinités du panthéon gréco-romain furent adorées sur le Mont Auxois. Certaines de ces divinités se confondirent avec de vieilles conceptions celtiques qui, sans nul doute, dès le temps de l'indépendance, faisaient d'*Alesia* comme une sorte de lieu sacré. Vercingétorix se réfugia dans cet *oppidum* autant peut-être pour des motifs religieux que parce qu'il était certain d'y trouver des remparts solides et des approvisionnements réunis d'avance. Il se peut aussi qu'*Alesia* n'ait pas disparu après la conquête, précisément parce que ce fut un lieu sacré. C'est le seul des *oppida* de la Gaule mentionnés par César qui non seulement continua d'être habité, mais encore prospéra notablement sous les premiers empereurs. Je ne serais pas surpris que Tibère eût fait revivre quelque vieille coutume celtique en réunissant à Lyon, tous les ans, à l'autel de Rome et d'Auguste, les délégués des soixante-quatre cités de la Gaule propre. Le Mont Auxois peut aussi avoir été le siège d'assemblées périodiques. On ne conçoit que malaisément des réunions plénières et annuelles qui eussent groupé les délégués de tous les peuples compris entre les Alpes et l'Océan, les Pyrénées et le Rhin. Une entente plus ou moins complète a pu se produire occasionnellement, dans la *regio totius Galliae media* que fut le pays des Carnutes; elle n'eût été possible normalement que dans une patrie soumise aux mêmes lois. Mais l'assemblée du Beuvray, qui décida la formation d'une armée



de secours, ne fut pas, je pense, une innovation. La vie nationale de la Gaule a été vraisemblablement celle de fédérations de peuples, ennemies les unes des autres, changeantes comme les intérêts de leurs chefs. Il n'est pas déraisonnable de supposer que ces fédérations, aussi longtemps que durait le pacte, n'agissaient qu'en vertu de décisions prises d'un commun accord par les délégués de chacun des peuples qui les formaient. Or il ne pouvait y avoir d'actes plus solennels que ceux qui s'accomplissaient sur des montagnes sacrées, pour ainsi dire au milieu des dieux qui en faisaient leur séjour. C'est pourquoi je ne puis croire que le Mont Auxois n'ait été qu'un *oppidum* de tribu. Trop de dieux s'y étaient donné rendez-vous. Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'*Alesia* était considérée aux temps romains comme la ville la plus ancienne de la Gaule, et qu'une tradition la disait fondée par Hercule.

Les objets antiques que nous avons mis au jour, en 1912, sont assez rares, pour la cause que j'ai fait connaître, et n'ont par eux-mêmes que peu d'intérêt. Je ne saurais cependant me dispenser d'en parler. Au surplus, quelques trouvailles témoignent d'une fort lointaine occupation du Mont Auxois et, par suite, ne sont pas à négliger.

Du 22 avril au 1<sup>er</sup> mai, nos recherches ont eu lieu de chaque côté de la voie gauloise, dans l'espérance de rencontrer d'autres restes du rempart mis au jour en 1911. Elles n'ont abouti, comme on l'a vu, qu'à la découverte de la *maceria* dont il est question dans les Commentaires. Trois tranchées que nous avons ouvertes à l'ouest de la voie gauloise nous ont fait retrouver, sur le bord même du plateau, vingt-deux silex taillés, deux pointes en os, un fragment de hache polie, un fragment de meule et de nombreux tessons de vases néolithiques, dont quelques-uns du type de Furfooz, avec anses perforées verticalement et superposées.

Sept clous de fer, sans tête, ont été recueillis, quelques-uns dans le cailloutis, et peuvent avoir servi pour l'assemblage des pieux d'une palissade. On a découvert, en outre, soit sur l'emplacement même de la voie gauloise, soit à côté, deux fibules de bronze, une épingle d'os, un grain de collier en ambre en forme de barillet, une clef de fer, deux monnaies gauloises de type éduen, deux monnaies romaines du Haut Empire, un fût de colonne, du marbre rose, un projectile de pierre, des fragments de moules et de creusets

de bronziers, des tessons de terre rouge, un palet d'argile cuite qui peut avoir servi de poids, un débris d'inscription de quatre lettres et des déchets de bronze et de fer. A l'Est et à quelques mètres du chemin du Mont Auxois, une sépulture à incinération nous a fourni un vase de terre brisé, mais complet de tous ses fragments, contenant des ossements, la majeure partie d'un vase de verre dont la panse est décorée d'ornements en forme de foudre à double trident (pl. XIII) et huit assiettes ou bols dont quatre sont intacts. Aucune urne de pierre n'a été retrouvée.

La seconde période de fouilles, dont le premier mois a eu pour objet la mise à nu de la *maceria* et la recherche du fossé qui la précédait, nous a fait rencontrer huit silex taillés, des tessons de poteries néolithiques, et un fragment de meule de granit rose, à la base du talus intérieur. Deux long clous de fer et une monnaie fruste de Tibère ont été recueillis sur la *maceria*. Le déblaiement complet du fossé nous eût sans doute livré beaucoup de menus objets. On devra l'opérer tôt ou tard. Nous n'avons retiré des deux tranchées faites à la hâte qu'une monnaie gauloise en argent de type leuque, une assiette de terre noire à peu près complète, deux fibules de bronze très oxydées, un style de bronze, des fragments de vases de terre rouge, un goulot de buire et des ossements d'animaux.

Un petit espace restait à fouiller près du temple de Moritasgus. Son déblaiement nous a procuré une monnaie gauloise de type éduen, trois paires d'yeux votifs, un chaton de bague avec pierre gravée figurant un buste d'Apollon, une fibule de bronze représentant un aigle dévorant un lapin, quatre épingles d'os, un grain de collier de verre vert en forme de cœur, deux anneaux de fer à bords coupants, une hache de pierre polie, un petit fragment d'inscription sur marbre, du verre, des clous, des déchets de bronze, des cubes de mosaïque, du marbre de placage et de bordure et des tessons de vases de terre rouge.

Les sondages de la place ne nous ont surtout procuré que des fragments de creusets et de moules de bronziers, des tessons de vases de terre rouge, des ossements d'animaux et des scories de fer. C'est peut-être le nombre considérable de celles-ci, constaté depuis longtemps, qui a valu à cette partie du Mont Auxois le nom qu'elle porte. Il faut ajouter à ces découvertes celles plus précieuses

d'une bague sans chaton, de quatre fibules de bronze, dont une en forme de losange est plaquée d'argent, d'autant de fibules de fer, de cinq styles de ce dernier métal, d'une lame de couteau, d'une clef, d'un poinçon, d'un coin, d'une aiguille et de deux épingles d'os.

Em. ESPÉRANDIEU.



**RAPPORT**  
**SUR**  
**LES FOUILLES DE CASTEL-ROUSSILLON**  
**(PYRÉNÉES-ORIENTALES)**

**EN 1913,**

**PAR M. F.-P. THIERS,**

Membre non résidant du Comité, à Narbonne.

---

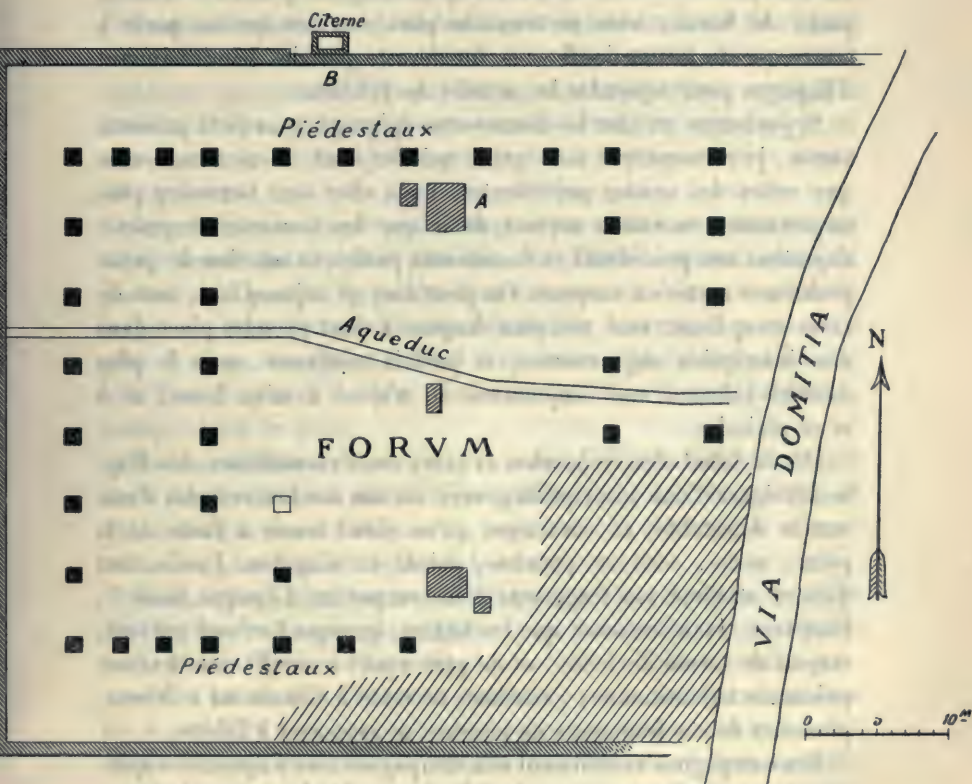
Sur le plateau de Castel-Roussillon, la dernière campagne de fouilles, dont j'ai l'honneur de rendre compte au Comité<sup>(1)</sup>, s'est terminée le 18 octobre, après avoir duré 155 jours, sans la moindre interruption. Elle a d'ailleurs été facilitée par une température exceptionnellement favorable, ce qui m'a permis, grâce à la forte subvention allouée par le Comité et à un important subside généreusement fourni par M. Aragon, de déblayer une notable partie du forum, qui semblait s'étendre de plus en plus devant nos ouvriers.

Ainsi qu'on peut en juger par le plan annexé au présent rapport, le forum de *Ruscino*, beaucoup plus large qu'on ne pouvait le supposer de prime abord, occupait une superficie d'environ 3,000 mètres carrés, surface énorme, si l'on tient compte de l'exiguïté du plateau qui portait la ville. Près de cinquante piédestaux ont été mis à nu, chiffre qui correspond sensiblement à celui des inscriptions relevées. Il ne reste à déblayer que l'angle sud-est. L'aqueduc a été excavé jusqu'à la voie Domitienne, qu'il traversait pour alimenter le bas

<sup>(1)</sup> Voir *Bulletin archéologique*, 1913, p. 206 et suiv.

quartier de la ville, ne laissant sur le forum qu'un modeste regard ou un minuscule réservoir, dont nous n'avons retrouvé que d'infimes vestiges. Son pavage en *opus spicatum* a même été bouleversé par les chercheurs de trésors ou les constructeurs avides de moellons.

On peut dire que, pendant des siècles, et même pendant la période romaine, le forum de *Ruscino* n'a été qu'une vaste carrière,



Fouilles de Castel-Roussillon. — Plan du forum de *Ruscino*.

qui a fourni la plupart des matériaux dont a été construit Castel-Roussillon, localité où la pierre à bâtir fait absolument défaut.

J'ai même eu le regret de constater que certains marbres inscrits ont été découpés en triangles et losanges, pendant l'antiquité même, pour être utilisés dans des pavements de luxe. C'est ainsi que nous avons perdu la première ligne de l'inscription du procu-

rateur de Claude, dont je n'ai pu recueillir qu'un débris infime. Cette ligne contenait, ainsi qu'on le verra plus loin, le prénom et le nom du personnage. Nous avons également perdu de cette façon deux magnifiques marbres, l'un jaune, l'autre gris, qui me paraissent avoir porté les inscriptions d'Auguste et de Tibère (après son accession à l'Empire<sup>(1)</sup>). C'est d'ailleurs la seule lacune que je constate dans la série des Césars depuis Auguste jusqu'à Néron. A partir de Néron, nous ne trouvons plus rien; ce qui me porte à croire que le forum de *Ruscino* fut dévasté par des bandes venant d'Espagne pour rejoindre les armées de Vitellius.

Si j'examine en bloc les découvertes épigraphiques de la présente année, je reconnaitrai sans peine qu'elles sont moins nombreuses que celles des années précédentes, mais elles sont beaucoup plus importantes, en raison surtout de ce que les nouveaux fragments s'ajoutent aux précédents et fournissent parfois la solution de petits problèmes restés en suspens. On peut dire qu'aujourd'hui, sauf de rares exceptions, tout nouveau fragment vient prendre place dans une inscription déjà connue, et parfois confirmer, mais le plus souvent infirmer mes conjectures. Je n'ai ni à m'en louer, ni à m'en plaindre.

Dès le début des recherches (1910) nous recueillions des fragments épars d'une inscription gravée sur un marbre cervelas d'une nature détestable, en caractères qu'on dirait tracés à l'aide de la pointe sèche, écriture penchée, points en virgules. J'avais tout d'abord attribué ces fragments à un empereur d'époque basse<sup>(2)</sup>. Plus tard, ayant reconnu que les lettres, quoique fort mal gravées, étaient de forme ancienne, et de plus ayant recueilli une dixième puissance tribunitienne, j'attribuai ce texte à Claude ou à Néron, plusieurs de ces fragments ne pouvant se rapporter à Tibère.

Les campagnes succédaient aux campagnes, les fragments s'ajoutaient aux fragments, et, malgré l'aide que M. Aragon voulait bien me prêter, nous ne pouvions mettre l'inscription sur pied. Il devint bientôt évident qu'il y en avait plusieurs, bien que la hauteur des lettres fût partout la même et l'interligne constant.

On ne peut se figurer combien la mensuration de l'interligne m'a été d'un puissant secours pour la reconstitution des textes. Si la

(1) On verra plus loin que nous avons pu sauver une inscription élevée à Tibère quand il n'était encore que César.

(2) Cf. *Bulletin archéologique du Comité*, 1911, p. 214, n° 5.



hauteur des lettres varie souvent — on peut dire toujours — dans une même inscription, en revanche l'interligne a le plus souvent — on peut dire toujours — une largeur constante.

C'est le cas de noter ici que, dans presque toutes les inscriptions de *Ruscino*, les lignes sont comprises entre deux traits de réglure; mais ces traits sont si fins, qu'il faut parfois mouiller le marbre pour les discerner. Si je n'ai pas déjà signalé ce fait, c'est parce que j'ai craint de donner au Comité l'impression de ces traits de réglure profondément creusés, qui, dans maintes localités, déshonorent certaines inscriptions d'époque basse; mais aujourd'hui, après que le Comité a pu, dans une de ses séances, examiner une dizaine de nos marbres, la divulgation de ce fait ne présente plus aucun inconvénient.

Je considérais donc le problème posé par cette inscription comme insoluble et ne comptais plus que sur l'avenir, quand, dans la journée du 19 août, la pioche d'un ouvrier mit à nu un amas de fragments appartenant à cette inscription bizarre. Il y en avait plus de vingt, tous jointifs, et il était évident que c'étaient les débris d'un fragment unique, tombé au bas d'un énorme piédestal, marqué A sur le plan.

La reconstitution de ce texte fut aisée; j'ai pu même lui annexer deux fragments non jointifs, recueillis depuis fort longtemps et qui m'avaient permis de prévoir, vaguement il est vrai, la découverte d'une inscription dédiée à Germanicus.

Voici ce texte, dont les caractéristiques sont les suivantes : hauteur des lettres de la première ligne, 0 m. 065, des autres lignes, 0 m. 055; largeur de l'interligne, 0 m. 032. Très mauvaise gravure, les lettres sont fortement inclinées vers la droite; néanmoins les A, M et N sont acuminés; les I longs par nature sont très fortement allongés, *quand ils sont complets*. Les traits de réglure sont très apparents et quelquefois redoublés par suite de l'inexpérience du graveur. Ces caractéristiques sont communes aux deux inscriptions qui suivront la première :

GERMANICO iulio

Ti.f.aVGvNEPvD[V]vPRonep

cAESARIVQvAVGuri

cos.DESIGNATO

L'inscription était complète en quatre lignes (je ne puis comprendre quel mot a pu compléter la lacune avant *caesari*). Germanicus ayant été consul pour la première fois en l'an 12, notre inscription se trouve implicitement datée de l'an 11. On ne peut songer au second consulat de Germanicus, puisque le mot *AVG* n'était certainement pas précédé de la qualification *Divi*. Les deux inscriptions suivantes, qui sont évidemment contemporaines de notre texte, ne le permettent pas non plus.

Voici la deuxième inscription, que la première permet d'identifier en toute sécurité :

DR *uso* √ IV L IO *ti. f.* AVG ∅

NEP *di* V I √ PRONEP

*caesari. pon* TIF I C I

L'inscription était complète en trois lignes. Elle concerne Drusus, fils de Tibère. Deux fragments de cette inscription, que l'on reconnaîtra aisément, m'ont fait, dans mon dernier rapport, attribuer ce texte à Claude, devenu empereur. On voit qu'il n'en est rien.

La troisième inscription, composée de fragments épars, a pu néanmoins être identifiée, après en avoir séparé les deux autres. Voici ce texte, très mutilé, mais certain :

T I I V L i O *au G. f. divi*

NEP √ CAE *sa R I* √ C *os ii*

*imp. III. t R I B* √ POT *e S T X ii*

L'inscription était complète en trois lignes. Si elle est contemporaine des précédentes — et il n'y a pas lieu d'en douter — il est nécessaire d'ajouter deux unités au chiffre de la puissance tribunitienne, qui n'est pas complet sur le fragment. On pourrait même en ajouter une troisième, au cas où le monument commun aurait été érigé pendant les six derniers mois de l'année.

Les fragments mentionnant la dixième puissance tribunitienne sont au nombre de ceux qui m'ont fait, dans mon précédent rapport, attribuer ce texte, soit à Claude, soit à Néron, et l'inscription, que j'avais reconstituée bien à tort avec des fragments hétérogènes, doit être considérée comme non existante. J'espère qu'on voudra bien m'excuser, en raison des difficultés de la tâche, quand on saura que, dans cette dernière inscription, le seul mot NEP a été reconstitué à l'aide de sept fragments recueillis pendant trois campagnes successives.

Et maintenant, on peut se demander quelle était la nature du monument commun aux trois Jules de l'an 11, et sur quel point du Forum il était édifié. Pour moi, la question ne comporte qu'une solution. Les statues des trois Césars étaient érigées sur le grand piédestal marqué A sur le plan, Germanicus à la gauche de Tibère et Drusus à sa droite. J'aurais cru tout d'abord trouver une place pour Claude sur le piédestal ordinaire qu'on peut voir derrière le grand; mais on ne rencontre aucun vestige d'une inscription de cette époque concernant Claude et, de plus, Claude n'a jamais été compris dans la gens *Julia*, et, s'il figurait avec les membres de la famille *Julia* sur l'arc de Pavie érigé vers la même époque que notre monument (en l'an 8), Mommsen a montré que c'était sans doute en remplacement d'Agrippa Posthumus, disqualifié.

Parmi les textes dont la présente campagne a permis d'améliorer la lecture, je citerai l'inscription d'Agrippine mère dont la première ligne faisait absolument défaut. Il faut la lire aujourd'hui ainsi :

*A g r i p p i n a e*

*M V A G R I P p a e . f i l i a e*

*divi . augusti . ne P T I*

La hauteur des lettres de la première ligne était, selon l'habitude, plus grande que celle des autres; mais l'A étant incomplet, il m'est impossible de déterminer la hauteur de la ligne d'une façon exacte. Quoi qu'il en soit, l'attribution à Agrippine mère est aujourd'hui certaine.



Une autre inscription, concernant un empereur, sans la moindre incertitude, mais un empereur qu'il était malaisé d'identifier, se présente aujourd'hui sous la forme suivante :

.....

C A E Sari. *augusto*

P O n t . m a x

T Rib. *pot*....

La place occupée par le mot *caesari* ne nous permettant pas de songer à Auguste, ni à Tibère, encore moins à Caligula, ce texte doit être rapporté à Claude ou à Néron, de préférence à ce dernier, car nous avons déjà trouvé des fragments d'une inscription de Claude. La forme des lettres est loin de contredire à cette attribution. J'ai hâte d'ajouter que les trois fragments appartenant à ce reste d'inscription sont parfaitement soudés, que nous possédons le début de trois lignes et que la hauteur commune des lettres est de 0 m. 035. L'inscription était symétrique.

Plusieurs fragments appartenant à la série rose (enfants de Germanicus) ont été recueillis au cours de cette dernière campagne; ils ne nous apportent aucun nouvel élément d'information.

Nous avons également recueilli des fragments de deux nouvelles inscriptions impériales, dont l'une était gravée en caractères extrêmement ornés. Leur publication n'ajouterait rien à nos connaissances et je crois qu'il est bon de l'ajourner. Nous avons recueilli tant d'inscriptions se rapportant à des Césars, qu'il est bien permis d'hésiter devant des attributions qui seraient plus ou moins précises.

Depuis le dépôt, quelque peu hâtif, de mon dernier rapport, j'ai pu examiner à loisir la question du *primo pilo bis*, que j'avais mal résolue. En fait, il existe de rares inscriptions dans lesquelles les sigles P·P·BIS font suite au tribunat militaire. Dès lors, il devenait possible de placer, dans l'inscription du procureur de Claude, un fragment, qui m'a toujours paru en faire partie, mais dont je ne trouvais pas l'emploi, et le mystère qui planait

sur le début de cette inscription s'est trouvé éclairci. Les trois premières lignes se présentent aujourd'hui sous la forme suivante :

.....

.... f..... m A X V M O

TRIB. c OH. II v PR A E T O R I A E

P R I M O v P I L O v B I S v

Il n'y a donc plus à se préoccuper du mot *maxumo*, qui ne s'applique pas à un grade, mais qui n'est autre chose que le *cognomen* du personnage. Quant au sens qu'on peut attacher à la mention *primo pilo bis*, je ne puis que renvoyer à l'explication qu'en a donnée Mommsen<sup>(1)</sup> et qui se trouve précisément confirmée par les dernières lignes de notre inscription.

J'ai également à enregistrer, non sans une vive satisfaction, l'accroissement inespéré du texte concernant le fonctionnaire connu jusqu'ici sous les noms de *C. Valerius Paet...*, dont pendant plusieurs années nous n'avions pu recueillir que des fragments insignifiants. Un amas de fragments exhumés sur la limite nord du forum, au point B du plan, dans la journée du 16 septembre dernier, me met en mesure de transcrire l'inscription sous la forme suivante :

P V B L I C E v E X v D v D v

C v V A L E R I O v L v F I L

PAETO v

PRIMO .... VOS *praEF* v

F A B R v P o n t . f l A M i n i

Le reste comme précédemment<sup>(2)</sup>. Le personnage se nommait donc *C. Valerius Paetus*. D'après le *cognomen*, on peut supposer qu'il

(1) *Corpus inscr. lat.*, t. V, n° 867.

(2) *Bulletin archéologique du Comité*, 1911, p. 216.



était d'origine étrusque, ainsi que la plupart des colons de *Ruscino*<sup>(1)</sup>.

Parmi les singularités de cette inscription, je ferai remarquer que, contrairement à l'usage, le graveur me paraît avoir clos toutes les lignes par un point, car si l'on peut constater que ces points manquent à la fin de la deuxième et de la cinquième ligne, c'est uniquement parce que le marbre fait défaut en ces endroits.

Je terminerai ce que j'ai à dire sur cette intéressante inscription en faisant remarquer que les lettres A (sauf l'A de *Valerio*), M, N, V sont acuminées, ce qui indique une haute origine — vraisemblablement le commencement du 1<sup>er</sup> siècle — et que le personnage a bien pu être le père de celui dont je vais donner l'inscription.

Dans mon dernier rapport j'ai signalé une belle inscription, sur marbre gris, qui me paraissait concerner un personnage ruscinois devenu légat d'une province impériale. Les nouveaux fragments que les fouilles de cette année ont fait sortir de terre confirment cette attribution, en la précisant. Malheureusement, il n'existe aucun indice qui permette de connaître le nom de la province dont *C. Valerius* fut légat. Voici ce texte, encore bien incomplet :

Q̄ V a l E R I O

C̄ F̄ V o l t . m a X V M o

L E g . a u g . P R O P r

prov . . . . .

. . . . .

Le cognomen du personnage est aujourd'hui certain; je l'avais déjà proposé, non sans hésitation, car je n'avais pour me guider que les débris d'un M. Quant à l'explication que je donnais de la troisième ligne, je dois reconnaître que, quoiqu'elle fût rationnelle, le texte est beaucoup plus correct que celui que je proposais. Nous trouverons peut-être un jour quelque débris, qui nous permettra d'identifier la province. Il me paraît impossible que la partie mé-

<sup>(1)</sup> Si l'on veut bien considérer que la plupart des villages de la région portent les noms des colons romains qui en ont été les vrais fondateurs, on remarquera les noms de *Arrius* (Ria), *Perpenna* (Perpignan), *Petillius* (Pezilla), *Allienus* (Alénia), etc., tous noms ou surnoms qui ont une origine étrusque.

diane de l'inscription ait totalement disparu, alors que nous possédons les parties de gauche et de droite.

D'après la forme des lettres, notre inscription serait postérieure de quelques années à celle qui la précède dans le présent rapport. Dès lors, il n'est pas téméraire de supposer que ce *C. Valerius C. f. Volt. Maxumus* est bien le fils de *C. Valerius L. fil. Paetus*. Dans l'exercice des fonctions publiques il se serait élevé beaucoup plus haut que son père, ce qui arrive fréquemment encore de nos jours.

Pour ne pas déroger à l'habitude que j'ai prise de publier tous les ans quelque inscription nouvelle, je signalerai un texte qui paraît se rapporter à un fonctionnaire municipal et qui est, à mes yeux, d'une importance capitale. Ce n'est que dans la seconde moitié de la campagne que nous en avons recueilli les fragments épars. Il est gravé sur une table de marbre blanc, en grandes et belles lettres du milieu du 1<sup>er</sup> siècle.

Voici ce que nous avons pu recueillir de ce texte :

M V I V L i o . . f.

VOLT·quinTILlo(?)

La hauteur des lettres est de 0 m. 085 pour la première ligne et de 0 m. 065 pour les autres. Pour la première fois, nous trouvons le mot VOLT écrit en toutes lettres; mais l'importance que revêt cette inscription provient surtout d'un fragment isolé, auquel je donne une place bien en évidence :

C V I R

Tels sont les sigles représentatifs du nom officiel de *Ruscino*. Depuis quatre années je les cherchais vainement et ce n'est que dans les derniers jours de la campagne que j'ai pu les atteindre. Le nom officiel de *Ruscino* était donc : *colonia Iulia Ruscino*.

*Ruscino* était une colonie de droit latin organisée par Auguste en l'an 27, avec la plupart des autres colonies latines de la Narbonnaise. Elle a dû être détachée de la grande colonie romaine de Narbonne en même temps que *Carcaso*, dont les sigles représentatifs étaient — on le sait pertinemment aujourd'hui — C·I·C·.

Si nous avions un jour la bonne fortune de recueillir des inscriptions sensiblement contemporaines de l'organisation de la colonie,

il est probable que nous trouverions à *Ruscino* des magistrats portant, comme à Carcassonne, le titre de *préteurs*.

Un peu plus tard ces magistrats furent désignés sous le nom de *préteurs duumvirs* et finalement, vers le commencement du 1<sup>er</sup> siècle, on les appela tout simplement *duumvirs*, qui est le titre que leur donnent toutes nos inscriptions.

Parmi les objets recueillis pendant les fouilles et dont la description fera l'objet d'un rapport spécial, je dois signaler une statuette androgyne de bronze, haute de 0 m. 16. Le personnage est occupé à passer une ceinture sous ses aisselles. Sa coiffure est celle des dames romaines de la première moitié du 1<sup>er</sup> siècle : cheveux séparés en deux bandeaux qui vont former chignon derrière la nuque. Une sorte de bonnet, qui n'est pas précisément le bonnet phrygien, est posé sur le sommet de la tête. Néanmoins, je suis convaincu que nous avons affaire à un *Atys* procédant à sa toilette<sup>(1)</sup>. J'en adresse une épreuve photographique au Comité, en y joignant la nouvelle expression de ma vive gratitude.

F.-P. THIERS,

Membre non résidant du Comité.

(1) [Cette statuette vient d'être publiée dans la *Revue archéologique* par M. Salomon Reinach, qui la considère comme une représentation d'Hermaphrodite.]



# RAPPORT

SUR

## LES FOUILLES DU *FORUM* DE DREVANT

(CHER),

PAR M. GUSTAVE MALLARD,

Correspondant du Ministère de l'Instruction publique,  
à Saint-Amand-Montrond.

---

A la fin de l'année 1906, après avoir achevé autant qu'il était possible le dégagement des arènes de Drevant, comme je pouvais encore disposer de quelques journées d'ouvriers, j'ai fait effectuer plusieurs sondages dans un vaste emplacement de forme carrée, situé à 150 mètres de l'enceinte extérieure des arènes, dans la direction du Nord.

Hazé, dans le compte rendu sommaire des explorations qu'il y fit en 1834, appelle ce quadrilatère «le temple»; les anciens du bourg de Drevant le nomment «le camp»; cette appellation vient de ce que, dans les années 1823 à 1826, on avait établi sur ce terrain, d'où ne surgissait aucun vestige de constructions, des baraquements destinés à abriter des condamnés militaires qui, sous la surveillance d'un détachement de gendarmerie, étaient employés aux travaux de terrassement du canal de Berry.

Ces premières recherches m'ont amené à penser que si, sur une partie de cet emplacement, on retrouvait des substructions pouvant être les restes d'un *sacellum*, il était difficile d'admettre que l'ensemble considérable de ruines dont j'avais déjà connaissance et qui entourent le terrain central pussent constituer les dépendances d'un temple aussi peu important que celui de Drevant; et je me

figurais que ces constructions devaient avoir eu une autre destination, et que des recherches plus complètes la feraient peut-être connaître.

Après avoir envisagé successivement la possibilité de voir dans ce grand carré différents établissements publics ou privés tels qu'une caserne, l'habitation d'un grand personnage, un gymnase voisin des thermes, qui n'en sont qu'à une trentaine de mètres, je me suis arrêté à l'opinion qu'on pouvait voir là un lieu de rassemblement où les habitants de la ville se rendaient pour traiter des affaires publiques ou faire du commerce, une place, en un mot, entourée de portiques et de magasins constituant une sorte d'*emporium*.

Ce qui me fortifiait dans cette idée, c'est que mes recherches, quoique limitées, me permettaient déjà de voir tout autour du terrain central, notamment à l'angle du Sud-Est, des restes d'édifices d'un genre tout particulier qu'on ne retrouve dans les dépendances immédiates d'aucun temple actuellement connu et décrit.

M. le Ministre de l'Instruction publique ayant bien voulu continuer à s'intéresser aux fouilles de Drevant, qui se poursuivaient déjà depuis sept années, et m'allouer de nouvelles subventions, j'ai commencé une seconde série de recherches que j'ai pu mener jusqu'à la fin de 1913.

Malgré les critiques que ne pouvait manquer de provoquer mon appréciation, et en l'absence d'arguments positifs devant la modifier, je crois pouvoir continuer à penser que j'ai retrouvé le *forum* de la ville antique dont tant de vestiges si intéressants attestent l'importance; découverte d'autant plus précieuse que, si dans quelques villes comme Lyon, Arles, Orange, on a conservé des restes de *forum*, nulle part, que je sache, on n'a pu en étudier et en décrire aucun complètement.

Je n'ai pas la prétention de l'avoir fait, car bien des raisons m'en ont empêché, mais je puis bien dire que c'est à Drevant qu'on a pu le faire jusqu'à présent de la façon la plus satisfaisante.

Dans de précédents rapports, j'ai rendu compte de chacune de mes campagnes : je crois inutile de rentrer dans les détails de toutes mes fouilles; j'en donnerai seulement le résultat final, laissant à un plus jeune ou à un plus heureux explorateur le soin de compléter cette description qui, pour n'être pas tout à fait ce que j'eusse désiré, n'en présente pas moins un intérêt positif.

Je parlerai donc du *forum* de Drevant comme si les caractères de cet ensemble de bâtiments ruinés n'étaient pas mis en doute, et pour éviter des complications de rédaction et des redites encore trop fréquentes, je me servirai de ce terme pour désigner tout ce qui fait partie du quadrilatère, c'est-à-dire le terrain qui en serait l'*area* et les constructions qui en ceignent les quatre côtés.

Aussi bien, plaçant la science au-dessus de tout amour-propre, verrais-je sans aucun regret quelque archéologue, mieux autorisé que moi, démontrer que je me suis trompé et indiquer de façon péremptoire quelle était la véritable destination de cet assemblage de murs, de salles, de réduits, de terrasses et de couloirs qui excitent aujourd'hui, sans la satisfaire, la curiosité de tous ceux qui les visitent.

Parmi les personnes qui m'ont fait l'honneur d'inspecter mes travaux, j'ai eu la bonne fortune de compter deux membres éminents du Comité d'archéologie, M. Adrien Blanchet et M. l'abbé Thédénat. Je reconnais que le premier m'a fait de sérieuses objections contre la qualification que j'attribuais à mon monument, mais j'ajouterai que, toutes rationnelles que fussent ses critiques, il ne m'a fourni aucune preuve convaincante de mon erreur.

Le second, sans me dire positivement que je pouvais bien être dans le vrai, m'a plutôt encouragé à persister dans mon appréciation, et les remarques du savant auteur du *Forum romain* n'ont pas été sans exercer sur mon esprit une notable influence.

## I

### SITUATION. — LE TEMPLE.

Le *forum* de Drevant (fig. 1), comme je l'ai dit plus haut, est situé à 150 mètres des arènes, dans la direction du Nord, et tout près des anciens établissements balnéaires; le côté du Nord-Est est à 50 mètres de la voie romaine allant de Bourges à Nérès. L'orientation générale est du Nord-Ouest au Sud-Est; les quatre angles font face aux quatre points cardinaux.

La vaste pièce de terre qui forme l'*area* est recouverte actuellement par une pelouse dont la surface assez unie est peu élevée au-dessus du sol ancien; la municipalité y a fait planter récemment de jeunes noyers. De chaque trou creusé pour recevoir ces plants



on a extrait des morceaux de tuiles romaines et des moellons de petit appareil, ce qui semblerait indiquer qu'il y a eu sur cette place quelque bâtiment. Cependant, à part les restes du temple proprement dit, malgré d'importants terrassements, je n'y ai découvert aucun vestige de maçonnerie.

Il est vrai que les habitants de la localité ont, pour leurs besoins personnels, exploité de tout temps les monuments romains comme de véritables carrières; mais, quelque acharnement qu'ils aient déployé pour en opérer la destruction, je me suis convaincu, en treize années d'explorations, que partout où il y a eu une construction, en fouillant suffisamment, on peut presque toujours en retrouver à peu près les fondations.

Sur l'*area*, en un point tout à fait quelconque et bien en dehors du centre de figure, on trouve les restes d'un édifice A de peu de développement, qui est constitué par une enceinte rectangulaire formée de trois côtés, 1, 2, 3, par des murs épais de 0 m. 80, aboutissant de l'autre côté, 4, à un massif de maçonnerie de 2 m. 50 de largeur, formant la quatrième façade de cette enceinte, dont aucune des lignes n'est parallèle ni perpendiculaire à celles du quadrilatère et qui forme avec elles un angle assez prononcé.

Ce massif surpasse de 1 m. 20 le terrain ancien et garde sur son sommet des restes très appréciables de béton. De ses deux extrémités et en prolongement des murs 1 et 3 partent deux pans de murs épais de 1 mètre, qui débordent de 4 m. 50 et qui se perdent ensuite graduellement dans la terre.

Au milieu de cette première enceinte, il s'en trouve une seconde formée de murs d'à peu près la même épaisseur et ayant un développement intérieur de 7 mètres. Le déblaiement complet de cette substruction, dont toutes les parties, à l'exception du n° 4, n'ont plus que quelques rangs de maçonnerie au-dessus des fondations, a permis de confirmer l'opinion déjà accréditée que c'était là un *sacellum*.

L'entrée, en face de laquelle ne se trouve aucune porte venant du dehors, était certainement du côté du massif 4 formant terrasse; on y accédait par un perron bordé par les deux murs prolongeant les faces 1 et 3, et on pénétrait ensuite dans un *pronaos* compris entre les murs de l'enceinte extérieure et le bâtiment intérieur qui était la *cella*. Il y avait sans doute une colonnade régnant tout autour et appuyée sur les murs extérieurs, le tout recouvert

d'un toit, ainsi que l'indiquent les nombreux tuileaux retrouvés dans les décombres.

L'intervalle entre ces murs et ceux de la *cella* est de 3 m. 30, sauf du côté 4, où il n'est que de 3 mètres.

On pourrait croire aujourd'hui qu'on descendait pour arriver dans la *cella*, mais ce serait contraire à la disposition de tous les temples gallo-romains qu'on a pu étudier jusqu'ici, et il y a lieu de penser que ce sanctuaire avait un sous-sol dont nous reconnaissons les premières assises de maçonnerie et qu'on montait même encore quelques marches pour aller de la terrasse dans la *cella*.

J'ai trouvé dans cette partie de l'édifice six petits bronzes des empereurs Victorinus, Constantin II, Delmatius, Constance II, Valens et Decentius.

J'ai dû rechercher si, autour du *sacellum*, ne se trouveraient pas quelques constructions s'y rattachant ou en dépendant et, après en avoir dégagé tout le périmètre sur une certaine étendue, j'ai mis au jour, à 7 mètres du mur 2, au point B, une petite bâtisse de plan rectangulaire de 2 mètres de côté et présentant l'apparence d'un seuil de 0 m. 70 de baie. La maçonnerie est en moellons non appareillés, et l'espace compris entre les deux murs qui la forment est dallé en petits carreaux et en briques noyés dans du mortier.

Il est impossible de dire ce qu'était cette ruine, non plus que de lui donner une date approximative. On peut aussi bien y voir les restes d'une entrée que ceux d'un égout ou caniveau, car le dallage est sensiblement en pente. Ces vestiges, qui ne se raccordent à aucune autre construction, peuvent provenir de quelque bâtiment contemporain du temple, ou bien d'un autre ne remontant qu'à une époque postérieure; ils n'offrent, en tout cas, qu'un intérêt secondaire.

## II

### LE FORUM.

Premier côté, Ouest-Sud : façade du Midi.

Les fouilles pratiquées sur l'*area* ne m'ayant fait découvrir aucune autre ruine que celles du temple, je devais naturellement dégager successivement les quatre faces de l'enceinte limitant le *forum* : c'est par la ligne qui s'étend de l'Ouest au Sud que j'ai commencé;

c'est la mieux conservée et celle qui offre les particularités les plus intéressantes.

En C du plan (fig. 1), où j'avais déjà remarqué en 1906 des vestiges de salles, se trouvent un certain nombre de murs dont le dégagement m'a fait retrouver six pièces formant une sorte d'avant-corps faisant saillie de 8 m. 50 sur la ligne FGID et de 17 m. 50 sur la ligne XY qui lui est perpendiculaire; de C à D, la distance est de 116 mètres; la longueur de l'annexe est de 37 mètres.

Toutes ces salles sont formées par des murs épais de 0 m. 75 à 0 m. 80, avec une élévation moyenne de 1 m. 25, à l'exception de ceux de la façade du Midi CC', qui n'ont plus que quelques assises au-dessus des fondements. Dans la pièce 1, on voit encore un enduit épais de 0 m. 03 à 0 m. 04, très soigneusement dressé et recouvert d'une peinture rouge; on y retrouve également des restes de pavé en béton. La maçonnerie, en petit appareil comme presque tout ce qui entoure le *forum*, est très soignée et tous les joints sont tirés au fer.

On ne voit aucune trace d'ouvertures par où on ait pu entrer de l'extérieur dans ces pièces, et, quoi qu'en ait dit Hazé, qui y a fait quelques recherches, je suis en mesure d'affirmer que ces salles n'ont aucune communication entre elles et qu'on ne pouvait y arriver que par en haut, c'est-à-dire du côté d'une levée qui forme l'enceinte du *forum* à l'aspect du levant, et dont je parlerai plus loin.

Dans les salles 2 et 6, on voit deux murs circulaires partant du tiers environ des parois longues et venant se rejoindre au milieu des parois larges qui bordent la façade; en dehors du bâtiment et en face du point de jonction de ces deux murs courbes se trouvent deux blocs de maçonnerie sur lesquels ils viennent buter. Cette disposition, dont rien aujourd'hui n'indique l'utilité, ne peut s'expliquer que par la nécessité de résister à des poussées provenant soit de la partie supérieure, soit des parties latérales, mais rien ne fait conjecturer quelle était la nature de l'effort qui devait s'y produire; ce n'étaient certainement pas des réservoirs, car les murs courbes sont simplement bâtis sur le sol, sans fondements, et j'ai pu facilement passer par-dessous dans les deux pièces.

La destination de cette aile semblait donc, de prime abord, inexplicable, car il est impossible d'y voir des habitations; mais, après un dégagement à fond et un examen attentif de tout ce qui



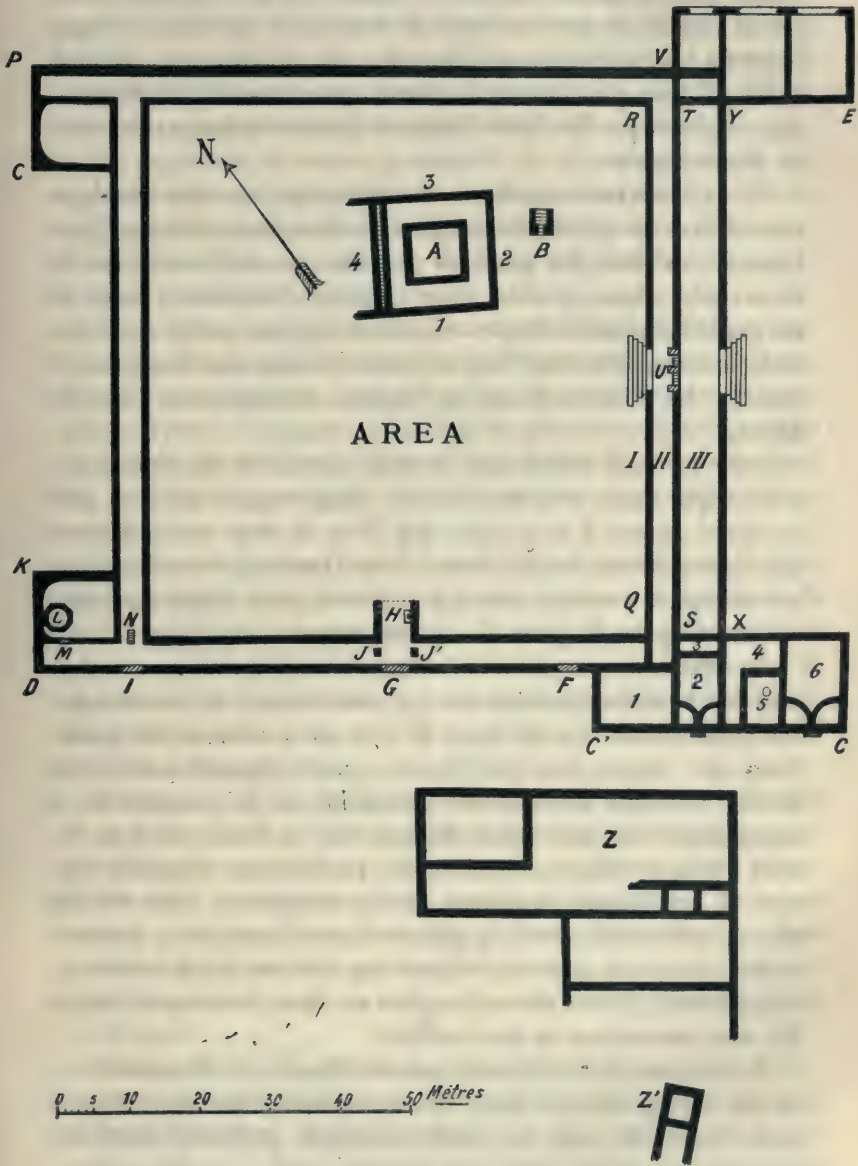


Fig. 1. — Drevant (Cher).  
Plan du forum, dressé par M. Gustave Mallard.

constitue le *forum*, je crois pouvoir émettre l'opinion que ces salles étaient des silos ou des magasins en sous-sol auxquels on avait accès, par un escalier ou par des *scalae*, du terre-plein qui forme la ligne allant du Sud à l'Est et qui s'élève de 1 m. 70 au-dessus du fond de ces réduits; que c'étaient des *horrea*, pour me servir de l'expression employée par M. l'abbé Thédénat dans sa remarquable étude du *Forum romain*.

Ce qui pourrait corroborer ce sentiment, ce sont les objets trouvés dans les déblais de ces pièces et dans leur voisinage; j'y ai recueilli, en effet, des quantités de débris de vases communs de toute espèce : becs, goulots, anses et pieds d'amphores; restes de ces grands vaisseaux à large ouverture et à grosse panse dits *dolia*, et de beaucoup d'autres. Tous ces vases avaient sans doute servi à contenir les denrées sèches ou liquides emmagasinées dans les *horrea*.

Il s'y est aussi trouvé une amphore minuscule de terre jaune, n'ayant que 0 m. 12 de hauteur en y comprenant le pied; ce petit récipient, auquel il ne manque que deux ou trois centimètres au col, était peut-être destiné à être porté dans la poche ou à contenir un liquide précieux, c'était peut-être un jouet d'enfant; sa capacité est d'à peine le quart d'un de nos verres.

En allant de cette aile vers l'autre extrémité D, on trouve deux murs de la même épaisseur que les précédents et de même appareil ayant encore une élévation de 1 m. 40 au-dessus des fondations, qui, comme dans tous les murs que j'ai dégagés, soit dans les arènes, soit dans le *forum*, font une saillie sur le parement de la maçonnerie. Ces deux murs, distants l'un de l'autre de 3 m. 40, sont très bien conservés; leurs joints, parfaitement alignés et contrariés, semblaient, au moment de leur découverte, avoir été faits d'hier; malheureusement, la gelée et le soleil, attaquant alternativement ces joints, ont exercé depuis sur eux une action néfaste et, actuellement, il n'en reste plus guère en place, sans cependant que les murs eux-mêmes en aient souffert.

La maçonnerie est de même nature à l'extérieur du monument, ce qui indique que les murs étaient apparents des deux côtés et qu'à l'aspect du midi, il y avait une façade particulièrement soignée.

Entre ces deux murs, à partir du pavillon CC' jusqu'à D, se trouve comprise une galerie ou promenoir bordant l'*area* sur une

longueur de 70 mètres, mais se continuant encore plus loin de 14 mètres pour aboutir à l'autre aile D. A 2 mètres de l'aile C', au point F, se trouve une ouverture donnant accès du dehors dans le couloir; il est difficile d'en mesurer les dimensions en raison de l'état de délabrement où se trouve sur ce point le mur de façade, mais on peut dire que la baie avait au moins 3 mètres.

J'ai pu penser, en voyant la quantité de *tegulae* et d'*imbrices* qui se sont trouvées dans les déblais, mêlées à une épaisse couche de cendres, que cette galerie était recouverte par un toit, et de nombreux échantillons de carreaux en terre rouge indiquent que le fond en était dallé.

A la moitié du couloir existe une seconde entrée G, faisant communiquer de plain-pied le terrain situé dans le périmètre du *forum* avec l'*area*; cette porte, qui a 4 mètres d'ouverture, devait comporter certains ornements, car, dans la galerie et de chaque côté de la baie, on voit deux piliers de maçonnerie JJ' formée de blocs de grès qui supportaient probablement les pieds-droits d'une arcade.

En allant de là vers l'*area*, les murs du couloir se brisent à angle droit et, après s'être continués sur une longueur de 4 mètres, ils sont terminés par une tête franche. Au point H, on voit encore en place une dalle épaisse engagée sous le mur et portant, sur le dessus, un trou carré ayant reçu une crapaudine dans laquelle tournait le pivot d'une porte dont le va-et-vient a laissé sur la pierre des sillons bien apparents.

La découverte de cette dalle est d'un intérêt capital, car elle m'a facilité la recherche et la constatation certaine du sol ancien, que j'ai dégagé là sur plusieurs mètres carrés, et j'ai pu ainsi reconnaître qu'il se composait d'une couche argilo-siliceuse de même nature qu'aux autres endroits où je l'avais déjà rencontré dans l'*area*; je me suis assuré que tous ces points se trouvaient sensiblement dans le même plan, et je n'y ai vu aucune trace de béton ni de pavé.

De la porte G, la galerie se continue jusqu'à un autre avant-corps D; à 10 mètres de l'extrémité se trouve une troisième entrée I, large de 3 mètres, donnant, comme les deux autres, du dehors dans la galerie et située vis-à-vis d'un autre couloir perpendiculaire au premier, présentant les mêmes apparences et bordant la façade nord-ouest du *forum*.



On allait donc à couvert depuis les *horrea*, mais sans communication avec ceux-ci, jusqu'à l'autre extrémité D; trois portes permettaient d'entrer dans le couloir qui réunissait les deux ailes du bâtiment, et les piliers JJ' placés de chaque côté de la porte centrale G, tout en restreignant le passage, ne pouvaient empêcher de circuler d'un bout à l'autre de cette allée couverte.

Le pavillon DK n'offre aucune analogie avec l'aile CC', si ce n'est dans la maçonnerie, sur les détails de laquelle je ne reviendrai plus, toute celle qui constitue le *forum* étant identique à peu de chose près. Cet avant-corps se trouve presque entièrement contenu dans un champ particulier ne faisant plus partie des terrains classés comme monument historique. Après quelques pourparlers avec le propriétaire, j'ai pu, moyennant une indemnité, obtenir l'autorisation de fouiller chez lui, à la condition expresse de remettre son immeuble dans l'état où je le prenais, ce que je me suis vu dans la cruelle nécessité de faire après avoir terminé mes explorations.

Cette aile D ne se compose que d'une seule pièce de 10 mètres sur 7 m. 50, ayant trois parois rectilignes et une semi-circulaire; à l'extérieur, le bâtiment fait une saillie rectangulaire. Les murs ont, en moyenne, 1 m. 20 de hauteur. Dans la salle, deux des angles sont arrondis en diminution de la surface, surtout celui qui termine le pavillon au Nord-Ouest et qui forme ainsi une espèce d'éperon K.

On voit, adhérentes aux murs, des portions d'enduit recouvert de couleur rouge et bleue encore très vive. Sur quelques-unes se trouvent des filets jaunes et des bordures d'oves de même couleur ombrées et surmontées d'un petit cercle.

Dans les déblais j'ai recueilli des morceaux de marbre blanc, mauve et gris bleuté, ayant servi les uns de plinthes ou de lambris, avec des moulures en plates-bandes ou en talons, d'autres ayant fait partie d'un carrelage. J'ai trouvé également des ardoises très épaisses qui étaient peut-être alternées avec les marbres, et le tout avait dû former un riche pavement.

J'ai recueilli dans cet endroit une très intéressante tête de fauve, tigre ou lion, en terre rouge recouverte d'une teinte jaune; cette tête, presque entière, est creuse et était sans doute une applique d'un bon style; j'ai trouvé aussi quelques antéfixes ornées d'une tête de bœuf entourée de palmettes.

Une pièce ainsi décorée n'avait sans doute pas une utilité com-

merciale comme le corps de bâtiments de l'autre extrémité, mais je ne puis en indiquer l'usage non plus que celle d'un édicule L qui en occupe une partie, ainsi que je vais l'expliquer.

Près du mur qui retourne vers le Nord perpendiculairement à la façade du midi, et presque à fleur de terre, se trouve une petite bâtisse circulaire en dedans, mais octogonale en dehors, L (fig. 2). Croyant avoir rencontré un puits, j'en ai d'abord déblayé la cavité, mais j'ai vite reconnu que je devais me tromper; en effet, la maçonnerie en petit appareil ordinaire est revêtue en dedans d'un enduit teinté de jaune et ne présente aucune trace de séjour de

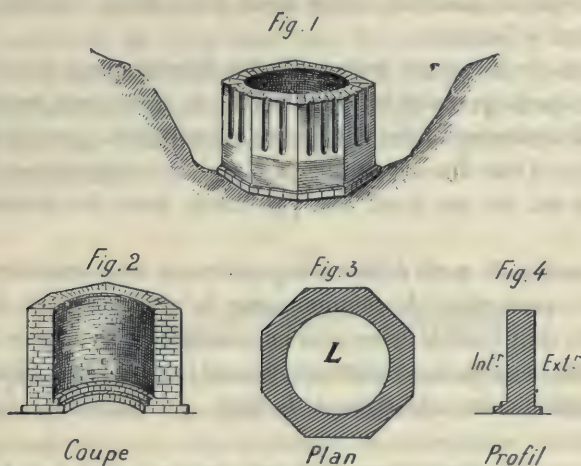


Fig. 2. — Drevant (Cher).  
Plan et coupe d'un édicule du forum.

l'eau, qui en laisse toujours quelques-unes. Ensuite, j'ai constaté que la bâtisse était en hauteur sur le sol et non en profondeur, et qu'elle ne descendait que de 0 m. 15 plus bas que le terrain ancien que j'ai facilement retrouvé.

L'édicule, extérieurement (fig. 2, n° 1), présente huit pans réguliers et rectilignes, chacun de 1 mètre de développement, revêtus d'un enduit épais et ornés chacun de deux cannelures, à l'exception d'un seul, qui en a trois. Ces rainures partent du haut des pans et descendent jusqu'à 0 m. 45 d'un cordon en moellons débordant de 0 m. 10 et formant la base. La saillie est repro-

duite en dedans et est surmontée d'une seconde saillie qui rétrécit le diamètre intérieur (fig. 2, n<sup>os</sup> 3 et 4).

Le bas des côtés, qui ne porte pas de cannelures, a l'apparence d'un crépi ordinaire de couleur grise; la partie du haut est lissée et de couleur jaune claire; les rainures ont 0 m. 03 de largeur sur une profondeur de 0 m. 02 environ.

Les pans, de 0 m. 45 d'épaisseur, ont 1 mètre de hauteur actuellement; l'édifice est accolé à un des murs de la salle, mais sans que les deux maçonneries soient liées ensemble, et il doit avoir été construit avant cette partie du bâtiment, car j'ai pu constater que les rainures et l'enduit existent sur le pan qui touche le mur de la pièce, ce qui ne pourrait exister si on avait édifié l'édicule postérieurement à l'annexe.

Dans la cavité, je n'ai trouvé que des démolitions et des tuileaux, parmi lesquels quelques-uns sont percés de trous pour recevoir des clous; plusieurs même les ont encore, notamment une *tegula* dans son entier, d'une dimension que je n'avais pas encore vue à Dreux : 0 m. 44 sur 0 m. 35; j'ai trouvé aussi des *imbrices* avec clous.

A 2 mètres du petit édifice octogonal existe une ouverture M, de 1 m. 50, permettant de communiquer du couloir avec la salle.

Quelle était l'utilité de ce petit monument? Je ne saurais le dire. Toute idée d'un puits ou d'une citerne est inadmissible, l'eau aurait été immédiatement absorbée par le fond, qui est loin d'être imperméable.

On peut difficilement supposer une tour ou plutôt une tourelle; les proportions ne le permettent pas, rien ne pouvant, du reste, indiquer la hauteur probable de l'édifice qui ne devait pas, cependant, être bien élevé, à en juger par le peu d'épaisseur de sa maçonnerie et le manque de fondements; aussi bien, ne s'expliquerait-on pas la présence d'une tourelle à cette place.

Peut-être pourrait-on penser à un autel de sacrifice, *altare* ou *ara*? Mais ce qui est trop petit pour une tour serait beaucoup trop grand pour un autel, et il serait extraordinaire qu'on en eût placé un à une aussi grande distance du temple, 70 mètres environ, contrairement aux habitudes des Romains, qui mettaient toujours les petits édifices de ce genre au bas des degrés qui aboutissaient à la *cella*.

Les autels avaient bien à leur sommet une cavité en forme de



cuvette pour recevoir le sang des victimes ou les libations, qui s'échappaient ensuite par un orifice placé un peu plus bas; mais rien de semblable n'existe à Drevant, et l'on ne peut établir le moindre rapprochement entre la conformation intérieure de notre édicule et la cavité d'un autel.

Il reste une dernière hypothèse : quand un endroit était frappé par la foudre, il devenait sacré, *religiosus*, et les Romains, pour qu'il ne pût être foulé par des pieds profanes, l'entouraient d'un édifice généralement circulaire; n'y aurait-il pas à Drevant un *puteal*, terme par lequel on désignait ces monuments? Cela ne serait pas invraisemblable <sup>(1)</sup>.

Il est bien regrettable que ces restes intéressants soient de nouveau recouverts de terre sans que des archéologues compétents aient pu les examiner et en déterminer le caractère; il est vrai que quelques centimètres seulement de remblais en recouvrent le sommet et que peu d'heures de travail suffiraient pour les faire paraître entièrement.

### III

#### SECOND CÔTÉ : FAÇADE DU COUCHANT.

En poursuivant l'exploration de l'enceinte allant du Sud-Ouest au Nord, on trouve une galerie identique à celle qui va du Sud-Est au Sud-Ouest et, à son extrémité, on arrive à un avant-corps OP de mêmes dispositions que le précédent DK.

Le propriétaire du champ dans lequel se trouvait enfouie cette troisième aile du *forum* m'a bien autorisé à y faire des recherches, mais, comme il exerce la profession de maçon, pour son usage il a démolì tous les murs qu'il a pu trouver chez lui et n'en a rien laissé: il m'a seulement affirmé que tout ce qu'il avait enlevé était la reproduction exacte du bâtiment DK que j'ai examiné avec lui. Il a bien reconnu la même salle rectangulaire, avec une paroi circulaire et le même épi de maçonnerie, tout cela de mêmes dimensions, mais il est absolument certain qu'il n'y avait aucune trace d'un édifice octogonal comme à l'autre aile.

<sup>(1)</sup> Voir Thédénat, *Le Puteal Libonis ou Scribonianum*, dans *Forum romain*, p. 147 et 278.

Je n'ai pas jugé utile de faire, dans cet angle, des recherches coûteuses et sans profit, et j'ai dû me contenter des indications qui m'étaient fournies et qui m'ont semblé dignes de croyance.

Le dégagement de cette seconde galerie, dont les murs sont remarquablement conservés, m'a donné des tuiles et des cendres, mais rien de particulièrement intéressant, si ce n'est qu'à son entrée et dans l'axe de la porte I, on voit un bloc de grès N, de forme carrée, posé sur un petit bétonnage et qui doit avoir été le piédestal d'une statue; le fond de ce couloir était carrelé comme le premier.

#### IV

##### TROISIÈME CÔTÉ : FAÇADE DU LEVANT.

L'enceinte du *forum* partant de l'annexe CC' et se dirigeant du Sud-Est à l'Est se compose d'abord d'une terrasse bétonnée, large de 3 mètres sur une longueur de 80 mètres. Elle est maintenue du côté de l'*area* qu'elle borde par un premier mur QR (I) qu'on retrouve facilement, et, du côté opposé, par un second mur ST (II) dont on ne voit que la crête. Le bétonnage de cette terrasse est bien conservé et se trouve en contre-haut de 1 m. 15 au-dessus de l'*area* jusqu'aux deux tiers environ de sa longueur. A partir de là, le terrain se relève progressivement et, au bout de la terrasse, le dessus de celle-ci est à peu de chose près au niveau de l'*area*.

Au milieu du mur ST, au point U, se trouvent cinq gros blocs de grès encastés dans la maçonnerie, émergeant de quelques centimètres et formant un large seuil à deux voies; on voit très bien la place de deux baies avec un trumeau entre les deux, ainsi que des trous de crapaudines et de verrous. Il est facile de reconnaître une entrée donnant accès du dehors sur la terrasse; le seuil entier a 5 m. 90 de longueur; chaque baie en a 2; l'usure des seuils indique qu'on y a passé pendant de longues années.

La différence de niveau obligeait à descendre pour aller du passage bétonné dans l'*area*; j'ai reconnu néanmoins, en suivant le premier mur dans toute sa longueur, qu'il n'y avait de communication entre ces deux parties du *forum* qu'en face du seuil encore existant. Il devait y avoir là un perron comportant quatre ou cinq marches, et une tranchée faite à cet endroit m'a fait retrouver

des débris de la maçonnerie sur laquelle ce perron devait être appuyé.

De l'autre côté du second mur (II) soutenant la terrasse, et à une distance de 6 mètres, se trouve un troisième mur (III); l'espace compris entre ces deux derniers était également recouvert en bétonnage et la quantité de tuiles qu'on y retrouve, ainsi que des cendres et des clous, font voir que cette partie de l'enceinte était couverte par un toit, et que là, comme dans tous les monuments de Drevant, le feu a accompli son œuvre de destruction.

Il n'existe aucune trace de divisions transversales dans la longueur de cette levée, mais, dans l'hypothèse du *forum*, on peut placer là un *macellum*, où pouvaient être, abrités sous une colonnade, les comptoirs et les boutiques des marchands qui y exerçaient leur négoce.

Le terrain environnant le mur III à l'aspect du Sud-Est est en contre-bas de près de 4 pieds; il y avait certainement, en face de l'entrée, un emmarchement extérieur pour arriver sur le terre-plein. Actuellement, des constructions modernes longent cette ligne et il est impossible d'y faire de fouilles sérieuses; on retrouve cependant en face du seuil U des débris de maçonnerie ancienne qui supportaient sans doute un perron dont les pierres extraites des carrières de la Celle-Bruère, comme toutes les pierres taillées qu'on retrouve dans les ruines de Drevant, n'ont pas été sans exciter, plus que le grès local, l'ardeur des démolisseurs ou plutôt des bâtisseurs de la localité.

A l'extrémité de cette ligne, on trouve les amorces d'une construction EY, qui semble avoir eu, à peu de chose près, la même importance que l'annexe C; mais la plus grande partie de cette aile EY gît dans un terrain particulier. Son propriétaire, un marinier du canal de Berry peu curieux d'archéologie, n'ayant pas voulu, pour aucune somme d'argent, m'autoriser à fouiller chez lui, je ne puis qu'indiquer les lignes générales du pavillon sans en fournir les détails.

Les investigations que j'ai pu faire me permettent seulement de dire que les dispositions de cette annexe n'étaient pas identiques à celles de l'aile C. Les pièces étaient plus grandes; il ne devait y en avoir que quatre et on n'y retrouverait pas de contreforts circulaires comme dans les salles 2 et 6 du pavillon symétrique.

On pouvait y entrer de plain-pied, soit des terrasses, soit du



dehors, quoiqu'on ne retrouve aucune trace de portes, et cette annexe pouvait constituer aussi bien des habitations que des magasins. Le voisinage du temple, qui n'est qu'à 30 mètres de là, pourrait faire conjecturer que les prêtres y avaient leur logement.

## V

### QUATRIÈME CÔTÉ : FAÇADE DU NORD.

Le quatrième côté du quadrilatère, allant du Nord à l'Est, est formé, comme celui qui lui fait face, par deux murs distants l'un de l'autre de 3 m. 40, entre lesquels règne non pas un couloir comme de F à I, mais un passage ou une allée qui est la continuation de la terrasse qui va de Q à R. Le béton qui en garnit la surface est à peu près de niveau avec le sol ancien de l'*area*; on pouvait donc aller sans escalier de cette partie de l'enceinte dans l'intérieur du *forum*.

Le déblaiement de cette ligne VP, opéré d'un bout à l'autre, ne m'a rien fait découvrir qui soit à signaler d'une façon spéciale. Des tuileaux et des antéfixes, et aussi des cendres, indiquent un toit comme sur les trois autres côtés, mais, malgré une profonde tranchée creusée en face du milieu du mur qui longe l'*area*, je n'ai découvert aucun vestige d'entrée, non plus qu'au milieu du côté DKOP. Les nombreux gisements de murs anciens qui existent çà et là dans les champs environnants donnent la preuve que la ville s'étendait à l'Ouest et au Nord à une assez grande distance du *forum*, et il serait vraisemblable qu'on ait pu y pénétrer par les quatre côtés du carré; mais comme je n'ai fait figurer sur le plan que ce dont j'avais pu m'assurer, je n'ai pu indiquer que les deux avenues dont l'existence est indiscutable.

J'ai cherché, du côté du midi où j'étais plus libre pour faire des fouilles, s'il n'y avait pas par là d'autres constructions se reliant au *forum*, et j'ai constaté que son enceinte était bien limitée par les deux ailes C et D et par le mur qui les relie; mais, à 15 mètres de ce mur, j'ai mis à jour de nombreuses substructions (indiquées sur le plan par les lettres Z et Z'), dont le caractère antique ne saurait faire de doute, qui constituaient peut-être des habitations privées, mais qui n'avaient aucun rapport avec le *forum*.

Dans l'une d'elles j'ai recueilli des fragments de belles poteries rouges avec la marque CASTVSFE <sup>(1)</sup>; dans une autre j'ai trouvé une lame d'épée assez maltraitée par la rouille, mais entière, sauf la pointe qui est émoussée, et portant sur les deux plats une arête vive en saillie; la longueur en est de 0 m. 40, sans compter la soie qui a 0 m. 12; la largeur est de 0 m. 04; je ne parle pas des nombreux tessons de vases de toute espèce qu'on sort à chaque instant des tranchées quand on arrive à une certaine profondeur.

Je n'ai trouvé dans toutes ces fouilles, sans parler de celles que j'ai déjà signalées comme venant du temple, que quelques monnaies anciennes : quatre Tetricus I<sup>er</sup> et II, un Constantin II et deux Constance II, toutes petit bronze; quelques potins gaulois, dont un porte à la face une tête casquée et au revers un cheval au galop, sans légende, assez commun dans les environs de Poitiers; deux autres, enfin, du type au swastika <sup>(2)</sup>.

En résumé, le *forum* de Drevant était constitué par un vaste emplacement découvert et uni, véritable place publique de forme quadrangulaire, sur une partie de laquelle était édifié un *sacellum* ou petit temple. Cette *area* est circonscrite par des édifices formant de deux côtés, au Midi et à l'Ouest, deux allées couvertes, ayant des dispositions analogues, allant d'un bout à l'autre de chacun des côtés qu'elles limitent et aboutissant à des annexes ou pavillons qui terminent chaque extrémité.

Sur les deux autres faces, l'*area* est bordée par deux passages allant également d'un bout à l'autre de chaque ligne; celui qui s'étend du Nord-Est au Nord est de même niveau que l'*area*; l'autre, allant du Sud à l'Est, se compose d'un large terre-plein dont une partie, longeant l'*area*, formait une terrasse et dont l'autre pouvait contenir un marché ou *macellum*.

Toute cette enceinte, à l'exception peut-être de l'allée longeant la place publique du Sud à l'Est et la dominant, était abritée sous un toit reposant, à l'extérieur, sur les murs qui forment les limites du *forum* et, à l'intérieur, sur des colonnades ou des arcades.

On entraît dans le *forum*, probablement, par quatre portes mé-

(1) J'avais déjà signalé cette marque dans un rapport précédent. Je ferai remarquer qu'elle s'est rencontrée jusqu'alors sous cette même forme, seulement dans des localités voisines du Rhin (Mayence, Wiesbaden, Vechten, Windisch, Spire, Oehringen. Cf. *Corpus inscr. latinar.*, t. XIII, 1010, 478).

(2) Cf. Adrien Blanchet, *Traité des monnaies gauloises* (1905), p. 170, fig. 21.

nagées à la moitié de chacun des côtés du carré, mais certainement par deux ouvertures encore visibles, l'une de plain-pied au Midi, l'autre à l'Est au moyen de deux perrons.

Aux quatre angles se trouvaient quatre ailes ou avant-corps en saillie sur les lignes de façade, avec une importance et une affectation spéciales à chacun d'eux.

Mes recherches ont été effectuées de la manière la plus avantageuse, à mon avis du moins, et ne se sont arrêtées que devant des obstacles insurmontables pour les moyens dont je disposais.

Quelle qu'ait été la destination initiale de cet antique établissement et quelle que soit celle qu'on puisse lui attribuer aujourd'hui, les investigations longues et minutieuses dont il a été l'objet de 1906 à la fin de 1913 ont permis d'en reconstituer presque tous les détails.

L'étendue considérable de cet ensemble de bâtiments, qui occupe une superficie de près d'un hectare (9,700 mètres carrés), démontre une fois de plus l'importance qu'avait autrefois la ville occupée de nos jours par le modeste bourg de Drevant. Déplorons, en terminant cette étude, qu'aucune inscription ni aucune sculpture ne soit venue éclairer de quelque lueur l'obscurité qui plane sur le nom et sur le passé de cette antique cité, autrefois florissante et qui n'est plus depuis des siècles qu'un amas de ruines!

G. MALLARD,

Correspondant du Ministère.



# UN PESON DE FUSEAU

PORTANT UNE  
INSCRIPTION LATINE INCISÉE,  
TROUVÉ À SENS,

PAR M. HÉRON DE VILLEFOSSE,  
Membre du Comité.

---

M. Maurice Prou m'a remis le fac-similé d'un petit objet arrondi, orné sur son pourtour de lettres tracées à la pointe, et recueilli à Sens, en juin 1913, dans la carrière de phosphate où fut trouvée l'inscription latine au dieu Tribianus <sup>(1)</sup>. Notre dévoué secrétaire avait reçu ce fac-similé de M. le chanoine Chartraire, président de la Société archéologique de Sens.

Cet objet est taillé dans une matière noire, «une pierre noire, dit-on, ressemblant à de l'ardoise». Traversé de part en part par un trou rond comme s'il avait été destiné à être suspendu ou enfilé, il a exactement la forme d'un double cône tronqué dont les deux bases, appliquées l'une contre l'autre, forment une partie centrale saillante. Recueilli dans une sépulture, il y était déposé auprès du corps d'une femme, avec quatre vases de terre cuite grise. Sa hauteur est de 0 m. 023. Son diamètre dans la partie saillante atteint 0 m. 031; sur les surfaces planes il ne dépasse pas 0 m. 023, dimension égale à celle de la hauteur. Une inscription de deux lignes nettement tracée à la pointe sèche, en lettres capitales, se lit autour de l'objet. Je ne saurais dire si les trois derniers

<sup>(1)</sup> *Bulletin archéologique du Comité*, 1913, p. CXXVI.

caractères de la seconde ligne ont une signification ou si ce sont simplement des traits fantaisistes destinés à compléter la ligne.

A la partie supérieure, l'orifice du trou est entouré de seize traits, régulièrement disposés comme le sont les rais d'une roue autour du moyeu; ils ont l'apparence d'une couronne de clous fixés par la pointe; du côté de la tête ils sont terminés par une petite barre et ne s'avancent pas jusqu'au bord de la surface bordée par un cercle. A la partie opposée, quatre segments de cercle, ouverts vers l'extérieur et séparés l'un de l'autre par un trait, sont disposés symétriquement en croix. Il suffit d'indiquer cette ornementation, dont on pourra beaucoup mieux juger sur le dessin ci-joint (fig. 1),



GENETAIAAI  
DAGAVIAAIA

Fig. 1. — Peson de fuseau trouvé à Sens.

exécuté, avec toute l'exactitude possible, d'après le fac-similé communiqué par M. le chanoine Chartraire. Ce dessin permettra de comparer utilement le petit monument trouvé à Sens avec d'autres objets similaires déjà connus. Peut-être, et nous en avons l'espoir, contribuera-t-il à nous faire connaître de nouveaux exemplaires de cette petite série, encore ignorés, recueillis par un fouilleur zélé ou conservés dans le tiroir d'un modeste amateur? En tout cas le Comité d'archéologie recevra avec reconnaissance toute communication ayant trait à des monuments de cette nature.

# I

Laissons momentanément de côté l'inscription; examinons simplement la forme et la décoration de l'objet. Il est impossible de ne

pas être frappé de la ressemblance qu'il présente avec la plupart des menus objets que les antiquaires italiens ont pris l'habitude de désigner sous le nom de *fusaiuoli* et qu'en France nous appelons « fusaïoles ».

Le *fusaiuolo*, c'est le peson que les femmes mettent au bout du fuseau et dont l'usage remonte à la plus haute antiquité ainsi que le prouvent de très nombreuses découvertes.

La tige du fuseau, qui était presque toujours en bois, a disparu la plupart du temps sans laisser aucune trace. Le peson nous parvient donc le plus souvent seul, sous la forme d'un petit cône tronqué, ordinairement en terre cuite, en os, en métal ou en toute autre matière dure, percé d'un trou rond le traversant de part en part, et plus ou moins orné de dessins géométriques.

Les habitations lacustres et les terramares d'Italie ont fourni un nombre considérable de fusaïoles. En Écosse, au dire d'Evans, on en a découvert une grande quantité, décorées de lignes rayonnantes gravées en creux. En Gaule on en a recueilli également soit à l'état isolé, soit plusieurs réunies au même endroit : malheureusement, dans un trop grand nombre de cas, on a négligé de noter les circonstances des trouvailles ou les détails qui pouvaient permettre de fixer la date des objets. Les fouilles de Bulliot au mont Beuvray ont fait connaître des exemplaires en terre cuite remontant sans doute à l'époque de l'indépendance. On en possède d'ailleurs de toutes les provenances et de toutes les époques, aussi bien de la période dite préhistorique que du temps de la domination romaine. Des matériaux fort abondants existent dans nos musées.

Les célèbres fouilles d'Hissarlik (Ilios) ont été tout particulièrement fructueuses pour l'étude de ces fusaïoles ; elles nous en ont livré des



Fig. 2. — Fuseau de bronze avec son peson, trouvé près de Bologne.



milliers <sup>(1)</sup>. Sur ce seul point Schliemann a recueilli, dans les cinq villes superposées, plus de 22,000 fusaiöles de terre cuite, ornées ou non de dessins, dont cinquante, en stéatite et perforées, proviennent de la deuxième cité préhistorique; à Mycènes, il en a trouvé plusieurs centaines en pierre, pour la plupart en stéatite, cinq seulement en terre cuite et non décorées. Les tombes étrusques les fournissent aussi en grand nombre <sup>(2)</sup>.

On a beaucoup écrit sur la destination des fusaiöles retrouvées dans toutes les régions du monde antique et remontant aux époques les plus différentes; on a émis de nombreuses suppositions sur leur emploi au point de vue industriel et au point de vue religieux <sup>(3)</sup>. Il est probable qu'elles ont servi à des usages assez divers.

Il paraît cependant hors de doute que, dans un très grand nombre de cas, ces objets représentent des poids de fuseau. C'est l'hypothèse que le Dr Victor Gross a émise pour l'époque préhistorique. Elle se trouve « confirmée par la découverte de plusieurs d'entre eux encore passés dans la tige composant le fuseau et aussi par la ressemblance absolument frappante qu'ils présentent avec les engins toujours en usage chez les fileuses de certaines contrées » <sup>(4)</sup>. On ne peut pas s'étonner de leur quantité prodigieuse, puisque le filage à la main était, dès les temps les plus anciens, la principale occupation des femmes et des servantes <sup>(5)</sup>.

E. Brizio a signalé un fuseau de bronze intact, trouvé près de Bologne en 1887-1888, dans une des tombes italiques de la propriété Benacci <sup>(6)</sup>. La tige de ce fuseau a l'apparence d'une baguette renflée vers le milieu et se rétrécissant graduellement à chacune de ses extrémités; sa longueur est de 0 m. 25. Le peson de bronze bi-

<sup>(1)</sup> Henry Schliemann, *Ilios*, trad. française de M<sup>me</sup> E. Egger, 1885, p. 517. Plusieurs de ces fusaiöles sont en terre cuite de couleur noir brillant. La table, au mot *Fusaiöles*, renvoie à tous les passages où il en est question.

<sup>(2)</sup> J. Martha, *L'art étrusque*, p. 55.

<sup>(3)</sup> Voir les nombreuses notes réunies à ce sujet par Pottier et Reinach, *La nécropole de Myrina*, p. 247 à 260.

<sup>(4)</sup> Gross, *Les Protohelvètes*, p. 100-101. Dans les habitations lacustres de la Suisse, plusieurs bâtonnets servant de fuseaux ont été trouvés encore insérés dans des fusaiöles de terre cuite.

<sup>(5)</sup> H. Schliemann, *Ilios*, p. 934-940, appendice V, *Fusaiöle et filage chez les anciens*.

<sup>(6)</sup> *Notizie degli scavi*, 1889, p. 329, n° 50, tomba LVI, avec un dessin qui a été reproduit dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Saglio, fig. 3389.

conique qui servait à donner l'impulsion pour la faire rapidement tourner est encore en place. Fait plus rare : à l'endroit renflé, la tige conserve encore des restes du fil qui s'y était enroulé il y a bien des siècles (fig. 2).

Pour l'époque romaine les découvertes sont peut-être moins abondantes. Quand on trouve ces objets dans des tombeaux, il est regrettable qu'on ne songe pas toujours à faire quelques observations nécessaires; malheureusement, les découvertes sont souvent l'effet du hasard ou de fouilles conduites sans aucun esprit scientifique. Évidemment, pour fixer la destination de ces objets, on aimerait à en connaître les dimensions et les particularités que seuls peuvent remarquer les fouilleurs. Si on les rencontre en nombre dans un même tombeau, il y a des chances pour qu'ils appartiennent à un collier<sup>(1)</sup>; le fait est même hors de doute quand la place occupée par eux en fournit une démonstration<sup>(2)</sup>. Mais lorsque dans une sépulture on n'en recueille qu'un seul, à l'état isolé<sup>(3)</sup>, et quand cette sépulture est celle d'une femme, comme on a pu fort heureusement le constater à Sens, l'objet en question doit être avec plus de vraisemblance considéré comme un peson de fuseau.

<sup>(1)</sup> Le collier reproduit dans le *Bollettino della comm. archeol. comunale*, t. VI, tav. VI-VIII, 21, ne comporte pourtant qu'une seule fusaiöle formant pendant central; les autres éléments sont des perles à côtes.

<sup>(2)</sup> Voir G. Lafaye, article *FVSVS*, dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Saglio, excellent résumé des procédés usités pour le filage dans l'antiquité, avec une description des instruments de travail de la fileuse.

<sup>(3)</sup> Dans une urne cinéraire, près de Marino, on a recueilli au milieu des os brûlés une seule fusaiöle en terre cuite dont un dessin a été donné dans les *Annali dell' Istituto*, 1871, tav. d'agg. U, n. 6; cf. p. 242. Le sexe du défunt n'a pas été reconnu; vraisemblablement il s'agit d'une sépulture de femme.



Fig. 3. — Fuseau en os avec son peson, trouvé dans la forêt de Compiègne.

Le fuseau (*fusus*) se composait de deux éléments : la tige, généralement en bois <sup>(1)</sup>, quelquefois en os ou en métal, munie d'un crochet pour maintenir le fil en place; le peson (*verticillus* ou *turbo*), sorte de petite rondelle bombée ou allongée, tantôt unie, tantôt ornée de dessins géométriques, en terre cuite, en pierre ou en métal, adaptée à la partie inférieure de la tige pour lui donner de l'aplomb et accélérer la rotation du fuseau. Les tiges des anciens fuseaux sont rarement arrivées jusqu'à nous; la matière dans laquelle elles étaient le plus souvent fabriquées explique cette disparition presque constante, due à l'humidité du sépulcre. Le Musée de Saint-Germain possède toutefois un fuseau complet avec son peson en terre cuite, trouvé en 1868 dans les fouilles de la forêt de Compiègne, au canton de la Garenne du Roi <sup>(2)</sup>. Il est vrai que la tige est en os; brisée à sa partie supérieure, elle ne mesure plus dans son état actuel que 0 m. 27. La hauteur du peson est de 0 m. 02; son diamètre à la partie la plus large est de 0 m. 035 (fig. 3).

Un autre fuseau complet, dont la tige est également en os et dont le peson est en pierre, est conservé au Musée de Mayence <sup>(3)</sup>. L'objet de Sens affecte une forme tout à fait analogue à celle des pesons de Bologne et de la forêt de Compiègne dont les dimensions sont à peu près les mêmes. Il me paraît évident que cet objet de Sens est aussi un peson de fuseau.

Au cours des siècles le fuseau n'a pas changé <sup>(4)</sup>; ses deux éléments ont conservé leur physionomie primitive : à l'époque romaine le peson se présente encore avec les mêmes formes qu'aux époques les plus lointaines et aussi avec le même décor incisé (naturellement modifié dans les détails) qui ornait déjà les fusaïoles d'Hissarlik <sup>(5)</sup>. On sait que, dans ce décor, Schliemann avait cru recon-

(1) Le plus souvent en bois de buis.

(2) Musée de Saint-Germain, n° 14296. Pottier et Reinach, *op. cit.*, p. 257, note 5, mentionnent quelques autres pesons de l'époque romaine, retrouvés avec leurs tiges.

(3) Il est reproduit dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Saglio, fig. 3390.

(4) Sorlin-Dorigny, *Bulletin de la Soc. des Antiq. de France*, 1882, p. 197, dit qu'au bazar de Constantinople on vend actuellement des pesons analogues à ceux d'Hissarlik.

(5) Il suffit d'examiner les 30 planches, n°s 1800 à 2000, sur lesquelles



naître des symboles et même une écriture dont les caractères n'ont pas été déterminés d'une manière certaine <sup>(1)</sup>.

## II

Sur le peson de Sens on constate aussi la présence de caractères, mais ceux-là parfaitement reconnaissables. Il ne peut subsister aucun doute sur ce point; le peson porte une inscription latine. Si l'on tient compte des fréquentes incorrections et des omissions de lettres, si souvent observées dans les petits textes dont sont ornés les objets romains usuels, on est assez disposé à transcrire celui-ci de la façon suivante :

*geneta, mi[h]i da gau[d]ium <sup>(2)</sup>.*

Cette inscription permet de rattacher le peson de Sens à d'autres objets similaires, affectant la même forme <sup>(3)</sup>, ayant à peu près les mêmes dimensions, taillés dans la même matière ou dans une matière noirâtre de même apparence, perforés dans leur hauteur et parés également d'inscriptions en lettres capitales incisées.

Cette série particulière n'est jusqu'ici représentée que par un nombre restreint de monuments trouvés en Gaule, dont la desti-

Schliemann, à la fin d'*Ilios*, a donné les gravures d'un très grand nombre de ces objets. En Écosse on a découvert beaucoup de pesons décorés de lignes rayonnantes gravées en creux; Evans, *Les âges de la pierre*, p. 435. Sur ceux qui ont été trouvés au Beuvray (F. et N. Thiollier, *Album des fouilles*, pl. LVII), on ne distingue pas grand'chose de la décoration. M. de Saint-Venant attribue à l'époque du Beuvray des pesons ajourés, ornés de petits globules en relief; cf. Marteaux-Le Roux, *Boutas*, p. 305, pl. XCVII, 7. Un peson de fuseau en os, trouvé dans une sépulture franque de Bouvines, porte des cercles grands et petits, tracés sur une seule de ses faces, *Bulletin de la Soc. des Antiq. de France*, 1872, pl. de la p. 95.

<sup>(1)</sup> *Ilios*, p. 900; appendice II. A. H. Sayce, *Les inscriptions trouvées à Hisarlik*.

<sup>(2)</sup> En réalité on lit *imi da gavim*, ce qui ne présente aucun sens. L'incorrection me paraît du même genre que celles des petites inscriptions peintes sur les vases à boire, telles que *aupe* pour *ave pie*, *mias* pour *mi vivas*, *vivausus* pour *vivamus*, etc.; cf. Oscar Bohn, *Corpus inscr. lat.*, t. XIII, *Instrumentum domesticum*, p. 532.

<sup>(3)</sup> Les uns ont exactement la forme de l'exemplaire de Sens; les autres ressemblent à une sphère aplatie et ont l'apparence de certains poids antiques en pierre ou en bronze.

nation n'a pas été démontrée d'une façon satisfaisante et dont la plupart des inscriptions demeurent assez énigmatiques. On a désigné ces objets tantôt sous le nom de grosse perle ou de bulle, tantôt sous celui de rouelle ou de disque, le plus souvent sous la dénomination de tessère, fuselière ou fusaïole. On les a considérés comme des contrepoids de tisserands <sup>(1)</sup>, comme des grains de collier, comme des amulettes à inscriptions magiques, comme des pions de jeu, etc. Il ne serait pas sans intérêt d'en préciser l'emploi avec plus de certitude. Pour y parvenir et pour trouver la solution du problème, il ne saurait être indifférent de réunir les textes dont ils sont ornés. Peut-être arriverait-on par ce moyen à les mieux comprendre et à provoquer l'apparition de nouveaux exemplaires ? C'est ce que je me propose de faire.

L'ensemble le plus important de ces petits monuments est celui que possède actuellement la Société éduenne. Conservé au Musée de l'hôtel Rolin, à Autun, il provient de la collection du regretté G. Bulliot et jusqu'à ce jour il est demeuré inédit. Après avoir patiemment recueilli dans la ville même d'Autun ou dans les environs ces petits objets dont la singularité l'avait frappé, Bulliot se proposait de les faire connaître et d'en expliquer l'usage. Dans ce but il préparait une dissertation spéciale qui devait avoir pour titre *Sur l'emploi du schiste à l'époque romaine dans l'Autunois* <sup>(2)</sup>. La mort est venue le surprendre avant qu'il ait pu réaliser ce projet.

Bulliot considéra d'abord ces objets, ainsi que l'ont fait d'autres archéologues, comme des accessoires du métier des tisserands. Il leur donna le nom de « fusaïoles », sous lequel on les désigne généralement. Plus tard il les regarda comme des pions de jeu et les disposa dans sa collection à côté de dés à jouer, également en schiste

<sup>(1)</sup> Le *Corpus* latin les classe dans la partie réservée à l'*Instrumentum domesticum*, sous la rubrique *aequipondia*. L'un d'eux cependant a été décrit avec les inscriptions lapidaires de la ville d'Autun, sous le n° 2697 du vol. XIII.

<sup>(2)</sup> *Corpus inscr. lat.*, t. XIII, n° 2697. Les renseignements donnés par Pérot, sur les inscriptions des exemplaires de la collection Bulliot, dans le *Bulletin de la Société de l'Orléanais*, t. X, 1892, p. 143, sont très certainement fantaisistes. L'étude que Bulliot préparait a été annoncée par Harold de Fontenay, dans ses *Inscriptions céramiques d'Autun*, p. 25 et 102. Le même savant fait remarquer (*ibid.*, p. 104) que le schiste est une matière très commune à Autun et que les musées de cette ville possèdent des bracelets ou fragments de bracelets, de petits motifs, bas-reliefs et chapiteaux évidemment composés pour l'ornementation d'édicules portatifs, également en schiste.

et portant aussi de petites inscriptions. Il est regrettable qu'il n'ait laissé aucune indication sur les circonstances dans lesquelles furent recueillis les exemplaires de sa collection. Il eût été intéressant de savoir si quelques-uns au moins avaient été rencontrés dans des tombeaux et notamment dans des sépultures de femmes, comme l'exemplaire de Sens.

Tous les exemplaires d'Autun sont fabriqués dans une matière noire que les archéologues autunois considèrent comme du schiste. Deux copies des inscriptions qu'ils portent me sont parvenues;

|   |                                |   |                                     |
|---|--------------------------------|---|-------------------------------------|
| 1 | <u>ACCEDE</u><br>VRBANA        | 5 | <u>MATTA DAGOMTA</u><br>BALINE NATA |
| 2 | <u>GENETA</u><br>VISCARA       | 6 | <u>VEADIA TVA</u><br>+ ENET //      |
| 3 | <u>TAVRINA</u><br>VIMPI ///    | 7 | <u>MARCOSIOR</u><br>MATERNIA        |
| 4 | <u>NATA VIMPI</u><br>GVRMIDA ◇ | 8 | <u>A VE DOMINA</u><br>SITIIO        |

Fig. 4. — Inscriptions des huit exemplaires d'Autun.  
Copies de M. André Gillot.

elles sont d'accord entre elles. La première, due à M. Anatole de Charmasse, correspondant de l'Institut et président de la Société éduenne, m'a été communiquée par M. le chanoine Chartraire; la seconde, exécutée par M. André Gillot, secrétaire de la même Société, m'a été adressée directement par cet obligeant confrère (fig. 4).

Je reproduis ici l'ensemble de ces petits documents épigraphiques. Sur plusieurs d'entre eux les lettres incisées ont été rendues plus distinctes dans l'antiquité par l'application d'une poudre blanche que le temps et l'humidité n'ont pas fait disparaître.



1. Tessère en schiste noirâtre (Canat, Fontenay). Trouvé avant 1854, à Autun ou aux environs.

AVE VALE

---

BELLA TV

*ave, vale, bella tu !*

Marcel Canat <sup>(1)</sup> transcrit l'inscription : *ave vale bellatu(re)* ou *bellatu(rus)*; il y reconnaît un souhait fait à un soldat qui va commencer son service ou un souvenir d'adieu du soldat lui-même ! Harold de Fontenay <sup>(2)</sup> a très bien établi que ce petit texte ne comportait aucun complément.

Donné, peu de temps après la découverte, au Musée de Chalon-sur-Saône par l'abbé Lacreuze; disparu depuis <sup>(3)</sup>.

2. Trouvé en 1867, à Autun, au parc Saint-Jean <sup>(4)</sup> (copies A. Gillot, n° 5).

MATTA DA GOMOTA.

---

BALINEE NATA.

*Matta, da gomota, balinee? nata.*

Collection G. Bulliot; Musée de l'hôtel Rolin.

<sup>(1)</sup> *Inscriptions antiques de Chalon-sur-Saône et de Mâcon*, p. 38, n° XVI, pl. XI, 4. Ce n'est pas pour être conservé plus facilement, comme il le dit, que l'objet a été percé d'un trou.

<sup>(2)</sup> *Inscriptions céramiques gallo-romaines découvertes à Autun*, p. 100-102, pl. XII, n° 607. Cf. *Mémoires de la Commission des antiquités de la Côte d'Or*, t. IV, 1853-1856, p. XLIX, mention sans aucune explication.

<sup>(3)</sup> *Corp. inscr. lat.*, t. XIII, n° 2697 et 10019, 18 : «*bacam cretaceam nigram fuisse, non lapidem persuasum habemus*».

<sup>(4)</sup> J'ai dit plus haut que tous les exemplaires d'Autun sont considérés comme étant taillés dans du schiste.

3. Trouvé en 1868, à Autun (copies A. Gillot, n° 1).

ACCEDE  
VRBANA.

*accede Urbana.*

Collection G. Bulliot; Musée de l'hôtel Rolin.

4. Trouvé en 1875, à Autun (copies A. Gillot, n° 6).

VEADIATVA  
TENET

*Veadia (?) tua tenet.*

Collection G. Bulliot; Musée de l'hôtel Rolin.

5. Trouvé en 1885, à Autun (copies A. Gillot, n° 7).

MARCOSIOR  
MATERNIA

*Marcosior. Maternia.*

Peut-être deux noms propres, celui d'un homme et celui d'une femme, comme cela se voit souvent sur les bagues échangées entre amants.

Collection G. Bulliot; Musée de l'hôtel Rolin.

6. Trouvé à Autun (copies A. Gillot, n° 3).

TAVRINA.  
VIMPI ///

*Taurina Vimpi.*

Les trois traits, inclinés à droite, qui terminent la seconde ligne ne paraissent pas avoir d'autre utilité que de remplir l'espace non inscrit.

Collection G. Bulliot; Musée de l'hôtel Rolin.

7. Sans aucune indication de provenance (copies A. Gillot, n° 4).

NATA VIMPI.

CVRMIDA ♦

*nata Vimpi, curmi da.*

La seconde ligne se termine par un petit trait placé au centre d'un losange.

Collection G. Bulliot; Musée de l'hôtel Rolin.

8. Sans indication de provenance (copies A. Gillot, n° 2).

GENETA.

VISCARA.

*geneta, vis ou vi[va]s, cara !*

Collection G. Bulliot; Musée de l'hôtel Rolin.

9. Pierre noire ressemblant à de l'ardoise (Chartraire). Trouvé en juin 1913, à Sens, dans une exploitation de phosphate récemment ouverte, à la base de la colline de Saint-Martin-du-Tertre (voir la fig. 1).

GENETA IMI

DAGAVIM///

*geneta, mi[h]i da gau[d]ium.*

Collections de la Société archéologique de Sens.

10. Fuselière en terre cuite de couleur grise (Allmer). Provenance inconnue.

SALVE

SOROR

*salve soror !*



Ancienne collection Girard, à Vienne (Isère)<sup>(1)</sup>. « Dans le balancement imprimé par le travail du tissage, les fuseaux, en passant et repassant les uns devant les autres, étaient censés se saluer » (Allmer).

11. Provenance inconnue.

SALVE TV

---

V T T E Λ I

*salve tu puella!*

Les lettres de la seconde ligne sont en sens inverse.

Musée de Langres<sup>(2)</sup>.

12. Trouvé, avant 1873, à Auxerre dans le faubourg Saint-Martin.

NATA VIMPI·

---

POTA·VI·M

*nata Vimpi, pota vi[nu]m?*

Poncelet en a donné un dessin assez mal présenté<sup>(3)</sup>; il considérait l'objet comme un talisman destiné à préserver de l'ivresse.

<sup>(1)</sup> Allmer en a donné un dessin, *Inscriptions de Vienne*, t. III, n° 126; atlas, n° 205, 2; Edm. Le Blant, *750 inscriptions de pierres gravées inédites ou peu connues*, n° 10 (extr. des *Mémoires de l'Acad. des inscriptions*, t. XXXVI, 1<sup>re</sup> partie); *Corp. inscr. lat.*, t. XII, n° 5688, 19.

<sup>(2)</sup> *Catalogue du Musée de Langres*, p. 85, n° 11; Edm. Le Blant, *750 inscriptions de pierres gravées*, n° 10; *Corpus inscr. lat.*, t. XIII, n° 10019, 19.

<sup>(3)</sup> *Bulletin de la Société des sciences de l'Yonne*, 1873, t. XXVII, 3<sup>e</sup> partie, p. vii; Ed. de Barthélemy, *Revue des Sociétés savantes*, série VI 1, 1875, p. 516 et Habert, *Poterie parlante*, n° 1604 et 1609, en ont réédité, d'après le dessin de Poncelet, des copies incompréhensibles.

La lecture proposée par Hirschfeld pour la seconde ligne, *pota Vim(pi)*, n'est guère possible, ainsi qu'il le reconnaît lui-même<sup>(1)</sup>.  
Collection Poncelet; musée d'Auxerre.

13. «Bacæ cretacea nigra perforata» (*Corpus*). Trouvé à Löwenbrücken, près de Trèves.

IMPLE ME  
SIC VERSAME

*imple me, sic versa me.*

«Arti textrinae inserviisse putatur, id quod bacæ titulo ipso probare videtur» — «Fortasse radius loquitur» (*Corpus*)<sup>(2)</sup>.

Musée de Trèves<sup>(3)</sup>.

Tous ces petits monuments paraissent avoir été recueillis à l'état isolé; du moins on n'a jamais signalé de trouvaille en comprenant deux ou plusieurs. Tous sont perforés à l'exception de celui qui est décrit en note<sup>(4)</sup>; la plupart sont indiqués comme étant en schiste<sup>(5)</sup>.

<sup>(1)</sup> *Corpus inscr. lat.*, t. XIII, n° 10019, 20.

<sup>(2)</sup> Hettner, *Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst*, t. IV, 1885, pl. XI, fig. 5 et 5<sup>a</sup>; *Korrespondenzblatt der Westdeutsche Zeitschrift*, p. 37, 48; *Corp. inscr. lat.*, t. XIII, partis III fasciculus 2, p. 555. Cf. l'opinion d'Allmer au sujet du n° 10.

<sup>(3)</sup> *Corp. inscr. lat.*, t. XIII, n° 10019, 17, et p. 555.

<sup>(4)</sup> Un quatorzième objet, également trouvé à Autun et de même matière que les précédents, porte une inscription analogue (copies A. Gillot, n° 8):

AVE DOMINA.  
SITIO.

*ave domina, sitio!*

Mais cet objet n'est pas perforé et sa forme est celle d'une demi-boule. Coll. Bulliot; Musée de l'hôtel Rolin. — Harold de Fontenay, qui l'a publié (*op. cit.*, p. 102), explique ainsi l'inscription: «Ce sont évidemment des déclarations d'amour, car il faut sans nul doute prendre SITIO dans son sens figuré et ne pas voir dans ce mot une simple demande d'eau claire». — Il est possible que cet objet soit aussi un peson d'une forme un peu différente dont la perforation n'avait pas encore eu lieu. Le peson romain de Mayence et surtout le peson mérovingien de Bouvines ont une forme analogue.

<sup>(5)</sup> Il y aurait cependant au sujet de la matière une vérification sérieuse à

Leurs inscriptions présentent quelques obscurités; elles donnent lieu aussi à plusieurs remarques qui viennent assez naturellement à l'esprit.

Les salutations qu'on y relève contiennent des expressions applicables à des femmes, *ave vale bella tu, salve soror, salve tu puella, ave domina sitio*<sup>(1)</sup>. Les mêmes salutations reviennent sur des objets de parure destinés à des femmes ou leur ayant appartenu, par exemple sur un anneau d'or trouvé à Luxeuil, *ave soror*<sup>(2)</sup>, sur un anneau de bronze de Luña, *puella va(le)*<sup>(3)</sup>, sur une gemme découverte à Trèves, *domina ave*<sup>(4)</sup>. On peut également rappeler l'inscription tracée sur un mur de Pompei, *Pupa quae bella es, tibi me misit qui tuus est*<sup>(5)</sup>.

*Geneta*, forme de basse latinité pour *genita*, est répété sur deux exemplaires trouvés l'un vraisemblablement à Autun (n° 8) et l'autre à Sens (n° 9). Sur le premier, cette qualification est suivie des mots *vi[va]s*<sup>(6)</sup> *cara* et sur le second des mots *da mi[h]i gau[d]ium*. Elle s'applique à des femmes sans aucun doute<sup>(7)</sup>.

D'autres mots aussi caractérisent nettement des femmes. Ils ont une physionomie tout à fait individuelle, comme *Matta*<sup>(8)</sup>, *Vendia* (?)<sup>(9)</sup>, *Urbana*, *Maternia*, *Taurina*.

L'expression *nata Vimpi* revient deux fois (n° 7 et 12), de même

faire. On a généralement une tendance à donner le nom de schiste aux pierres qui ont une disposition à se séparer par feuillets.

(1) Voir, p. 226, la note 4 concernant le quatorzième exemplaire qui affecte une forme un peu différente.

(2) *Corp. inscr. lat.*, t. XIII, n° 10024, 50.

(3) *Ibid.*, t. XI, n° 6715, 14.

(4) *Ibid.*, t. XIII, n° 10024, 60.

(5) *Ibid.*, t. IV, *Inscriptiones parietariae Pompeianae*, n° 1934.

(6) Sur les petites inscriptions, le mot *vivas* apparaît très souvent déformé. On trouve *MIAS* pour *mi vivas*, *VIVAVS* pour *vivamus*. Peut-être sur le peson n° 8 faut-il simplement lire *vis*, car on rencontre aussi *vis* et *vires*, *Corp. inscr. lat.*, t. XIII, n° 10018, 188 à 190; sur une fibule, *quod vis ego volo*, *Ibid.*, n° 10027, 166.

(7) De ce mot *geneta* pourrait dériver le vieil adjectif français *gent*, *gente*, qui signifie beau, gracieux? Il aurait ainsi à peu près le même sens que *bella*.

(8) Nom de femme qui se retrouve en plein territoire des Eduens, près de Saint-Germain-la-Feuille, sur un des ex-voto des sources de la Seine, *Corp. inscr. lat.*, t. XIII, n° 2867; cf. Martial, XII, 101.

(9) Est-ce un nom propre? Faut-il penser à *Badia* ou rapprocher ce mot du nom de potier mutilé *Bead*...? *Corp. inscr. lat.*, t. II, n° 4972, 20.



que *geneta* (n<sup>os</sup> 8 et 9)<sup>(1)</sup>; et elle revient sur des fusaïoles découvertes l'une à Autun et l'autre à Auxerre : elle semble ainsi avoir un caractère assez général. Elle ne peut donc pas être regardée comme une dénomination visant une femme en particulier, mais plutôt comme une expression courante, applicable à plusieurs femmes d'une même catégorie qui reste à déterminer. *Vimpus* est un nom propre d'origine celtique<sup>(2)</sup> qui se retrouve une troisième fois sur le n<sup>o</sup> 6, *Taurina Vimpi. Nata* apparaît également une troisième fois sur le n<sup>o</sup> 2, *Balinee ?*<sup>(3)</sup> *nata*. Sur les n<sup>os</sup> 7 et 12 les injonctions qui suivent *nata Vimpi* émanent d'un buveur, *curmi da, pota . . . ?*; l'injonction *da gomota* semble être de même nature. Ces expressions nous transportent dans une taverne et font naître la pensée que les objets ont pu être donnés à des servantes ou à des filles de mœurs faciles.

Le fait d'avoir recueilli le peson de Sens dans une sépulture de femme vient à l'appui de ces remarques. Il a été constaté au moment de la découverte par des témoins ignorant absolument l'existence d'objets analogues. Quand on retire des tombeaux de femmes des anneaux, bracelets, fibules, colliers, épingles, pendants d'oreille, miroirs, on admet sans hésiter que ces objets de parure ont servi aux défuntes. Le peson de Sens rentre dans la même catégorie; c'est donc un objet usuel ayant appartenu à la femme dont le tombeau a été découvert à Saint-Martin-du-Tertre.

L'analogie de ces petites inscriptions incisées avec celles qui sont peintes sur les vases à boire de basse époque, trouvés en si grand nombre en Germanie et en Belgique et dont la ville de Cologne paraît avoir été le principal centre de production, est assez curieuse. Elles doivent être contemporaines. Sur les vases à boire

(1) Mot apparenté à *nata* par *genita*. Dans une inscription votive de Cologne on trouve le nom d'homme *Genetus*, *Corp. inscr. lat.*, t. XIII, n<sup>o</sup> 8228. *Natus* et *Nata* se rencontrent aussi employés comme surnoms.

(2) Cf. A. Holder, *Alt-celtischer Sprachschatz*. Ce nom de *Vimpus* apparaît sur un assez grand nombre de poteries répandues dans les pays rhénans. Il se lit sur une stèle funéraire trouvée près de Vittel, *Corp. inscr. lat.*, t. XIII, n<sup>o</sup> 4707. Une fibule de Reims porte l'acclamation AVE VIPI; faut-il transcrire *ave (nata) Vi(m)pi ?*, *Ibid.*, t. XIII, n<sup>o</sup> 10027, 155. Une bague en bronze, trouvée aux Fins-d'Annecy, appartenait à une femme désignée sous le nom de *Vimpa*, Marteaux et Leroux, *Boutae (les Fins-d'Annecy)*, p. 75, pl. XVI, n<sup>o</sup> 2.

(3) Cf. le nom *Balinis* dans une inscription de Dijon, *Corp. inscr. lat.*, t. XIII, n<sup>o</sup> 5498.

on trouve des salutations identiques, *ave, vale, salve*; des injonctions presque semblables, *reple cervesa, imple me, pota, da vinum, vinum mi*; des expressions de joie analogues, *gaudeo, gaudias, gaudiamus*; les mêmes qualificatifs, *carissime, nate, cara*; des pensées de même nature, *adhuc sitio, jam sitio, sitio* <sup>(1)</sup>. En réalité ces propos amoureux s'adressent à la bouteille (*ampulla* ou *lagona*); les amateurs lui parlent comme un amant parlerait à sa maîtresse.

On relève aussi, sur nos inscriptions de pesons comme sur celles des vases à boire, des incorrections frappantes.

Selon la remarque d'Oscar Bohn, sur les vases à boire parés d'inscriptions peintes c'est tantôt le buveur qui parle, tantôt l'amant, tantôt le vase lui-même <sup>(2)</sup>. On peut dire aussi que les acclamations tracées sur nos pesons émanent tantôt de l'objet lui-même, *imple me, sic versa me* (n° 13), tantôt des galants qui offrent l'objet à la femme. Parmi les bénéficiaires de ces pesons il y avait certainement des filles sages, mais on voit bien qu'il y en avait d'autres très disposées à écouter et à comprendre les propos les moins réservés. Les désirs d'amoureux et les préoccupations des buveurs y sont exprimés d'une manière assez claire. Ces amoureux et buveurs appartenaient d'ailleurs à une classe sociale inférieure, comme en témoignent leurs présents et leurs habitudes. Les buveurs de cervoise, *curmi da* <sup>(3)</sup>, ne pouvaient être que des gens vulgaires, car la cervoise était une boisson fort commune.

Jusqu'à ce jour, si je ne me trompe, on n'a pas signalé, en dehors de la Gaule, de pesons chargés d'inscriptions, comme ceux qui constituent cette série particulière. Presque tous ont été recueillis dans le pays des Eduens ou dans celui des Sénon, à Autun, à Auxerre et à Sens. Deux seulement proviennent de Langres et de Trèves.

Si mes observations paraissent insuffisantes pour éclaircir le mystère dont ces petites inscriptions sont enveloppées, si ces inscriptions donnent lieu à une nouvelle discussion, il me restera du moins la satisfaction d'avoir appelé l'attention sur elles et je me féliciterai que leur interprétation soit reprise par un archéologue plus ingénieux. En réunissant ces textes minuscules et en les rap-

<sup>(1)</sup> *Corp. inscr. lat.*, t. XIII, n° 10018, 1 à 246.

<sup>(2)</sup> *Corp. inscr. lat.*, t. XIII, *Instrumentum domesticum*, p. 532.

<sup>(3)</sup> Pour *curmen*, voir les textes réunis par Holder, *Alt-celtischer Sprachschatz*.

prochant les uns des autres, je me suis donné pour tâche de déterminer l'usage des petits objets perforés sur lesquels ils ont été tracés. Je suis absolument convaincu que ces objets ne sont pas autre chose que des pesons de fuseaux.

HÉRON DE VILLEFOSSE,

Membre du Comité.



# LE CIMETIÈRE BARBARE DU GRANDMAS (AVEYRON),

PAR M. LOUIS LEMPEREUR,

Correspondant du Ministère de l'Instruction publique,  
Archiviste du département de l'Aveyron.

---

Au mois de mars 1907, des habitants de la paroisse du Grandmas, commune de Mouret (Aveyron), en enlevant des terres autour de leur église pour les transporter dans un cimetière nouvellement établi où la roche qui affleurait à la surface du sol ne permettait pas de faire les inhumations, mirent à jour des sépultures très anciennes. Dans l'une des tombes on trouva un de ces forts coutelas ou sabres que l'on désigne habituellement sous le nom de scramasaxes. M. Jaudon, conseiller général du canton, mis au courant de cette découverte, comprit que des fouilles méthodiquement pratiquées en cet endroit pourraient donner d'intéressants résultats. Sur son initiative, l'État et le Conseil général de l'Aveyron accordèrent les subventions qui ont permis d'entreprendre, en septembre 1908, les recherches dont le compte rendu fait l'objet du présent mémoire.

L'église du Grandmas est isolée du village dont les premières maisons s'élèvent à environ 300 mètres au Sud, à l'origine d'une petite vallée très profonde, au fond de laquelle coule un ruisseau qui prend sa source au milieu même des habitations et dont les eaux, après s'être mêlées successivement aux ruisseaux de Cruou, de Crenau et de Dourdou, vont grossir le Lot à environ 25 kilomètres de là, vers le Nord, dans un sens opposé à leur première direction. L'édifice est bâti sur un petit plateau, d'une altitude

moyenne de 600 mètres, appartenant aux premières assises jurassiques, qui se rattache, à l'Est, au Causse comtal. Il s'élève en pente douce vers le Nord, sur une étendue d'un kilomètre environ, jusqu'au bord de la vallée du Dourdou, où se détachent dans une vue magnifique les deux hautes tours des anciens châteaux féodaux de Mouret. Du côté opposé on aperçoit, sur les plateaux voisins, par-dessus des vallées très fortement creusées, le clocher de l'église de Nuces, au Sud-Ouest, au Sud-Est ceux de Mondalazac et de Solsac, et à peu près dans la même direction, mais beaucoup plus loin, à 18 kilomètres, se profile la masse sombre de la cathédrale et du clocher de Rodez. La couche de terre arable de ce petit plateau est assez faible et il n'est bien cultivé que dans les environs immédiats du Grandmas. Il tire ses principales ressources des vignobles qui s'étagent en gradins dans les vallées escarpées qui l'entourent. Non loin s'étendent des garrigues incultes.

L'église et l'ancien cimetière sont sur un communal qui appartient aux habitants du Grandmas. C'est apparemment pour cette raison qu'il fut choisi anciennement pour lieu de sépulture, et qu'ensuite, mais de longs siècles après, on y construisit l'église. Elle est en effet de date relativement récente. Jusqu'au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, le village du Grandmas, qui s'appelait d'abord *Foyssac*, dénomination à physionomie gallo-romaine<sup>(1)</sup>, dépendit de l'église de Vareilles<sup>(2)</sup>, qui était située dans la vallée du Dourdou, à 3 kilomètres au Nord-Est, et qui elle-même faisait partie de

(1) En fait, le plus ancien document où nous ayons constaté l'existence de *Foissac*, date de 1256. (Archives départementales de l'Aveyron, fonds du chapitre de Rodez, titres de Mouret.) Il y a un autre *Foyssac* dans l'Aveyron, chef-lieu de commune de l'arrondissement de Villefranche.

(2) La localité de Vareilles est également très ancienne. On la trouve mentionnée pour la première fois dans un acte de septembre 1087 par lequel Pons Etienne, évêque de Rodez (1079-1095), unit aux monastères de Laussac (c<sup>ne</sup> de Théroudels, Aveyron) et de Montsalvy (chef-lieu de canton du Cantal) diverses églises, notamment celles de Mouret et de Vareilles : *ecclesiam de castro de Moret et ecclesiam de Valelhas prope Moret* (Bosc, *Mémoires pour servir à l'histoire du Rouergue*, Rodez, 1797, t. III, p. 194-195; Sicard, *Ruthena christiana*, dans *Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron*, t. XIV, p. 374-375; Antoine Bonal, *Histoire des évêques de Rodez*, manuscrite, Bibl. nat., fr. 2637, p. 387-390). Des trois auteurs qui ont reproduit ou analysé ce document, Bonal est le seul qui donne la date de 1081. L'original étant perdu, il n'est point possible de vérifier. Mais il vaut mieux sans doute adopter la date de 1087, qui correspond à la 10<sup>e</sup> indiction indiquée dans l'acte.

la paroisse de Mouret. A cette époque, les habitants ayant fait valoir que Foyssac comptait 40 feux<sup>(1)</sup>, sur les 50 que comprenait l'entière circonscription de Vareilles, réclamèrent une chapelle. L'évêque de Rodez, François d'Estaing (1501-1529), leur accorda le 1<sup>er</sup> décembre 1514 l'autorisation de la construire<sup>(2)</sup>. L'ordonnance reçut son exécution, car l'église qui existe actuellement est bien l'édifice qui fut bâti à cette époque, comme en témoignent les armes de François d'Estaing (d'azur à 3 fleurs de lis d'or, 2 et 1, au chef d'or) qui sont sculptées à la clef de voûte de la croisée du transept<sup>(3)</sup>. Les habitants de Foyssac, enhardis par le succès de leur première requête, voulurent aller plus loin et demandèrent en 1559 le transfert du service curial de Vareilles à Foyssac<sup>(4)</sup>. Bien que l'autorité ecclésiastique ait fait procéder à une enquête, il ne paraît pas que cette seconde tentative ait tout d'abord réussi. Les troubles de la Réforme avec leurs excès de toutes sortes ne tardèrent pas à bouleverser le pays. Mais comme il arrive parfois, le bien sortit du mal, en ce sens que les dissensions religieuses de l'époque secondèrent les desseins des habitants de Foyssac. Les Huguenots, en effet, ayant détruit l'église de Vareilles, les gens de Foyssac profitèrent de la circonstance pour poursuivre la translation du service de l'église de Vareilles (annexe de Mouret) dans celle qu'ils avaient fait bâtir il y avait près de soixante-dix ans, et ils finirent par obtenir de l'évêque Jacques de Corneillan une ordonnance conforme le 28 février 1584<sup>(5)</sup>. A partir de cette date, et même, croyons-nous, dès la construction de la chapelle, sous François d'Estaing, les paroissiens de Foyssac eurent un cimetière à côté de leur église, et l'on se reprit à inhumer les morts à cet endroit après de longs siècles d'interruption. Mais le nouveau cimetière fut établi non

<sup>(1)</sup> Ce nombre de feux suppose une population de 200 à 250 individus. Elle était exactement de 268 habitants en 1771 (*État du diocèse de Rodez en 1771*, publié par L. Lempereur; Rodez, 1906, p. 249). Depuis, elle a plutôt légèrement baissé : le recensement de 1911 accuse en effet une population de 224 habitants.

<sup>(2)</sup> Archives dép. de l'Aveyron, G 171.

<sup>(3)</sup> On peut à cette occasion vérifier une fois de plus que les nouveaux styles d'architecture ne furent pas toujours appliqués à la même époque dans toutes les provinces : l'église du Grandmas, quoique appartenant à la Renaissance, est encore franchement gothique.

<sup>(4)</sup> Archives dép. de l'Aveyron, G 311.

<sup>(5)</sup> Archives dép. de l'Aveyron, G 363.



point sur les anciennes tombes, mais au sud de l'église, contre l'édifice. Ce cimetière a été encore abandonné en 1873 pour laisser la place au jardin actuel du presbytère, et c'est ainsi que le champ de sépulture de la paroisse a été transféré à une centaine de mètres au nord-ouest de l'église du Grandmas (l'ancien Foyssac)<sup>(1)</sup>. On a vu plus haut que c'est en creusant autour de l'église pour apporter des terres à ce nouveau cimetière qu'on a découvert les tombes antiques.

Le communal où se trouvent l'église et les anciennes sépultures est un terrain vague, actuellement planté de quelques noyers, où les habitants battent leurs blés après la moisson et où picorent les oies et broutent les brebis. « Le Ton » est la désignation qu'on lui donne dans le cadastre actuel, qui date du commencement du dernier siècle (1813). Si nous consultons l'ancien compois ou cadastre, en roman, de Foyssac, que l'on peut dater, d'après l'écriture et surtout le contexte, des environs de 1550, nous y relevons ce qui suit en ce qui concerne le communal en question, porté à l'article des habitants de Foyssac : « Las terras comunas del Tom confront[ans] an los camys et cimiteri del Tom, conteno 11 cesties 11 cartas; monta xii s. iiii d. » (fol. 100). En plusieurs autres endroits le communal est désigné de la même manière : « lo camy de la glieysa del Tom » (fol. 8 v°), « lo camy per anar al Tom » (fol. 10 v°), « los camys de Foyssac à Valelhas (*Vareilles*) et al Tom » (fol. 37 v°). A ce cadastre est jointe une table, un peu postérieure, de 1614, où figurent « les terres communes del Tom ». Enfin des documents du xvii<sup>e</sup> siècle (1671) désignent l'église du Grandmas sous le nom de Saint-Amans del Tom<sup>(2)</sup>. Il nous semble que ce n'est pas s'aventurer beaucoup dans le domaine des hypothèses en disant que ce lieu dit tire apparemment son nom du tombeau (nous verrons plus loin pourquoi) qui l'occupe depuis des siècles et que ce nom dérive du latin *tumulus* (tomp, tom, ton).

Le petit plateau du Grandmas s'incline généralement du Nord au

(1) C'est au cours du xvii<sup>e</sup> siècle que le village paraît avoir abandonné son nom de Foyssac pour prendre celui de Grandmas. Dans un registre des délibérations de la communauté du Grandmas, qui va de 1614 à 1667, on constate que l'assemblée communale qui se tint au chef-lieu pour la première fois désigné sous le nom de Grandmas est du 14 mars 1654. Auparavant cette localité est toujours appelée Foyssac. (Archives dép. de l'Aveyron, série E.)

(2) Archives dép. de l'Aveyron, G 363.

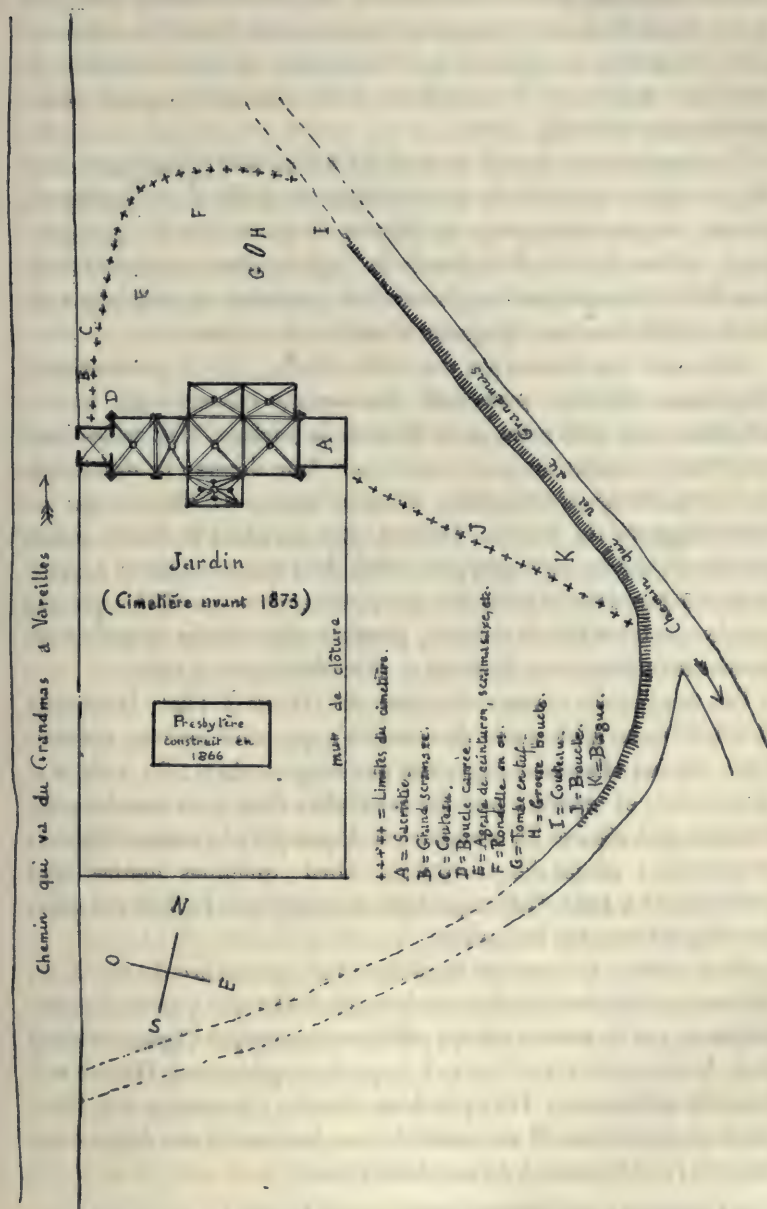


Fig. 1. — Grandmas (Aveyron). — Plan des fouilles du cimetière barbare.

Sud; mais à l'endroit même où est situé le cimetière antique se produit un pli du terrain dont le fond adopte la direction Nord-Sud et qui bientôt, en se creusant et s'élargissant, forme la vallée où jaillit la source du ruisseau du Grandmas. Il en résulte que le cimetière établi sur le versant de droite descend en pente douce de l'Ouest à l'Est (fig. 1).

Les tombes sont situées au nord et à l'est de l'église. Elles sont un peu moins nombreuses et plus espacées à l'Est, au-dessous du chevet, ou plus exactement au-dessous de la sacristie<sup>(1)</sup>; quelques-unes, surtout du côté de la façade de l'église, sont contiguës à l'édifice. Elles forment une agglomération continue et s'étendent de l'Ouest à l'Est sur une longueur d'environ 62 mètres.

Elles sont constituées par des dalles brutes, de 5 à 7 centimètres d'épaisseur environ, provenant des assises calcaires du terrain lui-même qui sont presque à fleur de la surface. Ces dalles sont simplement cassées au point voulu pour leur donner la dimension et la régularité convenables. Chaque tombe est formée par un assemblage de six dalles : l'une à plat formant le fond; quatre placées de champ ou à peu près, dont deux sur les côtés se rapprochant un peu dans la direction des pieds et deux parallèles placées aux deux extrémités; la sixième, placée à plat comme la première, recouvrant entièrement la fosse et débordant sur les côtés.

Ces tombes sont toutes orientées de l'Ouest à l'Est, la tête du côté de l'Ouest. Mais cette direction n'a pas une rigueur absolue. Très souvent elles sont disposées par rangées de 2, 3, 4 ou 5 et même plus, et séparées par des intervalles d'un mètre environ. La distance qui sépare les rangées est à peu près la même. Mais cet arrangement admet des exceptions. Ainsi, quelques tombes sont placées bout à bout. Celles qui sont au chevet de l'église ont aussi une disposition plus irrégulière.

Sauf erreur, les tombes fouillées sont au nombre de 81. Il est certain qu'elles étaient plus nombreuses. D'abord il y en a eu apparemment sur le terrain occupé postérieurement par l'église. D'autre part, le cimetière étant limité à la partie supérieure à l'Ouest et à la partie inférieure à l'Est par deux chemins, le dernier très fortement en contre-bas, il est probable que des tombes ont disparu par suite de l'établissement de ces deux voies.

<sup>(1)</sup> La sacristie a été construite postérieurement à l'église, à une époque relativement moderne.



Nous avons constaté plus haut que toutes ces tombes étaient en pierre calcaire, extraite sur les lieux mêmes. Il y a pourtant une exception : l'une d'elles, placée à peu près au milieu de la partie du cimetière qui se trouve au nord de l'église, monolithe et en forme d'auge, est taillée dans un tuf calcaire qui ne se rencontre pas sur place. Dans la région on ne trouve de tuf de cette nature que dans deux localités, situées l'une à l'est et l'autre au nord du Grandmas et éloignées respectivement d'au moins 6 et 10 kilomètres, à Muret et à Salles-la-Source, où jaillissent des sources abondantes qui forment par sédiment cette sorte de roche. Il y a bien quelques gisements de tuf dans la vallée même du Grandmas, mais ils paraissent trop peu importants pour avoir fait l'objet d'une exploitation.

Les sépultures renfermaient des ossements d'hommes, de femmes et d'enfants. Il y avait environ une dizaine de tombes d'enfants.

Voici le relevé des dimensions de quelques tombes d'adultes les mieux conservées. Le premier chiffre indique la longueur de la tombe; le deuxième, la plus grande largeur du côté de la tête; le troisième, la largeur du côté des pieds; le quatrième, la profondeur. Toutes ces dimensions sont prises à l'intérieur : 1 m.  $73 \times 0$  m.  $55 \times 0$  m.  $45 \times 0$  m.  $46$ ; 1 m.  $61 \times 0$  m.  $44 \times 0$  m.  $42 \times 0$  m.  $39$ ; 1 m.  $64 \times 0$  m.  $55 \times 0$  m.  $32 \times 0$  m.  $41$ <sup>(1)</sup>; 1 m.  $84 \times 0$  m.  $45 \times 0$  m.  $35 \times 0$  m.  $45$ ; 1 m.  $95 \times 0$  m.  $50 \times 0$  m.  $39 \times 0$  m.  $39$ ; 1 m.  $79 \times 0$  m.  $45 \times 0$  m.  $42 \times 0$  m.  $46$ ; 1 m.  $75 \times 0$  m.  $53 \times 0$  m.  $43 \times 0$  m.  $38$ .

Une tombe sans doute de femme ou d'adolescent mesurait : 1 m.  $47 \times 0$  m.  $36 \times 0$  m.  $30 \times 0$  m.  $49$ .

La tombe en forme d'auge a une longueur (toujours à l'intérieur) de 1 m.  $94$ ; du côté de la tête, la largeur est de 0 m.  $36$ ; du côté des pieds, de 0 m.  $29$ ; et au milieu de 0 m.  $46$ . Elle s'élargit donc au milieu et se rétrécit aux extrémités. Profondeur, 0 m.  $36$ . Épaisseur des parois latérales, 0 m.  $13$ . Hauteur totale, 0 m.  $50$ . Il n'y avait plus de couvercle.

C'est apparemment cette tombe qui par sa masse et sa structure spéciale frappa l'imagination des habitants et détermina la dénomination du lieu dans lequel elle reposait.

<sup>(1)</sup> Cette tombe est celle où furent trouvés le second scramasaxe, le poignard et la plaque de ceinturon.

Quatre petites tombes d'enfants, à peu près groupées ensemble, mesuraient respectivement, en allant de la plus petite à la plus grande : 0 m. 57  $\times$  0 m. 43  $\times$  0 m. 41  $\times$  0 m. 30; 0 m. 73  $\times$  0 m. 32  $\times$  0 m. 27  $\times$  0 m. 29; 1 m. 04  $\times$  0 m. 34  $\times$  0 m. 25  $\times$  0 m. 30; 1 m. 04  $\times$  0 m. 35  $\times$  0 m. 24  $\times$  0 m. 28. On avait donc enterré là des enfants en très bas âge, depuis quelques mois jusqu'à 7 ou 8 ans.

Les objets recueillis dans ces tombes sont au nombre de 16, en y comprenant le scramasaxe découvert avant les fouilles : 2 scramasaxes, 3 couteaux, un morceau de fer plat d'une forme indécise, 1 agrafe complète de ceinturon, 3 boucles, 1 ardillon, 3 bagues et 1 rondelle en os.

Le scramasaxe exhumé avant les fouilles (pl. XIV, fig. 2) a une longueur totale de 0 m. 507 sur laquelle la lame compte pour 0 m. 342. La largeur de celle-ci est à peu près uniforme; elle se rétrécit légèrement du talon à la pointe : près du talon elle mesure 0 m. 043; elle a 0 m. 038 avant d'arriver à la courbure de la pointe. Du côté du tranchant, la lame se recourbe à l'extrémité; le dos rejoint la pointe par une ligne droite. La lame a une épaisseur d'environ 0 m. 006. La soie, très longue, mesure 0 m. 165. Très large au collet où elle a 0 m. 028 elle va en se rétrécissant vers l'extrémité. Ce scramasaxe a été trouvé contre l'église, près du chemin qui passe devant la porte d'entrée.

Le second scramasaxe (pl. XIV, fig. 3) provient d'une tombe située à la partie supérieure du cimetière, à l'Ouest, qui renfermait le corps d'un homme jeune encore à ce qu'il nous a paru. Il était à la droite du squelette, la pointe tournée vers le haut et un peu déviée vers la poitrine; la poignée à la hauteur de la ceinture. Sur la lame se trouvait un morceau de fer plat (pl. XIV, fig. 6), que son mauvais état de conservation ne nous a pas permis de déterminer, mais qui pourrait bien être un débris de la lame d'un fort couteau. Il a sans doute été brisé au cours des fouilles, comme la cassure récente d'une de ses extrémités semble l'indiquer. A la gauche du squelette se trouvait une plaque de ceinturon en fer qui était bien restée à sa hauteur normale, mais qui avait dû se déplacer dans le sens latéral. Près du crâne du squelette gisait un autre crâne contre lequel se trouvait un fort couteau ou poignard (pl. XIV, fig. 1). Cette tombe a dû être dérangée; elle ne possédait d'ailleurs plus sa dalle supérieure.

Ce scramasaxe, sensiblement plus petit que le premier décrit, mesure en tout 0 m. 432 de long, et la lame 0 m. 321. Dans sa première partie la lame a une largeur de 0 m. 032; elle commence à se rétrécir, d'une manière insensible, à partir à peu près de la moitié de sa longueur. Le dos est à peu près droit; à une distance de 6 ou 7 centimètres de l'extrémité de l'arme il rejoint la pointe par une ligne droite, à peu près comme dans le premier scramasaxe. La lame au dos a une épaisseur d'environ 0 m. 006. La soie est plus petite que dans la première arme; elle a une longueur de 0 m. 104. Elle est séparée de la lame par une virole qui, dans son plus grand diamètre, ne dépasse pas la largeur de la lame, et ne fait saillie sur celle-ci que du côté du plat. Cette virole, d'une épaisseur de 0 m. 004, étroitement appliquée contre la soie, en épouse la forme<sup>(1)</sup>.

Le plus fort couteau ou poignard (pl. XIV, fig. 1) a une longueur totale de 0 m. 208; la lame est longue de 0 m. 135 et la soie de 0 m. 075. La lame, très forte, a une largeur de 0 m. 028 à 0 m. 029. La courbe du tranchant à l'extrémité est très prononcée. Le dos a une épaisseur d'au moins 0 m. 004. Quant à la soie, elle a une largeur à peu près uniforme de 0 m. 014, sauf à l'endroit où elle se raccorde avec la lame où elle est très renforcée.

La longueur totale du second couteau (pl. XIV, fig. 4) est de 0 m. 150. La lame mesure à elle seule 0 m. 095. La soie se raccorde graduellement avec la lame. Le tranchant (à droite dans la figure), sauf vers la pointe, est presque droit. La courbe du dos est assez fortement accentuée. La plus grande largeur de la lame est d'environ 0 m. 020.

Le troisième couteau (pl. XIV, fig. 5), ou ce qui en reste, car la soie paraît très incomplète, mesure 0 m. 099. La lame a environ 0 m. 075 de long. Du côté du tranchant, elle est légèrement concave, peut-être par suite d'usure. Le dos est très courbé, plus que dans le second couteau. La plus grande largeur de la lame est de

(1) Il est à remarquer que ces deux scramasaxes sont les seuls qui aient été recueillis dans les cimetières barbares du Rouergue explorés jusqu'ici (il y en a une dizaine). On ne paraît pas en effet en avoir trouvé notamment dans ceux de Soutyri (voir plus loin), de la Borie-Blanque, commune de Saint-Rome-de-Tarn, de la Montagne des Anglais, près de Saint-Affrique, et de Briadels, près Saint-Georges-de-Luzençon. (Voir pour ces deux derniers *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France*, nouvelle série, n° 29, p. 35-37 et 54-58.)



0 m. 018 à 0 m. 019. Ce couteau a été recueilli dans une tombe du bas du cimetière, à l'Ouest. On a découvert le second dans le haut du cimetière entre les tombes et le chemin.

L'agrafe de ceinturon (pl. XV, fig. 1), comprenant plaque, boucle et ardillon, est entièrement de fer. La plaque est ronde et mesure 0 m. 064 de diamètre. La boucle, autant qu'on en peut juger, est reliée à la plaque d'une manière assez sommaire : le tenon de l'ardillon, perçant la plaque, se recourbe au-dessous en anneau pour fixer la boucle. L'extrémité de l'ardillon s'abaisse et s'applique sur le devant de la boucle. La ceinture était fixée à la plaque par trois clous en laiton à têtes rondes et creuses, placés triangulairement, deux sur le devant. La tige de ces clous, d'environ 1 centimètre de long, est percée à son extrémité d'un trou d'un millimètre et demi de diamètre par où s'engageait une goupille ou un fil pour fixer la ceinture. Le dessus de la tête de ces clous est lisse, à l'exception du bord garni sur tout son pourtour de courtes hachures très rapprochées. La tête du clou inférieur de droite est d'un diamètre (0 m. 012) supérieur aux autres<sup>(1)</sup>.

À l'extrémité de l'ardillon et un peu aussi sur le devant de la boucle on distingue, moulé dans la rouille, le quadrillé formé par la chaîne et la trame d'un tissu. Faut-il voir là l'empreinte d'un vêtement de dessus, d'un manteau ou d'un linceul ?

Les deux boucles ovales (pl. XV, fig. 2 et 3) en laiton<sup>(2)</sup> appartiennent à un autre genre d'agrafes. Elles présentent à gauche une partie amincie et droite sur laquelle vraisemblablement venait

(1) À la Borie-Blanque, commune de Saint-Rome-de-Tarn, on a exhumé d'un cimetière, vraisemblablement de même époque, une plaque de ceinturon de forme ronde; mais elle est en bronze. Quelques têtes de clous, également en bronze, provenant des mêmes fouilles, sont analogues à celles de l'agrafe du Grandmas. Les objets recueillis dans ce cimetière sont conservés au Musée de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron; ils n'ont pas fait l'objet d'un rapport, mais la plaque de ceinturon est mentionnée dans l'ouvrage de M. Barrière-Flavy : *Les arts industriels des peuples barbares de la Gaule, du v<sup>e</sup> au viii<sup>e</sup> siècle* (Toulouse, Privat, 1901; 3 vol. grand in-4°), t. I, p. 157.

(2) On s'est servi ici du terme de laiton pour désigner la matière des boucles, des clous et des bagues, et on aurait pu apparemment lui donner le nom de potin, qui est plus communément employé. L'analyse chimique seule pourrait nous fixer sur la composition exacte de cet alliage. Nous constatons simplement qu'il s'agit d'un métal d'une coloration jaune très pâle, moins foncée que celle du laiton ordinaire, assez dur (plus que le bronze) et recouvert d'une patine verdâtre.

s'adapter la patte d'une plaque de fer qui, se repliant en dessous, formait charnière avec la boucle.

L'ardillon (pl. XV, fig. 4) était muni à sa partie inférieure d'un tenon de fer qui en se recourbant embrassait la partie amincie de la boucle. Ce tenon se fixait sur la boucle en passant par un évidement pratiqué dans la patte en fer.

Les deux boucles ou anneaux portent des traces de rouille ou d'oxyde de fer sur leurs parties amincies. Cette rouille est tellement abondante sur la deuxième boucle que la partie amincie paraît presque aussi large que le reste de l'anneau. À cet endroit, au-dessous de la boucle, on distingue, au milieu de la rouille, un fragment du tenon en fer. Sur le devant des deux boucles, à la partie supérieure, on constate une légère dépression pour déterminer la place de l'ardillon.

La première boucle offre des traces de rouille assez marquées au-dessus et au-dessous de la partie antérieure. Il serait peut-être exagéré d'en conclure que l'ardillon était entièrement en fer, car la rouille a pu s'étendre et gagner dans le voisinage.

La plus petite boucle (pl. XV, fig. 3) est plus massive que la première (pl. XV, fig. 2).

La plus grande mesure 0 m. 043 dans son plus grand diamètre. La pointe de l'ardillon (pl. XV, fig. 4) est très fortement recourbée comme l'ardillon de l'agrafe en fer (pl. XV, fig. 1)<sup>(1)</sup>.

La troisième boucle (pl. XV, fig. 5), qui est une boucle de courroie, a une forme rectangulaire. Elle présente, comme les deux autres, une partie amincie sur laquelle est fixé l'ardillon, qui est en laiton ainsi que la boucle elle-même.

Ces diverses boucles ont été trouvées : la plus grande boucle ovale dans une sépulture la plus proche au nord de la tombe en tuf; la plus petite, dans une sépulture à l'est de l'église; la petite boucle carrée, dans le haut du cimetière, dans une sépulture située à quelques mètres de l'église.

Parmi les objets exhumés figurent encore trois bagues également de laiton. Elles consistent toutes en un simple anneau très mince dont une partie est renforcée pour former le chaton. Dans deux, l'anneau s'élargit progressivement pour arriver à la largeur du

<sup>(1)</sup> Il y a une boucle avec ardillon de forme absolument semblable à ceux-ci dans les objets recueillis au cimetière de la Montagne des Anglais, près de Saint-Affrique. (*Bulletin de la Soc. arch. du Midi*, nouv. série, n° 29, p. 35 et suiv.)

chaton (pl. XV, fig. 7 et 8); dans la troisième, la bague offre partout la même largeur et le chaton fait saillie sur l'anneau qui a, par suite, à cet endroit une épaisseur à peu près double (pl. XV, fig. 6). L'anneau de cette bague n'est point fermé, de sorte qu'on pouvait l'agrandir ou le rapetisser à volonté<sup>(1)</sup>.

Ces bagues, tout unies, ne présentent aucun détail d'ornementation. Cependant sur le chaton de l'une d'elles (pl. XV, fig. 8) on distingue trois traits transversaux.

L'une des bagues était fixée à un doigt de la main droite; on l'a retirée de la tombe avec la phalange sur laquelle elle se trouvait encore, ainsi que le montre la photographie. Une autre a été extraite de la partie supérieure d'une tombe, près de la tête du squelette, ce qui est encore une preuve du bouleversement d'un grand nombre de sépultures.

Enfin le dernier objet a fortement excité notre curiosité. C'est une rondelle en os (pl. XV, fig. 9) mesurant à peu près 0 m. 040 dans son plus grand diamètre, et percée d'un trou en son milieu. Ce trou est évasé à la fois en haut et en bas, comme s'il avait été pratiqué en se servant de la pointe d'un couteau. Elle a une forme grossièrement hémisphérique. La surface convexe est lisse comme celle d'une articulation. C'est selon toute apparence la partie supérieure d'une tête de fémur humain dont on l'a extraite au moyen d'une scie. La surface convexe avait une coloration légèrement rouge brique, peut-être intentionnelle, si nos souvenirs nous servent bien, et c'est même cette particularité qui a aidé à nous la faire remarquer au milieu du tas de terre et d'ossements provenant des fouilles d'une tombe située au nord de l'église, parmi les plus éloignées. Nous croirions volontiers qu'il s'agit d'un amulette ou d'un souvenir.

Nous avons soumis cette pièce à l'examen de M. le Dr Ernest Bonnefous, de Rodez, qui y a vu une tête d'humérus ou de fémur humain. M. le Dr Gilis, professeur d'anatomie à la Faculté de médecine de Montpellier, n'a pas hésité non plus à conclure en ce sens et a reconnu nettement une tête de fémur humain. La tête du fémur d'homme portant un peu au-dessous du sommet une fossette pour l'insertion du puissant ligament rond qui la fixe dans la cavité coty-

<sup>(1)</sup> Une autre bague aussi est discontinue (pl. XIII, fig. 7); mais c'est apparemment par suite d'usure qu'elle s'est brisée.



loïde; M. Gilis a ingénieusement suggéré que cette dépression semble avoir servi d'amorce au trou pratiqué dans la pièce. Le savant professeur a poussé le scrupule jusqu'à fabriquer une rondelle semblable avec une tête de fémur humain. Le rapprochement des deux pièces est concluant. Nous ne saurions trop remercier MM. Gilis et Bonnefous.

Un objet analogue a été exhumé en 1865 par l'abbé Cérès, à l'occasion des fouilles d'un cimetière situé près de Souyri (commune de Salles-la-Source), à environ 12 kilomètres au sud-ouest du Grandmas. D'après cet archéologue, cette pièce était « une extrémité de tête de fémur de cheval ou de bœuf, percée par le milieu ». Ces fouilles mirent à jour 67 tombes « tournées vers l'Orient, excepté le cas où plusieurs rayonnaient autour d'un centre ». On y recueillit notamment « deux bagues (l'une d'elles munie d'un chaton ovale en bronze doré et garni d'un grenat de 10 à 12 millimètres de diamètre), plusieurs boucles de ceinturon (en bronze), des fibules d'un beau travail ornées de verroteries cloisonnées, des plaques en argent ornées de dessins au repoussé <sup>(1)</sup> ». Tous ces objets, à l'exception de la bague avec grenat et de l'extrémité de la tête de fémur, sont aujourd'hui au Musée de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron.

Si la pièce en os avait été conservée, il est probable que nous aurions pu peut-être en contester l'attribution au cheval ou au bœuf et y voir un objet absolument de même nature et de même destination que la rondelle du Grandmas. A défaut, nous en sommes réduits à l'hypothèse; mais quoi qu'il en soit, un rapprochement s'impose.

On n'a trouvé, au cimetière du Grandmas, ni poteries ni monnaies.

Les conditions particulières dans lesquelles ce cimetière était établi n'en permettait guère la conservation intacte. La couche de terre étant insignifiante, on n'avait pu faire les inhumations à une grande profondeur, et les sépultures les plus enfoncées étaient tout au plus à 0 m. 30 de la surface. Elles se trouvaient, en outre, sur un lieu de passage, dans un communal, foulé journellement par les habitants et les bestiaux. Les dalles supérieures de la plupart des tombes avaient été enlevées et les fosses étaient entièrement com-

<sup>(1)</sup> *Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron*, t. X, p. 193.

blées par une terre tassée et durcie qu'il fallut extraire avec le pic et la pioche. Même les tombes qui avaient conservé leur couvercle étaient remplies à plus de moitié de terre compacte qui avait lentement filtré à l'intérieur. En plusieurs endroits, les dalles placées de champ apparaissaient par places, et même cette circonstance eut au moins l'avantage de guider les recherches. Ce cimetière a donc été bouleversé à diverses époques; nombre de tombes ont été fouillées et dans quelques-unes il ne restait même plus d'ossements. Cela explique, croyons-nous, la rareté des objets trouvés.

Des fouilles faites dans ces conditions ne pouvaient, au point de vue anthropologique, donner de bons résultats. L'extraction des squelettes engagés dans une matière très consistante n'était point aisée. Un grand nombre de crânes étaient écrasés. En outre, des accidents, qu'il est inutile de rappeler, sont survenus à beaucoup de ceux qu'on avait réussi à dégager.

L'ossature très forte de quelques squelettes nous a frappé. L'un des crânes avait certainement à la voûte une épaisseur de 7 à 8 millimètres, mais c'était évidemment une exception. Cinq, plus ou moins complets, ont été photographiés. Ils sont, en général, très larges (brachycéphales), et l'un d'eux (pl. XVI, fig. 4) a une section horizontale presque carrée. Les fronts sont assez droits.

Une tombe renfermait deux squelettes, l'un des crânes placé à l'Est et l'autre à l'Ouest. On a vu plus haut qu'il y avait deux crânes l'un près de l'autre dans la sépulture où furent recueillis l'agrafe de fer et l'un des scramasaxes : mais il est bien probable que cette disposition est l'œuvre d'un bouleversement postérieur.

Les squelettes étaient étendus horizontalement, les bras le long du corps.

Dans les tombes d'enfants, les squelettes étant plus tendres ont disparu, sauf quelques os du crâne qui, à raison de leur dureté, ont persisté. Aucun objet n'y a été recueilli.

Dans la tombe en tuf, où nous espérions faire quelque trouvaille intéressante, rien n'a été découvert. Elle avait été certainement fouillée. Il n'y avait plus que quelques fragments d'ossements.

Dans son ensemble, ce cimetière qui a pu comprendre une centaine de tombes paraît homogène. Il l'est par la structure des tombes et la nature des objets ou des débris qu'il a rendus. Il a appartenu à une population apparemment barbare qui vint s'établir momentanément ou définitivement à Foyssac. On y a inhumé,

pensons-nous, tout au plus pendant une cinquantaine d'années, en supposant que le groupe de barbares auquel il a servi ait compté de 100 à 200 individus. Pour adopter ce chiffre, qui est surtout hypothétique, nous tenons compte de la population actuelle et ancienne du Grandmas ou Foyssac, auprès de laquelle seraient venus se fixer les envahisseurs, de la situation de la localité, de la nature et des ressources du sol qui ne paraissent pas comporter une agglomération plus importante.

Autant qu'on peut en juger par le petit nombre d'indications dont nous disposons, le luxe n'était certainement pas ce qui caractérisait cette population. Pas de matière précieuse, nulle trace d'ornements, ni colliers, ni bracelets. Tout paraît sommaire et primitif.

A quelle race appartenait-elle ? Wisigothe ou Franque ? Car l'une et l'autre ont occupé le pays. Nous ne pouvons nous prononcer. S'il est possible pour les armes et les détails du costume de distinguer les époques, il nous semble très hasardeux, tout au moins dans l'état actuel de nos connaissances, de les classer, par régions ou par races. Au lieu de trouver dans les objets de l'époque barbare un art particulier pour chaque peuple, nous avons plutôt l'impression qu'en très grand nombre ils sortaient des mêmes fabriques.

Il nous paraît bien difficile également de proposer une date précise pour le cimetière du Grandmas, même à un siècle près. Il ne remonte apparemment pas au delà du commencement du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, époque des premières invasions des Wisigoths dans le sud de la France. Mais il est moins aisé de déterminer l'autre date extrême, la plus rapprochée de nous, à laquelle il n'est plus possible de songer à rencontrer de ces sortes de cimetières. Jusqu'au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle les populations barbares qui vivaient côte à côte ne s'étaient pas encore fondues dans le milieu gallo-romain<sup>(1)</sup> et il est permis de supposer qu'elles avaient conservé leurs mœurs, leurs armes et leurs costumes. Il ne serait donc pas impossible que jusqu'à cette époque on eût continué par habitude à porter des armes et à les placer dans les sépultures alors que ceux qui les possédaient ne s'en servaient plus que pour des usages domestiques et avaient peut-être même perdu le souvenir des temps déjà lointains où leurs ancêtres les utilisaient dans les guerres de conquête.

(1) *Histoire de Languedoc*, édition Privat, t. V, Preuves, n<sup>o</sup> 43 et 57.



Une question se pose tout naturellement à propos de ce cimetière. Pourquoi a-t-il duré si peu de temps ? Pourquoi l'a-t-on abandonné ? S'il n'y avait qu'à répondre : il a existé pendant tout le temps que la population qui y enterrait ses morts est demeurée en cet endroit et il a été abandonné lorsqu'elle a été fixer ailleurs son séjour, la question serait simple. Mais il faut remarquer qu'à 300 mètres de là se trouve la très vieille localité de Foyssac ou Grandmas, siège pendant longtemps d'une petite juridiction, endroit d'ailleurs tout désigné pour grouper un petit centre de population autour de la source qui y prend naissance. Il fallait aussi à cette population son champ de sépultures. Comment se fait-il qu'il n'en reste pas trace, qu'il n'y en a pas eu peut-être, et que pendant longtemps les habitants de Foyssac furent dans l'obligation d'enterrer leurs morts à trois kilomètres de là, à Vareilles, dans la vallée du Dourdou, où il paraît n'y avoir jamais eu qu'un très petit nombre d'habitants (le cadastre de Foyssac, de 1550 environ, comme nous l'avons dit, ne signale que trois maisons à Vareilles). On ne s'explique pas qu'il ait fallu attendre jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle pour construire une église à Foyssac et y établir un cimetière. Les documents faisant défaut, nous nous contentons de poser la question sans la résoudre.

Nous avons eu la curiosité de visiter le village de Vareilles, où se faisait le service curial avant d'être transféré à Foyssac (Grandmas). Vareilles est situé sur le versant sud de la vallée du Dourdou, vers le bas de la pente, dans un terrain qu'on appelle rougier dans le pays (permien), tout différent de celui du Grandmas. Ce petit village ne compte plus aujourd'hui que deux maisons dont une seule est habitée. L'ancienne église, dont il ne reste plus trace apparente, se trouvait un peu plus bas, à quelque 300 mètres de distance dans la direction du Nord-Est, en un lieu que le cadastre de 1813 appelle Champ de l'Église. On y a bâti une maison en 1866. Presque contre cette maison, une vigne et un champ sont parsemés de débris d'ossements qui indiquent qu'un cimetière occupait autrefois le terrain sur une grande étendue. Les tombes étaient constituées comme au Grandmas par des dalles calcaires prises sur le plateau; quelques-unes de ces dalles étaient taillées dans le grès rouge des roches voisines.

Il y avait aussi quelques tombeaux en tuf, analogues à celui du

Grandmas, dont l'un a été employé dans la construction de la maison; on le distingue fort bien à l'un des angles, à ras de terre, au-dessus des fondations. Comme celui du Grandmas, ils doivent provenir de Muret ou de Salles-la-Source, car il n'y a point de gisement de tuf plus proche. Dans ces tombeaux, nous a-t-on dit, un évidemment était pratiqué pour recevoir la tête des cadavres.

On nous a assuré aussi avoir recueilli dans les tombes de ce cimetière de petits vases de terre noirâtre qu'on désignait par les noms patois de *pegalous* (petites cruches) ou de *toupis* (pots). On y aurait également trouvé un objet de métal muni d'une anse. Nous n'avons vu aucun de ces objets.

En défonçant le terrain, il y a une cinquantaine d'années, on a parfaitement reconnu les fondations de l'église. On a même trouvé sur l'emplacement de l'édifice du bois carbonisé. Les documents manuscrits nous apprennent, on l'a vu plus haut, que l'église fut détruite au xvi<sup>e</sup> siècle par les protestants; maintenant nous pouvons préciser, et dire qu'ils l'incendièrent.

La maison a été bâtie avec de nombreux matériaux provenant de l'église. Il n'est donc pas étonnant que nous ayons relevé sur un mur, à l'intérieur de l'étable, un fragment d'inscription sur une pierre calcaire. On y lit en caractères du xiii<sup>e</sup> siècle le mot **SALVTARIS** et on distingue une partie de la dernière lettre du mot précédent. Les trois dernières lettres (**RIS**) sont progressivement plus grandes que les autres. Le **V**, enclavé dans la lettre **L** est fort endommagé et à peu près indéchiffrable. C'est la fin d'une inscription contenant apparemment une maxime ou une prescription religieuse. Elle était sans doute placée dans l'ancienne église <sup>(1)</sup>.

L. LEMPEREUR,

Correspondant du Comité.

(1) En terminant nous avons un devoir de reconnaissance à accomplir envers M. l'abbé Gabriae, curé du Grandmas, qui a bien voulu au cours de nos recherches nous prêter une aide aussi efficace qu'assidue. Nous ne saurions trop le remercier de son extrême obligeance. Il convient aussi de réserver une part dans notre gratitude à M. l'abbé Gaffard, curé actuel du Grandmas.

**FOUILLES**  
**DANS L'IMPASSE**  
**DES CLOÎTRES-SAINT-MARTIN**  
**À ANGERS**

(JUIN-AOÛT 1913),

PAR M. L'ABBÉ PINIER,

Chanoine honoraire <sup>(1)</sup>.

---

J'ai eu récemment l'occasion de creuser une cave dans une partie de l'impasse des Cloîtres-Saint-Martin, vendue par la ville d'Angers à notre société civile<sup>(2)</sup>. Cette portion de rue déclassée est située à une cinquantaine de mètres, vers l'Est, de la tour Saint-Martin et à peu près à égale distance de la rue Saint-Martin qui passe au Nord. Elle tirait son nom des deux cloîtres de l'église Saint-Martin (le grand et le petit), auxquels jadis elle donnait accès.

J'aurais voulu avoir le temps de passer au crible la terre de ces fouilles; mais il fallait aller vite en besogne et profiter des vacances pour bâtir. Je n'ai donc pu recueillir que les objets trouvés par hasard sous la pioche assez peu perspicace de mes terrassiers. La fouille est descendue à 2 m. 70, sans rencontrer le solide qui doit être à une belle profondeur. J'ai fait quelques petites découvertes qui ne sont pas sans intérêt. En voici le résumé.

<sup>(1)</sup> Sur les fouilles faites à Angers, dans la vieille église Saint-Martin, par M. le chanoine Pinier, voir *Bulletin archéologique du Comité*, 1909, p. CXXX-CXXXI et CLI-CLII; 1911, p. CXXVIII-CXXX.

<sup>(2)</sup> Cf. le plan, ci-dessous, p. 250.



I

A 2 m. 50 environ, j'ai trouvé une ancienne voie, large de 4 mètres, qui laisse un peu au Nord notre conciergerie et qui, prolongée en droite ligne, s'accorderait assez bien avec la voie antique du carré du transept de Saint-Martin : c'est à peine si sa déviation vers le Sud, sur une longueur de plus de 50 mètres, dépasserait 1 m. 50. Cette découverte peut donner lieu à trois hypothèses.

Première hypothèse. — Les deux voies n'en font qu'une. Alors celle de Saint-Martin, au lieu de descendre des Arènes à la Maine, par le chœur et la nef, allait du Nord-Est au Sud-Ouest, en suivant la direction du transept; c'est ce qui expliquerait pourquoi je ne l'ai pas rencontrée dans la première travée du chœur. Mais, d'autre part, comment interpréter l'existence de vieilles constructions romaines en bordure du croisillon nord et du croisillon sud, et la pente très marquée de la voie de Saint-Martin vers la rivière?

Deuxième hypothèse. — Les deux voies se coupaient à angle droit, à l'entrée de la première travée du chœur, et n'auraient laissé d'autres traces, dans cette partie de l'église, qu'une grande quantité de pierres disséminées dans le sol.

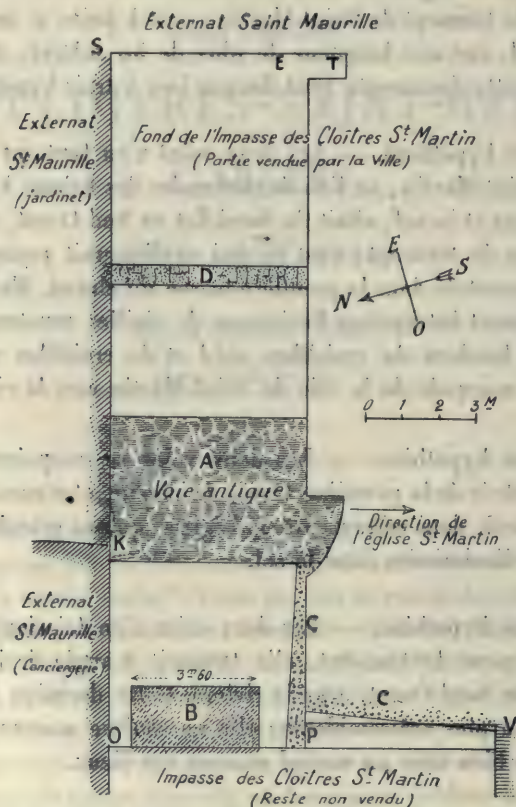
Troisième hypothèse. — Les deux voies n'en faisaient qu'une : arrivée au carré du transept, elle tournait à angle droit, dans la direction du Nord-Ouest, vers la rivière. Cette dernière hypothèse me paraît la plus vraisemblable; elle ne soulève aucune objection et concorde bien avec un nouvel examen des lieux.

Quoi qu'il en soit, la voie nouvellement découverte va droit sur Saint-Martin, c'est-à-dire du Nord-Est au Sud-Ouest. Elle se compose d'un béton fort dur et épais, dont nous avons un peu entamé la couche supérieure. Elle devait partir de la rue Saint-Julien (l'ancienne voie romaine de Tours à Rennes par Angers) qui passe perpendiculairement, à 50 ou 60 mètres de nos fouilles, vers le Nord-Est.

Les terres qui recouvrent cette voie sont des remblais, rapportés sans doute peu après la période gallo-romaine, pour agrandir l'an-

cien cimetière d'Angers, qui avait son centre au Ralliement et s'allongeait vers la préfecture, à droite et à gauche de la rue Saint-Martin.

La portion fouillée par nous n'a pas dû servir de cimetière avant le commencement du v<sup>e</sup> siècle ou la fin du iv<sup>e</sup>, ni après les premiers



Angers. — Cloîtres Saint-Martin. Plan des fouilles de 1913.

siècles du moyen âge. En effet, je n'y ai trouvé aucune de ces petites monnaies funéraires romaines qui abondent à Saint-Martin (de Gallien aux fils de Constantin), ni aucune monnaie postérieure au xiii<sup>e</sup> siècle. En revanche, les monnaies carolingiennes y paraissent relativement nombreuses.

Tous les squelettes avaient les pieds tournés vers l'Orient; la

plupart étaient couchés au ras de la voie antique ou un peu au-dessus. Pas de cercueils de pierre blanche comme ceux de Saint-Martin, mais beaucoup de pierres d'ardoises, brisées, sans inscriptions, qui avaient servi pour ces sépultures. La même pierre souvent séparait deux corps, couvrant celui de dessous et portant celui de dessus. « Cimetière des pauvres gens! », disaient mes terrassiers. Plusieurs de ces morts si étroitement voisins avaient dû se coucher là le même jour, peut-être des soldats de Charles le Chauve tués au siège d'Angers en 873. A cette époque, la cité était aux mains des Normands. Le roi Charles campait avec ses troupes, sur la rive gauche de la Maine, dans les faubourgs, à l'orient de la deuxième enceinte, probablement dans notre quartier; pendant que ses alliés, les Bretons, faisaient le siège en *Reculée*, sur la rive droite, et *reculaient* le cours de la Maine pour mettre à sec les navires normands.

Sur le bord septentrional de la voie, j'ai heurté dans nos substructions (voir le plan, p. 250) deux des murs d'une maison ancienne. Leur moellonnage de pierres calcaires, mêlées de nombreuses briques et de rares ardoises, est cimenté d'un mortier très jaune, où il n'entre évidemment que du sable de carrière. Du même côté, j'ai remarqué un tout mince massif (0 m. 12 d'épaisseur) de béton léger en mortier blanc (B), posé sur une bordure de grosses pierres: on dirait le dessous d'un ancien carrelage. Au sud-est de la voie, un mur très vieux en ardoises sèches, sans mortier. Ce même mur se rencontre à Saint-Martin, à la même distance (3 m. 60 environ) de la chaussée (D). En E, j'ai trouvé un beau morceau de marbre vert antique, poli sur les deux faces, et un petit cube de mosaïque en verre, avec des enduits peints. Une vieille habitation existait peut-être de ce côté. Plus tard, quand j'aurai l'occasion de continuer nos bâtiments vers Saint-Martin, je rencontrerai de nouveau quelques-unes de ces maçonneries et je les étudierai.

## II

J'ai déterré beaucoup de débris de fines poteries rouges dites samiennes, évidemment gallo-romaines, quelques-unes avec dessins (Minerve, scènes de chasse), et de fines poteries noires lustrées de la même époque. Elles ont pu exister dans ce sol, avant l'installation du cimetière, ou être apportées là avec les remblais. Sur la



collerette arrondie et saillante d'une jatte grise mal vernissée, est imprimée en belles lettres romaines une signature dont le commencement manque. ..RIANNI<sup>(1)</sup>. Une poterie presque analogue de Saint-Martin porte les deux lettres finales. ..VS<sup>(2)</sup>, et une autre : CORISILLVS·FE·<sup>(2)</sup>. Sur le fond d'un vase noir de terre fine, à la face externe, une croix très simple et très nette a été gravée profondément à la pointe, avant la cuisson, sans doute par le potier lui-même; c'est le premier signe chrétien que j'aie trouvé sur des poteries de cette espèce et de cette époque.

Outre le petit fragment de marbre vert antique et le petit cube de mosaïque, dont il est question plus haut, j'ai recueilli deux moyens bronzes, l'un de Domitien, l'autre de Nerva : ce dernier bronze a été troué, comme si le possesseur avait voulu s'en faire une médaille.

J'indique ici quelques-uns des objets de métal découverts dans nos substructions. Je les crois mérovingiens de très haute époque, plutôt que gallo-romains :

1. Une pince à épiler, de bronze, admirablement conservée et souple comme au premier jour; le petit lien de cuivre, qui fait ressort, va et vient sans difficulté; le dessin de la palette supérieure existe aussi sur la face externe de la palette inférieure; mais les deux faces internes sont lisses.

2. Épingles ou stylets (?) de bronze, à têtes rondes.

3. Aiguilles ou alènes de bronze.

4. Stylet de bronze, à tête plate et lisse, pour effacer la cire.

5. Sorte de crayon de plomb, sans doute pour écrire sur bois, ou pour régler le parchemin.

6. Plaque ajourée de ceinturon (?), de bronze, ornée de dessins formés par des points.

7. Sorte de peson de bronze, rogné dans la partie inférieure.

8. Petit instrument de bronze, en forme de cuillère; il porte, en son milieu, un anneau fixe assez grand dans lequel était passé

<sup>(1)</sup> Estampillé sur le rebord extérieur de la terrine (*pelvis*).

<sup>(2)</sup> Estampillé également sur le rebord extérieur de la terrine.

un fil de cuivre. Une des extrémités est creuse et arrondie; sur l'autre extrémité, on lit : NVXX ou  $\Delta$ NXX. Je suppose que ce petit instrument était une balance délicate, plutôt qu'une cuillère dans laquelle l'anneau n'aurait pas sa raison d'être.

9. Cupule de fer, ou plateau creux d'une balance.

10. Ornement de boucle (?) ou de coffret (?) de bronze, avec deux petits dessins représentant peut-être une feuille inscrite dans un cercle.

Je mentionnerai aussi un petit bracelet de bronze figurant un serpent dont la tête manque, un gros bouton de bronze, une petite plaque de bronze, de 0 m. 05 de long, avec ses deux rivets. Une plaque analogue semble avoir été trouvée dans les fouilles de Carnac par James Miln<sup>(1)</sup>. — *Item*, de petites rondelles d'ardoises (mêmes trouvailles à Carnac<sup>(2)</sup>). J'en ai bien rencontré une quarantaine à Saint-Martin, à peu de distance les unes des autres. Elles ont absolument le diamètre et la forme des différents types de petites monnaies romaines. A-t-on voulu tromper Caron, en lui présentant des pierres au lieu d'oboles? J'ignore aussi complètement à quoi pouvaient servir quatre petits tubes creux, de verre noir. Je signale également un débris de fer à cheval, une clef, une sorte de tête de canard en bronze.

Que peut bien être un objet de fer très singulier? Il mesure 0 m. 42 de hauteur, 0 m. 27 de largeur. Il représente comme une gueule de bête féroce, qui devait s'emmancher au bout d'un bois. La gueule a encore trois grosses dents très apparentes et on voit que les autres ont été cassées. Serait-ce quelque enseigne de boutique ou quelque enseigne militaire de l'époque barbare? Sa masse l'a sauvée d'une complète destruction : j'ai relevé à côté d'elle de gros débris de fer tout oxydés.

Des poteries grises et rouges, illustrées par le large pouce du potier, appartiennent peut-être à la fin du IV<sup>e</sup> siècle : on en a trouvé du même type à Carnac. Celle qui montre de belles dents de scie sur le col porte aussi des «poucées» sur l'épaule.

Quelques poteries grises, avec leurs têtes de hibou en relief, sont

<sup>(1)</sup> *Fouilles faites à Carnac (Morbihan)* par James Miln, p. 165 (Paris, Didier, 1877).

<sup>(2)</sup> *Ibid.*, p. 236.

bien intéressantes. Mais elles ne valent pas un autre type de poteries fabriquées avec deux sortes de terres : le fond est de terre jaune avec vernis jaune, tandis que les ornements ou filets qui les décorent sont de terre rouge avec vernis rouge ; sur certains morceaux de ce type apparaissent des dessins représentant dans un cercle une étoile à huit raies ou un chrisme ; je les crois carolingiens.

J'ai recueilli également une bulle de plomb, au nom d'Innocent III. Elle porte : sur sa face, à gauche, la tête de saint Paul et, au-dessus, SPA ; à droite, la tête de saint Pierre et, au-dessus, SP[E] ; au revers :

I N N O

CENTIVS

P P ♡ III

Un chapiteau pré-roman, découvert dans nos substructions, mérite une attention particulière. Il est de pierre dure, d'un blanc jaune. La tête d'angle (silhouette d'oiseau de proie) avec ses cordeles, les feuilles rudimentaires, l'espèce de fer de lance qui sépare ces feuilles, le galbe arrondi, la sculpture assez plate, mais vigoureuse et barbare, me semblent lui assigner un âge très reculé. Je le crois bien antérieur au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle (pl. XVII).

M. Adrien Blanchet a eu la grande amabilité de m'identifier les quelques monnaies (carolingiennes pour la plupart) trouvées dans nos substructions : une obole de Charlemagne, une obole d'Aquitaine, une obole de Tours, une obole de Châteaudun, un denier de Louis II, roi d'Italie, un denier de Charles le Chauve, un denier anonyme au type du Temple, un denier d'Erbert Eveillechien comte du Mans, un denier de Guingamp, un denier de Geoffroy, comte d'Anjou.

Abbé PINIER.



NOTE  
SUR  
DES RELIQUAIRES  
TROUVÉS

DANS L'ÉGLISE DE VENCE

(ALPES-MARITIMES),

PAR M. GEORGES DOUBLET,

Professeur au Lycée de Nice,

Correspondant du Ministère de l'Instruction publique.

---

Presque tous les objets d'orfèvrerie de la cathédrale de Vence<sup>(1)</sup> ont péri lors de la Révolution. A la fin du manuscrit d'une *Vita sancti Lamberti*, conservé dans les archives de la paroisse et datant du XII<sup>e</sup> siècle, on trouve un certificat d'après lequel les reliques de deux des évêques les plus célèbres de cette ville, saint Véran<sup>(2)</sup> et saint Lambert<sup>(3)</sup>, placées autrefois « dans une châsse d'argent », furent mises dans une de bois, le 10 décembre 1793, par Paul Pons, curé, et Pierre Abou, préchantre. On savait qu'elles avaient

(1) Sur ce monument, voir Doublet, *Monographie de la cathédrale de Vence*, dans le tome XVI, publié en 1898, des *Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes Maritimes*; des notes supplémentaires ont été publiées en 1905 par le même (Nice, impr. Malvano).

(2) Fils de saint Eucher, évêque de Lyon, il est connu comme évêque de Vence de 451 à 465, peut-être jusque vers 471 (M<sup>sr</sup> Duchesne, *Fastes épiscopaux*, t. I, p. 284).

(3) Connu par des documents datés de 1146 et 1149, il aurait siégé à Vence de 1114 à 1154.

été cachées dans le fond de l'ancienne chapelle des reliques, dans ce qu'une visite pastorale, datée, semble-t-il, de mars 1699<sup>(1)</sup>, de M<sup>sr</sup> de Crillon, appelait « un enfoncement divisé en deux par une cloison de bois, blanchi et intersemé de fleurs de lys ». Dissimulée par un tableau moderne, *Le Sacré-Cœur*, cette cachette avait été ouverte plusieurs fois au cours du xix<sup>e</sup> siècle par des évêques de Fréjus et par des curés de Vence<sup>(2)</sup>; mais on avait fini par ignorer ce qu'elle contenait, ou par ne plus s'en occuper. Le 9 juin 1913, M. l'archiprêtre Baude, curé de Vence, fit enlever le tableau, ouvrit la porte de « l'enfoncement » où jadis reposaient les reliquaires et orfèvreries de la cathédrale, le trouva, comme autrefois, peint des fleurs de lys que M<sup>sr</sup> de Crillon avait signalées (le mur postérieur en a de jaunes sur fond rouge, et les parois latérales, de jaunes sur fond bleu), et d'étoiles jaunes sur fond bleu qui couvrent la voûte. Cette cachette, divisée horizontalement en deux, enfermait deux bustes et trois reliquaires<sup>(3)</sup>, que nous avons d'abord signalés brièvement<sup>(4)</sup>. Ayant assisté à l'ouverture des reliquaires et à leur inventaire que M. le chanoine Chanvillard, vicaire général de l'évêché de Nice, fit en septembre, nous avons cru devoir rédiger une note destinée à compléter ce que la précédente avait de trop sommaire.

Les deux bustes sont de bois, d'un travail assez commun. L'un représente un homme presque chauve; nulle trace d'une mitre qui eût disparu; les cheveux du bas de la tête sont, ainsi que les sourcils et le centre des yeux, peints en noir, les lèvres en rose; le reste de la figure a reçu une couleur de chair naturelle qui a tiré sur le noirâtre. Le personnage est vêtu d'une aube dorée; sur la gorge, un nœud peint en rouge. En outre, d'une chape dorée, fermée par une agrafe argentée, qui a quatre saillies et porte au centre un médaillon oblong de couleur verte. Sur le front seulement, des traces de plusieurs coups qui ont enlevé un peu de la

(1) Arch. départ. des Alpes-Maritimes, G 1252. Le cahier où le procès-verbal se trouve est incomplet au début. Après cet acte on en trouve un sous la date du 15 mars 1699.

(2) La dernière fois, semble-t-il, en 1866.

(3) *L'Éclaireur de Nice* a signalé ces découvertes dans ses numéros des 13 et 20 juin 1913 et donné, d'après une photographie, une image des deux bustes.

(4) Voir *Bulletin archéologique*, 1913, p. iv du procès-verbal de la séance du 10 novembre 1913.

peinture. Le petit socle sur lequel repose le buste est décoré d'un damier. Le grand, qui supporte le tout, l'est d'un damier vert avec cinq bandes dorées. Au-dessous, un plateau reposant sur des boules<sup>(1)</sup>.

L'autre représente un homme mitré; la chair, les yeux, les sourcils, les lèvres sont traités comme pour le précédent. La mitre est argentée, porte au centre un ornement en losange avec quatre cabochons sculptés dans le bois et peints en rouge, et a un bord garni d'ornements analogues; par derrière, des fanons en zinc. Le personnage est vêtu d'une aube argentée; sur la gorge, un plissé. En outre, d'une chape argentée, fermée par une agrafe en losange, de couleur rouge, dont les angles sont garnis de cabochons dorés, ayant le centre argenté; le milieu de l'agrafe est un cabochon également doré, dont le centre est argenté. Comme sur le buste précédent, quelques vestiges de légères meurtrissures. En outre, le bois de celui-ci a plus souffert, et de vieilles vis en retiennent les morceaux. Le petit socle est décoré comme celui de l'autre. Le grand, à peu près comme celui du précédent; toutefois, il y a sur le damier, non cinq bandes dorées, mais six. Au-dessous, un plateau semblable à celui du premier<sup>(2)</sup>.

Les deux chapes sont décorées de grands rinceaux de feuillages ainsi que de bouquets de fleurs. L'argenteure sur l'un et la dorure sur l'autre couvrent également la chape et ses ornements.

Ces deux bustes ne portaient plus, quand on les sortit de la cachette, les boîtes de fer-blanc peint, décorées de palmes et contenant des reliques, d'après les étiquettes, l'une de saint Véran, l'autre de saint Lambert; boîtes qui furent trouvées dans la grande châsse<sup>(3)</sup> dont il va être parlé et remplacées, suivant les instructions

(1) Dimensions : du haut de la tête au bas du buste, 0 m. 50, et au bas du socle inférieur, 0 m. 83; largeur maximum du buste, prise au bas, 0 m. 45; du socle inférieur, 0 m. 49; du plateau, 0 m. 87; profondeur du socle inférieur, 0 m. 23.

(2) Dimensions : du haut de la mitre au bas du buste, 0 m. 66, et au bas du socle inférieur, 1 m. 03; largeur maximum du buste, prise au bas, 0 m. 48; du socle inférieur, 0 m. 49; du plateau, 0 m. 87; profondeur du socle inférieur, 0 m. 24.

(3) Un certificat, qui était dans la grande châsse dont il sera parlé, établit que le chanoine Blacas, vicaire général de Fréjus, retira, le 9 septembre 1839, ces boîtes qui surmontaient les piédestaux des bustes, et les déposa dans ladite châsse. Ces boîtes, couvertes de débris de sceaux d'évêques, aujourd'hui illisibles,



de M. le vicaire général et conformément aux traces de vis que portait le bois, celle-ci sur le haut du grand socle du buste mitré et argenté, celle-là à la place correspondante du buste doré. Ils sont maintenant exposés dans une petite pièce du premier étage de la cathédrale, dite, selon une tradition vençoise, «chambre de saint Lambert».

Quant aux coffres, l'un est de bois doré et repose sur des pieds dorés, munis de griffes<sup>(1)</sup>. Il est couvert d'un toit imbriqué. Les petits côtés de la caisse sont ornés de larges rinceaux. Sur le grand est sculptée une tête d'ange. La face postérieure est lisse. D'après la note manuscrite du dernier cabiscol de Vence, Abou, ce coffre contient la plus grande partie des reliques des deux saints Véran et Lambert. Les médecins appelés par l'autorité ecclésiastique ont constaté, en ce qui, d'après les étiquettes, regarde le premier, un grand nombre d'os qu'ils ont en général déterminés; de même pour le second.

Le second coffre est une simple boîte de bois sur laquelle on lit : *Reliquiae s[ancto]r[um] Cosmae et Arnulphi missae a Paulo III quo[n]dam ep[iscop]o Venciensi*. C'est celle que Godeau avait en 1654 demandé au chapitre de faire faire et qu'il décrivit en 1666. Elle ne paraît plus contenir aujourd'hui de reliques de saint Côme : il ne s'y trouve même aucun papier, détaché d'une relique, qui porte ce nom.

Elle contient notamment cinq sachets d'étoffe et trois petites boîtes en bois, de forme ronde.

Le premier sachet est un grand linge blanc enveloppant un crâne et dans celui-ci un paquet de soie rouge où sont réunis : 1° divers os en menus morceaux; 2° un morceau de soie jaune dans lequel il y a un paquet de soie rouge contenant des fragments d'os dont l'un, assez considérable, est enveloppé dans un papier attestant que, le 20 juillet 1604, l'évêque du Vair a visité «des reliques de saint Martin, martyr», un fragment assez considérable d'un os enveloppé dans un papier où l'on peut encore déchiffrer : «Haec sunt quae potuerunt legi a nobis, Damaso Broquo, vicario sede vacante,

sont ornées de feuillages grossièrement découpés; sans valeur artistique, elles ne paraissent pas très anciennes.

(1) Hauteur du coffre, 0 m. 30; largeur, 0 m. 67 sur les grands côtés, 0 m. 40 sur les petits; toit de 0 m. 10 jusqu'au lanternon qui le termine.

et Dominico Laurea, precentore et officiali . . . reliquiae beati Martini m[artyris] . . . cujus festum recolitur <sup>(1)</sup> », et un papier où l'on lit seulement : « Peyra del vas de saint [Suf]fren <sup>(2)</sup>, Idem cum isto », enveloppant un fragment de soie rose où est un petit morceau de pierre; 3<sup>e</sup> un autre morceau de soie jaune dans lequel il y a deux fragments d'os, enveloppés de soie bleue, un papier sur lequel on voit : « Hic sunt reliquiae beatorum sanctorum Fabiani et Sebastiani », et un parchemin sur lequel Pierre du Vair attesta que, le 20 juillet 1604, il avait visité « les reliques des saints Fabian et Sebastian <sup>(3)</sup> ».

Un grand sachet de soie rose où sont : 1<sup>o</sup> de nombreux débris d'ossements, de boîtes, trois petits sachets enveloppés, l'un de soie, les deux autres de toile, un petit sceau de cire jaune où est l'empreinte d'une croix; 2<sup>o</sup> trois attestations, l'une du 4 juin 1589, par Damase Broc, vicaire général *sede vacante* <sup>(4)</sup>, Dominique Laure, official, et Etienne Mars, sur papier, en latin, une autre, du 20 juillet 1604, en français, sur parchemin, par l'évêque du Vair qui déclare n'avoir trouvé rien qui indiquât ce que sont ces reliques, une troisième, du 17 mars 1654, en français, sur papier, par Godeau qui certifie avoir visité « les reliques dans cette caisse <sup>(5)</sup>, deux crânes et plusieurs autres boîtes, sans avoir trouvé aucun écriteau » <sup>(6)</sup>.

Un sachet contenant un morceau d'un os et quatre dents, dont deux molaires.

Un sachet de soie rouge où sont des fragments de pierres, et un

<sup>(1)</sup> Un autre certificat, dont il est question plus loin, montre que Broc était vicaire capitulaire en juin 1589, donc entre la mort, survenue en 1588, de l'évêque Audin de Garidel, et l'installation de son successeur, Guillaume Le Blanc.

<sup>(2)</sup> Le nom doit être ainsi restitué d'après le procès-verbal, conservé aux Archives départementales, de la visite pastorale de M<sup>sr</sup> du Vair en 1604 : il mentionne, dans le coffre que Godeau fit remplacer entre 1654 et 1666, « un peu de la pierre du vas de saint Suffrein ». Il peut s'agir de l'évêque de Carpeniras.

<sup>(3)</sup> Signalées aussi dans le procès-verbal de sa visite.

<sup>(4)</sup> Voir plus haut, note 1.

<sup>(5)</sup> C'est-à-dire dans la caisse qui, postérieurement à 1654, date où Godeau parle d'elle, et avant 1666, date où est mentionnée la caisse que l'on possède aujourd'hui, fut remplacée par celle-ci.

<sup>(6)</sup> On est surpris de ce que Godeau dit qu'il ne trouva « aucun écriteau ». Il oublie qu'il y en a du grand vicaire Broc avec la date de 1589, et de l'évêque du Vair avec celle de 1604.

sachet où se trouvent des débris informes de toiles, d'étoupes et de soies rouges et jaunes.

Une soie blanche, très fine, contenant un grand nombre d'ossements de toute sorte, sans inscription.

La caisse contient d'autre part une petite boîte de bois ronde autour de laquelle est pliée l'enveloppe d'une lettre adressée en 1786 au vicaire général de Vence, Savornin. Cette boîte enferme : 1° un petit os entouré d'un papier où l'on distingue encore : « Del c. . . e saint Costantin <sup>(1)</sup>. Idem cum isto », ainsi que d'un bout de parchemin où se trouve, à peu près illisible, l'attestation de ce que du Vair l'a vu le 20 juillet 1604; 2° deux morceaux de toile contenant des fragments d'os et des étoupes; 3° de menus fragments de pierres; 4° une médaille de plomb, surmontée d'une bélière et présentant d'un côté un agneau pascal, la tête retournée vers la bannière que tient une de ses pattes de devant, de l'autre côté un objet peu distinct qui semble une tête d'agneau, vue de face. Cette médaille a été retirée de la caisse et placée par M. l'abbé Baude, curé de Vence, dans le Musée de la Tour Saint-Lambert.

En outre, une seconde petite boîte de bois ronde sur laquelle est fixé un papier portant : « Reliquiae sancti Arnulphi » <sup>(2)</sup>. A l'intérieur, un parchemin, où l'on lit : « De reliquiis sancti Arnulphi episcopi et confessoris », enveloppe un fragment d'un gros os.

Une troisième petite boîte de bois ronde enferme : 1° un petit fragment d'un os entouré d'un bout de soie jaune et d'un morceau de parchemin où l'on ne distingue plus que la date du 20 juillet 1604, donc celle de la visite de l'évêque du Vair, et le nom « saint Malgoyre » <sup>(3)</sup>; 2° dans deux bouts de soie, l'un rouge, l'autre vert, un morceau de bois pétrifié entouré d'un papier où l'on a écrit : « De lapide sepulchri Domini nostri Jesu Christi » <sup>(4)</sup>.

Un morceau de bois dentelé sur lequel sont tracés des croix et le nom de Jésus-Christ. (Ce petit morceau de bois a été retiré de la caisse et placé également dans le Musée de la Tour Saint-Lambert.)

Enfin une grande feuille de papier où sont écrites trois attestations en latin. L'une est de la main de Godeau : « Anno Incarna-

<sup>(1)</sup> Mentionné dans le procès-verbal de la visite de M<sup>gr</sup> du Vair de 1604.

<sup>(2)</sup> De même.

<sup>(3)</sup> Sans doute saint Magloire.

<sup>(4)</sup> Mentionné dans le procès-verbal de la visite de M<sup>gr</sup> du Vair datée de 1604.



tionis millesimo sexcentesimo quinquagesimo quarto, die xxi mai, nos Antonius Godeau, episcopus Venciensis, reposuimus reliquias sanctorum Cosmae, Arnulphi et capita aliorum sanctorum, quorum nomina ignorantur<sup>(1)</sup>, et quae missae fuerunt a Paulo III, pontifice maximo, quondam episcopo Venciensi, in hac arcula lignea, et in cuius rei fidem hanc schedulam subscripsimus. Antonius, e. Venciensis.» La seconde est d'un de ses successeurs : «Anno Domini millesimo septingentesimo septuagesimo primo, die vero mensis augusti duodecima, nos, Joannes de Cairol de Madaillan, episcopus et dominus Venciensis, praesentem capsulam lineam<sup>(2)</sup> suprascriptis testimoniis domini d. Godeau, quondam episcopi Venciensis, sigillisque munitam aperiri mandavimus, et reliquias ibidem inclusas cum honore debito et reverentia eadem in capsula reposuimus, sigilloque nostro muniti mandavimus. In quorum fidem praesentes litteras sigillo nostro munitas et a secretario nostro subscriptas signavimus et in eadem capsula reposuimus ad perpetuam rei memoriam et ulterius inserviendam. + Joannes, ep. Venciensis. De mandato, Rostan, secretarius.» Le sceau en cire rouge de l'évêque, dont la signature est autographe, est apposé. La troisième attestation est de François Savornin, vicaire général. Il dit que, le 15 juillet 1786, il a extrait trois parcelles et de la poussière des reliques de saint Arnoux pour la chapelle de ce saint, «in hac dioecesi sita»<sup>(3)</sup>, et réuni les autres dans la caisse en y apposant les armes de M<sup>sr</sup> Pisani. Mero, secrétaire, y joint son contresing.

Dans le sachet où sont les attestations du grand vicaire Broc (4 juin 1589), de du Vair (20 juillet 1604) et de Godeau (17 mars 1654), se trouvait en outre un objet qui, n'ayant pas le caractère d'une relique, fut extrait par M. le grand vicaire Chavillard et remis à M. l'archiprêtre Baude pour le placer dans le Musée de la Tour Saint-Lambert. C'est une petite icône de bois, ayant environ 0 m. 04 de haut sur 0 m. 02 de large, légèrement arrondie dans le haut, avec de menues inscriptions en grec, tracées en noir, d'une cursive romaine : d'un côté l'image de Jésus-Christ

(1) Même observation que plus haut : Godeau ne pouvait-il pas lire les papiers et parchemins de 1589 et de 1604 ?

(2) Sic.

(3) La chapelle Saint-Arnoux, construite dans les gorges du Loup, sur la rive gauche de ce torrent, était du diocèse de Vence, tandis que la rive droite relevait de celui de Grasse.

ou d'un ange, de l'autre deux personnages de taille plus petite, dont l'un, autant qu'on peut déchiffrer le texte, m'a paru être sainte Catherine.

Le troisième coffre porte sur le devant une inscription tracée sur un morceau de papier, au XVIII<sup>e</sup> siècle, d'après l'écriture; sur le dessus, des restes de sceaux qu'on ne peut guère identifier.

1<sup>o</sup> Des reliques des martyrs Alexandre, Innocent, Constantin, Célestin et Vincent. — Un authentique de l'archevêque d'Avignon, Hyacinthe Libelli, dit que, le 9 juillet 1674, un chevalier de Malte, fr. Jérôme-Philippe Cinughi, lui présenta deux petites boîtes de bois liées avec des rubans de soie et scellées aux armes du cardinal-vicaire Carpegna; qu'un authentique de ce prince de l'Église, que Cinughi conserva par devers lui, assurait qu'elles contenaient des restes de ces cinq saints. Au revers de l'attestation de l'archevêque, qui y appose son cachet, Cinughi écrit, en signant cette déclaration, que le même jour il donna ces reliques «à la marquise de Vence demeurant à Avignon». Un autre papier est une attestation autographe par laquelle «le marquis de Vence» déclare, le 15 octobre 1689, que «les deux boîtes couvertes de papier marbré, dont l'une a été ouverte par l'archevêque d'Avignon, ont été déposées à la chapelle des reliques de la cathédrale de Vence». Ce qu'on trouva, c'est un os avec papier attaché «S. Alexandri martyris», un autre avec papier adhérent «S. Constantini martyris», un autre dans un papier où l'on est tenté de lire «S<sup>ta</sup> Constantiae martyris», une étiquette, non attachée à un os, ayant les mots «S. Innocentii martyris», un fragment d'un os avec une inscription que je n'ai pu déchiffrer.

2<sup>o</sup> Des reliques des saintes Jucunda et Fausta. — Un authentique d'un évêque de Porphyre, daté de Rome et du 18 janvier 1685, dit qu'il avait donné à Alexandre de Villeeneuve, marquis de Vence, un os d'un tibia de la première et «une insigne relique, à savoir une jambe», de la seconde, et que ces restes venaient du cimetière de Cyriaque. Sur le même papier, M<sup>sr</sup> Pisani a écrit, le 4 septembre 1789, qu'il avait retiré «une partie d'un tibia de sainte Jucunda». Ce qu'on trouva, c'est un os avec étiquette «S<sup>tae</sup> Jucundae» et un autre avec écriteau «S<sup>ta</sup> Fausta martyr».

3<sup>o</sup> Une déclaration du curé Chaix. — Elle fait savoir qu'il avait

extrait «des boîtes, vu la fracture, les reliques des saintes Jucunde et Fauste, martyres, et des saints» dont nous avons parlé.

4° Un prétendu *cingulum* de saint Lambert. — Il paraît peu ancien, surtout en comparaison à ce qui a été trouvé d'analogue dans son tombeau et remis dans une caissette longue qui y fut renfermée.

Telles sont les observations que nous avons pu faire sur les deux bustes, dits de saint Véran et de saint Lambert, ainsi que sur les trois reliquaires, lorsque l'inventaire du contenu fut dressé. Ces découvertes auraient dû être faites plus tôt, puisque la note laissée par le curé Pons et le préchantre Abou, sous la date du 10 décembre 1793, conseillait d'y procéder et que la cachette avait été ouverte plusieurs fois durant le XIX<sup>e</sup> siècle. Il convient de remercier M. l'archiprêtre Baude d'avoir été plus soucieux que certains de ses prédécesseurs de ce que l'ancienne cathédrale peut contenir de curiosités. Ces trouvailles ont d'ailleurs plus d'intérêt pour l'histoire des dévotions locales que pour l'archéologie et l'art.

Georges DOUBLET,

Correspondant du Comité.



# LE GANYMÈDE DE CHERCHEL,

PAR M. HÉRON DE VILLEFOSSE,

Membre du Comité.

---

M. Munkel, conservateur du Musée de Cherchel, a fait parvenir à la Commission de l'Afrique du Nord la photographie d'une statue de marbre fort incomplète, offerte au Musée de cette ville par un propriétaire des environs, M. Marcadal, possesseur d'un terrain dans lequel Victor Waille avait autrefois obtenu la permission de fouiller à diverses reprises (pl. XVIII).

Cette statue a été découverte en plusieurs fragments lors d'un défoncement exécuté pour une plantation de vigne; aucune substruction ne paraît exister dans le voisinage de l'endroit où ces fragments ont été recueillis. Malheureusement des parties importantes du marbre semblent perdues et, malgré le soin que le conservateur du Musée a mis à rapprocher les débris retrouvés, la statue, ou plutôt le groupe, se présente dans un état de mutilation regrettable. Néanmoins le sujet traité par le sculpteur se reconnaît aisément, c'est l'*Enlèvement de Ganymède*.

Le jeune garçon est représenté presque entièrement nu. Une chlamyde attachée sur l'épaule droite par une fibule cache la partie gauche de sa poitrine, remonte sur l'épaule gauche et, descendant le long du dos, s'enroule autour de son avant-bras gauche. C'est le moment où l'aigle vient de le surprendre et de le bousculer en s'abattant sur lui à l'improviste. L'oiseau, arrivant brusquement par derrière, a déjà saisi sa proie; ses serres puissantes se sont posées sur les hanches de l'enfant; il se prépare à enlever son précieux fardeau, mais il semble redouter de meurtrir ce corps délicat. Ganymède, saisi d'effroi, cherche, par un mouvement instinctif, à repousser cette attaque imprévue; il se baisse vivement à gauche;

en même temps il tourne la tête à droite vers son agresseur. Dans son épouvante, il étend le bras droit du côté de l'aigle pour se protéger. Le mouvement de son corps en avant et à gauche découvre l'aigle qui, sans cette combinaison, demeurerait presque entièrement caché derrière lui.

La tête de Ganymède n'a pas été retrouvée; son avant-bras droit, sa main gauche, sa jambe droite en entier et sa jambe gauche au-dessous du genou manquent également. Quant à l'aigle, sa tête, ses deux ailes éployées, sa queue et probablement une partie de son corps à gauche ont disparu. Comme toute la partie inférieure du groupe est perdue, il ne reste naturellement aucune trace de la base qui devait lui servir de support.

D'après la photographie envoyée à la Commission, il semble bien que le groupe, tel qu'il a été reconstitué, se compose au moins de sept morceaux : le torse de Ganymède, le haut de sa jambe gauche, son avant-bras gauche sans la main mais avec la draperie enroulée, son arrière-bras droit, enfin deux ou trois fragments de l'aigle. Cet ensemble fort incomplet mesure encore 1 m. 10 de hauteur. M. Munkel ne dit pas si le Musée de Cherchel possède d'autres débris qui, par suite de solutions de continuité, n'auraient pas pu être remis en place. Ce renseignement serait utile à connaître. La chlamyde est traitée assez sommairement; le corps de Ganymède paraît avoir été modelé avec plus de soin; la grâce, le mouvement incliné et le geste naturel de l'enfant sont heureusement rendus.

Les archéologues au courant des découvertes africaines retrouveront tout de suite dans le nouveau groupe de Cherchel une représentation de l'*Enlèvement de Ganymède* absolument conforme au type reproduit sur une mosaïque du Musée de Sousse, qui fut trouvée en 1897 sur l'emplacement actuel de l'arsenal de cette ville <sup>(1)</sup>. Le rapprochement est frappant. Toutefois, la mosaïque de Sousse met devant nos yeux une image plate, sans profondeur et sans relief. Afin de comprendre plus aisément l'importance et l'intérêt du nouveau marbre de Cherchel au point de vue de l'histoire de l'art

<sup>(1)</sup> Gauckler, Gouvet et Hannezo, *Musées de Sousse*, p. 29 et pl. VII; Gauckler, *Inventaire des mosaïques de la Gaule et de l'Afrique*, t. II, Afrique proconsulaire, n° 136. Cf. la mosaïque de Vienne (Isère), Lafaye, *Inventaire*, t. I, *Narbonnaise et Aquitaine*, n° 209, dont H. Bazin a donné un croquis dans *Vienne et Lyon gallo-romains*, p. 9.

antique, il convient de le rapprocher plutôt d'œuvres de même nature, c'est-à-dire d'œuvres exécutées également en ronde bosse. Il faut les chercher en dehors de l'Afrique.

Les monuments antiques se rapportant à la légende de Ganymède ont été l'objet de nombreux travaux que M. Hans Lucas a rappelés, il y a une dizaine d'années, en faisant connaître un groupe de marbre trouvé à Éphèse et conservé au Belvédère de Vienne<sup>(1)</sup>. En même temps il proposait un classement raisonné des représentations relatives aux phases diverses de cette aventure. La planche, jointe à son mémoire et sur laquelle le groupe d'Éphèse est reproduit, montre clairement la grande ressemblance existant, au moins pour la disposition générale, entre ce groupe et celui que le Musée de Cherchel vient de recevoir.

Sur l'exemplaire africain, Ganymède est cependant beaucoup moins calme. Son agitation est surtout exprimée par la vivacité avec laquelle il cherche à repousser l'aigle à l'aide de son bras droit élevé et aussi par la façon dont le sculpteur a souligné ce mouvement en déplaçant le haut de la chlamyde. Celle-ci n'est plus appliquée sur la partie haute de la poitrine, elle n'est plus adhérente au corps, elle s'en écarte, elle se porte à gauche en s'affaissant et en laissant le sein droit tout à fait découvert, conséquence naturelle du mouvement de frayeur de l'enfant. Sur l'exemplaire d'Éphèse, rien de semblable ne se produit : au moment de l'arrivée de l'aigle, la partie supérieure de la chlamyde reste appliquée sur le haut de la poitrine comme si l'enfant n'avait pas bougé et n'avait éprouvé aucun sentiment de frayeur. Par le fait, Ganymède y paraît beaucoup moins ému de son aventure; on dirait presque qu'il s'y attendait et qu'il est d'accord avec son ravisseur. Il y a incontestablement plus de chaleur, plus de vie dans le groupe de Cherchel, qui paraît être une variante meilleure, plus ressentie et vraisemblablement plus rapprochée de l'original.

Ces deux exemplaires doivent être examinés en même temps qu'un troisième, celui du Musée de Madrid, connu depuis longtemps mais d'une exécution inférieure, qui a été gâté d'ailleurs par des restaurations maladroites, notamment par l'adjonction d'une coupe dans la main droite de Ganymède comme si, au moment de

(1) Hans Lucas, *Die Ganymedestatue von Ephesos*, dans *Jahreshefte des österreichischen archäologischen Institutes in Wien*, 1906, p. 269, Taf. I. — S. Reinach a donné un croquis du groupe d'Éphèse dans son *Repertoire*, t. IV, p. 294, 3.



l'arrivée de l'aigle, l'enfant avait déjà deviné qu'on voulait faire de lui l'échanson de l'Olympe<sup>(1)</sup>. Le Ganymède de Madrid est assez calme ; il offre plus de ressemblance avec celui d'Éphèse qu'avec celui de Cherchel ; ses restaurations ont été indiquées par Clarac et par Hübner.

Le grand intérêt de cette comparaison c'est qu'elle nous aide à compléter la partie inférieure du groupe de Cherchel. Les exemplaires viennois et espagnol ont, en effet, conservé leurs bases qui comportent toutes deux une sorte de rocher sur lequel s'appuie le genou gauche de Ganymède, tandis que sa jambe droite, légèrement avancée, s'écarte visiblement de la jambe gauche et que son pied repose sur le sol un peu au-dessous du rocher<sup>(2)</sup>. Un arbre sert d'appui à la figure ; un chien est placé au pied de l'arbre, dans une position défensive.

Sur l'exemplaire de Vienne, la tête, les bras presque en entier et la jambe droite de Ganymède sont brisés, mais la cassure de la jambe permet de constater un mouvement en avant assez prononcé ; la tête et l'aile droite de l'aigle manquent. En cet état le groupe mesure 1 m. 70 de hauteur : ainsi, en tenant compte de la base et aussi de l'arbre dont le tronc surmonte la scène elle-même, on peut admettre que les proportions sont à peu près les mêmes que celles du groupe de Cherchel. Comme ce dernier, il est vierge de toutes restaurations. L'avantage qu'il possède sur l'exemplaire africain c'est d'avoir conservé sa base antique avec ce petit rocher ou plutôt cette surélévation de terrain destinée à supporter la jambe gauche repliée du jeune garçon.

Le marbre de Cherchel est précisément brisé au-dessous du genou gauche de Ganymède, de sorte que la partie inférieure de la jambe gauche a disparu avec la base. Cette perte est vraiment fâcheuse, car le détail particulièrement intéressant du genou appuyé sur le sol, qui nous est révélé par les exemplaires d'Éphèse et de Madrid, se retrouve aussi sur la mosaïque de Sousse et sur un relief du Musée de Florence<sup>(3)</sup>. En se reportant aux images de

(1) Comte de Clarac, *Musée de sculpture*, t. III, p. 309, n° 707 A, pl. 410 B ; Hübner, *Antike Bildwerke in Madrid*, n° 58 ; Hans Lucas, *op. cit.*, p. 273, fig. 68.

(2) La jambe droite existe sur l'exemplaire de Madrid ; elle est brisée sur celui d'Éphèse.

(3) Hans Lucas, *op. cit.*, fig. 69 et 70.

ces divers monuments, on voit bien que le mouvement de Gany-  
mède vers la gauche, si sensible sur le marbre de Cherchel, est  
en rapport avec ce point d'appui du genou gauche et avec l'ar-  
rivée inopinée de l'aigle du côté droit.

Ces observations autorisent à croire que si nous avions sous  
les yeux le groupe de Cherchel, nous pourrions sans doute, en  
examinant attentivement les cassures, retrouver la preuve que la  
figure de Gany-  
mède avait aussi la jambe gauche repliée et appuyée  
sur un rocher. Le chien hurlant à l'aigle, qui figure sur les bases  
des exemplaires de Vienne et de Madrid, devait figurer également  
sur la base du nouvel exemplaire de Cherchel dont on peut réta-  
blir la partie inférieure, au moins dans ses détails essentiels.

Il devient également facile d'avoir une idée assez juste de la  
partie supérieure. Sans aucun doute le bras droit de Gany-  
mède faisait un geste élevé et étendu, tandis que la main gauche abaissée  
tenait un pedom court. La cassure du cou montre avec certitude  
que la tête était tournée vers la droite. Le visage imberbe de l'en-  
fant était encadré par de longs cheveux bouclés que surmontait un  
bonnet phrygien. Il est inutile d'ajouter que l'aigle, les ailes éployées,  
enveloppait en quelque sorte la tête et le haut du corps de l'enfant.  
Il est plus difficile de se prononcer sur le mouvement de la tête de  
l'oiseau qui peut-être était redressée et dirigée vers le haut, ou bien  
s'inclinait vers le visage du jeune garçon comme pour l'embrasser,  
ainsi qu'on le remarque sur la mosaïque de Sousse.

Les parties non retrouvées du groupe de Cherchel peuvent donc  
être restituées avec une quasi certitude, grâce aux répliques de  
Vienne et de Madrid, mais naturellement sous les réserves qui  
s'imposent en face des libertés prises d'ordinaire par les copistes.  
Il existe maintenant trois exemplaires en ronde bosse dérivant  
certainement du même type, créé au IV<sup>e</sup> siècle, et offrant des diffé-  
rences essentielles avec le groupe en marbre du Vatican que l'on  
considère comme une copie réduite mais assez fidèle du célèbre  
bronze de Léocharès<sup>(1)</sup>. Gany-  
mède, sur le groupe du Vatican, est  
comme suspendu dans le vide; sans aucune résistance il se laisse  
emporter par l'aigle vers l'Olympe dans un mouvement ascensionnel.  
Sur les trois exemplaires dont il vient d'être question, la donnée  
est différente, car le jeune garçon n'a pas encore quitté la terre et

(1) Collignon, *Histoire de la sculpture antique*, II, p. 314, fig. 160.

son pied droit repose toujours sur le sol. Le groupe de Cherchel paraît être le plus voisin de l'œuvre originale : sa grâce et son exécution, autant qu'on peut en juger sur une photographie et d'après un marbre aussi dégradé, lui assignent le premier rang. Il prendra place dans le Musée de Cherchel à côté d'autres figures d'adolescents, d'un mouvement juste et bien compris, répliques aussi d'originaux célèbres, telles que le Tireur d'épine et le Faune à la Panthère<sup>(1)</sup>.

Deux bas-reliefs, trouvés aux extrémités opposées de la Gaule, nous ont conservé des variantes intéressantes de la même scène. Sur l'un et sur l'autre on voit Ganymède enlevé par l'aigle : déjà ses pieds ne touchent plus la terre ; il est emporté dans l'espace. L'imposte de Vienne en Dauphiné<sup>(2)</sup> permet d'admirer le majestueux développement des ailes de l'oiseau, qui sont toujours brisées sur les exemplaires en ronde bosse : les plis du manteau de Ganymède y sont soulevés par le vent ; de la main gauche il tient le pedum tandis que son chien fidèle, impuissant témoin de cette extraordinaire aventure, aboie de toutes ses forces en levant la patte du côté où son maître va disparaître. Sur un autel trouvé à Langres<sup>(3)</sup> l'enfant paraît être représenté nu ; il est tourné en sens opposé ; le chien n'est pas présent. Les deux jambes soulevées de terre et couvertes d'une étoffe épaisse et longue qu'on voit sur un fragment de Saint-Paul-Trois-Châteaux<sup>(4)</sup> ne sauraient convenir à une figure de Ganymède ; elles appartiennent plutôt à une figure féminine.

HÉRON DE VILLEFOSSE,

Membre du Comité.

(1) P. Gauckler, *Musée de Cherchel*, p. 121, pl. X, 1 et 2.

(2) Espérandieu, *Recueil général des bas-reliefs de la Gaule*, n° 360.

(3) *Ibid.*, n° 3272. Cf. le bas-relief d'Arlon aujourd'hui perdu et connu seulement par un dessin tiré de Wiltheim, *ibid.*, n° 4066.

(4) *Ibid.*, n° 328.



# RAPPORT SUR LES FOUILLES

EXÉCUTÉES EN 1913

PAR LE SERVICE DES MONUMENTS HISTORIQUES

DE L'ALGÉRIE,

PAR M. ALBERT BALLU,

Architecte en chef du Service des Monuments historiques,

Membre de la Commission de l'Afrique du Nord.

Les travaux de fouilles en Algérie au cours de l'année 1913 ont été exécutés, dans les départements d'Alger, d'Oran et de Constantine, aux localités suivantes :

- I. Département d'Alger : 1° *Rapidum* ; 2° Tipasa ; 3° Beni-Rached ;
- II. Département d'Oran : Lalla-Maghnia ;
- III. Département de Constantine : 1° Bougie ; 2° Guelma ; 3° Khamsa ; 4° Madaure ; 5° Lambèse ; 6° Djemila ; 7° Timgad.

## DÉPARTEMENT D'ALGER.

### 1° *RAPIDUM*.

M. Louis Charrier<sup>(1)</sup> a poursuivi les recherches qu'il avait entreprises l'an dernier autour du temple d'Hadrien, dans le dessein de

(1) Le compte rendu de ces fouilles est un résumé du long rapport que M. Charrier a adressé au gouvernement général.

découvrir de nouveaux vestiges de la grande statue de bronze et de la figure de Mercure, exhumées en 1912.

Si ces trouvailles n'ont pu être complétées, comme nous l'espérons, on a cependant mis au jour les objets suivants :

1° Deux jolis ornements de cuirasse en bronze massif et en forme de fer à cheval, avec appliques en relief : têtes de lion et d'aigle ;

2° Divers fragments de bronze (anse de coffret, ornement massif en forme de toupie, etc.) ;

3° Fragment en bronze d'une statue de Priape ;

4° Poignet orné d'un bracelet et main gauche de grande dimension tenant une patère (calcaire bleu) ;

5° Petite main repliée ;

6° Bras d'une statuette ;

7° Buste d'un personnage cuirassé tenant une lance (fragment de bas-relief).

Les débris de statues trouvés en cet endroit permettent de supposer, étant donné leur nombre, qu'ils proviennent un peu de partout ; non pas seulement du temple d'Hadrien, mais notamment du temple du Capitole, éloigné de 10 mètres environ en contre-haut.

D'ailleurs, les reconSTRUCTEURS des remparts, qui ont employé toutes sortes de pierres, même des morceaux moulurés, ont jeté pêle-mêle et bouleversé bien des fragments.

À l'angle nord-est du quartier septentrional de la ville antique, M. Charrier a opéré des fouilles, espérant trouver en cet endroit un monument de quelque importance. Des pierres de grand appareil, alignées ou éparses sur le sol, n'y indiquent que des constructions établies après la ruine de *Rapidum*, c'est-à-dire dès le commencement du IV<sup>e</sup> siècle.

Les opérations de déblais ont seulement fourni une colonne en trois morceaux, avec son chapiteau et sa base encore en place sur un soubassement ; un moulin à huile et dépendances, pressoir, meule, deux grandes cuves et plusieurs récipients de pierre, quatorze morceaux de corniche, plusieurs monnaies.

En dehors de l'enceinte de *Rapidum*, non loin de l'édifice fouillé l'an dernier aux abords de la porte est, on a pu reconnaître les restes d'un second monument extérieur dont on a recueilli : deux colonnes, deux bases, un chapiteau et de grandes assises de pierre.

Près de la porte de communication des quartiers est et ouest de la cité, un fragment d'inscription a été exhumé; on y lit à la fin :

PRINCIPI IVVENTVTIS

TRIB · POTES COS II

D·D·

Sur la route d'Aumale, à peu près à égale distance entre Aumale et *Rapidum*, M. Charrier a trouvé un fragment de texte dans lequel il a lu :

P O L L O

P R O C

FECERVNT

Au nord-est de l'enceinte, deux grands monuments funéraires ont été déblayés. Un sarcophage, à moitié brisé, était enfoui à quelques mètres dans de la terre labourée. On a trouvé, à proximité, l'épithaphe suivante :

D·M·S·

AGRIA · P · F · QVA

RTA · VIX · ANNIS

■ AGRIL VICTOR · DA

TVS ET CASTRENSIS RA

INNOCENTISSIMA ■

Puis une deuxième inscription :

D·M·S·

IVLIA PRIMVLA

LVC · F · VIXIT ANN

XXIII



Enfin, la suivante :

D·M·S  
C L O D I A E  
L I G V R I N A E  
V I X I T   A N N I S  
L   X   X   X   I

Sur le plateau de Trab-Amara, à 1 kilomètre nord-est de *Rapidum* dont il est séparé par l'oued Barla, M. Charrier a découvert une vingtaine de stèles à Cérès et à Saturne (anépigraphes), dont les principales sont celles qui suivent :

1° Pierre calcaire de grande dimension, brisée à la partie supérieure.

Dans le premier registre, la déesse Cérès assise ; à l'angle gauche, tête de vache surmontée d'un disque qui devait figurer à l'angle de droite.

Dans le deuxième registre, scène de sacrifice : au centre, un autel à degré surmonté d'une pierre pointue. A droite, prêtre sacrifiant un bœuf ; à gauche, femme s'avançant vers l'autel avec une offrande.

Troisième registre. La dédicante debout et dans une niche. Les oreilles sont ornées de pendants de grande dimension ;

2° Stèle comprenant à la partie supérieure sept bustes de divinités. Au-dessous, scène de sacrifice. A droite, personnage barbu maintenant un animal sur un autel. Au centre, femme tenant des offrandes, et devant elle un animal en marche. A gauche, autre personnage barbu tenant un vase enfermant une offrande ;

3° et 4° Ex-voto à sujets simples. Oiseau sur un plat, pain, gâteaux, etc. ;

5° Croissant lunaire, symbole d'Isis. De chaque côté, un lion, vu de face. Au-dessous, dans une niche, prêtre sacrifiant. Dans la partie inférieure, cheval à droite et plat ou miroir à gauche ;

6° Dans une niche, deux personnages tenant des offrandes ;

7° Sujets simples, triangles et couronnes ;

8° Personnage étendant la main sur un autel ; à gauche, branche avec fruit ;

9° Partie supérieure brisée ; vestige de deux jambes. Comparativement inférieur : deux animaux se faisant face ;

10° Registre du haut : cavalier marchant à droite. Registre du bas : couronne, pain et cheval ;

11° et 12° Sujets simples : étoile, fleur, disque avec rayons ;

13° Buste du Soleil. Au centre, triangle. Le côté droit est brisé et devait représenter Isis-Séléné. Au-dessous, bœuf couché.

## 2° TIPASA.

Une convention passée entre l'État et les héritiers Trémaux, possesseurs du terrain sur lequel se trouvent les ruines de Tipasa, a permis à notre service d'entreprendre des fouilles méthodiques dans ce joli site, voisin de Cherchel.

M. Georges Barry, inspecteur des fouilles de Timgad, fut détaché à Tipasa dans le but d'en diriger les opérations de déblais, particulièrement difficiles en raison de la nature du sol et de la végétation touffue qui l'a envahi.

C'est la colline dite « des temples », derrière le phare, qui attira tout d'abord notre attention par les alignements qu'elle présente, les nombreux fragments d'architecture, colonnes, bases, corniches de bonne facture qu'on y rencontre à chaque pas.

Nous suivîmes un commencement de fouille effectué, il y a quelque temps, par le Dr Raynaud et tout de suite on trouva une série de bases de pilastres reposant sur un sol en béton de briques pilées. Bientôt apparurent deux rangées de colonnes parallèles à la ligne des pilastres et trois nefs se dessinèrent, révélant le plan d'une basilique, avec partie demi-circulaire en face de la nef centrale.

L'édifice a son axe longitudinal dans le sens du Nord au Sud. L'entrée principale est au Sud ; l'espace en forme de demi-cercle est disposé au Nord et est accompagné sur ses flancs est et ouest de deux salles non encore déblayées. Ces chambres forment le prolongement des bas-côtés.

Le nombre des travées formées par les colonnes est de onze. On compte vingt-quatre colonnes en tout, soit quatre très rapprochées du mur de la façade principale et dix de chaque côté de la nef centrale. De plus, quatre demi-colonnes sont adossées au mur nord des nefs, et le long des parois est et ouest du monument on voit des pilastres correspondant aux colonnes.

La nef centrale a 7 mètres de largeur ; les bas-côtés, 4 mètres.

La longueur est de 30 mètres non compris celle de la salle en demi-cercle qui est de 4 m. 70. Le mur du fond du bâtiment a 0 m. 80 d'épaisseur; les murs est, ouest et sud n'ont que 0 m. 50.

Il résulte de cette description qu'on se trouve en présence soit d'une basilique judiciaire païenne, soit d'une église chrétienne; le plan de notre édifice semble même se rapprocher plutôt de cette dernière. Mais nous avons découvert une intéressante mosaïque sur le sol de la partie demi-circulaire<sup>(1)</sup> qui ne laisse guère de doute sur l'identification du monument avec un établissement de justice.

En effet, au milieu d'ornements aux riches couleurs, décorant un semis de motifs carrés symétriquement disposés, on a trouvé un tableau de forme rectangulaire représentant trois personnages enchaînés, ayant l'allure de prisonniers, et conséquemment semblent bien être les justiciables du tribunal qui devait être installé dans la construction qui nous occupe.

A droite, assis sur un siège de pierre en forme de rocher, un homme nu se présente de face, les mains liées derrière le dos et restant, par conséquent, invisibles. A gauche, une femme recouverte d'une draperie montant jusqu'à la tête, est également sur un siège qui n'est pas apparent et appuie les coudes sur ses genoux; les mains jointes, elle a l'attitude de la supplication ou tout au moins de la tristesse qui, du reste, est partagée par son compagnon si l'on en juge par la mine allongée de son visage.

Entre eux, un adolescent nu se tient debout, en arrière-plan, mais caché en partie par les deux autres figures, on ne voit de lui que la tête et la jambe droite.

Douze des carrés qui avoisinent le tableau<sup>(2)</sup> sont décorés de têtes d'hommes alternant avec des têtes de femmes.

Il est bien vraisemblable, pour ne pas dire certain, que cette représentation ne saurait être chrétienne car, jusqu'au moyen âge, on n'a guère figuré dans les églises que des scènes empruntées à la Bible ou des sujets allégoriques. Il faut donc nous en tenir à l'hypothèse que l'édifice déblayé est une basilique judiciaire, et cela nous permet de croire à l'existence, dans les environs immédiats, de la placé publique de la ville antique.

(1) Cette partie demi-circulaire est seule recouverte de mosaïque; le reste de la basilique est en béton.

(2) Les dimensions du tableau sont de 1 mètre sur 1 m. 10.



Les fouilles que nous comptons faire l'an prochain nous éclaireront entièrement sur ce point ; elles nous mettront aussi à même de nous rendre compte de la nature d'une construction très importante qui paraît disposée de biais le long du flanc est de la basilique. Située à environ 4 mètres en contre-haut, on y accédait par un escalier de 17 marches dont les degrés inférieurs reposent sur le sol de la basilique.

Au pied de cet escalier, M. Barry a mis au jour une base de statue avec inscription et un fragment de figure en marbre double de grandeur naturelle.

Le texte est le suivant :

V I C T O R I

A E · A V G

T I · C L A V D I V S

T I · F · Q V I R I · V A

L E N T I N V S

O B · H O N O R

F L A M · D · D ·

Hauteur des lettres : 0 m. 06 pour les deux premières lignes ; 0 m. 05 pour les autres.

Ces fouilles, fait notable, n'ont amené la découverte que de lampes païennes. Aucune lampe chrétienne n'a été recueillie.

### 3° BENI-RACHED.

M. Jégot, instituteur, a découvert une mosaïque à Beni-Rached, douar situé à 14 kilomètres au nord-est d'Oued-Fodda (département d'Alger). Cette mosaïque, de 9 m. 40 sur 5 m. 70, appartenant à une église chrétienne, est divisée en plusieurs compartiments ; au centre, un motif ornemental, de couleurs très riches et de bonne exécution, entoure une inscription chrétienne dont la ligne supérieure fait défaut.

Elle se détache sur fond blanc et est entourée d'une couronne de lauriers de 1 m. 20 de diamètre intérieur. Elle est ainsi conçue :

*Cum clero tuo floreas !  
Ut hoc fieri Deus jussit.  
Florus et matrona cum omnes filios  
suos votum reddiderunt.*

Cette mosaïque a été enlevée par les soins de M. le directeur du Musée de Mustapha-Alger, en vue de son transfert dans cet établissement.

## DÉPARTEMENT D'ORAN.

---

### RECHERCHES PRÉHISTORIQUES AUTOUR DE LALLA-MAGHNIA.

A 8 kilomètres environ de Lalla-Maghnia, M. Barbin, instituteur, explora tout d'abord une caverne située sur la rive gauche de l'oued Ouerdefou, à quelque distance du confluent de ce cours d'eau avec l'oued Mouillah. Ses recherches n'ayant donné aucun résultat appréciable, son activité se dirigea sur trois gisements en plein air qu'il avait découverts au cours de ses excursions :

1° Le gisement dénommé station de Sidi-Hadj-Kaddour, du nom d'un marabout voisin, a fourni de nombreuses pièces de silex et de quartzite dont il fut fait envoi au Musée des antiquités algériennes de Mustapha ;

2° Une station située près de la gare de Maghnia a livré de nombreux silex ouvrés et une coquille marine (*Columbella rustica*) pourvue d'un trou de suspension ;

3° Une station dénommée « de la Butte vigie du champ de tir » a donné également un bon nombre de pièces de bonne facture qui ont été déposées au Musée.

Les récoltes opérées dans les trois stations signalées ci-dessus appartiennent à deux époques bien distinctes. Les unes, la plupart

en silex, sont finement taillées et retouchées; elles sont remarquables par leurs petites dimensions. Elles semblent être de la même industrie que les silex exhumés précédemment par M. Barbin aux abris de la Mouillah et qui ont été signalés par M. Pallary sous le nom d'époque ibéro-maurusienne, ce qui marque la fin du paléolithique.

Les autres pièces, presque toutes en quartzite et d'un travail moins soigné, de dimensions plus grandes, appartiennent sans conteste au néolithique berbère.

D'autres fouilles furent ensuite entreprises dans quatre-vingt-quatre des tumulus si nombreux aux environs de Maghnia.

Ils peuvent se répartir en quatre groupes.

*1<sup>er</sup> groupe.* — Il est situé sur la rive gauche de l'oued Mouillah et sur le plateau à l'ouest du moulin Orsini. Il comprend vingt tumulus dont la forme générale est circulaire. L'enceinte est formée par des pierres brutes formant des circonférences concentriques, laissant au centre un espace libre. Le relief en est très faible, les différents diamètres variant entre 3 m. 60 et 8 mètres.

Le plus curieux était formé par des cercles de pierres interrompus à l'Est par une espèce de seuil, de 1 mètre de large, limité à droite et à gauche par de larges dalles plantées verticalement. La tombelle de ce tumulus livra quelques ossements calcinés et une dalle grossièrement taillée ressemblant aux statues néolithiques trouvées par M. L. Siret dans le sud-est de l'Espagne.

La plupart des autres tumulus de ce groupe ont servi de sépultures, mais ont été violés; quelques-uns semblent avoir été de simples monuments votifs; ni les uns, ni les autres n'ont fourni de mobilier.

*2<sup>e</sup> groupe.* — Ce groupe est situé sur un plateau à environ 1,500 mètres au nord du premier groupe, sur l'ancien territoire des Ouled-Mansour, tribu de Maaziz, au lieu dénommé «El-Biadh» par les indigènes. Une ruine de forme carrée mesurant 18 mètres de côté occupe le sommet du plateau. Les murs de cette ruine offrent tous les caractères du double mur berbère; leur épaisseur est d'environ 0 m. 75.

Autour de la ruine sont disposés des tumulus. Huit sont de forme



elliptique, le grand axe dans la direction Nord-Sud. Ils sont formés comme ceux du premier groupe par des rangées de pierres concentriques dont quelques-unes de volume assez considérable; le relief en est assez prononcé. La tombelle de l'un d'eux était entourée de dalles fichées verticalement et affectait une forme elliptique dans le sens du grand axe du monument; tous avaient été affectés à des inhumations, mais malheureusement avaient été violés. Dans deux d'entre eux, une quantité de cendres mélangées de particules charbonneuses et de débris d'ossements calcinés montrent que l'incinération des corps avait été pratiquée. L'une des tombelles livra des tessons de poteries qui ont paru être de facture romaine et un fragment de meule en basalte; enfin, des morceaux d'hématite rouge se trouvaient parmi les déblais.

Les deux autres tumulus qui complétaient ce groupe de dix se trouvaient à une centaine de mètres à l'est de la ruine; tous deux sont circulaires et mesurent respectivement comme diamètre 4 m. 20 et 2 m. 40; ils sont tangents dans la direction Nord-Est. Formés par une double rangée de pierres, ils ont le centre libre; point de lit d'escargots comme dans les tumulus ordinaires, et à 0 m. 25 de profondeur on trouve un sol vierge. Ce sont probablement des monuments votifs.

*3<sup>e</sup> groupe.* — Ce groupe, situé dans le voisinage immédiat de Maghnia, est sur les terrains qui s'étendent au nord et au nord-ouest du Mgam-Salaïm (vigie ouest). Vingt tumulus ont été fouillés; tous étaient de forme circulaire à diamètre variant entre 5 et 7 mètres. Ils paraissent très anciens; presque tous contenaient des ossements humains sans mobilier funéraire. La tombelle circulaire occupait toujours le centre du monument et était beaucoup plus profonde que large. Cette disposition, ainsi que celle des ossements recueillis, montre que, dans ce groupe, le cadavre était replié dans une position rappelant la position d'un fœtus. Dans l'un d'eux, au-dessus de la sépulture, après une épaisse couche d'escargots, M. Barbin a recueilli de nombreux fragments d'œufs d'autruche. Vu les dimensions de certains de ces fragments, il est à présumer que l'œuf ou les œufs d'autruche avaient été déposés entiers au moment de l'inhumation.

Sur un tumulus de ce genre, qui naturellement n'a pu être fouillé, les indigènes ont disposé une haouïta.

Dans ce groupe se trouvaient également deux tumulus jumeaux, tangents dans la direction Nord-Est et qui, comme les similaires signalés dans le deuxième groupe, ont paru être des monuments votifs.

*4<sup>e</sup> groupe.* — Ce groupe est situé au lieu dit « Teniet-el-Khezana », au nord-est de Maghnia, sur le versant est du Sidi-Murdjajo qui sert de butte-vigie au champ de tir. C'est une véritable nécropole qui, partant du pied même de la vigie, suit la ligne de crête d'un plateau long et étroit, allant de l'Ouest à l'Est sur une longueur de près de 2 kilomètres. Les tumulus sont groupés sur toute cette étendue; quelques-uns ont dû former de véritables constructions, si l'on en juge par ce qu'il en reste et par l'amas considérable de pierres qui les environnent. Trente-quatre tumulus de ce groupe ont été fouillés.

Tous n'offraient pas la même disposition et, dans tous, le rite funéraire n'était pas le même, bien que, selon toute apparence, ils semblent appartenir à la même époque. Les uns sont de forme circulaire, à diamètres variant entre 6 et 11 mètres; d'autres sont ovales et, chez ces derniers, la direction Est-Ouest du grand axe est constante. Enfin, l'un offrait la particularité d'un seuil disposé à l'Est, absolument dans les mêmes conditions que son similaire du premier groupe.

Deux groupes de deux tumulus jumeaux, de forme circulaire et dirigés vers le Nord-Est, comme les groupes précédemment signalés, ont été fouillés et reconnus comme édifices votifs. Dans ceux qui ont servi de sépulture, il y a lieu de distinguer là où le corps a été incinéré et là où il y a eu inhumation.

Des observations faites, il semble résulter que l'incinération avait lieu dans la fosse même autant qu'on peut en juger par la quantité de cendres qui s'y trouvaient et par la présence de pierres plates dans le fond de la fosse et portant des traces profondes de calcination. Il semble même que l'incinération ait été pratiquée concurremment avec l'inhumation. Dans un grand tumulus de forme elliptique, sous une large dalle, M. Barbin a exhumé des ossements en assez mauvais état, et là, il y avait bien eu inhumation.

A côté, et la surface à demi recouverte par l'enceinte du pre-

mier, se trouvait un petit tumulus dont l'enceinte, ne formant qu'une demi-circonférence s'amorçant sur le grand, était composée de neuf grosses pierres. Dans celui-là, sous une large dalle mesurant 0 m. 85 sur 0 m. 65, au milieu d'une grande quantité de cendres blanches, se trouvaient des débris osseux carbonisés, des fragments de bracelets de fer et un fragment d'anneau de cuivre. Là, il n'y avait pas à douter de l'incinération.

Dans les tumulus où l'inhumation a été pratiquée, il y a lieu de distinguer l'inhumation repliée et l'inhumation allongée en « chien de fusil ». Dans ce dernier cas, l'orientation du cadavre était Ouest-Est, le squelette reposant sur le côté gauche.

M. Barbin a pu recueillir les squelettes à peu près complets et surtout un beau crâne bien conservé.

## DÉPARTEMENT DE CONSTANTINE.

---

### 1° BOUGIE.

Dans notre précédent rapport, nous avons rendu compte de la découverte d'une intéressante mosaïque mise au jour par M. Thévenot, propriétaire à Ziamamansouriah.

Cette mosaïque a été transportée dans le Musée de Bougie. J'en ai donné une description dans le *Bulletin archéologique du Comité*.

### 2° GUELMA.

M. C.-A. Joly, dont on ne saurait trop louer la sollicitude pour Guelma, dont il est maire, ne marchandant pas ses persévérants efforts en vue de poursuivre l'exploration archéologique de sa ville.

Les grands thermes, ruine magnifique enclavée dans la citadelle-caserne, ont été l'objet de ses recherches.

La piscine ouverte sur la grande salle des exercices a été entièrement dégagée; la paroi du fond en segment de cercle s'encadre dans la forme rectangulaire des murs de ce *frigidarium*.

Plusieurs fragments de mosaïques, jusqu'ici cachés par suite



d'un déblaiement incomplet du sol, nous sont apparus dans les pièces attenantes à la grande salle, dont les murs en chaînes de pierre de taille, en briques et en moellons étaient recouverts de placages de marbre dont l'épaisseur, y compris le mortier, variait de 0 m. 05 à 0 m. 10.

Cette grande salle, fort intéressante à étudier, était surmontée de voûtes d'arêtes dont le départ, à défaut d'un pilier saillant dans les angles, comme cela se pratiquait généralement, avait lieu sur un pan coupé donnant naissance à un encorbellement qui faisait office de pile d'angle et donnait naissance aux arêtes de la voûte.

Autre particularité à signaler : à l'origine des grands arcs doubleaux, une moulure très saillante, formant corniche, était encastrée dans le mur, dans le but de porter les échafaudages et cintres nécessaires à la construction ou à la réparation des immenses voûtes qui couronnaient ce bel établissement de thermes de l'antique *Calama*.

### 3° KHAMISSA.

La ruine dite « bâtiment inconnu » que M. Joly avait commencé de déblayer en 1912 a été, cette année, entièrement mise au jour, sans que son affectation nous soit bien clairement apparue.

Situé dans la partie occidentale de la ville, à 200 mètres au sud de l'entrée du *Forum novum*, ce bâtiment se compose en façade de trois chambres voûtées en berceau, aux murs épais de 1 mètre à 1 m. 70. La pièce centrale, à laquelle on accède par la porte déjà mentionnée dans notre rapport de 1912, a 6 mètres sur 7 ; les deux autres, 5 mètres sur même profondeur. On y accède par des portes latérales ou postérieures.

Derrière les trois chambres, un long couloir dessert une cour polygonale entourée de pièces de dimensions variables, au nombre de cinq, qui ont conservé intactes leurs fenêtres donnant sur la cour.

La construction est en bonnes pierres de taille pour les jambages et les linteaux des baies, avec remplissage en moellons bien taillés. Deux niches existent dans la pièce du fond ; au Nord, il reste quelques marches d'un escalier. Au cours des déblais, on a trouvé beaucoup de bois carbonisé, des débris de tuiles et de poteries disséminés dans la terre argileuse compacte, du blé brûlé, des morceaux de

colonnes, un chapiteau corinthien de marbre blanc, une tête de Julia Domna, une inscription funéraire :

D·M·S·

FORTVNIA MATRONA

des débris de statues (mains, pieds, jambes).

A gauche de ce monument, qui servait peut-être de magasin, d'entrepôt ou de grenier, et séparée par une rue de 3 mètres de largeur, est apparue une autre construction contenant des pièces de moins grandes dimensions que les précédentes, sans caractère bien particulier.

Derrière, on trouve une voie étroite qui a son sol bétonné.

La hauteur des murs de la ruine nouvellement déblayée atteint 4 mètres en certains endroits.

Dans la partie sud-est de la ville, à 300 mètres environ de la *Platea vetus*, M. Joly avait dégagé en 1906 un édifice en forme d'hémicycle, qui peut bien avoir été un mausolée et qui avait d'ailleurs été l'objet de premières recherches de la part du commandant Farges en 1879.

Une cour rectangulaire avec portiques sur les côtés est, ouest et sud a été entièrement déblayée cette année. Elle constitue une sorte d'enceinte sacrée, ouverte au Nord, et précédée d'un perron monumental accédant à un parvis dallé limité par une clôture basse en pierre.

On a trouvé les éléments de quatre colonnes de 0 m. 45 de diamètre qui décoraient probablement la façade principale du monument. L'hémicycle est bien appareillé; mais là comme dans nombre d'édifices, la pierre était recouverte d'un enduit ou de placages de marbre.

Au vieux forum, M. Joly a trouvé par hasard le dallage de l'*area* dissimulé sous une couche de terre qui avait été tout d'abord prise pour le vrai sol.

Une autre découverte intéressante a été faite; c'est celle d'une inscription sur lamelle de plomb encastree dans les grosses colonnes en marbre de Chemtou non employées, que les déblais avaient mises au jour sur le côté nord-ouest de la place. Elle

se compose de lettres liées en deux groupes : le premier nous donne TRA ; le second : DIT. Les lettres de l'inscription sont en relief : elles ont certainement été obtenues au moyen de matrices.

Au-dessus (au sud) de la basilique judiciaire du vieux forum, M. Joly a déblayé une fort jolie maison, dont le sol est recouvert de mosaïques de marbre d'un bon dessin. Un étroit vestibule donne accès à une galerie sur le côté nord de laquelle sont disposés trois hémicycles d'un très heureux effet. Dans l'axe de l'hémicycle central, et de l'autre côté de la galerie, on voit l'amorce d'un couloir qui devait conduire aux autres pièces de l'immeuble. Le dessin des mosaïques du vestibule, des hémicycles et de la galerie est intéressant ; il se compose de rinceaux légers, de fleurs et d'ornements délicats se détachant sur fond blanc.

L'an prochain des fouilles seront pratiquées au-dessus de la partie est du grand bassin du Nymphée, où nous avons cru reconnaître les vestiges d'un temple.

#### 4° MADAURE.

La grande voie que M. Joly avait déblayée, en 1912, à 50 mètres environ de distance Sud-Est du plus grand des établissements de bains de Madaure, a été suivie cette année sur une longueur de 240 mètres.

A 3 mètres environ du barrage en pierre dont nous avons parlé dans notre rapport de l'exercice précédent, la voie, qui avait 6 mètres de largeur, gagne 1 mètre par suite d'un décrochement du mur bordant la rue à l'Est. Elle s'élargit ensuite insensiblement jusqu'à 10 mètres, à 50 mètres plus loin. Sur son côté ouest, alors, on voit les substructions d'une porte sous laquelle passait un chemin se dirigeant vers le fort byzantin, dans la direction de l'Ouest.

A partir de là, la voie parcourt 45 mètres en revenant à sa largeur initiale.

Ensuite, brusque décrochement vers l'Ouest et nouveau parcours d'une quarantaine de mètres jusqu'à un croisement à angle droit avec une rue de 7 mètres de large se dirigeant de l'Est à l'Ouest.

Le dallage de cette dernière est disposé en biais, alors que la



voie principale a ses dalles normales à son axe longitudinal; les égouts sont conservés en bon état.

En quittant le croisement, la grande rue se continue sans dallage sur une longueur de 80 mètres, mais, à une vingtaine de mètres, une porte pratiquée sur le côté ouest donne accès à une maison comprenant un grand vestibule (5 mètres sur 12); un atrium (9 mètres sur 6 m. 50) ayant conservé une partie de ses colonnes; un *tablinum* (4 mètres sur 6) ouvert par trois entre-colonnements sur l'atrium; une autre pièce, un couloir et d'autres parties de la maison non encore déblayées.

Au bout des 80 mètres du croisement mentionné plus haut, apparaît, sur le côté occidental, une ruelle de 2 m. 40 de largeur; à un nouveau décrochement des deux côtés de la voie (sans changement de largeur) on voit un puits de 10 mètres communiquant avec une longue galerie, sorte de tunnel pratiqué dans le rocher ou maçonné suivant les cas, et ayant une hauteur variant entre 1 m. 20 et 4 mètres, avec une largeur de 0 m. 60 à 1 m. 40. Le sol est rocheux et il y a des cheminées de travail tous les 10 mètres. Ce souterrain se dirige vers le Sud, sur un parcours reconnu de 120 à 130 mètres, avec une série de sinuosités, et il rencontre une source. Il servait donc à alimenter d'eau les thermes et les fontaines de la grande rue.

Les murs qui bordent cette voie sont presque partout très mauvais et faits avec des matériaux de remploi.

Il en est de même d'une basilique chrétienne qui a été dégagée dans la partie sud des ruines. On y a trouvé quelques inscriptions :

Sur pierre de remploi :

M E R C V

R I O · A V G ·

T · P E S C E N N I

V S C A S T V S

V O T V M

S O L V I T

Pierre de 0 m. 46 de haut et de 0 m. 28 de largeur (fragment).

HIC SITA

DAM

CVIVS MEI

QVE

BISSEXTER

NOM

DIS

MANIBVS· SACR·

L· FOTIDIVS· L· F·

POL· ABSENS·

VETER· FLAM· AVG·

PER· MIL· AN· XXVI

VIXIT· AN· LXXXX

H· S· E·

#### 5° LAMBÈSE.

Certaines formalités restant encore à remplir pour achat de terrains, nous n'avons pu, cette année encore, reprendre les fouilles du camp de la III<sup>e</sup> légion. M. Decori, directeur de la maison centrale, a dirigé ses efforts sur quatre points principaux :

- 1° Non loin du temple d'Esculape;
- 2° Au nord du Capitole;
- 3° Au nord-ouest du temple voisin du Capitole;
- 4° Dans la partie sud-est des ruines.

1° *Non loin du temple d'Esculape.* — A 13 mètres du temple d'Esculape, au Sud-Est, quelques ruines qui émergeaient du sol ont donné l'idée d'opérer en cet endroit des sondages. On se trouva bientôt en présence d'un petit édifice balnéaire, complément indispensable des salles de clinique qui, l'on s'en souvient, s'alignent, à Lambèse, en avant du sanctuaire dédié au dieu de la médecine.

M. Decori découvrit tout d'abord une piscine d'eau froide, de forme demi-circulaire (3 m. 90 de large; longueur, 3 m. 10) et garnie de trois degrés permettant d'atteindre son radier. Sur le côté sud-est de la piscine, on exhuma une salle hypocauste à trois parois rectilignes, mais avec fond en demi-cercle. C'était probablement le *tepidarium* puisqu'il avoisine la piscine froide. Les murs en sont fort épais (près de 1 mètre); les piliers d'hypocaustes sont encore debout et l'on voit des restes de mosaïques.

Vient ensuite un espace de 2 m. 80 de large et une nouvelle salle chaude apparut, large de 2 m. 10 sur 4 m. 70 de long, avec partie en hémicycle comme la première. Enfin, au nord-est de ces deux chambres, restes d'un important fourneau.

De nombreux vestiges de murs s'aperçoivent autour des parties déblayées et, notamment, les traces d'une grande salle; aussi sera-t-il intéressant de poursuivre ces fouilles, si des ressources suffisantes sont mises à notre disposition.

2° *Au nord du Capitole.* — En quittant le temple d'Esculape pour se diriger vers les deux portes monumentales de la partie sud-est de la ville, on distingue les alignements d'une voie que M. Decori a en partie déblayée; c'était la voie de sortie vers Timgad, dont la direction était sensiblement Est-Ouest.

Arrivés à la hauteur du Capitole, au nord de ce monument, la voie fut trouvée coupée par des constructions de basse époque, montées avec des matériaux de remploi et des murs fabriqués à la hâte au moyen de grandes dalles sans l'interposition habituelle de moellons ou de briques.

On y voit des murailles épaisses; d'autres, minces; des colonnes accolées aux murs sans rime ni raison, et des pièces disposées sans ordonnance bien définie.

Ces constructions comportent deux groupes de pièces; les plus nombreuses (au nombre de 17) sont au nord de la voie et sur son dallage même; les moins importantes (au nombre de 10) sont sur le côté sud de la rue; l'intérêt de cette fouille serait bien faible si nous n'avions trouvé des inscriptions; deux de ces textes nous donnent de grandes espérances, car ils mentionnent l'existence, probablement voisine, du forum de Lambèse, dont l'emplacement nous est encore inconnu. Il ne faut pas en effet identifier la place publique de cette ville avec l'*area* du Capitole qu'on avait désignée



par erreur «le grand forum» en appelant celle du temple voisin (dont la dédicace est encore ignorée) «le petit forum». Ces deux espaces sont certainement les places sacrées de ces édifices religieux, dont d'ailleurs les enceintes ou périboles ont été ultérieurement reconnues.

Dans la partie nord des bâtiments déblayés, on a exhumé le texte suivant; largeur de la pierre, 0 m. 42.

|                         |             |
|-------------------------|-------------|
|                         | ASINVM      |
|                         | BOVEM       |
|                         | VITVLVM     |
| VERENT                  | S V E M     |
|                         | PORCVM      |
|                         | OVEM CAPRVN |
| ██████████ A HABEANT    | HEDVM AGNVN |
| ██████ QVOD REICERE VO  |             |
| ██████████ ERORVM AVT   | LEX PORTO   |
| ██████████ ENEFICIARIOS | VINI AMMIN  |
| ██████ CVARIOS ET CON   | VINI CIBARI |
| ██████████ QVIS INTRA   | VINI GRAECI |
|                         | VINI GRAECI |

C'est un tarif d'octroi, malheureusement incomplet. Mais c'est une pièce de premier intérêt et nous l'avons sans retard fait transporter au Musée.

La fraction sud de la construction nous a donné une dédicace à Marc-Aurèle mentionnant le forum de Lambèse, et une base honorifique.

La dédicace est ainsi conçue :

██████████ gERMANICO · I  
 ████████ TRIB · POT · XXV  
 COS · III · DEDIC ██████████  
 M · AEMILIO · MO ██████████  
 S A T V R N I N O  
 LEG · AVG · PROP *p r*  
 P L A T E A M  
 L A M B A E S I T A N  
 S T R A V E R V N  
 D · D ·

La base honorifique est de forme hexagonale et trois de ses faces, qui sont moulurées, portent l'inscription ci-dessous :

Première face :

P · GEMINIVS ROGATI  
ANVS · FL · PP · EX · DEC · AL ·  
FL · HS ·  $\bar{V}$  · INLATA · ETI  
AM · SVM · LEG · HS ·  $\bar{XI}$   
N · ET · AD · OPVS CV  
RIAE · HS ·  $\bar{X}$  · N · ITEM

Deuxième face :

STATVAM MARSYAE  
QVE FLL · B · PP ·  
AVREIS SIN  
GVLIS ET HO  
NOR · FVNCTIS  
DVPLIS · ET

Troisième face :

COND · SED  
ET CVRIAL  
SPORTVLIS  
DATIS POSV  
IT

3° *Au nord-ouest du temple voisin du Capitole.* — Dans l'axe du temple, au « petit forum », à 40 mètres du pronaos, nos travailleurs ont mis au jour les substructions d'une triple porte disposée sur le côté est de la voie descendant au temple d'Esculape.

Cette porte donnait vraisemblablement accès à l'enceinte sacrée de l'édifice religieux; elle se composait d'une arcade centrale, large de 4 m. 50, et de deux plus petites (larg., 2 mètres).

À droite et à gauche, en avant et en arrière de la baie médiane, des piédestaux saillant de 1 m. 50 portaient des colonnes décoratives isolées, avec pilastres engagées dans la pile; aux extrémités de la triple porte, il n'y avait que les pilastres, sans colonnes.

Le seuil de cette entrée, resté intact, nous montre une feuillure ménagée en dedans, c'est-à-dire que les panneaux des fermetures se développaient à l'intérieur de l'enceinte, comme cela d'ailleurs doit avoir lieu.

En présence de ces dispositions, nous espérions trouver le dallage de l'*area* du péribole, et quelle n'a pas été notre surprise lorsque nous avons dégagé, juste devant la porte, des latrines publiques placées de biais ainsi que d'autres constructions de basse époque installées dans la cour même du temple.

Ces latrines, qui ont 10 m. 80 de largeur, sont encore pourvues de leur tout-à-l'égout, et des dalles de pierres percées que nous rencontrons si souvent dans nos fouilles de Timgad. Au centre de la salle, se voit une fontaine dont les eaux s'écoulaient vers un canal d'ablutions installé en avant des dalles et contournant la pièce.

Cette trouvaille a d'autant plus lieu de nous surprendre que les murs des constructions sont fortement inclinés par rapport aux alignements de la porte de l'enceinte et de la *cella* du temple.

4° *Dans la partie sud-est des ruines.* — Si nous suivons toujours, dans la direction de l'Est, la voie qui nous mènera aux portes de la partie sud-est de Lambèse, nous rencontrons à 100 mètres en avant de la première de ces portes une assez vaste maison installée le long du côté nord de la rue.

On distingue tout d'abord un bel atrium dallé de 8 mètres sur 10 mètres, au fond duquel se dressait un portique de quatre colonnes; puis une galerie, de même largeur que l'atrium (8 mètres) et profonde de 3 m. 10 seulement; enfin, une salle demi-circulaire, longue de 6 mètres et également aussi large que l'atrium.

Une vingtaine de pièces rayonnent autour de la cour, du moins celles actuellement déblayées; leur nombre augmentera certainement lorsque nous poursuivrons les fouilles de l'immeuble.





f. FL. ARRVTIVS · MAXIMVS · FLAMEN · P · P · REX

Q · PORCI<sup>us</sup>

g. Fragment de liste de soldats :

N

RCIVS DONATVS

IVS MARTIALIS

FAVSTINVS

h. Autre fragment plus important (voie au nord du Capitole) :

coRNELIVS L

|               |                         |
|---------------|-------------------------|
| C · VIBIVS    | OPTI <sup>m</sup> us    |
| C · MINVCIVS  | ROGATI <sup>an</sup> us |
| C · AVRELIVS  | SATVRNI <sup>n</sup> us |
| C · CORNELIVS | R V F V S               |

COH · II

|              |             |
|--------------|-------------|
| C · IVLIVS   | CRISPINVS   |
| C · GEMINIVS | F E L I X   |
| C · IVLIVS   | MAXIMVS     |
| I · PAPIRIVS | C I N N V S |
| I V L I V S  | ROGATVS     |

COH · III

|              |           |
|--------------|-----------|
| I · POPILIVS | F E L I X |
| C VS         | PERTINAX  |

Largeur de la pierre, 0 m. 30; hauteur, 0 m. 35.

i. *Inscribed on the stone* IVLIAE· AVG  
MATRI· AV  
GVST· ET  
CASTROR  
FAMILIA·  
RATIONIS  
CASTRENSIS

k. Pierre de 0 m. 82 de hauteur; larg., 0 m. 37 :

IMP· *of the Emperor* CAES  
DIVI· M· ANTONINI· GER  
MANICI· SARMATICI· FILIO  
DIVI· COMMODI· FRA  
TRI· DIVI· PII ANTONINI  
NEP· DIVI· HADRIANI  
PRONEP· DIVI· TRA  
IANI· PARTHICI· ABNEP· DIV  
NERVAE· ADNEPOTI  
L· SEPTIMIO· SEVERO  
PIO· PERTINACI· ARAB· ADIABE  
PARTHIC· PONT· MAX· TRIB·  
POTEST· VI· IMP· XI  
COS· II· PATER· PATRI  
AE· PROCOS· SIMVL

Sur la face latérale gauche de la pierre on lit : FABIANVS  
FECIT.

Ce texte date de 197 de Jésus-Christ.

De plus, on a trouvé au nord-est du Capitole : une tête de marbre  
fort chevelue, d'homme imberbe. Larg., 0 m. 15; haut., 0 m. 20;  
Un dauphin de pierre, la tête en bas et la queue en l'air; très



bien conservé. Faisait partie de l'ornementation d'une fontaine haute de 0 m. 49. Calcaire gris;

Six stèles à Saturne contenant chacune un personnage (un sacrificateur);

Une stèle également à Saturne, avec deux figures et un autel entre les deux personnages;

Rosace de calcaire bleu; diamètre, 0 m. 56;

Trois chapiteaux, dont un corinthien;

Deux vasques de granit. Diamètres intérieurs, 0 m. 34 et 0 m. 43;

Table d'offrande funéraire (*mensa*);

Dalles de terre cuite pour hypocaustes; marque LEG·III;

Enfin des débris d'amphores, de tuiles, des moulins en pierre, poteries, verres, pièces de monnaie.

#### 6° DJEMILA.

Nos travaux et découvertes à Djemila ont été les suivants, pendant l'année 1913 :

I. Restauration du portique nord du forum et porte double nord-est;

II. Restauration du perron du temple de la Famille septimienne et d'une partie du portique du péribole;

III. Fouilles autour du temple. Découverte d'un fragment de linteau du chambranle de la porte;

IV. Fouilles de la basilique Julia;

V. Découverte d'un second forum et d'inscriptions;

VI. Fouilles de la basilique chrétienne voisine du fort byzantin et inscriptions;

VII. Découverte d'une mosaïque dans une maison voisine du Capitole;

VIII. Découverte d'inscriptions diverses;

IX. Découverte de fragments et objets divers pour le musée.

#### I. Restauration du portique nord du forum et porte double nord-est.

Dans notre rapport de l'exercice 1912, nous avons mentionné le remontage de six colonnes d'ordre corinthien du portique nord

du forum. Cette année on a rétabli le reste de la colonnade, soit sept autres dont les chapiteaux et la partie supérieure manquent pour la plupart.

Le soubassement sur lequel reposent les colonnes à l'entrée du portique, c'est-à-dire du côté ouest, n'a que 25 centimètres de hauteur, mais, par suite de la déclivité du sol de la place publique, il atteint 2 m. 68 de haut, à l'angle nord-est. Le portique est (voir le rapport de 1912) était donc surélevé d'un étage au-dessus de la place, et ses colonnes étaient placées au-dessus de piles à section carrée (1 mètre sur 1 mètre) reliées entre elles par des plates-bandes de pierre. Un escalier de dix-neuf marches, disposé dans l'angle nord-est, permettait d'accéder d'un étage à l'autre. Le rez-de-chaussée du portique devait être occupé par des magasins <sup>(1)</sup>.

Nous avons pu restituer une travée du portique inférieur est de la place. Le sol supérieur était constitué par des dalles de pierre encastrées à la fois dans les murs de face et dans un mur intérieur <sup>(2)</sup> parallèle à ceux-ci et s'allongeant jusqu'à la porte sud-est du forum.

Le porche double situé à l'angle nord-est, et dont nous avons parlé dans nos précédents rapports, était en fort mauvais état; pour éviter son écroulement on avait dû contre-buter la poussée de ses arcs au moyen d'un amoncellement de pierres établi à la hâte : nous avons déposé avec soin et reposé la porte, qui a pu être débarrassée de ses contreforts de fortune.

## II. *Restauration du perron du temple de la Famille septimienne et d'une partie du portique du péribole.*

On se rappelle que le temple du forum, dédié à la famille de Septime Sévère, était pourvu de deux grands escaliers : l'un partant de la place et arrivant à l'*area* de l'enceinte sacrée; l'autre faisant communiquer cette *area* au sol du *pronaos* et de la *cella*.

Le second a été rétabli l'an dernier, mais le premier restait à remonter. L'intérêt de cette restitution était d'autant plus grand

<sup>(1)</sup> Le forum d'Arles aussi était à deux étages, l'étage inférieur étant occupé par des magasins (voir les travaux de M. Jules Formigé).

<sup>(2)</sup> Une partie de ce mur intérieur servait de mur d'échiffre à l'escalier faisant communiquer les deux étages du portique.

que tous les éléments se trouvaient en notre possession : piliers rampants dans lesquels s'encastraient des dalles inclinées, mur d'échiffre ayant conservé les traces d'emplacements des marches.

Après avoir repéré avec soin les niveaux nécessaires et retrouvé les emplacements de chacune des marches, nous fûmes assez heureux pour remettre en place la moitié ouest du perron inférieur du temple.

Le péribole du temple était garni sur les côtés, à l'Est et à l'Ouest, de portiques soutenus par des colonnes reposant elles-mêmes sur des piliers disposés à un étage inférieur, ainsi que nous l'avons expliqué dans notre rapport de l'année 1910.

De ces colonnes, nulle n'était restée debout. Dans la partie antérieure du portique ouest, nous pûmes en relever cinq, dont une seule entière avec son chapiteau de l'ordre corinthien et une partie du pilastre adossé au mur nord du péribole.

Le nombre des colonnes de chacun des portiques de ce péribole est de seize, plus deux pilastres aux extrémités; elles sont espacées de 2 mètres d'axe en axe.

### III. *Fouilles autour du temple. Découverte d'un fragment de linteau du chambranle de la porte.*

Ainsi que nous en avons rendu compte, les murs ouest et nord de la *cella* du grand temple du forum ont été remontés, ainsi que la porte d'entrée, pour les jambages et le linteau de laquelle nous n'avions retrouvé jusqu'ici aucun document; heureusement des fouilles ordonnées tout autour du temple dans le dessein de découvrir des morceaux encore manquants de la corniche nous ont donné un fragment du plus haut intérêt, puisqu'il nous permet de reconstituer d'une façon certaine tout l'encadrement de la porte : c'est la crossette de gauche du chambranle, avec toutes ses moulures.

### IV. *Fouilles de la basilique Julia.*

Notre rapport de 1911 mentionne une inscription (relative à une basilique Julia) trouvée depuis longtemps dans l'alignement de la colonnade des propylées précédant au Nord le temple décou-



vert en 1910. La base honorifique qui porte ce texte<sup>(1)</sup> est appuyée à l'une des têtes de mur d'une salle disposée en prolongement de la galerie d'honneur des propylées, et ayant 6 mètres de largeur sur 9 de profondeur.

Nous avons tout de suite reconnu dans cette salle l'ancien tribunal de la basilique; haute de 7 marches au-dessus du dallage où repose la base honorifique, elle nous a fait supposer que ledit dallage ne pouvait être autre que celui de la basilique elle-même, et c'est à dégager cette dernière que nous dirigeâmes nos efforts cette année.

Large de 14 mètres sur 38 de long, ce monument ne comporte pas d'appuis intermédiaires (il en est ainsi pour la basilique judiciaire de Timgad); ses murs latéraux, épais de 0 m. 60, sont renforcés par dix contreforts intérieurs correspondant au dehors à autant de pilastres et formant onze travées. Le sol est en belles dalles de pierre (18 rangées dans la largeur) conservées surtout dans la partie sud de la salle.

On pénétrait dans l'édifice par six portes : du côté sud, il y en avait deux, une de chaque côté du tribunal; celle de l'angle sud-est accédait à la galerie des propylées; l'autre, à l'angle sud-ouest, communiquait avec la rue; du côté est, une porte était pratiquée dans la première travée, contiguë aux propylées et deux autres dans la sixième et la septième. Enfin, une petite entrée paraît avoir été ménagée dans le mur nord. Du côté ouest, aucune ouverture n'existait.

Le long de la façade est de la basilique, tout aussi bien qu'aux pieds des colonnes de la galerie d'honneur, on voit une série de bases honorifiques portant des inscriptions.

Là s'étale un grand espace dallé.

#### V. Découverte d'un second forum et d'inscriptions.

Cette *area*, que nous n'avons pu déblayer en entier cette année, est limitée sur les trois côtés connus jusqu'ici : au Nord, par le temple de Jupiter Capitolin; à l'Ouest, par la basilique Julia; au Sud, par la galerie des propylées. Il nous restera à déblayer le

<sup>(1)</sup> *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 8318.

milieu de la place, et tout le côté est qui est encore profondément enfoui sous la terre.

Toutefois, nous avons suffisamment dégagé le dallage pour y trouver une quantité assez grande de monuments sur lesquels sont gravés des textes épigraphiques, et il est naturel de se demander si la présence de ces bases honorifiques, d'une part, et la disposition à l'occident de la place d'une basilique judiciaire, d'autre part, n'entraîne pas à considérer ladite place comme un autre forum que celui déjà reconnu.

La continuation des fouilles nous éclairera entièrement à ce sujet; elle nous indiquera si l'*area* nouvellement mise au jour est bien, comme nous le croyons, une place publique, ou si c'est seulement l'enceinte sacrée du Capitole au sud de laquelle s'élevait sa principale façade.

Les inscriptions découvertes en cet endroit des ruines sont les suivantes :

a.

██████████ T  
 ████████ FIL · DI  
 ████████ PARTH  
 ███ DIVI · NERVAE  
 █████ T · AELIO  
 hadria NO · AN  
 tonino AVG ·

Haut., 1 m. 06; larg., 0 m. 58; épais., 0 m. 38 (cassée).

b.

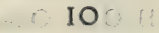
████████████████████  
 VALER · CONS  
 taNTIO · NOBILIS  
 siMO · CAESARI  
 gerM · MAX · PERS ·  
 maX · BRIT · MAX · II  
 cARP · MAX · ARM  
 MAX · MED · MAX ·



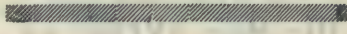


e. B A E A T I S S I M O  
A C N O B I L I S S I M O  
C A E S A R  
D · N · F L · C O N S T A N T I O  
S P L E N D I D I S S I  
M V S · O R D O · C O L ·  
C V I C V L I T A  
N O R V M ·

Haut., 0 m. 98; larg., 0 m. 56; épaisseur., 0 m. 58.

f.  CAESARI  
traiaNI HADRIANI AVG · Pont. max  
trib pOT II  COS II P · P ·  
D · D · P · P ·

Haut., 1 m. 09; épaisseur., 0 m. 22. Lettres de 0 m. 105, de 0 m. 095 et de 0 m. 075.

g.   
R E S P · C O L O N I A E C V I  
C V L I T A N O R V M D E V O  
T A N V M I N I M A I E S T A T I Q  
E I V S

Haut., 1 m. 07; larg., 0 m. 68; épaisseur., 0 m. 61.

h.   
 resp  
C O L O N I A E C V I C V L I T A  
N O R V M D E V O T A N V  
M I N I M A I E S T A T I Q V E  
E I V S

Haut., 1 m. 15; larg., 0 m. 68; épaisseur., 0 m. 60.

i.            D · V *im* P CAES · C · VAL ·  
               *d i o* C L E *t i a n o*  
               *in*VICTO PIO FEL  
               *aug* PONT MAX TRIB  
               POT IIII COS III  
               IMP  PROCOS  
               D · D · P · P ·

Haut., 1 m. 17; larg., 0 m. 63; épais., 0 m. 54.

k.            O R I · I M P · C A E S  
               F L V A L C O N S   
               T A N T I N O  
               P · F · I N V I A V G  
               P O N T M A X  
               S A R M M A X  
               B R I T M A X T R I I  
                C O  I M P V I I I  
               P · P ·   
               I V L I V   
               

Haut., 0 m. 95; larg., 0 m. 54; épais., 0 m. 48.

l.            O P T I M O F O R  
               T I S S I M O   
               E F L A V I O V   
               I T  I O C O S  
               T A I T I O N O  
               B I L I S S I M 

Haut., 1 m. 07; larg., 0 m. 55; épais., 0 m. 60.

m. H E R C V L I A V G  
S A C R V M ·  
C · G E M I N I V S · C · F I L  
P A P · M A X I M V S · P O N  
T I F E X · M A G I S T E R P O N  
T I F · P R A E F · P R O · I I V I R I S  
S T A T V A M C V M B A S I  
Q V A M O B H O N O R E M  
P O N T I F · S V I · E X · H S I I I I C C C C  
N S V P E R L E G I T I M A M P R O  
M I S I T A M P L I A T A · P E C V N  
P O S V I T D E D I C A V I T Q V E

Haut., 1 m. 17; larg., 0 m. 62; épais., 0 m. 71.

n. G E N I O P O P V L I  
C V I C V L I T A N O R  
S A C R  
L · L V R I V S · L · F · P A P I R  
F E L I X · Q · P R A E F ·  
P R O · I I · V I R · I I · V I R · P O N  
T I F E X · M A G I S T E R  
P O N T I F I C V M · B I S ·  
S T A T V A M Q V A M O B  
H O N O R E M · P O N T ·  
S V P E R · L E G I T I M A M  
E X · H S · V I · M I L · P R O  
M I S I T · P O S V I T · D E D I C A  
V I T Q V E

Haut., 1 m. 14; larg., 0 m. 66; épais., 0 m. 66.



o.

MERCVRIO AVG

SACRVM

C · CASSIVS · C · F · QVIR · FORTV  
NATVS · Q · AED · II · VIR · PRAEFECT  
PRO · II · VIR · AVGV · SVPER LEGITIMAM  
SVMMAM · HS · III · M · N · QVAE · R · P · INTVLIT  
OB · HONOREM · II · VIR · CVM · HS · II · M · N · IN  
MVNERE · POLLICITVS · FVISSET AMPLIA  
TA · PECVNIA · EX · HS · III · M · N · D · D · S · P · P ·  
IDEMQVE DEDICAVIT

Haut., o m. 59; larg., o m. 59.

n.

GARGILIAE · C · F ·

MARCIANAE MA

RITAE · RARISSIME

C · AEMILIVS · C · F · PAP

MARTIALIS · PONTI

FEX · QVAESTOR · ET

AEMILI MARCIA

NVS ET MARTIALIS

IVNIOR ORDINIS NOS

TR · VIR · EQVITES · R

CV · M · HONORATO

FRATRE · MATRI · DIGNIS

SIMAE · DIVISIS · SPOR

TVLIS · TAM · DECVRI

ONIBVS · QVAM · CIVIB

EDITIS · LVDIS · SCAENICIS · DE · SVO · POSVIT

Haut., o m. 85; larg., o m. 55; épais., o m. 52.

Au dos de la précédente :

DEDICAT  
K A L · S E p t  
FVSCO II ET DEX  
T R O · C O S  
O R D I N I S  
D E C R E T  
XVI · KAL · SEPT  
COS · S · S · NAT  
EIVS · XV · KAL · MAI

Il y a donc tant à la basilique Julia, que sur la place avoisinante, des inscriptions datant du deuxième siècle de notre ère. D'autre part, le temple dédié à la famille de Septime Sévère est de l'année 229. Il en résulte que le forum, situé dans la partie sud de la ville, serait plus récent que celui de la basilique Julia et du Capitole.

VI. *Fouilles de la basilique chrétienne voisine du fort byzantin et inscriptions.*

A 10 mètres environ au sud du fort byzantin, lequel se dresse à 100 mètres environ, également au sud du théâtre, l'architecte Ravoisié avait, en 1840, déblayé une basilique chrétienne dans laquelle il avait trouvé de jolies mosaïques.

Ces mosaïques avaient été abandonnées aux intempéries, sans que des précautions spéciales pour leur conservation semblassent avoir été prises et, comme elles n'apparaissaient plus à la surface du sol, nous ne pensions pas qu'elles eussent été conservées.

Pour en avoir le cœur net, nous fîmes exécuter quelques recherches et nous eûmes la grande satisfaction de retrouver presque intactes, telles qu'elles étaient du temps de Ravoisié, les mosaïques de dallage de l'édifice religieux.

Celui-ci se compose d'une nef principale et de deux bas côtés dont elle est séparée par cinq colonnes avec six travées. La nef a 16 mètres de longueur et le chœur, à la suite, 11 mètres sur 7 m. 20

de largeur. Les collatéraux se prolongent le long du chœur qui était dépourvu de colonnes et fermé par une clôture de pierre.

Le chœur, orienté à l'Est, devait se terminer en hémicycle, ainsi que le fait supposer la présence d'une crypte dont l'extrémité, affectant cette forme, servait sans doute de soubassement à l'abside de l'église haute.

On descend à cette crypte par un escalier droit disposé le long du bas côté de gauche, au moyen de dix-huit marches avec deux paliers intermédiaires. La différence de niveau de l'église haute avec l'église basse est de 3 m. 50.

L'abside de la crypte, profonde de 3 m. 75 est précédée de trois entre-colonnements; les substructions de l'autel sont encore en place. Devant les colonnes l'espace actuellement déblayé ne dépasse pas 6 m. 50, car, nous trouvant au-dessous du chœur de l'église haute, nous avons craint de faire ébouler la voûte, déjà aux trois quarts démolie. A cet endroit l'achèvement de la fouille sera particulièrement difficile.

Il n'en sera pas de même, semble-t-il, sur les côtés et en avant de l'édifice où nous avons reconnu certaines dispositions de bâtiments qu'il sera intéressant de mettre au jour ultérieurement. Nous dirons seulement qu'en face de la porte d'entrée de la nef, on a trouvé un escalier de six marches escorté de deux colonnes et donnant sur un couloir de 1 m. 95 de large précédant l'église; de plus, dans l'axe du bas côté de droite, une galerie, décorée aussi de colonnes, se dirige vers l'Ouest, sans que nous ayons pu encore découvrir où elle aboutissait.

La mosaïque de la nef, séparée du côté du chœur par une bande décorée de rinceaux, est entièrement entourée d'un encadrement formé d'ornements en volutes de tons bleus et verts sur un fond clair. Elle comprend quarante motifs semblables se composant de deux carrés enchevêtrés de façon à former, à l'intérieur, un octogone et, à l'extérieur, une étoile à seize pans, dessin employé à satiété à la fin de la domination romaine, à l'époque byzantine, et ensuite par les Arabes.

Entre les étoiles s'interposent des carrés simples; sur le milieu de chacun de leurs côtés s'appuie une pointe de l'étoile. Un cercle inscrit dans l'octogone intérieur renferme soit des inscriptions, soit des représentations d'animaux : oiseaux, chènes, bœufs, moutons, fauves divers, etc.



Les mosaïques des bas côtés, encadrées par une mince bordure d'entrelacs, contiennent un dessin très analogue à celui de la nef, mais à une échelle plus grande d'un tiers environ. Sur la longueur de la nef, il n'y avait que six motifs d'étoiles, et le long du chœur, quatre, soit, au total, dix dans chaque bas côté; dans la largeur, il n'y avait place que pour un seul motif.

Là aussi les cercles enfermés dans les octogones sont occupés par des figures d'animaux et des inscriptions.

De ces dernières, trois ont été trouvées par Ravoisié dans la nef et deux dans le collatéral de gauche. Nous en avons découvert deux autres au cours de nos fouilles sur le sol du bas côté de droite.

Les textes de la nef sont les suivants :

1° *une étoile entourée d'un cercle* PONPO  
NIVS · RVS  
TICVS · V · H ·  
V O T V M :  
S O L V I T

2° *un cercle entouré d'un octogone* TVLIVS ·  
ADEODA  
TVS · SACER  
DOTALIS · VO  
TVM · COMP

3° *un cercle entouré d'un octogone* FL ·  
VECLVS ·  
V · H · VO  
TVM · SOL  
VIT

Ceux du bas côté de gauche se lisent ainsi :

1°

FL·

P A V L V S

V·C·EX·TRIB·

V O T V M

S O L V I T

Les deux nôtres sont :

1°

FL·

V R A N I V S

V·C·TRIBVNVS

V O T V M

S O L V I T

2°

FL·

R V S T I C I A N V S

V·C·TRIBVNVS

V O T V M

S O L V I T

Les fouilles de ce joli monument religieux devront être poursuivies ultérieurement.

Une autre église existait dans la partie orientale des ruines, comme l'indiquent trois inscriptions, découvertes cette année, qui étaient gravées sur des corbeaux doubles formant sommiers dans le but de diminuer la portée de la plate-bande de pierre ou de la poutre qu'ils portaient.

La première se lit ainsi :

I N I T I V M

S A P I E N T I E

T I M O R

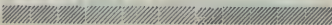
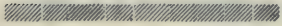
D O M I N I





2° *pi*O · PERTINACI · AVG · ARA*ab* ·  
*adi*AB · PARTHICO · MAX · P  
 D · D · P · P ·

3° A l'ouest de l'arc de triomphe, dans la rivière. Lettres de  
 o m. 035. Borne milliaire :

3° IMP   
 SEVERO   
 FELICE AVG DIV*i* *Seve*  
 RI · PI · ARAB · ADIAB · PARTHIC  
 MAX · BRIT · MAX · AVG · ET  
 IVLIAE · DOMNAE · AVG · MA  
 TRIS · CASTRORVM · ET · SE  
 NATVS · ET · PATRIAE · FILIO  
 DIVI · M · *Anto*NINI · PII · GER  
 TONINI  


4° D · M · S ·  
 FLAVIAE · FELI  
 CITATI · RARIS  
*si*MAE · FEMI  
 NAE · CONIVGI  
 FLAVI · PRISCI  
 V · A · L · XX ·  
 CVRANTIBVS  
 FLAVIIS FELICE  
 ET FLAVIANO FI  
 LIS EIVS

5°

■■■■■ IVS · L · F ·  
 ■■■■ OB HONOREM · FL · P ·  
 ■■■■ mACELLVM · A · FunDamentis  
 ■■■■ TA · PECVNIA · FECIT ·  
 CVRANTE · C · COSINio  
 ■■■■ XIMO FrATRE

6° Dans le ravin de l'Ouest :

IMP · CAES ■■■■ IO  
 TREBONIANO · GALLO  
 INVICTO · PIO · FELICI  
 AVG · PONTIFICI · MA  
 XIMO · TRIBVNICIA  
 E · POTESTATIS ITER  
 VM PATRI PATRIE  
 COS II ET IMP  
 CAES ■■■■

■■■■■

7°

D D D N N N  
 VALENTINIANO ·  
 ET · VALENTI · IN  
 VICTIS · AC · TRIVM  
 p*Hatoribus*  
 SEMPER  
 ET · GRATIANO  
 PIO · AVG ·

8° Dans l'oued Guergour, à hauteur de l'arc de triomphe. Lettres de o m .05 et de o m .04 :

 O · M · F · PAP · SEM  
 PRONIANO · FLAMINI ·  
 AVG · ANN · AED · II · VIR · QQ  
 CVM · POPVLVS AERE CON  
*lat*O · STATVAM · PONERE  
*vel*LET · OB · MVNIFICENTIAM  
*qu*A · PRÆTIVM · FRVMENTI  
 SVRGENTE · ANNONA ·  
*p*RÆSTANTIA · MINVİS  
 SET · REMISSA · POPVLO ·  
 CONLATIONE · T · FLAVI  
 VS · MARCIANVS FIL  
*p*ATRI · PISSIMO · S · P · F ·

9° Sur la face d'une pierre tombale :

D · M · S  
 T · FLAVIVS  
 CASTVS · SACER  
 DOS · V · A ·  
 XXXXV · H · S · E ·

Sur le côté de la pierre :

D · M · S ·  
 T · FLAVI  
 VS · FELIX  
 V · A · XXI  
 H · S · E ·



10°

■■■■ N N N

■■■■ *vale*NTINIA

■■■■ *vale*NTI · P

■■■■ S ■■■■

11° Dans un moulin arabe sur l'oued Guergour. Lettres de  
o m. o3 :

IMP · CAES · M · AVRELIO

CARINO · INVICTO · PIO

FELICE · AVG · PONTIF · MA

XIMO · TRIB · POTEST ·

P · P · COS · ET

IMP · CAES · M · AVRELIO

NVMERIANO · INVIC

TO · PIO · FELICE · AVG · PON

TIF · MAXIMO · TRIB · PO

TEST · P · P · COS

RESP · COL · CVICVLIT

DEVOTA · NVMINI · MA

ESTIQ · EOR · POSVIT

12°

D · D · N · n

GAL · VAL · MAXIMIA

NO · ET · FL · VAL · SEVERO

INVICTIS · AVGG · ET ·

FL · VAL · MAXIMINO · ET

■■■■ · CONSTANTINO · NO

*bilissimis* · *ca*ESS · NN ·

13° A l'emplacement de l'ancien camp français :

██████████ NE  
██████ FL · P · P · DVMVIRALICI  
patRIAE · SVAE · MACELLVM  
pROPRIIS · REBVS · DONO  
dEDICAVIT FELICITE

14° Fragments de stèle à Saturne :

S EVTYCI  
DALIVS  
FILIVS

15° Mausolée :

D · M · S ·  
FLAVIA  
T · F · SEPTI  
MINA · MA  
TER VITA  
FVN C  
TA ANNIS  
LXII

16° A 100 mètres à l'est du temple du forum :

██████ CRESCI ██████  
██████ M CVIC ██████  
██████ LC ██████  
██████ RONII ██████

17° A l'ouest de l'arc de triomphe :

IMP · CAES · M · AVRELIO  
 PROBO · INVICTO · PIO ·  
 FELICE · AVG · PON  
 TIF · MAX · TRIB  
 POTESTATIS · COS  
 PROCOS · RES · P · COL  
 CVICVL · DEVO  
 TA · NVMINI · MAIES  
 TATIQVE · EIVS ·

18° Sur une stèle, dans la banlieue ouest des ruines :

D · M · S ·  
 C · TERENIVS · ALEXANDER SIBI  
 ET · FLAVIAE · ROGATAE · CON · RARISSIM.

19° Dans les ruines du théâtre :

D · M · S ·  
 ANINIA · Q · FILIA  
viXIT · ANNIS · CI  
 iVLIA · GRATIA · NA · V · A  
 · XXXXV ·

20° Ravin à l'ouest de l'arc de triomphe

IMP · D · N · L · DOMITIO  
 ALEXADRO INVICTO (sic)  
 PIO FELICE  
 AVG ·





25° Porte est du forum. Lettres de o m. 05 :

QVIR. MODE  
AED PR. PRO  
S · P ·

26° Milliaire :

D · D · N · N · FLAVIO  
IVLIO CONsta  
NTIO invic  
TO · PIO · FELICI  
AVG · ET · CLA  
VDIO · CONSTANTINO  
NOBILISSIMO · CESA

27° A 150 mètres environ au nord du Capitole dans un mur arabe. Entièrement martelée :

P · IVLIO · LIBE  
RALI · SACER  
DOTALI · PRO  
VINCIAE · AFR  
ORDO · CUI  
CVLITANVS ·  
OB MERITA  
STATVAS · DVAS  
VNAM · CVICV  
LI · ALTERAM · THA  
MVGADI · PATRIA  
POSVIT  
D · D · P · P ·

28° A 150 mètres au nord du Capitole. Lettres de 0 m. 05 :

M · PAPIO · M · FIL  
PAPIR · MARC  
ANO · EQVO · PV  
BL · EXORNATO  
ET · SACRORVM  
PVB LICORVM  
CAVSA · LVPERCO  
FACTO ■■■■■  
CLAVDIA · MAR  
CIANA · MATER  
PRO · INSIGNI · OB  
SEQVIO · ET · PIE  
TATE EIVS · PO  
SVIT · L · D · D · D ·

IX. *Découverte de fragments et objets divers pour le Musée.*

Ces objets se classent de la façon suivante :

MARBRE.

1° Fragment de bras de statue avec bracelet. Hauteur, 0 m. 12 ; largeur, 0 m. 007.

(Provenance : le forum.)

2° Fragment de tête. Haut., 0 m. 43 ; larg., 0 m. 20 ; épais., 0 m. 14.

(Même provenance.)

3° Fragment de buste de femme drapée. Haut., 0 m. 16 ; larg., 0 m. 13 ; épais., 0 m. 10.



PIERRE.

1° Tympan triangulaire de fronton provenant d'une fontaine :  
Tête d'Océan ornée sur le dessus de deux pattes de homard.  
Grande barbe s'étalant à droite et à gauche en forme d'algues marines. Deux dauphins aux angles; plantes marines, corail, etc., sortant de la barbe du dieu. Haut., 0 m. 70; larg., 2 m. 20; épais., 0 m. 25.

(Ravin à l'ouest des ruines.)

2° Tête presque complète, avec couronne de cheveux et barbe.  
Haut., 0 m. 11; larg., 0 m. 11; épais., 0 m. 10.

(Forum.)

3° Six poids de grandeurs diverses.

(Basilique Julia.)

4° Stèle à quatre registres, anépigraphe; deux Mercure, tenant la bourse et le caducée dans les deux premiers registres; dans les autres, personnages drapés.

Le haut et le bas de la stèle manquent. Haut., 0 m. 80; larg., 0 m. 50; épais., 0 m. 50.

(A l'ouest des ruines.)

5° Tympan triangulaire de fronton provenant d'un mausolée, avec l'inscription :

D · M · S ·  
PRAETORIANI

(Même provenance.)

7° TIMGAD.

Nombreux ont été nos travaux à Timgad en 1913. On peut les grouper de la manière suivante :

I. Découverte de la manœuvre du rideau du théâtre;

II. Restauration de maisons;

III. Découverte de voies ;

IV. Découverte de maisons et de mosaïques ;

V. Découverte des abords d'une basilique chrétienne ;

VI. Découverte d'inscriptions et de marques d'emplacements près du marché de Sertius ;

VII. Découverte de fragments et objets divers pour le Musée.

#### I. *Découverte de la manœuvre du rideau du théâtre.*

M. Jules Formigé, jeune architecte de grande valeur, qui a fait des recherches très intéressantes concernant les antiquités d'Arles et spécialement son théâtre, a bien voulu attirer notre attention sur la façon dont s'opérait la manœuvre du rideau dans ledit théâtre. Désireux de nous rendre compte si, à Timgad, une disposition analogue existait, nous avons dégagé la partie sud de la scène où pouvaient se trouver les traces des points où se fixait le treuil élévatoire et nous avons découvert des entailles jusqu'alors masquées par de la terre et de la poussière. Quatre de ces entailles recevaient les extrémités de pièces de bois de 0 m. 20 d'équarrissage ; il y en avait deux, distantes de 1 m. 12, pratiquées dans le mur du *pulpitum* et deux dans les petits piliers supportant le plancher de la scène, à l'extrémité sud. La portée des poutres, entre les deux séries d'entailles, était de 0 m. 99.

De plus, à 0 m. 70 au-dessus de ces trous, une rainure a été découverte dans le mur limitant la scène, toujours au Sud. Cette rainure, large de 0 m. 07, est fortement inclinée et servait certainement à recevoir une pièce destinée à contre-butter le mouvement latéral imprimé au treuil lors de la manœuvre.

Grâce à cette découverte, la restitution de ladite manœuvre est aisée désormais.

#### II. *Restauration de maisons.*

Pendant l'année 1913 nous avons remis en état les murs de six carrés de maisons et, partiellement, ceux de deux autres *insulae*.

Le premier carré restauré est celui que limitent dans le quartier

nord-ouest de la cité, au Nord et au Sud le deuxième et le premier *decumanus* après la grande voie; à l'Est et à l'Ouest la voie coupée par la basilique byzantine et celle dite « des thermes nord » immédiatement à l'ouest de cette rue.

Un mur d'une seule venue sépare l'immeuble, en deux parties, est et ouest. La première contient neuf pièces dont celle de l'angle sud-est divisée en deux fractions par une colonnade à trois travées. La seconde comprend sept salles dont celle située à l'angle sud-ouest mesure 7 m. 30 sur 9 m. 65. Pas de cour intérieure apparente.

La seconde maison est disposée sur la même rangée que la précédente, exactement sur son côté ouest. Elle se compose aussi de deux parties limitées comme ci-dessus. Dans celle de l'Est, on compte une huitaine de chambres; et dans celle de l'Ouest, neuf; sans que là, non plus, on distingue l'existence d'un atrium.

Dans cette *insula*, comme dans la première, il y a une différence de niveau de cinq marches entre la section est et la section ouest, cette dernière étant la plus élevée.

Pour ne pas quitter le quartier nord-ouest, signalons la réparation des murs, donnant sur la voie des Thermes nord, des deux carrés placés au nord de la première maison décrite, l'un à la suite de l'autre.

Allant toujours au plus pressé, nous nous sommes ensuite reportés sur le quartier nord-est où nous avons consolidé les maçonneries de quatre immeubles en très mauvais état, savoir :

1° Celui limité : au Nord et au Sud, par le premier et le deuxième *decumanus* venant à la suite du boulevard nord; à l'Est et à l'Ouest par le troisième et le deuxième *cardo* situés à l'est du *cardo maximus*. Contrairement à ce qui a lieu pour les deux carrés précités du quartier nord-ouest, on voit dans celui qui nous occupe un mur allant de l'Est à l'Ouest et sectionnant en deux parties égales la maison qui comporte : au Sud, neuf pièces dont une garnie d'un bon dallage et ouverte sur la voie occidentale; près de cette salle, cour avec puits; au Nord, sept divisions; le long du mur séparatif, sur la rue de l'Ouest, cour dallée avec vaste bassin; dans l'angle nord-est, salle avec deux cuves de foulons, ainsi que dans la pièce disposée sur le flanc ouest de celle-ci.



2° L'*insula* placée au nord de la précédente, sur la même ligne Nord-Sud, et donnant sur le boulevard septentrional de la cité. Mêmes séparations est et ouest que ci-dessus. Côté ouest : dix chambres, dont une entrée avec trois marches sur la rue sud. La pièce de l'angle sud-ouest contient deux cuves de teinturier. Côté est : trois salles dallées, un *tablinum*, deux cours pavées avec puits et trois autres pièces.

3° La maison qui donne sur le boulevard nord, à l'est de celle qui vient d'être mentionnée, et divisée également en deux fractions :

Celle de l'Est comprend : une jolie cour bien pavée flanquée d'un *tablinum* au sol bétonné et ouvert par trois entre-colonnements sur l'*atrium*; de plus, sept pièces, la plupart bétonnées, celle de l'angle sud-ouest, munie d'un puits.

Celle de l'Ouest comprend : deux chambres s'ouvrant sur la rue orientale dont une avec cuve de foulon (celle de l'angle sud-est); une deuxième salle avec cuve; une pièce contenant un grand puits et deux bassins; enfin quatre autres divisions.

4° Le carré longeant le boulevard nord, comme le précédent, et immédiatement à l'est de celui-ci. Même disposition en ce qui concerne la division en deux parties égales est ou ouest, mais ici le mur séparatif est plein et peut donc faire considérer l'habitation comme occupée par deux locataires.

Celui qui habitait le côté est occupait neuf pièces et une cour dallée avec puits et bassin. Il y avait des entrées au Sud, à l'Est (deux) et au Nord; une des neuf salles est garnie d'une cuve de teinturier; une autre d'un bassin circulaire de 1 mètre de diamètre intérieur avec mur très épais.

L'habitant de la partie ouest avait à sa disposition huit divisions, dont quatre renfermant des puits ou des bassins.

D'autres maisons de ce quartier industriel, dont l'intérêt est loin d'être à dédaigner, restent encore en mauvais état; il sera indispensable de les préserver des intempéries par des consolidations qu'on ne peut guère différer et qui seront effectuées, s'il est possible, au cours des années à venir.

### III. Découverte de voies.

Les voies déblayées en 1913 sont les suivantes :

1° Voie parallèle au *decumanus maximus*, limitant au Sud la grande maison située au midi des thermes dits du marché de Serlius. Sa longueur totale est de 93 mètres; 25 mètres de son parcours avaient été déjà découverts en 1912. Elle reliait la voie du Capitole à une sorte de place dont nous parlerons plus loin.

2° Une rue paraissant être en prolongement de la précédente, partant de la maison d'Aelius Julianus, à l'endroit même où cet immeuble se coudait suivant un angle obtus, et passait devant l'église chrétienne établie au nord-ouest du Capitole.

Son parcours n'est guère que de 25 mètres, le ravin creusé de ce côté des ruines ayant enlevé l'extrémité est de la rue et son dallage devant la petite basilique qui a fait place à des constructions dont nous parlerons ci-après.

Dans les ruines non encore entièrement mises au jour qui se trouvent au sud de cette voie, nous avons trouvé encore en place, dans un mur parallèle à la voie, une fenêtre composée de deux pierres-dalles ajourées chacune de trois vides oblongs et étroits, le bas de ces vides étant élevé de 1 m. 40 au-dessus du sol intérieur du bâtiment.

3° Une voie, perpendiculaire au *decumanus* précité (un *cardo* par conséquent), et disposée au sud de celui-ci, à peu près vers le milieu de sa longueur. Ladite voie reliait le *decumanus* au mur nord de l'enceinte du Capitole; son pavage a été dégagé sur 35 mètres de long. Elle avait 4 mètres de largeur.

4° Rue de largeur irrégulière (variant de 4 à 6 mètres) et de 50 mètres de long partant de l'extrémité ouest du *decumanus* mentionné en premier et se dirigeant vers le Sud-Ouest. Elle passe à environ 20 mètres de l'angle nord-ouest du périmètre du Capitole et devra être ultérieurement déblayée plus loin.

Toutes ces rues sont munies d'égouts fort bien conservés.

#### IV. Découverte de maisons et de mosaïques.

Deux groupes de maisons ont été déblayés cette année, au nord du Capitole et au sud de la voie parallèle au *decumanus maximus* que nous avons décrite en premier tout à l'heure.

Le premier groupe, limité à l'Est par la voie du Capitole, est bordé à l'Ouest par le *cardo* perpendiculaire au *decumanus* ci-dessus mentionné, reliant cette voie au milieu de l'enceinte sacrée du temple de Jupiter.

Le côté est de ces ruines est le mieux conservé et comprend vingt-deux chambres, dont neuf étaient déjà connues. L'ensemble de ces pièces s'appuie sur un mur parallèle à la voie du Capitole, ledit mur les séparant du reste des constructions, et elles occupent une surface de 540 mètres environ (13 mètres de large sur 42 de long).

Le reste du groupe (partie ouest) contient de plus grandes salles; sa longueur est de 35 mètres et sa largeur de 35 m. 50; mais il est très ruiné dans son angle nord-ouest, où les divisions n'apparaissent plus. Nous n'avons pu compter dans cette partie de bâtiments qu'une vingtaine de pièces distinctes.

Près de l'angle sud-ouest, nous avons eu la bonne fortune de trouver trois mosaïques de dallage : l'une, de 5 m. 30 sur 4 m. 25, appartenait à une chambre en bordure du *cardo*. Sur un fond noir, on voit de grandes arabesques d'un coloris magnifique avec des oiseaux grimant dans les ornements. Dans les angles, de grands culots de feuillages s'échappent des rinceaux blancs et roses avec gros traits noirs. Les oiseaux, assis sur d'élégants rinceaux, sont au nombre de quatre : deux canards, une caille, une perdrix.

Un tiers environ de la mosaïque manque. Au milieu, un médaillon sur fond blanc représentait un buste richement vêtu d'une draperie multicolore et ornée d'un scapulaire; la tête du buste a disparu.

La seconde mosaïque (2 m. 50 sur 2 m. 50), appartenant à une chambre disposée à l'est de la précédente, est sur fond blanc; au centre, grande rosace en guirlande de feuilles se tortillant de façon à former huit arrondis extérieurs et autant d'intérieurs. Aux



angles, accouplements de rinceaux sur lesquels s'appuient des conques. Dans les axes, départs de gros feuillages portant des fleurs ornementales. Le troisième dallage (3 m. 70 sur 2 m. 10), sur le flanc nord de la première mosaïque, avait une bordure très importante, occupant presque la moitié de sa surface. Elle est en très mauvais état.

Le second groupe de constructions était situé, avec les mêmes limites nord et sud que le premier, entre le *cardo* précité qui le bordait à l'Est et la voie inclinée dans la direction Sud-Est dont le départ nord coïncidait avec l'extrémité occidentale du *decumanus* de cette partie des fouilles.

Ce groupe est plus compact que l'autre et mieux conservé. Il comprenait certainement plusieurs habitations et sa surface était de 1,225 mètres (35 mètres sur 35 mètres).

On compte une cinquantaine de pièces, atriums ou couloirs. Du côté nord, six d'entre elles étaient en bordure sur le *decumanus*; parmi ces dernières, une chambre attire l'attention : transformée en écurie que l'on installa, comme toujours, à une basse époque, elle renferme encore quatre auges de pierre avec trous d'attache et, le long du mur du fond, un plan incliné, qui était destiné à faciliter aux chevaux l'accès d'une cour intérieure communiquant par un étroit passage, à l'Est, avec le *cardo*.

Une porte, de 2 m. 35 de large, ouverte sur la voie nord (le *decumanus*), avait un seuil relevé de quelques centimètres; deux rainures, larges de 22 centimètres, y étaient pratiquées pour permettre aux roues des chars de s'y engager facilement et sans cahots.

Enfin, non loin de la porte, on aperçoit deux petites fenêtres en place, de 0 m. 22 de hauteur, à la distance de 1 m. 40 au-dessus du sol intérieur.

Du côté est du pâté de maisons existe un porche, constitué par deux colonnes faisant saillie sur le *cardo* et abritant une porte large de 1 m. 50. Celle-ci, l'entrée réservée aux chevaux déjà mentionnée et une large ouverture donnant accès à une boutique, constituaient les baies pratiquées du côté de la rue.

Dans le groupe qui nous occupe, nous avons compté huit pièces dont le sol était recouvert de mosaïques; deux sont dans la partie

orientale des bâtiments; trois près de l'angle nord-ouest; trois dans l'angle sud-ouest.

Des deux premières, l'une ornait un *tablinum* séparé par trois entre-colonnements d'une petite cour pavée en pierre. La moitié environ subsiste en plusieurs fragments; ce sont des cercles grands et petits, alternés, divisés dans le sens d'une roue. Les deux dimensions de la pièce étaient 3 m. 60 sur 5 m. 20.

La deuxième mosaïque, contiguë à la précédente (sur son côté ouest), n'a aussi conservé que la moitié de sa surface (5 mètres sur 5 m. 30), rosaces et feuillages décoratifs.

Les trois dallages trouvés au Nord-Ouest sont en bien mauvais état et il n'en reste que le tiers à peine; l'un d'eux devait être très joli : parmi des ornements d'un beau style, il y avait, en cubes très fins, un sujet dont il ne reste qu'une tête de femme et, à une certaine distance, deux pattes de fauve.

Mêmes remarques à faire pour les trois mosaïques de l'angle sud-ouest. A noter, toutefois, un petit tableau représentant une tête d'Apollon(?), accompagnée d'un bras étendu et d'une jambe. Il semble qu'il y ait les traces d'une roue de char au-dessous de la figure; le reste est ruiné.

#### V. Découverte des abords d'une basilique chrétienne.

L'église située au nord-ouest du Capitole nous était jusqu'ici assez mal connue malgré des fouilles opérées par nous en 1910. Le ravin qui passe de ce côté de la ville rend difficile le repérage des murs de la basilique et il nous a fallu nous reprendre à plusieurs fois pour nous rendre compte des dimensions de cet édifice.

La nef a bien, comme nous l'avons dit, 6 m. 70 de long sur autant de large; mais le chœur est plus profond que nous l'avions cru tout d'abord : 6 mètres au lieu de 4 mètres. Le porche, que nous avions reconnu comme étant à cheval sur l'une des trois salles annexes de l'église et de la paroi nord de celle-ci, s'est transformé, à la suite de nos fouilles de cette année, en une grande cour (9 m. 75 sur 10 m. 52) fort bien pavée. On aperçoit les traces d'une fontaine (pour les ablutions) qui existait au centre de la cour et qui a malheureusement disparu. La canalisation d'eau de cette fontaine, qui est très apparente, venait de l'angle sud de la cour.

En avant de cette dernière, sur son côté est, nous avons découvert les restes d'un portique dallé, communiquant avec la cour par une grande porte (larg., 3 m. 20) et une petite (larg., 1 m. 27).

Cinq colonnes, dont une adossée à la pile de l'extrémité nord du portique, constituaient les points d'appui de la façade sur une place formée par l'élargissement du *decumanus* passant au nord des deux groupes de maisons ci-dessus décrites. Le long du mur sud du portique, on a déblayé les substructions d'une salle en forme de quadrilatère irrégulier dont les murs est et ouest s'inclinent pour devenir sensiblement parallèles à la voie partant de la place dans une direction Sud-Ouest déjà indiquée.

Mais ce ne sont pas encore là toutes les constructions attenantes à la basilique. Nos fouilles ultérieures en compléteront le nombre et nous en donneront les dispositions. Celles de cette année nous font espérer la découverte d'un *narthex* important qui serait disposé sur le côté nord de l'église et auquel on serait parvenu de la cour ou parvis par une porte (larg., 1 m. 80) ménagée dans son mur occidental.

D'autres constructions sont amorcées du côté nord de la cour.

#### VI. Découverte d'inscriptions et de marques d'emplacements près du marché de Sertius.

Sur une pierre trouvée dans les ruines au nord du Capitole :

CLAVDIA·

VI· A· XXV·

A notre dernier voyage à Timgad, à la suite d'un nettoyage exécuté le long du marché aux vêtements, près du marché de Sertius, nous avons découvert des marques au nombre de 24, partant du bord du trottoir sud du *decumanus maximus* ouest et s'arrêtant à la première rue débouchant (au Sud) sur la grande voie.

Nous pensons que ces indications correspondaient à des emplacements attribués à des marchands en plein vent, comme il en existe à notre époque dans bien des villes de France et de l'étranger.



Voici les longueurs mesurées le long du trottoir, allant de l'Est à l'Ouest :

|          |                   |          |                   |
|----------|-------------------|----------|-------------------|
| 1°.....  | 1 <sup>m</sup> 30 | 13°..... | 1 <sup>m</sup> 31 |
| 2°.....  | 1 30              | 14°..... | 1 31              |
| 3°.....  | 0 55              | 15°..... | 1 28              |
| 4°.....  | 1 33              | 16°..... | 1 30              |
| 5°.....  | 1 24              | 17°..... | 1 32              |
| 6°.....  | 1 38              | 18°..... | 0 60              |
| 7°.....  | 1 30              | 19°..... | 1 32              |
| 8°.....  | 1 31              | 20°..... | 1 32              |
| 9°.....  | 1 29              | 21°..... | 1 32              |
| 10°..... | 0 60              | 22°..... | 1 32              |
| 11°..... | 1 30              | 23°..... | 1 27              |
| 12°..... | 1 20              | 24°..... | 1 27              |

## VII. Découverte de fragments et objets divers pour le Musée.

Nous classerons de la manière suivante la série des fragments trouvés, pendant la campagne de fouilles de l'exercice 1913, dans les ruines au nord du Capitole :

### PIERRE.

1° Petite tête de femme en calcaire blanc de la même facture que la tête de la figure encadrée dans les rinceaux du soffite du Capitole. Haut., 0 m. 03; larg., 0 m. 03.

2° Très belle balustrade pleine, de calcaire gris, à deux faces. Sur la première, représentation d'un sacrifice : deux personnages et un autel au milieu. Ladite représentation se trouve dans un premier encadrement de moulures occupant les trois cinquièmes de la largeur; deuxième encadrement sur le bord de la dalle.

La deuxième face est décorée de quatre rangées de rosaces (neuf dans chaque rangée) enveloppées chacune dans une sorte d'ovale. Les remplissages entre la première et la deuxième rangée d'ovales sont occupés par des ornements en forme de doubles cœurs; ceux de la deuxième et de la troisième rangée représentent, en allant de gauche à droite : une corbeille de fruits, une corne d'abondance, une tête d'homme à la coiffure abondante, une égide, une tête de lion, une égide, une tête de femme, une égide.

Entre la troisième et la quatrième rangée, mêmes ornements qu'entre la première et la deuxième.

Le tout est encadré d'une moulure disposée sur les bords de la dalle de pierre; sur le côté vertical de gauche, figure une torsade; sur le côté de droite, des raies de cœur; rien ni en haut ni en bas.

Cette balustrade, bien conservée, porte sur les côtés, dans l'épaisseur, des trous de scellement. Elle servait de dallage à l'une des maisons sises au nord du Capitole. Haut., 0 m. 80; larg., 0 m. 86; épais., 0 m. 12.

BRONZE.

1° Poids avec la marque : V. Haut., 0 m. 03; larg., 0 m. 045.

2° Pied de coffret représentant une griffe d'animal, dont le haut est orné de trois feuilles. La griffe embrasse un fragment de socle. Haut., 0 m. 11; larg., 0 m. 045.

TERRE CUITE.

1° Lampe chrétienne, avec monogramme du Christ orné de rosaces et de losanges alternés, occupant le centre.

Au pourtour, huit médaillons grandeur d'un sesterce, quatre à droite, et autant à gauche.

L'avvers et le revers sont alternativement figurés. Sur la face, on lit :

D · N · THEODOSIVS PI AVG

Au revers : Victoire debout tenant la croix.

Bec cassé, belle pièce. Haut., 0 m. 11; larg., 0 m. 08; épais., 0 m. 04.

2° Lampe représentant une tête de femme.

Pourtour mouluré. Au-dessous, l'inscription :

O · ATILV · EST

Haut., 0 m. 08; larg., 0 m. 065; épais., 0 m. 025.

3° Dessus de lampe païenne, représentant à gauche un homme nu, accompagné d'un adolescent nu également. Le premier, vu de profil, frappe avec un bâton sur un arbre (laurier) d'où s'échappe un oiseau. Diamètre, 0 m. 09.

4° Souche de cheminée. Diamètre extérieur, 0 m. 22 ; diamètre intérieur, 0 m. 15 ; haut., 0 m. 15.

Tuile de couverture ayant un vide pour laisser passer ce mitron, le vide garni d'un rebord formant solin.

Pièces très curieuses.

CORNALINE.

Chaton de bague représentant un animal (lapin) couché, vu de profil. Haut., 0 m. 01 ; larg., 0 m. 014.

Albert BALLU,

Membre de la Commission  
de l'Afrique du Nord.



INSCRIPTIONS ROMAINES  
RELEVÉES  
AUX ENVIRONS DE SOUK-AHRAS (ALGÉRIE)

PAR

LE MÉDECIN-MAJOR CHARLES DOQUIN.

---

NOTE DE M. HENRY DE GÉRIN-RICARD,

Correspondant du Ministère de l'Instruction publique.

---

Les inscriptions ci-après ont été relevées au crayon, en fin octobre 1852, par M. le Dr Doquin <sup>(1)</sup>, dans la région de Souk-Ahras, sur un petit carnet de poche dont je dois la communication à l'obligeance du petit-fils de cet officier, M. Émile Tousche.

Ce carnet renferme en outre d'intéressants détails, notés au jour le jour, sur une expédition faite au cours de la même année 1852 (en mai et juin) contre les Kabyles rebelles et sous le commandement du général Bosquet, entre Milah et Djidjelli.

Je me suis borné à copier fidèlement les inscriptions et les roquis de monuments tels qu'ils figurent sur ledit carnet accompagnés de la date à laquelle chacun a été relevé et des noms des lieux

(1) Doquin (Charles), né à Paris 7 mars 1816, mort à Bourbon-l'Archambault 6 août 1871; docteur, 1841; aide-major, 1844; chevalier de la Légion d'honneur, 1851, expédition de Kabylie, sur la proposition du général Saint-Arnaud; médecin-major, 1855, de 1<sup>re</sup> classe, 1859; officier de la Légion d'honneur, 1868.

où ils ont été vus. Je n'y ai personnellement ajouté que la lecture des textes lapidaires au nombre de neuf (en huit monuments, l'un d'eux présentant deux inscriptions) accompagnée d'un court commentaire.

Ces neuf textes comprennent sept épitaphes (dont quatre figurent au *Corpus inscr. latin.*, t. VIII), une dédicace à Mercure et une inscription publique gravée sous l'empereur Carus. Ces deux dernières — les plus intéressantes — et les trois autres textes funéraires sont, je crois, inédits; dans tous les cas, ils ne figurent ni au *Corpus* ni dans les tables générales des volumes de la Société archéologique du département de Constantine publiées en 1881 et 1897 par M. A. Pouille.

Le texte des quatre inscriptions qui sont au *Corpus* — et que M. Doquin a été sans doute le premier à relever — concorde parfaitement avec les copies prises sur place par cet officier, et cela autorise à croire qu'il a procédé avec le même soin pour les cinq autres textes que renferme cette note et qui paraissent être inconnus. Quel sort ont subi ces pierres depuis 1852? Ont-elles été détruites, perdues, enfouies, ou sont-elles demeurées ignorées là où elles avaient été vues en 1852? Je ne sais.

1.

C · GABINIVS PF

SABINVS FORTVNATVS

FEC

25 octobre 1852. Camp de Taïnatmat.

Il s'agit ici évidemment d'Aïn-Tamatmat, sur le site de l'antique *Thagora*. Ce texte figure au *Corpus*, t. VIII, n° 4657; il doit être lu :

*Caius Gabinius P(ublii) f(ilius) Sabinus Fortunatus fecit.*

Gabinius est commun dans la région<sup>(1)</sup> et Sabinus aussi<sup>(2)</sup>. For-

<sup>(1)</sup> Cf. *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 6274, 6322, etc.

<sup>(2)</sup> *Ibid.*, n° 8681, 10807, etc.

tunatus y est encore plus répandu. Ces noms sont essentiellement romains.

2. P · CAES · MA

NO CARO · PRO

/// TRIB · POT

P · PR · Q · C ///

DD · PP

26 octobre 1852. Dans les fondations du bordj.

Cette pierre est évidemment incomplète à gauche et à droite; elle ne figure pas au *Corpus*. C'est une inscription publique mentionnant l'empereur Carus (282-283). A cause du peu de durée de son règne les inscriptions se rapportant à lui sont le plus souvent rares, en Gaule notamment, mais l'Afrique du Nord en a fourni plusieurs <sup>(1)</sup>.

[Im]p. Caes(ari) M(arco) A[ureli]o Caro P[ri]o [Felici Augusto] trib(unicia) pot(estate) . . . p(atr) p(atriciae) pr[o]c(onsuli) d(ecreto) d(ecurionum) p(ecunia) p(ublica).

3. OCCIAE SPICV

LAE · CAECILIA

NVS · MARITVS

FECIT

Stèle funéraire à fronton triangulaire avec acrotères; l'inscription surmontée d'une niche dans laquelle se trouve sculpté en bas-relief un personnage féminin debout. Ce monument, vu par Delamarre, figure au *Corpus*, t. VIII, n° 4660. On y lit :

*Occiae Spiculae, Caecilianus maritus fecit.*

(1) Cf. notamment *Corp. inscr. lat.*, n°s 10144 et 10157.



Ces noms propres, déjà rencontrés dans la région <sup>(1)</sup>, n'offrent rien de particulièrement intéressant.

4.



D · M · S  
MARTIALIS

Taoudja. A côté d'un sarcophage orné d'un niveau de maçon sur une de ses faces, stèle funéraire avec croissant et au-dessous : *D(ius) M(anibus) s(acrum). Martialis*. Ce nom romain a été rencontré plus de quarante fois dans la même région. Quant au croissant — que l'on croit être le symbole de Saturne — il figure sur de nombreuses stèles d'Algérie. Ce monument n'est pas au *Corpus*.

5.

MERCVRIO · A · G · SAC  
SATVRNINVS BALN  
IHONISIVS

28 octobre 1852. Tagaste [probablement le site de l'ancienne *Thagaste*]. Camp d'Aïn-Kerba.

*Mercurio Aug(usto) sac(rum), Saturninus Baliathonis f(ilius) v(otum) s(oluit)?*

*Baliatho* n'est pas nouveau <sup>(2)</sup>. Cette inscription et la suivante, qui est de la même provenance, ne figurent pas au *Corpus*.

6.

CLAVDIVS  
VICTOR  
VIXIT AN



Cippe funéraire à noms romains.

*Claudius Victor. Vixit annis . . .*

<sup>(1)</sup> Pour *Spicula*, cf. *Corp. inscr. lat.*, n<sup>os</sup> 5670, 5856, etc.

<sup>(2)</sup> Cf. *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n<sup>os</sup> 5075 et 10785.

7.                    S E D I N I  
M V S T I · F  
P I A V I X I T A  
N N I S , X V I I  
H · S I T · E S T

31 octobre 1852. Soukahras.

*Sedini (?) Musti f(iliae); pia vixit annis XVII. H(ic) sit(a) est.*

Figure au *Corpus* sous le n° 5172.

*Mustius* est un cognomen très répandu dans la région.

|         |         |                                                                                             |
|---------|---------|---------------------------------------------------------------------------------------------|
| 8 et 9. | D M S   | D M S                                                                                       |
|         | NOVIAE  | CAELIAE                                                                                     |
|         | DATIAE  | VICTORI                                                                                     |
|         | BONIO   | AE OBSTE                                                                                    |
| 5       | MINIS   | TRACI KA                                                                                    |
|         | FEMINÆ  | RISSIME                                                                                     |
|         | PIÆ QVI | PIÆ QV  E |
|         | VA XXXV | VIXIT AN                                                                                    |
|         |         | NIS XXVI                                                                                    |
| 10      | H S     | H S                                                                                         |
|         | AE TP   | IS NOR                                                                                      |
|         | CON     | IVGI ET                                                                                     |
|         | R O R   | CARIS                                                                                       |
|         | M       | IS                                                                                          |

Même provenance que dessus. Seule la partie droite de cette double épitaphe, brisée verticalement par le milieu, figure au *Corpus* (n° 5155). On y relève les différences suivantes avec la lecture du Dr Doquin : 1<sup>re</sup> ligne *Aeliae* au lieu de *Caeliae*; 5<sup>e</sup> ligne, *trici* au

lieu de *traci* et *ka* au lieu de *ra*; 11<sup>e</sup> ligne, I devant l'S; la 14<sup>e</sup> ligne manque sur le *Corpus*. Lire :

*D(ūs) M(anibus) s(acrum), Noviae Dativae boni ominis feminae piaē qui vixit) a(nnis) XXXV. H(ic) s(ita)*

*D(ūs) M(anibus) s(acrum), Caeliae Victoriae obstetr[i]ci [r]arissime piac, qu[a]e vixit annis XXVI. H(ic) s(ita)*

*Caelius ? No. . . conjugi et [40]rōri caris[st]mis,*

*Novia* et *Dativa* ont été rencontrés plusieurs fois, *Caelia* et *Victoria* un plus grand nombre de fois encore.

HENRY DE GÉRIN-RICARD,

Correspondant du Ministère.



# NOTE SUR UNE STÈLE PUNIQUE

DE

SIDI-AHMED-EL-HACHENI,

PAR M. RENÉ DUSSAUD,

Membre de la Commission de l'Afrique du Nord.

---

La stèle de Sidi-Ahmed-el-Hacheni (à 7 kilomètres de Ksour), dont la photographie (pl. XIX) a été envoyée par M. Merlin, n'est pas entièrement inconnue. Les deux lignes d'inscription mutilée ont été publiées par Philippe Berger<sup>(1)</sup> et discutées par MM. Clermont-Ganneau<sup>(2)</sup> et Lidzbarski<sup>(3)</sup>. Pour vérifier certains points restés douteux, un estampage serait nécessaire. En tout cas, le texte indique qu'il s'agit d'un ex-voto à Baal-Hammon.

Ph. Berger n'a dû recevoir que la photographie de l'inscription, car il ne parle pas du relief sculpté qui la surmonte et qui n'eût pas manqué de l'intéresser. Plusieurs grandes stèles, trouvées à Dougga<sup>(4)</sup>, sont à rapprocher et à classer comme ex-voto à Baal-Hammon. Il semble bien que le personnage qu'on y voit généralement représenté debout, dans une niche ou un temple, est le dédicant, tandis que la divinité surgit du fronton du temple en

(1) Ph. Berger, *Bulletin arch. du Comité*, 1901, p. cxcvi; *Répert. d'épigr. sémit.*, n° 304.

(2) Clermont-Ganneau, *Recueil d'arch. orientale*, t. V, p. 108; *Répert. d'épigr. sémit.*, n° 306.

(3) Lidzbarski, *Ephemeris für sem. Epigr.*, t. II, p. 69-70.

(4) *Musée Alaoui*, sculpture, n° 741-752.

tenant une ou deux cornes d'abondance, d'où retombent des fruits : grenades, raisins, etc. Sur la stèle d'El-Hacheni, le temple est indiqué par un fronton porté par deux colonnes cannelées à chapiteau dérivé de l'ionique. Nous reviendrons plus loin sur les attributs du personnage qui se dresse, en tunique courte, entre les deux colonnes.

Dans le fronton est sculptée une rosace, élément très fréquent sur les monuments de cette série et dont la valeur solaire n'est guère douteuse. De chaque côté du fronton s'étendent, horizontalement,



Fig. 1. — Stèle punique  
du Musée Saint-Louis, à Carthage.

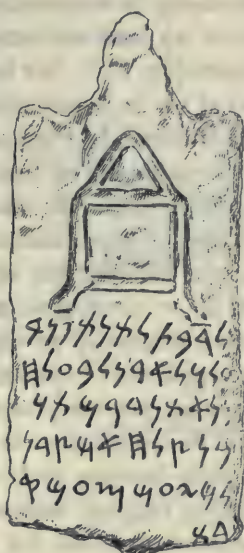


Fig. 2. — Stèle punique  
du Musée Saint-Louis, à Carthage.

deux branches de grenadier, terminées l'une par trois feuilles, l'autre par une grenade. Enfin, couronnant le tout, une rosace est sculptée dans un double cercle.

On est frappé de la disproportion qui existe entre ces divers motifs décoratifs. Toutefois cette disproportion ne doit pas être imputée uniquement à la maladresse du sculpteur; mais plutôt à l'intention de figurer au moyen du fronton, de la rosace inscrite supérieure et des branchages horizontaux, un symbole divin bien connu, généralement dit symbole de Tanit, quoique Lenormant ait

montré, depuis longtemps, que le motif était tout aussi fréquemment mis en rapport avec Baal-Hammon. La stèle de Sidi-Ahmed-el-Hacheni paraît être une confirmation de cette opinion.

Il nous faut revenir au personnage représenté sous le fronton du temple. De la gauche, il s'appuie à un long bâton et de la droite il tient un objet, à la vérité peu distinct, mais où il nous semble reconnaître une lanterne. La forme, le mode de préhension et jusqu'aux pieds caractéristiques laissent d'autant moins place au doute que nous possédons des reproductions de lanternes sur d'autres stèles votives. Ce sont notamment deux stèles du Musée Saint-Louis (fig. 1 et 2) dont une est anépigraphue, plus un fragment conservé au Louvre (fig. 3)<sup>(1)</sup>. Sur la stèle anépigraphue du Musée Saint-Louis (fig. 1) et sur le fragment du Louvre (fig. 3), une lampe est figurée dans la lanterne. Le fragment du Louvre nous offre un modèle particulièrement soigné où l'on doit reconnaître ce type de lanterne à couvercle en forme de calotte sphérique dont il a été trouvé des exemplaires à Herculanum et à Pompéi<sup>(2)</sup>, qui n'est pas antérieur à l'époque hellénistique et dont l'usage cesse dans les premières années du II<sup>e</sup> siècle après notre ère. M. Loeschke a montré que ce type était originaire de Capoue<sup>(3)</sup>. On remarquera que la stèle du Louvre appartient à une série contemporaine des guerres puniques. Sans vouloir pousser plus loin le rapprochement, on constatera là un point de contact entre la célèbre cité italienne et Carthage.

Le porte-lanterne de la stèle de Sidi-Ahmed-el-Hacheni ne doit pas être un vulgaire *lanternarius*, mais un personnage, subalterne si l'on veut, qui s'est fait représenter dans une fonction rituelle. Sur d'autres stèles de ce type, une femme est représentée, sous un fronton de temple, versant la libation. Nous devons donc nous demander quelle fonction pouvait remplir dans le culte notre porte-lanterne.

On sait que nombre de stèles puniques portent un dessin figurant un instrument en rapport avec le métier du dédicant. Or, précisément, la stèle du *Corpus inscriptionum semiticarum*<sup>(4)</sup>, sur la-

<sup>(1)</sup> *Corpus inscr. semit.*, t. I, n° 291. Les éditeurs du *Corpus* expliquent comme un siège : *solum*, fustensile figuré sur ces pierres.

<sup>(2)</sup> Voir Toutain, dans Saglio, *Dict. des antiq.*, au mot *Lanterna*.

<sup>(3)</sup> S. Loeschke, *Bonner Jahrbücher*, 1909, p. 370 et suiv.; E. Pfuhl, *Jahrbuch des arch. Inst.*, 1912, p. 57 et suiv.

<sup>(4)</sup> T. I, n° 291.



quelle est dessinée une lanterne, fait suivre d'un titre le nom du dédicant. Il s'agit d'un Mattan, fils de Šilleh, qualifié de אש צרן. Les éditeurs du *Corpus* traduisent *vir Sidonis*, tandis que M. Lidzbarski, constatant que ce titre est porté également par des femmes, préfère lire avec la particule relative : « qui est de Sidon<sup>(1)</sup> ». Mais l'une ou l'autre de ces lectures ne saurait se maintenir. Nous posons au moins 24 stèles puniques<sup>(2)</sup> sur lesquelles on lit ce titre, souvent accompagné d'une formule qui fait intervenir le peuple de Carthage. Or le titre de Sidonien ne pouvait être conféré que par le peuple de Sidon ou son représentant. Il serait étrange que jamais un autre nom de ville que Sidon n'apparaisse dans ces formules. Il faut donc y renoncer et, en se fondant sur le rapprochement graphique relevé plus haut, rattacher צרן à une racine sémitique qui ne paraît s'être conservée qu'en assyrien où *šadu* signifie briller, éclairer. Le אש צרן serait le porte-lanterne dont le rôle pourrait être comparé à celui des lampadophores ou des pyrophores. Bien que des femmes aient été revêtues de cette fonction, il ne serait pas impossible que אש ait le sens d'« homme ». On pourrait d'ailleurs, dans le cas d'une femme, supposer la disparition, par assimilation, de la terminaison féminine.



Fig. 3. — Fragment de stèle punique au Musée du Louvre.

Le titre en question n'était pas incompatible avec d'autres fonctions ou un autre métier et, par suite, il devait être temporaire, comme à l'occasion d'une fête. En effet, dans le *Corpus inscriptionum semiticarum*<sup>(3)</sup>, il est fait mention d'un Safat, artisan, désigné comme porte-lanterne par le peuple de Carthage. Ailleurs<sup>(4)</sup> ce rôle est tenu par un scribe. Dans une inscription phénicienne qu'on vient de découvrir en Sardaigne,

(1) Lidzbarski, *Handbuch der nordsem. Epigr.*, p. 134, n. 4; Cooke, *Text-book*, p. 134.

(2) *Corpus inser. semit.*, t. I, nos 269-287, 289-293.

(3) T. I, n° 274.

(4) *Ibid.*, n° 277, peut-être aussi 273.

près Cagliari, le porte-lanterne mentionné est un prêtre<sup>(1)</sup>. Il ne faut donc pas être surpris si des stèles érigées par ces personnages portent d'autres attributs que la lanterne.

Souvent le titre de porte-lanterne est suivi d'une autre indication. Par exemple<sup>(2)</sup>:

בד אדני בד עבדמלקרת בן אשמניתן

Le terme בד est traduit par « esclave » dans le *Corpus*, comme contraction de עבד. Mais déjà M. Lidzbarski, rattachant le vocable à bad « membre », préférerait comprendre quelque chose comme « client »<sup>(3)</sup>. On peut supposer que le personnage qualifié de seigneur (dans un cas<sup>(4)</sup>, il s'agit d'un suffète) présidait la cérémonie assisté d'un porte-lanterne dont le rôle semble avoir eu une certaine importance rituelle. Les textes qui offrent la formule complète portent encore למיעמס עם קרתחדשה dont la traduction est mal assurée. Peut-être faudrait-il tenir compte d'un rapprochement suggéré par M. H. Derenbourg aux éditeurs du *Corpus* avec le terme grec *μαισῦμας*<sup>(5)</sup>. Dans ce cas, on lirait la formule qui se rencontre au n° 272 du *Corpus* : « Un tel, porte-lanterne, attaché à son seigneur<sup>(6)</sup> 'Abdmelqart, fils d'Eschmounyaton, pour la fête (annuelle) du peuple de Carthage. »

Il s'agirait alors de la grande fête du printemps qui se pratiquait encore dans la Carthage romaine sous le nom de *Fercula*. A Hiérapolis de Syrie cette fête du printemps s'appelait, au rapport de Lucien, *lampas* ou *pyra*, parce que le rite principal consistait dans

(1) Taramelli, *Notizie degli Scavi*, 1913, p. 87-89, lecture de I. Guidi. Autant qu'on en peut juger sur une simple transcription en caractères hébraïques, à la dernière ligne, au lieu de *Arisa' quia elegit (?) filium eius ex Sidone sacerdotem*, il faut probablement lire un nom propre, peut-être théophore avec קבד, puis : [fils de] Bano, porte-lanterne, prêtre.

(2) *Corpus inscr. semit.*, t. I, n° 272.

(3) *Ibid.*, n° 278.

(4) Lidzbarski, *Handbuch*, p. 134, n. 4.

(5) Si l'on tient ce rapprochement pour aventuré, il ne reste d'autre ressource que d'avoir recours à la racine עמס; mais en tenant compte qu'elle figure dans le grand tarif de Marseille (*Corpus inscr. semit.*, t. I, n° 166) avec le sens d'« offrir ». On ne doit donc pas traduire *ex decreto*, mais « pour l'offrande du peuple de Carthage », ce qui nous ramène sensiblement au même sens.

(6) Équivaut à « Monsieur » et n'indique en rien que le porte-lanterne est un esclave. Dans plusieurs cas le porte-lanterne donne sa filiation et dans les autres cas, il pourrait l'avoir omise pour éviter de compliquer son texte.

l'embrasement d'un grand bûcher qui consumait les offrandes et les simulacres divins. Si, comme on peut le supposer, des cérémonies de ce genre se déroulaient dans l'Afrique punique, on conçoit que le porte-lanterne, en réalité le pyrophore à qui était confié le feu sacré, ait été fier de son rôle et ait tenu à en perpétuer le souvenir dans un sanctuaire.

Toutefois il n'y a là qu'une conjecture. Deux faits peuvent être tenus pour certains : d'abord qu'il faut renoncer à la lecture *vir Sidonis* ou *Sidonius*, ensuite que la stèle de Sidi-Ahmed-el-Hacheni signale une fonction nouvelle du culte punique.

René DUSSAUD,

Membre de la Commission  
de l'Afrique du Nord.



INSCRIPTIONS  
PEINTES SUR VASES  
DE  
LA NÉCROPOLE DE SOUSSE,

PAR M. RENÉ DUSSAUD,

Membre de la Commission de l'Afrique du Nord.

---

M. le colonel Hannezo a envoyé à la Commission de l'Afrique du Nord onze copies de textes puniques ou néopuniques peints sur des jarres de terre cuite ayant servi d'urnes funéraires. Ces vases proviennent des fouilles que le colonel Hannezo a pratiquées dans la nécropole punique de Sousse, alors qu'il appartenait au 4<sup>e</sup> tirailleurs.

Les copies nouvellement envoyées sont différentes des textes peints sur vases que Ph. Berger a publiés en 1889<sup>(1)</sup>. Par contre, elles me paraissent avoir fait l'objet de la note du même savant, publiée dans le *Bulletin* de 1892<sup>(2)</sup>, où était annoncée une publication ultérieure à laquelle il n'a pas été donné suite. Ph. Berger a encore étudié quatre textes du même genre communiqués par le commandant Duhar<sup>(3)</sup>.

Les copies du colonel Hannezo, qui paraissent fort soignées et méritent d'être reproduites, portent à trente-deux le nombre de

<sup>(1)</sup> Ph. Berger, *Revue archéologique*, 1889, t. II, p. 30 et suiv.; p. 201 et suiv.; cf. *Répertoire d'épigraphie sémitique*, n<sup>os</sup> 10, 15, 16, 937, 944-953.

<sup>(2)</sup> *Bull. arch. du Comité*, 1892, p. 67-68.

<sup>(3)</sup> Duhar, *Bull. arch. du Comité*, 1904, p. 178 et suiv. (annotation de Ph. Berger); voir Lidzbarski, *Ephemeris für semit. Epigraphik*, t. III, p. 61.

ces textes aujourd'hui connus. Elles complètent une série paléographique dont les formules s'écartent des inscriptions gravées sur pierre et dont l'écriture nous met en présence de la cursive employée par les gens de langue sémitique dans l'Afrique du Nord.

# 1. Urne funéraire.

יְהוֹשֻׁעַ בֶּן־נִסְיָאן מִיְּמֵי חֲזַקְיָהּ בֶּן־נְחֻמְיָהּ אֲבִי אֶלְעָזָר בֶּן־חֲזַקְיָהּ

[מ] חספה ... בן בִּתְעֹר בן עזרבעל בן

... בן עבדמלקרת בן עֲבֹדָה ... בן חֲנַבְעֵל ...

Le premier mot, avec une légère correction à la copie, est évidemment le même que celui de l'inscription Duham 4, qui est écrit très nettement. MM. Berger et Lidzbarski y ont vu une graphie de **מַאֲסָה** au sens de «réceptacle». Je crois qu'il n'y a aucune correction à proposer ici, que la graphie néopunique est correcte et qu'on doit rapprocher ce terme du vocable araméen **חֲסָפָה**, assyrien *ḥaṣbu*, qui désigne un vase de terre cuite, jarre ou cruche. Le même mot est à restituer en tête de Berger 5, peut-être Berger 10 et 18; dans Berger 1 : **מַעֲסָה עֲצָמִים** (pour **מַחֲסָה**) «jarre des ossements». Voir ci-dessous les n<sup>os</sup> 6 et 7. Ailleurs<sup>(1)</sup>, on trouve l'expression difficile à interpréter : **חֲרָת בַּמַּחֲסָה**. Nous lisons donc :

Jarre (funéraire) de ..., fils de ..., fils d'Azrouba'al, fils d'Abdmeqart, fils de ..., fils de Hanniba'al. . .

2. Urne funéraire à une anse. Hauteur, 0 m. 34. Si l'on ne tient pas compte des intervalles, on peut lire :

יְהוֹשֻׁעַ בֶּן־נִסְיָאן מִיְּמֵי חֲזַקְיָהּ בֶּן־נְחֻמְיָהּ אֲבִי אֶלְעָזָר בֶּן־חֲזַקְיָהּ

(1) *Répert. d'épigr. sémit.*, n<sup>o</sup> 10; Lidzbarski, *Ephem. für sem. Epigr.*, t. I, p. 170.

מֶלְקָרְתַּ [ת] בֶּן עַבְדִּמֶלְקָרְתַּ

... melqart, fils d'Abdmelqart.

3. Urne funéraire. Nous ne voyons pas le mot qui se cache sous ces restes de peinture.

/ 140

4. Urne funéraire à une anse. On croit discerner à la fin מֶלְקָרְתַּ, qui autoriserait la restitution : עַבְדִּמֶלְקָרְתַּ 'Abdmelqart. Devant ce nom propre : [בן] :

עַבְדִּמֶלְקָרְתַּ

5. Vase à deux anses qui, avec le précédent, est encore en la possession du colonel Hannezo. Hauteur, 0 m. 36.

מֶלְקָרְתַּ

עַבְדִּמֶלְקָרְתַּ

Deux lignes d'écriture dont on ne voit pas comment elles se relient. A la fin de la ligne supérieure, on distingue מֶלְכַּת, qui doit terminer un nom propre. A la ligne inférieure :

שׁ ג. מ. . . בֶּן אֶפֶן בֶּן מֶתָן



(Jarre funéraire ou ossements) de . . . , fils de Aphan (?), fils de Mut-tun.

6. Urne funéraire.

[מ]חסף [חמ]לך בן מהסן

Jarre (funéraire) de Himilk, fils de ....

Il n'y a guère de doute que sur le dernier nom.

7. Urne funéraire. Longue ligne d'inscription punique que l'on a été obligé de couper en deux pour la reproduire. La lecture est très incertaine par le fait que nous ignorons si les espaces laissés vides contenaient des lettres. Nous proposons au début :

[מ]חסף ש עצ[מם] מנרה . . . .

Jarre des ossements de ....

Comparer Berger 1.

A la fin, la copie porte nettement :

ארש ב[ן] עברבעל . . .

Ariš, fils de 'Abdba'al.

Mais nous n'hésitons guère à corriger en «Abdmelqart». Dans ce cas, les dernières lettres cachent un nom de métier הנסך «le fondeur». Ce terme s'est rencontré à plusieurs reprises en terre punique dans les expressions «fondeur de fer, fondeur d'or».

8. Urne funéraire. Inscription en deux lignes.

The image shows a handwritten transcription of a Punic inscription. It consists of two lines of stylized characters. The first line has seven characters, and the second line has four characters. The characters are drawn with simple, bold strokes.

ש עבדבע [ל] בן עגלדן

(Urne funéraire) d'Abdba'al, fils d'Aglidan.

Si nous lisons correctement le second nom, ce serait un nom berbère à rapprocher de *gelid*, actuellement *agellid*, qu'a fourni l'inscription bilingue de Massinissa.

9. Fragment d'urne. Lettres peu distinctes.

The image shows a handwritten transcription of a Punic inscription. It consists of two lines of stylized characters. The first line has four characters, and the second line has five characters. The characters are drawn with simple, bold strokes.

... בן . . .

10 et 11. Fragment d'urne. Les deux copies que représentent ces numéros semblent avoir été tirées de la même inscription. La plus complète se décompose en trois lignes. Autant qu'on peut en

juger sur la graphie, on croit lire un premier nom propre composé avec מלך, puis :

בן פֶּעֶל. ם בן מֶלֶךְ [יתן] בן עגלדן

Milk ..., fils de ..., fils de Milkyaton (?), fils d'Aglidan.

Le dernier nom a déjà été rencontré au n° 8.

R. DUSSAUD.

Membre de la Commission  
de l'Afrique du Nord.



1. The first part of the paper  
 is devoted to a general  
 survey of the subject.

The second part of the paper  
 is devoted to a detailed  
 study of the subject.

The third part of the paper  
 is devoted to a summary  
 of the results.

- 249 -

# LES OUTILS D'USAGE EN SILEX DU GRAND-PRESSIGNY,

PAR M<sup>ME</sup> ANNA BARNETT,

de la Société des Américanistes de Paris.

---

Il peut paraître singulier de venir parler d'un sujet aussi connu en préhistoire que l'est le Grand-Pressigny.

Depuis les environs de 1865, des milliers de savants et de chercheurs ont parcouru les champs du Grand-Pressigny, et recueilli une quantité énorme de pierres taillées, dans les divers ateliers qui constituent ce centre industriel considérable de l'époque néolithique.

Mais, chose singulière, cet ensemble si curieux n'a jusqu'ici été l'objet d'aucun travail général et précis. Frappés de la forme étrange des *nuclei* pour grandes lames, de l'abondance de celles-ci, et surtout des pièces manquées en cours de fabrication, puis du nombre considérable de quelques types industriels tels que la fameuse scie à encoches, les chercheurs ont recueilli ces divers objets qui sont maintenant répandus dans les musées et collections du monde entier.

Cette récolte, suivant d'ailleurs les méthodes de la préhistoire mises en œuvre jusqu'à ces tout derniers temps, ne s'accompagnait presque jamais d'observations précises. C'est ainsi qu'on n'avait pas songé à rechercher quel était l'outillage industriel proprement dit des fabricants de grandes lames, et quel était l'outillage usuel adapté aux besoins de la vie ordinaire des tailleurs de silex et de leur famille.

Or cette distinction est pourtant assez facile à faire, si l'on a la patience de recueillir *in situ* un nombre considérable de pièces et d'éclats de silex, de les trier et de les classer.

C'est ce travail que nous avons fait, et ce sont les premiers résultats que nous voudrions communiquer au Congrès, avec présentation d'une série de pièces typiques.

Ce classement, qui a porté sur plus de 3,000 pièces, a été conduit de la façon suivante :

Un premier grand groupe renferme les *nuclei* avec leurs multiples variétés de types, de formes, de dimensions, d'état d'avancement du travail, etc., les gros percuteurs ou masses, puis les lames :

a. Lames superficielles du *nucleus*;

b. Lames secondaires régulières ;

c. Lames épaisses irrégulières, formées par l'enlèvement des bords du *nucleus*. Toutes ces lames sont ou des ébauches parfois de très grandes dimensions (0 m. 35 à 0 m. 40 dans les caches), ou le plus souvent des pièces de rebut ou brisées;

d. Des lames déjà façonnées par retouches en couteaux, pointes, scies à encoches. Ce n'est d'ailleurs qu'exceptionnellement qu'on rencontre de belles pièces de ces types.

A cette série extrêmement nombreuse il faudrait ajouter des objets ayant pu servir de retouchoirs ou d'enclumes, dont nous parlerons plus loin, puis des pics.

Cet ensemble forme l'outillage en pierre et les produits industriels des fabricants de lames, couteaux, lances et poignards du Grand-Pressigny, disons des *couteillers néolithiques*.

Ceux-ci d'ailleurs étaient groupés en véritables ateliers. C'est ainsi que le centre de débitage des grands *nuclei* se trouve surtout au sud-ouest du village, sur les collines de la rive gauche de la Claise, tandis que les pièces retouchées se rencontrent surtout au nord-est et à l'est du Grand-Pressigny.

Mélangés à ces silex taillés, produits industriels, on peut recueillir, surtout dans les stations de l'Est, trois types de silex taillés qui sont autres :



1° Une quantité énorme d'éclats de silex, résidus du débitage des dalles de silex naturel exploitées par les préhistoriques et de la taille des *nuclei*. Ces éclats sont plus ou moins ébréchés, mais non retouchés;

2° Des pièces bien taillées correspondant aux types classiques : haches néolithiques taillées et très exceptionnellement polies, pics grands et petits, grattoirs, racloirs, couteaux, pointes, scies à encoches, ciseaux et tranchets;

3° De très nombreux éclats retouchés ou portant des traces très nettes et souvent très marquées d'un usage volontaire dont il est souvent facile de reconnaître la nature.

Étudions chacun de ces groupes d'objets :

1° Nous éliminerons d'abord les éclats sans retouches; ils n'ont d'intérêt qu'au point de vue des indications qu'ils peuvent fournir sur les procédés de taille.

2° Le second groupe des pièces bien taillées comprend :

a. Des pièces qui pouvaient être l'objet d'un certain commerce comme celui des lames, bien que, loin des ateliers, on ne retrouve guère que les grandes lames de Pressigny et quelquefois des scies à encoches;

b. Des armes et instruments caractéristiques de l'outillage des stations néolithiques ordinaires et qui avaient certainement les mêmes usages au Grand-Pressigny; mais, là comme partout ailleurs, ces pièces de choix sont loin de constituer tout l'outillage des stations néolithiques;

3° La plus grande partie de cet outillage est en effet constituée par de simples éclats aménagés par un travail rapide pour une destination déterminée, ayant servi peu de temps, portant souvent des traces d'emploi, mais ayant été abandonnés après un court usage. On conçoit que nombre de ces pièces ne puissent pas être systématisées. Ce sont des éclats utilisés pour couper, gratter, racler ou percer, éclats d'usage ou outils de fortune de Salmon.

Il y en a un grand nombre de ce type.

Mais la systématisation de certaines pièces est *morphologique*.

ment mieux précisée, et l'on peut arriver, en étudiant beaucoup d'éclats, à reconnaître de véritables types bien caractérisés. Tels sont ceux que nous avons l'honneur de présenter ici et que nous allons décrire succinctement.

Nous laisserons de côté les spécimens de pièces des types ordinaires mais grossièrement façonnés pour un usage momentané et vraisemblablement abandonnés après peu de temps : ce sont des pics, des haches taillées du type néolithique, des ciseaux ou tranchets et la nombreuse série des formes intermédiaires, puis des grattoirs, racloirs, scies, lames et perçoirs retouchés. Ils ne nous apprennent rien de nouveau sauf la scie à encoches, plus commune à Pressigny que dans les stations du Nord, mais trop connue pour que nous nous y arrêtions.

Très différents, quoique destinés aux mêmes usages, sont les silex dont nous présentons ici quelques spécimens représentant chacun de nombreuses séries du même type.

Ces éclats ont été nettement adaptés à des usages qu'on reconnaît facilement par les retouches multiples qu'ils portent ainsi que les traces d'emploi très nettes.

On peut les grouper en huit types principaux :

**TYPE I.** — Les lames, rebuts ou manques de fabrication, sont innombrables. Elles ont été utilisées de bien des façons. Tantôt elles ont simplement servi à couper ou à racler, et leurs bords sont usés et écaillés. Parfois un des bords, surtout s'il est un peu épais, est retouché et forme un dos de couteau facile à tenir en main.

Quelquefois le couteau est retaillé sur les deux bords; c'était alors un outil destiné à couper, gratter ou racler, parfois à scier, et ceci amène au type II.

**TYPE II.** — Outils rectangulaires formés d'un fragment de lame retouchée sur les bords; ce sont de vraies scies qui passent insensiblement, du fait de la retouche à chaque extrémité, au type de scie à encoches.

**TYPE III.** — Ces éclats peuvent être au contraire discoïdaux et retouchés en rond tout autour ou avoir une partie du bord épaisse et le reste formant un tranchant en arc de cercle : ce sont des racloirs ou grattoirs.

TYPE IV. — Certains éclats irréguliers, ou parfois des lames, présentent sur leurs bords des encoches bien retouchées et souvent assez creuses.

TYPE V. — Les lames ont parfois leur extrémité retouchée de façon à former une pointe ou, au contraire, une partie arrondie constituant un vrai grattoir.

TYPE VI. — Certains éclats ont une extrémité allongée assez aiguë, quelquefois épaisse, parfois fine, mais toujours bien retouchée tout autour. Ce sont des perceurs, rudimentairement mais très nettement façonnés.

TYPE VII. — Sur des éclats un peu épais se terminant en pointe obtuse en un point, les préhistoriques avaient pratiqué des retouches donnant à la pièce l'aspect d'une sorte de bec comparable aux becs de perroquet magdaléniens et pouvant être utilisés de même.

Ce singulier outil, inédit jusqu'ici, constitue un vrai type dont nous avons pu réunir plusieurs spécimens; c'est un excellent outil pour tracer une rainure étroite dans du bois ou sur de l'os.

TYPE VIII. — Les bords sinueux des *nuclei* ont été très fréquemment détachés et forment d'épaisses lames à section triangulaire, dont un des bords porte les dentelures profondes du bord du *nucleus*. Les arêtes de ces lames sont fréquemment éclatées ou écrasées. Ces pièces ont servi vraisemblablement soit de percuteurs, soit plutôt d'enclumes.

Enfin on peut signaler des *nuclei*, surtout plats, dont les bords ont été utilisés comme racloirs ou scies, et d'autres plus épais employés comme marteaux ou pics.

Tels sont les types très nets que nous présentons ici et qui constituent l'ensemble de cet outillage d'usage, en corrélation avec la vie courante des préhistoriques. Leur constatation extrêmement nette au Grand-Pressigny (comme en d'autres ateliers de fabrication, tels par exemple que Spiennes) permet de reconnaître par là, dans



cette localité, l'existence d'habitats de populations préhistoriques nombreuses y ayant séjourné pendant fort longtemps.

Comme nous le disions au début, c'est l'outillage particulier des tailleurs de couteaux de silex absolument différents de leur fabrication industrielle dont les produits se sont répandus dans une partie de l'Europe.

ANNA BARNETT,

de la Société des Américanistes de Paris.

RAPPORT GÉNÉRAL

SUR

LES FOUILLES EXÉCUTÉES À *ALESIA*

PAR

LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES DE SEMUR

EN 1913,

PAR M. JULES TOUTAIN,  
Membre du Comité.

---

La huitième campagne de fouilles, entreprise par la Société des Sciences de Semur sur le Mont Auxois, a commencé le 31 mars et s'est poursuivie jusqu'au 13 novembre. Elle n'a été interrompue pendant peu de jours que par le mauvais temps. Comme les campagnes précédentes, elle a été dirigée par M. Victor Pernet, avec son activité, sa compétence et son dévouement accoutumés.

Les recherches ont porté sur deux points principaux : 1° Au lieu dit « En Surelot », les abords immédiats du monument dolménique découvert en septembre et octobre 1912 ont été méthodiquement déblayés. — 2° Au lieu dit « le Cimetière Saint-Père », l'extrémité occidentale de la parcelle cadastrale n° 636 a été fouillée profondément, et cette fouille nouvelle a été rattachée à l'exploration de la parcelle n° 630 exécutée en 1909 et 1910.

D'importantes découvertes archéologiques et historiques ont récompensé les efforts dépensés pendant cette campagne.

I

LIEU DIT « EN SURELOT ».

1° *Le monument dolménique découvert en 1912.* — On se rappelle qu'à la fin de la campagne de 1912 la grande salle rectangulaire du monument dolménique, longue de 17 mètres et large de 5, n'avait pas été complètement débarrassée des terres qui l'encombraient. Dès le mois d'avril 1913, M. V. Pernet a dirigé ses efforts de ce côté. Il a découvert, sur toute la superficie de la salle, le pavé béton dans lequel, à l'extrémité sud devant la cella, se trouvent comme enchâssées trois énormes dalles de pierre brute. Aucun objet important n'a été recueilli au cours de ce travail; le journal des fouilles signale seulement : en bronze, un anneau et plusieurs débris informes; en fer, une tige longue de 0 m. 09, un maillon de chaîne, un grapin muni de sa tige (longueur totale, 0 m. 38), un piton, un outil avec pointe recourbée en forme de crochet, long de 0 m. 14. La statue de bronze, dont a dû faire partie le fragment de draperie découvert en octobre 1912 le long du mur est de cette grande salle, n'a pas été retrouvée. Dans la salle même, sur le pavé antique, aucune trace de colonnade ni de base n'a été relevée. Il faut en conclure, sans doute, que cette vaste construction, qui mesurait près de 20 mètres du Sud au Nord, était couverte par une charpente en bois.

Au delà du mur transversal, qui paraît marquer l'extrémité nord de la salle rectangulaire, M. V. Pernet avait découvert, dans les derniers jours de la campagne de 1912, une excavation creusée dans le roc, mais dont les parois étaient formées de murs accolés à la roche. Des craintes d'éboulement l'avaient empêché de pousser à fond la fouille de cette excavation. Il l'a terminée en avril dernier. Cette cave, dont le fond se trouve à 3 m. 45 au-dessous du sol moderne, est presque carrée : elle mesure 2 m. 75 de long sur 2 m. 66 de large. L'excavation primitive est profonde de 2 mètres dans le roc. Les quatre murs de la cave, dans son état actuel, consistent en parements de moellons accolés à la paroi rocheuse. L'escalier par lequel on descendait dans cette cave a disparu, mais on en voit les traces à l'angle nord-ouest. Il avait 1 mètre de large et longeait le mur ouest de la cave. Outre des matériaux de construc-



tion, on a recueilli dans les déblais de cette cave : des déchets informes de bronze, de verre, de poterie; un fragment de feuille de plomb, une cuiller en os, à demi brisée, deux épingles en os, un débris de cylindre creux en os.

Par cette double fouille, exécutée dans la grande salle rectangulaire du monument dolménique et dans le voisinage immédiat de cette salle, M. V. Pernet a précisé plusieurs détails du plan de ce monument. Le caractère de la cave découverte au nord de la salle concorde bien avec tous les renseignements que les fouilles de 1912 ont fournis sur le quartier d'*Alesia*, qui occupait l'emplacement du lieu dit moderne « En Surelot ». Ce quartier, où des constructions importantes s'élevaient à l'époque romaine, avait été occupé au temps de l'indépendance gauloise. Des excavations profondes avaient été creusées dans le roc. De ces excavations, les unes furent aveuglées en tout ou en partie, les autres transformées en caves. Partout, sur le Mont Auxois nous trouvons la même superposition, la même substitution *in situ* du Romain ou plus exactement du Gallo-Romain au Gaulois.

2° *Le quartier au sud du monument dolménique* (fig. 1). — Il ne restait plus, pour bien déterminer l'étendue et les limites du monument dolménique, qu'à explorer les terrains non encore fouillés situés au sud de la cella proprement dite et de ses deux annexes, la *cella* secondaire à l'Est et la *favissa* à l'Ouest.

Ces deux annexes étaient limitées au Sud par un double mur, presque partout bien conservé, d'une épaisseur totale de 1 m. 40. Immédiatement au delà de ce mur, M. V. Pernet a découvert le pavé d'une des rues d'*Alesia*; cette rue, dirigée d'Est en Ouest, a été reconnue sur une longueur d'environ 30 mètres. Large en moyenne de 5 m. 40, elle est nettement délimitée au Nord et au Sud par deux lignes de murs parallèles, dont seules les dernières assises et les fondations ont subsisté au-dessous du sol moderne; ces murs donnent la direction des façades des habitations qui bordaient la rue. De ces habitations, celles qui formaient le côté nord de la rue ont été reconnues en 1912; celles qui s'élevaient au Sud ont été fouillées en 1913. Cette rue est, si l'on fait abstraction des deux voies gauloises découvertes, l'une, dans le quartier dit « En Curriot », et l'autre au pied de la Croix Saint-Charles, la troisième grande rue romaine jusqu'à présent reconnue sur l'emplacement d'*Alesia*,

les deux autres étant celle qui passait au sud du théâtre et dont un large tronçon a été méthodiquement déblayé en 1912, et celle qui passait au nord de la basilique et du temple. Les directions de ces trois grandes artères étaient sensiblement parallèles; toutes trois parcouraient le Mont Auxois d'Est en Ouest.

La chaussée de la rue découverte en 1913 se compose de trois

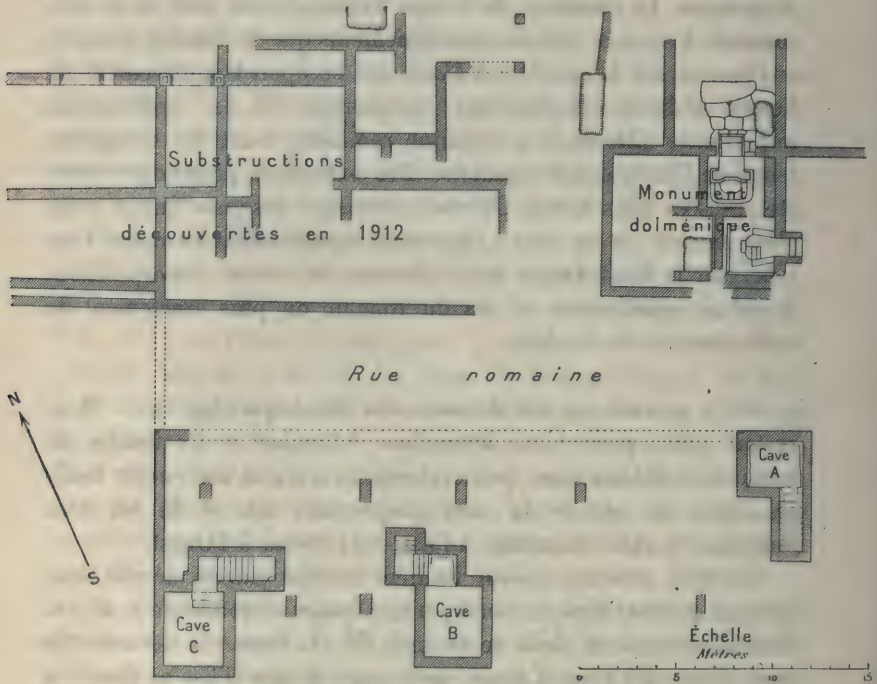


Fig. 1. — Alesia. Plan des environs du Monument dolménique.  
(Plan dressé par MM. Fornerot père et fils.)

pavés superposés du genre dit hérisson. Chacun de ces pavés est constitué par de petites pierres ou des fragments de pierre placés de champ en lignes transversales étroitement serrées les unes contre les autres. Les deux pavés supérieurs ont une épaisseur de 0 m. 10. Il est probable que la rue fut rechargée à deux reprises différentes. Nous avons constaté le même fait pour la rue qui passait au sud du théâtre.

S'il devient jamais possible de fouiller méthodiquement toute la

surface du Mont Auxois, ces parties de rues serviront de points de repère et fourniront aux chercheurs des directions précises. C'est pourquoi nous tenons, dans ces rapports annuels, à en indiquer l'emplacement et à en donner la description avec le plus de netteté possible.

La découverte de cette rue nous a en outre démontré que le monument dolménique ne se prolongeait pas, vers le Sud, au delà de la cella secondaire et de la favissa voisines de la cella principale. Sur le pavé même de la rue ont été recueillies, outre des déchets et des débris informes de bronze et de fer, une fibule de bronze, six tiges de fer provenant sans doute de quelques outils, une petite gouge.

Au delà de cette rue, le sol du Mont Auxois est parsemé de murs dont les premières assises se rencontrent à moins de 1 mètre au-dessous du niveau moderne. Les vestiges antiques apparaissent dès que l'on a dépassé la profondeur moyenne à laquelle peut atteindre le soc de la charrue. Ces murs ou fragments de murs sont dirigés soit de l'Est à l'Ouest, c'est-à-dire parallèlement à l'axe de la rue, soit du Nord au Sud. Très rapprochés les uns des autres, les murs perpendiculaires à l'axe de la rue nous indiquent qu'il y avait là plusieurs habitations contiguës; nous disons *plusieurs habitations* contiguës, plutôt qu'un vaste ensemble d'un seul tenant, parce que le sous-sol nous a révélé la présence de trois caves assez éloignées et parfaitement indépendantes les unes des autres. Entre ces murs, M. V. Pernet a remarqué la présence de foyers disposés sur le sol même et de plaques de terre calcinée. Il faut rapprocher ces traces des traces analogues, foyers et plaques de terre calcinée de couleur rougeâtre qui ont été relevées en divers autres points du Mont Auxois, par exemple en 1909 au Champ Borne, en 1909 et 1910 au cimetière Saint-Père dans le quartier dit des Sarcophages<sup>(1)</sup>. Comme le prouve le foyer retrouvé au-dessus des sarcophages au cimetière Saint-Père, ces traces ne datent que du moyen âge, probablement de l'époque carolingienne. Nous savons que, jusqu'en 864, le Mont Auxois fut occupé au moins par un monastère bénédictin et que des pèlerins se rendaient en grand nombre à la basilique de Sainte-Reine construite à l'intérieur de l'ancien oppidum.

<sup>(1)</sup> *Bulletin de la Société des Sciences de Semur*, t. XXXVII (années 1910-1911), p. 112, 118, 133.



Dans la couche superficielle de déblais, on a recueilli, comme objets mobiliers : en bronze, une sonde bien intacte, longue de 0 m. 13, trois clous, divers objets et débris indéterminés; en os, un style, long de 0 m. 12; en fer, une clef; en terre cuite, plusieurs morceaux d'une lampe romaine, un débris de lampe de basse époque; en outre, des fragments de verre, et quatre monnaies, dont trois frustes.

Si, des habitations romaines qui bordaient la rue au Sud, tout ce qui s'élevait au-dessus du sol antique a disparu, les parties souterraines se sont mieux conservées. M. V. Pernet a découvert et complètement fouillé trois caves, qui correspondent sans doute à trois maisons distinctes et voisines.

*Cave A.* — La première de ces caves est située exactement au sud du monument dolménique, dont elle n'est guère séparée que par la rue. Elle se trouvait donc, dans la maison dont elle dépendait, sous les pièces de façade. De forme rectangulaire régulière, cette cave mesure 2 m. 35 du Nord au Sud et 2 m. 65 de l'Est à l'Ouest. Son pavé se trouve à 2 m. 80 au-dessous du sol actuel. Les murs se sont conservés sur une hauteur de 2 m. 40. L'escalier par lequel on y descendait et qui est encore en place, presque intact, est complètement extérieur à la cave elle-même; il se compose de dix marches, est droit et mesure environ 1 mètre de largeur. Son axe est dirigé du Sud au Nord. Il aboutit à l'angle sud-est de la cave; la dixième et dernière marche forme un palier à peu près carré, sur lequel se développait, sans doute à l'extérieur, la porte de la cave. La construction tant de la cave que de l'escalier se caractérise par l'emploi de matériaux en petit appareil régulièrement disposés; les marches de l'escalier sont en pierres plates rapportées.

M. V. Pernet, en déblayant les dernières marches et le palier de l'escalier, avait remarqué la présence sous le palier de maçonneries d'une époque antérieure. D'autres indices relevés au cours de la fouille vinrent confirmer cette première remarque. Il est certain que cette cave a été reconstruite ou remaniée. Sous sa forme plus ancienne, elle était desservie, semble-t-il, par un escalier qui se trouvait à l'ouest au lieu d'être au sud de la cave; ces parois étaient, comme les murs actuels, en petit appareil disposé par assises régulières.

Le déblaiement complet de cette cave n'a fourni que peu d'objets

ou fragments d'objets. Nous citerons, outre beaucoup de déchets et de débris indéterminés de bronze, de fer et de verre, une épingle et un fragment de cylindre creux en os; une clef en fer; quelques morceaux d'une figurine en terre blanche; surtout deux fragments d'un vase en terre cuite qui représentait sans doute un personnage assis, dont on voit les deux pieds nus, assez gauchement modelés.

Il ne faut pas s'étonner du petit nombre ni du faible intérêt des objets trouvés dans cette cave. Elle avait été, au moins en partie, fouillée antérieurement.

*Cave B.* — La seconde cave est située à 15 mètres à l'Ouest de la précédente; elle est un peu plus éloignée qu'elle de la rue. La première marche de l'escalier qui y descend se trouve à 5 mètres environ et le centre de la cave à 10 mètres au Sud de la rue.

L'escalier qui donne accès dans cette cave se compose de deux parties dont les axes sont perpendiculaires l'un à l'autre. La première partie, dirigée du Nord vers le Sud, se compose de cinq marches et aboutit à un palier rectangulaire; la seconde partie, dirigée de l'Ouest à l'Est, comprend également cinq marches et aboutit à un palier carré. De ce palier on pénètre dans la cave proprement dite par une ouverture tournée vers le Sud, qui occupe presque toute la moitié ouest de la paroi nord. Cette ouverture était sans doute fermée par une porte de bois, qui s'ouvrait en dehors sur le palier carré auquel aboutissait la seconde partie de l'escalier. Le niveau de ce palier est nettement plus élevé que le sol de la cave. Il n'est pas impossible qu'une ou deux marches, par lesquelles cette différence de niveau était rachetée à l'intérieur de la cave, aient aujourd'hui disparu. Nous verrons qu'une disposition analogue existe encore dans la troisième cave. La largeur de l'escalier, dans ses deux parties disposées perpendiculairement, varie de 1 mètre à 1 m. 10; le palier intermédiaire représente à peu près une surface de 1 mètre carré. Le palier inférieur, un peu plus vaste, mesure environ 1 m. 40 de long du Nord au Sud sur 1 m. 25 de large de l'Est à l'Ouest. Le niveau de ce palier se trouve à 2 m. 20 du sol actuel. Quant au sol de la cave elle-même, il est plus bas d'environ 0 m. 40, ce qui représente à peu près la hauteur de deux marches. La construction de cette cave est d'aspect particulièrement soigné. Les murs, tant de l'escalier que de la cave elle-même, sont faits de moellons échantillonnés, disposés par assises régulières

dont les joints ont été passés au fer. Le sol est formé d'un béton en terre battue. La cave proprement dite, de forme rectangulaire régulière, est longue de 3 m. 90 du Nord au Sud, large de 3 mètres de l'Est à l'Ouest.

Dans la paroi sud, faisant face à la porte, une niche avait été ménagée. Large de 1 m. 65, haute de 0 m. 40, profonde de 0 m. 35, elle présente certaines particularités sur lesquelles nous insisterons à propos de la troisième cave. Sa base se trouve à 1 m. 30 au-dessus du pavé de la cave.

Parmi les objets trouvés dans cette cave, outre les matériaux de construction dont nous parlerons plus loin, nous signalerons : une pierre ovoïde, reposant sur une base de forme cylindrique, encastrée elle-même dans une base carrée; un fragment de poids en pierre, de forme aplatie, portant sur la tranche les chiffres suivants, ainsi disposés  $\begin{smallmatrix} V \\ XX \end{smallmatrix}$ ; en bronze, un anneau avec pierre gravée; en fer, un harpon avec douille, un piton muni de son anneau, une lame de couteau, longue de 0 m. 13; en os, une épingle; enfin une monnaie.

*Cave C.* — La troisième cave, située à 10 mètres environ de la précédente, est comme elle assez éloignée de la rue. L'escalier par lequel on y descendait se trouve à 6 mètres environ du mur de façade de l'habitation et le centre de la cave à 10 mètres. L'escalier est ici moins intact que dans les deux caves précédentes. Il est droit et son axe est dirigé d'Est en Ouest. Large en moyenne de 1 m. 20, il se composait de onze marches dont sept sont demeurées en place. Il aboutit à un palier rectangulaire, long de 1 m. 80 du Nord au Sud, large de 0 m. 90 de l'Est à l'Ouest. De ce palier on passe dans la cave proprement dite par une baie qui s'ouvre dans le mur nord de la cave. Cette baie, large actuellement de 1 m. 10 environ, était jadis fermée par une porte qui s'ouvrait sur le palier, en dehors de la cave. La cave elle-même a des dimensions égales à la cave précédente : 3 m. 90 de long du Nord au Sud, 3 mètres de large de l'Est à l'Ouest. La hauteur des murs aujourd'hui conservés est de 2 m. 50, au-dessus desquels le sol labourable n'est épais que de 0 m. 10; le pavé de la cave se trouve donc à 2 m. 60 au-dessous du niveau moderne. Il est plus bas d'environ 0 m. 40 que le palier auquel aboutit l'escalier et sur lequel s'ouvrait la porte. Cette différence de niveau est rachetée par deux marches, qui se



trouvent à l'intérieur même de la cave dans le prolongement de la porte.

Comme celle de la cave précédente, la construction de cette cave et de son escalier est très soignée. Les matériaux en sont constitués par des pierres de petit appareil, soigneusement échantillonnées et disposées en assises régulières dont les joints sont passés au fer. Le sol de la cave était recouvert d'un béton en terre battue. Mais où apparaît surtout le soin des constructeurs, c'est dans la disposition des niches dont les parois de cette cave et même de l'escalier ont été munies. M. V. Pernet signale en effet la présence de trois niches, l'une au pied de l'escalier, dans la paroi nord du palier faisant face à la porte de la cave; la seconde dans le mur est, et la troisième dans le mur sud de la cave proprement dite. Deux de ces niches se sont parfaitement conservées; seule la dernière, celle qui occupait le mur sud de la cave, a été à demi détruite par un éboulement des assises supérieures de ce mur. La première niche, celle du palier, mesure 0 m. 86 de large, 0 m. 50 de hauteur et 0 m. 40 de profondeur. La seconde, celle qui avait été ménagée dans le mur est de la cave, est large de 1 m. 60, haute de 0 m. 40, profonde de 0 m. 40; sa base se trouve à 1 mètre au-dessus du pavé de la cave. Ces niches étaient fort ingénieusement construites. Des rainures, très visibles aux deux extrémités de la base et du toit, empiètent légèrement sur les assises latérales de moellons. Ces rainures indiquent, sans aucun doute possible, que la base et le toit étaient revêtus d'une tablette en bois; la tablette supérieure était destinée à soutenir le poids des assises supérieures de moellons. Si, malgré la disparition de cette tablette supérieure, la niche disposée dans la paroi est de la cave s'est conservée intacte, il n'en a pas été de même dans la niche du palier ni surtout dans la niche du mur sud de la cave, où les assises de moellons placées au-dessus de la niche, privées de support, se sont effondrées. Le fond de chaque niche était garni de dalles en pierre tendre sciée. Celles qui garnissaient le fond de la niche du mur est sont encore en place.

Les niches ménagées dans cette cave et dans la précédente sont plus vastes et construites avec beaucoup plus de soin que les niches déjà observées dans des caves précédemment découvertes. En outre, l'aspect général des trois caves fouillées en 1913 dans ce quartier d'*Alesia* démontre qu'elles faisaient partie de maisons au moins

confortables, sinon luxueuses; c'est la même conclusion à laquelle nous a déjà conduit l'étude des ruines de la maison découverte en 1912 à l'extrémité est du chantier de fouilles<sup>(1)</sup>. Le quartier d'*Alesia* qui entourait le monument dolménique était certainement composé d'habitations importantes et riches.

C'est pourquoi il est regrettable que les objets mobiliers recueillis dans ces caves ne soient pas plus abondants. Il est possible que beaucoup d'entre eux aient été réduits en miettes, puisque les décombres dont ces caves sont remplis proviennent de l'effondrement des bâtiments supérieurs. On y a trouvé en effet beaucoup de plaques de pierre tendre sciée, mélangées avec des débris de mortier et des morceaux d'enduit; de ces plaques, les unes servaient au revêtement intérieur des pièces de la maison, les autres étaient employées dans la couverture<sup>(2)</sup>. En outre, dans la dernière cave décrite, on a recueilli, avec beaucoup de débris informes de fer, de bronze, de verre, de terre cuite : en bronze, un fragment de fibule et plusieurs clous; en fer, un piton, un gond, et une grande quantité de petits clous fixés les uns tout près des autres dans une sorte de bordure en bois ou en cuir durci<sup>(3)</sup>; en os, une épingle et un cylindre creux muni de deux trous; en terre cuite, un petit vase commun, et deux marques de potier.

Les fouilles exécutées en 1912 et 1913 dans la partie du Mont Auxois dite « En Surelot » ont donc révélé l'existence en ce point du plateau d'un groupe important de constructions. Autour du sanctuaire dolménique, au nord et au sud d'une rue large de plus de 5 mètres, de nombreuses maisons s'élevaient les unes auprès des autres; seuls en ont survécu les assises inférieures des murs, les caves et un hypocauste; mais on y a recueilli, surtout en 1912, de nombreux objets mobiliers<sup>(4)</sup>, et les caves fouillées en 1913 ont fourni des renseignements intéressants. La survivance, au milieu

(1) *Bulletin archéologique du Comité*, année 1913, p. 388 et suiv.

(2) Cf., dans notre rapport sur *Les Fouilles d'Alesia de 1909-1910*, la reconstitution par M. Chaussemiche d'une couverture de maison en plaques de pierre tendre sciée (*Bulletin de la Société des Sciences de Semur*, t. XXXVII, 1910-1911, pl. IV).

(3) Dans son *Journal des Fouilles*, M. V. Pernet se demande si ce ne serait pas là un débris de sabot ou de chaussure en cuir.

(4) *Bulletin archéologique du Comité*, 1913, p. 390-391.

d'un tel quartier, du monument dolménique jusqu'au milieu et peut-être jusqu'à la fin du III<sup>e</sup> siècle est un fait historique d'une haute importance. D'ailleurs les excavations si curieuses, profondément creusées dans le roc, que M. V. Pernet a découvertes en 1912 dans tout ce quartier, au-dessous des constructions de l'époque romaine, attestent qu'au temps de l'indépendance gauloise cette partie du Mont Auxois était de même occupée.

Signalons, pour terminer ce compte rendu des fouilles exécutées en 1913 au lieu dit « En Surelot », que M. V. Pernet, en tamisant les déblais provenant du puits de 27 mètres découvert en 1912 à l'est du monument dolménique <sup>(1)</sup>, y a recueilli : une fibule et une aiguille de bronze, une aiguille d'os cassée, quatre monnaies romaines, dont une d'argent.

## II

### LE CIMETIÈRE SAINT-PÈRE; LES VESTIGES CHRÉTIENS.

Les découvertes faites en 1913 dans la partie du Mont Auxois dénommée « le Cimetière Saint-Père » se divisent en deux catégories distinctes : 1<sup>o</sup> les découvertes qui se rapportent aux premiers siècles du moyen âge et qui intéressent l'histoire des plus anciens cultes chrétiens à *Alesia*; 2<sup>o</sup> les découvertes de substructions et d'antiquités de l'époque gallo-romaine.

#### *1<sup>o</sup> Les antiquités chrétiennes; la basilique primitive de Sainte-Reine (fig. 2).*

En 1909 et 1910, les fouilles exécutées par la Société des Sciences de Semur dans la parcelle cadastrale n<sup>o</sup> 630, située exactement à la limite du cimetière Saint-Père et du lieudit voisin, la Comme ou la Combe, avaient révélé la présence en ce point du Mont Auxois d'un grand nombre de sépultures de basse époque, particulièrement de sarcophages en pierre. M. V. Pernet retrouva, d'abord dans toute la partie septentrionale de ladite parcelle, autour

<sup>(1)</sup> *Bulletin archéol. du Comité*, 1913, p. 387.



de la rue romaine qui passe au sud du théâtre et sur la chaussée même de cette rue, des squelettes et des débris de sarcophages épars; puis, à mesure qu'il s'approchait de l'extrémité est de la parcelle n° 630, les sarcophages apparurent plus nombreux, plus intacts, disposés plus régulièrement. Orientés à peu près exacte-

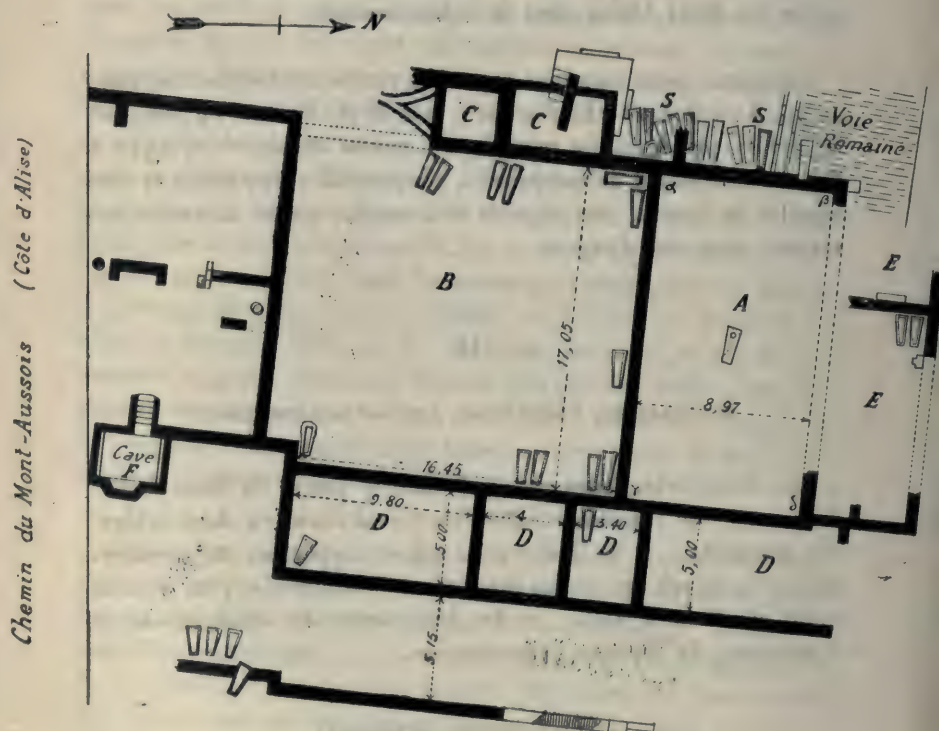


Fig. 2. — Alesia. Plan de la basilique de Sainte-Reine.  
(Plan dressé par MM. Fornerot père et fils.)

ment la tête à l'Ouest et les pieds à l'Est, ces sépulcres formaient une rangée qui s'étendait du Nord au Sud (fig. 2, SS); ils avaient été déposés au milieu de murs antiques; quelques-uns même chevauchaient ces murs. Enfin, par-dessus ces sarcophages, M. V. Pernet releva la présence incontestable de traces d'occupation postérieure, entre autres quelques assises d'un mur en pierres sèches, et surtout plusieurs foyers en terre battue qui avaient gardé

leur entourage de briques ou de pierres posées de champ<sup>(1)</sup>. La forme de ces sarcophages, amincie, comme effilée de la tête aux pieds, leur aspect général, l'absence de toute décoration sur les cuves ou les couvercles, la présence de croix à branches légèrement pattées et presque égales, tous ces indices permettaient d'attribuer, avec les moindres chances d'erreur, ces sépulcres à l'époque mérovingienne ou carolingienne.

L'existence de telles sépultures en pleine ville antique, à peu de distance du théâtre, d'un temple, de la basilique gallo-romaine et du forum, posait un problème archéologique que M. V. Pernet a voulu résoudre, et qu'il a résolu en effet pendant la campagne de 1913.

La première tâche qui s'imposait à lui était d'enlever les sarcophages et de les transporter au Musée Alesia, afin d'avoir le champ libre pour ses tranchées et ses déblais. Le mur en pierres sèches et les foyers, conservés depuis 1909 et 1910, d'ailleurs photographiés et relevés sur le plan général des fouilles, furent détruits; les sarcophages qu'ils recouvraient et qu'il avait été pour cette raison même impossible d'explorer plus tôt furent ouverts. Ce sont les sarcophages qui portaient les n<sup>os</sup> 7, 8, 9, 10 et 11 dans l'appendice I du rapport sur les fouilles de 1910<sup>(2)</sup>. On n'y a point découvert de mobilier; mais on y a fait de curieuses observations. Dans le sarcophage n<sup>o</sup> 7, il y avait trois squelettes; dans le n<sup>o</sup> 8, il y en avait deux; dans le n<sup>o</sup> 9, quatre; dans le n<sup>o</sup> 10, deux; et dans le n<sup>o</sup> 11, deux, dont les ossements semblent avoir été déplacés. Le sarcophage n<sup>o</sup> 1, le premier de la rangée vers le Nord, dont on n'apercevait auparavant que l'une des faces latérales, fut de même entièrement dégagé. On n'y a trouvé qu'un seul squelette. En outre, M. Pernet a constaté que les couvercles et les cuves des sarcophages ne se raccordaient pas toujours exactement, comme si l'on avait placé ultérieurement le couvercle d'un sarcophage sur la cuve d'un autre, et réciproquement. De ce fait, comme de la présence de deux, trois et quatre squelettes dans un seul et même sépulcre, il résulte qu'il y avait là un point du Mont Auxois où pendant long-

<sup>(1)</sup> *Bulletin de la Société des Sciences de Semur*, t. XXXVII (1910-1911), p. 112 et 133 [tir. à part : *Les Fouilles d'Alesia de 1909-1910*, p. 24 et 45], pl. XI et XIV.

<sup>(2)</sup> *Bulletin de la Société de Semur*, t. XXXVII (1910-1911), p. 189 et suiv.; [tir. à part : *Les Fouilles d'Alesia de 1909-1910*, p. 101].

temps on inhuma les morts et qui possédait sans doute à ce point de vue un prestige tout spécial, puisque c'était là et non pas ailleurs, sur le plateau, qu'on se faisait enterrer ou qu'on enterrait les siens, et puisque les sarcophages déjà occupés étaient ouverts deux et trois fois pour recevoir de nouveaux corps.

Bientôt l'exploration de ces sarcophages aboutit à une découverte qui devait être féconde. En les dégageant de toutes parts pour les déplacer, M. Pernet mit au jour un mur, dirigé du Nord au Sud (fig. 2,  $\alpha \beta$ ), contre lequel les sarcophages étaient alignés, dont même le parement extérieur avait été détérioré, comme entamé par les extrémités des cuves en pierres. En suivant vers le Sud ce mur dont plusieurs assises sont encore en place, on découvrit une pierre de taille mesurant 1 mètre de côté, au delà de laquelle sans doute le mur se prolongeait, qui néanmoins devait marquer l'angle de quelque construction ( $\alpha$ ). En possession de ce point de repère, M. V. Pernet chercha, le long du même mur, mais dans la direction du Nord, s'il ne trouverait pas une pierre de taille analogue qui lui donnerait un second angle. Il la trouva en effet ( $\beta$ ); et en même temps il remarqua que cette pierre de taille ainsi que le mur, pendant plusieurs mètres, reposait sur la chaussée de la rue romaine qui passe au sud du théâtre. Ainsi la construction, dont le mur entre les deux angles découverts représente le côté ouest, était de basse époque, puisqu'elle empiétait par son angle nord-ouest sur une rue de l'époque gallo-romaine.

Les recherches poursuivies aux alentours immédiats des pierres de taille ainsi découvertes prouvèrent que ces pierres marquaient bien, comme on l'avait supposé, les angles d'une construction. Deux murs en portaient, dirigés de l'Ouest à l'Est, perpendiculaires par conséquent au premier mur dégagé. Après plusieurs jours de recherches, fort difficiles en raison de la profondeur à laquelle ces vestiges se trouvent maintenant enterrés, on réussit à découvrir les deux autres angles de la construction (fig. 2,  $\gamma \delta$ ), constitués aussi par des pierres de taille de forte dimension, ainsi que le mur qui les réunissait et qui formait le côté est de la construction. Au cours des fouilles effectuées pour obtenir ce résultat, on constata que les murs du Sud et du Nord existaient encore; le mur du Sud a conservé plus d'assises que le mur du Nord, réduit en plusieurs endroits à ses seules fondations.

De ces premières découvertes il résultait que la construction



ainsi déterminée (fig. 2, A), dont on avait repéré les quatre angles et suivi les quatre murs, mesurait intérieurement : de l'Est à l'Ouest, 17 mètres, du Nord au Sud, 9 mètres (exactement 17 m. 05 sur 8 m. 97). Le mur ouest mesure 0 m. 92 d'épaisseur; c'est le plus puissant; les trois autres murs ne dépassent pas 0 m. 70 d'épaisseur. Mesurées extérieurement, les dimensions de cette salle rectangulaire sont donc environ : 18 m. 60 de long sur 10 m. 40 de large. Les assises des murs qui subsistent encore se trouvent à une profondeur qui varie entre 1 m. 40 et 1 m. 90 du sol actuel. Quant à la hauteur de ces assises, elle est parfois de 0 m. 90, mais souvent aussi elle est réduite à 0 m. 35 ou 0 m. 40.

Ce ne fut pas seulement des murs en petits matériaux avec angles en pierres de taille, par conséquent le plan extérieur d'une construction, que ces premières recherches révélèrent. Le long des murs, dans toutes les tranchées qui furent creusées, on découvrit soit des sarcophages, soit des squelettes inhumés en pleine terre; sarcophages et squelettes toujours orientés la tête à l'Ouest et les pieds à l'Est. Les uns et les autres furent trouvés surtout le long des murs, à l'extérieur, en particulier le long du mur sud; il y a des points où le parement extérieur de ce mur, comme nous l'avons constaté le long du mur ouest, a été entamé par des sépultures. A l'intérieur de la construction, le long des murs, on n'a point rencontré de sarcophages, mais seulement ici et là des squelettes, toujours orientés; ces sépultures paraissent dater d'une époque où la construction devait être soit abandonnée, soit en ruine, puisque des squelettes retrouvés les uns chevauchent les murs et que les autres ont été déposés sur le pavé de la construction.

A ce point de la campagne de fouilles, étant donné l'intérêt de ces découvertes, nous aurions voulu qu'il nous fût possible de débayer complètement tout l'espace circonscrit par les murs retrouvés, c'est-à-dire de procéder à une fouille méthodique de la construction, dont nous possédions les côtés et les angles. Malheureusement les conditions dans lesquelles les fouilles se pratiquent sur le Mont Auxois ne nous ont pas permis de réaliser ce désir. Il convient d'abord d'indiquer que la mise à exécution d'un tel projet aurait nécessité le déplacement d'environ 500 mètres cubes de terre; en outre, l'endroit fouillé est entouré de partout de terrains cultivés sur lesquels on ne peut songer à déposer de tels déblais. Les obstacles matériels étaient insurmontables. Nous avons dû nous résigner à

creuser seulement quelques tranchées dans l'intérieur de la construction.

La première de ces tranchées a été creusée, parallèlement et à égale distance des deux longs murs du Nord et du Sud, sur une longueur d'un peu plus de 10 mètres, à partir du mur est. Les découvertes qu'on y a faites sont des plus importantes.

Tout d'abord au départ même de la tranchée, on a constaté que les fondations des murs reposaient directement, en cet endroit comme à l'angle nord-ouest, sur la chaussée de la rue romaine, retrouvée à 1 m. 90 de profondeur au-dessous du sol actuel. Plus loin, à 2 mètres du mur de l'Est, la tranchée a mis au jour, à 0 m. 40 au-dessus du niveau de la rue romaine, un pavement en mosaïque grossière faite de petits morceaux de terre cuite. Ce pavement, au-dessous duquel il n'y avait que des décombres, était sans doute le pavé primitif de la construction. Il a été reconnu, dans la tranchée, sur une longueur de 1 m. 50; son épaisseur moyenne est de 0 m. 10. Prolongée toujours vers l'Ouest, la tranchée a rencontré, à 3 m. 50 environ du mur de l'Est, les traces d'un autre pavement, conservé en partie à 0 m. 38 au-dessus du pavement en mosaïque de terre cuite. Ce pavement se compose de pierres plates plus ou moins régulières. Entre ce pavement et celui en mosaïque, la coupe de la tranchée ne permet de reconnaître que des déblais informes. Ce second pavement en pierres plates traverse la tranchée sur une largeur d'environ 1 mètre. Au delà, la tranchée a de nouveau atteint le sol naturel et la chaussée de la rue romaine à 0 m. 90 au-dessous du niveau du pavement supérieur. Des squelettes, exactement orientés, y ont été trouvés.

Enfin, à 7 m. 50 du mur est, la tranchée a mis à découvert l'extrémité d'un sarcophage en pierre, dont le couvercle est encore en place. Il a été nécessaire d'élargir la tranchée pour dégager complètement le sarcophage; à la profondeur de près de 2 mètres au-dessous du sol moderne, le travail n'a pas été sans difficulté. Du moins il a eu des résultats fort intéressants. Le sarcophage découvert en cet endroit repose sur le sol naturel; il est à peu près orienté la tête à l'Ouest, les pieds à l'Est. Son état de conservation est remarquable, et le couvercle recouvre exactement la cuve. Sa longueur est de 1 m. 90; la largeur, de 0 m. 68 à la tête, n'est aux pieds que de 0 m. 28 pour la cuve, de 0 m. 33 pour le couvercle. La hauteur totale, mesurée à la tête, atteint 0 m. 98; aux

pieds elle n'est plus que de 0 m. 69. Le couvercle est haut, en moyenne, de 0 m. 33. Le couvercle et la cuve sont également nus, sans décoration ni inscription. La pierre, grise et rugueuse, est seulement rayée de stries minces et serrées, soit longitudinales comme sur le côté du couvercle, soit transversales ou obliques comme en divers points des faces extérieures de la cuve. Faut-il voir une croix dans deux bandes ou marges plates et lisses qui se coupent à angle droit sur la face antérieure, quand le couvercle repose sur la cuve ? Ce serait peut-être donner une valeur symbolique excessive à un détail, en somme banal, d'ornementation.

Si le sarcophage se présente sans sculpture ni texte épigraphique, il n'en doit pas moins retenir notre attention, à la fois par la place qu'il occupe, par l'état exceptionnel dans lequel le couvercle a été retrouvé, et par plusieurs découvertes de détail faites autour de lui.

Comme, dans sa position actuelle, le sarcophage n'est pas exactement parallèle à la direction générale des murs nord et sud, il n'est pas impossible qu'il ait été légèrement déplacé. Mais, en raison de ses dimensions et de son poids, ce déplacement a dû être insignifiant; le seul résultat en a été de le désaxer légèrement. Si nous lui rendons par la pensée sa position primitive en le redressant de façon à l'orienter de l'Est à l'Ouest, nous constatons qu'il occupe presque mathématiquement le centre de la construction rectangulaire à l'intérieur de laquelle il se trouve. En effet, dans cette position, le milieu du sarcophage se trouve à 8 m. 50 du mur est et à 8 m. 55 du mur ouest, à 4 m. 50 du mur sud et à 4 m. 47 du mur nord. En outre, il repose sur le sol au niveau même de la rue romaine, c'est-à-dire bien au-dessous non seulement du pavement en pierres plates, mais aussi du pavé en mosaïque grossière de terre cuite précédemment décrits. Il devait donc être placé soit dans un caveau souterrain, soit, ce qui paraît plus vraisemblable, dans une sorte de crypte à ciel ouvert ménagée au centre du bâtiment.

Ce qui nous porte à préférer cette seconde hypothèse, c'est le détail caractéristique par lequel le couvercle attire immédiatement l'attention. Intact de toutes parts et en place, ce couvercle est cependant percé d'un trou circulaire presque régulier, ménagé dans sa surface supérieure plus près de la tête que des pieds et un peu plus à gauche qu'à droite, si l'on se place à la tête (fig. 3 et 4). Le



centre du trou est à 0 m. 62 de la tête et à 1 m. 28 des pieds; à 0 m. 25 environ de la face latérale gauche et à 0 m. 35 de la face latérale droite. Cet orifice est sans doute irrégulier, mais il

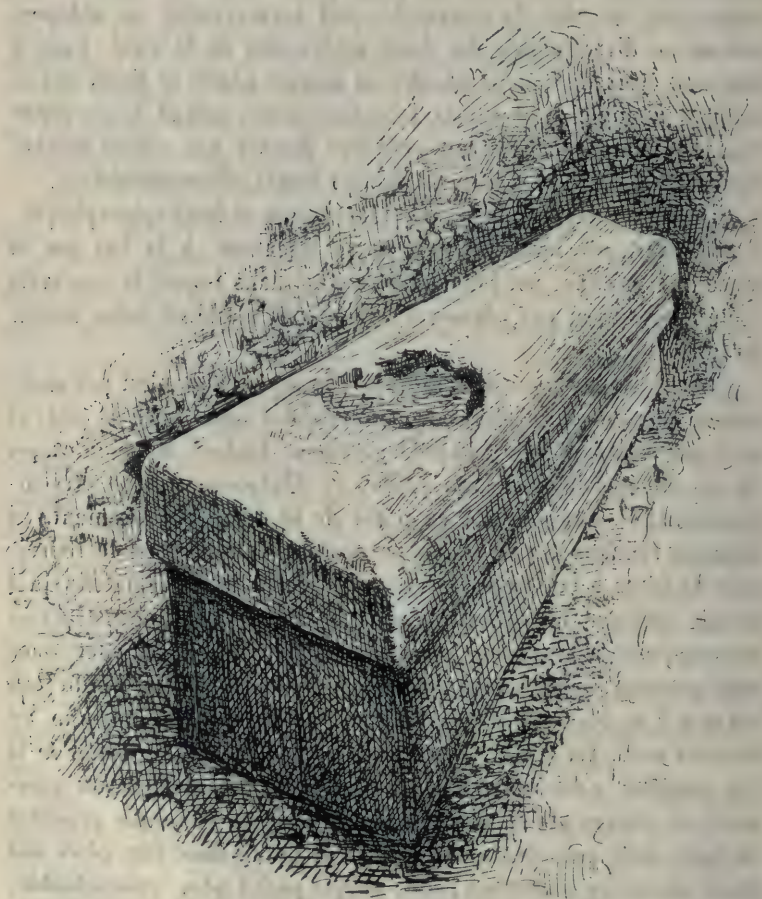


Fig. 3. — *Alessa*. Le sarcophage en place, au bord de la tranchée.

(Cliché prêté par la *Revue d'histoire des religions*.)

semble bien qu'on ait voulu le faire circulaire; c'est par la maladresse de l'ouvrier chargé du travail que l'intention n'a pas été réalisée. Le diamètre moyen est de 0 m. 38.

La première impression que suggère la vue de cet orifice, c'est qu'il

a été pratiqué pour violer le sarcophage et pour en dérober le contenu. A la réflexion, on reconnaît que cette explication n'est guère vraisemblable. Il eût été plus rapide et plus aisé pour les voleurs de briser le couvercle à l'aide d'une masse et en quelques coups. D'autre part, cet orifice n'aurait pu donner passage qu'au bras du voleur; or, de quelque taille qu'on veuille supposer ce voleur, son bras n'aurait pas pu explorer le sarcophage entier; l'extrémité des doigts aurait à peine atteint le fond de la cuve. Il est à peu près certain que l'orifice dont est percé le couvercle du sarcophage y a été pratiqué volontairement. Dans ce cas, il faut sans doute y voir une de ces *fenestellæ* par lesquelles les pèlerins et les fidèles pou-

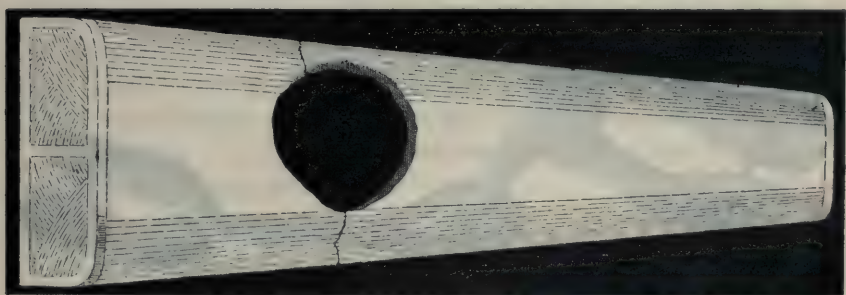


Fig. 4. — *Alesia*. Couvercle du sarcophage de la fig. 3.

vaient atteindre les reliques particulièrement vénérées et dont le contact direct passait pour posséder beaucoup de puissance et d'efficacité. Grégoire de Tours mentionne dans son traité *In gloria confessorum*, 36, le sépulcre d'un évêque dans lequel une *fenestella* avait été pratiquée au-dessus de la tête : *Est ibi et sepulcrum ipsius sancti venerandi episcopi, a quo haec aedes nomen accepit, sub analogio compositum, super quod caput per fenestellam quique vult immittit, precans quae necessitas cogit, obtinetque mox effectum, si juste petierit*. L'opuscule intitulé *De Miraculis sancti Stephani* signale également la *fenestella* d'une *memoria*, *fenestella* par laquelle on accédait *ad interiora loca sanctarum reliquiarum* (I, 12). Nous devons donc conclure que le sarcophage découvert au centre de la construction fouillée contenait des reliques et même des reliques très vénérées. C'est là une conclusion dont l'importance est considérable.

Cette conclusion se trouve d'ailleurs confirmée par plusieurs trou-

vailles qui ont été faites sur le sarcophage lui-même ou dans la terre qui le recouvrait. La plus caractéristique de ces trouvailles est celle d'une entrave ou chaîne en fer, tout à fait intacte (fig. 5), composée au centre de deux chaînons jouant l'un sur l'autre et à chaque extrémité d'une véritable menotte. Les dimensions de cette entrave, qui rappelle par sa disposition les *compedes* antiques, sont très faibles : déployée et tendue, elle ne dépasse guère 0 m. 25 de longueur; l'une des menottes est longue de 0 m. 05, l'autre de 0 m. 07; les deux chaînons du milieu atteignent ensemble de 0 m. 13 à 0 m. 14. Une telle entrave n'a pas pu servir dans la réalité ou n'aurait pu servir que pour enchaîner un tout jeune enfant. Quel poignet ou quelle cheville d'adulte auraient pu tenir dans des

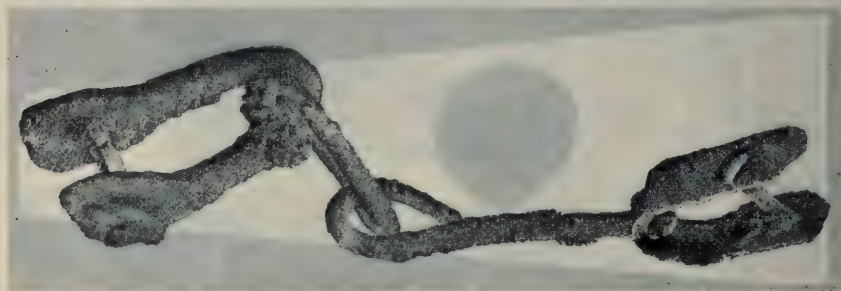


Fig. 5. — *Alesia*. Chaîne de fer trouvée dans le sarcophage de la fig. 3.

menottes aussi étroites ? Il est bien plus raisonnable de penser que cette chaîne est un ex-voto. La présence d'un tel objet corrobore la conclusion que nous a déjà suggérée la présence de la fenestella dans le couvercle du sarcophage. Si notre chaîne est un ex-voto, ce sarcophage est un tombeau de saint.

En même temps que la chaîne, on a trouvé sur le sarcophage lui-même et dans la terre toute voisine trois clefs de fer à tiges forées et à pannetons plus ou moins compliqués. La longueur des tiges varie de 0 m. 13 à 0 m. 11; la longueur des pannetons de 0 m. 06 à 0 m. 048; le diamètre intérieur des tiges de 0 m. 015 à 0 m. 012. Les tiges forées ont été obtenues en repliant sur elles-mêmes, dans le sens de leur longueur, des lames de fer très peu épaisses. L'un des pannetons présente une disposition curieuse; au lieu de porter simplement des échancrures extérieures, il est percé de deux trous circulaires; il en résulte ou bien que les tiges intérieures de la serrure, qui s'engageaient dans ces trous du



panneton, ne formaient pas un cercle complet, sans quoi il eût été impossible d'engager la clef dans la serrure, ou bien que cette clef n'était point destinée à servir dans la pratique et n'était, elle aussi, qu'un ex-voto ou peut-être un symbole. Cette dernière hypothèse s'explique par le rôle que les clefs, ou du moins certaines clefs, jouaient comme reliques. D'une part, on sait que pendant les premiers siècles du moyen âge plusieurs papes envoyèrent à des rois, à des princes, à des évêques, de menues parcelles des chaînes de saint Pierre renfermées dans des reliquaires de diverses formes, en particulier dans des clefs<sup>(1)</sup>. D'autre part, après le concile de Metz de 813, qui s'efforça par son canon 51 de remédier aux transports trop fréquents de reliques, on se contenta, quand on voulait consacrer une église nouvelle, d'emprunter à la tombe d'un martyr authentique soit des *brandea*, linges qui avaient été en contact avec les reliques, soit des clefs<sup>(2)</sup>. Les clefs tenaient donc leur place, dans ces basiliques du haut moyen âge, parmi les objets sacrés.

Enfin on a recueilli sur le sarcophage même une lame de couteau en fer, longue de 0 m. 22.

Après avoir minutieusement exploré tous les alentours du sarcophage, M. V. Pernet l'ouvrit enfin avec toutes les précautions nécessaires. Le couvercle n'était point scellé, mais simplement superposé à la cuve. Voici ce que l'on a trouvé dans ce tombeau : à la partie supérieure, une grande quantité de terre grise fine, puis des fragments de bois carbonisé, un objet en fer, sorte de tige terminée par un crochet recourbé, un clou en fer, des débris de verre, de tout petits ossements paraissant provenir de corps d'oiseaux, de la terre glaise ; à 0 m. 24 au-dessous du bord de la cuve, tout le centre du sarcophage était occupé par une dalle de pierre, de forme irrégulière, longue d'environ 0 m. 44 ; au-dessous de ce niveau, on recueillit les diverses parties d'un squelette humain, mais bouleversées : au pied du sarcophage se trouvaient les os du bassin, une tête de fémur, deux vertèbres ; vers le milieu, on ramassa un maxillaire inférieur. Pêle-mêle avec ces ossements furent trouvés un morceau de meule en granit, un débris de pierre avec

(1) Reusens, *Éléments d'archéologie chrétienne*, 2<sup>e</sup> éd. (1890), I, p. 241.

(2) Smith and Cheetham, *A Dictionary of Christian antiquities*, Londres, 1880, s. v° *Relics*, p. 1773.

moulure, et une grande quantité de petits os, extrêmement ténus, qui ne peuvent guère être que des os d'oiseaux.

De ce mélange vraiment inattendu d'ossements et d'objets très disparates, il résulte que le sarcophage, malgré son apparence intacte, a été ouvert à une époque indéterminée, mais très anciennement, puisqu'il a été découvert à plus de 1 mètre de profondeur au-dessous du niveau moderne. C'est là encore une observation dont on verra plus loin l'importance. Ossements et débris ont été replacés avec soin dans le tombeau; le couvercle a été remis sur la cuve, et le sarcophage laissé exactement à l'endroit où il a été découvert.

La tranchée creusée de l'Est à l'Ouest au milieu de la construction rectangulaire n'a pu être prolongée beaucoup au delà du sarcophage central, à cause d'un dépôt de terre considérable provenant des fouilles antérieures. Mais, perpendiculairement à elle, une seconde tranchée fut ouverte dans la direction du Sud et poussée jusqu'au mur de l'édifice, à 4 m. 50 environ du sarcophage. On n'y a rencontré aucune trace ni de pavé, ni de colonnes, ni de sépultures. Le sol primitif a été atteint à 2 m. 10 du niveau moderne.

Parmi les fragments recueillis au cours de cette partie de la fouille, nous croyons devoir signaler un débris de pilier en pierre trouvé dans les déblais de la tranchée centrale. Sur l'une des faces du pilier, on distingue une bande plate, puis une bande convexe, puis l'angle; la face voisine paraît, elle aussi, travaillée. En l'absence de tout autre vestige, il serait téméraire de vouloir se représenter la décoration architecturale de l'édifice. Du moins peut-on penser que des piliers de pierre y contribuaient, soit pour diviser l'intérieur en plusieurs travées, soit pour orner les parois.

Avant d'aller plus loin, résumons les données fournies par la fouille. La rangée de sarcophages découverte en 1909 et 1910 avait été disposée le long du mur ouest d'une construction rectangulaire, mesurant intérieurement 17 m. 05 sur 8 m. 97, dont les quatre angles étaient marqués par des pierres de taille assez puissantes. Toute la partie nord, et spécialement l'angle nord-ouest de cette construction, empiète sur la chaussée d'une rue romaine dont la largeur dépassait 6 mètres. A l'intérieur, deux pavements superposés correspondent peut-être à deux périodes différentes

dans l'histoire de l'édifice. Au centre de cet édifice, on a découvert un sarcophage qui, par ses dimensions, sa place, divers détails et plusieurs objets recueillis, semble avoir été particulièrement vénéré. Tout autour de l'édifice, surtout en dehors des murs, des sarcophages et de nombreuses sépultures ont été rencontrés. Des trouvailles et des observations faites, il résulte avec la plus grande probabilité que l'édifice retrouvé a été, aux premiers siècles du moyen âge, un lieu de culte chrétien, qu'il renfermait le tombeau d'un saint ou d'un martyr particulièrement vénéré, et qu'on se faisait enterrer à l'envi autour et le plus près possible de ce lieu de culte.

Mais la fouille avait démontré en même temps que l'édifice ainsi découvert n'était pas isolé, qu'au delà des pierres de taille destinées à en marquer les angles les murs se continuaient, au moins dans la direction du Sud. Le mur ouest est, en effet, prolongé vers le Sud par un mur de même composition, de même appareil et de même aspect, déjà mis au jour en 1909 et 1910 et reconnu sur une longueur de plus de 12 mètres; à l'ouest de ce mur, deux pièces rectangulaires assez bien conservées, dont l'une apparaît nettement construite au-dessus d'une cave gallo-romaine, datent de la même époque que les murs précédemment décrits et se rattachent au même ensemble (fig. 2, CC). Plusieurs sarcophages sont encore en place, à peu près exactement orientés, à l'est de ces deux pièces rectangulaires et du mur qui les limite vers l'Est.

Après avoir découvert l'angle sud-est de l'édifice rectangulaire, M. V. Pernet constata que le mur est de cet édifice, de même que le mur ouest, se prolongeait vers le Sud. Il voulut, à l'aide de tranchées successives, en rechercher la suite. Il constata que ce mur se continuait en ligne droite, au delà de l'angle sud-est de l'édifice rectangulaire, sur une longueur de 16 m. 45. Les assises qui en sont conservées sont hautes de 0 m. 90; elles reposent directement sur le sol naturel à 2 m. 15 de profondeur au-dessous du niveau moderne. L'épaisseur moyenne de ce mur est de 0 m. 60. La maçonnerie en est tout à fait pareille à celle de l'édifice rectangulaire. Elle date évidemment de la même époque. A l'Est et à l'Ouest existent des sarcophages et de simples sépultures, toujours orientées. A l'est de ce mur, on a observé les vestiges d'un très mauvais pavé à 0 m. 50 au-dessus du sol naturel, à 1 m. 65 du



niveau moderne. C'est, à quelques centimètres près, le niveau du pavement en mosaïque grossière de terre cuite qui a été reconnu à l'intérieur de l'édifice rectangulaire.

A 16 m. 45 de l'angle sud-est de cet édifice, le mur jusque-là rectiligne fait un angle droit vers l'Ouest; puis, après 1 mètre, il reprend la direction Nord-Sud; 1 m. 60 plus loin, il rencontre un mur dirigé de l'Est à l'Ouest, qui a été suivi sur une longueur de 18 mètres, et que rejoignait sans doute à son extrémité ouest le mur signalé plus haut qui prolongeait, au delà de l'angle sud-ouest, le mur ouest de l'édifice rectangulaire. Par ces diverses directions et par celle du mur sud de ce même édifice rectangulaire se trouve délimité un assez vaste espace, presque carré (fig. 2, B), mesurant 18 mètres de long du Nord au Sud et 17 m. 05 de large de l'Est à l'Ouest (dimensions intérieures). On n'a pu reconnaître que les murs qui l'encadrent; mais, sur leur face intérieure, on n'a pas trouvé la moindre attache de mur transversal. Il est donc légitime d'en conclure qu'ils entouraient une salle unique, ou plus probablement une cour.

Presque partout, dans les tranchées creusées le long de ces murs, on a trouvé des sarcophages encore en place ou des morceaux de sarcophages. Deux de ces sarcophages méritent une mention spéciale. L'un, dont le couvercle a disparu, et dont la cuve est intacte, se trouve encore en place près de l'angle sud-est de la cour. Ses dimensions extérieures sont : longueur, 1 m. 80; largeur à la tête, 0 m. 60; hauteur à la tête, 0 m. 50. L'intérêt qu'il présente provient de sa construction et de sa décoration. Il paraît avoir été fait de deux morceaux qui se rejoignent exactement à 1 mètre de la tête. La partie antérieure est décorée extérieurement de cannelures verticales, au nombre de cinq sur chacune des faces latérales et sur la face placée derrière la tête. La partie postérieure n'est point ornée, mais l'extrémité de la cuve a été taillée à la manière d'une niche, comme si l'on avait voulu ramener la pierre par-dessus les pieds du défunt. Le couvercle n'ayant pas été retrouvé, il est difficile de dire comment il s'adaptait à cette forme de cuve originale. Sur l'une des faces latérales de la cuve, il semble qu'on ait réservé au centre un espace rectangulaire pour y graver une inscription, ou pour y adapter une plaque de marbre; mais l'inscription n'a pas été gravée et aucun débris de plaque de marbre n'a été recueilli. La décoration, composée de cannelures

verticales entourant toute la tête de la cuve, nous paraît exceptionnelle.

L'autre sarcophage n'a pas été retrouvé en entier; on n'en possède qu'un débris, mais ce débris est fort intéressant. C'est l'extrémité inférieure de la cuve. Elle est disposée comme celle du sarcophage à cannelures; mais, en outre, elle a été volontairement munie d'un orifice ménagé horizontalement au niveau du fond de la cuve, et destiné évidemment à favoriser l'écoulement au dehors de liquides provenant du sarcophage. Peut-être recueillait-on ainsi des huiles sanctifiées par leur contact avec les reliques d'évêques ou de saints personnages.

Ainsi cette vaste cour presque carrée, où l'on a trouvé, le long de tous les murs, des sarcophages et des fragments de sarcophages, présente le même caractère et fait évidemment partie du même ensemble que l'édifice rectangulaire auquel elle est immédiatement contiguë.

Le décrochement que nous avons signalé à l'angle sud-est de cette cour s'explique par la présence en ce point d'une sorte de réduit rectangulaire dont se sont conservés en partie les trois côtés nord, ouest et sud. Du Nord au Sud, ce réduit mesure 1 mètre. Le mur de l'Est ayant disparu, on ne peut savoir ses dimensions de l'Est à l'Ouest. La fouille, poussée en profondeur, a révélé que ce réduit se trouvait placé exactement au-dessus d'une excavation, dont le fond n'est pas à moins de 3 m. 90 au-dessous du sol moderne, et qui a été creusée dans le roc vif sur une hauteur de 1 m. 70 environ. Comme beaucoup d'autres excavations analogues découvertes précédemment dans les fouilles du Mont Auxois, celle-ci est d'origine gauloise. Elle a évidemment servi de puits perdu, peut-être même, à en juger par l'aspect de certains déblais, de cabinets d'aisance. Au milieu des déblais, on a recueilli des débris de fer, des morceaux de verre, des fragments informes de poteries d'époques diverses.

Vers le Sud, au delà de la grande cour presque carrée, plusieurs murs de basse époque existent encore, mais moins bien conservés. L'un d'entre eux, le plus oriental, vient se terminer au-dessus d'une cave gallo-romaine qui sera décrite plus loin.

A l'est de cet ensemble, M. V. Pernet a de même pratiqué diverses tranchées. Ces recherches ont abouti à la découverte d'un

mur parallèle au mur est de l'édifice rectangulaire et de la cour carrée : ce mur, dont l'épaisseur est en moyenne de 0 m. 80, et dont seules quelques assises ont subsisté à plus de 1 m. 50 de profondeur au-dessous du niveau moderne, a été suivi du Nord au Sud sur une longueur de près de 30 mètres. Il est distant de 5 mètres du mur de l'édifice rectangulaire et de la cour carrée, et il est relié à ce mur par des murs transversaux, dont quatre ont été retrouvés. L'un de ces murs, qui forme à son extrémité ouest la paroi nord du réduit signalé plus haut, paraît marquer la limite méridionale d'une série de pièces rectangulaires qui flanquaient le côté est de l'édifice rectangulaire et de la cour carrée (fig. 2, DDDD). Il n'est pas impossible que cette disposition se prolongeât plus loin vers le Nord; au delà de l'angle nord-est de l'édifice rectangulaire, on a en effet retrouvé l'amorce d'un cinquième mur transversal. Ces murs, dont seules quelques assises inférieures ont été retrouvées et dont les fondations reposent directement sur la terre naturelle, appartiennent toujours au même ensemble. Des sarcophages, des morceaux de sarcophages, des sépultures en pleine terre ont été trouvés en grand nombre dans cette partie du chantier de fouilles comme dans les autres.

A l'extrémité sud de cette série d'annexes, l'angle formé par le long mur de l'Est et le plus méridional des murs transversaux se trouve assis sur le pavé d'une pièce ou chambre gallo-romaine. Nous avons ici une nouvelle preuve de l'âge très récent de ces constructions. En ce point du chantier, on reconnaît nettement les vestiges d'une maison gallo-romaine, dont les murs présentent une disposition intéressante. Ces vestiges consistent en deux pièces contiguës; l'une d'entre elles, dont on a pu dégager complètement la base des murs, est longue de 4 mètres du Nord au Sud et large de 3 m. 55 de l'Est à l'Ouest; elle est pavée d'une sorte de béton. L'autre chambre, qui a été détruite en partie par la construction plus récente, était pavée d'une mosaïque grossière. Bien que les murs de ces chambres aient presque complètement disparu, il a été possible de reconnaître leur mode de revêtement intérieur. Des tuiles plates posées de champ étaient accolées directement à la maçonnerie; ces tuiles étaient revêtues d'un enduit, fait sans doute de chaux et de sable; des morceaux de cet enduit ont pu être recueillis, et l'on y distingue encore des traces de peinture. Après avoir décrit ces vestiges si intéressants, M. V. Pernet ajoute que



ces murs d'époque gallo-romaine ont été d'autant plus facilement détruits, qu'ils fournissaient, à pied d'œuvre pour ainsi dire, les matériaux nécessaires à la construction des bâtiments d'époque postérieure.

Au delà de ces deux chambres, à l'extrémité est du chantier des fouilles, un autre mur dirigé du Sud au Nord a été découvert sur une longueur de plus de 12 mètres. Bien qu'on ait trouvé à proximité de ce mur des sarcophages et des sépultures, il ne semble pas se rattacher directement au vaste ensemble, d'un seul tenant, constitué par l'édifice rectangulaire, la cour carrée et leurs annexes de l'Est.

Pour retrouver d'autres annexes directement contiguës, M.V. Pernet a fait porter son effort sur le terrain situé au nord de l'édifice rectangulaire. En ce point du chantier, les fouilles ont été particulièrement difficiles à cause de la profondeur, parfois supérieure à 3 mètres, à laquelle se trouvent les vestiges antiques. Néanmoins, grâce à diverses tranchées creusées soit du Nord au Sud, dans le prolongement des côtés ouest et est de l'édifice rectangulaire, soit de l'Est à l'Ouest, parallèlement aux côtés nord et sud de ce même édifice, M. Pernet a pu constater l'existence d'une annexe (fig. 2, EE), large de 4 m. 50 environ et divisée en deux parties par un mur transversal situé à 11 m. 50 environ de l'angle nord-est, et à un peu plus de 6 mètres de l'angle nord-ouest de l'édifice rectangulaire. L'angle nord-est de cette annexe a été retrouvé. La partie nord-ouest a été en partie détruite par des aménagements postérieurs, mur en pierres sèches, aire en terre battue, pavé-hérisson posé sur des décombres. Les sarcophages, fragments de sarcophages, simples sépultures n'ont pas été trouvés dans cette partie du chantier de fouilles en moins grande abondance qu'à l'ouest, au sud et à l'est de l'édifice rectangulaire. En outre, les matériaux employés pour la construction des murs de cet annexe proviennent certainement d'édifices plus anciens, sans doute du théâtre, dont l'hémicycle s'arrondit à moins de 30 mètres au Nord-Ouest. Parmi ces matériaux, il convient de signaler surtout plusieurs bases de pilastres et des pierres de taille; ces dernières étaient peut-être employées primitivement dans les gradins du théâtre. Telle est sans doute aussi l'origine des pierres de taille qui, dans les fondations de l'édifice rectangulaire, en marquaient les quatre angles. La fouille n'a pas été poussée au delà de cette annexe nord.

En résumé, et pour nous en tenir actuellement aux vestiges de basse époque qui forment un ensemble continu dans cette partie du Mont Auxois dite « le Cimetière Saint-Père », les fouilles de 1913, reliées vers l'Ouest à celles de 1909 et 1910, ont fait apparaître au jour un groupe de constructions dont la superficie totale est d'environ 500 mètres carrés. De ces constructions, les deux plus importantes, et qui sont en même temps les mieux définies, sont : l'édifice rectangulaire et la salle ou cour à peu près carrée qui lui est contiguë au Sud. La présence du sarcophage au centre de l'édifice rectangulaire, la *fenestella* pratiquée dans le couvercle de ce sarcophage, les objets trouvés sur le sarcophage lui-même : autant d'indices qui prouvent que cet édifice a été un lieu de culte chrétien, une basilique, et que cette basilique a été créée autour d'un tombeau de martyr ou de saint. Mais cette basilique n'était pas isolée. Outre la cour ou salle carrée qui l'avoisinait au Sud, des annexes lui furent ajoutées à l'Est, au Nord ; à l'Ouest. Et probablement d'autres annexes prolongeaient vers le Sud, sous le chemin du Mont Auxois et même au delà de ce chemin, cet ensemble de bâtiments, puisque, pendant l'hiver de 1878-1879, on découvrit fortuitement sur le côté méridional de ce chemin un sarcophage en pierre tout à fait analogue à ceux qui ont été retrouvés en si grand nombre dans les fouilles de la Société des sciences de Semur ; ce sarcophage devait contenir, comme celui qui a été découvert en 1913 au centre de l'édifice rectangulaire, des reliques vénérées, puisque le couvercle en est de même percé d'une *fenestella*. A la suite de cette découverte, M. l'abbé Quillot, curé d'Alise-Sainte-Reine, fit creuser quelques tranchées aux abords du point où se trouvait le sarcophage. Ces tranchées rencontrèrent des murs dirigés les uns du Sud au Nord, les autres de l'Est à l'Ouest, superposés et mêlés à des restes d'époque gallo-romaine<sup>(1)</sup>. Il est donc vraisemblable qu'au sud de la cour carrée s'étendaient encore d'autres bâtiments, et que ces bâtiments avaient été construits, comme ceux que M. V. Pernet a remis au jour en 1913, sur les ruines de maisons plus anciennes dont les matériaux se retrouvent encore maintenant à un niveau un peu plus bas. Rappelons enfin que le nombre considérable de sarcophages en pierre et de simples sépultures rencontrés dans toutes les tranchées ouvertes, et toujours

(1) Abbé Quillot, *Sainte Reine d'Alise*, p. 133 et suiv.

orientés la tête à l'Ouest et les pieds à l'Est, contribue à attester la grande renommée chrétienne de ce lieu de culte et des constructions groupées autour de lui.

A quelle date devons-nous attribuer ces constructions? Un premier point est hors de doute. Elles sont postérieures à l'époque romaine proprement dite. Cette conclusion ressort de plusieurs faits : toute la partie nord de l'édifice rectangulaire empiète sur la chaussée d'une des principales rues romaines d'*Alesia*; les murs des annexes nord ont été bâtis à l'aide de matériaux certainement empruntés à des édifices gallo-romains; l'angle sud-est des annexes est repose sur le pavé d'une chambre gallo-romaine; vers l'Ouest, l'une des pièces rectangulaires (fig. 2, CC) contiguës au côté ouest de la cour carrée recouvre en partie une cave plus ancienne dont l'escalier et les murs sont encore très visibles. Il est donc certain que nous nous trouvons ici en présence de vestiges qui ne peuvent guère remonter au delà du v<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne.

Mais nous pouvons, semble-t-il, préciser davantage. La plupart des sarcophages découverts soit en 1909 et 1910, soit en 1913, ont une forme et un aspect caractéristiques. Cuves et couvercles ne sont pas exactement rectangulaires. Les unes et les autres sont sensiblement plus larges et plus hauts à la tête qu'aux pieds. L'ensemble du tombeau se rétrécit et s'abaisse d'une extrémité à l'autre. Cette forme fut surtout fréquente du vi<sup>e</sup> au viii<sup>e</sup> siècle. Bien qu'en général les sarcophages du cimetière Saint-Père soient dénués de toute décoration, quelques-uns cependant portent une croix soit sur la face antérieure, soit sur le couvercle. Ces croix sont toutes légèrement pattées (fig. 6); les bras horizontaux sont moins longs que la tige, mais la partie inférieure de la tige est à peine plus longue que la partie supérieure. Ce sont là des traits propres à la période mérovingienne et carolingienne. Enfin quelques boucles de bronze, découvertes ici et là dans les tranchées, et en particulier une boucle (fig. 7) ornée d'une décoration filigranée dorée, doivent être rapportées à la même époque.

Ces données chronologiques, fournies par l'archéologie, semblent



Fig. 6. — *Alesia*.

Fragment  
de sarcophage.



confirmées par l'examen anthropologique des ossements retrouvés dans les sarcophages. Nous avons confié cette étude à M. René Cirilli, élève diplômé de l'École des hautes études, membre de la Société d'anthropologie de Paris. Voici les conclusions du rapport qu'il a bien voulu rédiger. Son examen a porté sur 28 crânes. « Sur 28 crânes, 14 appartiennent à des hommes, 10 à des femmes, 4 ne se prêtent à aucune identification, en raison de leur état. L'âge des individus auxquels appartenaient ces crânes varie de 35 à 70 ans, avec une majorité de sujets morts à 55 ans ou plus. Le crâne n° 27 appartient à un enfant; le crâne n° 5 à un jeune garçon; le crâne n° 25 à un tout jeune homme. Deux crânes sur 28 présentent la scissure métopique; trois accusent une plagio-



Fig. 7. — Alesia.

Boucles de bronze trouvées sur l'emplacement de la basilique.

céphalie accentuée, soit de droite, soit de gauche. J'ai remarqué la présence d'os wormiens dans la majorité des sujets étudiés. Un seul crâne, le n° 13, est dolichocéphale, avec un indice céphalique de 73,6; les crânes n°s 3, 4, 6, 12, 19, 25 doivent être rangés parmi les sous-dolichocéphales avec des indices variables entre 76 et 77,7; les crânes n°s 7, 14, 17, 21, 24 sont mésaticéphales; enfin les crânes n°s 1, 9, 10, 15, 16, 22, 23 sont sous-brachycéphales, et les n°s 2, 5, 11, 26 nettement brachycéphales.

« On peut donc établir que la population dont les cadavres étaient ensevelis au cimetière Saint-Père était une population mixte, composée surtout de mésaticéphales et de brachycéphales, parmi lesquels les dolichocéphales n'étaient que des exceptions.

« Cette majorité de types brachycéphales ou sous-brachycéphales indique que le fond ethnique de la population d'Alise-Sainte-Reine était demeuré gaulois, puisque les Gaulois étaient brachycéphales.

« Mais, à côté de ce type gaulois à crâne brachycéphale et à indice orbitaire microsème, on trouve un second type qui répond

plus particulièrement au type burgonde, qui est mésaticéphale, qui a l'indice orbitaire actuel mésosème, une haute taille (1 m. 73 et davantage) et un profil des os faciaux très différent de celui des crânes gaulois.

«Le type gaulois des crânes d'Alise s'affirme par un front large et plein, par un occiput arrondi, par l'effacement des arcades zygomatiques, par une face très large relativement au crâne. Les Gaulois sont leptorhiniens et orthognathes.

«Les Burgondes d'Alise reproduisent le type bourguignon actuel, caractérisé par un front moins large, une face plus allongée, des arcades zygomatiques accentuées, une haute taille, des os du squelette plus gros, et le chignon de l'occiput très développé,

«Le type romain n'a laissé de trace à Alise que dans un seul crâne qui présente toutes les caractéristiques de la race latine.»

Ainsi la présence, parmi les défunts inhumés dans les sarcophages du cimetière Saint-Père, d'individus appartenant à la race burgonde indique que ces sarcophages datent d'une époque postérieure à l'établissement en soule des Barbares venus de Germanie, que par conséquent ils ne sont pas antérieurs au milieu du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle.

Ainsi toutes les données, archéologiques et anthropologiques, concordent. Le groupe de constructions dont les fouilles de 1913 ont révélé la présence au lieu dit «le Cimetière Saint-Père» ne saurait dater de l'époque gallo-romaine. Il est certainement d'un âge postérieur aux invasions barbares et à l'établissement définitif des Burgondes dans la vallée de la Saône et dans les régions voisines. Il est contemporain des premiers siècles du moyen âge, de la période mérovingienne et carolingienne.

Ceci démontré, nous pouvons maintenant essayer de déterminer quel était ce lieu de culte, et à qui il fut consacré. Nous ne reprendrons pas ici dans tous ses détails la double étude que nous avons poursuivie à ce sujet soit dans notre communication du 9 janvier 1914 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres <sup>(1)</sup>, soit dans notre article *Autour de la basilique de Sainte-Reine* <sup>(2)</sup>. Nous

(1) Cette communication a été publiée dans la *Revue d'histoire des religions*, sous le titre : *La basilique primitive et le plus ancien culte de sainte Reine à Alesia* (t. LXIX, p. 207 et suiv., de mars-avril 1914).

(2) *Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétienne*, 1914, p. 23 et suiv.

croyons devoir cependant en reproduire les conclusions. Plusieurs textes dont la valeur documentaire ne saurait être mise en doute nous apprennent que, dès le <sup>vi</sup> siècle, le culte de sainte Reine était institué à *Alesia* ; qu'il jouissait, au <sup>viii</sup> siècle en particulier, d'une grande popularité et qu'à la basilique de la sainte, richement dotée par Widrade, fondateur de l'abbaye de Flavigny, fut annexé un monastère bénédictin ; enfin qu'en 864, sous prétexte que le culte de sainte Reine n'était plus à *Alesia* même l'objet d'une sollicitude suffisante, les moines de l'abbaye de Flavigny transportèrent les reliques de la sainte de sa basilique primitive, située sur le Mont Auxois, dans leur propre église. De cette première série de documents il ressort avec évidence que sainte Reine posséda une basilique et fut l'objet d'un culte renommé à *Alesia* au moins depuis la fin du <sup>vi</sup> jusque dans la seconde moitié du <sup>ix</sup> siècle après J.-C.

Des détails plus précis sur cette basilique primitive et ce plus ancien culte de la sainte sont fournis par les *lectiones* ou leçons de l'office bénédictin de Sainte Reine, *lectiones* ou leçons dont les unes se rapportent à la fête dite de la Révélation, les autres à la fête dite de la Translation. Cet office, tel qu'il nous est parvenu, a été rédigé par D. H. Vaillant, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, et approuvé par M<sup>sr</sup> d'Attichy, évêque d'Autun, en 1659. Malgré sa date relativement récente, il renferme, sous une forme concise, des renseignements d'origine beaucoup plus ancienne, empruntés à l'ancien bréviaire des Bénédictins de Flavigny, aujourd'hui disparu. Diverses parties de cet ancien bréviaire ont été, en outre, conservées dans l'ouvrage de D. Georges Viole, intitulé : *Apologie pour la véritable présence du corps de sainte Reine d'Alise dans l'abbaye de Flavigny en Bourgogne*, etc., ouvrage dont la seconde édition fut publiée à Paris en 1653. D'après les documents reproduits par D. G. Viole et les renseignements transmis par l'office bénédictin de 1659, les reliques de sainte Reine, vierge et martyre, après être restées longtemps ignorées des premiers chrétiens d'*Alesia*, leur furent révélées par de nombreux miracles qui se produisaient à l'endroit précis où la sainte avait été inhumée. Ainsi découvertes, ces reliques furent transportées en grande pompe de cet endroit, situé hors de la ville, à l'intérieur de l'antique oppidum ; on les plaça dans un cercueil de pierre, et au-dessus de ce cercueil on éleva une église ou basilique. Les miracles se firent



désormais dans cette basilique ou devant elle. La générosité des fidèles, surtout le testament ou la donation de Widrade, enrichirent cette basilique, et bientôt autour de la basilique fut créé un monastère bénédictin. En 864, Egil, prieur de l'abbaye bénédictine de Flavigny, de laquelle dépendait le monastère de Sainte-Reine, opéra solennellement le transfert des reliques d'*Alesia* à Flavigny. Il ouvrit le sarcophage de pierre, très grand et très lourd, qui contenait les restes de la sainte; il plaça dans un cercueil de bois (*feretrum*) les ossements de Reine et les emporta à Flavigny, où ils furent ensevelis sous le maître-autel de l'église de l'abbaye. La basilique primitive, ainsi dépouillée des reliques précieuses pour lesquelles elle avait été construite, fut abandonnée; depuis plus d'un siècle, l'église paroissiale des habitants du Mont Auxois, placée sous le vocable de saint Léger, avait été transférée hors de l'emplacement de la ville gallo-romaine, sur le flanc méridional de la montagne.

Eh bien ! n'y a-t-il pas, entre les renseignements que les textes nous fournissent sur la basilique primitive de Sainte-Reine à *Alesia* et les faits révélés par les découvertes archéologiques faites en 1913 au lieu dit « le Cimetière Saint-Père », des concordances décisives ? M. V. Pernet a trouvé un lieu de culte chrétien dont l'institution est postérieure au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle; dans ce lieu de culte, un sarcophage de pierre qui devait renfermer des reliques particulièrement vénérées, mais qui a été certainement ouvert, dont le contenu, tel qu'il a été découvert, était bouleversé; autour de ce lieu de culte, tout un groupe de bâtiments annexes, de très basse époque. Est-il téméraire de penser que ce lieu de culte est la basilique primitive de Sainte-Reine; ce sarcophage de pierre, le tombeau de la sainte dépouillé de ses reliques et réemployé après 864; ces bâtiments annexes, les diverses parties du monastère bénédictin annexé au <sup>viii</sup><sup>e</sup> siècle à la basilique primitive ?

Assurément le document décisif, une inscription formelle, fait défaut. Mais, en l'absence d'une telle preuve, les concordances signalées plus haut ne sont-elles pas suffisantes ?

## 2° *Les substructions et les antiquités gallo-romaines.*

Les substructions et antiquités gallo-romaines découvertes en 1913 au lieu dit « le Cimetière Saint-Père » se répartissent en deux séries distinctes : A. Une cave située au sud des vestiges chrétiens, tout

près du chemin du Mont Auxois; B. Plusieurs constructions et une cave groupées au nord de ces mêmes vestiges, entre l'emplacement de la basilique et l'hémicycle extérieur du théâtre.

A. La cave située près du chemin du Mont Auxois (fig. 2, F.). — Nous avons indiqué plus haut que le mur de basse époque, dirigé du Nord au Sud au delà de l'angle sud-est de la salle ou cour carrée, se terminait brusquement à peu de distance de cet angle (5 mètres environ) au-dessus d'une cave gallo-romaine. Ce mur est en effet exactement superposé à l'une des parois de la cave. Il est interrompu, que cette interruption remonte à l'époque de sa construction ou qu'elle soit la conséquence d'un éboulement postérieur, par l'escalier même de la cave.

M. V. Pernet a fouillé complètement cette cave. De forme rectangulaire, elle mesure 3 m. 40 de long du Nord au Sud, 2 m. 75 de large de l'Est à l'Ouest. Le béton qui en forme le pavement se trouve à 3 m. 10 de profondeur au-dessous du sol moderne. Les parois de la cave se sont conservées sur une hauteur de 1 m. 85. Le mur de basse époque, précédemment signalé, existe encore au-dessus de la partie septentrionale du mur ouest sur une hauteur de 1 mètre.

Cette cave est de construction très soignée, en petit appareil bien échantillonné et disposé par assises régulières, dont les joints sont passés au fer jusqu'au niveau du pavé. L'escalier par lequel on descendait dans cette cave s'est conservé à peu près intact. Absolument rectiligne, il débute à l'Ouest, comprend encore six marches, dont la dernière forme palier, et débouche dans la paroi occidentale de la cave, plus près de l'angle nord-ouest que de l'angle sud-ouest. Sa largeur est de 0 m. 90; les marches mesurent en moyenne 0 m. 25 de hauteur et 0 m. 25 de foulée. On distingue encore sur la dernière marche formant palier les traces laissées par le châssis de la porte en bois qui se trouvait au bas de l'escalier.

En face de la porte et de l'escalier, dans le mur est de la cave, un soupirail avait été ménagé. Le point de départ inférieur de ce soupirail se trouve à 0 m. 60 du pavé de la cave. De coupe trapézoïdale, sa plus grande largeur est de 1 m. 60, sa plus petite de 0 m. 70 environ. La pierre qui encadrait l'orifice extérieur du soupirail a été taillée spécialement pour la place qu'elle était destinée à occuper, et qu'elle occupe encore.

Les parois nord et sud sont occupées chacune par une niche, de

forme et de disposition tout à fait analogue à celle des niches que nous avons décrites plus haut dans les caves fouillées au lieu dit « En Surelot ». Chaque niche, de forme rectangulaire, mesure 2 m. 35 de long. La tablette inférieure se trouve à 1 m. 15 du pavé de la cave; le haut de la niche était, de même, muni dans toute sa longueur d'une tablette en bois dont le rôle était de supporter les assises supérieures de la paroi, formées de petit appareil. L'ensemble de la niche était divisé en trois compartiments, dont les séparations, sans doute en bois, ont laissé des traces sur la paroi du fond.

Cette cave est certainement une des plus belles et des mieux conservées qu'on ait découvertes. Elle présente en outre une particularité qu'on peut rapprocher d'un fait observé dans plusieurs caves d'*Alesia*, spécialement dans les caves fouillées en 1910 à peu de distance du cimetière Saint-Père<sup>(1)</sup>. Au-dessous du pavé, tout près de l'angle sud-ouest, entre cet angle et le palier de l'escalier, M. V. Pernet a découvert une excavation creusée dans la roche friable, profonde de plus de 1 mètre. Cette excavation rappelle les nombreuses excavations creusées dans le roc en de nombreux points du Mont Auxois, dont les unes ont été retrouvées, comme celle-ci, sous des substructions gallo-romaines, dont les autres, celles du quartier dit « En Curiot », ont mieux gardé, même sous l'empire romain, leur disposition primitive.

Ainsi, en ce point du cimetière Saint-Père, les fouilles de 1913 ont fait apparaître une fois de plus la superposition, déjà maintes fois signalée, des trois grandes périodes entre lesquelles se partage l'histoire de l'antique oppidum : l'époque gauloise, l'époque gallo-romaine, l'époque des invasions et du haut moyen âge.

Les objets et débris très nombreux recueillis dans les déblais qui remplissaient cette cave ne sont pas moins intéressants que la cave elle-même. M. V. Pernet y a trouvé : des fragments d'architecture; des matériaux de construction; des débris de mobilier; dix morceaux d'une inscription gravée sur plaque de marbre; beaucoup d'objets et de fragments d'objets en bronze, en fer, en os; des morceaux de terre cuite et de vases en poterie; des débris de verres; un fragment de sarcophage de basse époque.

<sup>(1)</sup> *Bulletin de la Société des sciences de Semur*, t. XXXVII (1910-1911), p. 102, p. 104-105 (tir. à part : J. Toutain, *Les fouilles d'Alesia de 1909-1910*, p. 14, p. 16-17). Deux puits ont été découverts, dont les orifices étaient situés au niveau du pavé de deux caves gallo-romaines.



*Fragments d'architecture* (fig. 8 et 9). — Ces fragments consistent

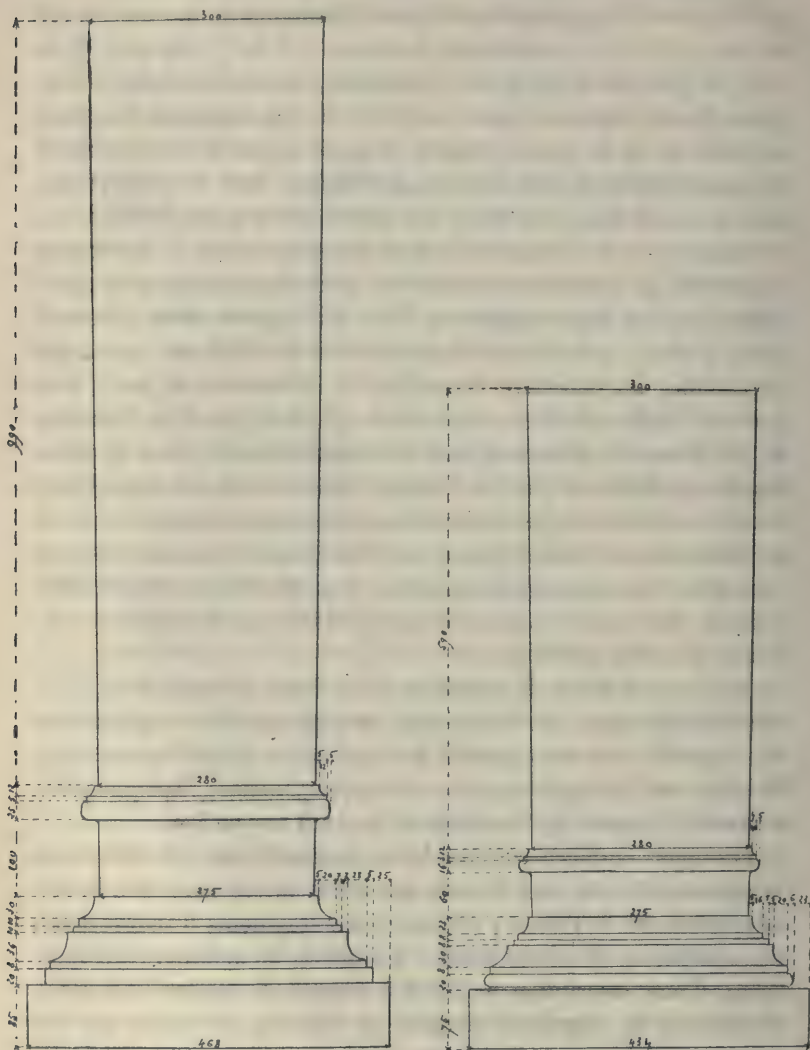


Fig. 8 et 9. — *Alesia*, Fûts de colonnes trouvés dans la cave près du chemin du Mont Auxois.

(Dessins de MM. Fornerot père et fils.)

surtout en fûts de colonnes (fig. 8 et 9), dont quelques-unes pos-

sèdent encore leurs bases. Le diamètre des fûts est en général médiocre : il ne dépasse pas 0 m. 30. La décoration des bases se compose exclusivement de tores plus ou moins épais et plus ou moins espacés. Parmi les fûts encore munis de leurs bases, trois mesurent en longueur respectivement : 1 m. 35, 0 m. 85, 0 m. 40 ; les simples fûts recueillis sont longs de 1 m. 30, 0 m. 63, 0 m. 55, 0 m. 35, 0 m. 30. — Signalons quelques débris de moulures, malheureusement informes. Ces morceaux d'architecture ont été trouvés profondément enterrés : plusieurs fûts de colonnes gisaient sur le pavé même de la cave.

*Matériaux de construction et morceaux divers.* — On a recueilli dans cette cave une quantité considérable de dalles de pierre tendre blanche, épaisses de quelques centimètres ; ou bien ces dalles servaient de revêtement pour les parois intérieures d'une habitation, ou bien elles formaient, en se recouvrant partiellement, le toit de cette habitation<sup>(1)</sup>. La fouille a encore fourni des morceaux de piliers d'hypocauste en terre cuite, des débris de boisseaux également en terre cuite qui ont appartenu sans aucun doute à des tuyaux d'hypocauste ; quelques fragments d'un enduit décoré de peinture ; un morceau de conduite en plomb ; une dalle en pierre percée d'un trou, qui servait probablement à l'écoulement des eaux ; enfin plusieurs débris d'une table de pierre, analogue aux tables déjà trouvées sur l'emplacement d'Alesia<sup>(2)</sup>.

*Fragments d'inscription* (pl. XX). — La découverte la plus intéressante peut-être qui ait été faite dans cette cave est celle d'une inscription, incomplète et brisée en onze morceaux, dont par bonheur dix — et ce sont les plus considérables — se rejoignent exactement. Ce texte épigraphique est gravé sur une plaque de marbre blanc, dont l'épaisseur est de 0 m. 024 à 0 m. 025. Au-dessous de la dernière ligne, à 0 m. 15 environ de distance, s'est conservé un morceau de la bordure moulurée qui encadrait l'inscription. Nous sommes donc certain que la partie retrouvée appartient à

<sup>(1)</sup> *Bulletin de la Société des sciences de Semur*, t. XXXVII (ann. 1910-1911), p. 95-96 et pl. IV (tir. à part : J. Toutain, *Les fouilles d'Alesia de 1909-1910*, p. 8 et pl. IV).

<sup>(2)</sup> *Bulletin de la Société des sciences de Semur*, t. XXXVI (ann. 1908-1909), p. 405 ; cf. *Guide illustré du visiteur à Alesia*, p. 43-44.

la fin du document. Rajustés les uns aux autres, les dix principaux fragments donnent le texte suivant :

I I  
 MA  
 M · S I  
 VAS · EY  
 TESTAMF  
 I · MORIN  
 S · AVF  
 INI · FIL · I  
 DE SVO  
 VLITX<sub>1</sub>

A ces dix principaux fragments il faut joindre un débris plus menu, sur lequel on distingue deux lettres brisées appartenant à deux lignes différentes, et formant le début de ces deux lignes, peut-être un N ou un M et un T.

N  
 T

Comme la cave a été complètement fouillée et comme les déblais qu'on en a retirés ont été examinés et triés avec le plus grand soin, on ne peut guère espérer que d'autres fragments de cette belle inscription puissent être maintenant retrouvés. Le morceau qu'il a été possible de reconstituer avec les débris recueillis mesure 0 m. 68 de hauteur; les lettres ont une hauteur moyenne de 0 m. 04; elles sont en général bien gravées et dénotent une bonne époque. Si incomplète que soit cette inscription, il est cependant facile de reconnaître à quelle catégorie de textes épigraphiques elle se rattache. Il y était fait mention d'une œuvre, suivant toute apparence d'une construction peut-être ornée de statues, qu'un personnage portant le cognomen de Morinus avait promis ou ordonné par testament d'élever, et que son fils éleva en effet, après avoir ajouté en son nom plusieurs milliers de deniers à la somme déjà accordée



par son père. Nous avons consacré à ce texte une étude détaillée dans la *Revue des Études anciennes* (1914, p. 324 et suiv.); nous nous permettons de renvoyer à cette étude. Malgré son état de mutilation, ce document est important à cause de la grande rareté des inscriptions honorifiques trouvées jusqu'à ce jour à *Alesia*.

*Objets de bronze.* — Plusieurs aiguilles ou sondes; des débris indistincts;

*Objets de fer.* — Un marteau, une clef, un outil; des débris informes, des clous.

*Objets d'os.* — Plusieurs aiguilles ou épingles, dont l'une se termine par une tête en forme d'olive; un anneau; plusieurs morceaux de ces objets encore énigmatiques, composés d'un cylindre d'os creusé et foré d'un ou de deux trous; des fragments divers.

*Objets de terre cuite.* — Une amphorisque intacte, en terre commune; plusieurs morceaux d'une figurine en terre blanche.

En outre, un morceau de bois de cerf scié.

Signalons en outre que M. V. Pernet a retiré de l'excavation gauloise, retrouvée et fouillée par lui au-dessous du pavé de la cave, beaucoup de menus fragments de poterie qui remontent sans doute à l'époque préromaine.

A travers les déblais ont été recueillis, par débris menus, du verre, du fer, de la poterie.

B. Les substructions, l'auge de pierre et la cave découvertes au nord de la basilique, entre ce monument et l'hémicycle extérieur du théâtre. — A la fin de la campagne des fouilles, principalement du 15 septembre environ au 15 novembre, M. V. Pernet a commencé l'exploration d'une parcelle de terrain située au nord de l'emplacement de la basilique chrétienne, au sud du théâtre, à 25 mètres environ de l'un et l'autre édifice. Il a pratiqué en ce point quatre tranchées, dirigées à l'origine presque exactement du Nord au Sud; il a fait en ce point encore d'importantes découvertes.

La première tranchée ne mit point au jour de substructions; on y

trouva seulement quelques menus objets ou débris, une fibule de bronze, une épingle en os, une tige de fer longue de 0 m. 28, une lame de couteau et un crochet également en fer, ainsi qu'une monnaie.

Dans la seconde tranchée, ouverte à l'est de la première, appa-

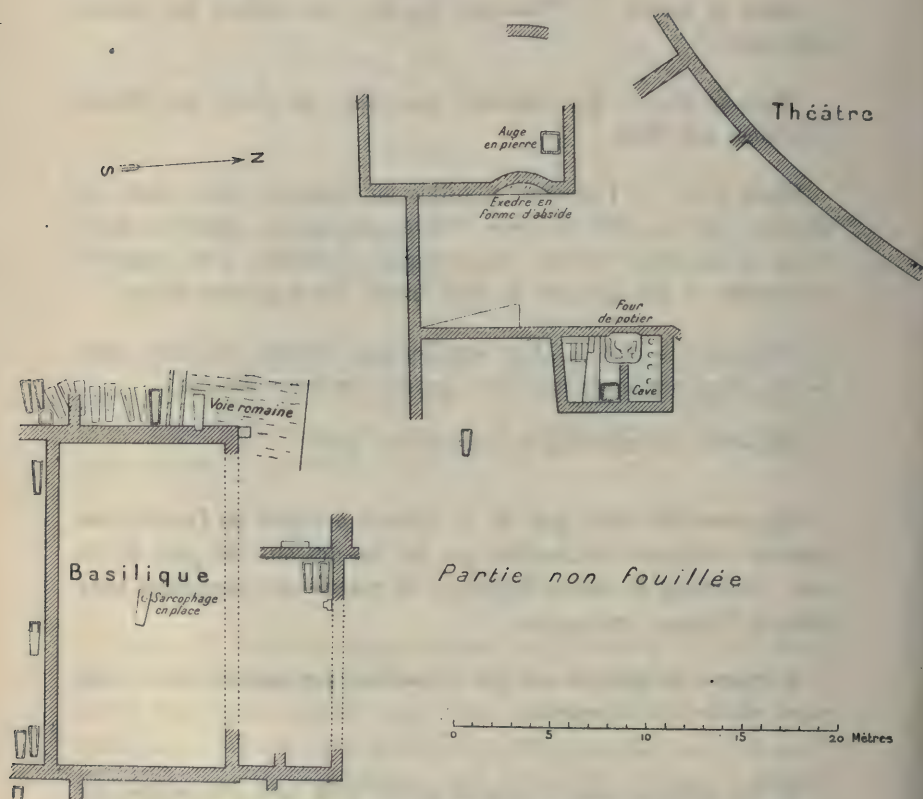


Fig. 10. — Alesia. Plan des substructions romaines au nord de la basilique de Sainte-Reine.

(Plan dressé par MM. Fornerot père et fils.)

rurent tout de suite deux murs (fig. 10), dirigés approximativement l'un d'Est en Ouest, l'autre du Nord au Sud. Ces murs, dont l'épaisseur moyenne est de 0 m. 40, sont conservés sur une hauteur d'environ 0 m. 50. Leurs assises inférieures reposent sur un pavé-hérissou, qui représente peut-être soit une ancienne rue, soit

une place s'étendant au sud du théâtre. Ils sont construits en petit appareil à peu près régulier, et datent certainement d'une meilleure époque que les murs de la basilique et de ses annexes. Le mur dirigé du Nord au Sud présente une disposition particulière. A 1 m. 60 de l'angle qu'il forme avec le mur est-ouest, il cesse d'être rectiligne pour dessiner très nettement une courbe dont la concavité est tournée vers l'Est. La corde de cet arc de circonférence est longue de 2 m. 65, et la flèche, à l'intérieur du mur, mesure 0 m. 63. Au delà de cette courbe, le mur redevenu rectiligne a pu être suivi sur une longueur de plus de 5 mètres, exactement 5 m. 35. A l'intérieur de l'arc de cercle ainsi déterminé, les assises inférieures du mur ne sont pas interrompues; elles forment à quelques centimètres au-dessous de la plus haute assise aujourd'hui en place comme une aire ou plate-forme, qui nous indique sans doute le niveau du pavement intérieur. En l'absence de tout autre indice, il est bien difficile de donner de cette disposition une explication certaine. Il n'est pas téméraire néanmoins de croire que nous avons ici sous les yeux un spécimen de ces exèdres en forme d'abside, dont on décorait à l'époque romaine tantôt les salles de réception des maisons luxueuses, tantôt telle ou telle partie des thermes soit privés, soit publics. Autour de la convexité de l'abside, à l'Ouest, le sol antique est plus bas d'environ 0 m. 30 que le niveau de l'aire ménagée dans la concavité. Ce niveau était-il celui d'une cour, dépendant de la construction caractérisée par cette abside, ou celui de quelque place publique? On ne saurait le dire. Mais en ce point M. V. Pernet a fait une découverte fort curieuse, jusqu'à présent unique dans les ruines d'*Alesia*.

Il a trouvé en place une grande auge en pierre de forme rectangulaire (pl. XXI), dont les détails doivent être étudiés de près. Cette auge, presque attenante au mur dirigé d'Est en Ouest, se trouve à 1 m. 10 environ au nord-nord-ouest de l'exèdre ou abside dont nous venons de parler. Longue intérieurement de 1 m. 07, large de 0 m. 83, haute de 0 m. 60 environ, elle semble avoir été creusée dans un bloc parallépipédique de pierre grise. Les parois latérales ont une épaisseur moyenne de 0 m. 10; le fond, plus puissant, mesure au moins 0 m. 15 d'épaisseur. A la partie supérieure de la paroi nord, tout à fait voisine du mur est-ouest découvert dans la tranchée, a été pratiquée dans la pierre une encoche presque carrée de 0 m. 25 sur 0 m. 23. La paroi ouest est percée



de deux trous ménagés au niveau du fond intérieur : l'un, tout près de l'angle nord-ouest, est de forme circulaire et mesure 0 m. 03 de diamètre; on ne saurait mieux le décrire qu'en le comparant au trou de bonde de nos tonneaux modernes; — l'autre, qui occupe l'extrémité sud de cette même paroi, est un orifice de section carrée mesurant 0 m. 20, et présentant sur la face extérieure de l'auge une feuillure qui porte le côté du carré à 0 m. 25. Il paraît résulter de ces faits que le trou de bonde pouvait être fermé à l'aide d'un bouchon ou d'un tampon de bois, tandis que dans la feuillure extérieure de l'orifice carré s'emboîtait une conduite de section carrée, faite probablement de boisseaux en terre cuite. Cet aménagement de l'auge, la présence d'une part de l'encoche au niveau supérieur, d'autre part des deux orifices évidemment destinés à vider l'auge ou à faciliter l'écoulement du liquide qu'elle contenait, puisqu'ils ont été pratiqués l'un et l'autre au niveau du fond : tout cela nous autorise à conclure que cette auge servait à recueillir de l'eau, ou encore qu'elle se trouvait sur le passage d'une conduite dont l'arrivée s'encastrait dans l'encoche de la paroi nord, et dont la continuation s'emboîtait dans la feuillure extérieure de l'orifice carré pratiqué près de l'angle sud-ouest. Mais pourquoi, outre cet orifice, avait-on ménagé le trou de bonde voisin de l'angle nord-ouest? Il est possible d'abord qu'on ait voulu prévoir le cas où, la conduite se trouvant engorgée après l'auge, il devenait nécessaire d'assurer à l'eau déversée dans l'auge une voie d'écoulement. On peut aussi remarquer que la surface de l'encoche par où l'eau devait arriver est sensiblement supérieure à la surface de l'orifice carré par lequel elle s'écoulait. Elle mesure en effet 575 centimètres carrés, tandis que la surface de l'orifice d'écoulement n'est que de 400 centimètres carrés. Sans doute il faut réduire cette surface de 575 centimètres carrés : la conduite qui s'emboîtait dans cette encoche de la paroi de pierre avait une certaine épaisseur, et peut-être même n'emplissait-elle pas complètement l'encoche. Toutefois on peut se représenter le cas dans lequel l'auge recevait plus d'eau qu'il ne pouvait s'en écouler normalement par l'orifice carré; dans ce cas, il suffisait de déboucher le trou de bonde pour empêcher le débordement du liquide pardessus les parois de l'auge.

Quelles que soient les explications que l'on donne de ces dispositions et aménagements de détail, la découverte de ce bassin

rectangulaire en pierre n'en est pas moins intéressante, et par elle-même et par les problèmes qu'elle pose. Nous avons eu déjà l'occasion d'indiquer comment, suivant toute apparence, les habitants d'*Alesia* s'alimentaient d'eau. Sur la surface même du Mont-Auxois ne se trouve aucune source; la source de la Croix-Saint-Charles, dont M. V. Pernet avait indiqué dès 1898 l'existence et la grande importance archéologique, jaillit en contre-bas de la surface même du mont, sur la pente par laquelle le mont s'abaisse à son extrémité orientale. D'autre part, aucune trace d'aqueduc n'a été relevée dans les vallons ni dans les plaines qui entourent de partout le Mont Auxois. C'est donc évidemment sur place, dans l'intérieur même de leur oppidum, que les habitants d'*Alesia* recueillaient l'eau nécessaire à leurs besoins. De là le nombre considérable de puits, souvent profonds, qui furent creusés dans toutes les parties de la ville, et dont un certain nombre ont été déjà fouillés. Mais, en outre, les habitants d'*Alesia* ne se désintéressaient pas des eaux pluviales. Dans une étude que nous avons présentée au Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, tenu à Toulouse en 1910, nous nous sommes efforcé de montrer que les conduites d'eau retrouvées à des profondeurs diverses au milieu des ruines d'*Alesia* étaient destinées à l'écoulement des eaux de pluie. L'auge retrouvée cette année à la place même qu'elle a sans doute occupée jadis, dans le voisinage immédiat d'une construction d'apparence importante, nous semble prouver que les eaux pluviales étaient parfois recueillies pour les besoins de la vie quotidienne. Dans l'Afrique du Nord, ces eaux étaient dirigées vers des citernes construites dans le sous-sol des maisons; à *Alesia*, où les maisons étaient en général bâties sur caves, ces mêmes eaux étaient peut-être amenées dans des *alvei* munis d'orifices d'écoulement. Notre auge est sans doute un *alveus* de ce genre. Il est à souhaiter que les fouilles futures apportent sur ce point de nouvelles lumières et des indices plus probants.

Tout autour de l'abside et de l'auge, M. V. Pernet a recueilli divers objets ou fragments d'objets en bronze, en fer, en os, en terre cuite. En bronze : une fibule, une clavette et un clou applique; en fer : un anneau, une clef, une clavette, un sabot de lance, une tige et plusieurs débris indéterminés; en os : deux épingles, un morceau d'objet cylindrique percé d'un trou; en terre cuite : un petit vase intact; en outre, un fragment de bracelet en verre

noir, un petit lingot de plomb, un fond de creuset en terre réfractaire, et plusieurs monnaies, dont trois ont été trouvées coupées.

Il convient enfin de signaler à part une découverte d'un réel intérêt. Tout près de l'auge et au Sud, c'est-à-dire entre l'auge elle-même et la convexité de l'abside, à 0 m. 25 environ au-dessus du sol, M. V. Pernet a retiré des déblais un bas-relief de pierre tendre<sup>(1)</sup>, qui appartient sans doute à une série déjà connue par de nombreux exemplaires, mais qui nous semble appelé à occuper dans cette série une place importante. Large de 0 m. 33, haut de 0 m. 28, ce bas-relief représente le groupe fréquent en Gaule du dieu et de la déesse assis côte à côte. Derrière les deux personnages, le dossier de leur siège commun se termine en pointe à sa partie supérieure. Le dieu et la déesse sont assis sur une sorte de banquette en pierre qui occupe toute la largeur du siège et que l'on aperçoit entre les deux personnages. Les têtes des deux personnages ont disparu ; de même, le bas-relief est brisé à sa partie inférieure. Mais tout le corps, depuis le cou jusqu'au milieu du mollet, est relativement bien conservé. A droite, le dieu, drapé dans un costume aux plis amples et nombreux, tient dans la main droite une patère appuyée sur son genou ; la main gauche et l'objet qu'elle tenait, si elle en tenait un, ont disparu. A gauche, la déesse, également drapée dans un costume aux plis larges et multiples, tient dans son bras gauche une corne d'abondance ; sa main droite, posée sur son genou droit, tient peut-être une patère ; son sein droit est découvert. Ce qui distingue ce bas-relief des monuments analogues, c'est d'une part le costume des deux divinités, dont les détails, en particulier les plis, sont disposés avec une réelle originalité, et c'est d'autre part l'exécution, qui dénote chez le sculpteur une habileté technique, un sentiment des proportions et de la perspective, même à certains égards un sens du style qu'on trouverait difficilement dans les autres spécimens de la même catégorie.

Les découvertes qui ont été faites dans la troisième et quatrième tranchée pratiquées à l'est de la tranchée précédente ne sont ni moins curieuses, ni moins considérables. M. Victor Pernet a fouillé

<sup>(1)</sup> Ce bas-relief a été étudié par nous dans un mémoire intitulé : *Les divinités domestiques du pays des Éduens*, lu au Congrès des Sociétés savantes de 1914 et publié plus loin.



en ce point du Mont Auxois une des caves les plus profondes, les plus originales et les plus instructives d'Alesia (fig. 11 et 12 et pl. XXII).

Longue de 5 m. 50 du Nord au Sud, large de 3 m. 45 de l'Est à l'Ouest, cette cave atteint, à partir du sol actuel, la profondeur de 4 m. 80. Les parois antiques se sont conservées sur une hauteur moyenne d'environ 3 m. 50. Les observations et les trouvailles faites dans cette cave permettent d'y reconnaître quatre époques successives.

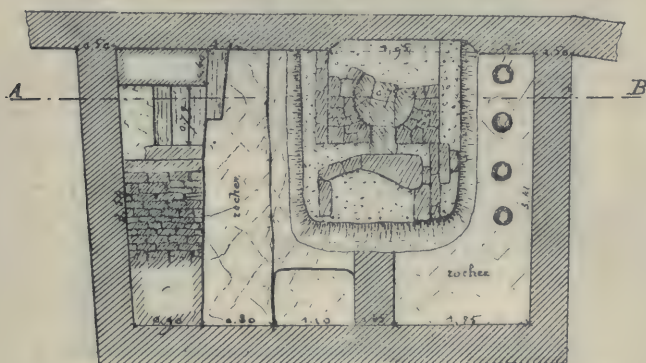


Fig. 11. — Alesia. Plan de la cave avec four de potier.  
(Plan dressé par MM. Fornerot père et fils.)

La plus ancienne époque, sans doute l'époque préromaine, est représentée par le fond même de cette cave, taillé dans la roche vive, sur une hauteur de 0 m. 60. L'excavation ainsi creusée était, à l'origine, plus étendue que ne le fut plus tard la cave elle-même ; le mur ouest de la cave descend jusque sur le pavé primitif, et coupe transversalement cette excavation. La paroi rocheuse a été recouvert d'un enduit blanchâtre, fait de sable et de chaux. Ce n'est pas la première fois que le fait est constaté à Alesia ; M. V. Pernet l'a déjà reconnu dans une cave voisine de celle-ci, qu'il a fouillée en 1910<sup>(1)</sup>. Ce qui est plus curieux, c'est que dans le sol de l'excavation primitive, constitué par le roc lui-même, ont été creusées plusieurs cavités coniques, disposées sur une seule rangée,

<sup>(1)</sup> Bulletin de la Société des sciences de Semur, t. XXXVII (ann. 1910-1911), p. 136, n° 512 (tir. à part ; J. Toutain, *Les fouilles d'Alesia de 1909-1910*, p. 48).

parallèlement à la paroi nord et à 0 m. 30 en moyenne de cette paroi. Quatre de ces cavités sont encore visibles près de l'angle nord-ouest. Distantes entre elles de 0 m. 50 (mesure prise de centre en centre), elles sont profondes de 0 m. 11 et leur diamètre est de 0 m. 25. Il n'est point douteux que ces cavités ne soient l'œuvre de l'homme. Quel en était l'usage? Par comparaison avec des cavités analogues observées dans des caves gallo-romaines découvertes aux environs de Champieu, il est permis de croire que ces cavités étaient

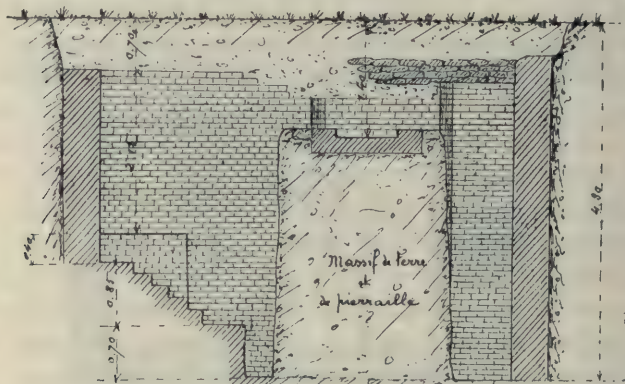


Fig. 12. — *Alesia*. Coupe de la cave avec four à potier suivant la ligne AB du plan.

(Coupe tracée par MM. Fornerot père et fils.)

destinées à recevoir et à maintenir debout des amphores dont la panse se terminait en pointe à la partie inférieure<sup>(1)</sup>. La présence, dans cette excavation rocheuse, de l'enduit qui en recouvrait les parois et de cette rangée de cavités coniques semble démontrer que l'excavation a été très anciennement occupée et que la cave gallo-romaine a remplacé, suivant toute apparence, un fond de hutte gauloise. C'est une preuve de plus à l'appui de la thèse que nous avons soutenue en 1911, au Congrès des sociétés savantes de Caen, sur l'origine des caves gallo-romaines d'*Alesia*<sup>(2)</sup>.

Au-dessus des parois taillées dans le roc vif, les murs de la cave,

<sup>(1)</sup> V. Cauchemé, *Description des fouilles archéologiques exécutées dans la forêt de Compiègne*, p. 87 (cave n° 10) et planche 10.

<sup>(2)</sup> *Bulletin archéologique du Comité*, 1911, p. 324 et suiv. (*L'origine des caves gallo-romaines d'Alesia*).

sur une hauteur de 0 m. 45, sont construits en moellons soigneusement échantillonnés, disposés par assises régulières dont les joints étaient passés au fer. Par son aspect, cette maçonnerie date des premiers temps de l'empire romain; elle rappelle la maçonnerie des caves qui ont été découvertes et fouillées pendant la campagne de 1911 dans le sol de l'atrium du monument à crypte<sup>(1)</sup>. Cette partie des parois de la cave date d'une seconde période, pendant laquelle le fond de la hutte gauloise servait de base à la cave de la maison gallo-romaine édifiée sur le même emplacement. Cette cave primitive ne s'est conservée que sur une hauteur de 1 m. 05. A une époque qu'il est impossible de préciser, sans doute à la fin du II<sup>e</sup> ou dans la première moitié du III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, et pour des causes inconnues, une nouvelle cave fut construite. Le fond de l'ancienne cave fut comblé par toutes sortes de débris et de décombres; un mur en pierres sèches fut établi sur le pavé rocheux primitif; par-dessus ces décombres et ce mur, appuyée sur eux, fut disposée une aire en terre battue, dont les traces ont été retrouvées en plusieurs points de la cave par M. V. Pernet, à un niveau moyen de 3 m. 50 à 3 m. 60 de profondeur au-dessous du sol actuel.

Au-dessus de ce niveau s'éleva la cave de la troisième époque, celle qui s'est le mieux conservée, à laquelle appartiennent toute la partie supérieure des parois, l'escalier et le soupirail. Les parois de cette cave, qui existent encore aujourd'hui sur une hauteur moyenne de 2 mètres, sont faites de petit appareil disposé par assises à peu près régulières; mais tous les éléments de la construction, moellons et assises, y sont moins soignés que dans les parois immédiatement superposées à la roche taillée; on n'a pas relevé trace entre les assises de joints passés au fer. On ne risque guère de se tromper en n'assignant pas à cette cave une date antérieure au III<sup>e</sup> siècle. Dans les parois, surtout dans les murs de l'Est et du Nord, existent encore, à plus de 2 m. 50 de profondeur au-dessous du niveau moderne et à 2 m. 10 environ au-dessus du pavé rocheux primitif, des cavités rectangulaires. Il n'est point douteux que ces cavités n'aient jadis contenu l'extrémité de madriers ou de poutres de bois. M. V. Pernet en conclut que la cave avait peut-être deux étages, et que ces madriers ou poutres supportaient

<sup>(1)</sup> *Bulletin archéologique du Comité*, 1912, p. 67 et pl. XX.



des planchers de bois. Nous ne croyons pas cette conclusion justifiée. Ces cavités en effet datent d'une période pendant laquelle le fond de la cave ne se trouvait pas à plus de 3 m. 50 ou 3 m. 60 de profondeur au-dessous du niveau moderne. Le second étage de la cave n'aurait donc eu que 1 mètre ou 1 m. 10 de hauteur, ce qui est tout à fait invraisemblable. Il est beaucoup plus probable que les pièces de bois insérées dans ces cavités avaient seulement servi aux échafaudages nécessaires pour monter les murs de la cave. C'est d'ailleurs l'explication qu'on en donne couramment <sup>(1)</sup>. Le mur de l'Ouest était muni d'un soupirail, large à son extrémité supérieure de 1 m. 90, et dont le point de départ se trouve à 2 mètres environ au-dessous du sol actuel. L'escalier qui donnait accès dans cette cave s'est conservé en partie. Il est accolé à la paroi sud de la cave. Il commence à l'angle sud-est, et l'axe de ses premières marches, presque entièrement détruites, est dirigé vers l'Ouest. A mi-hauteur environ, une marche carrée forme palier; l'escalier fait alors un angle droit, et les dernières marches, dont quatre sont encore en place, à peu près intactes, sont tournées vers le Nord. La dernière marche conservée se trouve à 3 m. 30 au-dessous du niveau moderne, à 0 m. 30 environ au-dessus de l'aire en terre battue qui représente le fond de cette cave.

Cette cave, qui avait remplacé une cave plus ancienne, elle-même superposée à une excavation gauloise, fut comblée dès l'antiquité, et nous saisissons très nettement une quatrième période dans l'histoire de cette construction.

En effet, à 1 m. 65 au-dessous du sol moderne, à moins de 1 mètre au-dessous de l'orifice supérieur du soupirail que nous venons de mentionner, M. V. Pernet a découvert, reposant sur les décombres accumulés dans cette cave du III<sup>e</sup> siècle après J.-C., la base d'un four de potier certainement antique. Les restes encore en place se composent de deux parties principales. A l'Ouest, touchant au mur occidental de la cave, la base du laboratoire ou chambre de cuisson proprement dite était encore visible. De forme circulaire, mesurant 0 m. 72 de diamètre, cette base consistait en un dallage de briques plates. Autour de ce cercle, d'autres briques plus épaisses, également posées à plat, formaient sans doute la

(1) Daremberg, Saglio et Pottier, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, s. v<sup>o</sup> *Murus*, p. 2059 (R. Cagnat, d'après A. Choisy).

paroi réfractaire du laboratoire. Vers l'Est, cette paroi était interrompue, et l'emplacement de la gueule du four se montrait fort nettement. C'est par cet orifice que la chaleur pénétrait dans le laboratoire. En effet, le foyer de ce four ne se trouvait pas au-dessous du laboratoire, mais en avant. A l'est de la base du laboratoire, ce foyer était disposé sur un dallage de pierres plates, limité à droite et à gauche par des pierres posées de champ, qui toutes ont été trouvées calcinées. Cet ensemble nous représente un type de four à poteries plus simple que la plupart des fours romains aujourd'hui connus et le plus souvent décrits, tels que ceux d'Heiligenberg, près de Strasbourg, de Field-Castor dans le Northamptonshire (Angleterre)<sup>(1)</sup>. Voici comment nous nous le figurons. Le laboratoire du four, de forme sans doute tronconique, terminé à sa partie supérieure par un orifice, était construit en briques réfractaires; à sa base avait été ménagé, dans la paroi de briques, un orifice s'ouvrant à l'Est; en avant de cet orifice se trouvait le foyer, composé de pierres plates sur lesquelles on entassait et l'on faisait brûler les fagots et autres combustibles. Un courant d'air s'établissait entre l'orifice supérieur et la gueule inférieure du laboratoire; ce courant d'air activait la flamme et la chaleur pénétrait, en même temps que la flamme, dans la chambre de cuisson. Cette disposition est tout à fait analogue à celle que représente une des plaques peintes trouvées près de Corinthe; sur cette plaque, on voit le potier, armé d'un ringard, activant le feu du foyer placé en avant du four. « En dépit d'une exécution très sommaire, écrivent MM. O. Rayet et M. Collignon, l'auteur de cette peinture a traité son sujet en homme du métier, à qui de telles scènes sont familières; il a figuré très exactement le four couvert en dôme, avec la bouche du foyer qui fait saillie à la base et sert de prise d'air. Au sommet, un trou permet à la fumée et à la flamme de s'échapper. . . (2). » Il n'est pas sans intérêt de constater qu'à la fin de l'antiquité les potiers d'Alesia se servaient, pour la cuisson de leurs produits, d'un four analogue à ceux qu'employaient les céramistes grecs du VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Le même dispositif s'était conservé et transmis de génération en génération pendant dix siècles au moins.

<sup>(1)</sup> Daremberg, Saglio et Pottier, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, s. v<sup>o</sup> *Fornax* (H. Thédénat); cf. L. Franchet, *Céramique primitive*, p. 130-131.

<sup>(2)</sup> *Histoire de la céramique grecque*, Introduction, p. xiii-xiv.

C'est probablement à la même époque, iv<sup>e</sup> ou v<sup>e</sup> siècle après J.-C., qu'il faut rapporter le tronçon de fût de colonne trouvé dans l'angle nord-est de la cave, à peu près au même niveau que le four. Ce débris provient évidemment d'un monument plus ancien; il fut réemployé à une époque postérieure. Au-dessus du niveau qui correspond au four du potier, on n'a retrouvé aucune trace de construction.

De tout ce qui vient d'être dit, il résulte que nous constatons dans cette cave quatre périodes incontestables : la période pré-romaine, représentée par la partie inférieure taillée dans la roche vive; les deux premiers siècles de l'Empire, caractérisés par les murs bien appareillés et soigneusement maçonnés qui furent élevés immédiatement au-dessus des parois rocheuses de l'excavation primitive; la fin de l'antiquité gallo-romaine, à laquelle appartient la cave munie de son soupirail et de son escalier; enfin la décadence qu'attestent le comblement de cette cave et l'installation, directement sur les décombres entassés, d'un four de potier.

Les trouvailles d'objets mobiliers faites dans cette cave ont été considérables par le nombre; quelques-unes de ces trouvailles ont une valeur archéologique incontestable.

Énumérons d'abord les objets et débris les plus courants. M. V. Pernet a recueilli dans les déblais retirés de cette cave : divers outils et instruments de fer, entre autres une lame de couteau et un anneau; en bronze, deux aiguilles, une sonde, une clef, une clavette, quatre anneaux, les débris d'un vase; en os, plus de cinquante aiguilles ou morceaux d'aiguilles, une cuiller, plusieurs fragments de cylindres creux forés de trous, un manche de couteau sans ornement; en terre cuite, un fragment de vase en poterie rouge vernissée, dont le rebord est décoré d'un muflle de lion, trois marques de potier, divers morceaux de figurines en terre blanche; une quinzaine de monnaies; enfin deux chapiteaux, quatre meules de pierre.

D'autres trouvailles méritent une mention spéciale :

1<sup>o</sup> Plusieurs fragments d'une statue de pierre représentant le type fameux du Satyre au repos, à peu près demi-grandeur naturelle. Le plus important de ces fragments, le torse et le haut des jambes jusqu'aux genoux, mesure 0 m. 43 de hauteur; le bras droit tout



entier a disparu ; le bras gauche, appuyé sur un pilier dont la partie supérieure seule est conservée, est brisé au milieu de l'avant-bras ; une draperie couvrait l'épaule, le bras gauche et retombait sur la poitrine. Le poids du corps portait principalement sur la jambe droite ; la pose de la cuisse gauche indique que la jambe gauche se croisait avec la jambe droite. — Un second fragment, moins considérable mais non moins caractéristique, se compose des deux pieds du Satyre, le pied droit posé à plat, le pied gauche dressé et placé à droite du pied droit, comme il convient dans une statue qui représente un personnage debout, la jambe gauche croisée sur la jambe droite, et, tout près des deux pieds, le corps d'un animal femelle dont la tête et la patte droite antérieure, aujourd'hui disparues, étaient levées ; la patte gauche antérieure est allongée et le pied gauche du personnage s'appuie sur elle. — Un troisième fragment, beaucoup plus menu, semble appartenir, si l'on en juge par sa forme et ses dimensions, à l'un des bras ou à l'un des mollets du Satyre.

Le premier de ces fragments est certainement, par le style et par l'exécution, le plus beau morceau de sculpture sorti jusqu'à ce jour des ruines d'*Alesia*. S'il n'a pas la vigueur et la puissance des œuvres grecques du v<sup>e</sup> siècle, il rappelle par la simplicité sans mièvrerie du modelé, par la sobre élégance des lignes, par le rendu vivant et réaliste de l'épiderme, les œuvres caractéristiques du iv<sup>e</sup> et du iii<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Si vraiment, comme nous en avons l'impression, ce remarquable morceau de statuaire a été taillé dans de la pierre du pays, il faut en conclure soit que des praticiens très habiles n'hésitaient pas à venir de la Gaule méridionale, de l'Italie ou même de la Grèce jusque dans la Lugdunaise, presque aux frontières de la Belgique ; soit qu'il y avait dans le pays même une école de praticiens capables de rivaliser, pour l'intelligence, la souplesse et l'habileté, avec leurs camarades des pays méditerranéens. Nous avons d'ailleurs l'intention de consacrer une étude approfondie à cette trouvaille très importante.

2° Un manche de couteau en os (pl. XX), sculpté sur une de ses faces, tandis que la lame glissait sur l'autre face. On voit encore à la base du manche le trou dans lequel s'engageait le petit pivot métallique autour duquel la lame tournait. Parfaitement intact, notre manche de couteau représente une femme debout, le corps

complètement nu ; le bras droit est abaissé le long du corps, la main droite ouverte est appliquée sur le haut de la cuisse droite, le bras gauche est levé à la hauteur de la tête, et la main gauche est comme adossée à une longue tige, bâton ou sceptre. Le travail de ce petit objet est assez gauche, mais il ne manque ni d'originalité ni de style. Ce manche de couteau mérite, lui aussi, d'attirer l'attention des spécialistes.

8° Deux pierres, dont nous donnons la description d'après le « Journal des fouilles » de M. V. Pernet : « Deux pierres de forme conique, hautes respectivement de 0 m. 50 et 0 m. 60, percées dans le sens de la longueur ; cette ouverture intérieure, très évasée au sommet, se rétrécit graduellement. Les bases manquent. Ces pierres incomplètes ressemblent à des mortiers. » Il est fort probable que ce sont là les deux morceaux essentiels d'un *catillus*, c'est-à-dire de la partie mobile d'un moulin romain. L'absence dans l'une et l'autre pierre de la base en rend l'identification difficile et incertaine ; toutefois notre hypothèse paraîtra fondée, si l'on se rappelle que dans cette même cave et au même niveau, tout près du fond, M. V. Pernet a recueilli plusieurs meules de pierre de la forme habituelle. Le comblement de la cave a pu être fait à l'aide de matériaux provenant de quelque boulangerie voisine.

4° Enfin un vase de terre cuite à peu près intact, dont seul le fond a disparu. La forme générale du vase est celle d'une *ampulla* ; mais la panse, au lieu d'être arrondie, forme des cannelures larges et peu accentuées extérieurement. Au-dessus et au-dessous des cannelures, une ligne de petits stries verticales délimite assez nettement le champ de ces cannelures. La terre cuite est vernissée. La couleur du vase est d'un brun foncé à reflets métalliques.

Ainsi, en 1913, comme les années précédentes, les fouilles de la Société des sciences de Semur ont eu des résultats également importants au point de vue historique et au point de vue archéologique. Pour la première fois ont été remis au jour des vestiges considérables de l'époque chrétienne ; d'autre part, de nombreuses trouvailles ont complété notre connaissance de l'histoire de l'antique *Alesia*, en même temps qu'elles ont enrichi le Musée déjà fort riche que la Société des sciences, fidèle à la parole donnée, a créé sur le Mont Auxois.

La construction et l'aménagement intérieur de ce Musée ont été poursuivis. Du grand hall dont nous avons déjà parlé l'an dernier à la fin de notre rapport, tout le gros œuvre est terminé ; cette vaste salle, qui formera plus tard le centre du Musée Alesia, a déjà servi en 1913 à la réunion solennelle de la Société des sciences de Semur, tenue le 14 septembre sous la présidence de M. Georges Lecomte, président de la Société des Gens de lettres et directeur de l'Ecole Estienne. La Société de Semur a fait exécuter par M. Lebastard, qu'emploie pour des travaux de ce genre le Musée du Louvre, une reproduction détaillée et minutieusement exacte du monument dolménique. On pourra désormais étudier au Musée même, comme sur le terrain, ce document d'une importance capitale.

Enfin il n'est pas sans intérêt de mentionner que les fouilles et le Musée de la Société de Semur ont reçu en 1913 la visite de plus de 6,000 personnes attirées sur le Mont Auxois par le renom d'*Alesia* et par l'importance des découvertes poursuivies sans relâche depuis 1906 par M. V. Pernet et ses dévoués collaborateurs.

J. TOUTAIN,  
Membre du Comité.



LES  
DIVINITÉS DOMESTIQUES  
DU PAYS DES ÉDUENS.

---

ÉTUDE  
SUR UN BAS-RELIEF TROUVÉ EN 1913  
DANS LES FOUILLES  
DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES DE SEMUR  
À ALESIA,

PAR M. JULES TOUTAIN,  
Membre du Comité.

---

La campagne de fouilles conduite en 1913 sur le Mont Auxois par la Société des sciences de Semur, et dirigée par M. V. Pernet avec le même succès que les précédentes, n'a pas eu seulement pour résultat la découverte d'un lieu de culte chrétien de l'époque mérovingienne, lieu de culte qui paraît bien être la basilique primitive de Sainte-Reine<sup>(1)</sup>.

D'autres monuments ont été exhumés dont beaucoup méritent

<sup>(1)</sup> *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1914, p. 21 et suiv.; *Revue de l'histoire des religions*, t. LXIX, p. 207 et suiv.; *Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes*, 1914, p. 23 et suiv.

une étude spéciale. C'est à l'un d'entre eux que cette note est consacrée.

Dans les ruines d'une construction située au sud du théâtre, entre ce monument et la rue romaine dont le pavé a été suivi en ce point du Mont Auxois sur plusieurs dizaines de mètres, M. V. Pernet a recueilli un bas-relief de pierre fort intéressant, bien qu'il soit en partie mutilé (pl. XXIII). Large en moyenne de 0 m. 35, haut de 0 m. 30, ce bas-relief représente deux personnages assis côte à côte sur un siège à dossier élevé. Le personnage assis à gauche (par rapport au spectateur) est une femme entièrement drapée, sauf l'épaule et le sein droits qui sont découverts; de la main gauche elle tient une corne d'abondance appuyée sur son bras et son épaule; la main droite a presque entièrement disparu; elle tenait une patère à plat sur le genou droit. Le cou et la tête sont brisés. Le personnage assis à droite est un homme; bien que la tête ait disparu, ce qui reste du cou permet de croire qu'elle était légèrement tournée vers la gauche; en outre, le personnage était barbu. Le corps est, sauf les jambes en partie brisées, vêtu d'une tunique à manches, bien ajustée au torse et aux bras sans être cependant collante. Par-dessus la tunique, on remarque une bande d'étoffe continue, tombant de chaque épaule jusqu'à la hauteur des genoux et dessinant un U allongé. Cette bande ne paraît pas faire partie de la tunique. Le personnage ainsi vêtu tient de la main droite une patère sur son genou droit; la main gauche est brisée; on ne peut deviner quel objet elle tenait; ce qui est toutefois certain, d'après l'aspect du bras et de l'épaule, c'est que cet objet n'était point une corne d'abondance. Le siège sur lequel les deux personnages sont assis l'un près de l'autre, est un banc à large et haut dossier terminé en pointe à sa partie supérieure. Les têtes, aujourd'hui brisées, dépassaient légèrement les deux rampants du fronton ainsi formé.

Ce bas-relief se rattache à un groupe de monuments analogues, dont nous nous occuperons plus loin. Dès maintenant nous voulons seulement attirer l'attention sur l'aspect original des vêtements portés par les deux personnages. Ces vêtements semblent surtout composés de très amples morceaux d'étoffe, largement drapés sur le torse et les jambes, et comme enroulés les uns sur les autres autour des bras. Nous ne croyons pas qu'une telle disposition ait été souvent observée. En outre, les plis de l'étoffe ont été rendus par le sculpteur avec une simplicité vigoureuse. S'il ne peut être question

à propos de ce bas-relief de style ni d'art au vrai sens de ces deux mots, du moins pouvons-nous dire que la technique en est de beaucoup supérieure à celle de presque tous les autres monuments de la même série.

Notre bas-relief n'est pas, en effet, le premier de ce type que l'on découvre. Quatre autres monuments analogues ont été déjà trouvés sur l'emplacement d'*Alesia*<sup>(1)</sup>; diverses localités de la région environnante en ont fourni un assez grand nombre, par exemple Autun, Entrains, Auxerre, Vertault, Vitteaux, Malain, Mirebeau, Dijon, Nuits, etc. Bien que le groupe des deux personnages assis côte à côte ait été déjà plusieurs fois étudié, nous croyons devoir cependant l'étudier à notre tour, à propos du bas-relief récemment découvert à *Alesia* dans les fouilles de la Société des sciences de Semur. Nous voulons d'ailleurs délimiter notre sujet avec le plus de rigueur possible, et nous insisterons de préférence sur certaines données qui nous paraissent avoir été jusqu'à présent négligées ou méconnues.

Il est d'abord un fait incontestable : le groupe formé par les deux personnages assis côte à côte est un couple divin. Les attributs assez variés qu'ils tiennent l'un et l'autre, patère, corne d'abondance, bourse, caducée, vase dénommé *olla*, maillet, etc., ne laissent à cet égard aucun doute. Mais nous craignons que la présence de ces attributs n'ait entraîné quelques savants à des rapprochements contestables et ne leur ait fait perdre de vue la question précise posée par ces bas-reliefs. Et pour ne pas tomber dans la même erreur, nous devons d'abord déterminer nettement la série dont notre bas-relief fait partie.

(1) Lorsque cette étude a été lue au Congrès des Sociétés savantes, dans la séance de la section d'archéologie du 16 avril 1914, M. Espérandieu a annoncé qu'un nouveau bas-relief avait été découvert à *Alesia* en 1913 au cours des fouilles qu'il dirige avec M. le docteur Epery. Depuis lors, il a publié, dans le *Bulletin des fouilles d'Alise* (t. I, fas. 2), un article intitulé *Groupe ébrien du dieu et de la déesse assis*. La photographie du bas-relief (fig. 1, pl. 38) montre un monument des plus grossiers, dans lequel il nous paraît tout à fait impossible de distinguer s'il s'agit ici d'un dieu et d'une déesse, ou de deux divinités de même sexe comme sur d'autres monuments gallo-romains. Nous ne croyons donc pas, jusqu'à preuve du contraire, devoir joindre le nouveau bas-relief découvert par MM. Espérandieu et Epery aux cinq monuments signalés dans le texte, dont le caractère est incontestable.



Cette série ne doit comprendre que les monuments caractérisés par les deux personnages assis côte à côte sur un seul et même siège. Il faut la distinguer et la séparer résolument des séries qui peuvent être constituées soit par deux ou trois déesses-mères assises ou debout, soit par deux personnages représentés debout dans une niche ou sur une stèle. Ce n'est pas que nous nous interdisions d'avoir recours à tel ou tel monument d'une autre série, quand nous essaierons de trouver l'explication d'un détail obscur de nos bas-reliefs; mais la méthode qui consiste à rapprocher sans cesse les uns des autres des monuments n'ayant entre eux que de lointaines analogies ou des ressemblances partielles, à passer avec désinvolture des uns aux autres, à accumuler au bas des pages des références sans intérêt direct pour le sujet traité, une telle méthode a bien moins pour résultat de résoudre les questions que de les compliquer et de les obscurcir. Nous nous occuperons donc exclusivement ici des bas-reliefs représentant deux personnages de sexe différent assis côte à côte sur un seul et même siège et tenant, comme attributs caractéristiques, une corne d'abondance, une patère, une bourse, un vase ou un maillet.

Le bas-relief qui nous a inspiré notre étude est le cinquième de cette série trouvé sur l'emplacement d'*Alesia*. Les quatre premiers ont été découverts à des dates différentes et en divers points du Mont Auxois fort éloignés les uns des autres.

Le plus anciennement connu a été recueilli en 1803 dans une tranchée creusée au lieu dit La Fandrolle, à l'extrémité orientale de la parcelle cadastrale n° 44g. Il se trouve aujourd'hui au Musée de Dijon. Très bien conservé, il mesure 0 m. 46 de hauteur, 0 m. 34 de largeur. La déesse et le dieu sont assis côte à côte sur un siège dont le haut dossier dépasse leurs têtes. La déesse, dont la tête est surmontée d'un ornement de forme circulaire, calathos ou modius plutôt que tour, est entièrement drapée, sauf l'épaule et le sein droits qui sont découverts; sa main droite tient une patère sur son genou droit; de sa main gauche levée elle maintient appuyée contre son épaule gauche une corne d'abondance remplie de fruits. Le dieu, à la chevelure et à la barbe abondantes, vêtu d'une longue tunique que recouvre un manteau flottant noué sur l'épaule droite, tient de sa main droite une épée dont la lame courbe et large repose sur l'avant-bras droit; sa main gauche s'appuie sur la masse

d'un maillet dont le manche pose sur l'accoudoir du siège. La déesse et le dieu ont chacun le pied gauche posé sur un tabouret<sup>(1)</sup>.

En 1834, un second bas-relief analogue fut trouvé sur le Mont Auxois; mais on ne sait ni à quel endroit précis, ni dans quelles circonstances. Comme le précédent, il se trouve actuellement au musée de Dijon. Très bien conservé, lui aussi, il mesure 0 m. 30 de hauteur et 0 m. 27 de largeur. La déesse et le dieu sont assis côte à côte sur un siège à dossier élevé. La déesse, drapée dans une robe serrée à la ceinture, a l'épaule et le sein droits découverts. De la main droite, elle tient une patère sur son genou droit; de la main gauche, une corne d'abondance remplie de fruits. Le dieu, dont la tête est placée exactement de face, est imberbe; son torse est nu; seules ses jambes sont drapées. De sa main gauche levée, il s'appuie sur une lance; sa main droite est brisée et l'on ne distingue point l'objet qu'elle tenait. On peut supposer, comme M. Espérandieu, que c'était une bourse<sup>(2)</sup>.

Le troisième des bas-reliefs d'*Alesia* a été exhumé en 1907, pendant la seconde des campagnes de fouilles entreprises par la Société de Semur. Il se trouve à Alise-Sainte-Reine, au Musée *Alesia*. Haut de 0 m. 32, large de 0 m. 34, il est moins bien conservé que les deux précédents. Il a été recueilli dans une cave située au sud du Forum de l'antique cité, près de la lisière méridionale de la parcelle cadastrale n° 635. La déesse et le dieu sont assis côte à côte sur une banquette sans dossier. La tête de la déesse a disparu. Le corps est entièrement drapé dans une longue robe serrée à la ceinture. La main droite tient une patère sur le genou droit; la main gauche, mutilée, tenait une corne d'abondance dont un fragment se reconnaît encore le long du bras gauche; à droite de la déesse, sur le sol, se voit un objet à demi brisé, peut-être une *capsa*? Le dieu s'est mieux conservé. Chevelu, barbu, le torse nu, il n'a pour vêtement qu'un manteau placé de travers sur les cuisses et qui laisse les mollets à découvert; de la main gauche il tient une bourse appuyée sur son genou gauche; l'attribut qu'il tenait de la main droite a disparu; c'était sans doute un vase en forme d'*olla* ou un gobelet<sup>(3)</sup>.

Le quatrième bas-relief a été retiré en 1911 par M. Espéran-

(1) Espérandieu, *Recueil des bas-reliefs, etc.*, n° 2347.

(2) Idem, *ibid.*, n° 2348.

(3) Idem, *ibid.*, n° 2353.

dieu, au cours des fouilles qu'il a entreprises personnellement avec M. le Dr Epery sur le Mont Auxois, d'une cave située dans la parcelle cadastrale n° 478, tout près de l'extrémité orientale du plateau, à 20 mètres environ au sud du chemin du Mont Auxois. Ce bas-relief a été décrit par M. Espérandieu dans le *Bulletin archéologique du Comité* <sup>(1)</sup> et dans une lettre adressée à M. Héron de Villefosse pour être communiquée à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres <sup>(2)</sup>. Une reproduction en a été donnée dans les *Comptes rendus* de l'Académie. Aucune mesure n'est indiquée ; mais il y a tout lieu de croire que les dimensions de ce monument ne diffèrent pas sensiblement de celles des précédents bas-reliefs. La déesse et le dieu sont assis côte à côte sur un siège à dossier élevé, qui dépasse leurs têtes. La déesse, vêtue d'une longue robe serrée à la taille par une ceinture, est légèrement tournée vers le dieu. Son pied gauche est posé sur un tabouret ; de la main droite, elle tient une patère ; de la main gauche, une corne d'abondance remplie de fruits. De la tête mutilée on ne reconnaît aucun détail. Le dieu semble barbu ; il est vêtu d'une tunique collante que recouvre un manteau noué sur l'épaule droite. Il tenait probablement une patère de la main droite ; son bras gauche s'appuie sur un tonnelet placé à sa gauche. Le siège, dont une partie est très visible entre la déesse et le dieu, paraît être en forme d'exèdre légèrement incurvée.

Les cinq monuments identiques découverts sur l'emplacement d'Alesia sont donc des monuments de petites dimensions, dont la largeur varie entre 0 m. 27 et 0 m. 35, dont la hauteur oscille de 0 m. 30 à 0 m. 46. Ils ont été trouvés épars. La cave d'où a été extrait le quatrième bas-relief est à 450 mètres à l'est du point où a été découvert en 1803 le premier bas-relief ; ce point est distant de 350 mètres à vol d'oiseau de la cave dans laquelle on a trouvé en 1907 le troisième bas-relief ; cette cave, bien que située dans la même partie du Mont Auxois que la construction d'où est sorti le bas-relief recueilli en 1913, en est cependant séparée par 180 mètres environ à vol d'oiseau. Ajoutons que les caves et constructions dans lesquelles trois des bas-reliefs d'Alesia étaient enfouis ont certainement appartenu à des habitations particulières, et qu'aucune d'elles ne saurait être rapportée à un édifice public.

<sup>(1)</sup> Année 1912, p. 201.

<sup>(2)</sup> Année 1911, p. 540.



Voilà donc, en ce qui concerne nos groupes d'*Alesia*, trois constatations qu'il convient de retenir : 1° ces monuments sont tous de dimensions médiocres ; 2° ils ont été trouvés isolément, fort loin les uns des autres, dans des restes de constructions qui n'ont ensemble aucun rapport ; 3° ces restes de constructions ne sauraient appartenir à un édifice public.

Mais ce n'est pas seulement à *Alesia* que des monuments de cette série ont été exhumés du sol de la Gaule. Sans vouloir ici en dresser une énumération complète, nous insisterons sur ceux qui proviennent de la même région ou des régions immédiatement voisines, en un mot du pays qu'occupaient les Éduens et des cantons limitrophes. Des bas-reliefs tout à fait analogues, sauf quelques détails et sauf la technique, à ceux que nous venons de décrire ont été trouvés à Autun et dans les environs de cette ville, à Entrains, à Auxerre et autour d'Auxerre, à Vertault,<sup>1</sup> à Vitteaux, enfin sur différents points du revers oriental de la Côte-d'Or, par exemple à Malain, à Mirebeau, à Dijon, à Nuits. Sauf de rares exceptions, ces groupes sont décrits et reproduits dans le *Recueil* de M. Em. Espérandieu ; c'est d'après cet ouvrage que nous les étudierons nous-mêmes.

Ces monuments sont tous de petites dimensions ; leurs mesures en hauteur et en largeur sont comparables à celles des bas-reliefs d'*Alesia*. La hauteur dépasse une seule fois 0 m. 50 <sup>(1)</sup> ; elle varie en moyenne de 0 m. 25 à 0 m. 40 ; la largeur est rarement inférieure à 0 m. 25 ; elle ne dépasse que trois fois 0 m. 40 <sup>(2)</sup>, elle n'atteint jamais 0 m. 50. Ce sont donc des images divines fort modestes.

En second lieu, ils ont été recueillis isolément. Quelques localités antiques en ont fourni plusieurs, Autun, Entrains, Auxerre, Vertault ; quand on connaît leur provenance avec précision, on constate qu'ils n'ont pas été trouvés au même endroit. Pour Autun, le n° 1836 du *Recueil* de M. Espérandieu a été retiré d'un puits romain rue Mazagan ; pour Auxerre, le n° 2878 a été découvert dans l'ancienne abbaye de Saint-Julien, le n° 2880 provient des fondations d'un vieux mur, où il avait été employé comme moellon,

<sup>(1)</sup> Espérandieu, *Recueil*, n° 2911.

<sup>(2)</sup> Idem, *ibid.*, n° 1828, 1837, 2878.

et qu'on mit à nu dans la rue de Coulanges, le n° 2911 provient de Barzanes, village des environs ; à Vertault, le n° 3382 a été découvert dans une cave, comme trois des monuments du Mont Auxois. Nulle part ces groupes ne paraissent avoir été réunis dans un sanctuaire, même modeste, tel que furent les temples de Moritasgus à Alesia, de Sequana aux sources de la Seine, de Vindonnus à Essarois, de Januaria à Beire-le-Châtel, de Mercure à Montmartre près d'Avallon. Malgré la pénurie ou les lacunes de nos renseignements, nous pouvons cependant affirmer que nos bas-reliefs ne décoraient pas des monuments publics.

Enfin il est remarquable que plusieurs d'entre eux, trois à *Alesia*, un à Vertault, aient été recueillis dans des caves. Les fouilles d'*Alesia* nous ont appris que les déblais et objets accumulés dans ces caves proviennent de l'effondrement des constructions élevées au-dessus, et que ces constructions étaient des habitations privées.

De toutes les observations précédentes, nous croyons pouvoir conclure avec la plus grande probabilité que ces monuments de dimensions modestes, découverts en de nombreux points du pays des Éduens et des contrées limitrophes, représentant un couple divin composé d'une déesse et d'un dieu assis côte à côte, étaient placés dans les maisons et non dans les lieux de culte publics ; ils étaient pour les Gallo-Romains ce qu'étaient les dieux Lares pour les Latins et les Italiotes. Ils nous apportent un témoignage précis sur la religion domestique sinon de toutes les populations de la Gaule romaine, du moins des Éduens et de leurs voisins les plus proches.

Cette religion domestique consistait dans le culte de deux divinités, une déesse et un dieu, formant couple. La déesse et le dieu étaient figurés assis, côte à côte, sur un seul et même siège, muni le plus souvent d'un dossier élevé. Ce n'est point là, nous semble-t-il, un détail négligeable. En les réunissant sur le même banc, la piété des Gallo-Romains attestait que ces deux divinités ne pouvaient être séparées l'une de l'autre ; elle voyait sans doute dans ce couple si étroitement uni l'image et comme le symbole protecteur de l'union conjugale.

Mais qu'était cette déesse et qu'était ce dieu ? Quel caractère précis leur était donné ? Quelles attributions leur étaient assignées par l'imagination ou la foi populaire ?

En ce qui concerne la déesse, la réponse à ces questions n'est point malaisée. Dans tous les monuments de la série que nous étu-

dions, sauf de très rares exceptions, la déesse a la même physionomie, porte ou tient les mêmes objets. Elle est vêtue d'une longue robe aux multiples draperies, serrée à la ceinture; parfois l'épaule et le sein droits sont laissés à découvert : c'est le cas pour trois des bas-reliefs trouvés à *Alesia*, pour ceux qui proviennent de Barzanes près d'Auxerre<sup>(1)</sup> et de Dijon<sup>(2)</sup>. La coiffure présente rarement des caractères distinctifs; souvent, d'ailleurs, la tête de la déesse a été mutilée ou brisée. Nous devons cependant signaler que, sur l'un des monuments d'*Alesia*, la déesse est coiffée d'un ornement de forme circulaire, que M. Espérandieu désigne sous le nom de tour<sup>(3)</sup>, mais dans lequel on peut aussi bien reconnaître la partie inférieure d'un modius. Les deux attributs habituels de la déesse sont : la corne d'abondance, figurée pleine de fruits et tenue par la main gauche; la patère, tenue par la main droite et appuyée sur le genou droit. Nous avons retenu vingt-deux monuments assez bien conservés pour être étudiés en détail; la corne d'abondance existe encore sur dix-huit d'entre eux; sur dix, la patère est visible; sur huit, elle a disparu en même temps que la main droite de la déesse. Les quatre groupes qui s'écartent du type le plus courant sont : un groupe d'Entrains, où les divinités ne portent aucun attribut<sup>(4)</sup>; un autre groupe de même provenance, dans lequel la déesse tient de ses deux mains dans son giron des fruits ou des gâteaux, de forme ronde<sup>(5)</sup>; un groupe d'Auxerre, dans lequel le dieu et la déesse tiennent, l'un de la main droite et l'autre de la main gauche, une seule et même patère pleine de fruits<sup>(6)</sup>; enfin un groupe de Vertault, dans lequel la déesse tient une bourse de la main droite, la main gauche ayant disparu<sup>(7)</sup>.

Ces divergences exceptionnelles ne modifient en rien le caractère général de la déesse. Que les fruits qu'elle porte soient placés dans une corne d'abondance, dans une patère, ou simplement dans son giron, ils la désignent comme une personnification de l'abondance, de la fécondité. La corne d'abondance portée dans le bras gauche,

(1) Espérandieu, *Recueil*, n° 2911.

(2) Idem, *ibid.*, n° 3441.

(3) Idem, *ibid.*, n° 2347.

(4) Idem, *ibid.*, n° 2313.

(5) Idem, *ibid.*, n° 2252.

(6) Idem, *ibid.*, n° 2880.

(7) Idem, *ibid.*, n° 3382.



et la patère tenue par la main droite, caractérisent, dans la sculpture et la numismatique romaines, la déesse appelée *Abundantia*<sup>(1)</sup>. Chez les Gallo-Romains, surtout chez les habitants de la Gaule du Nord-Est et chez les populations voisines du Rhin, la corne d'abondance et la patère remplies de fruits sont souvent les attributs d'un de ces êtres divins, groupés en couples ou en triades, et invoqués sous le nom de *Matres*, *Matrae* ou *Matronae*<sup>(2)</sup>. Il arrive aussi que ces divinités sont représentées l'épaule et le sein droits découverts<sup>(3)</sup>.

Si, comme nous croyons l'avoir démontré, les monuments que nous étudions proviennent de maisons particulières et non de sanctuaires publics, le nom qui conviendrait le mieux à la déesse de ces couples serait le nom, déjà lu sur un texte épigraphique, de *Mater domestica*<sup>(4)</sup>.

L'étude précise du dieu qui formait couple avec la *Mater domestica* est plus complexe, parce que sa physionomie et ses attributs sont beaucoup plus variés. Non seulement les données du problème se trouvent être ainsi moins simples, mais parmi les traits sous lesquels le dieu est représenté et les objets qui sont placés dans ses mains ou près de lui, les uns paraissent d'origine gréco-romaine et les autres de provenance gauloise. Essayons néanmoins d'analyser avec le plus de précision possible les éléments employés par les Gallo-Romains pour caractériser ce dieu. Le personnage est d'habitude barbu, rarement imberbe. Sur plusieurs monuments, il est vêtu d'une tunique ajustée à son torse et tombant jusqu'aux genoux, par-dessus laquelle flotte un manteau noué sur l'épaule droite; sur d'autres monuments, le dieu est représenté le torse nu, simplement couvert d'un manteau posé de travers sur les cuisses et dont quelquefois l'extrémité supérieure apparaît sur l'épaule gauche; une fois enfin, le dieu semble ne porter aucun vêtement<sup>(5)</sup>. Ses attributs, nombreux, ne sont pas constants. Dans tel bas-relief, c'est la corne d'abondance; dans tel autre, c'est la patère; ici il tient une épée ou

(1) S. Reinach, *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, I, p. 222 et 223; II, p. 247 et suiv.; III, p. 77 et suiv.; IV, p. 142 et suiv.

(2) Hild, dans Daremberg, *Saglio et Pottier*, s. v° *Matres*.

(3) Voir en particulier la stèle découverte à Vertault, Espérandieu, *Recueil* n° 3377.

(4) *Ephem. Epigr.*, VII, n° 927 : dédicace *Matribus Domesticis*.

(5) Voir Espérandieu, *Recueil*, n° 2252.

s'appuie sur une lance; là il est caractérisé par un maillet, une bourse, un vase ou un gobelet. Nous pouvons d'abord distinguer et mettre à part deux monuments où le dieu est nettement représenté en Mercure et en Mars : le premier a été trouvé à Autun; le dieu imberbe, à demi nu, porte le pétase, les talonnières, la bourse et le caducée<sup>(1)</sup>; le second provient d'Alesia et se trouve au Musée de Dijon; imberbe et à demi nu, le dieu s'appuie de la main gauche sur une lance; sa main droite est brisée et l'on ne distingue plus ce qu'elle tenait<sup>(2)</sup>.

Beaucoup plus nombreuses sont les images où le dieu porte des attributs analogues à ceux qui distinguent sa parèdre, la corne d'abondance et la patère. Aucun des monuments que nous avons conservés n'est assez intact pour que les deux attributs puissent y être reconnus ensemble avec certitude; mais la corne d'abondance est bien visible sur deux monuments d'Autun<sup>(3)</sup>, sur un monument d'Auxerre<sup>(4)</sup>, sur ceux de Barzanes<sup>(5)</sup>, de Vitteaux<sup>(6)</sup>, de Malain<sup>(7)</sup>.

La patère se distingue nettement sur le bas-relief trouvé à Alesia en 1913, sur un des monuments d'Autun<sup>(8)</sup>, sur un des monuments d'Auxerre<sup>(9)</sup> et sur un des monuments de Vertault<sup>(10)</sup>. La patère et la corne d'abondance sont des attributs d'origine gréco-romaine; pour les dieux comme pour les déesses, ces attributs désignent spécialement les dieux de la prospérité, les dieux protecteurs, par exemple le *Genius* individuel, les Lares, Pluton-Sérapis, *Dis pater*. D'autre part, le maillet, la bourse, le gobelet ou le vase en forme d'olla, le tonnelet, sont des attributs empruntés aux traditions gauloises. Le dieu s'appuie de la main gauche sur la masse du maillet, dans un des bas-reliefs anciennement trouvés à Alesia<sup>(11)</sup>; il tient le manche du maillet de la main gauche sur le bas-relief qui

(1) Espérandieu, *Recueil*, n° 1836.

(2) Idem, *ibid.*, n° 2348.

(3) Idem, *ibid.*, n° 1837; Bulliot et Thiollier, *La mission de saint Martin*, p. 216-217.

(4) Espérandieu, *Recueil*, n° 2878.

(5) Idem, *ibid.*, n° 2911.

(6) Idem, *ibid.*, n° 2334.

(7) Idem, *ibid.*, n° 3567.

(8) Idem, *ibid.*, n° 1828.

(9) Idem, *ibid.*, n° 2880.

(10) Idem, *ibid.*, n° 3384.

(11) Idem, *ibid.*, n° 2347.

provient de Jouey, dans les environs d'Autun<sup>(1)</sup>; le maillet est posé sur le sol près de lui, le manche en bas, et sa main gauche est placée sur la masse du maillet, dans le groupe de la collection F. Baudot, probablement originaire de Nuits ou de Seurre<sup>(2)</sup>; enfin sur le monument découvert à Dijon dans les fouilles du théâtre, le dieu tient le manche du maillet de la main gauche<sup>(3)</sup>. Sur ces quatre monuments, le dieu est barbu; sa physionomie rappelle plutôt celle du Jupiter ou du Sérapis gréco-romain que celle de Mercure ou de Mars. En même temps que le maillet, il tient un autre attribut : c'est à *Alesia* une épée courte et large, à Jouey une patère, à Nuits une bourse ou un vase dit *olla*; à Dijon, la main droite a disparu. Quel que soit le nom de la mythologie gréco-romaine qu'on veuille donner à ce dieu au maillet, que ce soit *Dis pater*<sup>(4)</sup> ou *Silvanus*<sup>(5)</sup>, il semble bien que l'attribut du maillet signifie la fécondité chtonienne et que le dieu soit en rapports étroits avec la végétation forestière ou arborescente. La bourse et le vase en forme d'*olla*, ainsi que le tonnelet figuré sur le groupe d'*Alesia* trouvé en 1911 par M. Espérandieu, doivent être rangés dans la même catégorie d'attributs; sous des formes diverses, ils expriment la même idée de prospérité, d'aisance domestique.

S'il en est ainsi, comment est-il possible d'expliquer l'assimilation, que nous avons signalée plus haut et qui est indéniable, de ce dieu, que caractérisent surtout la corne d'abondance et la patère, à Mercure et surtout à Mars? L'assimilation à Mercure, due sans doute à la présence de la bourse parmi les attributs du dieu, fut d'autre part facilitée par la place considérable que tenait dans la religion gauloise un dieu, appelé par César Mercure<sup>(6)</sup>, dont nous ignorons le nom gaulois, dans lequel on voyait l'inventeur de tous les arts, le protecteur des voyageurs, des commerçants, du travail lucratif. L'assimilation à Mars s'explique probablement par l'un des caractères tout à fait spéciaux que prit le dieu Mars dans certaines parties de la Gaule. Le nom de Mars y fut donné à une ancienne

(1) Espérandieu, *Recueil*, n° 2039.

(2) Idem, *ibid.*, n° 2066.

(3) Idem, *ibid.*, n° 3441.

(4) Renel, *Les religions de la Gaule avant le christianisme*, p. 253.

(5) Plusieurs autels où le maillet est figuré portent une dédicace à Silvanus : *Corp. inscr. lat.*, t. XII, n° 663, 1025, 1101, 1102, 1334, 1518, 4147, 4173.

(6) *De B. G.*, VI, 17 : *Deum maxime Mercurium colunt*.



divinité gauloise, parfois conçue sous les traits d'un dieu protecteur des individus<sup>(1)</sup>; certaines dédicaces commencent par la formule *Marti suo*<sup>(2)</sup>. Mais le nom, emprunté au vocabulaire romain, avait entraîné avec lui l'image latine de Mars. « Sur un monument de *Baeterrae* (Béziers), où se lit la dédicace *Marti suo P. Pomponius Pudens l. m.*, Mars est représenté sous les traits d'un guerrier debout, coiffé d'un casque, ceint d'une cuirasse, tenant de la main droite une lame et la main gauche appuyée sur un bouclier<sup>(3)</sup>. » Telle est probablement la raison pour laquelle, dans deux de nos groupes, le dieu assis est figuré la main gauche appuyée sur la lance<sup>(4)</sup> ou la main droite tenant une épée nue<sup>(5)</sup>.

Ainsi, quelle que soit la physionomie donnée au dieu, qu'il soit barbu ou imberbe, entièrement drapé ou à demi nu, quels que soient aussi les attributs à lui assignés par l'imagination populaire, sous cette variété de traits et malgré cette apparente complexité, nous retrouvons toujours la conception d'un dieu bienfaisant, tantôt spécialement agricole ou chtonien, tantôt comparable au *Genius* italique protecteur de l'individu et de la maison. Il forme bien couple avec sa parèdre. Tous deux sont des divinités domestiques, auxquelles on demande récolte abondante, année prospère, aisance et richesse. Ce sont les bons génies de la maison, de la famille. C'est pourquoi leur double image, symbole de l'union conjugale, était placée sans doute dans chaque demeure. Les monuments que nous avons étudiés dans cette note ne sont pas des autels; aucun d'eux ne porte de dédicace.

Nous ne savons pas avec précision quels noms étaient donnés au dieu et à la déesse. Il est possible d'ailleurs que l'un et l'autre aient été invoqués sous des noms différents dans les diverses familles. Quoi qu'il en soit de ce détail, ces modestes images font revivre devant nos yeux, après vingt siècles écoulés, la religion populaire, familiale et quotidienne des anciennes populations du Morvan, de l'Auxois, des pays d'Avallon, d'Auxerre, de Châtillon, de Dijon. Cinq de ces monuments sont sortis du sol qu'occupait jadis *Alesia*. Il est regrettable qu'ils soient aujourd'hui dispersés.

(1) J. Toutain, *Les cultes païens dans l'empire romain*, I, p. 259.

(2) *Corpus inscr. lat.*, t. XII, n°s 2986, 4222; cf. 3081.

(3) J. Toutain, *loc. cit.*

(4) Espérandien, *Recueil*... n° 2348.

(5) Idem, *ibid.*, n° 2347.

Deux d'entre eux ont été transportés à Dijon; deux autres se trouvent à Alise même au Musée *Alesia*; le bas-relief qu'ont trouvé MM. Espérandieu et Epery en 1911 a été offert par eux au Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye<sup>(1)</sup>.

A notre humble avis, les cinq groupes trouvés à *Alesia* devraient être réunis à Alise même.

Parmi les monuments archéologiques comme parmi les êtres humains, il devrait y avoir le moins possible de déracinés.

J. TOUTAIN.

<sup>(1)</sup> M. Espérandieu a annoncé au Congrès des Sociétés savantes qu'un moulage de ce bas-relief avait été donné au Musée municipal d'Alise-Sainte-Reine. C'est le contraire qui devrait avoir lieu; l'original devrait être à Alise, et le moulage à Saint-Germain.

# LE MONT ARDOU.

---

## RAPPORT

SUR

UNE COMMUNICATION DE M. JULES VENDEUVRE,

PAR M. HÉRON DE VILLEFOSSE,

Membre du Comité.

---

Le mont Ardou, colline de 233 mètres d'altitude, se dresse sur le flanc de la ville de Pontailler<sup>(1)</sup>, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Dijon (Côte-d'Or). Il est situé sur la rive droite de la Saône qui en baigne le pied, au-dessous des embouchures de la Vingeanne et de l'Ognon et au-dessus de celle de la Bèze, à l'endroit même où finissait le territoire des Lingons dont il faisait partie. De l'autre côté de la rivière, commençait le territoire des Séquanes; le territoire des Éduens était très voisin.

Ainsi, dans l'antiquité, le mont Ardou était un point frontière entre deux grands peuples de la Gaule; il dominait l'horizon à peu de distance des limites d'un troisième peuple. Sa position sur le bord de la Saône augmentait encore son importance puisqu'il commandait le passage de la rivière et les voies qui venaient y aboutir. Il est fort probable que cet oppidum naturel fut occupé dès la plus haute antiquité. A la base du mont Ardou s'étend actuellement le faubourg Saint-Jean dépendant de la ville de Pontailler.

Au xvi<sup>e</sup> siècle, la situation particulière de cette éminence attira l'attention des historiens. Plus tard on chercha dans son voisinage immédiat l'emplacement de la ville de *Magetobriga* ou *Admageto-*

<sup>(1)</sup> Pontailler se trouve dans une île de la Saône; il y a des maisons des deux côtés de l'île, sur l'un et sur l'autre bord de la rivière.



*briga*, mentionnée par César comme le lieu où, quelques années avant son intervention en Gaule, les Séquanes, appuyés par Arioviste dont ils avaient sollicité le secours, battirent les Éduens dans un engagement décisif et leur infligèrent de grandes pertes<sup>(1)</sup>.

Dans un mémoire publié en 1908<sup>(2)</sup>, M. Adrien Berget, professeur au lycée Voltaire à Paris, a ramené l'attention sur l'intéressant problème de géographie historique que soulève le passage de César<sup>(3)</sup>. Certains auteurs ont placé Admagetobriga en Lorraine, d'autres l'ont recherché en Alsace, dans le Jura ou en Franche-Comté. Il serait superflu d'énumérer les diverses hypothèses émises sur la question; M. Berget les a d'ailleurs rappelées. Il est arrivé à cette conclusion que l'oppidum naturel du mont Ardou était l'emplacement d'une ville gallo-romaine dont le port fut retrouvé dans la Saône, lors de fouilles faites en 1802 et en 1807, et que très vraisemblablement cette ville romaine avait succédé à la localité gauloise d'Admagetobriga. Pareille thèse avait été déjà soutenue avec force en 1809 par un ancien magistrat, ex-maire d'Auxonne, Cl.-X. Girault<sup>(4)</sup>. Ajoutons qu'une tradition fort ancienne veut qu'il y ait eu sur ce point, dans l'antiquité, une ville florissante. Les découvertes et les observations faites au siècle dernier, jointes aux témoignages recueillis sur place par M. Berget, confirment cette tradition et ne laissent aucun doute sur l'existence au mont Ardou d'une ville qui dominait jadis le cours de la Saône et le pays environnant.

Le plus ancien renseignement écrit que nous possédions sur l'existence d'une ville au mont Ardou nous est fourni par Pierre de

(1) *De bello gallico*, I, 31 : « Ariovistum autem, ut semel Gallorum copia sprello vicerit, quod prælium factum sit ad Magetobriam, superbe et crudeliter impere... », etc.

(2) *L'emplacement de la localité gauloise et romaine d'Admagetobriga*, dans le *Bulletin archéologique*, 1908, p. 108-116.

(3) Outre le mémoire de M. Berget, on peut consulter, sur les divers emplacements proposés pour Admagetobriga, la dissertation de Girault indiquée plus loin et C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. III, p. 157, note 4; cf. *Corp. inscr. lat.*, t. XIII, 2, fasc. 1, p. 66 (Sequani).

(4) Cl. Xav. Girault, *Dissertation historique et critique sur la position de l'ancienne ville d'Amagetobriga et sur l'époque de sa destruction*, dans les *Mémoires de l'Académie celtique*, t. IV, p. 173-216. — En 1803, l'Académie de Dijon avait déjà reçu de Girault deux mémoires sur cette question; le premier lui était parvenu en 1790; cf. *Notice de la séance publique de l'Académie des sciences, arts et belles lettres de Dijon, an XI (1803)*, p. 12.

Saint-Julien, à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. Ce texte a été souvent invoqué, mais la plupart de ceux qui l'ont cité, souvent de seconde main et sans l'avoir lu, l'ont dénaturé ou altéré; quelques-uns ont même fait de Saint-Julien un chroniqueur du xiii<sup>e</sup> siècle! Pierre de Saint-Julien, de la maison de Balleure, était né vers 1520 au château de Balleure<sup>(1)</sup>, diocèse de Chalon. Son ouvrage sur la Bourgogne parut en 1581<sup>(2)</sup>. Passant en revue les différents points de sa province occupés jadis par les Romains, il regrette de n'y retrouver aucun édifice antique encore debout, mais il ajoute<sup>(3)</sup> :

Ceux de Pontalier (desquels portions sont François et du Duché de Bourgogne, et portion de la Franche Comté, sujets au Roy d'Espagne) maintiennent que *près d'eux* souloit estre une ample et spacieuse ville, de laquelle il ne reste plus que la mémoire qui en est venue à eux de pères à fils. Et est certain que si exacte et bien diligente recherche estoit faicte ès lieux comprins sous l'estendue de l'antique Bourgogne, plusieurs endroits se trouveroient réduits en solitudes, qui ont été jadis ornez de braves et superbes villes.

L'expression « près d'eux » que j'ai soulignée à dessein désigne sans le moindre doute le mont Ardou, qui se dresse en effet près du bourg actuel de Pontallier. Saint-Julien se faisait l'écho de la tradition en signalant une ville antique cachée sous cette colline.

Trente-sept ans plus tard, en 1618, J.-J. Chifflet<sup>(4)</sup>, après avoir réuni et commenté méthodiquement les éléments du débat relatif à la position d'Admagetobriga, connus de son temps, arrive à localiser l'emplacement de ce point au nord de Pontallier, au confluent de l'Ognon et de la Saône, au lieu dit la Moigte de Broye, commune de Broie-les-Pesmes (Haute-Saône), *non procul a ponte Gallorum, corrupte Pontallie*. Il a soin d'ajouter quelques mots pour signaler les ruines d'anciens édifices qui existent dans le voisinage, au mont Ardou, et les monnaies qu'on y trouve fréquemment. On sent qu'il éprouve une espèce d'hésitation à se prononcer entre la Moigte de Broye et le mont Ardou<sup>(5)</sup> :

Adde quod ultra pontem Araris proximum, ad oppidum Pontallie locus

(1) Balleure, commune d'Étrigny (Saône-et-Loire).

(2) *De l'origine des Bourgongnons et antiquité des estats de Bourgogne*, Paris, 1581, in-fol.

(3) *Ibid.*, p. 25.

(4) *Vesontio, civitas imperialis libera Sequanorum metropolis*, 1618, p. 139.

(5) *Ibid.*, p. 140.

est quem Monthardou, quasi montem Harudum nominant, in quo, et in vitiferis collibus vicini pagi Dampmartin prope Pesmam, veterum aedificiorum ruinae, et antiqua numismata saepius effodiuntur, quae omnia magnam tractus illius arguunt antiquitatem.

Dunod<sup>(1)</sup>, revenant sur la question, se contente de reproduire l'argumentation de Chifflet dont l'opinion est adoptée en 1760 par le grand géographe d'Anville<sup>(2)</sup>, bientôt suivi par d'autres bons esprits. Lors de son voyage en Bourgogne, Courtépée s'arrête au mont Ardou; il signale d'une façon générale les antiquités qu'on y a découvertes et rappelle qu'à la fin du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle les pentes de la colline étaient déjà plantées de vignes<sup>(3)</sup>. Les vigneronns qui ont remué ces terres fertiles pendant tant d'années ont dû y recueillir de nombreux objets dont probablement ils ignoraient la valeur et qui ont été perdus à jamais pour la science.

Jusqu'à la fin du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, les recherches les plus sérieuses ont pour objectif le voisinage de Pontailler; c'est sur un point plus ou moins rapproché de cette ville, au voisinage du confluent de l'Ognon et de la Saône, qu'on s'accorde à placer la localité gauloise citée par César. Cependant tous ceux qui expriment une opinion le font avec hésitation et prudence. Dans le premier mémoire qu'il adresse à l'Académie de Dijon, Girault se montre beaucoup plus affirmatif que ses devanciers : le premier, en 1790, il soutient sans aucune réticence qu'Admagetobriga n'est pas à la Moigte de Broye<sup>(4)</sup>, mais bien sur le mont Ardou où il serait nécessaire de faire des recherches pour en retrouver les vestiges.

Depuis, nos historiens et nos géographes ont paru peu empressés de reprendre l'étude de la question. Walckenaer l'a cependant abordée et, se basant sur une ressemblance de nom, il a placé Amagetobriga (*sic*) sur le territoire des Séquanes, à Amage près

(1) *Histoire des Séquanois et de la province Séquanoise*, 1735, t. I, p. 91.

(2) *Notice de l'ancienne Gaule*, au mot *Amagetobria*. Il cite Chifflet et invoque la tradition, qui veut qu'une ville ait existé près du confluent de la rivière d'Ognon dans la Saône, peu au-dessus de Pontailler.

(3) A. de Charmasse et G. de La Grange, *Voyage de Courtépée en Bourgogne en 1776 et 1777*, dans les *Mémoires de la Société éduenne*, nouv. série, t. XIX, p. 411, Courtépée, *Description historique et topographique du duché de Bourgogne*, t. III, p. 294, au mot *Pontailler*.

(4) M. Berget, *op. cit.*, p. 109, note 4, indique les raisons qui lui font rejeter la Moigte de Broye.



de Luxeuil <sup>(1)</sup>. Amédée Thierry s'est rangé à l'avis de d'Anville <sup>(2)</sup>. La Commission de la Carte des Gaules, après avoir exposé les éléments du problème, n'a pas cru pouvoir le résoudre; elle n'a pas inscrit sur sa carte le nom d'Admagetobriga <sup>(3)</sup>. Desjardins s'est contenté de dire qu'Admagetobriga, théâtre de la victoire d'Arioviste, se trouvait sur les confins des Séquanes et des Lingons; dans un autre passage il hésite, comme beaucoup de ses devanciers, entre les formes Magetobriga et Admagetobriga <sup>(4)</sup>. En résumé, la question de l'emplacement d'Admagetobriga a été le plus souvent éludée <sup>(5)</sup>.

Girault décrit ainsi le mont Ardou : « Cette colline n'est ni taillée en pic, ni escarpée, ni difficile, ni inculte, mais au contraire d'une pente douce, peu élevée, très fertile et produit beaucoup de fruits. » Il ajoute en note qu'elle est plantée de vignes depuis le <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, et qu'auparavant elle était couverte de bâtiments nombreux <sup>(6)</sup>.

Cette fertilité, cette richesse du sol ont sans doute protégé le mont Ardou contre les entreprises des fouilleurs de profession. On a continué à y cultiver la vigne et à y planter des arbres; le hasard seul a pu y amener quelques découvertes dont nous ne connaissons l'importance que d'une manière imparfaite. C'est sans doute Girault qui avait fourni à Leschevin les renseignements que ce dernier utilisa dans une notice écrite en 1802, et dont je parlerai plus loin <sup>(7)</sup>. Ces renseignements manquent malheureusement de précision. Ils se bornent à des indications d'un caractère général sur les vestiges de puits, les fondations, les voûtes souterraines signalés au mont Ardou à toutes les époques. Nous ne possédons aucun dessin, aucune description spéciale propres à nous édifier sur les fragments d'architecture, sur les objets de toute nature recueillis sur la colline. Les indications s'appliquent aussi bien aux découvertes faites à Pontailler même, dans la ville basse, qu'à celles qui auraient

<sup>(1)</sup> *Géographie ancienne des Gaules*, t. I, p. 319.

<sup>(2)</sup> *Histoire des Gaulois*, 3<sup>e</sup> éd., t. II, p. 256.

<sup>(3)</sup> *Dictionnaire archéologique de la Gaule; époque celtique*, au mot *Admagetobriga*.

<sup>(4)</sup> *Géographie de la Gaule romaine*, t. II, p. 465 et 616.

<sup>(5)</sup> Voir cependant G. Jullian, *Ce que l'Alsace doit à la Gaule*, p. 5, note 1.

<sup>(6)</sup> *Dissertation*, p. 190 et note b.

<sup>(7)</sup> Girault le laisse entendre dans la dernière note de sa *Dissertation*, p. 212, note a.

été faites dans la ville haute, au mont Ardou. Il est vrai que les antiquités du mont Ardou et celles de Pontailler sont sœurs, et jusqu'à un certain point inséparables. Les historiens peuvent les considérer dans leur ensemble. Assurément un grand nombre des objets retrouvés dans le lit de la Saône et dans le faubourg Saint-Jean est descendu des flancs du mont Ardou. L'archéologie cependant exige une plus grande précision : il y a un intérêt particulier à examiner les trouvailles en considérant avec soin leur provenance exacte et en s'appuyant sur la désignation certaine du point où elles ont eu lieu afin d'en tirer un enseignement précis. La découverte d'un débris de terre cuite portant les restes de quelques lettres, faite il y a sept ans sur le mont Ardou, nous en a fourni une preuve éclatante.

Dès l'année 88, sous le règne de Domitien, les Romains sentirent la nécessité de protéger la Gaule contre une invasion venant de la Germanie. Ils établirent sur le mont Ardou un poste militaire destiné à défendre le passage de la Saône, à protéger la ville de commerce et son port situés au bord de la rivière, à surveiller les routes stratégiques qui venaient y aboutir et qui mettaient ce point en communication avec Besançon, Langres, Dijon et Chalon-sur-Saône. Ce poste était relié par une route au camp de Mirebeau où se trouvait un détachement de la VIII<sup>e</sup> légion, et à d'autres établissements militaires moins importants, disséminés sur le territoire des Lingons. Un fragment de tuile, portant l'estampille de la VIII<sup>e</sup> légion, découvert en 1908 au mont Ardou par M. Jules Vendeuvre, avocat à Pontailler, nous a donné à ce sujet un renseignement positif <sup>(1)</sup>. On peut affirmer que la garnison occupait sur la colline une construction dont cette tuile a révélé l'existence. Le fait est corroboré par une autre découverte plus ancienne, faite vers 1837 ou un peu avant cette date, en démolissant l'église de Pontailler, celle d'un autel votif élevé à Jupiter et au Génie de l'endroit par Q. Fabius Saturninus, bénéficiaire de T. Caesernius Statianus, légat de la Germanie supérieure <sup>(2)</sup>. Ce sous-officier faisait partie de la garnison en l'année 150, comme en témoigne la date formelle de l'inscription. Assurément, lorsqu'elle fut décou-

<sup>(1)</sup> Héron de Villefosse, *Stations légionnaires de Pontailler-sur-Saône et de la Noue (Côte-d'Or)*, dans le *Bulletin archéologique du Comité*, 1908, p. 131 à 137.

<sup>(2)</sup> *Corpus inscr. lat.*, t. XIII, n° 5609; *Catal. du Musée de Dijon*, n. 65; donné au musée par M. Floret en 1837.

verte dans l'église de Pontailler, la pierre n'était pas à sa place primitive, elle avait été apportée là d'un autre point, vraisemblablement du mont Ardou.

Un renseignement topographique donné par Leschevin en 1802 paraît être intéressant à recueillir pour retrouver l'emplacement du poste militaire. Il nous apprend que « la colline est fort escarpée dans une partie qui porte le nom de Redent ». Sans doute il faut comprendre « redan », et croire qu'il existait alors sur la colline un terrassement ou un reste d'enceinte d'une disposition spéciale auquel ce lieu dit devait son nom. Il convient de signaler ce point à la vigilante attention de M. J. Vendeuvre, en lui demandant d'en rechercher les traces et d'en préciser l'emplacement, si c'est encore possible.

En signalant au Comité en 1908 la tuile légionnaire dont il a été parlé haut, M. Jules Vendeuvre est venu nous apporter un élément d'information très précieux. Les conséquences de cette découverte sont particulièrement intéressantes. Encouragé par ce premier succès, il a continué à explorer le mont Ardou, en se préoccupant surtout d'y recueillir ce qui pouvait ajouter un peu de lumière aux notions archéologiques que nous possédons déjà sur cette colline. C'est ainsi qu'il a été amené à communiquer à notre dévoué secrétaire, M. Maurice Prou, un nouveau document de même provenance que la tuile légionnaire, mais d'une nature tout à fait différente.

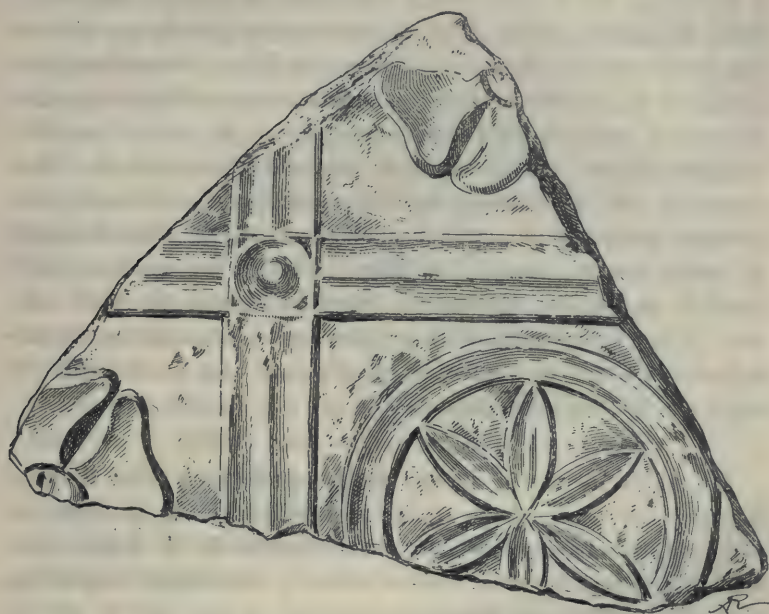
Il s'agit d'un fragment de marbre blanc à paillettes brillantes, probablement du marbre grec, portant une décoration en relief et paraissant avoir appartenu à une plaque de revêtement; ce fragment mesure 0 m. 225 dans sa plus grande longueur et 0 m. 20 dans sa largeur. La plaque est assez mince; son épaisseur est seulement de 0 m. 02.

La décoration, exécutée avec soin et avec une certaine discrétion, se compose de baguettes plates assez larges, portant une double cannelure et régulièrement disposées de façon à former, en se coupant à angle droit, une série de compartiments ou de caissons carrés au milieu desquels alternent deux motifs, une rose épanouie à quatre pétales et une étoile à six pointes inscrite dans un cercle muni d'une large bordure. A chaque point d'intersection des baguettes est figuré un bouton arrondi ayant l'apparence d'un tête de clou, destiné à maintenir leur assemblage. Cette ornementation a donc



été faite à l'imitation d'un travail de menuiserie, d'une boiserie à baguettes saillantes<sup>(1)</sup>.

Ce genre de caisson était fort usité en architecture, notamment pour la décoration des plafonds, en pierre ou en marbre, que nous appelons aujourd'hui soffites, et, dans les voûtes, il était désigné sous



Mont-Ardou. — Fragment de marbre.

le nom de *lacunarium*<sup>(2)</sup>. Les *lacunaria* jouaient un rôle important dans la décoration des édifices et des appartements.

On sait que les Romains affectionnaient ces encadrements carrés, losangés, ronds, ovales ou polygonaux, ornés en leur centre de motifs variés. L'art décoratif romain abonde en dessins de ce genre, notamment sur les mosaïques.

<sup>(1)</sup> A l'origine, ces décorations furent exécutées en bois, mais on ne tarda pas à orner les plafonds comme les murailles; le bois fut parfois remplacé par du stuc, de la pierre ou du marbre. Ce même motif se retrouve aussi sur les stucs dont l'intérieur des tombeaux était décoré, par exemple au tombeau des Valerii sur la voie latine.

<sup>(2)</sup> Vitruve, *De architectura*, IV, 3.

La matière du fragment recueilli par M. Venduvre, aussi bien que l'exécution soignée de son ornementation, suffisent à démontrer qu'il provient d'un édifice important. Je ne puis lui assigner une date plus tardive que le second siècle de notre ère.

Ce morceau de marbre confirme donc ce que nous savions déjà, à savoir que sur le mont Ardou s'élevaient, à l'époque romaine, à l'abri du poste militaire, d'autres constructions, édifices publics ou habitations privées. Mais on ne saurait être fixé par ce seul indice sur la nature de ces constructions; cependant on peut affirmer que leur décoration comportait d'élégants revêtements de marbre travaillé. On rapprochera l'ornementation du fragment retrouvé par M. J. Venduvre de celle des caissons du Temple de Diane, à Nîmes<sup>(1)</sup>. Elle présente surtout la plus grande analogie avec celle d'un fragment de même nature, conservé au Musée d'Aix-en-Provence et trouvé dans le jardin des Dames du Saint-Sacrement de cette ville vers 1839 : le fragment d'Aix présente aussi des caissons rectangulaires, chargés de rosaces et de fleurons; on y remarque en outre des boucliers d'amazones<sup>(2)</sup>.

Les débris de toutes sortes, surtout de briques et de tuileaux romains, qui, sans rapport avec la composition du sol, jonchent les pentes du mont Ardou sont, de toute évidence, dit M. Berget, ceux des constructions qui recouvraient autrefois cette colline. Depuis des siècles, la culture fait disparaître de jour en jour tout ce qui est apparent, tout ce qui gêne ses efforts. Il y a donc de grandes probabilités pour qu'une bonne partie des objets retrouvés au pied du mont Ardou provienne en réalité du sommet ou des flancs de la colline. D'autre part, il y avait sur la Saône, dès la période antique, un passage fréquenté en même temps qu'un port de commerce dont on a retrouvé des traces à la partie basse. Il est également certain que les habitants de Pontailier, depuis la fondation de la ville nouvelle qui ne paraît pas remonter plus haut que le ix<sup>e</sup> siècle, ne se sont pas privés d'aller prendre sur la colline voisine les matériaux qui pouvaient leur être utiles. Il est nécessaire de tenir compte de ces faits. On peut considérer les antiquités rencontrées

<sup>(1)</sup> Em. Espérandieu, *Recueil général des bas-reliefs de la Gaule romaine*, n° 2724.

<sup>(2)</sup> H. Gibert, *Catalogue du Musée d'Aix*, n° 339.

à Pontailler même, dans le lit de la vieille Saône ou dans le faubourg Saint-Jean, comme des vestiges de la ville antique qui commandait jadis le passage de la rivière, mais on ne doit pas perdre de vue que la ville avait dû prendre un assez grand développement au pied de la colline, par suite de l'importance du passage et de l'activité commerciale du port.

On ne possède aucun renseignement sur les découvertes antérieures au XVIII<sup>e</sup> siècle; à partir des dernières années du règne de Louis XV, on commence à être mieux informé. Dès 1763, Antoine, ingénieur des États de Bourgogne, en construisant la grande route d'Auxonne à Gray, fut obligé de couper la voie romaine venant de Langres, travail qui amena la découverte d'une grande quantité de monnaies très bien conservées<sup>(1)</sup>. En 1777, on reconnut près de la même voie les restes d'un édifice assez considérable dans lequel des débris de marbre sculpté occupaient une grande place. Presque au même endroit on trouva un tombeau renfermant des ossements et des armes, dont il ne s'est conservé qu'une stèle présentant les bustes d'un homme et d'une femme avec les restes d'une inscription funéraire<sup>(2)</sup>. Girault parle en ces termes d'une curieuse trouvaille qui doit être à peu près contemporaine<sup>(3)</sup> :

« J'ai su qu'il y a environ douze années, des ouvriers creusant un puits à Pontailler trouvèrent un buste d'homme grand comme nature, d'une dorure si belle et si bien conservée qu'ils jugèrent le buste massif : il était effectivement très lourd. Ces manœuvres avides portèrent ce buste sur l'enclume du maréchal pour se le partager; mais, au premier coup de marteau, leurs espérances s'évanouirent : le buste brisé en mille pièces ne présenta que de l'argile recouverte d'une feuille d'or si mince qu'elle ne put se détacher. »

Si le fait est exact, et on n'a aucune raison d'en douter, la destruction d'une pièce aussi remarquable est tout à fait malheureuse.

Dans l'été de 1802, des chaleurs excessives ayant mis à sec une

<sup>(1)</sup> Girault, *Dissertation*, p. 192-193.

<sup>(2)</sup> Ce monument, retrouvé et décrit par Lejay, *Inscriptions antiques de la Côte-d'Or*, n° 246, est aujourd'hui dans le jardin du docteur Bourgeot, ancienne maison Faivre, fixé au mur de la maison Salaville; il avait été signalé dans les *Mémoires de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or*, t. II, p. xxiv, « à Pontailler se trouve incrusté dans le jardin de M. Fesvre un débris de tombe romaine »; cf. *Corpus inscr. lat.*, t. XIII, 5611.

<sup>(3)</sup> *Dissertation*, p. 194, note b.



partie d'un bras de la Saône, appelé l'ancien lit, plusieurs habitants de Pontailler profitèrent du retrait de la rivière pour se procurer à bon compte des pierres à bâtir. L'abaissement des eaux fit voir qu'il existait, en face de l'ancienne ville, un quai de 400 toises de longueur remontant à l'époque romaine et construit en pierres sèches, simplement recouvertes de sable. Trouvant en abondance les matériaux dont ils avaient besoin, les fouilleurs s'empressèrent de démolir le quai romain; chacun choisit et enleva ce qui lui convenait. Par malheur, aucune surveillance ne fut exercée, aucune direction régulière ne fut donnée à ces fouilles qui restèrent individuelles. Fragments d'architecture, corniches sculptées, colonnes cannelées sortirent de terre. A côté de la pierre à bâtir on était frappé de la variété et de la profusion des marbres : marbre blanc statuaire, marbre blanc veiné de gris, marbre violet blanc; les amateurs ne manquèrent pas pour recueillir ces matériaux de valeur. On trouvait du cipolin en plaques, du porphyre vert foncé d'une seule espèce, en plaques de trois ou quatre lignes d'épaisseur, débitées à la scie et ne paraissant pas avoir été polies. C'était comme un entrepôt de marbres, abandonné à la suite d'une catastrophe qui aurait arrêté tout d'un coup la vie industrielle et commerciale.

Parmi les objets en bronze provenant de ces fouilles, il convient de signaler une statuette de 0 m. 25 à 0 m. 26 de hauteur, parfaitement conservée, représentant Vénus; la déesse debout, entièrement nue, presse de ses deux mains les longues boucles de sa chevelure humide <sup>(1)</sup>; un Mercure privé de son avant-bras droit <sup>(2)</sup>; des clefs, serrures, clochettes, chaînes, anneaux, bagues ornées de pierres gravées, fibules, instruments de chirurgie, de petites fourchettes à deux dents <sup>(3)</sup>, de grandes aiguilles et des épingles de tête. De nombreux clous en fer de diverses grandeurs et de plusieurs

<sup>(1)</sup> Cette statuette, trouvée par M. Durieux, passa dans le cabinet de M. de Draci, qui l'acheta 120 livres; elle a été publiée par A.-L. Millin, *Monuments antiques inédits ou nouvellement expliqués*, t. II, p. 224-244; n. XX, *Description d'une statue de Vénus en bronze trouvée dans la Saône à Pontailler*, pl. XXVIII-XXIX; la pupille des yeux est indiquée. Les deux dessins sont de Devosges père, directeur de l'École de dessin de Dijon. Au moment de la publication de Millin, en 1806, la statuette avait été acquise par M. Charles Lamarche; elle est aujourd'hui au musée de la ville de Dijon.

<sup>(2)</sup> Le Mercure entra dans le cabinet de M. Blondel, d'Auxonne.

<sup>(3)</sup> Il faut ajouter ces deux fourchettes à la liste donnée par Saglio, dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, au mot *FUSCINULA*.

formes jonchaient le sol; de grosses clochettes, des lames de couteaux, des outils et des ustensiles divers (pioches, cognées, etc.) s'y trouvaient éparpillés. Les objets de plomb atteints par le feu étaient devenus méconnaissables. Les épingles et les spatules en os avaient pris une belle patine brune et conservé tout leur poli; parmi les manches de couteaux de même matière figurait un lévrier les pattes étendues, un autre offrait un buste de femme. Une monnaie d'or de l'empereur Claude, cent cinquante pièces d'argent ou de bronze se rapportant à trente-trois empereurs ou impératrices, d'Auguste à Constantin, furent ramassées par des chercheurs d'occasion et sans direction régulière, dont la fantaisie était le seul guide. Il ne faut pas oublier un anneau d'argent avec chaton triangulaire et deux bagues ornées d'intailles : la première, brisée par les fouilleurs, portait une pierre (sardonx) où l'on voyait Mercure tenant la bourse de la main droite; décrite par Millin, elle passa dans la collection Blondel<sup>(1)</sup>; sur la seconde apparaissait l'image de Minerve.

Le lit de décombres offrait une quantité prodigieuse de briques, de tuiles, de tuyaux de conduite et de poteries de toute espèce. Deux petits vases intacts en terre rouge méritent une mention particulière ainsi que des fragments de vases rouges décorés de reliefs. Au milieu des débris les plus communs, en terre grise, provenant de grosses amphores servant aux transports commerciaux, il se trouva deux anses estampillées qui attirèrent l'attention.

Sur l'une de ces anses recueillie par le commandant Blondel, d'Auxonne, on lisait, au dire de Girault et de Leschevin, MAGE-TOB<sup>(2)</sup>. Par un rapprochement plus instinctif que solide,

<sup>(1)</sup> Le commandant Blondel, d'Auxonne, possédait un certain nombre d'objets provenant des fouilles de 1802 et de 1807, notamment une partie des monnaies, la statuette de Mercure en bronze, l'intaille, l'anse d'amphore dont il sera question plus loin et qui souleva une si vive émotion. De son côté, M. de Draci avait acheté la Vénus Anadyomène et recueilli la collection la plus complète des monnaies trouvées à Pontailler.

<sup>(2)</sup> Girault, *Dissertation*, p. 196 : « L'anse d'une urne ou amphore que M. Blondel, d'Auxonne, a eue en sa possession mais qu'il a malheureusement négligé de conserver, sur laquelle lui et plusieurs personnes ont lu distinctement MAGE-TOB, ce fragment n'ayant de longueur que l'espace nécessaire pour contenir ces sept lettres et étant brisé à l'endroit où commence la lettre M comme à celui où finit la lettre B, fait sur lequel M. Blondel est incapable d'en imposer et qu'il affirmerait aussi authentiquement qu'on pourrait le désirer. » — On n'a jamais

on crut tout de suite que l'estampille offrait le nom de *Magetob(riga)*, et l'on y vit la preuve que Pontautier occupait l'emplacement de la localité gauloise du même nom ! Cette interprétation un peu audacieuse ne correspondait pas à la réalité des renseignements que fournissent ordinairement les timbres d'amphores. Malheureusement l'anse en question ayant été perdue, il devint impossible de contrôler la lecture. Je ne crois pas qu'il y ait eu une mystification, ainsi qu'on l'a proclamé. L'inscription n'était pas fausse comme l'a cru Mommsen, mais l'empreinte était mal venue et fut transcrite fort inexactement. On sait que la courbure plus ou moins accentuée des anses d'amphores offre un obstacle sérieux à l'impression des marques ; l'estampille se présente donc souvent dans un état imparfait. Quelquefois il faut avoir sous les yeux plusieurs exemplaires du même timbre pour arriver à une lecture certaine. Une marque d'amphore trouvée à Autun, et dont Harold de Fontenay a donné un fac-similé, peut aider à le comprendre<sup>(1)</sup>. On y lit MAGIO(AD)BF. Supposons un exemplaire mal venu et en même temps privé de ses dernières lettres, comme l'était celui de Pontautier au dire de ses premiers éditeurs ; il est fort possible que, sous l'obsession d'une idée préconçue, un homme à l'imagination vive propose de très bonne foi une lecture fantaisiste. Les épigraphistes d'occasion qui ont examiné l'anse d'amphore de Pontautier en 1802 étaient moins bien exercés que nous le sommes aujourd'hui à la lecture de ce genre de documents<sup>(2)</sup>.

La seconde de ces anses portait une estampille de deux lignes,

retrouvé un autre exemplaire confirmant cette lecture. Cependant je crois qu'en réalité la marque de Pontautier devait être semblable à celle qui a été trouvée à Autun et dont le fac-similé publié par Fontenay pourrait permettre, à mon avis, d'expliquer l'erreur de Blondel.

<sup>(1)</sup> *Inscr. céramiques gallo-romaines découvertes à Autun*, pl. XX, n° 514 ; *Corpus inscr. lat.*, t. XIII, n° 10002, 336.

<sup>(2)</sup> Lejay, *Inscr. ant. de la Côte-d'Or*, n° 245, ne croit pas à une mystification ; il a bien exposé la question. Dans les notes ajoutées par Oberlin à l'édition des Commentaires de César d'Oudendorp, ce savant dit, p. 37 et 38, qu'après la découverte de la marque d'amphore il n'y a plus pour lui aucun doute sur la lecture *ad Magetobriam*. Néanmoins à la table on lit : *Magetobria sive Amagetobria urbs Gallias. Incertum*. P. 815, Oberlin ajoute qu'il a su, en 1804, par une lettre de Loschevin, que l'anse d'amphore avait été dérobée à Blondel. Le *Corpus inscr. lat.*, t. XIII, 2, fasc. 1 (Sequani), p. 66, adopte la forme *Admagetobriga* et considère comme fausse la marque d'amphore. Holder, *Alt. celtischer Sprachschatz*, tient aussi pour *Admageto-briga*.



également imparfaite mais facile à compléter à l'aide d'autres exemplaires :

CAMILI

SILVESTRI

Cette seconde marque a été rencontrée plusieurs fois à Rome, au Testaccio. Sur tous les exemplaires romains, les lettres sont en creux dans une empreinte rectangulaire <sup>(1)</sup>.

Tels sont, en résumé, les renseignements qu'un membre de l'Académie de Dijon, Leschevin, nous a transmis dans une notice qu'il eut la louable pensée de rédiger sur ces fouilles de 1802 <sup>(2)</sup>; il nous a conservé le souvenir de ce qu'il avait pu voir ou apprendre sur place.

Leschevin n'était pas un archéologue de profession, il s'était occupé jusque-là de minéralogie et de chimie; mais il avait compris le grand intérêt des trouvailles de Pontailler, et il en consigna le compte rendu par écrit. Nous lui devons l'énumération des objets trouvés, du moins de ceux qui lui avaient été montrés. Il est bien certain que beaucoup de pièces ont dû échapper à ses investigations. A cette époque, on ne songeait guère à dessiner les objets ou à illustrer les notices archéologiques; on n'avait pas les moyens de reproduction dont on dispose aujourd'hui, de sorte qu'aucun plan, aucune image n'accompagne son travail qui n'en reste pas moins fort utile à consulter.

Sous le coup de l'enthousiasme qu'avait provoqué chez lui les résultats obtenus en 1802, Leschevin, au cours de l'hiver suivant, ouvrit une souscription à Dijon afin d'obtenir des fonds en vue d'une nouvelle exploration. Tous les amis des sciences que renfermait cette ville répondirent avec empressement à son appel; la Société décida qu'elle ferait les fonds nécessaires à la reprise des travaux et à leur continuation sur un plan étendu et régulier. Cinq années s'écoulèrent avant que le lit de la rivière redevînt abordable. Au mois de septembre 1807, lorsqu'on annonça à Leschevin que

<sup>(1)</sup> *Corpus inscr. lat.*, t. XIII, n° 10002, 161; t. XV, n° 2776.

<sup>(2)</sup> *Magasin encyclopédique ou Journal des sciences, des lettres et des arts*, 1x<sup>e</sup> année (an xi-1803), t. IV, p. 228 à 252. Notice sur les antiquités trouvées dans la Saône à Pontailler, département de la Côte-d'Or, pendant l'été de l'an x, par le C. P. X. Leschevin, de l'Académie de Dijon.

l'eau s'était entièrement retirée, que la vieille Saône était à sec, que les habitants de Pontailler se préparaient à y chercher de nouveau des pierres à bâtir, il constata que ses souscripteurs étaient dispersés, qu'il lui devenait presque impossible de s'assurer du maintien de leurs bonnes dispositions et d'obtenir leurs concours. Le temps d'ailleurs avait peut-être affaibli les promesses de ses amis? Il en prit vaillamment son parti, sans se laisser aller à un découragement inutile. Convaincu de la nécessité des fouilles, fermement décidé à ne pas laisser échapper une aussi belle occasion de les reprendre, il ne lui restait que la ressource de les exécuter à ses propres frais. Il s'y détermina.

Les premières excavations avaient été faites sans méthode. Cette fois, Leschevin s'efforça d'exploiter les intervalles encore intacts entre les points fouillés précédemment. Plus on s'éloignait des bords de la rivière, plus le fond de décombres présentait d'épaisseur et plus les pierres devenaient nombreuses. Chaque coup de pioche mettait au jour des briques de fortes dimensions ou des morceaux de marbre : marbre blanc en plaques épaisses, marbre blanc à veines bleues ou violettes, marbre rouge veiné de blanc, brèche grise ou rougeâtre, marbre violet à veines blanches, marbre couleur de chair, porphyre vert antique, au milieu desquels un beau morceau de marbre noir, taillé en tablette mince avec biseau sur ses bords. Cette profusion de marbres de diverses espèces excitait les chercheurs comme la première fois. Une chaîne de 0 m. 44 de longueur, formée de chaînons à double jour et provenant d'un collier de femme, fut recueillie; elle était composée d'un alliage imitant l'or. On trouva une autre chaîne de bronze, terminée à chacune de ses extrémités par un anneau; l'un de ces anneaux, beaucoup plus gros que l'autre, supportait une sorte d'oreille qui avait dû servir à une suspension. Parmi les autres objets de bronze se trouvaient un fléau de balance garni de trois anneaux et dont l'un des bras présentait à sa partie supérieure des divisions exprimées à l'aide de crans, deux couteaux, puis une quantité de menus objets, fibules, styles, spatules, navette, pince, épingles dont l'une était surmontée d'un chien, anneaux, attaches à boucles, plaques, etc.

Un instrument de fer que Leschevin désigne comme un « marteau pour marquer les bois », terminé d'un côté par un taillant et de l'autre par une tête portant les lettres C · S · M, initiales des *tria*

*nomina*, des clous de diverses espèces et de toutes dimensions, des forces, lames de couteaux, clefs, fibules, cuillers, épingles, des chaînes de puits et un merlin à fendre le bois, composaient la récolte des objets en fer. Le pied droit d'une statue en plomb, posé sur une semelle retenue au pied par une courroie, pesant 74 livres, fut rencontré dans ces fouilles ainsi que des cuillers en étain, garnies de manches en fer, dont l'une était recouverte d'un léger enduit doré. La verrerie n'était représentée que par des débris. Les objets en os comprenaient des épingles de tête, de petites cuillers et un sifflet. Enfin cent cinquante monnaies impériales environ, dont douze d'argent, se classaient entre Auguste et Constantin.

La variété des poteries mises au jour était si abondante, que Leschevin s'imagina avoir découvert l'emplacement d'une ou de plusieurs fabriques locales de vases de terre. Cette idée n'est pas soutenable. Les estampilles retrouvées révèlent la présence de produits céramiques provenant des grandes fabriques de la Graufesenque, produits que les bateliers de la Saône, *nautae Ararici*, amenaient au pied du mont Ardou et déchargeaient dans le port de commerce. Il est nécessaire de rappeler ces petites découvertes, car l'exposé des fouilles de 1807 paraît avoir échappé à Lejay aussi bien qu'à Oscar Bohn. Ni l'un ni l'autre n'ont signalé ces trouvailles. Le volume XIII du *Corpus* latin (*Instrumentum domesticum*) ne renferme ni l'inscription du marteau de fer, ni les exemplaires des marques de potier trouvés par Leschevin, qui sont au nombre de sept :

ALBVS <sup>(1)</sup>.

CACIRVS. Lecture défectueuse, évidemment pour *Sacirus* <sup>(2)</sup>.

CALTVS. Lecture défectueuse pour *Cantus*, *Caldus* ou *Calvus* ?

FELICIS <sup>(3)</sup>.

PRIMVS · F <sup>(4)</sup>.

SCOTIVS. Plusieurs exemplaires <sup>(5)</sup>.

SVTOR. Lecture vraisemblablement incertaine, peut-être *Tutor* ?

<sup>(1)</sup> *Corpus inscr. lat.*, t, XIII, n° 10010, 86.

<sup>(2)</sup> *Ibid.*, 1693.

<sup>(3)</sup> *Ibid.*, 889. Cette marque a été trouvée aussi dans des localités voisines, à Langres et à Port-sur-Saône.

<sup>(4)</sup> *Ibid.*, 1569. Trouvée également à Langres et à Port-sur-Saône.

<sup>(5)</sup> *Ibid.*, 1745. Trouvée à Langres.



Il reste à signaler une pierre gravée représentant (d'après Leschevin) un esclave debout, portant de la main droite un plat et de la main gauche un vase <sup>(1)</sup>.

Après la fouille de 1807, et pendant un quart de siècle environ, le silence semble se faire autour des découvertes. Cependant elles ne furent pas perdues de vue : elles étaient certainement surveillées par un groupe actif d'archéologues dijonnais et aussi par un curé de la localité, l'abbé Clerc, qui, grâce à sa présence sur les lieux, pouvait les suivre pour ainsi dire jour par jour. Les membres de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, savante compagnie qui, pendant cette période, montra une si bienfaisante activité et s'efforça de seconder les efforts du gouvernement afin de favoriser les recherches et de faire respecter les souvenirs du passé, ne demeurèrent pas indifférents aux trouvailles faites au mont Ardou et à Pontailler.

A partir du 1<sup>er</sup> octobre 1831, date de la création de la Commission permanente des antiquités de la Côte-d'Or, nous sommes mieux renseignés. La Commission exerce une surveillance active sur Pontailler, elle ne laisse échapper aucune occasion de recueillir pour le musée départemental les débris romains présentant une importance archéologique. Les particuliers secondent ses efforts en offrant au musée des pièces d'une valeur incontestable. De ces enrichissements, acquisitions ou dons, on peut facilement dresser un état, c'est en même temps écrire une page instructive de l'histoire des fouilles.

Les trouvailles faites au mont Ardou occupent peu de place dans l'excellent catalogue du musée départemental rédigé par les soins de la Commission des antiquités. Elles consistent en un don fait en 1841 par Maillart de Chambure, celui d'une tuile à rebord portant l'empreinte d'un pied de chien <sup>(2)</sup>, en un fragment de vase en terre rouge lustrée, forme de tasse, avec décor de filets, acquis en 1893 <sup>(3)</sup>, et en quatorze fragments de vases en terre lustrée, rouge ou à couverte noire, la plupart avec décors variés : animaux,

<sup>(1)</sup> *Magasin encyclopédique*, année 1808, t. I, p. 241 à 276. *Notice des fouilles faites pour la seconde fois dans le lit de la Saône à Pontailler, département de la Côte-d'Or, en septembre 1807*, par P.-X. Leschevin, de Dijon.

<sup>(2)</sup> *Catalogue du musée de la Commission des antiquités du département de la Côte-d'Or*, n° 402.

<sup>(3)</sup> *Ibid.*, n° 1912.

feuillages, dessins géométriques, mufle de lion, etc., acquis, je pense, à la même date <sup>(1)</sup>.

Quatre de ces fragments portent les marques suivantes :

SECVNDI · M <sup>(2)</sup>,

CERIALIS · F. <sup>(3)</sup>.

APHV · F. Lecture défectueuse probablement.

CABF. Cette marque paraît incomplète (?), on peut la rapprocher de *Cabiatus*, *Cabillo*, etc.

Ce maigre butin ne constitue pas tout ce que nous savons des découvertes faites, depuis un siècle environ, au mont Ardou. Comme on n'a jamais entrepris sur la colline de fouilles sérieuses et régulières, les trouvailles quotidiennes des propriétaires sont rarement parvenues à la connaissance des archéologues; ceux qui les faisaient en comprenaient si peu l'importance qu'ils négligeaient de les signaler; elles ont été trop souvent dispersées ou anéanties par eux et perdues pour nos études. A ce propos, rappelons ce que disait en 1842 le secrétaire de la Commission des antiquités, Rossignol. Après avoir parlé de ses constatations dans le lit de la vieille Saône, faites avec l'aide de l'abbé Clerc, ancien curé de Ponttailler, il ajoutait : « Tout le mont Ardou dont le pied est mouillé par cette partie de la Saône est également couvert de semblables débris. Le vigneron les soulève, recueille ce qui lui paraît précieux et ne laisse à la surface que la tuile et la poterie. L'un trouve les fondations d'une muraille, l'autre une voûte. Il n'y a pas de doute que là fut une ville qui dominait la Saône et le pays <sup>(4)</sup>. »

De son côté, M. Adrien Berget, d'après les témoignages multiples de contemporains, a rappelé récemment que, « vers 1850, au moment où fut creusée la tranchée du chemin de fer qui entame légèrement le mont Ardou au Nord-Ouest, du côté opposé à Pon-

<sup>(1)</sup> *Catalogue*, n° 1913.

<sup>(2)</sup> *Corpus inscr. lat.*, t. XIII, n° 10010, 1764. Des marques de la même fabrique sont signalées à Besançon, Mandeure, Port-sur-Saône, Dijon, Langres et Ver-tault.

<sup>(3)</sup> *Ibid.*, 544 w; signalée aussi à Langres. C'est la seule des estampilles trouvées au mont Ardou qui ait été inventoriée au *Corpus*.

<sup>(4)</sup> Rapport de Rossignol, du 16 août 1842 au 16 août 1843, dans les *Mémoires de la Commission départementale*, t. II, p. xvi.

tailler, des débris de puits et de constructions, notamment plusieurs dalles et colonnes de marbre, furent mis au jour, mais malheureusement détruits presque aussitôt par les ouvriers pour en faire du ballast <sup>(1)</sup>.

Ainsi l'existence d'édifices publics ou d'habitations privées sur le mont Ardou avait été déjà amplement révélée <sup>(2)</sup>; le petit morceau de marbre recueilli par M. Jules Venduvre est venu seulement confirmer les notions que nous possédions déjà.

C'est encore à M. Berget que nous devons la connaissance d'une petite fouille pratiquée, vers 1880, sur le sommet même du mont Ardou. Un propriétaire, M. Lenoir, ayant eu la curiosité de creuser un trou dans son terrain, dégagea des fragments de colonnes et les marches d'un escalier; mais, effrayé de la dépense ou de l'encombrement des débris découverts, il s'arrêta et fit boucher l'excavation dont M. Berget vit seulement les décombres. M. Berget ajoute que, depuis cette époque, il a retrouvé plusieurs fragments d'amphores et quelques monnaies romaines au milieu des pierres et des poteries qui jonchent les vignes du mont Ardou <sup>(3)</sup>. De son côté, M. Jules Venduvre a ramassé au sommet de la colline en 1908, avec d'autres fragments de moindre intérêt, le débris si précieux de tuile légionnaire portant l'estampille de la viii<sup>e</sup> légion, lequel a fait l'objet d'un précédent rapport au Comité <sup>(4)</sup>; plus récemment encore, il y a recueilli le morceau de marbre qui m'a fourni l'occasion de rédiger la présente note.

La position si particulière du mont Ardou, les routes qui viennent y aboutir et y franchir la rivière, le quai romain découvert en 1802, les débris de grosses amphores retrouvées dans l'ancien lit de la Saône ne laissent aucun doute sur l'existence d'un port au pied de la colline à l'époque romaine. L'activité du port n'était certainement pas nouvelle à cette époque; quant aux voies de communication elles remontaient vraisemblablement au temps de l'indépendance et paraissent avoir été suivies depuis fort longtemps.

<sup>(1)</sup> *Bulletin archéologique du Comité*, 1908, p. 114-115. Le même fait avait été déjà signalé par Lejay, *Inscriptions antiques de la Côte-d'Or*, p. 189.

<sup>(2)</sup> Il existe encore sur toute la colline, dit M. l'abbé Lejay, *op. cit.*, p. 189, des vestiges de substructions gallo-romaines, principalement sur le versant septentrional et sur la côte occidentale.

<sup>(3)</sup> *Bulletin archéologique du Comité*, 1908, p. 115.

<sup>(4)</sup> *Ibid.*, 1908, p. 131.



D'ailleurs l'examen de certains objets retirés de l'ancien lit de la Saône permettent d'affirmer que, dès la plus haute antiquité, il y avait sur ce point un passage fréquenté. Malheureusement, les recherches ayant été trop souvent fortuites ou clandestines, on ignore le sort de la plupart des trouvailles. Toutefois, dans la belle collection de M. le conseiller Millon, on retrouve quelques pièces très importantes dont cet amateur émérite a reconnu le grand intérêt et dont il a noté la provenance avec soin : elles ont été retirées du lit de la Saône à Pontailler même. On les trouvera décrites dans l'inventaire des objets de provenances diverses, pour la plupart trouvées en Bourgogne, dressé par M. Pierre Bouillerot <sup>(1)</sup>. On y remarque des haches, — l'une d'elles est une pièce tout à fait remarquable, d'une rare élégance et dont la décoration gravée est digne d'attention, — une faucille à large lame, des pointes de lance, une épée à poignée plate et des épingles. Ces divers objets trouvés au pied du mont Ardou remontent aux temps préhistoriques; ils attestent la fréquentation du passage à une époque reculée et vraisemblablement une occupation fort ancienne de l'oppidum.

Les découvertes d'objets ou de vestiges romains, faites à Pontailler, depuis 1807, date de la seconde fouille de Leschevin, nous sont imparfaitement connues. M. Clément Janin a signalé l'existence d'un ancien pont sur la Saône près duquel des vases, des ossements et une amphore auraient été recueillis <sup>(2)</sup>. C'est probablement le même pont qui, d'après Clerc <sup>(3)</sup>, servait de passage à la voie romaine pour franchir le lit de la vieille Saône et qu'on voit encore aux eaux basses dans le quartier Saint-Jean. Le curé Clerc, qui, pendant plusieurs années, suivit attentivement les découvertes, n'a laissé, que je sache, aucun écrit pour en fixer le souvenir. En 1842, Rossignol rapporte qu'avec l'aide de cet ecclésiastique « il a reconnu d'innombrables vestiges d'un établissement gallo-romain, un cippe funéraire, des débris de colonnes, une grande quantité de médailles en argent, en bronze, en plomb. Tout le lit de la vieille Saône, dit-il, est jonché de débris d'am-

(1) J. Déchelette, *La collection Millon; antiquités préhistoriques et gallo-romaines*, ouvrage publié avec la collaboration de MM. l'abbé Parat, le docteur Brulard, Pierre Bouillerot et C. Drioton, 1913, p. 48, 52, 53, 54, 55 (fig. 3), 56, 61, 62, 64; pl. XVI, 3 et 10; pl. XVII, 1, 4 et 6; pl. XIX, 4; pl. XX, 2 et 5.

(2) *Mémoires de la Commission départementale*, t. X, 1882, p. CLXVIII.

(3) *La Franche-Comté*, p. 136, cité par Lejay, p. 189, note.

phores, de tuiles à rebord, de plomb, d'ustensiles<sup>(1)</sup> de différents genres : ce qui nous a été facile à constater à une époque où les eaux s'étaient retirées<sup>(1)</sup>. L'année suivante, l'abbé Clerc signale lui-même à la Commission plusieurs médailles trouvées dans le lit de la Saône, parmi lesquelles des Julia Augusta en plomb, enfin différents objets, tels que des outils, une aiguille en bronze, un anneau clef<sup>(2)</sup>.

A l'aide des renseignements fournis par la Commission départementale des antiquités, on peut signaler encore quelques-unes des découvertes faites à Pontailler au cours du siècle dernier; cet état demeure forcément incomplet, car il est évident qu'un grand nombre de petites trouvailles a dû échapper à la vigilante attention de la Commission.

1834. — On trouve dans la Saône, à quinze pieds de profondeur, un lion en bronze, assis, une patte de devant posée sur un disque. La Commission en fait l'acquisition l'année suivante, le 10 juillet 1835<sup>(3)</sup>.

1837. — Le petit autel en pierre, consacré en l'année 150 à Jupiter et au Génie local par un bénéficiaire du légat consulaire de la Germanie Supérieure, Caesernius Statianus, est donné au musée par M. Floret<sup>(4)</sup>.

1838. — Maillard de Chambure signale la découverte d'une Cérès en bronze<sup>(5)</sup>. — Des épingles en bronze de formes variées sont offertes au musée par M. Floret<sup>(6)</sup>.

(1) *Mémoires de la Commission*, t. II, p. xvi.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 296.

(3) *Mém. de la Comm.*, t. I, p. ix, LVIII et 341; III, p. xxx; *Catalogue du musée*, n. 443.

(4) Borghesi, *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 105; P. Lejay, *Inscr. ant. de la Côte-d'Or*, n. 243; *Mém. de la Comm.*, t. I, p. 442; *Catal.*, n° 65; *Corp. inscr. lat.*, t. XIII, n° 5609.

(5) *Statistique monumentale de la Côte-d'Or*.

(6) *Catal.*, n° 545.

1841. — Dans une notice sur Pontailler, qui a dû rester manuscrite, Maillard de Chambure rappelle les découvertes faites sur le mont Ardou et sur les bords de la Saône à différentes époques <sup>(1)</sup>.

1843. — Des styles et des épingles en bronze, une bague avec clef en bronze, sont donnés au musée par M. l'abbé Clerc, curé de Pontailler <sup>(2)</sup>.

1885. — Le monument funéraire de Florianus, fils de Florentinus, représentant un jeune garçon debout, de face, vêtu d'une blouse à larges manches, tenant un bâton de la main gauche et un masque (?) de la main droite, est donné au musée par l'administration du chemin de fer <sup>(3)</sup>.

1889. — Deux estampilles sur poteries sont offertes au musée par le docteur Marchand <sup>(4)</sup>.

OARP. — Peut-être la dernière lettre est-elle un D au lieu d'un P (?), ce qui permettrait de lire : o(*fficina*) Ard(*aci*), marque connue.

MATVRI. — Cette marque, gravée en creux, appartient sûrement à une amphore <sup>(5)</sup>. Il est remarquable que le même timbre ait été retrouvé deux fois à Rome, au Testaccio et dans une cave voisine du lieu appelé Muro Torto <sup>(6)</sup>. D'autre part, le musée de Vienne (Isère) possède quatre anses d'amphores portant MATV-RVS·F, variante de la même marque <sup>(7)</sup>. Il est donc certain que

(1) *Mémoires de la Commission*, t. I, p. LVIII.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 296; *Catal.*, n° 545.

(3) P<sup>r</sup> Lejay, *Inscr. ant.*, n. 156; *Catal.*, n° 201, *Corpus inscr. lat.*, t. XIII, n° 5610; Espérandieu, *Recueil général des bas-reliefs*, n° 3598.

(4) *Catal.*, n° 699. Le catalogue inventorie, sous un seul numéro, « six fragments d'anses de vases ou d'amphores », sans indiquer celles qui appartiennent sûrement à des amphores.

(5) Elle a été signalée dans l'*Instrumentum domesticum* des Gaules, *Corpus inscr. lat.*, t. XIII, n° 10002, 349.

(6) *Ibid.*, t. XV, n° 3026.

(7) *Corpus inscr. lat.*, t. XII, n° 5683, 188.



les amphores sorties de la fabrique de *Maturus* étaient employées pour les transports de marchandises par bateaux, puisqu'on constate leur présence en Italie sur le Tibre, en Gaule sur le Rhône et sur la Saône. C'est un argument sérieux pour démontrer l'importance, à l'époque romaine, du port situé au pied du mont Ardou.

1894. — La Commission achète de M<sup>me</sup> veuve Baudot l'avant-bras d'une statue de bronze d'assez grande dimension et d'une belle conservation, trouvé dans la Saône près de Pontailler. Cette pièce faisait partie de la collection de M. Baudot <sup>(1)</sup>.

Ajoutons à ces faits deux renseignements donnés par M. Berget : « Vers la même époque [1842], deux ouvriers de M. Mutin, fabricant de tuiles, trouvèrent parmi les débris d'un puits découvert dans une poche de glaise en exploitation contre le faubourg Saint-Jean de Pontailler, une marmite remplie de pièces de cuivre qui, malheureusement, furent aussitôt vendues et dispersées. Plus récemment, en 1880, la commune ayant fait procéder à l'établissement d'une fontaine avec quai sur le bord de la Saône, on trouva, au cours de ce travail, une centaine de vases de terre rouge brisés. Deux amphores seulement étaient à peu près intactes ; l'une d'elles est encore conservée aujourd'hui dans une des salles de la mairie de Pontailler <sup>(2)</sup>. »

Ainsi non seulement la tradition veut qu'il y ait eu sur le mont Ardou, situé dans une position si remarquable, au passage de la Saône, à la limite de deux peuples gaulois, une ville importante, mais cette tradition est confirmée par de nombreuses découvertes, dues jusqu'ici au hasard. Il est certain que cette ville possédait, à l'époque romaine, une garnison, comme le prouvent la brique légionnaire de la viii<sup>e</sup> légion et l'inscription votive élevée à Jupiter et au Génie du lieu par un soldat de l'armée de la Germanie Supérieure. Cette garnison veillait à la sécurité de la navigation sur la Saône, à la défense du passage de la rivière, à la protection des routes qui se croisaient au pied de la colline ; elle occupait une

(1) *Mémoires de la Commission*, t. VIII, p. LXXXVII, et t. XII, p. CLXXIX.

(2) *Bulletin archéol. du Comité*, 1908, p. 115.

citadelle, placée peut-être au lieu dit aujourd'hui « le Redent (?) ». Il n'est pas douteux qu'à la même époque un port existait au pied de la colline. Le quai de ce port a été reconnu en 1802 : on y a retrouvé des quantités de plaques de marbre entreposées et sans doute amenées par bateaux; des débris de quelques amphores servant au transport des marchandises y ont été recueillis; enfin, grâce aux prévoyants efforts de M. le conseiller Millon, aux renseignements précis qu'il a notés, on est autorisé à croire que ce port en avait remplacé un autre beaucoup plus ancien, ou au moins affirmer qu'il avait succédé à un passage très anciennement fréquenté.

La ville haute occupait-elle l'emplacement d'un oppidum gaulois? Tout porte à le croire, et c'est là le point qu'il s'agit d'éclaircir. Il s'agit de savoir si, parmi les poteries qui se cachent encore au fond des terrains plantés de vignes; il s'en trouve de fabrication purement gauloise, si l'on peut y recueillir des monnaies gauloises, des armes, des ustensiles ou des timbres d'amphores antérieurs à l'empire.

Des fouilles méthodiques sont donc nécessaires sur le mont Ardou; M. Berget les a réclamées avec instance. Il a renouvelé une prière déjà faite par Girault en 1790 et en 1809, par Leschevin en 1807. Je joins ma voix à la sienne. Il faut que le mont Ardou soit exploré scientifiquement; il faut que cette colline nous livre ses secrets. En un temps où la France sait trouver des sommes considérables pour conduire de grandes fouilles en Perse et en Mésopotamie, pour explorer Delphes et Délos, pour interroger avec tant de zèle les grandes ruines de l'Algérie, de la Tunisie et du Maroc, pour en classer et en conserver les richesses avec une sollicitude admirable, pour subventionner des écoles d'archéologie en Extrême-Orient, à Athènes, à Rome, pour créer des instituts français au Caire, à Madrid, à Florence, on s'étonnerait à juste titre qu'elle négligeât la recherche des documents intéressant sa propre histoire qui demeurent encore cachés dans son propre sol. Comment la mère-patrie se désintéressait-elle de cette recherche? C'est pour elle une obligation morale à laquelle elle n'a pas le droit de se soustraire; il faut entreprendre cette recherche d'une manière complète et rapide. Ceux des feuillets de cette histoire qui sont encore sous terre doivent en sortir. Le Comité d'archéologie a sous la main l'homme qui peut mener à bien l'exploration scientifique

du mont Ardou. Je demande à M. le Ministre de l'Instruction publique de la confier à M. Jules Vendeuvre, et je suis convaincu que tous mes collègues du Comité approuveront par leur vote la proposition que j'ai l'honneur de présenter.

HÉRON DE VILLEFOSSE,

Membre du Comité.



# UN FOUR DE POTIER GALLO-ROMAIN DE LEZOUX,

PAR M. LE CAPITAINE G. GAILLAUD,

Membre de la Société des Antiquaires de Normandie.

---

Dans le courant de 1910, un habitant du village de Prafréchat, situé à un kilomètre environ au nord de Lezoux (Puy-de-Dôme), trouva d'assez nombreux débris de poterie gallo-romaine disséminés dans le trou qu'il avait creusé pour abattre un poirier.

Ce renseignement me fut donné, au mois de janvier 1911, par le docteur Corny, de Lezoux, où je me trouvais en permission. Avec l'appui du docteur, j'obtins assez facilement du propriétaire en question l'autorisation d'explorer l'endroit où se trouvait autrefois le poirier, mais à la condition expresse de lui remettre son terrain en état.

J'eus beau lui faire remarquer que si, par hasard, on se trouvait sur un four ou sur une habitation, il serait intéressant de conserver le résultat des fouilles : rien ne put le convaincre, pas même les offres que je lui faisais espérer. Il était décidé à « nettoyer son champ pour cultiver plus à son aise », et c'est en effet ce qu'il fit avec les deux hommes que je laissai à sa disposition, pendant deux jours, pour rétablir son terrain après mon départ.

Suffisamment averti dès le début du travail, je n'avais plus qu'à marcher le plus minutieusement possible. Il fallait ne rien perdre et ne rien laisser disparaître, pour pouvoir, avec mes notes et mes mesures prises pied à pied, reconstituer le plus exactement possible

ce qui allait être détruit. J'ai donc eu ainsi la bonne fortune de reproduire très exactement un four de potier gallo-romain de cette région qui en a vu disparaître un si grand nombre, sans qu'un spécimen ait survécu même sur le papier. Malheureusement, la partie supérieure n'existait plus.

Le docteur Corny et M. Duchassaint, de Lezoux tous les deux, venaient presque journallement suivre mes travaux. Et j'étais d'autant plus satisfait de les voir s'intéresser à mes fouilles, qu'ils avaient été sinon des collaborateurs assidus du docteur Plicque, du moins de curieux témoins de ses recherches. De plus, ils avaient travaillé ensemble au cours des fouilles pratiquées par la Société des fouilles archéologiques de Lezoux.

Guidé par les indications du propriétaire du poirier détruit, je commençai par une tranchée nord-sud, qui tout de suite mit à découvert une racine de l'arbre disparu. Cette racine, qui pénétrait dans le four à 0 m. 50 de la surface du sol, avait traversé le mur extérieur et s'était glissée peu à peu sous le parement intérieur du laboratoire, à 0 m. 60 du plancher, presque horizontalement. Ce parement, qu'elle avait décollé sans le rompre, présentait à cet endroit l'aspect d'une large boursoufflure, comme on en voit sur les cloisons revêtues de plâtre. Je continuai donc le travail, le serrant du plus près possible, et procédant de la surface aux substructions, alors que, dans l'étude qui va suivre, je vais procéder inversement.

Le champ où se trouvait ce four est situé au lieu dit « Chez Jacquet », à environ 150 mètres au sud-ouest du carrefour de la Croix-Blanche sur la route de Maringues. Le four était à 50 mètres au sud du chemin qui va de la Croix-Blanche au village de Prafréchat, précisément dans la région citée par M. Déchelette comme la plus riche en établissements de ce genre <sup>(1)</sup>.

Ce four de « Chez Jacquet » se composait de trois parties bien distinctes, de trois étages, si l'on veut :

1<sup>er</sup> étage : La chaufferie, c'est-à-dire l'alandier;

2<sup>e</sup> étage : L'appareil de distribution de chaleur;

3<sup>e</sup> étage : Le laboratoire.

Il avait une forme cylindrique d'un diamètre extérieur de 2 m. 80.

<sup>(1)</sup> Déchelette, *Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine*, t. I, pl. XV.

ALANDIER (fig. 1).

L'alandier A était orienté sensiblement Est-Ouest, ayant son ouverture à l'Est.

Il avait une hauteur de 0 m. 80 et débutait, en avant du mur circulaire, par un canal d'une ouverture régulière de 0 m. 70 sur une longueur de plus de 2 mètres.

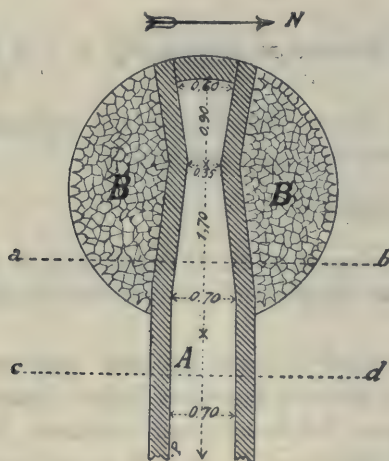


Fig. 1. — Lezoux (Puy-de-Dôme).  
Four de potier. Plan de l'alandier, à la base.

A partir du mur, il allait en se rétrécissant, de telle sorte qu'à 1 m. 70 dans l'intérieur il n'avait plus que 0 m. 35 de largeur, pour s'élargir de nouveau et atteindre une largeur de 0 m. 60 à sa rencontre avec le mur du côté opposé.

Cet étranglement ne peut être suspect en aucune façon, car les matériaux étaient bien en place, et la construction était parfaitement intacte.

L'alandier proprement dit était revêtu de pierres de grandes dimensions, granitoïdes, apportés d'ailleurs et parfaitement taillés. Leurs mesures moyennes étaient les suivantes : hauteur, 0 m. 80 (celle de l'alandier) ; largeur, 0 m. 60 ; épaisseur, variant de 0 m. 20 à 0 m. 30.



L'alandier n'avait de voûte qu'à l'extérieur. Nous verrons dans le paragraphe suivant les organes qui en tenaient lieu à l'intérieur.

Le reste de cet étage était constitué par un blocage B, de maçonnerie ordinaire, où je n'ai relevé aucune trace de ciment ou de mortier particulier.

Ce bloc reposait sur le sol ferme immédiatement au-dessous de la terre végétale. Je n'ai pas pu relever l'ouverture même de l'alandier, car le propriétaire du champ voisin, où j'aurais dû pénétrer pour la découvrir, s'y est opposé.

#### DISTRIBUTION DE CHALEUR (fig. 2, 3 et 4).

Sur l'alandier et son blocage circulaire reposait toute la construction qui, pour cet étage, comprenait :

a. Le mur extérieur C;

b. L'appareil proprement dit de distribution de la chaleur, dont la partie supérieure constituait le plancher du laboratoire HI (fig. 3).

a. Le mur extérieur C, d'une épaisseur moyenne de 0 m. 25, était entièrement composé de grosses briques rouges posées à plat et sur deux rangées. A la base du mur seulement, il en existait une troisième rangée intérieure, D, de 0 m. 20 de large et de 0 m. 30 de hauteur.

Cette troisième rangée intérieure constituait la partie inférieure d'un canal circulaire E dont nous parlerons tout à l'heure. Elle était interrompue au-dessus de l'alandier (fig. 2 et 3). Ce vide permettait à la chaleur de passer directement de l'alandier dans le canal circulaire E, indépendamment des organes suivants.

b. L'appareil proprement dit de distribution de chaleur affectait une forme cylindrique d'un diamètre de 1 m. 90 et d'une épaisseur de 0 m. 70.

Il était tout entier construit en pierres ordinaires du pays, sans aucune particularité au point de vue des matériaux. Il comprenait sept cloisons parallèles F (fig. 2), perpendiculaires à l'axe de l'alandier. Les deux cloisons extrêmes étaient un peu moins épaisses que les cinq autres qui avaient 0 m. 15 d'épaisseur.

Un intervalle de 0 m. 15 séparait ces différents cloisons. C'est dans ces intervalles, G, que se trouvaient ménagés six canaux par lesquels la chaleur était amenée à la périphérie. Ces canaux avaient tous, au départ de l'alandier et jusqu'à l'autre extrémité, la même

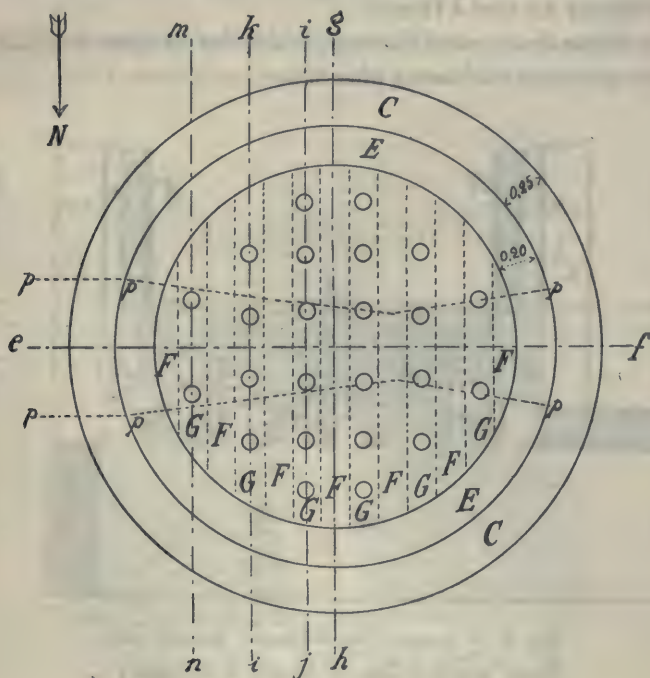


Fig. 2. — Lezoux (Puy-de-Dôme).  
Four de potier. Plan<sup>(1)</sup>.

ouverture : 0 m. 15 de largeur et 0 m. 20 de hauteur. Ils avaient aussi la même pente uniforme d'un tiers, de sorte que leur point de départ au-dessus de l'alandier se trouvait à des hauteurs différentes, en raison de la distance horizontale entre leurs extrémités respectives (fig. 3). Ils aboutissaient tous à un canal circulaire E

(1) Légende de la figure 2 : *ppp*, Traces de l'alandier non compris dans le plan. — *ef*, Coupe verticale passant par l'axe d'un des deux canaux transversaux du centre. — C. Mur extérieur. — E. Canal circulaire. — F. Traces des cloisons transversales perpendiculaires à l'axe de l'alandier. — G. Traces des canaux transversaux perpendiculaires au même axe.

faisant complètement le tour de l'appareil et occupant tout l'espace libre compris entre le mur extérieur C et cet appareil de distribution. Ce canal circulaire avait, en moyenne, une largeur de 0 m. 20 et une hauteur de 0 m. 40, sauf dans les deux parties qui passaient au-dessus de l'alandier, lesquelles n'avaient pas de fond, comme nous l'avons dit tout à l'heure.

Au-dessus de ce canal étaient placées des rangées verticales de tuyaux que nous étudierons plus loin.

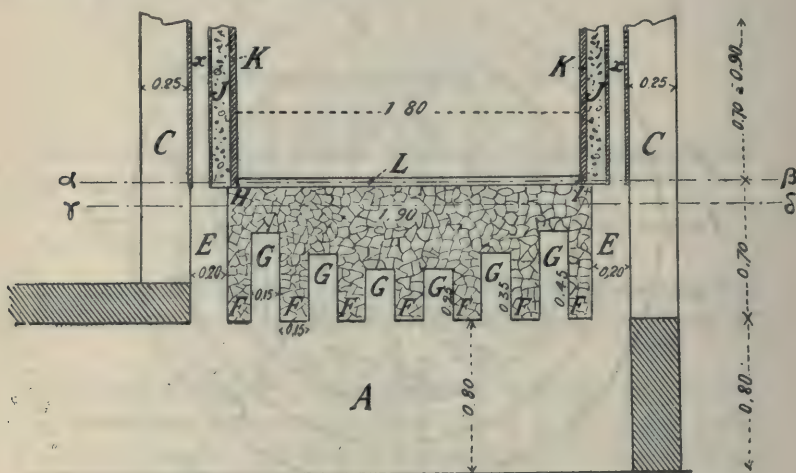


Fig. 3. — Lezoux (Puy-de-Dôme). Four de potier.  
Coupe suivant la ligne ef du plan de la figure 2 (1).

En dehors de cette adduction de chaleur à la périphérie, il en existait une autre verticale.

Le plancher du laboratoire HI (fig. 3), c'est-à-dire la partie supérieure de l'appareil que nous étudions, était percé de 24 trous qui communiquaient, par des tuyaux *x* (fig. 4) encastrés dans la maçonnerie, avec les voûtes des six canaux transversaux G de l'appareil.

(1) Légende de la figure 3 : A. Alandier. — C. Mur extérieur. — E. Canal circulaire. — F. Cloisons transversales perpendiculaires au même axe. — HI. Plancher du laboratoire. — J. Agglomération de sable jaune et de petits tessons de poterie. — K. Parement intérieur du laboratoire. — L. Couche de cendre et résidus de cuisson. — *x*. Tuyaux de chaleur.



Ils étaient disposés de la façon suivante : 2 trous dans chacun des deux canaux extrêmes, 6 dans chacun des deux canaux du centre, et 4 dans chacun des deux canaux intermédiaires.

LABORATOIRE (fig. 3 et 4).

Contre le mur extérieur C, toujours d'une épaisseur de 0 m. 25, et sur toute la circonférence, étaient disposées soixante-douze ran-

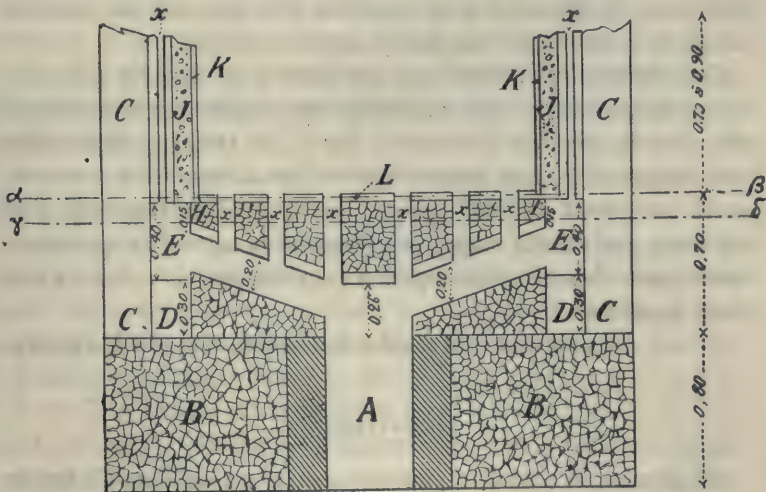


Fig. 4. — Lezoux (Puy de-Dôme). Four de potier.  
Coupe suivant la ligne *ij* du plan de la figure 2 <sup>(1)</sup>.

gées verticales composées chacune de trois tuyaux *x* placés bout à bout.

Ces tuyaux de chaleur, comme ceux qui traversaient le plancher du laboratoire, avaient tous les mêmes dimensions : 0 m. 30 de longueur, 0 m. 09 de diamètre extérieur et 0 m. 06 de diamètre intérieur.

Contre ces rangées de tuyaux était appliqué un agglomérat J, de

<sup>(1)</sup> Légende de la figure 4 : A. Alandier. — B. Blocage. — C. Mur extérieur. — D. Fond du canal circulaire. — H. Plancher du laboratoire. — J. Agglomération de sable jaune et de petits tessons de poterie. — K. Parement intérieur du laboratoire. — L. Couche de cendre et résidus de cuisson. — *x*. Tuyaux de chaleur.

sable jaune mélangé de nombreux tessons de poterie. Cet agglomérat avait une épaisseur de 0 m. 08 à 0 m. 10 (fig. 3).

C'est sur cette espèce de bétonnage que s'appuyait le parement intérieur K du laboratoire, constitué par un mélange de sable et de brique pilée, appliqué comme du plâtre sur une cloison. Il avait une épaisseur de 0 m. 02 à 0 m. 03.

L'épaisseur de ces parois successives atteignait 0 m. 50.

Le laboratoire avait un diamètre intérieur de 1 m. 80.

Quant à la partie supérieure du monument, il n'en restait aucune trace. Le laboratoire ne subsistait plus que sur une hauteur variant de 0 m. 70 à 0 m. 90 suivant les endroits.

C'est d'ailleurs la raison qui me force à ne signaler que trois tuyaux pour chacune des soixante-douze rangées verticales encastées dans la paroi du laboratoire. Car si j'ai trouvé quelques rangées composées de trois tuyaux intacts, j'en ai trouvé d'autres composées seulement de deux tuyaux intacts et d'un fragment d'un troisième. Sur aucune rangée je n'ai relevé la trace d'un quatrième tuyau, mais rien ne prouve qu'il n'y en eût pas, la culture ayant nivelé la surface.

Ce four dormait sous une couche de terre de 0 m. 30 à 0 m. 40.

#### OBSERVATIONS.

*Alandier.* — A part deux pierres qui se trouvaient dans l'intérieur de l'alandier, il n'y avait que de la terre provenant des infiltrations. A cette terre étaient mélangées des traces de charbon de bois en très petite quantité.

*Appareil de distribution de chaleur.* — L'intérieur de tous les conduits transversaux allant de l'alandier au canal circulaire était fortement vitrifié. Je n'ai pas trouvé ailleurs trace de vitrification.

*Laboratoire.* — *a.* Le parement du laboratoire ne se raccordait pas à angle droit avec le plancher, mais par un angle arrondi suffisamment accusé.

*b.* Sous la terre qui avait envahi le laboratoire existait encore, sur le plancher, une couche L (fig. 4) de sable et de résidus de cuisson que l'on voit encore aujourd'hui dans les fours en activité. J'ai retrouvé cette même couche, absolument identique, dans les

fours que j'ai visités à dessein dans le centre d'industrie potière de Noron (Calvados).

Cette couche avait une épaisseur de 0 m. 03 à 0 m. 04 dans le four de « Chez Jacquet ». Elle est beaucoup plus épaisse dans les fours de Noron.

*Extérieur.* — A l'ouest du four, à 0 m. 50 de la circonférence extérieure, et à 0 m. 20 environ plus bas que le niveau de la voûte de l'alandier, existait sur 2 m. 40 de longueur la trace indéniable d'un mur, avec une amorce de retour de 0 m. 40 de longueur. La direction du premier mur était sensiblement perpendiculaire à la direction de l'axe de l'alandier, et la direction du mur de retour était elle-même sensiblement perpendiculaire à la direction du premier mur.

Ce mur devait certainement se prolonger, mais rien ne m'autorise à affirmer davantage.

Je n'ai même pas pu en mesurer la largeur. Les seules assises de pierre encore en place ne m'ont donné que les deux directions ci-dessus indiquées ainsi que le mode de construction : petit appareil en pierres plates liées avec du mortier rose.

Je dois encore noter l'extrême dureté de la terre entre ce mur et le four. Cette dureté s'accroissait à mesure qu'on s'enfonçait, au point que, pour recueillir les fragments de poterie de cette région, il fallut s'armer de couteaux solides et travailler comme si l'on râpait du sucre.

La terre qui avait envahi les différents organes du four était loin d'être aussi dure; c'était partout de la terre meuble.

#### OBJETS RECUEILLIS.

*Monnaie.* — Un moyen bronze d'Adrien : HADRIANVS AVGVSTVS COS III. — R. La Bonne Foi, debout à droite, tenant des épis et une corbeille de fruits (Cohen, 2<sup>e</sup> édition, n° 388). Cette monnaie se trouvait dans la terre retirée de la partie de l'alandier extérieure au mur du four.

*Poteries.* — Sur plus de deux cents fragments que j'ai recueillis, principalement à l'ouest et à environ 1 m. 50 du four, il ne s'en trouve aucun de très rare ou d'inédit. Les seuls qu'il me paraît



intéressant de signaler, me fondant sur l'ouvrage précité de Déchelette, sont les suivants :

Deux fragments qui n'ont conservé de la couverture que juste assez pour permettre d'affirmer qu'elle a existé. La terre de ces fragments offre les particularités suivantes : plus dure, plus rose et moins fine que la terre rouge, mais très fortement micacée ;

Sept autres fragments de la même pâte ayant conservé leur couverture orangée.

La silhouette de ces fragments et les guirlandes de feuilles qui les accompagnent les font rapporter à la forme 29 de Déchelette <sup>(1)</sup>.

D'ailleurs, les trois périodes de M. Déchelette <sup>(2)</sup> se trouvent toutes représentées.

Mais si je n'ai recueilli qu'un seul fragment de la forme 30 <sup>(3)</sup>, par contre, tous les autres fragments que j'ai pu identifier doivent être rapportés à la forme 37 <sup>(4)</sup>.

Sur les cent vingt-cinq fragments ornés que m'ont livrés les fouilles, trois seulement peuvent être intéressants ; les décors de tous les autres sont connus et cités par M. Déchelette.

**1<sup>er</sup> Fragment.** — Guerrier combattant à gauche, couronné par une Victoire. — Décor à grands médaillons, vase forme 37. Le guerrier de ce fragment est une variante des n<sup>os</sup> 135 à 142 de Déchelette <sup>(5)</sup>, et la Victoire est le n<sup>o</sup> 475 du même auteur <sup>(6)</sup>.

**2<sup>e</sup> Fragment.** — Avant-train d'un daim galopant à droite. L'avant-train est arrêté à hauteur de l'encolure par des feuilles dont les branches semblent être figurées par les pattes de l'animal. — Décor à médaillon, vase forme 37. Cet avant-train d'animal sort d'un poinçon qui ne reproduit qu'une partie du n<sup>o</sup> 852 de Déchelette <sup>(7)</sup>, lequel numéro donne l'animal entier : daim bondissant à droite.

**3<sup>e</sup> Fragment.** — Le triton à double queue de poisson représenté sur ce fragment est le n<sup>o</sup> 16 de Déchelette <sup>(8)</sup>. Des autres animaux

<sup>(1)</sup> Déchelette, *ouvr. cité*, t. I, p. 150.

<sup>(2)</sup> *Ibid.*, t. I, p. 178 et suiv.

<sup>(3)</sup> *Ibid.*, t. I, p. 150.

<sup>(4)</sup> *Ibid.*, t. I, p. 159.

<sup>(5)</sup> *Ibid.*, t. II, p. 30 et 31.

<sup>(6)</sup> *Ibid.*, t. II, p. 80.

<sup>(7)</sup> *Ibid.*, t. II, p. 130.

<sup>(8)</sup> *Ibid.*, t. II, p. 8.

marins qui l'accompagnent, et qui sont trop mal venus pour s'y arrêter, je ne retiens qu'un seul, celui qui est au-dessous du triton et à droite. Sur ce poisson, et dans l'axe du corps, se trouve nettement tracée une ligne droite qui probablement doit en vouloir simuler l'arête. C'est une variante des n<sup>os</sup> 1061 à 1065 de Déchelette <sup>(1)</sup>.

Une seule coupe unie, à décor de feuille d'eau sur le bord, était intacte et mesurait 0 m. 095 de diamètre à la partie supérieure, 0 m. 040 de hauteur et 0 m. 040 de diamètre au pied. Encore n'était-ce probablement qu'une pièce de rebut. Elle était en dehors du four et avait dû être rejetée en raison de la couverte qui avait coulé à la cuisson et formé des taches. Il en est de même pour une autre coupe intacte, sans ornements et de dimensions approximativement semblables qui avait été déformée par un affaissement pendant la cuisson.

Sur les vingt-neuf coupes ou fragments de coupes un peu plus complets que j'ai recueillis, je n'ai pu relever les dimensions exactes que des quatorze objets suivants :

|                                                                  | DIAMÈTRE<br>SUPÉRIEUR. | HAUTEUR.     | DIAMÈTRE<br>AU PIED. |
|------------------------------------------------------------------|------------------------|--------------|----------------------|
|                                                                  | millimètres.           | millimètres. | millimètres.         |
| 8 coupes unies sans ornements. . . . .                           | 95                     | 35           | 35                   |
|                                                                  | "                      | 35           | 40                   |
|                                                                  | 95                     | 35           | 40                   |
|                                                                  | 95                     | 35           | 37                   |
|                                                                  | 95                     | 35           | 43                   |
|                                                                  | 100                    | 40           | 35                   |
| 3 coupes unies avec rosace de huit pétales dans le fond. . . . . | 135                    | 45           | 50                   |
|                                                                  | 125                    | 45           | 45                   |
|                                                                  | 157                    | 37           | 70                   |
|                                                                  | 150                    | 35           | 70                   |
| 1 coupe à décor de feuille d'eau sur le bord. . . . .            | 120                    | 43           | 50                   |
|                                                                  | 130                    | 45           | 53                   |
| 2 coupes à décors hachurés sur la panse                          | 125                    | 50           | 60                   |
|                                                                  | 135                    | 55           | 67                   |

*Moules.* — Cinq fragments de moules à décors connus. Mais, sur ces cinq fragments, trois appartiennent au même moule; j'ai pu les

(1) Déchelette, *ouvr. cité*, t. II, p. 151 et 152.

rapprocher parfaitement, et un ouvrier habile en pourrait reconstituer un spécimen complet.

*Supports.* — Vingt-sept pièces-supports intactes, dont deux sont intéressantes par leur forme peu commune (anneau cylindrique évidé à l'intérieur).

*Cales.* — Deux cales intactes que certains Lédosiens ont pris l'habitude de désigner sous le nom de *pouceaux*. Elles portent encore l'empreinte des doigts de l'ouvrier qui les a façonnées.

*Tournette.* — Je ne puis en parler que pour mémoire, car celle que j'avais recueillie a disparu pendant le transport. Cependant, autant que je puisse me la rappeler, elle ne différerait pas sensiblement de celle que reproduit la figure 7 de Déchelette<sup>(1)</sup>.

*Marques de potiers.* — Dix-sept marques recueillies nous donnent les noms de sept potiers différents dont un inconnu.

|                 | NOMBRE<br>D'EXEMPLAIRES. |
|-----------------|--------------------------|
| COBNERTVS ..... | 3                        |
| CARANTINVS..... | 3                        |
| CALAVA.....     | 1                        |
| SENIIA.....     | 4                        |
| MACCIVS. ....   | 1                        |
| BASSINVS.....   | 1                        |
| LICCVS.....     | 2                        |
| Frustes.....    | 2                        |

Sur ces dix-sept marques de potiers, douze sont particulièrement intéressantes.

COBNERTVS. — *a.* COBNER T. — Deux exemplaires. Ces deux marques semblent du même poinçon, bien que l'une soit un peu plus fruste que l'autre qui offre plus de netteté. Si l'on rapproche cette forme de la forme du *Corpus*, n° 10010-592-b<sup>1</sup>, on

<sup>(1)</sup> Déchelette, *ouvr. cité*, t. II, p. 338.



voit qu'elle n'en reproduit pas l'O final, et que, de plus, le T final est barré au milieu de la haste.

b. COBNERK. — Bien que nous ne trouvions sur cette marque que la terminale du poinçon, il n'est point douteux que c'est encore de COBNERTVS qu'il s'agit. Le *Corpus* ne mentionne point cette forme au n° 10010-592. M. Déchelette ne la cite pas davantage, mais le docteur Corny et M. Duchassaint m'ont affirmé en avoir vu, eux aussi, d'autres exemplaires. Ce serait donc une addition au n° 10010-592 du *Corpus*.

CARANTINVS = CARANTINI M. C'est le n° 10010-450 a e du *Corpus*.

CALAVA = CALAVA F, forme qui dans son ensemble peut se rapprocher des formes e et h du n° 10010-401 du *Corpus*; de la forme e sans en reproduire les points; de la forme h sans en reproduire les points et avec la barre de L horizontale. Elle prend donc place au n° 10010-401 du *Corpus*.

Deux frustes, trop frustes pour en faire un rapprochement avec le *Corpus* sans témérité.

SENIIA = SENIIA FECIT, marque circulaire entourant un fleuron de rosace à six pétales. L'un des exemplaires est bien fruste, mais il semble qu'on peut l'identifier aux trois autres, lesquels sont absolument nets et indiscutables : c'est bien *Seniia* qu'il faut lire. Le trait qui barre l'N et l'I sur l'un des exemplaires s'est produit accidentellement à la sortie de terre. C'est donc une forme qui pourrait préciser la rédaction du *Corpus* au n° 10010-1778.

MACCIVS = M. ACC. I. V. S. FE., marque circulaire entourant un fleuron de rosace à six pétales. MACCIVS est cité au *Corpus*, t. VII, n° 1336-592, et t. XIII, n° 10010-1200. La marque transcrite ici en serait donc une variété.

BASSINVS = BASSINI. MF., marque circulaire entourant un fleuron de rosace à cinq pétales. BASSINVS est cité au *Corpus*, t. XII, n° 5686-123, et t. XIII, n° 10010-275, mais la signature

de notre poterie n'existe ni sous l'un, ni sous l'autre de ces deux numéros, dont elle est une variété.

LICCVS = LICCI · OFICINAM, marque circulaire entourant un fleuron de rosace à sept pétales. Je lis un M écrasé entre OFICINA et LICCI. C'est une signature qui ne saurait être rapprochée d'aucun numéro du *Corpus* compris entre le n° 10010-1139 et le n° 10010-1145.

Quant à l'autre exemplaire de la même marque, très fruste, je l'identifie, mais sans insister cependant, avec le précédent. Toutefois on peut remarquer que la rosace de son fleuron a sept pétales, comme sur le premier exemplaire, alors que les rosaces de SENIA et de MACCIVS en ont six, et celle de BASSINVS, cinq.

Ce LICCVS est donc un inconnu.

Capitaine CAILLAUD,

Membre de la Société des Antiquaires  
de Normandie.

LE  
PÉRIBOLE DU TEMPLE  
DE  
SAINT-AUBIN-SUR-GAILLON  
(EURE).

---

FOUILLES DE 1912-1913,

PAR M. GEORGES POULAIN.

---

Mes premières fouilles à Saint-Aubin-sur-Gaillon, commencées en 1910, amenèrent la découverte d'un petit *fanum*. La relation que je fis de ces fouilles fut lue au Congrès des Sociétés savantes, à la Sorbonne, en 1912, et publiée dans le *Bulletin archéologique* <sup>(1)</sup>.

Au mois de mars 1912, j'attaquai la partie septentrionale du péribole et déblayai, dans le cours des deux années 1912-1913, deux corps de bâtiments dont un possède une réelle importance <sup>(2)</sup> (voir le plan, fig. 1).

A 15 mètres du *fanum* (à droite en regardant le perron) s'étend de l'Est à l'Ouest un mur de clôture paraissant se prolonger assez loin vers l'Ouest, mais dont je n'ai pu encore déterminer la longueur. Dans l'axe du temple et près d'un petit bâtiment décrit plus loin (B du plan), ce mur a été en partie démoli vers 1868 et ses

<sup>(1)</sup> *Bulletin archéologique*, 1912, p. 403.

<sup>(2)</sup> J'ai pu mener à bien ces travaux grâce aux subventions de mon éminent et savant ami M. Henri Gadeau de Kerville, le naturaliste bien connu, à qui j'adresse ici mes remerciements les plus sincères.



pierres ont servi à l'édification d'une maison située près de la gare de Gaillon-Aubevoye. En certains points, il n'est représenté que par un fossé ouvert par la disparition de la maçonnerie. En dehors de cette muraille, la pente du terrain est très sensible, se continuant jusqu'au ruisseau de Grammont, coulant au creux du vallon de ce nom.

Près de la face nord du temple, à 3 mètres du mur de clôture, dont il n'était séparé que par une allée bétonnée de cette largeur, s'élevait une petite bâtisse rectangulaire close par de solides murailles en silex et mortier (en B du plan). Les encoignures sont faites en blocs de tuf équarris, et les murailles étaient revêtues à l'extérieur d'un enduit blanc de mortier de chaux et sable quartzeux.

Deux pièces pavées en béton composaient seulement cette habitation; on y pénétrait par un terre-plein ou péristyle (a), ouvert à l'Est, non clos, du moins par un mur en maçonnerie, car je n'ai retrouvé que la couche de gros silex supportant le béton du pavage. De là on entrait dans la seconde pièce (b) par une porte ouverte à gauche sur ce péristyle.

Quelques trouvailles ont été faites à l'extérieur, face au *fanum*; ce sont : des motifs d'architecture en calcaire tendre, tels que modillons ou consoles moulurés, des plaquettes de parement à un bord arrondi ou à chanfrein, une plaque de calcaire ornée de moulures, des morceaux de peintures murales surtout rouges et une hachette de silex poli.

Ce petit édicule, d'une construction très soignée, servit peut-être de logement à un prêtre attaché au temple ou au gardien.

Plus loin, en suivant le mur de clôture vers l'Est, s'élevait une construction longue de 24 m. 50 et large de 2 m. 60 environ à l'intérieur (groupes C et D du plan). C'est cette partie des ruines qui a fourni le plus de vestiges archéologiques.

Les habitants de Saint-Aubin nomment cet endroit « la Charbonneraye » et affirment que des souterrains sont creusés sous l'amoncellement des matériaux de démolitions cachés par la végétation sylvestre. Je dirai en passant que la tradition, si elle ne rapporte pas des faits absolument exacts, n'est pas complètement erronée, puisque j'ai trouvé dans ces bâtiments une grande quantité de charbons et une profonde cave.

Nous voyons ici (partie C) un long rectangle divisé en six com-

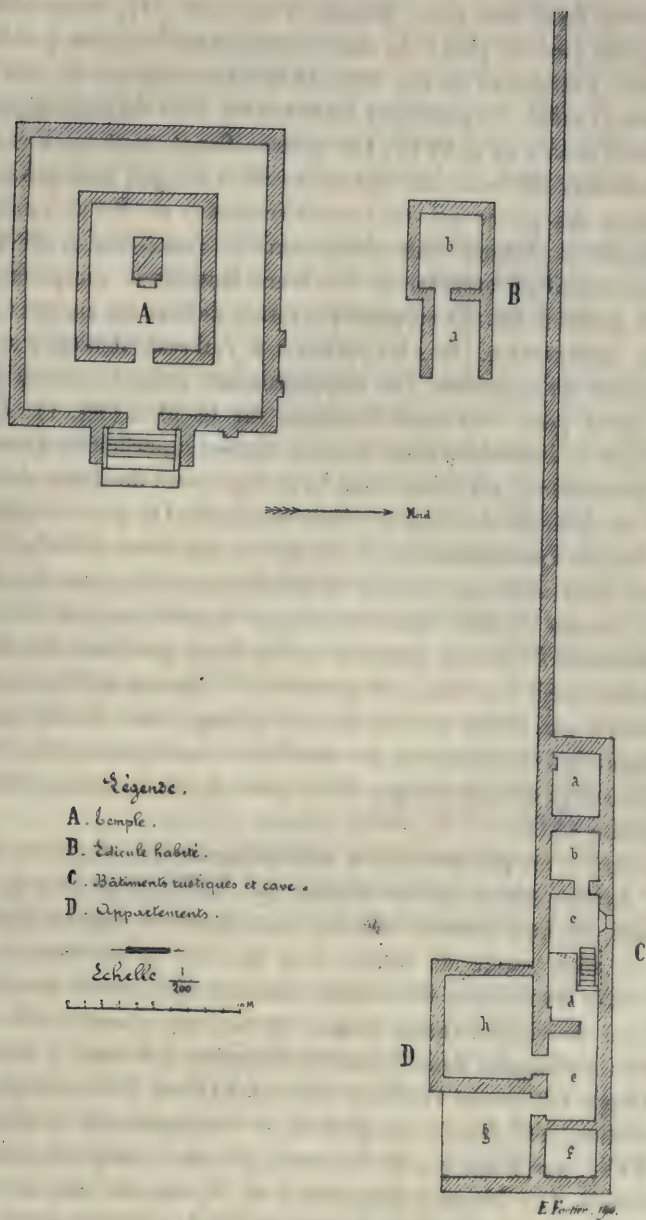


Fig. 1. — Saint-Aubin-sur-Gailion (Eure).  
Plan du temple et des bâtimens voisins.

partiments dont une cave, flanqué d'une aile (D), composée de deux pièces (voir le plan). La maçonnerie en est la même que celle du *fanum*, c'est-à-dire qu'elle consiste en silex reliés par du mortier de chaux et sable. Le parement intérieur est orné du petit appareil tracé sur l'enduit au petit fer. Les pierres d'angle sont aussi en tuf. Les murailles offraient une épaisseur de 0 m. 90, sauf celles de séparation des pièces qui ont respectivement 0 m. 80 et 0 m. 50. Ces dernières cloisons sont déliaisonnées, c'est-à-dire n'adhèrent pas aux murailles latérales et ont leurs fondations composées de pierres posées à sec. La maçonnerie restée debout est en assez bon état de conservation. Dans les parties *a*, *b*, *f*, il reste debout 1 m. 80 à 2 mètres de murailles. Les compartiments étaient assez exigus, ainsi qu'on peut s'en rendre compte sur le plan (fig. 1). Dans la division *a*, immédiatement sous la couche superficielle d'humus et de démolitions, on a trouvé un large foyer pavé de dalles de calcaire; un épais lit de cendre y était accumulé. On y a recueilli un petit bronze indéterminable et des débris de vases de très basse époque. Sous cette aire existait un remblayage très épais formé de tuiles, mortier et silex, dans lequel j'ai ramassé un petit bronze de Constantin I<sup>er</sup>. Je suis persuadé que le foyer, pavé avec des dalles de l'édifice déjà en ruine, est postérieur à l'époque gallo-romaine. La partie *b* n'a révélé aucune trace de pavage. Sous les décombres provenant de l'effondrement des matériaux, nous avons creusé dans l'argile, vierge de tous vestiges. Cette pièce figure au second plan de la planche XXIV.

La cave *c* est profonde de 2 mètres au-dessous de l'aire de la pièce *d*. On y accède par un escalier (pl. XXV), large de 1 m. 05, composé de huit marches élevées de 0 m. 25 et établies en blocage de silex revêtu de tuiles, dont on avait préalablement fait disparaître les rebords. Cet escalier est aussi déliaisonné. Au niveau de l'aire de l'appartement voisin, on voit de chaque côté deux rainures aménagées dans les parois latérales, destinées à recevoir une trappe recouvrant l'escalier (voir pl. XXIV et XXV). Au pied de cet escalier (côté droit), on aperçoit, à l'encoignure de la muraille (pl. XXV), sur 0 m. 70 de hauteur, plusieurs rangs de briques superposés. Ces briques mesurent 0 m. 37 de côté sur 0 m. 03 d'épaisseur. Le pavement de la cave est fait de gros silex posés près à près. Elle prenait jour sur le vallon par un soupirail (voir le côté droit de la pl. XXIV) de 1 m. 50 d'ouverture à l'intérieur et de



0 m. 50 seulement au dehors. Dans la muraille du fond est une ouverture de 1 m. 15 de large sur 0 m. 65 de haut; une feuillure visible dans l'épaisseur du mur peut faire croire à l'existence d'une porte. Ces cavités, aménagées dans les épaisses murailles, sont assez fréquentes dans les caves de cette époque; elles servaient de resserre à certaines provisions. Au delà de cette ouverture, je n'ai trouvé que de l'argile pure à l'état naturel; là s'arrête donc l'excavation.

Cette cave était remplie de couches distinctes de matériaux de construction, de terres et cendres qui ont donné de précieuses indications sur la durée d'occupation de l'établissement romain « des Motelles ».

Voici la coupe du remplissage de haut en bas : 1° épaisse couche composée de gros silex provenant de l'écroutement des murailles, mortier, tuiles, le tout englobé dans une terre noirâtre produite par la décomposition des végétaux; 2° lit de cendres de 0 m. 20 d'épaisseur; 3° tuiles à rebords, cassées en menus morceaux, 0 m. 20; 4° épais dépôt d'argile, vierge d'objets d'archéologie, contenant de fins gravois, semblant provenir d'infiltration; autrement dit, un lit de vase formé par le lavage des terres environnantes, introduites par des fissures de la maçonnerie, après une période d'abandon; 5° le fond, rempli par de la terre noire, grasse, formée sans aucun doute par la décomposition de détritiques organiques. Cette terre, mélangée de cendres et de charbons, contenait, outre les vestiges archéologiques, une quantité très grande de coquilles d'huîtres (*ostrea edulis*), de moules (*mytilus edulis*) et d'os d'animaux parmi lesquels domine le sanglier. Dans une encoignure, on distingue un tas de cendres haut de 0 m. 70. Les marches de l'escalier étaient aussi couvertes de cendres, de coquilles d'huîtres, de moules et pecten.

Les couches supérieures reposant sur l'argile, et surtout le lit de cendres, renfermaient des objets qui nous renseignent sur la date de leur dépôt : des fragments de vases à vernis rouge dits à zones striées et deux petits bronzes de Tétricus père et de Constantin I<sup>er</sup>. Les débris trouvés au fond de la cave, dans la terre noire et parmi les cendres, nous apprennent que cette cave servit de dépotoir au moins à la fin du II<sup>e</sup> siècle; ce sont : des morceaux de poterie à reflets métalliques du II<sup>e</sup> siècle, de grands bronzes aux effigies d'Antonin le Pieux, de Marc-Aurèle et des deux Faustine,

des poteries rouges sigillées des types de La Graufesenque et de Lezoux.

On verra plus loin la description de toutes les pièces recueillies à cet endroit.

Sur la planche XXIV, on voit à gauche, dans la muraille, trois cavités ayant reçu des solives destinées à soutenir le plancher de la cave; il existait probablement un appartement au-dessus, séparé de la pièce *d* par une cloison légère, faite de planches par exemple. L'excavation que l'on remarque au premier plan de la planche XXV est un sondage fait dans la pièce *d*, et qui n'avait pas été rebouché.

En *d* (fig. 1), où aboutit l'escalier de la cave, il est facile de distinguer, le long du mur latéral sud et près de ce qui reste du mur de séparation de la pièce *e*, une sorte de cheminée. On voit très bien un retrait et un creux en forme de voûte pratiqué dans la muraille<sup>(1)</sup>. Ce compartiment était pavé de deux rangs superposés de tuiles à rebords sur lesquelles étaient beaucoup de cendres.

En *e* (fig. 1), il y avait un pavage en mortier étalé sur un lit de calcaire tendre taillé en petit appareil. Au-dessous existe un remblayage de sable quartzeux et débris de démolitions. Les murs transversaux des pièces *d*, *e* et *f* furent élevés sur ce remblayage. Deux ouvertures, larges de 1 m. 30 et distantes l'une de l'autre de 1 m. 30 également, faisaient communiquer cette partie des bâtiments rustiques avec une aile (D) ayant servi d'habitation. De grosses pierres calcaires, posées simplement sur le pavage, facilitaient l'accès des appartements d'un niveau un peu plus élevé. Des cendres recouvraient le pavage de cette pièce. On y a trouvé : des plaques de calcaire débitées à la scie, semblant provenir d'un pavage, un moyen bronze de Marc-Aurèle, une fibule de bronze, une épingle en os à grosse tête, un morceau de miroir circulaire en cuivre argenté, enfin des os de bœuf, de mouton, de porc et des coquilles d'huîtres et de moules.

Le réduit *f* montrait un pavage disjoint, composé de gros silex plats, posés sur un lit de sable quartzeux. J'ai trouvé de nombreux

<sup>(1)</sup> D'après le commandant Espérandieu, qui m'a fait l'honneur, avec la Société normande d'Études préhistoriques, de visiter mes fouilles le 25 mai 1913, ce serait vraiment une cheminée. Cette sorte d'appareil de chauffage est assez rare à l'époque gallo-romaine, mais ce savant m'a affirmé en avoir trouvé au Mont-Auxois (Côte-d'Or).

clous qui me portent à penser que les cloisons étaient, à une certaine hauteur, confectionnées soit en bois, soit en terre, car une couche d'argile figurait parmi les déblais.

À l'extrémité orientale, faisant retour d'équerre vers le Sud, existe une aile (D) comportant deux appartements, l'un *g*, de 5 m. 10 sur 4 m. 20 et l'autre de 6 mètres sur 5 m. 10. C'est la seule partie habitable de la construction. Le *pavimentum*, en élévation de 0 m. 50 environ sur le niveau du bâtiment *e*, contigu, est en béton de chaux et brique pilée. On a trouvé une plaque de calcaire scellée dans ce béton près de l'ouverture de la pièce *g*, ce qui ferait croire qu'un dallage le recouvrait. Les fondations sont élevées en silex sur une certaine hauteur, mais l'élévation devait comporter des murs en moellons taillés en petit appareil, retrouvés en quantité parmi les terres. La décoration des murs de la pièce *g* consistait en un crépi recouvert de peintures rouges et noires, traversées de filets ou bandes jaunes et vertes. En un endroit où la muraille est encore intacte, on voit, sur une hauteur de 0 m. 30 à partir de la base, un enduit peint en rouge avec, au-dessus, 0 m. 30 de petit appareil dessiné en creux sur le revêtement de mortier non colorié. Ceci permet de penser qu'une zone peinte alternait avec une autre ornée du petit appareil. La pièce *h* ne comporte aucune peinture murale. Les murailles sud et ouest sont en partie démolies. J'ai trouvé dans la salle *h* un petit bronze de Licinius fils.

Il appert de cette étude que le long boyau où se trouve la cave servit de cuisine, de celliers ou magasins, et que seules les pièces de l'aile D furent destinées au logement, probablement, des prêtres attachés au temple.

## OBJETS TROUVÉS.

### MÉTAUX.

*Bronze.* — Parmi les spécimens de ce métal, quelques-uns offrent réellement un certain intérêt; ce sont :

Un pied de trépied d'une longueur de 0 m. 35, composé d'un cylindre de 0 m. 013 de diamètre, recouvert d'une couche de dorure et terminé par une patte d'oiseau dont les cinq ergots s'appuient sur un petit piédestal orné de deux moulures. Un dauphin stylisé : on peut comparer cet objet aux dauphins affrontés, séparés par



une boule. Cette décoration était employée surtout comme ornement de coffret; la face postérieure est creuse et plate. Une applique circulaire de 0 m. 055 de diamètre, ayant en son milieu un trou par lequel passe une tige terminée par un bouton : ornement de porte. La longueur de la tige doit donner exactement l'épaisseur du bois. Une rondelle légèrement incurvée. Une boîte circulaire dont le fond montre un renflement entouré de deux cercles en creux. Un manche de poignard ou couteau, dont la lame est déformée par l'oxydation. Deux plateaux de balance. — Provenance : cave *c*, 2° et 3° niveaux. — Citons encore une fibule à arc côtelé et un petit anneau, trouvés dans la partie *e* des bâtiments C.

*Fer.* — Un nombre considérable de clous de différentes formes et dimensions, à rivet, à patte. Des crampons. Deux clefs, dont l'une, à large anneau de suspension enchâssé dans la tige repliée, mesure 0 m. 19 de longueur; l'autre a un œilleton perforé à l'extrémité de la tige aplatie. Un canif. Un crochet à œillet. Une charnière au complet. Un gond. Deux maillons de chaîne trouvés dans le foyer de la case *a* des bâtiments C. Un grand crochet de 0 m. 19 de longueur, trouvé parmi les tuiles de la pièce *e*. Plusieurs anneaux de fer. Le commandant Espérandieu les qualifie d'anneaux ayant servi à réunir des tuyaux de bois destinés à des canalisations; il en a trouvé à Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or) en quantité et au Vieil-Évreux (Eure). M. Chancel en a signalé à Izernore (Ain)<sup>(1)</sup>. A Saint-Aubin, je les ai toujours rencontrés parmi les décombres contenant les tuiles de la couverture. Ils mesurent à l'intérieur 0 m. 092 de diamètre, et la largeur du fer de l'anneau est généralement de 0 m. 02. La paroi, dont les bords sont coupants, possède à l'extérieur un bourrelet médian. M. Espérandieu soutient que les tuyaux dont il est question étaient placés bout à bout, mais l'anneau ne les encerclait pas; il entraît dans l'épaisseur du bois, dont on peut constater des traces des deux côtés du métal, et le bourrelet servait à limiter cette pénétration. A Saint-Aubin, je pense que ces tuyaux de bois ont surtout servi à recueillir les eaux du toit.

J'ai en outre retiré des terres une branche de pincettes (?), me-

(1) Sur cette question, voir A. Blanchet, *Recherches sur les aqueducs et cloaques de la Gaule romaine* (1908), p. 31 et 32.

surant 0 m. 35 de longueur; un marteau, une sorte de gouge; un instrument ayant été emmanché (truelle?). La plupart de ces objets ont été trouvés dans la cave *e*, aux 2° et 3° niveaux.

#### CÉRAMIQUE.

*Vases à reflets métalliques.* — J'ai mis de côté de nombreux fragments appartenant à plusieurs vases. Un, à reflets cuivrés, est décoré de motifs en relief, dont le principal est l'arrière-train d'un cheval stylisé, lancé au galop; d'autres, d'une couleur noire verdâtre, métallique, sont ornés de rangs horizontaux, assez éloignés les uns des autres, d'incisions obliques. Cette facture serait de fabrication italienne et appartiendrait au 1<sup>er</sup> ou au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, d'après le commandant Espérandieu. M. J. Déchelette place la plupart de ces vases au 1<sup>er</sup> siècle. Les monnaies d'Antonin le Pieux et de Marc-Aurèle trouvées dans la même couche semblent lui donner raison. — Provenance, fond de la cave *e*.

*Vases sigillés, ornés, à pâte et à vernis rouges.* — Nous signalerons particulièrement les fragments d'un vase moulé appartenant à la forme 37 de Déchelette. A la partie supérieure du décor, on voit une rangée d'oves avec, au-dessous, des animaux courants; un autre, bol moulé, en partie reconstitué, appartient à la même forme 37; il offre un large rinceau de pampres qui recouvre toute la zone ornée. Ce vase, qui mesure 0 m. 13 d'ouverture, est semblable à celui qu'a représenté M. Déchelette sous le n° 1 de la planche XI<sup>(1)</sup>; il appartient au type de la poterie rutène trouvée à La Graufesenque. Notons encore un beau tesson d'un vase moulé de la forme 37, dit «à médaillons», type de La Graufesenque; des morceaux d'un récipient très évasé, aussi de la forme 37, ayant un décor libre à représentations d'animaux courants, parmi lesquels on reconnaît un sanglier, un cheval, une levrette, un chien, un lion, un lièvre, placés en tous sens. Le vernis est en partie enlevé. Ce type serait commun dans les fabriques de Lezoux et appartiendrait à la seconde période de fabrication de cet atelier; des bords supérieurs de vases à *déversoir*, avec masques, fabriqués aussi à Lezoux.

(1) J. Déchelette, *Les vases ornés de la Gaule romaine*, t. I, n° 1 de la planche XI.

Toute cette poterie rouge fut recueillie au fond de la cave *c*, dans la partie inférieure du remplissage; elle était anépigraphie.

La série dite à *zones striées* est représentée par un seul fragment, trouvé également dans la cave, à un niveau supérieur, avec un petit bronze de Constantin I<sup>er</sup>.

*Vases ornés à la barbotine.* — Les spécimens de cette catégorie sont fort rares ici. Je n'ai remarqué qu'une moitié de fond de plat (patène?) très intéressant, parce qu'il porte à l'intérieur un swastika tracé à la barbotine blanche<sup>(1)</sup>. La pâte, blanchâtre à l'intérieur, est recouverte des deux côtés par un enduit rouge très brillant. Le swastika occupe le milieu du fond du plat, qui mesurait entier 0 m. 12 de diamètre. Il fut trouvé dans la cave avec des petits bronzes de Tétricus et de Constantin I<sup>er</sup>.

*Vases à décor incisé.* — Un seul fragment de pot, de forme ovoïde. Couleur du vernis : rouge pâle un peu orangé. Type trouvé à Lezoux.

*Poteries de diverses pâtes ornées ou non.* — A citer surtout un curieux morceau dont l'intérieur est orné de cercles concentriques peints en rouge sur fond blanc, sur lesquels s'irradient des rayons. Le dessin est assez grossier. Des trépieds de terre grise, très communs en Normandie; des parties supérieures de cruches ou buires de terres blanche et jaune.

Une quantité de débris de poterie commune en pâtes jaune, blanche, grise et noire ont été remarqués à tous les niveaux des déblais comblant la cave *c*.

#### VERRERIE.

Elle est peu nombreuse, comparativement à la céramique. Elle consiste surtout en fonds de fioles, bouteilles, barillets, coupes de

(1) Le commandant Espérandieu cite une douzaine d'autels de la région pyrénéenne, marqués du swastika. (Espérandieu, *Recueil des bas-reliefs de la Gaule romaine*, t. II.) Au Musée d'antiquités de Rouen est exposée (salle Deville) une bouteille couleur gris foncé, ornée de swastikas et d'autres objets en barbotine blanche; elle provient de Rouen.



verre dépoli. La couleur du verre en est assez variée : vert d'eau, irisée, blanche.

Signalons quelques morceaux de verre à vitre, extraits du fond de la cave. Ils sont de couleur vert d'eau et d'inégales épaisseurs : 0 m. 00643 et 0 m. 002. L'épaisseur d'un même morceau n'est pas constante sur toute sa surface; ainsi, tandis que sur un bord l'un de ceux-ci atteint 0 m. 004, l'autre extrémité n'a que 0 m. 002. Un fragment a un bord arrondi, preuve qu'il fut coulé dans un moule. J'ai constaté que tous avaient une face dépolie.

#### OS TRAVAILLÉS.

A cataloguer deux épingles, dont une à grosse tête, trouvées dans le bâtiment C, cases *b* et *c*; un andouiller de cerf, appointé et poli, qui a dû servir d'outil.

#### OBJETS DIVERS.

Ces fouilles m'ont en outre procuré : un motif d'architecture (console), un petit piédestal de statuette en calcaire tendre, un morceau de marbre, un bout de tuyau de conduite de chaleur en terre cuite, deux oursins, le tout recueilli dans la cave.

#### MONNAIES.

J'ai recueilli en tout dix médailles, dont quatre grands bronzes, deux moyens bronzes et cinq petits bronzes; la plus ancienne est d'Antonin le Pieux (138-161) et la plus récente de Licinius fils :

1° Antonin le Pieux. — Rv. La louve à droite, allaitant Romulus et Rémus. Grand bronze. (Cohen, t. II, p. 390, n° 818.)

2° Faustine mère. — Revers fruste.

3° Marc-Aurèle. — Rv. L'Arménie en pleurs, assise à droite au pied d'un trophée. Grand bronze. (Cohen, t. II, p. 525, n° 492.)

4° Marc-Aurèle. — Rv. Pallas debout de face, tenant une haste

et appuyée sur son bouclier. Grand bronze. (Cohen, t. II, p. 547, n° 646.)

Ces grands bronzes proviennent du fond de la cave.

5° Un moyen bronze de Marc-Aurèle illisible.

6° Faustine jeune. — Rv. SIDERIBVS RECEPTA S. C. Diane debout, à droite, avec le croissant derrière le cou, tenant une torche allumée. Moyen bronze. (Cohen, t. II, p. 601, n° 215.)

7° Tétricus père. — Rv. La Victoire debout, à gauche, tenant une palme et une couronne. Petit bronze.

8° Constantin le Grand. — Rv. D. N. CONSTANTINI MAX. AVG. autour d'une couronne de laurier dans laquelle on lit VOT., avec, au-dessous, XX. Exergue : P. A. R. Petit bronze, presque à fleur de coin. — Ces deux petits bronzes étaient à la partie supérieure du remplissage de la cave, sur la couche argileuse produite par ruissellement.

9° Constantin le Grand. — Rv. Couronne de laurier dans laquelle sont les mots VOT et X. Petit bronze.

10° Licinius fils. — Rv. VIRTUS EXERCIT. Étendard entre deux captifs assis; celui qui est à gauche est dans l'attitude de la tristesse et celui de droite a les mains attachées et retourne la tête. Sur l'étendard on lit : VOT. XX. Petit bronze. (Cohen, t. VI, p. 84, n° 58.)

#### OBJETS CULTUELS ET EX-VOTO.

On peut ranger dans cette division le pied de trépied de bronze. On sait que souvent les trépieds de bronze servaient à supporter des brûle-parfums. Le *fanum* d'Harfleur (Seine-Inférieure) a livré un instrument de ce genre. Le piédestal de statuette déterré dans le caveau n'était-il pas aussi un accessoire du culte?

Comme ex-voto, je ne vois à citer que la hachette de pierre trouvée près de l'édicule B, et les oursins sortis de la cave mentionnée.

On a trouvé un peu partout, surtout dans cette cave qui a livré tant de débris, de nombreux os et défenses de sanglier. Est-ce échafauder une hypothèse que de dire que ce sont là des restes de victimes offertes en sacrifice aux divinités tutélaires?

M. Léon de Vesly, le vénéré et savant conservateur des Antiquités de la Seine-Inférieure, qui a exploré de nombreux *fana* normands, a toujours rencontré de ces ossements en grand nombre <sup>(1)</sup>.

*Remarques diverses.* — Les monnaies ainsi que la céramique trouvées tant près du *fanum* <sup>(2)</sup> que dans son péribole nous renseignent sur la longue fréquentation de cet édifice. On a vu en effet que la série de monnaies va de Claude I<sup>er</sup> (51 à 54 après J.-C.) à Constance II (337 à 361). Maintenant la poterie nous offre une chronologie presque aussi certaine, et le type de La Graufesenque indique au moins la fin du 1<sup>er</sup> siècle ou le commencement du second; quant à celle à *zone striée*, elle annonce la fin du 4<sup>e</sup> ou le commencement du 5<sup>e</sup> siècle. On peut en inférer que nos édifices furent abandonnés vers la fin 4<sup>e</sup> siècle, probablement sous l'influence du christianisme.

Je dois dire que l'exploration du péribole (côté sud) ne fait que commencer et sera terminée seulement dans quelques mois. Un premier sondage, opéré à environ 10 mètres du *fanum* déjà découvert, a amené la mise au jour d'un édifice quadrangulaire, à deux enceintes, de mêmes dimensions et orientation que le temple cité. Je pense qu'il y a là un second *fanum*.

Ceci n'aurait rien d'extraordinaire, car ce n'est pas la première fois que cette particularité se présente. Le R. P. de la Croix n'a-t-il pas reconnu dans l'Eure, à Berthouville, près de Bernay, deux temples jumelés, dédiés à des divinités parèdres? D'autre part, M. Babelon a signalé, en 1892, la découverte d'un double temple à plan carré à Champigny-lès-Langres <sup>(3)</sup>. M. Léon de Vesly, avec son amabilité habituelle, vient de me signaler la découverte récente

(1) Voir à ce sujet l'ouvrage très documenté de M. L. de Vesly, *Les fana ou petits temples gallo-romains de la région normande*, 1909.

(2) *Bulletin archéologique*, 1912, p. 403.

(3) *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, 1892, p. 216.



de deux *fana* contigus aux Cateliers, commune de Vatteville (Seine-Inférieure).

D'autre part, un mur de clôture doit exister également vers le Sud, mur parallèle à celui qui figure sur notre plan. Ceci nous permet de croire qu'un mur d'enceinte entourait le tout.

Tel est l'état des découvertes sur l'emplacement d'un monument que j'ai l'intention de continuer à explorer.

Georges POULAIN.

UN  
CIMETIÈRE GALLO-ROMAIN  
À SÉPULTURES PAR INCINÉRATIONS  
PRÈS DE NOYON (OISE),

PAR M. ALBERT TERRADE,  
Conducteur de travaux publics à Noyon.

---

L'archéologue et le préhistorien parcourent et explorent avec fruit les tranchées creusées au cours de nos travaux du canal du Nord dans les vallées des petites rivières, la Mèze et la Verze. La Mèze est tributaire de la Verze et cette dernière se jette dans l'Oise près du village de Pont-l'Évêque (Oise), après avoir traversé la ville de Noyon.

Toutes les époques de l'occupation humaine depuis l'âge paléolithique (moustérien inférieur) peuvent être étudiées dans cette région privilégiée.

La pioche du terrassier et le puissant excavateur mettent fréquemment au jour de nombreux vestiges des occupations successives.

L'établissement du cinquième lot du canal du Nord nécessite l'exécution d'importantes tranchées entre les villages de Vauchelles (chemin de grande communication n° 132) et celui de Pont-l'Évêque où le nouveau canal va se raccorder au canal latéral à l'Oise.

Je ne parlerai ici que pour mémoire de la découverte de nombreux ossements de la faune froide de l'époque moustérienne : renne, *elephas primigenius*, *rhinoceros tichorinus*, bœuf, cheval, etc. Cette découverte faite en juin 1913, près de Pont-l'Évêque, a été signalée par M. Commont, le savant préhistorien d'Amiens.

M. Edmond Pernel (mon aide) et moi avons également recueilli des vestiges de la même faune et de l'outillage moustérien dans les tranchées ouvertes depuis septembre 1913, au nord du village de Pont-l'Évêque.

Entre la route nationale n° 32 de Paris à Saint-Quentin et le chemin de grande communication n° 146 de Beauvais, non seulement nous avons découvert, à 5 mètres de profondeur, la faune moustérienne, mais aussi, à 1 mètre en moyenne de la surface du sol, une occupation gallo-romaine importante, sous la forme d'un cimetière à sépultures par incinérations.

J'avais cru tout d'abord, en décembre 1913, en raison de la grande quantité de *tegulae* et d'*imbrices* recueillies, à la présence de constructions de cette époque, à une *villa* agricole et à ses dépendances réparties sur une grande superficie. Je pus me rendre compte rapidement, avec la collaboration éclairée de M. Pernel, que l'exécution des déblais mettait au jour de nombreuses sépultures.

J'ai recueilli, au fur et à mesure de l'avancement de nos terrassements, les renseignements nécessaires pour assurer la publication de cette découverte. Je tiens à remercier et à féliciter bien vivement M. Edmond Pernel qui a exploré la presque totalité des sépultures.

Mais nos déblais, qui étaient sur le point d'être achevés dans cette partie, se trouvent presque doublés pour parer aux conséquences d'éboulements importants qui viennent de se produire.

J'attendrai la fin de ces nouveaux terrassements qui intéressent la superficie du cimetière pour publier une monographie complète. Je me contenterai donc, dans cette note, de signaler aussi brièvement que possible les principales caractéristiques de la nécropole.

C'est au sud-ouest de la ville de Noyon, lieu dit « La Fontaine à canards », que sont mis au jour de nombreux vestiges d'origine gallo-romaine. Une sorte de terre-plein existe à flanc de coteau.

Le versant, orienté Ouest-Est, est limité à l'Est par un fossé dirigé Nord-Sud.

La superficie occupée, comprise dans nos déblais du canal, est de 4 hectares, savoir : longueur 450 mètres, largeur 90 mètres. Mais l'occupation s'étend à l'ouest du canal dans des pépinières où, en raison de plantations d'arbustes, il est impossible de faire des recherches sérieuses.

Toutefois les trouvailles faites au cours de l'exécution des fosses



des pépinières ont permis de limiter approximativement le cimetière vers l'Ouest. La limite, à l'Est, est déterminée par le fossé nord-sud qui borde le terre-plein. Ce fossé se retournait d'équerre ouest-est et servait à l'écoulement, vers la rivière l'Oise, de l'eau d'une petite source qui devait donner plus abondamment autrefois.

Le lit d'une petite rivière marécageuse visible dans la coupe du terrain bordait au Sud l'occupation gallo-romaine.

On a découvert dans cet ancien lit, à 1 mètre de profondeur environ, une double coulotte de bois de plus de 20 mètres de longueur, creusée dans des poutres de chêne équarries. Elle devait assurer l'écoulement de l'eau potable au-dessus de la partie marécageuse.

Pour traverser la petite rivière, de chaque côté de la coulotte et y touchant, existaient, au Nord, une petite passerelle dont dix pieux fichés ont été arrachés par nos ouvriers, et, au Sud, un pavage en moellons de grès formant gué.

Des débris de tuiles typiques et un petit vase apode de terre noirâtre ont été recueillis à l'emplacement de la coulotte.

De gros blocs de calcaire siliceux et de grès formaient également un passage sur le marais à l'Est et à 50 mètres environ de la coulotte en question, à la même altitude (45 m. 40), [nivellement général de la France].

Un accès au cimetière existait en cet endroit. De très nombreux débris de tuiles, de poteries grossières, de morceaux de grès placés en une couche épaisse de près de 0 m. 40 indiquent l'emplacement d'un chemin et peut-être d'une cour.

Nous avons commencé nos terrassements en cet endroit, et rien ne laissait prévoir alors la présence d'une nécropole. Tout dénotait au contraire des vestiges d'habitations sans toutefois que les fondations aient été mises à nu d'une façon certaine. Mais nous comptons les trouver un peu plus haut, sur le terre-plein. Altitude (49 m. 80).

Cette plate-forme est sensiblement horizontale sur 320 mètres de longueur dans la direction Nord-Sud et à une pente Ouest-Est de 0 m. 017 par mètre.

Au lieu d'habitations nous trouvâmes des sépultures par incinérations bien caractérisées, mais pourvues d'un mobilier très pauvre.

Les fosses étaient groupées par séries de deux, trois, cinq et même sept et neuf; elles étaient très rarement isolées. Elles for-

maient en profil en long des ondulations très prononcées dans la coupe du terrain. Un intervalle très irrégulier, souvent de 20 à 25 mètres, séparait ces groupes.

Les sépultures avaient la forme d'une cuvette ayant en moyenne 1 m. 80 d'ouverture au niveau du sol et 1 mètre au fond. Elles étaient orientées d'une façon irrégulière, mais généralement Nord-Sud (direction générale des groupes).

La profondeur était variable, de 0 m. 50 à 1 m. 80. Les fosses étaient creusées dans le limon rouge, terre à briques exploitée, qui a en cet endroit une épaisseur moyenne de 2 m. 50.

Les parois ne présentaient pas une surface plane, mais plutôt concave, se rétrécissant vers l'axe de la fosse en s'approfondissant. Le fond était horizontal.

Presque toutes les sépultures étaient formées de la même manière.

Au fond, une couche de 0 m. 05 à 0 m. 15 d'épaisseur de béton de nummulites. Sur ce béton reposaient les cendres contenues quelquefois dans un vase brisé (un fragment de petites dimensions ordinairement). Deux tuiles réunies en forme de toit recouvraient le vase.

Autour des tuiles, de nombreux fragments de poteries de terre noire, grise, jaune, rouge dite samienne, des clous, des ossements de porc ou de sanglier, de chien, de bœuf, etc., étaient déposés sans ordre. Les petits os de poulets ou de lapins étaient souvent réunis dans des fonds de vases.

Les fragments de poteries recueillis dans chaque tombe ne peuvent se compléter. Ils proviennent de poteries très diverses dont les autres débris ont été jetés ailleurs, peut-être dans d'autres sépultures éloignées du même cimetière.

Nous n'avons pu reconstituer aucun vase avec les débris récoltés provenant des tombes.

La coutume du bris des vases, signalée par M. Marcel Baudouin, semble être ici une règle appliquée rigoureusement.

Nous l'avons constatée dans toutes nos tombes, plus de quatre-vingts.

Dans quelques fosses, deux sépultures sont superposées. Un deuxième béton recouvre la première, et la seconde incinération est établie dans les mêmes conditions que celle sur laquelle elle repose. Le mobilier est identique comme dispositions.

Ne nous trouvons-nous pas là en présence de tombes de membres d'une même famille ?

Certaines fosses ont, comme fond, non pas un béton de nummulites, mais des carreaux de terre cuite (semblables aux tuiles) carrés, rectangulaires ou même en forme de secteurs. Ces carreaux proviennent assurément d'habitations et ont été utilisés pour ne pas laisser reposer les restes des défunts sur le sol nu.

Tous les genres de poteries gallo-romaines ont été recueillis : amphores, assiettes, *patinae*, bols, vases à panse pomiforme, brocs, etc., autant que l'on en peut juger par les fragments récoltés.

La poterie dite samienne, remarquable par sa belle facture, la cuisson parfaite, la finesse de la terre employée et les dessins en relief, voisine avec la poterie grossière dont la pâte mal cuite est parsemée de petits grains de quartz.

Plusieurs fragments de poterie rouge samienne ou de vases de terre noirâtre à beau vernis noir portent des marques de potiers.

Les monnaies sont très rares. Trois seulement ont été recueillies dans nos déblais : un grand bronze fruste d'Antonin, un petit bronze de Constantin, une petite monnaie gauloise de potin (*Remi*?).

Mais, dans les pépinières, une assez grande quantité de monnaies romaines et gauloises de bronze et d'argent ont été récoltées. J'ai pu en examiner quelques-unes et y ai reconnu plusieurs consulaires d'argent, un quinaire, deux pièces des *Remi* et une des *Ambiani*. On a également trouvé un phallus de bronze.

Il est hors de doute que la partie la plus importante et la plus riche du cimetière se trouve au sommet du versant du coteau dont le terre-plein que nous déblayons est la base. C'était d'ailleurs la coutume des anciens de commencer à inhumer d'abord au sommet des versants, et la villa doit être près de ce sommet.

Je signalerai, avant de terminer, la présence dans beaucoup de sépultures de nombreux clous (15 à 20 en moyenne). Des coffrets de bois devaient être utilisés pour recueillir les cendres du défunt, car nous n'avons trouvé sous les tuiles protectrices que peu de vases de terre les contenant.

Le remblai des fosses ayant été fait à la hâte, sans être pilonné, l'air extérieur a pu y circuler et détruire rapidement le bois des coffrets. Le bois se conserve très bien au contraire lorsqu'il est plongé dans un milieu humide, marécageux, mais à l'abri de l'air.



Les coulottes de bois et quelques planches de chêne en sont un exemple.

Ma notice aurait besoin, pour être bien comprise, d'être accompagnée d'un plan indiquant l'emplacement des sépultures et des trouvailles faites en dehors de celles-ci. Mais je produirai tous les documents nécessaires lorsque, nos travaux étant achevés, je pourrai publier une monographie complète et détaillée de cette nécropole.

Albert TERRADE,

Conducteur de travaux publics  
à Noyon.

# DÉCOUVERTE D'UN THÉÂTRE ROMAIN À LYON.

---

RAPPORTS DE M. ROGATIE NAIL,  
Architecte,  
Membre de la Société française d'archéologie.

---

## I

(31 MARS 1914.)

Dans le clos dit « de la Compassion », dont le Comité a pu voir l'emplacement sur les plans qui lui ont été adressés, nous avons repéré la cuvette d'un hémicycle que nous savions être un monument romain. Nos relevés ayant été dressés, nous avons fait immédiate-

(1) [Le rapporteur croit devoir joindre au compte rendu de M. Rogatien Le Nail quelques renseignements bibliographiques indispensables pour étudier la question traitée. Voir A. Lafon, *Amphithéâtre de Fourvière*, avec 1 fig. et 3 pl., dans les *Mémoires de l'Académie de Lyon*, sciences et lettres, 4<sup>e</sup> série, t. III (1896), p. 397 à 431; cf. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1887, p. 256-258, *Lettre adressée à M. Héron de Villefosse par M. J. Pierrot-Descilligny au sujet de la découverte d'un amphithéâtre romain sur la colline de Fourvière à Lyon*; *Bulletin de la Soc. nat. des antiquaires de France*, 1888, p. 182; Allmer et Dissard, *Inscriptions antiques de Lyon*, t. II, p. 297-301, avec une coupe du théâtre romain existant chez les dames de la Compassion; Hipp. Bazin (*Vienne et Lyon gallo-romains*, p. 211-212) a, comme Allmer et Dissard, adopté la thèse de M. Lafon et inscrit l'amphithéâtre sur son plan archéologique de Lyon, n° 6.] Cf. le procès-verbal de la séance de la Section d'archéologie du 18 janvier 1915.





de monument exhumée en 1887 par M. Lafon, rue du Juge-de-Paix, n° 5. M. Lafon, professeur à la Faculté des Sciences, crut voir dans les substructions qu'il dégagera une partie d'ellipse, et édifia sur cette ellipse un amphithéâtre idéal. Voulant nous rendre compte de la valeur des trouvailles de M. Lafon dont quelques-unes sont demeurées à l'air libre, nous avons repéré et mesuré soigneusement toutes les excavations, ce qui nous a permis de conclure que les opérations de M. Lafon étaient inexactes.

La propriété Lafon — que nous avons louée tout exprès pour cette étude — contient donc la seconde partie de notre théâtre gallo-romain. En effet, nous avons repéré avec soin et fait sonder les parties immédiatement vis-à-vis du théâtre, emplacement où passait le tracé fictif de l'ellipse présentée, et non seulement nous n'avons trouvé aucune trace de précinctions ou de murs de forme elliptique, mais des salles régulières, pavées en béton, existent là.

Il nous reste encore à rechercher les *moeniana* inférieurs, ce que nous allons faire au plus tôt. Le *proscenium* et le *postscenium* n'existent plus qu'en fondations et présentent des murs assez épais. Il est à remarquer que la maçonnerie du grand théâtre a été faite avec des matériaux de remploi provenant de monuments antérieurs, ce qui nous permet de placer la construction de ce théâtre au second siècle de notre ère.

Bien que cette découverte ne soit que le complément d'un monument autrefois exhumé, le fait d'avoir pu établir qu'il s'agissait bien d'un théâtre, et non d'un amphithéâtre, nous a paru de nature à intéresser le Comité d'archéologie.

## II

(MAI 1914.)

En collaboration avec plusieurs de nos collègues de la Société française d'archéologie, nous avons pu repérer très exactement l'emplacement du grand théâtre romain de *Lugdunum*, situé dans les propriétés du refuge de la Compassion et de M. Lafon, rue du Juge-de-Paix.

Nous avons tout d'abord observé, grâce à des relevés de cotés d'altitude, la forme hémicirculaire du terrain; c'est à la suite de ces relevés que nous décidâmes l'entrée en galeries sous les parties

de terrains cultivés et le déblaiement par tranchées dans les terrains libres.

Des courbes concentriques ne tardèrent pas à être dégagées; elles étaient reliées à des murailles rayonnantes, se dirigeant toutes vers un même centre; nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'il s'agissait d'un théâtre gallo-romain, ainsi que nous l'avons dit dans notre premier rapport.

Les difficultés ont été grandes pour effectuer les relevés, le travail principal ayant été fait sous terre, afin de ne pas détruire les plantations; néanmoins nous avons obtenu un résultat suffisamment appréciable (pl. XXVI)<sup>(1)</sup>.

Les *moeniana* supérieurs sont en assez mauvais état, les murs séparatifs des travées ayant été ruinés en partie, et les voûtes écroulées pour la plupart; par contre, le *moenianum* inférieur est conservé presque dans sa totalité.

Les arcs de chaque travée sont constitués en briques et en maçonneries ainsi alternés : 0 m. 30 de maçonnerie; trois briques de 0 m. 026; 0 m. 30 de maçonnerie; 0 m. 11, deux briques de 0 m. 046.

Le bon état de conservation du *moenianum* inférieur doit être attribué à ce fait qu'il n'a pas été dégagé des blocages en maçonnerie qui le surmontent.

Parmi les matériaux employés, on trouve notamment la pierre de Seyssel, que l'on sait n'avoir été utilisée à *Lugdunum* que dans le premier siècle de notre ère; de nombreux fragments de marbre, dont quelques-uns moulurés et sculptés.

Les murs circulaires sont, avec le *moenianum* inférieur, les mieux conservés; ce fait est dû à la pente de la colline dont ils soutenaient les terres, ce qui les a préservés de la destruction.

Nous avons pu pénétrer dans les tubes coniques formés par les arcs de soutènement des gradins; les briques de l'enduit primitif sont absolument intactes.

Si nous avons pu facilement pénétrer en galerie pour repérer les *moeniana*, grâce à la pente du terrain, il n'en a pas été de même pour le *proscenium* et le *postscenium*, que nous n'avons pu repérer qu'à l'aide de tranchées réduites de 0 m. 80 de largeur; les ter-

<sup>(1)</sup> Légende de la planche XXVI. A. Blocage de maçonnerie couvrant le *moenianum* inférieur. — B. *Moenianum* moyen dont les voûtes sont en grande partie effondrées. — C. Partie complètement cachée sous les terres hautes d'une propriété voisine.

rains cultivés ne nous ont pas permis pour l'instant de plus amples sondages ; nous avons donc pu tracer la direction de la scène, mais tout le relevé central nous manque.

La largeur approximative du grand théâtre est de 104 mètres, soit à peu près la largeur du théâtre d'Orange.

Une voie romaine paraît avoir limité au levant le monument ; quelques blocs de pavage en granit d'Oullins ont, en effet, été retrouvés à cet emplacement ; ces blocs sont en tous points identiques à ceux qui ont été mis au jour dans la rue du Juge-de-Paix lors de l'établissement d'une canalisation d'eau.

L'intérêt de cette découverte réside en ce fait que la fraction de cercle exhumée correspond à un fragment du même monument mis autrefois au jour par le professeur Lafon, membre de l'Académie de Lyon, dans sa propriété. M. Lafon crut découvrir un amphithéâtre dans les vestiges qu'il mit alors au jour, mais la partie principale du monument se trouvait dans la propriété voisine où, dit-il, il ne lui fut pas possible d'effectuer aucun sondage.

Les objections présentées contre la thèse de l'amphithéâtre, objections qui nous ont aujourd'hui conduit à reprendre ces fouilles, étaient les suivantes :

1° Position défectueuse pour un amphithéâtre sur une colline à forte pente ;

2° Absence totale de fondations pour le mur du *podium* ;

3° Aucune trace d'escaliers, et par suite absence complète de *vomitoria* et de sorties ;

4° La partie découverte ne correspondait qu'au cinquième de l'ellipse proposée.

Sur ce dernier point, il était intéressant de faire des sondages dans les parties correspondantes de l'ellipse proposée, mais précisément ces sondages non seulement ne donnèrent pas le tracé elliptique attendu, mais des dallages de salles rectangulaires existent à ces emplacements.

Nous nous sommes efforcé de rechercher par quelle erreur le professeur Lafon avait pu prendre un cercle pour une ellipse. Nous croyons tout d'abord que l'insuffisance de substructions mises au jour y a contribué, mais c'est principalement, estimons-nous, à son



inexpérience des relevés sur le terrain : en effet, toute sa démonstration mathématique repose sur un point de départ faux. Il établit la neuvième travée à partir du départ du grand axe sur un plan inexact, ce qui lui permet de se rapprocher des plans habituels d'amphithéâtre, alors que nos relevés personnels nous donnent au contraire une travée ayant — ainsi que le comporte le théâtre romain — deux angles aigus dans la partie la plus éloignée du centre, deux angles obtus dans la partie la plus rapprochée.

Toute la démonstration, si savante soit-elle, tombe donc *ipso facto*.

Un plan de nos relevés accompagne ce rapport (pl. XXVI). Sur le plan d'ensemble des substructions du Clos de la Compassion (fig. 1), en B, les parties grisées représentent la fraction exhumée par M. Lafon en 1887.

Les parties demeurées en blanc sont les parties demeurées inexplorées par suite des difficultés de fouilles. Dans la partie haute notamment, une élévation de 6 à 7 mètres de terre recouvre les substructions et rend pour le moment toute recherche impossible.

Nous nous efforcerons de compléter ce plan autant qu'il sera dans nos moyens, malgré les grosses difficultés actuelles.

Rogatien LE NAIL,

Architecte,

Membre de la Société française d'archéologie.

# NOTE

## SUR UN VASE DE VERRE

### DE L'ÉPOQUE GALLO-ROMAINE,

PAR M. LE COLONEL HANNEZO,

Correspondant du Ministère.

---

Le vase dont nous donnons l'image (pl. XXVII) a été trouvé il y a une trentaine d'années à Malay, village près de Cormatin, canton de Saint-Gengoux-le-National (Saône-et-Loire), et recueilli par un de mes amis, M. H. Picot, alors percepteur de Cormatin.

Je possède maintenant ce vase que j'ai acheté, avec d'autres objets anciens, après la mort de M. Picot.

Le vase, que je crois avoir été une urne funéraire, est de verre, de couleur verdâtre demi-foncée, à panse sphérique, sans anse ni col; l'ouverture a des rebords légèrement évasés.

La hauteur du vase est de 0 m. 225; le pourtour circulaire, à la partie la plus renflée, mesure 0 m. 75; le diamètre de l'ouverture, d'un rebord à l'autre, est de 0 m. 17.

L'intérêt que semble avoir cette urne de verre, que nous datons de l'époque gallo-romaine, consiste principalement dans les ornements qui, tous pareils, étaient au nombre de quatre (deux seulement subsistent); ce sont des mascarons, non du genre dit des «têtes plates», mais à relief accentué, représentant une tête de femme dont les cheveux ondulés tombent des deux côtés de la face et forment deux pointes au-dessus du front. La figure est fine et vue de face; au-dessous, on lit très nettement, en caractères de 0 m. 004, le nom du verrier : AMARANVS F.

A côté de ce vase, on a ramassé le reste d'une *ampulla* avec col à trou non percé; le fond manquait. Ce vase est d'un verre plus clair que celui du grand vase.

Nombreux sont les objets anciens trouvés dans la région de Cormatin ; notons particulièrement :

Un *aureus* de Tétricus fils (n° 84 de Cohen, 2<sup>e</sup> édit.) et une *patella* de bronze, trouvés à Chissey ;

Une passoire (*colum*) remarquable par la finesse du travail et la conservation ; des hipposandales et autres menus objets trouvés à Cormatin ;

Un poignard, de l'époque gallo-romaine, trouvé à Amengny ;

Une plaque de ceinturon, du vi<sup>e</sup> siècle, trouvée à Bessuge-les-Uxelles.

La station de Malay était sur la voie romaine de *Matisco* à *Augustodunum*, par Chissey et Cormatin ; elle était proche de l'*oppidum* gaulois d'*Uxellodunum*.

De Malay partait aussi un *compendium* vers l'Est et le Sud-Est.

Enfin à Cormatin, à la voie du Nord s'embranchait une voie vers le Sud, passant par Amengny, Cluny, et regagnant la *via magna* Lyon-Boulogne à *Lunna*, station près de Belleville-sur-Rhône.

Ce court aperçu du tracé de voies romaines indique suffisamment que la région qui nous occupe était sillonnée de routes et chemins, ce qui a naturellement contribué au peuplement et à la prospérité du pays.

G. HANNEZO,

Correspondant du Ministère.



UN  
PESON DE FUSEAU  
AVEC INSCRIPTION LATINE,  
TROUVÉ  
PRÈS DE SAINT-RÉVÉRIEN  
(NIÈVRE),

PAR M. HÉRON DE VILLEFOSSE,  
Membre du Comité.

---

Ceci est un post-scriptum à ma note sur *Un peson de fuseau trouvé à Sens* <sup>(1)</sup>. Cette note était imprimée lorsqu'en ouvrant un vieux calepin de voyage j'ai retrouvé le croquis d'un quinzième exemplaire de ces pesons de fuseaux avec inscription que j'avais remarqué à Nevers, il y a bien des années; il était alors conservé dans une vitrine plate, placée dans la première salle du Musée céramique, au Palais ducal. J'avais noté ce petit objet comme une « amulette ». Il appartient certainement à la même série que ceux dont j'ai parlé plus haut; cela n'est pas douteux : même forme, mêmes dimensions, même matière, même disposition de la petite inscription sur deux lignes. Ajoutons qu'il provient de la région éduenne, comme les n<sup>os</sup> 1 à 8 et comme le n<sup>o</sup> 14.

15. Pierre noire ressemblant à du schiste, taillée en forme de disque à double biseau et percé de part en part. Largeur du plus grand diamètre, 0 m. 035; épaisseur, 0 m. 02. Autour de l'orifice court un dessin festonné, tracé en creux. Trouvé en 1845 dans des ruines romaines situées au milieu des bois, à 2 kilomètres

(1) Voir plus haut, p. 213 à 230.

du bourg de Saint-Révérien (Nièvre), sur la voie romaine d'Autun à Entrains. Conservé à Nevers, au Musée du Palais ducal.

MONIGNATHAGABI

BVÐÐVTTON MON

La légende paraît être en langue celtique. *Monignatha* est un nom de femme : *gnatha* est l'équivalent de *nata* qui apparaît plusieurs fois sur les autres exemplaires ; cf. *Cintugnatus*, *Olognatus*, *Bussugnata* <sup>(1)</sup>, etc. *Buddutto* ou *Budduttoni* <sup>(2)</sup> peut être rapproché de *Bussullus*, *Bussugnatus*, *Bussumarus*.

HÉRON DE VILLEFOSSE,

Membre du Comité.

<sup>(1)</sup> Les deux premiers noms sont portés par des potiers gaulois (voir le Recueil d'Oscar Bohn) ; le troisième se rencontre dans une inscription de Pannonie (*Corp. inscr. lat.*, t. III, n° 3930) et dans une inscription du Norique (*ibid.*, n° 5355).

<sup>(2)</sup> Sur ce mot, Holder, *Alt-celtischer Sprachschatz* ; *Nachträge zum I Bande* ; Gallois, *Congrès archéologique de France*, xviii<sup>e</sup> session (1851), p. 214 ; Cougny, *Bulletin de la Société nivernaise*, t. I (1855), p. 336 ; Buhot de Kersers, *Recueil des inscriptions gallo-romaines de la 7<sup>e</sup> division archéologique*, Nièvre, n° 21, dans *Congrès archéologique de France*, xl<sup>e</sup> session (1873), p. 262-263, d'après Cougny ; G. Bulliot et F. Thiollier, *La mission et le culte de saint Martin*, dans *Mémoires de la Société éduenne*, nouv. sér., t. XIX, p. 138-139, n. 4 ; *Corpus inscr. lat.*, t. XIII, n° 2827.

# QUELQUES MONUMENTS DE BRIGNOLES

(VAR),

PAR M. L'ABBÉ CHAILLAN,

Correspondant du Ministère.

---

La ville de Brignoles (Var), bâtie sur la voie Aurélienne, ainsi que cela ressort des dalles de la chaussée, des bornes milliaires encore existantes <sup>(1)</sup>, des chartes du moyen âge qui en font mention, a fort peu conservé d'antiquités gallo-romaines.

Par contre, les monuments chrétiens sont plus nombreux. Il y en a un surtout, de premier ordre, que De Rossi appelle *sarcophagus princeps*, je veux dire le sarcophage particulièrement illustre trouvé à la ferme de La Gayole, distante de 7 kilomètres, déposé aujourd'hui à Brignoles.

Or c'est précisément à l'époque où je fis mes fouilles à La Gayole, durant l'été dernier, que je profitai de quelques loisirs pour assembler la petite gerbe des documents suivants.

I. Autour de Brignoles, à 1 kilomètre à l'Ouest, se trouve, entre la voie antique et la rivière Caramy, l'église Saint-Jean. Cette église fut cédée à l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, en 1056, par les seigneurs de Brignoles, comme nous l'apprennent

(1) Deux de ces belles pierres, une de Brignoles, et sa voisine de Tourves, viennent d'être transportées au musée du château Borély, à Marseille. — Voir une note de M. l'abbé Thédénat, dans *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, 1886, p. 150.



deux chartes du cartulaire de Saint-Victor <sup>(1)</sup>. Elle avait été édiflée, ou mieux relevée de ses ruines, par un nommé Baronus, qui donna aussi les terres, vignes, prairies, moulins, viviers appartenant ou ayant appartenu autrefois à cette même église Saint-Jean.

Ce texte « dono de rebus quæ sunt vel in antea creverint ad ecclesiam in honore sancti Johannis Baptistæ constructam, quam a fundamento hedificavi » m'a engagé à étudier en détail les restes du monument. Il y a notamment une colonne (pl. XXVIII) et une pierre d'autel que M. G. Reboul, propriétaire du lieu, a su mettre intelligemment en relief.

La colonne est à gauche en entrant, dans l'angle de l'abside. Elle mesure 1 mètre de long. Le chapiteau a 0 m. 14, et l'abaque 0 m. 04. D'un diamètre de 0 m. 55, le fût est en marbre veiné de violet. Le galbe et le listel attaché au fût pourraient indiquer l'époque romaine, mais la base fait hésiter. Les deux gros tores sont tels qu'on en rencontre du VIII<sup>e</sup> au commencement du IX<sup>e</sup> siècle. D'autre part, le chapiteau a son astragale pris dans le même bloc que lui, tandis qu'il en est autrement dans les chapiteaux du IV<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle. (Voir Saint-Laurent de Grenoble et Venasque.)

Je crois donc que colonne et chapiteau sont carolingiens, comme je l'ai conjecturé aussi pour des monuments analogues de La Gayole, soumis à l'examen du Congrès des Sociétés savantes en 1911.

II. Carolingienne encore semble bien être la table d'autel que M. Reboul a trouvée dans le cimetière contigu à la chapelle et qu'il a enchâssée près de l'abside.

Ce qui en reste mesure 0 m. 36 de longueur; l'épaisseur est de 0 m. 18. Quant à la largeur, elle atteint 0 m. 72. Creusée en cuvette de 0 m. 03 de profondeur, cette table a un rebord épais. Pas d'ornements gravés sur la face verticale, au moins dans la partie qui a été retrouvée; pas d'inscriptions non plus. Néanmoins la saillie du plateau et la forme des moulures portent la caractéristique des autels carolingiens, tels que nous les définissent M. C. Enlart et l'abbé Corblet.

Ainsi l'église Saint-Jean, que nous dépeignent les chartes de 1056, aurait succédé à une autre plus ancienne. C'est bien, d'ailleurs, ce qui semble ressortir de l'étude approfondie des documents

<sup>(1)</sup> *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, publ. par Guérard, n<sup>os</sup> 342 et 346.

bénédictins précités. A Brignoles, comme en maints endroits de la Provence, l'abbaye de Saint-Victor reprit, après l'expulsion des Maures, ses domaines usurpés par les envahisseurs.

III. Le célèbre pèlerinage à la sainte Vierge, en Italie, portant le vocable de Notre-Dame de Lorette est connu de tout le monde ;

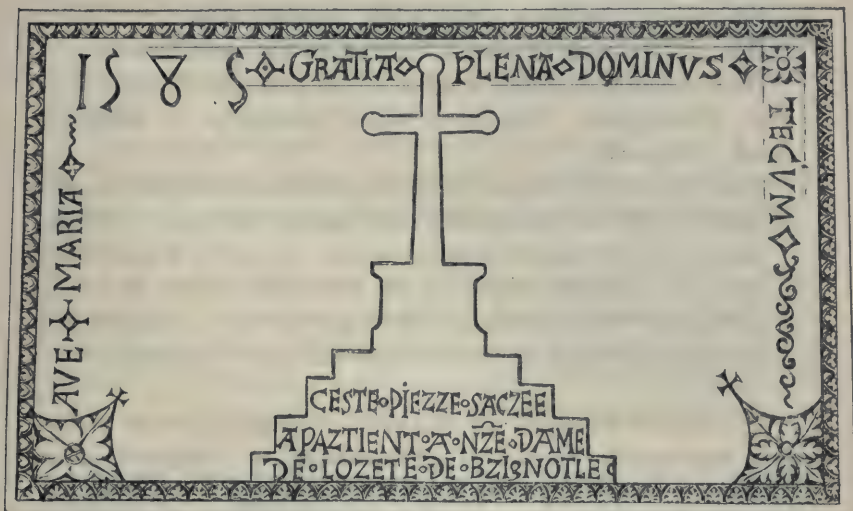


Fig. 1. — Brignoles (Var). Église Notre-Dame de Lorette.  
Pierre d'autel.

ce qui l'est moins, c'est le sanctuaire érigé sous le même nom à Brignoles.

Une délibération du Conseil de Ville, datée du 19 février 1539, confie « la fabrico de Nostro-Damo de Loretto an venerables hommes mossen Jeannet Lebar, mossen Anthoine Pessaleuf alias Galhard, cappellans, et al noble Peyros de Castelnou ».

Cette église de Lorette fut donc construite dans la partie occidentale de Brignoles, à l'angle de la rue Notre-Dame et du chemin de Cariamette, tout près de la rivière et du chemin venant du côté de Saint-Jean.

Les fondations et les legs pieux affluèrent à ce lieu. Parmi les souvenirs qu'on y plaça, je veux signaler une pierre d'autel de l'an 1585. (Fig. 1.)

Elle est d'ardoise noire, matière rarement usitée en Provence pour ces sortes de monuments. Longueur, 0 m. 63 ; largeur, 0 m. 39 ; épaisseur, 0 m. 02.

Le tracé préparatoire de la hauteur des lettres montre l'application de l'artiste dans ce travail.

Au premier angle de tête, la date 1885 ; et aux trois autres angles, dessins, fleurs variées.

En bordure, *Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum.*

Des raies de cœur forment le cadre ainsi que des fleurettes.

Dans le centre se dresse la croix sur un piédestal où on lit, à la base, l'inscription : *Ceste pierre sacrée || appartient a n<sup>re</sup> Dame || de Lorete de Brignolle.*

Notre chapelle de Lorette subit les dévastations des guerres religieuses et, après des vicissitudes sans nombre, finit par s'écrouler.

Aujourd'hui elle est entièrement ruinée. La pierre d'autel, mise à l'abri par des mains pieuses, a été transportée depuis peu dans la sacristie de l'église paroissiale de Brignoles. C'est un intéressant et vénérable spécimen de mobilier ecclésiastique à conserver.

IV. Au pied du coteau dit « Zéphir », sur lequel est bâtie la chapelle moderne de Notre-Dame d'Espérance, et à l'endroit où se trouvait au moyen âge l'église Saint-Siméon (par corruption on a fait San Sumian ou Simian)<sup>(1)</sup>, actuellement disparue, jaillit une abondante source qui alimente Brignoles. Le lieu est à 400 mètres environ au sud de la ville.

Dans l'épaisseur du mur couvrant et longeant ladite source est encadrée une grossière sculpture : hauteur, 1 m. 76 ; largeur, 0 m. 50 ; épaisseur, 0 m. 32 (pl. XXIX). Pierre de couleur grise, parsemée d'une mousse aussi fine que profondément empreinte, où se voit, entre deux pilastres, sans arcature, un homme debout, chaussé, vêtu d'une courte tunique serrée à la taille, les mains croisées sur l'abdomen.

Le personnage n'a autour de lui aucun de ces attributs caractéristiques comme en possèdent les figures des stèles ou autels gallo-romains dont il nous reste tant d'exemples<sup>(2)</sup>. D'un mot, il ne paraît

<sup>(1)</sup> Arch. des Bouches-du-Rhône, Fonds Saint-Césaire. — Reboul, *Histoire de Brignoles*, p. 73, 145, 246.

<sup>(2)</sup> Voir Espérandieu, *Recueil général des bas-reliefs de la Gaule romaine*, t. I, p. 214, 246, 299, 300, 301, 398 ; t. IV, p. 269, 273, 283, 402, etc.



pas être un dieu ou la représentation d'un mort païen, quelque portrait funéraire. Ainsi qu'ont bien voulu me l'écrire MM. Prou et Espérandieu, la tête est dessinée comme celles de quelques personnages sculptés attribués à la période mérovingienne ou carolingienne. Le visage, en effet, est entouré d'une sorte de bourrelet d'une technique grossière qu'on rencontre sur des monuments du <sup>viii</sup><sup>e</sup> au <sup>x</sup><sup>e</sup> et même <sup>xi</sup><sup>e</sup> siècle, et par lequel les sculpteurs de ce temps-là représentaient la chevelure.

Au surplus, l'ornement du revers figurant une croix avec des cercles inscrits dans des losanges nous reporte aux temps carolingiens <sup>(1)</sup>.

L'œuvre entière paraît donc du haut moyen âge.

Elle devait être isolée et non adossée à un mur, puisque les deux faces de la pierre ont des sculptures ou représentations décoratives.

A la partie supérieure est pratiquée une cavité (0 m. 13 sur 0 m. 15; et 0 m. 07 de profondeur) qui peut indiquer l'implantation d'une croix en dernier lieu. Je n'oserais imposer un nom de saint au personnage, pas plus que préciser une destination initiale du monument, piédestal, faces d'autel, stèle ou autre chose <sup>(2)</sup>.

V-VII. Dans l'église paroissiale de Brignoles, j'ai à signaler trois monuments dignes d'intérêt.

<sup>(1)</sup> A noter que le côté de la pierre décoré de losanges et d'entrelacs n'est visible que dans sa partie supérieure, sur une hauteur de 0 m. 75, le reste étant noyé dans la terre.

<sup>(2)</sup> Cette stèle, intéressante mais embarrassante, que j'ai rencontrée dans mes recherches d'objets antiques à Brignoles, a été étudiée par M. Béranger-Féraud, en 1896 (*Superstitions et survivances*, t. I, p. 414 et 455), et par M. de Gérin-Ricard en 1906 (*Autels-cippes chrétiens de Provence*, p. 12-16, Congrès des Sociétés savantes de Provence, 1906. Valence, 1907, in-8°). Les deux auteurs ont mis en relief la superstition qui s'attache au personnage sculpté. M. de Gérin en a donné un simple dessin, sans photographie. Brignolais et Brignolaises y vont faire des attouchements et baisers traditionnels à une cupule de 0 m. 02 pratiquée intentionnellement à la partie inférieure de la tunique. Ceux qui ont accompli ce rite se marient, dit-on, facilement, et les femmes stériles deviennent fécondes. — Je ne pense pas que cette vieille coutume superstitieuse soit un élément suffisant pour changer la date indiquée ci-dessus et faire remonter la technique de ladite sculpture à l'antiquité gallo-romaine. Du temps de saint Augustin, de saint Lisaire, de Charlemagne et plus près de nous encore, on constate des survivances d'usages idolâtriques très fréquentes parmi les fidèles chrétiens.

1° La porte de bois de la sacristie : hauteur, 2 m. 10 ; largeur, 1 m. 20 ; épaisseur, 0 m. 10. Sur les panneaux supérieurs, de style flambloyant, on voit l'exagération de l'art gothique : des courbes, des ondulations, des ornements enveloppés de saillies, des décorations en forme de cœur, des faisceaux de colonnettes ; le tout aminci, complexe mais gracieux comme les meneaux d'un vitrail de la fin du xv<sup>e</sup> siècle. A droite et à gauche, les ornements des colonnettes répondent à des arcs, à des moulures faisant partie du profil d'une arcade. Au milieu, le divin Sauveur, bénissant d'une main, de l'autre, portant le globe, symbole du monde. Les trois panneaux du bas ont un simple dessin de moulures et de lignes à reliefs.

Par derrière, la porte est parsemée de carrés et de losanges finement sculptés.

Le prix fait de ce travail, daté du 15 mars 1512, se trouve aux minutes d'André Vuzillavel, notaire à Brignoles. Jean Étienne, menuisier, l'exécuta à la satisfaction de tous.

2° et 3°. Deux bas-reliefs de bois doré, encastrés dans le tombeau de marbre du maître-autel.

Côté droit : le Sacrifice d'Abraham.

Ce sujet, souvent représenté par les sculpteurs et les peintres, est très bien traité sur le bois de Brignoles.

Le patriarche est vêtu d'une longue robe qui laisse nu le bras tenant le glaive. Près de lui, la victime sur un autel en pierre taillée. Abraham et Isaac ont des poses admirables, mais combien plus beau encore est le mouvement de l'ange ! Le jet des draperies, les nuages, le feu du sacrifice se prêtent aux manifestations d'art ; quant au bélier, l'auteur a su y mettre une pensée mystique très frappante. L'animal est arrêté à la plante comme le Christ est suspendu à la croix.

Côté gauche : la chute et la récolte de la manne.

Il y a là de beaux caractères et une exquise harmonie de forme chez les hommes. On dirait que les femmes ont des têtes grecques. Les gestes de tous ceux qui recueillent la manne sont nobles.

Quant aux paniers tressés, l'aspect et la figuration en sont classiques ; ils rappellent ceux que nous admirons sur les monuments antiques.

L'ensemble des personnages, des tentes, de la tombée de la manne a une allure de grand art.

On remarquera que les ors ne sont pas ménagés. En les palpant, en les examinant de près, on a la sensation du métal.

Ces bas-reliefs, classés depuis peu d'années, appartenaient sans doute à quelque autel de bois, aujourd'hui disparu. On doit louer M. le curé qui, à l'heure du naufrage des nombreux rétables qui, dès le xvi<sup>e</sup> et le xvii<sup>e</sup> siècle, enrichissaient son église, sauva les précieux panneaux, travail, croit-on, d'un artiste de Brignoles.

VIII. Tout près de l'église de Brignoles était situé le Palais comtal où les princes de la famille d'Aragon résidèrent fréquemment. Les comtesses y faisaient leurs couches, y élevaient leurs enfants, en sorte que cette ville qui leur servait de séjour fut appelée *alumna, domus puerorum*. C'est entre l'église et le Palais des comtes que se trouvaient les rues aristocratiques, la grande place, le centre le plus animé du pays. Dans la rue de la Poissonnerie, non loin d'une fontaine ancienne, sur le frontispice d'une maison construite en pierre de taille, est gravée, à 4 mètres de hauteur, l'inscription suivante sur une pierre carrée de 25 centimètres de côté :

1 5 6 3 · E T · L E  
2 8 · A O V S T  
L O V S · H V G V E N A  
V E N G V E R O N T O V S

Il faut lire les trois dernières lettres de la 4<sup>e</sup> ligne à la suite de la 3<sup>e</sup> ligne : « lous huguenaous vengueront ».

Brignoles était un centre royaliste et profondément catholique.

Plusieurs fois, les guerres de religion y semèrent la terreur et les dévastations durant la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle. Les Huguenots qui, d'après Sobolis, avaient pu « pénétrer dans Aix en 1562, avec des ministres pour prêcher et des soldats pour assurer l'ordre »<sup>(1)</sup>, vinrent à Brignoles en 1563. Notre inscription du 28 août paraît être celle d'un partisan heureux de commémorer le jour, le mois, l'année de la pénétration locale de la Réforme.

<sup>(1)</sup> *Journal de Sobolis*, Histoire de ce qui s'est passé en Provence de 1562 à 1607.



Ce document lapidaire est d'autant plus précieux pour l'histoire qu'il y a une lacune dans la série des délibérations brignolaises portant justement sur l'année 1563 et les suivantes.

IX. Une autre inscription de la même époque se trouve à quelques mètres de la précédente. En effet, rue de la Boucherie, sur une pierre de façade de vieille maison, à 2 mètres de hauteur, se lit, sur une pierre de 0 m. 30 de côté, l'enseigne suivante :

qAZdelo

N e r o c

La forme des lettres nous ramène aux environs des dates 1563 ou 1585 inscrites sur la pierre sacrée de Lorette et la pierre des Huguenots à Brignoles, étudiées ci-dessus. Quant à la signification, elle demeure énigmatique.

Cependant il faut noter que Mistral, dans son *Glossaire*, donne pour l'expression *la car de croc*, la signification de « chair nette, prête à vendre », pendue au croc. Ce pourrait donc être l'enseigne d'une boucherie.

Abbé CHAILLAN,

Correspondant du Ministère.

LA  
SCULPTURE DU GRAND PORTAIL  
DE  
LA CATHÉDRALE DE SENS,

PAR M. LE CHANOINE E. CHARTRAIRE,  
Président de la Société archéologique de Sens.

---

Commencée vers 1130, achevée avant 1163, la cathédrale de Sens présente pour l'histoire de l'architecture gothique un intérêt capital. On cite communément l'église abbatiale de Saint-Denis, construite par Suger, comme le premier en date des grands édifices gothiques. Le texte, trop laconique à notre gré, mais d'une irrécusable précision<sup>(1)</sup>, qui assigne à l'épiscopat de l'archevêque Henri Sanglier (1122-1142)<sup>(2)</sup> le commencement de la reconstruction de sa cathédrale, démontre qu'à Sens, d'aussi bonne heure

<sup>(1)</sup> «Anno MCXXII obiit Daimbertus archiepiscopus, successit Henricus. *Hic incepit renovare ecclesiam sancti Stephani. Eidem successit Hugo.*» (*Chronique de Clarius*, moine de Saint-Pierre-le-Vif. Bibl. Nat., latin 5002, fol. 114 v°.) «Anno ab Incarnatione Domini millesimo centesimo quadragesimo quarto, dominus Hugo archiepiscopus efficitur. . . Pro ecclesia majori sancti Stephani, *quam bonus Henricus inceperat*, multum laboravit et fere perfecit.» (*Chronique de Geoffroy de Courlon*, édit. G. Julliot, dans *Documents de la Société. archéol. de Sens*, t. I, p. 476.)

<sup>(2)</sup> Clarius, et G. de Courlon qui l'a copié, déclarent que Henri est mort en 1144 et que c'est en cette année que Hugues lui succéda. C'est une erreur que la *Gallia Christiana* a déjà rectifiée. On en trouve une preuve dans la charte par laquelle Hugues atteste l'authenticité des reliques de saint Loup, conservées dans l'abbaye de Sainte-Colombe. Cette charte est ainsi datée : «Actum est anno dominice incarnationis MCLX°, pontificatus autem nostri XVIII°». (Original parchemin, Archives de l'Yonne [dépôt de Sens], H 4, n° 1.)

qu'à Saint-Denis, sinon antérieurement, on adopta la voûte sur croisée d'ogives pour recouvrir des nefs de vastes dimensions. Comme, d'ailleurs, de la basilique de Suger il ne subsiste que les chapelles absidales et quelques travées du déambulatoire, la cathédrale de Sens reste l'unique témoin de ce premier essai de la voûte gothique appliquée à un grand édifice.

L'ensemble du monument était certainement terminé avant 1163. Cette année même, le 30 septembre, on y accueillait solennellement le pape Alexandre III<sup>(1)</sup> qui devait, au mois d'avril suivant, en consacrer l'autel. Il restait toutefois à le compléter comme l'affirme la bulle d'indulgences accordée par le pontife à l'anniversaire de cette consécration<sup>(2)</sup>.

Les différences de construction, à peine sensibles du reste, que l'on peut remarquer dans les deux travées de la nef attenantes au portail ouest indiquent que cette partie de l'édifice est de date un peu plus récente. La construction du portail ouest est donc l'œuvre du dernier tiers du XII<sup>e</sup> siècle. Quant à sa décoration sculpturale, peut-être fut-elle retardée par l'incendie qui, en 1184<sup>(3)</sup>, détruisit une partie de la ville et atteignit même la cathédrale sans toutefois l'endommager gravement. En l'absence de tout texte, on ne peut guère lui attribuer une date plus tardive. De nombreux caractères la rattachent à la technique du XII<sup>e</sup> siècle : les bases des colonnettes avec leurs griffes rattachant le tore aux angles des socles ; les tailloirs débordants des chapiteaux avec leurs angles

(1) « Anno MCLXIII. Hoc anno, domnus Alexander papa III celebravit concilium Turonis, in octavis Pentecosthen, scilicet XIV cal. Junii. In ipso vero anno, venit idem venerabilis papa Senonis cum multa caterva episcoporum et cardinalium sancte Romane ecclesie, in festo sancti Iheronimi, quod est II cal. octobris, ubi a prudentissimo Hugone, eiusdem urbis archiepiscopo, et multis episcopis, abbatibus et omnibus vicinarum ecclesiarum conventibus in ecclesia beati prothomartyris Stephani honorifice est receptus. In eadem siquidem urbe per annum et dimidium in sede archiepiscopali commoratus, in sequenti anno a præfato Hugone archiepiscopo et clericis eiusdem ecclesie rogatus, consecravit eis altare in honore beatorum apostolorum Petri et Pauli, in ecclesia nova, XIII cal. maii, in qua die fuerunt tunc temporis octave dominice Resurrectionis. » (*Chronique de Clarius*, publiée par Duru, *Biblioth. historique de l'Yonne*, t. II, p. 545.)

(2) Archives de l'Yonne [Dépôt de Sens], G. 124.

(3) « Anno MCLXXXIV civitas Senonensis igne cremata est cum ecclesia beati proto martyris Stephani, et multi viri et feminae combustæ, vigilia S. Johannis Baptistæ. » (*Breve Chronicon Autissiodorense*, dans Martène, *Thesaurus Anecd.,* t. III, col. 1385.)



saillants; l'inclinaison très accentuée des pieds de la statue de saint Étienne et des statuettes des voussures, la plupart debout sur des socles hémisphériques, comme aux portails romans de Chartres et du Mans; l'agencement des barbes et des chevelures en mèches bouclées à la mode romane, les manches serrées et finement plissées aux poignets; le croisement des jambes de plusieurs figurines aux voussures du portail central et du portail de la tour nord, rappelant certains personnages des portails de Moissac, de Saint-Gilles-du-Gard, de Chartres, de Saint-Loup-de-Naud. Tous ces détails archaïques attestent que, pour s'être affranchis de la raideur hiératique, des proportions longues et étroites à l'excès, des costumes plissés de l'époque romane, les sculpteurs sénonais en sont encore assez rapprochés et gardent quelque chose de ses traditions. Ils semblent justifier l'hypothèse qui place l'exécution de ces sculptures entre 1180 et 1200, à une date qui n'est certainement pas postérieure à 1200.

Ainsi la métropole sénonaise, par son architecture prototype des cathédrales gothiques, offre dans les sculptures de son portail — du moins dans ce qui reste du portail primitif — les premières œuvres de la sculpture gothique. Ces sculptures appartiennent en effet au début de cette période brillante de l'école française qui, selon Viollet-le-Duc, dura vingt-cinq ans, de 1190 à 1215, et qui marque, à son avis, « l'apogée de la sculpture d'ornement comme de la statuaire du moyen âge », alors que « la tradition romane a disparu et que la recherche de la réalité n'a pas encore imposé ses exigences » <sup>(1)</sup>.

Malheureusement de graves mutilations ont dénaturé et défiguré l'harmonie et la beauté de l'ordonnance primitive. A l'origine, le portail central était vraisemblablement encadré de deux portails latéraux symétriques et de décoration identique. L'hypothèse d'une tour ayant appartenu à un édifice antérieur et conservée à l'angle sud-ouest de la façade n'est pas fondée. Il suffit de rapprocher le texte de Clarius, contemporain de la construction de la cathédrale, de celui de Geoffroy de Courlon, qui écrivait cent ans plus tard, pour constater que le second a mal interprété son prédécesseur et qu'il a confondu la tour de son abbaye avec celle de la cathédrale <sup>(2)</sup>.

<sup>(1)</sup> *Dictionnaire d'architecture*, t. VIII, p. 228.

<sup>(2)</sup> Après avoir mentionné l'achèvement et la dédicace de la cathédrale par

Or, le jeudi saint de l'an 1267-1268, la tour sud s'écroula, écrasant le portail ouvert à sa base et entraînant dans sa chute les parties hautes de la façade et les travées avoisinantes de la nef<sup>(1)</sup>. Le portail central toutefois fut épargné avec ses voussures; seul le tympan dut être remplacé. Le désastre était irréparable et, malgré l'empressement apporté à relever ces ruines, malgré la beauté des sculptures du nouveau portail, œuvre de la fin du xiii<sup>e</sup> siècle, et dont les admirables figurines de prophètes placées au soubassement attestent la valeur, — l'unité, l'équilibre du monument étaient à jamais perdus.

Mais un désastre bien autrement grave, et d'autant plus déplorable qu'il est l'acte calculé et criminel d'un vandalisme systématique, devait défigurer irrémédiablement l'œuvre des premiers sculpteurs gothiques. Le 7 novembre 1793, une horde de forcenés, qualifiés par les documents contemporains d'« armée révolutionnaire », faisait éclipse à Sens. A coups de marteaux emmanchés de longs bâtons, ils broyèrent méthodiquement, et sans en oublier une seule, toutes les têtes des statues et les figures des bas-reliefs qu'ils n'avaient pu renverser ou arracher. Seule, la grande statue de saint Étienne, adossée au trumeau de la porte centrale, fut préservée.

Un mauvais plaisant, ou peut-être un honnête Sénonais avisé, avait coiffé le saint du bonnet rouge des patriotes et, sur son évangélaire, avait tracé le mot magique : LIVRE DE LA LOI. La fureur des démolisseurs n'osa porter la main sur la statue munie de tels certificats de civisme. Mais cette exception, contraire au dogme de

l'archevêque Séwin, en 982, Clarius rappelle les privilèges et les bienfaits accordés par le prélat à l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, et il ajoute : « tabulam quoque ex auro et argento ante altare sancti Stephani construxit, de qua postmodum ante monasterium facta est turris ». (Duru, *Bibliothèque historique de l'Yonne*, t. II, p. 497.) Il s'agit ici d'un autel dédié à saint Étienne dans l'église abbatiale.

Geoffroy de Courlon a reproduit ce texte, en le démarquant de façon fâcheuse : « tabulam argenteam et auream ante altare sancti Stephani construxit, de qua postea ante majorem ecclesiam facta est turris mire et famose altitudinis ». (Ed. G. Julliot, p. 366.)

<sup>(1)</sup> *Chronique de G. de Courlon*, éd. Julliot, p. 536 :

« Anno millesimo c bis LV cum duodeno  
In Domini cena, Senonum tam turris amena  
Incepit cadere, per quam plures periere;  
Inde die trina fuit hujus tota ruina. »

l'égalité, ne devait pas rester inaperçue. Elle «choquait l'œil du républicain»<sup>(1)</sup>, selon l'expression pittoresque de l'agent national : et, quelques mois plus tard, l'assemblée communale était mise en demeure d'exécuter un arrêté de la Société révolutionnaire décidant la suppression de «l'image du soi-disant saint Étienne qui se trouve sur le frontispice du temple de l'Être suprême»<sup>(2)</sup>.

Fort heureusement, le conseil se retrancha derrière l'autorité des gens compétents. «Les artistes, décida-t-il, seront invités à donner leur avis s'il est possible de faire cet enlèvement sans danger pour le portail»<sup>(3)</sup>. Le conseiller ordinaire de l'assemblée communale en pareille matière était l'architecte Pierre Person. Il avait déjà réussi à sauver le somptueux mausolée du Dauphin, œuvre de Guillaume Coustou<sup>(4)</sup>, et les deux énormes bourdons du beffroi. Il n'eut pas de peine à démontrer que la disparition ou l'affaiblissement du trumeau entraînerait la chute du tympan et compromettrait gravement la solidité de l'épaisse muraille de la façade. Sa providentielle intervention nous a conservé un spécimen peut-être unique et particulièrement précieux des premiers essais des sculpteurs gothiques.

Le saint Étienne du portail de Sens s'intercale en effet, presque à égale distance, entre les statues romanes de Chartres, du Mans, d'Étampes, de Saint-Loup-de-Naud, et la statuaire gothique de Paris, de Laon, d'Amiens et des portails latéraux de Chartres<sup>(5)</sup>. Cette délicieuse statue d'une conservation parfaite est citée par M. André Michel comme «le chef-d'œuvre de l'art du xiii<sup>e</sup> siècle dans sa fleur»<sup>(6)</sup>.

«Le parti pris monumental, le souci de la verticalité domine

(1) Registre de correspondance de l'agent national, Archives de l'Yonne, L 907.

(2) Archives de la ville de Sens, Registre des arrêtés municipaux, t. V, p. 166.

(3) *Ibid.*

(4) E. Chartraire, *Le Mausolée du Dauphin et de la Dauphine dans la cathédrale de Sens*, p. 117 et suiv. (Sens, Duchemin, 1907, in-8°.)

(5) La statue du diacre saint Laurent, au portail du croisillon sud de Chartres, semble une réplique du saint Étienne de Sens, mais avec des différences de détail accusant la disparité des dates. M. Am. Boinet a déjà signalé l'étroite parenté du saint Étienne, malheureusement décapité et mutilé, du portail septentrional de la cathédrale de Meaux avec celui de Sens. (*Revue de l'art chrétien*, 1912, p. 94-96.) Mais la statue de Meaux peut être de quelques années postérieure à celle de Sens, et sa ressemblance frappante ne suffit pas à infirmer l'opinion de «Viollet-le-Duc et d'autres auteurs» qui attribuent la statue de Sens à la fin du xii<sup>e</sup> siècle.

(6) *Histoire de l'art*, t. II, 2<sup>e</sup> partie, p. 175.



encore ici, déclare une récente étude sur les sculpteurs français du XIII<sup>e</sup> siècle, mais, dans la maîtrise et la largeur avec laquelle les étoffes, les broderies, l'orfèvrerie du livre sont traitées, dans le puissant relief du corps, dans la justesse de l'expression morale, exempte de toute outrance et concordant avec le caractère juvénile et chaste du personnage représenté, il y a déjà cet harmonieux équilibre de la forme et de la pensée, de l'idéalisme et de la vie qui fera la force persuasive de la sculpture de Paris et d'Amiens <sup>(1)</sup>. »

Sauf cette statue hautement appréciée et justement admirée, le portail de Sens, horriblement mutilé, avec ses niches vides, ses statuettes décapitées, ses bas-reliefs martelés, semble à première vue ne pas mériter une étude, à peine un regard. Cependant ce qui reste de sa décoration sculpturale atteste sa primitive splendeur et permet de juger de son importance et de son originalité.

Pendant la dernière période romane, les ébrasements des portails s'étaient peuplés de grandes statues fixées aux colonnettes avec lesquelles elles faisaient corps, et dans les voussures, autour du Christ entouré des Évangélistes et d'anges adorateurs, avaient pris place un peu confusément des séries symboliques : vieillards de l'Apocalypse, Vertus triomphant des Vices, vierges sages et vierges folles allant à la rencontre de l'époux, travaux des douze mois et signes du zodiaque.

On en trouve des exemples multiples en Saintonge <sup>(2)</sup> et en Bourgogne <sup>(3)</sup>. Cette disposition, très en faveur parce qu'elle offrait à la décoration des ressources abondantes, ne correspondait toutefois que très imparfaitement au programme de cette somme théologique qui s'élaborait dans les universités et que l'iconographie des cathédrales tendait à traduire le plus fidèlement possible par le ciseau des imagiers et le pinceau des peintres et des verriers. C'est assurément *la passion de l'ordre* dont était animé le moyen âge, comme l'a montré si magistralement M. Émile Mâle <sup>(4)</sup>, qui dicta aux sculpteurs gothiques une nouvelle répartition des thèmes iconographiques traditionnels, groupement qui se manifeste complètement, pour la

(1) M<sup>lle</sup> Louise Pillion, *Les sculpteurs français du XIII<sup>e</sup> siècle*, p. 95.

(2) Ch. Dangibeaud, *L'école de sculpture saintongeaise*, dans *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*, 1910, p. 46-47.

(3) Le zodiaque et les travaux des mois sont répétés aux portails de Vézelay, d'Avallon, de Vermenton et d'Autun.

(4) *L'art religieux du XIII<sup>e</sup> siècle, en France*.

première fois, croyons-nous, à Sens, et qui désormais sera partout observé.

Le tympan et les voussures qui l'auréolent seront dès lors réservés aux images du ciel ou aux mystères de la vie du Christ, de la Vierge et des Saints. Autour du Christ en majesté, trônant au tympan, ou du Christ jugeant le monde, les voussures seront peuplées d'anges, de bienheureux, de personnages apocalyptiques ou de vertus triomphantes. Mais l'évocation du monde terrestre, des sciences humaines, des travaux et des luttes d'ici-bas, moyens et condition du salut et de la récompense éternelle, prendront place aux soubassements, comme un livre perpétuellement ouvert sous les yeux du fidèle lui rappelant le chemin qui conduit de la terre au ciel, des souffrances et des luttes de la vie présente aux joies et au triomphe de la vie future.

Cet arrangement logique, dont le *Speculum majus* de Vincent de Beauvais va bientôt développer le symbolisme et codifier l'enseignement, se rencontre pour la première fois, du moins avec quelque ampleur<sup>(1)</sup>, traduit au portail de Sens. Notre-Dame de Paris, puis Notre-Dame d'Amiens, observeront le même parti en le perfectionnant. Saint-Étienne d'Auxerre s'en inspirera dans l'ornementation particulièrement somptueuse et élégante de son parvis. Les imagiers de Saint-Jean de Lyon et des portes du transept de la cathédrale de Rouen en feront un usage peut-être excessif.

Le tympan du portail central disparut, nous l'avons dit, dans la catastrophe de l'an 1268. Le tympan actuel y fut substitué vers la fin du xiii<sup>e</sup> siècle. Ses quatre panneaux trilobés et ses quatre-feuilles encadrent les épisodes du martyre et du triomphe de saint Étienne. Au tympan primitif, on n'en peut douter, figurait un Christ. Mais on ne saurait dire si c'était le Christ en majesté comme à Chartres, à Moissac, à Saint-Loup-de-Naud, ou bien le Christ du jugement comme à Autun. Car la présence des vierges sages et des vierges folles dont les gracieuses images s'étagent au chambranle de la porte, semblant monter les unes vers la porte ouverte, les autres vers la porte close, n'est pas une indication suffisante. On les voit, au portail roman de Civray, dans une des voussures qui entourent

<sup>(1)</sup> Plus anciennes de quelques années seulement, les sculptures du portail ouest de la cathédrale de Senlis sont encore influencées par la tradition romane. Le calendrier figuré aux socles des statues des ébrasements est une ébauche du plan décoratif qui va s'épanouir à Sens.

un Christ en majesté accompagné des emblèmes des Évangélistes.

Les voussures n'ont pas été remaniées en même temps que le tympan. Les soixante-dix statuette qu'elles abritent sont certainement contemporaines de la statue de saint Étienne et des bas-reliefs des soubassements. Elles sont, à plusieurs endroits, sillonnées de profondes lézardes, à peu près parallèles, produites vraisemblablement par l'ébranlement imprimé à toute la masse de maçonnerie par le formidable éboulement de la tour. Du reste, outre la frise de feuillage ciselé qui ourle l'archivolte externe, de nombreux détails dans le costume des statuette, toutes impitoyablement décapitées, accusent la fin du XII<sup>e</sup> siècle, comme aussi les socles arrondis servant de support aux statuette, le croisement de jambes caractéristique de plusieurs, les boucliers sur lesquels reposent certains personnages d'un modèle identique au bouclier figurant dans une voussure du portail occidental de Chartres, et mieux encore la série des diacres martyrs siégeant dans la deuxième voussure et qui, dans leurs longues et souples dalmatiques, aux orfrois richement brodés, sont autant de répliques en réduction de la belle statue du trumeau.

Dans la première archivolte (interne), douze anges aux ailes déployées présentaient, autour du Christ du tympan, livres et calices, chandeliers et encensoirs.

À la deuxième, assis sur des escabeaux, quatorze diacres, dans des attitudes variées, portent la palme du martyr.

À la troisième, quatorze saints ont pour attributs, les uns des palmes, d'autres des couronnes aujourd'hui brisées. Quatre d'entre eux s'appuient sur des boucliers.

En nombre égal, les figures de la quatrième, sont, à cause des mutilations qui les ont privées de leurs attributs, difficiles à identifier. La plupart portent un de ces vases qui se voient d'ordinaire aux mains des vingt-quatre vieillards décrits par l'Apocalypse et qui, d'après l'Apôtre, par les parfums qui les remplissent symbolisent les prières des saints. D'autres présentent aussi des couronnes, peut-être par allusion au texte de l'Apocalypse représentant les vieillards prosternés devant l'Agneau et jetant à ses pieds leurs couronnes en témoignage de leur adoration. Aux mains de presque tous enfin, on voit soit un livre ouvert, soit un phylactère. Aucune inscription n'y est gravée, mais peut-être à l'origine, lorsque tout



cet ensemble était enluminé d'or et de vives couleurs dont on retrouve encore des traces, des textes peints permettaient-ils de pénétrer ce mystère.

Enfin, dans la dernière voussure, de sveltes figures de femmes, au nombre de 16, vêtues de longues robes élégamment drapées et de manteaux flottants, portent chacune un disque meublé d'une fleur ou d'un rameau de feuillage. Exceptionnellement sur l'un de ces disques figure un phénix ou une salamandre; sur un autre, une colombe. C'est évidemment la personnification des vertus qui ont place dans la Jérusalem céleste<sup>(1)</sup>. On les retrouve ainsi représentées aux portails de Paris, d'Amiens et de Chartres. Leurs emblèmes sont sculptés à Paris sur un disque, comme à Sens; à Chartres et à Amiens, ils se détachent sur un écusson.

Toutes les figures des voussures sont en pied, à l'exception de la série des diacres martyrs.

Mais la partie la plus originale de la décoration du portail de Sens, celle qui présente le prototype, croyons-nous, d'une disposition qui restera classique pendant tout le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, ce sont les bas-reliefs des soubassements (pl. XXX et XXXI). Au-dessus des niches qui jadis abritaient douze grandes statues du même type que le saint Étienne, un triple registre de sculptures revêt les ressauts du soubassement correspondant aux divisions de la voussure.

Le registre inférieur a peu d'intérêt. Il offre des rosaces à dessins géométriques variés. Cette assise a été complètement refaite en 1891 d'après le modèle des sculptures primitives très dégradées, conservées actuellement au Musée du Palais synodal.

Au second registre, dans une série d'encadrements perlés surmontés d'une corniche feuillagée d'une beauté remarquable, ressortent en relief très méplat, à gauche, des animaux (pl. XXX), à droite, des scènes de combats (pl. XXXI). À l'étage supérieur enfin, séparés par des colonnettes, des sujets d'un relief beaucoup plus accentué représentent, à gauche, les Arts libéraux, à droite, les travaux des mois.

Par ce dispositif ingénieux, l'auteur resté inconnu du programme iconographique du portail de Sens a condensé et résumé cette

<sup>(1)</sup> Un dessin du manuscrit de la Psychomachie de Prudence (ms. 22 de la bibliothèque du Palais des arts à Lyon, fol. 18) représente, à la suite des épisodes des combats des Vertus contre les Vices, les Vertus debout et contemplant, dans l'attitude de l'extase, le Christ en majesté qu'elles entourent, avec cette inscription : *Virtutum legio gaudet vitiorum depulso certamine.*

encyclopédie scientifique et théologique, ces *Sommes* et ces *Miroirs* alors très en vogue et dont la décoration peinte ou sculptée des cathédrales tendait à vulgariser les enseignements. Dans un espace très restreint, il a su mettre en images, à l'usage de la foule, un *compendium* du Miroir de la Nature, du Miroir de la Science et du Miroir moral.

Car la théorie d'animaux et d'êtres légendaires qui se déroule au second registre du soubassement de gauche n'est pas, comme dans beaucoup de sculptures contemporaines, pure fantaisie décorative. La sculpture romane avait vraiment abusé — saint Bernard, dans une lettre fameuse, s'en plaint amèrement — de la figuration d'êtres réels ou monstrueux qui pullulent dans ses chapiteaux et ses portails, et dont, malgré les subtils commentaires des *Bestiaires*, il serait téméraire d'expliquer le symbolisme. Dans les douze petits panneaux dont il disposait, le sculpteur s'enonais n'a pas comme eux donné libre cours aux caprices de son ciseau. Il a certainement voulu, comme au curieux monument de Souvigny (Allier), présenter un tableau zoologique et ethnographique de la création. C'est bien un *Miroir de la Nature* qu'il a synthétisé dans ces animaux copiés, non sans succès, d'après nature, ou reproduits d'après les types classiques de la faune fabuleuse que l'imagination populaire et même la science contemporaine prêtaient aux régions lointaines et mystérieuses.

Auprès du lion du désert, de l'ours luttant contre un homme (pl. XXXII), du cygne, de l'autruche montée par un enfant, de l'éléphant de l'Inde chargé de sa tour, du chameau de l'Afrique portant son conducteur (pl. XXXIII), il a groupé le griffon (pl. XXXIV) et le basilic des légendes, le sciapode — cet homme monstrueux couché sur le dos et s'abritant comme d'un parasol de son pied unique (pl. XXXV). Il s'est gardé d'oublier « l'âne qui vielle », si populaire dans la foule qui, chaque année, au jour de la Circoncision, s'empressait sur ce parvis, *in januis ecclesiæ*, pour répéter les strophes de la gracieuse cantilène :

Orientis partibus  
Adventavit asinus,  
Fortis et pulcherrimus,  
Sarcinis aptissimus.  
Hez! sire asne, hez <sup>(1)</sup>!

<sup>(1)</sup> *Office de Pierre de Corbeil. Bibliothèque de Sens, ms. n° 46.*

Dans ce polyptyque toujours ouvert à dessein sous ses yeux, l'enfant lui-même pouvait lire, comme de nos jours il lit aux tableaux pédagogiques suspendus aux murs de l'école, comme un résumé d'histoire et de géographie. « On ne peut douter, déclare M. Em. Mâle, que le portail de Sens ne soit une espèce de géographie du monde, illustrée à la manière d'un vieux portulan. L'atlas catalan de 1375, un des plus anciens documents de ce genre qui nous soient parvenus, nous montre, dessinés près des mers et des rivages, des éléphants, des chameaux, des sirènes, les rois Gog et Magog<sup>(1)</sup>. » Pour le croyant, au surplus, le spectacle et la connaissance de la nature ne devaient pas rester stériles : la vue des créatures élevait son âme vers le Créateur et lui rappelait les devoirs sacrés d'adoration, de reconnaissance, de fidélité auxquels il était tenu. C'est l'enseignement de saint Paul : « *Invisibilia enim ipsius [Dei], a creatura mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta, conspiciuntur : semperpiterna quoque ejus virtus et divinitas* »<sup>(2)</sup>.

Les sujets placés sur le même plan, à droite du portail, sont dans un tel état de dégradation et d'effritement que la plupart n'offrent plus que des silhouettes très floues (pl. XXXI). On y peut néanmoins reconnaître (de gauche à droite) : un homme monté sur un dauphin et tenant une rame, une sirène, puis toute une série de lutteurs interrompus par des buveurs et par un médaillon représentant une femme assise, pressant un enfant sur son sein et ressemblant à la personnification traditionnelle de la Charité. La sirène, sans doute, peut symboliser l'océan ; mais elle est aussi l'emblème des séductions du vice, alors que la légende faisait du dauphin le sauveur des naufragés. Le rapprochement de ces deux symboles semble indiquer que cette série était consacrée aux scènes traditionnelles des combats de la vertu et du vice, c'est-à-dire au *Miroir moral*.

Le registre supérieur (pl. XXXI) est entièrement consacré au *Miroir de la Science*. A gauche, les sciences spéculatives sont représentées par les images des Arts libéraux complétées par celles des plus fameux philosophes. A droite, les travaux manuels qui remplissent la vie humaine et reviennent périodiquement, chaque année, avec les saisons.

Ces deux cycles étaient un des thèmes favoris des imagiers de

<sup>(1)</sup> *L'art religieux du XIII<sup>e</sup> siècle*, p. 76.

<sup>(2)</sup> *Épître aux Romains*, I, 26.



nos cathédrales. A Sens, les sept Muses de la science trônent majestueuses comme des reines. Bien que les figures qui leur donnaient l'expression et la vie n'existent plus, on peut encore, à leurs gestes harmonieux et à ce qui subsiste de leurs attributs, les reconnaître. La première à gauche, la Grammaire, se penche vers des enfants assis à ses pieds (pl. XXXVI); la Dialectique est ceinte d'un serpent; la Rhétorique gesticule. Puis viennent les quatre sciences du *quadrivium* : l'Arithmétique, les deux mains brisées, a perdu ses attributs; penchée sur une tablette, la Géométrie devait la mesurer d'un compas (pl. XXXVII); l'Astronomie contemple le disque d'un astre; gracieusement rejetée en arrière, la Musique frappe de son marteau les timbres d'un carillon placé au-dessus de sa tête (pl. XXXVIII). Enfin, reine et maîtresse des autres sciences, la Philosophie les préside, la tête ceinte d'une couronne, le sceptre à la main (pl. XXXIX). Sur les festons du col de sa longue tunique, le sculpteur a répété un ornement ressemblant à une agrafe ou une fibule et, sur l'orfrois qui termine le bas de cette tunique, une suite d'ornements en forme de Γ. M. Mâle, guidé par la vision de Boèce qui décrit la Philosophie portant tissée sur la frange au bas de sa robe la lettre grecque  $\pi$ , et sur la bordure du haut la lettre  $\theta$ , a reconnu dans les ornements de la statuette de Sens les lettres symbolisant la philosophie pratique  $\pi$  et la philosophie théorique  $\theta$ . Ce détail montre combien minutieux était le programme tracé au sculpteur par le clergé. L'humble artiste ne pouvait assurément connaître l'allégorie de Boèce. En tout cas, la déformation qu'il a fait subir aux deux lettres grecques dont on lui avait tracé le croquis prouve qu'il n'en connaissait pas la valeur et encore moins la signification.

Pour remplir les douze panneaux de ce registre, on a dû compléter la série des Arts par quatre personnages barbus, assis et porteurs de banderoles sur lesquelles les uns écrivent, les autres montrent un texte qu'ils semblent commenter. On y chercherait vainement le personnage étudiant une fiole, dans lequel Viollet-le-Duc a cru reconnaître la Médecine ou l'Alchimie. Peut-être, comme à Chartres, ces personnages rapprochés des Arts libéraux représentent-ils plutôt les sages et les savants les plus fameux de l'antiquité : Platon et Aristote, Cicéron et Pythagore.

En regard des Arts libéraux, emblèmes de la science spéculative, le sculpteur a figuré à droite du portail la série des travaux des douze mois (pl. XXXI). Ce sujet était déjà très en faveur chez les artistes

romans. L'innovation à Sens consiste à ranger à sa place naturelle, parmi les choses terrestres, ce cycle immuable du labeur humain dans lequel la foi montrait au chrétien la rançon du péché et le gage du repos et de la félicité éternelle. C'est à cette place désormais qu'on le retrouvera dans presque toutes les cathédrales gothiques, répétant, à quelques variantes près, les mêmes types. Le calendrier de Sens commence l'année avec le mois de Janvier. Ce mois du repos et des fêtes nous montre Janus à table. Un paysan assis devant la flamme pétillante du foyer, tendant les mains et les pieds, se rapetissant pour se mieux pénétrer de sa bienfaisante chaleur, évoque Février, le mois des frimas (pl. XL). Mars taille la vigne; Avril se promène aux premiers rayons du soleil; Mai nous présente un cavalier partant pour la chasse; Juin, c'est le faucheur, dont il ne reste guère hélas! qu'une silhouette, mais dont le geste et l'attitude sont d'une aisance admirable (pl. XLI); Juillet moissonne; Août bat le blé; Septembre vendange; Octobre remplit les tonneaux (pl. XLII); Novembre mène paître les porcs dans la forêt et fait tomber les glands dont ils font leur pâture (pl. XLIII); Décembre tue le porc pour les festins de Noël.

Malgré leurs horribles mutilations, ces sculptures révèlent un art consommé et affirment leur parenté avec la statue de saint Étienne et les délicieuses figures de vierges dont on a justement loué le charme et l'aisance imprévue et souveraine. Elles attestent la valeur de l'atelier de Sens, précurseur de ceux de Paris, de Chartres, d'Amiens et de Reims et dont l'œuvre « atteint presque déjà à la perfection de cette forme d'art <sup>(1)</sup> ».

E. CHARTRAIRE,

Président de la Société archéologique de Sens.

(1) M<sup>lle</sup> Pillion, *Les sculpteurs français du XIII<sup>e</sup> siècle*, p. 98.

# CROIX

## DU PAYS DE FOIX ET DU COUSERANS,

PAR M. ROBERT ROGER,

Correspondant du Ministère.

---

Le pieux usage d'élever sur les chemins, aux carrefours et dans les cimetières, des croix ornées, fort répandu en France durant tout le moyen âge, fut suivi dans notre région. Nous en avons rencontré quelques exemples dans la plaine, au nord du Plantaurel, mais nous n'en pouvons signaler aucun de quelque valeur dans la partie montagneuse : si la foi ne fut pas moins vive chez leurs rudes populations, l'art pénétra plus difficilement dans les hautes vallées de l'Ariège et du Salat.

Selon la remarque de Viollet-le-Duc, il est rare d'en trouver aujourd'hui qui n'aient pas été brisées, et nos croix ariégeoises ne font pas exception : les incursions des routiers au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, surtout les luttes de la Réforme et les nouvelles guerres civiles qui suivirent la mort de Henri IV, semèrent la ruine et la désolation dans toute la contrée; édifices religieux et couvents furent pillés et dévastés, et c'est grand miracle que plusieurs de ces petits monuments aient été épargnés.

Les quelques fragments de croix qui subsistent sont d'une grande simplicité; nous allons les décrire en suivant, autant que le permet leur identification, l'ordre chronologique.

Pour mémoire seulement, indiquons tout d'abord les deux croix du cimetière de Mazerettes, près de Mirepoix. Elles sont tellement frustes, l'une avec un Christ à peine ébauché, l'autre couverte de



signes inintelligibles, qu'il serait bien difficile de leur assigner une date quelconque <sup>(1)</sup>.

C'est au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle qu'on attribue la croix — si tant est qu'on puisse lui donner ce nom — qui jadis s'élevait sur la place du village, et qu'on a recueillie dans l'allée qui conduit à l'église Notre-Dame de Tramesaygues, à Audressein. Cette attribution est certainement bien hasardée.

La plaque elliptique, aux contours irréguliers, de marbre blanc à gros grain, portant d'un côté le Christ et, au revers, la Vierge-Mère (pl. XLIV), est en effet une œuvre toute locale; par suite, il convient de se montrer très circonspect. Nous ne la croyons guère plus ancienne que les sculptures du portail ou que cette *Pietà* de bois peint, œuvre naïve du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, conservée dans l'église et représentée dans les peintures du porche <sup>(2)</sup>.

L'artiste s'est complu dans la recherche des plis du vêtement, les découpures de la haute couronne de la Vierge et du bandeau qui ceint le front de l'Enfant; cependant les personnages sont raides, les visages plats, avec de gros yeux ronds, comme étonnés, les membres mal proportionnés, les bras particulièrement minuscules.

Plaquée contre la muraille de l'un des bâtiments entourant l'ancienne église conventuelle, on ne voit, de la croix de Camon, que la face postérieure (pl. XLV, fig. 1).

Les sujets sont les mêmes qu'à Audressein; ils furent, d'ailleurs, presque constants pendant tout le moyen âge.

Les bras de la croix sont pointus; une épaisse moulure qui les borde se termine en redents. Les figures ont beaucoup souffert; les injures du temps, plus encore celles des hommes, n'ont laissé aucun détail des têtes et des membres. La Vierge paraît assise, tenant l'Enfant sur ses genoux; cette position explique seule, malgré le peu de saillie, la brièveté des jambes, cachées sous les plis de la robe et portées par un écu fascé.

Ici le dessin est juste, presque élégant. Il y aurait sans doute

<sup>(1)</sup> Voir Robert Roger, *Les églises romanes du Pays de Foix et du Couserans* (Foix, Gadrat, 1908), fasc. I, p. 73. A la même page, les croix d'amortissement de Vals et de Saint-Jean-de-Verges.

<sup>(2)</sup> Voir B. Bernard, *Fresques du porche de la chapelle de Notre-Dame de Tramesaygues à Audressein (Ariège)*, LII<sup>e</sup> Congrès archéologique, 1885, p. 412 à 439.

quelque témérité à faire remonter la croix de Camon à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle ou au commencement du xv<sup>e</sup>. Et cependant on ne saurait l'attribuer au généreux évêque qui releva Camon, Philippe de Lévis (1497-1537), car les artistes qu'il employa, notamment à sa cathédrale de Mirepoix, nous ont laissé entre autres une statue de sainte Agathe <sup>(1)</sup> et une porte, au linteau de laquelle des anges soutiennent un écusson, sculptures où s'affirme franchement la renaissance toulousaine.

Le revers de la croix, qui montrerait le Christ et sans doute aussi un autre écu armorié, pourrait nous fixer sur l'âge du monument.

C'est une œuvre plus savante encore que la croix qui, placée tout d'abord au Marsan, dans l'antique cité du Couserans, a été déposée dans le cloître de l'ancienne cathédrale.

Quoique d'invention relativement faible, elle se distingue par son originalité. L'artiste n'a pas suivi le type habituel, découpé et fleuroné, de la croix à branches rattachées à un centre plus ou moins orné; il a inscrit ses personnages dans un losange aux fortes moulurations, — condition imposée par la nature de la pierre, — avec crochets sur les rampants et grosses feuilles de choux aux angles.

Sur un quatre-feuilles percé à jour se détachent : d'un côté, le Christ en croix entre la Vierge et saint Jean, une *Crucifixion*, sujet souvent reproduit; de l'autre, fait assez rare pour que nous insistions, un portrait d'évêque (pl. XLV, fig. 2).

Celui-ci se présente de face, coiffé de la haute mitre, la crosse à volute très ample passée dans le bras gauche, l'étole dépassant et couvrant les pieds, avec, par-dessus, la tunique plissée et la chasuble large.

Quoique la tête soit fort dégradée (un coin de la croix est aussi brisé), le visage, encadré par les mèches finement bouclées des cheveux, paraît jeune.

De toute évidence, l'œuvre est du xv<sup>e</sup> siècle, même avancé, ou des premières années du xvi<sup>e</sup>.

<sup>(1)</sup> Elle se trouvait dans la chapelle, au-dessus du porche; décapitée et fort dégradée, elle est aujourd'hui reléguée dans la salle basse du clocher. Cf. abbé F. Robert, *Histoire des évêques de Mirepoix*, dans *Bulletin historique du diocèse de Pamiers, Mirepoix et Couserans*, 1913, p. 24 et suiv.

Nous avons en vain essayé d'identifier cette figure; aucun renseignement ne nous permet de retenir un nom dans la longue suite des évêques qui occupèrent le siège du Couserans, depuis Sicard de Brugaïrol, qui en prit possession en 1409, jusqu'à Charles de Gramont, nommé en 1515.

Mais nous savons, par la *Gallia christiana*, que Jean III de Aula (1475-1515), prélat « à l'esprit cultivé, plein de goût pour les lettres », avait orné « de peintures, la basilique de Notre-Dame, qu'il en construisit les voûtes et qu'il édifia un péristyle à l'usage des processions qui se rendaient à l'église » <sup>(1)</sup>.

Si le péristyle a disparu, — quelques débris déposés contre l'église, dans le tombeau à enfeu, en sont probablement les restes, — les chapiteaux soutenant la retombée des voûtes et surtout l'ornementation du portail, élevé dans le même temps, indiquent le gothique finissant. De là à reconnaître sur la croix de pierre les traits de celui qui était surnommé le *bon évêque*, « bonus episcopus vulgo nuncupatus », il n'y a qu'un pas, et on nous excusera de le franchir bien volontiers.

Abandonnons les anciens diocèses de Couserans et de Mirepoix, pour pénétrer dans la portion de celui de Rieux comprise dans le comté de Foix. A Daumazan, à l'angle du jardin du presbytère, nous trouvons la partie supérieure d'une très belle croix de chemin.

Un peu plus récente que les croix de Saint-Martory <sup>(2)</sup> et de Belpech-en-Garnagois <sup>(3)</sup> (pl. XLVI), cette dernière décrite et figurée par Viollet-le-Duc <sup>(4)</sup>, puis par M. de Lahondès <sup>(5)</sup>, le thème en est identique : une rosace quadrilobée avec remplage ajouré; des crochets garnissent le pourtour et de petites roses s'épanouissent dans la gorge. Les gros fleurons des lobes ont été brisés.

Comme à Saint-Lizier, comme à Saint-Martory et à Belpech,

<sup>(1)</sup> J. de Laurière, *Le Congrès archéologique*, 1885, p. 163. Il s'agit de Notre-Dame de la Cède, aujourd'hui chapelle de l'asile d'aliénés.

<sup>(2)</sup> Arrondissement de Saint-Gaudens (Haute-Garonne).

<sup>(3)</sup> Arrondissement de Castelnaudary (Aude).

<sup>(4)</sup> *Dictionnaire d'architecture*, t. IV, p. 438, fig. 21.

<sup>(5)</sup> *Maisons anciennes dans l'Ariège et dans l'Aude*, p. 28 (extrait du *Bulletin monumental*, 1893). Viollet-le-Duc attribue à tort la croix de Belpech au xiv<sup>e</sup> siècle; elle est du xv<sup>e</sup> siècle, même avancé, comme celle de Saint-Martory.



sur le devant est représentée la *Crucifixion*, la Vierge et saint Jean debout au pied de la croix (pl. XLVII); au revers, la Vierge couronnée, portant l'enfant Jésus, est placée entre saint Jacques pèlerin et sainte Catherine.

La croix de Daumazan est de beaucoup la plus intéressante rencontrée dans l'Ariège. Sa composition est bien entendue, et le sculpteur a su profiter du fond découpé pour y grouper, non sans habileté, ses petits personnages.

A ne juger que par la disposition générale, on serait tenté d'en fixer l'exécution au *xiv<sup>e</sup>* siècle; mais le maniérisme des figurines, leurs proportions écrasées, qu'on retrouve souvent et jusque sur les œuvres d'orfèvrerie dans la région toulousaine, indiquent le *xvi<sup>e</sup>* siècle.

On profita vraisemblablement de la présence des artistes qui ornaient du symbole des Évangélistes la voûte de la chapelle accolée au flanc sud de l'église, qui aussi décoraient d'animaux fantastiques les culs-de-lampe des fenêtres, taillaient un bas-relief à personnages, maintenant martelés, sur le clocher voisin inachevé, et dont la première pierre, ainsi que nous l'apprend une inscription du porche, fut posée en l'an 1500.

Viollet-le-Duc dit aussi que les croix de chemins, de carrefours et de cimetières n'étaient pas toujours de pierre, de marbre ou de granit. On en élevait en bois, qui naturellement ont depuis longtemps disparu, et en métal.

C'est une croix de fer qui nous a été heureusement conservée à Lézat où, replacée au *xviii<sup>e</sup>* siècle, sur un énorme et ventru socle de pierre, elle s'abrite, au foirail, sous un platane séculaire.

En réalité, il y a là un groupe de trois croix, aux tiges tordues, ornées de bouquets de feuillages découpés et contournés, de charçons, de détails nombreux et délicats, souvenirs gothiques, qui proclament bien haut la science de l'artisan qui les forgea au début du *xvii<sup>e</sup>* siècle.

A cette série nous ajouterons une autre croix retrouvée par nous dans les dépendances de l'église de Camon. Ce n'est plus certainement une croix de chemin, puisqu'elle est surmontée d'une plaque montée sur douilles formant girouette, mais nous ignorons sur quel point de l'édifice elle était placée.

Le parti en est simple : chaque bras de la croix, garni de feuillages ondulés et recourbés, se termine par une fleur de lis, tandis que des feuilles plus grosses naissent de la tige montante.

L'œuvre est relativement moderne; elle est tout à fait semblable à celle qui couronne la flèche du clocher commencé au xvi<sup>e</sup> siècle, par Philippe de Lévis, achevé seulement vers 1661 ou 1665.

Ces diverses croix ayant été, sur nos indications, classées parmi les antiquités et objets d'art placés sous la protection de l'État, la conservation en sera désormais assurée.

Robert ROGER,  
Correspondant du Ministère.

# SAINTE CATHERINE

## MINIATURE DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE,

PAR M. FÉLIX PASQUIER,  
Membre non résidant du Comité.

---

De quel manuscrit faisait partie cette miniature? Quelle en est l'origine? Autant de questions auxquelles le manque de renseignements ne nous permet pas de répondre. Tout ce que nous savons, c'est que nous l'avons trouvée dans une petite ville du Poitou, à Mirebeau <sup>(1)</sup>, dans une ancienne famille qui n'a pu nous fournir aucune indication sur sa provenance. Ce n'est qu'un fragment; nous ignorons quelle a été l'étendue de la partie rognée; il y a lieu d'admettre que la figure occupait la partie supérieure de la feuille et que l'ornementation se prolongeait jusqu'au bas de la page. La mutilation est l'œuvre d'un précédent propriétaire qui jugea la miniature digne d'être encadrée : il trouva un cadre de forme ovale, il y introduisit le parchemin en prenant soin d'en réduire à coups de ciseaux la partie débordante. Pour remplir l'espace resté vide de chaque côté, il utilisa des morceaux empruntés à un autre endroit et les juxtaposa au sujet principal. (Pl. XLVIII.)

Le feuillet devait appartenir à un manuscrit de luxe, véritable œuvre d'art, composé pour un grand seigneur, une riche abbaye ou une opulente corporation.

Il ne peut y avoir de doute sur l'identité de la sainte représentée : c'est sainte Catherine, vierge et martyre, patronne des philosophes; elle est désignée par l'attribut qui lui est propre, par l'instrument de son supplice, la roue garnie de pointes de fer. Une couronne d'or à fleurons, sous le nimbe, est posée sur la chevelure dorée qui, après avoir encadré le visage, retombe sur les épaules; la vierge

<sup>(1)</sup> Département de la Vienne.



est vêtue d'une robe bleu azur, à ramages d'or, dont le corsage est bordé d'hermine. La main droite s'appuie sur un glaive à poignée dorée; la gauche porte la palme d'or, symbole du martyr. Un vaste manteau de drap d'or, retenu sur la gorge par un galon, couvre les bras, s'enroule autour de la taille, enveloppe le bas de la robe dans des plis habilement disposés. Le visage, d'une grande finesse d'expression, révèle la distinction de la race et l'épanouissement du triomphe modeste.

Sainte Catherine est placée sous une niche; les nervures de la voûte retombent sur une corniche que supportent des pilastres surmontés de chapiteaux doriques. Si le costume indique la mode de la fin du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, l'architecture, avec son style antique, indique la Renaissance dont les procédés, sans exclure ceux du moyen âge, commencent à inspirer les artistes.

Le manuscrit a été composé à une époque de transition où les genres se mêlent, où aucun n'est encore assez prépondérant pour l'emporter sur son rival. A notre avis, la figure, portant tous les caractères du style ancien et abritée sous une construction d'ordre classique, appartient à la fin du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle ou au commencement du <sup>xvi</sup><sup>e</sup>. Si c'est une œuvre française, nous pourrions supposer qu'elle remonte au règne de Louis XII ou à la première partie de celui de François I<sup>er</sup>.

Ce devait être le premier feuillet du manuscrit ou tout au moins d'une des parties principales; le texte placé au-dessous de la sainte l'indique, car c'est la prière par laquelle s'ouvrent tous les offices :

*Domine, labia mea aperies et os meum an[nuntiabit]* <sup>(1)</sup>.

La bordure n'est ni moins riche, ni moins luxueuse que la représentation du personnage : elle ne comporte aucun motif nouveau de décoration; l'ornementation, comme celle de l'époque, est empruntée principalement à la flore indigène; pas de motifs inspirés par les réminiscences classiques; pas d'imitations étrangères.

Pour donner plus d'éclat, de splendeur et de variété au tableau, les tons naturels des plantes se mêlent aux nuances de feuilles d'or.

A gauche, dans la partie inférieure de la bordure, un person-

<sup>(1)</sup> *Psaln.* I, 17.

nage velu, de forme humaine, à tête de loup, tient un arc, dont la flèche est dirigée contre un paon au chatoyant plumage.

A droite, dans la partie supérieure, au milieu des feuilles, s'élance un oiseau, tête baissée, pour cueillir une graine sur une tige.

Devant un fragment, il est peut-être téméraire de vouloir faire une attribution d'école; néanmoins nous serions porté à croire qu'on est en présence d'une œuvre de l'école française, dont les principaux caractères sont faciles à reconnaître : tels que la sobriété dans la composition du sujet, la délicatesse dans le tracé du dessin, l'harmonie des couleurs dans l'ornementation de la bordure.

F. PASQUIER,

Membre non résidant du Comité.

LE  
CIMETIÈRE MÉROVINGIEN  
ET CAROLINGIEN  
D'ERCHEU (SOMME),

PAR M. ALBERT TERRADE,  
Conducteur de travaux publics à Noyon.

---

Le bourg d'Ercheu, canton de Roye, est situé à 10 kilomètres de cette ville et à 6 kilomètres de Nesle, sur les confins du département de la Somme.

Cette localité a une origine très ancienne. Les nombreux débris de poteries et de tuiles à rebords, les monnaies et les petits objets de bronze trouvés au nord-ouest des habitations actuelles, lieux dits *Derrière le Village*, *La Chapelle* et *La Motte*, prouvent surabondamment qu'une agglomération assez importante y existait déjà à l'époque gallo-romaine.

M. Théophile Eck, le savant archéologue de Saint-Quentin, conservateur des musées, écrivait, en 1895, dans le *Bulletin archéologique* : « On savait déjà que le village était fort ancien, qu'il était appelé dès l'an 988 *Arceium*, . . . . mais on ignorait qu'il eût été un centre habité, renfermant une population relativement dense durant le haut moyen âge et l'époque qui lui servit de préface <sup>(1)</sup>. »

M. Th. Eck ne visait alors que le « champ à Luzieux », dans lequel 800 tombes des époques mérovingienne et carolingienne venaient d'être fouillées au cours des années 1891 et 1892.

<sup>(1)</sup> Théophile Eck, *Exploration d'anciens lieux de sépulture de la Somme et de l'Aisne*, dans *Bulletin archéologique*, 1895, p. 388.



En 1896 seulement, dans son ouvrage *Ercheu à travers les âges*, M. François-Lespine, ancien conseiller d'arrondissement du canton de Roye, signale la découverte (postérieure, par conséquent, aux fouilles du cimetière franc) d'une tombe gallo-romaine. Celle-ci contenait une assez grande quantité de monnaies de bronze et d'argent, une lampe de bronze, un fragment de calcaire tendre sur lequel est sculptée, de face, en haut relief, une tête d'enfant, etc.

Mais je ne m'étendrai pas davantage, dans la présente notice, sur la description de cette tombe. J'adresserai bientôt au Comité un mémoire sur les antiquités gallo-romaines des environs d'Ercheu qui comprendra cette étude.

Je ne parlerai ici que du cimetière barbare, d'ailleurs situé sur l'emplacement et à proximité de l'occupation gallo-romaine dont je viens de parler : lieux dits « La Chapelle » et « La Motte ».

Ce cimetière fut découvert en 1891 par un fouilleur expérimenté, Bénoni Lelaurain, qui avait déjà fait dans le département de la Somme de fructueuses recherches.

Malheureusement, les objets découverts par Lelaurain furent dispersés. Quelques-uns cependant furent donnés par lui à M. Guny, cultivateur à Ercheu, propriétaire des parcelles n<sup>os</sup> 51 et 79 du plan cadastral où est situé le cimetière. Le fils de M. Guny a bien voulu mettre à ma disposition les objets que son père avait reçus de Lelaurain et m'a permis de faire dans ses champs toutes les recherches utiles. Je l'en remercie bien sincèrement.

Cependant je n'ai pu obtenir que des renseignements trop superficiels pour me permettre de produire, après M. Th. Eck, une monographie détaillée sur le mobilier recueilli dans cette nécropole.

Je ne parlerai que pour mémoire des beaux bijoux francs et carolingiens signalés et décrits par ce savant archéologue dans *l'Exploration d'anciens lieux de sépultures de la Somme et de l'Aisne... Ercheu* <sup>(1)</sup>.

Je me contenterai donc de relater le résultat de mes recherches personnelles et de celles de mon aide, M. Edmond Pernel, sur l'emplacement du cimetière. Je noterai, en outre, les quelques observations que m'ont suggérées et l'état des lieux et l'examen de

<sup>(1)</sup> *Bulletin archéologique*, 1895, p. 387 et suiv., pl. XV.

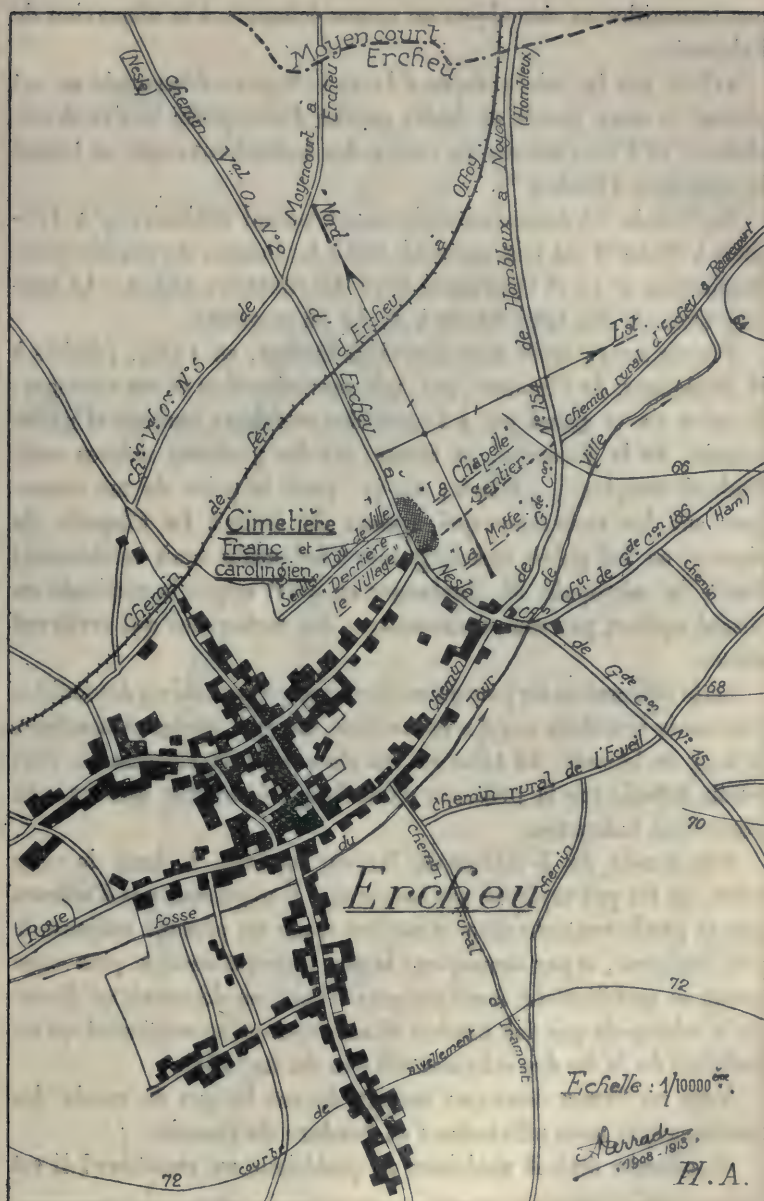


Fig. 1. — Ercheu (Somme).  
Plan du village.

nos trouvailles et des objets ou armes échappés à la dispersion de Lelaurain.

« C'est sur la voie antique d'Arras à Noyon, dénommée en cet endroit le *vieux chemin de Nesle*, proche d'une petite rivière desséchée »<sup>(1)</sup> et à 500 mètres du centre des habitations, que se trouve le cimetière d'Ercheu<sup>(2)</sup>.

Le chemin est dénommé maintenant vicinal ordinaire n° 2 d'Ercheu à Nesle. Il est très encaissé entre le chemin de grande communication n° 15 et l'extrémité nord du cimetière (fig. 2). La hauteur verticale des talus est de 4 m. 45 en moyenne.

Peu de temps après mon arrivée à Ercheu, en 1909, j'écrivis à M. Boulanger, de Péronne (qui, par ses recherches et ses ouvrages, fit faire un si grand pas à l'étude des mobiliers barbare et gallo-romain de la Picardie, et aimer par les profanes mêmes cette étude si complexe), j'écrivis, dis-je, pour le prier de me renseigner sur les recherches qui avaient été faites à *La Chapelle*. Sa réponse ne fut guère encourageante : Lelaurain avait entièrement fouillé la nécropole. M. Boulanger en avait acquis la certitude en faisant opérer, par son contremaître, des recherches qui restèrent vaines.

Cette affirmation ne pouvait m'encourager à poursuivre des fouilles désormais inutiles ; aussi n'avons-nous fait que quelques sondages le long de la crête du talus est du chemin. Le terrassement était rendu difficile par la présence d'une haie très touffue qui avait dû gêner déjà Lelaurain.

Une bande de 3 mètres de largeur environ, le long de cette crête, ne fut pas explorée par Lelaurain. Il n'ignorait pas d'ailleurs que la partie centrale d'un cimetière franc est presque toujours la plus ancienne, et par conséquent la plus dense et aussi la plus riche quant au mobilier. Le fouilleur savait donc ne découvrir en limite de la nécropole que des tombes disséminées et ne contenant qu'un mobilier de la fin des inhumations (fin du *viii*<sup>e</sup> siècle).

Nous ne fûmes donc pas surpris devant le peu de succès des sondages que nous effectuâmes en bordure du chemin.

Ce chemin était-il antérieur ou postérieur au cimetière ? Il est

(1) Th. Eck, *ouvr. cit.*, p. 388.

(2) « La Rivière bleue » traversait Ercheu dans toute sa longueur (François-Lespine, *Ercheu à travers les âges*). C'est maintenant le fossé de tour du village.



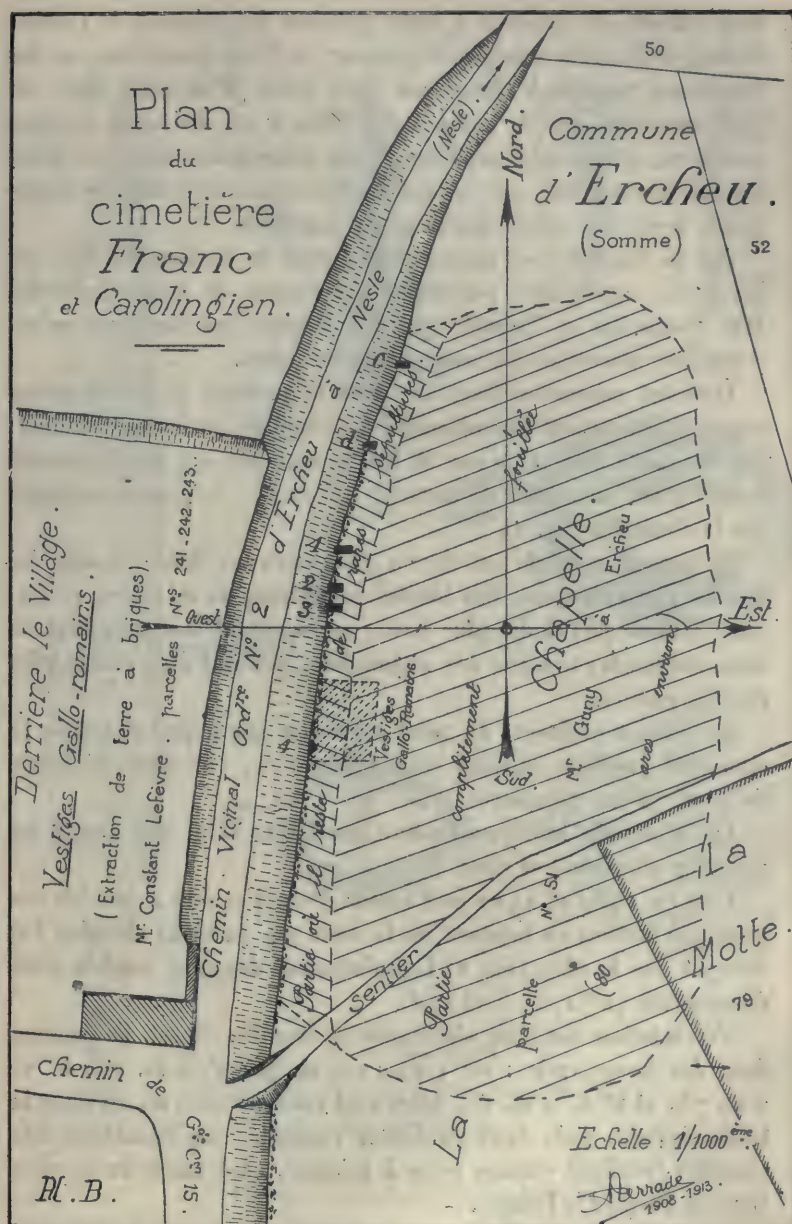


Fig. 2. — Ercheu (Somme).  
Plan du cimetière barbare.

bien difficile de répondre à cette question. La présence de tombes le long de la crête semblerait prouver qu'il est postérieur, car les fosses sont presque à cheval sur cette crête. D'un autre côté, on peut admettre que le sommet des talus a été raviné de 1 mètre peut-être, et que si les sépultures sont mises à nu, cela tient à des dégradations causées par les intempéries. Dans cette dernière hypothèse, le chemin serait antérieur au cimetière.

J'ai pu limiter très approximativement la surface fouillée par Lelaurain, grâce aux souvenirs très vivaces de deux vieillards, MM. Vauchelles et Tricoté, qui ont coopéré aux fouilles et m'ont donné sur place tous les renseignements utiles.

Désirant conserver trace de cette importante nécropole en en repérant exactement l'emplacement par rapport au bourg d'Ercheu, j'en ai levé le plan, aidé par M. Ed. Pernel (fig. 2). J'ai également indiqué, sur un extrait de carte au 1/10,000<sup>e</sup>, la position occupée par le cimetière (fig. 1).

La superficie totale est de 80 ares environ, dont 76 ont été fouillés par Lelaurain. Les limites pointillées de la figure 2, tracées, comme je l'ai dit plus haut, en m'aidant des souvenirs de deux habitants, témoins des recherches, peuvent être considérées comme exactes.

Le versant ouest-est du petit mamelon sur lequel se trouve le cimetière présente, suivant cette orientation, une déclivité totale de 2 m. 70 sur 70 mètres.

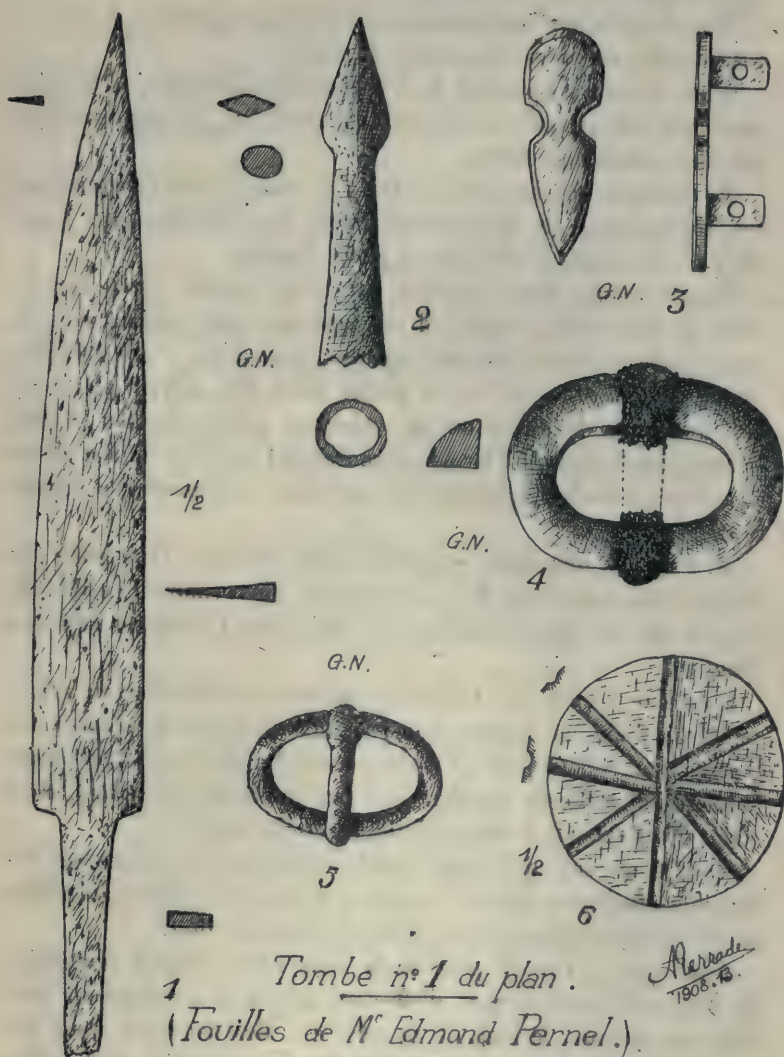
La nécropole renfermait « 800 tombes ». Elles ont donné un mobilier nombreux et varié <sup>(1)</sup>.

C'est en 1910 et 1912 qu'Edmond Pernel et moi avons fait nos quelques fouilles en bordure de la crête est du vieux chemin. J'ai indiqué sur le plan (fig. 2) l'emplacement des cinq tombes ainsi découvertes (n<sup>os</sup> 1, 2, 3 et c, d).

L'orientation des cinq sépultures est bien Est-Ouest. La profondeur des fosses varie : n<sup>os</sup> 1 et c, 0 m. 70; d, 0 m. 90; n<sup>o</sup> 2, 0 m. 75, et n<sup>o</sup> 3, 0 m. 60. Elles sont creusées de 0 m. 20 dans la terre végétale, puis dans un limon rougeâtre argilo-sableux très compact (exploité comme terre à briques, côté ouest du chemin lieu dit *Derrière le Village*).

« On sait que les Francs choisissaient de préférence un sol

<sup>(1)</sup> Th. Eck, *ouvr. cit.*, p. 388.



1 *Tombe n° 1 du plan .*  
*(Fouilles de M<sup>r</sup> Edmond Pernel.)*  
*(sa collection).*

Fig. 3. — Cimetière d'Ercheu (Somme).  
 Mobilier de la tombe n° 1.



crayeux qui conserve mieux que les terrains argileux les armes, les bijoux et surtout les ossements <sup>(1)</sup>. »

Dans l'argile, qui reste presque constamment humide, la décomposition des matières organiques est rapide.

C'est ce qui s'est produit dans le cimetière d'Ercheu, où tous les squelettes mis au jour étaient mal conservés, si j'en juge par ceux que nous avons découverts.

M. François-Lespine écrit : « On y a trouvé (dans le cimetière) des sarcophages en pierre renfermant des squelettes de guerriers... » <sup>(2)</sup>, mais il n'en donne pas le nombre.

Dans les cinq fosses fouillées par nous, aucune trace de cercueil de bois n'était visible. Il est probable que, comme dans la majorité des cimetières de cette époque, surtout aux v<sup>e</sup> et vi<sup>e</sup> siècles, l'inhumation avait eu lieu en pleine terre. Des pierres plates ou des fragments de dalles ou de colonnes gallo-romaines étaient souvent employées pour former encadrement du corps <sup>(3)</sup>. Il a dû en être ainsi à Ercheu, quoique les matériaux convenables y fussent rares.

M. François dénomme « cimetière gallo-romain » l'ensemble des sépultures découvertes. Il y a là confusion bien compréhensible de la part de cet écrivain nullement versé dans l'étude de l'époque franque.

C'est une preuve que Lelaurain effectuait ses fouilles en grand mystère, sinon en cachant aux yeux des profanes la plupart des beaux bijoux mis au jour (il ne le pouvait toujours, car il lui aurait fallu interdire l'accès du cimetière aux nombreux visiteurs), mais en ne dévoilant pas à ceux-ci l'origine desdits objets.

Mais je me suis déjà trop étendu quant à l'historique des recherches effectuées dans le cimetière d'Ercheu. Je vais maintenant parler de nos fouilles personnelles et de leur résultat.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, nous nous sommes contentés, M. Edmond Pernel et moi, d'effectuer quelques sondages en bordure du chemin, le long de la crête est. Ces sondages nous ont permis de relever l'emplacement des tombes indiquées sur le plan.

Au nord de la tombe n<sup>o</sup> 1, deux sépultures, *c* et *d*, ont été

<sup>(1)</sup> C. Boulanger, *Marchélepot*.

<sup>(2)</sup> François-Lespine, *Ercheu à travers les âges*.

<sup>(3)</sup> *Le cimetière barbare de Vaux-Donjon*, découvert par M. Terrade, décrit par M. l'abbé Parat (Avallon, 1911, in-8<sup>o</sup>), p. 20.

mises au jour; elles ne contenaient aucun mobilier. Toutefois, dans la fosse *c*, un vase existait aux pieds du squelette. Ce vase, de terre grise, écrasé sous le poids du remblai, était brisé en petits fragments. Les squelettes contenus dans les deux tombes étaient en mauvais état; seul le crâne de la fosse *c* était assez bien conservé, ainsi d'ailleurs que les fémurs.

Les sépultures 2 et 3 ne sont pas plus riches comme mobilier. Dans chacune d'elles, nous avons recueilli : aux pieds, un vase de terre noirâtre sans ornements à la roulette (vase carolingien), et de plus, dans la tombe n° 3, à la ceinture, un fragment de feraille informe; à hauteur du bassin, à droite, un petit couteau. Les ossements étaient mal conservés, les crânes brisés.

Il n'en a pas été de même dans la tombe n° 1, découverte et fouillée par M. Pernel.

Nous nous sommes trouvés en présence d'une sépulture intacte de la fin du *vi*<sup>e</sup> ou du *vii*<sup>e</sup> siècle, si j'en crois le mobilier qu'elle contenait (fig. 3 et 4).

Le squelette avait aux pieds, à gauche, le vase dessiné à la figure 4; à droite, à hauteur du bassin, le long du bras, le scramasaxe n° 1 de la figure 3, et sur le corps, à l'emplacement de la ceinture, la pointe de flèche n° 2, la boucle de fer n° 5, la boucle de bronze n° 4 et l'attache de ceinturon n° 3 de la même figure.

Le défunt avait été inhumé avec une série d'objets ou d'armes ayant appartenu à diverses époques.

La boucle ovale de potin, dont l'ardillon est de fer, est du type franc; il en est de même de l'attache n° 3, également de potin, qui caractérise bien, avec la boucle de fer, les *v*<sup>e</sup> et *vi*<sup>e</sup> siècles.

Par contre, le scramasaxe est d'une époque postérieure. « C'est l'arme la plus communément employée à l'époque carolingienne; à la fin du *vi*<sup>e</sup> et au *vii*<sup>e</sup> siècle, la francisque disparaît des sépultures des guerriers, la framée persiste plus longtemps, elles font place au scramasaxe. . . . , celui-ci est l'arme des simples guerriers. . . . » <sup>(1)</sup>.

Le scramasaxe découvert dans la tombe n° 1 n'est pas muni des rainures longitudinales parallèles qui existent ordinairement

<sup>(1)</sup> C. Boulanger, *Le cimetière franco-mérovingien et carolingien de Marchelépôt (Somme)*.

près du dos. Il a une longueur de 0 m. 30 et la largeur de la lame est de 0 m. 05. La soie a 0 m. 07. Cette arme était maniée d'une seule main.

Les guerriers francs utilisaient l'arc. « Assez souvent on rencontre dans les tombes les pointes de flèches de fer à lames losangées. . . . Les pointes sont fréquemment groupées en faisceaux à droite, autour de la tête ou dans la bourse <sup>(1)</sup>. »

Une seule pointe a été recueillie dans la tombe n° 1; elle était placée à hauteur de la ceinture, probablement dans l'aumonière. Je l'ai représentée figure 3, n° 2, en grandeur naturelle. La lame a une section transversale losangique.

Le vase placé aux pieds du squelette (fig. 4.) est de terre noirâtre assez bien cuite; il est décoré d'ornements à la roulette.



Fig. 4. — Cimetière d'Ercheu (Somme).  
Vase de terre, tombe n° 1.

Une bande, traversée de barrettes en relief, ondule autour de la panse du vase. Entre chaque ondulation existe un petit cercle muni d'une croix en relief. C'est une décoration analogue à celle d'une bouteille recueillie dans le cimetière de Cléry (Somme) et signalée par M. Boulanger <sup>(2)</sup>.

Le fond de notre vase est orné de deux croix dont les branches gravées en creux se croisent d'une façon assez irrégulière.

Le guerrier inhumé dans la tombe n° 1 était pauvre. Il a été enseveli avec les objets anciens qu'il possédait. Les boucles de fer et de bronze, la goupille d'attache de ceinturon, la pointe de flèche

<sup>(1)</sup> C. Boulanger, *ouvr. cité*.

<sup>(2)</sup> C. Boulanger, *Trois cimetières mérovingiens*, dans *Bulletin archéologique*, 1907, p. 25, pl. VII, n° 4.



sont d'une époque sensiblement antérieure à celle du scramasaxe dont il était armé.

Nous n'avons pas effectué de recherches au sud de la tombe n° 3.

Toutefois, à l'emplacement repéré sur le plan (fig. 2) par des hachures pointillées, plusieurs sondages assez rapprochés ont été exécutés. Nous avons ainsi acquis la certitude qu'une construction gallo-romaine existait en cet endroit. Le sol est composé, sur 0 m. 80 de profondeur, d'une quantité considérable de fragments de poteries et surtout de tuiles à rebords bien typiques. Dans la fouille n° 4, nous avons recueilli plusieurs débris de poterie rouge dite samienne, ornés de dessins en relief figurant des fleurs, des oiseaux, etc.

C'est dans le terrain de M. Constant Lefèvre, à l'ouest du vieux chemin de Nesle, que se trouvait la tombe gallo-romaine dont j'ai parlé plus haut et qui a été signalée par M. François, d'Ercheu.

Mais je ne veux pas prolonger cette digression et vais achever le présent mémoire en décrivant les objets et les armes donnés à M. Guny par Lelaurain, au cours des fouilles du cimetière.

#### VASES DE VERRE.

Les vases de verre recueillis entiers dans les sépultures sont assez rares. Presque toujours, le poids du remblai de la fosse les a réduits en fragments difficiles à reconstituer.

Parmi les vases donnés à M. Guny se trouve une bouteille de verre à long col et à panse pomiforme (fig. 5)<sup>(1)</sup>.

Cette bouteille est de verre vert clair assez mince. Quelques irisations existent le long du col. Le goulot forme un bec. C'est un beau spécimen de verre franc et d'une forme que l'on rencontre assez rarement.

Hauteur totale, 0 m. 150; diamètre de la panse, 0 m. 100; hauteur du col, 0 m. 054; diamètre du col, 0 m. 022.

#### VASES DE TERRE

Parmi les quatorze vases de terre provenant du cimetière d'Ercheu, neuf nous paraissent remonter à l'époque franque, et cinq nous paraissent de l'époque carolingienne.

<sup>(1)</sup> M. Guny m'en a fait gracieusement don.

Tous ces récipients étaient des vases votifs, car aucun ne porte extérieurement la trace du feu.

1. (Fig. 6.) — De terre noirâtre bien typique par sa forme carénée. Il est orné de deux rangées de demi-cercles formés de points en creux assez réguliers faits à la roulette. Hauteur totale, 0 m. 087; diamètre à l'ouverture, 0 m. 125; diamètre à l'angle de la panse, 0 m. 125.



Fig. 5. — Cimetière d'Ercheu (Somme).  
Vase de verre.

2. (Fig. 7.) — Petit vase apode de terre noirâtre, de forme carénée mais à angle arrondi. — Le cône supérieur est décoré de dessins à la molette bien réguliers représentant un damier. Hauteur, 0 m. 0575; diamètre à l'ouverture, 0 m. 078; diamètre de la panse, 0 m. 084.

3. (Fig. 8.) — Vase caréné de terre noirâtre. La panse est arrondie. Le cône supérieur est orné d'une large bande de dessins losangiques en creux à la molette. Le col forme une gorge circulaire ayant à sa base un bourrelet anguleux. Hauteur, 0 m. 078; diamètre à l'ouverture, 0 m. 111; diamètre de la panse, 0 m. 120.

4. (Fig. 9.) — Vase avec pied, de terre noirâtre. M. Boulanger en figure un n° 1, planche XVI, dans son ouvrage sur le cime-



Fig. 6.



Fig. 7.

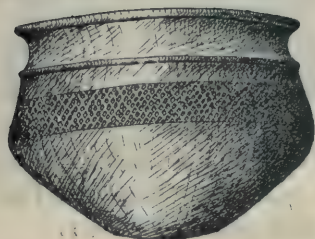


Fig. 8.



Fig. 9.



Fig. 10.



Fig. 11.

Cimetière d'Ercheu (Somme).  
Vases de terre.



tière de Marchélepot. « C'est un des rares vases francs possédant un pied », dit-il du récipient qu'il décrit. Celui d'Ercheu a un pied de 0 m. 016 de hauteur. Le vase proprement dit est formé d'un tronc de cône surmonté d'une partie presque cylindrique.

Le tronc de cône est nu. Le cylindre est orné d'une bande ondulée bien régulière de dessins en creux à la roulette. Hauteur totale, 0 m. 074; diamètre à l'ouverture, 0 m. 125; diamètre à l'angle de la panse, 0 m. 116; diamètre du pied, 0 m. 055.

5. (Fig. 10.) — Vase de terre gris foncé presque semblable au vase de la figure n° 8. La panse est plus élancée et la forme du col varie un peu. Mêmes dessins à la molette. Hauteur, 0 m. 083; diamètre à l'ouverture, 0 m. 111; diamètre à l'angle de la panse, 0 m. 115. Un autre vase (fig. 11) présente une variété du même type.

6. (Fig. 12.) — Vase de terre noirâtre formé d'un tronc de cône surmonté d'un cylindre dont la surface latérale est concave. Cette partie est ornée d'une bande de dessins à la roulette; séries de rectangles en creux. Hauteur totale, 0 m. 065; diamètre à l'ouverture, 0 m. 107; diamètre à l'angle de la panse, 0 m. 101.

7. (Fig. 13.) — Vase de terre grise presque semblable au n° 2, (fig. 7). — Il est cependant plus évasé et les dessins en damier de ce dernier sont remplacés par des ondulations très prononcées en creux. Hauteur, 0 m. 061; diamètre à l'ouverture, 0 m. 095; diamètre de la panse, 0 m. 118.

8. (Fig. 14.) — Vase de terre noirâtre, de forme carénée du type franc bien caractéristique. Le cône supérieur est décoré d'un dessin en damier en creux exécuté à la molette. Hauteur, 0 m. 095; diamètre de l'ouverture, 0 m. 118; diamètre de la panse, 0 m. 128.

9. (Fig. 4.) — Vase franc recueilli dans la tombe n° 1. Déjà décrit plus haut. Hauteur, 0 m. 085; diamètre à l'ouverture, 0 m. 115; diamètre de la panse, 0 m. 115.

10. (Fig. 15.) — Vase de terre gris foncé du type carolingien. Il possède un embryon de pied et est orné de deux séries de

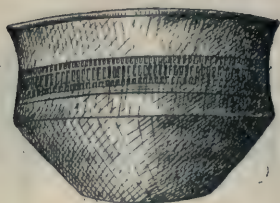


Fig. 12.

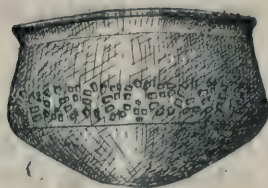


Fig. 13.



Fig. 14.

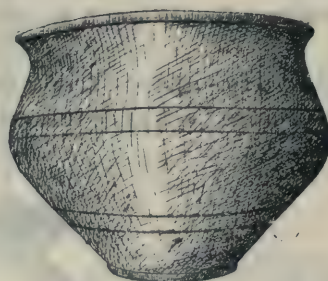


Fig. 15.

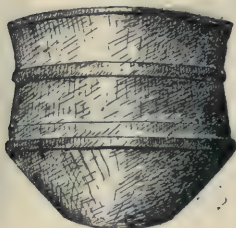


Fig. 16.



Fig. 17.

Cimetière d'Ercheu (Somme).

Vases de terre.

traits en creux parallèles. Hauteur, 0 m. 090; diamètre à l'ouverture, 0 m. 120; diamètre de la panse, 0 m. 125.

11. (Fig. 16.) — Vase de terre noirâtre. Type bien caractérisé, de forme carénée, mais sans ornements. Deux bourrelets ornent la panse. Hauteur, 0 m. 075; diamètre à l'ouverture, 0 m. 086; diamètre de la panse, 0 m. 0885.

12. (Fig. 17.) — Vase de terre grise foncée, bien typique par sa forme plus élancée que les vases francs, le col plus étroit et les trois gros bourrelets qui décorent la panse. Hauteur, 0 m. 135; diamètre à l'ouverture, 0 m. 0985; diamètre de la panse, 0 m. 134.

13. (Fig. 18.) — Vase à anse et à bec, sans ornement. Terre grise foncée. Ce type de vase est bien moins commun que les autres



Fig. 18. — Cimetière d'Ercheu (Somme).  
Vase de terre.

formes déjà décrites. Hauteur, 0 m. 120; diamètre au bas du col, 0 m. 050; diamètre de la panse, 0 m. 118.

#### ARMES.

M. Guny possède une série peu nombreuse des variétés d'armes utilisées par les Francs et les Carolingiens inhumés dans le cimetière d'Ercheu. Je les ai représentées sur la planche imprimée à la page suivante (fig. 19.)



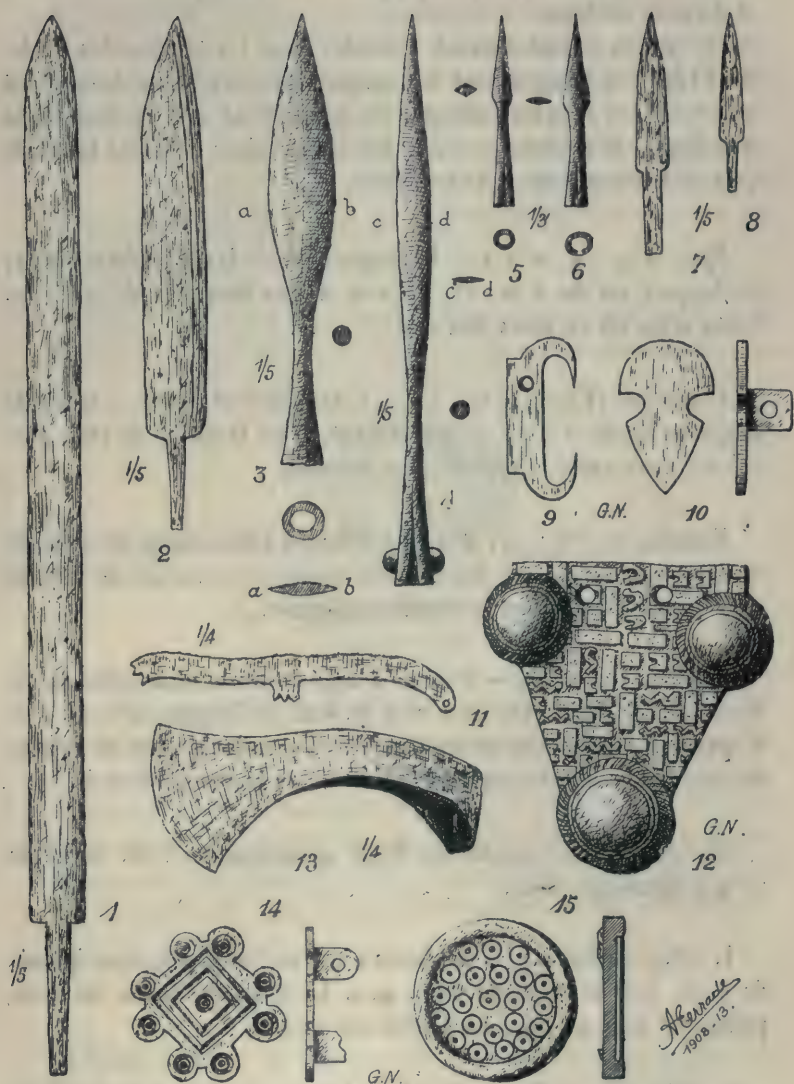


Fig. 19. — Cimetière d'Ercheu (Somme).  
Armes et bijoux.

Les guerriers Francs étaient armés de l'épée, de la framée, de l'angon, de la francisque, du poignard, de l'arc (pointes de flèche) et du petit couteau.

Ces armes étaient souvent associées dans les tombes des chefs, dont l'épée et l'angon sont les insignes distinctifs. Ce dernier est très rare. Les simples guerriers ne possédaient que la framée, la francisque, le couteau et l'arc. Beaucoup même n'étaient inhumés qu'avec l'une ou l'autre de ces armes.

*Épée.* (Fig. 19, n° 1.) — La longueur de la lame est de 0 m. 71. Sa largeur est de 0 m. 04. La soie a une longueur de 0 m. 12. Cette arme est en assez bon état.

*Francisque.* (Fig. 19, n° 13.) — Cette arme est petite, 0 m. 17 de longueur totale et 0 m. 10 de taillant. C'est la forme la plus gracieuse, mais aussi le type le plus commun.

*Framées.* 1. (Fig. 19, n° 3.) — Framée à lame large de 0 m. 35 de longueur totale. La lame, assez mince, a 0 m. 05 de largeur et 0 m. 01 d'épaisseur. La douille est brisée.

2. (Fig. 19, n° 4.) — Framée à lame étroite et mince de 0 m. 75 de longueur totale. La lame a 0 m. 025 de largeur et 0 m. 004 d'épaisseur. La douille est fendue. Un rivet à double tête de bronze la traverse. La douille contient des traces de la hampe de bois.

*Flèches.* — Trois pointes de flèche appartiennent à M. Guny. Je n'en ai figuré que deux.

1. (Fig. 19, n° 5.) — La pointe a une section losangique épaisse de 0 m. 006 et large de 0 m. 010. La longueur totale de cette pointe est de 0 m. 090. La douille est fendue.

2. (Fig. 19, n° 6.) — Pointe à lame mince de 0 m. 015 de largeur et 0 m. 004 d'épaisseur; longueur totale, 0 m. 090. La douille est fendue.

La troisième pointe de flèche est semblable à celle-ci.

*Scramasaxes.* — Le scramasaxe est l'arme caractéristique de l'époque carolingienne. A la fin du <sup>vi</sup><sup>e</sup> et au <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle, la francisque et la framée lui font place. Le simple guerrier en était pourvu.

A l'encontre de l'épée, le scramasaxe n'a qu'un seul tranchant ; le dos épais est souvent accompagné de deux rainures qui lui sont parallèles. Cette arme n'a pas de garde.

Le scramasaxe représenté fig. 19, n° 2, a une longueur totale de 0 m. 40 dont 0 m. 07 de soie. La largeur de la lame est de 0 m. 05. L'épaisseur du dos, 0 m. 007. Deux rainures parallèles au dos existent sur les deux faces de la lame.

*Couteaux.* 1. (Fig. 19, n° 7.) — Petit couteau de 0 m. 19 de longueur totale, dont 0 m. 08 de soie ; largeur de la lame, 0 m. 025.

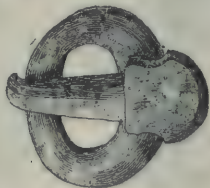


Fig. 20. Cimetière d'Ercheu (Somme).  
Boucle de poin.

2. (Fig. 19, n° 8.) — Très petit couteau. Sa longueur totale est de 0 m. 05. La lame a une largeur de 0 m. 018.

Ici s'arrête la nomenclature des armes laissées par Lelaurain au propriétaire. Celui-ci possède bien, en outre, de nombreux fragments d'autres armes, épées, framées, scramasaxes, mais aucun débris n'est suffisant pour permettre de reconstituer les armes entières.

#### OBJETS DE PARURE.

Quelques objets de parure ont échu à M. Guny. Je les décris ci-après :

*Aumôniers.* (Fig. 19, n° 11.) — Fermeur d'aumônrière, de fer ; la boucle manque et l'une des extrémités est brisée. Le fermeur est de grande dimension, près de 0 m. 20 de longueur.



*Boucle de ceinturon.* (Fig. 20.) — Boucle de ceinturon de forme ovale. La boucle et l'ardillon sont de potin. La boucle présente un étranglement pour permettre à l'anneau de l'ardillon de pivoter facilement.

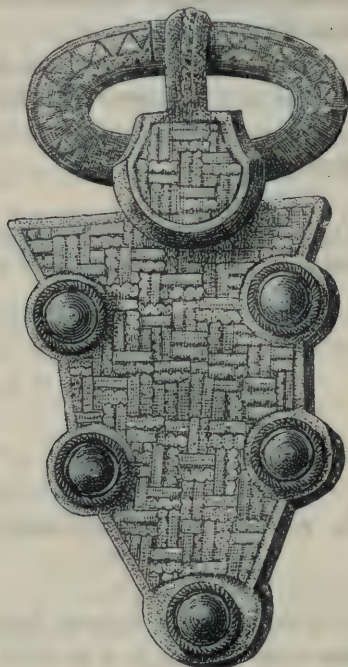


Fig. 21. — Cimetière d'Ercheu (Somme).  
Plaque de ceinturon, de bronze.

*Attache de boucle de ceinturon.* (fig. 19, n° 10.) — Ferret d'attache de forme bien typique. Un seul tenon muni d'un chas existe au dos du ferret. Cet objet est de potin.

*Fibules.* 1. (Fig. 19, n° 15.) — Fibule de bronze étamé, de forme discoïde; ornée d'œils de perdrix (cercles centrés). L'épingle a disparu, elle n'avait pas de ressort.

La partie centrale ornée est une plaquette très mince, elle était soudée sur la couronne qui forme le corps de la fibule.

Cette fibule est absolument identique comme forme et ornementation à celle qui a été figurée par M. Boulanger dans le *Bulletin archéologique* de 1907, pl. XIV, fig. 2 (cimetière de Corbie).

2. (Fig. 19, n° 14.) — Fibule octogonale de bronze, décorée d'œils de perdrix; deux carrés tracés en creux et un cercle centré ornent le milieu de la fibule. L'épinglette a disparu. Elle était fixée au tenon par un anneau sans ressort.

*Boucle et plaques de ceinturon.* 1. (Fig. 21.) — Plaque-boucle triangulaire de bronze avec traces d'étamage, munie de cinq boutons semi-sphériques.

L'anneau ovale est orné de lignes en creux qui forment une série de triangles successifs et d'une autre bande d'ondulations en relief.



Fig. 22. — Cimetière d'Ercheu (Somme).  
Anneau de bronze.

La base de l'ardillon est couverte, ainsi que la plaque, de chevrons droits et ondulés, qui s'entrecroisent perpendiculairement, ayant l'aspect d'un ouvrage de vannerie.

C'est un genre d'ornementation très usité à l'époque carolingienne. La tige de l'ardillon est munie, en son axe longitudinal, d'une bande ondulée en relief. Enfin les cinq boutons, en saillie de 0 m. 012, sont ornés, à la base, d'une couronne torsadée.

2. (Fig. 19, n° 12.) — Contre-plaque triangulaire de bronze étamé. Cet objet a une ornementation à peu près identique à celle de la plaque ci-dessus. (Collection de M. François-Lespine, d'Ercheu.)

3. (Fig. 19, n° 9.) — Agrafe de bronze étamé à double crochet. Une chaînette, qui a disparu, était fixée à l'agrafe par un anneau.

La chaînette était elle-même cousue sur le vêtement. Les deux pointes recourbées, en pénétrant dans l'étoffe, servaient à réunir les deux pans du manteau.

4. (Fig. 22.) — Anneau de bronze (franc ou carolingien) présentant des traces bien visibles d'usure par utilisation.

Six anneaux de bronze semblables appartiennent à M. Guny. Leurs dimensions sont variables.

5. Enfin une plaque-boucle de fer damasquiné d'argent fait partie de la collection de ce propriétaire. La plaque est triangulaire et ornée de cinq boutons de bronze. Les traces de damasquinure, cachées par la rouille, sont peu visibles. L'anneau est ovale et a 0 m. 07 de longueur. La plaque a 0 m. 14 de longueur (ou hauteur) et 0 m. 05 de largeur (ou de base).

Ce sont ces grandes et belles plaques de fer damasquiné d'argent qui caractérisent bien l'époque carolingienne. Elles sont aussi de bronze étamé où foisonnent les ornements de gravure. Elles remplacent les boucles franques.

Certes une conclusion s'impose; mais comment la produire en l'absence des éléments indispensables pour qu'il lui soit accordé quelque crédit? Le fouilleur Bénoni Lelaurain a procédé à son exploration dans le plus grand mystère. De rares épaves, dont l'origine n'est pas discutable, j'en conviens, ne suffisent pas pour étayer et asseoir les données et en faire un tout qui soit à la fois historique et archéologique.

Nulle note sérieuse n'a été prise, sinon par M. Th. Eck, et encore sont-elles insuffisantes. Quant au mobilier funéraire dans son ensemble, qui pourrait nommer tous les cabinets d'amateurs où il gît à l'heure présente?

Ma monographie étant achevée, je l'envoyai à M. Boulanger, de Péronne, pour qu'il voulût bien me donner son avis. Ce savant archéologue s'empressa de m'aviser qu'il possédait divers objets de parure provenant du cimetière d'Ercheu et me les fit parvenir pour description. Ce sont ces objets que j'ai représentés (fig. 23 à 27).

Enfin, dans sa même lettre, il me fit part que M. Théophile Eck devait, lui aussi, posséder quelques objets d'Ercheu, et que le dis-



tingué conservateur des Musées de Saint-Quentin se ferait assurément un plaisir de me les communiquer. Ce ne fut pas en vain, en effet, que j'allai trouver M. Eck, car celui-ci, avec une extrême complaisance, mit à ma disposition les magnifiques bijoux d'or et les plaques-boucles dont la description suit.

Ma notice, qui n'était tout d'abord qu'une étude bien sèche, une simple description des lieux et d'objets très connus, devenait donc, du fait de l'amabilité des deux savants que je viens de nommer, un travail présentant un grand intérêt par la beauté des objets inédits qu'il m'était permis de signaler et de décrire.

Je veux donc ici exprimer ma plus profonde gratitude à MM. Boulanger et Th. Eck. Très fier de la confiance qu'ils ont bien voulu me témoigner en me laissant publier les bijoux en leur possession, je regrette toutefois sincèrement que ces savants, beaucoup mieux qualifiés que moi pour entreprendre ce travail, mais surchargés de besogne, n'aient pu disposer du temps nécessaire.

Les noms de MM. Boulanger et Th. Eck sont synonymes de bienveillance et extrême amabilité. Toujours désireux de rendre service aux jeunes archéologues en leur dispensant leur savoir et leurs conseils, ils ont voulu une fois de plus donner leur appui à un débutant. A nouveau, je leur en exprime ma vive reconnaissance.

Je tâcherai, dans mes descriptions des objets, de ne pas trop faire regretter qu'ils n'aient pas été publiés par deux maîtres.

C'est encore et toujours Bénoni Lelaurain qui a cédé à ces deux savants les bijoux dont ils sont possesseurs. Lelaurain vendait chaque soir la récolte de la journée. Dire la quantité et la valeur des bijoux d'or et d'argent qui ont été mis au jour dans la nécropole d'Ercheu est impossible, me déclare M. Th. Eck.

Ce cimetière était d'une richesse extraordinaire. Hélas ! toutes ces merveilles ont été dispersées aux quatre coins du monde. M. Pierpont Morgan en avait acquis une magnifique série.

Je vais tout d'abord décrire les plaques-boucles de bronze. Les formes en sont connues, mais les ornements dont elles sont pourvues sont loin d'être communs.

1. (Fig. 23.) — Très belle plaque-boucle de bronze (VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles). La plaque est ornée au centre de dessins rappelant la disposition des écailles de poisson (ornementation très rare) et d'un

encadrement de dents de loup très fines et de grecques. Sept boutons hémisphériques lui donnent un bel aspect.

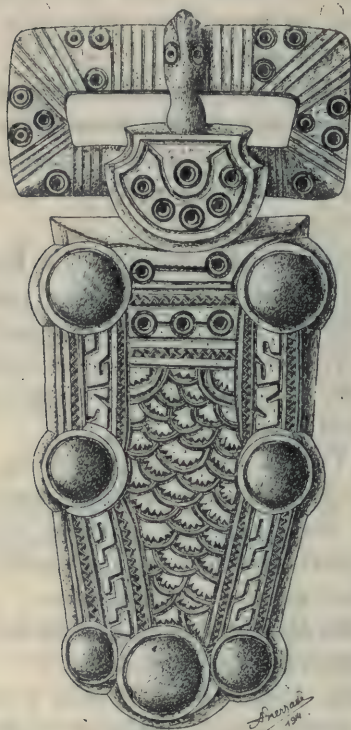


Fig. 23. — Cimetière d'Ercheu  
(Somme).  
Boucle de bronze.

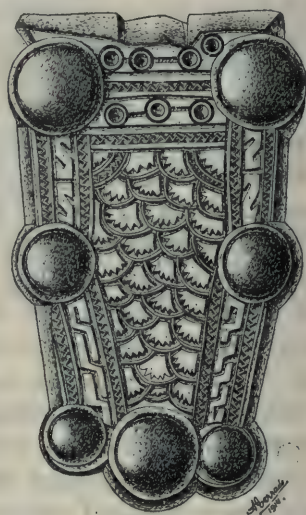


Fig. 24. — Cimetière d'Ercheu  
(Somme).  
Contre-plaque de bronze.

La boucle et l'ardillon sont décorés de cercles centrés et de séries de traits parallèles en creux. La tige de ce dernier figure une partie de tête barbare, yeux et nez.

2. (Fig. 24.) — Contre-plaque de bronze formant pendant avec la plaque-boucle précédente. Mêmes gravures.

3. (Fig. 25.) — Plaque carrée accessoire des plaques que je viens de décrire. Elle est ornée d'une croix dans un cercle central et encadrée de grecques et de dents de loup. Quatre boutons hémisphé-

riques décorent les coins. Cette plaque est presque semblable à celle qu'a publiée M. Boulanger dans le *Bulletin archéologique*, 1907, pl. VIII, n° 3 (cimetière de Maurepas).

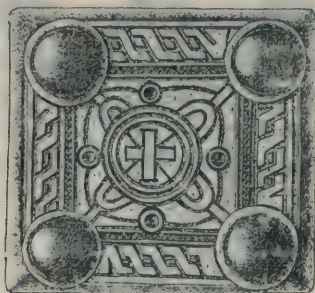


Fig. 25. — Cimetière d'Ercheu (Somme).  
Plaque de bronze.

La garniture de ceinturon que je viens de décrire présente un réel intérêt en raison de la décoration toute spéciale de la plaque et de la contre-plaque.

4. (Fig. 26, n° 1 et 1 bis.) — Perle de collier en terre cuite rouge ornée d'incrustations d'émail jaune, blanc et noir. Cette perle affecte la forme d'un prisme triangulaire équilatéral. J'ai figuré en pointillé l'émail jaune.

5. (Fig. 26, n° 2 et 2 bis.) — Perle de verre vert clair décorée d'incrustations d'émail blanc opaque. Dessins très fins.

6. (Fig. 26, n° 3.) — Plaque-boucle de bronze. La plaque est ornée en son centre d'entrelacs, qui semblent représenter un serpent et d'un encadrement de grecques irrégulières. Trois boutons hémisphériques sont fixés sur la plaque. Un grènetis en creux, fait à l'aide d'une pointe mousse, décore les intervalles d'une façon originale.

La boucle et l'ardillon sont ornés de séries de traits parallèles en creux.

7. (Fig. 26, n° 4.) — Plaque de bronze de forme circulaire. La boucle et l'ardillon manquent. Cette plaque est ornée de dessins



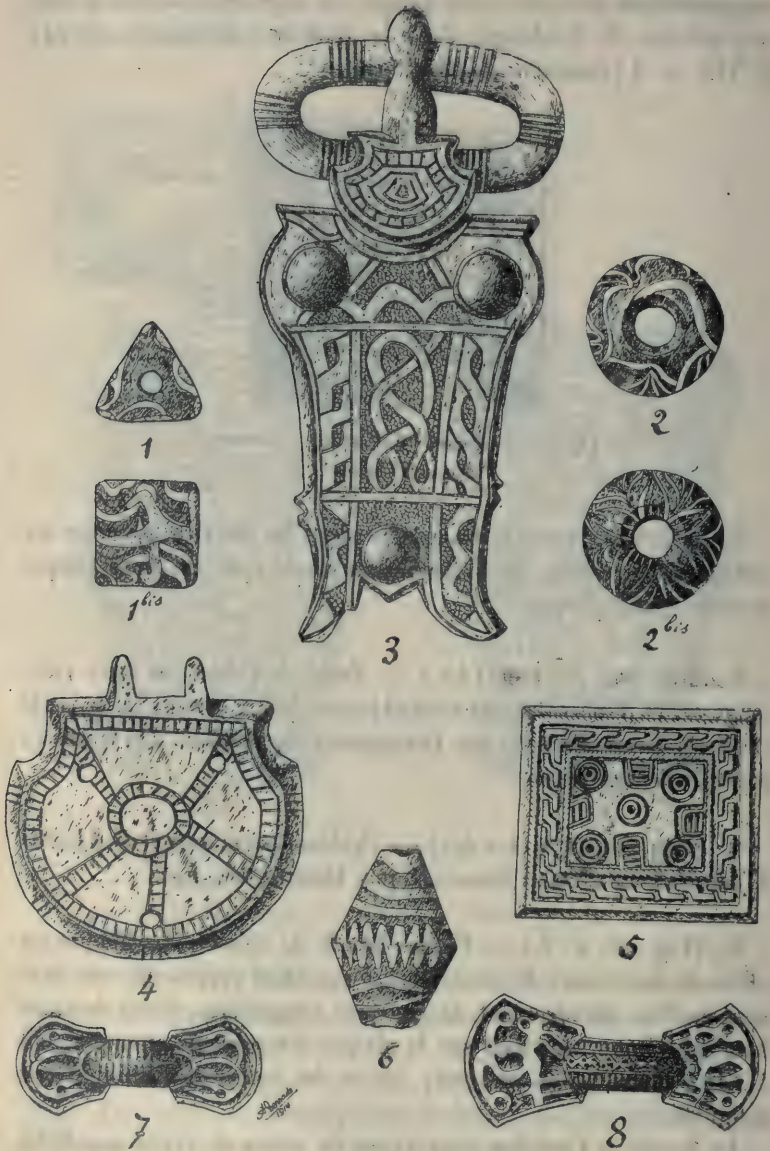


Fig. 26. — Cimetière d'Ercheu (Somme).  
Boucles, plaques, fibules et perles.

formés de traits parallèles gravés réunis par des barrettes. Trois trous ménagés dans la plaque doivent indiquer l'emplacement de la tige de trois boutons.

8. (Fig. 26, n° 5.) — Plaque rectangulaire, ornement de ceinturon ou de baudrier. Des tenons d'attache existent au revers. Cette plaque est de bronze étamé. Elle est décorée par un encadrement de grecques et de torsades en relief qui entourent cinq cercles « œils de perdrix » et quatre dessins irréguliers de barrettes en relief.

9. (Fig. 26, n° 6.) — Perle de terre cuite rouge décorée d'incrustations d'émail jaune opaque. Elle affecte la forme de deux troncs de cône réunis par leur base.

10. (Fig. 26, n° 7.) — Fibule ansée de bronze. L'ardillon a disparu. Elle est ornée de traits parallèles sur la partie cintrée et de quatre têtes de serpents, d'un dessin grossier, sur les extrémités planes.

11. (Fig. 26, n° 8.) — Fibule ansée de bronze. L'ardillon n'existe plus. Des animaux fantastiques sont représentés grossièrement sur les deux plaquettes d'extrémités. La partie cintrée est ornée de traits parallèles gravés limitant une bande de dents de loup.

12. (Fig. 27.) — Extrémités d'une châtelaine de bronze. La chaînette a 1 m. 46 de longueur. Elle est composée d'anneaux en forme d'S irréguliers, semblables à ceux qui figurent sur la planche. Cette chaîne est très bien conservée.

Plaquette d'attache munie d'un crochet qui permettait de la maintenir sur le vêtement. Cette attache est ornée de 12 cercles centrés irréguliers (œils de perdrix).

Extrémité de la châtelaine. Cet ornement est formé de trois parties. Une plaquette triangulaire ornée d'une croix latine, découpée à jour, est maintenue à la chaînette par une sorte de bélière prise dans la masse de la plaquette. Elle est ornée de quinze cercles, œils de perdrix, de diamètre différent et placés d'une façon irrégulière.

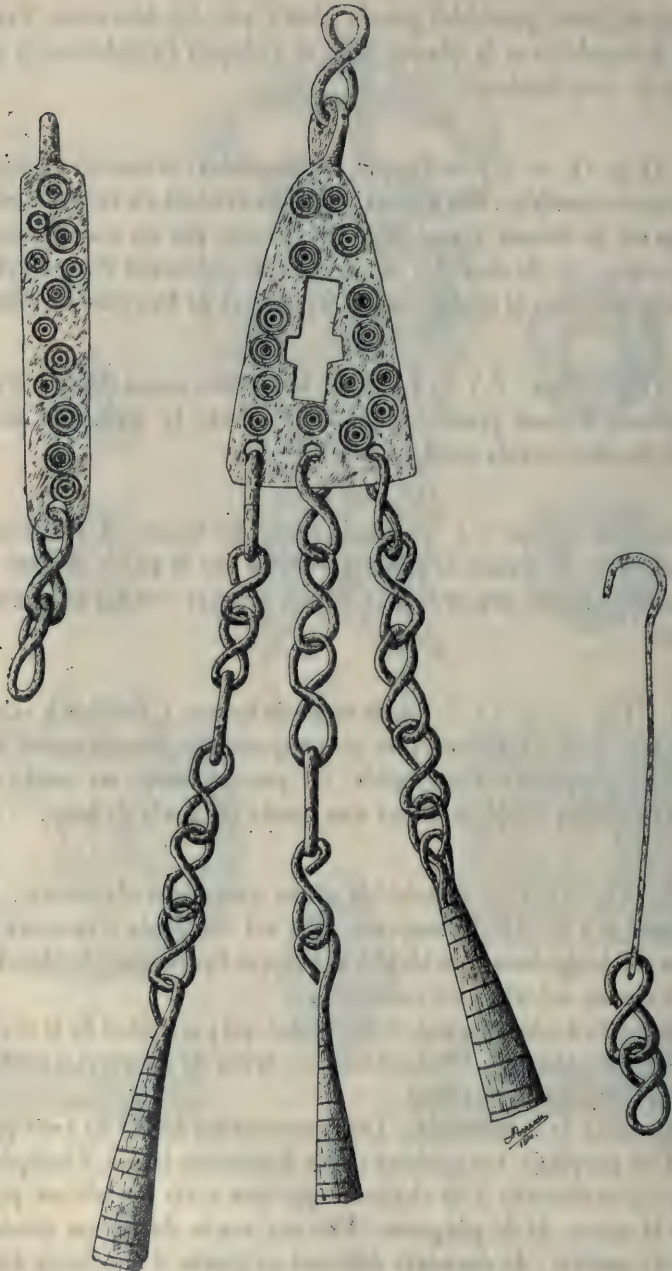


Fig. 27. — Cimetière d'Ercheu (Scmme).  
Châtelaine de bronze.



Trois petites chaînettes fixent à cette plaque autant de petits cornets de bronze qui devaient tinter en s'entrechoquant au moindre mouvement. Ils sont ornés de cercles parallèles gravés.

13. (Fig. 28.) Plaque-boucle triangulaire. Son ornementation se rencontre très rarement, croyons-nous.

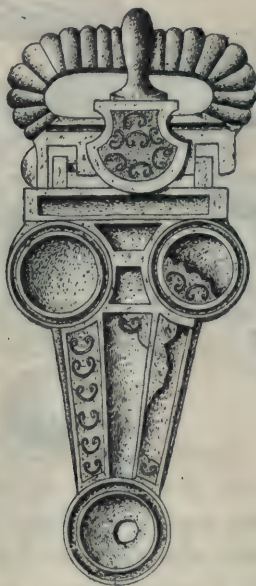


Fig. 28. — Cimetière d'Ercheu (Somme).  
Plaque-boucle de bronze.

La boucle est côtelée et festonnée. La plaque, l'ardillon et la base de la boucle étaient munis d'entailles plus ou moins larges de formes régulières. Ces creux étaient remplis de pâte céramique blanchâtre (émail opaque), dans laquelle étaient incrustées de petites bandes d'argent très minces affectant la forme de courbes aux extrémités coudées (arcs ou lunettes). Le mode de décoration de cette plaque se distingue très bien sur la vignette. Je l'ai dessinée telle qu'elle existe actuellement, c'est-à-dire sans chercher à la représenter dans son état primitif, presque toute la décoration ayant disparu.

14. (Fig. 29.) — Plaque-boucle triangulaire. L'ornementation de cette plaque est peu commune. La tête barbare figurée sur l'ardillon, les entrelacs et les grecques irréguliers de la plaque sont limités par des traits gravés de 0 m. 001 de largeur environ. Mais ces petites rainures, au lieu d'être laissées telles, ont été remplies d'une sorte d'émail. Le nielle ainsi obtenu ne devait pas ressembler,



Fig. 29. — Cimetière d'Ercheu  
(Somme).

Plaque-boucle de bronze.

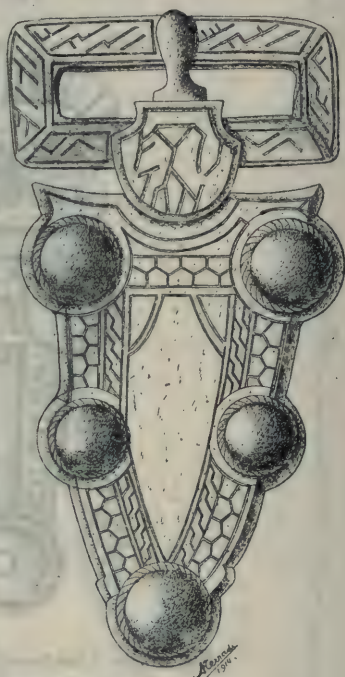


Fig. 30. — Cimetière d'Ercheu  
(Somme).

Plaque-boucle de bronze.

ni comme produit employé, ni comme résultat obtenu, à ce que nos orfèvres exécutent maintenant sur les bijoux d'argent.

Les clous, ordinairement hémisphériques, ont la forme de troncs de pyramide quadrangulaires; disposition assez rare.

15. (Fig. 30.) — Plaque-boucle triangulaire de bronze à patine brun fauve. La plaque, ornée de cinq boutons hémisphériques à

base torsadée, est encadrée de grecques et de mosaïques obtenues par des traits gravés. La partie centrale n'est pas décorée. Sur l'ardillon figure probablement une tête très barbare. Des traits en creux, irréguliers, sont gravés sur la boucle.

Il nous reste à décrire quelques beaux bijoux plaqués d'or, faisant partie de la collection de M. Th. Eck. Nous les avons reproduits sur la planche XLIX.

1. (Pl. XLIX, n° 1.) — Paire de boucles d'oreilles en or (VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles). L'anneau est massif, le diamètre est de 0 m. 036 et celui de sa section transversale de 0 m. 0025. Un crochet terminal s'ajuste dans un petit anneau placé à l'autre extrémité, près du pendant, et assure ainsi la fermeture de la boucle.

Le pendant, composé de 2 troncs de cône réunis par leur base, affecte la forme d'un petit barillet de 0 m. 013 de longueur, 0 m. 0065 et 0 m. 010 de diamètre. Des filigranes d'or simples, torsadés, en forme d'arcs ou de lunettes, sont soudés sur la surface latérale, quatre autres l'entourent, deux au milieu, deux aux extrémités.

2. (Pl. XLIX, n° 2.) — Paire de boucles d'oreilles franques. Elles sont d'argent. L'anneau a 0 m. 032 de diamètre; sa section est de 0 m. 002. Il n'est pas fermé comme celui de la boucle précédente. Le pendant a la forme d'un cube dont les angles ont été abattus. Il a 0 m. 012 de longueur selon le sens de l'anneau. Les quatre facettes principales sont munies de grenats lapidés à plat et ayant une forme carrée de 0 m. 0055 de côté.

3. (Pl. XLIX, n° 3.) — Belle fibule ornithomorphe d'argent doré. Elle caractérise bien l'époque franque.

L'œil de l'oiseau est simulé par un gros grenat discoïde lapidé à plat. L'aile est représentée par un écusson triangulaire isocèle à côtés curvilignes convexes. Dans l'intérieur de cet écusson existent deux grenats insérés dans des bâtes surélevées, l'un rectangulaire, l'autre triangulaire.

Deux petits cabochons figurent les deux pattes de l'oiseau. Le bec et la queue sont ornés de lignes de grènetis en relief. Des traits



parallèles gravés forment comme un collier autour du cou de l'oiseau (un aigle, probablement).

Le corps d'une autre fibule semblable, qui forme pendant avec celle-ci, est parsemé de points blanchâtres de 0 m. 001 de diamètre, qui font tache sur l'ensemble. Ce sont probablement des traces de petites applications disparues, ou plutôt de petits emplacements discoïdes non dorés volontairement. Les points blancs ainsi obtenus sur fond doré devaient produire un bel effet.

4. (Pl. XLIX, n° 4.) — Paire de fibules d'argent et d'or. Cette fibule, de forme circulaire, est festonnée d'une façon très régulière. Une couronne de dents de loup en argent entoure le centre qui est formé d'un disque d'or orné de filigranes et de trois petites têtes de rivets du même métal. Les filigranes disposés en annelets, demi-cercles et crossettes sont torsadés.

5. (Pl. XLIX, n° 5.) — Fibule. De forme générale carrée de 0 m. 038 de côté, elle est découpée d'une façon bien régulière. Les angles sont arrondis en demi-cercle et sont réunis par des triangles saillants qui dépassent de 0 m. 0025 les côtés du carré tangents aux circonférences des sommets.

La fibule est formée d'une plaque d'or fixée sur une platine de bronze qui porte l'ardillon. Celui-ci est en fer. Il était à charnière.

L'ornementation de ce bijou est très belle. Un filigrane torsadé borde la fibule. La plaque d'or est biseautée sur tout le pourtour et sur 0 m. 003 de largeur. La partie centrale, de 0 m. 019 de diamètre, forme un relief de 0 m. 004 sur le champ du bijou (*umbo*). Cette partie est elle-même entourée d'un filigrane torsadé. Le centre est orné d'un cabochon central hémisphérique en verre bleu foncé et de quatre triangles de verre vert clair sertis en table dans des bâtes surélevées.

Le pourtour de la fibule est décoré, dans les coins semi-circulaires, de quatre plaquettes de nacre serties en tables discoïdes de 0 m. 0045 de diamètre, et, dans chaque angle saillant, d'un losange de grenat lapidé à plat dans des cellules en saillie.

Tout le champ, sauf le chanfrein du pourtour, est garni de filigranes torsadés en relief en forme d'S, annelets, crossettes, arcs, dont la disposition ne présente aucune symétrie.

Les bâtes supportant les cabochons ou les pierres à plat sont elles-mêmes encadrées de filigranes.

Des fibules semblables, comme forme d'ensemble, c'est-à-dire avec coins arrondis et angles saillants intercalés, existent au Musée de Saint-Germain-en-Laye. Ce sont, entre autres, les n<sup>os</sup> 29432 (Suisse), 19374 (Besançon) et 24833 (Serrigny, Yonne).

6. (Pl. XLIX, n<sup>o</sup> 6.) — Fibule. De forme discoïde (bouclier avec *umbo*) de 0 m. 043 de diamètre, elle est composée d'une plaque d'or ornée, soudée sur un disque de bronze qui portait l'ardillon. Un filigrane torsadé entoure le bijou. La partie centrale, en relief de 0 m. 005, forme une calotte sphérique 0 m. 022 de diamètre. Au centre existe un cabochon de verre bleu foncé, et, sur deux diamètres perpendiculaires, quatre verres vert clair de formes triangulaires sont enchâssés à plat dans des bâtes en saillie.

La couronne du pourtour est ornée de grenats lapidés à plat dans des cellules surélevées. Quatre, de forme carrée de 0 m. 006 de côté, sont placés en prolongement des diamètres qui joignent les grenats triangulaires de la partie centrale (*umbo*); quatre autres, triangulaires, alternant avec les précédents, sont accostés, au sommet dirigé vers le centre de la fibule, d'un autre petit grenat discoïde irrégulier de 0 m. 003 de diamètre.

Tout le champ de la fibule resté libre est orné de filigranes d'or torsadés doubles en forme d'S, de 8, de crossettes ou d'arcs ou lunettes. Les filigranes sont exécutés d'une façon peu régulière et placés sans aucune recherche de symétrie.

Cette fibule doit être de la fin du VII<sup>e</sup> siècle, ainsi que la précédente, d'ailleurs. Les cabochons n'ont pas encore remplacé entièrement le lapidage à plat ou dans des bâtes surélevées, ils leur sont associés.

7. (Pl. XLIX, n<sup>o</sup> 7.) — Magnifique fibule d'or d'une exécution parfaite.

Ce beau bijou est formé, comme les n<sup>os</sup> 5 et 6, d'une plaque d'or soudée sur une plaque de bronze, laquelle portait l'ardillon. La gouttière qui recevait la pointe de l'aiguille ainsi que les tenons qui supportaient cette épingle existent encore. L'épinglette, qui était de fer, a disparu.

La fibule, de forme circulaire, a 0 m. 047 de diamètre. Elle pré-

sente, en son centre, une saillie de 0 m. 005 (*umbo*) en forme de calotte sphérique de 0 m. 024 de diamètre.

Deux filigranes d'or torsadés, parallèles, encadrent la plaque d'or.

Le centre de l'umbo est orné d'un cabochon de verre bleu foncé. Quatre triangles de verre sertis en table sur des bâtes surélevées sont placés aux extrémités de deux diamètres perpendiculaires. Ces verres sont de couleurs différentes, savoir : un rouge clair, un bleu opaque, un vert foncé, un vert très pâle.

La couronne formant pourtour est décorée de quatre beaux cabochons hémisphériques de grenat, de 0 m. 007 de diamètre, placés en prolongement des diamètres qui passent par les triangles de verre de la partie centrale. Alternant avec les cabochons, quatre grenats lapidés à plat, de forme carrée de 0 m. 006 de côté, complètent l'ornementation.

Le champ de la fibule est couvert de multiples filigranes doubles torsadés en forme d'S, de 8, d'ares ou lunettes, d'annelets ou demi-annelets, de crossettes. Ces filigranes semblent placés avec symétrie, mais, « selon les habitudes des orfèvres de l'époque, il n'existe aucune précision géométrique dans la disposition de ces petits ornements » <sup>(1)</sup>.

Nous l'avons dit précédemment, et nous le répétons à défaut d'autre argument, les déductions qu'a *priori* l'on peut tirer de l'exploration faite ; ainsi que des ex-voto recueillis dans le mystère de la fouille, doivent demeurer insuffisantes en tant que résultat historique et scientifique. Ce champ de sépultures, exceptionnellement riche comme épaves documentaires, et abondamment pourvu d'éléments faisant souvent défaut dans les cimetières qui vont du <sup>vi</sup><sup>e</sup> au <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle, eût été pour l'archéologie une source de constatations, s'il avait été l'objet de fouilles méthodiques.

On peut cependant penser, si l'on fait entrer en ligne de compte les huit cents sépultures explorées, que la population de ce lieu habité fut assez dense du <sup>vii</sup><sup>e</sup> au <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle, et qu'une aisance peu commune, exceptionnelle même, y régnait sans conteste. Les superbes bijoux d'or, trouvés en assez grande quantité, comme à Marchélepot, sont là pour le prouver.

Une autre particularité à signaler, qui fut constatée également

<sup>(1)</sup> C. Boulanger, *Fibule aviforme de Pontoise*.



par Lelaurain à Moislains (Somme), dont M. Théophile Eck surveilla de près les fouilles, c'est que le cimetière d'Ercheu échappa en partie à la convoitise des violateurs de sépultures qui, vers le x<sup>e</sup> siècle, au moment de l'abandon des cimetières champêtres, pillaient impunément les tombes. On sait que les cimetières dits mérovingiens que l'on retrouve intacts sont assez rares. Or, sans avoir échappé à toute violation, celui d'Ercheu nous fut transmis par le temps dans des conditions tout à fait exceptionnelles en tant que tombes inexplorées. Cela était à noter.

Nous n'avons plus qu'à clore ici le modeste travail que nous avons entrepris, non sans formuler l'espoir qu'il puisse être de quelque utilité pour les archéologues ou même pour tous ceux qui sont simplement curieux de nos glorieuses origines.

Albert TERRADE,

Conducteur de travaux publics  
à Noyon (Oise).

# INVENTAIRE DES JOYAUX D'UNE BOURGEOISE DU PUY-EN-VELAY

(1601),

PAR M. ULYSSE ROUCHON,  
Correspondant du Ministère.

---

L'inventaire des bagues et bijoux d'une bourgeoise du Puy-en-Velay, dans les premières années du xvii<sup>e</sup> siècle, transcrit ci-après, touche à la vie économique de la capitale du Velay, puisqu'il intéresse une spécialité longtemps réputée de son industrie, et qu'il détermine en même temps, par un exemple significatif, dans quelle mesure se traduisait alors le luxe personnel féminin dans une de nos provinces de moyenne importance.

L'orfèvrerie du Puy et ses productions sont bien connues. On les rencontre fréquemment dans les textes des xiii<sup>e</sup> et xiv<sup>e</sup> siècles. Les anneaux (*eniaux dou Pui*) étaient surtout réputés. Ils sont mentionnés dans des comptes de 1266<sup>(1)</sup>, de 1389-1390<sup>(2)</sup>.

En 1353, il y avait aux foires de Chalon des vendeurs de cette précieuse marchandise : « anneaux dou Puy, tasches et patenostres »<sup>(3)</sup> ; en 1368, Anthoine Boyer, « du Peud », s'y trou-

<sup>(1)</sup> *Mémoires de la Société des antiquaires de France* (Inventaire et comptes de la succession d'Eudes, comte de Nevers, publiés par Chazaud), t. XXXII (1871), p. 166, 185, 190, 205 et 206.

<sup>(2)</sup> Gust. Fagniez, *Études sur l'industrie et la classe industrielle à Paris au xiii<sup>e</sup> et au xiv<sup>e</sup> siècle*, p. 306.

<sup>(3)</sup> Archives de la Côte-d'Or, B 1394, fol. 15 et 16.

vait <sup>(1)</sup> ; en 1370 on y rencontrait «Jehan Flandy» <sup>(2)</sup>, et en 1377 Barthélemy Menade <sup>(3)</sup>.

Les inventaires mobiliers et extraits des comptes des ducs de Bourgogne de la maison de Valois (1363-1477) nous apprennent que, le 16 septembre 1376, «Anthonne Banniet, marchand du Peuil», toucha 30 francs «pour un saffir que Mgr a acheté et eu de lui et icelli mis en ses coffres» <sup>(4)</sup>.

Les saphirs du «riou Pezouliou», petite rivière coulant près du Puy, étaient en effet préparés et employés par les orfèvres de la cité. Ils étaient appréciés, puisque dès 1295 ils figurent dans les collections du trésor du Saint-Siège sous Boniface VIII, sous le nom de «saphirs du Puy» <sup>(5)</sup>, et que, plus tard, Valentine, duchesse d'Orléans, comtesse de Blois et de Beaumont, et dame de Coucy, avait, vers 1407-1408, parmi ses bijoux, «un anel d'or esmaillié ouquel a un saphir du Puy» <sup>(6)</sup>, et que le duc de Berry <sup>(7)</sup> possédait en 1416 «un sac de cuir où dedens a plusieurs menues pierres de la rivière du Puy».

Tous les bijoux issus des boutiques des orfèvres vellaves n'étaient pas expédiés au loin. De même que l'église Notre-Dame du Puy s'enorgueillissait de travaux tels que la *chadaraita* ou niche monumentale de la Vierge noire due au talent de François Gimbert, et pour laquelle Louis XI donna, en 1476, cent marcs d'argent <sup>(8)</sup>, certains riches particuliers aimaient avoir chez eux soit des objets d'art expressément commandés, comme faisait, vers 1480, le cha-

<sup>(1)</sup> Archives de la Côte-d'Or, B 3570, fol. 38.

<sup>(2)</sup> *Ibid.*, B 3572, fol. 42.

<sup>(3)</sup> *Ibid.*, B 3577, fol. 7 v°.

<sup>(4)</sup> *Inventaires mobiliers et extraits des comptes des ducs de Bourgogne de la maison de Valois*, publiés par B. Prost, t. I, p. 520-521.

<sup>(5)</sup> *Inventaire du trésor du Saint-Siège sous Boniface VIII*, publié par E. Molinier, n° 150, 575 et 634, dans *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. XLIII, p. 299, et t. XLV, p. 41 et 45.

<sup>(6)</sup> *Recueil d'anciens inventaires* (Paris, 1896), t. I, p. 24.

<sup>(7)</sup> *Inventaire de Jean, duc de Berry*, publié par J. Guiffrey. — On pourra consulter dans le compte rendu du *Congrès archéologique de France*, session du Puy, LXXI (1904), p. 506-541, une importante communication de M. Noël Thiollier sur les œuvres des orfèvres du Puy, et, dans le même volume, p. 454-460, une notice de M. Henri Stein sur une statuette d'argent offerte en 1487 à la cathédrale du Puy et provenant des mêmes ateliers.

<sup>(8)</sup> *Chroniques d'Étienne Médicis, bourgeois du Puy*, édit. Chassaing, t. I, p. 260.



noine Bodon : sirène d'or, ceintures, coupes, etc. <sup>(1)</sup>, ou plus modestement des colliers, bagues, pendentifs, et Isabeau Bonnefoy était du nombre.

Joint aux autres documents déjà connus, celui que nous publions ci-après paraît digne d'attention et utile à connaître dans ses détails pour les renseignements nouveaux qu'il apporte sur les travaux et et les goûts de nos ancêtres.

#### INVENTAIRE DES JOYAUX D'ISABEAU BONNEFOY.

(18 août 1601.)

[Archives départementales de la Haute-Loire, série E, minutes de Maurice Leblanc, 2<sup>e</sup> registre, fol. 135 et 136.]

Inventaire des bagues et joyaux que moy Jean Almeras Jauguet, comme mary de Ysabeau Bonnefoy, ma femme, ay receu de sire Guillaume Bonnefoy, mon beau-frère, appartenans à ladicté Ysabeau Bonnefoy et à elle advenues ou données tant par feue dame Catherine Blanche, sa mère, que feue Jeanne Bonnefoy, sa sœur, que de feu sire Jacques Moyen, premier mary de ladicté Ysabeau Bonnefoy, lesquelles sont cy-après désignées et spécifiées et extimées comme s'ensuyt, et tout fait ez présences dudict sire Guillaume Bonnefoy et de sire Jean Bordel :

1. Premièrement, une daurure <sup>(2)</sup> esmalhée à canons, y ayant vingt quatre pièces, pesant douze escuz et demy.
2. Une cheyne or à estoilles, pesant vingt ung escu.
3. Deux cheynes à petit jeserant <sup>(3)</sup> d'or, pesant quinze escuz et demy.
4. Ung jeserant d'or, pesant seize escuz.
5. Une dourure y ayant dix neuf canons couzuz sur ung riban rouge, pesant le tout six escuz.
6. Ung petit collier de besoigne estampée d'or, pesant neufz escuz moingtz douze grains.
7. Plus, autre dourure faicte à canons d'or, y ayant vingt canons, pesans quatre escuz dix neufz grains.

<sup>(1)</sup> Arch. de la Haute-Garonne, série B, *Registre des audiences du Parlement de Toulouse* (1476-1477).

<sup>(2)</sup> Ornement de la coiffure des femmes. Cf. *Glossaire* de Gay, v<sup>o</sup> DORURE.

<sup>(3)</sup> « Jaseran », chaîne servant de collier. — Voir *Dictionnaire* d'Hatzfeld-Darmesteter-Thomas, et le *Dictionnaire* de Godefroy, v<sup>o</sup> JAZERAN, 2.

8. Deux paires de brasseletz d'or pesant quarante six escuz et demy.
9. Vingt quatre patenostres rondz et douze marques en olive d'or, pesant treze escuz et neuf grains.
10. Cent cinquante sept grains d'argent racheptz (?) pour chapellet, extimé ung sol et six deniers la pièce, monte iii escus L<sup>re</sup> v s. vi d.
11. Une bague pendant avec ung critailh et une peinture de Suzanne au desoubz le cristailh, extimé iii escus vii s.
12. Ung chapellet de satrins (?) avec cinq marques d'or, extimé deux escus.
13. Ung carcan <sup>(1)</sup> de perles avec deux petites gerbes d'or et un pendant d'une agatte garnie d'or au bout pesant le tout une once treze deniers, estimé sept escus l'once.
14. Ung pendant de besongne moulée avec troys pierres, scavoir : deux rubins et ung diamant, avec une perle au bout, estimé vingt-sept escus.
15. Ung pendant en camayeul à une besoigne de fil esmailié de troys perles pendantes, extimé iii escuz.
16. Ung autre pendant camayeul, extimé ung escu vingt solz.
17. Une cheyne de perles avec granatz meslée, pesant seize deniers, extimée quatre escus.
18. Deux pāssemmentz appellé vulguèrement cot de perles, à l'ung desquelz y a vingt ung pompon de daurure, pesant, les deux, vingt-troys deniers, extimé six escuz quarante solz.
19. Deux brasseletz de courailh meslé avec des grains d'argent, extimé ung escu.
20. Une courdelieyre d'argent faicte à canons, pesant six onces ung quart, extimé cinquante solz l'once, monte cinq escus douze solz six deniers.
21. Ung seinturon d'or assorty, extimé douze escus.
22. Ung seinturon d'argent assorty, extimé cent solz.

(1) Collier.

23. Ung courdon de granatz et grains d'or meslés, en nombre de cinq cens soixante grains d'or et cinq cents granatz ou environ, extimé tout ensemble sept escus quarante solz.

24. Un saphier en agneau, extimé deux escus.

25. Ung agneau ou y a ung petit diamant, extimé deux escus.

26. Ung anneau d'or en signet, extimé deux escus et demy.

27. Deux pièces d'or pour courailh d'enfant, extimé ung escu vingt solz, pesant un escu dix huit grains.

Toutelle : n<sup>o</sup> XLII escuz.

Toutes lesdictes bagues, comme sont sus désignées, ont esté particulièrement extimées, le tout revenant à la somme de deux cens quarante deux escus.

Arresté par nous dictz Almeras, Bonnefoy et Bordel, et le tout après fait signer de maistre Maurice Leblanc, notaire royal, ce 18<sup>me</sup> aoust 1601.

Suivent les signatures : Jauguet, Bordel, Guilhaume Bonnefoy, Leblanc.

Ulysse Rouchon,

Correspondant du Ministère.



DEUX INSCRIPTIONS  
DU  
DÉPARTEMENT DE CONSTANTINE  
RÉCEMMENT PUBLIÉES.

---

NOTE DE M. JÉRÔME CARCOPINO,  
Membre de la Commission de l'Afrique du Nord.

---

J'ai revu, au cours de ma dernière tournée d'inspection, les deux inscriptions intéressantes qu'ont signalées MM. Cabon et Piquet<sup>(1)</sup>, et sur lesquelles M. Espérandieu vient à nouveau d'attirer l'attention<sup>(2)</sup>.

I. INSCRIPTION D'AÏN-AZIZ-BEN-TELLIS.

L'inscription trouvée l'an dernier à Aïn-Aziz-ben-Tellis, et transportée peu après, par les soins de M. Murat, administrateur, au bordj de la commune mixte de Châteaudun-du-Rhumel, a été reproduite très consciencieusement, et il n'y a que peu de chose à reprendre ou à ajouter à la publication du premier éditeur, M. Cabon. La teneur en est susceptible, néanmoins, de quelques améliorations de détail, et il est possible, je crois, d'en tirer des conclusions nouvelles.

<sup>(1)</sup> *Recueil de la Société archéologique de Constantine*, 1912-1913, p. 272 et 284.

<sup>(2)</sup> *Revue épigraphique*, 1913, p. 384-386.

ALINVS NATALIS II

CAIVSHONORARIAMILII

ORNATVS FONTEMCAPVT

AMSAGA EVETVSTATE

5 DILAPSVMETTORREN

TIBVS ADSIDVISDIM MO

LITVMABI MOVSQVEAT

SVMMVMQVADRATOLA

PIDENOVOETSIGNINO

10 OPEREOBAMOREMCIVI

TATISSVAESVAPECVNIA

DEPENSISSS<sup>+</sup>MIL · NO

INSTRVXITETCVLTVMR

FECITIDEMQ · DEDICAV

Pierre calcaire, brisée en haut; elle mesure 0 m. 55 × 0 m. 30 × 0 m. 135, avec des éraflures à droite.

Hauteur des lettres : 0 m. 035 aux trois premières lignes, 0 m. 032 à 0 m. 035 aux lignes suivantes, 0 m. 03 à la dernière ligne.

Ligne 1. La ligne m'a paru débiter par les traces arrondies d'une lettre à boucle. La lettre L du mot *Alinus* proposé par le premier éditeur n'est pas sûre : la barre inférieure n'est pas visible. De toute manière, on n'obtient un gentilice qu'à la condition de supposer une ligature de l'I et de l'N. Après NATALIS, j'ai cru

distinguer l'amorce inférieure de deux hastes; il y a place, après elles, pour 4 lettres au moins. Dès lors, ne pourrait-on songer à quelque chose comme :

[C(aius) L]a[t]i[ni]us Natalis [f(ilius) Pamma]  
chius.....

Mais d'abord les traces du début se perdent dans les cassures de la pierre. L'N paraît bien large comparé aux autres N du texte; il n'y a pas aux lignes suivantes de ligature; enfin rien ne nous assure que l'inscription n'ait pas commencé une ligne plus haut, auquel cas le gentilice de ce dédicant à *cognomina* multiples aurait entièrement disparu. Je ne donne donc ma restitution qu'à titre purement conjectural.

Ligne 2. Il y a un point après MILIT.

Ligne 4. Il y a une feuille de lierre après VETVSTATE.

Ligne 6. L'amorce du petit O (cf. l'H de *Chius* à la ligne 2, et l'V de *Caput* à la ligne 3) est nettement visible. La forme *dimmo-*  
*litum* n'est donc point douteuse.

Ligne 7. Lire VSQVE AT et non VSQVE AD.

Ligne 8. Changement d'écriture dans le mot QVADRATO dont le second A est sans barre, et dont le T est surmonté d'une barre oblique.

Ligne 12. Il y a une feuille de lierre et non un O à la fin de la ligne.

Ligne 13. Le haut de la haste de l'E (de RE|FECIT) est visible.

Ligne 14. Il y a un point après IDEMQ; dans DEDICAVIT, c'est le haut du second I et non le bas qui est visible.

On a donc le développement suivant :

[C(aius) L]a[t]i[ni]us, Natalis [f(ilius), Pamma]chius honoraria mili[t(ia)]  
ornatus, fontem Caput[amsagae vetustate dilapsam et torren]tibus adsiduis  
dim<m>[o]litum ab imo usque at | summum quadrato la[pide novo et signino  
opere ob amorem civi]tatis suae sua pecunia depensis sestertium... m(illibus)  
n(ummum) | instruxit et cultum r[e]fecit idemque dedicav[it].

En dehors du nom du dédicant, la lecture de l'inscription ne présente d'ailleurs qu'une seule difficulté : l'interprétation douteuse du chiffre de la douzième ligne : 𐆩𐆪.

M. Gsell m'a suggéré qu'il s'agit peut-être d'une abréviation en



onciale de *d(e)c(em)*; et j'avoue que de toutes les suppositions qu'il est loisible de faire, c'est celle qui cadre le mieux à la fois avec l'aspect des signes et avec le montant vraisemblable de la dépense qu'a pu coûter la réfection d'une fontaine municipale, le parement en fût-il de pierres de taille (*quadrato lapide*) et le revêtement interne d'*opus signinum*, le «cocciopesto» des maçons italiens<sup>(1)</sup>.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs, ce texte est tout à fait intéressant.

*Amsaga* — ou *Ampsaga*<sup>(2)</sup> — fut, on le sait, le nom antique du fleuve qui passait à Constantine, — *fluvius Cirtensis famosus*<sup>(3)</sup>. Mais pour que notre texte visât directement la source de l'Amsaga, à laquelle se serait alimentée la fontaine refaite par Pammachius, il eût suffi de l'accusatif *fontem* suivi du nom du fleuve soit au génitif appositionnel *fontem Amsagae*, soit plutôt *fontem Amsagam*<sup>(4)</sup>; et il faudrait, en tout cas, que *caput* y jouât le rôle et subît la déclinaison d'un nom commun. Au contraire, dans l'expression *fontem caput Amsagae*, comme dans la dédicace *Genio Caputamsagae* alléguée plus bas, *Caputamsagae* ne fait évidemment qu'un mot: bien que dérivé de l'*Amsaga*, c'est un autre nom propre, et, dans le latin correct où notre inscription est rédigée d'un bout à l'autre, il doit désigner le centre romain qui exista jadis à la place d'Ain-Aziz-ben-Tellis. Il convient donc d'abandonner les opinions courantes, et de ne repérer là ni *Idicra*, dont la position marquée par l'Itinéraire d'Antonin à 25 milles de Cuicul et de Milev doit être cherchée plus vers le Nord-Est<sup>(5)</sup>, ni *Tutca*, qualifiée ailleurs *colonia*<sup>(6)</sup>, alors que notre texte parle seulement d'une *civitas*. La ville antique s'appelait *Caputamsagae*; et comme en Espagne *Caputfluminis Anae*<sup>(7)</sup>, ou en Maurétanie Césarienne *Caputtasacc(ora)*<sup>(8)</sup>, elle devait son nom au fleuve en amont duquel elle était située.

(1) Cf. Espérandieu, *loc. cit.*, et la citation de Pline, XXXV, 165.

(2) Cf. les textes réunis par Gsell, *Atlas*, 8, 5.

(3) Victor de Vite, II, 5. Cf. Gsell, *Atlas*, 8, 5.

(4) Cf., à propos de l'expression *fontem Timavi* qu'il relève dans Virgile, l'opinion, défavorable à l'emploi du génitif oppositionnel, de Servius, *ad Aen.*, I, 244.

(5) Cf. Gsell, *Atlas*, 17, 214.

(6) *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 8270.

(7) *Thesaurus linguae latinae*, *Onom.*, c. 177.

(8) Cf. Gsell, *Atlas*, 21, 25 et 31, 26 et 76.

Dans la nomenclature actuelle, le Rhummel, qui perd son nom à son confluent avec l'Oued-Endja, se confond jusqu'à la hauteur de Châteaudun avec l'Oued-Tadjenent. Les textes antiques prolongeaient l'Ampsaga jusqu'à la mer<sup>(1)</sup>, mais nous laissaient indécis sur ses origines. L'inscription d'Aïn-Aziz-ben-Tellis fixera désormais notre opinion.

D'une part, la présence en ce lieu d'une ancienne ville dite *Caputamsagae* empêche qu'on aille, à cause de la découverte à Sila d'une dédicace *Genio numinis Caputamsagae*<sup>(2)</sup>, transporter l'Amsaga à la source de l'Oued-bou-Merzoug<sup>(3)</sup>. Aussi bien avait-il été imprudent de fonder sur cet ex-voto une identification topographique. Le Génie d'un lieu ne lui est pas rivé, et, par exemple, c'est à Tizgirt, soit à 26 kilomètres de Dellys, emplacement moderne de Rusucurru<sup>(4)</sup> et sur le territoire d'un autre municpe, Iomnium<sup>(5)</sup>, qu'a été retrouvé un temple *Genio municipii Rusucurritani*<sup>(6)</sup>.

D'autre part, il nous est interdit d'admettre que, dans l'incertitude où seraient restés les Romains sur la véritable unité de l'Amsaga, plusieurs de leurs cités, appartenant toutes à son bassin, mais situées sur des affluents différents, auraient profité du flottement de la toponymie pour se disputer l'honneur de voir l'Amsaga jaillir de leur sol : le fait que l'une d'entre elles portait officiellement le titre de *Caputamsagae* coupait court par avance à ce que nous tiendrions aujourd'hui pour des rivalités de clocher. Il n'y a donc, semble-t-il, qu'une conclusion à tirer de notre texte : les Romains faisaient naître la rivière Amsaga près de la ville qu'elle servit à identifier, à la source de l'Oued-bou-Mrah.

Reste seulement à savoir pourquoi c'est l'Oued-bou-Mrah, un des plus insignifiants des cours d'eau par lesquels le Rhummel est formé, dont le nom d'*Amsaga* a capté le Rhummel, puis l'Oued-Endja, et domina tout le bassin d'Aïn-Aziz-ben-Tellis à la mer?

Les Romains ne se sont peut-être point laissé guider par les mêmes principes que les modernes dans l'onomastique fluviale

(1) Pline, *H. N.*, v, 21 : «Oppidum Tucce inpositum mari et flumini Ampsagae.»

(2) *Corpus inscr. lat.*, t. VIII, n° 5884.

(3) Cf. Schmidt, dans Pauly-Wissowa, I, col. 1982.

(4) Comme le prouve la borne de Takdempt communiquée par M. Viré (*Bull. archéol. du Comité*, 1912, p. CCL).

(5) *Corpus inscr. lat.*, t. VIII, n° 20716.

(6) *Corpus inscr. lat.*, t. VIII, n° 8995 = 20710.

d'Afrique, et, au moins dans l'identification du Bagrada, qu'ils ont dérivé non de la Medjerda proprement dite, mais de la rivière à la source de laquelle a grandi *Thubursicum Numidarum* (Khemissa)<sup>(1)</sup>, ils paraissent avoir fait plus de cas, pour discerner un fleuve de ses affluents, de sa valeur humaine que de sa longueur ou de son débit. Aussi, pour expliquer comment ils ont pu, à l'exclusion de l'Oued-Dekhri, de l'Oued-Tadjenent, de l'Oued-bou-Merzoug, considérer l'Oued-bou-Mrah comme la branche mère de l'Amsaga, peut-on invoquer le centre urbain qu'il arrosait alors, l'importance numérique, attestée par l'étendue des ruines d'Aïn-Aziz-ben-Tellis<sup>(2)</sup>, qu'il devait avoir, le prestige religieux dont il était probablement environné. Car l'activité cultuelle de *Caputamsagae* paraît avoir été intense. Sur place, l'attestent les dédicaces à Silvain, à la Nutrix, recueillies dans les ruines d'Aïn-Aziz-ben-Tellis, et les listes sacrificielles<sup>(3)</sup> qu'y ont dressées, comme au *pagus Veneriensis*<sup>(4)</sup>, les prêtres de Saturne *Dominus*. Au loin, le rayonnement s'en est étendu jusqu'à quinze lieues de là, à Sila, où fut découverte la dédicace *Genio numinis Caputamsagae*<sup>(5)</sup>.

## II. INSCRIPTION D'AÏN-MELOUK.

L'inscription d'Aïn-Melouk (commune mixte d'Oum-el-Bouaghi) est aujourd'hui chez le cheik du douar, Zitouni-Taïeb, en attendant que par l'obligeante entremise de M. Ribet, administrateur, et après entente avec le propriétaire, elle soit transportée au Musée des Antiquités algériennes. Elle a été trouvée en contre-bas d'un mamelonnement parsemé de débris antiques, appelé Henchir-Oued-Krouf, et situé entre l'Oued-Krouf à l'Est et l'Oued-Aïn-Nouader à l'Ouest, à peu près à égale distance entre le Bordj-el-Hadj-Tahar et l'Henchir-Groul de la carte au 200.000<sup>e</sup><sup>(6)</sup>. C'est une pierre gréseuse, longue de 1 m. 02, large de 0 m. 74, épaisse de

(1) Julius Honorius, ap. *Geographi Latini minores*, éd. Riese, p. 52 : *fluvius Bagrada nascitur in Thubursicu Numidorum*. Cf. Gsell, *Atlas*, 18, 297, p. 25.

(2) Cf. Gsell, *Atlas*, 17, 214 : « r(uines) r(omaines) fort étendues ».

(3) *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 8246-8247.

(4) Cf. Poinssot, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1913, p. 425.

(5) *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 5884. Ce *Genius* n'est peut-être, d'ailleurs, que Saturne lui-même.

(6) Cf. Gsell, *Atlas*, 18, 163.



0 m. 24. Le champ épigraphique (0 m. 77 sur 0 m. 49) est encadré dans une double moulure. Le texte est sans lacune ;

CAELESTI AETERNAE AVG  
 AEDEM ASOLOCVMPRONAOETCO  
 LVMNISETSEDIBVS PHOSPHOR/S  
 EXSTRVCXIT·IDEMQ DEDIC  
 ITEM VICVM QVI·SVBIACET·HVIC 5  
 TEMPLO LON GVM·}·CCCL·CVM  
 AEDIFICIIS OMNIBVS ET COLUMNS  
 ET PORTICIBVS ET ARCVS·IIII  
 IDEM FECITETNVNDINASIN STI  
 TVIT·QVIVICVSNOMINEIPSIVS 10  
 APPELLATVR

Hauteur des lettres : 1<sup>re</sup> ligne, 0 m. 04 ; 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> lignes, 0 m. 03 ; 4<sup>e</sup> ligne, 0 m. 035 ; 5<sup>e</sup> ligne, 0 m. 04 ; lignes suivantes, 0 m. 035.

Les lettres sont gravées avec soin : certaines particularités paléographiques sont à retenir : l' l très long (l'i de *item* à la ligne 5 a 0 m. 06), débordant la ligne, est légèrement recourbé à sa partie supérieure (cf. l'i de *Caelesti* à la ligne 1, de *item* à la ligne 5) ; — la plupart des λ ont la pointe plus ou moins inclinée à gauche, les uns avec barre (l. 1, λ de *Aug[ustae]*), les autres sans barre (l. 1, les λ de *aeternae*) ; — le C a souvent une tête beaucoup plus longue que sa base, mais non recourbée (cf. l. 1, le C de *Caelesti*) ; — les jambages de M sont plus ou moins inclinés sur leur gauche. Par tous les détails de son caractère, l'inscription se place donc au n<sup>e</sup> siècle, au plus tôt.

Je n'ai compté que trois ligatures : ligne 3 : R/S (= *rus*) ; ligne 7 : VI et N de *columnis*.

Enfin l'état de la pierre, et non un souci de présentation artistique, explique la présence des intervalles qui séparent *Caelesti d'aeternae* et *aeternae* de *aug* (l. 1 = 0 m. 07 et 0 m. 03); *idemq.* de *dedic* (l. 4 = 0 m. 09); l'n et le g de *longum* (l. 6 = 0 m. 04); l'n et l's de *instituit* (l. 9 = 0 m. 04).

Sauf à la ligne 6, le développement va de soi :

*Caelesti aeternae aug(ustae) | aedem a solo cum pronao et co|lumnis et sedibus Phosphorus | exstruxit idemq(ue) dedic(avit). | Item vicum, qui subiacet huic | templo, longum. . . . CCCL, cum | aedificiis omnibus et columnis | et porticibus, et arcus iiii | idem fecit; et nundinas insti|tuit. Qui vicus nomine ipsius | appellatur.*

La lecture ne présente, on le voit, qu'une difficulté : comment interpréter le sigle de la ligne 6 ? L'adjectif *longum* exclut déjà la surface en *centuriae* qu'elle pourrait indiquer, mais que démentent en outre et le chiffre porté sur la pierre et les dimensions de la ruine dont le bombement, comme on pouvait s'y attendre avec un *vicus*, ne couvre guère que 4 hectares, soit à peine le tiers de la plus petite centurie. Mesures prises du côté du Sud, où il s'abaisse suivant une ligne moins accidentée, il s'étend, d'Est en Ouest, sur une longueur qu'au pas j'ai évaluée à 205 mètres environ (293 pas de 0 m. 70). Du Nord au Sud, et en passant par le milieu de la ruine, j'ai compté 307 pas (214 m. 90 environ). Ces chiffres éliminent aussi bien le *passus* trop long que le *pes* trop court (350 *passus* = 517 m. 65; 350 *pedes* = 102 m. 25). J'inclinerais plutôt à penser qu'il s'agit du double pied ou *dupondius*. Le sigle du *dupondius*, double as, présenté avec le nôtre une réelle analogie; d'autre part, 350 *dupondii* correspondent à peu près à nos 205-214 mètres<sup>(1)</sup> : un *dupondius* = 0 m. 591; 350 *dupondii* font 206 m. 85.

En dehors de cette abréviation rare, unique, à ma connaissance dans l'épigraphie africaine, cette dédicace à *Caelestis* nous apporte de nombreux éléments d'information et d'intérêt.

(1) Cf. Héron de Villefosse, s. v° *PES*, dans Saglio et Pottier, *Dict. des antig.*, t. VIII, p. 420.

I. Elle nous révèle, sur un point où n'existent plus ni bourgade, ni marché, la fondation, due à l'initiative privée, d'un *vicus*, siège de *nundines*<sup>(1)</sup>.

II. Elle place cette fondation sous la protection de *Caelestis*, comme si les grands propriétaires, créateurs de *vici*, avaient une tendance à favoriser contre le christianisme le culte le plus populaire<sup>(2)</sup> de tout le paganisme africain; et l'on ne peut que rapprocher, en la commentant, l'établissement à Aïn-Mechera d'un *vicus* et de *nundinae*, par Antonia Saturnina, de la dédicace à *Caelestis*, offerte pour le salut de C. Arrius Antoninus, neveu de la précédente, et trouvée, 35 kilomètres plus loin, à Kaf-Tazrot<sup>(3)</sup>.

III. Elle laisse dans l'ombre la personnalité du fondateur, mais, avec le nom de *Phosphorus* qu'elle renferme, elle limite à son sujet le champ de la conjecture. Ou ce *Phosphorus* était un affranchi, et régisseur de domaines peut-être impériaux<sup>(4)</sup>; ou c'était un «clarissime» dont l'inscription ne mentionne que celui de ses *cognomina* qui a passé au *vicus* même. Les *Phosphori* de l'épigraphie africaine sont loin de prétendre à ce rang<sup>(5)</sup>. Je ne vois qu'un grand personnage dont le surnom habituel était peut-être *Phosphorus* (ou plutôt *Phosphorius*): le père de Symmaque<sup>(6)</sup>; mais en l'absence d'autres renseignements sur lui, et d'une datation précise de notre texte, tout rapprochement serait téméraire.

IV. Elle ajoute à notre connaissance du réseau routier de la région, si bien décrit par M. Gsell<sup>(7)</sup>. Aujourd'hui deux pistes se

(1) Cf. sur les *nundinae* d'Afrique, instituées en même temps que les bourgades ou *vici*, *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 8280; sur les *nundinae* en général, Alfred Merlin, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1906, p. 448-456.

(2) Cf. Frère, *Rev. archéol.*, 1907, 2, p. 35.

(3) Cf. *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 8280 et 8241, et Gsell, *Atlas*, 17, 386 et 237.

(4) Voir un *lib. Aug.* de ce nom au *Corpus*, t. XIV, n° 3440.

(5) Cf., au *Corpus*, t. VIII, les n° 9464, à Tébessa, et 2108 et 2116 à Gherchell, partout sous la forme *Posphorus*; et Thieling, *Der Hellenismus in Africa*, p. 112.

(6) *Corp. inscr. lat.*, t. VI, n° 1698. La Table de Peutinger place une station dite *Symmachi* (pour *vicus Symmachi*?) sur la route de Lambèse au Sahara (cf. Gsell, *Atlas*, 37, 47).

(7) *Atlas*, 18, n° 72, 82, 157.



croisent devant l'Henchir-Oued-Krouf : l'une va d'Oued-Zenati à Aïn-Fakroun ; l'autre est un raccourci de Constantine à Aïn-Beïda. Jadis une route romaine, dont la trace subsiste le long et au sud de la ruine, devait suivre le thalweg de la large dépression d'Aïn-Melouk, sur le prolongement de la voie qui d'Aïn-Tolba rejoignait l'Oued-Zenati, et de là, par le col de Ras-el-Akba, l'ancienne *Thibilis*.

V. Elle jalonne ce chemin d'une station nouvelle, dont nous connaissons par elle le nom et l'aspect. Elle l'appelle du même nom que son fondateur : *qui vicus nomine ipsius appellatur*. C'était soit le *vicus Phosphorus* <sup>(1)</sup>, soit le *vicus Phosphori* <sup>(2)</sup>. Elle nous en donne une description sommaire, mais précise. Elle ne marque que la longueur du *vicus* : par conséquent, ou bien le bourg ne consistait qu'en une rue unique, ou c'est un indice, confirmé par l'aspect et les mesures du terrain, qu'il s'élevait sur un plan carré dont la surface procédait exactement de cette longueur. Les quatre arcs que l'inscription mentionne devaient ouvrir sur les quatre faces de la bourgade ; et il se pourrait que la pierre qui la porte, exhumée au bord de la route, en contre-bas de l'ensemble des ruines, eût été placée à l'entrée du village, dans l'entablement du principal d'entre eux. Enfin le détail que notre texte fournit sur l'emplacement de l'*aedes Caelestis* par rapport au *vicus* « *qui subiacet huic templo* » laisse espérer que, si un sondage est effectué (par les soins de M. Ribet et avec la petite subvention que j'ai demandée pour lui au Gouvernement général) sous le pli de terrain qui, en bordure du côté nord de la ruine, la domine tout entière, il découvrira, orientée au sud, avec son pronaos, ses colonnes et les sièges qui la garnissaient, — *cum pronaos et columnis et sedibus*, — la chambre même de la « déesse éternelle ».

Jérôme CARCOPINO,

Membre de la Commission de l'Afrique du Nord.

<sup>(1)</sup> Cf. le *vicus Caecilius* dans Pauly-Wissowa, III, c. 1136.

<sup>(2)</sup> Cf. les *vici Augusti* ou *Augustorum*, dans Gsell, *Atlas*, 16, 329 et 27, 240 ; et *Atlas archéol. de la Tunisie*, Oued-Zerga, 55, et Sidi-el-Hani, 40, et bien d'autres *vici* déterminés par le nom au génitif de leurs fondateurs.

# NOTE SUR UNE MOSAÏQUE

RÉCEMMENT

## DÉCOUVERTE À TIPASA,

PAR M. JÉRÔME CARCOPINO,

Membre de la Commission de l'Afrique du Nord.

---

M. Albert Ballu, architecte en chef des Monuments historiques, a fait connaître dans son rapport officiel de 1914 les beaux résultats des fouilles entreprises par son Service pendant l'été de 1913 sur la colline dite des temples à Tipasa. La Commission de l'Afrique du Nord a émis, dans sa séance du 17 février dernier, le vœu qu'une étude fût spécialement consacrée à la mosaïque qu'elles ont mise au jour. Déférant à ce désir aussitôt que je l'ai pu, j'ai profité de la première éclaircie pour me rendre sur place, et y examiner, dans sa relation avec l'édifice où elle a été trouvée, cette œuvre au moins singulière.

### I

Transportée provisoirement dans une pièce de la villa Trémaux qui constitue le « musée local », la mosaïque tapissait une abside au sol duquel elle s'adaptait exactement (pl. L). L'abside, profonde de 4 m. 68 et large de 6 mètres, termine au Nord une grande salle au milieu et dans l'axe de laquelle elle est placée. Le vaste rectangle

que forme cette salle ne m'a point paru exactement mesurable. En effet, du côté du Sud, on ne sait au juste où s'arrêtaient ses murs épais de 0 m. 50, où s'arrête aujourd'hui son pavement en béton de mortier et brique pilée. Tout ce qu'on peut dire, c'est que, des pieds-droits de l'abside à une ligne passant par l'extrémité septentrionale actuelle du mur qui ferme l'édifice du côté de l'Est<sup>(1)</sup>, on compte 33 m. 30. Une double rangée de onze colonnes le partage en une nef centrale, large de 6 m. 92, et en deux bas côtés, larges chacun de 3 m. 60. Les entre-colonnements sont de 2 m. 95. Au Sud, la colonnade tourne et forme un portique de quatre colonnes inégalement espacées<sup>(2)</sup>. De même que la grande nef aboutit à l'abside, chacun des bas côtés devait, dans le plan primitif, aboutir à une petite salle qui paraît avoir été comblée dès l'antiquité. Celle de l'Est, seule, est en partie fouillée. Elle mesure 4 m. 27 du Nord au Sud, et, pour des raisons de symétrie<sup>(3)</sup>, j'estime à 3 m. 80 sa largeur d'Est en Ouest. A l'origine, l'édifice avait deux entrées : l'une au Sud, formée par les deux colonnes médianes du portique tétrastyle, l'autre à l'Est, hâtivement murée dès l'antiquité, dont le seuil, visible dans la plus méridionale des deux brèches qui interrompent le mur aujourd'hui, continue sous la construction adventice qui les sépare encore l'une de l'autre. L'entrée du Sud était tournée vers la plaine, où l'on descend de là par une pente assez raide. Peut-être y conduisait-elle par un escalier dont le progrès des fouilles révélera un jour les marches descendantes. Au contraire, l'entrée de l'Est donnait sur le bas d'un escalier qui, placé de biais par rapport à notre édifice, s'élève par dix marches en belles pierres de taille<sup>(4)</sup> à un premier palier profond de 0 m. 90, et, de là, par sept autres degrés dont il ne subsiste plus que l'amorce dans le blocage où elles étaient fixées, à une plate-forme pavée d'un admirable dallage que le Service des Monuments historiques est en train de déblayer.

Le plan dont je viens d'esquisser les grandes lignes pourrait, dans son ensemble, convenir à une église et à une basilique civile, et M. Albert Ballu, dans son rapport, a cité les deux destinations.

(1) Il s'interrompt beaucoup plus vite à l'Ouest.

(2) Distance interne entre les bases : 1 m. 35, 2 m. 53, 1 m. 35.

(3) Il semble qu'il y ait eu, au fond de la salle, une base ou un *suggestus* à l'est duquel le mur nord continue pendant 1 m. 40. La longueur totale du mur est obtenue en reportant à l'ouest de la base une longueur égale.

(4) Hauteur moyenne, 0 m. 18; largeur moyenne, 0. m. 35.



Comme il appert des textes, et notamment de la passion de sainte Salsa, que la colline où notre édifice est situé a supporté des constructions païennes avant le sanctuaire dédié à la martyre, c'est aux détails qu'il convient d'emprunter les éléments d'une décision. Or ils se multiplient pour exclure la première hypothèse et imposer la seconde.

1. On n'a relevé au cours des fouilles aucun indice chrétien. Cet argument négatif prend une grande force convaincante quand on songe à la superficie déblayée.

2. L'orientation est presque exactement Nord-Sud, en contradiction avec l'orientation Est-Ouest des églises d'Afrique <sup>(1)</sup>.

3. Dans les pieds-droits qui flanquent l'abside, j'ai noté, à 0 m. 84 de leur angle nord, à 0 m. 30 de leur angle sud, se faisant face sur une largeur symétrique de 0 m. 08, deux entailles profondes où devaient s'insérer les deux extrémités d'une balustrade. En outre, les deux premières colonnes à l'Est et à l'Ouest présentent du côté nord un évidemment auquel correspondent les évidements des deux tiers de colonnes adossés aux pieds-droits de l'abside. Des trous irréguliers interrompent le béton du pavement entre ces deux colonnes, à des distances d'ailleurs variables (0 m. 95 puis 1 m. 40 puis 0 m. 85, à partir de l'Est). Y a-t-il là indice d'un cancel isolant le haut de la nef centrale? Ce n'est pas sûr, puisque j'ai remarqué plus au Sud des trous analogues, lesquels ne m'ont pas paru se laisser ramener à un plan défini, et que, du reste, on pourrait aussi bien rendre compte des évidements précités par des appliques ornementales. Mais c'est possible, et dans ce cas il serait impossible d'admettre qu'un cancel aussi rapproché d'une abside, close elle-même, ait jamais pu fermer un chœur d'église <sup>(2)</sup>. Dans tous les cas, une balustrade isolant ainsi l'abside serait, en Afrique

<sup>(1)</sup> Cf. Gsell, *Monuments antiques de l'Algérie*, t. II, p. 123. La règle ne comporte, pourrait-on dire, que des exceptions confirmatives.

<sup>(2)</sup> Les chœurs vont au moins de l'abside à la 2<sup>e</sup> colonne. Cf. les exemples réunis par Gsell, *ibid.*, p. 171, fig. 116 (H<sup>ir</sup>-el-Atech); 203, fig. 123 (Guesseria); 207, fig. 124 (Kherbet-Ghidra); 267 et 270, fig. 134 (Tébessa); 310, fig. 143 (Timgad).

au moins, une exception <sup>(1)</sup>. Elle est, bien au contraire, tout à fait à sa place dans une basilique civile où elle isole les magistrats du public <sup>(2)</sup>.

4. La disposition intérieure de l'abside et de la salle qui lui est attenante, à l'Est, ne s'explique qu'avec une basilique civile. Il arrive très souvent que les églises chrétiennes d'Afrique inscrivent leur abside dans un rectangle qu'occupent de part et d'autre deux petites pièces carrées ou oblongues, *diaconicum* communiquant avec le *presbyterium* de l'abside, *prothesis* communiquant avec le bas côté voisin <sup>(3)</sup>. Mais ni le *presbyterium*, ni les chambres adjacentes n'offrent alors l'aspect de notre abside et de la pièce qui y est contiguë. Au fond de l'abside subsistent les restes d'un support en maçonnerie. Constitué au centre par une pierre de taille, que noie un massif de blocage, revêtu lui même d'un parement en marbre dont quelques fragments émergent encore au ras de terre, il s'élève aujourd'hui de 0 m. 70 au-dessus du sol et mesure 0 m. 82 du Nord au Sud et 0 m. 79 de l'Est à l'Ouest. De même, j'ai distingué très nettement, au fond de la chambre déployée à l'Est, la trace sur le pavement d'un massif analogue (0 m. 85 du Nord au Sud; 1 mètre de l'Est à l'Ouest). Or je n'ai relevé dans les églises chrétiennes d'Algérie qu'un exemple d'abside au fond de laquelle figurait une *cathedra* : à Tébessa <sup>(4)</sup>. Et encore M. Gsell ne signale-t-il cette *cathedra* qu'au passé, et manque-t-elle au plan levé par M. Ballu <sup>(5)</sup>. Dans les dépendances latérales, je n'ai rencontré, ni en Algérie, ni en Tunisie, aucun exemple de ce genre <sup>(6)</sup>. La présence de ces *suggestus* s'explique

<sup>(1)</sup> Je ne vois de clôture analogue que dans l'église de Matifou dont l'abside contenait l'autel (Gsell, *op. cit.*, t. II, p. 223, fig. 129). Ailleurs il n'est question que d'une corniche (à Sidi-Embarek; cf. *ibid.*, p. 257, fig. 133; Tipasa, *ibid.*, p. 318, fig. 147) ou de deux colonnes sur lesquelles repose, en certains cas, l'arc triomphal (cf. à Tizirt, Gsell, *op. cit.*, p. 301, 305, 307; fig. 137, 139, 149; à Benian, p. 176, fig. 117, etc.). Cf., au contraire, l'inscr. C. I. L., VI, 9636 : « in basilica clatros fecerunt ».

<sup>(2)</sup> Cf., ap. Leroux, *Des origines de l'édifice hypostyle* (Paris 1913), p. 305, la description de la basilique du Palatin.

<sup>(3)</sup> Cf. Monceaux, ap. Gauckler, *Les basiliques chrétiennes de Tunisie* (Paris, 1913), p. 9; et Gsell, *Monuments*, t. II, p. 141 et 150.

<sup>(4)</sup> Gsell, *ibid.*, p. 270.

<sup>(5)</sup> Cf. ap. Gsell, *ibid.*, p. 267, fig. 134.

<sup>(6)</sup> Dans la salle qui flanque la crypte de Castiglione, le plan montre un *podium*, mais la description n'en parle pas (cf. Gsell, *ibid.*, p. 188, fig. 120).

tout naturellement, au contraire, si l'on opte pour l'hypothèse d'une basilique civile, et si l'on suppose qu'à Tipasa ils étaient surmontés de statues semblables à celles qui ornaient l'abside et les chambres voisines de la basilique civile de Timgad <sup>(1)</sup>, ou encore à celle dont on a trouvé, en 1490, les énormes débris dans la basilique de Constantin, à Rome <sup>(2)</sup>.

5. Au surplus, j'ai remarqué dans la grande nef, en avant des 2<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> colonnes à partir du Nord, des vestiges qui, vraisemblablement <sup>(3)</sup>, viennent d'anciennes bases honorifiques. Pour plusieurs d'entre elles, nous ne pouvons que l'inférer de l'empreinte qu'elles ont laissée sur le sol <sup>(4)</sup>. Mais, appuyé à la 2<sup>e</sup> colonne de l'Est, gît un beau fragment calcaire mouluré, de 0 m. 78 × 0 m. 55; appuyé à la 4<sup>e</sup> gît un autre fragment mouluré, de 0 m. 90 × 0 m. 85 <sup>(5)</sup>. Enfin une base entière et un pied de statue plus grand que nature ont été trouvés dans les décombres de la porte de l'Est <sup>(6)</sup>. Plutôt que d'admettre dans ces indices concordants autant de rencontres fortuites, il est préférable de croire que des bases dédicatoires ornaient en effet notre édifice. Mais ce seul détail suffit à interdire toute identification avec une église chrétienne. Au contraire, des fragments de bases ou des bases entières ont été retrouvées en nombre dans les déblais des basiliques civiles : à Timgad, par exemple <sup>(7)</sup>, et à Rome, dans la basilique Julia <sup>(8)</sup>.

6. L'abside seule était garnie de mosaïques, et les bas côtés sont recouverts d'un bétonnage de mortier et de brique pilée, au-dessus.

(1) Gsell, *ibid.*, p. 125; Boeswillwald, Cagnat et Ballu, *Timgad*, p. 23.

(2) Huelsen, *Le Forum romain*, trad. Carcopino, p. 241. Cf. la restitution publiée par Thédenat, *Le Forum romain*<sup>3</sup>, fig. 58, p. 347.

(3) Je remercie M. l'abbé Dubosq, curé de Tipasa, des indications qu'il a bien voulu me donner sur ce point.

(4) A l'Est, 1<sup>re</sup>, 6<sup>e</sup>; toutes celle de l'Ouest, sauf la première.

(5) La première à l'Ouest devait consister dans un bloc de calcaire jaune, plaqué de marbre.

(6) Je remercie M. Barry, inspecteur des fouilles à Tipasa, de l'obligeance avec laquelle il m'a fourni ces renseignements.

(7) Cf. Gsell, *Monuments antiques de l'Algérie*, t. I, p. 125; Boeswillwald, Cagnat et Ballu, *Timgad*, p. 27.

(8) Cf. Huelsen, *Le Forum romain*, trad. Carcopino, p. 59.



duquel les fouilles n'ont pas révélé un seul cube, et qui devait, par suite, se suffire à lui-même (*opus signinum*). Cette inégalité est étrangère aux églises chrétiennes d'Afrique, où la mosaïque, quand elle existe, se retrouve partout, si les ornements en varient avec les différentes parties qui les composent. Elle répond, au contraire, aux divisions essentielles de la basilique païenne : l'abside réservée aux magistrats, la salle ouverte au public, et à ses usages changeants, selon qu'elle est affectée, en certaines occasions, aux audiences de la justice, ou que, le plus souvent, elle sert d'abri à la foule des promeneurs oisifs. Aussi bien, les Tipasiens ont-ils souvent flâné dans notre édifice. Dans l'intervalle du 4<sup>e</sup> entrecolonnement (en partant du Nord), et à peu près au milieu de la grande nef, est encore visible (en *t* sur le croquis) le cercle de 0 m. 56 de diamètre que, pour occuper son désœuvrement, l'un d'eux a dessiné au trait sur le béton. On ne jouait ni aux osselets, ni à la marelle dans les églises. Nous savons au contraire, par les *tabulae lusoriae* de la basilique Julia à Rome, que tels étaient les amusements des habitués des basiliques civiles<sup>(1)</sup>.

7. Mais j'ai gardé pour la fin la preuve la plus forte. Notre édifice n'est pas chrétien parce qu'il est évidemment antérieur à la diffusion en Afrique du christianisme. Sans doute, le type de construction de ses murs extérieurs — un blocage d'une épaisseur de 0 m. 50 qu'interrompt, à des distances variables<sup>(2)</sup>, des chaînes de pierres de taille — se retrouvera plus tard dans les églises<sup>(3)</sup>. Mais il leur est très antérieur<sup>(4)</sup>; et tout le reste dénonce une haute antiquité. Les pieds-droits qui flanquent l'entrée de l'abside,

(1) Huelsen, *ibid.*, p. 62; Thédenat, *Le Forum romain*<sup>3</sup>, p. 219-220.

(2) À l'Ouest, 2 m. 09, 2 m. 38, 2 m. 43; à l'Est, 2 mètres, 2 m. 09, 2 m. 10, 2 m. 15, 2 m. 20.

(3) Gsell, *op. cit.*, t. II, p. 122-123 : « D'ordinaire, ils [les murs] sont bâtis en blocage avec des chaînes en pierres de taille placées à des distances variables (0 m. 80 à 2 mètres) . . . Ces murs ont 0 m. 50 . . . d'épaisseur moyenne, sauf aux absides, où ils sont un peu plus forts. » — Cette description typique s'applique trait pour trait à l'édifice de Tipasa.

(4) Se rappeler le Capitole de Dougga, les thermes de Guelma, etc.; cf. Gsell, *op. cit.*, t. I, p. 227; Boeswillwald, Cagnat et Ballu, *Timgad*, p. 24. — Il s'agit précisément de la basilique civile construite dans la dernière année du règne d'Hadrien; cf. *ibid.*, p. 25.

avec leurs puissantes assises en beau calcaire blanc, les moulures sobres qui les surmontent, les deux-tiers de colonnes qui en ressortent de part et d'autre, sont d'une exécution admirablement soignée. La double colonnade appartient tout entière à l'ordre dorique, ainsi qu'en témoignent toutes les bases restées en place <sup>(1)</sup> et trois chapiteaux très endommagés, mais facilement reconnaissables <sup>(2)</sup>. Au long des murs extérieurs régnait une suite de pilastres, dont deux fûts, l'un intact, l'autre brisé, sont étendus entre le mur ouest et les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> colonnes (en partant du Nord) et auxquels se rapportent des chapiteaux et des bases ou bagues dont il faut signaler le sobre et vigoureux profil <sup>(3)</sup>. Au-dessus des chapiteaux régnaient des corniches dont les morceaux renversés par terre disent encore la robuste simplicité. Ils se ramènent à deux types différents : l'un, à doucine très renflée, est représenté par plusieurs exemplaires, soit renversés au long du mur de l'Ouest, soit dressés entre les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> colonnes à partir du Sud ; il devait sans doute supporter les entrails de la toiture centrale <sup>(4)</sup> ; l'autre, aux lignes très atténuées, n'est représenté que par un exemplaire unique sis actuellement en avant des deux colonnes orientales du portique <sup>(5)</sup>. Je n'ai pas jugé utile de les donner ici, puisqu'on les trouvera dans le mémoire que M. Gsell consacrait, il y a vingt ans, à Tipasa, ville de la Maurétanie Césarienne <sup>(6)</sup> ; et que je me suis aperçu, en comparant les figures qu'il y a publiées aux débris que j'avais sous les yeux, qu'il avait alors, sans coups de pioche, en regardant à travers les lentisques et sous les palmiers nains qui croissent dru sur le versant méridional de la colline des temples, déterminé, avant fouille, les caractères essentiels de l'édifice aujourd'hui déblayé. Il n'est pas jusqu'à la proportion de l'amincissement des fûts des colonnes vers le haut qui ne se trouve maintenant fixée entre les deux chiffres qu'il avait dès lors

(1) Diam., o m. 55.

(2) Un dans la petite chambre de l'Est ; les deux autres au sud-est de la grande salle. Ils sont reconnaissables au diamètre, o m. 52, des colonnes qui y sont engagées.

(3) Cf. Gsell, *Tipasa*, dans les *Mélanges de l'École de Rome*, 1894, p. 342, fig. 10.

(4) Sur la partie supérieure de la corniche accotée à la 3<sup>e</sup> colonne à partir du Sud, une couche de *cocciopesto* subsiste.

(5) Gsell, *loc. cit.*, p. 342, fig. 13.

(6) Idem, *ibid.*, fig. 12, p. 342.

prévus : 0 m. 55 de diamètre à la base, 0 m. 51-0 m. 52 sous le chapiteau <sup>(1)</sup>. Armé des quelques indices qu'avait su discerner sa clairvoyance, M. Gsell attribuait, il y a vingt ans, cette construction sise au cœur de la cité, élevée sans doute avant que la ville antique se fût accrue dans la paix romaine : « probablement au premier siècle de notre ère » <sup>(2)</sup>. Depuis que tant de détails en ont été mis au jour, que les discordances qui pouvaient autrefois surprendre — par exemple entre les colonnes et les pilastres de grès jaune et les corniches de calcaire blanc, entre toutes les pierres de taille et le blocage, qu'on pouvait croire parasite, des murs externes — s'effacent sous l'enduit blanchâtre qui revêtait, ici comme souvent à Pompéi, les parois et les tambours <sup>(3)</sup>, et que des bandes rouges ou lie de vin encadrent et soulignent dans la petite salle de l'Est <sup>(4)</sup>, la probabilité de la conclusion formulée en 1894 par M. Gsell tourne à la certitude.

Or la date de l'édifice, reculée au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, entraîne sa destination nécessairement étrangère au christianisme; et l'on ne saurait trop féliciter le Service des Monuments historiques de sa dernière découverte en présence du double et important résultat qui en découle. La basilique civile de Tipasa est, par sa date, un des plus anciens, sinon le plus ancien, des monuments romains de l'Algérie, et, par son plan, elle achève d'établir la vieille thèse posée par la Renaissance, rejetée par la majorité des critiques modernes <sup>(5)</sup> et tout récemment remise en honneur avec grande force par M. Gabriel Leroux, que l'origine des primitives églises remonte, sans intermédiaire, à l'édifice païen que cet auteur appelle la basilique de type hellénique. Entre le modèle courant des églises chrétiennes d'Algérie et de Tunisie, rectangulaire, divisé par deux rangées de colonnes ou de piliers en une grande nef et deux bas côtés, terminé par une abside inscrite dans un rectangle que complètent deux chambres adjacentes, et les basiliques civiles

(1) Gsell, *ibid.*, : « diamètres, 0 m. 52 à 0 m. 55; les fûts s'amincissaient donc légèrement vers le haut ».

(2) Gsell, *ibid.*, p. 341.

(3) Je l'ai noté, à l'extérieur, au sud de la porte de l'Est, et sur un tambour de colonne qui encombre la brèche du nord.

(4) Bandes et filets. Le filet a 0 m. 005; la bande 0 m. 05 de largeur.

(5) Cf. Leroux, *Les origines de l'édifice hypostyle*, p. 337 et suiv.



romaines du Palatin<sup>(1)</sup>, d'Otricoli<sup>(2)</sup>, de Mousinieh<sup>(3)</sup>, alléguées par G. Leroux, l'analogie était déjà frappante<sup>(4)</sup>. On peut dire qu'entre lui et la nouvelle basilique de Tipasa il y a véritablement identité.

## II

La mosaïque (pl. L) est-elle, ou non, contemporaine de l'abside qu'elle tapissait? C'est probable, car notre monument ne porte pas, dans son architecture, la trace certaine de réaffectations<sup>(5)</sup>, et d'autre part il était déjà en ruines avec le restant des constructions païennes de la colline, à l'époque où l'auteur de la passion de sainte Salsa, écrivant entre 372 et 429, place les événements qu'il raconte<sup>(6)</sup> et n'a, par conséquent, pas connu beaucoup plus de deux siècles d'usage<sup>(7)</sup>. En tout cas, la simplicité de composition de la mosaïque, la sobriété d'un coloris où sur fond blanc ne se détache guère, à côté du noir, du brun, de l'ocre, que les dégradations du rouge, la distinction établie entre le tableau central et la décoration qui l'encadre, la division du travail qui, d'après les dimensions des

(1) Leroux, *op. cit.*, p. 306, fig. 72; I, (p. 316).

(2) Idem, *ibid.*, p. 294.

(3) Idem, *ibid.*, p. 297-298, fig. 72, t. VIII (p. 316).

(4) Elle le serait avec la basilique civile de Timgad, si celle-ci n'était pas à une seule nef (cf. Boeswillwald, Cagnat, Ballu, *Timgad*, p. 23 et suiv.).

(5) Je ne crois pas qu'il faille attribuer à un remaniement postérieur de l'édifice les trous de scellement apparents dans l'un des pilastres conservés. D'autre part, il est bien vrai que l'évidement des deux-tiers de colonnes engagées dans les pieds-droits est situé très bas, qu'au-dessous du seuil et de la marche qui descendent de l'abside un autre degré est situé au niveau et au-dessous du sol actuel de la grande nef. Mais, à supposer — ce qui n'est nullement démontré — qu'il y ait là l'indice d'un relèvement de niveau pour la salle, l'abside n'aurait toujours pas été touchée pour cela.

(6) «*In semirutis aedificiis videbuntur...*», écrit l'auteur de la *passio*. La *passio* eut lieu au début du IV<sup>e</sup> siècle (cf. Gsell, *Tipasa, Mélanges de l'École de Rome*, 1894, p. 314) et fut écrite entre la révolte de Firmus qu'elle mentionne et l'occupation vandale qu'elle ignore (Gsell, *ibid.*, p. 316, n° 2).

(7) Gauckler, *Musivum opus*, p. 4 [du tirage à part]: «Dans les monuments antiques ayant servi longtemps, les pavements historiés que l'on retrouve sous les décombres sont bien rarement ceux qui furent établis au moment de la construction. Parfois même, ils sont postérieurs de plusieurs centaines d'années à l'édifice qu'ils ornent.» Gauckler donne comme exemple le pavement du portique d'Olympie, «qui ne remonte certainement pas plus haut que le début de l'occupation romaine».

cubes<sup>(1)</sup> et l'aspect du mortier employé<sup>(2)</sup>, présida à l'exécution disparate des figures et des motifs ornementaux<sup>(3)</sup>, la rapprochent en elle-même bien plutôt de la période dite Augustéenne que de la période Antonine<sup>(4)</sup>. Aujourd'hui, la mosaïque, sur une largeur maxima de 5 m. 70, à peu près équivalente au diamètre actuel de l'abside<sup>(5)</sup>, ne se développe plus que sur une profondeur de 3 m. 60, alors que, du seuil de l'abside au rebord extérieur en marbre du *podium* qui en occupe le fond, on compte 3 m. 85. A mesure donc qu'elle s'en rapprochait, la mosaïque a souffert davantage. Autour du *suggestus* même, les cubes étaient répandus sur le sol. Le mosaïste d'Alger qui s'est chargé d'enlever la mosaïque et de la transporter à la villa Trémaux, M. Tossut, au lieu de les recimenter sur place, s'en est servi concurremment avec de nouveaux cubes pour opérer la restauration plus facile, et par conséquent plus justifiable, des abords du seuil et des pieds-droits : un éclat plus vif dénonce, d'ailleurs, les retouches non seulement sur le mur où la mosaïque est aujourd'hui appendue, mais sur les photographies qui en ont été prises. A l'origine, elle reproduisait le vrai dessin de l'abside, les retours d'angle de ses pieds-droits, la courbure de son mur de fond, et l'enclave du *suggestus* qui s'y adossait : la seule asymétrie qu'on puisse relever dans son dispositif — les têtes sont groupées sur une seule ligne de trois au-dessus du motif central, tandis qu'au-dessous de lui, du côté du seuil, elles se répartissent plus à l'aise, sur deux rangées, l'une de deux, l'autre de trois — tient justement à la présence du *suggestus* qui restreignait au Nord l'espace dont disposait l'artiste.

C'est donc sur tout le pourtour de la mosaïque que courait autrefois son élégante bordure aujourd'hui interrompue. Cette bordure est uniformément constituée de deux bandes blanches extérieurement lisérées de noir et enfermant une torsade dont les sinuosités s'enroulent et se déroulent sur six rangs de cubes alternativement

(1) Dans l'emblème et les médaillons, hauteur minima, 0 m. 002 à 0 m. 003; ailleurs, 0 m. 807-0 m. 01.

(2) Ciment fait de chaux grasse et de brique pilée rouge dans les médaillons et l'emblème; de chaux grasse et de brique pilée rose saumon (constatations de M. Tossut). L'emblème et les médaillons ont pu être composés ailleurs et encastres après coup.

(3) Gauckler, *Musivum opus*, p. 12-13.

(4) Idem, *ibid.*, p. 10.

(5) Le revêtement du mur de l'abside nous manque actuellement.

jaunes, bruns, blancs, et blancs, bruns, et jaunes autour d'un losange de cubes noirs dont le centre est occupé par un seul cube blanc. L'effet de ce motif, qui se renouvelle indéfiniment avec la même polychromie nuancée, est assez agréable à l'œil <sup>(1)</sup>. De l'intérieur de la bordure à l'emblème et aux têtes humaines qui lui font cortège se succèdent, dans un ordre invariable, des peltes noires inscrites dans des carrés dont les angles sont coupés par d'autres carrés plus petits. Au centre de chaque pelte, des cubes blancs dessinent un large fleuron dont les pointes sont perpendiculaires aux côtés des grands carrés qui l'enferment. Au centre de chaque petit carré, des cubes rouges <sup>(2)</sup> dessinent un autre fleuron dont les pointes s'engagent dans ses quatre angles. La transition entre la décoration purement ornementale et les figures du tableau central est ménagée très adroitement par la manière dont les têtes qui l'environnent se sont inscrites aux lieu et place des fleurons rouges, dans les petits carrés qui surmontent les peltes.

Voici la description détaillée de chacune de ces têtes ; la numérotation est faite dans l'ordre suivant :

1 2 3

4 6

5 7

8 9

10 11 12

1. Hauteur de la tête, 0 m. 30. Plus grande largeur, 0 m. 16. Tête de femme, de face, regardant à gauche. Les cheveux bouclés retombent derrière les épaules. Le cou sort de l'échancrure d'une robe dont les lignes ressortent en cubes noirs et verts.

<sup>(1)</sup> Effet semblable dans la mosaïque, très postérieure en date, de Mikreb-Thala, représentant Dédale et Pasiphaé, et aujourd'hui exposée au Musée des antiquités algériennes. Cf. de Pachtere, *Inventaire des mosaïques de l'Algérie*, n° 212.

<sup>(2)</sup> Dans la partie de la mosaïque qui correspondait au nord-est de l'abside, quelques-uns des fleurons sont en cubes noirs, quelques autres en cubes rouges et noirs.



2. Hauteur, 0 m. 30; largeur, 0 m. 18. Tête d'homme, de face, regardant à gauche; chevelure fournie, bouclée, barbe noire; traces d'un manteau noir; l'expression du visage est triste.

3. Hauteur, 0 m. 32; largeur, 0 m. 18. Tête de femme, de face, légèrement penchée à droite; les cheveux sont bouclés, rejetés sur les épaules. Traces d'une robe noire. Malgré un léger strabisme, le regard est énergique.

4. Hauteur, 0 m. 30; largeur, 0 m. 16. Tête de face, regardant à droite. Les traits sont masculins; mais le modelé lisse du cou indique plutôt une femme. Les cheveux sont ramenés en tresses (cubes noirs et d'ocre) sur le front. On distingue le haut d'une tunique où le vert domine.

5. Hauteur, 0 m. 32; largeur, 0 m. 17. Tête de femme, de face, regardant à gauche. Les cheveux bouclés tombent derrière les épaules; haut d'une tunique noire. La figure respire une tristesse touchante. C'est la seule des douze où l'artiste paraisse avoir eu souci d'idéaliser son modèle.

6. Hauteur, 0 m. 32; largeur, 0 m. 17. Tête de face, regardant à gauche. Les muscles saillants du cou et du haut de la poitrine qui est nue font reconnaître un homme, malgré le visage imberbe et la masse de cheveux qui bombe au-dessus du front.

7. Hauteur, 0 m. 30; largeur, 0 m. 16. Tête de face, regardant à droite, les yeux levés au ciel; tunique en cubes verts et noirs; cheveux ébouriffés retombant par derrière. On ne douterait point qu'il ne s'agit d'une femme s'il n'y avait cette expression du regard, énergique jusqu'à la dureté et qui porte comme un défi.

8. Hauteur, 0 m. 30; largeur, 0 m. 16. Tête de femme de face, regardant à droite. Les cheveux sont disposés en tresses parallèles (cubes noirs et d'ocre) sous le voile noir. Le décolleté est sévère, et une tunique où se mélangent les cubes noirs, verts, et d'ocre, cache la naissance de la gorge. L'expression est franchement stupide.

9. Hauteur, 0 m. 30 ; largeur, 0 m. 15. Tête d'homme, de face, regardant à gauche. La barbe est courte et inculte. Les cheveux abondants, bouclés, sont comme noués en chignon derrière l'oreille gauche. Le haut du corps est nu. L'œil droit est bridé. Les pommettes sont saillantes.

10. Hauteur, 0 m. 31 ; largeur, 0 m. 15. Tête d'homme, de face, regardant à gauche. Barbe courte et inculte. Nez très fort. On aperçoit le haut d'un manteau (cubes verts). Les yeux levés disent une volonté inébranlable ; une ride, marquée sur le front rouge clair par une ligne de cubes rouge sombre <sup>(1)</sup>, les chagrins.

11. Hauteur, 0 m. 32 ; largeur, 0 m. 21. Tête mafflue, de face, regardant à gauche. Pourrait être aussi bien celle d'un homme que celle d'une femme. Les cheveux sont ébouriffés autour de la tête. Le nez est épaté (0 m. 04). Aux oreilles pendent d'énormes anneaux. Peut-être le personnage était-il vêtu. Peut-être les deux traits noirs visibles autour du cou n'indiquent-ils qu'un collier. L'aspect est sauvage, l'expression bestiale.

12. Hauteur, 0 m. 32 ; largeur, 0 m. 16. Tête, de face, inclinée à droite. Les muscles saillants du cou dénotent un homme. Le visage est jeune, imberbe ; le haut du corps est nu. Les cheveux très abondants doivent être ou artificiellement relevés, ou crépus naturellement, pour tenir ainsi sur le front. Les yeux louchent.

Bien qu'il y ait douze têtes en tout, nul ne s'avisera, je crois, de les identifier avec les « douze dieux » ou encore les « douze mois de l'année » ou les « douze signes du zodiaque » que présentent d'autres mosaïques africaines <sup>(2)</sup>. Évidemment nous sommes en face sinon de portraits, du moins de représentations réalistes, et de types fortement individualisés. Nous ne saurions cependant considérer ces types comme romains. Sur les femmes, une seule est voilée <sup>(3)</sup>. D'aucun homme on ne peut affirmer qu'il porte la toge. La difficulté même qu'on éprouve à discerner les têtes féminines

<sup>(1)</sup> Cf. les rides de l'homme assis à gauche dans l'emblème.

<sup>(2)</sup> Gauckler, *loc. cit.*, p. 33.

<sup>(3)</sup> Le n° 8.

et les têtes masculines est un indice qu'on a affaire aux représentants d'une race inférieure, où la dureté de la vie imprime à tous les visages une semblable rudesse. Les anneaux du n° 11, les cheveux des n°s 2, 9, 12, l'écartement nasal des n°s 10 et 11, la coloration de la peau rendue presque partout par des cubes d'un rouge foncé, avec parfois — pour le n° 11, par exemple — une combinaison des cubes bruns et d'ocre font songer plutôt à des Africains, à ces Maures d'autrefois, brunis par le soleil comme les Berbères de nos jours, et peut-être même à ces Éthiopiens, couleur de corbeau <sup>(1)</sup>, dont la présence dans le Tell, aux temps antiques, paraît un fait aujourd'hui démontré <sup>(2)</sup>.

Au reste, le sujet de l'emblème (pl. LI), si je l'interprète correctement, rendrait compte de leur apparition sur le pavé de l'abside. Dans un cadre rectangulaire (1 m. 225 du Nord au Sud, 1 m. 205 d'Est en Ouest), formé par un filet de cubes noirs large de 0 m. 025, puis par une bande de cubes blancs large de 0 m. 04, enfin par une succession de pirouettes en cubes blancs sur un fond de cubes noirs (largeur totale : 0 m. 05 dont 0 m. 03 pour la pirouette qui a 0 m. 06 de long), trois personnages, représentés plus petits que nature <sup>(3)</sup>, se détachent sur le fond blanc. La scène se passe sans doute en plein air, par un fort soleil qui projette sous leurs pieds de larges raies d'ombre <sup>(4)</sup>. A droite, une femme est assise de face sur un siège que le mosaïste n'a pas indiqué, dans une position qui semblerait intenable si l'attention s'arrêtait à ces détails d'équilibre physique. Mais elle est retenue par la détresse morale qu'exprime toute l'attitude. Vêtue d'une robe grossière, de teinte sombre, doublée de jaune qui laisse à découvert la jambe droite, la femme croise ses pieds, sanglés de courroies qui, passant entre l'orteil et le second doigt, étreignent la cheville puis ceignent de cinq tours

<sup>(1)</sup> Corippus, *Johannide*, VI, 94.

<sup>(2)</sup> Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I, p. 303-304. A défaut de cette hypothèse, à quoi penser? Si l'on fait une distinction entre les médaillons du Nord et ceux du Sud, à des citoyens de Tipasa et à leur *familia*? L'explication me paraît désespérée.

<sup>(3)</sup> L'homme mesure de la tête aux pieds 0 m. 90; la femme, 0 m. 83; la figure intermédiaire, 0 m. 76. Les dimensions internes de l'emblème sont 1 mètre × 0 m. 975.

<sup>(4)</sup> Portée en cubes verts sous la jambe droite de l'homme, en cubes bruns sous sa jambe gauche.



espacés le haut de la jambe. Les cheveux sont dénoués; la tête, rentrée dans les épaules et inclinée à gauche, regarde devant soi d'un air d'inquiétude et de soumission. Les mains sont croisées l'une sur l'autre, la gauche devant la droite. Une courroie, dessinée comme les précédentes en cubes noirs sur la peau rouge clair, enserre chaque poignet, et s'il n'est pas certain que cette femme soit entravée par les *compedes*, elle porte sûrement les menottes (*manirae*)<sup>(1)</sup>. A côté d'elle, et en arrière, de telle sorte que le haut du corps et la jambe gauche sont seuls visibles, paraît, nu et debout, un homme dont le visage imberbe et les proportions moindres du corps font un adolescent : son corps penche en avant et ses épaules tombent, comme si les bras étaient liés derrière le dos, peut-être même retenus par leurs chaînes à la paroi à laquelle on dirait qu'il s'arc-boute. La supposition acquiert d'autant plus de vraisemblance que l'homme d'âge mur, assis à gauche, a évidemment subi ce traitement ignominieux. Du corps, qui est entièrement nu, et dont la musculature a été rendue par le mosaïste avec une précision de modelé que sa technique semblait lui interdire, on n'aperçoit, bien qu'il soit posé de face, ni les avant-bras, ni les mains; mais à l'inflexion des coudes on devine que les bras se rejoignent, ligotés aux poignets, derrière le dos voûté sous l'épreuve. Comme l'écrivait M. Albert Ballu dans son rapport<sup>(2)</sup>, c'est bien là un « prisonnier » dont la « mine allongée », le front barré de rides sous les cheveux en désordre, le regard lointain et sourcilleux, la bouche serrée dans la barbe inculte, expriment avec un art consommé l'humiliation et l'amertume.

Seulement je ne pense pas qu'il faille voir, dans ces trois figures de captifs, des « justiciables » du tribunal qui siégeait à jours dits dans le prétoire<sup>(3)</sup>. La vérité sur ce point se manifeste par un détail qu'on n'a pas encore aperçu, dont j'ai fait observer la réalité

(1) Sur les bas-reliefs où figurent des femmes barbares enchaînées, elle n'ont au plus que les menottes, cf. Reinach, *Répertoire*, I, p. 383; 107; II, p. 144, 237; III, p. 261 et 527. Les *compedes* ne font pas plusieurs tours autour de la jambe. Ils consistent dans un anneau unique et énorme. Cf. la plaque Campana du Louvre ap. Reinach., *Répertoire de reliefs*, II, p. 288, 2. Les cercles des pieds marquent bien plutôt les courroies des chaussures. Les Daces sont chaussés de même sur la colonne Trajane (Reinach, *ibid.*, I, p. 330 et suiv.).

(2) Ballu, *Rapport*... exercice 1913, p. 15 du tirage à part (*Journal officiel* du 20 janvier 1914).

(3) Ballu, *ibid.*: « Conséquemment [ils] semblent bien être les justiciables du tribunal qui devait être installé dans la construction qui nous occupe. »

aux personnes de Tipasa qui examinaient la mosaïque en même temps que moi, et qui transparait jusque sur la photographie publiée à la planche II. L'homme de gauche n'est pas assis sur « une pierre en forme de rocher » <sup>(1)</sup> mais, tant bien que mal <sup>(2)</sup>, sur le rebord supérieur d'un bouclier ovale, dont l'*umbo* central et les *umbones* plus petits qui lui font cercle ressortent en cubes plus pâles sur le fond rouge de l'*orbis* <sup>(3)</sup>. Dès lors, n'est-il pas séduisant d'admettre que l'emblème éternise le souvenir d'une victoire de Rome sur des Barbares enchaînés <sup>(4)</sup>, tandis que les figures qui l'encadrent fixent les types des Africains que cette victoire soumit à sa domination? Dans les médaillons, certaines têtes ont un indiscutable accent de vérité ethnique. Sans spécification plus précise <sup>(5)</sup>, les prisonniers de l'emblème demeurent conformes au type émouvant <sup>(6)</sup> des vaincus enchaînés, dont l'art romain a multiplié les exemples sur les arcs de triomphe et sur les colonnes commémoratives de tous les pays de l'Empire <sup>(7)</sup>.

(1) Ballu, *ibid.*

(2) A vrai dire, il a l'air d'être, comme la femme, assis « en l'air ».

(3) Les boucliers des Daces sont ovales sur les reliefs de la colonne Trajane. De petits *umbones* figurent autour de l'*umbo* central sur la *caetra* du trophée commémorant, sur les deniers de la gens Caecilia, les victoires de Scipion en Afrique (cf. Albert, s. v° *CLIPUS*, dans Saglio, *Dictionnaire des antiquités*, I, 2, p. 1257). La *caetra* est d'ailleurs le bouclier « quo utuntur Afri et Hispani » (Serv. *ad Aen.*, VII, 139).

(4) Sur les bas-reliefs, elle est ordinairement traduite par la soumission d'un couple barbare ou par celle du père, de la mère et de l'enfant : grand camée de la Sainte-Chapelle, S. Reinach, *Reliefs*, II, p. 237; grand camée de Vienne, *ibid.*, p. 144; colonne Aurélienne, *ibid.*, I, p. 321 (107); diptyque consulaire d'Hamberstadt, *ibid.*, II, p. 65; sarcophage Giustiniani, *ibid.*, III, p. 261. Il est de règle que l'homme ait les mains liées derrière le dos : S. Reinach, I, p. 272, 367, 383, 440; II, p. 144; III, p. 400 et 413. En ronde-bosse, le prisonnier est nu, les mains attachées derrière le dos (S. Reinach, *Statuaire*, I, p. 517, et II, p. 201).

(5) Dans l'emblème, la tête qui se rapprocherait le plus du type des médaillons est celle de l'adolescent, fortement brachycéphale (hauteur, 0 m. 10; largeur, 0 m. 12), avec des cheveux très bouclés. Cf. *supra*, la note 3 sur la *caetra*.

(6) Comparer à la femme de notre emblème la captive de Mayence (ap. S. Reinach, *Reliefs*, III, p. 527, 5). Le tableau présente la plus grande analogie, sinon dans l'exécution, du moins dans l'inspiration et l'arrangement avec la scène du bas du grand camée de Vienne consacré à la gloire de Tibère (S. Reinach, *Reliefs*, II, p. 144).

(7) Arcs d'Adam-Klissi, de Saint-Rémi; et à Rome, de Septime-Sévère, de Constantin; colonnes Trajane, Aurélienne, de Théodose, etc.

Ainsi compris, le sujet convient à l'époque qu'assigne à l'exécution de la mosaïque l'âge du monument où on l'a trouvée. La région de Tipasa a été deux fois ébranlée par les armes romaines au I<sup>er</sup> siècle. Une dédicace au chevalier romain C. Velius Rufus, «*dux exercitus Africi et Mauretanici ad nationes quae sunt in Mauretania comprimentas*», nous a fait assez récemment connaître une révolte en Maurétanie dans les premières années du principat de Domitien <sup>(1)</sup>. Depuis longtemps, nous savions par les textes que Claude n'a pu convertir l'ancien royaume protégé de Juba II et de Ptolémée en province Romaine qu'au prix d'expéditions répétées contre les chefs indigènes Aedemon et Sabalus, les Maures et les Musulames <sup>(2)</sup>. Qui sait si, dans cette cité de Tipasa qui dut à Claude son élévation au rang de colonie latine, où la mémoire de Claude revit dans les mentions épigraphiques de son gentilice et de la tribu *Quirina* <sup>(3)</sup>, notre mosaïque n'avait pas précisément pour but de rappeler le triomphe dont datait la prospérité de la ville?

Le sujet répond en outre à la destination de l'édifice, et à ses dispositions intérieures. P. Gauckler écrivait naguère : «*Les pavements historiés ne conviennent guère aux marchés, aux basiliques. On n'y trouve que par exception, sur le sol incrusté de gros cubes, une inscription dédicatoire ou un motif décoratif, jamais de figures animées* <sup>(4)</sup>. » Les personnages de la basilique de Tipasa sont, à ma connaissance, les premiers de tous. Mais leur présence ne doit pas nous y surprendre. Quelle image eût été mieux à sa place dans la salle où les magistrats de la colonie de *jus latinum* rendaient la justice au nom de Rome selon les principes du droit romain <sup>(5)</sup>, que celle de la force qui la faisait respecter, de la victoire qui l'avait propagé <sup>(6)</sup> ! Au surplus, sur une des bases qui jalonnaient la grande nef, on lit une dédicace à la Victoire Auguste <sup>(7)</sup> et au fond de

(1) Cf. Cagnat, *Armée Romaine d'Afrique*, p. 90.

(2) Dion, LX, 9; Pline, *Hist. nat.*, V, 15; Aur. Victor, *Caes.*, IV, 2, et *Epit.*, XI, 5.

(3) Cf. Pline, *Hist. nat.*, V, 20, et Gsell, *Tipasa*, loc. cit., p. 295 et suiv. Aux exemples déjà connus, ajouter la dédicace trouvée dans notre basilique, puisqu'elle émane d'un *Ti(berius) Claudius Quiri(na) Valentinus*. Cf. Ballu, *Rapport*, p. 16 et *infra*.

(4) Gauckler, *Musivum opus*, p. 28.

(5) Tipasa est d'ailleurs devenue colonie romaine (Gsell, *Tipasa*, loc. cit., p. 295).

(6) Cf. Cagnat, *Armée romaine*<sup>2</sup>, p. 31 et 32.

(7) Je me permets de reproduire ici cette inscription déjà publiée par M. Ballu,



l'abside s'érigéait sans doute, dominant la mosaïque et lui donnant tout son sens<sup>(1)</sup>, la statue de l'empereur victorieux, à laquelle pourrait bien appartenir le pied nu, plus grand que nature, qui fut découvert à côté de la base précitée, dans les remblais de la porte orientale<sup>(2)</sup>.

Enfin le sujet explique peut-être l'état de parfaite conservation dans lequel la mosaïque nous est parvenue. Convertis dès le III<sup>e</sup> siècle au christianisme<sup>(3)</sup>, fermes, en dépit de toutes les menaces, dans leur orthodoxie catholique<sup>(4)</sup>, les Tipasiens finirent par consacrer aux monuments de leur foi l'ancienne colline des temples. Le rédacteur de la passion de sainte Salsa parle avec joie de cette métamorphose : *Gaudeo sane condicionem loci illius felici proventu fuisse mutatam*. Elle n'alla pas toutefois sans destructions. Les édifices sacrilèges<sup>(5)</sup> furent ruinés. Les statues des empereurs qui, au temps de la martyre, étaient encore debout<sup>(6)</sup> se trouvèrent, à leur tour,

*Rapport*, p. 16 : pierre calcaire; hauteur, 0 m. 92; largeur, 0 m. 63; épaisseur, 0 m. 63. Hauteur des lettres : l. 1 : 0 m. 07; l. 2, 3 et 4 : 0 m. 06; l. 5, 6, 7 : 0 m. 05. Traces d'enduit rouge sur les moulures latérales.

V I C T O R I  
A E Ø A V G  
T I · C L A V D I V S  
T I · F · Q V R · V A  
L E N T I N V S  
O B · H O N O R  
F L A M · D D

Paléographiquement elle appartient au haut empire (II<sup>e</sup> siècle).

<sup>(1)</sup> Pareillement, dans l'*Augusteum* de la caserne des Vigiles à Ostie, la mosaïque placée en avant du *suggestus* où se dressaient les bases impériales offrait perpétuellement aux *divi* et à l'Auguste régnant le sacrifice qu'elle représentait (cf. Carcopino, dans les *Mélanges de Rome*, 1907, p. 227 et suiv.). Barbares aux pieds de l'empereur, ap. Reinach, *Reliefs*, I, p. 112, 242, 374.

<sup>(2)</sup> Le pied est long de 0 m. 35. Le socle brisé à gauche mesure 0 m. 70 × 0 m. 35 × 0 m. 14. Nombreuses sont les statues de Claude et Domitien représentés nus (Reinach, *Statuaire*, I, 573, 576, 581, etc.).

<sup>(3)</sup> *Corpus inscr. lat.*, t. VIII, n° 9289.

<sup>(4)</sup> Cf. Gsell, *Tipasa*, loc. cit., p. 315-319.

<sup>(5)</sup> *Passio* : «... ut in loco in quo gemina regnabant ante sacrilegia nunc in honore martyris triumphet ecclesia».

<sup>(6)</sup> *Ibid.* : «In semirutis aedificiis imagines videbantur priscorum retinere rectorum...».

précipitées de leurs socles, comme celle qui se dressait dans l'abside de la basilique dernièrement rendue à la lumière. Il n'est pas jusqu'aux dédicaces à la victoire qui, suspectes d'idolâtrie, ne furent alors ou enterrées sous les gravats, comme celle qu'on vient de retrouver, ou brisées, comme celles dont les tronçons jonchent encore la grande nef <sup>(1)</sup>, ou réemployées ailleurs, comme celle que M. Trémaux découvrit autrefois « près du phare » <sup>(2)</sup> et qui orne maintenant le jardin de sa propriété <sup>(3)</sup>. Mais, à Tipasa, les Maures soumis par Claude, châtiés par Domitien, demeurèrent, jusqu'à la fin de la société antique, et aux portes mêmes de la cité <sup>(4)</sup>, l'ennemi toujours redoutable, un ennemi d'autant plus odieux que, récemment soulevé par Firmus, il avait incarné l'hérésie donatiste <sup>(5)</sup>. On s'explique que, dans leur basilique civile, abandonnée et mise à sac, les catholiques de Tipasa aient respecté la mosaïque où il figurait dans les chaînes, et n'aient, à vrai dire, respecté qu'elle, comme le symbole d'une défaite qui était restée nécessaire à leur sécurité, comme elle l'était devenue au succès de leur foi.

JÉRÔME CARCOPINO,

Membre de la Commission de l'Afrique du Nord.

<sup>(1)</sup> Cf. *supra*.

<sup>(2)</sup> Cf. Gsell, *Tipasa*, loc. cit., p. 344.

<sup>(3)</sup> *Corpus inscr. lat.*, t. VIII, n° 9288 et 20863, avec cette indication de Berbrugger : « Sur la colline... à l'ouest... de la douane ».

<sup>(4)</sup> Cf., sur le rempart de Tipasa, postérieur au 1<sup>er</sup> siècle, Gsell, *Tipasa*, p. 324-329.

<sup>(5)</sup> Il n'y a qu'à voir en quels termes l'auteur de la *passio* flétrit la tyrannie de Firmus, et parle de la manière dont l'*impius* pensa « *se martyris auxilium pro barbaris posse conducere* ».

NOTE  
SUR  
LES FOUILLES EXÉCUTÉES À BOU-GORNINE  
EN 1913 ET EN 1914

PAR  
M. LE LIEUTENANT FIÉVET.

---

RAPPORT DE M. H. SALADIN,  
Membre de la Commission de l'Afrique du Nord.

---

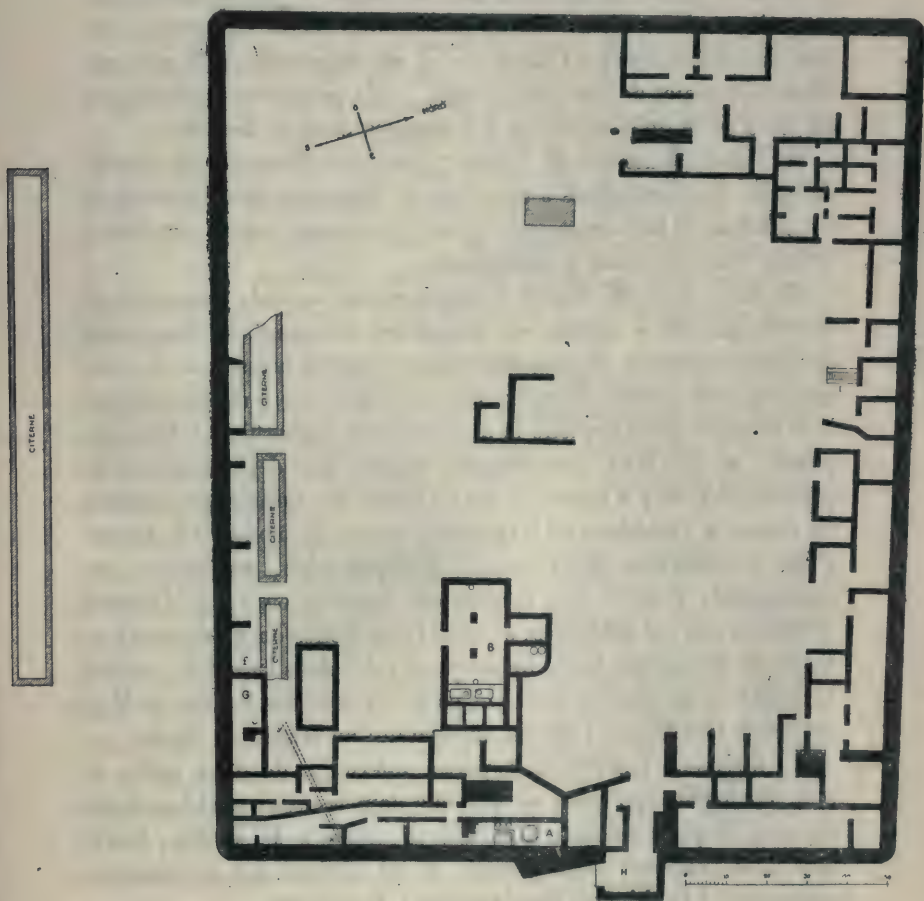
J'ai publié, dans la 1<sup>re</sup> livraison de 1914 <sup>(1)</sup> du *Bulletin archéologique du Comité*, une note sur les fouilles exécutées à Bou-Gornine, dans le Sud Tunisien, par M. le capitaine Desévaux; mais il ne m'a pas paru alors que le plan joint au rapport de M. Desévaux fût assez complet pour pouvoir être donné. Aujourd'hui nous pouvons, grâce aux relevés et aux fouilles de M. le lieutenant Fiévet, compléter ce que nous savions de ce *castellum* et en faire une description plus complète.

Dans le rapport sur ses fouilles de 1913, qui nous avait été communiqué, M. le lieutenant Fiévet indiquait en détail comment les diverses parties de l'édifice avaient été construites : blocage ou moellons avec harpes en pierres de taille très rares, et encadrement des portes en pierres de taille. Le point intéressant de ce premier rapport est la description d'une huilerie (A) avec moulin, plateau du moulin, plateau du pressoir, cuves, etc., celle de magasins

(1) P. 154 et suiv.



contenant de grandes jarres en terre cuite, une citerne intérieure. Dans une pièce voisine de l'huilerie était une jarre en terre cuite remplie de monnaies de bronze au nombre de 2,500.



[Fig. 1. — Plan du castellum de Bou-Gornine.

D'après M. Fiévet, ces pièces auraient toutes été frappées postérieurement au règne de Gallien. Il a reconnu et pu identifier une pièce de Gallien, une de Constantin, une de Constance II, une de Julien, une de Valens, quatre de Gratien, une de Valentinien II, deux de Théodose, une de Flavius Victor, deux d'Arcadius, mais

aussi une monnaie de bronze (tête imberbe à gauche, R<sup>y</sup> palmier et un cheval au repos), qui semble être une monnaie punique.

M. Fiévet a retrouvé aussi deux meules de moulin à farine, un creuset (?), plutôt un mortier, dont il donne la photographie, une auge de marbre, des tuyaux de poterie, de nombreux tessons portant des inscriptions à l'encre, — il est regrettable qu'il n'ait pas donné de copies de ces inscriptions, — de petits vases cylindriques en terre cuite qu'il croit être des mesures pour les liquides.

M. Fiévet ajoute que M. l'officier interprète Menouillard a fouillé de petits thermes, situés à proximité et dépendant probablement de ce *castellum*. Il fait remarquer qu'on n'a retrouvé auprès de celui-ci aucune trace de route y aboutissant.

En mai 1914, M. Fiévet a entrepris une seconde campagne de fouilles qui lui a permis de compléter utilement la description de l'édifice déblayé. Il a pu déterminer ainsi un pressoir à vin et ses annexes, une grande chambre de 10 mètres sur 5 m. 60 contiguë à ce pressoir, dans laquelle le plafond était supporté par deux gros piliers, et qui était probablement encore une dépendance de ce pressoir, car on y a trouvé de petits réservoirs cylindriques enduits de ciment à l'intérieur (B). Quelques pièces de monnaie de bronze y ont été trouvées, dont une de Philippe père, antérieure, par conséquent, à celles qui avaient été trouvées en 1912. D'autres chambres ont été déblayées, et dans l'une d'elles on a découvert un fragment de marbre blanc identique à celui dans lequel est sculpté le sphinx ou la chimère dont j'ai parlé au sujet des fouilles de M. le capitaine Desévaux, et qui est aujourd'hui au Musée du Bardo.

Ce fragment représente la partie inférieure de deux pattes de lion, les griffes appuyées sur une tête dont les yeux sont largement ouverts, et qui semblent, à M. Fiévet comme à M. Merlin, être la tête d'un veau ou d'une génisse. Il est certain que ce fragment appartient à la chimère précédemment découverte.

Enfin, dans l'intérieur de l'enceinte de l'édifice, on a trouvé un groupe de trois citernes alimentées les unes par les eaux des terrasses, les autres par un grand *impluvium* qui paraît avoir occupé toute la partie sud-ouest du *castellum*; cet *impluvium*, formé d'une aire en béton, était revêtu d'un enduit de ciment analogue à ceux de l'intérieur des citernes; une canalisation *xy*, passant sous le sol des chambres, aboutissait probablement aux citernes pour y conduire les eaux des terrasses des bâtiments de l'angle sud-sud-est.

Entre les citernes et le mur d'enceinte se trouvaient des chambres dans l'une desquelles on a recueilli des tuiles plates de terre cuite encore enduites de suie, que M. Fiévet croit avoir appartenu à des cheminées et que je croirais plutôt avoir servi à former le sol d'un hypocauste.

On a retrouvé dans les fouilles de 1914 : des mesures de terre cuite comme celles qui ont été trouvées en 1913; des meules de moulin à farine; des fragments de marbre; une petite figurine en pâte de verre violet, à reflets verdâtres, représentant un buste au nez très long, les yeux sont formés de deux perles de verre rouge : sur la poitrine est représentée une étoffe drapée, le tout mesurant 0 m. 03 de haut; enfin, un chapiteau corinthien épannelé et d'un travail médiocre, sculpté dans la même pierre rouge dont est construit ce *castellum*. Il mesure 0 m. 35 de haut sur 0 m. 32 de diamètre à la base.

Dans aucune de ces chambres de la partie est, on ne trouve de niches à lampes, comme on en rencontre dans la partie nord et nord-ouest. Si les murs d'enceinte en moellons sont réguliers, ceux de l'intérieur sont plus grossiers et souvent recouverts d'un enduit de mortier de chaux.

Le mur qui sépare les chambres du long vestibule est seul construit avec des harpes en pierres, alternativement composées de blocs horizontaux et verticaux de 0 m. 40 de côté sur 1 mètre de long; ces pierres sont blanches (et proviennent du Slob, côte nord de la mer des Bibans) ou rouges (viennent du Djebel-Rehache). Dans toute cette partie du fortin, les pièces étaient voûtées, comme on a pu s'en assurer avant le déblaiement de ces pièces. Au Nord, au contraire, les pièces étaient couvertes en terrasses dans l'angle nord-ouest; l'on voit encore dans la partie supérieure des murs les encastrement des poutres de ces terrasses. Ces poutres, de section rectangulaire, semblent avoir été espacées de 0 m. 50 d'axe en axe.

Tel qu'il se présente, ce petit édifice avec son enceinte contenue, ses logements, ses magasins, ses pressoirs, ses citernes intérieures, son entrée fortifiée, semble un type bien complet de ces postes fortifiés qui sont si nombreux dans le Sud de la Tunisie. On ne peut pas les confondre avec des fermes fortifiées, car leur composition ne comporte pas un nombre de pressoirs ou de bâtiments assez considérable pour convenir à une exploitation agricole, même de mé-



diocre importance. Ils ont cependant des annexes en nombre suffisant pour leur permettre jusqu'à un certain point de suffire à leur alimentation ordinaire ; car ils peuvent, avec les ressources locales, fabriquer sur place leur huile et leur vin et conserver dans leurs magasins les céréales qui leur sont nécessaires.

La construction y est réduite à sa plus simple expression : rien que d'utile, aucune recherche, même dans l'appareil. D'ailleurs, la construction n'en remonte qu'à une époque relativement basse, comme on peut le conclure de l'âge des monnaies qu'on y a découvertes.

H. SALADIN,

Membre de la Commission de l'Afrique du Nord.

# FOUILLES

## EXÉCUTÉES À HENCHIR-BOUÏBET

EN AVRIL 1914

PAR M. J. MARTIN,

Membre de l'École française de Rome.

---

A 4 kilomètres au nord-ouest d'Haïdra, sur une piste peu fréquentée qui mène d'Haïdra au douar appelé par Willmanns<sup>(1)</sup> Henchir-Fachamiâ, par M. Piganiol<sup>(2)</sup> Henchir-Bkekich, et nommé par les habitants du pays ainsi que par la carte d'état-major Henchir-Bouïbet, deux groupes de ruines attirent l'attention du voyageur qui parcourt ces régions peu fréquentées. Ces ruines s'étendent sur le versant sud-est d'une colline au sommet boisé, et présentent l'aspect de cimetières groupés autour de deux constructions.

A l'examen, on constate que les cimetières et les constructions ne sont pas de même époque, et que ce sont les débris des cimetières, cippes, caissons, sarcophages, qui ont fourni les matériaux nécessaires aux constructions. A l'intérieur des murs, nous avons relevé nombre de pierres portant des inscriptions d'époque romaine, contemporaines de celles que portent les cippes ou les caissons encore en place. Il convient donc d'étudier d'abord les cimetières, puis les constructions qui sont élevées sur leur emplacement.

**A. Cimetière oriental.** — Le cimetière oriental a été complètement bouleversé par les successeurs des Romains : les cippes sont renversés,

<sup>(1)</sup> *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, p. 67.

<sup>(2)</sup> *Mél. de l'École française de Rome*, 1912, p. 167.

les cuves funéraires<sup>(1)</sup> sorties de terre. Malgré nos recherches, il nous a été impossible de retrouver une tombe inviolée. Il est d'époque romaine et, d'après la forme des inscriptions, des <sup>II</sup><sup>e</sup> et <sup>III</sup><sup>e</sup> siècles. Les cuves sont tantôt simples, tantôt doubles, et de dimensions variables (entre 0 m. 50 et 1 m. 80). Par-dessus ces cuves s'élevaient des cippes ou des caissons; il ne nous a pas semblé que la forme du monument fût particulière à telle ou telle époque. Quelques cippes encore debout avaient été percés plus tard, à un angle, de ces trous mystérieux qui ont attiré l'attention des archéologues et peuvent avoir servi soit à attacher des animaux, soit à tel autre usage. Dans le cas présent, nous le verrons par la suite, la première hypothèse semble assez plausible.

Dans les murs mêmes de la maison, j'ai relevé deux inscriptions :

1. Une inscription double sur caisson.

Longueur du caisson, 1 mètre; hauteur des lettres, 0 m. 04.

|                                                                                          |             |
|------------------------------------------------------------------------------------------|-------------|
| D · M · S                                                                                | D · M · S   |
| AEMILIVS                                                                                 | C A S T V   |
| M  RIVS | L V S · V I |
| P O                                                                                      | X I T · A N |
|                                                                                          | N I S · X   |

2. Cipse parallélipédique brisé à sa partie supérieure.

Hauteur du cipse, 1 m. 08; hauteur des lettres, 0 m. 04.

R V F V S · V E T E R A  
N V S · L E G · I I I · A V G  
V I X · A N · X C I I I I  
H · S · E  
M ·

L'inscription était plus complète quand Willmanns l'a lue<sup>(3)</sup>.

(1) J'emploie le terme de cuve et non de sarcophage à cause des dimensions très restreintes de nombre d'entre elles.

(2) *Corp. inscr. lat.*, n° 470.



La construction centrale est entourée d'une enceinte où j'ai copié les inscriptions suivantes :

Mur de l'Est :

3<sup>(1)</sup>. Longueur du caisson, 1 mètre; hauteur des lettres, 0 m. 025.

| D · M · S                                                                                         | D · M · S     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------|
| C · IVLIVS · VI  | VOLVSENA      |
| VIXIT · ANNIS    | MAGNA · VIX · |
| H · S · E                                                                                         | ANNIS · XXX   |
|                                                                                                   | MESSORIA      |
|                                                                                                   | NVS · SORO    |
|                                                                                                   | RI · POSVIT   |

La seconde inscription a été publiée par Willmanns, qui a négligé la première.

4. Longueur du caisson, 1 mètre; hauteur des lettres, 0 m. 03.

| D · M · S        | D · M · S     | D · M · S                                                                                     |
|------------------|---------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------|
| ASIANE           | AE · DOMES    | AE · IANVA                                                                                    |
| VIX · ANN · VIII | TICVS · VIX   | RIVS · VIX                                                                                    |
| PI · PA · POS    | AN · XVIII    |            |
| H · E            | PI · PA · FEC | PI · PA ·  |

5. Longueur du caisson, 0 m. 80; hauteur des lettres, 0 m. 03.

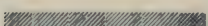
| D · M · SACR          | AEMILIVS ·      |
|-----------------------|-----------------|
| CALICIA · OPTATA      | IANVARIVS ·     |
| MONNISTRIA · VIX · AN | VXORI ·         |
| NIS · L · H · S ·     | OPTIME          |
|                       | ET · SIBI · POS |

(1) *Corp. inscr. lat.*, n° 491.

6. Longueur du caisson, 0 m. 90; hauteur des lettres, 0 m. 04.

C A R V I L I A · D O  
N A T I L L A · V I X  
A N N · X ·  · H · S · E  
C A R V I L · V I N D E X · F I L I Æ  
C A R I S S I M Æ · P O S V I T

7. Longueur du caisson, 0 m. 90; hauteur des lettres, 0 m. 04.

|                                                                                                     |                         |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------|
| C · V O L V S E N  | D · M · S               |
|                    | V O L V S S E N A       |
|                    | V I X · A N N           |
|                                                                                                     | X X V I I I · H · S · E |

8. Longueur du caisson, 0 m. 90; hauteur des lettres, 0 m. 04.

|                                   |                                                                                                                                                                               |
|-----------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| D · M · S                         | D · M · S                                                                                                                                                                     |
| S E R V I L I A · S O L V T R I A | L · S E M P R O N I                                                                          |
| V I X A N N · X L V I I I         |  E L I C A  |
| H · S · E                         | V I X · A N N · L                                                                                                                                                             |
| S E M P R O N I V S · F E L I X   | H · S · E                                                                                                                                                                     |
| V X O R I · C A R I S S I M E     | P I · F I L I I · P O S V E                                                                                                                                                   |
| P O S V I T                       |                                                                                                                                                                               |

9. Longueur du caisson, 0 m. 90; hauteur des lettres, 0 m. 035.

D · M · S ·  
C R E S C E N S  
V I X · A N · I X X  
B A E · I A N V A  
R I A · P I · P O  
H · S · E

A la ligne 4, lire : *Bae(bia)*.

10. Longueur du caisson, 1 mètre; hauteur des lettres, 0 m. 04.

| D · M · S                  | D · M · S                 |
|----------------------------|---------------------------|
| IVLIA · BONILLA            |                           |
| VIX · AN · LXV · H · S · E | GAVIVS · LVCES            |
| GAVIVS · FELIX · Q · E     | CVS · VIX · AN            |
| MICISSA · PIVS · NEP       | LXXXV · H · S · E · GA    |
| P · P · AVIE · P           | VIVS · FELIX · Q · E · MI |
|                            | CISA · PIVS · NEP P       |
|                            | AVO · P                   |

A 20 mètres de l'angle sud de la maison s'élevaient trois grands cippes hexagonaux de même forme et de même décoration. Un seul était en place. A son pied, les fouilles mirent au jour une grande cuve monolithique, prise d'un côté (celui du cippe) dans une masse de chaux, des trois autres dans une maçonnerie de grandes pierres carrées. La cuve, de forme trapézoïdale, avait 1 m. 70 de large et 1 mètre de haut. La tombe avait été violée et transformée en un pressoir à huile dont nous donnerons tout à l'heure la description :

11. Hauteur du cippe, 1 m. 03; hauteur des lettres, 0 m. 04.

D · M · S  
 Q · CAELIVS  
 FELIX · SACERDOS ·  
 VIXIT ·  
 ANNIS · LX ·  
 Q · CAELIVS  
 FELIX · F · P ·  
 PATRI · PIO  
 POSVIT

L'inscription, relevée par Willmanns, se trouve au *Corpus*, t. VIII, n° 471. A la ligne 7, je lis F · P. Willmanns lisait P.



12. Hauteur du cippe, 1 m. 05 ; hauteur des lettres, 0 m. 05.

D · M · S  
L · C A S  
C E L L I  
V S · L · F  
Q V I R ·  
R V F V S  
V I X I T  
A N N I S  
L X X X  
H · S · E  
C A S  
C E L L I · S A  
T V R N I  
N V S · E T  
R V F V S  
P A T · O P T  
I M O · P O S

Relevée par Willmanns, n° 477. Willmanns n'avait pas lu la dernière ligne.

13. Hauteur du cippe, 1 m. 04 ; hauteur des lettres, 0 m. 04.

D · M · S  
C A S C I L L I  
A · M A X I  
M A · V I X  
I T · A N N I S  
■■■■ H · S · E ·  
C A S C E L L I ·  
S A T V R N I  
N V S · E T · R V  
F V S · P O S V E R ·  
S O R O R I ·  
C A R I S S I  
M A E

Relevée par Willmanns qui, à la ligne 10, lit FRATR au lieu de POSVER.

CASCILLIA · MAXIMA. est fille du précédent.

Quelques mètres à l'Ouest :

14. Longueur du caisson, 1 mètre; hauteur des lettres = Piganiol, n° 97<sup>(1)</sup>.

15. Longueur du caisson, 1 mètre; hauteur des lettres, 0 m. 035 = Piganiol, n° 96.

16. Hauteur du cippe, 0 m. 95 = *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 489.

17. Hauteur du cippe, 0 m. 98; hauteur des lettres, 0 m. 03. Longue épitaphe, déjà relevée par M. Piganiol, n° 108. Elle a vingt-trois lignes dont j'ai seulement déchiffré :

D · M · S

■■■■■■■■■■

■■■■■■■■■■

■■■■ HIC ·

S · E

ORBIVS · HANC

· CONIVNX · DICA

T A R I S · B A S

S I A N V S

Cette inscription est rédigée dans un latin bien barbare. M. Piganiol comprend : *dicat aram*, ce qui est bien peu vraisemblable, étant donné qu'il s'agit d'un cippe et non d'un autel.

18. Cippe = *Corp. inscr. lat.*, n° 474.

19. Hauteur du cippe, 1 m. 05; hauteur des lettres, 0 m. 04 = *Corp. inscr. lat.*, n° 484.

A la ligne 3, j'ai parfaitement lu PANCARVVS.

<sup>(1)</sup> Nous indiquerons par la suite par le mot «Piganiol» l'article publié par MM. A. Piganiol et R. Laurent-Vibert dans les *Mélanges de l'École de Rome*, t. XXXII, p. 127 et suiv., sous le titre de *Recherches archéologiques à Ammaedara*.

En démolissant le mur occidental de l'enceinte, j'ai pu copier les inscriptions suivantes :

20. Longueur du caisson, 0 m. 85 ; hauteur des lettres, 0 m. 035.

D · M · S

OPLIVS · IVNIVS · ARA

TVS · VIX · AN · L

H · S · E

SATVRNINA · MARI

TO · PIO · POSVIT ·

21. Longueur du caisson, 0 m. 85 ; hauteur des lettres, 0 m. 03  
= *Corp. inscr. lat.*, n° 473.

22. Longueur du caisson, 0 m. 90 ; hauteur des lettres, 0 m. 03.

D · M · S ·

D · M · S ·

TERENTIANVS

IVLIVS · FELIX

23. Longueur du caisson, 0 m. 85 ; hauteur des lettres, 0 m. 03.

D · M · S

D · M · S

D · M · S

SAFIDIVS · FELIX · SAFIDIVS · SATVRVS · S A F I D I A ·

P · V · A · XXX P · V · A · XXV · H · S · E · D O N A T A ·

H · S · E

AGRIA · DONATA V I X I T · A N

MATER · P · P ·

I S · L X X X

H · S · E



24. Longueur du caisson, 0 m. 90; hauteur des lettres, 0 m. 03.

| D · M · S ·      | D · M · S            |
|------------------|----------------------|
| GABINIA · OLYM   | A · A S S I D O      |
| PHIA · VIXIT     | NIVS · TRI           |
| ANNO · I · M · V | V M P H A L I S      |
| H · S · E        | VIX · AN · XLVIII    |
| PARENTES · PII · | H · S · E            |
| POSVERVNT        | FIL · PII · POSVER · |

25.

D · M · S ·

|                             |                              |
|-----------------------------|------------------------------|
| · postum I V S · LA etianus | ACCIA · SECVNDA · ANTO       |
| deC V R I O                 | NINA · VIXIT · ANNIS · XXIII |
| amM Æ D · V I xit           | H · S · E · Q · POSTVMIVS    |
| ANNIS · XXVIII              | LAETVS · DECVRIO · COL · AM  |
| H · S · E · Q · POSTVMI     | MAED · VIR · QVAESTORIVS     |
| VS · LAETVS · DECVRIO       | NVRVI · RARISSIMAE           |
| COL · AMAED · VR · QVAESTO  | ET · CONIVGI · SANCTISSIMAE  |
| Rius ■■■■■ ISSIMO · POSVIT  | POSTVMI · LAETIANI           |
|                             | FILI · SVI · POSVIT          |

Un caisson, long de 1 mètre, porte ces deux inscriptions, les plus intéressantes que nous ayons relevées à Henchir-Bouïbet. Le monument a été élevé par *Q. Postumius Laetus*, décurion de la colonie d'Ammaedara, ancien questeur, à son fils *Postumius Laetianus* et à sa belle-fille *Accia Secunda*, morts à peu près en même temps (*Laetianus* à 29 ans et *Secunda* à 23). De plus le D · M · S a été fait pour les deux épitaphes. Son fils *Postumius* avait été lui-même décurion à Ammaedara. Il semble donc bien que le village qui s'élevait sur l'emplacement d'Henchir-Bouïbet n'était qu'une dépendance d'Ammaedara. D'après la forme des lettres, l'inscription semble être du II<sup>e</sup> ou III<sup>e</sup> siècle.

26. Longueur du caisson, 0 m. 90 ; hauteur des lettres, 0 m. 03.

L · VOLT · VRCIVS  
TORQ · VATVS  
VIX · ANNIS · XXV  
H · S · E ·

27. Longueur du caisson, 0 m. 86 ; hauteur des lettres, 0 m. 03.

SOMNO · AE ·  
IVNI · VS · PAV  
LINVS · VIX ·  
AN · XXV · FRA  
TER · DVLCIS ·  
GRATVS · PIO · POS

28. Longueur du caisson, 1 mètre ; hauteur des lettres, 0 m. 04.

D · M · S ·  
VARIA · MAXI  
MA · V · A · LXV  
STATILIVS · QVI  
ETVS · V · P · P  
H · S · E

29. Longueur du caisson, 0 m. 90 ; hauteur des lettres, 0 m. 03.

| D · M · S ·    | D · M · S ·    | D · M · S ·         | D · M · S ·       |   |
|----------------|----------------|---------------------|-------------------|---|
| L · OCTAVIVS · | ABVDIA ·       | LVCIA · CON         | M · LONGIN        | H |
| SATVRVS ·      | SATVRA ·       | MEUTA ·             | IVS · SILVAN      |   |
| VIX · A        | VIX · A · LXXX | VIXIT · AN          | VS · VIXIT ·      | S |
| XVIII          | OCTAVIA ·      | NIS · LXV           | ANNIS ·           |   |
| H · S · E      | PROCVLA ·      | NEPOTES · PI        | LXXXXV            | E |
|                | VIX · A · XXV  | POSVERVN            | F · PII · PATRI · |   |
|                | H · S · E      | T · H · S · E · S · | POS ·             |   |

Remarquons au passage le nom curieux de CONMEVTA, dont la lecture est certaine, et la forme de l'**U** qui nous prouve que l'inscription est d'époque assez basse (iv<sup>e</sup> siècle?).

30. Longueur du caisson, 0 m. 90 ; hauteur des lettres, 0 m. 03.

D · M · S ·  
S E C V N D A  
PIA · VIX · ANNIS  
X X X · H · S · E  
■■■■■■■■■■ I S I V S  
V X O R I · P · P

31. Longueur du caisson, 0 m. 90 ; hauteur des lettres, 0 m. 03.

D · M · S  
V A L E R I A N I N A ·  
QVI · ET · SAPRVCINA  
VIX · ANNIS · XL  
H · S · E · L · SITTIVS  
S A T V R N I N V S  
V X O R I · P I A E  
P O S V I T

32. Longueur du caisson, 1 mètre ; hauteur des lettres, 0 m. 04.

D · M · S ·  
C ■■■■■ O D I V S · F O R T V  
N A T V S · V I X · A N · X L V  
H · S · E  
C O R N E L I V S · F O R T V  
N A T V S · E Q · C O H · I · V R B A N A E  
A V V N C V L O · D V L C I S S I M O ·

Je suppose que le nom du premier personnage était *C. Clodius Fortunatus*.



Le dédicant, *Cornelius Fortunatus*, neveu du mort, est cavalier de la première cohorte urbaine. On connaît les vicissitudes de cette cohorte, établie d'abord à Lyon, puis envoyée à Carthage au II<sup>e</sup> siècle <sup>(1)</sup>.

La caserne du corps se trouvait à Carthage au sommet de la colline de Bordj-Djedid, où Gauckler l'a retrouvée en 1904 <sup>(2)</sup>. Un certain nombre d'inscriptions du *Corpus* <sup>(3)</sup> mentionnent des soldats de la 1<sup>re</sup> cohorte urbaine d'Afrique.

Notre inscription est la première qui mentionne un cavalier de cette cohorte : elle n'apporte néanmoins aucun résultat nouveau ; car il était bien évident que la cohorte urbaine de Carthage avait, comme les autres, ses turmes de cavaliers.

L'inscription est en caractères qui semblent de la fin du III<sup>e</sup> siècle. S'il en est ainsi, on voit que, jusqu'à cette époque assez basse, la garnison de Carthage était demeurée ce qu'elle était aux premiers siècles.

33. Longueur du caisson, 0 m. 90 ; hauteur des lettres, 0 m. 02.

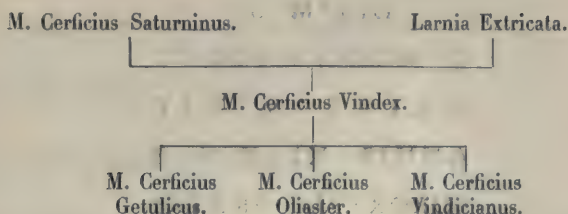
| D·M·S        | D·M·S      | D·M·S       | D·M·S         | D·M·S       |
|--------------|------------|-------------|---------------|-------------|
| M·CERFIM     | M·CERFIM   | M·CERFICIVS | LARNIA        | M·CERFICIVS |
| CIVS·GETV    | CIVS·OLI   | VINDICIANVS | EXTRICATA     | SATVRNINVS  |
| LICVS·VIX·   | A·S·T·E·R· | VIXIT·AN·   | VIXIT         | VIXIT·ANN·  |
| AN·          | VIX·AN·    | NIS·XVIII   | AN·LXXIII     | LXXXVII     |
| H·S·E        | III·H·S·E  | H·S·E       | M·CERFIM      | M·CERFICIVS |
| CERFICIVS    | CERFICIVS  | CERFICIVS   | CIVS·VIN      | VINDEX      |
| VINDEX       | VINDEX     | VINDEX      | DEX·MA        | PATRI       |
| PATER·FI     | PATER·FI   | PATER·FILIO | TRI·PIE       |             |
| LIO·PIISSIMO | PIISSIMO   | PIISSIMO    | O·P·O·S·V·I·T |             |
| POSVIT       | POSVIT     | POSVIT      |               |             |

(1) Cagnat, *Armée rom. d'Afrique* (2<sup>e</sup> éd.), p. 213.

(2) *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1904, p. 695 ; Merlin, *Bull. de la Soc. des Ant.*, 1906, p. 374.

(3) 1024, 2890, 4679, 8395, 16333, 15875, 14402, 12592, 24619, 24631, 24633.

Le stemma de la famille s'établit aisément :



Nous remarquerons la transmission de père en fils du prénom, et le *cognomen* *Vindicianus* formé sur celui de *Vindex*.

B. *Cimetière occidental*. — Ce cimetière, lui aussi, a été bouleversé par les successeurs des Romains. Son aspect est le même à peu près que celui de l'autre cimetière. Cependant il semble avoir servi à des familles plus riches et se rapporter à une époque légèrement antérieure. Les cippes carrés sans ornement, les cippes hexagonaux enguirlandés, qui manquent dans le cimetière oriental, y sont assez abondants. Certaines inscriptions sont de la plus belle écriture du II<sup>e</sup> siècle.

Dans les murs de la construction byzantine pour laquelle fut bouleversé le cimetière romain, nous avons relevé les inscriptions suivantes :

34. Cippe retaillé en forme de claveau ; hauteur des lettres, 0 m. 02.

LVCRETIVS · VICTORI

NVS · V · A · VIII · M · V ·

IANVARIA · MATER ·

PIO · FILIO · DYLCISSIMO

POSVIT ·

35. Longueur du caisson, 0 m. 60 ; hauteur des lettres, 0 m. 02.

DIS · M · S ·  
Q · MODIVS · FORTV  
NATVS · VIXIT  
ANNIS · XL · H · S · E  
SOROR · PIA · FRATRI  
POSVIT ·

36. Cf. Piganiol, n° 109.

Sur le flanc de la colline, au sud-ouest du bâtiment :

37. Caisson = Piganiol, n° 103.

38 <sup>(1)</sup>. Cippe carré : hauteur 1 mètre ; hauteur des lettres, 0 m. 04.

C · REMIVS ■■■■■  
APRILIS · VIX ■■■■■  
CATTVLA · V · R · P · P  
DE · SVO · POS

L. 3. *u(xor) r(eligiosa) p(ro) p(ietate)* <sup>(1)</sup>.

39. Cf. Piganiol, n° 101.

Je lis : *D · M · s · T · Haterius Zoticus vix. ann. LVII h.s.e.Ti.*  
*Hateria LAVDICAE marito p. p.* Remarquons le nom grec de Laodice et surtout le prénom *Tiberia* porté par *Hateria Laodice*.

Les inscriptions attribuant aux femmes un prénom sont assez rares pour que celle-ci mérite une mention spéciale <sup>(2)</sup>. La forme des lettres, allongées et bien formées, semble la dater du III<sup>e</sup> siècle.

<sup>(1)</sup> Cf. *Corp. inscr. lat.*, n° 488. A la 3<sup>e</sup> ligne, Wilmanns lit *Calevia* et interprète *V · R · P · P ·* par *viro pro pietate*.

<sup>(2)</sup> Cagnat, *Cours d'épigr. lat.* (4<sup>e</sup> éd.), p. 47.



40. Caisson = Piganiol, n° 105.

41. Caisson et non stèle = Piganiol, n° 103.

42. Cf. Piganiol, n° 109.

43. Cf. Piganiol, nos 112-113.

44<sup>(1)</sup>. Stèle hexagonale : hauteur, 1 mètre; hauteur des lettres, 0 m. 04.

D · M · S  
P O S T V M I A ·  
C · L I B · M V S  
T A C I A ·  
V I X   
H · S · E  
P V L L I M E R ·  
C O N I V G I · P I I S  
S I M A E · P O S ·

45. Longueur du caisson, 0 m. 60; hauteur des lettres, 0 m. 03.

  
I V L I V S · S E C V N  
D V S · P · P · H · S · E

46. Cf. Piganiol, n° 99.

Je lis à la ligne 11 : BEBIA.

47. Cf. Piganiol, n° 98.

Je lis à la ligne 2 : CLAUDIVS.

48. Cf. *Corp. inscr. lat.*, n° 475.

<sup>(1)</sup> Cf. *Corp. inscr. lat.*, n° 487. La seconde partie de l'inscription n'a pas été lue par Wilmanns.

49. Cf. *Corp. inscr. lat.*, n° 476.

Je lis non OPITA, mais OPTATA.

50. *Ibid.*, n° 479.

Telles sont les inscriptions que nous avons relevées dans les deux cimetières. A quelles conclusions nous conduisent-elles ?

Elles correspondent, nous l'avons vu, aux n° et m<sup>e</sup> siècles et semblent toutes païennes. L'importance assez grande des deux cimetières permet de penser qu'à cette époque, sur les rives de l'Oued-Bouïbet<sup>(1)</sup>, s'élevait un village rural assez gros, dépendant d'*Ammaedara* : *Postumius Laetianus* de l'inscription 25 et *Q. Postumius Laetus* ont été décurions à *Ammaedara*; *Q. Postumius Laetus* y a même rempli les fonctions de questeur.

Parmi les autres personnages importants de ce *pagus*, nous rencontrons les *Cascelli*. *L. Cascellius L. f. Quir. Rufus* est citoyen romain : il est d'ailleurs le seul à être inscrit dans une tribu.

*Q. Caehus Felix*, lui aussi, devait être un personnage important du bourg. La mention de *sacerdos*, sans commentaire, nous montre qu'il a rempli à *Ammaedara* des fonctions municipales d'ordre religieux.

Le *pagus* de Bouïbet étant une dépendance de la colonie de vétérans d'*Ammaedara*, nous ne serons point étonnés d'y trouver l'inscription 2 du vétéran *Rufus* et l'inscription 31 de *Clodius Fortunatus*.

Un certain nombre de noms d'aspect romain : *Julius*, *Aemilius*, *Ianuarius*, *Haterius*, complète sans doute la liste des personnages d'origine italique. Le nom fréquent de *Volusenus* avait déjà attiré l'attention de M. Piganiol, qui l'a justement rapporté à une origine étrusque.

A côté de ces noms romains, nous en trouvons plusieurs de forme grecque : *Asiane*, *Laudicae*, *Pannychis*, *Euhodia*, *Zoticus*, noms d'esclaves ou d'affranchis. Seule d'ailleurs, l'inscription 43 porte le nom de *liberta*. L'inscription 42 nous montre, associées dans la même piété pour la mort, *Volusena Euhodia* et *Hateria Pannychis*, « l'une femme, l'autre concubine de *Volusenus Pannychius* »,

<sup>(1)</sup> Henchir-Bouïbet signifie en arabe : ruine des petites portes.

dit M. Piganiol, et peut-être, à notre avis, ses concubines toutes deux.

Enfin quelques noms barbares, *Conneuta*, *Micissa*, *Saprucina*, sont sans doute les noms d'indigènes romanisés.

L'inscription 17, rédigée sur un beau cippe en latin si barbare, nous met sans doute en présence d'un indigène riche et mal civilisé.

Il nous a été impossible de retrouver la moindre trace du village romain lui-même.

Au début du iv<sup>e</sup> siècle, les cimetières furent sans doute abandonnés, car les inscriptions chrétiennes ou très tardives y font défaut. Il fut mis au pillage, à une époque postérieure que nous n'arrivons pas à préciser, par les nouveaux habitants de cette colline. Eux aussi étaient des agriculteurs.

Le bâtiment de l'Ouest a l'aspect d'une villa byzantine. Les murs, construits en grand appareil avec des cippes, des caissons et même des sarcophages, sont encore debout. Une porte large de 1 mètre mène à l'intérieur d'une construction carrée de 10 mètres environ de côté. La porte est consolidée à l'extérieur par deux contreforts. L'intérieur de la maison est divisé en quatre parties par deux murs longitudinaux et deux murs latéraux. A 20 mètres des murs de cette construction centrale s'élevait un mur extérieur construit, lui aussi, avec des cippes et des caissons et laissant à l'Est une large ouverture de 3 mètres environ.

A l'angle sud-est de ce mur, j'ai retrouvé un pressoir à huile construit de toutes pièces avec des restes funéraires. Le sarcophage de forme trapézoïdale, décrit au n<sup>o</sup> 10, avait été laissé en place et transformé purement et simplement en récipient. Le couvercle de sarcophage avait fourni la plaque du pressoir, un morceau de cippe retailé était devenu le conduit destiné à mener l'huile du pressoir à la cuve.

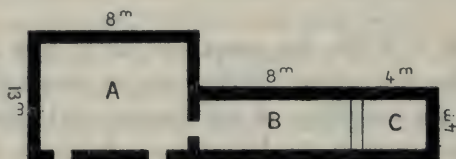
A l'intérieur de ce mur d'enceinte, nombre de cippes forés et de sarcophages avaient sans doute servi au bétail de cette ferme.

Le bâtiment ouest est plus compliqué d'aspect.

Il se compose de trois corps de bâtiments, plutôt juxtaposés que construits ensemble. Ici encore les restes du cimetière ont fourni les matériaux de construction. Les murs sont en grand appareil byzantin.



Le premier bâtiment (A) est construit avec des cippes carrés et des caissons retaillés. Il est percé au Sud-Est de deux portes et au Nord-Est d'une porte qui le fait communiquer avec B : les seuils des portes (1 mètre) sont encore en place. Il est de forme rectangulaire ( $8^m \times 13$ ). A l'intérieur, deux voûtes composées de neuf pierres, dont l'une porte encore une inscription, se sont écroulées. Les pierres sont décorées de moulures, et le diamètre des voûtes est de 3 mètres. Enfin j'y ai aussi retrouvé un chapiteau de style corinthien composite.



Le bâtiment B semble avoir été construit après A et C, pour les raccorder. C'est un espace rectangulaire, clos de trois côtés et communiquant avec A par une porte dont j'ai retrouvé le seuil.

Le bâtiment C est le moins détérioré ; ses murs, hauts de 2 m. 50, sont encore debout. Celui du Nord-Ouest s'élève en forme de pignon. Au Sud-Ouest j'ai retrouvé le seuil d'une porte large de 1 mètre.

La place des gonds se voit encore très bien sur les montants. Une colonne s'était abattue devant la porte, ainsi qu'un chapiteau d'un style corinthien très abâtardi et différent du chapiteau retrouvé dans le bâtiment A. Une pierre ornée d'un chrisme, signalée par M. Piganiol et prise par lui comme le reste d'un monument funéraire, me semble, à cause de sa forme convexe plate, avoir été taillée et ornée pour le monument et avoir servi de linteau <sup>(1)</sup>.

En résumé, ces inscriptions funéraires de personnages obscurs, parmi lesquels nous sommes forcés de considérer comme des notabilités un vétérân, un cavalier, un *sacerdos* ; ces deux médiocres fermes byzantines, construites de bric et de broc, nous auront permis de suivre sur l'emplacement d'un modeste village le reflet de plusieurs siècles d'histoire et d'événements considérables.

J. MARTIN.

<sup>(1)</sup> Cf. le linteau d'Henchir-es-Zaâtli. (*Instruction pour la recherche des antiquités dans l'Afrique du Nord*, p. 158.)

DEUX

NOUVELLES INSCRIPTIONS ROMAINES

DU SUD TUNISIEN,

PAR M. LE LIEUTENANT-COLONEL DONAU,  
Correspondant du Comité.

---

I

La plupart des routes romaines qui portaient de *Tacapas* sont aujourd'hui connues. Celles qui conduisaient à *Capsa* et à *Turris Tamalleni* ont été étudiées par moi en détail dans les *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France* <sup>(1)</sup> et dans le *Bulletin de la Société archéologique de Sousse* <sup>(2)</sup>. Le tracé de celle qui longeait le littoral et passait à *Zitha* est connu par la borne de son 14<sup>e</sup> mille, que découvrit Duveyrier <sup>(3)</sup>, et par d'autres milliaires qu'ont relevés les officiers des Brigades topographiques : elle fera l'objet d'une étude détaillée lorsque les documents découverts après les précédents auront été complétés. Quant à la route indiquée par la Table de Peutinger, qui reliait les stations de *Martae*, *Afas Lupeici*, *Augarmi*, *Ausere flumen*, *Puteo*, *Laminiae*, *Veri*, son tracé, non plus que les hypothèses de divers auteurs sur l'identification de ses étapes, n'ont jusqu'ici été établis par aucun document.

Est-ce à cette route qu'appartiennent les restes d'un milliaire découvert tout récemment à Henchir-Zeuss ? Sans pouvoir encore l'affirmer, il paraît utile de le signaler dès maintenant à titre de première indication.

L'Oued-Zeuss descend du Djebel-Saïkha (20 kil. Nord-Ouest de Médenine), lequel borde vers le Nord la plaine des Kouater ; après

<sup>(1)</sup> Année 1903, p. 153 et suiv.

<sup>(2)</sup> Année 1907, p. 52 et suiv.

<sup>(3)</sup> *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, n° 10017.

un trajet sensiblement Sud-Nord, il déverse les eaux pluviales dans le golfe de Gabès et sert dans son cours inférieur de limite administrative entre les territoires militaires du Sud Tunisien et le contrôle civil de Gabès.

Sur la rive gauche, et à 10 kilomètres au sud-est de Mareth, se trouvent des ruines désignées sous le nom de Ksar-Zeuss, probablement un ancien *burgus*, entouré de quelques constructions annexes et qui a subi une réfection presque totale. Dans son état actuel, le *burgus* proprement dit est un carré d'environ 32 mètres de côté. Lorsque nous l'avons exploré, il ne présentait aucune trace de fouille même superficielle ; plusieurs pierres, en partie hors de terre, attiraient cependant l'attention. Elles ont été dégagées : l'une d'elles comprend la base attachée à la partie inférieure du fût d'une borne milliaire à section elliptique irrégulière, du modèle déjà rencontré en nombreux exemplaires sur la voie de *Tacapas* à *Capsa* et qui a été employé lors des réfections de 290-293. Ni ce bloc, ni les débris du fût d'une colonne à section circulaire, enterrés à côté de lui, n'ont laissé deviner une trace d'inscription.

Par contre, la partie principale d'un fût de même forme que le premier, trouvé à l'intérieur du *burgus*, porte un texte en partie lisible. Ce fût ne s'adapte pas à la base citée plus haut. Sa hauteur actuelle est de 0 m. 85 avec une section de 0 m. 44 × 0 m. 38 (diamètres perpendiculaires).

Les intempéries ayant empêché, à deux reprises différentes, de l'estamper, on ne peut que reproduire ci-dessous une lecture imprécise de ce texte qui paraît pouvoir être daté de l'époque de la Tétrarchie :

BΛCΛ      ΛΛ  
C V V V I I  
V I I I I I SET  
/ C / I S T A S A I  
C - V S I I I C O S I M I  
O C A E S A R I P V C S  
C O S M X - I I I

La gravure des lettres est médiocre, toutefois la lecture des chiffres paraît certaine ; le X de la dernière ligne est irrégulier, une



des barres étant trop courte et l'autre formée de deux traits qui ne se prolongent pas; quant au trait horizontal qui touche le U, on peut supposer qu'il résulte d'un éclat fortuit de la pierre : le signe U, bien que très nettement arrondi dans le bas, représente un V. On lit donc M(*illia passuum*) XVII.

Mais ce chiffre n'apparaît pas sans causer quelque surprise. En effet, si les bornes trouvées dans l'Henchir-Zeuss ne sont évidemment plus à l'endroit où elles avaient été placées dans l'antiquité, il faut admettre que les auteurs de la dernière réfection du *burgus*, probablement des indigènes, les y ont apportées d'une faible distance, vraisemblablement de moins d'un mille.

De quelle localité pouvait donc venir une route dont le dix-septième mille tombait à proximité de l'Henchir-Zeuss? *Tacapas* en est distant de 29, *Mareth* et *Zareth* de 6 et 7  $\frac{1}{2}$ , *Templum Veneris* de 22, *Gighti* de 20, *Zûha* de 40, *Ksar-Koutine* de 8, *Henchir-Arara* de 15, *Henchir-Remada* de 16  $\frac{1}{2}$ , *Henchir-Gueciret* de 19 et *Henchir-bou-Rechada* de 21 milles.

Si la borne appartient à la route de *Tacapas* à *Augarmi*, par *Martae* et *Afas Lupeici*, ce n'est pas à Ksar-Koutine, mais à Henchir-Remade, dans la région des Kouater, dont l'importance est manifeste, qu'il faudrait chercher l'existence d'*Augarmi*. La découverte d'une seconde borne fixerait définitivement ce point depuis longtemps controversé.

## II

Un simple coup d'œil sur la carte au 1/100.000 du Service géographique de l'armée (feuille Matmata) attire l'attention sur une région actuellement peu peuplée, ou du moins habitée seulement par des nomades, mais qui se signale par d'importantes ruines romaines.

A une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Médenine, les ruines romaines d'Henchir-Remada, d'Henchir-Arara, d'Henchir-Zitouna, etc., se groupent dans le voisinage du cours supérieur de l'Oued-Hallouf-Djeffari. Les indigènes donnent à cet ensemble le nom de Kouater, qui signifie «barrages». Ils ont en effet remarqué que la fertilité de cette haute plaine nue, touchant aux versants abrupts de la montagne des Haouïa, ne s'est conservée jusqu'à nos jours, contrairement à ce que chacun constate dans trop d'autres

districts du Sud Tunisien, que grâce à des barrages qui subsistent encore quoique n'étant plus entretenus. La netteté de ces ouvrages est restée parfaite sur de longues étendues, et si les simples levées de terre qui les constituaient, quelquefois revêtues de pierres brutes, à la mode berbère des montagnards, ont été par endroits détériorées par le ruissellement, on retrouve de distance en distance les vannes en pierres de taille, à glissières verticales, qui envoyaient l'excédent des eaux dans les champs et dans les plantations situées en aval.

Longtemps avant la publication de la carte au 1/100.000<sup>e</sup>, la région des Kouater avait été remarquée et des fouilles sommaires y avaient été exécutées; les recherches avaient porté particulièrement sur les environs d'une piste ancienne qui la traverse et que les indigènes appellent «*Trik-Ghadamsi*» (le chemin de Ghadamès), bien que les caravanes, pour aller du Sahara à Gabès, aient depuis longtemps cessé d'utiliser cette voie.

Les investigations n'avaient jusqu'ici fourni aucun document épigraphique : peut-être les grandes fermes et les villages des Kouater en renferment-ils assez peu. Quoi qu'il en soit, cette rareté rend plus intéressante la découverte d'une première inscription qui mérite d'être citée malgré son très mauvais état de conservation.

Elle se trouve sur un gros bloc parallélépipédique, isolé au milieu des terrains de cultures sur la rive gauche de l'Oued-Hallouf, à deux kilomètres au sud de la piste actuelle de Médenine à Matmata, et à quatre kilomètres et demi du Trik-Ghadamsi, avec lequel elle n'a, par suite, aucun rapport. Par contre, elle est voisine (600 mètres) de la piste qui, remontant le cours de l'Oued-Hallouf, conduit de Ksar-Koutine aux Kouater, et elle est distante de moins de trois kilomètres d'Henchir-Arara.

Le bloc mesure 0 m. 98 de hauteur, et a une section de 0 m. 49 × 0 m. 49, — on ne distingue pas de cadre autour des caractères restés visibles et qui étaient médiocrement tracés. La copie ci-dessous reproduit ceux qui ont pu être reconnus :

T V C / ■■■  
 E O N T ■■■  
 / A R /  
 N C : I  
 C F E C

Il serait prématuré de tirer de ces restes incertains une déduction quelconque. Mais on peut noter que les rives voisines de l'Oued-Khera, dont le confluent avec l'Oued-Hallouf se trouve à deux kilomètres au nord-est de la pierre examinée, sont couvertes de *tumuli*, lesquels ne laissent voir d'ailleurs aucune pierre de taille.

Lieutenant-colonel R. DONAU.



# INSCRIPTION NÉOPUNIQUE DE BIR-TLELSA

RELATANT

## LA CONSTRUCTION ET LA CONSÉCRATION D'UN AUTEL,

PAR M. RENÉ DUSSAUD,

Membre de la Commission de l'Afrique du Nord.

---

L'inscription néopunique de six lignes, trouvée cet hiver à Bir-Tlelsa (9 kilomètres au nord-est d'El-Djem), a été publiée récemment par M. Vassel<sup>(1)</sup>. Les caractères ont presque tous été bien identifiés par le zélé correspondant du Ministère, mais il y a lieu de revenir sur certaines parties assez obscures du texte et d'en discuter l'interprétation.

Voici la lecture de M. Vassel :

(1) A Baal Auguste, a été érigé, a été consacré. (2) A fait faire Shalak, fils de Marcus Avianius, (3) l'autel du bétail; l'avait brisé (4) Shagash, fils de Shamah-Milkat. Constructeurs : Kam, (5) fils de Kana, fils de Sallum, Bena-Ram, fils de Maruç, (6) Hapalul (?). Il a mis à neuf et il a consacré. Il a érigé.

Une première cause d'erreur a été de prendre trois feuilles de lierre, très nettes sur la photographie qu'a bien voulu nous faire

<sup>(1)</sup> Eusèbe Vassel, *Études puniques*, extrait de Jules Renault, *Cahiers d'archéol. tunisienne*, 2<sup>e</sup> série, 2<sup>e</sup> cahier. Tunis, 1914.

tenir M. Merlin et servant de signes de ponctuation, pour des lettres néopuniques. Une seconde a été de supposer des abréviations.

Nous lisons :

- |                          |   |
|--------------------------|---|
| לבעל אדר ו' התקדש        | 1 |
| בעלשעלך בן מערקא עויעני  | 2 |
| ה המזבח ש המקנה ש עברא   | 3 |
| ש ענע ש בשם המלכה בנם כם | 4 |
| עכנעכסלם בן ארם בנם      | 5 |
| ו' חידש ואיתקדש          | 6 |

- 1 A Ba'al Addir. A consacré
- 2 Ba'alschillek, fils de Marcus Avianus,
- 3 l'autel au moyen (?) du bétail, de libations (?)
- 4 de gâteaux, d'aromates royaux (ou : de Milkat). Architecte :
- 5 'Akan'aksadim (?), fils d'Arim; architecte.
- 6 Il a renouvelé et j'ai consacré.

*Ligne 1.* Ba'al Addir s'est déjà rencontré dans deux textes de Constantine, où on l'a identifié à Ba'al-Hammon <sup>(1)</sup>.

התקדש est un *hipaél* avec la valeur du *piél* : consacrer. Emploi du *piél* pour la consécration d'un autel dans *Exode*, XXXIX, 36.

*Ligne 2.* M. Vassel a bien reconnu le nom du père, Marcus Avianus.

*Ligne 3.* La difficulté consiste dans l'explication de ו' qui paraît avoir ici une valeur particulière. « L'autel du bétail », comme traduit M. Vassel, est correct grammaticalement, mais le sens n'est pas satisfaisant. Si nous comprenons bien, Ba'alschillek a voulu préciser les fournitures qui ont servi à consacrer l'autel. L'inauguration d'un autel neuf est décrite par l'Ancien Testament à propos de l'installation d'Aaron par Moïse; elle se pratique par des onctions de sang et d'huile <sup>(2)</sup>. Ézéchiél a envisagé l'hypothèse d'une rénovation, ce qui est précisément notre cas. Le premier jour on immole un taureau, et avec son sang on badigeonne tout l'autel. Puis, pendant sept jours de suite, on sacrifie un bouc, un jeune

<sup>(1)</sup> Costa 22 bis et 33 publiés par Philippe Berger; cf. *Répertoire d'épigr. sémit.*, n° 329 et 331; Lidzbarski, *Ephemeris für semit. Epigr.*, t. I, p. 40 et 303.

<sup>(2)</sup> Lévit., VIII, 11 et 15; Nombres, VII, 1; cf. *Exode*, XL, 10.

taureau et un bélier sans défauts, sur lesquels les prêtres répandent du sel. Au bout de ces sept jours, l'autel est prêt à entrer en service<sup>(1)</sup>.

A Bir-Tlelsa on a dû immoler également différentes têtes de bétail, de diverses espèces, ce qui explique l'usage du terme général מִקְנֶה, bétail.

Le terme עֲבָרָא — peut-être avec le pronom suffixe — est énigmatique. On a relevé déjà עֲבָר dans un texte de Carthage<sup>(2)</sup> sans pouvoir l'expliquer. On peut conjecturer qu'il s'agit de libations (huile?) ou de sel.

Ligne 4. עֲנֵע = hébr. : עֲנָה, gâteau cuit sous la cendre chaude.

בִּשְׁמֵי הַמִּלְכָּה peut s'entendre d'« aromates de la reine » ou « aromates de Milkat », déesse connue par ailleurs. Nous ne voyons pas qu'on puisse admettre le sens de « construction » pour le second terme.

כֶּם paraît être כְּמוֹ et aurait ici le sens de « de même » ou plutôt la valeur de deux points.

La vocalisation de עֲנֵעִיכְסִלִּם est inconnue; mais le premier élément עֵכֵן est déjà apparu dans des noms berbères<sup>(3)</sup>.

אֶרֶם était également architecte. Ce nom propre s'est déjà rencontré dans une inscription punique où on a voulu, à tort, le corriger<sup>(4)</sup>.

La dernière ligne confirme notre lecture où, à côté du prêtre qui consacre, ne figure qu'un architecte. L'emploi de la première personne pour le second verbe atteste que Ba'alschillek a rédigé lui-même l'inscription.

René DUSSAUD,

Membre de la Commission  
de l'Afrique du Nord.

(1) *Ézéchiel*, XLIII, 22-27.

(2) Delattre et Ph. Berger, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1899, p. 552-564; cf. Lidzbarski, *Ephemeris für semit. Epigr.*, t. I, p. 167 et suiv.

(3) Ainsi Lidzbarski, *Ephemeris*, t. II, p. 63.

(4) *Corp. inscr. semit.*, 156. Les éditeurs du *Corpus* tendaient à corriger en אֶרֶש, tandis que von Landau et Lidzbarski (*Ephemeris*, t. I, p. 305) préféraient אֶרֶם.



# RAPPORT ARCHÉOLOGIQUE SUR LES RESTES ANTIQUES

RELEVÉS

PAR LES BRIGADES TOPOGRAPHIQUES DU MAROC  
EN 1913,

PAR M. LE CAPITAINE GUÉNEAU.

---

1° FEUILLES DE MEKNÈS. — FÈS.

Tissot ne signale la présence d'aucune ruine romaine dans la région levée au cours de la campagne de 1913. Il est vraisemblable que cette région n'a jamais été occupée d'une façon permanente par les Romains. Les seules ruines que nous y avons rencontrées sont arabes ou berbères.

La plus importante est Kasbet-Nesrani.

Située sur un contrefort est du Zerhoun, Kasbet-Nesrani a pu être au temps des Romains un poste militaire destiné à protéger *Volubilis* contre les incursions des tribus insoumises en surveillant la plaine et la vallée de l'Oued-Mikkès.

Plus tard, les indigènes utilisèrent ce poste et en développèrent l'enceinte qui mesure environ 700 mètres de pourtour.

Je ne pense pas que Kasbet-Nesrani ait été jamais une ville importante, sa position presque inaccessible s'opposait à son développement.

On ne remarque à l'intérieur de l'enceinte la trace d'aucun édifice important.

J'estime plutôt qu'elle a été utilisée comme refuge par les tribus voisines qui, en cas d'attaque, venaient se mettre à l'abri de ses murs.

La légende indigène attribue aux Portugais la construction de Kasbet-Nesrani. Il paraît certain que les Portugais n'ont pas créé aussi loin de la côte une station de cette importance sans que l'on en retrouve aucune trace dans l'histoire. Cependant, je ne serais pas éloigné de croire que les indigènes ont utilisé des captifs chrétiens pour la construction de cette enceinte, comme ils l'ont fait en beaucoup d'autres points du Maroc.

La régularité de la construction des murs qui mesurent 1 m. 80 de largeur à la base sur 2 à 3 mètres de hauteur, constitués de moellons bien assemblés au mortier de chaux, ne ressemblant guère aux murs en blocage que l'on voit dans toutes les villes du Maroc, semble indiquer la présence d'ouvriers habiles et bien dirigés.

La légende rapporte que cette ville a soutenu de longues luttes contre la première ville de Fès dont nous allons parler.

*Souma-Mkerreja I.* — Sur la rive droite de l'Oued-Ben-Kezza, près de son confluent avec l'Oued-Nja, on trouve les ruines d'un minaret.

D'après les indigènes, ce minaret serait tout ce qui reste de la première ville de Fès construite en ce point, et qui, ruinée à la suite de ses luttes contre les tribus environnantes, fut reconstruite plus à l'Est.

*Souma-Mkerreja II.* — A 15 kilomètres au sud-ouest de Fès, au débouché de l'Oued-Rkaïz dans la plaine du Saïs, nouvelles ruines avec un minaret en partie détruit.

Ces ruines seraient celles de la seconde ville de Fès qui, ayant subi le sort de la première, se transporta enfin au point où elle se trouve actuellement.

## 2<sup>e</sup> FEUILLE D'OUZZAN.

Bien que, d'après Tissot, la région levée en 1913 se trouve traversée dans toute sa hauteur par la voie romaine de Tanger à *Volubilis* et *Tocolosida*, il ne nous a pas été possible de trouver de traces de cette voie ni des localités qui devaient la jalonner.

Du Sud au Nord, Tissot signale :

1° *Gilda*, entre le Sebou et l'Ouergha auprès d'El-Haliyn. Il n'a pu lui-même retrouver cette ruine. Toutes les recherches que nous avons faites dans cette région sont restées sans résultat. Le nom d'El-Haliyn est lui-même inconnu. Peut-être ce point se trouve-t-il à l'est de la région parcourue.

2° *Vopiscianae* ou *Viposcianae*. — Tissot suppose l'emplacement de cette ville au Djebel-Kourt. Il existe en effet, non pas au sommet du Djebel-Kourt comme il le dit, mais sur le versant sud au bas du col qui conduit au marabout de Sidi-Youssef-el-Laki, des ruines d'une certaine importance; on y remarque notamment une citerne assez bien conservée. Mais les matériaux de ces ruines ne sont que des débris informes. Je n'y ai constaté la présence d'aucune de ces pierres taillées de grandes dimensions qui sont généralement la caractéristique des ruines romaines.

Un peu à l'est du col, on remarque une enceinte en pierres sèches.

3° *Tremulae*. — Tissot identifie *Tremulae* à Basra. Rien non plus ne décèle en ce point la présence d'une station romaine importante. On n'y remarque ni alignements de rues, ni fondations de maisons ou d'édifices de quelque importance.

Il est vrai que la station romaine, si elle existait, a été recouverte par la ville arabe dont il ne reste rien en dehors des remparts; mais, de même que pour la précédente, il est difficile de s'expliquer l'absence complète de matériaux taillés de gros appareil.

A 1,500 mètres à l'ouest de Basra, on trouve les ruines de la Karia de Djraifi.

Ces ruines en blocage reposent sur des fondations bien construites en maçonnerie.

J'admettrais volontiers que la station de *Tremulae* se trouvait en ce point très voisin du tracé que suivait certainement la voie romaine, plutôt qu'à Basra qui en est distant de près de 2 kilomètres.

4° *Basra*. — Cette immense enceinte (elle ne mesure pas moins de 2 kilomètres de développement) présente une grande analogie avec celle de Kasbet-Nesrani.

Bien que Tissot en parle d'après El-Bekri comme ayant été une



ville considérable fondée vers le milieu du ix<sup>e</sup> siècle par Mohammed-ben-Idriss, il me paraît difficile d'admettre qu'elle ait jamais eu une bien grande importance, étant donné qu'à l'intérieur on ne retrouve la trace d'aucun monument remarquable. Il paraît certain en tout cas, si l'on en juge d'après les débris qui jonchent le sol, qu'une partie seulement de l'enceinte était occupée par les constructions, principalement la partie nord. On en peut déduire, de même que pour Kasbet-Nesrani, qu'elle servait surtout de refuge aux populations environnantes.

L'enceinte est restée debout sur environ 200 mètres à l'angle nord-ouest de la ville. Elle est constituée par un mur de 1 m. 80 d'épaisseur sur 4 mètres de hauteur, très régulièrement construit en moellons réunis par un excellent mortier.

Elle est flanquée de tours demi-cylindriques en maçonnerie pleine de 5 mètres de diamètre. Ces tours sont distantes d'environ 25 mètres. A l'intérieur de la partie restée debout, on distingue la trace d'un escalier. Il y a lieu de supposer que le rempart était couronné par un chemin de ronde, protégé lui-même par un mur crénelé dont il ne reste aucune trace.

On suit parfaitement l'enceinte dans tout son pourtour; elle est rasée au niveau du sol dans la partie ouest, sud et est; la face nord, au contraire, n'est marquée que par un léger renflement du sol, toute trace de maçonnerie ayant disparu.

Dans le ravin que longeait la face est se trouvent deux sources qui, chose curieuse, avaient été laissées en dehors de l'enceinte, alors qu'il eût été facile de les y englober. Il en est de même d'ailleurs pour la source de Kasbet-Nesrani, qui se trouve également à l'extérieur.

D'après les indigènes, il existait également un puits à l'intérieur de Basra. Ce puits a été comblé à une époque assez récente. La seule construction en dehors des gourbis indigènes que l'on remarque à Basra est une maison en ruine située à l'est de la ville et indiquée sur le plan. Cette maison paraît très postérieure aux ruines elles-mêmes.

De même que pour Kasbet-Nesrani, les indigènes attribuent aux Portugais la construction de Basra. Il n'y a pas lieu d'attacher d'importance à cette légende.

Telles sont les seules ruines qu'il nous a été donné de voir dans cette région.

Si l'on en excepte *Volubilis*, on peut dire que les ruines romaines dans l'intérieur du Maroc sont peu importantes, et l'on en déduit que la colonisation romaine était bien loin d'approcher dans ce pays de l'importance qu'elle avait en Tunisie et même dans une grande partie de l'Algérie.

Capitaine GUÉNEAU.





## TABLE ALPHABÉTIQUE.

---

### A

ABRAXAS, au Musée du Bardo, p. cxcviii-cxcix.

ABRI PRÉHISTORIQUE, à Malay-le-Petit, p. cix.

ACADIR (Tlemcen) [Algérie]. Céramique arabe du moyen âge, p. xciv.

AÏN-AZIZ-BEN-TELLIE (Algérie). Inscription romaine, p. 561 à 566.

AÏN-KERMA (Algérie). Inscription romaine, p. 149-150.

AÏN-MELOUK (Algérie). Inscription romaine, p. 566 à 570.

AIX (Bouches-du-Rhône). Travaux de voirie, p. liii, lxiv.

ALBI (Tarn). Orfèvres, du xiv<sup>e</sup> siècle à la fin du xviii<sup>e</sup>, p. 108 à 145, pl. VIII.

ALESIA, ville antique de la Gaule. Antiquités chrétiennes, p. 365 à 387. — Bas-relief, p. cv-cvi, 408-421, pl. XXIII. — Caves romaines, p. 356 à 359, pl. XXII. — Fouilles du comm<sup>e</sup> Espérandieu et du D<sup>r</sup> Epéry, p. lxxvii, lxxxiii à lxxxv, 173 à 183, pl. X à XIII. — Fouilles de la Société des sciences de Semur, p. lxx, 355 à 407, pl. XX à XXIII. — Sanctuaire dolménique, p. 356 à 359.

ALISE-SAINTE-REINE (Côte-d'Or). — Voir ALESIA.

AMPOULE à EULOGIE avec inscription grecque, à Carthage, p. cxcvii.

ANGERS (Maine-et-Loire). Découvertes

archéologiques dans les cloîtres Saint-Martin, p. lv, 248 à 254, pl. XVII.

ANNEAU DE FER avec inscription, à Clermont-Ferrand, p. lxxix.

ANTÉFIXE ROMAINE, à Fréjus, p. 68-69, pl. VI.

ANTHEAUME (A.). Monument mégalithique sur le territoire des Murets, p. cviii.

ARDAILLON (Le capitaine Edmond), nommé officier d'Académie, p. cxxi.

ARGENTIERS d'Albi, du xiv<sup>e</sup> à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, p. 108 à 145, pl. VIII.

ARGONNE, région de la France. Établissements céramiques romains, p. cxliii-cxliv.

ARMEAU (Yonne). Vase antique dans un sarcophage, p. cxliv-cxlv.

ARMES FRANQUES à Ercheu, p. 536 à 539.

ARNAUD d'AGNEL (L'abbé). État des arts et des industries artistiques de Paris, d'après les comptes de René II, duc de Lorraine, de 1476 à 1507, p. xcix-g. — Inventaires de mobiliers provençaux du xiii<sup>e</sup> s., tirés des archives de Marseille, p. 97 à 107.

ARTISTES ET ARTISANS PARISIENS signalés dans les comptes de René II de Lorraine, de 1476 à 1507, p. xcix-g.

ARTS LIBÉRAUX (Les) représentés sur le grand portail de la cathédrale de Sens, p. 507 à 510, pl. XXXVI à XXXIX.

AUDOLLANT (M.). Momie découverte au

- xviii<sup>e</sup> siècle à Martres-d'Artières, p. cxii.  
 AUDRESSEIN (Ariège). Croix de marbre du xiv<sup>e</sup> ou xv<sup>e</sup> siècle, p. 513, pl. XLIV.  
 AUTEL carolingien, à Brignoles, p. 493-493; — du xvi<sup>e</sup> siècle, à Brignoles, p. 493-494.  
 AUTHENTIQUES DE RELIQUES, à Vence, p. 258 à 263.  
 AUTUN (Saône-et-Loire). Fusaïoles avec inscriptions, p. 220 à 224.  
 AUXERRE (Yonne). Fusaïole avec inscription, p. 225.  
 AUZIMOUR (Bernard), nommé officier d'Académie, p. cxxi.

## B

- BAAL-HAMMON, dieu. Stèle punique à lui dédiée, à Carthage, p. 336 à 341.  
 BABELON (Ernest), chargé de divers rapports, p. lii, cxxxvi, clx.  
 — Rapports : sur une bague d'or trouvée près de Brezovo, en Bulgarie, p. lviii; — sur les catacombes prétendues chrétiennes, à Champlieu, p. cxliii; — sur un médaillon de terre cuite trouvé à Hadjeb-el-Aïoun, p. clxxxvi-clxxxvii.  
 BAGUES. Bague de laiton trouvée au Grandmas, p. 241-242, pl. XV. — Bague d'or trouvée en Bulgarie, p. lii.  
 BALLU (Albert). Inscription romaine à Lambèse, p. ccxvi. — Rapport sur les fouilles exécutées en 1913 par le Service des Monuments historiques de l'Algérie, p. clxxiv, 270 à 279.  
 BARNES (Marne). Cimetière mérovingien, p. xci.  
 BAR (Gaston DE) fait une communication, p. cxxv.  
 BAR-SUR-AUBE (Aube). Répertoire des antiquités de l'arrondissement, p. c et ci.  
 BARBIN (M.) offre un ouvrage au Comité, p. cxlvi. — Découvertes préhistoriques aux environs de Lalla-Maghnia, p. 277 à 281.  
 BARNETT (M<sup>me</sup>). Outils d'usage en silex, du Grand-Pressigny, p. cviii-cix, 349 à 354.  
 BARRAL (Le capitaine Joseph-Marius), nommé officier d'Académie, p. cxxi.  
 BARRY (Georges). Fouilles à Tipasa, p. 274 à 276.  
 BARUÉ (Gaston - Henri - Jean - René), nommé officier de l'Instruction publique, p. cxxiii.  
 BASILIQUE CHRÉTIENNE : à Alesia, p. 365 à 387; — à Djemila, p. 304 à 308; — à Timgad, p. 325-326.  
 BAS-RELIEF antique à Alesia, p. 398, 408 à 421, pl. XXIII.  
 BAS-RELIEFS de bois doré à Brignoles, p. 496-497.  
 BAVAY (Nord). Nécropole antique, p. 49 à 67, pl. IV bis et V. — Estampilles de potiers romains, p. 61 à 64. — Monnaies romaines, p. 67. — Vases romains de terre cuite, p. 57 à 63, pl. V.  
 BEAUPRÉ (Jules). Enceinte préhistorique à Thélod, p. cxxiv, cxxxii-cxxxiii.  
 BEAUVAIS (Oise). Sa formation topographique à l'époque romaine, p. xciii.  
 BEL (Alfred). Poterie et faïences arabes du moyen âge à Agadir (Tlemcen), p. xciv.  
 BELPECH (Aude). Croix de pierre, p. 515, pl. XLVI.  
 BENI-GUEDAL (Tunisie). Antiquités romaines, p. 157 à 164.  
 BENI-RACHED (Algérie). Mosaique chrétienne avec inscription, p. 276-277.  
 BERNADET (Antoine-Robert), nommé officier d'Académie, p. cxxi.  
 BERTHOLEAUD (Eugène-Samuel), nommé officier d'Académie, p. cxxi.  
 BERTRAND (Émile - Gustave), nommé

officier de l'Instruction publique, p. cxx.

BRETHAND (François), nommé officier de l'Instruction publique, p. cxx.

BERTRAND (Louis), Son éloge funèbre, p. clxxxix.

BIDAULT DE GRÉSIGNY. Vases antiques trouvés dans la Saône, p. lvii, lxxii.

BIENVENU-MARTIN (M.), garde des sceaux. Son discours au Congrès des Sociétés savantes, p. cxv à cxix.

BIGOT (Léon-Théodore), nommé officier d'Académie, p. cxxi.

BIJOUX BARBARES : à Ercheu, p. 539 à 554, pl. XLIX; — au Grandmas, p. 240 à 243, pl. XV.

BIR-TLESA (Tunisie). Inscription néopunique, p. ccxvii, 618 à 620.

BISIA, ville antique (Tunisie). Inscription romaine, p. ccx.

BKIRA (Algérie). Inscriptions romaines, p. 147-148.

BLANCHET (Adrien), chargé de divers rapports, p. li, lli, lvii, cxxix, cxxxvi; — émet un vœu, p. xcii; — présente des observations, p. lxxxvi, lxxxvii, lxxxix-xc, xciii.

— Rapports : sur des antiquités romaines découvertes à Lyon, p. lxxvii-lxxviii; — sur les fouilles des établissements céramiques romains de l'Argonne, p. cxliii-cxliv; — sur les fouilles de Drevant, p. lxx-lx; — sur des fouilles projetées à La Coudraye, p. lxvi-lxii; — sur un four de potier romain à Lezoux, p. cxxxviii-cxxxviii; — sur une plaque ajourée trouvée à Hauviné, p. lviii-lix; —

sur un trésor de monnaies françaises à Londinières, p. lix.

BOCQUET (Louis-Edmond), nommé officier de l'Instruction publique, p. cxx.

BOIZE (Le lieutenant René-Hervé-Charles), nommé officier d'Académie, p. cxxi.

BOLOGNE (Italie). Fuseau de bronze avec son peson, p. 216-217.

Bosco (Joseph), nommé officier d'Académie, p. cxxi. — Inscriptions de Constantine et de la région, p. cxc, 146 à 151.

BOUCHEZ (M.). Inscription romaine à Henchir-Bez, p. clxxxvi.

BOU-GORNINE (Tunisie). Antiquités et ruines romaines, p. clxxv-clxxvi, 154 à 156, 590 à 594, pl. llii.

BOULETS DE PIERRE ET DE FER, à Dijon, p. xcii.

BOURGEOIS (Le général) envoie des rapports, p. clxxiv.

BOUT DE CHARLEMONT (M.). Fouilles de Marseille-Veyre, p. lli, lxxii, cxxvi.

BRETAGNE, province de France. Menhirs, p. cxxv-cxxvi.

BREZOVO, département de Philippopoli (Bulgarie). Bague d'or avec inscription, p. lviii.

BRIGNOLES (Var). Monuments du moyen âge et de la Renaissance, p. xciv-xcvi, 491 à 498, pl. XXVIII et XXIX.

Brousse (M. l'abbé J.). Inscriptions du département de la Corrèze, p. xc.

BRUNEL (Clovis), nommé officier d'Académie, p. cxxi.

BULLE DE PLOMB d'Innocent III, à Angers, p. 254.

## C

CABON (Le capitaine). Inscription romaine de la région de Constantine, p. clv-clvi. — Mausolée antique près de Constantine, p. clv.

CAGNAT (René), chargé de divers rapports, p. lvii, clxxiv; — fait une

communication, p. clxxxvii; — présente un rapport, p. clxxiv.

— Rapports : sur les fouilles du bourg des *Laurentes*, près d'Ostie, p. lxxviii; — sur des sépultures antiques à Landreville, p. lxxviii-lxix.



- GAILLAUD (Le capitaine G.). Four de potier romain à Lezoux, p. CXXIX, CXXXVII-CXXXVIII, 447 à 460.
- GAMON (Ariège). Croix de pierre, p. 513-514, pl. XLV.
- CAPITAN (Le D<sup>r</sup>), chargé de divers rapports, p. LII, CXXIV, CXXIX; — présente des observations, p. LXXXV, CXXX.
- Rapports : sur une enceinte préhistorique à Thelod, p. CXXXII-CXXXIII; — sur les fouilles de Fort-Harrouard, p. LX à LXII; — sur les menhirs bretons, p. CXXV-CXXVI; — sur des tumulus à Mailly-le-Château, p. CXLIV.
- Antefixe romaine trouvée à Fréjus, p. 68-69, pl. VI. — Pierres à sacrifice dans l'ancienne Gaule, p. CXXI-CXXII.
- CARCOPIKO (Jérôme), nommé membre de la Commission de l'Afrique du Nord, p. CALVI.
- Antiquités romaines à Tipasa, p. CXC à CXCIII. — Inscriptions du département de Constantine, p. CLXXV, 561 à 570. — Inscriptions romaines à Khamissa, p. CCII à CCVI. — Mosaïque de Tipasa, p. CXU, 571 à 589, pl. L et LI.
- CARRÈRE (Le capitaine Lucien-Jean-Marie), nommé officier d'Académie, p. CXXI.
- CANTHAGE (Tunisie). Ampoule à eulogie avec inscription grecque, p. CXCVII. — Disque de bronze avec inscriptions chrétiennes, p. CLXXXVII-CLXXXVIII. — Inscriptions puniques, p. CLXI à CLV. — Stèle punique avec inscription au Musée Saint-Louis, p. 336 à 341.
- CARTON (Le D<sup>r</sup>). Don au Musée du Bardo, p. CXCIX.
- CASSETTE D'IVOIRE ROMAINE, p. 74, 81-82.
- CASTELLUM à Bou-Gornine, p. 591 à 594, pl. LII.
- CASTEL-ROUSSILLON (Pyénées-Orientales). Antiquités et ruines romaines, p. LIV-LV, 184 à 194.
- CATACOMBES CHRÉTIENNES (Prétendues), à Champlieu, p. CXXVI, CXLIII.
- CATHERINE (sainte), représentée sur une miniature du XVI<sup>e</sup> siècle, p. CI, 518 à 520, pl. XLVIII.
- CAVERNE PRÉHISTORIQUE à Fontarnaud, p. CIX-CX.
- CAYES ROMAINES à Alesia, p. 360 à 364, pl. XXII et XXIII.
- CÉRAMIQUE ARABE du moyen âge, à Agadir (Tlemcen), p. XGIV.
- CHAILLAN (L'abbé) demande une subvention, p. LII. — Fouilles à La Gayole, p. LII, LXII-LXIII. — Monuments du moyen âge et de la Renaissance à Brignoles, p. XCV-XCVI, 491 à 498, pl. XXVIII et XXIX.
- CHAMBENOZ, près de Salins (Jura). Cimetière gallo-romain, p. LXIII.
- CHAMPLIEU (Oise). Prétendues catacombes chrétiennes, p. CXXVI, CXLIII.
- CHARLES LE CHAUVÉ. Monnaie à son nom, à Saint-Quentin, p. 86 à 90.
- CHARLET (Le commandant), nommé officier de l'Instruction publique, p. CXX.
- CHARNIER GAULOIS, à Mœuvres (Nord), p. 46 à 48.
- CHARPEIGNE (Meurthe-et-Moselle). — Voir SCARPONNA.
- CHARNIER (Louis). Fouilles de *Rapidum*, p. 270 à 274.
- CHANTHAIRE (L'abbé). Mosaïque romaine à Sens, p. LXIV-LXV. — Peson de fusée avec inscription trouvé à Sens, p. LXV, 203. — Sculptures du grand portail de la cathédrale de Sens, p. 499 à 511, pl. XXX à XLIII.
- CHÂTEAU-PORCIEN (Ardennes). Sépultures à incinération, p. XCI-XCII.
- CHÂTEAU-THIERRY (Aisne). Monnaies gauloises trouvées dans l'arrondissement, p. LXXXVI.
- CHATELAIN (Louis). Inscription romaine au département des Médailles de la

- Bibliothèque nationale de Paris, p. 152-153.
- CHATTON (Joseph-Edmond), nommé officier d'Académie, p. CXXI.
- CHENET (Georges) demande une subvention, p. CXXXVI; — offre un ouvrage au Comité, p. CXXXVII. — Établissements céramiques romains de l'Argonne, p. CXLIII-CXLIV.
- CHERCHÉL (Algérie). Statue de Gany-mède au Musée, p. 264 à 269, pl. XVIII.
- CHÉRENCE (Seine-et-Oise). Cloche du XVI<sup>e</sup> siècle avec inscription, p. LIII.
- CIMETIÈRES : gallo-romain, à Chambe-nôz, près de Salins, p. LXIII; — gallo-romain, près de Noyon, p. CXXXVI, 475 à 480; — gaulois, à Hauviné, p. LI, LVIII; — mérovingien, à Angers, p. 250-251; — mérovingien, à Bannes, p. XCI; — mérovingien, à Ercheu, p. CXLIII, 521 à 555, pl. XLIX; — mérovingien, au Grand-mas, p. LVII, LXXVI-LXXVII, 231 à 247, pl. XIV à XVI; — mérovin-gien, à Lezévillie, p. CIV-CL; — mé-rovingien, à Wy, p. CXXX. — Cf. NÉ-GROPOLES.
- CIRILLI (M.) présente des observations, p. LXXXV, LXXXVII.
- CLERMONT-FERRAND (Puy-de-Dôme). Anses d'amphores et estampilles de potiers, au Musée, p. LXXVIII à LXXX.
- CLOCHE du XVI<sup>e</sup> siècle avec inscription, p. LIII.
- CLOUZOT (Étienne), nommé officier d'A-cadémie, p. CXXI.
- CLUSÉAUX ou souterrains de la région de Ribérac, p. XCII-XCIII.
- COINCROT (Frédéric-Antoine), nommé officier de l'Instruction publique, p. CXX.
- COLLALIEUX (Le médecin-major). Photo-graphies des antiquités romaines de Beni-Guedal, p. 157.
- COLONNE ET CHÂPITEAU CAROLINGIENS à Brignoles, p. 491-492, pl. XXVIII.
- COMITÉ DES FOUILLES DE LUZEGH (Le) [Lot] demande une subvention, p. LVI.
- COMITÉ DES MUSÉES DE MONT-DE-MARSAN (Le) demande une subvention, p. LVI, LXXI.
- COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES.
- Distinctions honorifiques, p. CXX à CXXIII.
- Liste des membres et des corres-pondants, p. I à XXXVI.
- Ouvrages offerts, p. LIII, LVII, LXVI, CXXV, CXXX, CXXXVII, CXLVI, CLX, CLC.
- Séances du Comité : du 12 jan-vier 1914, p. LI à LV; — du 16 fé-vrier, p. LVI à LXV; — du 9 mars, p. LXVI à LXXX; — du 20 avril, p. CXXIV à CXXVIII; — du 14 mai, p. CXXIX à CXXV; — du 15 juin, p. CXXXVI à CXL; — du 20 juillet, p. CXLI à CXV.
- Souscriptions à des ouvrages, p. LII, LXIV.
- Subventions, p. LII, LIII, LV, LVI, LVII, LXIII, LXIV, LXX, LXXI, LXXII, LXXVII, CXXXVI.
- COMMISSION DE L'AFRIQUE DU NORD.
- Séances : du 13 janvier 1914, p. CXLVI à CLIX; — du 17 février, p. CLX à CLXXIV; — du 10 mars, p. CLXXV à CLXXXVIII; — du 21 avril, p. CLXXXIX à CXCIII; — du 12 mai, p. CXCV à CCVII; — du 9 juin, p. CCVIII à CCXVII.
- COMMISSION MUNICIPALE D'ARCHÉOLOGIE d'Aix (La) demande une subven-tion, p. LIII, LXIV.
- COMPIÈGNE (Oise). Fuseau d'or avec son peçon, p. 218.
- CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES à la Sor-bonne, p. LXXXI à CXXIII.
- Séance générale d'ouverture, p. LXXXI-LXXXII. — Séances : du 14 avril, soir, p. LXXXIII à XC; — du 15 avril, matin, p. XCI à XCIV; — du 15 avril, soir, p. XCV à CXVIII; — du 16 avril, matin, p. CXIX à CI; — du 16 avril, soir, p. CII à CVII; — du 17 avril, matin, p. CVIII à CXXIII. —

Séance générale de clôture, p. cxiv à cxviii.

CONSTANTINE (Algérie). Inscriptions romaines, p. 146-147, 561 à 570. — Mausolée antique, p. clv.

CORRÈZE (Département de la). Inscriptions, p. xciv.

COUSERANS, région de France. Croix de chemins et de cimetières, p. xcvi, 512 à 517, pl. XLIV à XLVII.

COUTEAUX, de l'époque barbare, au Grandmas, p. 239-240, pl. XIV.

COUTIL (Léon) offre un ouvrage au Comité, p. liii. — Cimetière mérovingien à Bannes, p. xci. — Plaque ajourée, du cimetière gaulois d'Hauviné, p. li, 171-172. — Sépultures à incinération à Château-Porcien,

p. xci-cxii. — Sépultures mérovingiennes à Signy-l'Abbaye et fonts baptismaux à Pupillin, p. lxxvi, cxxvii-cxxviii.

CRÂNES DE L'ÉPOQUE BARBARE, au Grandmas, p. 244, pl. XVI.

CRESOLLES (Victor-Marie-Angé-Désiré de), nommé officier de l'Instruction publique, p. cxx.

CROIX de chemins et de cimetières dans le pays de Foix et le Couserans, p. xcvi, 512 à 517, pl. XLIV à XLVII.

CROUZEL (Jean), nommé officier d'Académie, p. cxxi.

CRUCIFIXION sur des croix de pierre dans le pays de Foix et le Couserans, p. 514, 516.

## D

DAUMAZAN (Ariège). Croix de pierre du xvi<sup>e</sup> siècle, p. xcvi, 515-516, pl. XLVII.

DAUPHINÉ, province de France. Voies romaines, p. 3 à 37, pl. I à III.

DECONI (Ange), nommé officier d'Académie, p. cxxi. — Fouilles à Lambèse, p. 286 à 294.

DELATTE (Le R. P.) offre un ouvrage au Comité, p. cxc. — Disque de bronze avec inscriptions chrétiennes, p. clxxxvii-clxxxviii.

DELSOL (M.). Don au Musée du Bardo, p. ccxvi.

DEPOMMIER (Le lieutenant Fernand-Auguste), nommé officier d'Académie, p. cxxi.

DÉSÉVAUX (Le capitaine). Fouilles de Bou-Gornine en 1912, p. 154 à 156.

DÉSIRÉ (L'adjudant Henri-Pierre-Fernand), nommé officier d'Académie, p. cxxi.

DEVILLE (Étienne). Album de dessins du xviii<sup>e</sup> siècle se rapportant au château de Valmont, p. xcvi-xcvii.

DHARVENT (Isaïe) offre des ouvrages au Comité, p. liii, cxxv.

DIDIÉ (Joseph-Charles), nommé officier de l'Instruction publique, p. cxx.

DIJON (Côte-d'Or). Boulets de pierre et de fer, p. xcii. — Monnaies gauloises, p. xcii.

DISQUE DE BRONZE avec inscriptions chrétiennes, à Carthage, p. clxxxvii-clxxxviii.

DJEMILA (Algérie). Antiquités romaines et chrétiennes, p. 294 à 318.

DONAU (Le lieutenant-colonel). Deux nouvelles inscriptions romaines du Sud Tunisien, p. 613 à 617.

DOQUIN (Le Dr). Inscriptions romaines de la région de Souk-Ahras, p. clxxv, 330 à 335.

DOUBLET (Georges). Reliquaires trouvés dans l'église de Vence, p. 255 à 263.

DOUGGA (Tunisie). Inscription bilingue punique-berbère, p. 38 à 43, pl. IV. — Inscriptions néo-puniques, p. 44-45.

DRAPIER (L.). Nécropole romaine et chrétienne à Menzel-bou-Zalfa, p. ccxiv et ccxv.



DREVANT (Cher). Antiquités et monuments de l'époque romaine, p. LII, LIX-LX, 195 à 212.

DRIOTON (M.). Boulets de pierre et de fer conservés à Dijon (Côte-d'Or), p. XCH. — Monnaies gauloises trouvées dans l'arrondissement de Dijon, p. XCH.

DROUART (Armand - Louis - Désiré), nommé officier d'Académie, p. CXXI.

DROUAULT (Roger). Les poëliers du Nontronnais, p. LI.

DUBALEN. Fouilles aux tumulus du Tur-san, p. LXXI-LXXII.

DUBUT (A.). Cluseaux de la région de Ribérac, p. XCH-XCIII.

DUGOUBD (Henri-Nicolas), nommé officier d'Académie, p. CXXI.

DUINE (François-Marie), nommé officier de l'Instruction publique, p. CXX.

DUMONT-RECLÉ. Prétendues catacombes chrétiennes à Champieu, p. CXXXVI, CXLIII.

DUPUIS (M.). Plaque de bronze ornée

de griffons du cimetière gaulois d'Hauviné, p. 171-172.

DURRIEU (Le comte), chargé d'un rapport, p. LI; — présente un rapport, p. LXII.

DURVILLE (Le chanoine) offre un ouvrage au Comité, p. LVII. — Découvertes archéologiques à Rezé, p. XCIII-XCIV.

DUSSAUD (René), chargé d'un rapport, p. CLX; — présente un rapport, p. CLXXXVII.

— Dédicace bilingue punique-berbère en l'honneur de Massinissa, p. 38 à 43, pl. IV. — Inscriptions peintes sur des vases de la nécropole de Sousse, p. 342 à 347. — Inscription néo-punique à Bir-Tlelsa, relatant la construction d'un autel, p. CCXVII, 618 à 620. — Inscriptions puniques trouvées dans l'îlot Amiral, à Carthage, p. CLII à CLV. — Trois stèles votives néo-puniques à Dougga, p. 44-45. — Stèle punique de Sidi-Ahmed-el-Hacheni, p. 336 à 341, pl. XIX.

## E

EBBA-KSOUR (Tunisie). Inscriptions romaines, p. CLXXXV-CLXXXVI.

EL-AOUJA (Tunisie). Poteries romaines de la nécropole, p. CXLIX à CLII, CXCIX à CCI.

EL-ARIA (Algérie). Inscription romaine, p. 149.

EL-DJEM (Tunisie). Poteries romaines, p. CLII-CLIII, CCI-CCI.

EMARD (P.-M.). Le monument des Gondy dans l'église Saint-Remy des Quinze-Vingts, p. CVI-CVII.

ENCEINTE PRÉHISTORIQUE à Thelod (Meurthe-et-Moselle), p. CXXIV, CXXII-CXXXIII.

EN NEGRO (Si Mohamed ben Sliman), nommé officier de l'Instruction publique, p. CXXIII.

EPERY (Le Dr). Fouilles d'Alesia en 1913, p. LXXXIII à LXXXV.

ÉPIAPHE d'un prêtre du temps de Généric, à Sbeitla, p. CLXIII.

ERCEU (Somme). Cimetière mérovingien et carolingien, p. CXLIII, 521 à 555, pl. XLIX.

ESPÉRANDIEU (Le commandant) demande une subvention, p. LXXVII; — présente des observations, p. CH, CVI. — Fouilles de la Croix-Saint-Charles au Mont-Auxois, en 1912 et 1913, p. LXXXIII à LXXXV, 173 à 183, pl. X à XIII.

ESQUIEU (Louis - Étienne - Joseph), nommé officier de l'Instruction publique, p. CXX.

ESTAMPILLE DE VERRIER ROMAIN à Mâlay (Saône-et-Loire), p. 487-488, pl. XXVII.

ESTAMPILLES DE POTIERS ROMAINS : à Angers, p. 252; — à Bavay, p. 61 à 64; — à Clermont-Ferrand, p. LXXVIII à LXXX; — à Lezoux, p. 459-460;

— à Lillebonne, p. LXXXIX; — à Menzel-bou-Zelfa, p. CCXIV; — au Mont Ardou, p. 437, 439, 443; — à Saint-Quentin, p. 72.

ÉTABLISSEMENTS CÉRAMIQUES ROMAINS dans l'Argonne, p. CXLIII-CXLIV.

## F

FAGE (René) offre un ouvrage au Comité, p. CXXV; — présente des observations, p. XCV.

FERRAND (Henri). Inscriptions et sculptures du Val-des-Merveilles, près du col de Tende, p. CX-CXI. — Voies romaines du Dauphiné, p. 3 à 37, pl. I à III.

FRÉVET (Le lieutenant). Fouilles à Henchir-bou-Gornine, p. CLXXV-CLXXVI, 590 à 594, pl. LII.

FIFAILLOUX (Haute-Loire). Découverte d'antiquités diverses, p. CXXXIX.

FIGURE d'APPLIQUE d'argent, à Saint-Quentin, p. 75.

FILIOZAT (Marius-Antoine-Louis), nommé officier de l'Instruction publique, p. CXX.

FOIX (Pays de) [France]. Croix de chemins et de cimetières, p. XCVII, 512 à 517, pl. XLIV à XLVII.

FONTARNAUD, commune de Lugasson (Gironde). Caverne préhistorique, p. CIX-CX.

FONTS BAPTISMAUX à Pupillin, p. CXXVI.

FORET (Charles-Marie), nommé officier d'Académie, p. CXXII.

FOROT (Victor). Inscriptions de l'ancien diocèse de Tulle, p. XCV.

FORT-HARROUARD (Le), commune de Sorel (Eure-et-Loir). Antiquités préhistoriques, p. LII, LX à LXII.

FORUM, à Castel-Roussillon, p. 184 à 194; — à Drevant (Cher), p. LII, 195 à 212.

FOUILLES. Mesures prises pour assurer la conservation des antiquités découvertes en France, p. CXXV.

FOUR DE POTIER, romain à Alesia, p. 402-403, pl. XXII; — à Lezoux, p. CXXIX, CXXXVII-CXXXVIII, 447 à 460.

FOURVIÈRE. — Voir LYON.

FRANÇON (M.) présente des observations, p. CXII.

FRÉJUS (Var). Antéfixe romaine, p. 68-69, pl. VI.

FUSAÏOLES avec inscriptions latines, trouvées ou conservées : à Autun, p. 220 à 224; — à Auxerre, p. 225; — à Langres, p. 225; — à Saint-Révérien, p. 489-490; — à Sens, p. LXV, 213 à 230; — à Trèves, p. 226; — à Vienne, p. 224-225. — Cf. PERSONS DE FUSEAU.

FUSEAUX antiques : de bronze, trouvé à Bologne, p. 216-217; — d'os, trouvé à Compiègne, p. 218.

## G

GABILLAUD (M.) présente une observation, p. CXII. — Outils préhistoriques, p. CXI-CXII.

GANYMÈDE. Statue le représentant au Musée de Cherchel, p. 264 à 269, pl. XVIII.

GAUGAIN (Louis-Émile-Auguste), nommé officier d'Académie, p. CXXII.

GAUGEAT (Le capitaine Henri-Armand-Virgile), nommé officier d'Académie, p. CXXIII.

**GAUTIER (Pierre)**, nommé officier d'Académie, p. cxxii.  
**GAUTIER (Le sous-lieutenant Prosper)**, nommé officier d'Académie, p. cxxii.  
**GEDELIN (François)**, nommé officier d'Académie, p. cxxii.  
**GÉRIN-RICARD (Henry de)**. Inscriptions romaines aux environs de Souk-Ahras, p. clxv, 330 à 335.  
**GERMAIN DE MAIDY (Léon)** offre des ouvrages au Comité, p. cxxvii.  
**GLUCK (M.)**. Dons au Musée du Bardo, p. cxxviii.  
**GONDY (Famille des)**. Monument funéraire dans l'église Saint-Remy des Quinze-Vingts, p. cvi-cvii.  
**GRANDMAS (Le)**, commune de Mouret (Aveyron). Cimetière barbare, p. lvii, lxxvi-lxxvii, 231 à 247, pl. XIV à XVI.  
**GRAND-PRESSIGNY (Le)** [Indre-et-Loire].

Outils préhistoriques de silex, p. cviii-cix, 349 à 354.  
**GRAVURES RUPESTRES** au Val-des-Merveilles, près du col de Tende, p. cxci.  
**GRESSE (Roger-Pierre-Maxime)**, nommé officier d'Académie, p. cxxiii.  
**GRIFFONS** sur une plaque de bronze, à Hauviné, p. 171-172.  
**GSELL (Stéphane)** fait diverses communications, p. clv à clxix, ccvi-ccvii. — Inscriptions romaines à Mdaourouch, p. clvi à clxix.  
**GUELMA (Algérie)**. Antiquités romaines, p. 281-282.  
**GUÉNEAU (Le capitaine)**. Rapport sur les découvertes archéologiques au Maroc, p. clxxxvii, 621 à 625.  
**GUÉNIN (M.)**. Menhirs bretons, p. lxi, cxav-cxxvi.

## H

**HACHES DE PLOMB** à Kermarie, p. cxxiv, cxxx à cxxxi.  
**HADJEB-EL-AÏOUN (Tunisie)**. Médaillon de terre cuite, p. clx, clxxxvi-clxxxvii.  
**HANNEZO (Le colonel)**. Inscriptions puniques et néo-puniques sur des vases de Sousse et de Sfax, p. clxxxvii, 342 à 347. — Médaillon de terre cuite trouvé à Hadjeb-el-Aïoun, p. clx, clxxxvi-clxxxvii. — Vase romain trouvé à Mälav, p. cli, 487-488, pl. XXVII.  
**HAUVINÉ (Ardennes)**. Plaque ajourée provenant du cimetière gaulois, p. li, lviii-lix, 171-172.  
**HÉCATE**, divinité, figurée sur des monuments de la région de Nîmes, p. lxxvii.  
**HÉNAULT (Maurice)**. Fouilles de la nécropole de Bavay en 1911-1912, p. 49 à 67, pl. IV bis et V.

**HENCHIR-ARABA (Tunisie)**. Inscription romaine aux environs, p. 616.  
**HENCHIR-BEDD (Tunisie)**. Inscriptions romaines, p. cxx à cxxiii.  
**HENCHIR-BEZ (Tunisie)**. Inscription romaine, p. clxxxvi.  
**HENCHIR-BOUÏSET (Tunisie)**. Ruines et antiquités romaines, nécropoles antiques, p. 595 à 612.  
**HENCHIR-DJEBEL-DIS (Tunisie)**. Découverte de monnaies romaines, p. cxlvi-cxlvii.  
**HENCHIR-EL-HOUARI (Algérie)**. Inscription romaine, p. 149.  
**HENCHIR-GORNINE (Tunisie)**. — Voir BOU-GORNINE.  
**HENCHIR-ZEÜSS (Tunisie)**. Inscription romaine, p. 613 à 615.  
**HERMIES (Pas-de-Calais)**. Souterrain avec de nombreuses chambres ou «muches» de l'époque gallo-romaine, p. cxav, cxxxiii-cxxxiv.



HÉRON DE VILLEFOSSE (Antoine), chargé de divers rapports, p. lvi, cxiv, cxliii, cxc; — fait une communication, p. lv; — présente divers rapports, p. cxxiv-cxxv, cxxix; — prononce les éloges funèbres de : Louis Bertrand, p. clxxxix, Jules de Lahondès, p. cxlii-cxliii, M. de Laugardière, p. cxxix, Georges Perrot, p. cxli-cxlii.

— Rapports : sur les fouilles de Castel-Roussillon, p. liv-lv; — sur les fouilles projetées à Scarponna, p. lxxvii-lxxviii; — sur une mosaïque romaine à Sens, p. lxiv-lxv.

— Anses d'amphores au Musée de Clermont-Ferrand, p. lxxviii-lxxix. —

Découvertes archéologiques à Clermont-Ferrand, p. lxxix-lxxx. — Disque de bronze avec inscription latine trouvé à Carthage, p. clxxxvii-clxxxviii. — Le Ganymède de Cherchel, p. 264 à 269, pl. xviii. — Le Mont Ardou, p. 422 à 446. — Peson de fuseau avec inscription incisée trouvé à Sens, p. lxx, 213 à 230. — Peson de fuseau avec inscription latine, trouvé près de Saint-Révérien, p. 489-490.

HURE (M<sup>lle</sup> Augusta) présente des observations, p. cxii. — Abri préhistorique à Malay-le-Petit, p. cix.

HYÈRES (Var). Nouvelles acquisitions du Musée, p. cxxviii.

## I

ICÔNE DE BOIS avec inscription grecque, à Vence, p. 261-262.

INSCRIPTION BILINGUE, punique et berbère, à Dougga, p. 38 à 43, pl. iv.

INSCRIPTIONS CHRÉTIENNES : à Beni-Rached, p. 277; — à Djemila, p. 306 à 308; — à Sbeitla, p. clxiii à clxxiii; — à Tébessa, p. ccxvi. — Sur un disque de bronze, p. clxxxvii-clxxxviii.

INSCRIPTIONS GRECQUES, à *Thuburnica*, p. cxcix. — Sur une ampoule à eulogies, à Carthage, p. cxvii. — Sur une bague d'or trouvée en Bulgarie, p. lvii. — Inscription du moyen âge sur une icône, p. 261.

INSCRIPTIONS DU MOYEN ÂGE et des temps modernes, latines et françaises : du département de la Corrèze, p. xc; — du département du Loiret, p. c; — de l'ancien diocèse de Tulle, p. xc. — Inscriptions du xvi<sup>e</sup> siècle, à Brignoles, p. 497-498. — Inscription du xiii<sup>e</sup> siècle, à Vareilles, p. 247. — Inscription d'une cloche du xvi<sup>e</sup> siècle, p. liii.

INSCRIPTIONS PUNIQUES ET NÉO-PUNIQUES :

à Bir-Tlelsa, p. ccxvii, 618 à 620; — à Carthage, p. cliii à clv, 336 à 341; — à Dougga, p. 38 à 45, pl. iv. — Inscriptions sur des vases de Sousse et de Sfax, p. clx, clxxxvii, 342 à 347.

INSCRIPTIONS ROMAINES : à Aïn-Aziz-ben-Tellis, p. 561 à 566; — à Aïn-Kerma, p. 149-150; — à Aïn-Melouk, p. 566 à 570; — à Alise, p. 391-392, pl. xx; — à Bkira, p. 147-148; — à Castel-Roussillon, p. 186 à 194; — à Constantine, p. 146-147; — dans la région de Constantine, p. clv-clvi; — à Djemila, p. 298 à 304, 308 à 318; — à Ebbaksour, p. clxxxv-clxxxvi; — à El-Aria, p. 149; — aux environs d'Henchir-Arara, p. 616; — à Henchir-Bedd, p. cxi à cxiii; — à Henchir-Bez, p. clxxxvi; — à Henchir-Bouibet, p. 596 à 610; — à Henchir-el-Houari, p. 149; — à Henchir-Zeuss, p. 613 à 615; — à Khamissa, p. ccii à ccvi, 283-284; — à Lambèse, p. ccxvi, 288 à 293; — à Mdaourouch, p. clvi à clix, 285-

286; — à Paris, p. 162-163; — à *Rapidum*, p. 272-273; — à Sbeitla, p. CLXXI; — dans la région de Souk-Ahras, p. CLXXV, 330 à 335; — à *Thuburbo Majus*, p. CLXXVI à CLXXXV, CXCIV à CXCVI; — à Timgad, p. 326, 328; — à Tipasa, p. CXCI à CXCIII, 276; — à *Vallis*, p. CCVIII à CCX. — Inscriptions : sur un anneau de fer, à Clermont-Ferrand, p. LXXIX; — sur des intailles antiques, p. CXCVII à CXCIX; — sur une lamelle de plomb,

à Khamissa, p. 283-284; — sur des pesons de fuseau, p. 203 à 230, 489-490; — sur une statuette-vase, à Tunis, p. CXLVII; — sur un vase, à El-Djem, p. CLII.

INTAILLES ANTIQUES, au Musée du Bardo, p. CXCVII-CXCVIII.

INVENTAIRES : des bijoux d'une bourgeoise du Puy-en-Velay en 1601, p. CXXIV, 556 à 560; — de mobiliers provençaux du XIII<sup>e</sup> siècle, p. 97 à 107.

## J

JAVELOTS DE BRONZE à douille ornée de gravures, p. 165 à 170, pl. IX.

JÉROT (M.). Mosaïque avec inscription chrétienne à Beni-Rached, p. 276-277.

JOLY (C.-A.). Fouilles : à Guelma, p. 281-282; — à Khamissa, p. 282 à 284. — Inscriptions romaines à Mdaourouch, p. CLVI à CLIX, 284 à 286.

JULIOBONA, ville antique de la Gaule. — Voir LILLEBONNE.

JULLAN (Richard), bourgeois de Mar-

seille. Inventaire de ses biens en 1297, p. 103 à 105.

JULIAN (Camille), chargé de divers rapports, p. LII, LVI, LVII; — présente divers rapports, p. LXX, LXXII.

— Rapports : sur les fouilles de La Gayole, p. LXII-LXIII; — sur les fouilles du plateau de l'Impenal, près de Luzech (Lot), p. LXX-LXXI; — sur les fouilles de Marseille-Veyre, p. CXXVI; — sur les fouilles des tumulus du Tursan, p. LXXI-LXXII.

## K

KHAMISSA (Algérie). Antiquités et ruines romaines, p. 282 à 284. — Inscriptions romaines, p. CCII à CCVI.

KERNARIE, comm<sup>e</sup> de Pleucadeuc (Morbihan). Haches de plomb, p. CXXX à CXXXII.

## L

LABRIE (L'abbé), nommé officier d'Académie, p. CXXII. — Caverne préhistorique de Fontarnaud, p. CIX-CX.

LA COUDRAYE, commune de Payré-sur-Vendée (Vendée). Découvertes archéologiques, p. LXVI-LXVII.

LA GAYOLE (Var). Fouilles de l'abbé Chaillon, p. LXII-LXIII.

LAGOUBIE (Le capitaine Joseph-Martin), nommé officier d'Académie, p. CXXII.

LAHONDÈS (Jules). Son éloge funèbre, p. CXLII-CXLIII.

LAIGUE (M. DE). Bague d'or trouvée en Bulgarie, p. LII. — Fouilles du bourg des *Laurentes* près d'Ostie, p. LVII, LXVIII. — Recherches ar-

- chéologiques en Tripolitaine, p. CLX-CLXI.
- LALANDE (Le commandant). Voies romaines en Lorraine, p. LXXXV-LXXXVI.
- LALLA-MAGHNA (Algérie). Stations préhistoriques aux environs, p. 277 à 281.
- LAMBÈSE (Algérie). Antiquités romaines, p. 286 à 294. — Inscriptions chrétiennes, p. CXXVI.
- LAMOTTE (Le chef d'escadron Achille-Edmond), nommé officier de l'Instruction publique, p. CXX.
- LAMPE CHRÉTIENNE avec inscription, à Tingad, p. 328.
- LANDREVILLE (Aube). Sépultures barbares, p. LVII, LXVIII à LXX.
- LA NEUVILLE-SUR-RESSONS (Oise). Javelot de bronze, p. 166-167, pl. IX.
- LANGRES (Haute-Marne). Fusaïole avec inscription, p. 225.
- LAPOSTOLLE (M.). Trésor de monnaies françaises à Londinières, p. LIX.
- LATAPIN (Marius), nommé officier d'Académie, p. CXXII.
- LAUGARDIÈRE (M. DE). Sa mort, son éloge funèbre, p. CXXIX.
- LAURENTES (Bourg des), près d'Ostie. Antiquités romaines, p. LVII, LXVIII.
- LEBLOND (Le D<sup>r</sup>). Formation topographique de Beauvais à l'époque romaine, p. XCIII.
- LEDÉCQ (Le lieutenant Pierre-Jules-Alexandre), nommé officier d'Académie, p. CXXIII.
- LEFÈVRE-PONTALIS (Eugène), chargé d'un rapport, p. CXXVIII; — présente des observations, p. XCV.
- LEJEUNE (M.). Inscriptions du département de la Corrèze, p. XCV.
- LEMPEREUR (Louis). Fouilles du cimetière barbare du Grandmas, p. LVII, LXXVI-LXXVII, 231 à 247, pl. XIV à XVI.
- LE NAIL (Rogation). Découverte d'un théâtre romain à Fourvière, p. LVII, LXVII-LXVIII, CXXIV, CXXXIV, 481 à 486, pl. XXVI.
- LESORT (André). Inscriptions du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle dans le département du Loiret, p. C.
- LEZÉVILLE (Haute-Marne). Cimetière barbare, p. CIV-CV.
- LEZOUX (Puy-de-Dôme). Four de potier romain, p. CXXIX, CXXXVII-CXXXVIII, 447 à 460.
- LILLEBONNE (Seine-Inférieure). Antiquités romaines, p. LXXVII à LXXXIX.
- LISLE DU DRENEUC (P. DE). Haches de plomb découvertes à Kermarie (Morbihan), p. CXXIV, CXXX à CXXXII.
- LOI sur les monuments historiques, du 31 décembre 1913, p. XXXVII à XLVIII.
- LOIRET (Département du). Inscriptions du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, p. C.
- LONDINIÈRES (Seine-Inférieure). Trésor de monnaies françaises, p. LII, LIX.
- LORRAINE, province de France. Voies romaines, p. LXXXV-LXXXVI.
- LOT (Département du). — Voir SOCIÉTÉ DES ÉTUDES DU LOT.
- LUZÉCH (Lot). Découvertes archéologiques au plateau de l'Impenal, p. LII, LVI, LXX-LXXI.
- LYON (Rhône). Théâtre romain à Fourvière, p. LVII, LXVII-LXVIII, CXXIV 481 à 486, pl. XXVI.

## M

- MADAURE (Algérie). — Voir MDAOUROUCH.
- MAILLY-LE-CHÂTEAU (Yonne). Tumulus, p. CXXIX, CXLIV.
- MAITRE (Léon). Fouilles de l'évêché de Nantes, p. LVI, LXXII à LXXVI.
- MALAY (Saône-et-Loire). Vase de verre de l'époque gallo-romaine, p. CII, 487-488, pl. XXVII.
- MALAY-LE-PETIT (Yonne). Abri préhistorique, p. CIX.



MALLARD (Gustave). Fouilles du *forum* de Drevant, p. LII, LIX-LX, 195 à 212.

MANCHE DE COUTHAU en os, à *Alesia*, p. 405-406, pl. XX.

MARCADAL (M.). Don au Musée de Cherchel, p. 264.

MARÉCHAL (L'officier d'administration de 1<sup>re</sup> classe Joseph-Auguste), nommé officier d'Académie, p. cxxii.

MARÉCHAL (M.). Don au Musée du Bardo, p. cxcvi.

MARETS (Les) [Seine-et-Marne]. Monument mégalithique sur la territoire, p. cviii.

MAROC. Antiquités et ruines romaines, p. 621 à 625.

MARQUE DE VERRIER à Malay, p. cii.

MARSEILLE-VAYRE (Bouches-du-Rhône). Découvertes archéologiques, p. LXXII, cxxvi.

MARSILLE (Louis-Auguste-Marie), nommé officier d'Académie, p. cxxii.

MARTIN (J.). Fouilles de Henchir-Bouïbet en 1914, p. 595 à 612.

MARTRES-D'ARTIÈRES (Puy-de-Dôme). Momie découverte au XVIII<sup>e</sup> siècle sur le territoire de la commune, p. cxii.

MASSINISSA, roi de Numidie. Dédicace bilingue, punique-berbère, en son honneur, p. 38 à 43, pl. IV.

MASSON (Adolphe - Alfred), nommé officier de l'Instruction publique, p. cxx.

MAURY (Eugène). Sépultures barbares à Landreville, p. LVII, LXVIII à LXX. — Répertoire archéologique de l'arrondissement de Bar-sur-Aube, p. c-ci.

MAUSOLÉE ANTIQUE, près de Constantine, p. clv.

MAYET (Lucien) demande une subvention, p. LXIII.

MAZARUC (M.). Les *hecateions* de la région de Nîmes, p. LXXXVI.

MDAOUROUCH (Algérie). Inscriptions romaines, p. CLVI à CLIX, 284 à 286.

MÉDAILLON DE TERRE CUITE prétendu antique, trouvé à Hadjab-el-Aïoun, p. CLXXXVI-CLXXXVII.

MÉNARD (M.). Inscriptions romaines à Ebba-Ksour, p. CLXXXV-CLXXXVI.

MÉNAS (Saint), figuré sur une ampoule à eulogie, à Carthage, p. cxcvii.

MENHIRS en Bretagne, p. cxxv-cxxvi.

MENZEL-BOU-ZALFA (Tunisie). Nécropole romaine et chrétienne, p. cxxiv-cxxv.

MERLIN (Alfred) offre un ouvrage au Comité, p. clx. — Découvertes archéologiques : à Sbeitla, p. clxii à clxxiii;

— en Tunisie, p. clxvi à clxii, cxciv à cxii, ccviii à ccxvi. — Fouilles de *Thurburbo Majus*, p. clxxvi à clxxv.

— Inscriptions romaines de Tunisie, p. clxxv-clxxvi.

MERVEILLES (Val des), près du col de Tende. Gravures rupestres, p. cx-cxi.

METZ (Alsace-Lorraine). Voies romaines aboutissant à Metz, p. LXXXV-LXXXVI.

MEUNIER (L'Abbé) présente des observations, p. civ.

MICHON (Étienne), chargé de divers rapports, p. LII, LVII, cxxvi; — présente des observations, p. LXXXV; — présente divers rapports, p. LXIV, LXXII.

— Rapport sur un vase antique trouvé à Armeau, p. cxliv-cxlv.

MIGEON (Achille), nommé officier d'Académie, p. cxxii.

MINIATURE du XVI<sup>e</sup> siècle, représentant sainte Catherine, p. ci, 518 à 520, pl. XLVIII.

MINOULET (M.). Monnaies gauloises dans les arrondissements de Château-Thierry et de Soissons, p. LXXXVI.

MIROIR MORAL (Le), représenté sur le grand portail de la cathédrale de Sens, p. 509.

MIROIR DE LA NATURE (Le), représenté sur le grand portail de la cathédrale de Sens, p. 508-509.

MIROIR DE LA SCIENCE (Le), représenté sur le grand portail de la cathédrale de Sens, p. 509 à 511.

- MŒUVRES** (Nord). Charnier gaulois, p. 46 à 48.
- MOIS** (Les travaux des), représentés sur le grand portail de la cathédrale de Sens, p. 510-511, pl. XL à XLIII.
- MOMIE** découverte au XVIII<sup>e</sup> siècle à Martres-d'Artières, p. cxii.
- MONCEAUX** (Paul), chargé d'un rapport, p. ccxvi.
- MONCHICOURT** (Ch.) offre un ouvrage au Comité, p. cxlvi.
- MONNAIES CAROLINGIENNES**: trouvées à Angers, p. 254. — Monnaie de Charles le Chauve frappée à Saint-Quentin, p. 86 à 90.
- MONNAIES FRANÇAISES** du XVII<sup>e</sup> siècle trouvées à Londinières, p. lii, lix.
- MONNAIES GAULOISES** trouvées: dans l'arrondissement de Dijon, p. xcii; — dans les arrondissements de Château-Thierry et de Soissons, p. lxxxvi.
- MONNAIES ROMAINES** trouvées: à Bavay, p. 67; — à Bou-Gornine, p. 591-592; — à Henchir-Djebel-Dis, p. cxlvi-cxlvii; — à Saint-Aubin-sur-Gaillon, p. 471-472.
- MONT ARDOU**, à Pontailleur-sur-Saône (Côte-d'Or). Antiquités romaines, p. 422 à 446.
- MONT AUXOIS** (Côte-d'Or). — Voir *ALESIA*.
- MONTAVON** (Paul), nommé officier d'Académie, p. cxii.
- MONT-DE-MARSAN** (Landes). Le Comité des Musées demande une subvention, p. lvi.
- MONTESSERAN** (Raynaud de), habitant de Marseille. Inventaire de ses biens en 1303, p. 105 à 107.
- MONTMARTRE** ou **MONTMARTE**, près d'Avallon (Yonne). Temple antique, p. cii à civ.
- MONUMENT MÉGALITHIQUE** sur le territoire des Marets, p. cviii.
- MORAND** (M.). « Traces parlantes » de l'époque préhistorique, p. lvii.
- MORBIHAN** (France). Haches celtiques de plomb, p. cxxiv.
- MOsaïQUES ROMAINES**: à Beni-Rached, p. 276-277; — à Djemila, p. 305-306, 308; — à Sens, p. lvi, lxiv-lxv; à *Thuburbo Majus*, p. clxxxii-clxxxiii; — à Timgad, p. 323 à 325; — à Tipasa, p. 275, 571 à 589, pl. L et LI.
- MOURGNOT** (Paul), nommé officier de l'Instruction publique, p. cxiii.
- MOURRON** (Edmond-Auguste-Jean), nommé officier de l'Instruction publique, p. cxx.
- MUCHES**, à Hermies, p. cxxxiii-cxxxiv.
- MUSSET** (Georges), présente des observations, p. xcii, cxii.

## N

- NANTES** (Loire-Inférieure). Découvertes archéologiques dans l'ancien évêché, p. lvi, lxxii à lxxvi.
- NÉCHROPOLES ANTIQUES**: à Bavay, p. 49 à 67, pl. IV bis et V; — à Beni-Guedal, p. 157 à 164; — à Henchir-Bouibet, p. 595 à 612; — à Wy-Joli-Village, p. cxxxviii-cxxxix. —
- Cf. **CIMETIÈRES, SARCOPHAGES, SÉPULTURES**.
- NÎMES** (Gard). Monuments reproduisant la figure d'Hécate, p. lxxxvi.
- NOËON** (Oise). Cimetière gallo-romain à sépultures par incinérations, p. cxxxvi, 475 à 480.

O

OFFICIERS DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET  
D'ACADÉMIE, p. CXX à CXXIII.  
OPPIDUM, à Luzech, p. LII.  
ORFÈVRENERIE à Albi du XIV<sup>e</sup> à la fin

du XVIII<sup>e</sup> siècle, p. 108 à 145, et  
pl. VIII.  
OUTILS PRÉHISTORIQUES au Grand-Pres-  
signy, p. 349 à 354.

P

PACHTERE (M. DE) fait une communi-  
cation, p. CLXXIII.  
PARAT (L'abbé) offre des ouvrages au  
Comité, p. CXXXVII. — Temple antique  
de Montmartre près d'Avallon, p. CII  
à CIV.  
PARIS (Seine). Artistes et artisans du  
XV<sup>e</sup> siècle, p. XCIX-C. — Inscription  
romaine conservée au département  
des Médailles de la Bibliothèque Na-  
tionale, p. 152-153.  
PARRÈS (Joseph-Henri), nommé officier  
d'Académie, p. CXXII.  
PASQUIER (Félix). Miniature du XVI<sup>e</sup> siè-  
cle représentant sainte Catherine,  
p. CI, 518 à 520, pl. XLVIII.  
PENEL (Le capitaine Pierre-Charles-Jo-  
seph), nommé officier d'Académie,  
p. CXXII.  
PENEL (Le Dr). Don au Musée du Bardo,  
p. CCI.  
PERNET (Victor). Ses fouilles à *Alesia*,  
p. 355 à 407.  
PERROT (Georges). Son éloge funèbre,  
p. CXXI-CXXII.  
PESONS DE FUSEAU, de bronze à Bologne,  
p. 216-217; — de terre cuite à  
Compiègne, p. 218. — Cf. Fu-  
saiôles.  
PEYRIN (Le lieutenant Manuel-Roger),  
nommé officier d'Académie, p. CXXII.  
PHILIPPE (L'abbé J.) demande une sub-  
vention, p. LII. — Fouilles à Fort-  
Harrouard, p. LII, LX à LXII.  
PHILIPPÉ (Joseph-Albert), nommé offi-  
cier d'Académie, p. CXXII.

PIERRES À SACRIFICE dans la Gaule an-  
cienne, p. CXII-CXIII.  
PILOT (Jules) présente des observations,  
p. LXXVII, XCII. — Une construction  
monumentale à Saint-Quentin au  
II<sup>e</sup> siècle de notre ère, p. 70 à 85.  
— Pièce d'essai de la monnaie de  
Saint-Quentin au nom de Charles le  
Chauve, p. 86 à 90.  
PINIER (Le chanoine). Fouilles dans les  
cloîtres Saint-Martin, à Angers, p. LV,  
248 à 254, pl. XVII.  
PIROUTET (M.). Fouilles dans le cime-  
tière gallo-romain à Chambenois près  
de Salins (Jura), p. LXIII.  
PISSOT (Jean) demande une subvention,  
p. LXIII.  
PLANCOUARD (Léon) offre des ouvrages  
au Comité, p. LIII, LXVI. — Cimetière  
mérovingien à Wy-Joli-Village, p. CXX,  
CXXXVIII-CXXXIX.  
PLAQUE DE BRONZE ajourée ornée de  
griffons, à Hauviné, p. 171-172.  
PLESSIER (M.) présente des observations,  
p. LXXXVII, CV, CVI. — Javelots de  
bronze à douille ornée de gravures,  
p. 165 à 170, pl. IX.  
POÉLIERS du Nontronnais, p. LII.  
POINÇONS D'ORFÈVRES d'Albi, p. 110-111.  
POITEVIN DE MAUREILLAN (Le colonel) re-  
trouve des documents archéologiques  
découverts à Saint-Michel-de-Val-  
bonne, p. CXXVII-CXXVIII.  
PONTAILLER-SUR-SAÔNE (Côte-d'Or). —  
Voir MONT-ARDOU.  
PORTAL (Ch.). L'orfèverie à Albi du



- xiv<sup>e</sup> siècle à la fin du xviii<sup>e</sup>, p. 108 à 145, pl. VIII.
- PORTE DE BOIS SCULPTÉ du xvi<sup>e</sup> siècle, à Brignoles, p. 496.
- PORTRAIT D'ÉVÊQUE sur une croix de pierre, à Mirepoix, p. 514-515.
- POTERIES CAROLINGIENNES à Angers, p. 253-254.
- POTERIES ROMAINES : au Musée du Bardo, p. cxlviii à cliii; — à El-Aouja, p. cxcix à cci; — à El-Djem, p. cci-cclii. — Cf. ESTAMPILLES DE POTIERS, VASES.
- POULAIN (Georges) offre des ouvrages au Comité, p. cxxx. — Fouilles à Saint-Aubin-sur-Gaillon, p. lxxxvii. — Le péribole du temple de Saint-Aubin-sur-Gaillon, p. 445 à 474, pl. XXIV et XXV.
- POULAIN (L'abbé). Tumulus de Mailly-le-Château, p. cxxix, cxliv. — Vase antique dans un sarcophage à Armeau, p. cxxvi, cxliv-cxlv.
- PRÉFET DE LA SEINE-INFÉRIEURE (M.le) signale la découverte d'un trésor monétaire à Londinières, p. lii.
- PRÉHISTORIQUES (Antiquités), dans la région de Tébessa, p. clv.
- PROU (Maurice), chargé de divers rapports, p. lvi, lvii, lxxi, cxxx, cxliii; — présente des observations, p. xcvi.
- Rapports : sur un cimetière antique à Wy-Joli-Village (Seine-et-Oise), p. cxxxviii-cxxxix; — sur une fibule mérovingienne de Signy-l'Abbaye et sur des fonts baptismaux de Pupillin, p. cxxvi-cxxvii; — sur les fouilles du cimetière barbare du Grandmas, p. lxxvi-lxxvii; — sur les fouilles de l'évêché de Nantes, p. lxxii à lxxvi.
- PROVOTELLE (Le D<sup>r</sup>). Don au Musée du Bardo, p. clxxiii.
- PUPILLIN (Jura). Fonts baptismaux, p. cxxvi.
- PUY-EN-VELAY (Le) [Haute-Loire]. Inventaire des bijoux d'une bourgeoise en 1601, p. cxxxiv, 556 à 560.

## Q

QUECHON (Charles-Henri), nommé officier d'Académie, p. cxxii.

## R

- RAPIDUM, ville antique (Algérie). Antiquités romaines, p. 270 à 274.
- RAVOISIE (M.) découvre des inscriptions chrétiennes à Djemila, p. 306.
- REINACH (Salomon), chargé de divers rapports, p. lviii, cxv; — présente un rapport, p. lxxvii.
- Rapports : sur les fouilles du cimetière de Chambenoz, à Salins, p. lxiii; — sur les fouilles du Mont Auxois, p. lxxvii; — sur les «muches» d'Hermès, p. cxxiii-cxxiv.
- RELIQUAIRES à Venise, p. 255 à 263.
- RNAULT (Jules) fait un don au Musée du Bardo, p. ccxv; — offre un ouvrage au Comité, p. xcvi. — Inscriptions romaines de Tunisie, p. clxxv-clxxvi.
- RENÉ II, duc de Lorraine. Artistes et artisans parisiens signalés dans ses comptes, de 1476 à 1507, p. xcix.
- RÉPELIN (Guillaume), bourgeois de Marseille. Inventaire de ses biens en 1286, p. 102-103.
- REPOUX (Jean-Marie), nommé officier d'Académie, p. cxxii.
- RETASSE (M.). Dons au Musée de Saint-Germain, p. clv.

- REZÉ** (Loire-Inférieure). Antiquités romaines, p. xciii-xciv.
- RIBÉRAC** (Dordogne). Cluseaux ou souterrains dans la région, p. xcii-xciii.
- ROGER** (Robert). Croix du pays de Foix et du Couserans, p. xcvi, 512 à 517, pl. XLIV à XLVII.
- ROLAND** (M.), explore un cimetière mérovingien à Bannes, p. xci.
- RONDELLE D'OS**, au cimetière barbare du Grandmas, p. 242-243, pl. XV.
- ROUCHON** (Ulysse). Découvertes archéologiques à Fissailoux, p. cxxxix. — Inventaire des bijoux d'une bourgeoise du Puy-en-Velay en 1601, p. cxxiv, cxxxiv, 556 à 560.
- RUSCINO**, ville antique de la Gaule. — Voir CASTEL-ROUSSILLON.

## S

- SAILLAN** (Henri-Camille de), nommé officier d'Académie, p. cxxiii.
- SAINT-AUBIN-SUR-GAILLON** (Eure). Temple romain, p. lxxxvii, 445 à 474.
- SAINT-JOURS** (B.) offre un ouvrage au Comité, p. cxxx.
- SAINT-LIZIER** (Ariège). Croix de pierre du xv<sup>e</sup> siècle ou xvi<sup>e</sup> siècle, p. cxvii, 514-515, pl. XLV.
- SAINT-MALO** (Ile-et-Vilaine). — Voir SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE SAINT-MALO.
- SAINT-MICHEL-DE-VALBONNE**, près d'Hyères (Var). Antiquités diverses, p. cxxvii-cxxviii.
- SAINT-QUENTIN** (Aisne). Antiquités romaines, p. 70 à 85. — Cassette d'ivoire, romaine, p. 74, 81-82. — Estampille de potier, p. 78. — Figure d'applique, d'argent, p. 75. — Pièce d'essai de la Monnaie, au nom de Charles le Chauve, p. 86 à 90.
- SAINT-RÉVÉRIEN** (Nièvre). Peson de fuseau avec inscription latine, p. 489-490.
- SALADIN** (H.) Rapports sur les fouilles de Bou-Gornine, p. 154 à 156, 590 à 594, pl. LII.
- SALDAE**, ville antique (Algérie). Inscription romaine, p. 153-153.
- SALIN** (Édouard). Fouilles dans un cimetière barbare à Lezéville, p. civ-cv.
- SALINS** (Jura). Cimetière gallo-romain de Champenois, p. lxiii.
- SALOMON** (A.). Charnier de la Tène II, à Mœuvres, p. 46 à 48. — Les «muches» d'Hermies, p. cxxv, cxxxiii-cxxxiv.
- SANCTUAIRE DOLMÉNIQUE** à *Alesia*, p. 356 à 359.
- SAÔNE**, rivière. Vases de bronze trouvés dans la Saône, p. lvii, lxxii.
- SARCOPHAGES MÉROVINGIENS** : à *Alesia*, p. 365 à 387; — à *Nantes*, p. lxxvi. — Voir CIMETIÈRES, NÉCROPOLES, SÉPULTURES.
- SAURINE**, bourgeoise de Marseille. Inventaire de ses meubles en 1286, p. 101-102.
- SAUTEL** (L'abbé). Fouilles du théâtre romain de Vaison en 1913, p. 91 à 96, pl. VII.
- SBEITLA** (Tunisie). Antiquités romaines et chrétiennes, p. clxii à clxxiii.
- SCARPONNA**, près de Dieulouard (Meurthe-et-Moselle). Station gallo-romaine, p. lvi, lxxvii-lxxviii.
- SCRAMASAXES** au Grandmas, p. 231, 238-239, pl. XIV.
- SEINE-INFÉRIEURE** (M. le Préfet de la), signale un trésor de monnaies, p. lvi.
- SEMUR** (Côte-d'Or). Fouilles de la Société des sciences à *Alesia*, p. lvii.
- SENS** (Yonne). Mosaïque romaine, p. lvi, lxiv-lxv. — Peson de fuseau avec inscription latine, p. lxv, 203 à 230. — Sculptures du grand portail de la cathédrale, p. 499 à 511, pl. XXX à XLIII.
- SÉPULTURES**. Antiques, à incinération, à

- Château-Porcien, p. xci-xcii; — près de Noyon, p. 475 à 480. — Mérovingiennes, à Landreville, p. lvii, lxxviii à lxx; — à Signy-l'Abbaye, p. lxxvi. — Voir CIMETIÈRES, NÉCROPOLES, SARCOPHAGES.
- SFAX (Tunisie). Inscriptions puniques et néo-puniques sur des vases, p. clx, clxxxvii.
- SIDI-AHMED-EL-HACHENI (Tunisie). Stèle punique avec inscription, p. 336 à 341, pl. XIX.
- SIGNY-L'ABBAYE (Ardennes). Fibule mérovingienne, p. cxxvi. — Sépultures mérovingiennes, p. lxxvi.
- SIMON (Eugène-Henry), nommé officier d'Académie, p. cxiii.
- SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE SAINT-MALO (La) demande une subvention, p. lxi, lxiv.
- SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE SENS (La) demande une subvention, p. lvi, lxiv-lxv.
- SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE (La) demande une subvention, p. lvi; — envoie un rapport sur ses travaux, p. cxliii.
- SOCIÉTÉ DES ÉTUDES DU LOT (La). Fouilles de l'*oppidum* de Luzech, p. lxi, lxx.
- SOCIÉTÉ DES SCIENCES DE SEMUR (La) demande une subvention, p. lvii. — Ses fouilles à *Alesia* en 1913, p. lvii, lxx, 355 à 407, pl. XX à XXIII.
- SOISSONS (Aisne). Monnaies gauloises trouvées dans l'arrondissement, p. lxxxvi.
- SOUK-ARRAS (Algérie). Inscriptions romaines relevées aux environs, p. 330 à 335.
- SOUSSE (Tunisie). Inscriptions puniques et néo-puniques sur des vases, p. clx, clxxxvii, 342 à 347.
- SOUTERRAINS-REFUGES, à Hermies, p. cxxxiii-cxxxiv; — de la région de Ribérac, p. xcii-xciii. — Cf. MUCHES.
- STATION GALLO-ROMAINE, à *Scarponna*, p. lvi, lxxvii-lxxviii.
- STATIONS PRÉHISTORIQUES : au Fort-Harrouard, p. lx à lxii; — autour de Lalla-Maghnia, p. 277 à 281; — au Grand-Pressigny, p. cviii-cix, 349 à 354.
- STATUE d'empereur romain, à Vaison, p. 92-93, pl. VII.
- STATUETTE-VASE avec inscription, au Musée du Bardo, p. cxlvii.
- STEIN (Henri), chargé de divers rapports, p. lxi, cxiv; — présente des observations, p. c, ci; — présente un rapport, p. lxiv.
- Rapports : sur une inscription de cloche à Chérence, p. lxi; — sur l'inventaire des bijoux d'une bourgeoise du Puy en 1601, p. cxxxiv.
- STÈLES : de l'époque barbare, à Brignoles, p. xcvi, 494-495, pl. XXIX; — puniques, à Carthage, p. 336 à 341.

## T

- TARIF D'OCTROI ROMAIN à Lambèse, p. 288.
- TÉBESSA (Algérie). Antiquités préhistoriques dans la région, p. clv. — Inscription chrétienne, p. cxxvi.
- TEMPLE ROMAIN, à Montmartre, près d'Avallon, p. cii à civ; — à Saint-Aubin-sur-Gaillon, p. lxxxvii, 445 à 474.
- TERRADE (Albert). Cimetière gallo-romain près de Noyon, p. cxxvi, 457 à 480. — Cimetière mérovingien et carolingien d'Ercheu, p. cxliii, 521 à 555, pl. XLIX.
- TÉRSAC (Louis-Jean-Baptiste), nommé officier d'Académie, p. cxiii.
- THÉÂTRES ROMAINS : à Fourvière, p. cxxxiv, 481 à 486, pl. XXVI; — à Timgad, p. 319; — à Vaison, p. 91 à 96.
- THELOD (Meurthe-et-Moselle). Enceinte préhistorique, p. cxiv, cxxxii-cxxxiii.



THERMES ROMAINS à Guelma, p. 281-282.  
THIERS (E.-P.). Fouilles de Castel-Rousillon en 1913, p. LIV-LV, 184] à 194.

THOMAS (Fernand-Simon), nommé officier d'Académie, p. CXXIII.

THUBURBO MAJUS, ville antique (Tunisie). Antiquités romaines, p. CLXXV à CLXXV. — Inscriptions romaines aux environs, p. CXCIV à CXCVI.

THURNICA, ville antique (Tunisie). Inscription grecque, p. CXCIX.

THURSICUM NUMIDARUM, ville antique (Algérie). — Voir KHAMISSA.

TIMGAD (Algérie). Antiquités romaines, p. 318 à 329.

TIPASA (Algérie). Antiquités romaines. p. CXC à CXCI, 274 à 276. — Mosaïque romaine, p. 571 à 589, pl. L et LI.

TOURNIER (Alfred), nommé officier d'Académie, p. CXXIII.

TOUTAIN (Jules), chargé de divers rapports, p. CXXVI, CXC; — fait diverses communications, p. LXX, CCVII; — présente divers rapports, p. LIII, LXIV.

— Rapports : sur les fouilles exécutées à Alesia par la Société des Sciences de Semur en 1913, p. LVII, 355 à

407, pl. XX à XXIII; — sur des inscriptions de la région de Constatine, p. 146 à 151.

— Les divinités domestiques du pays des Éduens, p. CV-CVI, 408 à 421, pl. XXIII. — Ruines, nécropoles et mausolées de Beni-Guedal, p. 157 à 164.

TRÉPIED DE BRONZE romain à Saint-Aubin-sur-Gaillon, p. 467.

TRÉSOR de monnaies françaises à Londinières, p. LII, LIX. — Cf. MONNAIES.

TRÈVES (Allemagne). Fusaïole avec inscription, p. 226.

TRIPOLITAINE. Découvertes archéologiques, p. CLXI.

TULLE (Corrèze). Inscriptions de l'ancien diocèse, p. XCV.

TUMULUS : aux environs de Lalla-Maghnia, p. 277 à 281; — à Mailly-le-Château, p. CXXIX, CXLIV; — du Tursan, p. LXXI-LXXII.

TUNIS (Tunisie). Musée du Bardo. Acquisitions récentes, p. CXLVI à CLIII, CXCVII, CXCIX à CCH. — Inscription romaine, p. CXLVII. — Poteries romaines, p. CXLVIII à CLIII.

TURSAN, pays des Landes. Tumulus, p. LXXI-LXXII.

## U

URNE FUNÉRAIRE ROMAINE de verre, avec le nom du verrier, à Mâlay, p. CII.

## V

VAISON (Vaucluse). Théâtre romain, p. 91 à 96.

VALLIS, ville antique (Tunisie). Inscriptions romaines, p. CCVIII à CCX.

VALMONT (Château de) [Seine-Inférieure]. Album de dessins du XVIII<sup>e</sup> siècle le représentant, p. XCVI-XCVII.

VAREILLES (Aveyron). Inscription du XIII<sup>e</sup> siècle, p. 247.

VASES. Antiques : de bronze trouvés dans

la Saône, p. LVII, LXXII; — de terre, trouvé à Armeau, p. CXLIV-CXLV; — de terre en forme de statuette, p. CXLVII-CXLVIII; — de verre, trouvé à Mâlay, p. 487-488. — Vases mérovingiens et carolingiens, à Ercheu, p. 531 à 536. — Vases puniques avec inscriptions, p. 342 à 347.

VASSEL (M.) offre un ouvrage au Comité, p. CXC.

- VAUVILLÉ (M.) présente des observations, p. LXXXVII. — Fouilles à Lillebonne, p. LXXXVII à LXXXIX.
- VENCE (Alpes-Maritimes). Reliquaires dans l'église, p. 255 à 263.
- VENDEUVRE (Jules). Ses découvertes archéologiques sur le Mont Ardou, p. 422 à 430.
- VERNEAU (Le Dr R.) offre des ouvrages au Comité, p. CXXX.
- VERRIER (Georges), nommé officier d'Académie, p. CXXIII.
- VESLY (Léon DE) présente des observations, p. LXXXVII. — Fouilles à Lillebonne, p. LXXXVII à LXXXIX.
- VIENNE (Isère). Fusaiole avec inscription, p. 224-225.
- VILLE-D'AVRAY (Le colonel DE). Antefixe romaine trouvée à Fréjus, p. 68-69, pl. VI.
- VIRÉ (M.). Ses fouilles au plateau de l'Impérial, près de Luzéac, p. LXX-LXXI.
- VOIES ROMAINES : à Angers, p. 249; — du Dauphiné, p. 3 à 37, pl. I à III; — en Lorraine, p. LXXXIV-LXXXVI.

## W

- WÄITZEN-NECKER (E.), chargé des fouilles de La Coudraye, p. LXVII.
- WIRZ (Le lieutenant). Ruines, nécropoles et mausolées de Beni-Guedal, près de Dehibat (Sud Tunisien), p. 157 à 164.
- WY-JOLI-VILLAGE (Seine-et-Oise). Nécropole antique, p. CXXX, CXXXVIII-CXXXIX.

## LISTE DES PLANCHES.

- Planche I. Segment alpin de la Table de Peutinger, p. 1.  
Planche II. La porte romaine de Bons (Isère), p. 29.  
Planche III. La voie romaine à Rochetaillée (Isère), p. 33.  
Planche IV. Inscription punico-libyque de Douga (Tunisie), p. 38.  
Planche IV bis. Bavay (Nord). Caveau romain, p. 55.  
Planche V. Fragments de poteries trouvés à Bavay (Nord), p. 63.  
Planche VI. Antéfixe romaine trouvée à Fréjus (Var), p. 68.  
Planche VII. Théâtre romain de Vaison (Vaucluse). Statue de l'empereur Hadrien, p. 92.  
Planche VIII. Castelnau-de Montmiral (Tarn). Croix d'orfèvrerie, p. 114.  
Planche IX. Javelots de bronze trouvés à Ressons-sur-Matz (Oise) et dans le département de la Meuse, p. 166.  
Planche X. Mont-Auxois. Voie gauloise, p. 175.  
Planche XI et XII. Mont-Auxois. Réduits rectangulaires du mur de clôture, p. 179.  
Planche XIII. Mont-Auxois Vases d'une sépulture à incinération, p. 182.  
Planche XIV. Cimetière de Grandmas (Aveyron). Scramasaxes et couteaux, p. 238.  
Planche XV. Même cimetière. Agrafes, boucles, anneaux, p. 240.  
Planche XVI. Même cimetière. Crânes, p. 244.  
Planche XVII. Angers (Maine-et-Loire). Chapiteau trouvé dans les fouilles de Saint-Martin, p. 254.  
Planche XVIII. Cherchel (Algérie). Statue de Ganymède, marbre, p. 264.  
Planche XIX. Stèle punique trouvée à Sidi-Ahmed-el-Hacheni (Tunisie). p. 336.  
Planche XX. Alesia. Inscription romaine. Manche de couteau, p. 391 et 405.  
Planche XXI. Alesia. Auge de pierre, p. 395.  
Planche XXII. Alesia. Cave avec four de potier, p. 399.  
Planche XXIII. Alesia. Bas-relief de pierre, p. 409.  
Planche XXIV. Saint-Aubin-sur-Gaillon (Eure). Cave romaine, p. 464.  
Planche XXV. Saint-Aubin-sur-Gaillon. Escalier de la cave romaine, p. 464.  
Planche XXVI. Lyon. Fourvière. Grand théâtre romain du Clos de la Compassion, p. 484.  
Planche XXVII. Vase de verre trouvé à Mâlay (Saône-et-Loire), p. 487.  
Planche XXVIII. Brignoles (Var). Église Saint-Jean. Colonne et détails du chapiteau, p. 492.  
Planche XXIX. Brignoles (Var). Stèle. Face antérieure et face postérieure, p. 494.  
Planche XXX. Cathédrale de Sens. Soubassement du grand portail. Côté nord. Miroir de la Nature, et Arts libéraux, p. 507.



- Planche XXXI. Cathédrale de Sens. Soubassement du grand portail. Côté sud. Vertus et Vices (?). Travaux des Mois, p. 507.
- Planche XXXII. Même cathédrale. Soubassement du grand portail. Côté nord. Lutte d'un homme et d'un ours, p. 508.
- Planche XXXIII. Même cathédrale. Même soubassement. Le chameau, p. 508.
- Planche XXXIV. Même cathédrale. Même soubassement. Le griffon, p. 508.
- Planche XXXV. Même cathédrale. Même soubassement. Le sciapode, p. 508.
- Planche XXXVI. Même cathédrale. Même soubassement. La Grammaire, p. 510.
- Planche XXXVII. Même cathédrale. Même soubassement. La Géométrie, p. 510.
- Planche XXXVIII. Même cathédrale. Même soubassement. La Musique, p. 510.
- Planche XXXIX. Même cathédrale. Même soubassement. La Philosophie, p. 510.
- Planche XL. Même cathédrale. Soubassement du grand portail. Côté sud. Le mois de Février, p. 511.
- Planche XLI. Même cathédrale. Même soubassement. Le mois de Juin, p. 511.
- Planche XLII. Même cathédrale. Même soubassement. Le mois d'Octobre, p. 511.
- Planche XLIII. Même cathédrale. Même soubassement. Le mois de Novembre, p. 511.
- Planche XLIV. Audressein (Ariège). Croix de pierre. Revers. La Vierge, p. 513.
- Planche XLV. Camon (Ariège). Croix de pierre. La Vierge. — Saint-Lizier (Ariège). Croix de pierre. Évêque, p. 513.
- Planche XLVI. Belpech (Aude). Croix de pierre. La Vierge entre sainte Catherine et saint Jacques, p. 515.
- Planche XLVII. Daumazan (Ariège). Croix de pierre. Face et revers, p. 516.
- Planche XLVIII. Sainte Catherine. Miniature du *xvi*<sup>e</sup> siècle, p. 518.
- Planche XLIX. Cimetière d'Ercheu (Somme). Bijoux, p. 551.
- Planche L. Tipasa (Algérie). Mosaïque romaine, p. 569.
- Planche LI. Tipasa (Algérie). Mosaïque romaine. Sujet central. Barbares enchaînés, p. 584.
- Planche LII. Bou-Gornine (Tunisie). Fouilles du *castellum*, p. 593.
- Planche LIII. Mahdia (Tunisie). Buste de bronze <sup>(1)</sup>.

(1) Le buste reproduit sur cette planche a été décrit dans le *Bulletin archéologique*, 1913, p. ccxl. La photographie nous étant parvenue trop tard, la planche n'a pu être insérée que dans le volume de 1914.

## LISTE DES VIGNETTES.

- Dédicace bilingue punique-berbère en l'honneur de Massinissa, p. 39.  
Bavay (Nord). Caveau sépulcral. Plan, p. 55.  
Saint-Quentin (Aisne). Casette d'ivoire, p. 73.  
Saint-Quentin (Aisne). Buste d'argent, figure d'applique, p. 75.  
Saint-Quentin (Aisne). Pile pour l'écoulement des eaux, p. 77.  
Pièce d'essai de la monnaie de Saint-Quentin au nom de Charles le Chauve, p. 87.  
Poinçons de l'argenterie d'Albi, p. 111.  
Poinçon de l'argenterie de Toulouse, p. 113.  
Poinçon de l'argenterie d'Albi, p. 115.  
Poinçon de Vieusseux, orfèvre d'Albi, p. 140.  
Bou-Gornine (Tunisie). Plan des fouilles de 1912, p. 155.  
Beni-Guedal (Sud Tunisien). Plan des ruines, p. 159.  
Hauviné (Ardennes). Plaque de bronze ajourée provenant du cimetière gaulois, p. 171.  
Mont-Auxois. Plan des fouilles de 1912 à la Croix-Saint-Charles, p. 175.  
Mont-Auxois. Plan du mur gaulois, de la voie gauloise et de la *maceria*, p. 176.  
Mont-Auxois. Coupe de la *maceria*, p. 177.  
Castel-Roussillon (Pyrénées-Orientales). Plan du forum de *Ruscino*, p. 185.  
Drevant (Cher). Plan du forum, p. 201.  
Drevant (Cher). Plan et coupe d'un édicule du forum, p. 205.  
Peson de fuseau trouvé à Sens (Yonne), p. 214.  
Fuseau de bronze avec son peson, trouvé près de Bologne, p. 215.  
Fuseau en os avec son peson, trouvé dans la forêt de Compiègne, p. 217.  
Inscriptions des pesons de fuseau conservés à Autun, p. 221.  
Grandmas (Aveyron). Plan des fouilles du cimetière barbare, p. 235.  
Angers. Cloîtres Saint-Martin. Plan des fouilles de 1913, p. 250.  
Carthage. Stèles puniques du Musée Saint-Louis, p. 337.  
Stèle punique du Musée du Louvre, p. 339.  
Inscriptions puniques peintes sur des vases de la nécropole de Sousse, p. 343 à 347.  
*Alesia*. Plan des environs du monument dolménique, p. 358.  
*Alesia*. Plan de la basilique de Sainte-Reine, p. 366.  
*Alesia*. Sarcophage présumé de sainte Reine, p. 372.  
Couvercle du même sarcophage, p. 373.  
Chaîne de fer trouvée dans le même sarcophage, p. 374.  
*Alesia*. Fragment d'un autre sarcophage, p. 383.  
*Alesia*. Boucles de bronze trouvées sur l'emplacement de la basilique de Sainte-Reine, p. 384.  
*Alesia*. Fûts de colonnes trouvés dans la cave près du chemin du Mont-Auxois, p. 390.

- Alesia*. Plan des substructions romaines au nord de la basilique de Sainte-Reine, p. 394.
- Alesia*. Plan de la cave avec four de potier, p. 399.
- Alesia*. Coupe de la même cave, p. 400.
- Pontallier-sur-Saône (Côte-d'Or). Fragment de marbre trouvé au Mont Ardou, p. 429.
- Lezoux (Puy-de-Dôme). Four de potier. Plan de l'alandier, à la base, p. 449.
- Plan du même four de potier, p. 451.
- Coupe du même four, p. 452.
- Autre coupe du même four, p. 453.
- Saint-Aubin-sur-Gaillon (Eure). Plan du temple et des bâtiments voisins, p. 463.
- Lyon. Plan du théâtre du Clos de la Compassion à Fourvière, p. 482.
- Brignoles (Var). Église Notre-Dame-de-Lorette. Pierre d'autel, p. 493.
- Ercheu (Somme). Plan du village, p. 523.
- Ercheu (Somme). Plan du cimetière barbare, p. 525.
- Cimetière d'Ercheu (Somme). Mobilier d'une tombe, p. 527.
- Même cimetière. Vase de terre, p. 530.
- Même cimetière. Vase de verre, p. 532.
- Même cimetière. Vases de terre, p. 533.
- Même cimetière. Vases de terre, p. 535.
- Même cimetière. Vase de terre, p. 536.
- Même cimetière. Armes et bijoux, p. 537.
- Même cimetière. Boucle de potier, p. 539.
- Même cimetière. Plaque de ceinturon de bronze, p. 540.
- Même cimetière. Anneau de bronze, p. 541.
- Même cimetière. Plaque et contre-plaque d'une boucle de bronze, p. 544.
- Même cimetière. Plaque de bronze, p. 545.
- Même cimetière. Boucles, plaques, fibules et perles, p. 546.
- Même cimetière. Châtelaine de bronze, p. 548.
- Même cimetière. Plaque-boucle de bronze, p. 549.
- Même cimetière. Plaques-boucles de bronze, p. 550.
- Bou-Gormine (Tunisie). Plan du *castellum*, p. 591.
- Henchir-Bouïbet. Plan d'une construction antique, p. 612.



## TABLE DES MATIÈRES.

---

LISTE DES MEMBRES de la Section d'archéologie, des membres honoraires, des membres non résidants, des correspondants et des correspondants honoraires du Comité des Travaux historiques et scientifiques, p. i à xxxvi.

LOI SUR LES MONUMENTS HISTORIQUES promulguée le 31 décembre 1913, p. xxxvii à xlviii.

### PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

SÉANCE du 12 janvier 1914, p. li à lv.

Rapport de M. HÉRON DE VILLEFOSSE sur les fouilles de M. F.-P. THIERS à Castel-Roussillon, p. liv-lv.

SÉANCE du 16 février 1914, p. lvi à lxxv.

Rapport de M. BABELON sur une bague d'or trouvée à Brézovo (Bulgarie), communiquée par M. DE LAIGUE, p. lviii.

Rapport de M. Adrien BLANCHET sur une plaque ajourée trouvée à Hauviné (Ardennes), communiquée par M. Léon COUTIL, p. lviii-lix.

Rapport de M. Adrien BLANCHET sur une trouvaille de monnaies françaises à Londinières (Seine-Inférieure), p. lix.

Rapport de M. Adrien BLANCHET sur les fouilles de M. MALLARD à Drevant (Cher), p. lix-lx.

Rapport de M. le Dr CAPITAN sur les fouilles de M. l'abbé PHILIPPE au Fort-Harrouard (Eure-et-Loir), p. lx à lxii.

Rapport de M. JULIAN sur les fouilles de M. l'abbé CHAILLAN à La Gayole (Var), p. lxii-lxiii.

SÉANCE du 9 mars 1914, p. lxvi à lxxx.

Rapport de M. Adrien BLANCHET sur des antiquités découvertes à Lyon par M. Rogatien LE NAIL, p. lxvii-lxviii.

Rapport de M. CAGNIAT et note de M. Eugène MAURY sur deux sépultures découvertes à Landreville (Aube), p. lxviii à lxx.

Rapport de M. Prou sur un mémoire de M. Léon MAITRE, concernant les fouilles de l'évêché de Nantes, p. lxxii à lxxvi.

Note de M. HÉRON DE VILLEFOSSE sur des anses d'amphores du Musée de Clermont-Ferrand, p. lxxviii-lxxxix.

Note de M. HÉRON DE VILLEFOSSE sur divers objets antiques trouvés au Pont-de-Naud,  
p. LXXIX-LXXX.

RÉUNION ANNUELLE DES DÉLÉGUÉS DES SOCIÉTÉS SAVANTES À LA SORBONNE, p. LXXI  
à CXXIII.

SÉANCE GÉNÉRALE D'OUVERTURE, p. LXXXI-LXXXII.

SÉANCE du 14 avril 1914, soir, p. LXXXIII à xc.

Rapport de MM. le D<sup>r</sup> EPERY et le commandant ESPÉRANDIEU sur les fouilles du Mont-Auxois en 1913, p. LXXXIII à LXXXV.

Communication de M. le commandant LALANCE sur les voies romaines en Lorraine,  
p. LXXXV-LXXXVI.

Communication de M. MAZAURIC sur les *hécateions* de la région de Nîmes, p. LXXXVI.

Communication de M. MINOULET sur douze monnaies gauloises recueillies dans le département de l'Aisne, p. LXXXVI.

Rapport de M. Georges POULAIN sur ses fouilles à Saint-Aubin-sur-Gaillon, p. LXXXVII.

Communication de M. LÉON DE VESLY sur le *castrum* de Lillebonne, p. LXXXVII à LXXXIX.

SÉANCE du 15 avril 1914, matin, p. xci à xciv.

Communications de M. LÉON COUTIL sur le cimetière barbare de Bannes (Marne) et sur des sépultures à incinération à Château-Porcien (Ardennes), p. xci-xcii.

Communication de M. DRIOTON sur les boulets de pierre et de fer conservés à Dijon,  
p. xcii.

Communication de M. A. DUBUT sur les «cluseaux» de la région ribéracoise, p. xcii-xciii.

Communication de M. le D<sup>r</sup> LEBLOND sur Beauvais à l'époque romaine, p. xciii.

Communication de M. le chanoine DURVILLE sur une construction romaine à Rezé,  
p. xciii-xciv.

Communication de M. Alfred BEL sur un ancien atelier de céramique à Agadir,  
p. xciv.

SÉANCE du 15 avril 1914, soir, p. xcv à xcvi.

Communication par M. l'abbé BROUSSE et M. LEJEUNE, d'un recueil d'inscriptions de la Corrèze, p. xcv.

Communication par M. Victor FOROT, d'un recueil d'inscriptions de l'ancien diocèse de Tulle, p. xcv.

Communication de M. l'abbé CHAILLAN sur d'anciens monuments de Brignoles (Var),  
p. xcv-xcvi.

Communication par M. Étienne DEVILLE d'un album de dessins concernant le château de Valmont (Seine-Inférieure), p. xcvi-xcvi.

Communication de M. Robert ROGER sur les croix du pays de Foix et du Couserans,  
p. xcvi.

SÉANCE du 16 avril 1914, matin, p. xcix à ci.

Communication de M. l'abbé ARNAUD D'AGNEL sur les industries artistiques de Paris au xv<sup>e</sup> siècle, p. xcix-c.

Communication, par M. André LESORT, de quinze inscriptions du Loiret, p. c.

Communication, par M. E. MAURY, d'un répertoire archéologique de Bar-sur-Aube, p. c-ci.

Communication, par M. Félix PASQUIER, d'une miniature du xvi<sup>e</sup> siècle, p. ci.

SÉANCE du 16 avril 1914, soir, p. cii à cvii.

Communication de M. le colonel HANNEZO sur une urne romaine de verre, p. cii.

Communication de M. l'abbé PARAT sur le temple de Montmartre près d'Avallon, p. cii à civ.

Communication de M. Édouard SALIN sur le cimetière barbare de Lezéville (Haute-Marne), p. civ-cv.

Communication de M. Jules TOUTAIN, sur un bas-relief du Mont Auxois, p. cv-cvi.

Communication de M. P.-M. EMARD sur le monument des Gondy, p. cvi-cvii.

SÉANCE du 17 avril 1914, matin, p. cviii à cxiii.

Communication de M. ANTHEAUME sur le monument mégalithique des Marets (Seine-et-Marne), p. cviii.

Communication de M<sup>me</sup> BARNETT sur les silex du Grand-Pressigny (Indre-et-Loire), p. cviii-cix.

Communication de M<sup>lle</sup> Augusta HURE sur l'abri préhistorique de Malay-le-Petit (Yonne), p. cix.

Communication de M. l'abbé LABRIE sur la caverne préhistorique de Fontarnaud (Gironde), p. cix-cx.

Communication de M. Henri FERRAND sur les sculptures du Val-des-Merveilles, p. cx-cxi.

Communication, par M. GABILLAUD, d'outils de silex recueillis à Moulins (Deux-Sèvres), p. cxi-cxii.

Communication de M. AUDOLLENT sur une momie jadis découverte à Martres-d'Ar-tières (Puy-de-Dôme), p. cxii.

Communication de M. le D<sup>r</sup> CAPITAN sur les pierres à sacrifices de la Gaule, p. cxii-cxiii.

SÉANCE GÉNÉRALE DE CLÔTURE, du 18 avril 1914, p. cxiv à cxviii.

Discours de M. le Garde des sceaux, p. cxv à cxx.

Nominations d'officiers de l'Instruction publique, p. cxx.

Nominations d'officiers d'Académie, p. cxxi à cxviii.

SÉANCE DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE, du 20 avril 1914, p. cxxiv à cxxviii.

Rapport de M. le D<sup>r</sup> CAPITAN sur les recherches de M. GUÉNIN dans les menhirs de la Bretagne, p. cxxv-cxxvi.

Rapport de M. PROU sur des fonts baptismaux provenant de Pupillin (Jura) et communiqués par Léon COUTIL, p. cxxvi-cxxvii.

Rapport de M. HÉRON DE VILLEFOSSE sur des antiquités de Saint-Michel-de-Valbonne découvertes par le duc de Luynes et retrouvées par le colonel DE POITEVIN DE MAUREILLAN, p. cxxvii-cxxviii.

SÉANCE du 14 mai 1914, p. cxxix à cxxxy.

Éloge funèbre de M. DE LAUGARDIÈRE, p. cxxix.

Note de M. DE LISLE DU DRENEUC sur les haches de plomb, p. cxxx à cxxxii.

Rapport de M. le D<sup>r</sup> CAPITAN sur un mémoire de M. Jules BEAUPRÉ concernant l'en-ceinte de Thelod (Meurthe-et-Moselle), p. cxxxii-cxxxiii.

Rapport de M. Salomon REINACH sur une communication de M. A. SALOMON concernant les «muches» d'Hermies (Pas-de-Calais), p. cxxxiii-cxxxiv.



Rapport de M. Henri STEIN sur l'inventaire des bijoux d'une bourgeoise du Puy en 1601, communiqué par M. Ulysse ROUCHON, p. cxxxiv.

SÉANCE du 15 juin 1914, p. cxxxvi à cxl.

Rapport de M. Adrien BLANCHET sur une notice de M. le capitaine CAILLAUD concernant un four de potier romain à Lezoux (Puy-de-Dôme), p. cxxxvii-cxxxviii.

Rapport de M. Prou sur une nécropole à Wy-Joli-Village (Seine-et-Oise) signalée par Léon PLANCOUARD, p. cxxxviii-cxxxix.

Lettre de M. Ulysse ROUCHON sur une sépulture romaine découverte près de Rosières (Haute-Loire), p. cxxxix.

SÉANCE du 20 juillet 1914, p. cxli à cxlv.

Éloge funèbre de M. Georges PERROT, p. cxli-cxlii.

Éloge funèbre de M. Jules DE LAHONDÉS, p. cxlii-cxliii.

Rapport de M. le D<sup>r</sup> CAPITAN sur les tumulus de Mailly-le-Château (Yonne), signalés par M. l'abbé POULAIN, p. cxliv.

Rapport de M. MICHON sur un vase antique signalé par M. l'abbé POULAIN, p. cxliv-cxlv.

## PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DE LA COMMISSION DE L'AFRIQUE DU NORD.

SÉANCE du 13 janvier 1914, p. cxlvi à clix.

Rapport de M. MERLIN sur les récentes découvertes archéologiques en Tunisie, p. cxlvi à clvii.

Rapport de M. DUSSAUD sur six stèles puniques de l'îlot Amiral à Carthage, p. clvii à clv.

Communication de M. GSELL sur des antiquités et des inscriptions de l'Algérie, p. clv à clix.

SÉANCE du 17 février 1914, p. clx à clxxiv.

Communication de M. DE LAIGUE sur les recherches archéologiques en Tripolitaine, p. clx-clxi.

Rapport de M. MERLIN sur les dernières découvertes archéologiques en Sbeitla, p. clxii à clxxiii.

Communication de M. DE PACHTERE sur un projet de fouilles à Aïn-Témouchent, p. clxxiii-clxxiv.

SÉANCE du 10 mars 1914, p. clxxv à clxxxviii.

Rapport de M. MERLIN sur les fouilles de *Thuburbo Majus*, p. clxxvi à clxxxv.

Rapport de M. MERLIN sur des inscriptions latines signalées par M. Jules RENAULT, p. clxxxv-clxxxvi.

Rapport de M. BABELON sur un médaillon de terre cuite trouvé à Hadjeb-el-Aïoun (Tunisie), et communiqué par M. le colonel HANNEZO, p. clxxxvi-clxxxvii.

Communication, par M. HÉRON DE VILLEFOSSE, d'un disque de bronze avec inscription signalé par le R. P. DELATTRE, p. clxxxvii-clxxxviii.

SÉANCE du 21 avril 1914, p. clxxxix à cxchii.

Éloge funèbre de M. Louis BERTRAND, p. clxxxix-cxc.

Note de M. CARCOPINO sur des découvertes d'antiquités à Tipasa, p. cxc à cxchii.

SÉANCE du 12 mai 1914, p. CXCXI à CCVII.

Rapport de M. MERLIN sur les récentes découvertes archéologiques en Tunisie, p. CXCIV à CCII.

Note de M. CARCOPINO sur deux inscriptions romaines de *Thubursicum Numidarum*, p. CCII à CCVII.

SÉANCE du 9 juin 1914, p. CCVIII à CCXVII.

Rapport de M. MERLIN sur les récentes découvertes archéologiques en Tunisie, p. CCVII à CCXVI.

Communication d'une inscription romaine de Lambèse, par M. BALLU, p. CCXVI.

### RAPPORTS ET COMMUNICATIONS.

Les voies romaines du Dauphiné, par M. H. FERRAND, correspondant du Ministère, p. 3 à 37. (*Planches I à III.*)

Dédicace bilingue punique-berbère en l'honneur de Massinissa, par M. René DUSSAUD, membre de la Commission de l'Afrique du Nord, p. 38 à 43. (*Planche IV.*)

Trois stèles votives néo-puniques de Dougga, par M. René DUSSAUD, membre de la Commission de l'Afrique du Nord, p. 44-45.

Découverte d'un charnier de La Tène II à Mœuvres (Nord), par M. A. SALOMON, p. 46 à 48.

Nécropole antique à Bavay (Nord). Rapport sur les fouilles de 1911-1912, par M. Maurice HÉNAULT, correspondant du Ministère, p. 49 à 67. (*Planches IV bis et V.*)

Antéfixe romaine trouvée à Fréjus par le colonel de VILLE-D'AVRAY. Note de M. le D<sup>r</sup> CAPITAN, membre du Comité, p. 68-69. (*Planche VI.*)

Une construction monumentale à Saint-Quentin (Aisne) au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, par M. Jules PILLOY, membre non résidant du Comité, p. 70 à 85.

Pièce d'essai de la monnaie de Saint-Quentin au nom de Charles le Chauve, par M. Jules PILLOY, membre non résidant du Comité, p. 86 à 90.

Fouilles du théâtre romain de Vaison en 1913, par M. l'abbé J. SAUTEL, membre de l'Académie de Vaucluse, p. 91 à 96. (*Planche VII.*)

Inventaires de mobiliers provençaux du XIII<sup>e</sup> siècle tirés des archives de Marseille, par M. l'abbé G. ARNAUD D'AGNEL, correspondant du Ministère, et M. Émile ISNARD, archiviste de la ville de Marseille, p. 97 à 107.

Notes sur l'orfèvrerie à Albi, du XIV<sup>e</sup> à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, par M. Ch. PORTAL, membre non résidant du Comité, p. 108 à 145. (*Planche VIII.*)

Nouvelles inscriptions de Constantine et de la région recueillies par M. J. Bosco. Rapport de M. J. TOUTAIN, membre du Comité, p. 146 à 151.

Une inscription conservée au Département des médailles de la Bibliothèque nationale de Paris, par M. Louis CHATELAIN, p. 152-153.

Note sur les fouilles exécutées en 1912 à Bou-Gornine (Tunisie), par M. le capitaine Désévaux. Rapport de M. H. SALADIN, membre de la Commission de l'Afrique du Nord, p. 154 à 156.

Les ruines, nécropoles et mausolées de Beni-Guedal, près de Dehibat (Sud-

Tunisien), d'après le rapport de M. le lieutenant WITZ et les photographies de M. le médecin-major COLLILIEUX, par M. Jules TOUTAIN, membre du Comité, p. 157 à 164.

Deux javelots de bronze à douille ornée de gravures, par M. PLESSIER, correspondant du Ministère, p. 165 à 170. (*Planche IX.*)

Plaque ajourée, ornée de griffons, du cimetière gaulois d'Hauviné (Ardennes), par M. Léon COUTIL, correspondant du Ministère, p. 171-172.

Fouilles de La Croix-Saint-Charles au Mont-Auxois (*Alesia*). Rapport sur les fouilles de 1912, par M. le commandant ESPÉRANDIEU, membre non résidant du Comité, p. 173 à 183. (*Planches X à XIII.*)

Rapport sur les fouilles de Castel-Roussillon (Pyrénées-Orientales) en 1913, par M. F.-P. THIERS, membre non résidant du Comité, p. 184 à 194.

Rapport sur les fouilles du *forum* de Drevant (Cher), par M. Gustave MALLARD, correspondant du Ministère, p. 195 à 212.

Un peson de fuseau avec inscription latine incisée trouvé à Sens, par M. HÉRON DE VILLEFOSSE, membre du Comité, p. 213 à 230.

Le cimetière barbare du Grandmas (Aveyron), par M. Louis LEMPEREUR, correspondant du Ministère, p. 231 à 247. (*Planches XIV à XVI.*)

Fouilles dans l'impasse des Cloîtres-Saint-Martin à Angers (juin-août 1913), par M. l'abbé PINIER, chanoine honoraire, p. 248 à 254. (*Planche XVII.*)

Note sur des reliquaires trouvés dans l'église de Vence (Alpes-Maritimes), par M. Georges DOUBLET, correspondant du Ministère, p. 255 à 263.

Le Ganymède de Cherchel, par M. HÉRON DE VILLEFOSSE, membre du Comité, p. 264 à 269. (*Planche XVIII.*)

Rapport sur les fouilles exécutées en 1913 par le Service des monuments historiques de l'Algérie, par M. Albert BALLU, membre de la Commission de l'Afrique du Nord, p. 270 à 329.

Inscriptions romaines relevées aux environs de Souk-Ahras (Algérie) par le médecin-major Charles DOQUEIN. Note de M. Henry de GÉRIN-RICARD, correspondant du Ministère, p. 330 à 335.

Note sur une stèle punique de Sidi-Ahmed-el-Hacheni, par M. René DUSSAUD, membre de la Commission de l'Afrique du Nord, p. 336 à 341. (*Planche XIX.*)

Inscriptions peintes sur vases de la nécropole de Sousse, par M. René DUSSAUD, membre de la Commission de l'Afrique du Nord, p. 342 à 347

Les outils d'usage en silex du Grand-Pressigny, par M<sup>me</sup> Anna BARNETT, de la Société des Américanistes de Paris, p. 349 à 354.

Rapport général sur les fouilles exécutées à *Alesia* par la Société des Sciences de Semur en 1913, par M. Jules TOUTAIN, membre du Comité, p. 355 à 407. (*Planches XX à XXII.*)

Les divinités domestiques du pays des Eduens. Étude sur un bas-relief trouvé en 1913 dans les fouilles de la Société de Semur à *Alesia*, par M. Jules TOUTAIN, membre du Comité, p. 408 à 421. (*Planche XXIII.*)

Le Mont Ardou. Rapport sur une communication de M. Jules VENDEUVRE, par M. HÉRON DE VILLEFOSSE, membre du Comité, p. 422 à 446.

Un four de potier gallo-romain de Lezoux (Puy-de-Dôme), par M. le capitaine G. Caillaud, p. 447 à 460.

Le péribole du temple de Saint-Aubin-sur-Gaillon (Eure). Fouilles de 1912-1913, par M. Georges POULAIN, p. 461 à 474. (*Planches XXIV et XXV.*)



Un cimetière gallo-romain à sépultures par incinération près de Noyon (Oise), par M. Albert TERRADE, conducteur de travaux publics à Noyon, p. 475 à 480.

Découverte d'un théâtre romain à Lyon. Rapports de M. Rogatien LE NAIL, architecte, membre de la Société française d'archéologie, p. 481 à 486. (*Pl. XVI.*)

Note sur un vase de verre de l'époque gallo-romaine, par M. le colonel HANNEZO, correspondant du Ministère, p. 487-488. (*Planche XXVII.*)

Un peson de fuseau avec inscription latine, trouvé près de Saint-Révérien (Nièvre), par M. HÉRON DE VILLEFOSSE, membre du Comité, p. 489-490.

Quelques monuments de Brignoles (Var), par M. l'abbé CHAILLAN, correspondant du Ministère, p. 491 à 498. (*Planches XXVII et XXIX.*)

La sculpture du grand portail de la cathédrale de Sens, par M. le chanoine E. CHARTRAIRE, président de la Société archéologique de Sens, p. 499 à 511. (*Planches XXX à XLIII.*)

Croix du pays de Foix et du Couserans, par M. Robert ROGER, correspondant du Ministère, p. 512 à 517. (*Planches XLIV à XLVII.*)

Sainte Catherine. Miniature du xvi<sup>e</sup> siècle, par M. Félix PASQUIER, membre non résidant du Comité, p. 518 à 520. (*Planche XLVIII.*)

Le cimetière mérovingien et carolingien d'Ercheu (Somme), par M. Albert TERRADE, conducteur de travaux publics à Noyon, p. 521 à 555. (*Planche XLIX.*)

Inventaire des bijoux d'une bourgeoise du Puy-en-Velay (1601), par M. Ulysse ROUCHON, correspondant du Ministère, p. 556 à 560.

Deux inscriptions du département de Constantine récemment publiées. Note de M. Jérôme CARCOPINO, membre de la Commission de l'Afrique du Nord, p. 561 à 570.

Note sur une mosaïque récemment découverte à Tipasa, par M. Jérôme CARCOPINO, membre de la Commission de l'Afrique du Nord, p. 571 à 589. (*Planches L et LI.*)

Note sur les fouilles exécutées à Bou-Gornine en 1913 et 1914, par M. le lieutenant FIÉVET. Rapport de M. H. SALADIN, membre de la Commission de l'Afrique du Nord, p. 590 à 594. (*Planche LII.*)

Fouilles exécutées à Henchir-Bouibet en avril 1914, par M. J. MARTIN, membre de l'École française de Rome, p. 595 à 612.

Deux nouvelles inscriptions romaines du Sud-Tunisien, par M. le lieutenant-colonel DONAU, correspondant du Comité, p. 613 à 617.

Inscription néopunique de Bir-Tlelsa relatant la construction et la consécration d'un autel, par M. René DUSSAUD, membre de la Commission de l'Afrique du Nord, p. 618 à 620.

Rapport archéologique sur les restes antiques relevés par les brigades topographiques du Maroc en 1913, par M. le capitaine GUÉNEAU, p. 621 à 625.

TABLE ALPHABÉTIQUE, p. 627 à 646.

LISTE DES PLANCHES, p. 647-648.

LISTE DES VIGNETTES, p. 649-650.

TABLE DES MATIÈRES, p. 651 à 657.

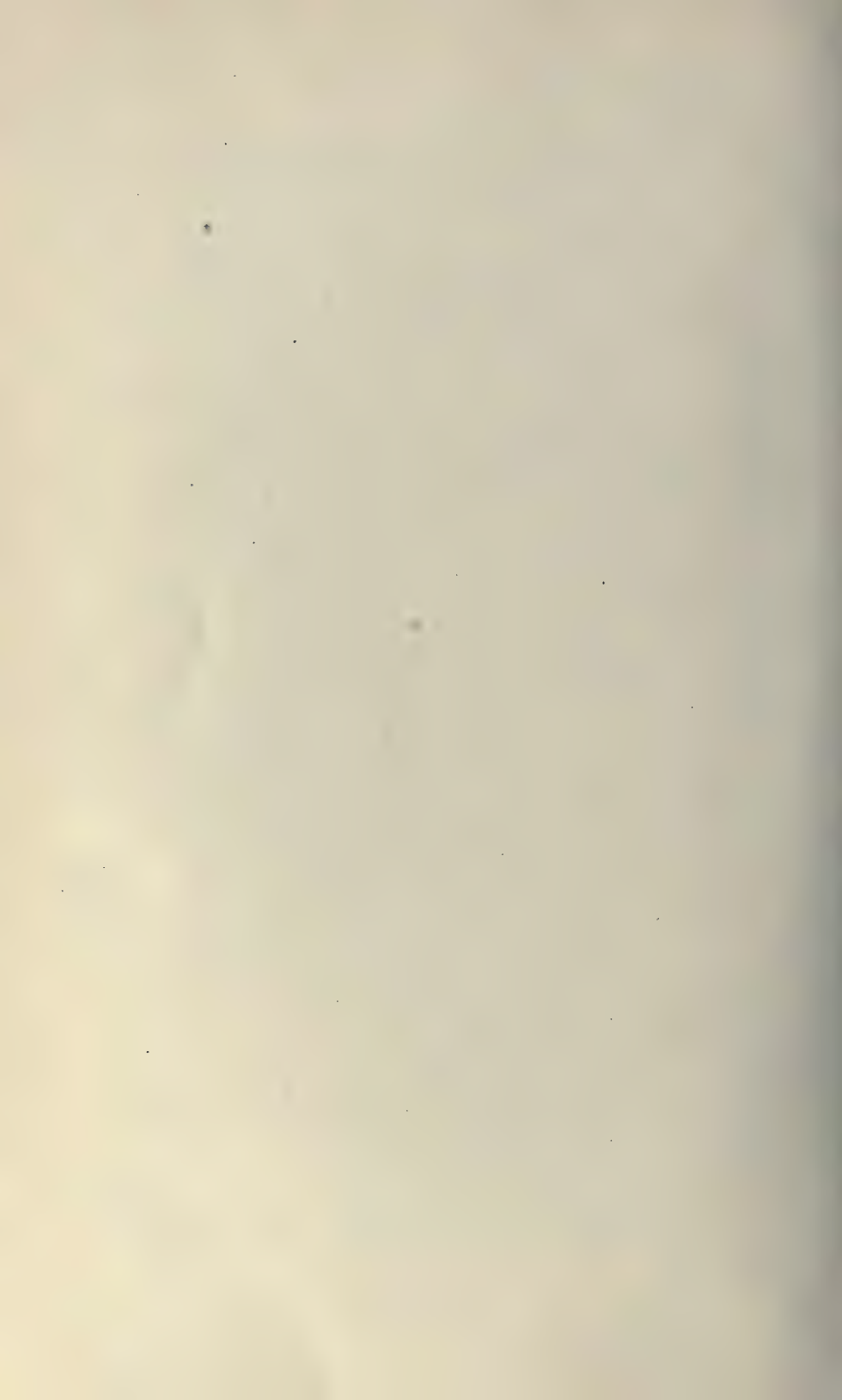
















LA PORTE ROMAINE DE BONS (ISÈRE).

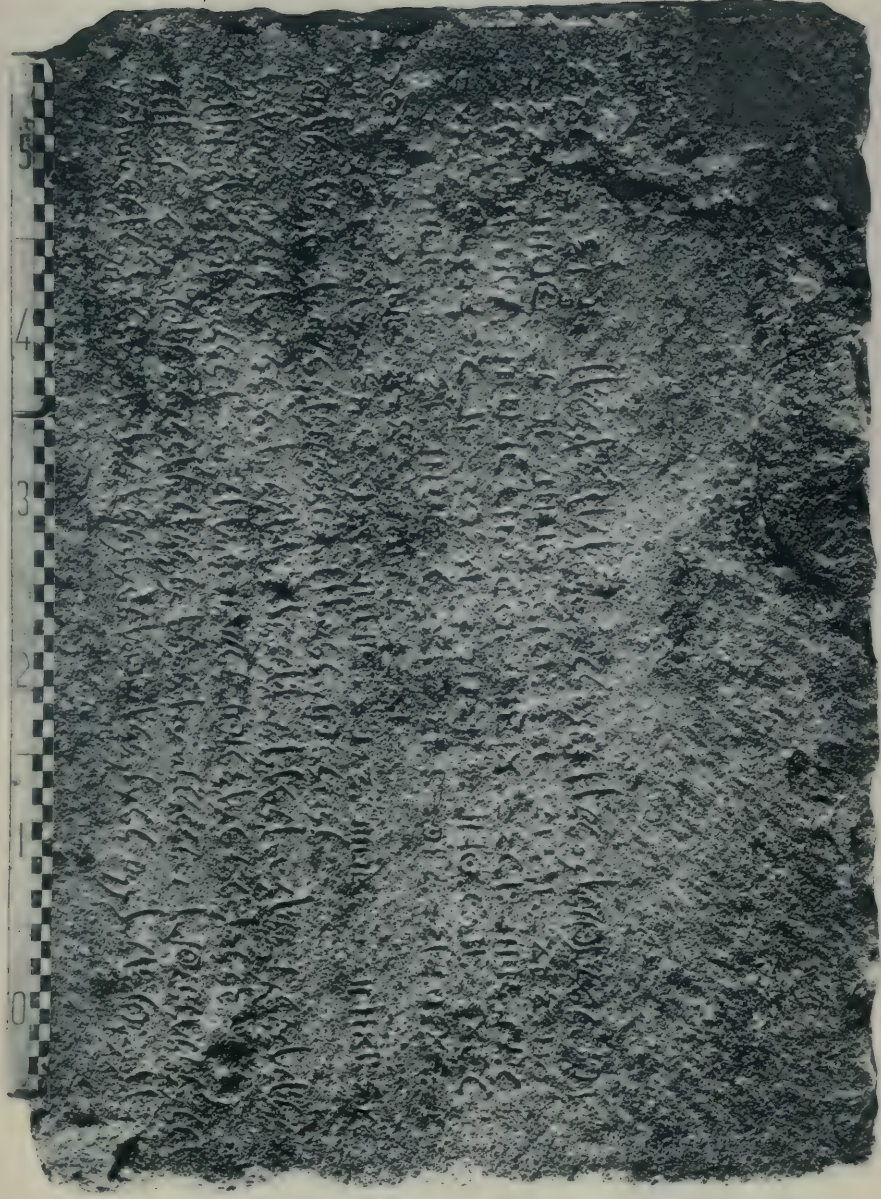




LA VOIE ROMAINE À ROCHETAILLÉE (ISÈRE).



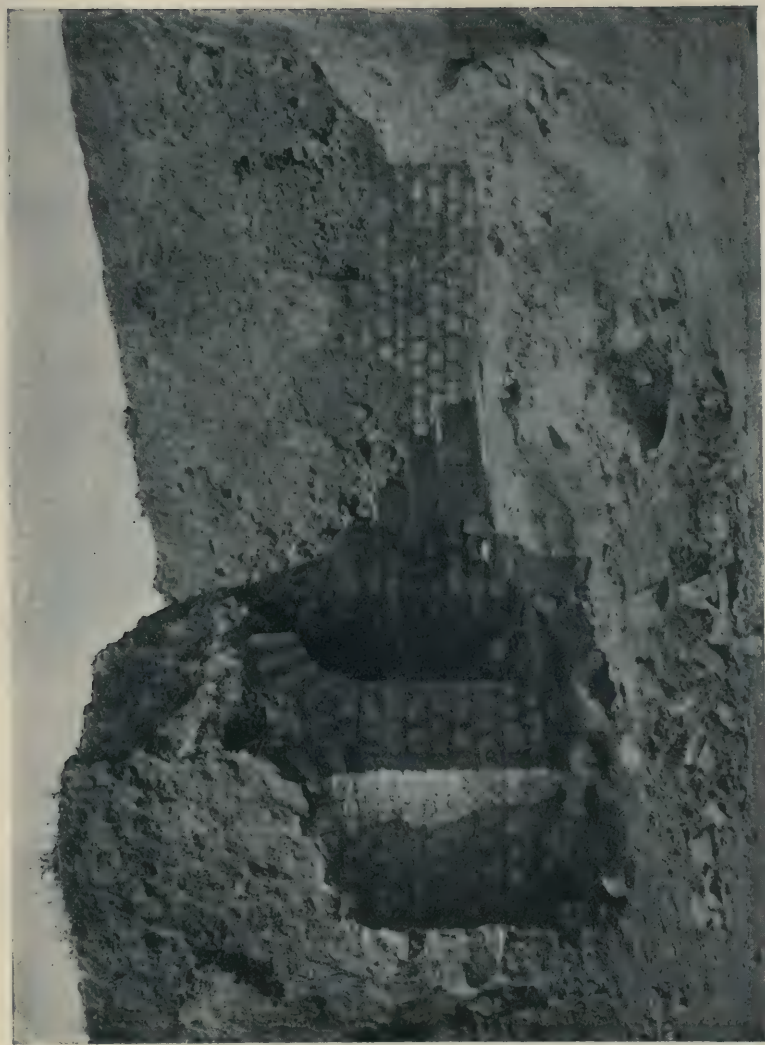




Inscription punico-libyque de Dougga  
(TUNISIE)







BAVAY (NORD).  
CAVEAU ROMAIN.





FRAGMENTS DE POTERIES  
TROUVÉS À BAVAY (NORD).







ANTÉFIXE ROMAINE  
TROUVÉE À FRÉJUS (VAR).



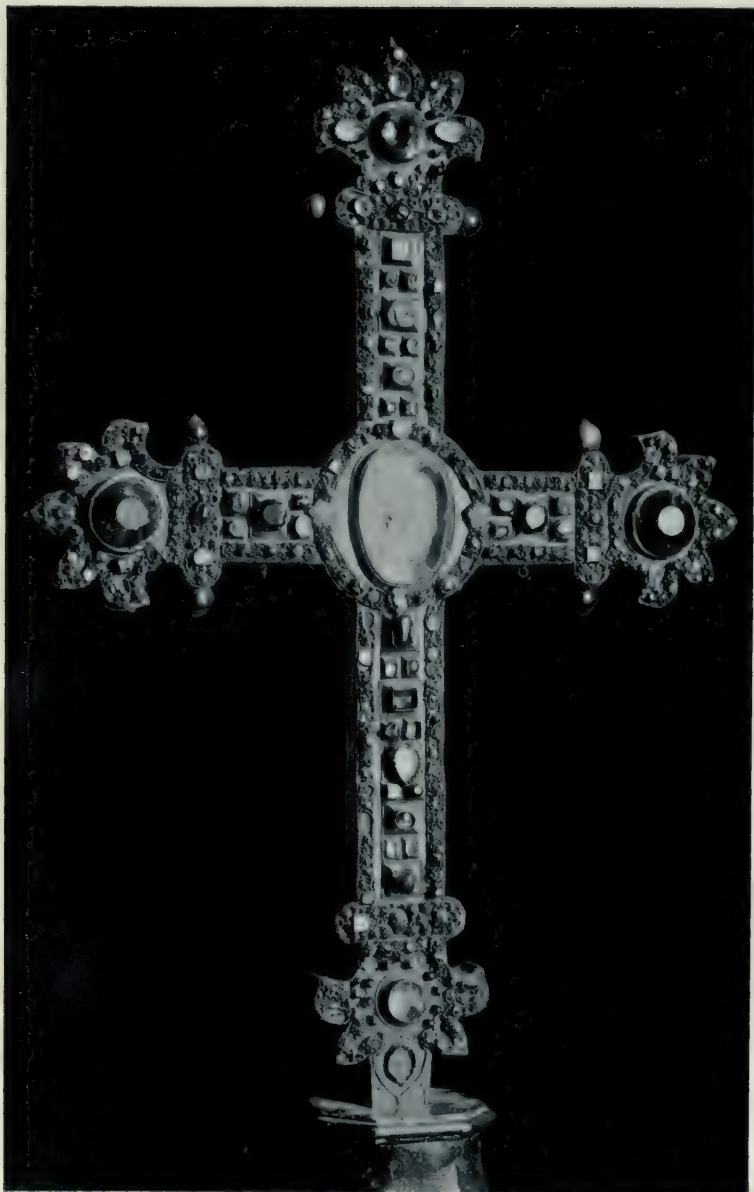




THÉÂTRE ROMAIN DE VAISON (VAUCLUSE).

STATUE DE L'EMPEREUR HADRIEN.



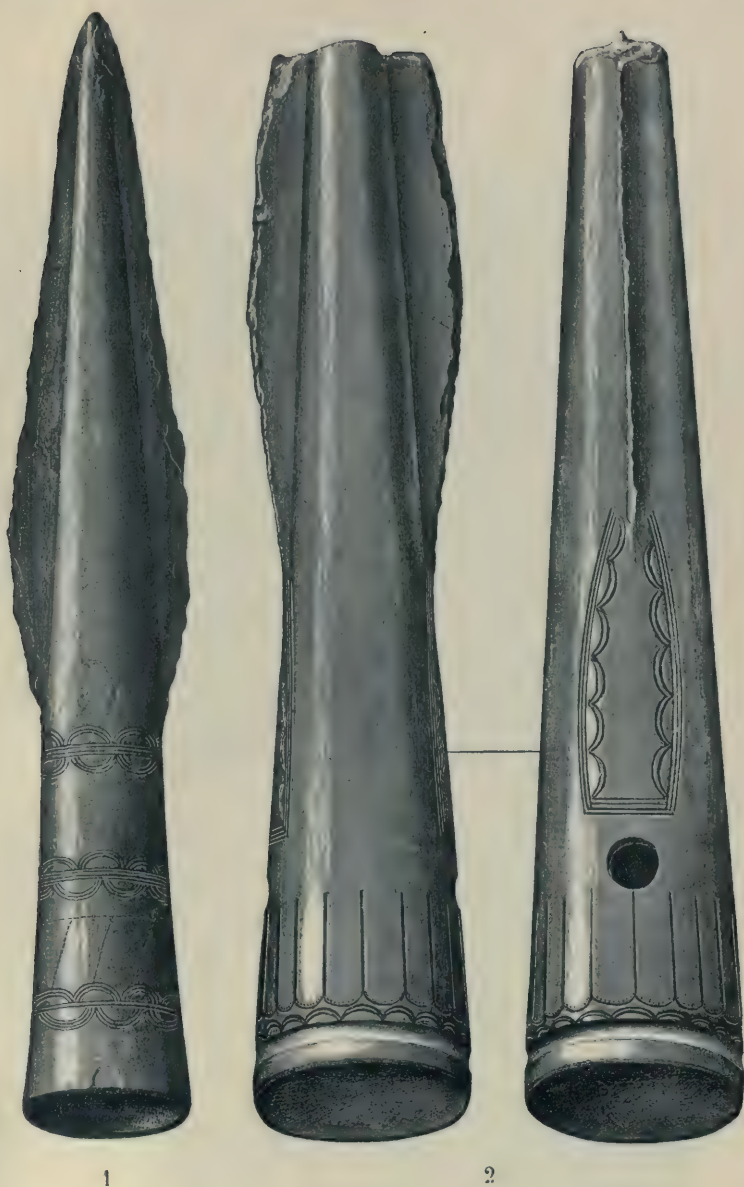


CASTELNAU-DE-MONTMIRAL (TARN).

CROIX D'ORFÈVRERIE.







JAVELOTS DE BRONZE  
TROUVÉS À RESSONS-SUR-MATZ (OISE)  
ET DANS LE DÉPARTEMENT DE LA MEUSE.







MONT AUXOIS.  
VOIE GAULOISE.





MONT AUXOIS.

RÉDUIT RECTANGULAIRE DU MUR DE CLÔTURE.





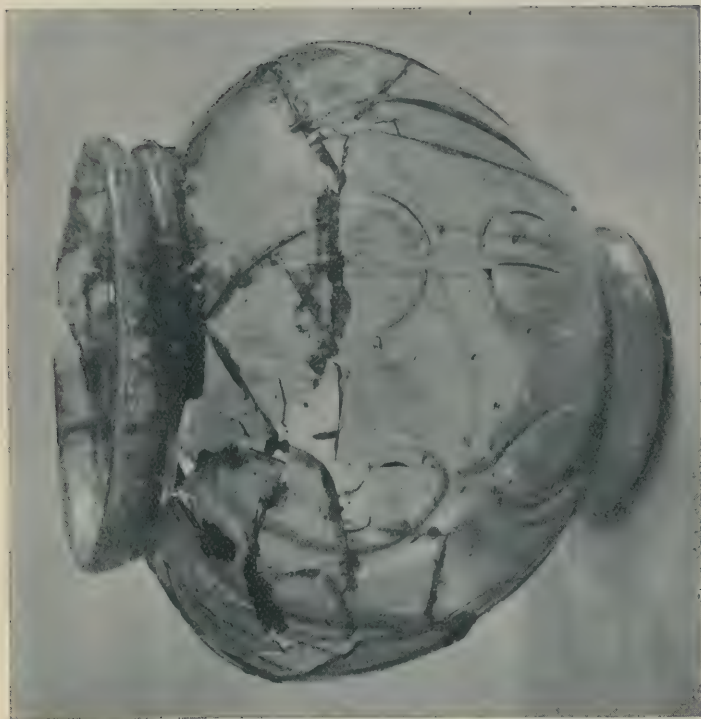
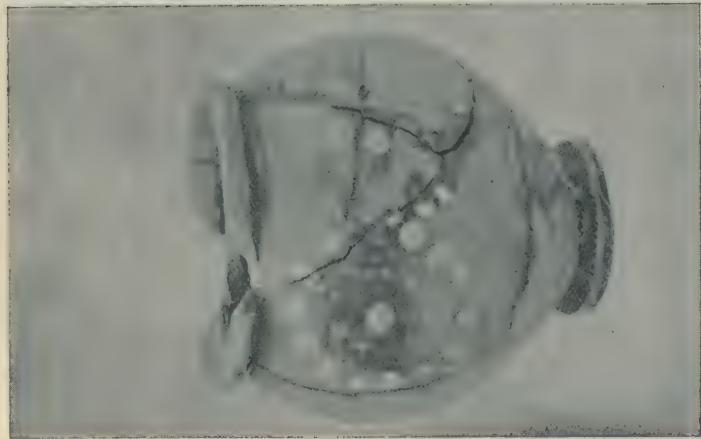


MONT AUXOIS.

RÉDUIT RECTANGULAIRE DU MUR DE CLÔTURE.







MONT AUXOIS.  
VASES D'UNE SÉPULTURE À INCINÉRATION.





CIMETIÈRE DU GRANDMAS (AVEYRON).

SCRAMASAXES ET COUTEAUX.



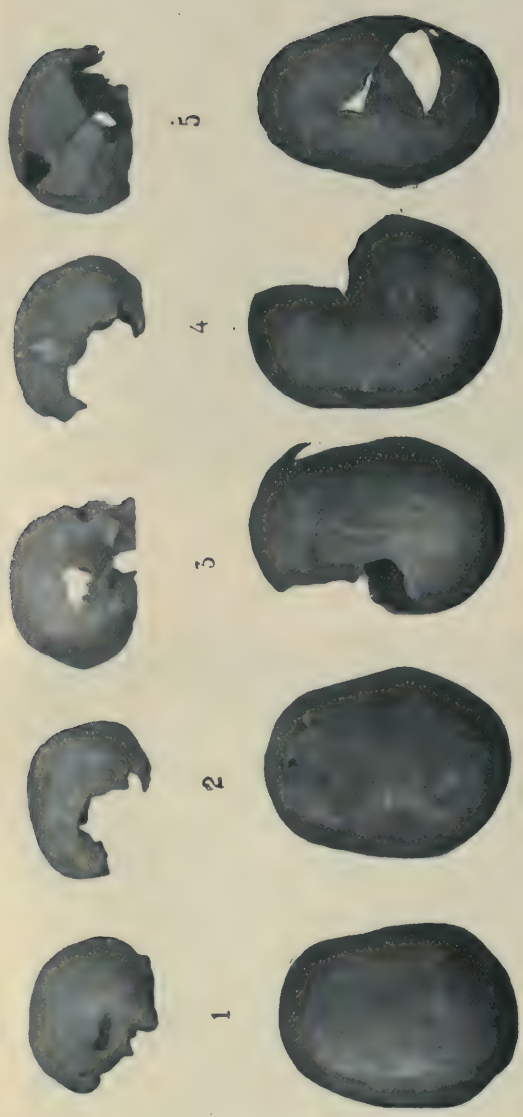




CIMETIÈRE DU GRANDMAS (AVEYRON).  
AGRAFES, BOUCLES, ANNEAUX.

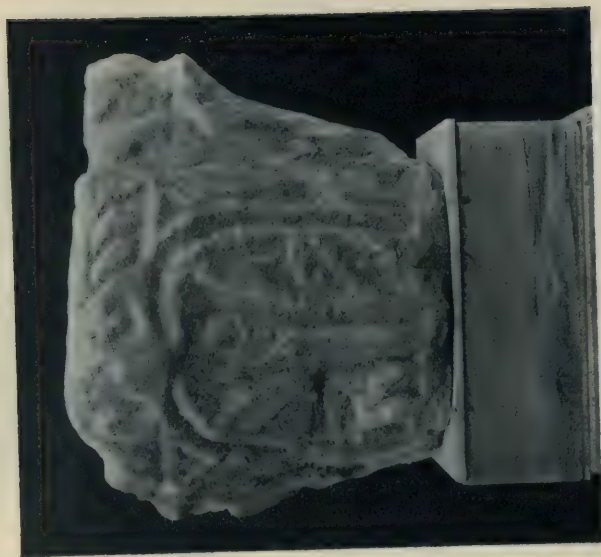
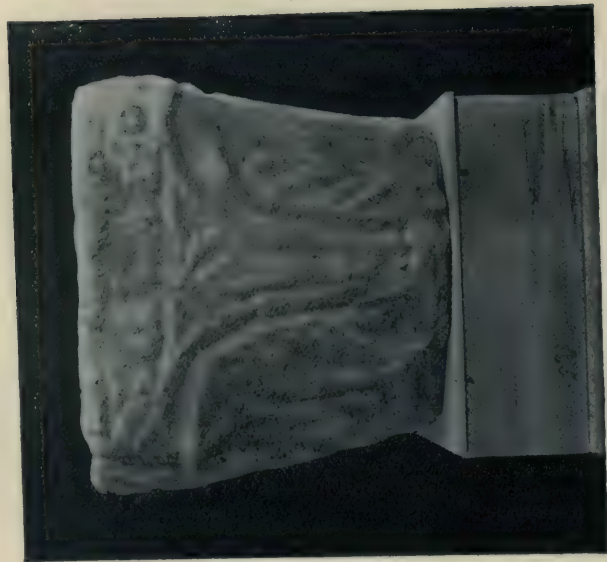






CIMETIÈRE DE GRANDMAS (AVEYRON).  
CRÂNES.





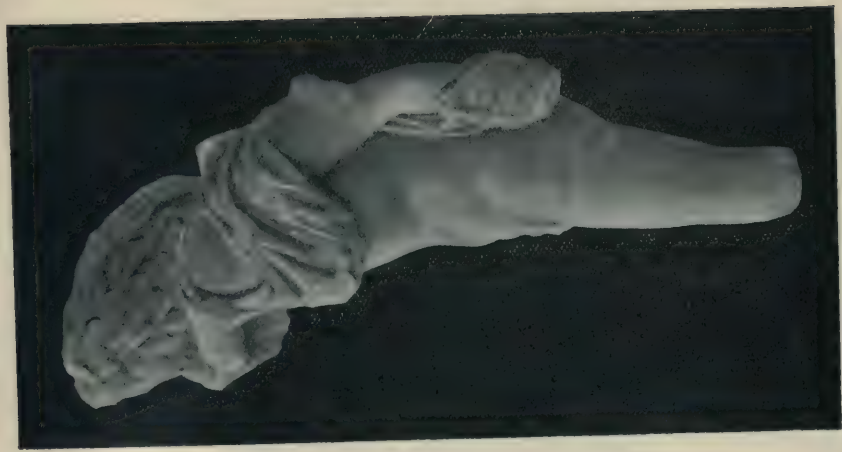
ANGERS (MAINE-ET-LOIRE).  
CHAPITEAU TROUVÉ DANS LES FOUILLES DE SAINT-MARTIN







CHERCHEL (ALGÉRIE)  
STATUE DE GANYMÈDE, MARBRE.



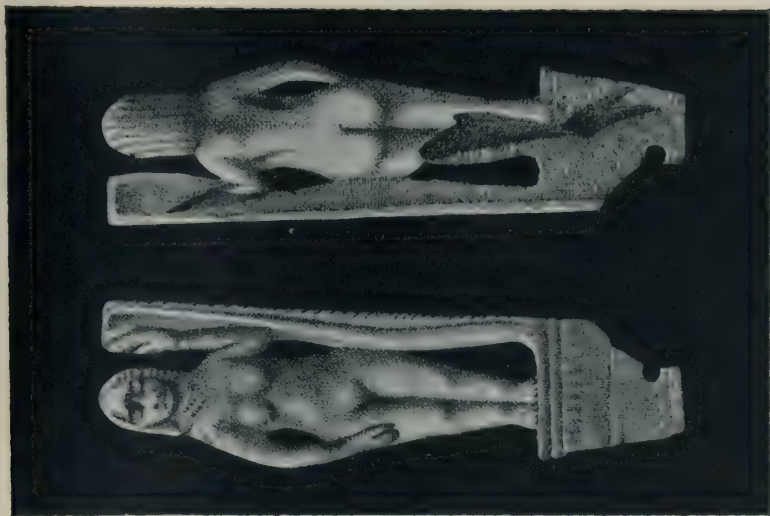






STÈLE PUNIQUE  
TROUVÉE À SIDI-AHMED-EL-HACHENI (TUNISIE).



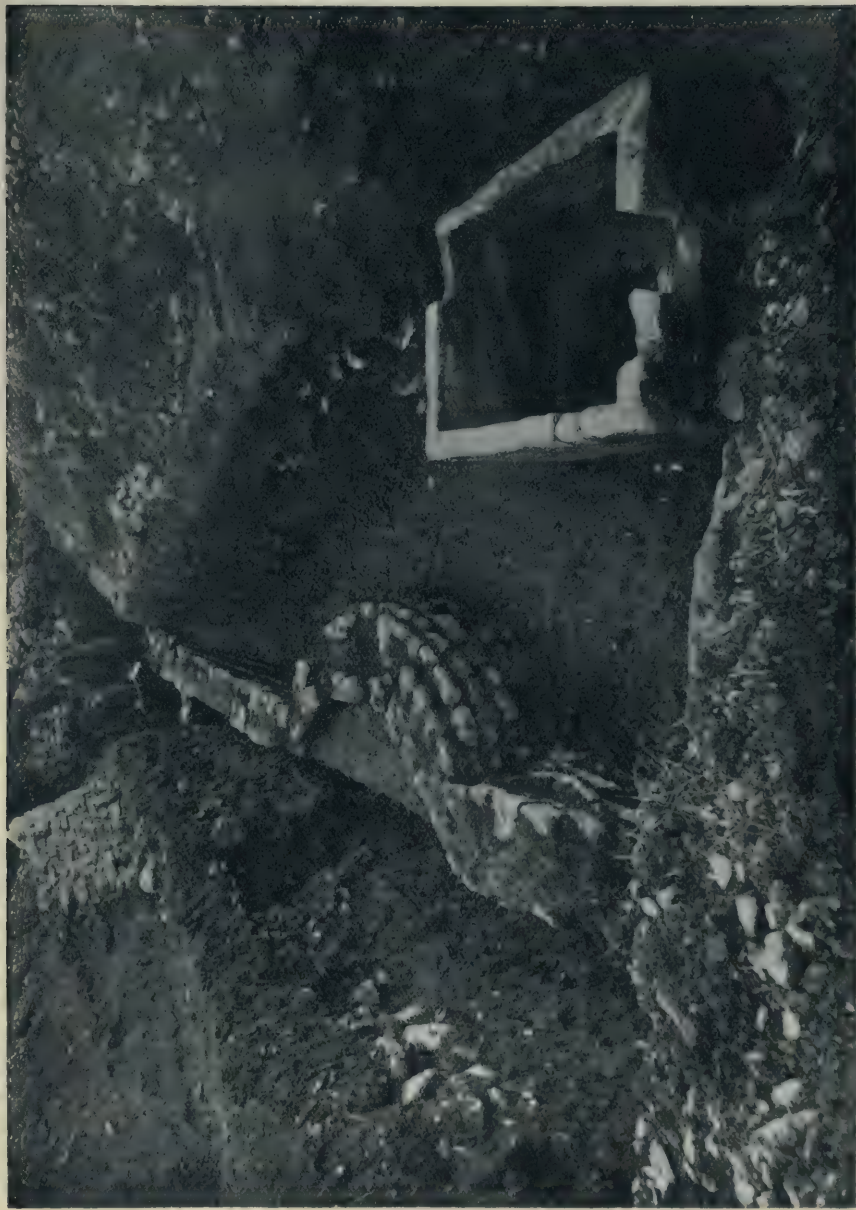


*ALESIA.*

MANCHE DE COUTEAU.







ALESIA.  
AUGE DE PIERRE.

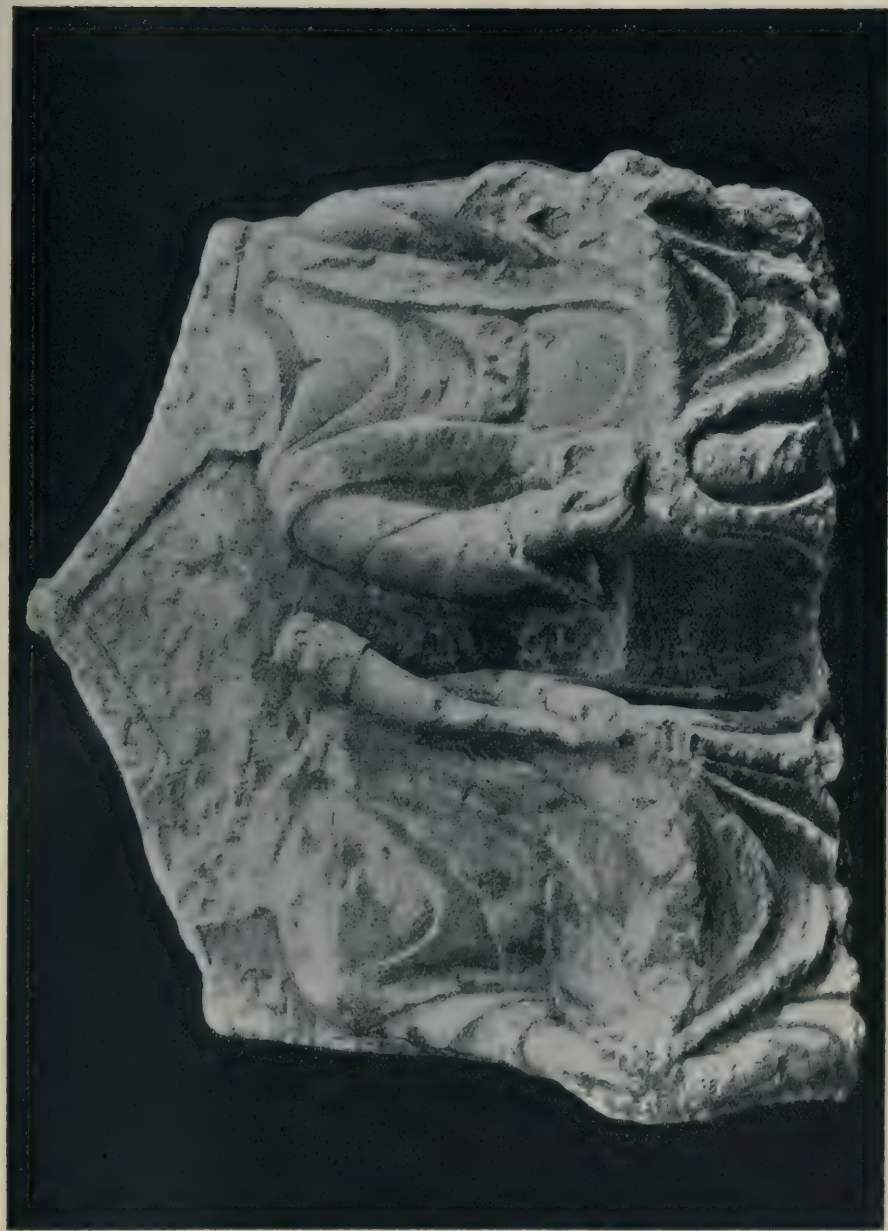






ALESIA.  
CAVE AVEC FOUR DE POTIER.

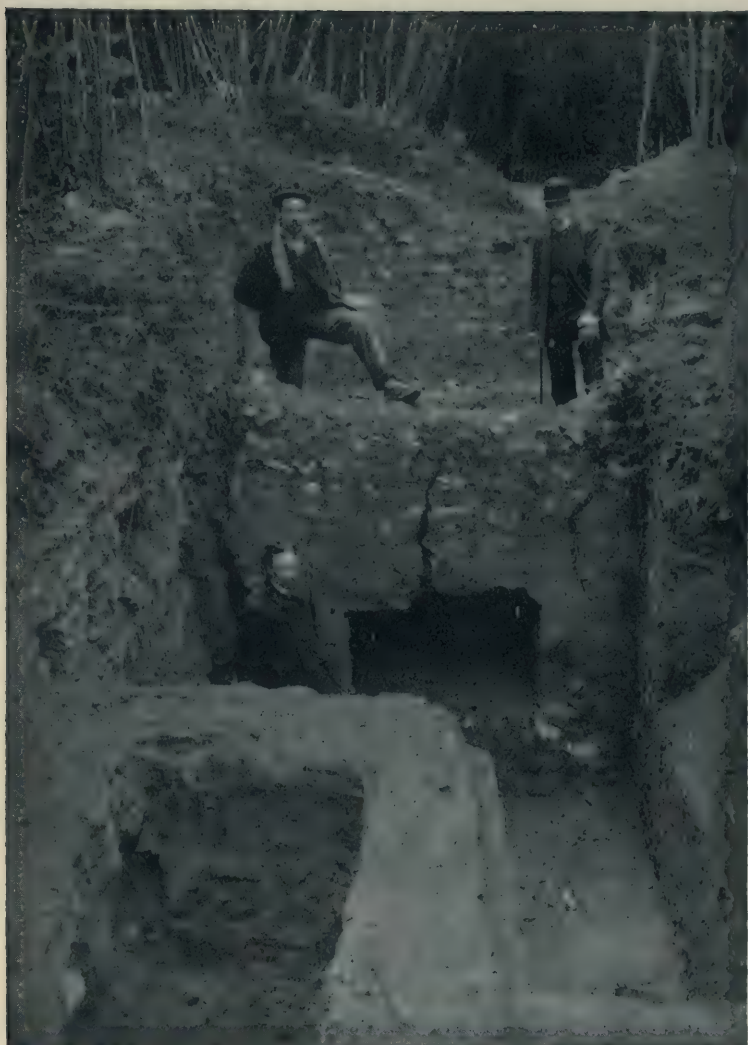




ALESIA.  
BAS-RELIEF DE PIERRE.







SAINT-AUBIN-SUR-GAILLON (EURE).  
CAVE ROMAINE.

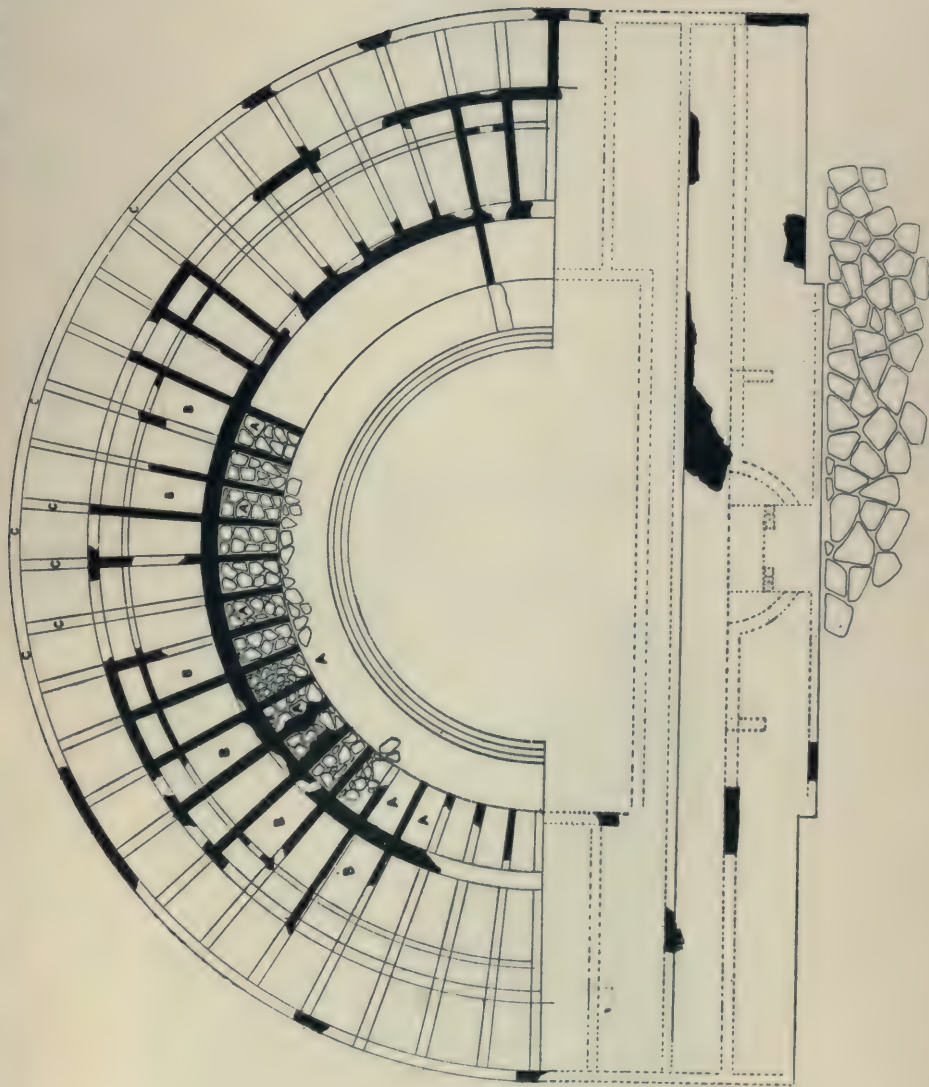






SAINT-AUBIN-SUR-GAILLON (EURE).  
ESCALIER DE LA CAVE ROMAINE.





LYON. FOURVIÈRE.  
GRAND THÉÂTRE ROMAIN DU CLOS DE LA COMPASSION.







VASE DE VERRE  
TROUVÉ À MALAY (SAÔNE-ET-LOIRE).

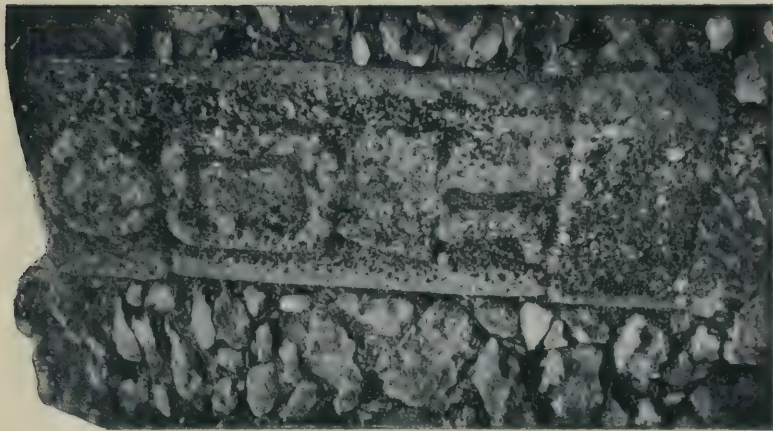






BRIGNOLES (VAR). ÉGLISE SAINT-JEAN.  
COLONNE ET DÉTAILS DU CHAPITEAU.

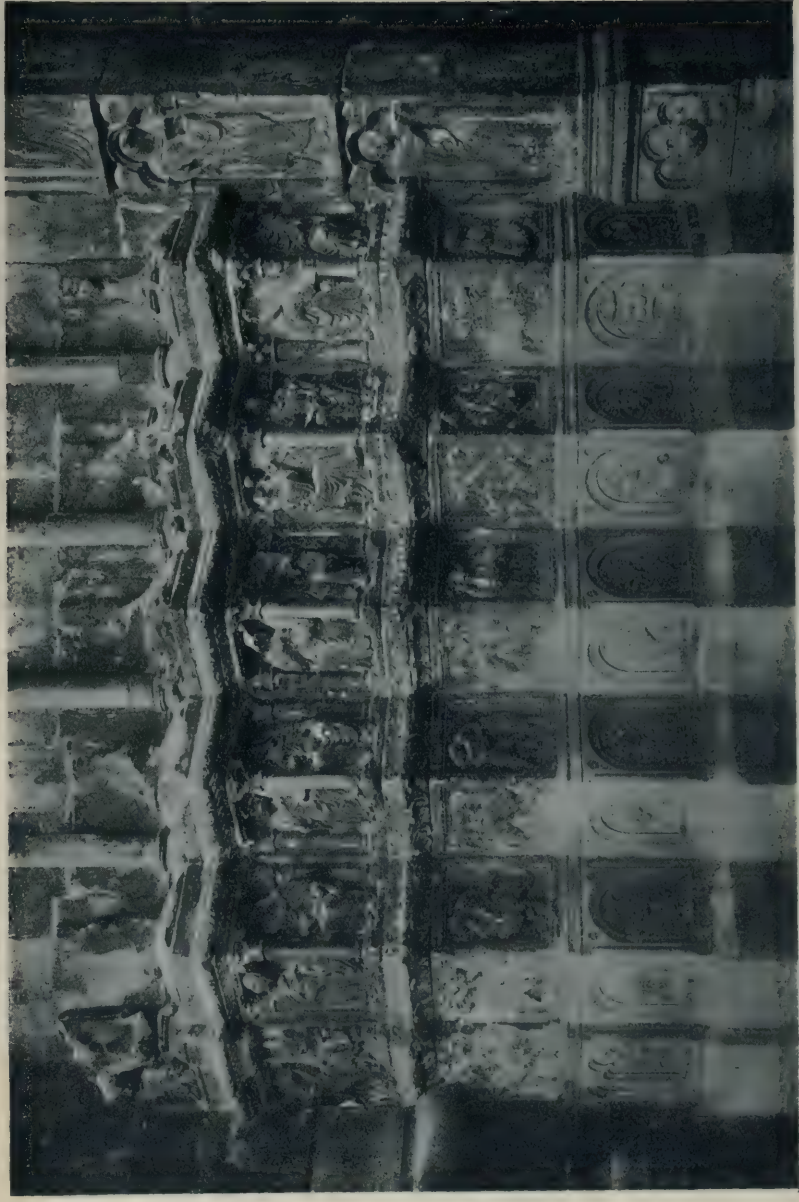




BRIGNOLES (VAR). STELE.  
FACE ANTÉRIEURE ET FACE POSTÉRIEURE.







CATHÉDRALE DE SENS.  
Soubassement du grand portail. Côté nord.  
Miroir de la Nature et Arts libéraux.







CATHÉDRALE DE SENS.  
Soubassement du grand portail. Côté sud.  
Vertus et Vices (?). Travaux des mois.





CATHÉDRALE DE SENS.

Soubassement du grand portail. Côté nord.

Lutte d'un homme et d'un ours.







CATHÉDRALE DE SENS.

Soubassement du grand portail. Côté nord.

Le chameau.







CATHÉDRALE DE SENS.

Soubassement du grand portail. Côté nord.

Le griffon.





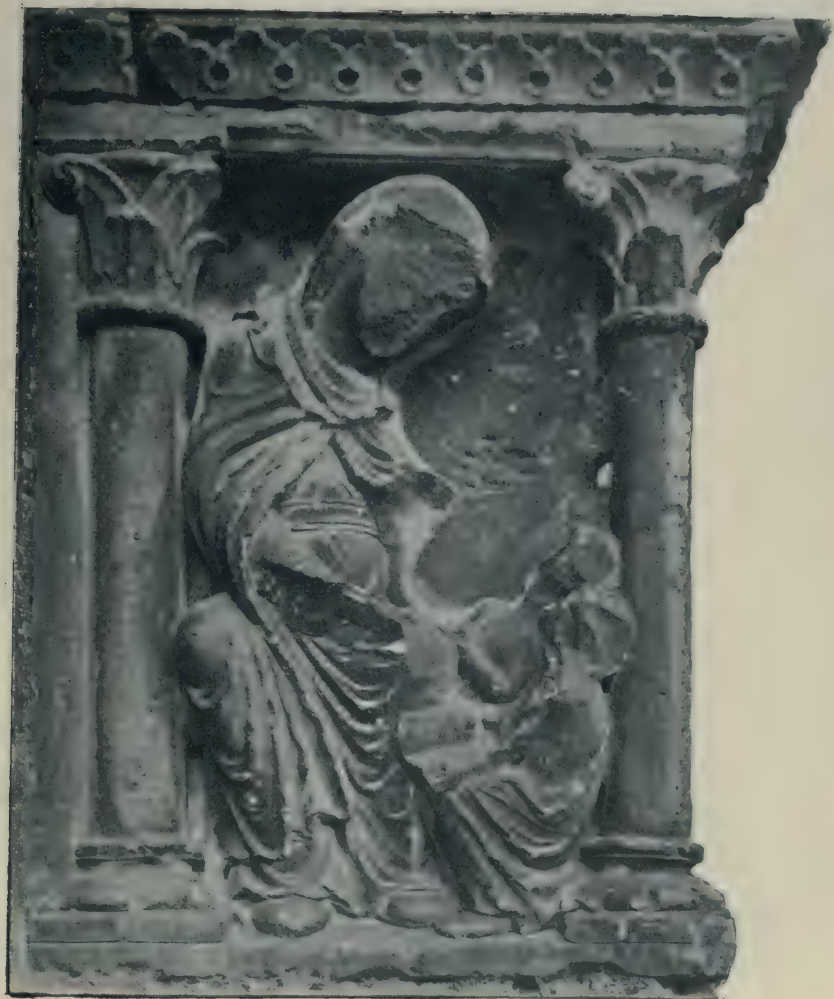
CATHÉDRALE DE SENS.

Soubassement du grand portail. Côté nord.

Le sciapode.







CATHÉDRALE DE SENS.

Soubassement du grand portail. Côté nord.

La Grammaire.







CATHÉDRALE DE SENS.

Soubassement du grand portail. Côté nord.

La Géométrie.





CATHÉDRALE DE SENS.  
Soubassement du grand portail. Côté nord.  
La Musique.







CATHÉDRALE DE SENS.

Soubassement du grand portail. Coté nord.

La Philosophie.





CATHÉDRALE DE SENS.

Soubassement du grand portail. Côté sud.

Le mois de Février.







CATHÉDRALE DE SENS.

Soubassement du grand portail. Côté sud.

Le mois de juin.





CATHÉDRALE DE SENS.  
Soubassement du grand portail. Côté sud.  
Le mois d'Octobre.







CATHÉDRALE DE SENS.

Soubassement du grand portail. Côté sud.

Le mois de Novembre.





AUDRESSEIN (ARIÈGE).  
CROIX DE PIERRE. REVERS.  
LA VIERGE.







1

CAMON (ARIÈGE).

CROIX DE PIERRE. LA VIERGE.



2

SAINT-LIZIER (ARIÈGE).

CROIX DE PIERRE. ÉVÈQUE.





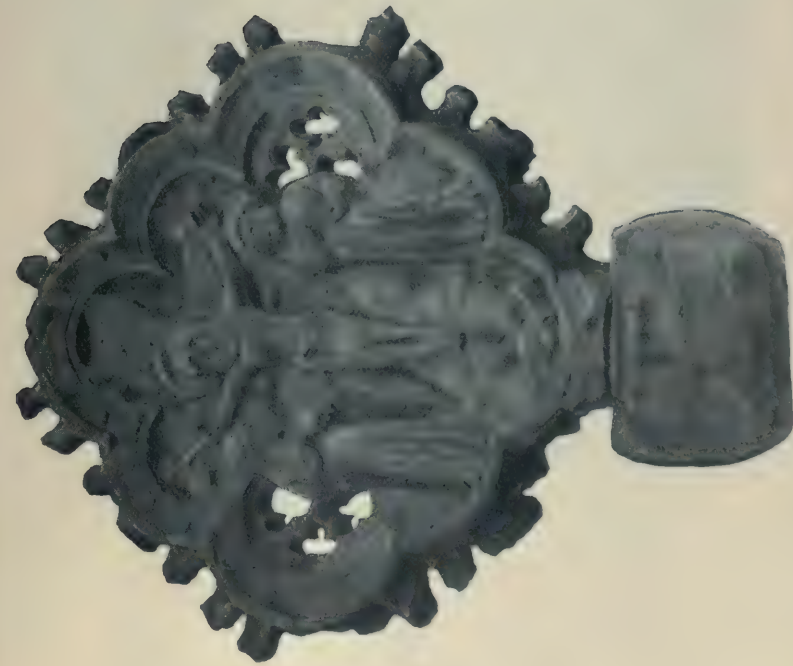
BELPECH (AUDE).

CROIX DE PIERRE.

LA VIERGE ENTRE SAINTE CATHERINE ET SAINT JACQUES.







DAUMAZAN (ARIÈGE).  
CROIX DE PIERRE. FACE ET REVERS.





SAINTE CATHERINE.  
MINIATURE DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE.







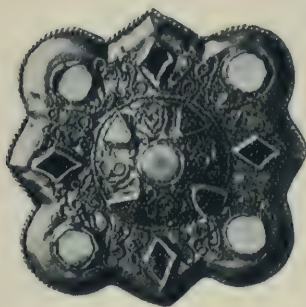
1



2



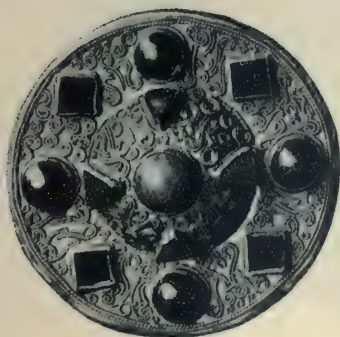
4



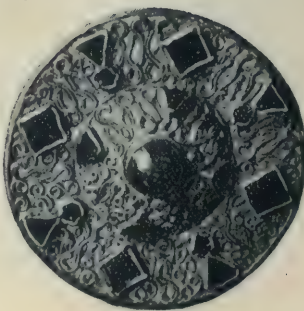
5



3



7



6

CIMETIÈRE D'ERCHEU (SOMME).  
BIJOUX.

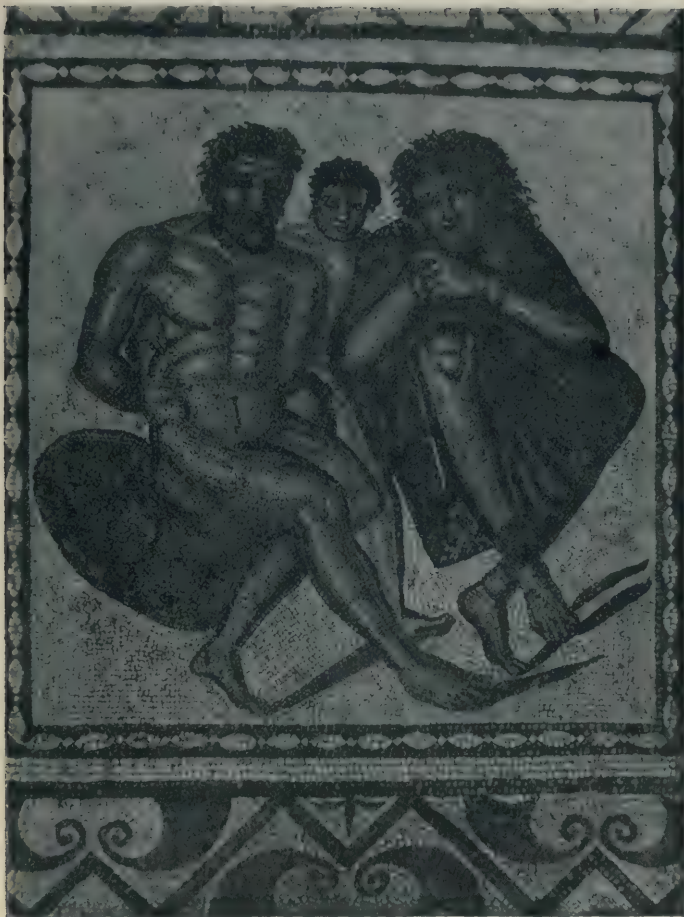




TIPASA (ALGÉRIE).  
MOSAÏQUE ROMAINE







TIPASA (ALGÉRIE).

MOSAÏQUE ROMAINE. SUJET CENTRAL.  
BARBARES ENCHAÎNÉS.





BOU-GORNINE (TUNISIE).  
FOUILLES DU CASTELLUM.







MAHDIA (TUNISIE).  
BUSTE DE BRONZE.  
BACCHANTE.















DC  
2  
F82  
1914

France. Comité des travaux  
historiques et scientifiques  
Bulletin archeologique

**PLEASE DO NOT REMOVE  
SLIPS FROM THIS POCKET**

---

---

**UNIVERSITY OF TORONTO  
LIBRARY**



